FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
XII
340
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT EM III

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XII
Palchetto A
Num.° d'ordine 1-40-D

Digitized by Google

1127
4
5

8 Pieces
XII
540

Digitized by Google

644394

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

JAQUES-AUGUSTE DE THOU,

Avec LA SUITE par NICOLAS RIGAULT;

LES

MEMOIRES DE LA VIE DE L'AUTEUR,

UN RECUEIL de PIECES concernant sa Personne & ses Ouvrages: y compriſes les

NOTES & principales *VARIANTES, CORRECTIONS & RESTITUTIONS* qui se trouvent dans les *MSS.* de la Bibliotheque du ROI de France, de Mrs. DU PUY, RIGAULT, & de SAINTE-MARTHE.

Le tout traduit sur la nouvelle Edition Latine de Londres.

Et Augmenté de

REMARQUES HISTORIQUES & CRITIQUES

de CASAUBON, de DU PLESSIS MORNAY, G. LAURENT, CH. DE L'ECLUSE, GUY PATIN, P. BAYLE, J. LE DUCHAT; & autres.

TOME CINQUIEME.

1573. ═══ 1580.

A LA HAYE,
Chez HENRI SCHEURLEER,
M. DCC. XL.
Avec Privilège des Etats de Hollande & de Weſtfriſe.

Digitized by Google

LISTE des SOUVERAINS qui REGNOIENT pendant les Années compriſes dans ce V. Volume.

EN ALLEMAGNE.

MAXIMILIEN II. juſqu'en 1576.
RODOLPHE II.

EN FRANCE.

CHARLES IX. juſqu'en 1574.
HENRI III.

DANS LA NAVARRE.

HENRI *de Bourbon.*

EN ESPAGNE.

PHILIPPE II.

EN PORTUGAL.

SEBASTIEN juſqu'en 1578.
HENRI *Cardinal.*

EN ANGLETERRE.

ELISABETH.

EN ECOSSE.

JACQUE VI.

DANS LA SUEDE.

JEAN III.

EN DANNEMARCK.

FREDERICK II.

DANS LA POLOGNE.

SIGISMOND II. juſqu'en 1573.
HENRI *d'Anjou*, en 1574.
ETIENNE *Batori*, en 1576.

EN MOSCOVIE.

JEAN IV. *Baſilowitz.*

Digitized by Google

LISTE des SOUVERAINS &c.

DANS LA SAVOTE.

EMMANUEL PHILIBERT.

A VENISE.

L. MONCENIGO.
S. VENIER.
N. DA PONTE.
} Succeſſivement Doges.

A FLORENCE.

COSME I. juſqu'en 1574.
FRANÇOIS.

DANS LA LORRAINE.

CHARLES II.

AUX PATS-BAS.

Le Duc D'ALVE juſqu'en 1574.
L. DE REQUESENS juſqu'en 1576. ſuivis par *Don* JUAN *d'Autriche.*
En 1575. GUILLEAUME I. Prince d'Orange, y eſt élû *Stathouder.*

A ROME.

GREGOIRE VIII.

EN TURQUIE.

SELIM II. juſqu'en 1574.
AMURAT III.

EN PERSE.

THAMAS juſqu'en 1575.
ISMAEL II. juſqu'en 1577.
MAHOMET-HODABENDA.

DANS LA CHINE.

CHIN-TSONG.

HISTOIRE

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

LE Pape envoye Seraphin Olivier au nouveau Roi de Pologne. Cérémonie des Ambaſſadeurs de Pologne pour déclarer la nomination de leur Roi. Lecture du Decret d'élection en préſence du Roi de France & de tous les Grands du Royaume. Mort de François Baudoüin célébre Juriſconſulte. Réjoüiſſance chez la Reine mere en ſon Palais des Tuilleries. Nicolas d'Angonnes de Ramboüillet eſt envoyé en Pologne. Courſe des Moſcovites en Livonie pendant l'interregne. Le différend de la ville de Roſtock avec les Ducs de Mecklenburg accommodé par l'entremiſe de l'Empereur & des Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Paul de Foix envoyé par le Roi aux Princes d'Italie & de l'Empire. L'Auteur de cette hiſtoire l'accompagne. Les Ambaſſadeurs de Pologne renvoyés honorablement. Il y eut quelques diſputes avant leur départ ſur des conditions propoſées par les Proteſtans. Demandes extraordinaires ſuggérées aux Proteſtans. Le Roi trouve moyen de les éluder. Livres ſéditieux publiés ſur la Saint Barthelemi; L'Anthenoticon; la Gaule Françoiſe; le Dialogue du Politique; la France Turque, *qui courut ſous le nom de Poncet Chevalier du Pape, pour décrier des perſonnes de la Cour*; le Réveille-matin; les Lunettes de criſtal, *& autres libelles de cette eſpéce, tendant à aigrir les eſprits. Le nouveau Roi de Pologne fait ſon entrée dans Paris. Suit de près les Ambaſſadeurs de Pologne. Paſſe avec une grande ſuite au travers de l'Allemagne. Conjuration découverte à la Rochelle. Punition des auteurs, qui étoient des Officiers des Régimens Griſons. Troubles en d'autres parties du Royaume. Suite du voyage du Roi de Pologne. L'Evêque de Cujavie vient au devant de lui par ordre des Etats juſqu'à Miedzerike. Ce Prélat le harangua avec beaucoup d'éloquence. Gui du Faur de Pybrac lui répondit. Lorſque le nouveau Roi fut à Cracovie, il envoya le Comte de Retz pour aſſiſter aux obſeques de ſon Prédeceſſeur, qui ſe firent avec les cérémonies ordinaires. Le Roi fait ſon entrée à Cracovie. Le Palatin de Cracovie attaché à la doctrine des Proteſtans s'oppoſe au ſacre; demande des ſûretés pour lui & pour ſes amis. Vincent Lauro nonce du Pape intervint pour empêcher qu'on n'accordât aux Proteſtans plus que le feu Roi ne leur avoit accordé. On parle d'envoyer une Ambaſſade au Roi de Suede, pour l'exhorter à embraſſer la Religion Catholique, pour laquelle il ſem-*

ſembloit pencher. On y envoye le Jeſuite Poſſevin. Mouvemens des Proteſtans en France. Troubles à la Cour. Le Roi étant à Saint Germain, quelques gens attachés au Duc d'Alençon y viennent en armes. Faction des Politiques ou Mécontens. Les Montmorencis favoriſent le parti du Duc d'Alençon. Les Guiſes forment une faction contraire. Le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre ſe juſtifient par un mémoire public. La Mole, Coconas & les Tourtrays ſont mis à la queſtion, & punis. Condé, qui étoit à Amiens, ſe ſauve en Allemagne. Les maréchaux de Montmorenci & de Coſſé ſont arrêtés. Le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre gardés à vûë. Montgomery s'empare de quelques places en Normandie. Il eſt pris à Donfront, amené à Paris, condamné à avoir la tête tranchée, & exécuté. La maladie de Charles IX. augmentant, la régence donnée à la Reine mere, & publiée au Parlement. Mort du Roi, ſon eſprit, ſon naturel, ſes projets, ſes vertus. Mort de Coſme grand Duc de Toſcane, & d'Abdala Roi de Fez & de Maroc.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Papire Maſſon. Actes Publics. Ecrits du tems. D: Chytrée. L: Vicino P. P. Charles Paſcal. Roger de Tritheme. Actes du Palais de Paris. J: B: Hadrien. Louis Marmol. Antoine Errera.

CHARLES IX. 1573.

CE fut dans ce même tems que Seraphin Olivier, homme d'une grande candeur & d'un eſprit agréable & très-orné, arriva à Paris. Il y étoit envoyé par le Pape Grégoire XIII. pour feliciter le Roi Henri de ſa part, au ſujet de ſes victoires, & le complimenter ſur ſa nomination à la Couronne de Pologne que ſon merite & ſes vertus lui avoient fait déferer. Il lui préſenta de plus dans un lieu ſacré une roſe d'or qu'il avoit apportée de Rome, & qu'il avoit reçue de la propre main du Pape comme un préſent de bon augure, avec une lettre du ſavant Cardinal Staniſlas Hoſius, Eveque de Warmie, Prélat rempli de zèle pour les intérêts de la Religion, & d'amour pour ſa patrie: il parut que Henri la liſoit avec beaucoup de plaiſir.

Le Pape envoye complimenter le Roi de Pologne.

Cérémonies pratiquées par les Ambaſſadeurs pour reconnoître leur Roi.

Les Ambaſſadeurs de Pologne prirent quelque repos le lendemain de leur arrivée. Le jour ſuivant, ils eurent au Louvre audience du Roi & s'approcherent très-reſpectueuſement de S. M. pour lui baiſer la main. Ce fut l'Evêque de Poſnanie qui porta la parole. Il dit que le Senat & tous les Ordres de la Republique de Pologne ne pouvoient donner au Roi une preuve plus authentique de l'eſtime qu'ils avoient pour ſa perſonne, qu'en nommant ſon frere pour leur Roi, ſuivant la demande que Sa Majeſté leur en avoit faite; que ſes Collegues & lui étoient venus en France par ordre du Senat pour apporter cette nouvelle, avec une entiere confiance que cette élection, faite dans toutes les regles, tourneroit à l'avantage de toute l'Europe.

Le

Le Roi leur répondit en peu de mots, que leur arrivée lui avoit causé une joye très-sensible; qu'il se souviendroit toute sa vie du present magnifique qu'ils avoient fait à sa recommandation à un frere qu'il aimoit tendrement; qu'il ne perdroit aucune occasion de leur en marquer sa reconnoissance, afin de faire connoître non-seulement à la Pologne, mais à tout l'Univers & à tous les Siecles, que jamais Prince n'a eu plus d'amitié pour aucune nation, qu'il en aura toujours pour les Polonois. Le Chancelier Birague, & Paul de Foix expliquerent plus au long la réponse de Sa Majesté. CHARLES IX. 1573. Témoignages de reconnoissance de Charles IX.

Au sortir de l'audience, les Ambassadeurs furent conduits chez la Reine mere Catherine, & chez la Reine Elisabeth. La premiere tira l'Evêque de Posnanie en particulier, & lui parla quelque tems en Italien. Les Polonois ayant remis au lendemain à aller saluer leur Roi, monterent à cheval après dîner, & prirent un grand tour pour venir passer sur le pont de bois avec beaucoup plus de pompe & de magnificence que la veille; car ils étoient vêtus de longues robes tissuës d'or; & cet habit joint à la gravité convenable à des Senateurs ne représentoit pas mal l'ancienne majesté du Senat Romain: les brides de leurs chevaux étoient garnies d'argent, & toutes brillantes de pierreries: leurs selles étoient garnies d'or, & leurs riches harnois ne causoient pas moins de plaisir que d'admiration à tous les spectateurs. Le cortége de chacun des Ambassadeurs marchoit devant lui. C'étoient de jeunes Gentilshommes tous en robes de soye & précedés par des Officiers qui portoient des masses de fer de deux coudées de haut. Les Seigneurs de la Cour les conduisirent en cet équipage à l'appartement de leur Roi, qui leur fit un accueil très-gracieux. Après quoi l'Evêque de Posnanie lui dit: que Dieu ayant appellé à lui Sigismond Auguste leur Roi, le Senat, l'Ordre Equestre & tous les Ordres tant du Royaume de Pologne, que du grand Duché de Lithuanie s'étoient assemblés, & qu'après avoir demandé les suffrages de l'Assemblée en la maniere ordinaire, tous unanimement l'avoient proclamé Roi des deux nations; qu'ils le prioient de se souvenir que la haute opinion que l'on avoit de sa vertu ayant été le motif qui lui avoit fait déferer le Royaume, c'étoit aussi par la vertu même qu'il devoit le gouverner & le conserver: qu'il devoit encore jurer l'observation des promesses que les Ambassadeurs de France avoient faites au Sénat en son nom; qu'après cela ses collegues & lui exécuteroient avec une extrême joye ce qui avoit été réglé par la Diete. Les Ambassadeurs vont saluer le Roi de Pologne. Harangue de l'Evêque de Posnanie.

Henri répondit à ce discours: qu'il remercioit Dieu & le Senat de ce qu'ils l'avoient choisi pour leur Roi avec tant de marques d'affection; & qu'il feroit tout son possible pour répondre à la bonne opinion qu'on avoit de lui. Cette réponse leur ayant été faite en latin, Philippe-Hurault de Chiverny, son Chancelier, ajoûta: que leur arrivée avoit fait au Roi le plus grand plaisir qu'il pût recevoir; qu'il avoit beaucoup d'empressement de se rendre au royaume qu'il tenoit de Dieu & de leur liberalité; que le zèle que les Polonois venoient de marquer à leur Roi, en entreprenant un si long voyage pour venir le chercher en France, avoit rempli, ou pour mieux dire surpassé l'attente de Sa Majesté; qu'elle n'oublieroit jamais ce Réponse du Roi.

CHARLES IX. 1573.

qu'ils avoient fait en cette occaſion, & qu'après avoir forcé les ennemis même à lui donner le titre de grand Capitaine, il auroit de ſi bonnes manières pour tous ceux qui s'étoient employés pour lui, qu'ils ne lui refuſeroient pas celui de Prince très-liberal & très-reconnoiſſant; qu'ils pourroient, quand ils voudroient, lui préſenter les articles, que ſes Ambaſſadeurs avoient promis de ſa part; qu'il étoit tout prêt de les confirmer, & de les ratifier par ſon ſerment. Les Ambaſſadeurs lui baiſerent enſuite la main, & tous les Polonois après eux. Henri ayant auſſi-tôt pris l'Evêque de Poſnanie par la main entra dans la chambre du Roi: tous les autres Ambaſſadeurs l'y ſuivirent, & s'entretinrent avec lui quelque tems. Lorſqu'ils ſe retirerent ſur le ſoir, ils demanderent quelques jours pour examiner les ordres, dont on les avoit chargés. Ils avoient réſolu d'aller le lendemain à l'audience du duc d'Alençon: mais ayant ſçu qu'il étoit au lit, & qu'il avoit eu la fiévre pendant la nuit, & ne voulant pas le fatiguer, ils allerent ſaluer le Roi de Navarre, Marguerite de Valois ſon épouſe, le Cardinal de Bourbon, & le Cardinal de Lorraine.

Articles preſentés au Roi.

Deux jours après, le roi de Pologne ayant envoyé René de Villequier, & Philippe Hurault chez l'Evêque de Poſnanie, ce Prélat leur dit que les Ambaſſadeurs ſouhaitoient avoir une audience de leur Roi, ſi Sa Majeſté le trouvoit bon. Le Roi y ayant conſenti, ils ſe rendirent au palais d'Anjou, & préſenterent les articles, par leſquels ce Prince s'étoit engagé à faire paſſer en Pologne par la voye des banquiers les revenus des biens qu'il poſſedoit en France. Il y avoit beaucoup d'autres articles concernant les dettes de ſon prédéceſſeur, l'Univerſité de Cracovie, un Seminaire pour la jeuneſſe, les privileges & les immunités de la Nation, la Religion, les mariages, l'équipement d'une flote, un traité à faire avec la France, & en particulier les moyens d'établir une paix ſolide entre les ſujets qui étoient de differentes Religions, & c'eſt ſur quoi les Evangeliques inſiſtoient vivement. Comme ils ſtipuloient pour les Proteſtans de France, il y en eut qui demanderent qu'on leur fît voir ce que de Montluc avoit promis ſur ce point. Ce diſcours ayant ſurpris les Miniſtres du Roi (c'étoient le Chancelier de Birague, Jean de Morvilliers, Sebaſtien de l'Aubeſpine, Evêque de Limoges, Paul de Foix, Philippe-Hurault de Chiverny, Pompone de Bellievre, & Gui du Faur) ils ſoûtinrent qu'il n'y avoit rien ſur les differends de Religion dans les ordres que le Roi avoit donnés. Montluc, qui fut interrogé, avoüa que ſes inſtructions n'en parloient pas; mais qu'il avoit été obligé de faire quelque promeſſe pour fermer la bouche aux ennemis de la France, & pour ramener les eſprits des Evangeliques, aliénés par les bruits qu'on affectoit de répandre ſur ce qui s'étoit paſſé à Paris: qu'il avoit fallu faire ce ſacrifice à la haine des uns, & aux deſirs des autres. Car comme les rivaux de la France mettoient tout en œuvre pour rendre le Roi & le duc d'Anjou odieux aux Grands du royaume, à l'occaſion du maſſacre de Paris qu'ils diſoient avoir été fait de deſſein prémédité, de Montluc ſoûtenoit au contraire que ce malheur ne devoit être regardé que comme un pur effet du haſard; effet, qu'il n'avoit pas été au pouvoir du Roi d'empêcher. Les Evangeliques voulurent bien recevoir

Propoſition conteſtée.

cet-

cette excuſe; mais ils dirent que ſi le maſſacre s'étoit fait à l'inſçu du Roi & malgré lui, il falloit que S. M. promît d'en punir les auteurs, de donner aux Proteſtans François des ſuretés ſuffiſantes, & de faire obſerver religieuſement les Edits publiés en leur faveur: qu'il devoit ſévir contre ceux qui les avoient violés par le paſſé, & pourvoir à ce qu'ils n'euſſent plus d'infracteurs à l'avenir. Montluc repréſentoit que n'ayant rien à répondre à ces raiſons, il avoit cru devoir leur promettre au nom du Roi ce qu'ils demandoient, dans la crainte que s'il le leur refuſoit, ils ne s'aigriſſent davantage, & ne traverſaſſent le ſuccès de l'affaire dont il étoit chargé, & qui étoit en très-bon train: mais qu'au reſte cette affaire ne regardoit point les Polonois, & que le Roi n'étoit point obligé de tenir ce qu'il avoit promis ſur cet article. CHARLES IX. 1573.

Cependant, comme ceux des Ambaſſadeurs qui étoient Evangeliques inſiſtoient toujours là-deſſus juſqu'à l'importunité, & que les Courtiſans envieux de Montluc repliquoient que ç'avoit été une témerité & une préſomption outrée à ce Miniſtre de paſſer ainſi ſes pouvoirs; le Roi crut devoir s'expliquer à ce ſujet avec l'Evêque de Poſnanie, & les autres Ambaſſadeurs Catholiques. D'intelligence avec eux, il apporta pendant long-tems divers prétextes pour éluder la demande des Ambaſſadeurs Evangeliques, & à la fin il la refuſa nettement. Roger Tritonio, Abbé de Pignerol, qui nous a donné la vie du Cardinal Vincent Lauro (1), alors Nonce auprès du nouveau Roi, lui donne tout le merite de cette affaire. L'Evêque de Poſnanie, dit cet Auteur, étant d'un naturel timide & chancelant, ne montroit pas dans une négociation ſi importante pour la Religion, toute la fermeté qu'il devoit. Albert Laski paroiſſoit ne s'y intéreſſer que foiblement; mais Lauro vint à bout de les engager à n'y point donner leur conſentement: & ce fut par le moyen du Cardinal d'Eſt, qu'il avoit eu auparavant ſoin de bien inſtruire. Après quoi il lui fit prendre un mauvais habit, & le fit entrer la nuit chez l'Evêque de Poſnanie. Lauro ſoûtint enſuite cette affaire avec beaucoup de ſoin & de perſéverance, en ſe rendant aſſidu auprès du jeune Roi de Pologne, qui par lui-même étoit très-attaché à la Religion de ſes ancêtres. Il le ſuivit dans ſon nouveau royaume & ne put s'en diſpenſer, à cauſe que le Pape Grégoire XIII. l'avoit nommé Nonce auprès de ce Prince. Le Roi la rejette.

Les Ambaſſadeurs Evangeliques ſolliciterent encore le Roi en faveur de Charlotte de Monpenſier, qui après avoir quitté la France à cauſe de la Religion, s'étoit refugiée l'année précedente auprès de l'Electeur Palatin. Ils ſupplierent S. M. de vouloir bien la réconcilier avec le duc de Monpenſier ſon pere, & d'employer auſſi ſes bons offices auprès du duc de Savoye pour Jacqueline Monbel d'Entremont veuve de Coligni, qui avoit été aſſaſſiné à Paris, & d'obtenir de ce Prince qui la tenoit en priſon à Turin, qu'il lui rendît la liberté avec ſes biens, & qu'il lui permît de vivre dans ſa maiſon en liberté de conſcience. Ils demanderent de plus que Char- Nouvelles demandes éludées.

(1) Ce qu'on lit ici à l'occaſion de Lauro, juſqu'au paragraphe ſuivant, ne ſe trouve point dans les trois Editions différentes des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1573. Charles de Coligni qui étoit priſonnier à Marſeille, en ſortit & fût renvoyé au lieu où étoient ſes freres. Mais le Roi éluda toutes ces demandes ſous prétexte qu'elles n'intéreſſoient en rien la Pologne.

Ce jour-là, & les jours ſuivans on tint des conférences pour regler les autres articles, & on les interpréta pour la plûpart d'une maniere dont tout le monde fut ſatisfait, mais ſans aller jamais au-delà des ordres que le Roi avoit donnés à de Montluc, auxquels on s'en tint exactement.

Le neuf de Septembre, Henri donna dans ſon palais un grand repas aux Ambaſſadeurs de Pologne: comme ils étoient aſſis aux côtés de la table du Roi, ils ſe leverent la tête nuë, ſuivant l'uſage de leur pays, pour boire à la ſanté de S. M. avec une joye mêlée de tendreſſe; & firent des vœux pour ſa conſervation. Le lendemain il y eut une grande aſſemblée à Notre-Dame, où ſe trouverent les deux Rois, la Reine mere & la Reine Eliſabeth, les Ambaſſadeurs de Pologne, même ceux qui étoient de la Religion Evangelique, les miniſtres du Pape, d'Eſpagne, d'Ecoſſe, de la république de Veniſe, & des autres Princes; les Cardinaux de Bourbon, de Lorraine, de Guiſe, d'Eſt, pluſieurs Evêques, le Parlement, beaucoup de Courtiſans, & une foule extraordinaire de peuple, enſorte que cette grande Egliſe étoit pleine juſqu'à la voûte. Après la meſſe, Henri s'approcha du maître-autel en préſence de Pierre de Gondi Evêque de Paris, & jura au nom de Dieu, les mains ſur les ſaints Evangiles, ſuivant la formule reglée dans les dernieres conferences, & apportée à l'Egliſe par les Ambaſſadeurs, qu'il conſerveroit inviolablement les droits de tous ſes ſujets tant Lithuaniens que Polonois. Le Roi de France jura auſſi-tôt après, qu'il accompliroit de bonne foi tout ce que de Montluc, de Noailles, & de Saint-Gelais gouverneur d'Agen, ſes Ambaſſadeurs à la Diete, avoient promis de ſa part. Après la cérémonie on ſe rendit à l'Evêché où S. M. T. C. donna un grand repas aux Polonois. Deux jours après on les invita à une conference, où on lut des lettres de l'Empereur, & de la diete de l'Empire aſſemblée à Francfort ſur le Mein, datées du dix-ſept Août, par leſquelles les Etats de l'Empire conſentoient ſuivant la priere qu'on leur en avoit faite, que Henri avec toute ſa ſuite paſſât au travers de l'Allemagne pour ſe rendre en Pologne, pourvû que dans ce trajet on ne cauſât de préjudice à perſonne. Comme on fut d'avis de prendre ce parti, on écrivit à l'Empereur & aux Etats de l'Empire, pour les remercier, & nommément ceux ſur les états deſquels il falloit paſſer.

Les Rois de France & de Pologne prêtent ſerment.

Il ne reſtoit plus qu'à lire publiquement, & avec toute la ſolemnité requiſe le Decret de l'élection. Cela fut fait ſur un théatre que l'on dreſſa dans la grande ſale du Palais, où l'on a coûtume de célébrer les nôces des Rois. Le Roi, le Roi de Pologne, les deux Reines, le Duc d'Alençon, & le Roi de Navarre ſon beau-frere étoient aſſis ſous de magnifiques dais ſur un échafaut, qu'on avoit élevé auprès de la table de marbre. A la gauche étoient les Princes du ſang royal, Henri Prince de Bourbon Condé, Louïs Duc de Monpenſier, & François Prince Dauphin d'Auvergne ſon fils. Les quatre Cardinaux que j'ai nommés ci-deſſus fermoient le côté droit; au-deſſous d'eux étoient placés grand nombre d'Evêques, les Miniſtres étrangers,

Decret d'élection lû dans la grande ſale du Palais.

Digitized by Google

gers, & les Conſeillers d'état. Un peu au-deſſous & ſur des ſiéges plus bas étoit le Parlement en robes rouges, avec le Recteur de l'Univerſité, les Juges ordinaires, & les Tréſoriers de France. Il y avoit bien dix mille ſpectateurs placés dans ce grand & vaſte vaiſſeau, les uns ſur les degrés des eſcaliers, les autres ſur des échafauts, & le reſte comme il avoit pu. CHARLES IX. 1573.

Lorſque les Ambaſſadeurs approcherent, on fit faire un grand ſilence. Ils entrerent au Palais au ſon des trompettes, & le Duc de Guiſe, Grand-maître de la maiſon du Roi, les ayant reçus à la porte, on les conduiſit à l'endroit où étoit le Roi. On y dépoſa le Decret d'élection enfermé dans une caſſette d'argent: deux des Ambaſſadeurs pour marque de reſpect l'avoient portée ſur leurs épaules depuis l'eſcalier de la cour juſqu'au trône du Roi. L'Evêque de Poſnanie prit la parole. Après un petit préambule ſur la vénération que les Polonois avoient pour leur Roi, & ſur leur zèle pour ſon ſervice, il ſupplia très-humblement S. M. de leur dire ſi elle vouloit bien qu'on lui préſentât le Decret par lequel Henri ſon frere avoit été nommé Roi de Pologne, & qu'on le lût publiquement. Le Roi ayant répondu qu'il le vouloit bien, l'Evêque ſe tourna vers Henri & parla en ces termes: „ Faſſe le ciel que cette affaire ait une ſuite heu- „ reuſe. Le Senat, la Nobleſſe, & tous les Ordres de Pologne, & de „ Lithuanie, étant aſſemblés pour choiſir un Roi, vous ont nommé tout „ d'une voix, & nous ont ordonné de vous apporter cette heureuſe nou- „ velle, avec le Decret de votre élection. La premiere grace qu'ils vous „ demandent, c'eſt que vous receviez le Royaume d'auſſi bon cœur qu'ils „ vous le donnent, & que vous faſſiez voir par des effets que vous l'avez „ obtenu autant par vos vertus & par les ſervices que vous avez rendus à „ la Religion, que par l'eſtime & par l'inclination que les Polonois avoient „ pour vous. La ſeconde priere qu'ils vous font, c'eſt qu'après avoir mis „ ordre à vos affaires, vous paſſiez en Pologne le plus promptement qu'il „ vous eſt poſſible pour vous y faire ſacrer, pour prendre poſſeſſion de „ cette Couronne que vos grandes qualités vous ont acquiſe, & pour fai- „ re le bonheur de deux grands peuples qui ſont pleins d'amour pour vous. “ Diſcours de l'Evêque de Poſnanie au Roi.

S'étant enſuite tourné vers ſes Collegues, il ordonna qu'on ouvrît la caſſette, & le Decret en ayant été tiré, il fut préſenté avec un très-grand reſpect A HENRI ROI DE POLOGNE, PIEUX, ILLUSTRE, TRIOMPHANT, GRAND. Auſſi-tôt on fit faire ſilence, & Jean Herbort, Caſtellan de Sanock, le lut par ordre de Henri. En tête étoient les noms des Evêques, des Palatins, des Caſtellans & des autres Senateurs, après ſuivoient les raiſons de leur choix; premierement, la ſplendeur de la maiſon de Valois; ſecondement les dons de la Nature & de la Fortune raſſemblés dans la perſonne de Henri; en troiſiéme lieu les grands ſervices qu'il avoit rendus à la Religion; enfin la parole qu'il donnoit, de faire paſſer en Pologne les revenus des grands biens qu'il avoit en France. Le Decret étoit muni de cent dix ſceaux. Lorſqu'on en eut fait la lecture, l'Evêque de Poſnanie ajoûta encore quelques mots, après quoi Nicolas-Chriſtophle Radzewil parla pour les Lithuaniens, qui ſont en tout égaux

aux

CHARLES IX. 1573.

aux Polonois. Cela fait, Henri après avoir rendu graces à Dieu, remercia encore comme il avoit déja fait, tous les Ordres du Royaume, & les Ambaſſadeurs en particulier ; il leur dit qu'il ſe trouvoit très-honoré du Decret de la République, & qu'on ne pouvoit être plus ſatisfait qu'il l'étoit. Ayant enſuite appellé Hurault ſon Chancelier, il lui ordonna de répondre plus au long au diſcours des Ambaſſadeurs. Voici comme il commença : „ Quels que ſoient les bienfaits que la France & la Pologne ont „ reçûs de tout tems de la main de Dieu, il n'y en a point qui ſoient au„ deſſus de cette élection ". Il loüa enſuite la prudence du Senat, cita „ l'exemple de l'Empereur Nerva, & d'Alexandre le Grand. „ Le pre„ mier, dit-il, remit l'Empire à un ſucceſſeur (1) qui en étoit très-digne. „ L'autre, interrogé à la mort qui il vouloit pour ſon ſucceſſeur, répon„ dit : LE PLUS DIGNE. Il ajoûta, que celui, à qui les Polonois „ avoient donné leurs ſuffrages, paroiſſoit en effet le plus digne des Com„ petiteurs, puiſque quoiqu'abſent, éloigné & étranger, ils l'avoient pré„ feré à des rivaux ou préſens ou voiſins, ou même de leur nation, & „ avoient mieux aimé venir lui apporter leur couronne, que d'attendre „ qu'il vint la prendre chez eux ; que Henri de qui ce Senat auſſi plein „ d'intégrité que de courage avoit eu une ſi grande opinion, feroit tout „ ſon poſſible pour ſoûtenir & augmenter même parmi ſes nouveaux ſujets „ la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & l'attente que les autres nations „ avoient conçûë de ſes grandes qualités ; qu'il alloit quitter pour l'amour „ d'eux le Roi ſon frere, la Reine ſa mere, à qui il avoit de grandes obliga„ tions, & la France ſa patrie ; qu'il n'en vouloit point d'autre à l'avenir „ que la Pologne. „ En faveur des Ambaſſadeurs, il dit : que le Sereniſſime Roi de Pologne n'oublieroit jamais que rien n'avoit pû les empêcher de le venir trouver, ni la longueur du chemin, ni les difficultés du voyage, ni les différens pays par où il falloit paſſer, ni les fleuves qu'il falloit traverſer, & qu'il auroit pour eux toute la reconnoiſſance que meritoit un ſi grand zèle. Il finit par cette clauſe d'heureux préſage qu'il ajoûta au nom du Prince : „ Allons où la volonté de Dieu, & l'amour de la foi „ Chrétienne nous appellent „. Ces derniers mots furent extrêmement applaudis de toute l'Aſſemblée. Auſſi-tôt la Muſique du Roi entonna le TE DEUM, & les deux Rois s'étant mis à genoux adorerent celui qui éleve & renverſe les Rois comme il lui plait. Après qu'ils ſe furent relevés, le Roi avec un air ſerain s'avança le premier vers le trône où ſon frere étoit aſſis, l'embraſſa & le baiſa ſuivant l'uſage qui ſe pratique entre les Princes ; le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre le firent enſuite avec la même cérémonie, tous les autres Princes allerent le ſaluer, chacun en la maniere qui convenoit à ſon rang. Les Ambaſſadeurs de Pologne eurent la permiſſion de baiſer la main, qui avoit fait tant de belles actions.

Le Chancelier y repond.

La nuit approchant, on congédia l'Aſſemblée ; le Decret fut remis dans la caſſette d'argent, & Jean Tomiezki, & André Comte de Gorka la prirent ſur leurs épaules & la porterent ſur l'autel le plus voiſin. Elle fut enſuite

(1) Trajan.

ſuite remiſe entre les mains de Philippe Hurault, & confiée à ſa garde. La cérémonie fut ſuivie d'une décharge de canon qui ſe fit dans toute la ville, & principalement à l'Arſenal. Le Roi donna au Louvre un ſouper d'une magnificence extraordinaire aux Ambaſſadeurs de Pologne. Jean Sari Zamoyski a compoſé à ce ſujet un diſcours, mais je ne ſçais s'il l'a prononcé. Son nom ſe trouve à la tête de deux livres écrits ſur le Senat. Quelques-uns de mes amis m'ayant aſſûré que Charles Sigonius en étoit l'auteur, comme j'eus occaſion de le voir dans le tems que j'étois à Boulogne, je lui demandai ce qui en étoit. Comme il étoit homme modeſte, j'eus beaucoup de peine à le lui faire avoüer. A la verité, Zamoyski qui s'étoit fait un nom parmi les Sçavans par ces écrits, s'en fit un bien plus grand & plus réel dans la ſuite par ſes exploits contre les Moſcovites & contre la maiſon d'Autriche; enſorte qu'on peut le regarder comme un homme également illuſtre du côté des armes & du côté de la robe.

CHARLES IX. 1573.

François Baudoüin, Juriſconſulte célébre, qu'on avoit deſtiné pour rétablir l'Univerſité de Cracovie, mais qui mourut avant que de le pouvoir faire, publia en ce tems-là un diſcours addreſſé à Zamoyski, où il le loüe comme auteur de deux livres ſur le Senat, & où il parle de l'ambaſſade de Pologne comme de la plus éclatante qui ait jamais été faite par aucune nation. Il mourut à Paris le onze de Novembre de la méme année, âgé ſeulement de cinquante-trois ans.

Mort de Fr. Baudoüin fameux Juriſconſulte.

Le lendemain de la lecture du Decret, le Roi voulut que ſon frere fît ſon entrée à Paris, armé de toutes piéces. La pompe fut magnifique; il marcha à cheval ſous un Dais depuis la porte ſaint Antoine juſqu'aux portes du Palais, aux acclamations d'une multitude de peuple qui crioit: Vive le Roi de Pologne. Les Magiſtrats de la ville avoient fait élever d'eſpace en eſpace des arcs de triomphe ornés de ſtatuës, de tableaux & d'inſcriptions en vers & en proſe, les unes à la gloire des Polonois, & les autres ſur l'union des deux freres Rois, & ſur l'amour de leurs ſujets pour eux. La Reine donna auſſi à ſouper aux Ambaſſadeurs de Pologne dans ſon palais des Tuilleries ſur le rempart & auprès du Louvre. Lorſque les tables furent ôtées, il parut tout d'un coup un rocher fort élevé, qui tournoit de lui-meme autour de la ſalle. Sur le ſommet il y avoit ſeize Nymphes qui repréſentoient les ſeize Provinces du Royaume de France. (Ces Nymphes étoient des filles de condition de la maiſon de la Reine.) Après qu'elles eurent fait admirer la douceur & les charmes de leurs voix, elles réciterent de beaux vers que Jean Ronſard & P. Daurat, deux des plus beaux génies de ce ſiécle, avoient compoſés à la loüange de la France & du Roi de Pologne. Elles deſcendirent enſuite de leur rocher pour faire des préſens à ce Prince. Elles finirent par la danſe. Le bel ordre de leurs mouvemens, leurs geſtes pleins de graces, & les figures extraordinaires de ces danſes pleines de tours & de retours qu'on n'avoit jamais vûs, & qu'on avoit inventés en cette occaſion pour donner plus de plaiſir, amuſerent agréablement les ſpectateurs.

Entrée du Roi de Pologne à Paris.

Le lendemain on fut d'avis de faire prendre les devants à Jean Zborowski

CHARLES IX. 1573.

ki pour aller rendre compte au Senat de ce que les Ambaſſadeurs de Pologne avoient fait à Paris, du départ de leur Roi, & du tems qu'il arriveroit en Pologne, afin qu'on eût le tems de publier un édit pour ordonner à tous les Vaſſaux de la Couronne de ſe trouver au Sacre. On envoya en même tems Nicolas d'Angennes, Seigneur de Ramboüillet, qui avoit déja été employé en pluſieurs Ambaſſades, où il s'étoit acquis une grande réputation de prudence. Il avoit ordre du Roi de remercier le Senat de ſa part, de ce qu'à ſa recommendation ils avoient nommé ſon frere Roi de Pologne. Ils allerent tous deux en Pologne par des routes différentes. Zborowski exécuta le premier les ordres dont il étoit chargé. Ramboüillet ſe rendit d'abord auprès de Jaques Uchanzki, Archevêque de Gneſne, tant parce qu'en l'abſence du Roi, il étoit le Chef de la République, que parce qu'il avoit toujours montré beaucoup de zèle pour notre parti: il étoit en ce tems-là à Lowicz. Ramboüillet l'y alla trouver, & après les premiers complimens, il lui fit de grands remercîmens de la part du Roi. L'Archévêque y ayant répondu comme il devoit, ils ſe ſéparerent avec toutes ſortes de démonſtrations d'amitié. De-là, Ramboüillet alla à Varſovie, & s'étant rendu au château, où logeoit la Princeſſe Anne ſœur du défunt Roi de Pologne, il la complimenta de la part des deux Rois, & lui préſenta les lettres de ces deux Princes. Dès qu'elle lui en eut donné une en réponſe au Roi de Pologne, il partit pour ſe rendre à Ilza château de François Craſſinzki Evêque de Cracovie, où il fut reçû avec diſtinction. D'Ilza, il alla en trois jours à Cracovie. Dès le lendemain on l'introduiſit dans le Senat, où il fit un diſcours pareil à celui qu'il avoit fait à l'Archévêque de Gneſne; le Caſtellan de Cracovie y répondit avec autant de politeſſe qu'avoit fait l'Archévêque.

Ramboüillet envoyé en Pologne pour remercier le Senat.

On délibera en préſence de Ramboüillet ſur les meſures qu'il falloit prendre contre le Grand Duc de Moſcovie, qui ſe diſpoſoit, diſoit-on, à envahir la Lithuanie & la Livonie avec une armée de cent mille chevaux. Dès le commencement de l'année le Grand Duc Jean, fils de Baſile, voulant profiter de l'interregne, étoit venu en perſonne en Livonie, au lieu que juſqu'alors il n'y avoit fait la guerre que par ſes Lieutenans. S'étant campé auprès de la forteresſe de Wittenſtein, il l'avoit priſe le ſixieme jour après ſon arrivée, & avoit traité les priſonniers avec une cruauté inoüie, les ayant fait embrocher & rôtir, & entre autres Jean Boy Gouverneur du fort, avec quelques gentilshommes Suédois & Livoniens. De-là étant retourné à Novogrod avec une partie de ſon armée, il avoit marié au Duc d'Holſtein Marie fille d'André, ſa couſine iſſuë de germain, à deſſein d'armer les Danois & les Allemands contre les Livoniens. Cependant le reſte de ſes troupes, compoſé de ſeize mille Moſcovites qu'il avoit laiſſés en Livonie, ravageoit tout le pays d'alentour. Mais Achaz Géneral Suédois, les ayant attaqués remporta ſur eux une grande victoire, & reprit le butin conſidérable qu'ils avoient fait, après avoir taillé en piéces une partie de cette armée & diſſipé l'autre.

Affaires d'Allemagne.

Quelque tems après on eſſaya de réconcilier la ville de Roſtock avec les Ducs de Mecklenburg, Ulric & Albert. L'Empereur & les Electeurs

CHARLES IX. 1573.

teurs de Saxe (1) & de Brandebourg, (2) s'entremirent pour cela, mais en vain. Comme tout ſembloit tendre à la guerre; que d'un côté les habitans ſe fortifioient contre la citadelle, en élevant un retranchement avec des paliſſades, & que de l'autre les Princes de Mecklenburg qui avoient amené de Warnemunde (3) des Vaiſſeaux que le Roi de Dannemarck leur avoit accordés, aſſiégeoient le port de Roſtock (4): la Nobleſſe ſollicitée par la Bourgeoiſie, avec laquelle elle avoit en quelque ſorte un même interêt, s'entremit de cet accommodement, qui contre l'attente des habitans de Roſtock fut heureuſement conclu le vingt-uniéme de Septembre dans une Conférence qui ſe tint à Guſtrow (5). On donna aux Ducs de Mecklenburg une ombre de ſouveraineté ſur la ville; mais les habitans en garderent en effet tous les droits avec leur liberté & leurs privileges, & cette citadelle ſi formidable fut ruinée de fond en comble. Depuis ce tems-là, les habitans fétent tous les ans le vingt & un de Septembre, & font chanter le TE DEUM au ſon des cloches, parce que c'eſt le jour que cette ville, réduite à un fâcheux eſclavage, vit briller pour la premiere fois un rayon de cette liberté après laquelle elle ſoupiroit. Mais pour faire honneur aux deux Princes, & pour leur donner quelque ſatisfaction, on avoit ajouté au traité un article qui portoit, que le Senat & la Bourgeoiſie ſortiroient de la ville, & qu'en pleine campagne ils leur demanderoient pardon du paſſé, & leur feroient un nouveau ſerment de fidélité. C'eſt en effet ce qu'ils exécuterent ſolemnellement au mois de Février ſuivant; & en même tems les Princes leur remirent la citadelle, qui fut bien-tôt raſée.

La ville de Roſtock accommodée avec les Ducs de Mecklenburg.

Quelques jours après le départ de Zborowski, le Roi envoya Paul de Foix en Italie, pour remercier de ſa part la République de Veniſe, le Pape, & les autres Princes d'Italie, qui avoient félicité le Roi de Pologne ſon frere ſur ſon élection. Il avoit ordre de paſſer enſuite en Allemagne pour la même fonction, & d'aller de-là joindre le Roi de Pologne dans ſes Etats. J'étois alors de ſa ſuite, & comme je ne puis avoir occaſion de parler de lui, que je ne le faſſe avec éloge, je me contenterai de dire ici, que malgré mes aſſiduités je ne le quittois jamais que je ne me ſentiſſe meilleur, & plus diſpoſé à pratiquer la vertu. Quelques jours après le Roi fit donner les préſens aux Ambaſſadeurs; c'étoient des chaînes d'or & des vaſes d'or & d'argent.

Paul de Foix envoyé en Italie, en Allemagne, & en Pologne.

Enfin tout étant prêt pour le départ du Roi de Pologne, il ſortit de Paris le vingt-huit de Septembre. Le Roi qui ne s'occupoit auparavant que de la chaſſe, ſembloit avoir remis, par l'effet d'une indifférence apparente, ſon autorité & toutes les affaires de l'Etat entre les mains de ſon frere. Mais voyant que ce dernier reculoit toujours ſon départ, & qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour paſſer l'hyver à Paris, il changea tout d'un coup comme un homme qui revient d'un profond ſommeil.

Départ du Roi de Pologne.

Piqué

(1) Auguſte. (2) Joachim.

(3) Warnemunde eſt au bord de la mer, à l'embouchure d'une eſpece de canal ou de riviere ſur laquelle eſt bâtie la ville de

(4) Roſtock.

(5) Guſtrow eſt au midi dans les terres. Ces trois villes ſont ſur une ligne, & Roſtock eſt au milieu.

CHARLES IX. 1573.

Piqué de tous ſes retardemens, il jura Dieu, ce qui lui étoit très-ordinaire par la mauvaiſe éducation qu'on lui avoit donnée, & il déclara qu'il falloit que ſon frere ou lui ſortiſſent à l'inſtant du Royaume, & qu'en vain ſa mere entreprendroit de l'empêcher. En effet la Reine aimoit éperdûment Henri, & autant qu'elle avoit eu d'empreſſement pour lui procurer un Royaume étranger, autant elle avoit de regret de le voir partir pour s'y rendre. A force de chercher des prétextes pour le retenir, elle ſe broüilla avec le Roi, qui lui étoit d'ailleurs très ſoumis: mais lorſqu'elle eut pénétré ſes ſentimens, & qu'elle vit qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, elle prit d'autres meſures & forma un nouveau plan, afin que ſi elle ne pouvoit pas le garder en France, elle pût au moins l'arreter dans quelque Province qui n'en fût pas éloignée. Dans cette vûë elle chargea Gaſpard Schomberg de négocier avec le Prince d'Orange pour lui faire donner le commandement général des forces des confédérés en Flandre, où elle comptoit qu'il pourroit ſe rendre avec une flote bien équipée. Elle étoit perſuadée que le Roi de Dannemarck qui s'intéreſſoit aux affaires du Prince d'Orange, ne s'oppoſeroit point à ſon paſſage, & que les Polonois contribueroient volontiers à l'exécution de ce deſſein. Schomberg auſſi habile à conduire une négociation qu'une armée, négocia ſi bien cette affaire à Mets avec les députés que le Prince d'Orange y avoit envoyés, que les articles étoient tout dreſſés; mais ce qui arriva depuis, dérangea entierement ce projet.

Intrigues de la Reine mere en faveur du Roi de Pologne.

Le Roi le conduit.

Cependant, le Roi s'en alla à Villiers-côte-de-Retz, réſolu de conduire ſon frere juſqu'aux frontiéres du Royaume. Il y donna audience aux députés des Proteſtans du Languedoc & de la Guienne, qui s'étoient aſſemblés depuis le ſiége de la Rochelle. Quoiqu'ils fuſſent compris dans l'Edit accordé à cette ville, les ſuccès qu'ils avoient eus, & la connoiſſance qu'on leur avoit donnée des demandes que les Ambaſſadeurs de Pologne avoient faites au Roi pour eux, leur avoient ſi fort enflé le cœur, qu'ils ne vouloient plus s'en tenir à cet Edit. S'étant aſſemblés avec la permiſſion du Roi, d'abord à Nîmes, & enſuite à Montauban le vingt-quatre Août, jour auquel l'année précédente Coligni & ſes partiſans avoient été aſſaſſinés dans Paris, ils jugerent que l'Edit ne leur donnoit pas des ſûretés ſuffiſantes. Sur cela ils écrivirent quelques articles, & les joignirent à une Requête qu'ils envoyerent au Roi par Yolet, Philippi, & Chavagnac, tous gens d'eſprit, & d'un courage intrépide. Voici les ordres dont ils étoient porteurs. Après avoir très-humblement remercié le Roi de ſa bonté pour les Proteſtans, & de la paix ſi neceſſaire qu'il venoit de donner à la France, ils étoient chargés de ſupplier S. M. de ne pas trouver mauvais qu'ils demandaſſent de plus grandes ſûretés, que celles qu'elle avoit bien voulu leur accorder; qu'ils ne doutoient point de ſa bienveillance à leur égard, mais que le ſouvenir ſi récent du maſſacre de Paris ne leur permettoit pas d'être tranquilles, ſur-tout depuis que le Roi, malgré ſa bonté naturelle, & l'horreur qu'il a de pareils crimes, s'eſt laiſſé gagner par de mauvais conſeillers qui ont un grand pouvoir à la Cour, juſqu'à ſe déclarer par des lettres publiques, l'auteur d'une action ſi atroce, après avoir

Requête préſentée au Roi par les Proteſtans du Languedoc & de la Guienne.

avoir peu de tems auparavant proteſté par d'autres lettres qu'il la déteſtoit: que cette complaiſance leur faiſoit craindre que la paix qu'on venoit de leur accorder, ne fût bientôt renverſée par ces mêmes courtiſans, ſi l'on ne prenoit de bonnes précautions pour la mettre à couvert de leurs entrepriſes: qu'ils ſupplioient donc le Roi, que leurs villes de ſûreté fuſſent gardées par des troupes de leur Religion, payées de deniers du Roi, & qu'on leur accordât outre cela deux villes en chaque Province, qu'on prendroit au jugement de gens de probité des deux Religions, & qui ſeroient pareillement gardées par une garniſon compoſée & payée comme nous venons de le dire: que l'exercice de leur Religion fût libre par tout le Royaume ſans diſtinction de lieux, & qu'on établît en quelque endroit un Parlement Proteſtant pour juger leurs procès: qu'on employât les décimes qui ſe prennent ſur les biens des Proteſtans, pour l'entretien de leurs Miniſtres, qu'on punît ſévérement les auteurs du meurtre de la ſaint Barthelemi, comme des brigands & des perturbateurs du repos public; qu'on revoquât les jugemens rendus depuis ce tems-là contre les Proteſtans, tant à Paris qu'à Toulouſe; & qu'on rétablît les choſes en entier malgré toutes les preſcriptions fondées, ou ſur des contrats, ou ſur les loix & les coutumes: que les mariages des Prêtres & des Moines qui avoient embraſſé leur Religion, fuſſent déclarés valides, & les enfans qui en étoient nés, légitimes & capables d'hériter & de poſſeder toutes ſortes de dignités & de charges; & qu'en cas de conteſtation, l'affaire fût renvoyée aux Tribunaux Proteſtans: que les tuteurs des enfans nés de parens qui auroient embraſſé cette doctrine, fuſſent tenus de les élever & de les inſtruire dans la même Religion: que l'exercice en fût libre dans le Comtat Venaiſſin & dans le Diocéſe d'Avignon: qu'on ne changeât rien dans le Bearn aux réglemens que la Reine Jeanne (1) y avoit faits pour la Religion, de l'avis des Etats du païs: que tous les Princes, les Magiſtrats, & les Ordres du Royaume, s'engageaſſent par ſerment à l'obſervation de tous ces articles. Cette requête beaucoup plus étenduë qu'elle n'eſt ici, étoit ſignée du Vicomte de Paulin, & de St. Chaumont ſieur de ſaint Romain, le premier, Commandant général des Proteſtans en Guienne, & le ſecond en Languedoc, du Vicomte de Gourdon, de Verlac, & d'un grand nombre d'autres Gentilshommes. Lorſqu'on la préſenta au Roi à Villiers-côte-de-Retz, elle ſurprit extraordinairement tout le monde, & indigna ſi fort la Reine, qu'elle dit: „ Si Condé étoit encore en vie, qu'il fût dans le cœur de la France, „ à la tête de vingt-mille chevaux & de cinquante mille hommes de pied, „ & maître des principales villes du Royaume, il ne demanderoit pas la „ moitié de ce que ces gens ont l'inſolence de nous propoſer. „

CHARLES IX. 1573.

Indignation de la Reine à ce ſujet.

En même tems on donna audience aux députés du Dauphiné & de la Provence, qui demanderent avec la même liberté la décharge des fardeaux inſuportables, & des impôts nouveaux dont on les accabloit, contre les priviléges & les franchiſes qui leur avoient été accordés au tems de Philippe de Valois & de Loüis XI. Le jeune Roi naturellement impatient, ayant

Demandes extraordinaires des Réformés du Dau-

(1) Mere de Henri IV.

CHARLES IX. 1573. phiné & de la Provence.

ayant été forcé d'entendre des demandes auſſi extraordinaires, & auxquelles il ne s'attendoit nullement, les repaſſa bien des fois dans ſon eſprit; cependant il ſe contint dans ce moment, & ſe contenta d'éluder leurs requêtes par une réponſe vague & ambiguë. Il ſe débarraſſa des députés de Languedoc & de Guienne, en les renvoyant au Duc de Damville (1) qui leur donneroit audience dans un lieu dont on conviendroit, aux environs de Montauban, & ſatisferoit à leurs demandes ſuivant les ordres du Roi, & qui auroit ſoin de leur faire rendre juſtice par des juges qui ne leur ſeroient point ſuſpects.

Moyens dont on ſe ſert pour les appaiſer.

Pour leur perſuader qu'il parloit de bonne foi, il leur donna Jaques de Cruſſol (2) duc d'Uſez, qui fut ſauvé à la ſaint Barthelemi par le Duc de Guiſe, pour les conduire juſqu'à Damville. A l'égard des députés de Provence & de Dauphiné, le Roi s'excuſa de leur accorder ce qu'ils demandoient, ſur les troubles des années précédentes, ſur les charges du Royaume, ſur les penſions qu'il étoit obligé de payer à Marguerite de Valois (3) ſa tante, à la Reine d'Ecoſſe, à la Reine ſa mere & à ſes freres; mais il leur promit que dès que la tranquillité ſeroit rétablie dans le Royaume, il feroit tous ſes efforts pour les ſoulager en les déchargeant des impôts, & tacheroit de remettre autant qu'il ſeroit poſſible toutes les Provinces dans leurs anciens priviléges. Ces réponſes furent données aux uns & aux autres, le dix-huit d'Octobre.

Ceux de Languedoc s'aſſemblerent de nouveau à Millaud en Rouergue avec la permiſſion de Damville. On y remit les mêmes demandes ſur le tapis: on y ajouta même par maniere d'interprétation, de nouveaux articles, & on les envoya au Duc de Damville ſur la fin de l'année; mais on ne put convenir de rien. Les eſprits étoient déja ſi aigris que tout tendoit à une nouvelle guerre; ce qui les anima encore davantage, furent certains écrits qui coururent en ce tems-là, entre autres le livre intitulé, (de l'eſclavage volontaire ou l'Anthenoticon. (4) C'étoit un ouvrage d'Etienne de la Boëtie, Conſeiller au Parlement de Bourdeaux, mais compoſé dans une occaſion fort différente, comme je l'ai dit dans ſon lieu. On affecta de le répandre alors pour diſpoſer les eſprits à la révolte. On en publia encore un autre ſous le titre de Franco-Gallia, ou Gaule Françoiſe, compoſé par un fameux Juriſconſulte (5), qui prétend prouver que ce Royaume le plus floriſſant de toute la Chrétienté, n'eſt point héréditaire ni patrimonial: mais que ſuivant la coutume il doit ſe donner par les ſuffrages de la Nobleſſe & du peuple: que les Etats généraux du Royaume avoient autrefois non ſeulement le droit de choiſir leurs Rois, mais auſſi celui de les dépoſer; ce qu'il prouve par les exemples de Philippe de Valois, de Jean, de Charles V. de Charles VI. & de Loüis XI. Mais il inſiſte ſur-tout ſur

Divers écrits ſéditieux.

(1) Henri de Montmorenci.
(2) C'eſt ce d'Acier qui avoit été un de leurs Généraux.
(3) Mariée à Emmanuel Philibert Duc de Savoye en 1559. & mere de Charles Emmanuel, de qui deſcend tout ce qu'il y a aujourd'hui de Princes du ſang de Savoye.
(4) Ce mot ſignifie Anti-union.
(5) François Hotman.

Digitized by Google

ſur ce que les femmes ont toujours été excluës non ſeulement de la ſucceſſion, mais de toute adminiſtration du Royaume. On fit encore reparoître un livre qui avoit paru en Allemagne quelques années auparavant & du tems du ſiége de Magdeburg, mais augmenté conſidérablement de raiſons, de preuves, & d'exemples nouveaux. On y traite au long la queſtion de l'obéïſſance dûë au Magiſtrat ſuivant la parole de Dieu, & on y démontre que l'obéïſſance qu'on doit à Dieu eſt infinie, mais que celle qu'on doit aux hommes a des bornes: d'où l'on conclut qu'il eſt permis aux ſujets opprimés de défendre contre le Magiſtrat leur liberté par les armes. Cette queſtion dangereuſe fut agitée depuis d'une maniere bien plus funeſte. Pendant le feu de la révolte, elle fut traitée à Paris (1) par les Catholiques, & décidée à la honte du Clergé, & à la ruine du Royaume, contre la doctrine de l'Ecriture, des Peres, & des Conciles. On répandit encore un autre écrit ſous le titre de Dialogue politique, ſur la puiſſance, l'autorité & le devoir des Princes & ſur la liberté du peuple. Enfin on publia un Conſeil, qu'on prétendoit avoir été tenu à Blois il y avoit deux ans, avant que la Reine de Navarre vint à la Cour, ſur les moyens d'établir en France le pouvoir deſpotique ſur le pied qu'il eſt en Turquie. On diſoit que le Chancelier de Birague, & le Comte de Retz avoient ſuborné un certain Poncet, appellé communément le Chevalier, à cauſe du collier de S. Pierre, que le S. Pere lui avoit donné dans un de ſes voyages de Rome. On prétendoit que ce Poncet ayant été préſenté à Blois au Roi, à la Reine, & au Duc d'Anjou, leur avoit dit qu'il avoit beaucoup voyagé dans les Cours étrangéres; mais qu'il n'avoit vû aucun Prince véritablement abſolu, que le Grand-Seigneur, que c'eſt le ſeul qui ſoit le maître des emplois, des biens & de la vie de tous ſes ſujets: que ſon pouvoir vient de ce qu'il n'y a perſonne dans tout l'Empire Ottoman, qui ſoit grand par ſa naiſſance, perſonne qui ne dépende entierement de la volonté du Prince, & qui ne lui ſoit redevable de tout ce qui le diſtingue: qu'il n'y a point d'autres Nobles que les Janiſſaires, qu'on nomme ordinairement les enfans du Grand-Seigneur: que c'eſt par leur moyen que ce Prince oblige tout le monde à lui rendre une obéïſſance ſans borne, dont on ne peut ſe diſpenſer ſous quelque prétexte que ce ſoit, ni de rang, ni de naiſſance, ni de famille: qu'on ne ſouffre dans cet Empire aucune autre Religion que celle dont le Prince fait profeſſion, ſi ce n'eſt dans les païs de nouvelle conquête, où l'on permet aux habitans de vivre ſelon la leur, dans la crainte de faire une ſolitude des Provinces; mais du reſte on leur ôte leurs biens, leurs dignités, juſqu'à la liberté de diſputer ſur la Religion: que les particuliers n'y poſſedent aucuns biens qui leur ſoient propres, qu'il n'y a ni Terres ni Seigneuries à titre de Fiefs: que tout eſt au Prince, & gouverné par ſes fermiers, ou diviſé d'année en année par ſon ordre entre ſes Janiſſaires & ſes autres milices: que cette diſpoſition le met en état de ſoutenir les dépenſes immenſes qu'il fait pour cette multitude d'Officiers de guerre & de paix

CHARLES IX. 1573.

Hiſtoire de Poncet auteur de mauvais livres.

(1) Lorſque la Faculté déclara Henri de Valois (Henri III.) déchu du droit qu'il avoit à la Couronne.

CHARLES IX. 1573. paix qu'il entretient, & de ſe paſſer de capitation, tribut qu'on ne paye pas volontiers: qu'il n'y a de Places fortes que ſur la frontiére: enfin que ce qui contribuë ſur-tout à affermir l'autorité du Grand-Seigneur, c'eſt que n'y ayant aucun bien propre, ni héréditaire, point de riches ni d'aiſés que les Officiers du Prince, tout le reſte du peuple vit dans une ſi grande pauvreté, que quelque dur que ſoit le joug qu'il porte, ils n'a ni aſſez de force ni aſſez de courage pour entreprendre de le ſecoüer.

Demande qu'on lui fait, & ſa réponſe. Lorſque Poncet eut fait tout ce détail, on lui demanda comment on pourroit établir en France un pareil gouvernement. On prétend qu'il répondît: qu'il falloit commencer par ſe défaire de tous les grands Seigneurs, & petit-à-petit du reſte de la Nobleſſe qu'on regarde comme les protecteurs des deux autres Ordres du Royaume, & comme ayant droit de tempérer le pouvoir des Rois; de ſorte que celui à qui il appartient de faire la loi à tout le monde, eſt ſouvent obligé de la recevoir de ſes ſujets: que pour exterminer les Grands & réduire la Nobleſſe, il n'y avoit point de moyen plus ſûr, que d'entretenir la guerre de Religion, dont le prétexte flattoit le peuple & les Eccléſiaſtiques: qu'inſenſiblement les plus braves y périroient ſelon toutes les apparences, & qu'on ne manqueroit pas de prétextes pour ſe défaire en tems de paix de ceux que la guerre auroit épargnés; mais qu'en ſuivant ce plan tant en paix qu'en guerre, le Roi devoit ſe faire une maxime capitale, de ne leur donner ni emplois, ni honneurs, ni dignités, ni même à d'autres, à leur recommandation, & de reſerver pour eux les Gouvernemens odieux, où il y avoit beaucoup de dépenſes à faire, & beaucoup de périls à eſſuyer, & en particulier les Ambaſſades; & de leur ôter autant qu'il ſera poſſible toutes leurs penſions & les autres récompenſes ſemblables, qui ſont comme la nourriture de ce corps puiſſant, qui ne manquera pas de s'affoiblir peu à peu, & même de ſe détruire dès qu'on la lui retranchera: qu'il faut ſur-tout défendre les aſſemblées des Etats Généraux, aſſemblées, qui ne tendent qu'à ſervir d'appui & de ſoutien aux trois Ordres, punir ſéverement ceux qui les reclameront, & les traiter comme perturbateurs du repos public: qu'après qu'on aura exterminé les Grands, & affoibli conſidérablement la Nobleſſe, on attaquera dans les Provinces & dans les villes, tous ceux qui n'auront pas été du parti du Roi dans ces guerres: que la défaite de ceux-ci laiſſant le Clergé & le Peuple ſans protection, il ſera aiſé de démanteler toutes les Places fortes du Royaume, d'abattre tous les châteaux des Grands & de la Nobleſſe, & d'établir pour toujours, & ſans avoir d'obſtacle à craindre, la Religion qu'il plaira au Roi d'approuver de ſa pleine puiſſance.

Il deſavouë ce qu'on lui impute. Cet écrit ayant été publié, le Chevalier Poncet y répondit par un ouvrage plein de fiel, qu'il intitula, l'Antidote. Il prétend que tout ce qu'on y dit de lui eſt une pure calomnie: qu'il n'avoit pas demeuré aſſez long-tems à la Porte pour s'inſtruire ſi bien de leur gouvernement; qu'il n'étoit pas à la Cour dans le tems où l'on prétend que ce Conſeil s'eſt tenu à Blois; qu'il n'avoit jamais eu dans l'idée de former un pareil plan, & qu'il n'en avoit jamais parlé ni au Roi ni à la Reine ſa mere. L'auteur du premier libelle refuta l'Antidote par un nouvel écrit intitulé, les Lunettes de cryſtal de

de roche, où il dit que c'eſt le conſeil de Poncet qui a avancé la ſaint Barthelemi. Faiſant enſuite alluſion à ſon Antidote, il entreprend de montrer que ce ſont ces marchands de drogues étrangeres, & priſes au-delà des mers, qui ont empoiſonné le Prince de Poreéan, le Comte de Tende, les Ducs de Longueville, de Boüillon, d'Uſez, & la Reine de Navarre, & qui depuis quelques années en avoient voulu faire prendre une doſe au Duc d'Alençon: qu'ils avoient eu le même deſſein pour François de Montmorenci, & pour ſes deux freres Damville & Thoré: que c'étoient eux qui avoient dreſſé des embuches au Prince de Condé, le plus vertueux de tous les Princes, au Vidame de Chartres, au Vicomte de Turenne, & même au Duc de Monpenſier, & au Prince Dauphin d'Auvergne ſon fils: que ces mêmes ouvriers avoient calomnié & ruiné dans l'eſprit du Roi par leurs fourberies, le Comte du Lude & le Sieur de Chavigny, gentils-hommes d'une ancienne Nobleſſe, également recommandables par leur fidélité pour le Roi, & par leur attachement à la Religion de leurs ancêtres, dont tout le crime étoit de s'être attachés au Duc de Monpenſier & à ſa famille: que cela leur avoit fermé l'entrée aux charges, aux honneurs, & à toutes les graces, tandis qu'elles pleuvoient ſur des Italiens, ce qu'on ajoûtoit en haine de Birague (1) & du Comte de Retz (2): que tous les revenus du Royaume étoient affermés à des étrangers: que les Evêchés & les Abbayes n'étoient que pour eux, & que le but qu'on ſe propoſoit, étoit de remplir toute la France de diviſions & de jalouſies, de renouveller les anciennes querelles, & de mettre les Grands aux mains les uns contre les autres, afin d'exécuter par ce moyen ce que le fer & le poiſon auront laiſſé à faire dans ce plan effroyable: que c'eſt dans cette vûë qu'on a armé Montluc contre Damville, Joyeuſe contre d'Acier ſon proche parent, & Villars contre les Montmorencis (3) ſes neveux: que toutes ces manœuvres étoient le fruit du conſeil & des intrigues de nouveaux venus, qui après être arrivés en France ſans ſouliers, étoient venus à bout par leurs fourbes & leurs flatteries, de monter aux premiers emplois du Royaume: qu'ils travaillent à préſent à exterminer tous les Seigneurs François, & à empêcher que leurs ſervices ne ſoient récompenſés, afin de ſe rendre eux ſeuls maîtres des affaires, d'abolir l'ancien & légitime gouvernement qui depuis ſi longtems a fait fleurir le Royaume, & d'introduire à ſa place & pour ſa ruine, une domination inſolente, & inconnuë à nos peres.

Charles IX. 1573.

Voilà ce que les Proteſtans publierent alors, ſoit que tout cela fût feint à plaiſir, ſoit qu'il y eût quelque mélange de verité. Effarouchés par l'injure qu'on venoit de leur faire, & ne ſe ſentant pas aſſez de forces pour s'en venger par eux-mêmes, ils tâcherent d'engager dans leur révolte les Grands & la Nobleſſe du Royaume, en leur mettant ſous les yeux le peril dont ils étoient eux-mêmes menacés.

Tout étant préparé pour le départ du Roi de Pologne, le Roi ſon frere,

Maladie

(1) René de Birague étoit Milanois, François I. l'avoit fait reſter en France.

(2) Le Comte de Retz étoit Gondi.

(3) Un Montmorenci avoit épouſé une Villars.

CHARLES IX. 1573. de Charles IX.

re, qui avoit réſolu de le conduire juſque ſur la frontiére du Royaume, tomba dans une maladie fâcheuſe, qui donna matiere à bien des diſcours: car peu de gens ſe perſuaderent qu'il n'y eût dans cette maladie rien que de naturel, ſur-tout quand on rappelloit les menaces que ce Prince très-diſſimulé avoit faites dans un mouvement d'impatience, à la Reine ſa mere & à ſon frere, & qu'on voyoit la répugnance que le Roi de Pologne avoit à quitter la France (1).

On envoya le Comte de Retz en Allemagne avec de grandes ſommes d'argent, ſous prétexte d'accompagner le Roi de Pologne; mais en effet pour faire des levées, & pour achever l'affaire que Schomberg avoit ébauchée avec le Prince d'Orange & Louïs de Naſſau ſon frere. D'autres ajoutent qu'il s'éloignoit pour réchauffer, s'il pouvoit, l'amitié du Roi, qui commençoit à ſe dégoûter de lui, choſe ordinaire à la Cour, ou afin que ſon abſence cachât la décadence de ſon crédit.

Le Roi étant parti de Villiers-côte-de-Retz, s'étoit avancé juſqu'à Soiſſons & de-là à Vitry ſur la Marne, où ſon mal qui ne lui donnoit point de re-

(1) Les manuſcripts de Meſſrs. de *Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT, ajoutent en cet endroit tout ce qui ſuit. On ſoupçonne Charles de Gondi Seigneur de la Tour, Grand Maître de la Garde robe d'avoir empoiſonné le Roi de concert avec ſes deux freres, le Maréchal de Retz, & l'Archévêque de Paris. Le bruit courut même que la Reine-mere étoit du complot. Le ſujet de leur mécontentement étoit, diſoit-on alors, que ce Prince après avoir dans ſa jeuneſſe élevé cette famille aux plus grands emplois à la ſollicitation de ſa mere, malgré les murmures de toute la Nobleſſe Françoiſe, devenu plus éclairé à meſure que l'âge lui ouvroit les yeux, commençoit à ſe repentir de la faute qu'il avoit faite, & ſongeoit à détruire ſon propre ouvrage. Mais il couroit en même tems à la Cour un bruit ſourd, qui repréſentoit le fait d'une maniere beaucoup plus atroce. On diſoit que le jeune Prince n'ayant pû réſiſter aux charmes de la femme du Seigneur de la Tour, fille du Commandant des galéres de Marſeille, avoit pris le parti d'éloigner le mari pour quelques jours; que celui-ci, qui ſe doutoit de cette intelligence, étoit revenu ſur le champ aſſez mal à propos, pour troubler le plaiſir des deux amans; & que Charles piqué d'avoir été ſurpris, lui avoit non-ſeulement défendu de parler jamais de cette intrigue, mais qu'après lui avoir reproché que la faveur, dont il l'honoroit, faiſoit ſeule tout ſon crédit, il l'avoit menacé de le faire rentrer dans le néant, dont il étoit ſorti, au cas que ſon épouſe reçût jamais de lui aucun mauvais traitement à ce ſujet. On ajoutoit, que la crainte avoit d'abord fermé la bouche pour quelque tems au Seigneur de la Tour; mais que l'avanture étant depuis devenue publique à la Cour, le Duc de Guiſe attentif à profiter de tous les évenemens, mécontent du Roi, dont il n'avoit jamais été bien traité, & comptant beaucoup au contraire ſur la faveur de Henri, avoit conſeillé à la Tour de ſe défaire de ce Prince, en lui faiſant entendre, qu'outre le plaiſir de la vengeance qu'il trouveroit dans cette entrepriſe, il obligeroit encore toute la nation, & ſur-tout tous les gens de bien, en les délivrant d'un Monarque furieux, tel que le Roi regnant, pour leur en donner un meilleur; & que peu de tems après le coup, la Tour mourut empoiſonné lui-même, ou par ſa propre femme, ou par le Duc de Guiſe. Peut-être auſſi ſa mort fut-elle l'effet de la douleur, que lui cauſa le repentir du crime qu'il avoit commis. Cependant la maladie du Roi, qui avoit d'abord été très-violente, paroiſſant enſuite moins à craindre, ceux qui étoient du complot, perſuadez que la force de l'âge avoit ſurmonté en lui la malignité du poiſon, reprirent leurs premiers projets. Dans cette vûë on envoya le Comte de Retz en Allemagne avec de grandes ſommes d'argent, dont on diſoit depuis qu'il avoit détourné une grande partie à ſon profit, ſous prétexte d'accompagner, &c.

relâche, l'obligea de reſter. Là les deux Rois ſe ſéparerent après s'être embraſſés. Henri continua ſon voyage accompagné de ſa mere, du Duc d'Alençon, de Marguerite Reine de Navarre ſa ſœur, & de pluſieurs Grands. Etant ſorti de la Champagne, entré dans le Barrois, & de-là dans l'Evêché de Toul, il arriva enfin à Nancy, où il fut reçu par Charles, Duc de Lorraine ſon beau-frere, avec beaucoup de magnificence & de joye. La Ducheſſe (1) ſa femme venoit d'accoucher d'une fille qui fut tenuë ſur les Fonts par l'Evêque de Poſnanie & ſes collégues. On ſe rendit de-là à Blamont, où Catherine ſur le point de ſe ſéparer de ſon cher fils, s'entretint longtems en ſecret avec lui, & après bien des larmes répanduës, elle le laiſſa enfin partir. CHARLES IX. 1573. La Reine mere quitte le Roi de Pologne.

La Reine auſſi-tôt reprit la route de France accompagnée de Marguerite ſa fille, & du Duc d'Alençon, qui n'avoit pas pour elle la même tendreſſe que Henri. Elle craignoit extrémement que ce jeune Prince, qui ſe plaignoit en ſecret d'avoir été mépriſé pendant qu'Henri ſon frere étoit en France, ne vint à demander la Lieutenance générale du Royaume, comme Henri l'avoit euë, & qu'avec le ſecours du Prince de Condé, du Roi de Navarre, des Montmorencis, & du Maréchal de Coſſé qui leur étoit fort attaché, il n'excitât de nouveaux troubles, & qu'il ne lui ôtât le gouvernement du Royaume dont elle étoit en poſſeſſion. Les Cardinaux de Lorraine & de Guiſe, qui craignoient le Duc d'Alençon & ſes amis que je viens de nommer, n'avoient rien oublié pour inſinuer ces ſoupçons à cette femme également ambitieuſe & défiante. Elle ne manqua pas à ſon tour de l'inſinuer au Roi, non comme une choſe à craindre, mais comme une choſe déja faite, afin de prévenir ce Prince contre ſon frere, & de faire en ſorte qu'il donnât la Lieutenance générale à Charles de Lorraine, ne doutant pas qu'elle ne fût maîtreſſe abſoluë du Royaume, ſi ſon gendre en étoit Lieutenant général. Son inquiétude touchant le Duc d'Alençon.

Comme elle voyoit bien que la maladie du Roi pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, elle voulut pour mettre le tems à profit, faire une tentative ſur la Rochelle, qui étoit en état de traîner la guerre en longueur: & ſans ſe mettre en peine du traité qu'on venoit de conclure avec cette ville, elle chargea de Biron, Daillon Comte du Lude, Charles de Rouhault, ſieur de Landereau, & Pui-Gaillard, d'eſſayer de s'en rendre maître. Dans cette vûë, de Biron & Pui-Gaillard avoient traité avec Jaques du Lyon ſieur de Grandfief, habitant de la Rochelle, qui avoit beaucoup de complices, entre autres Guillaume David, dit le Capitaine la Plante, Amanjou de la Zardoniere, Louïs Vienne dit le Capitaine la Porte, & Jean Turgier de Montargis. Ceux-ci devoient gagner les ſoldats en leur diſtribuant de l'argent; & du Lyon comptoit ſe rendre maître de la Ville par leur ſecours, & la remettre enſuite à Biron & à Pui-Gaillard, qui tenoient des troupes toutes prêtes à Noaillé & à ſaint Vivien. Le Maire ayant été inſtruit de ce complot par un déſerteur, conſulta un petit nombre de perſonnes, & réſolut de leur avis de ſe ſaiſir de Jaques du Lyon, qui étoit à la Sa tentative pour ſurprendre la Rochelle.

cam-

(1) Claude de Valois fille de Henri II.

CHARLES IX. 1573. campagne. Il le fit citer par un Huiſſier pour comparoître devant lui. Du Lyon n'ayant pas obéi, il en prit occaſion de le faire tuer dans ſa maiſon, on ſaiſit ſes livres & ſes papiers, où l'on trouva les noms des conjurés & tout le plan de la conjuration. Là-deſſus la Zardoniere, la Plante, Turgier, & la Salle, tous Capitaines de Compagnies de Griſons, furent arrêtés, interrogés ſéparément, convaincus, condamnés, & mis à mort. Tous, excepté la Plante, lorſqu'ils furent au lieu où ils devoient être exécutés, nierent devant le peuple ce qu'ils avoient avoüé devant les juges & à la queſtion. Quatre jours après, on fit lire publiquement les régiſtres & les lettres trouvées chez du Lyon. La Zardoniere en conſéquence fut roüé; le lendemain la Plante & la Porte furent traités de même, & leurs membres expoſés ſur la roue. Huit jours après Turgier & la Salle furent punis du même ſupplice. Enfin Guillaume Gui, dit le Taillon, de la Rochelle, qui avoit de lui-même & ſans être mis à la queſtion, expliqué toutes les meſures que l'on avoit priſes pour exécuter cette entrepriſe, fut auſſi condamné & mené au ſupplice; mais comme il avoit été Maire, & que cette Place donnoit les privileges de la Nobleſſe, on lui coupa la tête: cependant les troupes de Biron & de Pui-Gaillard ſe retirerent, niant toujours qu'elles euſſent rien ſçû de ce complot. Cette tentative donna un grand branle à la révolte, dans la diſpoſition où étoient les eſprits. Cependant le Roi écrivit aux Rochelois qu'il déteſtoit cette conjuration: il les aſſura qu'elle avoit été formée à ſon inſçû par des hommes turbulens, qui mettoient ſous le nom du Roi tous les crimes qu'ils entreprenoient de leur chef; qu'il étoit ravi qu'ils euſſent puni les conjurés avec toute la ſévérité qu'ils meritoient. Il les exhorte enſuite à ne prendre aucun ſoupçon contre lui, à ne point écouter ceux qui ne cherchent qu'à broüiller, & à perſiſter conſtamment dans la fidélité qu'ils lui doivent.

Corſaires pris, & châtiés. Quelque tems après, Dominique Lichani corſaire Luquois, qui faiſoit des courſes continuelles ſur les côtes de Saintonge, avec une petite galere nommée l'Hirondelle, & qui avoit ſa retraite à l'embouchure de la Garonne, fit une deſcente dans l'iſle de Ré, où il fut ſurpris par Saujon & Normand, Capitaines de reputation; ces deux hommes étant ſortis de la Rochelle très-ſecrettement & ſans bruit, prirent ſa galere & tout l'équipage: mais quoique ces corſaires ſe fuſſent rendus à condition d'avoir la vie ſauve, ils ne furent pas plûtôt à la Rochelle, qu'on les condamna à perdre la tête & qu'on les fit mourir, ſans vouloir leur permettre d'appeller de la ſentence renduë contre eux. Lichani & la Perriere, qui s'étoient ſauvés dans l'iſle, furent condamnés par contumace, & pendus en effigie.

D'un autre côté les Proteſtans du Dauphiné, de la Provence, du Languedoc, & de la Guienne, ſe voyoient maîtres de pluſieurs Places qui leur enfloient extrêmement le courage. De Montbrun s'étoit ſaiſi depuis peu de deux poſtes conſiderables, ſçavoir de Nions en Dauphiné, ſur la frontiére de Provence; & de Menerbe, fortereſſe importante dans le Comtat Venaiſſin: en s'en retournant, il ravagea les environs de Grenoble, & pilla la riche Abbaye de Virieu, après avoir taillé en piéces les troupes qui la

la gardoient, & jetta une telle épouvante dans toute la province, que les Religieux de la grande Chartreuſe prirent des troupes pour ſe mettre à couvert de ſes entrepriſes. CHARLES IX. 1573.

Dans ce même tems un homme de guerre nommé Glandage, qui n'étoit pas Proteſtant, ſe ſaiſit de la ville & du château d'Orange, & en chaſſa Berchon Gouverneur mis par le Prince d'Orange, ſous prétexte qu'il avoit reçu de l'argent du Cardinal d'Armagnac, pour conclure un traité ſecret avec le gouverneur d'Avignon, & qu'il faiſoit mal ſon devoir dans ce poſte qu'on lui avoit confié. Auſſi-tôt Glandage ſe mit à faire des courſes dans le Comtat d'Avignon, à piller le païs & à voler les marchands, déclarant qu'en ſon particulier il n'approuvoit point la religion des Proteſtans, mais que la pointe de ſon épée étoit Proteſtante; ce qui rendit ce parti fort odieux, à cauſe qu'il ſembloit ſervir de prétexte à ceux qui étoient d'humeur à vivre de rapines & de brigandages. Berchon ſe retira à Courtaiſon petite ville de la principauté d'Orange, en attendant l'occaſion de ſe venger, qui ſe préſenta enfin l'année ſuivante avec le ſecours de quelques habitans d'Orange, qui commençoient à s'ennuyer des violences de Glandage.

Les Proteſtans tenoient quantité d'autres villes & de bonnes forteresſes avec de groſſes garniſons, tant en Languedoc, que dans le Roüergue & le Quercy. Tout le Bearn étoit déclaré pour eux; Pons de la Caſe en étoit Gouverneur depuis l'empriſonnement d'Antoine de Gramont, & de-là il faiſoit des courſes continuelles dans toute la partie de la Gaſcogne qui eſt au pied des montagnes. Tout cela conduiſoit aſſez naturellement à la guerre des eſprits auſſi défians que l'étoient ceux des Proteſtans depuis le maſſacre de Paris, qui ne voyoient rien de bon ni de ſolide à attendre du côté de la Cour, & qui d'ailleurs avoient profité du repos que leur avoit donné la tréve, pour diſpoſer tout ce qui étoit neceſſaire, tant pour l'adminiſtration civile, que pour la conduite de la guerre.

Suite du voyage du Roi de Pologne.

Pendant tous ces mouvemens Henri continuoit ſon voyage avec un grand cortege, mais avec peu d'empreſſement. Il avoit à ſa ſuite le Duc de Nevers, le Duc de Mayenne & le Marquis d'Elbœuf ſon couſin germain, Jaques de Silly Comte de Rochefort, Eloi Comte de Chaunes en Picardie, Jean de Saulx de Tavannes Vicomte de Lugny, Louïs Pic de la Mirandole, René de Villequier Chambellan du nouveau Roi, Gaſpard de Schomberg, Albert de Gondi Maréchal de Retz, Roger de Bellegarde, Belleville, Jaques de Levi de Quailus, de Gordes, les freres de Balſac d'Entragues, & plus de ſix cens autres jeunes François tous gentilshommes & fort braves. Il y avoit outre cela Pompone de Bellievre qui le ſuivoit en qualité d'Ambaſſadeur de France à la Cour de Pologne, & Gui du Faur de Pibrac, qui avoit été mis à la place d'Alegre de Millaud tué par Viteaux, Gilles de Noailles, & Vincent Lauro Eveque de Mondovi, Miniſtre du Pape.

Lorſque le Roi de Pologne fut arrivé à Blamont, il y rencontra Chriſtophle fils de Fréderic Electeur Palatin, le Prince de la Petite-Pierre de la même maiſon, & Louïs de Naſſau, qui étoient venus au-devant de lui. La Reine s'entretint ſecrettement avec eux ſur le projet de la guerre de Flan-

CHARLES IX. 1573. Flandre, dont j'ai parlé ci-deſſus. Ces trois Princes conduiſirent Henri à Zaberne, aujourd'hui réſidence de l'Evéque de Strasbourg; ce Prélat l'y reçut avec beaucoup de politeſſe. Il traverſa enſuite les terres des Evechez de Spire & de Wormes, & ayant paſſé le Rhin, il réſolut d'aller loger à Heidelberg dans le Palais de l'Electeur Palatin: outre qu'il y trouvoit ſa commodité, il ne pouvoit honnetement s'en diſpenſer. Comme il n'y étoit point attendu, la ſolitude qu'il trouva dans le château, lui donna d'abord quelque ſoupçon. Cependant il y fut reçû fort honorablement; mais le feu qui par hazard prit la nuit en quelque endroit de la maiſon & le tumulte que cauſa cet accident inquiéterent beaucoup ces hôtes. Il y eut encore une autre choſe qui lui fit de la peine, c'eſt que l'Electeur, homme grave, & qui ne ſçavoit point ſe déguiſer, conduiſant le Roi de Pologne le long d'une galerie ornée de bons portraits de quantité de Princes & de grands hommes, parmi leſquels étoit celui de Coligni, fit tirer le rideau, & dit à Henri: „ De tous les Seigneurs François que j'ai vûs, „ voilà celui que j'ai trouvé le plus zélé pour la gloire du nom François, „ & je ne crains point d'aſſûrer que le Roi & toute la France ont fait en „ lui une perte qu'on ne ſçauroit jamais réparer „: ce qu'il repeta pluſieurs fois, comme autant de reproches qu'il faiſoit aux Rois de France & de Pologne ſur leur imprudence & ſur leur inhumanité. C'eſt ce qui fit croire à bien des gens, que l'Electeur n'avoit pas reçû un hôte comme Henri auſſi poliment qu'il le devoit. Henri ſentit bien le coup que ce diſcours lui portoit, mais il diſſimula & ne répondit rien.

Au ſortir d'Heidelberg, il repaſſa le Rhin, & traverſant l'Evéché de Wormes il s'avança vers Mayence. Daniel Brendel de Hombourg Archévêque de cette ville & Electeur de l'Empire vint au-devant de lui avec ſix cens Cavaliers, le retint, & le reçut avec de grands honneurs. Il repaſſa encore le Rhin pour ſe rendre à Francfort ſur le Mein. Cette ville tire ſon nom des Francs qui fonderent heureuſement le Royaume de France après la mort de Valentinien III. Ainſi la Bourgeoiſie fut ravie de poſſeder un Prince qui ſembloit lui appartenir & lui être uni de parenté & d'origine; & elle lui rendit dans cette vûë tous les honneurs imaginables. Il alla de Francfort à Fulde, la plus fameuſe Abbaye de toute l'Allemagne. Il y aſſiſta à l'Office de Noël avec l'Abbé, & y paſſa une partie des fetes. De Fulde, il alla à Vach, où il reçut des honneurs extraordinaires du Landgrave de Heſſe * qui a toujours montré beaucoup de zèle pour la France, & qui dans cette occaſion alla au-devant de Henri avec trois mille chevaux. Ayant enſuite paſſé le Weſer à Eyſenach le trente & un de Décembre, & l'Elbe à Torgau, qui eſt de l'Electorat de Saxe, il traverſa tout ce païs ſans que l'Electeur vint le ſaluer, parce qu'il étoit malade & loin de la route que tenoit Henri. Mais Jean Caſimir de Baviere ſon gendre, vint par ſon ordre le recevoir à Hall avec deux mille chevaux, & le conduiſit ainſi juſqu'à la frontiere des états de l'Electeur. Un des Lieutenans de l'Empereur lui rendit les mêmes honneurs à Locre à la tête de quinze cens chevaux. Il arriva enfin ſur les terres de Brandebourg, où le Prince de Pruſſe qui eſt de cette famille & Vaſſal de la couronne de Pologne,

* Guillaume.

logne, le vint recevoir avec toute ſa maiſon, & le conduiſit juſqu'à Francfort ſitué ſur l'Oder, qui ſépare l'Allemagne d'avec la Pologne. CHARLES IX. 1574.

Le vingt-cinq de Janvier Henri trouva auprès de Miedzerike (1) un corps de Polonois qui étoient venus à ſa rencontre. Dès qu'ils apperçurent leur Roi qui étoit dans un caroſſe ouvert, ils deſcendirent de cheval & le ſaluerent à la maniere de leur pays. Staniſlas Karnkowski Evêque de Ladiſlavie (2) l'y harangua au nom du Senat & de la Nobleſſe. Il remercia le Prince de s'être enfin rendu dans un endroit où depuis longtems il étoit ſouhaité par les vœux de toute la nation Polonoiſe, toujours pleine de fidélité, de ſoûmiſſion, & de reſpect pour ſes Rois, comme il le connoîtroit bien-tôt par lui-même. Pour lui prouver enſuite avec quelle diſtinction & quelle unanimité il avoit été choiſi, parce que Dieu avoit réüni tous les eſprits en ſa faveur, il fit un long détail des agitations de la Diéte, des choſes imprévûës qui y arriverent, de l'ordre & de la ſuite de toute cette affaire; après quoi il le pria d'entrer dans le Royaume, & de ſe rendre au plûtôt dans la capitale. Il finit en demandant à Dieu qu'il y entrât ſous d'heureux auſpices. Son diſcours plein d'élégance & de gravité a été donné au public. Le Roi y ayant répondu quelques mots, Gui du Faur de Pibrac prit la parole & fit une réponſe qui ne le cédoit en rien pour l'élégance au diſcours de Karnkowski. Il fit un beau portrait du Roi ſous l'image d'un mari que l'on mene à ſon épouſe, & de magnifiques éloges du Royaume que la Pologne lui donnoit en dot. Il ajoûta, que quoique le Roi fût très-bien inſtruit dans l'art de gouverner, il venoit cependant demander aux Senateurs les régles & la maniere dont il devoit ſe conduire dans les Etats dont il alloit prendre poſſeſſion, les aſſurant qu'il ne s'en écarteroit qu'autant qu'il y ſeroit contraint par les circonſtances des tems & l'utilité publique: qu'ayant appris dès ſon enfance à préferer la piété & la religion à toutes choſes, il auroit fort ſouhaité trouver tout le monde réüni ſur cet article, qui eſt de tous les objets le plus important; cependant qu'il eſperoit de la bonté de Dieu que ce bonheur arriveroit un jour; mais qu'en attendant un ſi grand bien, l'amour de la paix & de la tranquillité, l'expérience qu'il avoit par lui-même & par les autres, des maux & des calamités que traîne après elle la guerre civile, l'engageoient à les exhorter tous à s'unir à lui pour empêcher que la paix, la tranquillité, l'union des cœurs & la ſûreté de l'Etat qui en dépend, ne ſoient alterées: ſans quoi ce Royaume ſi floriſſant ſe ruineroit bien-tôt par ſes propres forces, & deviendroit le joüet & la proye des Moſcovites, des Tartares & de tous les Barbares qui l'environnent. Et pour leur faire voir que Henri avoit pour ſes ſujets un cœur de pere, & qu'il apportoit en Pologne un eſprit impartial, il dit qu'il ſe croyoit redevable à tous en général, & ſans diſtinction, du choix qu'on avoit fait de ſa perſonne, & qu'il étoit prêt de ſacrifier pour le ſalut de toute la Nation, & pour la gloire & l'agran-

Le Roi, harangué par l'Evêque de Cujavie.

Réponſe à cette harangue.

(1) Ou Meidzirzeik, comme il eſt ſur quelques cartes. C'eſt une ville du palatinat de Poſnanie, bâtie ſur un ruiſſeau qui va tomber dans l'Oder.

(2) Ou Cujavie, & c'eſt ainſi qu'on l'appelle d'ordinaire.

CHARLES IX. 1574. grandiſſement du Royaume, tout ce qui étoit en ſon pouvoir, ſes biens, ſon ſang & ſa vie meme. Tout cela fut dit par Pibrac non-ſeulement avec une élocution pure & élégante, mais avec les geſtes les plus gracieux & la voix la plus agréable; enſorte que quelque éloquent qu'il eût paru juſqu'alors, tout le monde jugea qu'il s'étoit ſurpaſſé lui-même en cette occaſion : & l'on peut dire que ſon diſcours donna à ce peuple une haute idée de leur Roi, en voyant qu'il avoit auprès de lui un homme de mérite, qui réüniſſoit dans ſa perſonne des mœurs ſi douces & ſi aimables avec une éloquence ſi brillante.

De Micdzerike le Roi alla à Poſnanie, & de-là à Cracovie par un chemin pratiqué au travers des neiges. Il y avoit été précédé par le Comte de Retz qui devoit aſſiſter de ſa part aux obſéques du feu Roi; car les Polonois ont pour maxime, que le ſacre de leur Roi ne ſçauroit être heureux, ſi on le fait avant que l'on ait rendu les derniers devoirs à ſon prédeceſſeur. Cette pompe fut remarquable. Le Roi étoit mort à Knichin en Lithuanie, ſon corps fut apporté de-là à Tikocin forteresſe importante qu'il avoit fait bâtir: de-là, on le porta à Varſovie, & enfin à Cracovie. La Princeſſe Anne ſa ſœur, ſuivoit le convoi avec un grand nombre de Senateurs en habit noir. Le corps fut dépoſé dans le palais de Padnick. Enfin le quinze de Février les Seigneurs & Dames qui étoient venus de tous côtés à Cracovie pour groſſir la pompe funébre, ſe rendirent auprès de la Princeſſe en habit de deüil pour la cérémonie. Les Députés des provinces au nombre de trente marchoient devant, chacun avec leurs bannieres; après eux les grands Officiers, comme le grand Ecuyer, celui qui porte l'épée devant le Roi, & les autres. La pomme qui repréſente le monde, le ſceptre & la couronne d'or étoient portés enſuite par les Senateurs à qui ce droit appartenoit. Ils étoient ſuivis d'un char attelé de huit chevaux, ſur lequel étoit le corps du Roi dans un cercueil de plomb couvert de velours noir. Ce char étoit ſuivi de trente-deux brancards aux armes du Roi, & de trente chevaux bien caparaçonnés. La Princeſſe marchoit enſuite, ayant le Miniſtre du ſaint Siége à ſa droite, & celui de Veniſe à ſa gauche, enſuite la Nobleſſe, puis le Senat, & enfin une longue ſuite de peuple au nombre d'environ quatre mille hommes, tous en deüil, avec des cierges ou des flambeaux à la main. On alla dans cet ordre au Château, & l'on dit la Meſſe dans l'Egliſe cathedrale, qui étoit extraordinairement illuminée. Après la Meſſe, l'Abbé de Magiles prononça l'oraiſon funébre; les deux jours ſuivans, on dit des Meſſes baſſes pour le Prince défunt dans toutes les Egliſes de la ville.

Pompe funébre de Sigiſmond-Auguſte.

Pompe de la réception du Roi de Pologne.

La triſteſſe de cette cérémonie fut diſſipée par la joye que cauſa l'arrivée du nouveau Roi. Le dix-huit Février il paſſa la nuit à Balice, maiſon du Palatin de Cracovie, à mille & cinq cens pas de la ville. Le lendemain le Senat & toute la Nobleſſe s'y rendirent par un très-beau tems pour orner la pompe de ſon entrée; on auroit crû que c'étoit une armée, ſi la magnificence de leurs équipages & de leurs habillemens n'avoit montré que ce grand nombre d'hommes n'étoit raſſemblé que par la joye publique. Celui qui marchoit à la tête, & devant qui l'on portoit la croix, étoit

étoit l'Archevêque de Gneſne: il étoit dans ſon caroſſe avec l'Evêque de Poſnanie & Pierre Miſcowski Evêque de Ploczko; ils avoient avec eux deux cens piquiers vêtus à la Hongroiſe d'habits de velours broché d'or. Staniſlas Slomowski Archevêque de Leopol marchoit enſuite accompagné de l'Evêque de Kaminieck & de François Kraſſinski Evêque de Cracovie avec deux cens chevaux équipés à l'Italienne. Ils étoient ſuivis de l'Evêque d'Uladiſlavie ou de Cujavie, qui étoit venu haranguer le Roi à Miedzerike. Il avoit avec lui l'Evêque de Culm & le Palatin de Lenczitz & une très-grande ſuite. Après eux marchoit le Caſtellan de Cracovie ſuivi de deux cens cavaliers avec des caſaques brochées d'or & d'argent; enſuite venoient tous les Palatins avec des équipages ſuperbes: celui de Cracovie accompagné du Staroſte de Sendomir ſon frere, menoit trois cens cavaliers, vêtus les uns à la Hongroiſe, les autres à la maniere des Tartares. Le Palatin de Sendomir avec le grand Ecuyer ſon frere, en avoit deux cens cinquante équipés de même. Les Caſtellans d'Oſwiecimski & de Brzeſty étoient de leur ſuite. Le Palatin de Kalizki avoit une troupe toute brillante de bijoux & de perles, & vêtuë à la maniere des Huns. Mais celui qui parut le plus, fut Albert Laski Palatin de Siradie avec cent cavaliers magnifiquement vêtus à la maniere des Hongrois & des Tartares. Il étoit ſuivi du Palatin de Podolie qui menoit cent cinquante cavaliers, & qui étoit accompagné des Seigneurs de la Lithuanie & de la Ruſſie, qui marchoient pêle-mele avec ſa troupe, entre autres de Nicolas-George Ratziwil Duc d'Olika & Palatin de Vilna, ſuivi du Caſtellan de Trocki, & de Jean Chodkiewicz Staroſte de Samogitie. Enſuite marchoient quelques Magiſtrats de Lithuanie, & immédiatement après eux Nicolas-Chriſtophle Ratziwil vêtu à l'Italienne, & après lui les Officiers de la Cour, puis Conſtantin Duc & Palatin de Kiovie avec ſes deux fils, l'un vêtu à l'Italienne, & l'autre à la Moſcovite & trois cens cavaliers; enſuite le Palatin de Braſlaw avec deux cens hommes de la province de Volhinie en habits de Tartares. Puis les Palatins de Culm, de Marienburg & de Pomeranie avec leur ſuite habillée à l'Allemande. Ils étoient accompagnés de Dulzki de Pruſſe, qui menoit trente-ſix cuiraſſiers, & du Palatin de Lublin, qui en avoit deux cens habillés à la Hongroiſe, mais en differentes manieres. Ils étoient ſuivis du Comte de Tenczin, de Jean Caſtellan de Voynizki, & d'André Caſtellan de Belzki, qui avoient deux cens cinquante cavaliers avec eux. Ceux qui marchoient enſuite étoient Herberton avec une troupe de deux cens hommes, & les Caſtellans de Kaminienzki & de Zawichoczki avec cent-cinquante, André Vaposki avec cent, les Caſtellans de Biecki & de Radomzki avec quatre-vingt, puis Staniſlas Comte de Tarnow Caſtellan de Cekowie (1) avec deux cens hommes. Le premier qui marchoit après les Caſtellans, étoit Jerôme Buzinki Chancelier du Royaume, puis André Opalinzki Maréchal de la Cour avec ſoixante & quinze cava-

CHARLES IX. 1574.

(1) Il y a *Cechovienſis*, en latin. L'*Index* traduit Czechowski. Je crois que c'eſt Czetchow qui eſt ſur la Viſtule de Varſovie.

CHARLES IX. 1574.

cavaliers vêtus à l'Italienne. Cette marche étoit fermée par les commandans des villes, & par les chefs des Officiers du Roi, chacun avec leur troupe. Le reſte des Seigneurs marchoit ſans ordre, & après eux la Bourgeoiſie & le petit peuple armé à l'Allemande au nombre de ſix vingts cavaliers, & de quatre cens hommes de pied.

Tout ce monde étant rangé comme je viens de le dire, le Roi vint au milieu d'eux, entouré de ſa garde compoſée de Gaſcons & de Suiſſes, & d'une foule de Seigneurs François. L'Eveque de Ploczko le harangua, & de Pibrac lui répondit en peu de mots, mais très à propos. Sur le ſoir on s'avança doucement vers la ville, qui étoit toute illuminée. Le Roi monté ſur un cheval très-richement enharnaché entra par la porte ſaint Florien ſous un dais porté par les Conſuls de la ville, au bruit des trompettes & du canon, qui tiroit ſans diſcontinuer. Les Ducs de Nevers & de Mayenne ſuivoient immédiatement le Roi, enſuite le Marquis d'Elbœuf, & les autres Seigneurs François, chacun entre deux Palatins qui les accompagnoient par honneur; puis enfin les Ambaſſadeurs des Princes étrangers. Le Roi marcha ainſi juſqu'au château par des arcs de triomphe élevés d'eſpace en eſpace, & au milieu d'une foule innombrable de peuple, qui non-ſeulement rempliſſoit toutes les ruës, mais qui couvroit tous les toits pour voir ce ſpectacle. Il rencontroit par tout ſur la route l'Aigle blanche faite avec tant d'art, qu'elle venoit voler & battre des aîles autour du Roi. On alla droit à la cathedrale dédiée à S. Staniſlas, où le Roi reçut le compliment du Chapitre, & à l'inſtant la Muſique entonna le TE DEUM; au ſortir de-là, le Roi ſe rendit au palais pour ſouper & pour ſe repoſer. Le lendemain il alla au Senat, & fit remercier la Compagnie & toute la Nobleſſe par de Pibrac. Il demanda à Dieu que ſon élection fût heureuſe pour le Royaume & pour toute la Chrétienté, & il aſſura qu'il feroit tous ſes efforts pour ſoûtenir par ſa conduite la bonne opinion qu'ils avoient conçûë de lui: il finit en les priant de hâter ſon ſacre.

Le lendemain Sandinow Karncowzki Référendaire du Royaume vint le complimenter au nom de la Nobleſſe: on lui répondit au nom du Roi. Sur le ſoir le Prince, accompagné du grand nombre d'Evêques qui étoient à Cracovie & du Légat du Pape, alla à la grotte de Caſimir, qui eſt une Egliſe dédiée à ſaint Staniſlas patron de la Pologne; après avoir baiſé les reliques ſuivant une coûtume très-ancienne, il fit ſa priere. C'eſt une cérémonie que les Rois de Pologne ne manquent jamais de faire avant leur couronnement.

Le jour du ſacre étant arrivé, le Senat & les Grands étant aſſemblés, le Palatin de Cracovie chercha à ſe venger d'avoir échoüé à la diéte d'élection. Il avoit toujours été déclaré contre la France, & ce fut par ſon conſeil qu'on extorqua de Montluc avant l'élection ces conditions en faveur des Proteſtans de Pologne & des nôtres, qui furent ſignées à Ploczko le quatre de Mai 1573. non-ſeulement par Montluc, mais par Gilles de Noailles & par Saint-Gelais. Comme il ſçavoit que l'exécution de celles qui regardoient les Polonois avoit été differée juſqu'à l'arrivée du Roi, afin qu'il réglât la choſe de concert avec le Senat, il reprend ſa mauvaiſe humeur; ſe

Sacre du Roi de Pologne.

CHARLES IX. 1574.

ſe plaint hautement parmi ceux de ſon parti; dit qu'on n'avoit pas pris aſſez de précautions pour mettre la liberté du pays à couvert contre les fraudes des François: qu'il falloit ſerrer avec des liens plus forts ce matois. (C'étoit le Roi qu'il appelloit ainſi.) Aux plaintes il joint les menaces. Il dit, que tous les jours ne ſe reſſemblent pas, & que tous ceux qui ont été nommés à des dignités, ne les ont pas toujours poſſedées.

Oppoſition du Palatin de Cracovie.

Après la Meſſe, le Roi monta ſur un échafaut qu'on avoit élevé au milieu de l'Egliſe; & dans le tems que l'Archévêque de Gneſne alloit commencer les prieres du ſacre, le Palatin de Cracovie ſe leve tout d'un coup avec un viſage féroce, & jettant les yeux ſur ceux de ſa faction: „ C'eſt en „ vain, dit-il, que vous & moi nous ſommes libres, ſi par un ſilence infame „ nous nous condamnons nous-mêmes à un eſclavage éternel. A quoi ſervent tant de vœux ſi juſtes, formés par la Nobleſſe, & ces demandes ſi „ équitables qu'elle a faites, ſi le Roi s'en moque & ne les exécute pas? „ Les conditions qu'on a obtenuës ont été remiſes juſqu'à ſon arrivée. Le „ voilà venu, on lui a donné preſque toutes les marques de la dignité „ royale, & tout ce qui peut l'y affermir; & l'on ne parle point d'exécuter ce qu'on a promis de ſa part. Je ne ſouffrirai pas un plus long délai. Il faut accepter les conditions qu'il a accordées, & en jurer l'obſervation, ou je déclare que je m'oppoſe à ſon ſacre. „

A ces mots il s'éleva un grand murmure dans toute l'Egliſe, & la hardieſſe des factieux augmentant, on entendoit des paroles menaçantes, & qui ſentoient la ſédition. De Pibrac ſans s'étonner ayant dit un mot à l'oreille du Roi, qui voyoit bien que ſa patience au lieu d'appaiſer la ſédition ne feroit que l'aigrir, ſe tourna vers l'Archévêque, & lui commanda de la part du Roi de faire la cérémonie pour laquelle on étoit aſſemblé, & que le Prince régleroit le reſte, de l'avis du Senat. L'Archévêque obéït très-promptement, & continua les prieres du ſacre, qui fut achevé avec de grands applaudiſſemens à la vûë de ceux-mêmes qui s'y étoient oppoſés, & qui parurent conſternés & confus lorſque leurs eſprits ſe furent un peu calmés. Dès que le Roi fut ſacré, on lui mit la couronne ſur la tête. Le Palatin de Cracovie mourut quelque tems après; on ne ſçait ſi ce fût naturellement, ou du déplaiſir qu'il eut de voir l'autorité du Roi ſi bien affermie.

(1) Celui qui a écrit la vie de Vincent Lauro Miniſtre du Pape, dit qu'il rendît des ſervices importans en cette occaſion, qu'il donna au Roi & à l'Archévêque des conſeils très-utiles, & qu'il vint à bout d'engager les Evangeliques à ſe contenter de la déclaration que de Pibrac avoit faite au nom du Roi; enſorte qu'ils demeurerent en repos, ſuivant l'avis que leur donna le Maréchal de Lithuanie, & que le Roi n'eût point d'autre ſerment à faire à ſon ſacre, que celui qu'avoient fait tous ſes prédeceſſeurs, & en particulier Sigiſmond-Auguſte le dernier mort. Ce même Ecrivain ajoûte, que Vincent Lauro convertît André Lorich, Danois,

(1) Tout ce qu'on a ajouté ici de *Lauro*, *Lorich*, & *Poſſevin*, ne ſe trouve point dans les éditions des *Drouarts*.

CHARLES IX. 1574.

nois, Ambaſſadeur du Roi de Suede * en Pologne, & que par le conſeil de ce Miniſtre il écrivît pluſieurs lettres au Roi Jean, & lui envoya un Jeſuite nommé Staniſlas Warſewicz pour l'inſtruire dans la Foi Catholique; que ce fût lui qui conſeilla au Pape d'y envoyer avec des ordres ſecrets un Jeſuite nommé Antoine Poſſevin, homme très-délié, & très-propre à bien conduire une négociation importante; & qu'on a cru que ce Jeſuite y fit en-effet de grands progrès.

* Jean.

Affaires de France.

Pendant que tout retentiſſoit en Pologne de fêtes, de pompes, de tournois, & de tous les ſpectacles qui accompagnent ordinairement les grands évenemens qui font la joye publique, les choſes étoient bien differentes en France. Depuis que le nouveau Roi de Pologne étoit ſorti du Royaume, la plûpart des Grands ne reſpiroient que le trouble & la diviſion. Plus la Reine avoit à cœur d'empêcher les broüilleries, plus les meſures imprudentes & pernicieuſes qu'elle prit les accélererent. Elle commença par mécontenter le Duc d'Alençon qui étoit d'un caractere naturellement inquiet. Piqué de s'être toujours vû ſuſpect & mépriſé, il ne cherchoit qu'une occaſion pour éclater, & ce Prince également ambitieux & vindicatif, ne ſongeoit qu'à ſatisfaire ces deux paſſions, fallût-il renverſer tout le Royaume. Catherine de Medicis vouloit mettre le Roi de Pologne à la tête des Confédérés; & Loüis de Naſſau lui préferoit le Duc d'Alençon. Ils avoient eu enſemble à Blamont des conferences ſecrettes, & quoique de Naſſau eût pris des meſures avec la Reine, tant ſur la maniere de conduire cette guerre, que ſur le nombre des troupes qu'il faudroit mettre ſur pied, il n'avoit cherché qu'à flatter la Reine, ſans lui faire connoître ce qu'il penſoit; aſſez content s'il pouvoit de quelque maniere que ce fût joindre les forces de la France à celles du Prince d'Orange ſon frere. Car il ſçavoit bien qu'il ne pouvoit avoir ces forces, que du conſentement du Roi qui étoit gouverné par ſa mere; mais il ſçavoit bien auſſi que quelque chef qu'on mît à leur tête, le Prince d'Orange en ſeroit toujours le maître.

Le Duc d'Alençon ſe diſpoſe à remuer. Negocie avec L. de Naſſau.

Au reſte on ne doutoit pas que le Duc d'Alençon ne fût plus propre à exécuter leurs deſſeins. Premierement, il avoit toujours été ami de Coligni, comme on le lui avoit reproché bien des fois depuis la mort de ce Seigneur. En ſecond lieu, on le croyoit moins ennemi des Proteſtans que ſes freres, & voici le raiſonnement que faiſoit Naſſau. Le Roi va ſans doute reprendre autant qu'il pourra ſon autorité, long-tems partagée entre ſa mere & ſon frere. Il vient de ſe défaire d'un de ſes freres, en l'envoyant en Pologne. Il ne ſera pas fâché d'éloigner l'autre, en lui donnant la conduite d'une guerre qui ſe ſera hors de ſon Royaume, afin d'être tranquille chez lui & de pouvoir à la faveur de la paix recouvrer l'autorité que les guerres civiles lui ont fait perdre. Les Proteſtans de France pour les mêmes raiſons avoient auſſi les yeux ſur le Duc d'Alençon, & le faiſoient ſolliciter par leurs émiſſaires de ſe mettre à leur tête. Pour l'y déterminer ils produiſirent des lettres de la Reine & du Roi d'Eſpagne où il étoit queſtion de ſe défaire de lui, ſoit que ces lettres fuſſent veritables, ſoit qu'elles euſſent été faites à plaiſir, comme je le crois. D'ailleurs,

leurs, les Montmorencis le preſſoient de prendre ce parti. Inſtruits que la Reine pour complaire au Roi de Pologne ami des Guiſes, parloit ſans ceſſe contre leur maiſon, & faiſoit tous ſes efforts pour les perdre dans l'eſprit du Roi, ils s'efforçoient d'engager le Duc d'Alençon dans leur cauſe. Tous ces gens-là ne parloient que de troubles, de violemens d'Edits, de mauvais gouvernement, & demandoient ſans ceſſe l'aſſemblée des Etats pour réformer tant d'abus. Cette faction ſe donna le nom de *Politiques* & de *Mécontens*. Les chefs étoient Guillaume de Montmorenci Seigneur de Thoré, & Henri de la Tour Vicomte de Turenne neveu de Thoré (1), qui étoient continuellement aux oreilles du Duc d'Alençon à lui remplir la tête de ſoupçons; ils avoient trouvé moyen de mettre de la partie Joſeph Boniface de la Mole favori de ce Prince. D'ailleurs le Duc d'Alençon conſultoit ſouvent François de Montmorenci chef de la famille, homme d'une probité rare, plein de zèle pour ſa patrie, ennemi de toute faction, & qui aimoit ſincérement la paix: & c'étoit une ruſe de la Mole, afin que quand le Duc d'Alençon chanceloit, il fût affermi par l'autorité d'un homme ſi reſpectable. Il avoit auſſi grand ſoin qu'on ne propoſât devant François de Montmorenci que ce qui paroiſſoit bon, & qu'on lui cachât avec ſoin tout ce qui avoit la moindre apparence de mal. Il tenoit auſſi dans ſes liens le Roi de Navarre & le Prince de Condé, qui ſe ſouvenoient du complot formé pendant le ſiége de la Rochelle. C'étoit Jean Balzac de Montaigu qui alloit & venoit chez le Duc d'Alençon pour le Prince de Condé.

CHARLES IX. 1574.

Faction des Politiques.

Il y avoit un remede ſûr pour arrêter ce mal, c'étoit de donner au Duc d'Alençon la Lieutenance générale du Royaume, comme l'avoit euë le Roi de Pologne; car alors il ne ſe ſeroit mis à la tête ni des Politiques, ni des Proteſtans. Mais la Reine qui voyoit le Roi moribond, craignoit que ſi le Duc d'Alençon avoit une fois l'autorité entre les mains, il ne s'en ſervît pour exclure le Roi de Pologne du Royaume avec l'aide des Montmorencis & des Proteſtans ennemis déclarés de ce Prince. Elle repréſenta donc au Roi qu'il mettroit l'Etat en danger, s'il confioit ſon autorité à un jeune homme impétueux, attaché aux Montmorencis, & par conſéquent aux Proteſtans, dont les Montmorencis, ſelon elle, avoient toujours favoriſé la cauſe: qu'il étoit donc à propos, ou que le Roi ſupprimât abſolument cette charge & qu'il gouvernât par lui-meme, ou que s'il falloit la donner à quelqu'un, il en revêtît un homme hors de tout ſoupçon de vouloir entretenir les troubles & les factions du Royaume. Elle déſignoit par-là Charles Duc de Lorraine, qui avoit toujours été fidèle au Roi, & ami du Roi de Pologne, & qui étant exclu par la loi de la ſucceſſion du Royaume, paroiſſoit fort éloigné de penſer à le troubler. On indiqua une aſſemblée à Compiegne, où l'on devoit agiter la tenuë des Etats généraux: comme les mécontens parloient continuellement du beſoin que l'on avoit de cette aſſemblée, la Reine étoit bien aiſe de faire croire que ſi le Roi y don

Catherine de Medicis ménage la Lieutenance générale du Royaume pour le Duc de Lorraine.

(1) Eléonore de Montmorenci fille du Connétable & ſœur de Thoré avoit épouſé en 1545. François de la Tour III. du nom, pere de Henri.

CHARLES IX. 1574. donnoit les mains, c'étoit volontairement & ſans y être contraint; afin qu'après les avoir flattés quelque tems de cette eſpérance, on pût dans la ſuite prendre l'occaſion de quelques nouveaux troubles pour rejetter ces demandes.

Conſpiration du Duc d'Alençon. Le Duc d'Alençon ſçavoit tout ce manége: outré de ce qu'on lui refuſoit la Lieutenance générale, ſur laquelle il avoit compté; ſe voyant d'ailleurs appuyé du parti que j'ai dit, il commença tout de bon à prendre des meſures pour brouiller tout. On lui propoſoit de ſe mettre à la tête des Politiques & des Proteſtans, ou d'aller commander les forces des confédérés dans les Païs-Bas. Ces deux partis avoient beaucoup de connexité, mais le premier lui paroiſſant le plus ſûr, il le choiſit. Son raiſonnement étoit que quand il auroit affermi ſon autorité en France, & qu'il s'y ſeroit formé un parti puiſſant, il pourroit tenter le hazard d'une guerre étrangere, avec moins de péril que s'il abandonnoit la France & ſes amis, pour aller en Flandre commencer une guerre dont le ſuccès étoit fort douteux.

Griefs des Proteſtans. Cet avis ayant été approuvé de tous ſes confidens, il fut queſtion de ſçavoir par où l'on commenceroit à agir. Les Proteſtans avoient déja pris les armes & publié un manifeſte, qui contenoit des raiſons aſſez ſpécieuſes pour leur juſtification. Ils diſoient qu'on avoit violé pluſieurs fois, & tout nouvellement encore, les Edits que le Roi leur avoit accordés: qu'à l'inſtigation de quelques ſcélérats, on avoit employé contre eux la plus noire perfidie, la cruauté, & toutes ſortes de mauvais traitemens: qu'on avoit cherché des prétextes pour colorer l'indignité de ces procedés; mais qu'on n'en avoit pas moins ôté aux Proteſtans la liberté de conſcience & l'exercice de leur Religion: que l'Edit fait depuis le ſiége de la Rochelle ne s'étendoit qu'à un petit nombre qui ne comprenoit pas la milliéme partie des Proteſtans de France: qu'en ayant porté leurs plaintes au Roi, on avoit renvoyé leurs requêtes en Languedoc, & qu'on avoit éludé leurs juſtes demandes par divers ſubterfuges: que les juges établis dans les Provinces ſembloient y avoir été mis plûtôt pour exercer leur patience, que pour leur rendre juſtice: qu'on avoit ajoûté l'ignominie à l'injuſtice, en les pourſuivant par toute la France comme des hommes infames, & indignes de poſſeder aucune dignité ni aucune charge publique dans le Royaume: que les Princes d'Allemagne avoient en vain exhorté le Roi à leur donner la paix, & à faire obſerver les Edits; qu'on n'avoit eu aucun égard, ni à leurs avis ni à leurs prieres: qu'on n'en avoit pas eu davantage pour les Ambaſſadeurs de Pologne; que ces mauvais conſeillers qui gouvernent le Royaume, avoient trouvé moyen d'éluder toutes leurs demandes: qu'ils apprennent aujourd'hui que le Roi fait faire des levées en Allemagne & en Suiſſe pour les accabler: qu'ainſi il faut, ou ſe préparer à ſoutenir une guerre auſſi vive & auſſi terrible que la derniere, ou bien ſe réſoudre à baiſſer la tête ſous le joug, & à preſenter le cou pour être égorgés: que n'ayant d'autre reſſource que la guerre pour ſe mettre à couvert de ces malheurs, ils s'étoient vûs réduits par ces raiſons, ou plûtôt par la néceſſité, à prendre les armes, diſpoſés à les mettre bas dès qu'on les auroit ſatisfaits,

faits, & qu'on auroit pris de juſtes meſures pour ſoulager le peuple, & aſſurer la tranquillité publique. On publia depuis d'autres écrits, par leſquels on demandoit la reforme de l'Etat & du gouvernement, le ſoulagement du peuple & la liberté de conſcience : on recommença à agiter dans les cercles & dans les lieux publics, la queſtion de l'obéïſſance qui eſt dûë aux Magiſtrats. CHARLES IX. 1574.

Aux plaintes des Proteſtans, les Mécontens ou Politiques joignirent les leurs, & il ne manquoit plus qu'un chef pour rallumer une nouvelle guerre, dont la matiere étoit toute prête à prendre feu. Quoiqu'on déſignât en ſecret le Duc d'Alençon, on étoit embarraſſé comment il ſe déclareroit. Pluſieurs étoient d'avis qu'il preſentât lui-même au Roi la requête des Politiques & des Proteſtans. Le Duc d'Alençon héſitant, de la Mole lui conſeilla de conſulter là-deſſus François de Montmorenci. Ce Seigneur n'en fut point d'avis, & il aſſura qu'il encourroit infailliblement l'indignation du Roi, s'il vouloit, comme fit autrefois Coligni, prendre ſous ſa protection tout ce qu'il y avoit de mécontens, & porter leurs plaintes au Roi; qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'il demandât le commandement général des troupes du Royaume, & il s'offrit de le demander au Roi pour lui: que par ce moyen il ne ſeroit point le chef des factions qui s'y formeroient; mais l'arbitre commun de tous les differends, & le pacificateur de tous les troubles: que c'étoit-là ſon ſentiment, & qu'il ſouhaitoit la réüſſite de ce projet. En effet il demanda pour le Duc d'Alençon, la charge qu'avoit euë le Duc d'Anjou, & il convainquit le Roi par de bonnes raiſons, qu'il ne pouvoit la lui refuſer ſans lui faire une injure; en un mot il fit tant que la charge lui fût donnée, ſoit que le Roi s'y vît forcé pour éviter un plus grand mal, ſoit qu'il crût en effet qu'il ne pouvoit honnêtement refuſer au Duc d'Alençon ce qu'il demandoit.

Le Roi accorde au Duc d'Alençon le commandement général de toutes ſes troupes.

Mais il arriva bien des évenemens qui en retarderent l'exécution. Celui dont je vais parler, quoique de petite conſéquence en lui-même, ne laiſſa pas d'empêcher pour quelque tems la réconciliation qui ſe ménageoit entre les Guiſes & les Montmorencis, & qui paroiſſoit avancée. Il y avoit eu dans la maiſon de Montmorenci un certain Scevole de Ventabren, qui depuis étoit paſſé dans celle de Guiſe, où il s'étoit inſinué par des moyens qui lui faiſoient peu d'honneur. De-là vinrent des ſoupçons contre lui, puis une haine déclarée: & le Duc de Guiſe ayant dit juſqu'à deux fois à de Ventabren, de ne pas ſe trouver davantage devant lui, le menaça de le tuer s'il y revenoit contre ſes ordres. De Ventabren n'eut aucun égard à cette défenſe; & le Roi qui étoit venu au château de Chantilly, appartenant au Duc de Montmorenci, s'étant rendu de-là à ſaint Germain, de Ventabren s'y preſenta devant le Duc de Guiſe pour juſtifier ſa conduite. Le Duc oubliant le reſpect dû au lieu où il étoit, tire ſon épée pour tuer de Ventabren: celui-ci ſe ſauve dans les eſcaliers du château; le Duc l'y pourſuit; & le Sieur Thoré qui ſe trouva par hazard en ſon chemin, eut bien de la peine à l'empêcher de percer ce malheureux, qu'il diſoit avoir été apoſté par ſes ennemis pour l'aſſaſſiner. Le Roi extrêmement irrité de ce que le Duc de Guiſe avoit eu l'audace de tirer l'épée dans ſon château,

Accident qui en retarde l'exécution.

s'en

CHARLES IX. 1574.

s'en plaignit à ſa mere ; elle excuſa cette action comme elle put ; & pour appaiſer ſon fils, elle fit arrêter de Ventabren, qu'elle diſoit avoir avoué en ſecret, que de Montmorenci l'avoit ſuborné pour aſſaſſiner le Duc de Guiſe, mais qui avoit enſuite révoqué cet aveu. De Montmorenci demandant avec vivacité qu'on éclaircît ce fait, Guiſe qui ne vouloit pas qu'on ſçût les raiſons ſecrettes de la haine qu'il portoit à de Ventabren, obtint de la Reine qu'on le mît en liberté ſans lui donner la queſtion, & qu'on lui ordonnât de ne plus paroître à la Cour.

La Reine cependant envoyoit couriers ſur couriers, pour faire venir le Duc Charles de Lorraine, qui fit le plus de diligence qu'il pût avec le Cardinal de ce nom. Ils paſſerent par les châteaux de Danmartin & de Chantilly, où ils trouverent de Montmorenci, qui piqué des mauvais bruits qu'on avoit fait courir ſur ſon compte à l'occaſion de Ventabren, s'étoit retiré de la Cour. Il les reçut magnifiquement ; après une conférence ſecrette qu'ils eurent enſemble, ils ſe ſéparerent avec de grandes démonſtrations d'amitié. La Reine l'ayant ſçû, en fut extrêmement allarmée, car la choſe du monde qu'elle craignoit le plus, c'étoit que les Princes Lorrains & les Montmorencis ſe réconciliaſſent, prévoyant bien que l'union ſincere des Grands du Royaume ruineroit infailliblement ſa puiſſance & ſon autorité. Ainſi elle remua ciel & terre par ſes émiſſaires, pour les broüiller de nouveau, en jettant mille ſoupçons & mille craintes dans les eſprits des uns & des autres. D'autres raiſonnoient tout différemment : ils prétendoient que le Duc de Lorraine, qui avoit pour ſa belle-mere un fond inépuiſable de complaiſance, ne ſe ſeroit jamais abouché avec de Montmorenci, ſi elle n'y avoit conſenti ; mais que dans le deſſein d'attirer ce Seigneur, la vertu & l'innocence même, dans les piéges où la Reine vouloit le faire tomber, elle avoit envoyé à Chantilly ſes rivaux, qui à force de careſſes feroient en ſorte de le convaincre qu'il n'avoit rien à craindre à la Cour.

La Reine tache de brouiller de nouveau les Maiſons de Lorraine & de Montmorenci.

Comme ſon but principal étoit d'ôter au Duc d'Alençon le gouvernement général, pour le faire donner au Duc de Lorraine, elle travailla à indiſpoſer le Roi contre le Duc d'Alençon : elle lui dit que ce jeune Prince avoit ſuborné de Ventabren pour aſſaſſiner le Duc de Guiſe ; qu'il s'étoit ſervi pour cela de François de Montmorenci, dont de Ventabren avoit été domeſtique : qu'il devoit être lui-même en garde contre les deſſeins de ſon frere & des Montmorencis, qui ſollicitoient pour lui la Lieutenance générale du Royaume : qu'on voyoit aſſez où ils en vouloient venir. Dès qu'ils ſeront maîtres des troupes, ajoûta-t-elle, & qu'ils ſe ſeront défaits des Guiſes, les ſeuls en état de mettre obſtacle à leurs deſſeins, que n'ôſeront-ils pas ? Tout cela étoit capable de faire impreſſion ſur l'eſprit du Roi : cependant comme il connoiſſoit l'inclination de ſa mere pour les Guiſes, qu'il haïſſoit ſouverainement, auſſi bien que les Montmorencis, il ne ſçavoit à quoi ſe déterminer ; car il falloit, ou voir le Duc d'Alençon à la tête de toutes les forces du Royaume, ou s'attendre à une guerre inteſtine qu'il craignoit extrêmement.

Elle travaille à indiſpoſer le Roi contre le Duc d'Alençon.

Dans cette perplexité une entrepriſe précipitée des Proteſtans lui fit pren-

Entrepriſe im-

prendre ſon parti. Pour faire montre de leurs forces, & pour s'attacher le Duc d'Alençon par un coup d'éclat, ils envoyerent deux cens cavaliers bien armés ſous la conduite de Guitry * Officier auſſi brave qu'expérimenté. Ce détachement parut tout d'un coup auprès de ſaint Germain, dans l'eſperance que le Duc d'Alençon, que ſes incertitudes rendoient ſuſpect au Roi & odieux à ſa mere, ne balanceroit plus à la vûë de ces troupes, & viendroit ſe jetter entre leurs bras, dans un tems ſur-tout où il n'étoit pas en ſûreté à la Cour, & qu'il y avoit tout à craindre pour lui. La Fin Sieur de la Nocle, Thoré, & le Vicomte de Turenne les chefs des Politiques, l'y pouſſoient de toute leur force, mais ils ne gagnerent rien. Le détachement étoit trop fort pour qu'on pût ſe cacher, & trop foible pour que le Duc d'Alençon ôſat ſur un tel appui, abandonner le Roi, l'attaquer en quelque ſorte, & prendre un parti extréme. De la Mole d'ailleurs n'étoit pas de cet avis; & dès qu'il ſe ſut aſſuré que le Duc d'Alençon ne donneroit pas dans leurs vûës, il découvrit tout à la Reine, pour ſe faire un mérite auprès d'elle de lui avoir révelé ce qu'il n'étoit pas poſſible de lui cacher, & pour la diſpoſer à prendre confiance en lui dans la ſuite.

CHARLES IX. 1574. prudente des Proteſtans pour faire déclarer le Duc d'Alençon.

* Jean de Chaumont.

Cette tentative des Proteſtans ne fut pas plûtôt découverte, que la Reine à deſſein d'aigrir le Roi, fit foüiller tous les coins & recoins du château par des gens de confiance, & conſeilla au Prince de ſortir d'un lieu qui devoit lui etre ſuſpect & de mauvais augure: car les Aſtrologues à qui elle ajoutoit beaucoup de foi, l'avoient averti de ſe donner de garde de ſaint Germain. La Reine l'interpretoit du lieu qui porte ce nom; mais elle ſe trompa beaucoup; comme nous le verrons dans la ſuite. Le Roi & toute la Cour le quitterent avec précipitation, & pour plus grande ſûreté, ils paſſerent la riviere ſur des bateaux: les bagages pour leſquels on craignoit moins, furent envoyés par la chauſſée; une partie alla paſſer au pont de Saint Cloud. Le Roi coucha au faubourg ſaint Honoré chez le Comte de Retz, où il reſta quelques jours; il alla enſuite au château du bois de Vincennes pour être en meilleur air, & il y mena avec lui le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, & le Prince de Condé, non pas abſolument comme priſonniers, mais comme des perſonnes ſuſpectes, & qu'il faiſoit garder à vûë.

Conjuration prétenduë de S. Germain. Le Roi le quitte & revient à Paris.

On y reçut des nouvelles des troubles qui éclatoient de tous côtés. Dès que Saint Sulpice qu'on avoit envoyé à la Rochelle pour engager cette ville à demeurer en paix, en fut parti pour revenir à la Cour, les habitans ſe liguerent avec les Proteſtans de Languedoc. La Nouë qui aimoit la paix, mais qui aimoit encore davantage ſa Religion, étoit perſuadé qu'elle ne pouvoit ſe maintenir que par les armes: ainſi il leur conſeilla cette union. La jonction des Rochelois ayant relevé le courage des autres, ils prennent auſſi-tôt les armes, & s'emparent de quantité de villes & de forteresſes. La Nouë de ſon côté ſe rendit maître de pluſieurs places du Poitou, de Luſignan & de Melle, par le moyen des Sieurs de Luche & de Baronicre; & de Fontenay-le-Comte par les Sieurs de Saint-Etienne & de Beſſai, qui ſurprirent cette ville la nuit du mercredi des Cendres, & il mit

Les Proteſtans ſe ſaiſiſſent de pluſieurs places.

CHARLES IX. 1574. de bonnes garniſons dans tous ces endroits. Dans le même tems & par ſes ordres, Pons de la Caſe de Mirambeau, Jean de Plaſſac de l'illuſtre maiſon de Pons, la Rochefoucaud de Montguyon, d'Uſſon, Bretoville, Saujon, & Poulevain prirent dans la Saintonge & dans l'Angoumois Pons, Tonnai-Charente, Royan à l'embouchure de la Garonne, Talmond, Saint-Jean d'Angle, Rochefort & Bouteville. Ils s'emparerent de toutes ces places preſque ſans combat; & de la Nouë, l'homme du monde le plus moderé, ne fit aucun mal aux habitans de toutes ces villes, & ſe contenta de s'en aſſurer par de petites garniſons qui ſubſiſtoient des contributions médiocres qu'on tiroit du païs d'alentour. Mais la mort de la Caſe de Mirambeau troubla la joye de ces heureux ſuccès: comme il attaquoit une méchante bicoque, les païſans qui la défendoient ayant demandé un pourparler, on lui tira pendant ce tems-là un coup d'arquebuſe dans la tête; ſa bravoure, ſa prudence, ſon expérience lui avoient donné une grande conſideration dans ſon parti. Il étoit d'ailleurs homme de belles lettres, & très-uni d'inclination & de ſentimens avec de la Nouë. Après ſa mort on trouva dans ſes botines un diſtique latin écrit de ſa propre main: c'eſt une eſpece d'épitaphe qu'il s'étoit faite, comme s'il eût prévû ſa mort.

Deſine migrantem lugere viator, & hoſpes.
Non careo patriâ, me caret illa magis.

Paſſant, ceſſes de pleurer ma ſortie de ce monde: ce n'eſt pas moi qui perds ma patrie, c'eſt ma patrie qui me perd.

(1) Monjou, à qui l'on a imputé le meurtre de la Motte Gondrin tué à Valence dans la premiere guerre civile, s'étoit ſaiſi de quantité de châteaux dans le Velay: il venoit tout nouvellement de prendre celui d'Eſpaly, place forte à la porte du Puy, dont il avoit fort envie de s'emparer. Il avoit mis en garniſon à Eſpaly un certain Guiard, homme auſſi indifferent pour ſa Religion, qu'il étoit ardent pour le pillage: comme il ravageoit le païs d'alentour, & qu'il maſſacroit tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main, les habitans du Puy gagnerent quelques-uns de ſes ſoldats, entrerent la nuit dans ſon fort lorſqu'il s'y attendoit le moins, & firent main baſſe ſur lui & ſur toute ſa garniſon. On plaça ſa tête ſur la porte du Puy, comme un grand trophée; & peu de tems après, Monjou lui-même courant pour piller, tomba dans une embuſcade où il fut tué: ſa mort fit perdre aux Proteſtans tous les poſtes qu'ils occupoient dans le Velay. Ils furent plus heureux dans le Vivarais: car la garniſon de Villeneufve ayant taillé en piéces quelques troupes du Roi, elle s'empara d'Aubenas qui n'eſt pas éloigné du Rhône, & paſſa au fil de l'épée toute la garniſon que l'on croyoit compoſée des auteurs du maſſacre de Lyon. Le château de Perauld ſitué ſur le bord du Rhône, fut pris en même tems par le Seigneur du lieu qui ne

(1) L'Auteur a déja traité de l'affaire de Monjou & de Guiard. Voyez Liv. LV.

ne s'étoit point encore déclaré, & qui d'ailleurs ayant fait abjuration de l'héréſie, devoit être moins ſuſpect. Il prit tout de ſuite Audance, & Malleval en Forez; tenant par ce moyen Lyon comme bloqué, il avoit réduit cette ville à de grandes extrémités. C'eſt ce qui obligea François Mandelot à ramaſſer en diligence tout ce qu'il put de troupes, pour attaquer le fort de Perauld; après quelques jours de ſiége, le ſecours que Saint Romain avoit promis n'arrivant point, la place fut emportée & tout-à-fait démantelée, afin qu'elle n'incommodât plus le païs voiſin. CHARLES IX. 1574.

Cependant la ville d'Orange dont Glandage s'étoit emparé l'année précédente ſous prétexte que Berchon qui en étoit Gouverneur, ne faiſoit pas ſon devoir, & qu'il avoit des intelligences avec le Cardinal d'Armagnac, étoit bien fatiguée des vols & des brigandages de ſon nouveau maître. Berchon inſtruit de la diſpoſition des habitans, & de l'abſence de Glandage, reprit la ville & le château, ſans qu'il en coûtât une goute de ſang. Les Proteſtans d'abord ne furent pas ſans inquiétude, parce que Berchon avoit quitté leur Religion, & qu'on diſoit qu'il avoit reçu de l'argent du Vicelégat d'Avignon pour lui livrer la ville d'Orange; mais ils furent bientôt raſſurés par la déclaration que fit cet Officier, qu'il tenoit la ville au nom des Princes de Naſſau, & que d'ailleurs le ſeul avantage qu'il procuroit à l'état d'Avignon, étoit de ne point le ravager.

Dans ce même tems un corps de troupes du Roi, conduit par Sainte-Jâle, qui avoit une groſſe garniſon dans la Margarite place voiſine de Nîmes, entreprit de ſe ſaiſir de cette derniere ville. Il negocia pour cet effet avec un Colonel nommé Deron, & lui promit une ſomme conſiderable s'il vouloit l'aider à s'en rendre le maître. Deron en donna avis ſur le champ à Saint Romain, qui lui mande de feindre une courſe, afin d'avoir un prétexte d'aller trouver Sainte-Jâle & de convenir avec lui du tems, du lieu, & des moyens d'éxecuter leur complot, & ſur-tout de commencer par prendre ſon argent. Tout cela fait, la parole donnée, la porte de Nîmes ſe trouva ouverte au jour marqué: toutes les troupes qui étoient poſtées dans la ville gardoient un profond ſilence. Mais Sainte-Jâle qui avoit été joint par beaucoup de troupes du Dauphiné & du Vivarais, ſoupçonna qu'on lui dreſſoit quelque piége, & ne vint point au rendez-vous. Ainſi ſon deſſein contre la ville, & celui qu'on avoit contre lui, s'en allerent en fumée; mais Deron garda ſon argent.

De Montbrun de ſon côté agiſſant avec vigueur dans la partie du Dauphiné, qui eſt voiſine du Rhône, prit Lorion, Livron, Alet, Grane & Roynac ſur Rhône, releva les murs de Lorion & de Livron, donna l'allarme juſqu'aux portes de Valence, de Creſt & de Montelimard, & fit ſur cette derniere place une tentative qui ne ſervit qu'à cauſer le maſſacre d'une grande partie des Proteſtans qui y étoient. Voilà ce qui ſe paſſa alors dans les provinces les plus éloignées.

Les affaires du Roi n'alloient guères mieux en Normandie, province voiſine de Paris. En attendant que Montgomery arrivât d'Angleterre avec ſa flote, Colombiers, Guitry & de Sey, s'emparerent de Saint Lo, & de Donfront dans le Maine. Montgomery étant abordé avec le Comte de

CHARLES IX. 1574. Lorges ſon fils, & Galardon dit de Refuge ſon gendre, ſe rendit à Saint Lo, marcha droit à Carentan, l'attaqua & le prit en trois jours. Pour conſerver les vivres de ce païs, il alla ſur le champ à Valongne, & fit mener quantité de convois à Carentan, dont il vouloit faire une bonne place.

Le Roi met trois Armées ſur pied contre les Proteſtans.

Le Roi effrayé de toutes ces nouvelles, ordonne la levée de trois armées, & envoye contre Montgomery Jaques de Goyon Seigneur de Matignon, Lieutenant du Duc de Boüillon dans le gouvernement de Normandie. On lui donne pour adjoint Guillaume de Hautemer Seigneur de Fervaques, & tout ce qu'on put raſſembler de troupes à la hâte, & on commande à la Nobleſſe du Maine, du Perche & de la Bretagne de le venir joindre. On donna au Duc de Monpenſier l'armée deſtinée pour la Guienne; à François Dauphin d'Auvergne ſon fils, celle du Dauphiné & du Languedoc, & on fit prendre les devans à Jaques de Cruſſol Duc d'Uſez. A l'arrivée de Cruſſol, Damville gouverneur de Languedoc, qui le regardoit comme ſon ennemi, & qui ſur quelques lettres interceptées par la garniſon du Pouſin avoit ſçû les deſſeins formés contre lui; bien informé d'ailleurs de tout ce qui ſe tramoit à la Cour, s'empare de Montpellier, de Lunel, de Beaucaire & de Pezenas, ſans pourtant entrer dans une guerre ouverte: ce ménagement lui fit perdre Pezenas, par la trahiſon d'un homme à qui il avoit confié la garde de cette ville, & de ſa petite fille âgée de deux ans. Le Roi lui envoya Jean-Ebrard de Saint Sulpice & Nicolas de Neufville de Villeroi Secretaire d'Etat, pour s'aboucher avec lui, & l'engager à demeurer en paix. Mais Damville évita ſous divers prétextes une conférence qui lui étoit ſuſpecte. A quelque tems de-là, Sarra de Martinengo vint trouver à Avignon Saint Sulpice & Villeroi qui s'y étoient arrêtés en l'attendant. Il avoit des ordres du Roi de ſe ſaiſir de Damville, de le dépoſſeder de ſon gouvernement, & de défendre, aux Gouverneurs, aux Conſuls, & aux Adminiſtrateurs des villes, & ſur-tout aux Capitaines Corſes, qui étoient en garniſon dans les places, de lui obéïr à l'avenir.

Le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre publient un écrit pour ſe juſtifier.

Sur le bruit des troubles qui s'éleverent de tous côtés, & de la conſpiration déteſtable formée contre le Roi, qu'on avoit, dit-on, voulu enlever à Saint Germain, le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre publierent le vingt-quatre de Mars par le conſeil de la Reine, chacun un écrit pour ſe laver du ſoupçon qui pouvoit tomber ſur eux, & pour juſtifier leur innocence ſur ce point. La Reine en les y engageant eſpera d'en tirer deux avantages; le premier, que cette juſtification ſerviroit à décourager les Proteſtans, qui ſe verroient abandonnés par leurs chefs; le ſecond, que le ſoupçon retomberoit ſur de Montmorenci & de Coſſé, qu'elle avoit réſolu de faire arrêter. Voici en abregé ce que ces deux écrits contenoient: qu'étant informés des faux bruits qui tendoient à faire croire qu'ils euſſent oublié leur devoir juſqu'à entrer dans la conjuration de Saint Germain, ils avoient prié le Roi de trouver bon qu'ils rendiſſent un compte public de leurs ſentimens: qu'ils ſouhaitoient donc que tous leurs amis fuſſent perſuadés, que ce crime qu'on leur imputoit, étoit faux, inventé par leurs ennemis,

nemis, & très-éloigné de leur intention; qu'ils étoient au contraire disposés à sacrifier leur vie, leurs biens, leurs interêts, ceux de leurs amis, & de toutes les personnes qui leur étoient attachées, pour le salut du Roi & de l'Etat, comme ils y étoient obligés par leur naissance & par toutes les loix divines & humaines; enfin qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces aux entreprises de ceux qui troubloient la paix & la tranquillité du Royaume. CHARLES IX. 1574.

Le Prince de Condé avoit quitté la Cour pour aller à Amiens sous prétexte de visiter son gouvernement: & ce Prince auroit été enveloppé dans la disgrace du Duc d'Alençon & du Roi de Navarre, s'il ne se fût retiré de bonne heure. Le Roi jusque-là avoit montré beaucoup de patience; mais la colere découvrit enfin le fond de son cœur, & il voulut qu'on informât avec toute la sévérité possible contre les auteurs de la conjuration. C'est le nom qu'il donnoit à l'intelligence qui étoit entre le Duc d'Alençon, les Politiques & les Protestans. Il chargea de cette affaire Christophle de Thou premier Président, homme également estimable par beaucoup de prudence & de modération, qui lui avoient mérité la confiance de son Prince. Il lui joignit Pierre Hennequin Président au Parlement. Les Commissaires commencerent aussi-tôt leurs informations, & il y eut beaucoup de gens arrêtés sur la dénonciation secrette d'Yve Brinon. Ce délateur étoit de fort bonne famille de Paris; mais ayant mangé tout son bien, il cherchoit par cet infame moyen un secours à son indigence. De ce nombre furent Joseph-Boniface de la Mole, Annibal Comte de Coconas Milanois, Laurent du Bois Sieur de Saint Martin, Pierre de Grandry maître d'hôtel ordinaire du Roi, Pierre & François de Tourtray, dont le dernier avoit été secretaire de Guillaume de Grand Champ frere de Grandry, dans le tems qu'il étoit Ambassadeur à Constantinople. On avoit envoyé des gens pour arrêter en même tems Guillaume de Montmorenci Thoré, Henri de la Tour Vicomte de Turenne, Jean de la Fin Seigneur de Beauvais, & Grand-Champ lui-même; mais ils avoient pris la fuite. Cela se fit le dix d'Avril veille de Pâques. Le lendemain de la Mole & de Coconas furent interrogés séparément, le premier à Paris, & l'autre devant le Roi. De la Mole se tint sur la négative. De Coconas avoüa tout ce qu'il avoit ou vû ou apris des autres. Il dit, que de la Mole l'avoit prié de suivre le Duc d'Alençon lorsqu'il se retireroit: que le jour que le Roi partiroit de Saint Germain, le Duc d'Alençon avec quelques-uns de ses confidens devoit aller coucher dans une maison de campagne d'un de ses gentilshommes nommé la Vergne, pour se rendre à la Ferté-au-Col sous Joüarre, où le Prince de Condé & Thoré devoient venir le joindre, & le conduire à Sedan avec une bonne escorte, & que le Duc de Bouillon avoit envoyé un gentilhomme pour leur servir de guide: que le Roi de Navarre devoit partir avec le Duc d'Alençon: qu'il avoit entendu dire à de Beauvais & à de la Mole, que de Montmorenci étoit d'intelligence avec eux: que leur dessein étoit de se joindre à Louïs de Nassau, qui avoit ménagé cette affaire avec le Duc d'Alençon lorsqu'il vint saluer le Roi de Polo-

Condé sort du Royaume.

On informe contre les Conjurés.

La Mole & Coconas arrêtés.

Coconas déclare tout.

CHARLES IX. 1574.

gne & la Reine mere à Blamont: que l'intention du Duc d'Alençon avoit été de ſe mettre à couvert du péril qui le menaçoit, parce que de Thoré, de Turenne & de la Fin avoient montré à ce Prince des lettres interceptées qui lui avoient fait connoître qu'il ſeroit en danger s'il reſtoit davantage à la Cour, & qu'ils l'avoient aſſuré qu'il lui viendroit bien-tôt du ſecours d'Angleterre & d'Allemagne: que ſon deſſein étoit de raſſembler toutes ſes troupes en Flandre, & de marcher enſuite en Guienne, où toutes les forces des Proteſtans le viendroient joindre: qu'il comptoit qu'on enverroit contre lui le Maréchal de Coſſé, qui apparemment ne pouſſeroit pas cette guerre fort vivement: que de Thevalles Gouverneur de Mets étoit du complot, & qu'il leur avoit envoyé de quoi armer quatre mille hommes.

Le Duc d'Alençon eſt interrogé.

Deux jours après on interrogea le Duc d'Alençon; il avoüa ſans peine qu'il avoit ſouhaité d'épouſer la Reine d'Angleterre, & qu'ayant crû que l'amitié de Coligni lui étoit néceſſaire pour y réüſſir, il s'étoit lié avec lui à Blois, & qu'ils avoient ſouvent parlé de ce mariage & de la guerre de Flandre: que dans la ſuite leur amitié, qui n'étoit qu'ébauchée, avoit été fortifiée par l'entremiſe de Thoré, & qu'elle s'étoit toujours augmentée juſqu'à la mort de Coligni qui lui avoit cauſé une douleur très-ſenſible: qu'après ſa mort, de Thoré qui craignoit tout de du Gaſt, redoutable aux Princes-mêmes par ſon crédit auprès du Roi de Pologne, s'étoit venu jetter entre ſes bras, parce qu'il ſçavoit combien il étoit mécontent de du Gaſt: que depuis ce tems-là, il n'avoit ceſſé de le prier de ſortir de la Cour, en lui faiſant voir le péril auquel il s'expoſoit s'il y demeuroit, & de l'exhorter à embraſſer un parti digne de lui; c'eſt-à-dire, de prendre la défenſe du Royaume déchiré miſerablement par les mauvais conſeils de ceux qui ſont en crédit: que de Turenne lui avoit parlé de même: qu'on lui avoit propoſé de préſenter une requête au Roi; que de la Nouë en étoit d'avis, & qu'il lui en avoit parlé pendant le ſiége de la Rochelle: que Loüis de Naſſau lui en avoit encore parlé à Blamont: que dans le tems que le Roi étoit à Chantilly, de la Mole avoit amené dans ſa chambre les trois freres Montmorenci, Meru & Thoré, avec le Vicomte de Turenne, & que de la Mole lui avoit dit de ne pas prendre conſeil de toute cette jeuneſſe ſans barbe, mais d'un homme mûr & prudent, faiſant entendre que c'étoit François de Montmorenci dont il vouloit parler: qu'il avoit encore été queſtion de préſenter une requête au Roi; mais que de Montmorenci l'en avoit détourné, en lui diſant qu'il encourroit par-là l'indignation de Sa Majeſté, que le Roi étant venu à Saint Germain, on avoit encore mis en déliberation, s'il ſe retireroit de la Cour, & que le jour de prendre les armes ayant été fixé au premier Mars, il avoit jugé à propos de differer; mais que de Guitry contre l'avis de la Nouë avoit précipité la choſe, & avoit paru malgré lui à la tête d'une troupe de gens armés: que le rendez-vous étoit à Montfort l'Amauri: que le Roi de Navarre avoit promis de s'y rendre, & qu'il avoit de plus donné parole que le Prince de Condé y viendroit auſſi: qu'en ayant fait confidence à de la Mole, il avoit deſapprouvé ce deſſein & l'avoit découvert à la Reine,

&

& depuis au Roi: que lorſque le Roi avoit envoyé Jean de Bloſſet Seigneur de Torcy à Guitry, qui commandoit un détachement de cavalerie, le Vicomte de Turenne avoit demandé avec beaucoup de diſſimulation à y être auſſi envoyé, ſe vantant qu'il romproit ſon deſſein; mais que lorſqu'il fut de retour il exagéra beaucoup le nombre des troupes de Guitry, & qu'il lui conſeilla de ne pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de quitter la Cour, & de lever l'étendart d'une guerre ſi neceſſaire & ſi juſte: qu'il lui avoit parlé long-tems là-deſſus, & qu'il lui avoit bien recommandé de n'en point parler à de la Mole: qu'enfin après des diſputes aſſez vives avec de la Mole, on étoit convenu qu'il ſe retireroit de la Cour le dix d'Avril, & qu'il iroit au château de Muret appartenant au Prince de Condé: que toute cette intrigue avoit été conduite par Château-Bandeau gentilhomme d'Auvergne & par Jean de Balzac de Montaigu: que de la Mole lui avoit enfin fait voir par un long diſcours la neceſſité de quitter la Cour, & qu'il lui avoit préſenté le Comte de Coconas, afin qu'il ſe l'attachât & qu'il le prît ſous ſa protection. CHARLES IX. 1574.

Après le Duc d'Alençon, on fit venir le Roi de Navarre. Ce Prince ne parla point en criminel, qui vient pour ſe juſtifier, mais il adreſſa la parole à la Reine en preſence du Chancelier & des Commiſſaires; & ſe plaignit hautement de tous les outrages qu'elle lui avoit faits. Il lui dit avec une eſpece de reproche qu'il avoit toujours eu depuis ſon enfance une fidélité inviolable pour le Roi, & une ſoûmiſſion entiere à ſes ordres, & qu'il l'auroit juſqu'au dernier moment de ſa vie; mais que les injuſtices commiſes à ſon égard ſur des ſoupçons ſans fondement, lui avoient fait prendre la réſolution de ſigner la requête qui devoit être préſentée par les Politiques, & par ceux à qui l'on donne le nom odieux de Proteſtans, pour ſe retirer auſſi-tôt d'une Cour, où ſa dignité & ſa vie étoient dans un danger manifeſte. Pourquoi en effet reſter plus long-tems dans un endroit où les ennemis mortels du nom de Bourbon ſont les maîtres, où les Lorrains ont tout le crédit, où le Duc de Guiſe eſt déja nommé Connétable par la Reine à la recommendation du Roi de Pologne, où tout eſt ouvert à la fourbe, à la fraude, à la calomnie, à la médiſance, à la trahiſon, où tout eſt fermé à l'innocence perſecutée, où il reçoit continuellement des avis de vive voix, par lettres, par des perſonnes envoyées exprès? „ qu'il „ ſonge à ſe mettre à couvert; qu'on en veut à ſa vie, à celle du Duc „ d'Alençon, & du Prince de Condé: „ que ce bruit couroit depuis long-tems, & que la Reine le ſçavoit bien: que quand il mépriſeroit le péril qui le regarde en particulier, & qu'il voudroit faire ce ſacrifice à la tranquillité publique, il ne pourroit pas être inſenſible au danger qui menace le Roi-même, ſans manquer à la fidélité qu'il lui doit: que tous ceux qui étoient-là preſens n'ignoroient pas le bruit qui s'étoit répandu après le départ du Roi de Pologne: „ Qu'on avoit tenu un conſeil ſecret pour ſe dé- „ faire du Roi: „ que les Catholiques le ſouhaitoient, afin que Henri reſtât en France, & qu'étant ſur le trône, il achevât de faire triompher la cauſe qu'il avoit défenduë avec tant de fermeté & de valeur ſous les auſpices d'un autre, & qu'il exterminât entierement l'héreſie en France: que quoi- **Le Roi de Navarre interrogé.**

CHARLES IX. 1574.

quoiqu'il n'eût pas ajoûté foi à ces bruits vagues, cependant il ſe croiroit coupable, s'il les négligeoit entierement: qu'il avoit parlé au Roi de Pologne, & qu'il paroiſſoit bien que ſa franchiſe lui avoit déplû, puiſqu'en partant de Blamont, ce Prince n'avoit pas daigné dire un mot de lui à la Reine, dans le tems qu'il recommandoit à cette Princeſſe tous ceux qui étoient-là préſens, & qu'il lui parloit avantageuſement de pluſieurs abſens: qu'il s'étoit bien apperçû depuis ce tems-là qu'elle avoit le cœur ulceré contre lui: qu'elle l'avoit exclu ignominieuſement des conſeils du Roi; qu'elle lui avoit fait ôter les entrées, & qu'elle avoit deſſein de le perdre en le deshonorant: que c'étoient-là les raiſons qui l'avoient fait penſer à ſe retirer de la Cour, & qu'elles lui paroiſſoient très-juſtes; non qu'il eût deſſein de rien entreprendre contre le Roi, dont le ſalut lui ſera toujours plus cher que ſa propre vie, ni d'exciter aucun trouble dans l'Etat; mais qu'il vouloit mettre ſa vie & ſon honneur à couvert.

Les Conjurés ſont condamnés à mort & mis à la queſtion.

Cinq jours après, il recommença les mêmes plaintes en préſence de la Reine, du Cardinal de Bourbon & des Commiſſaires, & il le fit encore avec plus de force & d'étenduë. Enfin les priſonniers confrontés avec les témoins furent convaincus d'avoir conjuré contre le Roi, & trempé dans les deſſeins criminels formés contre lui. On les condamna à mort comme coupables de leze-Majeſté, & il fut ordonné qu'avant que de les mener au ſupplice on les appliqueroit à la queſtion. Dans le tems qu'on la faiſoit ſubir à de la Mole, on lui demanda ce qu'il vouloit faire d'une petite image de cire préparée avec des cérémonies magiques, & dont il avoit percé le cœur avec une éguille, & de qui il ſe ſervoit dans ces ſortes de myſteres? Il répondit, qu'il avoit voulu par ce moyen ſe faire aimer d'une fille de Provence dont il étoit épris, & qu'il s'étoit ſervi pour cela du miniſtere d'un Florentin nommé Coſme Ruggiero. Le Florentin ſur le champ fut arrêté & raſé, traitement ordinaire de ceux qui ſe mêlent de malefices. Mais la Reine, chez qui Ruggiero & tous ſes ſemblables étoient très-bien reçûs, le tira des mains des Juges. De la Mole ayant eu la tête tranchée, ſon corps fut coupé en quatre quartiers, les quartiers furent attachés à quatre gibets, & expoſés enſuite à quatre différentes portes de la ville. De Coconas fut traité de même, après avoir averti le Roi pluſieurs fois, qu'il ſe donnât de garde des embuches, & qu'on lui en dreſſoit de pluſieurs côtés. Tourtray fut roüé. De Grandry qui ſe meloit de Chymie, & avoit promis au Duc d'Alençon des monts d'or pour faire la guerre, fut cité par le Conſeil, & en grand péril de la vie; mais il s'en tira par la faveur de l'Evêque de Limoges, dont la ſœur étoit ſa mere.

Les Maréchaux de Coſſé & Fr. Montmorenci arrêtés.

La maladie du Roi augmentant de jour en jour, la Reine qui ne prévoyoit point de guériſon, penſoit à établir ſon ſucceſſeur; mais comme elle craignoit que de Montmorenci & de Coſſé ne priſſent des meſures contre lui pendant ſon abſence, elle réſolut de s'aſſurer de leurs perſonnes. Pour cet effet inventant contre eux d'heure en heure des faits ou faux ou exagérés, & les allant rapporter au Roi plus diſpoſé que jamais à écouter des calomnies, par la mauvaiſe humeur où le mettoit ſon mal, elle fit ſi bien

bien qu'on les manda à la Cour. De Torcy qui fut envoyé à de Montmorenci, l'ayant rencontré en chemin, le pria de la part du Roi de faire le plus de diligence qu'il pourroit: ils vinrent l'un & l'autre ſuivant l'ordre qu'ils en avoient, & on les logea dans les appartemens les plus reculés du Louvre. De Montmorenci reçut pluſieurs avis, tant de ſes amis, que de ſa femme, qu'il eût à ſe tirer du lieu où il étoit, en prétextant la chaſſe de l'Oiſeau dont il prenoit le divertiſſement tous les jours. Mais comme ſa conſcience ne lui reprochoit rien, & que ſa réputation lui étoit plus chere que la vie, il mépriſa le péril dont on le menaçoit. A la fin la Reine ayant pris conſeil de ſes confidens, (1) elle les fit arrêter tous les deux par Euſtache de Conflans Vicomte d'Auchy, qui accompagné du Capitaine des Gardes, les fit mener à Paris dans un caroſſe, & tout de ſuite à la Baſtille, au grand contentement de la populace, qui leur inſulta par beaucoup de quolibets. On donna en même-tems des gardes au Duc d'Alençon & au Roi de Navarre. Le Prince de Condé qui étoit à Amiens fut informé de ce qui ſe paſſoit; & le malheur des autres l'avertiſſant de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, il ſe déguiſa avec quelques-uns de ſes amis, prit de Thoré en chemin, ſe retira en Allemagne, & reſta quelque tems à Strasbourg.

CHARLES IX. 1574.

Le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre gardés à vûë.

Tout étoit en armes dans le Royaume. Les Proteſtans publierent un mémoire pour ſe juſtifier ſur la neceſſité où ils étoient de ſe défendre, puiſque leur perte étoit réſoluë & inévitable, s'ils ne ſe mettoient pas en état de l'empêcher. On y répondit par un écrit imprimé à Lyon & adreſſé au peuple de Paris, où l'on releva avec beaucoup d'aigreur l'inſolence des Proteſtans, qui au lieu de combattre avec les larmes & les prieres, qui ſont les armes des Chrétiens, troubloient la paix, pilloient les villes, dépoüilloient les Egliſes, portoient le fer & le feu dans tout le Royaume, & le rempliſſoient de vols, de brigandages & de carnages. On y donnoit avis aux Pariſiens de demeurer toujours fidèles, de ſe garder des ſourbes de leurs ennemis, & de s'oppoſer à leurs efforts avec même zèle qu'ils avoient montré juſqu'alors.

Les Proteſtans publient un Mémoire. On y repond.

A l'occaſion de cet écrit les Proteſtans prennent feu, & remettent ſur le tapis la queſtion fameuſe: „ S'il eſt permis à un ſujet de prendre les „ armes contre le Magiſtrat qui abuſe de ſon pouvoir? „ & ils ſe déclarent pour l'affirmative.

Fameuſe queſtion remiſe ſur le tapis.

Les lieux où la guerre faiſoit plus de ravages étoient la Normandie & le Poitou. Avant que le Duc de Montpenſier fût arrivé dans cette derniere province, la Cour voulut mettre en œuvre ſes reſſources ordinaires. Comme on croyoit que de la Nouë faiſoit la principale force de ce parti, on réſolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût. On chargea de cette commiſſion deux fameux aſſaſſins Maurevel & Saint-Martin, qui s'acheminerent ſecrettement vers le Poitou; mais ils manquerent leur coup. Il y avoit

La Cour tache de ſe défaire de la Nouë; mais en vain.

(1) Ayant pris conſeil du Chancelier de Birague & de Pierre de Gondy Archévêque de Paris. de MS. Mrs. *de Sainte-Marthe.*

CHARLES IX. 1574. avoit à Poitiers un Lieutenant Géneral nommé Jean la Haye, né gentilhomme, mais ſans bien. Son courage le portant à s'élever au-deſſus de ſon état, il épouſa une riche veuve qui l'avoit chargé de ſuivre des procès qu'elle avoit au Parlement de Paris. De ſa dot il acheta la Lieutenance Générale de Poitiers. Il ſervit d'une maniere diſtinguée au ſiége que ſoûtint cette ville, & il s'acquit beaucoup de gloire par ſon activité & ſa vigilance. Ce ſervice l'ayant rendu plus hardi, il ſe trouvoit ſouvent avec les Géneraux & les Seigneurs; il ôſa même demander à la Reine une charge de Maître des Requêtes, qui lui fut refuſée. Quelque tems après, la charge de Préſident du Préſidial de Poitiers ayant vaqué, il fit beaucoup de mouvement pour l'obtenir, mais on lui préfera P. Rat. La Haye piqué extraordinairement de cette préference & du peu de cas qu'on faiſoit de lui, réſolut de profiter des troubles qui agitoient le païs pour ſatisfaire la haine implacable qu'il portoit à quelques perſonnes de la ville, & entre autres à Joſeph Doineau de Sainte-Soulaine, & pour avoir en même tems occaſion de ſe ſignaler par quelque action d'éclat qui rappellât le ſouvenir de ſes ſervices paſſés, & qui fît voir qu'on avoit tort de le mépriſer. Dans cette vûë, il fait amitié avec quelques Proteſtans, ſur-tout avec de la Nouë, à la recommendation duquel il avoit dès l'année précédente envoyé un de ſes amis à leur aſſemblée de Millaud, ſous prétexte de vouloir ſe joindre à eux; mais en effet, pour tâcher de découvrir leurs deſſeins, & d'en inſtruire la Reine, avec qui il vouloit ſe réconcilier à quelque prix que ce fût. Les plus ſages des Confédérés virent dès-lors que c'étoit-là ſon intention; & il l'a écrit lui-même dans des mémoires qu'il avoit faits ſur la Guienne, & qui devinrent publics après ſa mort. Mais ceux de ce parti qui ſe défioient le plus de lui, étoient les Rochelois. Ils faiſoient ſouvent des reproches à de la Nouë de ce que malgré ſa prudence ordinaire, il ſe livroit à cet homme ruſé, & d'une fidélité très-équivoque. Cependant il vivoit avec la Nobleſſe d'une maniere très-propre à s'en faire aimer, & il paſſoit parmi eux pour un homme ſur qui l'on pouvoit compter. Pour en convaincre de la Nouë & ſe venger en même tems de ſes ennemis, il forma une entrepriſe très hardie, mais au-deſſus de ſes forces; c'étoit de ſe rendre maître de Poitiers: nous verrons dans la ſuite quel en fût le ſuccès.

Montgomery ſe ſaiſit de quelques places.

Dans le même tems de Matignon & de Fervaques qui commandoient en Normandie, réunirent leurs forces & marcherent du côté de Saint Lo, où de Montgomery étoit arrivé quelques jours auparavant. Lorſqu'il eut diſpoſé tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiége, il crut que ſa Cavalerie ne rendroit aucun ſervice dans la ville: & pour ne pas demeurer à rien faire, il ſortit le cinquiéme jour du ſiége au plus fort de la nuit, par la porte Dolée avec un corps d'élite; il força deux corps de garde des ennemis, l'un après l'autre, franchit un mur haut de quatre pieds & demi, & la riviere qui paſſoit au pied, ſans perdre un ſeul homme. Le lendemain il arriva à Adeville auprès du grand Vai, (1) il y employa quelques jours à

(1) Le grand & le petit Vai ſont à l'embouchure de la riviere d'Ouve, qui tombe dans la baie de la Hogue.

à donner les ordres néceſſaires pour mettre Carentan (1) en état de défenſe, & y faire entrer des vivres: il fortifia le Pont-Douve, & ayant été joint par quelques Gentilshommes, il en partit la nuit du cinq de Mai, pour aller joindre François de Montmorenci Sieur de Halot qui amenoit quelque Cavalerie du païs de Caux, d'Anjou, & de Bretagne. Il laiſſa à Carentan, de Guitry, de Galardon, & de Lorges qui étoit encore incommodé de ſa bleſſure. CHARLES IX. 1574.

Trois jours après de Montgomery alla à Donfront, où de Sey, de Chanvigny, du Breüil & des Hayes vinrent le joindre avec environ quarante Cavaliers fort haraſſés. Pendant qu'il y faiſoit rafraîchir ſa Cavalerie, fatiguée de toutes les marches qu'elle avoit faites, de Mouy de Riberpré, Lieutenant de Mouy de la Meilleraie ſon parent, s'avança avec quelques Cavaliers juſqu'aux portes de la ville, & fut ſuivi un moment après par la Cavalerie du Roi, qui ſe mit en bataille ſur la hauteur oppoſée, en attendant que l'Infanterie arrivât. On crut qu'un Enſeigne avoit donné avis aux troupes du Roi de l'arrivée de Montgomery. Du Broſſai St. Graves, de Sey, du Breüil & des Hayes, firent une ſortie avec vingt-cinq Cavaliers, & ayant forcé un de nos corps de garde, nous tuerent quelques gens, & bleſſerent dangereuſement de Riberpré lui-même. Du côté des aſſiégés il n'y eut de tué qu'un nommé de Friaiſe. Trois jours après on fit une ſeconde ſortie avec de l'Infanterie. Il y avoit huit Gentilshommes cuiraſſés, commandés par de Villeneufve, & vingt Arquebuſiers conduits par le jeune la Touche: ils ſortirent par un guichet, & ayant attaqué un corps de garde poſté dans une maiſon voiſine, ils en tuerent la plus grande partie, & s'en retournerent ſans aucune perte. Les jours ſuivans ſe paſſerent en pourparlers, comme il arrive aſſez ordinairement entre Gentilshommes, & ſur-tout quand ils ſe trouvent parens; mais comme ces entretiens refroidiſſoient l'ardeur des aſſiégés, de Montgomery fut obligé de les défendre par des ordres très ſéveres. Il eſt aſſiégé à Donfront.

Cependant la Reine fut informée que de Montgomery étoit enfermé à Donfront. Cette femme qui ſe faiſoit un point d'honneur de punir celui qui avoit tué ſon mari, & qui le ſouhaitoit au de-là de tout ce qu'on peut dire, fait écrire le Roi aux provinces d'alentour, & donner ordre à la Nobleſſe d'aller joindre de Matignon. On y envoye en même tems les Régimens de Coeſme Seigneur de Lucé, de Jean de Beaumanoir Seigneur de Lavardin, de Sainte Colombe & de Luſſan, avec les Gendarmes du Duc d'Alençon, de Matignon, de Mouy de la Meilleraie, de Taneguy le Veneur Seigneur de Carrouges, de Jean de Grongnet Sieur de Vaſſey, de René de Tournemine Sieur de la Hunauldaye, de Jean de Chourſes de Malicorne, de Longueville & de quelques autres; en ſorte que cette armée ſe trouvoit compoſée de quatre mille fantaſſins & de mille chevaux. Il y avoit encore grand nombre de Gentilshommes volontaires commandés par de Fervaques & de Saint Leger. Toutes ces troupes arrivoient de jour

(1) Ville du Cotantin ſiſe au confluent des rivieres d'Ouve & de Carentan, qui va tomber dans la même baie.

CHARLES IX. 1574.

jour en jour devant Donfront. De Montgomery avoit au plus cinquante chevaux & quatre-vingt dix Arquebuſiers, tant dans la ville que dans le château, & il en déſertoit tous les jours pluſieurs. Donfront, dont les murs ſont baignés par la Mayenne, eſt ſituée ſur une hauteur pleine de rochers; mais à une portée d'arquebuſe il y a deux collines, l'une au Nord, l'autre au Couchant, ſi élevées, que du ſommet on découvre toute la ville, en ſorte que la garniſon étoit expoſée aux coups de toutes parts: les murailles en étoient ſi mauvaiſes, que le moindre coup de canon en jettoit à bas une grande étenduë. Le vingt-trois de Mai on éleva une batterie de ſix piéces, qui battoit en même tems la ville & le château.

De Montgomery voyant la tour renverſée, & qu'il ne lui reſtoit au plus que cent hommes, avec leſquels il n'étoit point poſſible de défendre la place & d'en garder en même tems la citadelle, prend le parti d'abandonner la ville, & de ſe retirer dans le château: il chargea du Broſſay d'y faire entrer les ſoldats; mais la plûpart s'amuſant ſous prétexte de faire leurs paquets, paſſerent du côté des aſſiégeans. Cependant la brêche du château avoit quarante-cinq pieds de large, & on ſe diſpoſa à donner l'aſſaut. On choiſit pour cela cent Gentilshommes cuiraſſés, ſix cens Arquebuſiers & cent Piquiers. Fervaques, Villermois, Sainte Colombe, Riberpré, Lavardin, & pluſieurs autres Officiers marchoient à la téte. Montgomery ſe chargea de repouſſer les aſſiégeans avec quarante hommes; il ſe mit à la droite avec du Broſſay, Chavigny, de Cornieres, de Teré, le jeune la Touche, la Mabillerie, du Cros, Oulſe, & quelques autres. La gauche étoit defenduë par de Sey, des Hayes, Vaudoré, du Menil, la Sauſſaie & Villeneuſve. Aprés les prieres accoutumées, ils attendirent nos troupes qui montoient à l'aſſaut, & combattirent avec toute la valeur poſſible pendant cinq heures, malgré le feu continuel du canon, & les éclats de pierres qui bleſſerent pluſieurs des ſoldats de la garniſon. Montgomery fut bleſſé dans cette action; du Broſſay, de Teré, le Miniſtre du Menil, Vaudoré, la Sauſſaie, & la Nohé, furent tués ſur la brêche. Enfin ſur les ſept heures du ſoir nos gens ſe retirerent: de Sainte Colombe, & Doilly guidon de la Meilleraie y furent tués avec plus de ſoixante ſoldats; Fervaques, Lavardin & Cotances furent bleſſés; les aſſiégés paſſerent la nuit à réparer la brêche. Le lendemain il n'y eut point d'action, mais ſeulement quelques pourparlers. Pendant ce tems-là il déſertoit toujours quelque ſoldat, & le canon ne ceſſoit point de tirer. Trois jours aprés Vaſſey proche parent de Montgomery, s'aboucha avec lui. La déſertion continuelle des ſoldats de la garniſon, & la diſette de vivres & de munitions, forcerent Montgomery à capituler avec Matignon, à condition qu'aprés qu'on l'auroit gardé quelques jours, il auroit la liberté. Il y a des gens qui ſoutiennent qu'on ne lui promît rien, & ce ſentiment me paroît le plus vraiſemblable (1). Le reſte ſortit avec le poignard & l'épée ſeulement.

Priſe de Donfront & de Montgomery.

Le

(1) Ceci n'eſt point dans l'édition des *Drouarts*, & me paroit très ſuſpect: car dix lignes plus bas, la Reine défend qu'on tienne à Montgomery la parole qu'on lui a donnée. Si on ne lui avoit rien promis, cette défenſe étoit inutile.

Le lendemain, Matignon & Vaſſey entrerent dans le château pour en faire ſortir de Montgomery. Pendant ce tems-là les ſoldats y entrerent par deſſus les murailles, comme s'ils l'avoient pris d'aſſaut, dépoüillerent tous ceux qu'ils rencontrerent, & en tuerent même une partie. Montgomery fut trainé par toute la province comme en triomphe, & Matignon le mena à Carentan, afin que de Lorges & Galardon le voyant priſonnier, rendiſſent la place; mais ſur le refus qu'ils en firent, on retourna à St. Lo, que de Colombieres refuſa auſſi de rendre. CHARLES IX. 1574.

Pendant ce tems-là il vint des lettres de la Reine qui défendoient de tenir à Montgomery la parole qu'on lui avoit donnée, & ordonnoient qu'on l'envoyât ſur le champ à Paris. Matignon qui cherchoit à gagner les bonnes graces de la Reine, n'eut pas grande peine à obéïr, & Vaſſey fut chargé de conduire le priſonnier au Parlement. Montgomery conduit priſonnier au Parlement.

Le Duc de Montpenſier étoit alors en Poitou où il agit d'abord aſſez foiblement. Il avoit ſous lui le Comte du Lude Gouverneur de la province, François le Roy Sieur de Chavigny, René de la Rochechoüart de Mortemar, Pui-Gaillard, Philippe de Chateaubriand Sieur des Rochesbaritaut, René de Sanzay commandant des milices, & Barbezieres de Chemeraud commandant la compagnie des Gendarmes du Roi de Pologne, Loüis Tiſon Sieur d'Argence, & Loüis de Montbrun Sieur de Fontaine-Chalandrai. De Biron étant au païs de Saintonge, demeuroit à Saint Jean d'Angely en attendant l'occaſion de faire quelque entrepriſe. Comme il étoit ſans occupation, il fit une tentative ſur Tonai-Charente, mais ſans ſuccès: car Gone Notaire de la ville, qui étoit d'intelligence avec lui, ayant été découvert & convaincu de trahiſon, fut puni de mort, & les autres complices s'évaderent. Les Proteſtans s'étoient imaginé juſque-là que de Biron les favoriſoit ſecrettement, mais cet évenement les détrompa. Le Duc de Montpenſier ayant ſéjourné quelque tems à Parthenay & à Coulonges, vint à Sainte Hermine pour tâcher d'attirer de la Nouë à un combat. Mais n'ayant pû y réüſſir, il détacha de Pui-Gaillard avec douze compagnies d'Infanterie & quelques canons que de Landereau lui avoit amenés de Nantes pour aller inveſtir Talmond, & il réſolut d'aller en perſonne aſſiéger Fontenay, où commandoit Saint Etienne, qui avoit eu depuis peu quelque avantage ſur ſes troupes. Il emporta d'emblée le faubourg des Loges abandonné à ſon arrivée par la Renoliere. Pui-Gaillard vint l'y rejoindre avec ſes troupes auſſi-tôt qu'il ſe fut rendu maître de Talmond. La guerre étoit plus vive en Languedoc. Comme les Proteſtans y tenoient beaucoup de places, & qu'ils étoient ſoutenus par l'eſperance des ſecours étrangers que le Prince de Condé leur promettoit, ils n'écouterent aucunes propoſitions de paix, les regardant toutes comme des piéges qu'on leur tendoit.

Dès que le Prince de Condé fut à Strasbourg, il vit avec chagrin que les négociations y étoient mal conduites, & que ceux que les Miniſtres Proteſtans y avoient envoyés, n'entendoient rien à manier ces ſortes d'affaires. C'eſt ce qui l'obligea de renvoyer Gaſques en France, avec des lettres datées du quatrième de Mai, tant pour les Miniſtres que pour Saint

CHARLES IX. 1574. Romain, par leſquelles il leur donne avis qu'il eſt arrivé en Allemagne avec Thoré, leur promet de ſuivre l'exemple de ſon pere dans la défenſe d'une cauſe auſſi juſte que la leur, leur fait eſperer du ſecours de la part des Princes d'Allemagne, & les exhorte à envoyer au plûtôt l'argent qu'ils ont promis pour lever des troupes. Thoré écrivoit à Damville que François de Montmorenci leur frere, & le chef de leur famille, avoit été mis en priſon ſans aucune forme de juſtice: que le peril où ſon frere ſe trouvoit, étoit un avis pour lui de ſonger à ſa ſûreté, & de joindre ſes forces & ſes conſeils au parti des Confédérés; que le moindre retardement pourroit bien lui faire éprouver le même ſort que ſon aîné: que ce n'étoit que pour le tromper que la Cour avoit envoyé en Languedoc le Duc d'Uſez, Maugiron, Saint Sulpice & Villeroi, avec des ordres du Roi: que s'il ſe laiſſe détacher de la cauſe des gens de bien, & de ceux qui n'ont en vûë que la tranquillité publique, ſa vie ſera bientôt en grand péril: que c'eſt apparemment pour la lui ôter, que Sarra de Martinengo homme de main, dévoüé à la Reine, eſt venu en Languedoc; qu'il faſſe réflexion que le moindre retardement de ſa part ſera pernicieux pour l'Etat, dangereux pour lui-même, & funeſte pour ſa famille: qu'il ne peut plus délibérer dans une occaſion ſi preſſante, ſans marquer quelque inſenſibilité ſur le malheur de ſon frere dont le ſalut dépend du ſien.

Ces avis firent quelque impreſſion ſur Damville; mais comme il étoit naturellement lent à ſe déterminer, & qu'il avoit une grande répugnance à avoir affaire aux troupes du Roi, il fit partir de Montpellier où il étoit, le * Baron de Rieux pour aller rendre compte à S. M. de l'état des affaires du Languedoc, & de ce qui s'y étoit paſſé depuis l'arrivée de Saint Sulpice, du Duc d'Uſez, de Maugiron, & de Villeroi. Il en prit occaſion de réfuter les bruits & les calomnies que ſes ennemis avoient malicieuſement répanduës contre ſa famille. Il prioit auſſi le Roi, que le malheur de ſon frere, dont S. M. connoîtroit quelque jour l'innocence, ne lui portât aucun préjudice: que quand même ſon frere ſe trouveroit coupable, il ne ſeroit pas juſte de lui imputer ſa faute, ni de ſoupçonner ſa fidélité: qu'au reſte il étoit prêt de remettre entre les mains de S. M. & ſon bâton de Maréchal & ſon gouvernement, pourvû que ſon innocence & ſa fidélité fuſſent reconnuës & hors d'atteinte. Ces lettres étoient dattées du dix-huit de Mai. En même-tems Damville écrivit auſſi à ce ſujet au Parlement de Toulouſe. Ce fut encore le même Baron de Rieux, qui fut chargé de remettre ces lettres à la compagnie, en paſſant par cette ville. Il ne manqua pas de s'acquitter de cette commiſſion; & il mit tout en œuvre pour perſuader au Parlement & aux Capitouls, que le malheur du Maréchal de Montmorenci, qui venoit d'être arrêté par ordre de Sa Majeſté, ne devoit point leur rendre ſuſpecte la fidélité du Duc, ni les engager à ſe ſéparer d'interêts avec lui pour ce qui regardoit le gouvernement. De-là le Baron ſe rendit à la Cour.

* François de la Jugie.

Catherine de Medicis déclarée Régente. Le Roi étoit dès-lors abſolument déſeſperé; ainſi la Reine mere qui ſongeoit à affermir ſa puiſſance & ſon autorité, engagea ce Prince à écrire le vingt-neuvieme de Mai à tous les Gouverneurs du Royaume des lettres par leſquelles il

il déclaroit, que ſa maladie ne lui permettant plus de s'appliquer aux affaires de ſon Etat, il s'en déchargeoit entierement ſur ſa mere, qu'il ſçavoit très-digne de la confiance qu'il avoit en elle: qu'il vouloit qu'elle fût obéïe comme lui-même, & que ſi Dieu l'appelloit à une meilleure vie, ſon intention étoit que juſqu'à l'arrivée du Roi de Pologne, on reconnût en tout l'autorité de cette Princeſſe, entre les mains de laquelle il remettoit toute la plénitude de ſon pouvoir. Le lendemain, jour de la Pentecôte, on dreſſa des Patentes en preſence du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre, & du Cardinal de Bourbon, par leſquelles le Roi donnoit à ſa mere le titre & l'autorité de Régente, déclarant que s'il venoit à mourir, il entendoit qu'en l'abſence du Roi de Pologne, elle eût dans toute la France le pouvoir ſupréme qui appartient au Roi. Ces Patentes ne pûrent être enrégiſtrées au Parlement, que quatre jours après; c'eſt-à-dire le trois de Juin, à cauſe des fêtes de la Pentecôte. Pour faire plus d'honneur à la Reine, on inſéra dans l'acte que l'enrégiſtrement avoit été fait à la requête du Procureur géneral, après que la Reine avoit bien voulu accepter la Régence & l'adminiſtration du Royaume, aux inſtantes prieres du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre, du Cardinal de Bourbon, & des Préſidens & Conſeillers que le Parlement lui avoit députés. CHARLES IX. 1574.

Le jour de la Pentecôte, qui fut celui où les Patentes de Régente furent expédiées en faveur de la Reine, le Roi rendit ſon ame à Dieu après des douleurs très-aiguës & très-longues, qui lui firent ſentir la mort longtems avant qu'elle arrivât. Il étoit âgé de vingt-quatre ans, dix mois & trente jours (1), & avoit regné treize ans, cinq mois & vingt-cinq jours. Mort de Charles IX.

Ce Prince avoit reçû de la nature d'excellentes qualités & de grandes vertus, qui furent alterées par une mauvaiſe éducation, & les complaiſances de ſa mere pour toutes ſes volontés (2). Il avoit le courage égal à ſa fortune, une grande pénétration d'eſprit, une éloquence mâle, une prudence au-deſſus de ſon âge, & qui dégeneroit quelquefois en fineſſe, un jugement exquis, une grande attention dans la diſtribution de ſes graces, & dans l'examen du mérite de ceux ſur qui il les répandoit. Auſſi ne paſ- Portrait de ce Prince.

(1) M. de Thou ſe trompe. Charles IX. étant né le 27. Juin 1550. & mort le 30. Mai 1574. n'avoit que vingt-trois ans onze mois & trente jours.

(2) En effet le premier ſoin de cette Princeſſe ambitieuſe, qui avoit ſucé, pour ainſi dire avec le lait la paſſion de dominer, fut d'éloigner des affaires le Roi ſon fils, afin de s'attirer à elle-même toute l'autorité du Gouvernement. C'eſt dans cette vûë qu'elle ne mit preſque auprès de lui que des Gouverneurs corrompus. A Philibert de Marſilly Sieur de Sipierre ſucceda Albert de Gondy Comte de Retz, qui ne parvint à cette place qu'à la recommandation de cette Princeſſe, & dont elle fit le premier Favori du Roi. Ce fut lui qui apprit à ce jeune Monarque à jurer, à ne dire jamais la vérité, & à déguiſer toujours ſa penſée. Enfin on vit cet homme nouveau, que la faveur venoit d'élever à des honneurs auxquels ſon merite ni ſa naiſſance ne lui euſſent jamais donné droit d'aſpirer, inſinuer inſenſiblement à ce Prince peu éclairé des ſentimens inconnus juſqu'alors à nos Souverains, comme d'abaiſſer les Grands & la Nobleſſe, & de détruire les premieres maiſons du Royaume. Charles profita admirablement de ces leçons; mais à peine ſe mit-il en devoir de les executer, qu'il commença à avoir honte de ſon propre ouvrage, & ſongea à éloigner de ſa perſonne & de la Cour l'auteur-meme de ces maximes. Il avoit &c. MS. de Meſſrs. *de Sainte-Marthe*, *Dupuy* & *Rigault*.

CHARLES IX. 1574. paſſoit-il pas pour liberal dans l'idée des courtiſans, qui s'imaginent qu'un Prince ne mérite pas ce nom, quand il ne remplit pas leur inſatiable cupidité. Au reſte il étoit d'un tempérament colere & emporté ; & l'exercice continuel & violent du cheval, joint à la fatigue des veilles, fortifioit encore ce panchant : enſorte que malgré ſa diſſimulation profonde, il ſe laiſſoit quelquefois emporter à une eſpece de fureur. Il étoit d'une taille avantageuſe, mais un peu voûté, la tête panchée ſur l'épaule, l'œil fier, le nez aquilin, le teint pâle & plombé, du reſte bien proportionné, & d'une complexion robuſte, très-laborieux & très-ſobre, & ne bûvoit preſque point de vin : ce qui fit croire à bien des gens qu'on avoit avancé ſa mort. Pour détruire cette idée, on le fit ouvrir par des Chirurgiens en préſence des Médecins ; mais les taches livides qu'on lui trouva dans le corps, ſans que l'on en connût la cauſe, ne ſervirent qu'à augmenter les ſoupçons du public. Sa fureur pour la chaſſe & l'habitude qu'il avoit contractée de tremper ſa main dans le ſang des bêtes, lui inſpirerent d'abord des ſentimens féroces, qui inſenſiblement le porterent à la cruauté. Ce qui contribuoit encore à fortifier en lui ce panchant, c'eſt qu'au défaut de la chaſſe, il s'échauffoit le ſang par des exercices violens, comme le balon, les danſes outrées. Quelquefois même il manioit le fer, le marteau, les tenailles pour fabriquer des armes. L'ardeur qu'il avoit pour ces ſortes de plaiſirs le rendoit preſque inſenſible à celui de l'amour, & on ne lui a point ſçû de maitreſſe qu'un jeune fille d'Orleans (1) dont il eut un fils nommé Charles Comte d'Auvergne (2). Il mangeoit peu & dormoit peu ; & depuis la ſaint Barthelemi ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu par des horreurs qui le ſaiſiſſoient tout d'un coup. Pour le rendormir on faiſoit chanter des Pages.

Au milieu de ces plaiſirs bizarres, il aimoit extrêmement la Muſique & la Poëſie ; & peu de tems avant ſa mort il fit venir d'Allemagne Roland de Laſſo (3), qui étoit au ſervice d'Albert Duc de Baviere. Il réüſſiſſoit dans la Poëſie, & faiſoit cas des Poëtes, dont il diſoit : qu'il falloit les traiter comme les chevaux excellens, les nourrir, mais non pas les engraiſſer. Un de ceux qu'il eſtima le plus fut Pierre de Ronſard, homme beaucoup plus illuſtre encore par ſon eſprit que par ſa naiſſance, & que l'on peut comparer aux plus grands Poëtes de l'antiquité. Ronſard fut ſouvent honoré des bienfaits de ce Prince, mais il n'en reçut jamais de conſiderables. Le Roi lui adreſſoit quelquefois des vers de ſa compoſition, & nous en avons d'imprimés qui ne ſont pas indignes de la majeſté Royale. Nous avons auſſi un livre ſur la chaſſe qu'il a dicté à de Villeroi. On le donnera au public quelque jour, & on le joindra à ceux de l'Empereur Fréderic II. & de Phebus Gaſton Comte de Foix, qui ont déja paru.

Son regne agité par les guerres civiles, preſente une funeſte viciſſitude de combats, de ſiéges de villes, de brigandages & de meurtres ; mais ce qui

(1) Nommée Marie Touchet, fille de Jean Touchet Lieutenant particulier au Préſidial de cette ville.

(2) Il eſt mort le 24. Septemb. 1650.

(3) Muſicien fameux.

qui le rend ſur-tout odieux à tous les bons François, c'eſt l'horrible maſſacre de la ſaint Barthelemi. Il faut avouër néanmoins (1) que cette barbarie doit moins lui être imputée qu'aux intrigues de certaines gens, qui ôtant à un Prince violent le tems de la réflexion, le mirent dans une eſpece de neceſſité de donner cette ſanglante tragédie. Il reconnut depuis, mais trop tard, que cette action atroce avoit rompu tous les liens de la paix & de la ſûreté publique, & que ceux qui la lui avoient conſeillée, avoient plûtôt cherché à ſatisfaire leur haine & leur ambition particuliere, qu'à lui donner des preuves de leur fidélité & de leur zele pour la tranquillité publique, ſans laquelle il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas ſoûtenir ſa dignité. Ces réflexions l'avoient fort indiſpoſé contre ces mauvais conſeillers, & il avoit réſolu de les éloigner de ſa Cour, de ſe débarraſſer même de ſa mere pour quelque tems, en l'envoyant en Pologne voir le Roi ſon fils; & de laiſſer à ſes Parlemens la deciſion entiere de toutes les affaires qui concerneroient les particuliers, de ſe réſerver à lui ſeul la connoiſſance de celles qui regardoient le droit public & l'état du Royaume, & de remettre aux Maréchaux de France tout ce qui auroit rapport à la guerre. CHARLES IX. 1574.

Comme il étoit perſuadé que l'interêt de la Religion n'étoit que le prétexte des guerres civiles, qui avoient leur véritable ſource dans l'ambition des Grands, & que les Princes Lorrains & les Montmorencis avoient toujours été des chefs de partis, il avoit réſolu d'exterminer ces deux familles, les plus puiſſantes du Royaume par leurs richeſſes & par le nombre de leurs créatures, & de n'écouter à leur égard ni raiſons, ni juſtice. Il haïſſoit autant (2) le Duc de Guiſe, que le Duc de Montmorenci, & il avoit pluſieurs fois formé la réſolution de faire aſſaſſiner le premier, dès qu'il ſe ſeroit aſſuré de Montmorenci. Le fait que je vais raconter, eſt la preuve de ce que j'avance. Le Duc de Guiſe ayant un jour maltraité un garde du Roi, ce Prince naturellement impérieux entra dans une telle colere, que les prieres de toute la famille, & du Duc de Lorraine-même qui en eſt le chef, eurent bien de la peine à tirer de ſes mains ce Seigneur, qui ſe jetta à genoux comme un criminel pour lui demander grace, & qui fut en grand danger de ne la pas obtenir.

Un peu avant ſa mort, arriva la nouvelle de la priſe de Montgomery, ſa mere

(1) Que cette horrible boucherie doit moins être regardée comme un deſſein prémedité de Charles, qui ne forma jamais ce projet bien ſérieuſement, que comme un effet des intrigues de ſes Miniſtres, ſurtout de la Reine ſa mere & de Henri Roi de Pologne ſon frere, qui non-content de s'en avouer l'auteur, ſembloit encore s'en faire une gloire. Ils ôterent à ce Prince violent & emporté le tems de la réflexion & le mirent par-là, comme je l'ai dit ailleurs, dans une eſpece de neceſſité de donner cette ſanglante tragedie. Il reconnut, &c. MS. de Mrs. *de Sainte-Marthe.*

(2) Il haïſſoit également le Maréchal de Montmorenci, dont il venoit de s'aſſurer, & le Duc de Guiſe, dont le genie ambitieux & entreprenant lui donnoit depuis long-tems de l'ombrage. Auſſi avoit-il déja une fois ſongé à le faire aſſaſſiner pour la raiſon que j'ai rapportée. Un jour même le Duc ayant maltraité un des gardes, ce Prince &c. MS. Mrs. *de Sainte-Marthe.*

CHARLES IX. 1574.

mere tranſportée de joye vint lui en faire part, mais il en fut peu touché: marque certaine que ſa fin étoit proche, & qu'elle lui avoit déja ôté tout ſentiment de joye & de triſteſſe. La derniere choſe qu'il dit, eſt aſſurément digne d'un grand Prince, & une preuve de tendreſſe pour ſa famille; c'eſt qu'il étoit ravi, puiſqu'il devoit mourir ſi jeune, de ne point laiſſer d'enfans, parce qu'il avoit éprouvé par lui-même, combien dans des tems de trouble, la condition d'un Roi enfant eſt malheureuſe, & combien eſt déplorable l'état des peuples qui lui ſont ſoûmis: que dans la ſituation preſente des affaires, la France avoit beſoin d'un homme pour la gouverner. Après ces mots, il dit adieu à ſa mere, & l'embraſſa tendrement, comme la meilleure mere du monde à laquelle il auroit eu les plus grandes obligations. Il lui recommanda ſa femme, qu'il aimoit extrémement, puis ſa fille, & enſuite le Royaume. On peut dire qu'il pouſſa la diſſimulation juſqu'au dernier moment de ſa vie; car on tenoit pour conſtant que s'il eût vécu, il auroit gouverné par lui-même, & qu'il avoit réſolu d'éloigner abſolument ſa mere du manîment des affaires de l'Etat.

Il avoit toujours regardé avec une envie ſecrette l'inclination que tous les ordres du Royaume marquoient pour le Duc d'Anjou qui lui a ſuccedé; mais il n'en jugeoit pas ſi favorablement que le public. Il croyoit qu'il répondroit mal à l'attente des François & des Etrangers, & qu'on ne le connoîtroit bien, que quand il ſeroit en place. On jugea alors que ces diſcours étoient l'effet d'une baſſe jalouſie; mais l'évenement a juſtifié en partie le jugement qu'il en portoit.

Quarante jours après ſa mort, on fit ſes obſeques avec une pompe magnifique, à la tête de laquelle on voyoit ſon portrait; ſon corps fut conduit à Saint-Denis, & mis dans le tombeau de ſes ancêtres. Eliſabeth Reine d'Angleterre lui fit faire un ſervice à Londres dans l'Egliſe de Saint Paul, comme cela ſe pratique d'ordinaire entre les Princes Chrétiens. La pompe fut véritablement royale. Le Marquis de Wincheſter à la tête, étoit ſuivi des Barons de Dacres, de Cobham, de Scroop, de Darcy, de Chicke, de Hunsdon, de Richard Sackville, Edoüard Warner, & de Charles Howard. Ce fut Richard de Saint Lo qui porta la banniere de France & Nicolas Scory Evêque d'Hereford fit l'oraiſon funebre (1).

Grand repas donné par le Roi de Pologne.

Le même jour que Charles IX. mourut, le Roi de Pologne donna un grand repas à la Princeſſe Anne ſœur du feu Roi, à toutes les Dames de ſa maiſon, & à George-Fréderic de Brandebourg, dont la réſidence étoit à Anſpach ville de Franconie, peu éloignée de Nuremberg. Ce Prince étoit venu en Pologne ſolliciter la tutelle d'Albert-Fréderic Duc de Pruſſe, Vaſſal de cette Couronne. Albert âgé de vingt & un ans avoit épouſé par procuration ſur la fin de l'année précédente Marie-Eléonore de Cleves; & le Duc de Cleves * pere de cette Princeſſe, l'avoit conduite à ſon mari. Mais au milieu des préparatifs des nôces, Albert tomba tout d'un coup en

* Guillaume.

(1) L'édition des *Drouarts* ne fait aucune mention des funerailles de Charles, célebrées à Londres par ordre de la Reine Eliſabeth: il eſt vrai que la premiere édition de Genéve en parle; mais on a retranché ce recit de la derniere édition.

en démence, ſans qu'on pût en deviner la cauſe & lui procurer aucun ſoulagement par tous les remedes qu'employa un Médecin célébre nommé Jean Vieri, qui accompagnoit le Duc de Cleves ſon Prince, attaqué par intervalles de la même maladie. Celle d'Albert n'ayant aucune intermiſſion, George-Fréderic comme ſon plus proche parent, vint demander au Roi de Pologne la tutelle de ce Prince. CHARLES IX. 1574.

Coſme Duc de Florence & de Siéne dont j'ai parlé tant de fois, mourut le vingt & un d'Avril après une longue maladie qui lui avoit ôté l'uſage de la parole. Il étoit âgé de cinquante-cinq ans, & en avoit regné trente-huit. C'étoit un Prince orné de grandes qualités de corps & d'eſprit, également heureux & prudent. Après la mort d'Alexandre (1) Duc de Florence, Coſme preſque encore enfant, accepta contre l'avis de ſa mere le gouvernement qu'on lui vint offrir, & s'y maintint avec encore plus de courage & de fermeté qu'il n'y étoit entré. Par une faveur rare de la fortune, il trouva moyen de s'y affermir, & de ruiner le parti des défenſeurs de la liberté. Peu de tems après s'étant fait connoître à l'Empereur Charles-Quint, il s'inſinua dans ſon amitié, & ſuivit toujours ſon parti contre la France. Il entreprit la guerre de Siéne avec beaucoup de courage, la termina avec un bonheur étonnant, & vint à bout d'arracher ce petit Etat des mains de Philippe, & de l'unir à celui de Florence. Ce qu'il y a de ſurprenant dans ſa fortune, c'eſt que toutes les intrigues de ſes ennemis & de ſes envieux, n'ont jamais ſervi qu'à augmenter ſa gloire & ſes richeſſes. Mais il eut enfin le ſort ordinaire de preſque tous les grands Hommes; c'eſt qu'après avoir tenu ferme contre tous les traits de l'adverſité, il ſe laiſſa vaincre par la proſperité. Lorſqu'il ſe vit en pleine paix, & ſon nouvel Etat bien affermi, il commença à ſe relâcher de la vie ſobre & temperée qu'il avoit menée juſqu'alors. Ce changement eut bien-tôt affoibli ſes forces & ruiné ſa ſanté. Sa paſſion pour les plaiſirs lui fit faire dans ſes dernieres années des choſes indignes de la ſageſſe & de la modération qu'on avoit tant admirées juſqu'alors: & dans l'emportement de ſa colere il tua deux hommes de ſa propre main, pour des raiſons qu'il a eu grand ſoin de dérober au public. Après la mort d'Eléonore de Tolede ſa femme, dont il avoit eu beaucoup d'enfans, au lieu de ſonger à bien établir le repos de ſon Etat, en renonçant à un ſecond mariage, ou de chercher en ſe remariant quelque alliance illuſtre pour affermir ſa nouvelle Principauté, il épouſa une Camille Martelli dont il n'eut qu'une fille, qui fut mariée à Ceſar d'Eſt, parent & heritier d'Alfonſe Duc de Ferrare. On crut qu'il le fit pour s'attirer dans l'eſprit du Pape Pie V. la réputation d'un Prince plein de piété & de religion, & que c'eſt par-là qu'il obtint de ce Pape le titre de Grand Duc, qu'on lui diſputa ſi long-tems, mais qui lui fut

Mort de Coſme grand Duc de Toſcane.

(1) Cet Alexandre étoit fils bâtard de Laurent de Medicis II. du nom, pere de Catherine de Medicis Reine de France. Charles V. fit Alexandre Duc de Florence, & lui donna en mariage Marguerite d'Autriche ſa fille naturelle. Alexandre fut tué par un autre Medicis nommé Laurent ou Laurencin.

CHARLES IX. fut enfin confirmé par l'Empereur. Ce nouveau mariage mit d'abord tout en combuſtion chez lui, & penſa renverſer ſa maiſon.

1574. Au reſte il faut avouër qu'il fit d'abord quantité de belles actions, qui adoucirent beaucoup ce qu'une nouvelle domination a preſque toujours d'odieux; car il montra un zele ardent pour la Juſtice, & en puniſſant avec beaucoup de ſévérité les mœurs corrompuës, & la licence effrénée de la Nobleſſe qui lui étoit ſuſpecte, il trouva moyen de ſe rendre agréable au peuple, qui étoit accablé par les Nobles. Il ſe déclara le protecteur des gens de lettres dans toute l'Italie; il établit à Piſe une Univerſité fameuſe; il favoriſa tous les grands peintres, les grands ſculpteurs & les grands architectes de ſon tems. Il imita dans ſon petit Etat la fortune de l'Empereur Auguſte, & prit comme lui le Capricorne pour ſa deviſe, & le fit graver dans beaucoup de maiſons qu'il bâtit avec une magnificence digne d'un Roi. Il pouſſa cette imitation juſqu'à vouloir faire dire de lui: qu'il avoit reçû une ville de pierres, & qu'il l'avoit laiſſée de marbre. Et afin qu'il ne lui manquât aucun trait de reſſemblance avec Auguſte, ſa maiſon de ſon vivant & après ſa mort, fut comme celle de cet Empereur, accablée de malheurs domeſtiques. Il laiſſa trois fils de ſa premiere femme. Le premier étoit François de Medicis qui lui ſucceda, & qui épouſa Jeanne d'Autriche ſœur de Maximilien II. Il commença à gouverner du vivant de ſon pere, qui abdiqua en ſa faveur quelque tems avant ſa mort. Le ſecond étoit le Cardinal Ferdinand de Medicis, qui fut grand Duc de Florence apres François ſon frere aîné. Pierre qui étoit le troiſiéme épouſa Eléonore de Tolede, fille de Garcias ſon oncle maternel.

Mort d'Abdala Roi de Maroc & de Fez.

Abdala fils du Chérif Mahomet & Roi de Maroc & de Fez, mourut au mois de Mars de cette même année. C'étoit un Prince fort inférieur à ſes freres, pour le courage, pour l'eſprit & pour la conduite de ſa vie, & l'on peut dire qu'il étoit indigne de poſſeder une couronne. Cependant il regna paiſiblement juſqu'à ſa mort. Son pere ayant été tué par la trahiſon des Turcs en 1557. Abdala monta ſur le trône, & partagea ſes provinces entre ſes fils, en marquant à chacun l'étenduë de ſon gouvernement. Il ſongea enſuite aux moyens de ſe défaire d'Abdul-Mumen ſon frere, qui s'étoit retiré à Alger auprès d'Aſſen fils d'Haradin Barberouſſe, Viceroi du Royaume de Tremezen, dans la crainte d'éprouver le même traitement que ſon oncle paternel, vieillard décrépit qui venoit d'être égorgé avec ſes enfans de la maniere la plus cruelle. D'autres attribuent ce crime au ſecond fils d'Abdala, qui ayant envoyé un de ſes domeſtiques à Tremezen, fit aſſaſſiner Abdul-Mumen ſon oncle, pendant qu'il faiſoit ſa priere dans une Moſquée, où la religion de ces peuples ne permet pas qu'on tire l'épée. Depuis ce tems-là il n'y eut point de trouble dans ſon Royaume, ſi ce n'eſt que deux ans avant ſa mort il s'engagea témérairement dans une expédition contre la fortereſſe de Magazan (1). Il le fit par le conſeil d'un renegat Corſe nommé Aſſan, qui voyant Abdala languir dans la crapule par-

(1) Dans la province de Ducala au Royaume de Maroc.

parmi une troupe de concubines, lui conſeilla de ranimer par quelque action éclatante ſon ancienne gloire, & l'aſſura que la priſe de cette ville ſeroit également facile & avantageuſe. Mais cette entrepriſe, aſſez mémorable d'ailleurs par les maux qui arriverent aux deux partis, loin de réüſſir, cauſa une grande perte à Abdala, qui ſe repentit, mais trop tard, d'avoir écouté un ſi mauvais conſeiller. Lorſqu'il fut revenu à Maroc, il paſſa le reſte de ſa vie dans l'obſcurité, & mourut cette année après un regne de dix-ſept ans. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Mahomet, Gouverneur de la province de Fez. Il ne fut pas plûtôt ſur le trône qu'il fit couper la tête à l'aîné de ſes deux freres. A l'égard du plus jeune, peu en état de l'inquiéter, il le laiſſa vivre, & ſe contenta de le tenir en priſon; mais il fut depuis détrôné lui-même par ſes oncles. CHARLES IX. 1574.

Fin du Livre cinquante-ſeptiéme.

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-HUITIEME.

SOMMAIRE.

LA Reine mere dépêche en Pologne, pour preſſer le retour de Henri III. La Régence confirmée à la Reine mere. Le Conſeil du Roi eſt partagé ſur ſon retour en France. Le Roi ſort de Pologne incognito. *Ordres qu'il laiſſe en quittant ce Royaume. Lettres du Sénat de Pologne au Roi & à l'Empereur. Henri arrive à Vienne. Son voyage à Veniſe. Il continuë ſa marche par l'Italie. Continuation des troubles dans le Royaume. Priſe de Saint Lo par l'Armée du Roi. Carentan capitule. Conférences de Theré. On convient d'une tréve de deux mois. Le Duc de Damville traite en Languedoc avec les Réformés. Guerre en Dauphiné. Progrès des Réformés dans le Vivarais. Mort du Comte de Montgomery. Pompe funébre de Charles IX. Manifeſte du Prince de Condé. Conférences de Millaud. Manifeſte des Réformés. Les hoſtilités recommencent en Poitou. Négociation du Sieur de la Boiſſiére à la Rochelle. Priſe de Caſtres par les Proteſtans. La Reine mere va au devant du Roi. Expédition des Turcs en Afrique. Etat des Eſpagnols en Barbarie. Situation de Tunis & de la Goulette. Siége & priſe de Tunis par les Turcs. Priſe de la Goulette. Priſe de la citadelle de Tunis. Les Eſpagnols chaſſés de toute l'Afrique. Origine des ſoupçons de Philippe II. contre Dom Juan d'Autriche. Situation de la Valachie & de la Moldavie. Bogdan Vaivode de Moldavie fait alliance avec la Pologne. Origine d'I-wan, & ſes entrepriſes. Il chaſſe Bogdan de la Moldavie. Il fait alliance avec les Coſaques. Ses progrès contre les Turcs & les Valaques. Selim arme contre I-wan. Bataille entre les Turcs & les Moldaves. Défaite de l'armée Moldave par les Turcs. Mort d'I-wan. Arrivée d'Henri III. à Turin. Son entrée à Lyon. Jugemens qu'on porte du Roi à ſon arrivée en France.*

AU-

Digitized by Google

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Charles Paſcal. Les Rélations de Veniſe. Simon Schardin. Louis Vicino P. P. Jean Serrano. Hubert de Foliete. CC. Ptolomée. Léonard Gorrecio.

A Peine Charles IX. eut-il les yeux fermés, que la Reine dépêcha en Pologne Mery de Barbezieres Sieur de Chemerault. Il étoit chargé d'apprendre au nouveau Roi la mort de ſon frere, & de le preſſer de tout quitter pour repaſſer en France. Il fut ſuivi le lendemain de Magdelon de Faiole Sieur de Neuvy, à qui on donna les mêmes ordres, afin de prévenir tous les accidens qui pourroient retarder le voyage de Chemerault. En quatorze jours ce Seigneur arriva à Cracovie, & rendit au Roi les lettres, par leſquelles ſa mere lui donnoit avis de la mort de Charles. Henri III. 1574. Affaires de France.

Quelque préparé que fût Henri à cette nouvelle, elle ne laiſſa pas de l'embarraſſer dans un commencement de regne, où le tems ne lui avoit pas encore permis de prendre aucun arrangement. Le peu de François qui l'avoient ſuivi étoient partagés. Les uns croyoient qu'il devoit commencer par mettre quelque ordre en Pologne, avant que de penſer à en ſortir; d'autres prétendoient qu'il étoit de ſon interêt de ſe rendre inceſſamment en France. Mais tous convinrent, qu'avant toutes choſes il falloit députer vers la Reine Jaques Faye Sieur d'Eſpeſſes Conſeiller au Parlement de Paris. Il étoit homme ſçavant & homme de tête. On le chargea des ordres du Roi, par leſquels il confirmoit à ſa mere la Régence du Royaume que Charles IX. lui avoit laiſſée. Les lettres qui en furent expédiées à Cracovie étoient datées du quinze de Juin, & furent enrégiſtrées au Parlement le cinq du mois ſuivant. Henri députe vers la Reine, & lui confirme la Régence du Royaume.

Catherine avoit déja pris les devants. A peine Charles eut-il rendu l'eſprit, qu'elle écrivit à tous les Gouverneurs du Royaume, pour les inſtruire de la mort du Roi, & de ſes dernieres volontés, qui lui déféroient la Régence. Elle les exhortoit en même tems à tenir les ſujets dans le devoir, en leur faiſant eſperer qu'on maintiendroit les derniers Edits. Pour donner à ſes lettres plus de poids & d'autorité, elle y avoit joint celles du Duc d'Alençon & du Roi de Navarre, qui étoient conçûes à peu près dans les mêmes termes.

Cependant on déliberoit à Cracovie ſur le départ du Roi. Les plus ſages de ſon Conſeil, & ceux qui étoient le plus affectionnés à ſa gloire, n'étoient point d'avis qu'il renonçât à un trône auquel il avoit été ſi glorieuſement appellé. Ils diſoient: que de la conſervation de cette Couronne dépendoient ſa réputation & la paix de la France: que le Royaume étoit déchiré par les factions; que les Proteſtans, qui ne cherchoient qu'un chef à oppoſer aux Guiſes, avoient, comme on le publioit, fait ſolliciter Deliberation ſur le départ du Roi.

le

HENRI III. 1574. le Duc de d'Alençon de ſe mettre à leur tête ; qu'il étoit par conſéquent de l'interêt du Roi de conſerver la Pologne ; qu'il y avoit un parti conſidérable, qui ſe fortifieroit encore, & qui pourroit l'aider dans la ſuite à mettre cette Couronne ſur la tête de Monſieur ; qu'il auroit par-là un moyen honnête de l'éloigner de la Cour & des partis : qu'autrement un départ précipité auroit l'air d'une véritable fuite, qui expoſeroit ſa perſonne & ſon honneur : que la gloire de ſes armes tenoit encore en France le feu des troubles aſſoupi ; mais que s'il la terniſſoit par cette action, il le verroit ſe rallumer plus vivement que jamais.

D'autres, pour faire leur cour à un Prince nourri dans les délices & les plaiſirs, élevé au milieu des flatteurs, & qui ne goûtoit pas cette façon de regner ſi contrainte, étoient d'avis que ſans retardement, ſans s'arrêter à un point d'honneur imaginaire, ou à quelqu'autre raiſon que ce fût, il ſuivît le conſeil de la Reine, qui le rappelloit en France : que la ſituation preſente du Royaume devoit l'y engager ; que les Grands étoient partagés, les peuples diviſés ; que le mal ayant gagné juſqu'au cœur de l'Etat, s'y étoit enraciné ; que la ſeule preſence de ſon Roi pouvoit y apporter remede : que déja les rebelles publioient en France, que le Roi avoit aſſez d'occupation en Pologne : qu'il étoit du bien de l'Etat, & de l'interêt de l'autorité royale, qu'ils ſçûſſent qu'il en étoit déja ſorti : qu'il ne devoit pas s'attendre que les Etats de Pologne agréaſſent jamais les raiſons qu'il pût apporter pour retourner en France : qu'au contraire le bruit ſeul de ſon retour dans ce Royaume ſuffiroit pour arrêter toutes les intrigues des ſéditieux, s'il y en avoit : que ces motifs ſeroient plus que capables d'autoriſer ſon départ précipité chez les Polonois & les étrangers : que tout dépendoit du ſecret & de la diligence : que par conſéquent il ne falloit point s'amuſer à délibérer, puiſque ce départ étoit de ces choſes que le ſuccès ſeul juſtifie.

L'auteur de cet avis fut René de Villequier, miniſtre des plaiſirs du Roi. Il avoit ſuccedé à François de Carnavalet *, chargé de l'éducation de Henri, dont il s'étoit dignement acquitté. De Villequier, bien different de ce grand homme, ne travailloit qu'à plonger dans la moleſſe un Prince, qui de lui-même n'y étoit déja que trop porté. Son ſentiment prévalut. On fixa le jour du départ ; & pour préparer les relais, & les autres choſes néceſſaires à ce voyage, on fit précéder Pompone de Bellievre. Il prit du Senat ſon audience de congé, ſous prétexte que ſes pouvoirs expiroient à la mort de Charles, & partit.

* Ou de Carnévenay.

Le Roi ſort de Pologne *incognito.*

Ce fut le dix-huit de Juin, que le Roi ſortit de Cracovie. La nuit étoit obſcure ; il avoit peu de ſuite ; & quoique les Polonois euſſent quelque ſoupçon de ſon deſſein, ils ne s'apperçurent pourtant point de ſa fuite. Dès le lendemain il étoit ſur la frontiére de Moravie.

Gui du Faur Sieur de Pibrac étoit du ſecret, & attendoit la troupe proche des ruines d'une chapelle bâtie hors de la ville. Le bruit de quelques chevaux qu'il entendit lui fit croire que le Roi paſſoit ; il monte à cheval & ſuit. Mais ayant pris la gauche, au lieu de tourner à droite, il s'égara, & ſe trouva au point du jour dans des bois & des marais.

Déja

Déja le bruit du départ du Roi s'étoit répandu dans la ville. Les Polonois couroient aux armes, réſolus de pourſuivre les François, qu'ils traitoient de déſerteurs, & de leur faire un mauvais parti. Les payſans-mêmes armés de hallebardes, d'épieux & de bâtons, s'étoient joints à eux. Dans cette extrémité de Pibrac n'eut d'autre parti à prendre, que de ſe jetter dans le plus épais du bois. Il mit pied à terre, & ſe cacha dans des broſſailles: mais il ne s'y crut pas encore en ſûreté. Les cris confus de ces payſans l'épouvanterent; il entra dans un marais voiſin. Là il demeura quinze heures entieres dans les joncs & les roſeaux, ayant de l'eau juſqu'aux épaules, & ſouvent obligé de ſe plonger la tête dans la boüe, pour ſe dérober aux fléches que ces gens animés lançoient au haſard. Enfin les payſans ayant regagné leurs chaumieres, il ſortit de ce lieu bourbeux ſans bottes & nud tête. Délivré de ce danger il tomba dans un autre: expoſé ſans ſuite & ſans défenſe à toute la rage des betes féroces, il profita du peu de clarté que lui fourniſſoient les étoiles; & prenant ſa route vers l'occident, il arriva bien fatigué ſur le bord d'une riviere, dont il ne connoiſſoit point le gué; il ne la paſſa que par une eſpéce de miracle. De-là il tira vers une cabane, où il ne trouva que de la bierre & du pain bis; il mangea cependant pour prendre un peu de force, & ſe remit en chemin.

HENAT III. 1574.

Effets que produiſit cette fuite.

Extrémité où ſe trouve de Pibrac.

A peine pouvoit-il ſe ſoutenir, lorſqu'il apperçut de loin un équipage. Quoiqu'il ignorât à qui il appartenoit, il en approcha, dût-il ſe perdre; il reconnut avec joye que c'étoit celui de Staniſlas Karnkowski, un de ſes amis intimes, qui le reçut dans ſon carroſſe. (1) Ce Seigneur accompagnoit le grand Chambellan de la Couronne, qui étoit allé à la pourſuite du Roi; il l'avoit atteint à Plezin ſur la frontiére de l'Autriche, où il avoit fait toutes les inſtances poſſibles pour le ramener en Pologne: mais il ne gagna rien ſur l'eſprit de Henri. Le Prince lui dit adieu, en lui faiſant preſent d'un anneau de grand prix; ce Seigneur s'étant ouvert le bras de ſon poignard, au grand étonnement du Roi, ſuça le ſang qui ſortoit de la playe, pour aſſurer ſon maître d'un attachement éternel, & prit congé de lui: il revenoit alors à Cracovie.

Le Roi, atteint dans ſa fuite, refuſe de retourner en Pologne.

Pibrac fut fort mal reçu des Seigneurs Polonois qui étoient avec Karnkowski; ils vouloient le ramener à Cracovie, où ils ne le menaçoient pas moins que de lui faire ſon procès, comme à l'auteur de la ſuite du Roi. Sa preſence d'eſprit le tira de ce mauvais pas, où la moindre foibleſſe qu'il eût fait paroître, l'auroit trahi; il répondit ſans s'étonner, qu'on ſçauroit bien le venger, ſi on ôſoit attenter à ſa perſonne. Cette fermeté eut ſon effet; Karnkowski lui donna un de ſes carroſſes, & il continua ſon voyage.

Pibrac ſe tire du danger.

Le Roi avant que de ſortir de Pologne, avoit fait appeller à neuf heures du ſoir Charles de Danzay, qui déja s'étoit acquitté avec honneur de l'Ambaſſa-

Raiſons expoſées au Sénat

(1) Les carroſſes, tels que nous les voyons aujourd'hui, n'étoient pas alors en uſage: mais nous n'avons point de mot plus propre pour exprimer le *Rheda* des Latins, qui ſignifie toute ſorte de chars, chariots, & autres voitures ſemblables.

HENRI III. 1574. baſſade de Dannemarck; il lui fit part de ſon deſſein, & le chargea de repréſenter de ſa part au Senat les juſtes raiſons qui l'avoient engagé à un départ ſi précipité: qu'il aſſuroit les Seigneurs que la néceſſité ſeule l'y avoit obligé: qu'on lui mandoit de France, que le Prince de Condé étoit ſur le point d'entrer dans le Royaume à la tête d'une armée d'Allemans; qu'il avoit cru devoir prévenir ce danger; après quoi il étoit reſolu de ſonger aux affaires de Pologne: qu'il les prioit donc de lui envoyer leurs députés en Italie, ou même en France, ſuppoſé qu'il y fût déja arrivé, afin de régler avec eux ce qui ſeroit de l'interêt de leur Etat. C'eſt ce que le Roi faiſoit entendre par ſes lettres datées du même jour, adreſſées au Senat & aux Etats de Pologne. Il y en avoit auſſi de particulieres pour l'Evêque de Poſnanie, pour les Seigneurs Zborowzki Palatin de Cracovie, & Wolzki Vice-Chancelier du Royaume, pour le Caſtellan de Woinicz, & Nicolas Ratziwil Duc d'Olika, Maréchal de Lithuanie.

pour juſtifier la conduite du Roi.

Les Seigneurs Polonois écrivent au Roi & à l'Empereur.

Danzay eut audience du Senat, & y expoſa ſa commiſſion. En conſéquence les Seigneurs écrivirent au Roi, pour lui repréſenter les maux où ſon départ expoſoit le Royaume, la néceſſité d'achever les traités ébauchés avec les Princes voiſins, & pour ſupplier S. M. de revenir en Pologne, afin d'y mettre ordre. Ils écrivirent auſſi le lendemain à l'Empereur Maximilien. Par leurs lettres ils ſe diſculpoient de la fuite du Roi, en faiſant valoir l'attachement reſpectueux que la nation avoit toujours eu pour ſes Princes; & ſans accuſer Henri d'un départ ſi précipité, ils en rejettoient la faute ſur les mauvais conſeils de ceux qui l'approchoient. Du reſte ils prioient l'Empereur de maintenir les traités faits avec la Pologne. Par la réponſe que Maximilien leur fit auſſi-tôt, ils apprirent que la nouvelle du départ du Roi avoit été devancée par ſon arrivée; que pour lui il étoit toujours diſpoſé à obſerver religieuſement les traités qui les engageoient de part & d'autre.

Henri arrive à Vienne.

Dès qu'on ſçut que Henri approchoit de Vienne, l'Empereur envoya au devant de lui les Archiducs Matthias & Maximilien ſes enfans, pour le complimenter de ſa part; lui-même ſuivi de ſoixante carroſſes magnifiques, & de trois cens chevaux levés à la hâte, alla à ſa rencontre à deux milles de la ville, & fit à un hôte ſi extraordinaire l'accueil le plus favorable: l'Imperatrice même vint le recevoir à la porte du Palais. On dit qu'au milieu des plaiſirs & des fetes, dont Maximilien régala le Roi pendant ſon ſéjour à Vienne, ce Prince connu par ſa ſageſſe & ſa bonté, conſeilla de ſignaler les commencemens de ſon regne, & ſon entrée en France, en donnant la paix à ſes ſujets. Il lui repréſenta que c'étoit le ſeul moyen d'effacer le ſouvenir du paſſé, & d'en faire tomber la faute ſur tout autre plûtôt que ſur lui-même: que Ferdinand ſon pere d'heureuſe memoire s'étoit donné bien des ſoins ſous le regne de Charles V. & depuis que lui-même étoit monté ſur le trône Impérial, pour pacifier les troubles que la Religion avoit excités dans ſes Etats: qu'il avoit enfin reconnu que la guerre étoit plus propre à aigrir le mal, qu'à le guerir: que toute l'Allemagne avoit reçu comme une grace la paix qu'il avoit bien voulu lui accorder, & que dès ce moment-là l'Empire jouiſſoit d'une tranquillité parfaite.

On

HENRI III. 1574.

On fit auſſi ſous main propoſer au Roi d'épouſer la Reine Eliſabeth fille de l'Empereur, & veuve de Charles IX. Henri qui vouloit quitter Maximilien ſans ſe brouiller avec lui, reçut cette propoſition ſans faire paroître aucun éloignement pour ce mariage, mais auſſi ſans s'engager à l'accomplir.

On lui propoſe d'épouſer la Veuve du Roi Charles IX.

Ce fut dans un feſtin que l'Empereur donna à ce Monarque qu'il marqua, en preſence de Vincent Trono Ambaſſadeur de la République de Veniſe, l'envie qu'il avoit depuis longtems de voir cette fameuſe ville, & la réſolution où il étoit d'y paſſer. L'Ambaſſadeur ne manqua pas de faire part de cette nouvelle au Senat: c'eſt ce qui donna lieu à la République d'employer le peu de tems que l'on eut, à ces magnifiques préparatifs, qu'elle fit pour la réception d'un ſi grand Prince.

Le Roi demande au Sénat de Pologne qu'il lui envoye des députés.

Quelques jours après être arrivé à Vienne, le Roi écrivit de nouveau au Senat de Pologne des lettres datées du vingt-neuf de Juin, par leſquelles il l'inſtruiſoit de ſes deſſeins, & demandoit qu'on lui envoyât des députés, ſuivant les ordres qu'il avoit donnés à Danzay. Au bout de neuf jours il reçut la réponſe des Seigneurs Polonois aſſemblés à Cracovie; ils s'excuſoient de n'avoir point encore executé ſes ordres, ſur leur petit nombre: ils marquoient qu'ils alloient envoyer ſa lettre à tous les Ordres du Royaume, afin que dans une diéte on pût rendre à S. M. une réponſe plus poſitive; ils finiſſoient leur lettre par les vœux qu'ils faiſoient pour la conſervation de S. M. & pour le ſuccès glorieux de toutes ſes entrepriſes.

Le Sénat s'excuſe.

Suite du voyage de ce Prince.

Henri partit de Vienne le premier jour de Juillet, accompagné de l'Empereur & de deux autres de ſes fils, Rodolphe Roi de Hongrie, & l'Archiduc Erneſt, qui étoient venus en poſte de Prague pour ſaluer le Roi. De-là il entra dans les Etats de l'Archiduc Charles frere de Maximilien, dont il ne fut pas moins bien traité. Enfin l'onziéme de Juillet il arriva ſur la frontiere du Frioul *, où il fut reçû par Jerôme Mocenigo Gouverneur de la province, à la tête de cinq cens gentils-hommes du païs tous en bon ordre. Peu de tems après il fut complimenté par les Nobles André Badouaro, Jean Michel, Jean Saronzo, & Jaques Foſcarini, que le Senat lui avoit députés, avec ordre de lui faire rendre toutes ſortes d'honneurs.

* Ou Frioli.

Avec cette ſuite le Roi prit ſa route par Oſopo, place forte appartenante à la famille des Savorgnani, paſſa par San-Daniele, où Alphonſe Duc de Ferrare vint le ſaluer, & arriva en deux jours à Spilimbergo, après avoir paſſé le Tagliamento * ſur un pont fait à la hâte. De-là S. M. alla coucher à Sacile, dans le palais du Seigneur Jaques Ragazzoni, où quelques années auparavant Bonne Sforze Reine de Pologne avoit logé dans ſon voyage de la Pouille. Ce fut-là que Paul de Foix vint ſe rendre auprès du Roi: c'étoit un homme dont je ne dois jamais parler, ſans rendre juſtice à ſon mérite, & qui ſous Charles IX. avoit eu l'Ambaſſade de Rome, où il n'avoit reçû nul agrément.

* Ou Taiamento.

De Sacile la Cour arriva le même jour à Conigliano: il y fallut reſter deux jours, parce que le pont ſur lequel on paſſe le Timave (1) en cet endroit, venoit d'être

(1) Les Italiens l'appellent *Fiume della Piave*, autrement *la Brenta*.

HENRI III. 1574. d'être emporté par le débordement des eaux, cauſé par les pluies abondantes qui étoient tombées. Cependant le pont fut bientôt rétabli par les ſoins de Valere Chierigato de Vicenſe, & le Roi arriva le lendemain à Treviſo. Il fut reçû dans cette ville par le Gouverneur Barthelemi Lippomano Podeſta, à la tête des deux compagnies de Cuiraſſiers .des Capitaines Alphonſe Porto, & Pio Enea de-gli Obizzi, & y fut fait Chevalier. * De-là S. M. fut conduite à Merghera. Soixante Senateurs en robes de ſatin rouge l'y attendoient, avec autant de gondoles ornées de tapis de la même étoffe. A leur tête étoit le Seigneur Jean Corraro, revenu depuis peu de l'Ambaſſade de Vienne, & connu du Roi pour avoir été chargé quelque tems des affaires de la Republique en France. Outre le Duc de Ferrare, Henri étoit encore accompagné de Loüis de Gonzague Duc de Nevers. Ce Seigneur à ſon retour de Pologne s'étoit arreté à Padoüe, pour faire panſer ſa bleſſure qu'il avoit reçuë à la jambe; & ayant appris la mort de Charles, il avoit été le premier à ſe rendre auprès du Roi. Suivi de ce cortége, Henri monta ſur un vaiſſeau peint en or, couvert auſſi de drap d'or, qui lui avoit été préparé; il fut porté à Murano, ville célébre par ſes belles manufactures de glaces.

* C'eſt à-dire aggrégé au corps de la Nobleſſe Vénitienne.

Dans ce lieu quarante gondoles couvertes de taffetas noir à cauſe du deuil, étoient deſtinées à porter les François qui ſe rendoient en foule auprès du Roi. Ce Prince y fut complimenté par le Cardinal Philippe Buon-Compagno, que le Pape * avoit créé ſon Légat à cet effet, & par Vito Dorimberghe Ambaſſadeur de l'Empereur à Veniſe. Après le dîner le Doge Loüis Mocenigo, à la tête de tout le Senat, vint auſſi lui faire la révérence. La mer étoit couverte de galeres & d'autres vaiſſeaux de différente grandeur, tous ornés magnifiquement, On ſe remit ſur l'eau, & on arriva aux deux châteaux que la République a fait élever ſur cette langue de terre, qui eſt entre la ville & la mer Adriatique.

* Gregoire XIII.

Ce lieu étoit orné d'Arcs de triomphe de l'invention du fameux Architecte Palladio. Le Roi y entendit le TE DEUM chanté en muſique, & fut conduit enſuite ſur le Bucentaure, précédé de ſix Procurateurs de Saint Marc, qui portoient le dais devant lui. Ce vaiſſeau à double étage d'une grandeur prodigieuſe, & d'une magnificence extraordinaire, étoit tout couvert de brocard d'or. Dans cet équipage Henri entra dans Veniſe au bruit des trompettes & du canon; tandis que le peuple accouru en foule pour le voir, ne pouvoit ſe laſſer de faire des vœux pour ſa proſpérité. Au milieu de ces acclamations le Prince, après avoir paſſé à la vuë de l'Egliſe de Saint Marc & du Palais de la Seigneurie, alla ſe rendre par le grand canal au vaſte Palais Foſcarini, qui avoit été deſtiné à le recevoir; il y entra par un pont de bois qu'on avoit élevé ſur le canal, pour faciliter ſa deſcente.

Arrivée du Roi à Veniſe, ſa réception.

Le Roi arriva à Veniſe le 17. de Juillet, & pendant neuf jours qu'il y demeura, ce ne furent que fêtes & que réjoüiſſances. Les jeux & les divertiſſemens dont on le régala, ſe ſuccedoient les uns aux autres avec une variété admirable. La nuit même avoit ſes plaiſirs; & pendant tout ce tems-là les maiſons de la ville furent illuminées. Cent jeunes gens, tous tirés

rés des premieres familles d'entre les Nobles, avoient été deſtinés par le Senat à ſuivre le Roi par tout où il iroit, & à faire auprés de lui l'office de Pages. C'étoit la plus grande marque de diſtinction que Veniſe pût lui donner: il étoit ſurprenant de voir ces hommes nourris dans une averſion naturelle pour la Monarchie, & n'ayant en vûë que l'utilité & l'avantage de leur République, faire leur cour à Henri avec autant d'empreſſement, que s'ils euſſent été élevés toute leur vie à ces maniéres; ils ſembloient avoir oublié cet amour de la liberté qui naît avec eux, prêts à ſoumettre toutes leurs volontés à la volonté de ce Prince. HENRI III. 1574.

Sur ces entrefaites Emmanuël-Philibert Duc de Savoye, & Guillaume Duc de Mantouë s'étant rendus auprés de Henri, il voulut aſſiſter avec eux à l'aſſemblée des Nobles. Il s'y fit auſſi accompagner du Légat, (1) & des Ducs de Ferrare & de Nevers. Le Roi s'aſſit au-deſſus du Doge, & ayant pris une des trente-ſix balottes dorées, il donna ſon ſuffrage au Seigneur Jaques Contarini, pour être mis au nombre des *Prégadi*. Le grand Conſeil ſuivit le choix de S. M. preſque tout d'une voix; & Contarini lui en ayant fait ſes remercîmens, ce Prince lui répondit avec bonté: „ Que ce n'étoit point à lui qu'il étoit redevable de ſa nouvelle dignité; „ qu'il en avoit toute l'obligation au Senat, qui avoit rendu juſtice à ſon „ mérite. " On donna enſuite un bal dans ce même endroit: le parquet étoit couvert de tapis précieux; deux cens Dames des plus diſtinguées & des plus belles de Veniſe, toutes habillées de taffetas blanc, & brillantes de diamans & de perles, danſerent devant le Roi ſur des cairins * avec une grace & une modeſtie dont il fut charmé.

* Sorte de tapis de Perſe & d'Egypte.

Mais rien ne fit plus de plaiſir à S. M. que la vûë de l'arſenal. Ce lieu eſt ſitué à l'Eſt de la ville, fortifié de hautes murailles flanquées de tours, & contient un terrain d'environ trois milles: c'eſt-là que réſide toute la force d'une République, la plus puiſſante du monde, qui depuis tant d'années ſe ſoutient avec tant de gloire, de ſageſſe, & de modération. On y fit voir au Roi une infinité de galeres, des armes de toute eſpece, ſuffiſamment pour équipper une grande armée. Il viſita ce nombre prodigieux d'artiſans, toujours occupés à conſtruire des vaiſſeaux, à fourbir des armes, à fondre des canons, & à préparer tout ce qui peut être néceſſaire à la guerre; il s'arrêta ſur-tout dans une de ces manufactures, où quatre ouvriers forgeoient un caſque en cadence, & avec tant de meſure, que le Roi

(1) André Moriſini dans ſon Hiſtoire de Veniſe liv. 12. an. 1624. rapporte en parlant de ce Légat une particularité fort extraordinaire. Ce Miniſtre de la Cour de Rome à ſon entrée à Veniſe, ſouhaitoit avec paſſion d'être reçû ſur ce magnifique vaiſſeau nommé le Bucentaure uniquement deſtiné à ſervir à l'ancienne cérémonie, qui ſe célébre tous les ans dans cette ville, lorſque le Doge au nom de la République va prendre poſſeſſion de la mer. Le Prélat fit même beaucoup d'inſtance pour l'obtenir; mais pour ne pas prodiguer un honneur, que la République n'avoit accordé à Henri que comme une diſtinction dûë à ſon rang, & dont elle vouloit ſe faire un mérite auprés de ce Prince, le Sénat ne jugea pas à propos de ſe rendre aux preſſantes ſollicitations du Cardinal. Meſſrs. *Dupuy*.

HENRI III. 1574. Roi y prit beaucoup de plaiſir. Ce fut à cette occaſion qu'un des Procurateurs, qui accompagnoit ce Prince, lui dit agréablement: que ſelon Pythagore, c'étoit le bruit des marteaux qui avoit donné origine à la muſique. Henri employa un jour entier à viſiter les travaux de l'arſenal, où il dîna; & dans ce peu de tems on bâtit une galere de la premiere grandeur, équippée de tous ſes agrès & de ſes canons, qui le ſoir reporta le Prince à ſon Palais au bruit de ſon artillerie. Il eſt vrai qu'on avoit eu ſoin de préparer auparavant tous les matériaux néceſſaires à ſa conſtruction.

Retour du Roi en France. Pendant le ſéjour du Roi à Veniſe il y eut pluſieurs conférences avec le Doge, qui lui fit entendre, conformement à ce que l'Empereur lui avoit déja repréſenté, qu'il étoit de l'interét de S. M. d'établir une bonne paix en France. Enfin Henri partit de Veniſe le 27. de Juillet, conduit par le Doge & tout le Senat, qui l'accompagnerent juſqu'à Lizza-Fuſina. Là ce Prince prit congé d'eux, après avoir fait preſent au Doge d'un diamant de douze cens écus. (1) De-là il ſe rendit à Padouë, où Victor Bragadino le reçut avec la méme magnificence. Dans toute ſa marche le Roi fut toujours accompagné des quatre députés qui étoient venus le complimenter ſur la frontiére du Frioul au nom de la République: ils le ſuivirent juſqu'à Rovigo, où la Cavalerie du Duc de Ferrare l'attendoit, d'où il fut conduit à Ferrare; il y fut encore reçû magnifiquement. Ce fut là qu'il renvoya Paul de Foix à Rome, pour remercier S. S. de l'honneur de ſon Ambaſſade: de Foix après s'étre acquitté de ſa commiſſion, reprit ſa route par la Toſcane & l'Etat de Genes, & ſe rendit en poſte auprès du Roi, qu'il trouva à Turin.

Henri fut viſité à Ferrare par Guido Baldo Duc d'Urbin, fils du fameux François Duc d'Urbin, qui mourut peu de tems après, le 5. d'Octobre, & par Jaques Buon-Compagno fils naturel du Pape, & Gouverneur de l'Etat Eccléſiaſtique. Il y reçut encore les complimens d'Octave Farneſe, que ſa maladie empêchoit de venir en perſonne ſaluer le Roi, & qui avoit député à S. M. Alexandre Farneſe ſon fils pour lui faire ſes excuſes, & la prier de paſſer à Parme. Dom Juan d'Autriche lui députa auſſi, pour l'inviter à venir à Milan: mais le Roi prit une autre route. On lui avoit équippé à Ferrare un petit bateau orné ſuperbement, qui le porta à Mantouë. Il y fut reçu par le Duc Guillaume, qui lui rendit tous les honneurs imaginables, juſqu'à lui offrir les clefs de la ville, que Henri refuſa. Ce fut le troiſiéme jour d'Août que ce Prince fit ſon entrée à Mantouë, précédé de toute la Nobleſſe, dont les principaux portoient le dais devant lui; il

(1) Le même André Moriſini liv. 12. de ſon Hiſtoire parlant de ce fait, rapporte, que Henri ayant fait preſent d'un tres-beau diamant au Doge, lorſqu'il étoit prêt de retourner à Veniſe, il le refuſa d'abord; qu'enſuite cependant pour ne pas faire de peine au Roi, il l'accepta, & le porta au Sénat, qui ordonna, qu'il ſeroit monté en or, accompagné de deux lys d'argent, & placé dans le tréſor de la Seigneurie. Meſſrs. *Dupuy*.

il n'y demeura qu'un jour, parce qu'il reçut des lettres de la Reine, qui le preſſoit de hâter ſon retour. (1) Ainſi il ne put profiter du divertiſſement magnifique d'une chaſſe dont le Duc de Mantouë avoit voulu le régaler; il remonta le Pô, & arriva le 24. d'Août à Turin. Henri III. 1574.

Cependant les troubles continuoient en France. Le Comte de Montgomery ayant été pris dans Donfront, le Maréchal de Matignon fit ſommer de Colombiers de lui remettre la ville de Saint Lo. Sa tentative n'ayant pas réüſſi, il ſe rendit maître des fauxbourgs, & dreſſa une batterie de vingt-deux piéces de canon, qui fit deux brêches conſiderables entre les tours de la Roſe & de Beauregard. Auſſi-tôt une partie des troupes fut commandée pour monter à l'aſſaut: il ſe donna le dix de Juin à la tour de la Roſe, & fut ſoutenu vigoureuſement de la part des aſſiégés, qui obligerent les troupes du Roi de ſe retirer avec perte. Continuation des troubles du Royaume.

L'artillerie recommença à foudroyer la ville, on applanit la brêche, & de nouvelles troupes furent envoyées à l'aſſaut; On combattit long-tems de part & d'autre avec un acharnement égal. Trois fois les aſſiégéans retournerent à la charge: ils faiſoient un dernier effort, lorſque de Colombiers qui étoit ſur la brêche la pique à la main, animant les ſiens par ſon exemple, reçut dans l'œil un coup d'arquebuſe qui le renverſa ſur la place. Cet accident jetta la conſternation parmi les troupes de la garniſon, qui juſque-là s'étoient vaillamment défenduës. Les Royaliſtes commençoient à plier, quand les aſſiégés, découragés par la perte de leur chef, leur abandonnerent la brêche par où ils entrerent ſans réſiſtance. Deux cens hommes de la garniſon qui ſe trouverent les armes à la main, furent paſſés au fil de l'épée, le reſte fut fait priſonnier. La perte ne fut pas grande du côté des troupes du Roi; mais les bleſſés ſe trouverent en grand nombre. Matignon prend Saint Lo.

Après quelques jours employés à panſer les bleſſés, de Matignon ſe preſenta devant Carentan, & le ſomma de ſe rendre. La ville n'étoit forte, ni par ſon aſſiéte ni par ſes remparts. Jean de Chaumont Sieur de Guitry qui y commandoit avec quatre cens hommes de garniſon, tout brave qu'il étoit, ne crut pas devoir la défendre. Il n'avoit aucune eſperance d'être ſecouru, & il jugea ſagement que de vouloir tenir dans ce poſte, ce ſeroit expoſer à la boucherie les reſtes des troupes Proteſtantes qui s'y étoient refugiées. Ainſi il ſe contenta de faire une capitulation honorable. On arréta que la Nobleſſe & les Officiers ſortiroient à cheval avec leurs Carentan ſe rend ſans coup férir.

(1) A Ferrare arriva un courier, homme d'affaires de la part de la Reine ſa mere (1), qui lui dit qu'elle lui avoit ſauvé le Royaume, défait les rebelles, pris les Maréchaux, retenu ſon frere, & levé tous les empêchemens; qu'il ne tenoit plus qu'à lui qu'il ne regnât abſolument s'il la vouloit croire; ce qu'elle attendoit de lui, encore qu'elle n'ignorât pas qu'il y avoit des gens qui lui donneroient d'autres conſeils. On le vit fort émû & perplex là-deſſus: ſa réponſe neanmoins fut, qu'il la tenoit pour mere, non de lui ſeulement, mais de ſon Etat; qu'il l'aſſurât qu'il l'en croiroit entierement, dût-il être le plus pauvre berger de ſon Royaume. Ce que j'ai ſçû de Mr. du Ferrier ſon Ambaſſadeur à Veniſe qui l'aſſiſtoit. Du Plessis Mornay.

(1) Catherine de Medicis, mere de Henri III.

HENRI III. 1574. leurs épées, & les ſoldats avec leurs arquebuſes, & que tous auroient permiſſion de ſe retirer où ils voudroient. La Reine mere ratifia ce traité, & Carentan fut remis à Matignon. (1) On arreta ſeulement de Lorges fils du Comte de Montgomery, & peu s'en fallut qu'il n'allât à Paris tenir compagnie à ſon pere; mais quelques gens même du parti du Roi, lui aiderent à s'évader: il s'embarqua au Croiſil au-deſſous de Nantes, & ſe retira à la Rochelle auprès de François de la Nouë.

La Cour n'étoit pas ſi heureuſe en Poitou. Armand Gontaut de Biron y commandoit pour le Roi, & la Reine mere venoit de lui aſſocier Jean-Baptiſte Gadaigne qui depuis peu étoit revenu de Pologne. Tous deux agiſſoient de concert pour ſuſpendre les progrès des Proteſtans juſqu'à l'arrivée de Henri. Car cette femme ambitieuſe s'étoit enfin laiſſée déterminer à la guerre par les diſcours de ceux qui l'approchoient, & qui ne ceſſoient de l'y exciter: ce n'étoit pas qu'ils cruſſent ce parti plus avantageux à l'Etat; mais ils n'ignoroient pas que ceux qui étoient du Conſeil du Roi, l'exhortoient chaque jour à la paix; & ils n'eſperoient pouvoir balancer leur credit à la Cour, qu'en inſpirant à la Reine des ſentimens tout contraires. Ainſi, quoiqu'ils paruſſent faire quelques pas vers la paix, ils ne ſouhaitoient rien moins en effet; tout leur but étoit d'amuſer les Proteſtans juſqu'à ce que le Roi fût en France.

Les ſoins que Gadaigne ſe donna pour cela, ne furent pas inutiles; il avoit à faire à un homme parfaitement deſintereſſé, qui tout grand homme de guerre qu'il étoit, ne voyoit qu'avec douleur les troubles dont l'Etat étoit agité. C'étoit le brave de la Nouë, à qui il ne fut pas difficile de perſuader, que la Reine ſouhaitant veritablement de ſignaler l'avénement de ſon fils à la Couronne par une bonne paix, & ne pouvant de ſon autorité privée exécuter un ſi grand deſſein, il étoit à propos d'attendre l'arrivée de S. M. On lui fit entendre en même tems, que pour empêcher les eſprits de s'aigrir de plus en plus, il ſeroit bon de faire une tréve de quelques mois. De-là la Nouë jugeoit de la Reine par lui-meme; comme il étoit droit, & n'avoit en vûë que le bien de ſa patrie, il s'imagina aiſément que cette Princeſſe & ſon Conſeil avoient pris enfin le ſeul parti conforme aux interêts du Royaume & de l'autorité Royale.

Aſſemblée des Députés Catholiques & Proteſtans. Tréve accordée à ces derniers.

On s'aſſembla donc le vingt-cinq de Juin. Les conférences ſe tinrent à Theré, qui n'eſt qu'à trois lieuës de la Rochelle. Les députés furent le Sieur de Biron, Philippe Strozzi, Philippe Freſeau Sieur de la Freſeliere, & Gadaigne pour la Régente; la Nouë & François de Pons Baron de Mirembeau pour les Proteſtans. Aprés quelques conteſtations on convint, ſous le bon plaiſir de la Reine, d'une tréve de deux mois, à commencer au mois de Juillet, & qui expireroit à la fin d'Août, en ſorte cependant que le Roi pourroit encore la continuer pendant tout le mois de Septembre; que dans la tréve ſeroient compris le Poitou, l'Angoumois, le païs d'Aunis, la Rochelle, & la Saintonge, avec toutes les autres Provinces du Royaume, qui voudroient joüir du même privilege; & que pour remedier

(1) Cinq ans après de Matignon fut fait Maréchal de France.

dier aux courſes des ſoldats, qui faute de paye mettoient le païs à contribution, la Cour fourniroit aux Proteſtans douze mille écus par mois pour l'entretien de leurs troupes, à condition qu'on les tiendroit dans le devoir. HENRI III. 1574.

Avant qu'on penſât à cette négociation, Henri de Montmorenci Duc de Damville, Gouverneur du Languedoc, avoit déja réſolu d'accepter les offres que lui faiſoient les Proteſtans: la priſon de ſon frere le faiſoit aſſez pancher à prendre ce parti; mais le deſſein que la Reine avoit formé de s'aſſûrer de lui-même, ou de s'en défaire à quelque prix que ce fût, le lui fit regarder comme néceſſaire. Il avoit ſçu ces projets de Catherine, par ſes amis qui l'en avoient averti; & il ne doutoit point que de Saint-Sulpice & de Villeroi n'euſſent été envoyés pour les exécuter; ſur-tout lorſqu'il apprit que le Comte de Martinengo étoit venu les trouver à Avignon avec des ordres exprès du Roi, qui contenoient la même choſe, il crut n'avoir pas de tems à perdre.

Saint Romain (1) & de Clauſonne avoient beaucoup de crédit parmi les Proteſtans de la province. Ce fut d'eux dont on ſe ſervit pour ſonder le Duc; mais il ne crut pas qu'il fût encore tems de ſe déclarer, il ſe contenta de faire une tréve avec eux. Elle fut publiée le vingt-neuf de Mai; & le dix-neuf de Juin le Parlement de Toulouſe qui n'aimoit pas le Duc, parce qu'on le ſoupçonnoit de favoriſer les Proteſtans, rendit un Arrêt qui caſſoit la tréve, & défendoit de l'obſerver. Le même jour le Duc ayant, en qualité de Gouverneur de la province, convoqué les Etats à Montpellier où il demeuroit, pour le ſecond de Juillet, le Parlement s'y oppoſa, & défendit à tous Conſuls, Maires & Echevins, de s'y trouver.

Tréve, entre Henri de Montmorenci & les Proteſtans du Languedoc, caſſée.

En même tems de Saint-Sulpice & de Villeroi voulant exécuter les ordres que le Comte de Martinengo leur avoit ſignifiés, & ne pouvant s'aſſûrer du Duc, tâcherent du moins de ruiner ſon crédit dans la province: c'étoit tout le mal qu'ils pouvoient lui faire; ils n'eurent pas de peine à y réüſſir. Le Parlement étoit déja déclaré contre le Gouverneur; ils furent d'ailleurs appuyés par Guillaume Comte de Joyeuſe Lieutenant du Duc, Jaques de Cruſſol Duc d'Uſez, le Cardinal George d'Armagnac, François de la Baume Comte de Suze, de Maugiron, Raimond de Pavie Sieur de Fourquevaux, le Baron de Rieux, & Antoine de Levis Sieur de Quailus, tous ennemis du Duc de Damville, ou qui vouloient faire leur cour à la Reine en ſe déclarant contre lui.

Cependant la guerre étoit vivement allumée en Dauphiné. François de Bourbon Dauphin d'Auvergne y commandoit l'armée Royale, & ayant laiſſé ſon avantgarde s'avancer avec trop peu de précaution dans le païs qui étoit tout ouvert, Montbrun l'attaqua au pont de Royans & la défit; le Prince Dauphin perdit à cette action quatre cens de ſes meilleurs hommes. Cet accident fut réparé bien-tôt après par l'échec que reçurent les Pro-

Guerre en Dauphiné.

(1) Saint Romain avoit été Archevêque d'Aix, où il eut pour ſucceſſeur le Cardinal Laurent Strozzi, qui fit ſon entrée dans cette ville le Dimanche 9. Avril 1568. V. Gall. Chriſt. t. 1. p. 332, 333. S. Romain mourut l'an 1578. *Editeur Anglois.*

HENRI III. 1574. Proteſtans à l'attaque de Die. Glandage commandoit pour le Roi dans cette ville. Montbrun ayant formé le projet de la ſurprendre, le communiqua au fils de ce Commandant, qui ſuivoit alors le parti des Proteſtans. Celui-ci crut cette occaſion favorable pour rentrer dans les bonnes graces de ſon pere; il lui fit ſçavoir le deſſein de Montbrun, & lorſque les Proteſtans vinrent la nuit preſenter l'eſcalade à la ville, ils furent repouſſés & obligés de ſe retirer à Loriol, laiſſant ſur la place pluſieurs morts & bien des bleſſés.

Siége d'Alez par les Royaliſtes. En même tems le Prince Dauphin voulant avoir ſa revanche, alla aſſiéger Alez, petite ville à laquelle il fit donner l'aſſaut après quelques volées de canon. D'abord la garniſon repouſſa les aſſaillans aſſez vigoureuſement; mais ceux-ci étant revenus à la charge, les aſſiégés ſe voyant ſur le point d'être forcés, ſe réfugierent dans le château. Ils n'y tinrent pas long-tems; ils furent ſurpris par les Royaliſtes, & le feu s'y étant mis par hazard, tous les ſoldats de la garniſon périrent dans les flammes; ou furent précipités du haut des remparts.

Priſe d'Hoſte. De-là le Dauphin alla ſe préſenter devant la ville d'Hoſte aſſiſe ſur la riviere de Drome, où le canon eut bien-tôt fait brêche. La nuit fit remettre l'aſſaut au lendemain. Les ſoldats de la garniſon qui ne ſe ſentoient pas les plus forts, profiterent de cet intervalle; ils ſortirent de la place à la faveur des ténebres, par des chemins qui leur étoient connus, ſans avoir preſque perdu un ſeul homme.

Siége de Livron levé. Ces ſuccès enflerent le cœur aux Royaliſtes. On réſolut de faire le ſiége de Livron, petite ville du diocéſe de Valence. Le Dauphin ſe préſenta devant la place le vingt-trois de Juin, & après que l'artillerie eut fait une brêche raiſonnable, il fit monter les troupes à l'aſſaut; mais il ne réüſſit pas. Si l'attaque fut vigoureuſe, la réſiſtance fut opiniâtre. D'ailleurs de Montbrun qui étoit maître de Loriol, incommodoit fort les aſſiégeans par les attaques continuelles qu'il donnoit au camp, tandis que les aſſiégés les fatiguoient par de fréquentes ſorties où ils avoient toujours l'avantage. Dans une ils enleverent une enſeigne, & encloüerent un canon. Enfin la poudre manquant dans le camp, le Prince leva le ſiége, & diſperſa ſes troupes dans les garniſons voiſines.

Guerre dans le Vivarais. D'un autre côté Saint-Thomé, qui commandoit dans Saint Laurent en Vivarais, prit ſur les Proteſtans Veſſaux, ſitué entre Privas & Aubenas. Mais tandis que ſes troupes ne penſoient qu'à piller la ville, ſans redouter l'ennemi, la garniſon qui avoit abandonné la place, revint ſur ſes pas conduite par la Rochegude (1), les défit, & tailla en piéces les troupes que le Capitaine Laval dit Perigord amenoit à leur ſecours. En même tems Pierregourde ſe rendit maître de Chalençon, & Saint Romain d'Annonay, d'où ils chaſſerent la garniſon Royale, & mirent de leurs gens à la place. De-là ils ſe retirerent à Nîmes.

Mort du Dans cet intervalle, le Comte de Montgomery fut conduit vers la fin de Mai

(1) Château ſitué à cinq lieuës d'Uſez dans la Paroiſſe de St. Privat de Riviere. *Editeur Anglois.*

Mai à Paris, où on le tint priſonnier, tandis que le Parlement inſtruiſoit ſon procès. Il fut condamné à la mort, comme coupable de leze-Majeſté. Avant que de le conduire au ſupplice, on lui donna la queſtion, pour tirer de lui le nom de ceux qui étoient entrés dans la conjuration, qu'on prétendoit avoir été tramée contre la perſonne du Roi, par l'Amiral de Coligny après la bleſſure qu'il reçut quelque tems avant ſa mort, conjuration, qu'on diſoit avoir été renoüée par le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre. Mais le Comte de Montgomery ſoutint courageuſement la torture ſans rien avoüer. Il alla au ſupplice avec un viſage aſſûré; & du tombereau où on l'avoit mis, jettant quelquefois les yeux ſur le peuple qui s'étoit attroupé à ſon paſſage, il demandoit qu'on priât pour lui. Enfin étant arrivé au lieu de l'execution, il eut la tête tranchée le vingt-ſix de Juin en place de Grêve, vis à vis de l'Hôtel de Ville. Il reçut le coup de la mort avec une conſtance admirable: ſeulement lorſqu'on le tira de priſon pour paroître devant ſes juges, on dit qu'il fut ému à la vûë de ce Sénat reſpectable, & qu'il avoüa qu'après avoir tant de fois regardé avec intrépidité les plus grandes armées tournées contre lui, la ſeule preſence de ces Magiſtrats l'avoit intimidé.

Henri III. 1574.

Comte de Montgomery.

Ainſi mourut Gabriël Comte de Montgomery, après avoir rendu ſon nom fameux par mille belles actions où ſon habileté s'étoit fait connoître. Quinze ans auparavant il avoit eu le malheur de tuer Henri II. dans un Tournoi; & cet accident le conduiſit ſur l'échaffaut, chargé de tous les maux que cette mort cauſa à l'Etat, plûtôt que de ſes propres crimes. Car pour celui de leze-Majeſté dont on l'accuſoit, il ne pouvoit en être recherché après les Edits déja donnés, & ſur-tout depuis la derniere amniſtie; mais il fallut accorder cette ſatisfaction à la paſſion de la Régente, qui vouloit à quelque prix que ce fût la mort d'un homme qui lui avoit enlevé le Roi ſon époux. Bel exemple pour nous apprendre que dans les coups qui attaquent les têtes couronnées, le hazard ſeul eſt criminel, quand même la volonté ſeroit innocente!

Cependant les quarante jours du deüil étoient expirés depuis la mort de Charles IX. Son corps avoit été mis dans un cercuëil de plomb; & pendant tout ce tems-là ſon effigie avoit été expoſée dans le château de Vincennes aux yeux du peuple ſelon la coûtume ordinaire. Elle fut miſe enſuite ſur un char, & conduite en cérémonie juſqu'à l'Egliſe de Saint Antoine à un quart de lieuë de Paris, où on fit le ſervice. Le lendemain douziéme de Juillet, elle fut portée à Notre-Dame de Paris, accompagnée de tout le Parlement en robes rouges. Après le ſervice, l'oraiſon funebre du Roi défunt fut prononcée par Arnault Sorbin de Sainte-Foi, que ce Prince avoit honoré de ſes bienfaits, & qui dans la ſuite compoſa ſa vie. Le lendemain, le corps fut porté avec la même cérémonie à Saint Denis; après un nouvel éloge prononcé encore par le même, il fut inhumé dans la ſépulture de nos Rois: le Cardinal de Lorraine Abbé de ce riche monaſtére, en fit la cérémonie.

Pompe funebre de Charles IX.

Le Prince de Condé cependant étoit à Heidelberg, d'où il écrivit aux conféderés du Languedoc, des lettres datées du premier de Juillet, par leſ-

HENRI III. 1574.

quelles, après avoir loüé leur attachement au parti, il demandoit qu'on lui envoyât les ſommes qui lui avoient été promiſes pour faire des levées, & s'engageoit à leur mener au premier jour les ſecours d'Allemagne. Le douziéme du même mois il publia un manifeſte, où après avoir pris le ciel & la terre à témoin de la droiture de ſes intentions, il rendoit raiſon de ſa conduite. Il inſiſtoit principalement ſur les mauvais traitemens qu'on avoit faits au Duc d'Alençon & au Roi de Navarre, qui n'avoient jamais rien ſouhaité que la paix; & proteſtoit que ni lui, ni ceux de ſon parti, de quelque Religion qu'ils fuſſent, n'avoient en vûë que le bien de l'Etat & leur propre ſûreté, contens de pouvoir ſe mettre à couvert des violences de certains eſprits broüillons, qui ſous prétexte de l'interêt du Roi, pour ſatisfaire leur paſſion, violoient tous les Edits, & troubloient la tranquillité publique.

Manifeſte publié par le Prince de Condé.

Peu de tems après les députés des Egliſes du Languedoc, de la Guienne, & du Dauphiné, s'aſſemblerent à Millaud en Roüergue, pour mettre ordre aux affaires du parti, & convenir du traité qu'on devoit faire avec le Duc de Damville. Là furent dreſſés le ſeize de Juillet dix-ſept articles qui devinrent comme la baſe & le fondement de l'union qui ſe fit enſuite entre les Proteſtans & ceux des Catholiques qu'on nomma (les Politiques.) Ils contenoient en ſubſtance: que le Prince de Condé, qu'on reconnoiſſoit pour Généraliſſime des troupes du parti, promettroit à leurs députés, en preſence de l'Electeur Palatin, & du Prince Jean Caſimir ſon fils, de vivre & de mourir dans la Religion Proteſtante; de travailler par tous moyens à étendre le Royaume de Dieu, à rétablir l'ordre dans le Royaume autrefois très-floriſſant; mais dont les différens états s'étoient confondus pendant les troubles, à faire une réforme utile, tant dans les chefs, que dans les particuliers, & à y maintenir la diſcipline ſans aucune diſtinction de Religion: qu'il s'engageroit ſur-tout à faire ſes efforts pour procurer la liberté du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre, & des Maréchaux de Montmorenci & de Coſſé: que s'ils étoient taxés d'avoir trempé dans la derniere conſpiration, ils ne ſeroient jugés que par le Prince, aſſiſté de perſonnes non ſuſpectes: que le même Prince, comme le plus proche parent du Roi, ſe chargeroit du gouvernement, pour le remettre à S. M. à ſon arrivée en France, ou au Duc d'Alençon, en cas qu'il fût libre avant le retour de Henri: qu'il procureroit enfin, le plûtot qu'il ſeroit poſſible, une aſſemblée libre des Etats du Royaume, pour prendre leurs avis ſur le gouvernement.

Articles d'un Traité projetté avec le Duc de Damville.

On joignit à ces articles quelques autres réglemens, tant pour le gouvernement civil, que pour l'ordre militaire, & le tout fut porté en diligence au Prince de Condé: il étoit alors à Strasbourg, d'où il écrivit au Roi, à qui il envoya une copie de ſon manifeſte; il le prioit en même tems de prendre en bonne part tout ce qu'il avoit fait, aſſûrant S. M. qu'elle n'avoit point de ſujets plus attachés à ſa perſonne, & plus diſpoſés à la paix, que lui & ceux de ſon parti, comme la ſuite le lui feroit connoître.

Nouvel-

Ce fut ce qui donna lieu à de nouvelles conférences, qui ſe tinrent encore

core à Millaud pendant le mois d'Août. Cette fois-là ceux de la Rochelle y députerent Lancelot Voiſin Sieur de la Popeliniere, à qui nous ſommes redevables d'une partie de ces memoires, & le Fevre dit Tillerolles; ils eurent la précaution de prendre un ſaufconduit du Sieur de Biron, ce qui ne plut pas au parti. Le deſſein des Rochelois en envoyant ces députés, étoit de ne pas paroître vouloir ſe diſtinguer des autres provinces du Royaume dans une affaire où il s'agiſſoit de l'interêt commun, & de tâcher en même tems d'engager les autres à la paix: c'eſt ce que fit la Popeliniere dans le diſcours qu'il prononça devant l'aſſemblée, à qui il propoſa de députer à la Reine mere, pour ménager avec elle un accommodement; mais les autres députés ne furent pas de cet avis, perſuadés que tout étant diſpoſé à la guerre, le moindre retardement ſeroit un obſtacle capable de refroidir les meilleures intentions, & d'arrêter tous leurs deſſeins. Henri III. 1574. les conferences tenues à Millaud.

On ſe contenta donc de remercier les députés de la Rochelle de leurs bons avis, & on penſa au plus preſſé: on retoucha le traité projetté avec le Duc de Damville & ceux, qui quoique d'une Religion différente, voudroient s'unir avec eux pour travailler à la tranquillité de l'Etat: on y ajouta encore quelques nouveaux articles. Enfin le neuvieme d'Août on publia au nom des confédérés un écrit en forme de manifeſte, où ils proteſtoient, que ce n'étoit par eſprit, ni de révolte, ni de ſédition, qu'ils avoient pris les armes, mais uniquement pour défendre leur Religion, & pour aſſûrer leurs vies & leurs biens, prêts de mettre les armes bas, auſſitôt que dans des Etats aſſemblés légitimement au nom du Roi, ou de ceux à qui dans l'abſence de S. M. il appartenoit de les convoquer, on pourroit eſpérer de voir établir une paix ſolide, punir les perturbateurs du repos public, & réformer le gouvernement & les tribunaux ſuivant les loix & les Edits. Proteſtation des Confédérés en forme de manifeſte.

Pendant ces conférences la guerre ſe ralluma dans le Poitou & les provinces voiſines: la tréve, qui devoit être de deux mois, n'en dura pas même un entier. Dès le commencement de Juillet la garniſon de Luſignan harcela les milices du Poitou, qui avoient eu ordre de s'aſſembler, tandis que celle de Fontenay-le-Comte s'étant jettée dans le païs Nantois, attaqua & défit cinq cens Arquebuſiers, compoſés la plûpart de la Nobleſſe de Bretagne, à qui elle enleva deux drapeaux. Les hoſtilités recommencent en Poitou.

D'un autre côté dans le Perigord le Sieur de Montferrand Baron de Langoiran, & Gouverneur de Perigueux, capitale de la province, tailla en piéces deux compagnies d'Infanterie conduites par Montal. Voilà à quoi aboutit la politique de la Reine: quelque eſpérance qu'elle donnât de la paix dans les lettres qu'elle faiſoit écrire aux Gouverneurs, dans le fond elle étoit déterminée à la guerre; elle avoit bien pû pour un tems ſuſpendre l'orage qu'elle n'avoit pas crû devoir être ſi fort à craindre. Elle gagna du temps pour aſſembler des troupes; & lorſqu'elles furent prêtes, l'envie qu'elle eut d'accabler tout d'un coup le parti qui lui étoit oppoſé, la précipita dans une guerre, d'où elle ne ſe tira jamais.

L'armée du Roi eut donc ordre de s'aſſembler à Saumur, lieu qui parut propre au rendez-vous des troupes, à cauſe de la Loire & des autres ri-

HENRI III. 1574. vieres qui s'y rendent. Elle étoit commandée par Louïs de Bourbon Duc de Montpenſier. Il avoit ſous lui François le Roy Sieur de Chavigny, Jean Leomont de Pui-Gaillard, Jaques de Clermont d'Amboiſe Seigneur de Buſſy, François du Pleſſis de Richelieu, & pluſieurs autres. On fit la revuë de l'armée, & elle ſe trouva de dix mille hommes. Suivi de ces troupes, & de dix-huit piéces d'artillerie, le Duc de Montpenſier décampa de Saumur le premier jour d'Août, & alla loger le même jour à Montreuil-Bellay, d'où il ſe rendit le lendemain à Ervaux.

Les Proteſtans prennent Saint Maixent, & l'abandonnent.

Les Proteſtans ne s'étoient pas endormis pendant la tréve. Comme ils s'étoient préparés à tout évenement, dès qu'ils apprirent la marche de l'armée du Roi, ils ne crurent pas devoir attendre qu'on les attaquât. Louïs de Saint-Gelais ſurprit d'abord Saint Maixent, où il trouva de grands magaſins de vivres, qu'il fit tranſporter à Luſignan: mais ſçachant que le Duc de Montpenſier approchoit, & ne trouvant ni ſes troupes aſſez nombreuſes pour lui faire tête, ni Saint Maixent aſſez fort pour entreprendre de le défendre, il abandonna la place.

Le Duc y mit garniſon, & tira de-là vers Luſignan. A Voüille il tint conſeil de guerre, pour déliberer ſur les expeditions de la campagne. On convint de ne point penſer au ſiége de Luſignan, dont le ſuccès ſeroit dangereux & incertain, & de faire celui de Fontenay. Cette place étoit plus voiſine de la Rochelle, qu'on avoit deſſein de ſerrer de près, & elle n'avoit encore alors nulles fortifications. On repréſenta qu'elle étoit environnée de marais, qui pendant l'hyver la rendroient inacceſſible; que ſi on donnoit le tems à l'ennemi de la fortifier, dès que les pluies ſeroient arrivées elle deviendroit imprenable. Le ſiége fut donc réſolu. Pour fournir aux fraix, on mit toutes les villes des environs à contribution. Les unes payerent; celles qui ne le firent pas donnerent des cautions, & ſur leurs promeſſes Amaury Bourguignon, riche marchand de Niort, s'engagea à fournir l'armée de vivres pendant tout le ſiége.

Succès de l'Armée du Roi.

Tandis qu'on faiſoit ces préparatifs, le Duc de Montpenſier, pour occuper ſes troupes, ſe rendit maître des châteaux de la Forêt ſur Seure, de Cherveux, & d'Aunay. De-là il ſe preſenta devant Melle, où commandoit Tournecoupe, qui n'avoit qu'une garniſon très foible, & qui fut pendu avec douze de ſes ſoldats, pour avoir ôſé attendre le canon.

Enſuite le Duc détacha de Chavigny avec cinq cens hommes de Cavalerie, pour couper la communication de Marans & de la Rochelle; & commanda Philippe de Châteaubriand des Rochesbaritaut pour attaquer l'iſle avec les régimens de Jean de Beaumanoir de Lavardin, & de Jean de Coëme Lucé, & les compagnies des Capitaines la Rouſſiere, des Bruïeres, & de Beaulieu. Ce fut dans cette attaque que fut tué le Capitaine Paillerie. D'abord les Proteſtans parurent vouloir ſe défendre; mais ſe ſentant trop foibles pour tenir dans une ſi mauvaiſe place, ils l'abandonnerent, & rentrerent dans la Rochelle par le canal de Beraud. Le Duc de Montpenſier fit entrer dans Marans le Capitaine la Rouſſiere avec les compagnies des Capitaines des Bruïeres & de Beaulieu, à qui il en confia la garde.

Dans ce tems-là Pierre la Boiſſiere Briſſon de Fontenay-le-Comte s'introduiſit

troduiſit dans la Rochelle; il étoit frere de ce fameux Barnabé Briſſon, qui occupa depuis les premieres charges de la robe, & qui ſe diſtingua encore plus par ſon eſprit & ſon érudition. Mais il s'en falloit beaucoup qu'il ne lui reſſemblât. C'étoit un homme vain & entreprenant, qui commença d'abord par tâcher de perſuader aux Rochelois, au nom de la Reine, d'accepter les conditions que de Gadaigne leur avoit offertes, & de penſer une bonne fois à la paix, plûtôt que de fomenter les troubles du Royaume. Il joignoit meme à ſes diſcours des prieres & des avis qu'on auroit cru partir d'un homme fort affectionné au bien de l'Etat; mais comme il vit qu'il ne réüſſiſſoit pas auprès de ces gens, que le peu de bonne foi de ceux qui juſqu'alors avoient traité avec eux, mettoit en garde contre ſes conſeils, il eut la hardieſſe, ou l'impudence, de vouloir ſéduire de la Nouë. HENRI III. 1574.

Celui qui l'avoit engagé à cette démarche étoit Jean la Haye Lieutenant de Poitou, dont nous avons parlé, qui tenoit déja quelque Cavalerie toute préte pour l'appuyer. De la Nouë avoit de la droiture; & la Haye plus délié, lui en ayant ſouvent fait accroire, penſoit qu'il ſeroit auſſi aiſé de le corrompre, que de le tromper. Mais dès que la Boiſſiere s'ouvrit à lui, & que de la Nouë vit qu'on cherchoit à l'ébloüir par les promeſſes magnifiques qu'on lui faiſoit, & les ſommes conſidérables qu'on lui offroit de la part de la Reine, ce grand homme répondit froidement: qu'il n'avoit point d'autre interêt que celui du bien public: qu'il n'avoit pris les armes que pour la liberté de conſcience, & le maintien des Edits: qu'il les mettroit bas, dès qu'il verroit quelque ſûreté pour lui & pour ſes freres; & qu'il n'attendroit pas qu'on mît d'autres conditions à ſon obéïſſance; enfin qu'il devoit ſçavoir qu'un homme de cœur, à qui l'honneur eſt plus cher que la vie, ne met jamais à prix ſa fidélité. Ainſi échoüa le deſſein de la Boiſſiere, qui ne ſervit qu'à le rendre ridicule.

Sur ces entrefaites les Proteſtans ſe rendirent maîtres de Caſtres. Cette ville eſt ſituée dans l'Albigeois ſur la petite riviere de Goud. Vis-à-vis, & de l'autre côté de l'eau eſt Ville-Godou, qui tient aujourd'hui à la ville; & ſur la riviere ſont deux moulins, l'un du côté de Caſtres, l'autre du côté de Ville-Godou. Ce dernier eſt joint aux remparts par un mur de communication. Enfin environ à trente pas hors de la ville eſt un château appartenant à un bourgeois de Caſtres, nommé Roquecourbe. Il eſt bâti de pierre & de briques; & quoiqu'il n'ait, ni foſſés, ni fortifications, il ne laiſſe pas de ſervir en quelque ſorte de citadelle. Du reſte la place eſt très foible: comme la pierre y eſt rare, les murs ne ſont que de terre, flanqués de diſtance en diſtance de quelques tours, & accompagnés d'un foſſé qui n'eſt pas fort profond. Caſtres repris par les Proteſtans.

Caſtres, qui avoit appartenu aux Proteſtans, étoit revenu au Roi. Saint-Felis ſucceſſeur de la Cruſette, commandoit dans la place avec une garniſon de deux cens Corſes, à qui on avoit joint deux enſeignes de François, & deux autres des habitans-mêmes. Terrides Sieur de Serignac paſſa parlà à ſon retour des conférences de Millaud; il étoit accompagné d'Aſtarac Fontrailles, de Jean-Antoine Levis d'Odou, de Verglac, de Monbeton, de la Popeliniere. Les confédérés le prierent de faire quelque entrepriſe ſur

HENRI III. 1574. ſur cette ville. Leur parti n'étoit pas puiſſant dans la province : ils n'étoient maîtres que de Pui-Laurens, de Soréſe, de Saint Paul, de Damiate; & le Vicomte de Paullin avoit déja fait quelque tems auparavant une tentative ſur Caſtres, qui ne lui avoit pas réüſſi. De Terrides Sieur de Serignac entreprit de ſurprendre cette place, il tira des garniſons voiſines huit cens Arquebuſiers, & deux cens hommes de Cavalerie, commandés par Senegas & Demiez Gouverneurs, l'un de Saint Paul, & l'autre de Damiate, & marcha vers la ville.

Il arriva au point du jour au pied des murailles; auſſi-tôt il rangea ſes troupes en bataille du côté du moulin de Ville-Godou, & fit donner en même-tems l'eſcalade au rempart & au moulin. Déja ſes ſoldats avoient gagné le parapet, lorſqu'ils ſe virent arrêtés par ce mur de communication, dont nous avons parlé. Ils ne ſe découragerent pourtant pas. Une des échelles rompit ſous le poids des troupes qui montoient en foule; on en fit ſur le champ venir une autre, & les ſoldats retournerent à l'aſſaut avec une nouvelle ardeur, & plus d'intrépidité que jamais.

Cependant la garde s'étant éveillée au bruit, mit l'allarme dans la ville. Les aſſaillans ſe virent en un inſtant attaqués du côté du moulin, & du château de Roquecourbe, d'où les aſſiégés faiſoient pleuvoir ſur eux une grêle de coups d'arquebuſes. Cela les fit réſoudre de commencer par s'emparer du moulin. Il leur fut livré par le Meûnier; lui-méme leur en ouvrit les portes, & voulut par-là ſe venger de Saint-Felis, qui avoit refuſé de lui faire juſtice d'un ſoldat, qui avoit corrompu ſa femme. Là les ſoldats de Serignac ſe cacherent un moment: cependant le reſte des troupes ſe rendoit maître du mur; & ayant gagné une guérite, ils l'enfoncerent, deſcendirent dans le foſſé, s'emparerent de quelques tours, & égorgerent la garde. De Verglac de ſon côté ayant fait enfoncer à coups de marteau la herſe de fer qui fermoit le moulin, s'ouvrit un paſſage à la ville. Il y eut encore là quelque réſiſtance; mais enfin les Proteſtans s'en rendirent maîtres: deux cens hommes, tant de la garniſon, que des bourgeois, furent paſſés au fil de l'épée. Jamin Lieutenant de Saint-Felis, & le Capitaine Antoni furent de ce nombre. Saint-Felis ſe ſauva; pluſieurs autres en firent de méme; quelques-uns ſeulement ſe noyerent en voulant paſſer le Goud. Cinquante Corſes, qui s'étoient refugiés dans le château de Roquecourbe demanderent quartier: on le leur accorda, & de Serignac les fit conduire en lieu de ſûreté; pour Roquecourbe, on le retint priſonnier. La ville fut pillée, & on y trouva des armes en grand nombre, & de toute eſpéce. Après cet exploit de Serignac fit entrer dans la place deux cens hommes de garniſon; & avec trois cens Arquebuſiers, & deux cens hommes de Cavalerie, il partit pour le Lauraguais, où il alla tenir les Etats de la province.

Libelle contre la Reine Régente.

Ce fut en ce tems-là que parut un libelle, où la Régente étoit dépeinte avec les couleurs les plus noires: on y déchiroit ſans pitié ſa réputation; on la chargeoit de toutes ſortes de crimes, vrais ou faux; enfin on ne trouvoit point de comparaiſon qui lui convint mieux, que celle de Brunehaud, fille d'Athanagilde Roi d'Eſpagne, épouſe de Sigebert Roi de Mets; & on lui pronoſtiquoit une fin auſſi funeſte, que celle de cette méchante femme.

Cette

Cette Princeſſe de ſon côté ſe flatant d'avoir mis ordre à tout, autant que les conjonctures pouvoient le permettre, ſortit de Paris, paſſa par Troyes, & alla à Dijon: de-là elle ſe rendit à Châlons ſur Saone le dix-neuf d'Août, & arriva à Tournus, célébre par la riche Abbaye qui porte ce nom. Là elle fit faire la revûë de ſix mille Suiſſes, qu'elle avoit fait venir dans le deſſein de s'en ſervir pour la guerre qu'elle méditoit : elle avoit auſſi chargé Gaſpard de Schomberg de lui lever quelques troupes de Cavalerie Allemande; & ce Seigneur étant allé juſques à Sacile en Frioul trouver le Roi pour prendre ſes ordres, s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion. De Tournus la Reine alla à Lyon, où elle vit Philippe de Croy Duc d'Arſchot, qui s'y étoit arrêté à ſon retour d'Eſpagne pour attendre l'arrivée de Henri: de-là elle s'avança au devant de S. M. HENRI III. 1574. Elle va au devant du Roi.

Tandis que la France gémit de ces maux, dont nous étions alors agités, l'univers Chrétien nous offre un ſpectacle, qui ſans nous toucher de ſi près, ne peut pas nous être moins ſenſible: je parle des progrès que le Turc fit cette année en Barbarie & en Moldavie. Si le ſouvenir de ces triſtes évemens, où nous ſommes intereſſés nous-mêmes, n'eſt pas capable de nous faire oublier nos malheurs, ce ſera du moins pour nous une eſpéce de conſolation de voir que nous n'étions pas les ſeuls malheureux.

Selim ne pouvoit pardonner aux Eſpagnols leur derniere expedition d'Afrique, & comme il n'ignoroit pas qu'ils avoient aſſez d'affaires en Flandre, il étoit déterminé à s'en venger: il en étoit d'ailleurs vivement ſollicité par Occhiali, (1) qui ſe chargeoit d'arrêter les progrès de la nouvelle citadelle qu'on élevoit à Tunis, & de faire repentir Philippe II. de ſes ſuccès; il avoit même ôſé répondre au Grand Seigneur de la priſe de la Goulette. Sur ces aſſûrances le Sultan fit écrire aux Deys de Tripoli, d'Alger, de Carvan, & aux petits Rois de ces cantons, vaſſaux de la Porte, d'aſſembler leurs troupes, de faire des magaſins, & de ſe tenir prêts à joindre la flotte nombreuſe qu'il avoit réſolu d'envoyer en Afrique au commencement de l'été. Ses ordres furent exécutés ponctuellement. Expeditions des Turcs en Afrique.

Serbellone fut inſtruit de ces meſures; & la vûë des malheurs qui alloient arriver l'affligea ſenſiblement : c'étoit malgré lui qu'on lui avoit conſervé le commandement de la citadelle, qu'on avoit commencé d'élever l'année précédente. Depuis ce tems-là quelque diligence qu'il eût apportée, quelque ſoin qu'il eût pris pour en hâter la conſtruction, il n'avoit pû encore la mettre en état de défenſe. Soit lenteur de la part des Miniſtres d'Eſpagne, ſoit leur jalouſie des ſuccès de Dom Juan d'Autriche, on ne tenoit rien à Serbellone de tout ce qu'on lui avoit promis, ou on lui fourniſſoit ſi peu de choſe, qu'à l'arrivée de la flotte des Turcs tous les ouvrages étoient encore imparfaits: les murs avoient à peine dix pieds d'élevation dans leur plus grande hauteur; pas un parapet n'étoit commencé; les foſſés n'étoient ni élargis, ni approfondis; on n'y avoit pas même encore travaillé dans certains endroits; & les chemins couverts étoient ſi

(1) C'eſt le nom que nos Hiſtoriens lui donnent; les autres l'appellent *Uluccbiali*, en latin, *Uluzalis*.

HENRI III. 1574.

ſi peu avancés, qu'on s'étoit contenté juſque-là d'applanir le terrain, & de tracer l'ouvrage. D'ailleurs les quatre grands baſtions qu'on vouloit élever au-delà du foſſé du côté de la campagne, pour défendre les approches du chemin couvert, n'avoient pas été portés à quatre ou cinq pieds de hauteur. Enfin quoiqu'on eût renverſé les murailles qui ſéparoient la ville de la citadelle, elles n'étoient pas tellement détruites, que leurs ruïnes ne commandaſſent encore le nouveau fort en bien des endroits.

Ce qui inquiétoit le plus Serbellone, c'étoit la multiplicité des choſes qui reſtoient à faire : car il falloit achever de ruïner ces vieux murs qui commandoient la citadelle, & l'ouvrage étoit conſidérable ; élever deux tours pour loger les gardes ; bâtir des caſernes ; préparer des magaſins, tant pour les vivres, que pour les munitions de guerre ; tranſporter tout cela du lac dans le fort ; faire des moulins ; creuſer des citernes, & les remplir d'eau. On en fit une ſi grande proviſion, qu'on n'en manqua jamais pendant tout le ſiége, & qu'il ſe trouva même encore après, ſept citernes auxquelles on n'avoit point touché.

Or pour exécuter tout cela, Serbellone n'avoit, ni argent pour payer les troupes & les ouvriers, ni matériaux, ni fers, ni cloux, ni outils, ni architectes, ni manœuvres. On ne lui envoya pas même les quarante galéres qui devoient arriver au commencement du printems, dont l'équipage auroit pû lui être d'une grande utilité à differens uſages. Dom Bernardin de Velaſco, qui devoit commander les ouvriers, ne parut qu'à la mi-Juin ; & quoiqu'il ne pût s'empêcher d'en croire ſes propres yeux, il ne s'en émut pas davantage. Ni la vûë du beſoin preſſant où l'on étoit, ni les priéres de Serbellone, rien ne put le toucher. On eût dit qu'il craignoit de paroître moins négligent à s'acquitter des devoirs de ſa charge, que tous les autres. On ne peut pas même excuſer entiérement la conduite de Dom Juan. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas non plus abſolument condamnable. Sur les ordres de Philippe, qui lui ordonnoit de paſſer dans le Milanez, il s'étoit arrêté à Vigevano ; & il ſe rendit à Naples, dès qu'on eut des nouvelles plus certaines de la flotte des Turcs.

Situation de Tunis & de la Goulette.

La ville de Tunis eſt ſituée dans cette partie de la côte d'Afrique, qui forme un golphe entre le Cap-Bon & le Cap-Zafran, aſſez proche du lieu où étoit Carthage, dont les ruines & les aqueducs conſervent encore de nos jours des reſtes de leur ancienne grandeur ; au-deſſous du Cap-Zafran, on trouve Porto-Farina, où la mer forme une anſe très ſûre & commode, & non loin de-là eſt Biſerte, célébre par les guerres des Maures. Pluſieurs la croyent bâtie dans l'endroit même où étoit le camp de Scipion. * Entre Porto-Farina & Biſerte, coule la fameuſe riviere de Marmol ou Megerada. Pour Tunis, il eſt bâti plus avant dans les terres, environ à ſept milles de la mer, dans un angle rentrant que forme le rivage. Les vaiſſeaux qui paſſent ſur cette côte, ont peine à reconnoître cette ville, & on peut l'appeller également méditerranée, ou maritime. La place communique à la mer par un grand lac, qui fut autrefois le port de Carthage, capable de contenir les flottes les plus nombreuſes. Il a vingt milles de tour, & ſept milles de longueur & de largeur. Mais il a été gâté par le tems, qui

* Publius Cornelius, qui a donné le nom à ce que M. de Thou appelle :

qui détruit tout, & par le peu de ſoin de ceux qui en ont été les maîtres. Les terres & les ſables qui y ont été jettés par les pluies & les torrens, ou par les égoûts de la ville, l'ont preſque entiérement deſſéché. Ce n'eſt plus qu'un marais bourbeux, qui n'eſt pas navigable. Un petit bras de mer paſſe ſeulement au milieu du lac, & peut conduire à la place quelques barques plattes; car il a trop peu de profondeur pour porter de grands vaiſſeaux. Enfin vers le milieu du lac eſt une petite iſle un peu éloignée du bras de mer, qui paſſe au travers, auquel pourtant elle communique par un autre bras dont elle eſt environnée; enſorte que des petits bateaux peuvent auſſi y aborder. HENRI III. 1574. *Cornelia Caſtra.*

Sur une des côtes qui forment l'entrée du lac étoit un ancien fort, dont l'Empereur Charles V. ſe rendit maître, & qu'il fit fortifier à la moderne. Mais ſur ce qu'on lui fit remarquer enſuite que le terrain étoit trop étroit pour comporter de grands ouvrages, il fit élever une nouvelle fortification, qui renfermoit même la côte oppoſée, & qu'il flanqua de ſix baſtions de grandeur raiſonnable. Par-là le bras de mer, qui couloit auparavant au pied de l'ancien fort, paſſa au travers de la nouvelle forteresſe, qui formoit une eſpéce de goulot. Ce fut pour cela qu'on la nomma la Goulette.

Dès qu'on ſçut en Eſpagne la réſolution de la Porte, on envoya ordre en Barbarie d'abandonner Biſerte; de faire paſſer François Doria (1) à la Goulette avec deux cens Eſpagnols; & de prendre deux mille Eſpagnols & autant d'Italiens, pour mettre dans le nouveau fort. On ordonnoit en même tems de former des troupes des Capitaines Martin de Benavides, Gonzales de Barahona, Antoine de Velaſco, & Pierre d'Arteida, un corps de deux mille Eſpagnols, qu'on rempliroit d'Italiens, ſi les Eſpagnols ne ſuffiſoient pas pour faire le nombre complet. Ceux-ci étoient deſtinés à entrer dans la citadelle. Les Italiens devoient être commandés par Vallacerca, Camille Bartoli, Rodomont Beccario, Loüis Belviſo, & Jean-Baptiſte Mancebio. On commandoit de licencier le reſte des troupes. Meſures que prend l'Eſpagne contre le Turc.

Conformement à ces ordres Dom François d'Ayala ſortit de Biſerte avec ſes troupes, qu'il conduiſit à la Goulette, où Serbellone fit entrer quatre enſeignes d'Eſpagnols & autant d'Italiens. En même tems il reçut le premier jour d'Août (2) des lettres du Cardinal de Granvelle Viceroi de Naples, qui lui donnoit avis de l'arrivée de la flotte Turque, & qui lui ordonnoit de paſſer à la Goulette, de faire une viſite exacte de la place, & d'aider de tout ſon pouvoir & de ſes conſeils le Gouverneur Dom Pedre Puerto-Carrero.

Ce Géneral exécuta ponctuellement ſa commiſſion. Il ſe tranſporta à la Gou-

(1) Au lieu de François Doria, & de D. François d'Ayala, dont il eſt parlé douze lignes plus bas, & qui paroiſſent être la même perſonne, il faut peut-être lire D. François d'Avila, à qui dans le livre cinquante-cinq M. de Thou dit qu'on avoit donné le gouvernement de Biſerte. *Editeur Anglois.*

(2) Ce doit être le premier Juillet. Les dates qui ſuivent, prouvent la neceſſité de cette correction.

HENRI III. 1574. Goulette, & après avoir visité la place, il avertit Puerto-Carrero de plusieurs défauts assez considérables qu'il y remarquoit. Le plus essentiel étoit que pour favoriser l'usage du canon, on avoit fait le parapet de deux pieds plus bas qu'il ne l'est ordinairement. Serbellone fut donc d'avis qu'on l'élevât encore de deux pieds, persuadé qu'on doit pourvoir à la sûreté des troupes préferablement à la commodité de l'artillerie, qui souvent est inutile. Sur ce que le Gouverneur pour s'en excuser représenta qu'il n'y avoit point de terre dans le fort, Serbellone lui fit remarquer qu'il n'y avoit qu'à couper le terreplain du rempart, & que le parapet s'éleveroit à mesure que le terrain que les troupes devoient occuper, deviendroit plus bas. Il fut encore d'avis d'exhausser les fortifications qu'on avoit ajoutées aux anciens murs du fort intérieur. Pour cela il repassa à Tunis, d'où il envoya à Puerto-Carrero deux compagnies d'ouvriers avec les bois & les outils nécessaires pour executer l'ouvrage.

Flotte nombreuse des Turcs. La flotte Turque parut sur les côtes de Barbarie le treize de Juillet. Elle étoit composée en tout de deux cens quatre-vingt-dix voiles. Dans ce grand nombre on comptoit deux cens soixante vaisseaux de guerre, dont deux cens trente étoient de la premiere grandeur, & trente plus petits. Le reste de la flotte n'étoient que des vaisseaux de transport de differentes espéces. Elle moüilla au cap de Carthage, où elle est resta un jour à l'ancre. Le lendemain les troupes firent leur descente. Il y avoit dans l'armée des Turcs quarante mille hommes, parmi lesquels on comptoit sept mille Janissaires. Ulucchiali étoit Amiral de la flotte, & Sinan Bacha d'Esclavonie commandoit les troupes de débarquement. Ce dernier étoit grand homme de guerre; & Selim qui l'avoit fait son gendre à cause de son mérite, lui avoit confié tout le soin de cette expédition.

Ils assiégent & prennent Tunis. Sinan entreprit de faire en même tems le siége de Tunis & celui de la Goulette. Aydar bacha de Carvan fut commandé avec les troupes de sa province & quatre mille hommes de la flotte, pour aller attaquer la ville. On lui donna encore huit grosses piéces d'artillerie, & autant de moyennes. Le vingt-sept Juillet il étoit déja logé dans les deux fauxbourgs. Aussi-tôt les Espagnols firent une sortie sous la conduite de Pagan Doria, où les Turcs furent repoussés. Car Serbellone voulant obliger l'ennemi de diviser ses forces, & le fatiguer, avoit d'abord résolu de défendre la ville. Mais voyant ensuite les Turcs plus forts qu'il ne se l'étoit imaginé, après avoir fait faire une charge vigoureuse, il abandonna la ville & le vieux château. Il ramassa ses troupes qu'il avoit partagées dans differens quartiers, & se retira le même jour dans la nouvelle citadelle, sans avoir perdu un seul homme. Les soldats qui gardoient la tour de Morabit, la quitterent aussi, & vinrent se rendre auprès de lui. Mulei-Hamet fit la même chose. Il s'étoit chargé d'empêcher par ses courses le transport des convois au camp ennemi. La desertion de ses troupes, qui passerent toutes du côté des Turcs, ne lui permit pas d'executer sa promesse; & il fut obligé de se réfugier auprès de Serbellone.

L'action de ce Géneral ne fut pas généralement approuvée. On l'accusoit de s'être piqué mal-à-propos de tenir la parole qu'il avoit donnée à Dom

Dom Juan de défendre la nouvelle citadelle, & de n'avoir pas préféré à ce prétendu point d'honneur la conſervation d'une place ſi avantageuſe & ſi importante au Roi d'Eſpagne & à tous les Princes Chrétiens. Car on diſoit hautement, qu'il auroit empêché la priſe de la Goulette, s'il s'y étoit renfermé avec toutes ſes troupes. Mais ce grand homme crut qu'il ſuffiſoit pour ſa gloire de conſerver la place dont on lui avoit confié la défenſe; ſûr que la perte de l'autre ne pourroit être imputée qu'à la negligence ou à la lâcheté des Eſpagnols. HENRI III. 1574.

Après la priſe de Tunis, les Turcs tournerent toutes leurs forces contre la Goulette. Ils éleverent une batterie de quatre piéces de canon ſur la colline la plus proche de l'endroit où ils avoient fait leur deſcente, pour couvrir leurs travailleurs, & commencerent à ſe retrancher devant la place. En ſept jours leurs lignes furent achevées: ils avoient formé leur attaque de front; & malgré les ſorties fréquentes des Eſpagnols, qui nettoyerent pluſieurs fois la tranchée, ils la conduiſirent juſques ſur le bord du foſſé. Enfin au bout de treize jours ils ſe virent en état de battre la place, qu'ils foudroyerent en même tems du côté de la mer, & du côté du lac. Ils travailloient auſſi pendant ce tems-là à tirer un retranchement devant la nouvelle citadelle. Il s'y donna pluſieurs petits combats, dont le ſuccès fut aſſez égal de part & d'autre. Attaque de la Goulette.

Ces nouvelles obligerent Dom Juan d'Autriche de ſe rendre à Génes à grandes journées. Il s'y embarqua pour Naples, où il arriva le douziéme jour d'Août. Une tempête furieuſe qui s'éleva alors, & qui dura pluſieurs jours, ſembla être pour lui d'un ſiniſtre préſage. L'Amiral & tous les vaiſſeaux qui ſe trouverent ſur la côte de Génes, ou dans le port, furent fracaſſés. Enfin D. Juan voyant fort peu d'apparence au ſecours qu'on lui avoit fait eſpérer, ſe rendit à Palerme avec quelques vaiſſeaux. Il y trouva Marcel Doria, qui y étoit abordé dès le dix-ſept (1) de Septembre; il amenoit au Prince les troupes qu'il avoit levées en Italie par ſes ordres.

Cependant il y avoit quarante jours qu'on n'apprenoit aucunes nouvelles du ſiége de Tunis; ce qui en donnoit fort mauvais augure. Avant l'arrivée de Dom Juan, Charles d'Arragon Duc de Terra-Nuova, & Viceroi de Sicile, avoit déja dépêché en Barbarie deux galéres legeres, ſur leſquelles il avoit mis trois cens Eſpagnols, tous gens choſis. Elles ne portoient que ces troupes; & le Viceroi avoit promis la liberté à toute la chiourme, en cas que ce ſecours entrât heureuſement dans la place; mais la tempête les avoit empêchées de faire route, & elles avoient été obligées par le vent contraire de rentrer dans le port de Palerme. D. Juan les fit remettre en mer avec quatre autres galéres commandées par Gilles d'Andrada, qui eut ordre de les eſcorter. On fut encore long-tems ſans ſçavoir ce qu'elles étoient devenuës. Le Prince, que cette incertitude inquiétoit, fit partir Alfonſe Baçan avec huit galéres, & lui ordonna de s'avancer juſqu'à la hauteur

(1) Au lieu de XV. Kal. Oct. c'eſt-à-dire, le dix-ſept de Septembre, il faut lire XV. Kal. Septemb. c'eſt-à-dire, le dix-huit d'Août.

HENRI III. 1574. Suite de cette attaque.

teur de la Favigliana. Baçan partit, & revint ſans avoir pû en apprendre de nouvelles.

Les Turcs de leur côté foudroyoient la Goulette. Leurs batteries tiroient continuellement, & elles eurent bientôt fait une brêche conſidérable au mur extérieur. Les Infidèles voulurent ſe rendre maîtres d'un chemin couvert qui menoit à la mer. On ſe battit-là pendant pluſieurs jours. Les Eſpagnols le défendoient vigoureuſement, & les Turcs n'avoient encore eu ſur eux aucun avantage, lorſque Puerto-Carrero, qui n'avoit rien de recommandable que ſa naiſſance, & qui n'étoit pas capable de défendre la place où il commandoit, réſolut d'abandonner ce poſte. Les Officiers, tant Italiens, qu'Eſpagnols, eurent beau s'y oppoſer, aſſûrant qu'ils arrêteroient encore deux mois l'ennemi à cette attaque: le Gouverneur proteſta qu'il ne dégarniroit point le fort, pour défendre un ouvrage, qui ne tiroit point à conſéquence pour la ſuite, & que les murs ſuffiſoient pour mettre la place en ſûreté. Ainſi le chemin couvert fut abandonné; & les Turcs y firent un logement.

Ce malheur fut ſuivi d'un autre. Une mine qu'on avoit conduite heureuſement ſous la tente de Sinan Bacha, étoit prête à joüer lorſqu'elle fut découverte par la trahiſon d'un Eſpagnol qui paſſa dans le camp des Infidèles. Il en fut bien recompenſé par Uluechiali, qui l'exhorta à attirer après lui autant de ſes camarades qu'il en pourroit corrompre. Le traître, après avoir violé la foi qu'il devoit à ſon Dieu & à ſon Roi, ſe laiſſa aiſément perſuader. Il parut pluſieurs fois au pied des remparts, & repréſentant aux ſoldats de la garniſon la fortune qu'il avoit faite & qui les attendoit eux-mêmes, il mit tout en uſage pour les engager à ſuivre ſon exemple.

Cependant le canon des Turcs avoit ruiné une grande partie de la muraille. Déja ces Infidèles avoient conduit leur tranchée juſques ſur le bord du foſſé du côté de Carthage; ils la ſoutinrent encore de pluſieurs petits forts qu'ils éleverent de diſtance en diſtance. Uluechiali contribua beaucoup à ces progrès du ſiége. Il étoit par-tout, encourageant les travailleurs par ſes diſcours & ſon exemple, & plus encore par ſes libéralités. Il fit venir au camp tout l'équipage des vaiſſeaux, & cinq cens chameaux qui ſervoient au tranſport des matériaux. Enfin tous les préparatifs étoient faits pour combler le foſſé; tandis que d'un autre côté le Bacha de Carvan ne preſſoit pas moins vivement le ſiége de la citadelle de Tunis. Il étoit pourtant ſouvent arrêté par les fréquentes ſorties des aſſiégés. Dans ſept actions qui s'y paſſerent, les Turcs perdirent chaque fois plus de cinq cens hommes; ils furent enfin obligés de réünir toutes leurs forces, pour ſoutenir les attaques vigoureuſes des Eſpagnols.

Dans cette extrémité, Puerto-Carrero qui étoit ſans expérience, & qui reconnut trop tard la faute qu'il avoit faite d'abandonner le chemin couvert, n'eut d'autre reſſource que dans Serbellone; il envoyoit vers lui à chaque inſtant pour lui demander du ſecours. Serbellone de ſon côté apportoit de bonnes raiſons pour s'en défendre; cependant il ſe laiſſa toucher lorſqu'il vit les ennemis ſur le bord du foſſé, prêts à le combler. Il appréhenda

Digitized by Google

henda que la peur ne fît faire quelque mauvais pas à Puerto-Carrero ; & quoique ſa place fût encore foible & toute ouverte, & qu'il eût par conſéquent lui-même plus beſoin de ſecours que le Gouverneur, il lui envoya Oſio Mendana, Fernando Gomez, & Fabrice Sanminiati habile ingénieur. Ils furent ſuivis de ſix cens Arquebuſiers, tous braves gens, commandés par Tibere Bocca-fuſca Calabrois, par Lelio Cavalertana, Juan de Figueroa, & Pierre Manuele. HENRI III. 1574.

Les Infidèles qui avoient dans leur armée des pionniers en abondance, avoient déja pouſſé leurs tranchées juſqu'à l'embouchure du canal qui paſſe au travers du lac. Leur intention étoit d'en fermer l'entrée, & de le rendre inutile aux Eſpagnols. Cependant ils ne purent en venir à bout. Pendant tout le ſiége ce chemin fut toujours libre aux Chrétiens. Ainſi les Turcs ſe contenterent de dreſſer quelques batteries ſur les collines qui commandoient le lac, pour empêcher le paſſage des ſecours qu'on voudroit envoyer de Tunis à la Goulette. Ils continuerent auſſi leur attaque vers le foſſé, du côté qui regarde Carthage, & vinrent à bout de le combler à force de troncs d'arbres, de ſacs de laine, de faſcines, de tonneaux pleins de vaſe & de bourbe, & d'autres matiéres propres à cet uſage : enſuite ils éleverent des cavaliers capables de tenir trente hommes de front ; il y en avoit un ſur-tout d'une hauteur prodigieuſe, qu'ils oppoſerent au baſtion de Saint-Pierre, & ſur lequel ils dreſſerent une batterie de treize piéces de canon qui tonnoient continuellement. On remarqua que pendant un mois il s'étoit tiré par jour plus de mille coups.

Quelque vive pourtant que fût cette attaque, les aſſiégés étoient encore plus incommodés par les trahiſons & les deſertions continuelles des ſoldats de la garniſon, qui alloient ſe rendre au camp ennemi. On découvrit même un ſoldat Eſpagnol qui avoit fait complot de mettre le feu aux poudres. Le traître fut pendu.

Peu de tems après Serbellone reçut des lettres du Cardinal de Granvelle & du Duc de Seſſa, à qui Puerto-Carrero avoit fait ſçavoir l'extrémité où il étoit réduit ; ils exhortoient Serbellone à faire tous ſes efforts pour ſecourir le Gouverneur, juſqu'à abandonner même la citadelle de Tunis, & paſſer à la Goulette avec toutes ſes troupes, s'il n'étoit pas poſſible de la conſerver autrement.

Sur ces lettres, Serbellone aſſembla le Conſeil de guerre dans le logis d'André de Salazar, qu'une bleſſure retenoit au lit. Avant que de prendre aucune réſolution, ce Géneral voulut avoir l'avis de Zenoguera, à qui on avoit donné le commandement du lac, & le ſoin des convois ; & il apprit qu'il étoit impoſſible de tranſporter plus de quatre cens cinquante hommes par chaque voyage, par-là il comprit qu'il faudroit au moins ſix voyages pour tranſporter toutes ſes troupes au ſecours des aſſiégés, comme les lettres le marquoient. Il fit encore réflexion qu'une ſeule tentative manquée, perdroit l'une & l'autre place. Sur cela il réſolut de tirer de toutes ſes troupes quatre cens hommes des plus braves, & de ſe jetter lui-même à leur tête dans la Goulette ; mais ſon deſſein fut deſapprouvé de

HENRI III. 1574. de tous les Officiers, & ils proteſterent qu'ils ne ſouffriroient point qu'il abandonnât ſa place, pour courir à la défenſe de l'autre.

Ce furent Dom Martin d'Acunna & Dom Diégue Maldonat, qu'on chargea de cette commiſſion. On leur donna deux cens Eſpagnols & autant d'Italiens commandés par Hercule de Piſe. En même tems on avertit le Seigneur d'Acunna & Pierre Bobadille, d'encourager Puerto-Carrero; de lui repréſenter que les choſes n'étoient pas en ſi mauvais état qu'il le marquoit, pourvû que lui-même ſe montrât tel qu'il devoit être; que la ſituation de ſa place ne permettoit pas aux ennemis de l'attaquer en grand nombre par aucun endroit; que le ſeul baſtion de Saint-Pierre étoit le plus expoſé, parce que les Turcs en avoient comblé le foſſé; mais qu'il avoit des troupes ſuffiſamment pour le défendre, & que le terrain même ne lui permettroit pas d'y placer toutes celles qu'on lui envoyoit.

Le ſecours entra heureuſement dans la place; & le lendemain qui fut le vingt & un d'Août, les Turcs donnerent un aſſaut général. Le combat dura ſept heures avec un acharnement égal de part & d'autre, & les Infidéles n'abandonnerent la bréche que ſur le ſoir. Leur perte fut grande; mais la victoire coûta cher aux Eſpagnols: ils perdirent deux cens hommes, & en eurent trois cens de bleſſés. Après la fatigue de cette journée, dès le lendemain il leur fallut ſoutenir une nouvelle attaque. Celle-ci ne dura que deux heures, & les aſſiégés y perdirent fort peu de monde; mais la plûpart reſterent ſi abbatus, qu'à peine pouvoient ils manier leurs armes.

Serbellonc leur envoya donc un nouveau renfort d'Infanterie commandé par Garcias de Tolede, Montano de Salazar, Juan Quintana, Jean Antoine Strambone, & Scipion Maçuca. Ces troupes furent reçûës dans la place avec le même bonheur que les précédentes. On s'attendoit à leur voir faire une belle réſiſtance, lorſque tout d'un coup les aſſiégés perdirent courage. Dès le lendemain les Turcs ſans bruit, ſans combat, entrerent dans le fort, & s'en rendirent maîtres: de douze cens ſoldats qui reſtoient dans la place, il n'y en eut pas un ſeul qui ſe mit en devoir d'en diſputer l'entrée aux Infidéles.

Priſe de la Goulette.

Puerto-Carrero s'étoit retiré dans le fort intérieur, qu'il eut encore la lâcheté de laiſſer prendre avec la même facilité. Les Turcs montoient ſur un mur de douze pieds de haut ſans échelles, & ſe ſoulevant les uns les autres, tandis que les Eſpagnols que la peur avoit glacés, n'ôſoient faire un pas pour les renverſer. Tout ce qui ſe preſenta d'abord fut paſſé au fil de l'épée. On ne fit quartier qu'à trois cens hommes de la garniſon, & à environ deux cens perſonnes que leur ſexe ou leur âge déroberent au cimeterre du vainqueur. Puerto-Carrero, qui outre ſon peu d'expérience dans la guerre, étoit aſſez lâche pour ſe cacher dans les caves & de boucher même les oreilles lorſqu'il entendoit le canon, fut fait priſonnier avec Machmet frere d'Amida, celui des fils de Muley-Hazem, qui comme nous avons dit, n'avoit jamais pû gagner les bonnes graces de ſon pere.

Les Turcs firent un butin conſidérable dans la place. Ils y trouverent de

de grands magaſins d'armes & de munitions de guerre, entr'autres cinq cens piéces d'artillerie de toute eſpece, & des vivres en ſi grande abondance, qu'ils ſuffirent pour entretenir leurs troupes juſqu'au treize de Septembre qu'ils ſe rendirent maîtres de la nouvelle citadelle; car ſans ce ſecours ils n'auroient pû continuer ſi long-tems ce ſiége. Enſuite on raſa la place ſuivant les ordres du Grand Seigneur: on fit ſauter toutes les fortifications; & les vaiſſeaux Turcs moüillerent dans le canal, l'artillerie tournée vers la mer, prêts à en défendre l'entrée à Dom Juan, s'il ſe preſentoit avec une flotte. HENRI III. 1574. Et de la nouvelle citadelle.

De la Goulette les Turcs marcherent avec toutes leurs forces contre la citadelle de Tunis. De quatre mille hommes de garniſon qui avoient été dans la place, il n'en reſtoit alors que quatorze cens; le reſte étoit péri, ou au ſiége de la Goulette, ou dans les ſorties fréquentes: quelques-uns étoient paſſés du côté des ennemis; d'autres avoient été emportés par differens accidens qui ne manquent jamais d'arriver dans une guerre. Les Infidèles dreſſerent en même tems trois attaques contre les baſtions de Serbellone, de Doria, & de Saint-Jean. D'abord ils tirerent une ligne de traverſe qu'ils avoient pouſſée juſqu'au bord du foſſé de chaque baſtion, & où ils étoient à couvert du feu des autres, d'où on auroit pû les prendre en flanc; ils éleverent auſſi une terraſſe à la hauteur du baſtion de Doria. Enſuite étant deſcendus dans le foſſé du boulevart de Saint-Jean, ils y firent une ſaignée, dreſſerent un cavalier, d'où l'on pouvoit voir tout ce qui ſe paſſoit ſur la plate-forme du baſtion même. Leurs ouvrages étoient multipliés les uns ſur les autres, juſqu'à être ſextuples dans certains endroits. En même tems pour mettre leurs travailleurs à couvert des entrepriſes des aſſiégés, ils avoient diſpoſé dans des poſtes commodes, des Arquebuſiers qui faiſoient un feu continuel ſur la place, & qui ſans autre combat tuoient par jour plus de quarante hommes. Les Turcs attaquent celle de Tunis.

Mais le courage des aſſiégés les mettoit au-deſſus de tout cela. Serbellone de ſon côté n'oublioit aucun des devoirs de ſa charge; il faiſoit réparer les endroits que le canon avoit endommagés, & lorſqu'il voyoit du danger à travailler à quelque ouvrage pendant le jour, il paſſoit la nuit à le faire exécuter. Il ſembloit être infatigable; il écrivit auſſi à Dom Juan. Ce Prince étoit à Palerme attendant des nouvelles de Barbarie. Serbellone lui manda l'extrémité où il ſe trouvoit, & le beſoin qu'il avoit de ſecours. Il lui marquoit que pour le faire entrer ſûrement, il faudroit que les troupes fiſſent leur deſcente à Cam-mart, village ſitué au-delà des ruines de Carthage: ce n'étoit pas l'avis de Zenoguera. Il étoit perſuadé que le ſecours viendroit toujours trop tard pour ſauver la citadelle; il étoit néceſſaire ſelon lui, que Dom Juan parût lui-même à la tête d'une flotte, & qu'il livrât bataille aux ennemis déja affoiblis par leurs pertes précédentes.

La difficulté ne fut pas moindre pour faire tenir ces lettres; il fallut que la barque qui devoit porter l'envoyé de Serbellone, fut portée l'eſpace de trois milles ſur les épaules de pluſieurs hommes qui ſe relayoient les uns les autres. Enfin les lettres furent renduës à D. Juan. Il les lut en plein conſeil, & les ſentimens furent partagés; perſonne n'approuvoit l'avis de Ser-

HENRI III. 1574. bellone qui vouloit que les troupes fiſſent leur deſcente à Cam-mart : on trouvoit que ce lieu étoit éloigné du lac de plus de ſix milles, que de-là à Tunis il faudroit traverſer de grandes plaines découvertes, où l'armée Chrétienne qui n'étoit pas nombreuſe, auroit de la peine à éviter d'être attaquée par la Cavalerie Maure, & encore plus à tenir contre elle. Ainſi les uns prétendoient qu'il valoit mieux conduire le ſecours par l'Araxe; que les troupes pourroient ſe retrancher autour de Tunis, & y attendre en ſûreté une occaſion favorable d'entrer dans la place; d'autres vouloient au contraire qu'on s'expoſât plûtôt au hazard d'une bataille, que de manquer à ſecourir les aſſiégés. D. Juan termina le different, en diſant qu'il étoit réſolu de paſſer à Trapani avec ſoixante & dix galéres & d'y attendre conſeil du tems & des évenemens; ce qu'il exécuta ſur le champ.

Mais ſon ſecours vint trop tard; les Turcs juſques-là n'avoient été occupés qu'à remuer la terre, & à battre la place. Enfin le ſixiéme de Septembre ils parurent en bataille au point du jour, prêts à monter à l'aſſaut. Ils aſſaillirent la place par trois endroits: ils firent même joüer une mine au baſtion de Serbellone; cependant ils furent repouſſés après un combat opiniâtre qui dura juſqu'à midi.

Ce ſuccès encouragea les aſſiégés: ils ſoutinrent deux jours après avec la même vigueur un nouvel aſſaut; il ſe donna à la même heure, & ne réüſſit pas mieux aux aſſaillans que le précédent. Mais lorſque les Eſpagnols les virent le dixiéme du même mois revenir pour la troiſiéme fois à la charge, ce grand courage les abandonna à la vûë de leur petit nombre. Ils n'étoient pas plus de cent hommes pour garder les trois baſtions attaqués, le reſte de la garniſon ſuffiſant à peine à la défenſe des autres baſtions & des murailles. Les Infidèles étoient même déja maîtres du quart des baſtions où ils s'étoient logés; les Chrétiens n'en étoient ſéparés que par un retranchement tiré dans le corps des baſtions mêmes, que le canon avoit déja fort endommagés; de-là voloient continuellement ſur eux les pierres & les pots à feu.

Priſe de la citadelle. Enfin le treiziéme, les Turcs dès le point du jour revinrent à l'aſſaut aux trois attaques qu'ils avoient faites: d'abord on combattit vigoureuſement au baſtion de Doria; Serbellone y faiſoit tout ce qu'on peut attendre d'un habile Géneral & d'un brave ſoldat, quand il apperçut derriére lui ſon baſtion tout en feu, & le vit s'écrouler un moment après. Il courut promptement de ce côté-là, & ſecondé de D. Diégue Oſorio & d'Antoine Taſſo ſuivis de quelques ſoldats Eſpagnols & Italiens, il fit lâcher le pied aux ennemis qui commençoient à entrer par-là dans la place; mais pendant ce tems-là les Infidèles étant retournés à la charge au baſtion de Doria, ils firent un effort qui décida du ſuccès: le retranchement fut emporté, & tout fuit devant eux. Il étoit trop tard pour Serbellone de courir au ſecours; abandonné de tout le monde, ce grand homme fut fait priſonnier. Dans cette circonſtance il envia le ſort de ſon fils qu'un coup d'arquebuſe lui avoit enlevé le jour précédent, & que cette mort glorieuſe déroba à un évenement ſi funeſte.

Le Gouverneur fait priſonnier.

Les Chrétiens perdirent ce jour-là trois cens hommes dont les plus conſidéra-

sidérables furent Dom Lope Hurtado de Mendoza, & Dom Fréderic Urias il Valiegio. La perte de la citadelle de Tunis fut suivie de la reddition de l'isle où Zenoguera commandoit; il la remit aux Infidèles sur une lettre que Sinan obligea Serbellone de lui écrire pour l'y engager, & à condition qu'on laisseroit la vie sauve & la liberté à lui & à ses soldats. Mais le Général Turc éluda par un artifice honteux, la promesse qu'il en avoit faite: il ne donna la liberté qu'à cinquante hommes; pour les autres qui étoient au nombre de plus de deux cens, il les retint prisonniers, parce que, disoit-il, c'étoient ses esclaves, qui après la prise de la citadelle s'étoient réfugiés dans l'isle, & qui ne pouvoient être compris dans le traité. Pagan Doria frere du Prince de Melphi, & bien différent de lui, étant tombé malade pendant le siége, s'étoit fait porter dans l'isle: lorsqu'il entendit parler de se rendre, il crut que sa vie seroit plus en sûreté entre les mains des Maures que parmi les Turcs; mais ces barbares après avoir reçû de lui de grosses sommes, & lui en avoir encore fait promettre de plus considérables, le massacrerent misérablement, & firent present de sa tête à Sinan.

Henri III. 1574. Reddition de l'isle.

Ainsi dans l'espace de trente-six jours les Espagnols se virent entiérement chassés de l'Afrique, après avoir lâchement laissé prendre la Goulette, que Charles V. n'avoit fait élever à l'entrée du port de Carthage, que parce qu'il la regardoit justement comme devant être le boulevart de la Sicile, du Royaume de Naples, & même de l'Italie & de l'Espagne. Quelques-uns accuserent Puerto-Carrero de s'être laissé corrompre par les Turcs, qui lui avoient promis, disoit-on, de le faire Roi de Chypre, s'il livroit sa place. Ce qui augmenta le soupçon, c'est que Tibere Brancaccio Napolitain étant venu lui offrir mille Italiens des vieilles bandes, le Gouverneur, soit ignorance, soit vanité, refusa de les recevoir dans le fort, ne voulant pas souffrir, disoit-il, que les Italiens partageassent avec les Espagnols la gloire de défendre la Goulette. Cependant les Turcs en userent fort mal avec lui dans la suite, & le traiterent comme le plus vil des esclaves.

Dom Juan d'Autriche lui-même fut chargé dans l'esprit de Philippe de tout ce malheureux succès. Ce Prince trouvoit fort mauvais qu'il eût aigri un ennemi aussi redoutable que le Turc, par une entreprise hors de saison; car il étoit persuadé que les Infidèles n'auroient pas pensé au siége de la Goulette, si l'année précédente Dom Juan n'avoit point fait une descente en Afrique.

Soupçons, dont fut chargé Dom Juan d'Autriche, & leur origine.

On dit que celui qui lui en donna la premiére idée fut Juan de Soto, que Philippe à la recommandation de son favori Ruy-Gonicz de Sylva, avoit placé auprès du Prince en qualité de secretaire dans la guerre de Grenade, & dans la négociation qui se fit avec le Turc. De Soto avoit un génie vaste, élevé au-dessus de sa condition. Ne trouvant dans le caractére de Dom Juan que beaucoup de tranquillité & d'indolence, il chercha à allumer dans lui cet amour de la gloire que la nature ne lui avoit pas donné; & tâcha de faire naître dans son ame des idées d'élevation qui n'y étoient point auparavant, mais qui se trouvoient autorisées par la si-

HENRI III. 1574. tuation de ſa fortune. Ce favori donna au jeune Prince la prémiere penſée de ſe faire Roi de Tunis. Il lui repréſenta qu'il avoit d'autant plus de droit d'aſpirer à cette Couronne, que le Prince infidèle qui la poſſédoit, ne la tenoit que de la libéralité du Roi ſon frere; que pouvant l'obtenir ſans que la gloire du trône d'Eſpagne en ſouffrît, elle ſembloit être dûë à ſes ſervices; que pour empêcher cependant qu'on ne le ſoupçonnât d'y prétendre par des vûës d'ambition, il falloit engager le Pape qui étoit tout puiſſant ſur l'eſprit de Philippe, à lui demander cette grace comme de ſon propre mouvement, & par la ſeule raiſon des avantages qui en reviendroient à la Chrétienté, ſans qu'il parût que le Prince eût aucune part à cette demande.

De Soto ſe chargea d'engager lui-même le Saint Pere à cette démarche. Il alla à Rome où il s'aboucha avec le Pape; & par mille raiſons ſpécieuſes qu'il allégua, par le ſouvenir qu'il lui rappella de la victoire que Dom Juan venoit de remporter tout récemment à Lépante (1), il le porta aiſément à demander ce Royaume à Philippe pour le Prince. Ce bon vieillard plus pieux que politique, qui ne voyoit pas que de pareilles demandes faites en faveur d'un Prince de la famille Royale, ſont toujours ſuſpectes à ceux qui gouvernent, chargea Nicolas Ormaneto Evêque de Padouë & ſon Nonce en Eſpagne, d'en faire la propoſition au Roi.

Le traité fait avec les Turcs étoit rompu, & l'expédition d'Afrique réſoluë, lorſqu'on entama cette affaire. Dom Juan avoit même déja eu ordre, en cas qu'il prit Tunis, de raſer la place, pour les mêmes raiſons qui avoient fait ruiner Africa (2). La propoſition du Nonce embarraſſa Philippe. Il avoit envie de faire plaiſir au Saint Pere, & il ne vouloit pas dans ces circonſtances mécontenter le Prince par un refus hors de ſaiſon. Il prit donc le parti de remercier le Pape de la bonne volonté qu'il faiſoit paroître pour lui & pour ſa famille. Du reſte il éluda ſa demande par une réponſe ambiguë, qui ne décidoit rien. Mais il n'en fut pas moins irrité contre Dom Juan. Il s'imagina que l'ambition démeſurée du Prince n'en vouloit pas ſeulement au Royaume de Tunis, & que ce deſſein, ſoit qu'il vint de Dom Juan-même, ou de ceux qui lui étoient attachés, n'étoit qu'un prétexte pour éprouver ſa patience, & faire éclore enſuite de plus grands projets.

Cependant il ſçut parfaitement diſſimuler ſon reſſentiment. Mais ſon indignation redoubla, lorſqu'il apprit qu'au lieu de raſer Tunis, ſuivant les ordres qu'il avoit donnés, le Prince faiſoit au contraire fortifier cette ville d'une nouvelle citadelle. Dom Juan ſe rendit encore ſuſpect à Philippe par la libéralité dont il uſa envers ſes troupes, en leur donnant le pillage de la place, qui devoit tourner à ſon profit, ou à celui du Roi. Toutes ces raiſons déterminerent Philippe à éloigner Soto d'auprès du Prince, ſous prétexte de l'élever à un emploi plus conſidérable. On lui donna l'intendan-

(1) M. de Thou dit: *Apud Echinadas*, des iſles Curzolaires. Mais c'eſt la même victoire: car ces iſles ſont dans le golfe de Lépante.

(2) Grande ville du Royaume de Tunis, qu'on croit être l'*Aphrodiſium* de Ptolomée; appellée *Mehedia* depuis que le Calife Mehedi l'a fortifiée.

Digitized by Google

dance des vivres, & on mit à ſa place Jean d'Eſcovede, rival de Soto. C'étoit lui qui avoit découvert au Roi tous les complots de Dom Juan, & de ceux qui l'approchoient. Mais dans la ſuite Eſcovede lui-même, qui n'étoit pas moins ambitieux que Soto, fut le premier à réveiller la vanité du Prince, qui ne lui paroiſſoit plus ſi vif. On s'apperçut qu'en changeant de favori, Dom Juan n'avoit pas changé de deſſeins; & pour guérir un mal invéteré, on fut obligé d'employer des remedes plus violens, comme nous dirons dans la ſuite. HENRI III. 1574.

Dès que la nouvelle ſe répandit du mauvais ſuccès des affaires d'Afrique, il courut à Rome une paſquinade (1), où l'on rejettoit la perte de Tunis & de la Goulette ſur la goutte du Duc de Seſſa, ſur la négligence de Dom Juan, & ſur les débauches du Cardinal de Granvelle Viceroi de Naples. Après cette expédition Sinan bacha repaſſa en Orient, & entra triomphant dans Conſtantinople, ſuivi de ſa flotte victorieuſe, chargée de butin & de priſonniers. Il avoit mis en paſſant quelques troupes à terre dans l'iſle de Corfou, pour y faire quelque tentative. Mais les inſulaires ne pouvant ſouffrir l'inſolence des Turcs, qui non contens d'enlever leurs beſtiaux & leurs troupeaux, faiſoient eſclaves tous ceux qu'ils rencontroient, coururent aux armes, & en tuerent pluſieurs. Le Gouverneur Vénitien envoya enſuite ſelon la coûtume des rafraîchiſſemens à la flotte. Mais le Géneral Turc enflé de ſa nouvelle victoire, & piqué de l'inſulte qui venoit de lui être faite, diſoit-il, par les habitans, renvoya ces préſens avec mépris. Il refuſa même de recevoir les excuſes que le Gouverneur lui fit faire, & donna lieu de craindre qu'il n'eût quelques deſſeins ſur l'iſle, ou ſur Candie.

Les Ambaſſadeurs de la République à la Porte eurent donc ordre de travailler à calmer l'eſprit du Grand-Seigneur. Ils en vinrent à bout avec bien de la peine. Ils obtinrent même de lui un ordre pour terminer les différends ſurvenus au ſujet du territoire de Zara, ſur lequel les Turcs faiſoient des courſes continuelles, pillant tout juſqu'aux portes de la ville. En même tems la République chargea Sforce Pallavicini Marquis de Corte-Maggiore, avec Jules Savorgnano & Moretto Calabrois, de viſiter la citadelle de Corfou, d'y ajoûter de nouveaux ouvrages, & de la mettre hors d'inſulte.

Tandis que la fortune étoit ſi contraire aux Chrétiens en Afrique, elle ne les traitoit pas plus favorablement dans un climat bien éloigné. Nous rapporterons la choſe dès ſon origine, après avoir dit un mot du païs qui ſervit de théatre à ce grand évenement.

Nous avons parlé de la Hongrie dans les livres précédens. La Dacie (2) eſt ſituée au-delà du Danube, dans l'endroit où ce fleuve, le plus fameux de l'Europe, paſſant à Belgrade, va arroſer les reſtes de ce pont célébre que Trajan fit bâtir deſſus, & dont on voit encore trente-trois arches ſubſiſtan- Situation de la Valachie & de la Moldavie.

(1) Elle étoit conçue ainſi, *Del Duque di Seſſa la Gotta, de Don Juan la Paletta, del Cardinal la Bragueta, han perdido Tunis y la Golleta.* Editeur Anglois.

(2) La Tranſylvanie eſt la partie méditerranée de l'ancienne Dacie, que les Romains nommoient *Ripenſis.* DUPUY.

HENRI III. 1574. ſiſtantes vis-à-vis de Zeurin. Elle ſe diviſe en deux parties; l'une qu'on nomme méditerranée; l'autre que les Romains appelloient *Ripenſis*. Elle eſt bornée à l'Occident, par la Teiſſe ou Tibiſque & les Jazyges (1); au Nord, par les Sarmates, les Baſtarnes, & le mont Crapac; par la Ruſſie & la riviere du Pruth à l'Orient; & par le Danube au Midi. Telle eſt la ſituation que lui donnent Ptolomée & Jornandès, qui en étoit originaire.

De l'autre côté du Danube eſt la Mœſie, ſéparée de la Hongrie par la Save, qui va ſe jetter dans le Danube au-deſſus de la Dalmatie, de la Macedoine, & de la Thrace. Elle a pour bornes le Danube au Nord, à l'Orient la Save & la Dalmatie, & au Midi le mont Hemus (2), qui tournant à l'Orient ſe termine proche de Sarpedonia, dans l'endroit où la Paniza va ſe décharger dans la mer noire. Du côté où elle eſt bornée par la mer, les anciens la diviſoient en Mœſie ſupérieure & inférieure, qui contenoient les *Triballes* & les *Dardaniens*. Elle prit même dans la ſuite le nom de Dacie, depuis, comme le dit Eutrope, que l'Empereur Aurelien plaça la Dacie dans la Mœſie, à la droite du Danube, au lieu qu'auparavant elle étoit ſituée ſur la gauche. C'eſt de lui qu'elle s'appella la Dacie Aurelienne. Aujourd'hui c'eſt la Bulgarie.

Mais il ne s'agit ici que de la véritable Dacie. Nous avons amplement parlé de ſa partie méditerranée, qu'on nomme à preſent Tranſylvanie, & qui eſt bornée à l'Orient & à l'Occident par la Teiſſe, l'Alt, & par une chaîne de montagnes & de forêts, dont elle eſt environnée. Au-delà de cette province en tirant vers le Nord-Eſt on trouve la Valachie, qu'on nomme à cauſe de cela Tranſalpine. Sa capitale eſt Tergowiſch, bâtie, à ce que prétendent les naturels du païs, par un Flaccus Préteur Romain. Ils fondent leur opinion ſur ce qu'encore de nos jours on s'y ſert de beaucoup de termes, qui ne ſont qu'un latin corrompu. La Valachie eſt bornée à l'Occident, par l'Alt; & par le Pruth au Nord & au Midi. Cette riviere fait un coude pour ſe jetter dans le Danube, & forme une iſle à ſon embouchure, au-delà de laquelle tirant vers le Nord, eſt la Moldavie. Cette province a ſoixante & quatre milles de longueur, & elle faiſoit autrefois partie de la Dacie. C'étoit le païs des Getes, où Ovide fut envoyé en exil. Elle eſt ſéparée de la petite Ruſſie & de la Podolie, par le Nieſter; & elle a pour bornes à l'Orient, la mer noire; le Pruth, au Midi; & la Valachie, à l'Occident. Au travers paſſe le Moldau. Cette riviere, qui donne ſon nom à la province, prend ſa ſource dans les montagnes de Tranſylvanie, un peu au-deſſous du Pruth, arroſe Soczavie, qui eſt la demeure du Vaivode; & après avoir reçû dans ſa courſe les petites rivieres de Haina, de Dobeniſa, & d'Argiſch, elle va ſe décharger dans l'Alt, qui ſe jette dans le Danube, proche de Nicopoli (3).

Toutes ces provinces habitées par des Chrétiens du rit Grec, étoient autrefois

(1) Les Hongrois les appellent par abbréviation *Jaz*. DUPUY.

(2) Le mont *Hemus* ſépare la Bulgarie de la Romanie; les Italiens l'appellent *Catena del Mondo*. DUPUY.

(3) Les Turcs l'appellent *Nigeboli*.

Digitized by Google

trefois tributaires des Rois de Hongrie. Aujourd'hui elles ſont ſous la domination du Turc, depuis Mahomet II. Ce Sultan, après s'être rendu maître de Conſtantinople, capitale de l'Empire d'Orient, prit pour s'emparer de ces païs, le tems que Caſimir Roi de Hongrie & de Pologne, occupé à faire la guerre aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique, (1) n'étoit pas en état de ſecourir Pierre Vaivode de Valachie & de Moldavie. Cet évenement arriva l'an 1455. Alors ces provinces ne payoient au Grand Seigneur que deux mille écus de tribut. Dans la ſuite pendant les guerres que les Empereurs Ottomans eurent à ſoutenir en Aſie & dans la Perſe, les Valaques retournerent ſouvent, tantôt ſous la domination des Rois de Hongrie, tantôt ſous celle des Polonois. Enfin la Hongrie ayant été preſque ſubjuguée par le Turc, qui ſe rendit maître d'une partie de ce Royaume, & la Pologne s'étant accommodée avec la Porte, ces provinces avec la Tranſylvanie revinrent aux Sultans, qui depuis y ont nommé des Princes à leur fantaiſie, ſous le nom de Palatins ou Vaivodes. Comme le génie de ces peuples eſt leger & inconſtant, & qu'un rien les révolte, de même qu'il faut peu de choſe pour les gagner, il eſt arrivé de fréquentes révolutions dans leur gouvernement. C'eſt ce que nous avons traité plus au long ſous l'année 1563. où nous avons rapporté comment le Vaivode Alexandre ayant été rappellé en Moldavie, Bogdan ſon fils lui ſucceda. HENRI III. 1574.

Celui-ci ſe vit à peine confirmé par Selim dans la principauté que ſon pere avoit poſſédée, qu'il ſe déclara contre le Turc. Il paſſa en Pologne, où il fit un traité de ligue offenſive & défenſive avec le Roi Sigiſmond Auguſte, par lequel ils s'obligeoient réciproquement à fournir vingt-quatre mille hommes de Cavalerie à celui des deux qui ſeroit attaqué. Le traité portoit auſſi, que le Prince Valaque auroit toute liberté de voyager dans la Ruſſie, & de rendre viſite aux Seigneurs Polonois, ſans que le Roi y trouvât à redire. Son deſſein étoit, diſoit-il, de choiſir dans les familles de Pologne une épouſe telle qu'il la ſouhaitoit pour le caractére & pour la beauté. Pour donner même plus de couleur à ce pretexte, il maria une de ſes ſœurs à un des premiers Seigneurs de Ruſſie, nommé Gaſpard Panievicz, & il promit l'autre à Chriſtophle Zborowski frere du Palatin de Cracovie. Alliance de Bogdan Vaivode de Moldavie avec la Pologne.

Ce Seigneur, ſur la parole de Bogdan, s'étoit fort endetté pour ſe mettre en équipage, afin d'aller prendre ſa nouvelle épouſe, lorſqu'il vit que le Vaivode n'avoit cherché qu'à l'amuſer. Il en fut autant outré qu'il le devoit être; auſſi réſolut-il de s'en venger. L'hyver avoit glacé le Nieſter, & Bogdan paſſoit en chaiſe par la Ruſſie, accompagné ſeulement de deux ou trois domeſtiques; il avoit envoyé devant ſa ſuite & ſes équipages, lorſqu'il ſe vit attaqué au moment qu'il y penſoit le moins par Zborowski. Celui-ci ſortit d'une embuſcade ſuivi d'une troupe de braves, arrêta le Vaivode, le maltraita de coups, le fit garder étroitement, lui déclarant, qu'il ne

(1) L'Auteur remontant à l'origine, les appelle : Chevaliers de la Vierge Marie, qui ont donné le nom à Marienburg, ville, où ils faiſoient leur réſidence.

HENRI III. 1574.

ne lui donneroit la liberté que quand il l'auroit dédommagé des dépenſes qu'il avoit faites.

Sigiſmond trouva cette action fort mauvaiſe, & s'en plaignit à Zborowski, à qui il écrivit à ce ſujet; mais Bogdan, qui connoiſſoit la legéreté de ſes ſujets, & qui prévoyoit que ſur le bruit de cet accident, la renommée, qui groſſit toujours les objets, ne manqueroit pas cette occaſion de cauſer quelque trouble dans ſes Etats, ſe hâta de traiter avec ce Seigneur. Il lui paya pour ſa rançon ſix mille écus comptant, & donna pour le reſte des cautions. Panievicz ſut de ce nombre.

Origine d'Iwan & ſes entrepriſes.

Cependant il ne put terminer ſi promptement cette affaire, que le bruit de ſa mort ne ſe répandît. Cette nouvelle, jointe à ce qu'il étoit devenu ſuſpect aux Turcs par ſon alliance avec la Pologne, qui n'étoit plus un myſtére, cauſa une révolution dans tous les eſprits. Les factieux mirent à leur tête un nommé Jean, ou Ivon, ou plûtot Iwan, qui ſe diſoit ſorti d'une des concubines d'Etienne, autrefois Vaivode de Valachie. Pluſieurs prétendent cependant qu'il étoit Polonois & originaire de Mazovie. C'étoit un homme d'un génie ſupérieur & propre à tout. Il avoit d'abord ſervi Jean Firley Palatin de Lublin, & grand Maréchal de Pologne; il paſſa enſuite à Conſtantinople, où il eut quelques accès auprès du Grand Seigneur, par le moyen des Bachas, dont il s'attira l'amitié. Il y abjura la Foi, ſe fit Mahometan; & s'étant mis dans le commerce, les grandes richeſſes qu'il amaſſa lui donnerent tant de crédit parmi les Turcs, qu'il briguoit déja la principauté de Moldavie, lorſque le Sultan Selim la donna à Bogdan après la mort de ſon pere.

Il indiſpoſe la Cour Ottomanne contre Bogdan.

Depuis ce tems-là toutes les vûës d'Iwan aboutirent à gagner les Miniſtres de la Porte par ſes preſens & ſes maniéres engageantes, & à mettre mal Bogdan dans l'eſprit du Grand Seigneur. Il inſinuoit que c'étoit un ingrat, ſur lequel on ne pouvoit plus compter, depuis qu'il avoit préféré l'amitié des Polonois à l'honneur d'être l'allié des grands Ottomans. Il intrigua enfin ſi bien, que pendant la priſon de Bogdan, il obtint de Selim permiſſion d'entrer en Moldavie avec des troupes, & d'en chaſſer le Vaivode, avec un ordre aux Etats de cette province de le reconnoître pour leur maître.

Prétexte dont il ſe ſert pour entrer en Moldavie.

La choſe ne s'exécuta pas d'abord ouvertement. Iwan n'entra en Moldavie, que ſous prétexte de ſon négoce; & lorſque Sigiſmond envoya ordre à André Tarnow, ſon Ambaſſadeur à la Porte, d'en faire ſes plaintes au Grand Seigneur, il reçut pour toute réponſe, que le voyage d'Iwan ne regardoit que ſes propres affaires, & n'intéreſſoit nullement Bogdan. Mais l'arrivée de la Cavalerie Turque dévoila le myſtére; & Bogdan ayant mis une bonne garniſon dans Choczin, place forte qu'il avoit toujours regardée comme une reſſource, il paſſa au plus vîte en Pologne pour y aller chercher du ſecours. Sigiſmond n'abandonna pas ce Prince ſon allié & ſon ami; il nomma Nicolas Mieleczki Palatin de Podolie, & George Jaſlowieczki Palatin de Ruſſie, pour conduire la fille de Jean Tarlon à Bogdan, qui l'avoit demandée en mariage, & pour remettre ce Prince dans ſes Etats à la tête de quatre mille hommes de Cavalerie.

Les

Les Polonois paſſerent le Nieſter, & allerent camper à Stephanouze, où ils défirent d'abord quelques Croates dans deux ou trois petits combats. On fut redevable de ce premier ſuccès à la valeur de Nicolas Herbert de Fulztin, un des Ambaſſadeurs qu'on envoya depuis en France. Il ſe donna enſuite un rude combat proche de Choczin, où un Seigneur Polonois, nommé Dobroſolowzki commandoit au nom de Bogdan. Dans cette action Herbert auroit perdu la vie, ſi quatre de ſes camarades, Dobruczki, Golinczki, Conarzki, & Vodiraczki, ne ſe fuſſent ſacrifiés pour le ſauver. Tous quatre y périrent. Enfin les Généraux Mieleczki & Jaſlowieczki voyant que les vivres leur manquoient, & que les chevaux avoient même déja conſumé tout ce qu'il y avoit de feuilles & de branches d'arbres aux environs, conſidérant d'ailleurs que l'armée des Turcs groſſiſſoit de jour en jour, reprirent la route de Pologne. HENRI III. 1574.

Pour repaſſer le Nieſter ils uſerent d'adreſſe; ils s'adreſſerent au Gouverneur de Bialogrod, & lui dirent, qu'en entrant en Moldavie ils avoient ignoré que le Grand Seigneur eût donné un ſucceſſeur à Bogdan. Par-là ils l'engagerent à interpoſer ſon autorité, pour empêcher les Turcs & les Valaques de les pourſuivre. Ainſi ils repaſſerent le fleuve ſans autre perte que de ceux qui furent emportés par le courant. Bogdan cependant écrivit à Iwan, pour l'exhorter à ceſſer de vouloir envahir un bien qui ne lui appartenoit pas: il lui faiſoit même enviſager un retour à craindre, ou de ſa part, ou de celle de quelqu'autre. Mais l'uſurpateur ne tint compte de ſes avis; & ſans ſe mettre en peine de l'avenir, ni de la juſtice divine dont on le menaçoit, il ne ſongea qu'à profiter de ſes ſuccès.

Peu de tems après Dobroſolowzki, qui commandoit dans Choczin, voyant par les lettres de Jaslowieczki, que l'éloignement des Polonois ne lui laiſſoit plus aucune eſpérance d'être ſecouru, remit la place à Iwan, à condition qu'il en feroit hommage au Roi, à ſes ſucceſſeurs, & au Senat de Pologne. Pour Bogdan, dès qu'il vit ſes affaires déſeſpérées, il s'enfuit en Moſcovie: de-là il paſſa en France, où il s'arrêta longtems, ſollicitant le Roi de lui donner du ſecours, ou de lui faire obtenir ſa grace du Grand Seigneur. **Bogdan chaſſé de ſes Etats, ſe retire en France.**

Ce fut ainſi qu'Iwan ſe rendit maître de la Moldavie, après en avoir chaſſé le Prince légitime. Quoiqu'il en fût redevable aux Turcs, il chercha bientôt à ſe ſouſtraire à leur domination; il fit profeſſion publique de la Religion Chrétienne, & c'en fut aſſez pour le rendre ſuſpect à la Porte. D'ailleurs il devint odieux à ſes peuples, par les cruautés barbares qu'il exerça contre tous ceux qui avoient été oppoſés à ſon parti. Haï des ſiens, regardé déja comme un traître à Conſtantinople, il fut enfin conduit à ſa perte par le Vaivode de la Valachie Tranſalpine. **Mauvaiſe conduite d'Iwan.**

Ce Prince, qui voyoit la Moldavie en train de changer de maître, eſpéra pouvoir l'obtenir du Grand Seigneur pour ſon frere Pierre, s'il venoit à bout d'en chaſſer Iwan. Il ſe ſervit donc, pour noircir ce Prince dans l'eſprit de Selim, des mêmes moyens qu'Iwan lui-même avoit employés pour perdre Bogdan; il gagna les Miniſtres de la Porte. Enfin il offrit de doubler le tribut que la Moldavie payoit au Sultan, ſi on vouloit ôter cette principauté à **On lui envie la Moldavie, & la perd.**

HENRI III. 1574. Iwan. Les Turcs naturellement avares, accepterent le parti ſans délibérer. L'offre du double tribut parut un excellent prétexte. Le Grand Seigneur envoya au Prince Moldave, au mois de Février de cette année, un de ſes Chiaous, pour lui ſignifier qu'il falloit, ou doubler le tribut ordinaire, ou ſe reſoudre à céder la Moldavie, qu'il tenoit des bienfaits du Sultan, à des gens qui ſeroient plus libéraux que lui.

Le tribut ordinaire étoit de ſoixante mille écus, & le double montoit à cent vingt mille. Iwan, que cette propoſition embarraſſa, répondit pourtant ſans héſiter: qu'il étoit prêt d'exécuter, autant qu'il étoit en lui, les ordres de la Porte; que cependant la choſe étoit de nature à devoir être communiquée au Senat, avant qu'il pût rien décider: qu'il avoit engagé ſa foi au Grand Seigneur, & qu'il ſeroit fidèle à ſa parole juſqu'au dernier ſoupir; mais qu'il n'avoit point de tréſors dont il pût tirer tous les ans une ſomme ſi conſidérable: que cette impoſition regardoit toute la province en général: que par conſéquent il falloit ſçavoir le ſentiment de tous les Etats avant que de rien promettre.

Iwan prévient le Sénat en ſa faveur.

L'affaire fut donc portée au Senat. Iwan repréſenta aux membres qui le compoſoient: que s'ils avoient aſſez de cœur pour vouloir enfin s'affranchir du joug honteux d'un Prince, que l'avarice dévoroit, il étoit prêt de périr avec eux, plûtôt que de les voir plus long-tems lâchement aſſervis ſous la domination d'un Barbare infidèle: qu'ils miſſent ſeulement leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux en ſûreté dans la forteresſe de Choczin; & qu'ils lui laiſſaſſent le ſoin du reſte. Ces paroles glacerent tous les eſprits, & cauſerent d'abord dans l'aſſemblée un morne ſilence: mais l'indignation ſuccéda bientôt après; tous s'écrierent en même tems: qu'ils étoient tous à ſa diſpoſition; qu'à ſa ſuite ils iroient chercher l'ennemi juſques ſur les bords du Danube; & qu'ils étoient prêts de faire la guerre à leurs dépens. Iwan, aſſûré par-là du courage & de l'attachement de ſes peuples, s'excuſa de ſon mieux auprès de l'Envoyé du Grand Seigneur, en rejettant adroitement ſur le Senat le refus qu'il faiſoit de payer le double tribut, & le congédia.

Il traite avec les Coſaques.

Après cela le Prince ne ſongea plus qu'à ſe préparer à la guerre. Il avoit compté principalement ſur Henri, qui venoit de monter ſur le trône de Pologne. Son attente le trompa. Les Ambaſſadeurs qu'il lui avoit envoyés, rapporterent pour toute réponſe, que la Pologne ſe feroit un ſcrupule de rompre le traité qui l'engageoit avec la Porte. Déchû de ſes eſpérances de ce côté-là, il apprit qu'aux extrémités de la Pologne étoit une nation belliqueuſe, toujours en guerre contre les Tartares ſes ennemis, dont elle couroit le païs, & qui alloit faire des priſes juſques ſur les bords du Nieper, & à l'embouchure de la mer noire. Iwan conçut, qu'inſtruite parfaitement du païs, & accoutumée à ſe battre contre les Turcs, elle pourroit le ſervir utilement. La néceſſité lui fit prendre le parti d'implorer ce ſecours: il députa vers les Coſaques, c'eſt le nom qu'on donne à ces peuples errans; & il eut fait en peu de tems un traité avec eux.

Swierczcowzki, un de leurs meilleurs Capitaines, commandoit une troupe

troupe de deux cens hommes, & étoit Généraliſſime de tous ces guerriers. Deux cens autres joints à une pareille troupe de ceux de Braſlau avoient à leur tête un nomme Barſan. Deux cens étoient commandés par Koſlowzki. Sleſenius étoit Chef d'une pareille bande ; & Jancowzki avec Sokolowzki avoient chacun cent hommes ſous leur conduite. Iwan alla les recevoir à une lieuë de ſon camp à la tête d'une troupe de Cavalerie, & accompagné de quelques-uns du Senat ; enſuite il conduiſit les Chefs dans ſa tente. Là il leur donna un grand repas, où aſſiſterent les Senateurs, tandis que leurs troupes diſtribuées dans le camp, étoient traitées par l'armée de Moldavie. Au deſſert on ſervit pluſieurs plats d'argent pleins de piéces d'or. Ce fut par cette premiere libéralité qu'Iwan voulut s'attacher les Chefs des Coſaques. HENRI III. 1574.

Le lendemain il les aſſembla tous, & les harangua en Polonois d'une façon touchante. A la fin de ſon diſcours quelques larmes coulerent de ſes yeux ; & Swierczcowzki prenant la parole pour tous les autres, l'aſſûra : que ce n'étoit point l'eſpérance des récompenſes qui les avoit attirés ; qu'ils ne ſe joignoient à lui, que pour éprouver leur valeur contre leur ennemi commun ; & qu'ils ne l'abandonneroient jamais, quel que pût être le ſuccès de cette guerre. Après ces paroles données de part & d'autre, Iwan traita les Coſaques. On fixa le jour du départ, & on ſe ſépara dans la diſpoſition de bien faire. Cela ſe paſſa vers le vingt de Mars.

Selim ayant appris la défection d'Iwan, envoya au Vaivode de Valachie trente mille Turcs & deux mille Hongrois, avec ordre d'y joindre les troupes de ſa province, d'entrer en Moldavie, d'en chaſſer Iwan, & de mettre Pierre à ſa place. Auſſi-tôt on ſe mit en devoir d'exécuter ces ordres. Le Vaivode de Valachie paſſa le Moldau à la tête de cent mille combattans. La ſupériorité de ſes troupes faiſoit qu'il ſe tenoit moins ſur ſes gardes. Iwan en fut inſtruit par quelques-uns des coureurs de l'ennemi, que ſes gens avoient arrêtés ; il avoit fait prendre les devans à Swierczcowzki avec ſes troupes, & un détachement de ſix mille Moldaves. Auſſitôt ce Général attaqua le Vaivode, & le défit. Les Valaques ayant envoyé leurs chevaux au fourage, ne purent prendre la fuite. Les Coſaques tomberent ſur eux, & les taillerent preſque tous en piéces. De toute cette grande armée, il n'y eut que le Vaivode de Valachie, & Pierre ſon frere, qui purent ſe ſauver ; ils monterent ſur deux chevaux vigoureux, ſur leſquels ils paſſerent le lac que le Danube forme dans cet endroit, & allerent ſe réfugier dans Brailovie, ou Brajolovo, où les Turcs tenoient garniſon. Plus de cinquante mille hommes périrent dans ce combat. C'étoit un ſpectacle affreux de voir la plaine hériſſée de dards, de fléches, de boucliers, de cimeterres & couverte de ſang. Le camp ennemi fut pris, & pillé. Iwan, par une libéralité loüable & bien placée, partagea tout le butin entre ſes ſoldats & les Coſaques, qui y eurent la meilleure part. On fit chercher parmi les morts les corps du Vaivode & de ſon frere, mais ce fut inutilement.

Selim arme contre lui, & en faveur du Vaivode de Valachie.

Défaite du Vaivode.

De-là l'armée victorieuſe entra dans le païs ennemi, où tout fut mis à feu & à ſang. On n'épargna ni les femmes, ni les veillards, ni les

Cruautés d'Iwan.

HENRI III. 1574. les enfans-mêmes. Tout ce qui ſe preſenta fut maſſacré. Enſuite Iwan alla mettre le ſiége devant Brailovie, où il apprit que ſes ennemis s'étoient retirés. Dès qu'il fut arrivé devant la place, il écrivit au Gouverneur Turc de lui livrer le Vaivode & ſon frere; ajoutant qu'ils l'avoient attaqué ſans ſujet; qu'il les avoit vaincus; & qu'il ne partiroit point de-là qu'il n'eût la tête de l'un & de l'autre. Le Gouverneur Turc indigné d'une propoſition ſi fiére & ſi injuſte, y répondit ſur le même ton: il choiſit quatre Turcs, deux de la ville, & les deux autres de la garniſon, les envoya à Iwan chargés de dix boulets du plus gros calibre, de dix autres moindres, & de deux fléches; & leur ordonna de lui dire: que s'il ne ſe retiroit au-plûtôt de devant ſa place, c'étoient-là les mets dont il prétendoit le régaler; qu'il l'en ſoûleroit juſqu'à être obligé de les rendre.

Une réponſe ſi menaçante adreſſée à un homme enflé de ſes ſuccès, le fit rentrer dans ſon naturel. On arrêta par l'ordre d'Iwan ces quatre députés, à qui on coupa le nez, les lévres & les oreilles; enſuite il les fit attacher la tête en bas à de longues poutres où on leur cloüa les pieds, & commanda quelques Arquebuſiers pour les aller jetter au pied des murailles, afin d'intimider les Turcs par cet exemple de cruauté, & de mettre ſes troupes dans la néceſſité de forcer la ville. En même tems il fit donner l'eſcalade à la place, le mur fut emporté & la ville priſe d'aſſaut. Pendant quatre jours on y exerça toutes ſortes de cruautés: il étoit égal de céder, de ſe cacher, ou de ſe mettre en défenſe; on alloit arracher les enfans juſques d'entre les bras de leurs meres pour les égorger, & les eaux du Danube furent teintes du ſang dont la ville étoit inondée.

Brailovie priſe d'aſſaut par ſes troupes.

Le ſoldat victorieux ſe mit enſuite à piller; on trouva dans la place un butin immenſe, de l'or, de l'argent en barre, ou monnoyé, des pierreries en abondance, des richeſſes ſans nombre qui étoient le fruit d'une longue paix. La rage des vainqueurs n'en demeura pas-là: ils mirent le feu à la ville, & tout ce qui ne périt pas dans les flammes, fut abbattu; il n'y eut que la forteresſe qui fut conſervée. Seize mille Turcs s'avançoient pour la ſecourir; dès qu'Iwan en eut avis, il détacha Swierczcowzki avec ſes Coſaques & huit mille Moldaves. Ce Général fit une diligence incroyable; il tomba ſur ces troupes fatiguées d'une longue marche, & ſans leur donner le tems de reſpirer, il les tailla en piéces. Il ne ſe ſauva de cette déroute que mille Spahis, qui pourſuivis par les Coſaques, ſe diſperſerent de tous côtés; les plus heureux gagnerent Tehinie, forteresſe appartenante au Turc, où ils ſe mirent à couvert.

Avantages qu'elles remportent.

Après cette victoire, Swierczcowzki fit ſçavoir à Iwan qu'il ne tiendroit qu'à lui de battre les Turcs ſans reſſource, pourvû qu'il fît diligence. Sur cet avis Iwan décampe de devant la citadelle de Brailovie, ſe joint aux Coſaques, tombe avec toutes ſes troupes ſur les Infidèles, & acheve de ruiner les miſerables reſtes de leur armée; enſuite il ſe preſenta devant Tehinie qui ne fit aucune reſiſtance, & où tout fut paſſé au fil de l'épée.

De-là Iwan paſſa à Bialogrod qui appartenoit aux Turcs. La diſpoſition de l'armée victorieuſe étoit remarquable. Swierczcowzki étoit à la tête, oppoſé

HENRI III. 1574.

poſé aux Piquiers Turcs; & ſa premiere ligne toute compoſée de Carabiniers, mettoit par ſon grand feu le deſordre parmi les Infidèles. Les Archers formoient l'aîle droite, & faiſoient tomber ſur les Turcs une grêle de dards; enfin les Cuiraſſiers à l'aîle gauche fondoient avec leurs javelots ſur les troupes ébranlées, & ne laiſſoient aux Moldaves que la peine de les égorger. Bialogrod ne tint pas à l'approche de cette armée: la place fut emportée d'aſſaut & miſe au pillage; le ſoldat s'y enrichit, & la brûla.

Bialogrod emportée d'aſſaut, pillée & brûlée.

Iwan retourna enſuite à Tehinie où il s'arrêta quelques jours pour laiſſer repoſer ſes troupes. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il apprit que les Turcs joints aux Tartares, étoient campés aſſez proche de-là, & qu'ils ne ſe tenoient nullement ſur leurs gardes. Auſſi-tôt il commanda Swierczcowzki avec ſes Coſaques & deux mille Moldaves pour les aller attaquer. Les Infidèles qui étoient diſperſés de côté & d'autre, ſe raſſemblerent à l'approche de l'ennemi. Swierczcowzki de ſon côté partagea ſon armée en trois corps, & les fit charger de trois côtés dans le même ordre que nous avons décrit. Le combat fut opiniâtre pendant une heure. Enfin les Coſaques déciderent de la victoire: ils mirent les ennemis en déroute, & leur tuerent beaucoup de monde. Du côté des Moldaves la perte ne fut pas grande: le camp des Turcs fut pris, & on y fit deux cens priſonniers qui furent hachés à coups de faulx par l'Infanterie victorieuſe: le Chef des ennemis qui avoit auſſi été arrêté, offrit pour ſa rançon deux fois ſon peſant d'or, trois fois ſon peſant d'argent, & une fois ſon peſant de pierreries; mais ſes offres ne purent corrompre la fidélité des Coſaques que cette guerre enrichiſſoit de jour en jour; ils remirent leur priſonnier à Iwan. Ce Prince le garda pluſieurs jours pour conférer avec lui, & lorſqu'il ſe crut ſuffiſamment inſtruit des deſſeins du Turc, il le livra à ſon Infanterie qui le mit en piéces; de-là les troupes allerent ſe rafraîchir autour d'Uzczia.

Les Turcs encore battus, & leur Chef fait priſonnier.

La nouvelle de ces mauvais ſuccès réïterés frappa le Grand-Seigneur: il craignit que la révolte des deux Dacies ne fût un exemple contagieux pour les autres Provinces de l'Empire; & appréhendant que les vainqueurs ne paſſaſſent juſqu'en Macédoine, & ne ſoulevaſſent auſſi les provinces voiſines & la Grece même, il leva la plus nombreuſe armée qu'il lui fut poſſible; il en donna le commandement au Bacha Capuce qu'il chargea de venger ſes propres injures, & de remettre les provinces révoltées dans le devoir.

Le Grand-Seigneur leve une nombreuſe armée.

Iwan de ſon côté ne s'endormoit pas. Il prévit que plus la honte des Turcs étoit complette, plus ils feroient d'efforts pour s'en venger & pour ſe dédommager de leurs pertes. Il fit donc venir auprès de lui Jeremie Zarnieviche ou Carnawicz à qui il avoit confié la garde de la forteresſe de Choczin. C'étoit un homme qui, tandis qu'Iwan avoit été chez les Turcs, lui avoit toujours paru fort attaché, & qui ſembloit devoir l'être encore davantage depuis que la fortune favoriſoit tous les deſſeins de ſon maître. Iwan le chargea de paſſer le Danube avec treize mille hommes qu'il lui donna, & de s'avancer juſqu'à Oblucice, d'empêcher de-là les Turcs de paſſer le fleuve, & de lui donner avis au plûtôt de leur arrivée & de leurs

HENRI III. 1574.

deſſeins. Le Prince le congédia enſuite en l'embraſſant pour lui donner une plus grande marque de ſa confiance. Jeremie reçut cet honneur à genoux & avec des larmes qui témoignoient ſa ſincérité; & il jura entre les bras de ſon maître d'exécuter fidélement ſes ordres.

Carnawicz manque de fidélité à Iwan.

Il ne tint pas long-tems parole; il s'avança juſqu'au Danube, & ayant fait reconnoître les gués de ce fleuve, il y fit faire ſi bonne garde, que les Turcs qui étoient déja de l'autre côté avec une armée nombreuſe, ne purent de long-tems trouver occaſion de le paſſer. Enfin les Généraux Turcs craignant qu'il n'y eût trop à riſquer de vouloir attaquer le Moldave à force ouverte, & connoiſſant d'ailleurs ſon naturel avare, réſolurent de tenter de le corrompre par les preſens & les promeſſes; ils lui firent d'abord compter trente mille Hongrois, (1) & lorſqu'ils virent que cette ſomme commençoit à ébranler ſa fidélité, Pierre, frere du Vaivode de Valachie demanda un ſauf-conduit pour l'aller trouver, & s'aboucha ſecrettement avec lui.

Alors celui-ci repréſenta à Carnawicz, qu'Iwan avoit fait une faute irréparable de s'attirer la colére du Grand-Seigneur: qu'il ne devoit pas eſpérer de pouvoir jamais rentrer dans les bonnes graces du Sultan: qu'il l'avoit trop outré par ſon manque de foi & par ſes derniers ſuccès; & que Selim ne ceſſeroit point de le pourſuivre qu'il ne l'eût dépouillé de ſes Etats pour en revêtir un Prince plus ſoumis & plus fidèle; qu'il lui donnoit ces avis en ami: que s'il étoit ſage, il pourvoiroit à ſa ſûreté tandis qu'il en étoit encore tems: qu'il réflechît mûrement s'il ne valoit pas mieux pour lui de prendre part à la gloire d'un Prince comme Selim, le plus puiſſant non ſeulement de l'Europe, mais de l'Aſie & de l'Afrique entiére, que de partager les diſgraces d'un homme ſans honneur & ſans foi: qu'il étoit auſſi difficile de remettre l'épée dans le foureau qu'il eſt aiſé de l'en tirer: que l'auteur d'une guerre n'eſt pas toujours le maître de faire la paix, & que quand une fois on a les armes à la main, ce n'eſt que de la volonté du vainqueur qu'on doit attendre quelques bornes à leur fureur: qu'il ne dépendoit que de lui de ſe mettre à couvert de l'orage prêt à éclater, & de donner la paix à ſa patrie: qu'il n'avoit ſeulement qu'à faire retirer ſes troupes des bords du Danube, tandis que l'armée Ottomane paſſeroit ce fleuve, & à cacher ſa marche à Iwan: qu'après cela ils fondroient ſur lui: qu'ils ne demandoient qu'une heure pour ſe venger de tous les maux qu'il leur avoit cauſés: qu'en rendant ce ſervice à l'armée, outre la ſomme qu'il avoit reçûë, il pouvoit encore tout eſpérer du Grand-Seigneur.

Pierre accompagna ce diſcours de priéres & de larmes; & perſuada Carnawicz de préférer le certain à l'incertain, & d'abandonner le mauvais état des affaires d'Iwan pour joüir des honneurs & des richeſſes qu'on lui faiſoit eſpérer de la part des Turcs & du nouveau maître de la Moldavie. Il prit donc un prétexte pour éloigner un peu les troupes des bords du Danube; & tandis que les Turcs paſſoient ce fleuve au nombre de deux cens

(1) Piéce de monnoye d'Hongrie qui vaut environ une piſtole de notre monnoye.

cens mille hommes, il retournoit à grandes journées en porter la nouvelle à Iwan. En même tems pour l'attirer plus facilement dans le piége, le traître perſuada à ce Prince aveuglé par ſes ſuccès, que les Infidèles n'avoient pas plus de quinze mille hommes. HENRI III. 1574.

A cette nouvelle, Iwan qui étoit occupé au ſiége de la citadelle de Tehinie, & qui ne ſe doutoit point encore de la trahiſon, fut ravi de joïe. Sans rien approfondir davantage, il part ſuivi des Coſaques, comme s'il eût marché à une victoire aſſurée; & va camper le neuf de Juin à trois milles des ennemis. Auſſi-tôt Swierczcowzki à la tête de ſes Coſaques & de ſix mille Moldaves, ſe détache accompagné de Carnawicz pour aller reconnoître la contenance des Turcs. Chemin faiſant il donna dans un gros de ces Infidèles qu'il rompit; un des fuyards fût arrêté, & tout bleſſé qu'il étoit prêt à rendre l'ame, voulant encore avant ſa mort ſervir à tromper l'ennemi, il déclara que les troupes qui avoient paſſé le fleuve, étoient en fort petit nombre.

Ce menſonge confirma la trahiſon de Carnawicz. Iwan réſolu d'attaquer l'ennemi, attendoit impatiemment qu'il fût en préſence. Il s'étoit campé proche du Danube afin que ſes troupes ne manquaſſent point d'eau. Elles étoient au nombre de trente mille hommes: il les diſtribua en trente pelotons, à qui il aſſigna chacun leur poſte, & mit quatre-vingt canons à la tête; il avoit encore un nombre de fantaſſins, gens groſſiers qui n'avoient pour armes que des faulx, des arcs, & des cimeterres. C'étoient des hommes à l'épreuve, dont Iwan connoiſſoit l'attachement: ils étoient chargés d'être toujours auprès de ſa perſonne, crainte de trahiſon ou d'accident; & il n'y avoit que les Coſaques & les Polonois à qui ils permiſſent quelquefois d'en approcher. Ceux-là eurent leurs ordres en particulier.

Le myſtére n'avoit point encore été découvert, lorſqu'Iwan ayant rangé ſon armée en bataille, s'avança ſur une éminence pour reconnoître le camp ennemi. A peine eut-il jetté les yeux deſſus, que frappé de ce nombre prodigieux de troupes auquel il ne s'étoit pas attendu, & qu'il n'auroit même jamais imaginé ſi grand, il reconnut trop tard qu'il étoit trahi. Carnawicz à la tête des troupes qu'il commandoit, étoit de tous les Officiers le plus avancé vers les Turcs. Iwan le fit appeller; le traître ſe voyant découvert, s'excuſa d'obéïr ſous prétexte qu'il ne pouvoit quitter ſon poſte ſur le point d'aller à l'attaque. En même tems pour engager l'action, il fait ſonner la charge & s'avance; mais au lieu d'en venir aux mains, dans le moment il ordonne à ſa troupe de baiſſer l'étendart, & d'élever leurs chapeaux au bout de leurs armes, pour marquer qu'ils vouloient ſe rendre. A ce ſignal, dont on étoit convenu, les Turcs les reçûrent les armes hautes au milieu d'eux. Bataille entre les Turcs & les Moldaves.

Cette défection jetta d'abord la conſternation parmi ceux qui étoient autour d'Iwan. Cependant le courage de leur Chef, qui dans cette occaſion donna des marques d'une grande bravoure, leur en donna à eux-mêmes, & ils allerent à la charge. Les Turcs leur oppoſerent ces mêmes Moldaves, qui venoient de ſe rendre, & qui furent récompenſés par-là de leur trahiſon.

HENRI III. 1574. son comme ils le méritoient. Les deux armées les hacherent en piéces; & les Infidèles foulant aux pieds leurs cadavres s'avançoient fiérement. Mais ils furent repouſſés vivement par les Moldaves & les Coſaques. Soit terreur panique, ſoit adreſſe pour attirer leurs ennemis dans quelque embuſcade, les Turcs prirent la fuite.

Défaite de l'armée Moldave

Swierczcowzki ne donna pas dans le piége. Il rappella ſes troupes & les rallia derriére ſon artillerie. Alors les Infidèles faiſant volte-face, revinrent à la charge avec un nouveau renfort. On ſe battit long-tems avec fureur. Le fracas horrible des armes & du canon, le henniſſement des chevaux, les cris différens des combattans, tout cela mêlé enſemble faiſoit un bruit affreux. En même-tems une nuée de fléches & de pouſſiére déroba la vûë du ciel aux deux armées. Cette obſcurité ne fut diſſipée que par une pluye violente, qui fit tomber la pouſſiére & la fumée. Mais elle gâta beaucoup auſſi le canon, qui faiſoit le grand avantage des Moldaves. Cependant ils ne ſe découragerent pas. Au contraire ils s'animoient les uns les autres, lorſque les Tartares qui n'avoient point encore donné, voyant l'artillerie inutile, ſortirent des endroits, où ils s'étoient tenus cachés, & tomberent ſur eux tête baiſſée. Ces troupes fraîches par leurs hurlemens, jetterent l'épouvante parmi ces hommes déja fatigués du combat. Ils commençoient à s'ébranler, lorſque les Turcs acheverent de les mettre en deſordre. Alors ils prirent la fuite ouvertement; on ne fit aucun quartier, & ce ne fut plus qu'une tuerie.

A peine deux cens cinquante Coſaques s'étoient ſauvés du carnage avec les gardes d'Iwan, dont nous avons parlé. Cependant ni ce Prince, ni Swierczcowzki ne perdirent courage. Ils mirent pied à terre, donnerent ſur l'artillerie des Turcs, dont ils ſe rendirent maîtres, & l'encloüerent, parce qu'ils ne pouvoient l'emmener. Enſuite ayant quitté leurs chevaux, ils ſe refugierent proche des ruines d'une maiſon brûlée, où ils ſe retrancherent. En cela ils commirent une grande faute; car le défaut d'eau les obligea de ſe rendre plûtot qu'ils n'auroient fait.

Le ſoir, dès que les Turcs furent revenus de la pourſuite des fuïards, ils aſſiégerent le camp des Chrétiens, & le ſerrerent de ſi près, qu'il étoit impoſſible d'en ſortir. Le lendemain ils firent jouër leur artillerie; mais elle eut peu d'effet, à cauſe de la hauteur du retranchement, qui mettoit les aſſiégés à couvert. Alors les Infidèles voyant que ce ſiége tireroit encore en longueur, députerent à Iwan, pour l'exhorter à ſe rendre, lui faiſant entendre que moins il attendroit, plus il lui ſeroit aiſé de faire ſon accommodement. Sur cette propoſition Iwan aſſembla le conſeil de guerre, & demanda l'avis des Chefs: s'il étoit à propos de ſe rendre, ou de périr glorieuſement, en vendant chérement ſa vie à l'ennemi. Les Polonois étoient de ce dernier ſentiment, perſuadés, qu'il valoit mieux mourir courageuſement les armes à la main, que d'aller porter ſa tête à un ennemi barbare, qui exerceroit contre eux les ſupplices les plus honteux & les plus cruels. Mais les Moldaves, qui étoient en plus grand nombre, quelque diſpoſés qu'ils paruſſent à tout ſouffrir, inclinoient pour l'autre avis; & repréſentoient qu'il y avoit encore quelque eſpérance, que les Turcs feroient grace à Iwan & aux Polonois.

Iwan

Iwan balança long-tems entre ces deux partis. Enfin l'idée qu'on pourroit lui reprocher la perte de vingt mille braves gens, qu'il y avoit dans ſon camp, & dont à toute heure quelqu'un mouroit faute d'eau, le détermina; il déclara qu'il étoit prêt de ſe rendre, pourvû que les Turcs lui accordaſſent des conditions raiſonnables, & que tous les Bachas & les Officiers de l'armée juraſſent ſept fois de les obſerver fidélement. Ces conditions furent: que la Cavalerie Polonoiſe ſortiroit du camp avec armes & bagages, & qu'on la laiſſeroit repaſſer le Nieſter: que pour lui, il ſeroit preſenté à Selim; enfin que le Sultan feroit grace aux Moldaves, dont la conſervation intéreſſoit également la Porte, & ceux à qui le Grand Seigneur donneroit dans la ſuite la Moldavie. Hegir. 111. 1574. Conditions auxquelles Iwan ſe rend.

Quand on porta ces articles aux Généraux Turcs, ſoit qu'ils fuſſent déja déterminés à ne rien tenir, ſoit que le Bacha Capuce eût ſeul le ſecret, tous auſſi-tôt jurerent ſept fois, tant pour eux, qu'au nom de leurs troupes, de les obſerver. Alors Iwan, comme s'il n'eût plus eu rien à craindre, ſortit de ſon camp, & ſe remit entre les mains des Infidèles, qu'il harangua long-tems en faveur des Polonois. Il leur donna toutes les loüanges qu'ils méritoient, & pria les Bachas de décharger ſur lui ſeul la haine que les Turcs portoient à ces braves gens. Enſuite ſe tournant vers les Polonois, il leur tendit la main en ſigne d'amitié, & prit congé d'eux, en les priant de ne pas l'oublier; il fit auſſi la même choſe en diſant adieu aux Moldaves. Enfin ſe ſouvenant qu'il lui reſtoit encore de l'or & des pierreries, il rappella les Polonois, & les partagea entre eux, en loüant leur courage, & les remerciant de leur attachement pour lui. Il leur dit auſſi: qu'il connoiſſoit le caractére de Selim: qu'il ne déſeſperoit pas, ſi on lui permettoit de le voir, comme on le lui avoit promis, de redevenir un jour maître de la Moldavie: qu'en attendant il les prioit de ſe ſouvenir de lui dans l'eſpérance de partager un jour enſemble un meilleur ſort. Il fait ſes adieux aux Polonois & aux Moldaves.

Ces adieux furent mêlés de quelques larmes qu'on répandit de part & d'autre. Après cela Iwan, accompagné d'un nommé Oſmolzki Polonois, qu'il prit avec lui, ſe rendit au camp des Turcs. Là il eut une conference de quatre heures avec les principaux Officiers; elle n'étoit pas finie, lorſque le Bacha Capuce, prenant le prétexte de ce qu'Iwan avoit donné une réponſe un peu fiére, lui coupa le ventre & le viſage de ſon cimeterre. A ce ſignal les Janiſſaires ſe jetterent ſur lui, & lui couperent la tête. Enſuite ils attacherent le tronc à la queuë de deux chameaux, qui le mirent par quartiers. Sa tête fut plantée au bout d'une lance, & ſon corps déchiré en piéces. Les ſoldats Turcs trempoient même leurs ſabres dans ſon ſang, & le donnoient à boire à leurs chevaux. Etoit-ce vengeance? Etoit-ce un effet de cette valeur guerriére, qu'ils admiroient même dans leur ennemi? Sa mort.

De-là les Turcs tournerent toute leur rage contre les Moldaves; ils eurent beau demander quartier, on les traita de rebelles, parce qu'ils étoient vaſſaux de la Porte, & ils furent tous égorgés. A ce ſpectacle les Coſaques voyant que les Turcs s'étoient déja emparés de leur camp, s'animerent Sort des Moldaves & des Coſaques.

HENRI III. 1574.

merent les uns les autres. Ils donnerent tête baiſſée au travers des bataillons infidèles, & trouverent au milieu de ces ennemis nombreux la fin d'une vie, qu'ils leur firent acheter chérement, quoiqu'ils fuſſent en petit nombre. Ceux qui ne purent ſe faire tuer, furent faits priſonniers. De ce nombre fut Swierczcowzki leur Général, & celui à qui ſeul on étoit redevable de tous les ſuccès de cette guerre. Les autres, étoient Koſlowzki, Zardorzki, Zalezki, Rzeskowzki, Kopiczinzki, Jankowzki, Sokolowzki, Ciſowzki, Boguſz, Libiſcowzki, & Sucinzki. Les Turcs firent tous leurs efforts pour les porter à abjurer le Chriſtianiſme; mais ce fut inutilement: ils ne ſortirent de leurs fers, qu'en payant de groſſes rançons.

Ainſi la Moldavie, & par conſéquent l'une & l'autre Valachie, retomberent ſous la domination des Ottomans. Depuis ce tems-là elles furent chargées du tribut exorbitant que Pierre, frere du Vaivode de Valachie avoit offert au Grand Seigneur. Ce fut lui que Selim nomma pour ſucceder à Iwan, qui lui-même n'avoit poſſédé la Moldavie, qu'après en avoir chaſſé Bogdan. Bel exemple de l'inconſtance des choſes humaines, & de la juſtice divine, qui doit nous apprendre à reſpecter les droits de l'équité, & à craindre que ce que nous ferons à autrui ne nous arrive à nous-mêmes.

Arrivée de Henri III. à Turin.

La nouvelle de ces révolutions arrivées en Afrique & en Moldavie refroidit beaucoup en Italie la joie qu'y avoit répanduë la marche triomphante de Henri Roi de France & de Pologne. Ce Prince remontant le Pô paſſa à Crémone & à Plaiſance, d'où il arriva à Verceil, & de-là à Turin. Henri de Montmorenci Duc de Damville s'y rendit à la ſollicitation du Duc de Savoye, qui lui obtint un ſauf-conduit; & la Ducheſſe Marguerite tante du Roi, une des Princeſſes de ſon tems des plus accomplies, & qui par l'attachement qu'elle conſervoit pour ſa patrie, étoit toujours infiniment ſenſible aux intérêts de la France, mit tout en œuvre pour reconcilier le Monarque avec la famille des Montmorencis, & pour calmer les ſoupçons du Duc de Damville. Mais Henri avoit pris ſon parti. Elevé par la Reine ſa mere au milieu des factions, qui diviſerent les maiſons de Guiſe & de Montmorenci ſous le regne de Charles IX. il s'étoit laiſſé prévenir entiérement en faveur des Guiſes. Erreur excuſable dans un tems, où on s'imaginoit qu'il ne s'agiſſoit de rien moins que des intérêts de la Religion, dont on regardoit les Princes de Guiſe comme les défenſeurs contre les Montmorencis, qu'on croyoit favoriſer les Proteſtans en faveur de la maiſon de Coligny (1).

En même tems Philippe Hurault de Chiverny, premier Conſeiller du Roi, &

(1) Mais depuis qu'il fut monté ſur le trône, il fit une faute inexcuſable d'entretenir des partis dans ſon Royaume, au lieu de s'en rendre l'arbitre, de rétablir l'égalité entre tous ſes ſujets, & d'étouffer ainſi les diviſions qui regnoient dans l'Etat. Il reconnut ſon erreur dans la ſuite, & s'en repentit. Par malheur il étoit alors trop tard pour y apporter du remede. En même tems &c. MS. de Mrs. *de Sainte-Marthe.*

& qui auparavant avoit été ſon Chancelier, Bernard de Fizes & Nicolas de Neufville de Villeroi Secretaire d'Etat, ſe rendirent auprès de S. M. par ordre de la Reine mere. L'incertitude où étoit cette Princeſſe des deſſeins du Monarque l'inquiétoit extrêmement. De Villequier, qui n'étoit que trop habile à manier l'eſprit de ſon maître, l'avoit avertie que le Roi, prévenu par les Princes chez qui il avoit paſſé dans ſon voyage, & par ceux qui l'approchoient, qui n'étoient autres que Roger de St. Lari Sieur de Bellegarde, & le Sieur de Pibrac, n'apportoit en France que des deſſeins de paix; qu'il venoit dans la réſolution de caſſer tout ce qui s'étoit fait pendant ſon abſence depuis la mort du feu Roi, & de changer tout le gouvernement, auſſi-bien que tous ceux qui y avoient eu part. C'étoit ce que cette femme vaine & ambitieuſe appréhendoit le plus. Accoutumée à gouverner ſous le regne de Charles, elle s'étoit promis d'avoir encore toute une autre autorité ſous Henri, qui avoit toujours été ſon fils bien-aimé. Ainſi elle avoit donné ordre à Chiverny de ſupplier ce Prince de ne rien innover juſqu'à ſon entrée dans le Royaume, & d'attendre qu'elle pût l'inſtruire elle-même de la ſituation de l'Etat. HENRI III. 1574.

Chiverny s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion; & en conformité des inſtructions ſecrettes, qu'il avoit reçûës de Catherine, il ne manqua pas de ſe ſervir des couleurs les plus apparentes que lui fournirent certains bruits qui avoient couru, pour noircir dans l'eſprit du Roi les Sieurs de Bellegarde & de Pibrac, les deux hommes en qui ce Prince paroiſſoit avoir le plus de confiance. On accuſoit de Bellegarde d'avoir des liaiſons criminelles avec Damville; on aſſuroit que de Pibrac favoriſoit ouvertement les Proteſtans. Ces avis donnés par un homme affectionné, dont la perſonne étoit agréable au Monarque, & qui avoit le ſecret de la Régente, firent une impreſſion extraordinaire ſur l'eſprit de Henri; il ſortit tout changé de la conférence ſecrette qu'il avoit euë avec Chiverny. Dans l'inſtant on reconnut en lui de l'éloignement pour ceux, qui un moment auparavant étoient le plus dans ſes bonnes graces. Il ne leur parloit plus que rarement; ne les regardoit plus du même œil: il ſembloit que ce fût tout un autre homme. Quelque ennemi qu'il fût naturellement des Montmorencis, cependant ſur les repréſentations de Bellegarde & de Pibrac, & à la ſollicitation du Duc de Savoye qui leur étoit allié, il avoit paru diſpoſé à faire quelque choſe en leur faveur. De Chiverny changea tout cela. Le Duc de Damville fut congédié avec une réponſe ambiguë, qui ne le laiſſa pas douter un moment de la mauvaiſe volonté du Roi. Ce Seigneur ne voyant plus de grace à eſpérer, prit la poſte, & s'en retourna en Languedoc, où il ſigna enfin le traité entre les Proteſtans, & ceux qu'on nomma les Politiques, (1) conformement aux articles qui avoient été arrêtés dans les conférences de Millaud; au-lieu que juſques-là il avoit toujours tergiverſé, il commença dès ce moment à ſe préparer tout de bon à la guerre.

Le Duc de Damville ſigne le Traité entre les Proteſtans & les Politiques.

Ce fut la premiére faute que fit Henri en montant ſur le trône: elle n'étoit Fautes

(1) M. de Thou les appelle ici: Catholiques-unis, *Catholicis-unitis*.

Henri III. 1574. que commet le Roi.

toit pourtant pas irréparable; mais elle fut ſuivie d'une autre à laquelle il n'y eut aucun remede. Ce fut que le Roi, gagné par toutes les complaiſances étudiées du Duc de Savoye qui connoiſſoit le caractére du Prince, toujours prêt à donner ſans diſcernement, s'engagea legérement à reſtituer à ce Duc, deux places du Piémont, ſçavoir Pignerol & Savillan avec la vallée de Pérouſe. Depuis le dernier traité fait avec l'Eſpagne, nos Rois en rendant au Savoyard la plus grande partie de ſes Etats, avoient retenu ces places: elles leur tenoient lieu d'ôtages juſqu'à ce qu'on eût décidé ſur la reſtitution des places, villes, & païs dont le Duc de Savoye s'étoit emparé, & qu'on prétendoit qu'il devoit remettre à la France; en attendant elles avoient été jointes au gouvernement de la principauté de Saluces qu'on avoit donné à Louis de Gonzague Duc de Nevers. Ce Seigneur étoit à Aqui dans le Montferrat, où il avoit eu permiſſion de paſſer pour rétablir ſa ſanté. Lorſqu'il apprit cette nouvelle, ſoit à cauſe des vieilles inimitiés qui étoient entre les Ducs de Savoye & de Mantouë, & qui venoient d'être renouvellées par leurs diſputes pour le marquiſat de Montferrat, ſoit par l'intérêt qu'il prenoit à la gloire de la France, il fit un long écrit qu'il envoya au Roi par Nicolas Conan, pour détourner S. M. d'un deſſein ſi honteux & ſi deſavantageux au Royaume. Henri ne le reçut que le vingt-cinq de Septembre, lorſqu'il étoit déja à Lyon.

Ce Prince ayant paſſé le mont Cenis, ſe rendit à S. Jean de Maurienne, où il reçut un Ambaſſadeur que l'Electeur Palatin Fréderic III. lui envoyoit à la ſollicitation du Prince de Condé, pour l'exhorter à la paix; delà il paſſa à Chambery qui eſt le ſiége du Parlement de la province, & arriva enfin ſur les frontiéres du Royaume, porté dans une litiére vitrée à cauſe de la difficulté des chemins, & toujours accompagné du Duc de Savoye qui le ſuivit en grand cortége & à la tête de ſes troupes juſqu'au pont Beauvoiſin, où la riviere de Guye diviſe les deux Etats.

Entrée du Roi à Lyon.

Le Roi y arriva le cinq de Septembre. Dès le ſoir le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre, qne la Reine avoit envoyés devant, vinrent le ſaluer; il les reçut tous deux avec beaucoup de careſſes & de marques de ſincérité: pour la Reine, elle s'étoit avancée juſqu'à Bourgoin, village fameux par la bonté de ſon pain, dont on attribuë la cauſe aux ſources d'eau vive qui y ſont en grand nombre. Le Roi s'y rendit le lendemain, & malgré l'oppoſition de la Reine, il s'acquitta de la parole qu'il avoit donnée à de Bellegarde, dont il n'étoit pas à ſe repentir; il le fit Maréchal de France, honneur dont il voulut bien revêtir un homme qui avoit eu autrefois ſes bonnes graces, & qui commençoit alors à lui être ſuſpect (1). De Bourgoin Henri alla le même jour à Lyon où il fit une entrée magnifique: il y fut reçu par François de Mandelot Gouverneur de la ville, qui ſortit au devant de S. M. à la tête de la bourgeoiſie ſous les armes; le Roi alla deſcendre à l'Archevêché où on lui avoit préparé un logement.

L'en-

(1) Le Maréchal s'en rendit indigne dans la ſuite par la noire ingratitude avec laquelle il ſe vengea de l'indifference de ce Prince, qui l'avoit auparavant comblé de bienfaits. De Bourgoin, &c. MS. de Mrs. *de Sainte-Marthe.*

L'entrée du Roi en France cauſa une étrange révolution dans tous les eſprits. Du vivant de Charles IX. perſonne ne paroiſſoit plus digne du trône que Henri, & tout le monde ſouhaitoit l'avoir pour maître; à peine fut-il arrivé, qu'on s'en dégoûta juſqu'à augurer fort mal de ſon regne. Il contribua lui-même à la mauvaiſe opinion qu'on eut de lui: on ne retrouvoit plus dans ce Prince qu'on avoit vû élever, pour ainſi dire, dans le ſein de la guerre, ce courage mâle & guerrier qu'on avoit tant admiré; il ne montoit plus à cheval; il ne ſe montroit plus à ſes peuples, comme faiſoient ſes prédéceſſeurs; on ne le voyoit qu'enfermé avec quelques favoris dans un petit bateau peint, qui ſe promenoit ſur la Saone; il ne mangeoit plus qu'avec une baluſtrade qui ne permettoit pas de l'approcher; & ſi on avoit quelques placets à lui preſenter, il falloit ſe trouver à l'iſſuë de ſon diner où il les recevoit en courant. La plus grande partie du jour il ſe renfermoit dans ſon cabinet avec quelques jeunes gens qui ſeuls avoient l'oreille du Prince, ſans qu'on ſçût par où ils étoient parvenus à cette diſtinction, tandis que les Grands & ceux dont les ſervices étoient connus, pouvoient à peine lui parler. Le faſte & la molleſſe avoient pris la place de la grandeur & de la majeſté qui auparavant diſtinguoient nos Rois; joignez à cela un malheureux panchant à la diſſipation. Les gouvernemens & les premiéres charges de l'Etat avoient été miſes à un prix exceſſif, dans la vûë de les retirer des mains de ceux qui en étoient capables, & qui ne les avoient obtenuës de nos Rois que comme une récompenſe dûë à leur attachement & à leur mérite; on les donnoit par ce moyen à des gens indignes de les poſſéder.

HENRI III. 1574.

Mauvaiſe opinion qu'on a de lui & de ſon regne.

Je me ſouviens que le jour-même que le Roi entra dans Lyon, je me trouvai chez Jean de Tournes à qui la république des lettres eſt ſi redevable. Simon du Bois Lieutenant général de Limoges, célébre par ſes écrits, & plus encore par ſon habileté dans les affaires, s'y rencontra. Il me dit, que bien des gens ne penſoient pas du Roi comme le commun; & qu'ils aſſuroient qu'on le verroit dans la ſuite tenir une conduite dont la fin ſeroit peut-être funeſte, & tromper ainſi toutes les eſpérances que ſes ſujets & les étrangers avoient conçûës de la gloire de ſon regne. Je me révoltai d'abord à ce diſcours, je lui fis même quelques objections que le panchant que nous avons à nous flatter, me ſuggéra ſur le champ; mais cet homme ſage qui n'aimoit pas la diſpute, me répondit froidement que ce n'étoit pas ſans chagrin qu'il me parloit de la ſorte, que je me ſouvinſſe de ce qu'il me diſoit, & que j'en jugerois par l'évenement. Etoit-ce de lui-même qu'il parloit, & par quelque connoiſſance que ſon habileté dans l'Aſtrologie lui eût donnée de l'avenir? Pluſieurs l'ont crû; ou bien n'étoit-ce point ſur ce qu'il avoit entendu dire la même choſe à d'autres perſonnes? Quoi qu'il en ſoit, comme j'ai toujours beaucoup eſtimé la ſcience profonde de ce grand homme, j'ai crû que la choſe méritoit d'être rapportée.

Ces commencemens dégoûterent bien des Seigneurs, & on les vit inſenſiblement abandonner la Cour, les uns par mécontentement, les autres par indignation, quelques-uns entraînés par le grand nombre. Celui qui donna l'exemple, fut Gaſpard de la Châtre de Nançay Capitaine des Gar-

Les Courtiſans abandonnent la Cour.

HENRI III. 1574. des du corps, qui poſſédoit cette charge héréditaire dans ſa famille, & qui pour ſon mérite autant que pour ſa naiſſance, avoit eu la premiére place dans les bonnes graces de Charles IX. Il fut ſuivi des deux freres d'Angennes de Ramboüillet, qui voyant que le Roi ne rendoit pas juſtice à leurs ſervices, ſe retirerent auſſi chez eux, avec beaucoup d'autres Seigneurs qui les imiterent. Ainſi la Cour qui d'abord avoit été fort nombreuſe, devint en un moment déſerte. C'eſt ce que ſouhaitoient les nouveaux favoris, parce qu'ils vouloient être les ſeuls maîtres du gouvernement.

Fin du Livre cinquante-huitiéme.

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE CINQUANTE-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

LE Roi tient Conſeil à Lyon. Etat des affaires à ſon entrée dans le Royaume. Harangue de Paul de Foix dans le Conſeil. Réponſe de René de Villequier. Le Roi ſe détermine à la guerre. Le Maréchal de Montluc ſe retire du ſervice. Tentative inutile pour la liberté du Maréchal de Montmorenci. Ecrit du Duc de Nevers contre la reſtitution de Pignerol & de Savillan. Reſtitution de ces deux places au Duc de Savoye. Projet de mariage entre le Roi & la Princeſſe Eliſabeth ſœur du Roi de Suede. Lettres du Roi aux Rochelois. Conférences d'Angoulin. Priſe du Pouſſin par l'armée Royale. La Cour négocie avec le Duc de Damville. Succès de cette négociation. Siége de Livron par l'armée du Roi. Origine des Pénitens. *Mort du Cardinal de Lorraine, & ſon caractére. Sentimens différens ſur la cauſe de cette mort. Le Roi penſe à épouſer Loüiſe de Lorraine. Guerre en Poitou. Siége & priſe de Fontenay par les Catholiques. Situation de Luſignan. Siége de cette ville. Extrémité des aſſiégés. Reddition de la place. Etat des affaires d'Angleterre & d'Ecoſſe. Suites des guerres de Flandre. Les Eſpagnols tentent inutilement le ſecours d'Arnemuyden & de Middelburg. Reddition de ces deux places. Expédition du Comte de Naſſau. Combat de Moeckerheyde. Défaite des Confédérés. Sédition de l'armée Eſpagnole. Nouveau brevet d'amniſtie accordée aux Flamans. Mouvemens en Allemagne. Affaires du Nord. Suite des guerres de Flandre. Progrès des Eſpagnols en Hollande. Siége de Leyden. Les Confédérés tentent le ſecours. Extrémité des aſſiégés. Levée du ſiége. Les troupes Eſpagnoles ſe mutinent de nouveau. Morts illuſtres.*

A U-

Digitized by Google

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Actes publics du Duc de Nevers. L. Vicino P. P. J. Serrano. Journal du Siége de Luſignan. Annales du regne d'Eliſabeth, par Guill. Camden. Emm. Meteren. B. Mendoze. H. F. Conneſtaggio. J. Petit. David Chytrée.

HENRI III. 1574.

Le Roi tient Conſeil à Lyon.

AUſſi-tôt que le Roi fut arrivé à Lyon, on délibéra ſi on écouteroit les propoſitions de paix, dont étoient chargés les députés des Proteſtans & des Catholiques-unis, qu'on attendoit de jour en jour; ou ſi on ne devoit penſer qu'à reduire les rebelles par la force des armes. La choſe fut agitée dans le Conſeil, où aſſiſterent la Reine, le Cardinal de Lorraine, le Duc de Guiſe, avec tous les Princes de ſa maiſon, le Duc de Nemours, le bâtard d'Angouleme Grand Prieur de France, Albert de Gondy Maréchal de Retz, & pluſieurs autres Seigneurs & Maréchaux de France. Il n'y eut que de Pibrac qui n'y fut point appellé, parce qu'il étoit ſuſpect.

Situation de la Cour à l'arrivée du Roi.

Outre la faction des Guiſes, qui ayant le Roi pour elle, tenoit alors le deſſus, & celle des Montmorencis, qui toute affoiblie qu'elle avoit été par le malheur des tems, ſe ſoûtenoit pourtant encore; il y en avoit deux autres à la Cour, & par conſéquent dans le Conſeil, compoſées de gens qui penſoient tout différemment du gouvernement, & qui cependant n'avoient aucune rélation avec les deux premiéres. Les uns & les autres ſembloient n'avoir en vûë, que la paix & la tranquillité de l'Etat; mais ils différoient ſur le moyen de l'obtenir. Comme les premiers n'avoient pour but que de défendre la Religion de leurs peres, ſans ſe mettre en peine ſi elle avoit beſoin de réforme, ou non, ils panchoient davantage vers le parti de ceux, qui ſous ce prétexte vouloient qu'on prît les armes; & ils leur pardonnoient aſſez aiſément d'éluder, ou même de violer ouvertement la foi des Edits publiés en faveur des Proteſtans. Les autres au contraire n'avoient garde de vouloir s'éloigner en rien de la Religion de leurs ancêtres. Mais ils reconnoiſſoient auſſi, que par la ſuite des tems l'avarice ou l'ignorance avoient introduit bien des abus contraires à l'honneur de Dieu, & à l'intérêt des particuliers; & ils ſouhaitoient qu'on pût y mettre ordre. Ainſi, plus favorables aux Proteſtans que les premiers, ils vouloient qu'on s'accommodât de bonne amitié avec eux, qu'on leur tint de bonne foi ce qu'on leur avoit promis, & qu'à quelque prix que ce fût on fît une paix ſolide, ſans laquelle il étoit impoſſible de ſonger à la réforme. Par-là, quoique ces deux partis fuſſent également oppoſés aux Guiſes & aux Montmorencis, cependant les premiers paroiſſoient s'accorder davantage avec la faction des Guiſes, qui vouloient abſolument la guerre; & les ſeconds ſembloient favoriſer indirectement celle des Montmorencis qui ne ſouhaitoient que la paix.

Le

Le chef de ce dernier parti avoit été Michel de l'Hôpital Chancelier de France, célébre par une grandeur d'ame, une fermeté, une probité, & une ſcience admirables. Dans le feu des diviſions que les diſputes de Religion allumerent dans l'Etat, il fut en fort mauvaiſe réputation à la Cour, & dans tout le Royaume. On l'éloigna des affaires, & il venoit de mourir dans ſa maiſon l'année précédente; mais il avoit laiſſé des partiſans, qui penſoient encore comme lui: à la Cour, Paul de Foix; & dans le Parlement, Chriſtophle de Thou premier Préſident, le Préſident Achille de Harlay; Jean-Baptiſte du Meſnil & de Pibrac Avocats géneraux. HENRI III. 1574.

Jean de Morvilliers ancien Evêque d'Orleans étoit à la tête de l'autre parti. C'étoit un homme doux, qui avoit de la probité, que ſon caractére ſouple & pliant fit mettre au-deſſus du Chancelier de l'Hôpital, quoiqu'il lui fût fort inférieur en tout le reſte. Son parti fut toujours le plus puiſſant à la Cour; ce qui fortifia beaucoup la faction de ceux qui ne cherchoient que le trouble. De-là tant d'arrêts donnés les uns ſur les autres, & ſi ſouvent violés; la guerre tant de fois renouvellée, & toujours terminée avec auſſi peu de raiſon, qu'on en avoit eu pour l'entreprendre; juſqu'à ce qu'enfin le ſuccès funeſte de cette derniére, qui mit le Royaume à deux doigts de ſa perte, confondit la vaine prudence de tous ces faux Conſeillers.

S. M. ayant donc aſſemblé ſon Conſeil, Paul de Foix eut ordre de dire ſon avis, & il adreſſa la parole au Roi en ces termes: „ Sire, avant que „ V. M. ſe détermine à la guerre, deux choſes ſont à examiner. Eſt-elle „ utile? Eſt-elle néceſſaire? Elle peut être utile, ou par elle-même, ou „ par les différentes circonſtances qui l'exigent, eu égard à la ſituation „ preſente de l'Etat. Qu'elle ceſſe de l'être par l'un ou l'autre de ces deux „ motifs, cependant ſi on ne peut autrement remédier à un mal inévitable, qui intéreſſe la gloire du Prince, ou le bien de ſes ſujets, deux „ choſes abſolument inſéparables, dès-lors du moins elle dévient néceſſaire. Harangue de Paul de Foix dans le Conſeil.

„ Les guerres étrangeres ſont quelquefois utiles pour repouſſer une inſulte, & pour nous mettre à couvert des injures que nous pourrions recevoir, en vengeant celles que nous avons déja reçûës. Ce ſont elles „ qui nous font trouver notre avantage dans la perte de nos ennemis, qui „ nous enrichiſſent de leurs dépoüilles, & qui étendent nos frontiéres aux „ dépens des provinces que nous leur enlevons. Mais quelle utilité peut-on imaginer dans une guerre civile? La joie, l'avantage, la ſûreté de „ l'Etat, ſont-ce-là les fruits d'une guerre, où la victoire eſt toujours ſuivie de deuil, de repentir, & de déſolation; où le citoyen va chercher „ dans ſon propre ſang dequoi aſſouvir ſa fureur, ſa vengeance, & ſa haine; où la fortune frappe également ſur le vainqueur, & le vaincu; & „ où la victoire eſt même ſouvent plus à craindre que la défaite? Jettons „ les yeux ſur les Romains. Ces grands hommes, toujours attentifs à „ étendre les bornes de leurs Etats, à proteger leurs alliés, à défendre la „ gloire de leur Empire; ces hommes ſi ſages n'accordoient point de triomphe à une victoire, qui ne leur ſoumettoit que des citoyens. Et que „ peut-

Henri III. 1574. „ peut-on avoir en vûë dans une guerre domeſtique? Ce n'eſt ni par „ l'honneur de vaincre, ni par la joie d'avoir vaincu, ni par l'eſpérance „ d'aucun avantage qu'on peut être animé. La paix eſt l'unique but du „ vainqueur. Rétablir la concorde, éteindre les haines & les inimitiés, „ remettre l'ordre & l'union dans tous les membres de l'Etat, tels ſont les „ ſeuls ſuccès qu'il peut ſe promettre de ſes armes.

„ Mais de m'arrêter plus long-tems ſur une choſe ſi évidente, ce ſeroit „ abuſer de la patience de V. M. Il s'agit, Sire, d'examiner, ſi cette „ guerre qu'on lui propoſe, eſt auſſi facile & auſſi néceſſaire qu'on ôſe l'a- „ vancer. Je ſçais que par une liberté outrée de parler du gouvernement, „ on ne s'entretient d'autre choſe dans les cercles & les aſſemblées; & „ c'eſt pour cette raiſon même que je commence par-là. Il eſt difficile, „ dit-on, de terminer cette guerre à l'amiable. Les ſoupçons ſont trop „ grands de part & d'autre, les haines trop envenimées, les inſultes réï- „ térées trop ſouvent. Comment faire ce qu'on a vainement tenté juſqu'i- „ ci? Accorder enſemble des Religions directement oppoſées; réünir de „ grandes familles diviſées par la haine & la jalouſie? La douceur n'y „ peut rien; le Prince eſt donc néceſſité d'y employer la force. Il aura „ le droit de ſon côté; & que n'aura-t-il pas? Tout ce qui manque or- „ dinairement aux révoltés: mais, Sire, les ſuccès d'une guerre ſont tou- „ jours douteux; la victoire eſt toujours incertaine. Ne l'a-t-on jamais „ vûë ſe ranger du côté des partis les plus injuſtes? Que dis-je? l'expé- „ rience ne nous apprend-t-elle pas, que Dieu dont la colére n'eſt que trop „ juſtement allumée ſur nous, uſe ſouvent de ſemblables revers pour châ- „ tier ceux-mêmes qui le ſervent? Ainſi le voyons-nous dans l'hiſtoire ſa- „ crée, pour punir les péchés de ſon peuple, armer contre lui les tyrans „ de Babylone; ainſi le ſentons-nous tous les jours avec douleur, & à „ notre honte, appeſantir ſa main ſur l'univers Chrétien, qu'il ſemble avoir „ livré à l'Infidèle; ainſi l'avons-nous éprouvé contre ceux-là même que „ nous allons attaquer, & dont il a toujours juſqu'ici rendu les armes „ victorieuſes.

„ L'argent leur manque, je le ſçais; & l'argent eſt le nerf de la guerre: „ mais le peu qu'ils ont, avec quelle fidélité n'eſt-il pas adminiſtré? Avec „ quel ſoin ne le ménagent-ils pas? Ont-ils manqué juſqu'ici de reſſources „ pour en trouver? Les Princes avec leſquels ils ſont ligués, abandonne- „ ront-ils la cauſe commune? Pour eux, ils n'épargnent rien. Leurs biens, „ leur liberté même; cette liberté qui leur met aujourd'hui les armes à la „ main, ils ſont prêts de tout engager pour la défendre. Car, Sire, il ne s'agit „ point ici d'un corps ſans Chefs, & incapable de diſcipline, que le haſard, „ ou de vains diſcours auroient aſſemblé. Ce ſont des hommes aguerris, à „ qui le déſeſpoir a fait prendre leur parti depuis long-tems; ils ſont réſolus „ à toute extrémité; & tous, Chefs & ſoldats, trouvent dans la néceſſité de „ cette guerre le lien indiſſoluble qui les unit. C'eſt avec de pareilles forces „ qu'on les voit exécuter, non-pas des entrepriſes de deux jours; mais des „ projets formés depuis long-tems, & médités mûrement. L'ordre regne „ parmi leurs troupes; la diſcipline y eſt obſervée; on n'y connoît ni le li-

„ ber-

„ bertinage, ni la débauche. Leurs Chefs vivent bien, ſelon leur Reli- Henri III.
„ gion; la vûë du danger commun, qui eſt l'ame de la concorde, rend 1574.
„ le ſoldat docile à leurs commandemens. Dans les armées Royales au
„ contraire, que d'envies! que de jalouſies! que d'avarice! que d'ambi-
„ tion! jamais les Chefs & la Nobleſſe ne s'accordent. Les uns veulent la
„ paix; les autres n'aiment que le trouble: un intérêt de famille, ou la
„ haine d'un rival, voilà tout ce qui les unit. Cependant la diſcipline mi-
„ litaire languit; la guerre devient éternelle; le tréſor s'épuiſe; & les
„ peuples ſont réduits à la derniére miſére.

„ Qu'on ne m'objecte point, Sire, les armées nombreuſes, qui rendent
„ V. M. ſi ſupérieure à ſes ennemis; il ne faut qu'avoir lû médiocrement
„ l'hiſtoire, pour ſçavoir que la victoire n'eſt pas toujours du côté du plus
„ grand nombre. D'ailleurs, quel ſervice V. M. peut-elle attendre des
„ troupes étrangeres qui ſervent dans ſes armées? On ſçait que hors de
„ chez-elles, elles ne ſont que d'un foible ſecours. Les Suiſſes ne ſont
„ bons que pour la défenſe; les Italiens ſervent plus pour la montre, que
„ pour l'effet; les Flamans ne ſont pas en grand nombre dans vos camps; &
„ V. M. ne peut guéres compter ſur les Allemans, qui ſont de même Religion
„ que ſes ennemis. Il ne faudra, dira-t-on, qu'une ſeule bataille pour les dé-
„ truire. J'avouë qu'il eſt aiſé de le ſouhaiter; mais a-t-on examiné s'il ſera auſſi
„ facile d'en venir à l'exécution? Qui peut répondre de livrer l'ennemi dans
„ un certain lieu, à un jour marqué, pour décider définitivement de la vic-
„ toire? Qui peut aſſûrer que dans ce jour-là il ſera défait ſans reſſource? Au-
„ tant qu'on voyoit autrefois d'acharnement dans une action, où l'on ſe bat-
„ toit de pied ferme, autant eſt-on ingénieux aujourd'hui à ne combattre
„ qu'en voltigeant, & à bien faire une retraite. La maxime, favorite de
„ tous les Généraux de notre tems, c'eſt qu'un ſoldat qui revient du com-
„ bat, peut encore y retourner: ce n'eſt plus une affaire ſérieuſe que la
„ guerre; elle eſt devenuë une eſpéce d'amuſement.

„ A quoi donc aboutira une bataille? à tuer cinq ou ſix mille hommes
„ aux ennemis. Mais qu'y gagnera-t-on? on les rendra par-là plus animés
„ à la vengeance, plus circonſpects dans leurs deſſeins, plus attentifs à
„ découvrir les nôtres, plus exacts à obſerver la diſcipline, & plus dociles
„ aux ordres de ceux qui les commandent. Dira-t-on que deux ou trois
„ batailles perduës, ſans les détruire entiérement, les affoibliront aſſez pour
„ les obliger à écouter des propoſitions plus raiſonnables? Mais quoi! l'ex-
„ périence ne nous a-t-elle pas appris, qu'ils ſont moins ſenſibles aux tourmens
„ les plus cruels, & aux dangers les plus preſſans, qu'à la crainte de voir leurs
„ conſciences gênées, & d'être expoſés au mépris de leur parti? Que ſi V.
„ M. eſt réſoluë de les détruire entiérement, vous, Sire, vous qui ſouvent
„ vous êtes trouvé dans les dangers, conſidérez combien il vous en coûtera
„ de ſang pour en venir à bout. Que de dépenſes! que de danger même de
„ ne pas réüſſir! Que nous réüſſiſſions cependant, on épargnera du moins
„ les enfans, & on ne rendra pas leur innocence reſponſable du crime de
„ leurs peres. Mais dans la ſuite la ſoif de la vengeance, le chagrin de
„ voir des biens qui leur appartenoient, paſſés dans des mains étrange-

HENRI III. 1574. „ res, ne leur feront-ils point reprendre les mêmes projets, & rejetter le „ Royaume dans de nouveaux troubles? Ne nous y trompons pas: jamais fac- „ tion puiſſante comme celle-là n'a pû être ſi bien éteinte, que des cen- „ dres de ceux qu'on avoit ou bannis, ou égorgés, on n'ait vû renaître un „ nouvel incendie plus à craindre que le premier. Sans prétendre percer dans „ l'avenir, ne nous arrêtons qu'à ce que nous avons ſous les yeux. Qui doute „ que ceux que nous voyons aujourd'hui les armes à la main, ſi le ſort d'une „ bataille vient à leur faire ſentir leur foibleſſe, ne prennent conſeil de leur „ déſeſpoir; & prêts de quitter pour jamais un Royaume, où ils ne trou- „ veront plus de ſûreté, n'y mettent tout à feu & à ſang? Il eſt des dégrés dans „ le vice, comme il y en a dans la vertu. Les gens de bien ne voyent qu'avec „ douleur tant de ſang déja répandu, tant de coups mortels portés à l'Etat. „ Voilà ce dont juſqu'ici nous avons été les témoins. Que ſera-ce, ſi on en „ vient jamais aux derniéres extrémités? Cette ſeule penſée me fait frémir; „ & au-lieu de chercher à faire un portrait terrible, il vaut mieux, Sire, „ jetter un voile épais ſur ces horreurs, ſur-tout en preſence de V. M. dont „ le regne ne nous promet que d'heureux ſuccès. Et qu'on ne s'imagine pas „ avoir meilleur marché de l'ennemi, quand par la mort ou la priſon on lui „ aura enlevé ceux qui le gouvernent. Dans une guerre civile on ne man- „ que jamais de Chefs; c'eſt la néceſſité, ou leur valeur, qui les mettent à la „ tête de la révolte. La vûë du danger rend toujours ceux qui obéïſſent „ aſſez ſouples au commandement.

„ Juſqu'ici j'ai ſuppoſé, Sire, que Dieu accordera à V. M. la victoire de ſes „ ennemis. Que ſeroit-ce, ſi ceux que nous tenons déja pour vaincus, alloient „ devenir nos vainqueurs? Détournez, grand Dieu, un préſage ſi funeſte. Que „ mes yeux ſe ferment pour toujours à la lumiére, plutôt que de s'ouvrir jamais „ ſur de tels malheurs! La perte d'une ſeule bataille entraînera pour jamais „ avec elle l'anéantiſſement de l'autorité Royale. Les Princes ne font que de „ grandes chûtes, & par conſéquent toujours difficiles à réparer: car qui ſçait ſi „ ceux-là même, qui ne ceſſent de proteſter qu'ils veulent toujours être fidéles „ à V. M. tiendroient encore le même langage, ſuppoſé que la fortune vint à „ favoriſer leurs deſſeins? Rarement voit-on le vainqueur ſe ſoumettre aux „ loix du vaincu. Or vous n'ignorez pas, Sire, que le ſort des armes eſt dou- „ teux: un rien décide de la victoire; & combien de fois Dieu, par un ſecret „ impénétrable de ſes jugemens, ne l'a-t-il pas enlevée au plus fort, ſou- „ vent à celui dont la cauſe étoit la meilleure, pour en favoriſer les plus „ foibles? Combien de fois l'ennemi abbatu n'a-t-il pas trouvé de nouvelles „ forces dans ſon déſeſpoir? Ainſi tout ce qu'il y a jamais eu de plus habi- „ les Capitaines, ont toujours tenu pour maxime, que le déſeſpoir eſt la reſ- „ ſource du vaincu, & que qui veut profiter ſagement de ſa victoire, ne „ doit point pouſſer à bout un ennemi déja terraſſé.

„ Mais je veux que V. M. ſoit toujours victorieuſe, je le ſouhaite, & „ & j'ai tout lieu de l'eſpérer. Ces ennemis que la néceſſité ſeule lui a „ faits, ne poſſédent-ils pas dans le Royaume des places fortes, des vil- „ les, des ports, des châteaux? Pourra-t-on les empêcher de s'en faire „ une retraite, & d'attendre tranquillement à l'abri de leurs murailles,

„ l'oc-

„ l'occaſion favorable de ne tenter qu'à forces égales le ſort des com- HENRI III.
„ bats, dont l'évenement eſt toujours incertain? La guerre traînera donc 1574.
„ en longueur; & de-là que de maux, pires mille fois que la guerre même!
„ Après avoir goûté les douceurs d'une liberté qui ne connoît point de
„ bornes, on en viendra inſenſiblement juſqu'à ſecoüer le joug de l'autori-
„ té Royale & des loix. Comment ramener à la ſoumiſſion des gens, qui
„ pendant ſi long-tems auront appris à ne ſe point ſoumettre?

„ Les affaires-mêmes de V. M. n'iront pas beaucoup mieux: elle verra
„ à la faveur de la licence qu'entraîne néceſſairement après elle une guerre
„ domeſtique, l'avarice & l'ambition ſe répandre comme un mal conta-
„ gieux dans ſa Cour & dans ſes armées; elle verra des gens qui lui ſont
„ redevables & de leurs vies & de leurs biens, obligés par conſéquent
„ d'employer l'une & l'autre pour la défenſe de l'Etat à qui ils en ſont
„ comptables, elle les verra, ſi la guerre tire en longueur, prétendre qu'on
„ leur ait obligation de leurs ſervices, parce qu'on ne pourrra ſe paſſer de
„ leur ſecours. Le Monarque légitime qui a reçû de Dieu droit de vie
„ & de mort ſur ſes ſujets, deviendra l'eſclave & le joüet malheureux des
„ deux partis, tandis que d'un autre côté il ſera expoſé au mépris & même
„ à la haine de l'étranger, comme ſi par ſon entêtement il étoit cauſe du
„ pernicieux exemple que ſes ſujets donneront à tous les peuples de ſe ré-
„ volter contre leurs Princes. Parlerai-je des récompenſes auxquelles
„ croira avoir droit de prétendre, quiconque aura ſervi V. M. dans cette
„ guerre? Que de biens, que d'honneurs ne faudra-t-il pas répandre!
„ Non, Sire, euſſiez-vous joint à votre empire les Indes & la Perſe, vos
„ richeſſes ne ſuffiroient pas pour ſatisfaire les déſirs inſatiables de ceux
„ qui vous auroient ſervi. Cependant le poiſon de la révolte s'inſinuera
„ dans tous les cœurs; ceux qui auront commandé vos armées contre des rebel-
„ les, deviendront eux-mêmes chefs de parti; le crédit qu'ils acquereront
„ parmi le peuple & les différens Ordres de l'Etat, deviendra aſſez for-
„ midable à V. M. pour qu'elle ſe croie forcée malgré elle de les traiter
„ en ennemis, après s'être ſervie de leurs bras pour écraſer les révoltés.
„ Jamais un homme de cœur ne doit avoir de grandes obligations à qui
„ que ce ſoit; & ſi cette maxime eſt vraie par rapport aux particuliers,
„ combien doit-elle l'être davantage par rapport aux Princes, puiſqu'il eſt
„ de l'intérêt commun que tout le monde leur ſoit ſoumis, & qu'eux-mê-
„ mes ne dépendent de perſonne?

„ Loin d'ici par conſéquent quiconque ôſe propoſer à V. M. une guerre
„ dont le ſuccès doit être ſi funeſte à ſa perſonne & à ſon peuple. Pour-
„ quoi lui mettre les armes à la main contre ſes ſujets qui n'ont recours
„ qu'à ſa clémence? On a beau dire que le ſeul moyen de donner la paix
„ à l'Etat, eſt de faire la guerre à ceux qui le troublent; cette guerre qu'ils
„ croient néceſſaire, ne ſont-ils pas obligés d'avoüer qu'elle ſera difficile
„ & ruineuſe dans l'exécution, dangereuſe dans l'évenement? Or ſi cela
„ eſt, certes nos maux ſont bien étranges, puiſque nous ne pouvons ni
„ les ſouffrir, ni y remédier; jamais médecin habile n'a mis le fer ou le
„ feu à la plaie, qu'il n'ait auparavant tenté tous les autres ſecours de l'art:

HENRI III. 1574. „ ainſi c'eſt à vous, Sire, d'examiner ſi les maux de l'Etat ſont tellement „ déſeſpérés qu'il faille en venir aux derniers remedes. Ce qu'il y a de „ certain, c'eſt que de tous ces rebelles qui depuis tant d'années ont ſi „ ſouvent repris les armes, il n'en eſt aucun qui ne reconnoiſſe qu'on doit „ obéïr aux Magiſtrats, & payer le tribut que le Prince impoſe; tous con- „ viennent là-deſſus; ils en ont fait même un des principaux points de leur „ croyance; ils ont erré, je l'avouë, dans la maniére dont ils ont crû de- „ voir ſe ſoumettre; je ſçais que dans la plûpart cette liberté de conſcien- „ ce dont on fait tant de bruit, a dégéneré en licence; mais ſont-ils pour „ cela abſolument indignes de pardon? Ne peut-on pas avoir quelque in- „ dulgence pour des gens dont on doit plûtôt attribuer la faute à un eſprit „ prévenu de ſoupçons mal fondés, & de terreurs paniques, qu'à aucun „ deſſein prémédité? N'y auroit-il pas de l'injuſtice à traiter à la rigueur „ avec des malades d'eſprit & des inſenſés? Figurez-vous, Sire, que V. „ M. ou quelqu'un de ſes ſujets, eût deux enfans qui ſe haïſſent mortelle- „ ment; ſeroit-il d'un pere tendre & ſage de les mettre aux mains pour „ les voir s'égorger? Ne devroit-il pas au contraire chercher tous les „ moyens poſſibles d'accommodement pour les faire vivre en bonne union? „ Un ancien Poëte a fort bien dit, qu'il n'y avoit que deux maniéres de „ terminer les différends: l'une, lorſqu'on traite à l'amiable, & celle-là ne „ convient qu'à l'homme; & l'autre, quand la force en décide, cette „ derniére eſt propre de la brute; l'homme n'en doit venir là qu'à l'ex- „ trémité, & lorſque l'opiniâtreté de ſon ennemi rend la premiére inutile.

„ Après tout, qu'ont jamais demandé les Proteſtans? Qu'on leur aſſû- „ rât la liberté de conſcience. D'abord l'Edit de Janvier y avoit pourvû; „ mais il fut bientôt violé par un accident que je voudrois pouvoir enſéve- „ lir dans un oubli éternel, bien loin de prétendre en rappeller la mémoi- „ re. Ce fut alors qu'on vit s'allumer, non pas dans quelques provinces „ du Royaume, mais dans tout le corps de l'Etat, dans toutes les famil- „ les, la guerre la plus cruelle & la plus funeſte. Enfin on leva les obſta- „ cles qui s'oppoſoient à la paix. Un nouvel Edit remit la tranquillité en „ France; mais à peine dura-t-elle quatre ans. On conçut de nouveaux „ ſoupçons, on crut avoir encore à craindre pour la liberté de conſcience; „ les troubles recommencerent, les Proteſtans qui vouloient prévenir le „ danger, furent les premiers à reprendre les armes; par-là ils outrerent „ le Roi. Ainſi, quoiqu'il n'eût fallu qu'un moment pour éteindre cet in- „ cendie, cependant comme les eſprits étoient aigris de part & d'autre, „ le feu de la guerre ſe ralluma auſſitôt après. Jamais il n'avoit été plus „ vif, que lorſque V. M. porta elle-même ſes armes victorieuſes en Poi- „ tou & dans les autres provinces dont les ennemis s'étoient rendus maî- „ tres; il s'y livra deux grandes batailles, & dans une les Proteſtans perdi- „ rent leur Chef. * V. M. ſçait mieux que perſonne quelles ſuites eût „ cette guerre; elle fut telle, que le Monarque ſe repentît de vos propres „ ſuccès. Un troiſiéme Edit rendit enfin la paix au Royaume; elle fut „ cimentée par le mariage de la Princeſſe Marguerite ſœur de V. M. avec „ le Roi de Navarre. Que ne m'eſt-il permis de paſſer ſous ſilence les éve-

* Louis Prince de Condé, tué à la bataille de Jarnac.

„ nemens

„ nemens qui ſuivirent! Mais puiſque le ſouvenir en eſt agréable à nos en- HENRI III.
„ nemis-mêmes, qui prennent ce prétexte pour autoriſer leur révolte, j'en 1574.
„ dirai auſſi un mot en paſſant. Après le maſſacre de la Saint Barthelemi,
„ que nous ſommes tous obligés de regarder comme un effet de la néceſſi-
„ té & du haſard, plûtôt que d'un deſſein prémédité, on crut la rebellion
„ abſolument éteinte. Les principaux Chefs du parti Proteſtant venoient
„ d'être égorgés, la fleur de leur Nobleſſe avoit péri dans cet accident, on
„ ne croyoit pas qu'il reſtât dans tout le Royaume une ſeule tête capable
„ de rallumer l'incendie; la fortune ſembloit avoir abandonné les rebelles,
„ quand le ſiége long & malheureux de deux ou trois villes, les remit au
„ plus haut dégré. Les cendres du parti foudroyé produiſirent tout d'un
„ coup des hommes nouveaux, ſans force, & guidés par la néceſſité ſeu-
„ le. Ils braverent le précipice ouvert ſous leurs pas, ne prirent conſeil
„ que de leur déſeſpoir, & mirent en un inſtant tout le Royaume en com-
„ buſtion; vengeurs déterminés de leurs prédéceſſeurs enſévelis dans cette
„ horrible boucherie, ils devinrent encore plus formidables, parce qu'ils
„ n'avoient pris les armes qu'après qu'on les avoit pouſſés à bout, & qu'ou-
„ tre la liberté de conſcience, ils demandoient encore & une réparation du
„ paſſé, & de plus grandes aſſûrances, diſoient ils, contre un nouveau
„ maſſacre.

„ Je laiſſe, Sire, à de plus habiles que moi, à décider quelles ſont au-
„ jourd'hui leurs forces, depuis qu'on leur a donné le tems de revenir de
„ la terreur qu'un ſi grand coup avoit répanduë; mais la fidélité que je
„ dois à V. M. ne me permettra jamais de lui conſeiller d'en faire l'épreu-
„ ve. Ils ont des Chefs dans le Royaume & dans le païs étranger, l'un
„ & l'autre leur fourniſſent des troupes: qu'on diſe tant qu'on voudra qu'elles
„ ne ſont pas comparables à celles qu'ils avoient auparavant, je n'en con-
„ viens pas; mais quand cela ſeroit, on doit conſidérer que le Royaume
„ dont ils ſont partie, a déja été fort ébranlé par les troubles précédens,
„ & qu'il ne peut éviter une ruine totale, ſi la guerre continuë.

„ Que faire donc dans les conjonctures preſentes? Ce qui ſeul eſt capa-
„ ble d'adoucir les eſprits, & de les ramener inſenſiblement à la ſoumiſſion
„ dont ils ſe ſont écartés; diſſiper les ſoupçons, calmer les frayeurs, réta-
„ blir la liberté de conſcience ſur le pied des anciens Edits, & faire eſpé-
„ rer pour la ſuite plus de fidélité à les obſerver qu'on n'en a eu par le
„ paſſé. V. M. a cet avantage que les Proteſtans ne peuvent encore lui
„ rien reprocher; point de mauvais traitemens, point d'averſion perſon-
„ nelle, aucuns traits qui puiſſent vous rendre ſuſpect à leur égard. S'ils
„ ont ſenti la peſanteur de vos armes victorieuſes, ils ont éprouvé de mê-
„ me juſqu'au milieu des fureurs de la guerre votre clémence & votre bon-
„ té. Que V. M. leur accorde la paix, ils la recevront de ſa main comme
„ une grace dont ils lui ſeront à jamais redevables; & ils ne pourront re-
„ jetter que ſur ceux qui ne ſont plus, toutes les fautes du paſſé. Que
„ votre prudence, Sire, vous ſerve à ne pas broncher au premier pas que
„ vous allez faire pour monter ſur le trône de vos ancêtres; capable de
„ réparer par vous-même les erreurs des derniers tems, ne les faites

„ pas

HENRI III. 1574. „ pas revivre par une démarche, dont les ſuites ſeroient encore plus funeſtes.

„ Ceux qui penſent autrement ne manqueront pas d'inſinuer à V. M. „ qu'il eſt honteux & indigne d'un Prince, fameux par tant de victoires, „ maître de deux puiſſans Royaumes, de traiter avec ſes ſujets; & j'avouë „ que s'il étoit vrai que la paix dût coûter quelque choſe à votre autorité „ & à votre gloire, avant que de s'y réſoudre il y auroit à délibérer. A- „ près tout cependant, céder quelque choſe de ſes droits pour procurer la „ tranquillité de ſon peuple, eſt-ce une choſe dont on puiſſe révoquer en „ doute les avantages? N'eſt-ce pas une maxime reçûë que l'utilité publi- „ que doit l'emporter ſur tout autre motif, & que dans un Royaume policé „ le bien de l'Etat eſt la ſuprême loi que l'on doit ſuivre? Mais en accor- „ dant la paix à vos peuples, V. M. ne céde rien de ſes droits; vous ne „ les exemptez point des impôts, ni des autres charges publiques; vous ne „ leur donnez point de nouveaux priviléges, la liberté de conſcience eſt „ le ſeul préſent qu'ils attendent de votre main libérale. V. M. montrera „ en le leur faiſant, qu'elle aime mieux commander en Prince légitime à „ des hommes libres, que de n'exercer qu'un empire tyrannique ſur des „ eſclaves. N'écoutez pas, Sire, ceux qui vous diront, que ſous prétexte „ de liberté, on prétend introduire une licence effrénée, ennemie des loix „ & contraire à tous les droits divins & humains. Admettre un tel princi- „ pe, ce ſeroit condamner la mémoire de ceux, qui après que l'affaire eut „ été miſe ſouvent en délibération, conclurent que le ſeul moyen d'appai- „ ſer la colére divine & de rendre la tranquillité à l'Etat, étoit d'adoucir la „ ſévérité des loix, & d'établir par des Edits une paix ſolide qui mît une „ égalité parfaite entre tous les ſujets. L'expérience confirma la ſageſſe „ de cet avis; l'obſervation des Edits fit joüir la France d'un calme pro- „ fond; & on ne put les violer, ſans la rejetter auſſitôt dans de nouveaux „ troubles. Faſſe le ciel que V. M. ne ſe trouve jamais dans de telles cir- „ conſtances. Que l'impoſſibilité de réünir les eſprits diviſés, lui faſſe re- „ gretter les auteurs d'un avis ſi ſalutaire. Il y a long-tems que la queſtion „ a été décidée dans le Conſeil, en préſence des Rois vos freres d'heureu- „ ſe mémoire, par les plus honnêtes gens de votre Royaume, les plus af- „ fectionnés à la gloire de l'Etat & à la tranquillité publique; tous ſont „ convenus que Dieu ne vouloit point que la Religion ſe ſoutint par le fer „ & par le feu.

„ Mon avis, Sire, eſt donc, puiſqu'on attend de jour en jour les dépu- „ tés des Proteſtans, qu'on traite avec eux lorſqu'ils ſeront arrivés: qu'il „ n'y a point pour V. M. de moyen plus ſûr, plus honnête, ni plus utile, de pa- „ cifier le Royaume, & d'y rendre votre autorité reſpectable, que de travailler „ en montant ſur le trône à ramener au devoir ceux que les derniers troubles en „ ont écartés, ſans y employer la force ni recourir contre eux à la guerre. Tels „ ſont les conſeils que le ſage Maximilien a donnés à V. M. ainſi l'ont penſé, & „ le Sénat de Veniſe toujours affectionné à la France, & tous les Princes qui „ nous ſont attachés. Oubliez, Sire, en faveur de la tranquillité de votre „ Etat, tout ce que la révolte a pû attenter contre la majeſté du trône, &

„ en

„ en particulier contre votre perſonne ſacrée : qu'une amniſtie générale aboliſſe le ſouvenir du paſſé : qu'une égalité parfaite réüniſſe tous vos ſujets, & qu'à l'abri de vos Edits, ceux qui ſont tombés, puiſſent s'aſſûrer d'une liberté qui ne ſera plus troublée : que vaincus par votre clémence & votre bonté, vos ſujets rebelles ſoient les premiers à célébrer un triomphe qui ne vous aura point coûté de ſang, & qui ne ſera pas moins utile à leur vainqueur, qu'il leur deviendra ſalutaire. Eteignez, Sire, le flambeau de la diſcorde, étouffez les factions qu'elle a fait naître : que les plus opiniâtres ſoient dans la ſuite les plus prompts à vous rendre leurs hommages „. HENRI III. 1574.

Ce grand homme que l'amour du bien public touchoit vivement, & qui ſçavoit que dans le Conſeil ſecret on avoit déja pris des réſolutions toutes contraires, ne put finir ce diſcours ſans laiſſer couler quelques larmes. Il fut relevé d'un air mocqueur par René de Villequier, que la Reine après la mort de François de Carnavalet, avoit mis auprès de Henri, pour le malheur de la France : il débuta bruſquement en ces termes :

Réponſe de René de Villequier, au diſcours de Paul de Foix.

„ Sire, mon deſſein n'eſt point d'imiter, ou de réfuter ici ceux qui par „ de grands diſcours étudiés prétendent nous convaincre des avantages de „ la guerre ou de la paix. Un tel perſonnage conviendroit peu à mon „ caractére ; élevé loin du Barreau, nourri dans le ſein des armes, je „ ſçais mieux agir que parler. Ce n'eſt pas que s'il me falloit examiner „ les raiſons qu'on vient de propoſer à V. M. en faveur de la paix, je „ ne puſſe aiſément y répondre : elles ont été déja employées il y a long-„ tems par des gens peu verſés dans les affaires, comme l'expérience l'a „ démontré, & qui ignoroient parfaitement le véritable art de regner ; „ gens, dont pluſieurs circonſtances rendoient alors la fidélité ſuſpecte, „ dont la ſuite a confondu la prudence, & dont la ſituation preſente de „ l'Etat ne permet pas d'adopter les ſentimens.

„ Car pour reprendre en peu de mots tout ce qui a été dit ; faire la „ paix avec les hérétiques, les reconnoître pour des ſujets fidèles, qui eſt „ la forme conſacrée de tous les Edits, qu'eſt-ce autre choſe, ſinon dé-„ clarer la guerre à Dieu-même qu'ils attaquent, & taxer hautement de „ rebellion tous ceux qui juſqu'ici ont ſacrifié leurs biens & leurs vies pour „ ſoutenir une ſi juſte guerre ? Comment peut-on eſpérer de réünir des „ eſprits partagés ſur la Religion, que les malheurs publics ont aigris, & „ que des haines perſonnelles, ſouvent provoquées, enveniment encore „ davantage ? Le Roi Charles votre frere d'heureuſe mémoire, a ſouvent „ fait la paix avec eux ; mais quelle paix ? Une paix fondée ſur l'artifice, „ troublée par des ſoupçons mutuels qui faiſoient uniquement reſpirer la „ vengeance, que les deux partis rompoient ſouvent de concert, que „ ceux qui ſe ſentoient les plus foibles violoient ordinairement les premiers, „ perſuadés que dans la guerre l'avantage eſt toujours du côté de celui qui „ attaque. V. M. veut-elle connoître quelles ſont les diſpoſitions de ſes „ ſujets dans la conjoncture preſente ? Qu'elle en juge par le paſſé. On „ a toujours pris les armes avec ardeur contre les rebelles, & on ne les „ a miſes bas qu'avec peine ; le peuple même, quoique plus expoſé à tous

HENRI III. 1574.

„ les malheurs que la guerre entraîne après elle, frémiſſoit de ſe voir par „ la paix, livré en proye à une peſte interne, que nos armes tenoient „ éloignée. Tout parti eſt à craindre dans un État, & ne peut s'y for- „ mer qu'il n'en coûte la tranquillité publique; mais lorſqu'il s'y méle quel- „ que intérêt de Religion, alors la diviſion eſt comblée, & ne peut être „ ſuivie que d'un bouleverſement général. A un ſi grand mal il a fallu de „ grands remedes, & par conſéquent des remedes violens: il eſt vrai que „ tout néceſſaires qu'ils étoient, peut-être ont-ils été appliqués hors de „ ſaiſon; mais s'ils n'ont pas entiérement guéri le mal, du moins l'ont- „ ils mis hors d'état de faire doreſnavant de grands ravages.

„ C'eſt à V. M. Sire, de pourſuivre de ſi heureux commencemens. „ Profitez de l'appui que Dieu vous offre pour venger ſes propres outra- „ ges. Ne permettez pas que l'ennemi, déja vaincu & conſterné, re- „ vienne de ſon étonnement, & ſe rende plus terrible après ſa défaite. „ Un ſeul coup ſuffiſant pour le terraſſer, ne lui donnez pas le tems de „ reprendre haleine. Divers accidens lui ont déja enlevé preſque tous ſes „ Chefs. Le peu qui reſte a ſuivi la fortune, qui abandonnoit le parti. „ Donnez ſeulement, Sire, tous vos ſoins à cette affaire. Les forces ne „ vous manqueront pas, pourvû qu'au lieu de faire languir l'ardeur de vos „ ſujets fidèles, & de vous laiſſer amuſer par des conférences éternelles, „ des délais affectés, vous pouſſiez la guerre avec vigueur. Que toute la „ faute du paſſé, s'il y en a eu; que la mémoire de la Saint-Barthéle- „ mi, qu'on a voulu rendre ſi odieuſe, par un ſilence affecté, & une „ modération artificieuſe, ſoit enſévelie avec ceux qui ne ſont plus: je „ le veux, puiſque ceux qui penſent autrement que moi le veulent de mê- „ me; pourvû que V. M. ait la gloire d'avoir vaincu, & l'avantage d'a- „ voir terminé par ſa valeur une guerre longue & ruineuſe. La choſe, „ Sire, vous eſt aujourd'hui aiſée à exécuter. Ne vous montrez pas in- „ grat envers Dieu, & n'attirez pas ſur vous ſa colére, en négligeant „ l'occaſion favorable qu'il vous offre.

„ Quel conſeil nous donne-t-on en effet? d'attendre les députés des „ rebelles, de ne plus penſer à la guerre, & de nous diſpoſer à la paix; „ c'eſt-à-dire, qu'on veut que V. M. donne le tems à ſes ennemis, diſ- „ perſés dans le Royaume, de ſe raſſembler de nouveau, & de joindre „ les ſecours qui au premier jour leur arriveront d'Allemagne, tandis qu'elle „ ſe laiſſera tranquillement ſurprendre. Ainſi celui qui devoit donner la „ loi, ſera obligé de la recevoir. Le vainqueur ſe verra ſoumis aux vain- „ cus. Loin d'ici à leur tour ceux qui veulent nous éloigner; qu'ils cher- „ chent d'autres dupes, à qui leur fauſſe prudence puiſſe en impoſer. Pour „ moi, tant que j'aurai l'honneur d'approcher V. M. je m'oppoſerai tou- „ jours à un ſentiment ſi honteux; je ne ſouffrirai jamais que la Majeſté „ du trône s'aviliſſe juſqu'à former des deſſeins ſi bas.

„ Il eſt ſuperflu, Sire, de délibérer davantage; voici le tems d'agir. „ Il eſt enfin arrivé, ce tems, où vous allez recueillir le fruit de tant de „ glorieux travaux, entrepris ſous les auſpices de vos prédéceſſeurs, & „ qu'une mort prématurée a enlevé au Roi votre frere. Héritier légitime

„ de

„ de ſon pouvoir, c'eſt à vous que cet avantage eſt réſervé. Après tant de lauriers ſi heureuſement moiſſonnés, après deux Couronnes ſi légitimement acquiſes, achevez de mériter la troiſiéme, qui vous eſt offerte, en donnant la paix à l'Egliſe par la défaite des ennemis de Dieu. J'ôſe vous le conſeiller, Sire. Je fais plus; je me jette à vos genoux pour vous en ſupplier. Que V. M. ſoit convaincuë, qu'outre la facilité & l'utilité ſenſible de cette guerre, elle eſt devenuë abſolument néceſſaire. Dans les conjonctures préſentes, où la France ſe trouve toute partagée, il faut, ou que V. M. périſſe avec tout l'Etat, ou que les Proteſtans ſoient entiérement détruits „. HENRI III. 1574.

Après ce diſcours de Villequier, il s'éleva un murmure dans l'aſſemblée; ſoit par approbation de la part de ceux qui vouloient faire leur cour, ou qui étoient oppoſés aux auteurs du ſentiment contraire; ſoit par indignation du côté de quelques-uns, de ce que dans une affaire de cette conſéquence, on ne donnoit pas la liberté à un chacun de dire ſon avis à ſon rang. Enſuite leurs Majeſtés ſe leverent. On en étoit ainſi convenu; comme s'il eût ſuffi de propoſer ſeulement pour la forme dans le Conſeil une choſe déja réſoluë dans le ſecret du cabinet. On ſe raſſembla cependant le lendemain; & pour ne pas paroître mépriſer abſolument l'avis de Paul de Foix, qui étoit appuyé ſur des raiſons ſi fortes & ſi ſages, on prit un tempéramment ridicule. Il fut réſolu qu'on écouteroit les propoſitions que feroient les députés des Proteſtans, ſuppoſé qu'ils vinſſent à la Cour; que cependant on ſe prépareroit à la guerre, & qu'on la pouſſeroit vigoureuſement. Le Roi ſe détermine à la guerre.

En conſéquence le Roi manda au Duc de Montpenſier de continuer la guerre dans le Poitou, comme s'il n'y eût plus eu aucune eſpérance de paix. On envoya en même tems Roger de Bellegarde, qui venoit d'etre fait Maréchal de France, commander dans le Dauphiné. Ce n'eſt pas qu'on comptât beaucoup ſur lui; mais il étoit ſuſpect, & on prit ce prétexte pour l'éloigner de la Cour. Enfin le Roi réſolut de ſe rendre lui-même à Avignon, afin d'être plus à portée de ſecourir le Languedoc contre les entrepriſes du Duc de Damville, & d'empêcher qu'il n'eût quelque communication avec le Maréchal de Bellegarde. Le Roi ordonne de continuer la guerre contre les Proteſtans.

Blaiſe de Montluc, à qui ſes anciens ſervices avoient mérité le bâton de Maréchal, étoit venu ſaluer le Roi à Lyon. On le chargea auſſi d'aller faire la guerre en Guyenne; mais il s'en excuſa, ſur ce que ſon grand âge le rendoit incapable d'en ſupporter les fatigues. Cependant, comme le Roi ne laiſſoit pas de le preſſer d'accepter cet emploi, il prétexta, pour s'en défendre, une grande douleur de tête, qui ne le quittoit point, diſoit-il, depuis la bleſſure qu'il avoit reçûë quatre ans auparavant à Rabaſteins. Enfin fatigué des inſtances qu'on lui faiſoit, il eut la ſimplicité de dire qu'il avoit une deſcente; & on ne l'en importuna plus. De Montluc étoit fort ennemi des Réformés. Cependant il dit dans ſes mémoires, que le Roi, dans le tems qu'il auroit pû donner la paix à ſon peuple, s'étoit imprudemment laiſſé engager à la guerre par le mauvais conſeil de certaines gens, qui l'y excitoient en ſecret; & qu'en cela il n'avoit pas ſuivi les avis de ſon Conſeil. Montluc quitte le ſervice.

HENRI III. 1574.

Dianc, légitimée de France, fille de Henri II. & femme du Maréchal de Montmorenci *, qui étoit priſonnier à Paris, s'étoit auſſi rendüe à Lyon. Quoique le Roi lui eût toujours témoigné beaucoup d'amitié, elle ne voulut cependant point paroître d'abord à la Cour, ni demander au Roi une audience particuliére. Mais un jour qu'il devoit ſe montrer en public, elle l'attendit au paſſage en habit de deuil, ſuivie de toutes ſes femmes dans le même équipage; & ſe jettant à ſes genoux, elle le pria d'avoir compaſſion de ſon époux, qu'on retenoit depuis long-tems en priſon, où ſa ſanté s'alteroit, ſans qu'il fût convaincu, ou même accuſé d'aucun crime, ſuppliant S. M. ſuppoſé qu'elle le crût coupable, de lui permettre de prouver ſon innocence. Henri, qui ne s'attendoit pas à ce ſpectacle, en fut émû. Il releva ſa ſœur, car il avoit toujours donné ce nom à Diane, & lui dit avec bonté, qu'elle prît courage; qu'il auroit ſoin de ce qu'elle lui demandoit. Le Cardinal de Lorraine étoit preſent. Soit qu'il voulût cacher ſous de beaux dehors la haine qu'il portoit aux Montmorencis, ſoit que dans l'incertitude de l'évenement il craignît de rencontrer le Maréchal en ſon chemin, ſi on le mettoit une fois en liberté, il appuya la requête de Diane auprès du Roi & de la Reine, & leur repréſenta, qu'elle ne demandoit rien que de juſte, en ſuppliant S. M. qu'il fût permis à ſon époux de ſe juſtifier. Beaucoup de Seigneurs l'imiterent, ſoit pour faire leur cour, ſoit qu'ils fuſſent véritablement affectionnés, & que l'action du Cardinal leur donnât de la hardieſſe. Le Roi leur marqua que leurs priéres lui faiſoient plaiſir: il ajoûta, qu'il ne pouvoit ſans connoiſſance de cauſe caſſer ce que le Roi ſon frere avoit fait; qu'il n'ôſoit croire le Maréchal coupable des crimes dont on l'accuſoit; mais qu'il ſe réſervoit la connoiſſance de cette affaire, & qu'il l'examineroit au premier jour. Ce fut avec cette réponſe que Diane fut congédiée.

* François.

Tentative inutile pour la liberté du Maréchal de Montmorenci.

On parla enſuite de la reſtitution de Pignerol & de Savillan, à laquelle le Roi s'étoit imprudemment engagé. Nicolas Conan preſenta ſur cela à S. M. l'écrit de Louis-Gonzague Duc de Nevers, qui fut lû dans le Conſeil. Il contenoit en ſubſtance: que nos Rois avoient juſqu'ici toujours préféré la conſervation de leurs Etats, & la propagation de leur empire, à leur vie & à leur liberté même: que par cette raiſon le Roi Jean avoit reſté pendant long-tems entre les mains des Anglois, plûtôt que de voir ſa liberté coûter au Royaume la moindre de ſes provinces: qu'ainſi François I. grand-pere de S. M. avoit mieux aimé demeurer, lui & ſes enfans, priſonniers en Eſpagne, que de ſouffrir qu'on démembrât ſa Couronne: qu'en effet la plûpart des Princes, ſi on leur demandoit de quel droit ils poſſédent tant de provinces, n'auroient autre choſe à répondre, ſinon, qu'elles leur ont été ainſi tranſmiſes par leurs ancêtres: que quand on redemandoit à Philippe les Royaumes de Naples & de Sicile, le duché de Milan, le Royaume de Navarre, les villes de Plaiſance & de Cambrai, le duché de Brabant, il n'avoit d'autre réponſe à faire, ſinon, que ſon pere lui avoit laiſſé tout cela: que c'étoit à ce titre que les Vénitiens retenoient pluſieurs païs, qui autrefois appartenoient à la maiſon d'Autriche, aux Ducs de Ferrare & de Mantouë, aux Carrari, & enfin Breſcia, qu'ils avoient enle-

Ecrit du Duc de Nevers contre la reſtitution de Pignerol & de Savillan.

vée

vée à ſon Evéque : que le Grand-Duc ne pouvoit ſe défendre que par là de rendre aux Siénois leur premiére liberté : que le Pape ne pourroit rendre d'autre raiſon du changement qui s'étoit fait dans le gouvernement de Boulogne & d'Ancone : que ſi on obligeoit tous les Princes à reſtituer ce que leurs prédéceſſeurs avoient uſurpé, on verroit de vaſtes Royaumes bien rétrecis : que le Duc de Savoye lui-même n'avoit pas plus de droit de vouloir qu'on lui reſtituât pignerol & Savillan, que le Roi de redemander Nice, Aſti, trente villes de la principauté de Saluces, & Turin même : qu'il y avoit douze ans que la même choſe avoit été agitée à Lyon entre les députés du Roi, & ceux de Savoye, & qu'on étoit convenu que ces païs reſteroient à la France. HENRI III. 1574.

Que ce ſeroit un très-mauvais augure pour la ſuite, de voir un Prince couronné de tant de lauriers, célébre par tant de victoires, un Prince appellé à un des premiers trônes de l'Europe par les ſuffrages de cent cinquante mille Seigneurs Polonois, & dont l'univers attendoit de ſi grandes choſes, de le voir, dès le premier pas qu'il faiſoit pour monter ſur le trône, ſonger à rapprocher les bornes de ſon empire, plûtôt qu'à les étendre, & commencer par-là à regner : que les États ne ſe ſoûtiennent que par la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe : qu'on conſidérât combien le nom François & la France même perdroient à cette démarche : que par-là nous allions nous fermer abſolument l'entrée de l'Italie : que Montmélian nous bouchoit le paſſage par la Savoye, Bourg, & l'Iſle par la Breſſe, Cuni ou Coni & Mondovi par la Provence, & même Turin : que penſeroient après cela les Pics de la Mirandole & les Griſons? quelle confiance les autres Princes d'Italie pourroient-ils avoir en nous, eux qui avoient trouvé juſques-là dans la France un ſecours prompt & aſſûré ? que S. M. devoit bien plûtôt imiter la conduite des Eſpagnols, qui avoient toujours tenu une bonne garniſon dans Aſti & dans Santia, & qui venoient encore de donner ordre à Veſpaſien de Gonzague de fortifier au plûtôt Fontarabie au pied des Pyrenées, & ſur la frontiére de Guyenne, perſuadés que ces précautions ſervent à conſerver ſes alliés : que n'ôſeroient-ils pas, quand ils verroient que nous n'aurions plus au-delà des Alpes, que Revel & Carmagnole, qui ſans Pignerol & Savillan ſeroient d'un très-foible ſecours ?

Qu'on devoit s'attendre de voir bien-tôt le Duc de Mantouë redemander auſſi les neuf places, qu'il prétend avoir été uſurpées par les François dans le Montferrat, & dont lui-même avoit empêché la reſtitution, quelque porté qu'il dût être pour les intérêts de ſon frere, parce qu'il étoit perſuadé que les liens du ſang doivent toujours céder à l'attachement pour ſon Prince & pour ſa patrie. De quel droit voudrions-nous que nos alliés nous fuſſent fidéles, ſi les Eſpagnols venoient à nous attaquer, après que nous les aurions abandonnés les premiers ? que nous ne devions attendre de ſecours, ni des Suiſſes, ni des Anglois, ni des Allemans : que ſi ceux-ci s'aviſoient de redemander Toul, Mets, & Verdun, nous ne pourrions honnêtement nous en défendre : qu'on devoit pourtant ſe ſouvenir que la choſe ayant été miſe en délibération à Blois, il y avoit quatorze ans ſous le regne de François II. à la requête de Loüis Madruce Ambaſſadeur de l'Em-

HENRI III. 1574. pereur Ferdinand, qui demandoit la reſtitution de ces trois villes, François Olivier, alors Chancelier, avoit fait une réponſe auſſi ferme que ſage ; car avant que perſonne ſe fût encore déclaré, il prit la parole, & dit : qu'il regarderoit comme digne du dernier ſupplice quiconque ôſeroit donner au Roi un conſeil ſi honteux.

Que S. M. ne devoit pas eſpérer de s'attacher par-là davantage le Savoyard : qu'il étoit déja lié d'intérêt avec l'Eſpagne ; & qu'au-lieu que juſqu'ici il avoit appréhendé la puiſſance du Roi, il le mépriſeroit dans la ſuite, & deviendroit plus hardi à traiter avec les Eſpagnols. Le mémoire contenoit encore pluſieurs autres raiſons, par leſquelles le Duc de Nevers conſeilloit à S. M. de ſuſpendre la déciſion de cette affaire, & de la renvoyer au Parlement de Paris, à qui il appartient de connoître de ce qui concerne les droits de la Couronne : que c'étoit un moyen honnête de ſortir d'affaire avec le Duc de Savoye : que ſi S. M. étoit réſoluë de faire cette reſtitution, il la ſupplioit de commencer par le retirer de ce gouvernement, & de lui accorder des lettres patentes ſur le modéle qu'il envoyoit, pour mettre ſon honneur à couvert, & faire foi à toute la poſtérité qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'une reſtitution ſi deſavantageuſe n'eût pas été faite.

Après cette lecture le Roi, qui étoit engagé d'honneur à la reſtitution de ces places, loüa en apparence le zèle du Duc & ſon attachement pour ſa perſonne. Dans le fond il attribua cette démarche, comme tout le reſte, à ſa vanité. On lut enſuite le modéle des lettres patentes qu'il demandoit ; on y fit quelques changemens, & on reçut la démiſſion qu'il envoioit de ce gouvernement, afin que dans la ſuite on ne pût lui rien imputer de tout ce qui ſe paſſoit. Les lettres en furent expédiées à Lyon le 19. de Septembre, ſignées de la Reine, de Monſieur, du Roi de Navarre, des Cardinaux de Lorraine, de Guiſe, & d'Eſt *, de Morvilliers, de Lanſac, de l'Evêque de Limoges, & de Chiverny. En conſéquence le Duc de Nevers preſenta ſa requête au Conſeil ſuprême établi par le Roi à Pignerol, où on ordonna le 9. de Novembre l'enrégiſtrement des lettres patentes, qui faiſoient foi de l'oppoſition du Duc à la reſtitution, & qui le rappelloient de ſon gouvernement. La même choſe fut exécutée au Parlement de Grenoble le 20. du même mois. Enfin, quoique le Duc fût d'ailleurs aſſez mal avec Guillaume Duc de Mantouë ſon frere, il lui envoya auſſi une copie des lettres patentes, en le priant de la mettre dans ſes archives ; ce que le Roi trouva encore fort mauvais.

* Loüis

Lettres patentes expédiées au Duc de Nevers, & enrégiſtrées au Conſeil de Pignerol.

Cependant la Princeſſe Marguerite, tante du Roi, & Ducheſſe de Savoye, étoit morte à Turin le 16. jour d'Août. C'étoit une Princeſſe d'une prudence rare, d'une piété exemplaire, & d'un courage au-deſſus de ſon ſexe. Cette nouvelle obligea le Duc ſon mari de quitter la Cour, & de retourner dans ſes Etats. Il y fut ſuivi bien-tôt après du bâtard d'Angoulême Grand-Prieur de France, que la Cour avoit chargé d'exécuter la promeſſe faite au Savoyard. Il alla à Pignerol, d'où il retira la garniſon Françoiſe & le canon, auſſi-bien que de Savillan, & remit ces deux places au Duc. Cette reſtitution, au lieu de l'attacher davantage à la France, le rendit plus fier. Depuis ce tems-là il n'eut que du mépris pour Henri, comme

Reſtitution de Pignerol & de Savillan.

me Louïs-Gonzague l'avoit prévû ; & il ne ceſſa point de machiner contre le Roi & le Royaume, à qui il étoit ſi redevable. La mort même ne put mettre fin à ſes mauvais deſſeins. Il tranſmit toute ſa mauvaiſe volonté à ſon fils, à qui il ne tint pas qu'elle n'eût tout ſon effet dans l'occaſion, comme nous le verrons par la ſuite. HENRI III. 1574.

Les mauvais conſeils qu'on donnoit au Roi, lui firent faire encore en montant ſur le trône beaucoup de changemens pernicieux dans le gouvernement & dans les finances. On vit ce Prince naturellement prodigue inventer mille voyes détournées, inconnuës aux partiſans-mêmes, pour tirer l'argent des peuples. Ses profuſions eurent bien-tôt épuiſé l'épargne & le Royaume. On parla auſſi de le marier. La Reine mere, qui eſperoit reſter plus aiſément maitreſſe du gouvernement ſous une Princeſſe étrangere, qui n'entendroit point la langue, propoſa la Princeſſe Eliſabeth, ſœur du Roi de Suéde, qui étoit d'une grande beauté. On députa Claude Pinart, un des quatre Sécretaires d'Etat, pour en aller faire la demande ; & il eut ordre de mener avec lui un habile peintre, nommé Nicolas Belon, pour apporter au Roi le portrait de la Princeſſe.

Le Roi fait demander en mariage la Princeſſe Eliſabeth, ſœur du Roi de Suéde.

Tandis que tout ſe préparoit à la guerre, le Roi écrivit aux Rochelois. Par ſes lettres, après avoir marqué combien il étoit diſpoſé à la paix, il promettoit d'oublier tout le paſſé, exhortoit les rebelles à mettre les armes bas, & leur ordonnoit de reſtituer au plûtôt les places dont ils s'étoient emparés, que chacun ſe retirât chez ſoi, & s'y tint tranquille, que ſi on avoit des plaintes à faire, on les lui adreſſât, qu'il y répondroit.

Lettres du Roi aux Rochelois.

Comme ces lettres firent peu d'impreſſion ſur des gens déja aigris, qui ne voyoient pas aſſez de ſûreté dans ces promeſſes, le Roi leur en écrivit d'autres datées du 13. d'Octobre, par leſquelles il tâchoit de lever la défiance qu'auroient pû leur donner les préparatifs de guerre qu'on faiſoit par ſon ordre ; s'étendoit fort ſur ſes bonnes intentions pour la paix, & faiſoit eſpérer que dans la ſuite on n'inquiéteroit perſonne au ſujet de la Religion. On ne parloit dans ces lettres, ni de permettre aux Réformés de tenir leurs aſſemblées, ni de convoquer les Etats du Royaume, non plus que du Concile national qu'ils demandoient. Ce ſilence leur fit appréhender qu'on ne ſongeât qu'à leur ôter leurs miniſtres, pour les condamner enſuite ſans les entendre. Ainſi ne voyant plus aucune eſpérance de paix, ils ne s'en préparerent que plus vivement à la guerre. C'eſt pourquoi le Roi fut obligé de leur écrire une troiſiéme fois, pour leur accorder l'exercice libre de leur Religion. On remettoit à un autre tems la déciſion des autres articles.

En même tems Pierre de Bourdeilles, Abbé de Brantôme, ſe rendit à Broüage par ordre du Roi, pour traiter de la paix avec de la Noüe & les Rochelois. Jean la Haye, Lieutenant général de Poitou, s'étoit joint à cet Abbé. Quelques ſujets de mécontentement l'avoient porté à ſe jetter du côté des Réformés ; & pour faire ſa cour à la Reine, il ne cherchoit qu'à pénétrer leurs deſſeins, dont enſuite il faiſoit part à cette Princeſſe. Mais comme on le connoiſſoit pour un eſprit vain & broüillon,

Conférences d'Angoulin.

HENRI III. lon, qui par conſéquent étoit ſuſpect, on ne tenoit pas beaucoup compte de ſes avis.

1574. Tandis qu'on étoit donc aſſemblé à Angoulin, qui n'eſt qu'à deux lieuës de la Rochelle, les députés des Rochelois arriverent de Lyon, ne rapportant pour toute réponſe que ce que contenoient les dernieres lettres du Roi. On leur accordoit la liberté de conſcience, & on demandoit qu'ils reſtituaſſent les places qu'ils avoient priſes. Du reſte S. M. voulant prendre des meſures pour donner la paix à ſon Royaume, leur permettoit de députer au Prince de Condé en Allemagne. On leur avoit expédié pour cela un ſaufconduit; & on leur avoit donné Roger, valet de chambre du Roi, pour les accompagner. Il étoit chargé de rendre un compte fidèle à la Cour des diſcours & des deſſeins des députés; d'examiner à qui ils parleroient en traverſant le Royaume; ſur-tout d'obſerver exactement, lorſqu'ils paſſeroient à Paris, ſi on leur donneroit des lettres pour l'Allemagne, de qui elles ſeroient, & s'ils ne recevroient point auſſi des lettres de change pour ce païs-là.

Le Roi envoye un Héraut d'armes aux Proteſtans. Cependant, avant que la Cour partit pour Avignon, le Roi indigné des courſes que les garniſons de Livron, du Pouſſin, & des autres poſtes que les Réformés occupoient ſur le Rhône, faiſoient dans tous les environs, leur envoya un Héraut d'armes, pour leur ordonner de rendre ces places. La Rochegude & Pierregourde commandoient dans le païs. Ils répondirent à cette ſommation: qu'ils étoient prêts de rendre à S. M. toute l'obéïſſance qui lui étoit dûë; mais qu'on en vouloit à la liberté de leurs conſciences, à leurs biens, & à leurs vies-mêmes, & qu'ils les défendroient juſqu'à la mort contre les perturbateurs du repos public. Après cette réponſe ils ne penſerent plus qu'à faire venir des proviſions du Vivarais, & à renforcer leurs garniſons. De Saint-Romain accourut du Languedoc à leur ſecours avec quelque Cavalerie, & trois enſeignes de gens de pied. Il viſita toutes les places, & ſe retira enſuite à St. Privat, pour être à portée des évenemens. Peu de tems après, la garniſon de Livron ſurprit Beaumont, & tailla en piéces quelques enſeignes de Suiſſes, qui gardoient la place pour le Roi.

Priſe du Pouſſin ſur les Réformés. François de Bourbon Prince Dauphin d'Auvergne avoit environ dans ſon armée douze mille hommes, avec leſquels il alla mettre le ſiége devant le Pouſſin. D'abord il battit la place avec quatorze piéces de canon, qui tiroient continuellement. Enſuite il fit donner un aſſaut général. Mais les aſſiégés le ſoûtinrent bravement, & obligerent les Royaliſtes de ſe retirer avec perte. Ce mauvais ſuccès les découragea. Ils ſongeoient déja à lever le ſiége, lorſque les murailles de la ville, qui d'ailleurs étoient aſſez foibles, ébranlées par le canon, & chargées par le rempart qu'on avoit élevé derriére, s'écroulerent d'elles-mêmes. La brêche étoit ſi grande, que toute la diligence des aſſiégés ne pût y remédier. De Saint-Romain accourut au bruit de cet accident, & fit abandonner la place. La garniſon ſortit pendant la nuit, & ſe retira à St. Privat. Les femmes & les enfans ſe chargerent de tout ce qu'ils purent emporter, & furent conduits en lieu de ſûreté. La choſe s'exécuta avec tant d'adreſſe & de ſilence, qu'on ne

s'en

s'en apperçût point dans le camp du Roi. Le matin les aſſiégeans entrerent ſans réſiſtance dans cette ville déſerte. Elle fut pillée, & le ſoldat y mit enſuite le feu. Il n'y eut qu'une ſeule maiſon qui ſe ſauva de l'incendie. HENRI III. 1574.

De-là les troupes victorieuſes répandirent la terreur dans le Vivarais. On reprit la plûpart des places qu'occupoient les Réformés. On fit même une tentative ſur St. Privat; mais elle ne réüſſit pas. De Saint-Romain vint au ſecours avec de nouvelles troupes; & le Prince Dauphin fâché qu'on lui eût donné un ſucceſſeur, ſe retira au Pouſſin avec ſon armée. Ce fut-là qu'il en remit le commandement au Maréchal de Bellegarde. Celui-ci ſe rendit maître en peu de tems de Granes, de Lauriol, & de Roynac, petites places que les Réformés avoient abandonnées. Il y mit ſes troupes en quartier, parce que l'hyver approchoit, & qu'il eſt fort rude dans ce païs-là, à cauſe du voiſinage des montagnes, & des ouragans qui y regnent dans cette ſaiſon. Le Roi manda en même tems à de Montbrun de mettre bas les armes, & de ſe retirer chez lui. Mais il ne fut point obéï. Montbrun s'en excuſa, comme avoient fait les autres, ſur ce qu'il n'y auroit pas de ſûreté pour ſa perſonne; & continua ſes hoſtilités. Progrès de l'armée du Roi.

La Cour étoit déja arrivée à Avignon, d'où le Roi dépêcha Belloy au Duc de Damville, qui étoit alors à Montpellier, avec des lettres pleines de grands témoignages d'affection. C'étoit un effet des intrigues de ceux qui conſeilloient la guerre à ſa Majeſté. Ils voyoient le Duc ſoûtenu de ſes deux freres Charles de Meru & Guillaume de Thoré. Il étoit encore appuyé par ſon beau-frere Gilbert de Levi de Ventadour, qui avoit dans ce païs de très vaſtes domaines, & où il venoit de lever des troupes nombreuſes. Ainſi ils regardoient comme un coup de parti de le détacher des Proteſtans & des autres Confédérés; & il leur ſembloit qu'il n'y avoit point de moyen plus ſûr que de le rendre ſuſpect à ſon parti, en l'engageant dans quelque négociation. La Cour négocie avec Damville.

Le Duc s'apperçut du piége, & il ne voulut donner audience au député de la Cour que dans une aſſemblée publique. Belloy y parut; & ayant eu ordre d'expoſer ſa commiſſion, après qu'il y eut ſatisfait, le Duc répondit que tout ſon parti, & lui ſinguliérement, étoient diſpoſés à rendre toute obéïſſance à ſa Majeſté, & à concourir à la tranquillité publique; que la paix ſeule pouvoit ſauver la France; que deux ans auparavant on avoit eu la mauvaiſe foi de la violer, par les conſeils pernicieux de certaines gens; que par-là on avoit jetté le déſeſpoir dans les eſprits, & obligé de recourir aux armes ceux-mêmes qui les avoient le plus en horreur; qu'il falloit par conſéquent avant toutes choſes retrancher la cauſe des juſtes défiances qu'on avoit conçûës, & pourvoir d'une maniére convenable à la liberté de conſcience & à la ſûreté d'un chacun.

Belloy eut beau repréſenter les ordres du Roi, & joindre même les menaces aux priéres, pour engager à l'obéïſſance, Saint-Romain l'interrompit hardiment au nom de tous les Proteſtans; & lui adreſſant la parole avec une fermeté, qui lui fit paſſer les bornes de la modération, il dit: que dans la défenſe de la cauſe de Dieu, qu'il ſoûtenoit, il n'avoit eu juſ-

HENRI III. 1574. ques-là que trois hommes en tête; que la mort avoit enlevé le premier au moment qu'il s'y attendoit le moins, & lorſqu'il ſe croyoit au comble de ſes vœux; qu'il y avoit lieu d'eſpérer que le ſecond, qui étoit le Duc d'Alençon, après avoir été indignement ſoupçonné à tort par leurs ennemis, jugeroit mieux de leurs intentions, & leur deviendroit même dans la ſuite entiérement favorable; que le Roi étoit le troiſiéme; qu'ils auroient toujours pour ſa Majeſté le reſpect qui lui étoit dû; mais que s'il continuoit à perſécuter les vrais ſerviteurs de Dieu, & que l'exemple de ſon frere ne le rendit pas plus ſage, il éprouveroit lui-même à la fin la vengeance divine. Quand on rapporta cette réponſe à la Reine mere, quelque fiére & quelque hardie qu'elle lui parût, comme le Duc d'Alençon s'y trouvoit intéreſſé, elle conſeilla au Roi de n'en faire paroître aucun mécontentement pour le préſent, & de continuer la négociation déja entamée. Par-là elle eſpéroit de rendre le Duc de Damville ſuſpect à ſon parti, ou du moins de l'amuſer.

Conférences rompues. Mais il arriva alors un accident qui rompit les conférences, & qui acheva de déterminer le Duc de Damville à la guerre. René de Villequier venoit d'obtenir l'agrément du Roi pour quitter la Cour & ſe retirer ſur ſes terres. On arrêta en même tems un homme ſur quelques ſoupçons; & ayant été appliqué à la queſtion, il avoüa qu'il avoit été ſuborné par ce Seigneur pour empoiſonner le Duc. Quand on ſçut cette nouvelle à la Cour, le Sieur de Neufville de Villeroi fut d'avis qu'on fît de plus amples informations de cette affaire. Mais le Duc en jugea autrement. Moins en peine de s'aſſurer du crime, que de donner un exemple de terreur capable d'épouvanter quiconque ôſeroit tenter la même choſe, il fit ſur le champ condamner le traître à la mort. La nuit même il fut exécuté aux flambeaux.

Mouvemens des Proteſtans. En même tems de Montbrun d'un côté ſe mit à courir le Dauphiné, tandis que de l'autre le Duc de Damville à la tête des Proteſtans & des Confédérés alla aſſiéger Saint-Gilles. Cette place eſt ſituée ſur le bord du Rhône oppoſé à Avignon, dont elle n'eſt pas éloignée. Le Duc la fit battre ſi furieuſement, que de la Cour on entendoit le bruit du canon. Au reſte il ne fut pas poſſible d'envoyer à tems du ſecours aux aſſiégés, parce que l'armée Royale étoit alors occupée devant Livron.

Siége de Livron par l'armée du Roi. Le Sieur de Roëſſes commandoit dans cette place avec quatre cens hommes de garniſon. Le Maréchal de Bellegarde faiſoit le ſiége, & avoit dans ſon armée quatorze compagnies des Gardes, onze enſeignes de Suiſſes, douze d'Arquebuſiers Dauphinois, neuf de Piémontois, trois cens hommes de vieilles bandes, quatre compagnies de Gendarmes, huit cornettes de Reîtres, & vingt-deux piéces de groſſe artillerie. De Roëſſes fit d'abord deux ſorties de jour & de nuit, qui incommoderent fort les aſſiégeans. Cela ne les empêcha pourtant pas de dreſſer trois batteries. Elles commencerent à joüer le vingt & un de Décembre; & au bout de deux jours, pendant leſquels y eut onze cens coups de tirés, elles firent une bréche de ſix cens pas. Cependant le Maréchal ne la jugea pas encore aſſez grande, pour tenter un aſſaut. Il fit transférer ailleurs ſes batteries. Quatorze cens coups

coups de canon furent encore tirés, & firent une brêche plus grande que la premiére. En même tems les aſſiégeans ſe rendirent maîtres du foſſé, où ils ſe couvrirent de gabions, prêts à donner l'aſſaut. HENRI III. 1574.

Quelque réſiſtance que fiſſent les aſſiégés, ils ne purent empêcher ce logement. Ils n'avoient qu'une ſeule piéce de campagne, qu'ils faiſoient habilement paſſer d'un lieu à l'autre. On eût dit qu'ils en euſſent eu pluſieurs. Par cette manœuvre ils incommoderent fort le camp du Roi. Pour montrer plus d'aſſurance, du haut de leurs murailles ils lançoient mille brocards contre les aſſiégeans. Ils eurent même la hardieſſe, pour inſulter le Général, d'élever au bout d'un pieu un fer de cheval avec un chat & des gans; voulant marquer par-là, que la ville, repréſentée par le chat qui ſe défend de ſa griffe, n'étoit pas un morceau pour le Maréchal, que le fer à cheval déſignoit.

Le lendemain vingt-ſix de Décembre, toutes les troupes du Roi monterent à l'aſſaut. L'attaque fut longue & opiniâtre. Les femmes-mêmes & les enfans étoient ſur la brêche avec les ſoldats de la garniſon, & ſe défendoient courageuſement. Enfin les Royaliſtes furent repouſſés; la perte qu'ils firent en cette occaſion fut ſi grande, qu'ils reſterent dans l'inaction pendant pluſieurs jours. Les aſſiégés profiterent de cet intervalle pour relever leurs brêches. Cependant les batteries des aſſiégeans recommencerent à foudroyer la place. Le Sieur de Roëſſes avoit été tué au dernier aſſaut avec deux Capitaines. Cet accident n'avoit point fait perdre courage aux Réformés. La Haye, jeune & brave, fut celui ſur lequel ils jetterent les yeux pour le mettre à leur téte. Une bleſſure le retenoit au lit lorſqu'on lui porta cette nouvelle: il s'excuſa d'abord de cet emploi ſur ſa jeuneſſe; il l'accepta & commença par réparer les murailles, & faire élever de nouveaux retranchemens; il ſe ſervit pour cela d'un ingénieur très-expert, nommé Julier.

Tandis que la guerre étoit ſi vivement allumée dans les deux partis, la Cour s'occupoit de ſcénes bien différentes. Le Roi qui avoit naturellement de la piété, étoit grand amateur de certains ſpectacles que l'antiquité connoiſſoit à peine, ou qu'elle eut toujours en horreur. Il trouva dans une ville de la nomination du Pape, une belle occaſion de ſatisfaire cette inclination; des hommes déguiſés faiſoient à Avignon des proceſſions pendant l'Avent, Henri ne manqua pas de s'y trouver.

Origine des Pénitens.

Il y avoit environ cent ans que la ſuperſtition, prenant de jour en jour de plus fortes racines dans le ſein de la Religion à la faveur d'un culte arbitraire, avoit donné naiſſance à une ſecte de gens qui faiſoient profeſſion publique de pénitence. Non contens de la porter dans le cœur, ils avoient prétendu la produire au dehors par des marques extérieures. Ainſi, comme dans l'ancienne loi on ſe revêtoit d'un ſac dans les accidens funeſtes, ceux-ci prirent cet habillement. Ils donnerent de même un ſens détourné à ce paſſage des Pſeaumes, où David dit, qu'il eſt ſoumis aux fleaux de la colére du Seigneur, & dans cet équipage ils alloient ſe foüetter par les ruës; c'eſt pour cela qu'on leur donna le nom de *Flagellans*. Gerſon Chancelier de l'univerſité de Paris, & le plus ſain théologien de ſon tems, écri-

Quoniam ego in flagella paratus ſum.

HENRI III. 1574. écrivit dès-lors contre eux. Cependant les Papes jugerent depuis de cet établiſſement autrement qu'on n'avoit fait d'abord : ils lui accorderent leur protection, & l'érigerent en confrairie ; de-là vient qu'aujourd'hui en Italie on court en foule s'y enrôler comme dans une pieuſe milice, perſuadé que par-là on obtient la rémiſſion de tous ſes péchés. Dans la ſuite les confreres ſe diſtinguerent par leurs couleurs; comme autrefois Rome entiére fut partagée entre la faction bleuë & la faction verte, on vit de méme en différens endroits les Pénitens bleus, les Pénitens blancs, & les Pénitens noirs, cauſer une eſpéce de ſchiſme dans l'Egliſe. Depuis, ces dévotions, juſqu'alors inconnuës à la France & à tous les païs de l'obéïſſance de nos Rois, s'introduiſirent auſſi parmi nous; de-là des eſprits ambitieux prirent occaſion non-ſeulement d'exciter des broüilleries dans l'Etat ; mais cette ſuperſtition fit tomber la majeſté du trône méme dans le mépris.

Mort du Cardinal de Lorraine.

Le Roi voulut donc aſſiſter aux proceſſions des Pénitens, & tous les Seigneurs de la Cour ſuivirent l'exemple du Prince. Le Cardinal Charles de Lorraine fut de ce nombre : dans une de ces cérémonies il ſentit ſur le ſoir un peu de froid, & fut pris ſur le champ d'une fiévre violente ; elle étoit accompagnée de grandes douleurs de tête, qui furent ſuivies de tranſports & d'inſomnies. Il mourut enfin deux jours avant Noël (1).

Son Caractere.

C'étoit un homme qui poſſédoit de grandes qualités d'eſprit & de corps ; mais que ſon inconſtance naturelle & une ambition démeſurée rendirent fatal au Royaume, & méme à toute ſa famille. On ne vit jamais de caractére plus bizarre : ferme dans l'adverſité, il étoit d'une fierté inſupportable lorſque la fortune favoriſoit ſes deſſeins ; c'eſt ce que lui reprocha pluſieurs fois ſon frere François Duc de Guiſe, qui par ſa valeur porta ſi haut dans les commencemens la gloire de la France & celle de ſa maiſon, & que le malheur des tems où il vécut, empécha ſeul de la pouſſer encore plus loin.

Quelques curieux remarquerent que le Cardinal vint au monde le jour-méme de Saint-Mathias, jour fameux par la naiſſance de l'Empereur Charles V. & par la priſe de François I. à Pavie ; comme ſi la décadence du nom François, & le commencement d'une vie qui devoit être ſi funeſte à la France, euſſent dû avoir la méme époque. Deſtiné à l'état Eccléſiaſtique, il s'appliqua d'abord pendant ſa jeuneſſe à l'étude, & fit de grands progrès dans les ſciences : enſuite il ſe donna tout entier aux

(1) J'ai oüi pluſieurs fois de la propre bouche du Roi Henri IV. qu'à l'heure que le Cardinal (Charles de Lorraine) mourut, il étoit avec la Reine ſa belle-mere en ſon cabinet, avec laquelle il diſoit ſes Veſpres verſet à verſet, & qu'elle, levant la tête, s'écria qu'elle voyoit le Cardinal de Lorraine, qui lui faiſoit ſigne du doigt comme la menaçant, fort pâle & affreux ; ſur quoy il n'ôſa jamais lever la tête, quoi qu'elle lui dit. A ce cri entra Madame de Sauve (depuis Marquiſe de Noirmonſtier) dans le cabinet, qui étoit aſſiſe ſur le ſeuil ; & lors diſparut le fantoſme. La Reine envoya auſſi tôt voir ce qu'il faiſoit, & ſe trouva être décedé environ cet inſtant. Monſieur de Foix me diſoit qu'il avoit été empoiſonné par le Cardinal d'Armagnac avec lequel il étoit en broüillerie, ce qui s'accorde bien avec ce qui en eſt dit ici : DU PLESSIS MORNAY.

Digitized by Google

aux affaires; il y acquit bien-tôt une habileté beaucoup au-deſſus de ſon âge. Naturellement éloquent, il avoit outre cela un air & un geſte qui donnoient à ſes diſcours une grace & une majeſté infinies. Du reſte il étoit inquiet, broüillon, incapable de ſe fixer, jamais content du preſent, toujours ſoupirant après un avenir incertain, roulant toujours de nouveaux deſſeins. Dans les commencemens, ſoit pour ſe donner un air de dévotion, ſoit pour entretenir l'eſprit de parti dans le Royaume, il ſe déclara pour la réforme; & parut aſſez porté pour la confeſſion d'Augsburg; il la propoſa au colloque de Poiſſi, & fit même eſpérer au Duc Chriſtophle de Wirtemberg qu'il l'appuyeroit en France. Mais enſuite l'ouverture du Concile de Trente & le feu de la guerre civile allumé par tout le Royaume, lui firent changer de ſyſtéme. Ennemi mortel des Proteſtans depuis ſon retour du Concile & la mort de ſon frere, il ſe déclara le protecteur du Clergé à qui il devint lui-même à charge; car on le taxa d'avoir conſeillé l'aliénation du patrimoine de l'Egliſe pour fournir aux fraix de la guerre, & pour faire ſa cour à la Reine. On le regarda auſſi comme l'auteur des penſions qu'on accorda à la Nobleſſe ſur les plus riches Abbayes. Ainſi également odieux aux deux partis, il emporta avec lui la haine des uns & des autres. HENRI III. 1574.

On crut qu'il avoit été empoiſonné par l'odeur d'un flambeau qu'on portoit le ſoir devant lui. Celui qui a écrit la vie de Dom Claude Abbé de Clugny, dit que ce fût par une bourſe que lui préſenta Mathurin Garnier de Saint-Barthelemi, fameux empoiſonneur; & que le Cardinal étant venu à l'ouvrir, il en ſortit un poiſon ſubtil qui pénétra dans un moment juſqu'au cerveau. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ſe plaignît du mal de tête dès Lyon, avant le voyage d'Avignon; & que dès-lors, ſoit vanité, ſoit qu'il penſât véritablement de la ſorte, on l'entendit ſouvent ſoupirer après la mort, pour regner avec Jeſus-Chriſt. Lorſqu'il fut à Avignon, il reçut des lettres de Paris, par leſquelles ſes amis l'avertiſſoient de ne pas ſacrifier le Clergé à la faveur de la Cour: qu'on diſoit hautement que l'Amiral de Coligny tout ennemi déclaré qu'il étoit de l'Egliſe, ne lui avoit pas tant fait de mal que lui, qui s'en diſoit le protecteur. Ces nouvelles donnerent un chagrin extrême au Cardinal, qui ménageoit beaucoup ſa réputation, parce qu'il la regardoit comme l'ame de ſon parti. Ce chagrin dégénera en une maladie mortelle, pendant laquelle on l'entendit ſe plaindre ſouvent des bruits qu'on répandoit contre lui. *Sentimens differens ſur la cauſe de ſa mort.*

Le Cardinal avoit été viſité pendant ſa maladie, du Roi, de la Reine, & des principaux Seigneurs de la Cour. Tous ne prirent pas également part à ſa mort. Henri fut celui que cette perte toucha le moins. Il avoit vû à la Cour ſous le regne de Charles IX. la Princeſſe Louïſe de Lorraine, fille de Nicolas de Lorraine Comte de Vaudemont, & dès-lors il avoit été ſenſible à ſes charmes; il la revit en Lorraine lorſqu'il partit pour la Pologne. Cette vûë acheva de le déterminer à l'aimer; mais il avoit juſque-là diſſimulé ſa paſſion: dès que le Cardinal eut les yeux fermés, il la déclara à la Reine, perſuadé que cette mort auroit effacé de ſon eſprit *Le Roi penſe à épouſer Louïſe de Lorraine.*

HENRI III. 1574. les frayeurs que lui cauſoit le ſouvenir du regne de François II. Auſſi-tôt on dépêcha en Suéde Bourricq, pour arrêter la négociation de Pinart; il fut chargé de paſſer auſſi par la Lorraine, pour inſtruire le Duc Charles des intentions du Roi. Conformement à ces ordres, Pinart ſuppoſa quelques prétextes, pour prendre congé du Roi de Suéde, dont il fut fort mal reçu, & qui penſa lui faire un mauvais parti. Pour la Princeſſe Eliſabeth qu'on deſtinoit au Roi, elle épouſa ſept ans après le Prince Chriſtophle, fils d'Albert Duc de Mecklenburg.

Guerre en Poitou. Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Dauphiné & en Languedoc, Louïs de Bourbon Duc de Montpenſier n'étoit pas oiſif en Poitou: quoiqu'on lui conſeillât de faire le ſiége de Pons, il ſuivit les ordres qu'on lui avoit donnés de ne pas attaquer cette place, & alla camper le premier de Septembre devant Fontenay-le-Comte; la ville avoit été fortifiée à la hâte par de la Nouë, depuis la derniére tentative qu'on y avoit faite inutilement. Saint-Etienne y commandoit avec quatre cens hommes de garniſon, & vingt Gentilshommes de la Nobleſſe du païs; ils n'avoient au reſte pour toute artillerie que deux coulevrines, un canon médiocre, & deux petites piéces de campagne.

Le Duc de Montpenſier fit d'abord attaquer le faubourg des Loges, qu'il emporta après quelque légere réſiſtance, & obligea les aſſiégés de ſe retirer dans la ville. Les Royaliſtes perdirent à cette attaque le jeune Marquis de Saluces. Elle fut ſuivie de deux ou trois ſorties que firent les Proteſtans commandés par Montigny, Corchicauld, Sanſon & Pierre-longue. Là le régiment de Jaques de Clermont de Buſſy d'Amboiſe, fut fort mal mené; le canon même fut en danger: outre un étendart que les aſſiégés enleverent, les troupes du Roi y perdirent beaucoup de monde.

Priſe de Fontenay-le-Comte par le Duc de Montpenſier. On dreſſa enſuite une batterie contre le château & la tour de la Lamproie. Charles Rohaut du Landereau foudroya les forts de Guinefolle & des Dames, & ayant pouſſé ſa tranchée juſqu'au pied de la muraille, il y fit donner l'aſſaut ſur les quatre heures du ſoir le quinze de Septembre. D'abord ſes troupes monterent ſur la bréche avec une ardeur incroyable; les aſſaillans avoient même déja pénétré juſqu'au retranchement qu'on avoit tiré en dedans, lorſqu'ils ſe virent attaqués en flanc d'un cavalier que les aſſiégés avoient élevé, & par la mouſqueterie d'une tour quarrée où on avoit jetté une troupe d'Arquebuſiers ſous les ordres du Capitaine Pic. En même tems le Capitaine Brave qui commandoit les gardes de la Nouë, ſuivi de quarante hommes tous gens d'élite, fondit ſur eux d'une telle force, qu'il les obligea de ſe retirer avec perte. De Buſſy fut bleſſé au bras à cette attaque avec Tiraqueau Bellebat; le Capitaine du Moulin y périt. Philippe de Chateaubriand des Rochesbaritaut, & le Sieur du Landereau accoururent au ſecours de leurs gens; mais ils ne purent tenir eux-mêmes contre le grand nombre des aſſiégés qui tomba ſur eux: ils furent emportés par leurs troupes qui reculoient en déſordre. Cependant, pour ne pas paroître avoir eu le deſſous, ils paſſerent la nuit

nuit ſur la brèche, couvert des faſcines & de ſacs de laine ; & le lendemain dès le point du jour ils regagnerent leurs tranchées. HENRI III. 1574.

Tandis qu'on donnoit l'aſſaut au chateau, le Capitaine Péricard du régiment de Sarriou, fit appliquer les échelles à la porte des Loges. Jean de Chambes Sieur de Monſoreau attaqua de ſon côté la porte de la riviere, afin d'affoiblir les aſſiégés en les obligeant de partager leurs troupes ; mais ils furent encore repouſſés à ces deux attaques avec la même vigueur : enfin les Royaliſtes ayant entrepris de loger quarante Arquebuſiers ſur la brêche afin de tirer du haut en bas ſur ceux de la ville, ceux-ci ſongerent à capituler. Saint-Etienne demandoit qu'il fût permis à la Nobleſſe de ſe retirer avec chevaux, armes & bagages, & à la garniſon, de ſortir l'épée au côté. Le Duc de Montpenſier qui avoit ſon quartier à Benet, paſſa l'article qui regardoit la Nobleſſe ; pour celui où il s'agiſſoit de la garniſon, il refuſa de le ſigner, dans l'eſpérance, dit-on, que cette diſtinction mettroit la diviſion parmi les aſſiégés, & donneroit lieu aux Royaliſtes d'emporter la ville de vive force. En effet, peu s'en fallut qu'on n'en vint aux mains dans la place. La garniſon frémiſſoit de rage, comme ſi la Nobleſſe eût penſé à trahir ſes intérêts. Sur ces entrefaites, les aſſiégeans ayant dreſſé une batterie de neuf piéces de canon qui recommencerent à tirer contre la tour de Lamproie, la vûë du danger commun réconcilia les aſſiégés.

Cependant ils ne purent éviter leur perte : déja tout étoit diſpoſé pour donner l'aſſaut à la ville de différens côtés, quand les aſſiégés parlerent encore une fois de ſe rendre ; mais tandis qu'on dreſſoit les articles de la capitulation, les Catholiques ſe rendirent maîtres du fort de Guinefolle, ſoit par la lâcheté, ſoit par la trahiſon de Maſſerouſſe qui y commandoit : de-là s'étant écoulés inſenſiblement dans la place, ils s'en emparerent. Saint-Etienne avec environ quarante hommes de la garniſon furent conduits au Duc de Montpenſier ; le reſte fut deſarmé, & ſortit de la place le bâton blanc à la main : les vieux ſoldats du régiment de Sarriou en uſerent fort bien avec eux ; mais ils furent aſſez mal traités par les milices. Les Catholiques perdirent à ce ſiége deux cens hommes, les bleſſés furent encore en plus grand nombre ; du côté des aſſiégés on compta environ trente morts, du nombre deſquels furent les Capitaines Champagne & Pierrelongue. On laiſſa pour commander dans la place, le Sieur de Chateaubriand avec quatre cens hommes de garniſon, & cent hommes de Cavalerie légere ; le miniſtre du Moulin fut auſſi arrêté. Interrogé qui avoit porté la ville à prendre les armes contre le Roi, il en rejetta la faute ſur la Nobleſſe ; ſur quoi il fut pendu par ordre du Duc, qui voulut par-là venger la mort du Pere Babelot Cordelier ſon confeſſeur, que les Proteſtans avoient fait mourir dans les guerres précédentes.

De Benet l'armée du Roi marcha à Voüille, d'où elle ſe rendit devant Luſignan au commencement d'Octobre. Cependant de la Nouë fit une tentative ſur Marans ; mais elle ne lui réüſſit pas : il y perdit meme le Capitaine Brave. Ainſi il ſe retira à Pons dans la Saintonge, où commandoit Jean Pons de Plaſſac.

Luſi-

HENRI III. 1574.

Lusignan, qui a donné le nom à cette maison illustre, d'où sont sortis tant de Monarques & tant de Princes que l'univers Chrétien révera, & qui possédoient encore il n'y a pas long-tems les Royaumes de Jerusalem & de Chypre, étoit situé sur une haute colline d'une étenduë assez raisonnable; la place étoit divisée en haute & basse ville : sur le sommet de la colline étoit bâtie la citadelle, séparée de la ville par une grande esplanade qu'il falloit traverser pour aller au château. Elle étoit défenduë par une espéce de bastion, dit communément la porte de Geoffroi, bâti entre le Midi & l'Occident, fortifié de deux grandes tours, & d'un fossé large & profond. On entroit au château par un pont levis, & on trouvoit à gauche dans la grande place la tour de l'Horloge, ou le Beffroi, qui étoit fort haute & très-forte. De la porte de Geoffroi on avoit tiré un double mur de communication à la tour de Mélusine, bâtie hors du corps de la place. C'étoit au fond de cette tour que se voyoit la fameuse fontaine de Mélusine, dont nos poëtes racontent tant de fables. Tout proche étoit une porte secrette qui conduisoit à la riviére de Voune qui coule au pied de la place; de-là on passoit au ravelin de la Vacherie, par un chemin pratiqué dans la contrescarpe : il y avoit encore une troisiéme porte, appellée la porte de l'Echelle.

Situation de Lusignan.

Le château avoit eu autrefois plusieurs édifices très-magnifiques; dans la suite ils avoient été négligés, & tomboient alors en ruines : on y admiroit encore sur-tout les restes d'un portique superbe, dont la vûë s'étendoit vers le Nord sur un verger clôs & sur de vastes prairies; de la porte de la ville en tournant à droite vers ce verger, on rencontroit un ouvrage qui n'étoit que de terre, nommé le fort des Dames, & l'entrée du château étoit défenduë par une tour fort haute, appellée la tour Poitevine : la basse ville étoit ce qu'il y avoit de plus agréable; elle servoit comme de faubourg à la haute.

Lorsque l'armée du Roi fit le siége de Lusignan, René de Rohan Sieur de Frontenay s'étoit jetté dans la place avec environ quarante Gentilshommes, & six cens soldats tous choisis. D'abord il fit mettre le feu à la basse ville & à quelques bourgs bâtis sur les collines, dont la place est environnée, & qui la commandoit, de peur que les ennemis ne s'y logeassent. Ensuite il fit aussi brûler un village, appellé la font-de-Cef, & y fit élever un fort, qu'il nomma le fort du Lion, pour défendre les approches de la haute ville, qui étoit assez foible de ce côté-là.

Siége de cette ville par l'armée du Roi.

Le 13. d'Octobre l'artillerie commença à foudroyer la ville. On tira environ trois cens coups de canon contre la porte Geoffroi & le Beffroi. Le lendemain les assiégeans dressérent trois batteries de vingt piéces de canon. On compta ce jour-là plus de huit cens coups, & mille soixante & dix le jour suivant; ensorte que la bréche se trouva être de quarante pieds de front. Aussi-tôt les assiégés travaillerent à la réparer. Cependant le Duc de Montpensier fit solliciter la ville de se rendre. Cette manœuvre lui avoit réüssi au siége de Fontenay. On promit aux Réformés la vie, & la liberté de se retirer en paix où ils voudroient, sans qu'on pût les inquiéter sur le passé, ou sur la Religion. Mais ils répondirent : que la cause qu'ils

qu'ils défendoient ne les regardoit pas en particulier ; que tous les Proteſtans du Royaume y étoient également intéreſſés ; qu'ils demandoient par conſéquent qu'il leur fût permis de conſulter là-deſſus le Sieur de la Nouë, & de prendre l'avis des Egliſes réformées ; que quand le Duc de Montpenſier auroit accordé une tréve, & retiré ſes troupes de devant la place, on députeroit vers de la Nouë, en Languedoc. HENRI III. 1574.

Après cette réponſe, le Duc, qui n'étoit pas d'humeur à accepter ces conditions, défendit à l'armée d'avoir aucun commerce avec ceux de la ville. Enſuite, malgré les ſorties des aſſiégés, il ſe rendit maître du verger, où l'on n'avoit mis aucunes troupes, & y fit pointer une batterie contre le ravelin de la Vacherie. On tira le vingt-trois d'Octobre plus de douze cens cinquante coups de canon dans cet endroit. Alors les Royaliſtes monterent à l'aſſaut. On ſe battit juſqu'au ſoir avec acharnement. Enfin les aſſiégeans furent obligés de ſe retirer avec perte. Les morts reſterent enſévelis dans les ruïnes de la muraille. De Buſſy d'Amboiſe fut lui-méme bleſſé à cette attaque, où il fit fort bien ſon devoir. La perte fut plus grande du côté des aſſiégés : ils eurent ſept de leurs principaux Officiers de tués, entre autres le brave Chaillou, qui eut la jambe emportée d'un boulet de canon, & René de Sainte-Marthe de Châteauneuf. Quelques jours après les aſſiégés firent une ſortie pendant la nuit, où ils emporterent le retranchement que les aſſiégeans avoient fait dans le verger, paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe preſenta, mirent le feu aux poudres, & rentrerent dans la ville chargés de butin. Ils encloüerent auſſi ſept canons ; mais ils ne laiſſerent pas de ſervir encore dans la ſuite, parce qu'il fut aiſé d'en retirer les cloux ſans les gâter.

Depuis cet échec les travaux du ſiége furent pouſſés avec beaucoup de lenteur. La déſertion s'étoit miſe dans le camp du Roi ; la poudre commençoit à y manquer. Le mois de Novembre ſe paſſa tout entier à ruïner les petits forts des environs, qui ſervoient de retraite aux ennemis. Enfin l'armée ayant été groſſie de ſix cens hommes commandés par Saint-Martin, & de douze cens Reîtres, le Duc de Montpenſier ſerra la place de plus près, réſolu de l'avoir par la famine, s'il ne pouvoit l'emporter de force. Quelques femmes de qualité qui étoient dans la ville s'étant trouvées enceintes, demanderent inutilement permiſſion de ſe retirer ; elles ne purent l'obtenir.

En même tems de Monſoreau fut détaché avec quelques Reîtres, pour aller attaquer les troupes que Jean la Haye tenoit en Saintonge autour de Pons. La Haye alloit continuellement du camp du Roi à la Rochelle, & de la Rochelle au camp. Il ſe rendit ſuſpect aux deux partis, en voulant ſe rendre néceſſaire. Le Comte fit part de ſa commiſſion aux Gouverneurs de Saint-Jean d'Angely & de Saintes. Ils joignirent leurs forces ; & tombant ſur les troupes de la Haye, ils lui tuerent cent hommes : le reſte ſe diſſipa.

Pendant ce tems-là la Cour travailloit à gagner le Vicomte de Rohan. On lui fit écrire par ſa ſœur Françoiſe de Rohan de la Garnache. Elle l'exhortoit à penſer à ſes intérêts ; à accepter les conditions qu'offroit le

HENRI III. 1574. Duc de Montpenſier, dont on avoit fait porteur René de Tournemine Sieur de la Hunauldaye, Seigneur Breton, allié de la maiſon de Rohan; & à ne pas courir à ſa perte, pour ſoutenir l'aveugle témérité de ſon parti. Mais le Vicomte ſe moqua des lettres de ſa ſœur; & quelques avances que fit le Sieur de Tournemine, qui s'offroit de conférer avec lui quelque part qu'il voulût, il refuſa conſtamment de le voir. D'un autre côté de la Nouë écrivoit lettres ſur lettres, pour encourager les aſſiégés par l'eſpérance d'un prompt ſecours, & par les rélations avantageuſes qu'il leur envoyoit des ſuccès du Prince de Condé en Allemagne, & du Duc de Damville en Languedoc.

Extrémité des aſſiégés. Cependant on étoit réduit dans la ville aux plus dures extrémités. L'hyver étoit extraordinairement rude. Les ſoldats étoient tous nuds; ils n'avoient pas même de ſouliers. D'ailleurs les vivres manquoient dans la place. La garniſon ne vivoit plus que de chats, de rats, & de la chair des chevaux que les ſoldats alloient voler la nuit. Ils entroient même juſque dans les maiſons bourgeoiſes, d'où ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient à leur bienſéance. Cette néceſſité rendoit les troupes à charge aux habitans, & moins dociles à l'ordre de leurs Officiers. La diſette devint encore plus grande dans la ſuite. Le canon de l'armée Royale abbatit un moulin à eau, qui étoit dans une des tours de la ville; & les moulins à bras du château ne pouvoient pas fournir une quantité de farine ſuffiſante pour nourrir tant de monde. On n'avoit outre cela dans le château, ni bois pour chauffer les ſoldats, ni matériaux pour conſtruire les ouvrages néceſſaires à la défenſe. Il falloit démolir les maiſons des particuliers pour ſubvenir à ces beſoins; & cela ne pouvoit encore ſe faire ſans aigrir les habitans.

Malgré toutes ces extrémités les aſſiégés ne parloient point encore de ſe rendre. Le Duc de Montpenſier s'impatienta de cette réſiſtance opiniâtre; il fit attaquer le fort des Dames. On y attacha le mineur: mais les aſſiégés firent une contre-mine; & cette tentative des Royaliſtes ne tourna qu'à leur deſavantage.

On en étoit-là, lorſque François de la Beraudiére Sieur de l'Iſle-Rouhet, ſe preſenta au pied des murailles, & demanda à parlementer de la part du Roi & de la Reine. Auſſitôt le Sieur de Rohan députa Pierre de Chouppes & Baroniére pour cette entrevûë. La Beraudiére leur montra les lettres de L. M. qui offroient aux aſſiégés les mêmes conditions que le Duc de Montpenſier. Les députés en firent leur rapport au Vicomte; mais ils ne rapporterent à l'envoyé de la Cour que la même réponſe qu'on avoit déja faite.

Les troupes du Roi cependant avoient pouſſé leur tranchée juſques ſur le bord du foſſé du fort des Dames, lorſque le Capitaine Terrefort, ſuivi de Puy-Vidal ſon Lieutenant, à la tête d'une troupe de braves fit une ſortie, & les obligea de ſe retirer. Enfin le 22. de Novembre l'artillerie recommença à tirer contre le ravelin de la Vacherie, le fort des Dames, & les murailles de la ville de ce côté-là: dix-huit gros canons, & quatre coulevrines, tirerent ſeize cens trente-quatre coups. On n'en vint pourtant pas encore alors à l'aſſaut. Le lendemain les batteries recommencerent dès le grand matin, & acheverent de ruïner les fortifications de la place.

Pen-

Digitized by Google

Pendant ce tems-là les troupes du Roi, partagées en trois corps, étoient en bataille, prêtes à aller à l'attaque. HENRI III.

Le ſignal fut donné vers le midi, & toute l'armée Royale aſſaillit la ville de trois côtés. Le plus grand effort fut au ravelin de la Vacherie; il étoit défendu par René de Valzergues Sieur de Seré. Jean Léomont de Puy-Gaillard, René de Rochechoüart de Mortemar, & Jean de Coëme Lucé, à la tete de leurs troupes y monterent impétueuſement. On ſe battit long-tems de part & d'autre avec une égale opiniâtreté. Déja les Catholiques s'étoient rendus maîtres de la bréche; déja les aſſiégés ſe voyoient ſur le point d'etre enveloppés par le grand nombre des Royaliſtes, qui augmentoient de moment en moment, & qui travailloient à enfoncer la porte du château à coups de hallebardes, tandis que ceux de la ville, que le canon de l'armée du Roi incommodoit, faiſoient du fond du ravelin, où ils s'étoient retirés, un feu continuel ſur eux; lorſqu'une partie de la muraille qui ſoutenoit le portique, dont nous avons parlé, ébranlée par le canon, s'écroula ſubitement, & enſévelit une grande partie des aſſaillans ſous ſes ruines. 1574.

Cet accident rendit tous leurs efforts inutiles. Ils combattirent avec vigueur depuis midi, juſqu'à revenir pluſieurs fois à la charge. Mais ſur le ſoir ils ne firent plus que ſe battre en retraite, & ſe retirerent à leur camp en faiſant bonne contenance. Ils laiſſerent à cette attaque pluſieurs morts & pluſieurs bleſſés; du nombre de ces derniers fut le Seigneur de Lucé, qui mourut peu d'heures après de ſa bleſſure. Par ſa mort il laiſſa de grands biens dans le Mans à Jeanne de Lucé ſa ſœur, qui venoit d'être promiſe à Louis Comte de Montafier, Seigneur Piémontois. Elle épouſa depuis le Prince François de Bourbon, de l'illuſtre maiſon de Conty. Le lendemain le Capitaine Terrefort mourut d'une pleureſie, regretté de tout ſon parti. Depuis ce jour-là les troupes du Roi ſe contenterent de faire un logement au fort des Dames, & un autre au pied de la tour Poitevine. Comme ils n'avoient plus à faire qu'à des gens accablés par les fatigues & les travaux d'un long ſiége, ils ne penſerent qu'à travailler tranquillement à ruiner les fortifications de la place par les mines & par la ſappe.

Cependant l'artillerie recommença à battre la ville. La garniſon étoit réduite à quatre cens cinquante Arquebuſiers, & il n'y avoit pas plus de quatre-vingt gendarmes dans la place. Mais tous étoient réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniére extrémité. Sur ces entrefaites Sarriou Meſtre de camp renoüa un traité que le Sieur de Puy-Gaillard avoit commencé avec les aſſiégés, & que ſa maladie avoit interrompu. On convint du lieu des conférences. Les Sieurs de Milly, & de la Hunauldaye entrerent dans la place en qualité d'ôtages; & les députés des aſſiégés ſe rendirent à Rangoniere. Les articles accordés furent: que le Vicomte de Rohan & tous les Gentilshommes de ſa ſuite, ſortiroient de la ville avec armes & bagages; que la garniſon ſortiroit de méme en armes, mais enſeignes ployées, & méches éteintes; & qu'on lui donneroit une eſcorte, pour la conduire à la Rochelle; que les Miniſtres Proteſtans auroient permiſſion de ſe retirer; qu'on laiſſeroit dans la place le canon, les magaſins des vivres, & les munitions de guerre en l'état où ils étoient; que tous les biens confiſqués au profit du Roi par le Duc du Montpenſier demeureroient à leurs maîtres, & qu'il

La garniſon capitule & ſe rend.

HENRI III. 1574. qu'il feroit publier une amniſtie pour tous ceux des bourgeois qui voudroient reſter dans la ville. A ces conditions le Vicomte de Rohan s'engageoit à rendre la place au Roi. On prit des ôtages de part & d'autre : le Sieur de Milly & le Baron de la Hunauldaye pour les Catholiques ; de Chouppes, Frappiniere, Tiffardiere & Boiſſec pour les Réformés, on convint d'en faire l'échange de bonne foi dès que la capitulation auroit été exécutée. Cela ſe paſſa le 25. de Janvier de l'année ſuivante.

Les Proteſtans perdirent à ce ſiége deux cens hommes de troupes réglées, & vingt-cinq Gentilshommes. Les Catholiques y eurent plus de huit cens hommes de tués. Enſuite, à la ſollicitation de la province, le Roi ordonna que ce château, le plus fameux, & le mieux bâti du Royaume, ſeroit raſé. Mery de Barbeziéres Sieur de Chemerault fut chargé de cette commiſſion ; & il s'en acquitta en peu de tems à l'aide des payſans des environs, qui accouroient en foule pour travailler à la démolition. On ne fit pas meme grace à cette fameuſe tour de Mélusine, que nos auteurs ont renduë ſi célébre par les fables qu'ils en ont racontées. Néanmoins bien des gens étoient d'avis qu'on l'épargnât, comme un monument antique, digne de la poſtérité.

Affaires d'Angleterre & d'Ecoſſe. (1) Cependant le Duc d'Alençon entretenoit toujours commerce de lettres avec la Reine Eliſabeth, & preſſoit la concluſion de leur mariage. Cette Princeſſe paroiſſoit enfin réſoluë à ſe donner un époux ; & il ſembloit qu'elle jetteroit volontiers les yeux ſur ce jeune Prince. Dès le vivant de Charles IX. elle avoit donné des marques de la part qu'elle prenoit à ſes intérêts. A peine eut-elle appris qu'on l'accuſoit, conjointement avec le Roi de Navarre ſon beau-frere, de vouloir exciter des troubles dans le Royaume, qu'elle chargea Valentin Dale, ſucceſſeur de Walſingham, ſon Ambaſſadeur à la Cour, de repréſenter à la Reine mere, qu'il étoit de ſon intérêt de ne pas croire legérement aux rapports qu'on lui faiſoit contre la famille Royale. En même tems elle avoit donné ordre à Thomas Wilkes, Secretaire de l'Ambaſſadeur, d'aſſûrer en particulier ces deux Princes de ſa protection. Elle envoya même exprès en France Thomas Randolph, pour ménager avec Catherine la réconciliation de Monſieur & du Roi de Navarre. Enfin après la mort de Charles, dès qu'elle ſçut l'arrivée de Henri dans le Royaume, elle fit paſſer en France le Lord Roger North pour complimenter S. M. ſur ſon heureux avénement à la Couronne. Il étoit auſſi chargé d'aſſûrer le Roi de la part que S. M. Britannique prenoit aux troubles de l'État, & de le prier de tenir la main à l'obſervation des Edits, donnés en faveur des Proteſtans. Il avoit outre cela des ordres ſecrets de demander au Roi la liberté des Maréchaux de Montmorenci & de Coſſé, & de tâcher d'obtenir grace auprès du Duc de Montpenſier pour Charlotte de Bourbon ſa fille, qui étoit paſſée en Allemagne, pour cauſe de Religion.

Mais l'eſprit de vertige qui s'étoit emparé de la Cour, & qui ſouffloit le feu de la guerre civile, fit échoüer cette négociation. On parla ſeulement

(1) Ce qui eſt dit ici des lettres d'amour du Duc d'Alençon & des affaires d'Angleterre & d'Ecoſſe juſqu'au paſſage : *Tel étoit l'état*, &c. & qui contient quatre paragraphes, manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

Digitized by Google

ment un peu plus ſérieuſement du mariage de Monſieur avec la Reine d'Angleterre. Le Roi lui-même, qui croyoit qu'un peu de guerre ne ſerviroit qu'à rendre la paix plus ſolide, parut ſouhaiter cette union. Il la regardoit comme une occaſion favorable d'éloigner ſon frere de la Cour avec honneur, & de ſe procurer à lui-même plus de tranquillité pour la ſuite. HENRI III. 1574.

Les Princes de la maiſon de Guiſe étoient alors tout puiſſans à la Cour. Ils firent mettre ſur le tapis l'affaire de Marie Reine d'Ecoſſe leur parente. Il s'agiſſoit de la tirer de priſon, & de la remettre ſur le trône. On crut que le plus ſûr moyen d'en venir à bout, & d'abattre le parti qu'Eliſabeth avoit dans le Royaume, étoit de s'aſſûrer de la perſonne du jeune Roi, & de le faire paſſer en France. On prit des meſures pour cela. La Reine Marie étoit du complot, perſuadée que c'étoit l'unique voye de ruiner le parti que les Anglois avoient en Ecoſſe, qui s'appuyoit de l'autorité du jeune Monarque, & de détruire en même tems le pouvoir du Comte de Morton. On lui fit entendre : qu'on feroit échoüer tous les deſſeins des Anglois, en leur ôtant le Viceroi; que les Ecoſſois, qui ne pouvoient ſouffrir leur Reine, ſeroient plus diſpoſés à rentrer dans le devoir, lorſque l'éloignement de ſon fils la mettroit en état de ſe faire craindre; & que ce ſeroit auſſi un moyen de cimenter de plus en plus l'alliance qui avoit toujours été entre la France & l'Ecoſſe, que la Reine d'Angleterre ſouhaitoit paſſionnément de voir rompre. Eliſabeth eut en même tems quelques ſoupçons du mariage projetté de concert avec la Reine Marie entre Charles Comte de Lenox, oncle du jeune Roi d'Ecoſſe, & Marie Candish (1) fille du Comte de Shropp; & ſur les avis qu'on lui en donna, elle fit arrêter les deux meres, & quelques perſonnes du complot. *Les Princes de Guiſe ſollicitent la liberté de Marie Reine d'Ecoſſe.*

On renouvella auſſi en Angleterre les loix contre le luxe dans les habits, dans les repas, & les bâtimens. On n'y manqua pas même de prodiges. Un monſtre marin fut trouvé à ſec ſur la gréve proche de l'iſle de Thanet; il avoit vingt annes de long, treize pieds de large & la diſtance d'un œil à l'autre étoit de plus d'onze pieds. Outre cela le flux & le reflux ſe fit ſentir dans la Thamiſe dans l'eſpace d'une heure. On vit pendant le mois de Novembre des nuages enflammés, & le ciel tout en feu du côté du Midi. Enfin on mit au nombre des évenemens extraordinaires une fille, qui ſe diſoit poſſédée, & que les Miniſtres de Londres, trop crédules, traiterent long-tems comme telle. *Loix ſomptuaires renouvellées en Angleterre.*

Tel étoit l'état des affaires de la Grande-Bretagne, tandis que Middelburg & Arnemuyden, les deux principales villes de Zélande, étoient réduites à la derniére extrémité. Le Colonel Mondragon y commandoit. Dom Louïs de Requeſens venoit de ſuccéder dans le gouvernement des Païs-bas au Duc d'Albe, que Philippe avoit rappellé en Eſpagne. Il ſortit de Bruxelles, & s'avança à Anvers, d'où il ſe rendit à Bergen-op-Zoom, pour être plus à portée de ſecourir les aſſiégés. *Suite des guerres de Flandre.*

En-

(1) Eliſabeth, ſeconde fille du Chevalier Guillaume Candish, & ſœur de Marie Candish, femme du Comte de Shrewsbury. *Editeur Anglois.*

HENRI III. 1574

Environ quarante navires furent commandés pour paſſer le ſecours; ils étoient chargés de vivres & d'environ mille hommes de troupes, commandés par l'Amiral de Lanoy Sieur de Beauvois, à qui on avoit donné cette charge depuis la priſe du Comte de Boſſut; mais comme lui-même étoit malade, de Glimes ſon Lieutenant faiſoit ſa charge. Cette petite flotte remorquoit pluſieurs bateaux longs & plats, plus propres à entrer dans toutes ſortes d'endroits. Elle étoit ſur le point de partir, lorſque le Gouverneur arriva. Il fut ſalué ſelon la coutume de toute l'artillerie de la flotte. Dans cette occaſion le haſard voulut que le vaiſſeau qui portoit la compagnie de Bobadille, s'entrouvrit, & coula à fond avec tous ceux qui étoient deſſus. Peu ſe ſauverent à la nage. De ce nombre furent le Capitaine Bobadille, & André Roman Enſeigne dans ſa compagnie.

Défaite de la flotte Eſpagnole.

Le lendemain on mit à la voile. Julien Romero étoit parti le premier, avec ordre de s'avancer juſqu'à Romerſwale. A peine les Eſpagnols avoient-ils fait quelques lieuës, qu'ils apperçurent la flotte des Confédérés. Elle étoit beaucoup plus nombreuſe que la leur, & leurs vaiſſeaux étoient plus grands, & plus hauts de bord. Glimes commandoit l'avant-garde des Eſpagnols; & comme il avoit le vent contraire, il étoit obligé de ſuivre la côte. Les ennemis l'attaquerent, & vinrent à l'abordage. Glimes ſe défendit d'abord vigoureuſement, eſpérant d'être ſecouru, ou par Romero, ou par Dom Oſorio de Angulo, qui conduiſoit l'arriére-garde. Mais ni l'un ni l'autre ne parut. Glimes reçut pluſieurs coups mortels, & ne ſe rendit que lorſqu'il vit ſon vaiſſeau tout en feu. De-là les ennemis allerent attaquer Romero, percerent le vaiſſeau qu'il montoit, & l'obligerent d'aller échoüer ſur des bancs de ſable. A peine put-il aborder lui dixiéme à la digue la plus voiſine. Outre les bateaux de tranſport qui étoient chargés de vivres, les Eſpagnols perdirent à cette action neuf vaiſſeaux de guerre, ſans ceux qui furent coulés à fond. Leur plus grande perte fut celle du vaiſſeau de Romero qui portoit les ordres ſecrets, & dont les Confédérés ſe rendirent maîtres. Il y eut dans cette occaſion environ ſept cens hommes de tués, tant Flamans, qu'Eſpagnols. De ce nombre furent le Capitaine Dom Diégue Carillo d'Acunna, & Gonzales de Oualle ſon Enſeigne. Oſorio de Angulo y fut auſſi bleſſé dangereuſement, & ſe retira de bonne heure du combat.

Dom Sanche d'Avila fit auſſi-tot après une autre tentative qui ne réüſſit pas mieux. Dom Louïs voulant réparer l'échec que ſes troupes venoient de recevoir, l'avoit fait ſur le champ partir d'Anvers, avec ordre de ſe joindre à la flotte. Dom Sanche avoit avec lui Alfonſe Lopez Gallo, avec quatre compagnies de ſon régiment, & autant de celui de Romero. Il étoit à la hauteur de Fleſſingue, lorſqu'il apprit le mauvais ſuccès de l'expédition. Cette nouvelle le fit retourner ſur ſes pas. Après un léger combat il rentra dans Bergen-op-Zoom, ſans avoir perdu que Michel Crevilla & quelques ſoldats. Enfin Dom Louïs écrivit au Colonel Mondragon de prendre ſes meſures, & de ne pas ſe laiſſer pouſſer à l'extrémité.

Extrémité.

Mondragon avoit fait des prodiges de valeur & de courage pour conſer-

ver

ver Middelburg. On avoit conſumé tout ce qui s'étoit trouvé dans la place, vaches, chevaux, chiens & chats; on avoit mangé juſqu'aux peaux des animaux. De quatre-vingt onces de pain qu'on donnoit par jour à chaque ſoldat au commencement du ſiége, on en étoit venu inſenſiblement à deux onces. Depuis long-tems même ce foible ſecours leur avoit manqué; ils ne mangeoient plus que quelques paſtilles faites de graine de lin, & ce peu-là même ne pouvoit pas durer encore plus de quatre jours. Ainſi le Commandant ne voyant aucune eſpérance de ſecours, réſolut avant que de rendre la place, de gâter tous les magaſins, & tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans cette ville, une des plus riches des Païs-bas, afin d'empêcher l'ennemi d'en profiter; mais la garniſon s'y oppoſa. Le Prince d'Orange offroit aux aſſiégés des conditions raiſonnables, pourvû qu'on ne touchât point à ce qui étoit dans la ville; & le ſoldat craignit que le deſſein du Commandant ne rendît le Prince inexorable. HENRI III. 1574. Extrémité de la garniſon de Middelburg.

On traita donc à l'amiable, & on convint: que le Colonel Mondragon rendroit les villes de Middelburg & d'Arnemuyden, avec le canon, les munitions de guerre, & les marchandiſes, telles qu'elles ſe trouvoient dans ces deux places; qu'on ne toucheroit point aux fortifications; que lui, & ceux de la garniſon qui ne voudroient pas ſervir le Prince, ſortiroient de l'iſle de Walcheren avec armes & bagages, tambour battant, enſeignes déployées, ſans emmener aucun des habitans; qu'il promettroit en outre de mettre en liberté le Chevalier Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, le Capitaine Jaques Simonſen, & un Italien nommé Cittadella; qu'il s'obligeroit, en cas qu'il y manquât, de ſe rendre lui-même priſonnier, ou de donner en ôtage un certain nombre d'Officiers; que le Prince de ſon côté permettroit aux canonniers & aux pourvoyeurs de l'armée de ſe retirer où bon leur ſembleroit; que les Moines & les autres Eccléſiaſtiques jouiroient du même privilége, & qu'ils pourroient emporter tout ce qui concerne leur miniſtére; qu'on pourvoiroit d'une façon convenable à la conſervation de leurs biens, & qu'on leur fourniroit des vaiſſeaux pour les conduire en lieu de ſûreté. Ce traité fut paſſé au château de Rammekens le 16. de Février. Huit jours après, le Prince qui étoit à Fleſſingue, fit ſon entrée à Middelburg. La ville fut taxée à cent mille écus d'or: tous les biens des bourgeois qui ſe trouverent abſens, furent confiſqués au profit du conquérant; & il tira encore des ſommes conſidérables de la vente des marchandiſes qui étoient dans la ville. Reddition de cette place aux Confédérés.

De-là juſqu'en Hollande il ne reſtoit plus au Prince d'Orange à conquérir que Tergoes. Ces ſuccès l'animerent à former de plus grands deſſeins. Il y étoit encore excité par le Comte Louïs de Naſſau ſon frere. Charles IX. l'avoit toujours entretenu de l'eſperance de ſecourir les rebelles de Flandre, même après la S. Barthelemi; ſoit que ce Prince eût véritablement ce deſſein, ſoit qu'il voulût ſeulement leurrer le Comte. Lorſque Henri III. paſſa par la Lorraine pour aller en Pologne, le Comte de Naſſau s'étoit encore abouché avec le Duc d'Alençon pour conférer de cette affaire. Depuis ayant fait des levées en Allemagne, il s'étoit approché de Maeſtricht dans le deſſein d'en faire le ſiége.

Le

HENRI III. 1574.

Expédition du Comte de Naſſau.

Le Comte avoit dans ſon armée ſix mille hommes d'Infanterie, partie Gaſcons ou Flamans pour la plûpart, dont il s'étoit réſervé le commandement, & trois mille hommes de Cavalerie conduits par le Duc Chriſtophle fils de l'Electeur de Baviere. François de Monteſdoca commandoit dans Maeſtricht, & fut d'abord allarmé de l'approche du Comte. Dom Bernardin de Mendoza qui vint à ſon ſecours avec ſix compagnies de Cavalerie, & une compagnie d'Arquebuſiers du régiment du colonel Mondragon, le raſſûra. Le Gouverneur des Païs-bas avoit au plus vîte détaché ces troupes pour entrer dans la place. D. Sanche d'Avila, un des plus habiles Capitaines qu'euſſent alors les Eſpagnols, & qui connoiſſoit parfaitement le païs, eut ordre de les ſuivre avec une groſſe troupe d'Arquebuſiers. Dom Louïs avoit outre cela ſix mille hommes de Cavalerie, & un régiment d'Infanterie, commandé par le Comte Annibal d'Altemps qu'il avoit levés en Allemagne, quatre mille Suiſſes des cinq Cantons, & quarante-deux enſeignes de Flamans; il envoya ordre à Gonzales de Bracamonte & à Jean-Baptiſte del Monte, de lui amener encore de Hollande deux mille Eſpagnols & trois cornettes de Cavalerie. Henri de Vienne Baron des Chevreaux venoit de faire de grands progrès dans cette province, où il avoit pris quelques châteaux, & diſſipé les forces des Confédérés proche d'Aſſendelft & d'Armenedik (1) dans le Waterland.

Mendoza entra dans Maeſtricht ſur la fin de Fevrier, lorſque tout le païs étoit glacé. Son premier ſoin fut d'aſſûrer la place contre les ennemis du dehors; il ne négligea pourtant pas ce qu'on pouvoit avoir à craindre du dedans, où l'on ſoupçonnoit la plûpart des habitans d'être d'intelligence avec les Confédérés. Enfin le trois de Mars, D. Sanche d'Avila arriva avec trois enſeignes du régiment de Sicile, commandées par Damien Moralès, Alfonſe Galeas, & Jean d'Aquila, Enſeigne de Pierre Gonzales de Mendoza qui étoit abſent. Il amenoit outre cela ſept cens Arquebuſiers Flamans commandés par Lopez Gallo.

Il ſe donna pluſieurs petits combats entre deux armées ennemies ſi voiſines l'une de l'autre. Cependant d'Avila ayant remarqué que les quartiers des Confédérés étoient fort éloignés les uns des autres, tomba la nuit du dix-huit Mars ſur quelques bataillons logés à Bommel à quatre milles de Maeſtricht. Ils ne ſe tenoient pas ſur leurs gardes, & il leur tua environ ſept cens hommes; en même tems quelque Cavalerie, qui des quartiers voiſins venoit au ſecours, fut taillée en piéces par Pierre Buſtos & Mutio Pagan. Cependant au ſignal des feux qu'on alluma, toutes les troupes ſe mirent ſous les armes: le Comte de Naſſau lui-même accourut ſuivi de mille Cavaliers; car pour le Bavarois, il s'imagina que ce n'étoit qu'une fauſſe allarme, & ne ſortit point de ſon quartier. La diligence que fit le Comte fut ſi grande, que quoique le ciel fût très-ſerain, l'haleine des chevaux éfouflés cauſoit dans tous les environs un broüillard épais. Dès qu'il fut en preſence, il partagea ſes troupes en cinq corps. On eſcarmoucha

(1) Il faut lire de *Crommenierige* ſuivant Grotius. Mendoza met *Armenedick*, ſelon la correction de Mrs. *Dupuy*.

cha pendant quelques heures; mais comme les Eſpagnols qui ſe ſentoient les plus foibles, ne vouloient pas s'engager à un combat, on ſe retira ſans rien faire. Henri III. 1574.

De-là le Comte de Naſſau deſcendit dans le Duché de Limbourg, & alla camper au bout de deux jours de marche aux villages de Fauquemont & de Welpen. D'Avila ſortit de Maeſtricht & ſe mit à ſes trouſſes avec cinq cens Arquebuſiers Flamans & Eſpagnols; & huit cornettes de Cavalerie. Son deſſein étoit de harceler l'arriére-garde des ennemis; mais comme ils marchoient toujours ſerrés, il ne put les entamer.

Cependant Gonzales de Bracamonte étoit arrivé de Hollande avec vingt-cinq enſeignes de gens de pied, & del Monte s'étoit rendu à Ruremonde avec la Cavalerie qu'on attendoit. Alors D. Louis de Requeſens, qui vit que l'armée ennemie groſſiſſoit de jour en jour, appréhendant ſi elle paſſoit la Meuſe, qu'elle ne fît ſoulever le Brabant où la plûpart des villes paroiſſoient diſpoſées à la révolte, crut néceſſaire de les prévenir. Il réſolut donc de les attaquer avant que le Prince d'Orange eût joint l'armée de ſon frere. Pour cela il détacha d'Avila à la tête de quelques braves avec ordre de s'approcher de l'ennemi, & de tâcher de pénétrer ſes deſſeins. Il ſe donna quelques petits combats qui d'abord n'aboutirent à rien, ſinon que les Confédérés déſeſpérant de paſſer la Meuſe en preſence d'une armée ennemie, changerent de réſolution, & retournerent vers Nimégue. Ils allerent camper entre la Meuſe & le Wahal. C'étoit-là que le Prince d'Orange qui aſſembloit ſes troupes dans l'iſle de Bommel, & qui ſe voyoit déja ſix mille hommes de pied, devoit venir les joindre.

On crut, lorſque les Confédérés décamperent de Fauquemont, que leur deſſein étoit de ſurprendre Ruremonde, ou qu'ils y avoient quelque intelligence qui devoit les en rendre maîtres. C'eſt pourquoi on envoya après eux D. Juan de Alconeta avec un détachement de Gendarmes & d'Arquebuſiers à cheval. D'Avila ſuivoit lui-même avec toute l'armée de l'autre côté de la Meuſe. Il détacha trois cens Arquebuſiers du régiment de Sicile & le Baron des Chevreaux avec ſes Cavaliers Franc-Comtois, qu'il envoya à Gilles de Berlaimont Sieur d'Hierges, qui étoit dans Nimégue pour défendre le paſſage du Wahal, & arriva à Cuyck. Le lendemain il paſſa la Meuſe à Grave ſur un pont qu'il fit conſtruire à l'imitation de celui qu'avoit fait le Duc d'Albe ſur la même riviere, lorſque de Maeſtricht il alla faire le ſiége de Zutphen. Peu de tems après les deux armées ſe rencontrerent; il y eut-là une action de peu de conſéquence, où le régiment de D. Antoine d'Avalos fut pouſſé par un gros de Cavalerie Allemande. Les Confédérés étoient en bataille dans la plaine de Mocken, ou Moüick, bourg du Duché de Cleves, ſitué ſur la Meuſe. D'Avila rangea auſſi ſes troupes, & les deux armées reſterent en preſence juſqu'après ſoleil couché.

Le lendemain, qui fut le quatorze Avril, les deux armées parurent encore en bataille. Le ſuccès du jour précédent rendoit les troupes du Comte de Naſſau plus fiéres, outre qu'elles étoient perſuadées que l'armée Combat de Mockerheyde.

HENRI III. 1574. mée Eſpagnole n'avoit pas encore paſſé la Meuſe, & qu'elles n'avoient affaire qu'à quelques détachemens que D. Louïs avoit envoyés pour les harceler. Mocken, au pied duquel paſſe la Meuſe du côté du Midi, eſt borné au Nord par une haute montagne qui n'en eſt éloignée que d'une demi-portée de canon. Ce fut entre cette montagne & le bourg, que l'armée des Confédérés ſe mit en défenſe. Leur Cavalerie diviſée en quatre corps, occupoit la plaine, excepté cent Cavaliers qu'on avoit poſtés ſur la hauteur. Elle faiſoit en tout quinze cens chevaux. Un peu à côté & cependant aſſez proche, l'Infanterie formoit un gros bataillon quarré, compoſé de vingt-deux enſeignes preſque tous Arquebuſiers; car ils avoient peu de Piquiers dans leurs troupes. Le Comte de Naſſau avoit outre cela jetté dans le village dix enſeignes de gens de pied qui s'y étoient retranchés. On comptoit en tout environ huit mille hommes d'Infanterie.

D'Avila rangea auſſi ſon armée en bataille. L'Infanterie Eſpagnole compoſée de vingt-cinq enſeignes, partie Arquebuſiers, partie Piquiers, fut diviſée en quatre corps. Elle étoit commandée par D. Fernand de Tolède, qui tout malade qu'il étoit, voulut ſe trouver à cette action; & parce que le champ de bataille étoit trop ſerré, chaque corps fut poſté en file. Pour l'Infanterie Flamande, elle étoit commandée par Gonzales de Bracamonte & par le Colonel Mondragon, & faiſoit en tout quatre mille hommes. La Cavalerie diſtribuée en autant de corps que celle des ennemis, étoit ſur la gauche, ſoutenuë en flanc par quelques pelotons d'Arquebuſiers qu'on avoit jettés entre chaque corps. Un autre corps de Cavalerie compoſé des compagnies de D. Fernand de Tolède, de Jean-Baptiſte & de Camille del Monte, couvroit la droite. Il étoit ſoutenu par celles du Comte Curtio de Martinengo, de D. Bernardin de Mendoza, & de D. Lopez Capata. Le Sieur d'Hierges étoit à la tête de cette aîle droite. Enfin on ſuivit le conſeil de Mendoza, qui avoit appris du Duc d'Albe à former toujours un corps de réſerve dans les actions de conſéquence. Il étoit compoſé de troupes choiſies deſtinées à tout évenement, & toujours prêtes à prendre l'ennemi en flanc.

Défaite des Confédérés. Tel étoit l'ordre des deux armées, lorſque ſur les dix heures du matin le Colonel Mondragon, voyant que les ennemis ne faiſoient aucune contenance de vouloir en venir aux mains, alla attaquer leur retranchement à la tête de quatre cens Arquebuſiers. Ils étoient partie Eſpagnols commandés par D. Diégue de Monteſdoca, partie Flamans ayant à leur tête Rollin & Hugen. Ils furent reçus vigoureuſement par les dix enſeignes qui le gardoient; mais enfin les ennemis plierent & le retranchement fut emporté. Alors on vit s'ébranler les vingt-cinq enſeignes qui étoient dans la plaine. Le combat recommença avec plus de chaleur qu'auparavant; les Eſpagnols commençoient même à lâcher le pied, accablés par le grand nombre, lorſque le Général détacha à leurs ſecours D. Pedre de Benavides & le Capitaine Lorençava, ſuivis de deux cens Arquebuſiers Eſpagnols, cent Flamans conduits par Antoine Pichechelo, & autant de Piquiers commandés par D. François de Salazar. A leur arrivée les

les Eſpagnols ſe rétablirent en moins de rien; Monteſdoca fut le premier qui franchit le foſſé. Il fut ſuivi des plus braves qui donnerent tous avec courage ſur l'ennemi, & le retranchement fut emporté une ſeconde fois. Il en coûta la vie à Monteſdoca. En même tems l'Infanterie ennemie ſe débanda & ſe retira en deſordre; mais comme leur Cavalerie n'avoit point encore donné, les Eſpagnols n'ôſerent la pourſuivre. HENRI III. 1574.

Le Comte de Naſſau & le Duc Chriſtophle de Baviere étoient poſtés ſur la montagne, d'où ils furent témoins de cette déroute. Auſſi-tôt ils deſcendirent dans la plaine à la tête de ſix cens hommes de Cavalerie tous choiſis & en bon ordre; & faiſant un mouvement pour ne pas attaquer la Cavalerie Eſpagnole qui étoit à la premiére ligne, ils allerent donner ſur les Allemans qu'ils enfoncerent. Ceux-ci furent ſecourus par Jean-Baptiſte del Monte, ſuivi bien-tôt après de Mendoza, qui ſoutinrent d'abord le choc des ennemis, & les obligerent enſuite eux-mêmes à lâcher le pied. Les Confédérés en deſordre ſe retirerent, les uns vers Bommel, les autres ſur la hauteur. Là ils ſe rallierent & revinrent à la charge. Le combat recommença avec vigueur. Enfin ils furent enveloppés. Le Comte de Naſſau & le Prince de Bavicre, après avoir fait tous deux tout ce qu'on pouvoit attendre de deux braves ſoldats & de deux grands Capitaines, périrent ſous les coups des ennemis, ou ſe perdirent dans le marais. Le jeune Henri de Naſſau frere du Comte, fut auſſi tué dans cette action. La Cavalerie des Confédérés ſe mit en déroute, & l'Infanterie abandonnée fut taillée en piéces par les troupes victorieuſes. Les uns quitterent leurs armes & s'enfuirent dans la forêt voiſine; d'autres pourſuivis par les Eſpagnols, ſe jetterent dans les marais. Il y en périt plus de deux mille par le fer du vainqueur, outre ceux qui reſterent ſur le champ de bataille. La Cavalerie perdit plus de ſix cens hommes. On crut que le deſſein du Comte de Naſſau étoit, que ſuppoſé que les Eſpagnols ſe fuſſent débandés, comme il arrive quelquefois, pour pourſuivre ſon Infanterie, de tomber ſur eux avec ſes troupes fraîches, tandis qu'ils ſeroient en deſordre. Par-là il leur auroit aiſément arraché des mains la victoire; mais la prudence des Eſpagnols qui modérerent leur premier feu, fit échoüer ce projet. On prit trente étendarts, tout le bagage & l'argent des troupes Confédérées qui ſe trouva preſque tout marqué au coin de France: c'eſt ce que rapporte Mendoza. On chercha long-tems parmi les morts les corps du Comte de Naſſau & du Prince de Bavicre, & ce fut inutilement. De-là on publia qu'ils avoient été arrêtés, & qu'on cachoit le lieu de leur priſon; mais enfin ces bruits s'évanoüirent (1).

Ainſi

(1) Je fus avec le Comte Ludovie (de Naſſau) en cette armée, envoyé de la part de Monſieur, lors Duc d'Alençon, frere du Roi, pour lui perſuader, puis qu'il avoit failli ſon entrepriſe de Maeſtricht, d'entrer en France avec ſes forces, réſolu dès qu'il le ſentiroit ſur la frontiere, de s'échapper de la Cour. Mais il ne s'y voulut réſoudre partie pour l'incertitude de l'entrepriſe de ce Prince, partie pour les eſperances, qu'on lui donnoit d'Angleterre, où il ſe déliberoit de paſſer après avoir vû le Prince

HENRI III. 1574.

Ainſi périt Louis de Naſſau, grand homme, grand guerrier, hardi à entreprendre, & preſque toujours malheureux dans l'exécution. Il étoit d'ailleurs libéral, affable, éloquent, autant que le doit être un homme de guerre, donnant beaucoup plus au haſard qu'à la prudence, quoiqu'il eût un génie propre à conduire de grands deſſeins; en cela bien différent de ſon frere Guillaume Prince d'Orange, avec qui du reſte il vécut toujours dans une grande union: car rarement le Prince fit-il une entrepriſe, qu'il ne ſe tint ſûr de l'évenement. Les hiſtoriens Flamans attribuent toute la gloire de cette journée à d'Hierges. Mendoza au contraire, pour en faire honneur aux Eſpagnols, prétend que d'Hierges n'arriva que ſur la fin du combat, & ne fit rien de mémorable.

Le Comte de Naſſau avoit quelques François dans ſon armée. Ils formoient un corps ſéparé à la tête de toutes les troupes, & firent d'abord des merveilles; mais tout l'effort des Eſpagnols étant tombé ſur le gros de l'armée des Confédérés qui les inquiétoit le plus, les François ſortirent de cette action ſans grande perte. De-là ils ſe rallierent ſur le Rhin: & quelques Gentilshommes s'étant joints à eux, ils conquirent au Prince d'Orange le fort de Kerpen, & le conſerverent malgré la garniſon de Maeſtricht, qui tenta de le ſurprendre; enſuite ils la taillerent elle-même en piéces proche de S. Veit, & lui firent plus de cent trente priſonniers.

En même tems ſeize autres enſeignes de François qui s'étoient arrêtés

ce d'Orange. Son armée n'étoit pas pour tenir coup, compoſée qu'elle étoit de gens empruntez pour la plûpart, qui n'étoient tenus qu'à un *Ruyter-dienſt* ou ſervice de ſix ſemaines aux Princes & Comtes qui le preſtoient; & déja s'étoient mutinez à Galpen. Environ un an après, allant traiter de la part de Madame Françoiſe de Bourbon, Doüairiere de Boüillon, avec le Duc Guillaume de Cleves, pour lui faire accepter la tutelle à lui déferée par Monſieur Robert de la Mark ſon mari décedé, je paſſai à Heuy chez Monſieur l'Evêque de Liege de la maiſon de Groesbec, qui étoit en quelque doute qu'il ne ſe fit une armée pour le Prince d'Orange en Allemagne; & ſur ce que je lui diſois qu'il y en avoit peu d'apparence après la mort du Comte Ludovic, il me repliqua *omnia tuta time*, ajoutant que depuis peu il avoit fait oüir en juſtice l'hoſte de la Campane, qui avoit maintenu l'avoir vû & logé lui dixiéme, & avoit été payé de quelque petite cédule qu'il lui devoit. La Dame de Vogelſang de la maiſon de Brederode réfugiée à Aix, m'aſſura de me le faire voir ſi je voulois tarder quelques jours: le Maréchal de Wachtendonk en Cleves me dit avoir eu la charge de rechercher les corps le lendemain de la bataille, & qu'ils n'avoient point été trouvez. A mon retour à Sedan, vinrent lettres de Heidelberg que Monſieur l'Electeur Fréderic attendoit tous ces trois Seigneurs à ſouper avec une joye incroyable; & de fait étoit venu un certain homme qui diſoit les avoir laiſſés en un caroſſe auprès de Spire: cauſe que Monſieur l'Electeur Fréderic juſqu'à ſa mort bûvoit toujours à eux où qu'ils fuſſent. Comme auſſi fut crû qu'ils avoient été décapitez en un château près de Cologne, & un exécuteur de la ville enlevé les yeux bandez pour cet effet. Mais ce qui rend tous ces diſcours fabuleux eſt, qu'en même tems je vis lettres de Monſieur le Prince d'Orange, ſe plaignant fort de ceux qui faiſoient courir ces bruits, & les aſſurant qu'il n'avoit aucunes nouvelles de lui, & qu'il les croyoit morts. Ce qu'il lui importoit que chacun ſçût, parce que tandis qu'on croiroit ſon frere en vie, nul ne voudroit s'obliger à lever gens de guerre pour lui en Allemagne, ſçachant qu'il ſeroit préferé à tout autre. De fait, j'ai ſçû depuis de ſa propre bouche, que depuis la défaite il n'avoit rien eu de lui, & qu'il les croyoit engloutis dans les marais en ſe penſant retirer. DU PLESSIS MORNAY.

Digitized by Google

tés dans l'Evêché de Trêves, eſpérant ſe joindre au Comte de Naſſau, ayant apris ſa défaite, tournerent vers Strasbourg. Là ils rencontrerent le Comte Annibal d'Altemps qui venoit de lever dans le païs deux régimens d'Infanterie; ils l'attaquerent au moment qu'il s'y attendoit le moins, le défirent, & ſe rendirent maîtres de toutes les armes qui étoient encore dans les chariots, & qu'on n'eut pas le tems de diſtribuer aux ſoldats. Cette défaite retarda quelque tems l'arrivée du Comte en Flandres. HENRI III. 1574.

Les Eſpagnols perdirent par la faute de leurs ſoldats le fruit d'une ſi belle victoire qui étoit dûë principalement à leur valeur. Les troupes ſe mutinerent & demanderent inſolemment le payement de pluſieurs mois qu'on leur devoit. Ces émotions ne manquent guéres d'arriver parmi eux après une bataille, comme elles ſont aſſez ordinaires aux Allemans avant le combat. Funeſte coûtume qui ôte ſouvent la victoire aux uns, & qui prive les autres du fruit de l'avoir remportée. En vain d'Avila tâcha par ſes menaces de les faire rentrer dans le devoir; toute l'armée décampa, & marcha droit à Anvers. Elle y fut reçûë dans la citadelle par une porte de derriére que lui ouvrit la garniſon, qui ſe joignit elle-même aux ſéditieux. Ils caſſerent tous leurs Officiers & mirent à leur téte un de ces chefs qu'ils appelloient l'*Eletto* *. Sédition de l'armée Eſpagnole.

* Elu ou Chef.

Le Gouverneur des Païs-bas étoit à Bruxelles, lorſqu'il apprit cette ſédition; il en partit auſſi-tôt ſuivi de Chiappino Vitelli, & ſe rendit à Anvers. Il y trouva le Gouverneur de la ville Fréderic Perrenot Sieur de Champigny, fort embarraſſé. Comme il ne croyoit pas pouvoir compter ſur les troupes Allemandes qui ſervoient ſous lui, & qui demandoient elles-mêmes le payement de pluſieurs mois, il ſe préparoit à la défenſe; déja même il ſe diſpoſoit à ſe retrancher dans la place qui eſt entre la ville & la citadelle, lorſque D. Louïs de Requeſens l'en empécha.

Cette molleſſe augmenta la fierté des ſéditieux; ils s'emparerent eux-mêmes de cette place. De-là ſe répandant par troupes dans la ville, ils n'eurent pas beſoin de Maréchaux des logis pour marquer leurs logemens. De Champigny ſe réfugia d'abord dans la maiſon des Oſtrelins; mais il fut enſuite obligé de ſortir abſolument de la ville avec ſes Flamans: & ſur les ordres de D. Louïs de Requeſens qui ménageoit trop les Eſpagnols, il ſe retira à Eckeren & à Wilmerdonck. Après cela le chef dés ſéditieux qui s'étoit établi dans la maiſon de ville, fut obligé d'établir un bureau pour payer les troupes révoltées. Enfin on parla d'accommodement. Vitelli, d'Avila, & Mondragon négocierent; quelques Jeſuites ſe mirent auſſi de la partie, & on convint qu'on payeroit aux troupes dix mois de montre argent comptant, & qu'elles recevroient les cinq autres reſtans, en draps de ſoye & de laine, & en linge. On leur compta quatre cens mille florins que la ville fournit: on leur délivra des marchandiſes pour ce qui reſtoit ſuivant l'eſtimation; & moyennant une amniſtie que D. Louïs de Requeſens leur accorda, tous rentrerent dans le devoir. L'amniſtie fut publiée dans la grande Egliſe d'Anvers le jour même de la Pentecôte, qui tomboit cette année le trente de Mai, & elle fut confirmée par un ſerment ſolemnel.

Les Eſpagnols célébrerent cette réünion par une fête qu'ils firent ſur

HENRI III. 1574. le pont de Meer ou Meer-brughe. Dans la ſuite on trouva moyen d'arrêter ſous différens prétextes le dernier *Eletto*, car il y en avoit eu pluſieurs de dépoſés les uns après les autres, avec les principaux chefs de la ſédition, & ils furent punis. De-là on fit paſſer les troupes Eſpagnoles en Hollande pour remettre dans le devoir la Nord-Hollande, qui s'étoit preſque révoltée toute entiére. François de Valdes, qui depuis peu en étoit revenu, eut ordre d'y retourner, mais par une autre route.

Vaiſſeaux Eſpagnols ſurpris par les Zélandois.

Au milieu des réjoüiſſances publiques, les troupes qu'on avoit laiſſées à la garde de trente vaiſſeaux, qui étoient à l'ancre entre Saeſtingen & Lillo, furent ſurpriſes par ceux de Fleſſingue & de Ziriczée. Les Eſpagnols ſe croyant en lieu de ſûreté, n'étoient point ſur leurs gardes, lorſqu'ils ſe virent enveloppés par les ennemis, & obligés de ſe rendre après une légere réſiſtance. Ceux qui ne furent pas faits priſonniers périrent par le fer, ou par le feu, ou ſe noyerent, ou ne ſe ſauverent qu'en ſe cachant dans les roſeaux, enſévelis dans l'eau & dans la bouë. Quinze vaiſſeaux furent pris, cinq coulés à fond, & trois brûlés. Plus de cent canons, tant de bronze que de fer, tomberent au pouvoir des ennemis; & ils firent même priſonnier le Vice-Amiral Adolphe de Hamſtede. Mendoza rejette ſur ſa négligence toute la faute de cette défaite.

Le Roi d'Eſpagne fait publier une nouvelle amniſtie accordée aux Flamans.

En même tems Dom Louis de Requeſens ayant convoqué les Etats de la province, fit publier le 6. de Juin à Bruxelles, & enſuite à Anvers, une nouvelle amniſtie, que Philippe accordoit aux Flamans. Elle étoit datée de Madrid du 8. de Mars. Le Roi d'Eſpagne promettoit d'oublier tout ce qui s'étoit paſſé depuis l'an ſoixante & ſix. Perſonne n'étoit excepté de cette grace, que ceux qui pour leurs crimes atroces en étoient jugés indignes. Ils étoient déſignés chacun par leur nom. Pour joüir de ce privilége accordé par S. M. C. il falloit reconnoître ſes erreurs, & promettre ſincérement de les abjurer, rentrer dans le ſein de l'Egliſe Romaine, & recevoir d'elle l'abſolution des cenſures qu'on avoit encouruës.

Sur ces entrefaites il arriva le 24. de Mai un accident, qui troubla un peu l'allégreſſe publique, & qui fut d'un mauvais augure pour la ſuite. Le feu prit par haſard à cinquante quintaux de poudre, qu'on avoit renfermés dans une tour. La ſecouſſe fut ſi violente, que non ſeulement la tour fût renverſée juſque dans les fondemens, enſorte que les matériaux allerent écraſer au loin pluſieurs perſonnes; mais encore une grande partie de la muraille voiſine fût ruinée, & pluſieurs maiſons de la ville abbatuës. On licentia enſuite les troupes Allemandes, qui ſervoient dans l'armée d'Eſpagne ſous le commandement d'Erik de Brunſwick, après que Dom Louis de Requeſens eut eu bien de la peine à les faire payer des ſommes conſidérables qu'on leur devoit.

Mouvemens en Allemagne.

Cette réforme donna occaſion au Duc de Saxe-Lawenburg de déclarer la guerre, même du vivant de ſon pere, au Duc François ſon frere, à qui le pere avoit laiſſé l'adminiſtration de ſes Etats. Il prit à ſon ſervice une partie de ces troupes, qui revenoient des Païs-bas, & répandit d'abord par tout la terreur. Son premier exploit fut contre le château de Ratzeburg, qu'il attaqua vers le commencement d'Octobre; mais comme il

il trouva la place mieux disposée à se défendre, qu'il n'avoit espéré, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de l'emporter d'emblée; voyant d'ailleurs que la paye de ses troupes couroit toujours, & qu'il n'étoit pas en état d'y satisfaire, il résolut de les contenter en leur laissant piller la ville. La chose s'exécuta. La ville fut mise au pillage; on n'épargna pas même le chapitre; & le soldat s'y enrichit: il en devint insolent, & moins disposé à obéir; ensorte que le Duc ne pouvant en venir à bout, & ayant appris d'ailleurs qu'on faisoit des levées dans tout le cercle de Saxe, pour réprimer ses brigandages, il fut obligé d'aller chercher un asile en Suéde. Après son départ toutes ses troupes se débanderent. HENRI III. 1574.

Affaires du Nord.

Le Roi de Suéde de son côté n'avoit pas été fort heureux cette année en Livonie. Nicolas Achaz & Pontus de la Gardie François, s'étoient mis à la tête d'environ cinq mille hommes, tant Allemans, qu'Ecossois, qui s'étoient rendus à Revel l'année précédente; & ils avoient formé le projet de reprendre Wesenberg entre Revel & Narva. Ils passerent trois mois à se consumer inutilement à ce siége, jusqu'à ce qu'enfin, après quelques attaques qui ne réüssirent point, la division se mit entre les Allemans & les Ecossois. On en vint aux mains; & quinze cens Ecossois resterent sur la place. Le reste alla enseignes déployées se rendre aux Moscovites, qui tenoient Wesenberg. Ainsi le siége fut levé au mois d'Avril. Les Généraux Suédois se retirerent; & les Moscovites, enflés de leurs succès, coururent & ravagerent tout le Harnlandt, jusqu'aux portes de Revel.

Le païs n'eut pas meilleur marché de la Cavalerie Livonienne. Accoûtumée au pillage & au brigandage, elle n'épargna pas ses propres compatriotes. Elle exerça dans la province pendant tout l'été toutes sortes de cruautés & de desordres; ils pousserent même la perfidie jusqu'à vendre au Roi de Dannemarck les châteaux de Hapsel, de Lode, & de Léal, que le Roi Jean leur avoit remis pour leur tenir lieu de paye. Le traité fut passé entre eux & Nicolas de Ungern Viceroi d'Osel, moyennant quatre-vingt mille écus d'or, payables au 24. de Juin suivant. Marché très-desavantageux à la province, qui ne fit point d'honneur aux Livoniens, & dont l'acheteur ne tira lui-même aucune utilité: car peu de tems après, soit lâcheté, soit trahison de la part des Gouverneurs, les Moscovites commandés par le Knez Mikitha, quoiqu'ils fussent en paix avec le Dannemarck, se rendirent maîtres de Lode, de Léal, de Wickel, & d'Hapsel même, capitale de la province, où il y avoit une garnison nombreuse, & des vivres en abondance. Le Roi de Dannemarck eut beau se plaindre de ce procédé, on ne lui rendit qu'une réponse ambiguë, qui ne signifioit rien.

Suite des guerres de Flandre.

Cependant on se préparoit en Flandre à porter la guerre en Hollande. On pouvoit y entrer par quatre endroits; par Haerlem le long des digues, par où Julien Romero avoit déja passé; par les canaux qui menent aux forts de Waermont & de Sassem, & au pont de Leyerdorp; par Schoonhoven & Crimpen, en descendant le Rhin jusqu'à Roterdam; enfin par l'écluse de Goude situé sur l'Issel & le fort d'Alphen, sur un bras du Rhin. Sur cela il fut résolu, que de Liques se rendroit à la Haye par le chemin des digues; & que François de Valdes entrant dans le Lac de Haerlem, péné-

Henri III. 1574. pénétreroit en ce païs par Leyerdorp & Alphen. On partagea les troupes entre ces Généraux ; & on donna à Louis Gaëtan trois enſeignes d'Eſpagnols, deux d'Allemans, & outre cela cent autres Eſpagnols du régiment de Jean de Vargas.

Progrès des Eſpagnols en Hollande. Avec cette petite armée Gaëtan paſſe le Lac de Haerlem, & ſe rend à Noortwyck & à Valkenburg. Ces places, & tous les forts des environs étoient ſous le commandement d'Edoüard Cheſter. De-là le Général Eſpagnol marche à Leyerdorp, dont il ſe rend maître, & y fait entrer une compagnie d'Allemans. Puis tournant à droite par le canal de Leyde, après s'être un peu avancé, il prend ſur la gauche au bourg de Soeterwoude, où il laiſſe Vargas pour le défendre. Enſuite ayant ſçû qu'on faiſoit aſſez mauvaiſe garde à la Haye, quoiqu'il n'eut encore rien appris de la marche de Valdes, avec qui il devoit ſe joindre, il tire de ce côté-là, ſurprend chemin faiſant le fort de la Roüe ; attaque les ennemis qu'il trouve déja rangés en bataille ; & les oblige de quitter priſe, & de ſe retirer à Delft.

Après cette expédition Gaëtan fit fortifier la place, autant que les conjonctures pouvoient le permettre. Trois jours après, on vint lui apprendre que, ſuivant qu'on en étoit convenu, de Liques à la tête de l'Infanterie & de la Cavalerie Flamande étoit parti de Haerlem, & tiroit à Valkenburg. Dans cette marche les Allemans s'étant écartés de l'armée depuis Egmond, le long des digues qui menent à Aſſendelft, & s'étant répandus par pelotons pour piller, furent attaqués proche d'Ulpendam par les payſans, qui connoiſſoient le terrain, & périrent tous différemment. Six cens furent tués proche de Ruremonde ; trois cens furent faits priſonniers & conduits à Hoorn ; plus de quatre cens furent maſſacrés à Ulpendam ; & leurs corps jettés dans les foſſés.

Avant que de Liques fut arrivé à Valkenburg, Gaëtan vint ſe joindre à lui. Mais dès que les Anglois qui étoient dans la place apprirent l'arrivée des Eſpagnols, ils l'abandonnerent, & ſe retirerent dans le retranchement, que la garniſon de Leyde avoit élevé au pied des murs de cette ville. Là ils firent de grandes inſtances pour qu'on les reçût dans Leyde ; mais ils ne purent l'obtenir des habitans. On leur repréſenta que la diſette étoit dans la place, & que pour le preſent ils pourroient être en ſûreté dans le retranchement. Les Anglois ne voulurent pas en courir les riſques ; ils aimerent mieux ſe rendre aux Eſpagnols. La plûpart étoient perſuadés que par le droit de la guerre on pouvoit les faire mourir, puiſqu'il n'y avoit point de rupture entre les deux Couronnes. Mais on alloit avoir beſoin d'Eliſabeth. La flotte d'Eſpagne commandée par Dom Pedre Melendez étoit ſur le point d'arriver. On avoit deſſein de prier la Reine d'Angleterre de permettre qu'elle entrât dans ſes ports, & y fît des proviſions. D. Bernardin de Mendoza chargé de cette ambaſſade, fit ſentir cela à D. Louis de Requeſens, & obtint la vie pour les troupes Angloiſes, en repréſentant au Gouverneur que c'étoit une occaſion d'obliger la Reine, & de l'engager à favoriſer les Eſpagnols. La choſe réüſſit comme il l'avoit prévû. Eliſabeth fit faire des excuſes pour ſes ſujets, remercia les Eſpagnols

gnols de les avoir ménagés, & promit tout ce que Philippe demandoit. HENRI III.
De Valdes de ſon côté arriva à Utrecht, & ayant aſſigné des quartiers à ſes troupes autour de Schoonhoven, il y ſéjourna quinze jours. De- 1574.
là il tira vers Montfort, & détacha D. Martin d'Ayala avec deux enſeignes d'Eſpagnols, & un corps de Cavalerie, pour aller attaquer le fort d'Alen, par où il falloit que l'armée paſſât d'abord.

Alen eſt un bourg bâti ſur une digue du Rhin, qui ſe diviſant dans cet endroit en pluſieurs canaux, l'arroſe de tous côtés, & en fait une eſpéce d'iſle, fermée par un pont de pierre, qu'on appelle l'Ecluſe de Goude. A la tête de l'écluſe les ennemis avoient fortifié une maiſon, à laquelle on avoit laiſſé pluſieurs ouvertures, propres à tirer ſur les aſſaillans. Ils avoient encore élevé plus bas un fort palliſſadé & environné d'un foſſé; l'Egliſe même du bourg avoit été fortifiée à la hâte. Edoüard Cheſter & Gainsford étoient dans la place. D'abord le Général Eſpagnol la fit reconnoître; après quoi il commanda les troupes de D. Pedre de Paz, de D. Manuel Cabeça de Vaca, de D. Louis Carrera, & D. Vaſquez de Acunna, pour y donner l'eſcalade. Le combat fut opiniâtre; & les Anglois, qui défendoient l'écluſe, obligeoient les Eſpagnols à lâcher le pied, lorſque ceux-ci paſſerent le fleuve à la nage dans l'endroit qu'on auroit le moins imaginé, & vinrent prendre les ennemis en queüe. Alors les aſſiégés ſe voyant preſſés de toutes parts abandonnerent ce poſte, & ſe retirerent à Alphen. Ils y furent ſuivis l'épée dans les reins par les Eſpagnols, qui entrerent avec eux dans la place, dont ils ſe rendirent maîtres, auſſi-bien que de l'Egliſe. Deux cens Anglois furent tués à cette attaque. Les Eſpagnols y prirent trois drapeaux, & y perdirent fort peu de monde.

Après la priſe de ce poſte, dont de Valdes confia la garde à Louis de Villar, qu'il y laiſſa avec deux enſeignes de Flamans, l'armée Eſpagnole marcha à Soeterwoude. On y fit entrer d'Ayala avec deux enſeignes d'Eſpagnols. Enſuite de Valdes ſe rendit à la Haye, où Gaëtan étoit retourné après la reddition des troupes Angloiſes.

De-là le Général marcha au fort de l'écluſe de Maeſlantſluys, qu'il fit attaquer de trois côtés par Gaëtan, Hortenſe de Armengol, D. Martin d'Ayala, & D. Louis Carrera. Gaëtan marcha le premier à l'aſſaut. Le combat s'engagea; & il vouloit rappeller ſes ſoldats, lorſque s'étant un peu trop avancé, il reçut dans l'aîne un coup d'arquebuſe, dont il mourut peu de jours après à la Haye. Ainſi finit cette journée, ſoit parce qu'il étoit tard, ſoit que cet accident eût refroidi l'ardeur des troupes. Le lendemain ſe paſſa encore dans l'inaction; mais la nuit ſuivante toute la garniſon ſe retira à la Brille ſur des bateaux qu'on tenoit prêts pour la recevoir. Le matin de Valdes entra dans la place ſans aucune réſiſtance. Il y mit garniſon Eſpagnole; & ſans donner le tems à ſes troupes de reſpirer, il alla tout de ſuite attaquer le fort de l'Ecluſe de Vlaerdinghen, qui n'eſt pas éloigné de Schiedam, ſur la Meuſe. Ce fut-là que dans une ſortie, que firent les aſſiégés, Aurelio de Palerme leur tendit une embuſcade, où ils donnerent. Ils y perdirent plus de deux cens hommes, & cette défaite les effraya tellement, qu'ils abandonnerent la place. Cepen-

HENRI III. 1574. dant, parce qu'Aurelio avoit combattu ſans ordre, quoique ſon deſſein eût réüſſi, le Général lui fit une réprimande très-vive; de peur que cette action ne tirât à conſequence. Enſuite il mit garniſon dans Vlaerdinghen, & ramena ſes troupes à la Haye, pour ſe diſpoſer à faire le ſiége de Leyde.

D'un autre côté, Vitelli, qui avoit été occupé tout ce tems-là à payer les troupes Eſpagnoles mutinées, les voyant plus calmes, ſe mit à leur tête, ſuivi de quinze enſeignes de Suiſſes commandées par Wautier Rolde, & entra en Hollande par Gorckum ſur le Lingen. Auſſi-tôt il fit tourner deux piéces de canon contre la ville. Après quelques volées, ſes troupes monterent à l'aſſaut. La place fut emportée l'épée à la main; & la garniſon abandonnant la brêche, s'enfuit dans des bateaux, qu'on tenoit prêts à tout évenement. Vitelli fit entrer quelques troupes dans la ville, & marcha à Leerdam ſitué ſur la même riviere.

Leerdam étoit défendu d'un foſſé profond, & environné de prairies de toutes parts, ſans que la place fût commandée d'aucun côté. Ainſi le Général Eſpagnol fut obligé de faire couper la digue, où on éleva une batterie de cinq piéces de canon, qui commencerent à tirer. Alors les Eſpagnols ſauterent courageuſement dans le foſſé, & avancerent juſqu'au pied de la muraille. Ils ſe préparoient à la ſapper, lorſque le Gouverneur de la place fut tué d'un coup de canon. Auſſi-tôt la garniſon capitula. Aſperen, Huckelen, & quelques autres petites villes ſituées de même ſur la riviere de Lingen ſuivirent l'exemple de Leerdam. Après cette expedition Vitelli mit ſes troupes en quartier dans Utrecht, Vianen, Gorckum, & dans les environs, & reprit la route d'Anvers. D'Hierges eut auſſi ordre d'entrer dans l'iſle de Bommel, de la ravager, & de ſe tenir prêt à tout évenement, en attendant la réüſſite du projet qu'on avoit fait de ſurprendre Bommel même, où commandoit un Ecoſſois nommé Balfour.

Malgré toutes ces hoſtilités on ne laiſſoit pas encore de parler d'accommodement. Dom Loüis de Requeſens envoya à Utrecht Fréderic Perrenot Sieur de Champigny, avec le brevet d'amniſtie publié à Bruxelles le 6. de Juin, qui comprenoit également la Hollande, comme les autres provinces de Flandre. De Champigny conféra à Utrecht avec Sainte-Aldegonde, qui y étoit encore priſonnier; mais il n'eut d'autre réponſe des Etats de la province, ſinon qu'il falloit avant toutes choſes faire ſortir des Païs-bas toutes les troupes étrangeres, & qu'alors ils remettroient aux Etats de Flandre le ſoin de pourvoir à la liberté de conſcience, & à la ſûreté de leurs biens & de leurs vies.

Siége de Leyde. Cependant Leyde étoit aſſiégé dès le 27. de Mai. Jean Vander-Doës, Sieur de Noortwyck, plus célébre encore par ſa rare érudition, que par ſa naiſſance, commandoit dans la place, aſſiſté des Sieurs André Schot, Jean Duyvenvoorde, Barthelemi Haavixzoon, Nicolas Dirickſen de Montfort, & Thierry de Bronckhorſt Bourgue-maître. Il n'y avoit point de troupes dans la ville, & on fut obligé de faire prendre les armes aux bourgeois. Enſuite on penſa à la fortifier, & à chercher des meſures pour ne pas manquer de vivres pendant le ſiége. Le Prince d'Orange avoit écrit à ceux de Leyde. Après leur avoir reproché leur nonchalance, il les aver-

avertiſſoit de penſer à eux, de mettre hors de la ville tous les mandians & les bouches inutiles, & à ſe préparer à ſoutenir un ſiége de trois mois ; que dans ce tems-là il leur meneroit du ſecours. On compta quatorze mille ames dans la ville ; & on n'y trouva que cent dix meſures de froment. Ainſi toute ſupputation faite, on aſſigna à chacun par jour pendant deux mois, une demie livre de pain. On fit auſſi quelques réglemens pour les pommes & les autres fruits ; & il fut défendu de vendre du lait, qu'on n'en eût auparavant tiré du beurre. On mit outre cela en réſerve à tout évenement douze cens beſtiaux, & quatre vingt-dix chevaux, qui furent nourris aux fraix du public. HENRI III. 1574.

Il ſe donna d'abord quelques petits combats. Cependant le Baron de Ligues gouverneur de Haerlem, & Ferdinand de Lannoy Comte de la Roche, jetterent des lettres dans la ville, & firent même parler aux bourgeois, pour les engager à accepter les conditions que S. M. C. leur offroit. Mais on leur répondit du haut des murailles : qu'on ſçavoit que le deſſein des Eſpagnols étoit de réduire la place par la famine ; qu'ils ſeroient toujours bien loin de leur compte, tant qu'on y entendroit des vaches meugler, & des chiens aboyer ; que quand ce ſecours & toute autre eſpéce de vivres leur manqueroit, il leur reſteroit encore un bras gauche à manger, tandis que le bras droit leur ſerviroit à écraſer leurs tyrans ; que privés de tout, ils ſe réſoudroient plûtôt à mourir de faim, qu'à tomber entre les mains d'un ennemi barbare ; que tel étoit le parti qu'ils prenoient à la vûë des maſſacres de Haerlem, de Naerden, de Zutphen, de Malines, qui nageoient encore dans le ſang ; & qu'ils ſe réduiroient eux-mêmes en cendres, eux, leurs femmes, leurs enfans, & leur ville, plûtôt que de conſentir à ſe rendre à quelque condition que ce fût. En conſéquence ils firent comme dans le ſiége précédent une monnoie de papier avec cette inſcription, POUR LA LIBERTE'. Après le ſiége, l'échange s'en fit de bonne foi en monnoie d'argent.

Cependant on écrivoit lettres ſur lettres au Prince d'Orange pour lui demander du ſecours. Il ne paroiſſoit point. Les aſſiégés prirent donc un parti barbare en apparence, mais qui dans la conjoncture étoit pour eux le plus ſalutaire. Ce fut de lâcher toutes les écluſes, de rompre les digues de la Meuſe & de l'Iſſel, & d'inonder tous les environs de Leyde. Le Prince d'Orange lui-même & les Conſeillers des Etats approuverent cette réſolution. Ils crurent qu'il ne falloit pas regarder à ſix cens mille florins, que leur couteroit cette inondation, quand il s'agiſſoit de conſerver leurs biens, leurs vies, & la liberté de conſcience, qui leur étoit plus précieuſe que leurs vies-mêmes (1).

Auſſi-

(1) J'ai appris de la bouche de Monſieur le Prince d'Orange, qu'il propoſa aux Etats cet expedient de ſauver la ville de Leyden par la perte & inondation du païs, comme un ſonge, qu'il avoit eu, pour les ſonder, ſur quoi ils s'écrierent ; que leurs peres leur avoient toujours dit que cette digue-là ne pouvoit être forcée ſans hazarder toute la Hollande : néanmoins comme le péril & extrémité de la ville croiſ-

HENRI III. 1574. Auſſi-tôt les Etats nommerent des députés, qu'on chargea de l'exécution. On rappella de Zélande les Amiraux Louïs Boyſot, qui vint par l'iſle de Walcheren, & Adrien Willemſen, qui prit ſa route par Ziriczée. Tous deux arriverent avec huit cens matelots, & plus de cent piéces d'artillerie de fer & de bronze de toute eſpéce. Pour cette entrepriſe on avoit équippé proche de Roterdam environ deux cens petits bateaux plats en forme de galéres, à dix, douze, quatorze, & ſeize rames. On y avoit joint pluſieurs vaiſſeaux à bled chargés de vivres & d'artillerie. Il y en avoit un ſur-tout d'une forme toute ſinguliére; on l'appelloit l'arche de Delft. Elle étoit compoſée de deux corps de vaiſſeaux ordinaires joints enſemble, & n'alloit ni à voiles, ni à rames. Elle ne recevoit ſon mouvement que de pluſieurs rouës, qui étoient au dedans, & que douze hommes tournoient continuellement. Du reſte elle étoit fermée de toutes parts, & à l'épreuve de l'arquebuſe. Enfin l'avantage de cette nouvelle fabrique étoit ſi grand, que cinquante ſoldats dans cette machine, comme s'ils euſſent été dans un fort imprenable, pouvoient paſſer par tout en ſûreté, & braver toutes les attaques.

Dans cet équipage les Confédérés ſortirent par la riviére de Rote, & s'approcherent de la digue, où ils ſe retrancherent d'abord à la hâte, & qu'ils rompirent enſuite dans pluſieurs endroits. De-là, après avoir repouſſé les Eſpagnols, qui les harceloient, ils tirerent vers Soetermeer, où commandoit D. Martin d'Ayala.

De Valdes s'étoit mis en tête de réduire la ville par la famine. Dans cette vûë il avoit fait élever pluſieurs forts de diſtance en diſtance, pour fermer l'entrée de la place de toutes parts, ſur-tout du côté du canal qui mene de Delft à Leyde. Le plus conſidérable de ces forts étoit à un mille & demi de la ville, à mi-chemin de Leyde & de Delft. Il étoit défendu par François d'Aldana. On en avoit bâti un autre au pont de Lammen, gardé par le Capitaine Carrion & ſa compagnie. Proche de celui-là, & à l'oppoſite, il y en avoit un troiſieme à Leyerdorp, un autre proche d'un moulin dans le lac de Noort; & un cinquiéme enfin à Soeterwoude. Pour faire lever le ſiége, il falloit, ou inonder ces forts, ou en chaſſer les aſſiégeans. Ce fut le ſujet de pluſieurs combats.

Les Eſpagnols avoient auſſi tiré pluſieurs retranchemens autour de la ville, à deſſein d'empêcher les habitans de ſortir hors de leurs murailles, pour cueillir des herbes, & ſur tout des bettes, qui ſont dans ce païs d'une grandeur & d'une groſſeur ſurprenantes. Ces retranchemens étoient gardés

croiſſoit, & tout autre eſpoir de ſecours leur étoit levé, l'auroit remis ſus, non plus comme un ſonge, mais comme un diſcours qui méritoit d'être examiné, lequel dérechef ils auroient rejetté; enfin, les auroit amenez à ce point de ſe tranſporter avec lui ſur le lieu, où le tems étant ſans vent, il auroit fait trouver bon de percer à demi, ſauf à percer tout outre à l'extrême beſoin, ſi tel temps continuoit. Ce qui auroit été fait avec tel ſuccès, que l'eau entrant plus doucement même qu'on eût voulu, on eût loiſir de ſauver les hommes & le bétail, & s'en enſuivit le ravitaillement ineſperé de la ville. DU PLESSIS MORNAY.

gardés par D. Manuel Cabeça de Vaca, & par D. Juan de Vargas. Les assiégés firent une sortie le 18. de Juillet, & vinrent les attaquer. On se battit vigoureusement. Enfin ceux de la ville couverts de gabions, dont ils avoient fait provision, forcerent la tranchée que le Capitaine Carrion avoit fait ouvrir jusqu'au pont de Boschuysen, & la nettoyerent. Outre cela ceux de Leyde construisirent une galére couverte, bien fournie de canon & d'Arquebusiers, qu'ils placerent à l'entrée du canal, pour défendre les bestiaux & les troupeaux, qui alloient au pâturage, des courses continuelles des Espagnols. Il se donna encore là quelques petits combats, où l'avantage fut assez partagé. De Valdes fit aussi sous main plusieurs tentatives, pour surprendre Leyde & Delft; mais elles n'aboutirent à rien. HENRI III. 1574.

Enfin les digues furent rompuës, & l'inondation commença le trois d'Août. Elle continua les jours suivans; à la fin du mois l'eau étoit déja assez forte pour porter des bateaux chargés de paille. Cependant elle ne se répandoit pas encore dans la campagne; & le secours ne pouvoit approcher de la place. On résolut donc d'ouvrir encore la digue de Hildam. Les Confédérés sortirent de Goude en grand nombre le trois de Septembre, & se préparerent à cette expédition. Mais les Espagnols interrompirent leurs travaux. Ils furent obligés d'abandonner leur entreprise, & ils retournerent percer une seconde fois la digue de Soetermeer. Alors l'inondation fut complette. Ces plaines auparavant si fertiles se changerent dans un instant en une vaste mer; & la flotte des Confédérés, composée de cent soixante navires, parmi lesquels on comptoit trente galéres, y entra à pleines voiles l'onze du même mois. Les Confédérés eurent la précaution de fortifier l'endroit de la digue par où la flotte entra, & d'y laisser une bonne garnison pour la garder. Ce fut un spectacle bien surprenant de voir, d'un côté les habitans de la campagne, suivis de leurs familles & de leurs troupeaux, chercher un asile contre ce redoutable élement; & de l'autre les Espagnols, qui peu auparavant serroient Leyde de si près, assiégés eux-mêmes par les flots dans leurs propres retranchemens.

De Valdes, aussi étonné de cet accident qu'on peut l'être d'une chose à laquelle on ne s'est point attendu, avoit rassemblé toutes ses troupes à Soetermeer. Ainsi comme les Confédéres s'étoient mis en tête de faire passer par-là leur secours, il fallut d'abord en venir aux mains. Dans cette action le vaisseau qui portoit Guilerese & Cateville, deux Capitaines François & Officiers sur la flotte, fut culbuté, & ils y périrent. Durand, qui les accompagnoit, gagna la flotte à la nage. Un grand bateau à bled fut aussi fracassé. Mais par bonheur pour les Confédérés, il s'éleva un vent de Nord-Oüest, qui enfla beaucoup les eaux.

En même tems le Consul Vansteel remarqua sagement, & ses gens-mêmes le lui firent remarquer, que sans passer sous le pont de Soetermeer, on pourroit aisément entrer dans la place par un chemin qui étoit entre Soetermeer & Benthuysen, & qu'on appelloit communément Segwaert. Aussitôt laissant l'Amiral Boysot à l'attaque du pont, que défendoit D. Louïs Piementel, Enseigne de D. Louïs Carrera, il détache de la flotte cinquan-

HENRI III. 1574. te navires, & la tête de quelques troupes, il prend la route qu'on lui avoit marquée. Au bruit de ſa marche les Allemans, qui étoient dans Benthuyſen, l'abandonnerent pour ſe retirer à Soetermeer. Vanſteel y fit entrer le Capitaine Ladriere avec cinquante ſoldats. En même-tems le Capitaine Creyt prenant la même route, arriva à Soetermeer avec l'arche de Delft ſans aucun fâcheux accident. Enfin les Amiraux eux-mêmes ſuivirent avec le reſte de la flotte ; & malgré l'opiniâtreté des Eſpagnols, avec qui il fallut en venir pluſieurs fois aux mains, ils parurent à la vûë de Leyde.

Extremité des aſſiégés. Les aſſiégés avoient beſoin d'être ranimés par une eſpérance auſſi prochaine d'être délivrés, tant la miſére leur avoit abattu les forces & le courage. Dès le commencement du ſiége les Intendans des vivres avoient extrémement ménagé le pain ; il y avoit même déja quarante jours qu'on ne ſçavoit plus ce que c'étoit dans Leyde. Pour toute ſubſiſtance on donnoit par jour à chacun une demie livre de mauvaiſe chair de vache ou de cheval, encore falloit-il l'acheter au poids de l'or. Déja on avoit conſumé tout ce qui s'étoit pû trouver dans la place de chats, de chiens, & de rats. Les pauvres ne vivoient plus que de feuilles de vigne ou d'autres arbres, trempées dans le ſel & le vinaigre. On les voyoit arracher juſqu'aux écorces, & déterrer de la fange des écailles de poiſſon pour en faire leur nourriture. Enfin ils en vinrent juſqu'à faire bouillir des os de vaches, de chiens, & de chevaux pour en tirer quelque ſuc ; ils firent même de la bierre avec des choux, & l'abſinthe jointe à la ruë leur tenoit lieu de houblon. Réduits à ces extrémités, environ ſix mille des habitans périrent, moins par le fer des ennemis, que par les maladies cauſées par les travaux & la diſette. La plûpart des femmes enceintes ne pouvant ſubſiſter d'un quarteron de pain qu'on leur donnoit par jour, accoucherent avant terme. C'étoit un ſpectacle digne de compaſſion de voir ceux qui reſtoient, avec des viſages de mourans, les joüës enfoncées, les genoux tremblans, marcher comme des ſquelettes, & pouvoir à peine ſe ſoutenir.

Il falloit une conſtance plus qu'humaine pour ne pas ſe laiſſer ébranler à la vûë d'un ſpectacle ſi affreux, & à la crainte d'un avenir funeſte. Auſſi la plûpart commençoient à ſe décourager. On voyoit déja des bourgeois s'attrouper. On les entendoit murmurer de ce qu'on n'acceptoit pas les conditions offertes par le Sieur de Perrenot & le Comte de Lannoy. „ Qu'attendons-nous d'eux davantage, diſoient-ils ? Veut-on, après avoir „ pouſſé leur patience à bout, nous mettre hors d'état de joüir du pardon „ que nous offrent au nom du Roi, des gens que leur crédit & leur attachement pour leur patrie doivent nous rendre reſpectables ? A-t-on deſſein de nous voir, pour prix de notre aveugle réſiſtance, devenir les „ victimes de la juſte fureur des Eſpagnols ?

Ainſi le feu de la ſédition commençoit à s'allumer, lorſqu'il fut éteint par les inſtances que fit vander-Does Sieur de Noortwyck, qui ranima ces malheureux par l'eſpérance certaine d'un ſecours qui étoit à leurs portes. Le crédit que ſa douceur lui avoit acquis dans la ville, calma un peu les eſprits ; mais la fermeté de Pierre Adriaenſen en cette occaſion fut admirable. Il ſe jetta au travers de cette troupe de mutins, & leur preſentant

ſa

Digitized by Google

ſa téte, il leur dit: qu'il aimoit mieux verſer juſqu'à la derniére goutte de ſon ſang, que d'être traître à ſa patrie : que ſur le témoignage de ſa conſcience il défioit quiconque de lui reprocher une lâcheté : que par conſéquent puiſqu'il lui falloit une fois mourir, il lui importoit fort peu que ce fût de la main de ſes compatriotes, ou par le glaive des ennemis. Ces paroles appaiſerent ou intimiderent les ſéditieux. Chacun ſe retira tranquillement chez ſoi. HENRI III. 1574.

Les Eſpagnols levent le ſiége de Leyde.

Le ſecours reſta quelques jours à l'ancre à cauſe du vent contraire: mais le Nord-Oüeſt s'étant tourné en Sud-Oüeſt, non ſeulement les eaux groſſirent; mais elles porterent même droit à Leyde. La flotte mit donc à la voile & s'avança juſqu'à Soeterwoude & Leyerdorp. De Valdes faiſoit toute la diligence poſſible pour fortifier ces deux poſtes ; mais l'inondation augmentoit de moment en moment : elle étoit déja de la hauteur de neuf pouces, lorſque la marée la fit monter juſqu'à vingt-huit. Alors le Général Eſpagnol déſeſpera de pouvoir conſerver le fort de Lammen. Il abandonna Soeterwoude, où les Confédéres ſe logerent auſſi-tôt après; & il ſe retira à Leyerdorp. De-là il manda au Capitaine Borgia qui étoit dans le fort de Lammen, de prendre ſes meſures & de ne pas s'attendre d'être ſecouru. Il fit dire la méme choſe à Alfonſe Lopez Gallo.

Il ne reſtoit plus aux Confédérés que de ſe rendre maîtres du fort de Lammen, qui bouchoit l'entrée du canal, & qui leur fermoit le paſſage à Leyde. Avant que de l'attaquer, ils avoient comme dans le dernier ſiége de Haerlem, envoyé un pigeon dans la place avec des lettres par leſquelles ils avertiſſoient les bourgeois de ſe tenir prêts à faire une ſortie & à venir planter les échelles derriére le fort, au moment qu'eux-mêmes feroient leur attaque. L'entrepriſe avoit ſa difficulté : d'ailleurs le pigeon ne revenoit point ; & comme on ſçavoit ſur la flotte l'extrémité où les aſſiégés étoient réduits, on craignoit qu'ils ne ſe fuſſent déja rendus.

Enfin le trois d'Octobre, lorſqu'on ne s'y attendoit plus, on reçut des nouvelles des aſſiégés par un enfant qu'ils envoyerent à la flotte. En même tems un détachement que l'Amiral Boyſot avoit fait pour aller à la découverte, revint ; & les uns & les autres aſſûrerent que les Eſpagnols avoient abandonné le fort de Lammen pendant la nuit. A cette nouvelle les Confédérés ſe mirent à les pourſuivre. Ces malheureux avoient l'eau juſqu'à la gorge, & faiſoient tous leurs efforts pour gagner la terre au plus vîte. Lopez Gallo & le Capitaine Borgia, ſuivis de huit (1) compagnies ſe retirerent par Voorſchoten, mais en deſordre ; en ſorte qu'ils eurent bien des ſoldats noyés : pluſieurs même périrent par la main des ennemis qui les attirerent à eux avec des crocs. Pierre Chacon ſergent du Capitaine Borgia, fut accroché comme les autres, & même dangereuſement bleſſé. On ſe jetta à demi-mort dans une barque; & il paſſoit même pour mort, quand prenant le moment où ceux de la barque étoient occupés à accrocher quelques Eſpagnols, il ſe leva, & attaquant courageuſement ces gens qui ne s'attendoient à rien moins, il en tua trois de ſa pique qu'on lui

(1) Le MS. de Meſſieurs de *Sainte-Marthe* fait mention de ſept compagnies.

Digitized by Google

HENRI III. 1574. lui avoit laiſſée, força les autres de ſe jetter dans l'eau, & vint ainſi retrouver les ſiens en triomphe, maître de la barque & des vivres dont elle étoit chargée. De Valdes loüa beaucoup cette action ; & elle m'a paru auſſi bien digne d'être rapportée. Les Eſpagnols perdirent cinq piéces de canon que Gaſpard Ortiz ne put retirer à tems, & qui reſterent enterrées dans la bouë.

On attribua le mauvais ſuccès de ce ſiége à l'entêtement du Sieur de Valdes. On dit que c'étoit ſa faute ſi les aſſiégés ne s'étoient pas rendus; qu'il avoit rompu à deſſein la négociation du Sieur de Champigny & du Comte de Lannoy, ſous prétexte qu'on ne cherchoit qu'à les amuſer ; & cela parce qu'il ne vouloit pas perdre la gloire d'emporter Leyde dont il ſe croyoit déja maître. Mendoza écrit même que Julien Romero le lui reprocha, lorſqu'il fut envoyé par Dom Louis de Requeſens Gouverneur des Païs-bas, pour faire la revûë de l'Infanterie Eſpagnole. On dit du moins que lorſqu'il ſe vit forcé de lever le ſiége, tournant de tems en tems ſes regards vers ces travaux immenſes dont il avoit couvert la terre, il ne put ſans ſoupirer, abandonner ces forts d'où la fureur indomptable des flots le chaſſoit, plûtôt que la valeur de ſes ennemis.

Enfin l'Amiral Boyſot entra dans Leyde, où il fut reçû avec une joye incroyable. La flotte & la ville ſe ſaluerent réciproquement par une décharge de tout leur canon. On débarqua enſuite les proviſions qui étoient ſur les vaiſſeaux ; & ces affamés y trouverent la mort, par le trop d'avidité avec laquelle ils en uſerent d'abord. Les auteurs qui ont décrit ce ſiége, diſent que les Eſpagnols y perdirent plus de mille de leurs gens. Ils ajoûtent une choſe que Mendoza rapporte auſſi ; c'eſt que la nuit même que les Eſpagnols abandonnerent le fort de Lammen, il tomba plus de vingt-ſix toiſes du mur de la ville entre la porte Vachére * & la tour de Bourgogne. Ainſi Leyde ne fut jamais plus proche de ſa ruine, que dans le moment qu'il l'évitoit. En effet il n'auroit pas été bien difficile à une armée d'entrer par une ſi belle brêche dans une ville toute ouverte, ſans troupes, & qui n'avoit pour ſa défenſe que des hommes qui mouroient de faim.

* Ou comme les habitans l'appellent : *de Koeypoort.*

Après une protection ſi viſible de Dieu ſur leur ville, ceux de Leyde commencerent par lui en rendre de ſolemnelles actions de graces. On diſtribua enſuite de grandes aumônes aux pauvres ; on donna aux Amiraux Boyſot & Willemſen, & aux autres Officiers, les loüanges qu'ils méritoient, & on leur fit preſent à chacun d'une chaîne d'or & d'une médaille que la ville fit frapper pour conſerver la mémoire de cet évenement. Le Prince d'Orange, qui ſe trouvoit un peu rétabli de la maladie qui l'avoit retenu au lit pendant tout ce tems-là, entra le lendemain dans Leyde. Il loüa le courage & la piété des bourgeois, & il fit les réglemens qu'il crut néceſſaires dans les conjonctures.

Priſe de Worckum & de Wateringen

De Valdes de ſon côté ayant fait ſur Delft une tentative inutile, alla attaquer Worckum ſitué au-delà de la Meuſe, vis à vis de Gorckum. Ce poſte étoit défendu par une garniſon de cinq compagnies qui l'abandonnerent dès qu'elles entendirent le canon ; elles y perdirent quelques ſoldats, &

& la place ſe rendit. Les Eſpagnols eurent cent cinquante hommes de tués à cette attaque. De-là le General alla reprendre ſur les Confédérés Wateringen, bourg ſitué entre la Haye & les autres poſtes qu'occupoient les Eſpagnols. Il y perdit Dom Louis Piementel Enſeigne du Capitaine Carrera. HANNI 111. 1574. par les Eſpagnols.

Après cette expédition, les troupes voyant que le payement que de Valdes leur avoit fait eſpérer, ne venoit point, ſe mutinerent de nouveau; arréterent de Valdes lui-même, & ſe donnerent un chef nommé Juan Blanco. Enſuite elles envoyerent demander de l'argent à Dom Louis. Comme il ne venoit pas auſſitôt qu'elles le ſouhaitoient, on vit ſortir en un inſtant des environs de la Meuſe les garniſons de Maeſlandtſluys, de Leidſendam, de Voorſchoten, & de Valkenburg, qui appartenoient aux Eſpagnols. Toutes ces troupes pouvoient faire environ ſept mille hommes, partie Cavalerie, partie Infanterie. Ainſi réünis, les mutins ſortent du Zuydlandt (1), & marchent vers Haerlem & Amſterdam. Comme ils en trouverent les portes fermées, ils tournerent vers Utrecht, & y arriverent le huit de Décembre. Là on chercha toutes les voies de les faire rentrer dans le devoir; mais ce fut inutilement. D'Hierges, de Floyon, & de Valdes, que ſes amis avoient trouvé moyen de retirer d'entre les mains des ſéditieux, furent enfin obligés de les déclarer rebelles, & de permettre à un chacun de les tuer. Les troupes Eſpagnoles ſe mutinent de nouveau.

Tout cela ne les épouvanta pas; ils voulurent ſe rendre maîtres de la citadelle où commandoit François Ferdinand d'Avila. Ne pouvant y réüſſir, ils entrerent dans la ville l'épée à la main; mais ils en furent chaſſés, & y laiſſerent plus de cent des leurs. Ils avoient déja maſſacré eux-mêmes leur chef, parce qu'il avoit écrit ſous main au Baron d'Hierges. Enfin Dom Louis de Requeſens envoya vers eux D. Juan Oſorio de Ulloa, qui les conduiſit à Maeſtricht, où on leur paya à chacun quatre écus d'or; par-là on les appaiſa. On leur aſſigna enſuite des quartiers à Dendermonde, & dans les autres places du Brabant.

Peu de tems auparavant, on avoit découvert une conſpiration des habitans d'Anvers, pour livrer la ville à l'Amiral Adrien Willemſen. Ce deſſein devoit s'exécuter le huit de Novembre. Dom Louis prit ce jour-là même pour faire entrer dans la place le Colonel Mondragon avec ſon régiment, & ſix autres compagnies d'Eſpagnols. D'ailleurs la nuit qui précéda, il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que quelque choſe qu'on pût faire, la flotte qui portoit les Confédérés ne put aborder à Anvers. Ainſi les troupes qu'ils y avoient déja fait entrer, ſe diſperſerent. On arrêta pluſieurs des conjurés; mais quelque violens que fuſſent les ſoupçons contre eux, comme on manquoit de preuves pour les convaincre, ils en furent quittes à bon marché. Dom Louis de Requeſens voulut donner cet exemple de clémence, qu'il crut néceſſaire dans la conjoncture préſente, pour affermir ſon autorité. Tentative inutile ſur Anvers.

En cette année mourut en Allemagne un Prélat d'un grand nom, de l'illuſtre maiſon des Comtes de Hoyen. Il étoit fils de Jean de Hoyen & de Marguerite ſœur de Guſtave Roi de Suéde. Il étudia d'abord à Paris. Morts illuſtres.

En-

(1) C'eſt-à-dire la Hollande méridionale.

HENRI III. 1574. Enſuite il paſſa en Italie pour ſe perfectionner dans les ſciences; & ayant été fait Préſident de la Chambre Impériale, il donna pendant un aſſez long-tems qu'il occupa cette charge, des preuves de ſa prudence & de ſon équité. Il avoit l'eſprit excellent; il parloit pluſieurs langues. Un ſi grand mérite détermina d'abord le chapitre de Paderborn, enſuite celui d'Oſnabrug, enfin celui de Munſter, à le choiſir pour être leur Evêque. Il mourut âgé ſeulement de quarante-quarante ans, d'une maladie accompagnée par intervalles de quelques accès de folie. Jean fils de Guillaume Duc de Cleves, qui n'avoit encore que douze ans, lui ſuccéda à l'Evêché de Munſter; celui d'Oſnabrug fut donné à Henri Duc de Saxe Archevêque de Breme; & Salentin Comte d'Iſenburg Archevêque de Cologne eut celui de Paderborn.

L'Evêque de Munſter.

Le Duc de Bouillon.

Sur la fin de l'année, mourut auſſi Henri Robert de la Marck Duc de Bouillon, Prince de Sedan, Gouverneur de Normandie. (1) Il étoit fils de Robert de la Marck Marechal de France, & petit-fils de Robert ſurnommé *le Diable*, à cauſe de la terreur de ſon nom. Henri mourut à Sedan le ſecond de Décembre, âgé ſeulement de quarante-cinq ans. Tout petit ſouverain qu'il étoit, il avoit dequoi ſe comparer aux plus grands Princes de ſon tems. Il épouſa Françoiſe de Bourbon fille du Duc de Montpenſier, & ſœur du Prince Dauphin. De ce mariage ſortirent Guillaume Robert, Charles Robert, & Charlotte de la Marck. Henri avoit fait le premier de Septembre un teſtament, par lequel il appelloit ſes fils, l'un

(1) Monſieur de Boüillon, duquel eſt fait icy mention, avoit toujours langui depuis le ſiége de la Rochelle, où on doutoit qu'il eut été empoiſonné. De fait, l'eſtomac lui fut trouvé tout livide, & pereé en divers endroits. Sa mere quelques jours auparavant l'eſtoit venu voir, ſurquoy il dit à ſes plus confidens, qu'on ſe priſt garde qu'en diverſes griéves maladies qu'il avoit eues, jamais elle n'avoit eu ce ſoin; que ſans doute elle la tenoit pour mort, & vouloit s'aſſurer de la place. S'affoibliſſant, on fuſt d'avis d'en avertir Madame ſa femme, qui étoit en couche; laquelle lui écrivit, le ſuppliant de penſer à ſes enfans. Surquoy il trouva bon qu'elle ſe fit apporter aupres de ſon lit, où ils ſe réſolurent enſemble, & ſe dirent le dernier adieu. Le matin il envoya querir les Sieurs d'Eſpaux, & du Pleſſis, auxquels il déclara ſa réſolution d'oſter les eſclats au Sieur des Avelles Gouverneur à luy ſuſpect d'iotelligence avec ſa mere; ce qu'il fiſt l'ayant mandé, & les leur bailla juſques à ce qu'autrement en fuſt ordonoé: leſquels d'avis commun ordonnerent de la garde, ce que la mere porta fort impatiemment, & le meſme jour des Avelles ſe retira. Le mal étoit que le Sieur d'Eſpaux faiſoit l'amour à une fille qui lui reſtoit à marier, en eſperance de laquelle il changea depuis de Religion. Mais comme on euſt l'œil ſur ſes déportemens, & que deux jours apres ledit Sieur fuſt décedé, la veuve en pourveut le Sieur de Nue Gentilhomme de Mirebalais de la Religion, & ancien ſerviteur du deffunt. Il mourut fort chrétiennement, & ſouvent répettoit ces mots: qu'on ſe gardaſt des traitres. Partant pour le ſiége de la Rochelle, il avoit fait ſon teſtament, & montra à Madame ſa femme certaine cache où il le dépoſoit, lui diſant que là dedans elle trouveroit apres ſa mort tout ce qu'elle auroit à faire. Depuis il l'avoit reveu paravant ſa mort, comme il eſt icy dit. Il y ordonnoit pour exécuteur de ſon Teſtament Monſieur l'Electeur Palatin Fréderic, & Monſieur le Duc de Cleves Guillaume; ceſtuy-là comme ami, ceſtuy cy comme chef de ſa Maiſon. Je fus prié d'aller vers ceſtuy-cy pour lui faire accepter l'exécution, dont il s'excuſa pour ſon indiſpoſition, qui de fait eſtoit eſtrange; le reconnoiſſant neanmoins plus proche reſtant de ſa Maiſon, envoya une Ambaſſade devers le Roy pour lui recommander ſa veuve & ſes enfans. DU PLESSIS MORNAY.

l'un après l'autre, à ſa ſucceſſion; & en cas qu'ils mouruſſent ſans enfans, il ſubſtituoit (1) les terres de ſa ſouveraineté à d'autres héritiers qu'il chargeoit en ce cas de faire une certaine penſion à Charlotte de la Marck ſa fille. Pour ſon frere Charles Robert Comte de Maulevrier, il étoit exclu de la ſucceſſion, & devoit ſeulement entrer en poſſeſſion de la terre de Raucour. Il preſcrivit en même tems à ſon épouſe avec une ſageſſe & une préſence d'eſprit admirables, des régles de conduite pour ſe ménager avec le Roi & l'Empire, pour s'attacher les Princes voiſins, & gouverner équitablement ſes ſujets. HENRI III. 1574.

La mort enleva cette même année deux hommes qui avoient fait long-tems l'ornement de l'Italie & de l'Allemagne, Paul Manucci, & Joachim Camerarius né à Bamberg en Franconie l'an 1500. le même mois qui fut celui de ſon trépas. Manucci & Camerarius.

Manucci avoit cette connoiſſance parfaite de la belle latinité & de l'hiſtoire Romaine, qui lui fut ſi utile pour perfectionner l'édition de Ciceron qu'il nous a donnée, & dont il a laiſſé des preuves dans tant d'autres Ouvrages imprimés de ſon vivant, ou publiés aprés ſa mort par ſon fils Alde Manucci, digne héritier des vertus de ſon pere. Outre cela il avoit un talent merveilleux pour aider aux travaux des autres. Il ſembloit que ce fût un héritage qui lui eût été tranſmis par ſon pere & ſon ayeul. De-là nous eſt venuë cette maniére ſi parfaite d'imprimer, que toute la poſtérité admirera; à qui le public eſt redevable de tant d'auteurs anciens, Grecs, Latins, & autres, imprimés avec toute l'exactitude poſſible, & toute l'élegance imaginable. Auſſi faut-il avoüer que c'eſt aux Manuccis que les Lettres renaiſſantes doivent leur nouveau luſtre, comme nous les avons vûës enſuite dans l'eſpace de cent années fleurir, & ſe perfectionner enfin en Allemagne par les ſoins des Froben, & ſur-tout en France par ceux des Etiennes. Il y avoit quelques années que Paul Manucci avoit quitté Veniſe & étoit paſſé à Rome, où il avoit été appellé pour préſider à une édition de l'Ecriture Sainte. Son application continuelle le mina; il devint d'une ſi grande maigreur, qu'il ne pouvoit plus quitter le lit. Ce fut en cet état que je le trouvai quelque tems avant ſa mort à mon voyage de Rome, où je lui rendis pluſieurs viſites avec Marc-Antoine Muret mon ancien ami. Il mourut le ſix d'Avril, après avoir rendu de grands ſervices à la république des Lettres. Son corps fut enterré à Sainte-Marie ſur la Minerve.

Camerarius étoit né de parens nobles, mais peu accommodés des biens de la fortune. Il étoit bien fait; & autant que ſon âge & ſa condition le lui permirent, il s'appliqua aux exercices convenables à ſa naiſſance. Il excella ſur-tout à monter à cheval. Son habileté dans cet art lui ſervit beaucoup pour la verſion latine & les commentaires qu'il compoſa, du livre de Xénophon ſur cette matiére. Dans la ſuite il ſe conſacra entiérement aux Lettres, & acquit une connoiſſance parfaite des langues Grecque & Lati-

(1) On ne lit rien de cette ſubſtitution de terres de ſouveraineté dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drofiarts.*

HENRI III. 1574. Latine. Il en donna des preuves dans différentes traductions qu'il fit de bons auteurs, qui ont écrit dans l'une ou dans l'autre; Poëtes, Orateurs, ou Hiſtoriens; il ne négligea pas même les ſciences les plus abſtraites. La Philoſophie, les Mathématiques, la Théologie enfin lui ſont redevables de pluſieurs découvertes dont il les a enrichies, & qu'il a ſçû allier avec un goût & une élegance, bien rare dans ceux qui avoient traité ces matiéres avant lui. Pluſieurs de ſes écrits parurent de ſon vivant. Ses enfans, dignes rejettons de cet illuſtre pere, ont publié le reſte après ſa mort. Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter pour l'intérêt de la république des Lettres, que ces différens Ouvrages, imprimés ſéparément en divers tems & en divers lieux, fuſſent réünis en un même corps. Il vécut toujours dans une liaiſon fort étroite avec Mélanchton. Celui-ci l'avoit fait le dépoſitaire de tous ſes ſentimens & de ſes ſecrets. Camerarius demeuroit à Leipzick, Mélanchton Profeſſoit à Wittenberg; & pendant trente ans ils entretinrent entre eux un fréquent commerce de lettres. (1) Nous avons celles de Mélanchton, raſſemblées & miſes en ordre après ſa mort par Camerarius-même, qui en fit une édition. Mais il n'y joignit point les ſiennes. Nous en ſommes redevables à ſes enfans qui les ont depuis données au public avec deux autres volumes de lettres qu'il avoit écrites à différentes perſonnes. Enfin après une vie irréprochable & laborieuſe, il mourut le dix-ſept d'Avril.

Les deux Amaltheï. Les Lettres perdirent encore alors deux illuſtres freres, Jerôme & Jean-Baptiſte Amaltheï, tous deux natifs d'Oderzo dans la Marche Treviſane. Jerôme l'aîné étoit Philoſophe & Médecin habile, d'une ſi grande douceur, qu'on ne pouvoit le voir ſans l'aimer; aſſez bon Poëte d'ailleurs, pour que Muret, juge excellent en cette matiére, l'ait mis au-deſſus de tous ſes compatriotes. Il mourut dans ſa patrie le 19. de Septembre âgé de ſoixante & ſept ans, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint-Martin.

Jean-Baptiſte Amaltheï ſon cadet ſçavoit parfaitement le Grec & le Latin. Il paſſa toute ſa vie à la Cour de Rome, où il gagna ſucceſſivement les bonnes graces de trois Papes; & fut Sécretaire de la congrégation des Cardinaux, établie pour l'interprétation du Concile de Trente. Il compoſa auſſi quelques petits Ouvrages en ſa langue; & il n'étoit âgé que de quarante-ſept ans, lorſqu'il mourut à Rome le 16. de Février. Son corps fut mis dans le tombeau qu'Attilio ſon neveu lui avoit fait élever dans l'Egliſe de Saint-Sauveur *in Lauro*.

Jean Guintier. La mort de ces illuſtres freres fut ſuivie de celle de Jean Guintier, natif d'Andernach dans le territoire de Cologne. Il avoit fait ſes études à Deventer & à Marpurg; & enſeigna d'abord à Goſlar: enſuite il fut Profeſſeur de la langue Grecque à Louvain. De-là étant venu à Paris, il y fit connoiſſance avec Guillaume Budée & Jean Laſcaris. Tous deux étoient

(1) *Pendant trente ans qu'ils entretinrent entre eux un commerce de lettres.* Ajoûtez huit à ce nombre d'années. M. de Thou, qui parle du volume des lettres de Mélanchton à Camerarius, publiées par celui ci, & imprimées in 8. à Leipzick en 1569. n'ignoroit pas que la premiere de ces lettres eſt de l'année 1522. & la derniere du 22. Mars 1560. LE DUCHAT.

étoient déja vieux, & lui fort jeune. Il y eut toujours une grande liaiſon entre eux; il fut preſenté à François I. par Jean Cardinal du Bellay, qui étoit alors le protecteur des gens de Lettres, & ſur-tout des Allemans; & ce fut à ſa recommandation qu'il fut fait Médecin du Roi. Enſuite la guerre civile s'étant allumée dans le Royaume, il paſſa à Mets, & y exerça quelque tems la Médecine. Enfin il ſe retira à Strasbourg, où il mourut le ſecond d'Octobre âgé de plus de quatre-vingt ans. Il nous reſte de lui pluſieurs Ouvrages. HENRI III. 1574.

(1) On Compte encore parmi les morts de cette année Benoit Aretius, célebre par les écrits dont il a illuſtré ſa Nation, mort à Berne ſa patrie dans un âge aſſez peu avancé, le 21. d'Avril; Joachim Weſphale de Hambourg, contre qui Beze a écrit ſi vivement, décéda au commencement de l'année; & Cyprien Léowitz, fameux par ſes tables Aſtronomiques, & par le calcul des Eclipſes qu'il nous a donné juſqu'à l'année 1606. mourut fort âgé à Augsburg le 21. de Mai. Benoit Aretius. Joachim Weſphale. Cyprien Léowitz.

(2) La Pruſſe perdit auſſi ſur la fin de l'année Herman Cruſerius de Campen, mort fort âgé à Konigsberg en Pruſſe le 12. de Décembre. Il avoit été long-tems Conſeiller d'Etat du Duc de Cleves, qui le chargea d'accompagner ſa fille Eléonore, lorſqu'elle alla épouſer le Prince Albert-Fréderic Duc de Pruſſe. Il s'étoit d'abord appliqué à la Médecine, & traduiſit même pluſieurs des Ouvrages de Gallien. Enſuite il ſe donna tout entier à la Juriſprudence. La mort d'une fille qu'il avoit, lui cauſa tant de douleur, que pour s'en conſoler il entreprit une nouvelle traduction de Plutarque, tandis que Xylander travailloit au même Ouvrage. Celle qui nous reſte de Cruſerius eſt fort eſtimée. Après ſa mort la Princeſſe Eléonore le fit enterrer honorablement dans la grande Egliſe de la ville. Cruſerius.

Ces morts différentes avoient été précédées de celle d'Ennemond de Bonneſoy, âgé ſeulement de trente-huit ans, décédé à Genéve le 8. de Février. Il étoit natif de Chabeuil, petit bourg près de Valence. C'étoit un homme ſimple & droit, qui ſans être ſorti de ſon païs, ſçavoit l'Hebreu, le Grec, & le Latin, auſſi parfaitement que s'il eût fait ſes études ſous les meilleurs maîtres, dans les plus célebres Académies. Il excelloit ſur-tout dans le Droit qu'il profeſſoit à Valence. Jaques Cujas, le plus grand maître qui fut alors dans cette ſcience, a écrit quelque part, que ſi ſes diſciples lui demandoient à ſa mort de ſe nommer un ſucceſſeur, comme on le fit autrefois à Théophraſte, il ne leur en donneroit point d'autre que Bonneſoy. Après la Saint-Barthélemi, François Hotman le fit venir à Genéve. Il y travailloit à un grand Ouvrage ſur le Droit Oriental, dont il avoit déja donné quelque choſe, lorſque la mort l'enleva au bout de deux ans, & priva le public des lumiéres d'un ſi ſçavant homme. J'étudiai ſous lui à Valence en même tems que ſous Cujas & François de Roaldes; & je ſuis bien-aiſe de trouver cette occaſion de marquer ma reconnoiſſance pour les ſoins d'un ſi bon maître. Nous Ennemond de Bonneſoy.

(1) Dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts* il n'eſt fait aucune mention ni d'Aretius ni de Weſphale.

(2) Cet éloge de Cruſerius manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

HENRI III. 1574. Renaud Clutin.

Nous ne devons pas oublier non-plus, pour l'honneur de la Poëſie, Renaud Clutin Abbé de Flavigny. Il étoit né à Paris d'une famille ancienne dans la robe ; il eut pour frere Henri d'Oiſel, fameux par ſon ambaſſade militaire d'Ecoſſe, (1) & qui, comme nous l'avons vû, par ſa preſence d'eſprit & ſa fermeté ſoutint courageuſement à Rome les droits de la Couronne, auxquels on avoit donné atteinte pendant la minorité de Charles IX. Il mourut, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint-Loüis, où Jeanne de Châtaignier de la Rochepozay ſon épouſe, lui fit élever un ſuperbe mauſolée. Pour l'Abbé de Flavigny, il avoit pris un parti tout différent, & il ſe conſacra entiérement à la ſolitude. De toutes ſes poëſies il ne nous eſt reſté que quelques morceaux, aſſez élegans pour donner aux gens de goût une idée du génie & de l'habileté de ce Poëte. Il étoit vieux, lorſqu'il mourut à Lyon au mois de Novembre.

Jean Verſoſa.

On doit mettre au nombre de ces illuſtres morts Jean Verſoſa, natif de Sarragoſſe au Royaume d'Arragon. Il étoit d'une honnête famille, & profeſſa tout jeune la langue Grecque à Paris. La guerre, qui s'alluma entre les deux Couronnes, le fit paſſer à Louvain, où il fut fort ſuivi. Enſuite il alla à Ratisbonne : il accompagna Dom Diégue Hurtado de Mendoza Ambaſſadeur de l'Empereur au Concile de Trente ; & il ne lui ſervit pas peu dans la conteſtation qui s'éleva ſur la tranſlation du Concile à Boulogne. D. Diégue fut fait enſuite Gouverneur de Siéne. Il n'étoit pas agréable à la République ; & Verſoſa contribua beaucoup par ſon habileté à appaiſer les broüilleries que cauſa ſon gouvernement. On croit meme que c'eſt à lui ſeul qu'on fût redevable de ce que les Siénois, outrés de la dureté de l'Eſpagnol, n'en vinrent pas plûtôt aux derniéres extrémités. De-là Verſoſa paſſa en Angleterre, à peu près dans le tems du mariage de Philippe avec la Reine Marie. On l'envoya enſuite à Rome, pour faire la recherche des titres, qui aſſûroient les droits de Philippe ſur ſes Royaumes. Tant de négociations aiguiſerent merveilleuſement un eſprit, qui de lui-même étoit déja excellent. Il aimoit à faire des vers, & s'y occupa, même au milieu de ſes emplois les plus ſérieux. Il nous en reſte un recueil, qui n'eſt pas à mépriſer, imprimé à Palerme ſous le titre de lettres. Il mourut ſur la fin de Février âgé de cinquante & un ans.

George Vaſari.

Un homme d'une profeſſion toute différente, mais célébre dans ſon art, dont il nous a laiſſé une hiſtoire exacte & élegante, mérite auſſi d'avoir place au nombre des gens fameux par leur ſcience & leur eſprit. C'eſt George Vaſari, natif d'Arezzo en Toſcane, le peintre & l'architecte le plus excellent de notre ſiécle. Il travailla long-tems pour Côme de Medicis, qui aimoit les beaux arts, au nombre deſquels on met la Peinture & l'Architecture ; & fit pluſieurs Ouvrages, qu'on ne peut voir, ſans admirer le génie qui les a produits. Il mourut dans ſon année climatérique le 27. de Juin. Son corps fut tranſporté de Florence à Arez-

20

(1) *Legatione militari Scotica.* M. de Thou veut qu'on ſe ſouvienne ici de ce qu'il a dit ci-deſſus, que d'Oiſel Ambaſſadeur en Ecoſſe ſe mit à la tête des troupes Françoiſes, & fit des courſes en Angleterre.

zo ſa patrie, comme il l'avoit ordonné par ſon teſtament, & fut enterré dans l'Egliſe Cathédrale proche de la chaire Epiſcopale, dans une chapelle, qu'il avoit bâtie lui-meme avec un art & une magnificence admirables. HENRI III. 1574.

Selim II. Empereur des Turcs, mort d'apoplexie le treize de Décembre, termina les évenemens de cette année; il ne reſſembla à ſon pere Soliman, ni par la valeur, ni par la conduite, ni par la durée de ſon regne. Cependant en ſept ans qu'il fut ſur le trône, il enleva l'iſle de Scio aux Génois, qu'il attaqua contre la foi des traités, & prit Chypre ſur les Vénitiens, malgré la tréve qu'il avoit faite avec eux, ſans que la Chrétienté retirât beaucoup d'avantage de l'union des Princes Chrétiens, & de la fameuſe victoire qu'ils remporterent à Curzolari. Elle arrêta pourtant les progrès des Infidèles, & fit voir qu'il ne manquoit aux Chrétiens pour vaincre les Turcs, que d'être unis. Soliman ne goûta jamais de vin. Selim en bûvoit, malgré l'uſage contraire de ſa nation, & les défenſes de ſa Loi. Il aimoit même à s'enyvrer; & dans cet état il devenoit plus traitable. On en cite un trait d'un jeune enfant très-beau, que le Sultan aimoit fort. Accoûtumé qu'il étoit à badiner impunément avec ſon maître dans ſon yvreſſe, il s'échappa un jour de prendre les mêmes libertés, tandis que le Prince étoit à jeun. Mais Selim prenant un arc, qui pendoit au chevet de ſon lit, le perça ſur le champ d'un coup de fléche. Il en eut tant de douleur, lorſqu'il fut revenu de ſon premier mouvement, que le Mufti eût bien de la peine à l'empêcher de ſe donner la mort à lui-même, comme il l'avoit réſolu. Selim eut pour ſucceſſeur Amurath, l'aîné de ſes fils, qui commença à regner par le parricide de quatre de ſes freres, qu'il fit étrangler à ſes yeux. Le plus jeune étoit encore au berceau; & par ſon ſouris enfantin, ſembloit demander la vie à ce barbare. Amurath ne put s'empêcher à cette vûë de laiſſer couler quelques larmes. Il prit le ciel à témoin, que ce n'étoit, ni la jalouſie, ni la haine, qui le portoient à cette extrémité; qu'il y étoit forcé par les Docteurs-mêmes de ſa Loi, & par la néceſſité de conſerver l'union dans la famille Ottomane, d'où dépendoit le ſalut de tout l'Empire. Mort de Selim II.

Cette mort fut ſuivie peu de tems après de celle de Thamas Roi de Perſe, rival de l'Empire Ottoman. Il mourut ſans laiſſer d'héritier légitime de ſa Couronne. C'eſt ce qui occaſionna entre les Turcs, & les Perſans de longues guerres, qui devinrent funeſtes à ces derniers. Nous en parlerons dans la ſuite. Mort de Thamas Roi de Perſe.

Fin du Livre cinquante-neuviéme.

HIS-

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.
LIVRE SOIXANTIEME.

SOMMAIRE.

SUite des affaires de Flandre. Conférences de Breda. Propoſitions des Eſpagnols. Réponſe des Confédérés. Ecrits publiés de part & d'autre. Rupture des conférences. Les hoſtilités recommencent. Priſe de Buren par les Eſpagnols. Priſe de Bommel. Priſe de Schoonhoven. Deſcription de la Zélande. Caractére de ſes habitans. Expédition des Eſpagnols en Zélande. Siége de Ziriczée. Priſe de Bomené. Le ſiége de Ziriczée converti en blocus. Les Etats penſent à ſe mettre ſous la protection d'un Prince étranger. La Reine Eliſabeth refuſe d'accepter la protection des Etats. Etabliſſement de l'Univerſité de Leyden. Broüillerie ſur la frontiére d'Angleterre & d'Ecoſſe. Exploits du Comte d'Eſſex en Irlande, & ſa révocation. Affaires du Nord. Rodolphe Roi de Hongrie élû Roi des Romains. Suite du ſiége de Livron. Les Proteſtans ſurprennent Aigues-mortes. Levée du ſiége de Livron. Progrès des Réformés en Languedoc. Ligue des Catholiques Politiques avec les Proteſtans. Sacre & mariage du Roi. Arrivée des Députés Proteſtans à la Cour, & le ſuccès de leur négociation. La Reine Eliſabeth veuve de Charles IX. repaſſe en Allemagne. Nouvelles entrepriſes du Sieur la Haye, & ſa fin tragique. Diſpoſition des Rochelois au retour de leurs Députés. Guerre en Poitou & en Saintonge. Entrepriſe des Proteſtans ſur le mont Saint-Michel. Entrepriſe des Catholiques ſur l'Iſle de Ré. Sa ſituation. Succès de cette expédition. Troubles de Marſeille. Guerre en Daupbiné. Montbrun eſt fait priſonnier par les Catholiques. Sa mort. Leſdiguieres chef des Proteſtans en Daupbiné. Le Roi accorde au Duc de Lorraine tous ſes droits de ſouveraineté dans le Duché de Bar.

AU-

Digitized by Google

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Emm. de Meteren. B. Mendoza. H. E. Conneſtaggio. J. Petit. Annales du regne d'Eliſabeth, par Cambden. D. Chytrée. L. Vicino P. P. J. Serrano. Actes Publics, & Actes du Palais de Paris.

ON recommença l'année ſuivante à chercher en Flandre des voïes d'accommodement. Dom Louïs de Requeſens ne pouvoit ſe laſſer de blâmer la trop grande ſévérité du Duc d'Albe. Auſſi tenoit-il une conduite toute oppoſée; & ſon unique but tendoit à la paix. Dans ces mêmes vûës, l'Empereur députa en Flandre Gontier de Schwartzenburg, un des quatre Comtes de l'Empire. Il arriva à Dort le vingt de Janvier. Le Prince d'Orange s'y rendit auſſi de Fleſſingue, accompagné des députés de Hollande & de Zélande. On s'aſſembla; & le Comte de Schwartzenburg, ſe portant au nom de l'Empereur pour médiateur entre le Roi d'Eſpagne & les Flamans, expoſa ſa commiſſion, qu'il donna enſuite par écrit, & qu'il rendit publique. Elle contenoit en ſubſtance: que S. M. I. ne voyoit qu'avec douleur les maux qui affligeoient la Flandre, & ceux dont ces provinces & l'Allemagne même, étoient encore menacées: qu'elle ſouhaitoit qu'on prît des meſures juſtes & raiſonnables pour rétablir l'union entre le Roi Catholique, & ceux de ſes ſujets qui s'étoient ſouſtraits à ſon obéïſſance, & pour rendre la paix aux Païs-bas: que c'étoit à ce deſſein que ſon maître l'avoit député comme allié du Prince d'Orange, & bien intentionné pour tous les Confédérés: qu'il avoit en même tems dépêché en Eſpagne Wolfgang Rumpff premier Gentilhomme de Rodolphe Roi de Hongrie, pour faire les mêmes pourſuites auprès de S. M. C. Le Prince & les députés répondirent le lendemain: qu'ils s'en tenoient à la requête préſentée l'année précédente au Sieur de Champigny par le Chevalier de Sainte-Aldegonde: qu'ils demandoient donc qu'avant toutes choſes, on fît ſortir les troupes étrangeres des Païs-bas, & qu'on tint une aſſemblée générale des Etats de Flandre; prêts de ſe ſoûmettre à leur déciſion ſur leurs prétentions au ſujet de la Religion & de la liberté de conſcience.

HENRI III. 1575.

Suite des affaires de Flandre.

Entremiſe de l'Empereur pour la paix.

De-là le Comte de Schwartzenburg ſe rendit à Anvers auprès du Gouverneur des Païs-bas, dont il obtint qu'on s'aſſemblât le mois ſuivant à Breda. Dom Louïs donna pour ôtages (1) Julien Romero, le Sieur d'Auſſy, & le Colonel Mondragon, qui venoit de relâcher le Chevalier de Sainte-

Conférences de Breda.

(1) Les noms des ôtages donnez par les Eſpagnols, ſont le Colonel Mondragon, Julien Romero, Don Miguel d'Alentor, & D. Miguel de Gruyllas: *de Meteren* y ajoute D. Guillaume de S. Clément; il n'y a que *Conneſtaggio*, qui nomme ce Daſſius. Mrs. Dupuy.

HENRI III. 1575. te-Aldegonde, comme il s'y étoit engagé en rendant Middelburg. Les députés de S. M. C. étoient Ferdinand de Lannoy Comte de la Roche, le Sieur de Raſſinghem, Arnaud Sasbout, Corneille Suys, & Elbert Léonin. Ceux du Prince d'Orange, de la Nobleſſe, des provinces de Hollande & de Zélande, & des villes confédérées, c'eſt-à-dire Bommel & Buren, furent le Sieur Jacob Vander-Does, Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, Charles Boyſot, Arnaud de Dorp, Jean Junius, & Paul Buys.

Propoſitions des Eſpagnols.

Auſſi-tôt qu'on ſe fut aſſemblé, Sasbout au nom du Roi ſon maître, répondit aux demandes des Confédérés: que S. M. C. ne ſouffriroit jamais qu'on traitât d'étrangers les Eſpagnols qui étoient ſes ſujets, & qui l'avoient bien ſervie juſqu'alors dans toutes ſes expéditions: que les François, les Allemans, les Anglois, tous ceux enfin qui ſuivoient les étendarts du Prince d'Orange, méritoient ce nom à plus juſte titre: que ce ſeroit dégrader la majeſté du trône, que de vouloir obliger le Prince à ne pouvoir faire la paix ou la guerre, que de l'avis de ſes ſujets: que S. M. C. ne prétendoit pourtant point après la paix concluë retenir les troupes Eſpagnoles dans les Païs-bas, à moins qu'elle n'y fût forcée par la néceſſité: qu'elle ne refuſeroit pas même de prendre l'avis & le conſentement des Etats dans les affaires qui ſeroient de leur reſſort, & que l'uſage vouloit qu'on leur communiquât; mais qu'elle ne feroit jamais dépendre de leur déciſion ce qui reſſortiſſoit immédiatement de ſon tribunal ou de ſon Conſeil, du Gouverneur général des Païs-bas qui la repréſente, ou du Conſeil ſuprême qu'elle a établi: qu'il fâlloit bien du tems avant que de pouvoir tenir une aſſemblée générale des Etats: que la choſe ſouffroit même des difficultés qu'il ne ſeroit pas aiſé de lever: que par conſéquent avant toutes choſes la Hollande, la Zélande, & les villes confédérées devoient deſarmer, rentrer dans l'obéïſſance de S. M. C. & ſe réünir au reſte de la Flandre; qu'après cela on ſatisferoit pleinement à toutes leurs demandes.

En conſéquence Sasbout propoſa, comme autant d'articles dont on conviendroit: que S. M. C. promettroit d'oublier tout le paſſé depuis l'année ſoixante & ſix: qu'on reſtitueroit de bonne ſoi ce qui auroit été enlevé de part & d'autre, pourvû qu'il fût encore en nature: qu'on remettroit à S. M. outre les villes, forts, & châteaux, les vaiſſeaux & l'artillerie: que les priſonniers, & ſur-tout le Comte de Boſſut ſeroient relâchés ſans rançon: qu'on rétabliroit par-tout l'exercice de la Religion Catholique, tel qu'il étoit au tems de l'avénement de Philippe à la Couronne: que ceux qui voudroient faire profeſſion de la nouvelle Religion, auroient permiſſion pour cette fois ſeulement, de ſortir des Païs-bas, & qu'on leur donneroit un certain tems pour ſe défaire de leurs biens: que S. M. C. promettroit d'obſerver fidélement ces conditions, & qu'on ſe contenteroit de ſa parole: que ſi cependant on demandoit de plus grandes aſſûrances, S. M. donneroit telles ſûretés qu'on voudroit, pourvû qu'elles fuſſent raiſonnables.

Réponſe des Confédérés.

Le Prince d'Orange, le Comte de Culemburg, Othon d'Egmond, & les autres députés des Confédérés, répondirent à ces propoſitions par un écrit

écrit qu'ils publierent le vingt-deux de Mars. Ils inſiſtoient principalement ſur deux chefs; ſur l'eloignement des troupes étrangeres, & ſur la convocation d'une aſſemblée générale des Etats, pour décider de leurs prétentions au ſujet de la Religion. Ils ajoûtoient: que pour le premier chef, il avoit déja été accordé dans l'aſſemblée de Gand l'an 1559. quelque tems avant que Philippe quittât la Flandre: qu'ils reconnoiſſoient les Eſpagnols pour ſujets naturels de S. M. mais que leur cruauté & leur haine pour les Flamans ne leur étoient pas moins connuës: qu'ils en avoient laiſſé de funeſtes marques à Gand, à Tournai, à Anvers, à Malines, à Liére, à Boisleduc, à Deventer, à Utrecht; & que la Nobleſſe & les Etats ne pouvoient plus ſouffrir leur domination: que ſi les Eſpagnols avoient bien ſervi leurs Princes, les Flamans ne leur cédoient point de ce côté-lá; qu'on les avoit vûs ſignaler leur attachement dans les derniéres guerres de Flandre, & auparavant en Afrique & en Italie: qu'on ne devoit point traiter d'étrangers les Allemans qui ſervoient dans l'armée des Confédérés, puiſque pluſieurs provinces des Païs-bas étoient regardées comme fiefs de l'Empire: que pour ce qui étoit des François, des Anglois, & des Ecoſſois, la néceſſité ſeule les avoit fait appeller en Flandre; qu'on les en verroit bien-tôt éloignés, quand les Eſpagnols en ſeroient ſortis. HENRI III. 1575.

Ils prouvoient enſuite la néceſſité de convoquer les Etats généraux, & l'autorité qui réſide dans cette aſſemblée. Ils rappelloient la mauvaiſe conduite des Eſpagnols, & les complots ſecrets qu'ils avoient formés de ruiner la Flandre: que ce projet étoit devenu public par des lettres que Dom François de Alava écrivoit autrefois de France au Duc de Parme: que ces lettres avoient été interceptées; qu'on avoit reconnu que le deſſein des Eſpagnols étoit de ſe défaire des principales têtes de Flandre; d'ôter enſuite aux Flamans leurs priviléges, de les accabler de nouveaux impôts, & de réduire ces riches païs à la derniére miſére. Enfin ils ſe défendoient du crime de rebellion dont on cherchoit à les noircir; proteſtoient de leur obéïſſance tant qu'ils n'auroient point à appréhender pour leur Religion & leur liberté; demandoient qu'on les raſſûrât contre la crainte d'un joug tirannique, & d'une mort honteuſe, dont le ſouvenir tant de fois renouvellé des Comtes de Hoorne & d'Egmond, & du Sieur de Montigny, indignement exécutés, les menaçoit à chaque inſtant; promettoient, ſi on leur donnoit des ſûretés, d'accepter telles conditions qu'on voudroit leur preſcrire; de remettre à S. M. C. les villes, forts, & châteaux qu'ils poſſédoient, & que la néceſſité ſeule d'une juſte défenſe leur avoit fait rechercher comme autant d'aſiles; aſſûrant qu'autrement ils prendroient leurs meſures, & ne ſuivroient pas l'exemple des brebis de la fable, qui dans le traité qu'elles firent avec les loups, eurent l'imprudence de leur livrer leurs chiens, qui étoient leurs gardiens & leurs défenſeurs.

Cet écrit en attira un autre de la part des Eſpagnols. Ils répliquerent le premier d'Avril, & réfuterent amplement ce que leur objectoient les Confédérés. Ils s'arrêtoient ſur-tout au trait qu'ils avoient cité de la Ecrits des deux partis, Eſpa-

HENRI III. 1575. gnols & Confédérés.

fable des loups & des brebis, qui marquoit, disoient-ils, une défiance injurieuse à S. M. C. Venant ensuite à l'article de la Religion, ils se déclaroient absolument contre la liberté de conscience; prétendoient que l'expérience avoit appris que sous couleur de tenir des prêches, des Consistoires, & des Synodes, on ne s'assembloit que pour cabaler contre le gouvernement & contre l'Etat; & soutenoient que la Flandre ne seroit paisible, que quand on en auroit banni toute doctrine étrangere, & les Ministres qui l'enseignoient.

Cette réponse des Espagnols n'étoit pas du goût des Confédérés. Ils demanderent aux députés de la Cour d'Espagne, si c'étoient-là tous leurs pouvoirs, & la derniére résolution de S. M. C? Les députés repartirent, qu'ils n'avoient point ordre de faire d'autres propositions. Sur cela les Confédérés demanderent du tems pour délibérer, & pour consulter les villes du parti. On rendit cependant les ôtages; & le Prince d'Orange traita séparément avec le Comte de Schwartzenburg. Il souhaitoit, disoit-il, que l'Empereur se rendît l'arbitre de leur différend, & se faisoit fort d'obtenir pour cela le consentement des Etats. On se sépara de la sorte sans rien conclure; & on ne parla plus de la paix jusqu'à l'assemblée de Gand, qui se tint l'année suivante. Le Comte de Schwartzenburg avoit demandé à D. Loüis de Requesens des passeports pour les Ambassadeurs que le Prince d'Orange desiroit envoyer à l'Empereur, & vouloit que les hostilités cessassent tant que la négociation dureroit; mais il ne réüssit pas. Il partit, & alla rendre compte à S. M. I. de ce qui s'étoit passé.

Après le départ du Comte, les Confédérés voulant, disoient-ils, que toute la Flandre fût témoin de leurs bonnes intentions, & reconnût la fausseté des calomnies, dont on cherchoit à les noircir, publierent le 14. de Juillet un long écrit pour leur justification. Ils reprenoient l'affaire dès son origine; & faisoient voir, que depuis la requête presentée au Sieur de Champigny, les Ministres de la Cour d'Espagne avoient toujours agi avec eux de mauvaise foi; qu'ils n'avoient jamais rien moins souhaité que la paix; que tout leur but avoit été de gagner du tems par des réponses ambiguës & des délais affectés, pour endormir les Confédérés & les accabler. Enfin ils demandoient, qu'on nommât de nouveau des députés non suspects, pour traiter de la réünion, & qu'on en donnât avis au plûtôt au Prince d'Orange, avant qu'on eût repris les armes.

Ce manifeste choqua extrêmement les Espagnols, & avec raison; car ils y étoient fort maltraités. Ils se justifierent par une longue replique, par laquelle ils tâchoient de montrer, que dans toute la suite de cette affaire on n'avoit pris d'autres délais, que ceux qui étoient absolument nécessaires, pour informer S. M. C. de ce qui se passoit, & sçavoir ses intentions; qu'aussi-tôt qu'ils en seroient instruits, ils en seroient part aux Confédérés, & répondroient à leurs demandes, selon que l'équité le requéreroit. En attendant ils prenoient le ciel & la terre à témoin de leur facilité à se prêter à tout, sans avoir jamais donné occasion à la rupture des conférences. Au contraire ils en rejettoient la faute sur le Prince d'O-

ran-

range & les Confédérés ; & ils proteſtoient que du moment qu'on leur auroit notifié les intentions de S. M. eux ſeuls ſeroient reſponſables des ſuites, s'ils refuſoient de comparoître pour achever l'ouvrage de la réünion. HENRI III. 1575.

Ainſi finirent les conférences de Breda, dont on attribua dans le fond tout le mauvais ſuccès aux Miniſtres d'Eſpagne. Elles ſervirent au contraire à gagner au Prince d'Orange la confiance de tout le reſte de la Flandre. En effet les Flamans voyoient que ce qu'ils ſouhaitoient intérieurement avec le plus d'ardeur, étoit ce que le Prince demandoit hautement ; la liberté des peuples, la confirmation de leurs anciens priviléges, l'éloignement des troupes étrangeres, le rétabliſſement des Etats dans tous leurs droits : & s'il y ajoûtoit la liberté de conſcience, ils jugeoient ſa demande juſte & raiſonnable. Rupture des conferences.

En même tems Fréderic Furio Coriolano publia un modéle de traité de pacification entre S. M. C. & les provinces confédérées. Pour qu'on y fît plus d'attention, il ſe chargeoit même de faire ratifier par la Cour d'Eſpagne tous les articles qu'il propoſoit. Cet écrit contenoit en ſubſtance : que tous ceux qui étoient bien intentionnés pour la réünion, devoient ſe mettre dans la diſpoſition de préférer le bien public à leur avantage particulier ; que c'étoit à eux de faire réflexion, que la diviſion entre les Princes Chrétiens & leurs ſujets entraînoit avec la rüine des Princes-mêmes & des peuples celle de la Religion & de l'Etat : que les Païs-bas étoient à la veille de ſe voir expoſés aux mêmes malheurs, qui avoient déſolé l'Afrique, la Paleſtine, l'Aſie, la Gréce, & la Hongrie ; qu'il falloit par conſéquent, de part & d'autre, relâcher un peu de ſes droits : que S. M. C. rétabliroit les Confédérés dans ſes bonnes graces, dans tous leurs biens, titres, & priviléges ; que les Confédérés de leur côté rentreroient dans l'obéïſſance de Philippe, & lui rendroient l'hommage qui lui avoit toujours été dû : que le traité ſeroit exécuté de bonne foi de part & d'autre : que ſi on demandoit de plus grandes ſûretés à S. M. elle ſe chargeroit, ſuivant l'ancien uſage pratiqué du tems des Maures, de faire ſigner le traité par tous les Seigneurs d'Eſpagne, tant Eccléſiaſtiques, que ſéculiers ; qu'elle engageroit les Princes Allemans à la même choſe ; & que quelques-unes même des principales villes de Flandre ſigneroient la garantie à certaines conditions.

Que trois chefs principaux avoient été la ſource de tous les troubles ; la crainte de l'Inquiſition, les ordonnances pour l'exécution des réglemens de Charles V. & de S. M. C. faits au ſujet de la Religion, depuis l'année 521. juſqu'à 566. & l'impoſition du dixiéme denier : que l'Inquiſition n'étoit point encore établie, & qu'il n'en ſeroit plus queſtion, non plus que du dixiéme : que pour ce qui étoit des ordonnances de S. M. on prendroit de concert, & du conſentement des Etats, des meſures pour en modérer la rigueur : que ceux qui ne s'en accommoderoient pas auroient le choix, ou de rentrer dans le ſein de la Religion Catholique, ou de ſuivre l'uſage, qui s'obſerve au ſujet de la Religion dans toutes les provinces de l'Empire : qu'il leur ſeroit libre par conſéquent de ſortir des païs de l'obéïſ-

HENRI III. 1575. sance du Roi, ſans que leurs biens en ſouffriſſent ; enſorte qu'ils pourroient les donner à ferme, & en percevoir les fruits, ou les aliéner.

Que quoique les troupes étrangeres ne fuſſent point à charge aux provinces, cependant elles ſeroient licentiées, & ſortiroient des Païs-bas, en cas qu'on perſiſtat à le demander, à condition néanmoins qu'on donneroit auparavant à S. M. C. telles aſſûrances, qu'elle exigeroit, de ne rien tenter, qui fût contraire à ſes intérêts : qu'ils commenceroient donc à traiter de la réünion avec la ſoumiſſion qu'ils devoient : que le Prince d'Orange ſur-tout écriroit au Roi d'une façon reſpectueuſe, & que ſes lettres ne manqueroient pas d'avancer beaucoup la négociation : qu'il ſeroit les mêmes avances aux deux premiers Miniſtres de la Cour d'Eſpagne, le Prince de Melito & le Comte de Chincon, dont le Prince étoit d'ailleurs proche parent ; car le Prince de Melito étoit couſin iſſû de germain de Dona Mencia de Mendoza, qui fut mariée à Henri de Naſſau ; & le Comte de Chincon avoit épouſé une ſœur du Prince d'Orange : que ſi on goûtoit ces propoſitions, il s'engageoit à ſe rendre en poſte à la Cour, & à leur rapporter dans peu une réponſe favorable de S. M. C. avec des aſſûrances raiſonnables au ſujet de la Religion, & de l'éloignement des troupes étrangeres.

Les conférences étoient déja rompuës lorſque cet écrit parut. Ainſi le Prince d'Orange y répondit lui-même le 6. de Mai ; il diſoit : que toute la difficulté rouloit ſur les aſſûrances que la Cour d'Eſpagne pouvoit donner aux provinces confédérées ; or que celles qu'on propoſoit ne ſeroient jamais jugées aſſez ſolides par un homme ſage, puiſque le Pape pourroit aiſément diſpenſer & abſoudre les Eſpagnols de leur ſerment, s'ils n'étoient pas d'humeur de l'obſerver : que ces ſûretés ne levoient donc pas les défiances ; & que puiſque ces propoſitions venoient trop tard, il croyoit devoir préférer une guerre ouverte, quoique douteuſe dans l'événement, à une paix incertaine, qui l'expoſeroit ſûrement aux artifices de ſes ennemis.

Mariage du Prince d'Orange avec Charlotte de Bourbon.

Peu de tems après, tandis que tout retentiſſoit du bruit des armes, le Prince épouſa le 12. de Juin à la Brille Charlotte de Bourbon, fille du Duc de Montpenſier. C'étoit une Princeſſe d'une grande beauté, & de beaucoup d'eſprit. Elle avoit d'abord été religieuſe au monaſtére de Joüare, où elle avoit même fait des vœux avant l'âge preſcrit par les Canons. Depuis trois ans elle s'en étoit relevée, & s'étoit retirée à la Cour de l'Electeur Palatin. Le Prince avant ce mariage avoit répudié ſon autre épouſe, à cauſe de ſa mauvaiſe conduite. C'étoit Anne fille de Maurice Electeur de Saxe. Cette Princeſſe mourut l'année ſuivante dans de grands ſentimens de piété à Dreſde, où l'Electeur Auguſte ſon oncle la faiſoit garder.

Les hoſtilités recommencent.

Cependant le Gouverneur des Païs-bas ſe diſpoſoit tout de bon à la guerre. Il commença par faire élever deux nouveaux forts, l'un en Flandre à l'embouchure de l'Eſcaut, l'autre proche de Boiſleduc ; & il y mit pour le défendre quatre compagnies du régiment de François de Valdes. Enſuite il

il donna ordre au Baron d'Hierges Gouverneur de Hollande, d'attaquer toutes les places, qui ſervoient de barriére à cette province, & de s'ouvrir par leur priſe un paſſage, pour y faire entrer une armée. Il fut ſuivi d'un détachement de neuf enſeignes du régiment de D. Fernand de Tolède, de pareil nombre du régiment de Valdes, & de quelques compagnies de gens de pied Flamans & Allemans. Ces troupes s'arrêterent vingt-cinq jours à Beverwick à l'entrée du Waterland, & de-là répandirent la terreur dans tous les environs. Enſuite elles s'avancerent vers Utrecht, ſe joignirent au Baron d'Hierges, & allerent mettre le ſiége devant Buren le 19. de Juin. HENRI III. 1575.

Buren, quoique fortifiée à l'antique, avoit de bonnes murailles, ſoutenuës par de fortes tours, & environnées d'un foſſé profond & toujours plein d'eau; il y avoit outre cela une citadelle flanquée de quatre grandes tours, & entourée d'un triple foſſé, défenduë meme par un retranchement du côté de la ville. Il y avoit dans la place quatre enſeignes de garniſon, qui faiſoient des courſes continuelles dans la Gueldre, & juſqu'aux portes d'Amſterdam.

Le Baron d'Hierges avoit dans ſon armée ſept mille hommes de pied, du nombre deſquels étoient les régimens de ſes freres, Lancelot de Berlaimont Comte de Meghem, & Floris Seigneur de Floyon, outre quatre eſcadrons de Cavalerie deſtinés à la garde des digues. Les Eſpagnols, commandés par D. Manuel Cabeça de Vaca, & par Salazar, ouvrirent la tranchée. Enſuite ils s'avancerent juſque ſur le bord du foſſé, les ſoldats portans ſur leurs épaules deux grands bateaux, qu'ils jetterent dedans. On conſtruiſit auſſitôt un pont ſur lequel on éleva une batterie de quatorze piéces de canon, & on commença à battre la ville dans deux endroits. Loüis de Blois Seigneur de Treſlon, qui commandoit l'artillerie, conduiſoit ces deux attaques.

Ce ſiége ne coûta pas beaucoup aux Eſpagnols, parce qu'ils avoient, dit-on, gagné le Gouverneur de la place. D'abord il refuſa de ſe rendre; mais deux jours après, le canon ayant fait une brêche raiſonnable, les aſſiégeans donnerent l'aſſaut à la ville: le Gouverneur l'abandonna, ſans faire la moindre réſiſtance, & ſe retira dans la citadelle. Cette retraite fut très-favorable aux Eſpagnols. Le pont rompit ſous les troupes, lorſqu'elles alloient à l'attaque; & quoique la brêche fût ſans défenſe, ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'elles s'en emparerent: il fallut paſſer au travers d'un foſſé plein d'eau. La citadelle ne tint pas après la priſe de la ville; & on y trouva vingt-quatre canons de bronze. La garniſon ſortit ſans armes, ſans drapeaux, & ſans tambours. Pour le Gouverneur, accuſé d'avoir livré la place, il fut envoyé priſonnier par ordre des Etats dans la forteresſe de Goude. Dans la ſuite il ſe juſtifia, & on l'élargit. Priſe de Buren par les Eſpagnols.

Peu de tems après, les Zélandois ſurprirent le 24. de Juin (1) près de Roſendal douze vaiſſeaux de guerre tout neufs, deſtinés à garder la côte, &

(1) Nous avons corrigé de la maniére qui a paru la plus vrai-ſemblable les fautes de dates qui ſont dans le texte Latin.

HENRI III. 1575.

& propres à monter & à deſcendre ces riviéres. Il y avoit deſſus deux cens hommes du régiment du Colonel Mondragon, qui faiſoient la garde aſſez négligemment. Les douze vaiſſeaux furent brûlés; ce qui fut une grande perte pour les Eſpagnols.

Vers ce tems-là D. Loüis de Requeſens, voulant s'ouvrir un paſſage aux iſles, dont les Confédérés avoient fait leurs Places d'armes, crut à propos de ſe rendre maître de l'iſle de Finar ſituée au Nord du Brabant. Il chargea de cette expédition le Colonel Mondragon. Celui-ci prend avec lui deux enſeignes d'Eſpagnols, l'une d'Alfonſe de Soto-Mayor, l'autre de Damien Moralès, & mille Flamans de ſon régiment; fait ſonder le gué du côté de l'iſle oppoſé à la digue; ordonne à ſes ſoldats de quitter leurs ſouliers, & de ne garder que leur arquebuſe, leur épée, leur boëtte à poudre, & des proviſions pour trois jours: à l'heure du reflux, il ſe met à leur tête, tente le paſſage dans l'iſle, & y arrive heureuſement avec ſes troupes, ſans avoir été découvert par neuf vaiſſeaux des Confédérés qui étoient au milieu du canal. Auſſi-tôt qu'on apprit ſa deſcente, la garniſon demanda ſeulement qu'on lui laiſſat la vie ſauve & ſon bagage; après quoi elle abandonna ce poſte, & s'embarqua.

Cependant après la priſe de Buren, le Baron d'Hierges ſuivi du Comte de Meghem tira vers Bommel. Il faiſoit conduire avec lui quelque artillerie. Dans ſa marche il fut renforcé de trois mille hommes de pied commandés par Charles Focker, Verdugo, & Lopez Gallo, & de quatre cens chevaux, outre quinze compagnies de pionniers. Après cette recruë il partagea ſes troupes en trois corps, afin de donner le change à l'ennemi. Verdugo & Lopez Gallo marcherent vers Worckum & Schoonhoven. Enfin toute l'armée ſe réünit à Oudewater. L'avant-garde commandée par le Baron d'Hierges même y arriva le 28. de Juin; & ayant d'abord attaqué le fort de l'Ecluſe, elle s'en empara. Enſuite le Général aſſigna les poſtes à ſes troupes. De Valdes fut commandé avec ſon régiment pour défendre la digue & l'écluſe de Schoonhoven. Un régiment Allemand & un autre de Flamans, à qui on joignit ſeize enſeignes d'Eſpagnols, furent poſtés à la garde de celle qui conduit à Woerden. Pour les régimens du Baron d'Hierges, du Comte de Meghem, & du Seigneur de Floyon, ils furent logés un peu plus bas.

Bommel eſt bâti ſur une digue; ſa forme eſt à peu près celle d'un quarré long. La ville eſt ſur une petite éminence, fortifiée de pluſieurs tours terraſſées, & d'un foſſé profond toujours plein d'eau. Elle eſt encore environnée de canaux & de marais; enſorte que les Eſpagnols furent obligés de conſtruire deſſus pluſieurs bacs, pour faciliter la communication des quartiers. Un François, nommé de Sainte-Marie, commandoit dans la place; & la garniſon étoit compoſée de quatre enſeignes de François, d'Allemans, & d'Ecoſſois, & de quatre autres de Hollandois. On peut dire, que le Gouverneur n'avoit rien oublié pour faire une belle défenſe. Il avoit fait fondre des canons. Par ſon ordre on avoit préparé une infinité de poutres & de ſolives, toutes hériſſées de pointes de fer, & de cloux de charretes, le tout deſtiné à mettre ſur la brèche, lorſque les Eſpa-

Eſpagnols monteroient à l'aſſaut. Deux mines étoient toutes prêtes à joüer dans l'endroit par où on croyoit que l'ennemi feroit ſes approches; & de peur que la tour du Temple qui avoit été ſappée, ne comblât le foſſé, on la fit étayer avec des poutres. Henri III. 1575.

Le Baron d'Hierges de ſon côté, à force de terres & de troncs d'arbres étoit venu à bout de détourner la riviére, qui paſſoit dans la ville; par-là il incommodoit fort les aſſiégés. On ouvrit enſuite la tranchée, & après avoir fait proviſion de gabions pour ſe couvrir, on tourna deux piéces d'artillerie contre la tour du Temple. En même tems on éleva ſur la digue de l'écluſe une batterie de vingt-trois piéces de canon, pour battre à revers les murs de la ville, & une autre de cinq piéces ſur la digue de Montfort. Alors le Général Eſpagnol envoya un trompette au Gouverneur de la place, pour le ſommer de ſe rendre.

De Sainte-Marie demanda du tems, pour donner avis de ſa ſituation au Prince d'Orange; & on le lui refuſa. Le canon commença à tirer le 9. de Juillet, & ne diſcontinua point pendant quatre jours. Enſuite D. François d'Aguilar, & D. Sanche Beltran de la Penna, furent commandés pour aller reconnoître la brêche. Elle étoit ſi conſidérable, que tous les efforts des aſſiégés ne purent y remédier, quoiqu'ils employaſſent de la terre, du bois, des pierres, des tonneaux, du lin même, juſqu'à des ſacs de plume & des lits. Les troupes ayant donc été commandées pour monter à l'aſſaut, les régimens de François de Valdes, de Gaſpard Ortiz, de D. Fernand de Tolede, & de Julien Romero aſſaillirent la ville. Le Comte de Meghem lui-même les ſuivit avec ſes Allemans, quoiqu'il ne fût pas commandé. Pendant plus de cinq quarts d'heure on ſe battit avec une égale animoſité. Les ſoldats de la garniſon étoient ſur la brêche en habits ſacerdotaux; ils voulurent paroître en cet équipage, pour inſulter les ennemis. De Sainte-Marie avoit fait dépaver la ville dés le commencement du ſiége. Les uns faiſoient donc pleuvoir ſur les Eſpagnols une grêle de pierres; les autres verſoient ſur eux de la poix boüillante, ou du plomb fondu, ou lançoient contre eux des feux d'artifice. Enfin les aſſiégés ſuccomberent ſous le nombre. Tous furent paſſés au fil de l'épée; & de cette multitude il ne reſta, dit-on, que vingt perſonnes. On ne fit quartier, ni aux ſoldats, ni aux bourgeois; on ne reſpecta pas même l'âge, ni le ſexe. La ville fut miſe au pillage, & brûlée enſuite. Les Eſpagnols ne perdirent qu'environ cent hommes à cette attaque, entre autres Beltran de la Penna, qui monta le premier ſur la brêche. Pour les bleſſés, ils furent en plus grand nombre. Priſe de Bommel.

Après avoir mis garniſon dans Bommel, le Baron d'Hierges, pour cacher ſon deſſein aux ennemis, commanda aux Colonels Focker & Ortiz de marcher enſeignes ployées vers Leerdam. Enſuite il renvoya ſon artillerie à Utrecht, avec de Blois Seigneur de Treſlon & le Comte de Meghem: mais tous avoient des ordres ſecrets de ſe rendre le lendemain devant Schoonhoven.

Cette ville, qui n'eſt qu'à trois lieuës d'Oudewater, eſt ſituée ſur ce

HENRI III. 1575. bras du Rhin, qu'on appelle le Leck. Le flux baigne ſes murailles d'un côté, & le reflux laiſſe à ſec une gréve de plus de ſoixante pas d'étenduë. La place eſt très-forte du côté de la digue de Crimpen. Dans cet endroit elle eſt défenduë par une bonne muraille, fortifiée de tours, & entourée d'un foſſé profond; mais elle eſt plus foible du côté de la riviére. Au reſte les habitans étoient la plûpart Catholiques. La puiſſance du Prince d'Orange, plûtôt qu'aucune autre raiſon, les avoit obligés de ſe donner à lui quelques années auparavant. Un François, nommé la Garde, qui joignoit à la bravoure une grande modération, commandoit dans la place pour le Prince avec cinq cens hommes de garniſon, partie François, partie Hollandois, ou Ecoſſois. Il avoit fait élever un fort avancé; mais ſes ſoldats l'abandonnerent à l'approche des Eſpagnols.

Le régiment de Valdes & celui des vieilles bandes avoient leur poſte aux digues de Montfort & de Crimpen. Ils n'y eurent pas été deux jours, qu'ils ſouffrirent beaucoup, parce que le Prince d'Orange fit rompre les digues. Ils y reſterent; & le Baron d'Hierges ſçut des gens du païs, qu'avant dix jours il n'y avoit rien à craindre de l'inondation. Cependant, pour ne pas perdre de tems, il fit paſſer le fleuve au Capitaine Borgia, ſuivi de deux compagnies, avec ordre de ſe rendre maître de l'ancien fort, que les Eſpagnols avoient bâti. Là il dreſſa une batterie, qui commença à tonner contre la ville. Ce fut un grand avantage pour les aſſiégeans, parce que la place étoit plus foible de ce côté-là. Outre cela il fit conſtruire un pont ſur les bateaux que le Comte de Meghem lui avoit amenés. On l'affermit avec des mâts & des vergues, joints fortement enſemble en forme de triangle. Cette figure avoit une double utilité. Les angles rompoient la rapidité des flots, & empêchoient les Confédérés d'approcher du pont, à la faveur du vent & de la marée.

Priſe de Schoonhoven. Mendoza prétend que la Garde n'étoit point dans la ville, lorſque les Eſpagnols en formerent le ſiége, c'eſt-à-dire, le 14. de Juillet; qu'il ne vint qu'enſuite à la tête du ſecours; que comme les mâts, qui ſervoient à affermir le pont, n'étoient pas bien joints, il le rompit, & entra dans la place, dont on lui déféra le commandement. Quoi qu'il en ſoit, d'Hierges fit venir ſon artillerie d'Utrecht; on dreſſa une batterie de l'autre côté du fleuve, & il y eut bientôt une bréche conſidérable à la ville. Cependant la nuit ſe paſſa, ſans que les bourgeois paruſſent ſe diſpoſer à la défenſe. Cela donna de juſtes ſoupçons à la Garde; il appréhenda que pendant l'attaque, ceux de la ville ne vinſſent le prendre en queuë, & ne lui donnaſſent plus d'affaires que les aſſaillans-mêmes, qu'il auroit en tête. Il tint conſeil là-deſſus avec les Officiers de la garniſon, & demanda à capituler. On convint qu'il ſortiroit de la place avec armes & bagages, tambours battans & enſeignes déployées. Ce traité s'exécuta de bonne foi, & la ville fut remiſe aux Eſpagnols le 24. d'Août.

Celle de Crimpen. De-là, ſans perdre de tems, le Baron d'Hierges alla ſe preſenter devant Crimpen. La place eſt ſituée à deux lieuës de Schoonhoven, en tirant vers Roterdam, au confluent du Leck, du Wahal, & de la Meuſe. Elle paſſe pour un poſte de conſéquence, parce qu'elle commande Iſſelmunde & Roterdam; auſſi

auſſi étoit-elle défenduë par deux forts, où les Confédérés avoient trois cens hommes de garniſon. Le premier & le plus conſidérable, de forme triangulaire, étoit ſitué dans le confluent même; l'autre étoit bâti ſur le rivage oppoſé d'un des bras du Rhin. Tous deux furent abandonnés à l'arrivée des Eſpagnols; & le Baron d'Hierges y mit une forte garniſon. Il fit même élever encore un troiſiéme fort dans le confluent; enſuite il donna ordre au Comte de Meghem & au Colonel Focker, d'inveſtir Leerdam, & de faire élever tout autour quelques forts, afin de mettre Utrecht & Amſterdam à couvert des courſes des ennemis. HENRI III. 1575.

Après cette expédition, le Gouverneur des Païs-bas rappella ſes troupes de Hollande. Les Confédérés ſe voyoient chaſſés de preſque tout le continent. Il ne leur reſtoit plus que leurs iſles. Dom Louis de Requeſens ſe mit en tête de les leur enlever. Son Infanterie étoit admirable, & ſon deſſein lui paroiſſoit devoir réüſſir, ſi elle pouvoit une fois mettre le pied en païs ennemi. Mais de tenter cette deſcente par mer, outre la difficulté, il n'y avoit pas même de ſûreté à cauſe des forces maritimes des Confédérés. Dans cet embarras, il apprit qu'on pouvoit paſſer à gué dans les iſles. Dom Louis de Requeſens voulut s'en aſſûrer; il envoya reconnoître les paſſages pendant la nuit. Le ciel étoit fort ſerain, mais l'obſcurité d'un petit nuage favoriſa le deſſein des Eſpagnols; ils ne furent point apperçus de la flotte des ennemis qui croiſoit dans ces contrées.

Deſcription des iſles de la Zélande.

Entre les embouchures de la Meuſe & de l'Eſcaut, il y a vers le Nord-Oüeſt un amas de pluſieurs iſles, à qui différens peuples donnerent autrefois différens noms. Elles portent aujourd'hui celui de Zélande, qui veut dire païs maritimes; par-là on les diſtingue de la Flandre, de la Hollande, & du Brabant, qui ſont dans le continent, & à qui elles ſervent comme de liſiéres. On comptoit en tout quinze de ces iſles; mais depuis quelques années elles ont été fort endommagées par l'Océan: la mer a rompu & renverſé leurs digues; & la plûpart ayant été englouties, il n'en reſte aujourd'hui que trois principales, qui luttant continuellement contre les flots, ne ſe ſoutiennent qu'à peine contre ce terrible élement; encore eſt-ce avec des dépenſes immenſes qui tiennent en quelque ſorte de la folie.

Walcheren eſt la premiére, & la plus conſidérable de ces iſles. On prétend qu'elle a été ainſi nommée des François, que les Flamans appellent Wallons, ou des peuples de Galles, qui tirent leur nom de nos François, dont ils conſervent encore la langue. Ses villes ſont Middelburg & Arnemuyden, bon port de mer; on y trouve auſſi Fleſſingue & Ter-Veer.

La principale après celle-là eſt l'iſle de Schouwen (1); elle eſt ſituée à l'Eſt de Walcheren. Sa capitale eſt Ziriczée. Cette ville fut bâtie par l'Empereur Lothaire l'an 849. (2) Alors ce n'étoit qu'une bicoque; & ce n'eſt

(1) Elle eſt appellée *Scaldia a Scaldi*. C'eſt l'Eſcaut qui la baigne au Nord.

(2) Mr. de Thou dit que cette ville fût bâtie l'an CIↃCCCXLIX. Le Traducteur François varie cette époque, & la fixe à l'année 834. Ce n'eſt ni l'une ni l'autre. Zi-

HENRI III. 1575. n'eſt que dans la ſuite qu'elle eſt parvenuë à ce point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui. Sa ſituation eſt très-avantageuſe; auſſi a-t-elle été le ſujet de bien des guerres que les Comtes de Flandre ont entrepriſes en différens tems pour la conquérir. Gui de Dampierre ſur-tout fit autrefois ſur cette place une tentative qui lui fut bien funeſte; car les habitans ayant imploré le ſecours de Philippe le Bel, ce Prince leur envoya Jean Pederoſo & Renier Grimaldi Génois avec quelques galéres, qui parurent pour la premiére fois dans ces mers: & ceux de Ziriczée remporterent une victoire mémorable, où le Comte lui-même & preſque tous les Seigneurs de Flandre furent faits priſonniers. Cet évenement arriva le 13. d'Août de l'année 1303.

Plus proche du continent, & environ entre les iſles de Walcheren & de Schouwen, eſt celle de Zuydbeveland, ainſi appellée à cauſe de ſa ſituation méridionale. Depuis quelques années la mer y a fait de grands ravages, & elle eſt à préſent plus petite de la moitié qu'elle ne l'étoit auparavant. Les flots en ont ſéparé entre-autres Romerswale, qui forme aujourd'hui elle-même une iſle parfaite, environnée de pluſieurs vergers, & qui ne ſubſiſte que par le commerce de ſes ſels. A l'Occident de l'iſle eſt Tergoes, petite ville bien bâtie.

Plus haut eſt une iſle preſque jointe au Brabant, dont elle n'eſt ſéparée que par un petit bras de mer. Sa ville eſt Tertollen ou Tolen (1), ainſi appellée à cauſe de ſa doüanne. Elle donne ſon nom à toute l'iſle. Un ſimple courant la ſépare à l'Oüeſt d'une autre iſle, où l'on trouve St. Annenland, & St. Martensdyck ou digue de S. Martin, ville de la dépendance des Princes d'Orange, ſituée dans un terrain agréable & tout planté d'arbres; il y a des nids de hérons en quantité. A l'Eſt de celle-ci eſt Philipsland, que les flots ont depuis quelques années enſéveli dans les ſables. De-là il n'y a qu'un trajet fort étroit à l'iſle de Duyveland ou iſle des pigeons, ainſi nommée à cauſe du grand nombre de pigeons qu'on y trouve. Elle n'eſt elle-même ſéparée de l'iſle de Schouwen, que par un ſimple canal. En tirant vers le Nord, on rencontre encore l'iſle de Goerée qui prend ſon nom de la ſûreté de ſon port. Enfin à l'embouchure de la Meuſe ou du Wahal, ou plûtôt d'un autre bras du Rhin, ſont la Brille & Iſſelmunde, qui ſont en quelque ſorte partie de la Hollande.

Caractére des Zélandois. Quoique dans ces iſles l'air ſoit fort groſſier, & le terrain marécageux, cependant les peuples qui les habitent ſont naturellement plus induſtrieux que ceux du reſte de la Flandre. En effet, ſi on en croit le proverbe, les Brabançons ſont gais, réjoüiſſans, folâtres, extrêmes dans la joie; les Flamans n'aiment que la débauche; les Hollandois ſont ſimples, groſſiers, lourds & peſans. Les Zélandois au contraire paſſent communément pour être fins, ruſés, adroits, railleurs, & artificieux. Il ſemble que la nature ait voulu les dédommager du côté de l'eſprit, des avantages que leur climat leur refuſe. Car chez eux tout eſt toujours en l'air; & on peut

ziczée fut bâtie par l'Empereur Lothaire en 849. temoin des anciens monumens qui nous reſtent de cette ville.

(1) *Telonæum à Telonio.*

peut dire qu'il n'y a point de nation plus ſujette à éprouver l'inconſtance des choſes humaines. Toute leur fortune dépend des vents & des flots. C'eſt le flux & le reflux, c'eſt la Lune même qui les gouverne; auſſi eſt-ce une tradition parmi eux, que la mer leur a englouti plus de cent mille arpens de terrain, comme elle leur en a auſſi rendu beaucoup d'autres que leur induſtrie a ſçû mettre à profit. Un ſeul coup de mer peut leur donner pluſieurs iſles; la matiére propre à les former n'eſt pas épuiſée, & ce qu'ils perdent d'un côté, ils le regagnent de l'autre. HENRI III. 1575.

Ces iſles ſervoient de retraite aux Confédérés depuis qu'ils avoient été chaſſés du continent. Le Gouverneur général des Païs-bas réſolut de s'en rendre maître. On prépara par ſes ordres trente galéres à ſeize & dix-ſept rames, avec pluſieurs autres petits bateaux plats; car de grands vaiſſeaux ne peuvent voguer dans ces parages. Enſuite il partit d'Anvers, alla à Bergen-op-Zoom, paſſa par l'iſle de Tolen, & ſe rendit à St. Annenland. Il y trouva déja ſix compagnies du régiment de Romero, & cinq de celui de Valdes, qu'on avoit fait venir de Hollande. Dom Louïs avoit amené outre cela les régimens Flamans du Comte de Reux, de Mondragon, & de François Verdugo, les compagnies d'Iſidore Pacheco, & du Comte Annibal d'Altemps, environ douze cens pionniers, & quatre compagnies de Cavalerie deſtinées à la garde de Tolen. Expédition des Eſpagnols en Zélande.

Quoiqu'on ne pût pas faire grand fond ſur la rélation de ceux qu'on avoit envoyés ſonder les gués, cependant ils convenoient qu'on pouvoit paſſer dans les iſles, en prenant le tems du reflux. C'en fut aſſez pour déterminer Dom Louïs à tenter l'entrepriſe, malgré tous les avis contraires. Il careſſa les Officiers, parla aux troupes, & fit ſi bien, que tous parurent réſolus à cette expédition. Chaque ſoldat eut ordre de faire proviſion d'une paire de ſouliers, de ſa boëtte à poudre, & de vivres pour trois jours.

Ce fut le 28. de Septembre, veille de S. Michel à minuit, que Dom Louïs fit donner le ſignal du départ. Toute l'armée monta ſur les galéres, & entra heureuſement dans Philipsland. Là, ceux qui devoient paſſer le gué, du nombre deſquels étoient D. Juan Oſorio de Ulloa, Iſidore Pacheco, Louïs de Guiralta, Jerôme Seroskerke Gouverneur de Bergen-op-Zoom qui connoiſſoit parfaitement les lieux, & Jean de Aranda, ſe deshabillent, ne gardent que leurs armes, & entrent dans l'eau à la tête de quinze cens hommes. En même tems D. Sanche d'Avila eut ordre de les ſuivre avec les galéres, qui portoient le Colonel Mondragon & ſon régiment. On l'avertit de prendre garde de donner dans la flotte des Confédérés qui n'étoit pas éloignée. En effet, comme elle étoit compoſée de vaiſſeaux de haut bord, & avoit le deſſus du vent, il n'y avoit pas de doute, ſi elle fût tombée ſur les galéres Eſpagnoles, qu'elle ne les eût coulées à fond.

La nuit étoit fort obſcure; mais le ciel brilloit de mille feux, & les Eſpagnols tiroient de cette lumiére extraordinaire un heureux préſage, comme ſi Dieu lui-même eût pris ſoin d'éclairer leur marche au travers des flots. Ulloa conduiſoit l'avant-garde compoſée d'Eſpagnols, d'Allemans, & de Flamans. L'arriére-garde étoit commandée par Gabriël de

HENRI III. 1575. Peralta, frere du Marquis de Falcas. Il s'égara; & il ſe trouvoit au point du jour fort écarté du reſte de l'armée, lorſque Dom Louïs qui d'une hauteur étoit témoin de la marche des troupes, le rappella. Il paſſa enſuite dans Duyveland avec D. Sanche d'Avila.

Cependant la flotte des Confédérés faiſoit un feu continuel de ſon artillerie & de ſa mouſqueterie; mais comme elle étoit fort éloignée, & que la marée trop baſſe ne lui permettoit pas d'avancer, Ulloa, qui ſe voyoit hors de portée, continua heureuſement ſa route à la faveur du reflux. Il ne perdit qu'Iſidore Pacheco & environ deux cens pionniers, qui ayant pris l'épouvante, & cherchant au travers des ténébres à éviter la flotte ennemie qu'ils croyoient avoir ſur les bras, ſe débanderent & furent noyés. Tandis que l'avant-garde des Eſpagnols paſſoit le gué, les ſoldats de la flotte lançoient ſur eux de tous côtés des grapins & des mains de fer, attachées à de longues cordes pour les accrocher. Ne pouvant en venir à bout, ils ſembloient du moins plaindre leur ſort. „ Malheureux (diſoient-„ ils,) où allez-vous? victimes inſenſées de l'ambition inſatiable de vos „ Chefs, quel aveuglement vous fait courir à la boucherie, ſans eſpoir & „ ſans défenſe? „ Mais les troupes de Ulloa étoient inſenſibles à ces diſcours. Elles firent gaïement un trajet d'un mille & demi, & aborderent à l'iſle du côté où eſt ſitué Ooſtduyveland.

A peine eurent-elles mis pied à terre, qu'elles ſe virent attaquées par quelques bataillons qui gardoient une des digues. Elles étoient encore toutes mouillées & fatiguées de l'agitation des flots. Cependant elles ſoûtinrent ce choc avec valeur, & pouſſerent même les ennemis juſque dans Vianen. Ils perdirent à cette action Charles Boyſot Gouverneur de Zélande. On crut que dans l'obſcurité il avoit été tué malheureuſement d'un coup d'arquebuſe par ſes propres ſoldats. En même tems d'Avila parut avec la flotte, accompagné du Colonel Mondragon. Ils furent ſuivis de François de Aguilar, & de Hortenſe de Armengol, qui amenerent des troupes fraîches. A leur arrivée les Confédérés abandonnerent Ooſtduyveland & tous les forts des environs, & ſe retirerent dans Vianen. On ſomma la place de ſe rendre. Sur le refus de la garniſon, on laiſſa des troupes dans l'iſle pour en faire le ſiége; après quoi le Colonel Mondragon entreprit de paſſer encore à gué un bras de mer d'un mille & demi de largeur, qui ſépare l'iſle de Duyveland de celle de Schouwen.

Ooſtduyveland abandonné par les Confédérés.

L'entrepriſe n'étoit pas auſſi aiſée, que la précédente. Le fond qu'il falloit traverſer étoit vaſeux & plein de trous. Mondragon ne fut point étonné de ces difficultez. Il ſe jette le premier dans l'eau à la tête de l'avant-garde. A ſon exemple d'Avila & Ulloa qui commandoient l'arriére-garde, s'empreſſent d'aborder. Ils prennent terre après quelque légere réſiſtance de la part des ennemis, les mettent en déroute, & pouſſent juſqu'à Dreiſcher, dans le deſſein de reprendre haleine. De-là ſans s'arrêter, ils marchent à Brouwershaven. C'étoit une bourgade bâtie au Nord de l'iſle, qui avoit un port vaſte, fortifié d'une bonne paliſſade de poutres & de pieux. Déja Jean de Caſtilia, qu'on avoit laiſſé au ſiége de Vianen,

Vianen, après s'être rendu maître de la place & y avoir mis garniſon, étoit paſſé dans Schouwen. Il eut ordre de retourner dans Duyveland. De Aguilar d'un autre côté fut commandé avec trois compagnies pour aller s'emparer de Bommené qu'on croyoit abandonné ; mais ce deſſein eut plus de difficulté qu'on n'eſpéroit, parce que la place ſe trouva fortifiée & défenduë par une bonne garniſon. HENRI III. 1575.

Cependant on marcha par la digue de Borndam dans la penſée de ſe rendre maître d'un fort, qui porte le même nom à cauſe d'une petite éminence ſur lequel il eſt bâti au-deſſous de Ziriczée. On commanda pour cette entrepriſe Gabriel de Peralta avec ſa compagnie & celles des Capitaines Borgia & de Aguilar, & Jean de Caſtilia avec trois cens hommes de pied. Ils avoient ordre de prendre une route différente, de convenir d'un ſignal, & d'attaquer le fort en même tems. Ces ordres ne furent point exécutés. Peralta ſans reconnoître la place, ſans faire le ſignal dont on étoit convenu, aſſaillit le fort avec ſes ſeules troupes. Mais il ſe vit attaqué lui-même d'un côté par la garniſon & de l'autre par la flotte qui étoit dans le canal, d'où pleuvoit ſur lui une grêle de coups d'arquebuſes. Il y fut tué avec cinquante de ſes ſoldats. D'Avila accourut à ſon ſecours, mais trop tard. Il ſe diſpoſoit le lendemain à donner l'aſſaut au fort. Déja il avoit fait le ſignal pour avertir Caſtilia de l'attaquer de ſon côté, lorſqu'il trouva la place abandonnée. La garniſon y avoit mis le feu, & s'étoit enſuite retirée dans Ziriczée par les prairies. D'Avila fit éteindre l'incendie & fortifia ce poſte, qui pouvoit être d'un grand avantage pour le ſiége de la ville. Ce ſuccès fit même eſpérer aux Généraux Eſpagnols qu'on pourroit brûler la flotte ennemie, qui pendant le reflux reſtoit à ſec dans le canal. Ulloa qui commandoit l'Infanterie, chargea Jean de Aranda de l'exécution ; mais de Aguilar & Hortenſe de Armengol ne ſe trouverent pas prêts. La flotte ſortit du canal & gagna la pleine mer. Ainſi ce projet échoüa.

Les choſes étoient dans cette ſituation, lorſque trois hommes ſortis de Ziriczée vinrent ſe rendre au camp des Eſpagnols. Ils promettoient de leur livrer la flotte & la ville, pourvû que le Gouverneur des Païs-bas leur aſſûrât quelque récompenſe. Sur ce prétexte ils obtinrent permiſſion de paſſer ſur la flotte, pour traiter, diſoient-ils, avec les Officiers qui la commandoient ; mais lorſqu'ils y furent, ils tinrent un langage tout différent. Ils propoſerent aux Confédérés de rompre l'écluſe de la digue de Dreiſcher, & celle de la digue qui mene aux Salines, & d'inonder tout le plat païs. Ils convinrent auſſi des ſignaux par leſquels on pourroit de la ville & des digues, s'avertir réciproquement de ce qui ſe paſſeroit. Après cette négociation ils revinrent au camp ; parlerent de la promeſſe qu'ils avoient faite, comme d'une affaire déja concluë ; & demanderent ſeulement encore quelque tems pour gagner la garniſon : ils l'obtinrent, & rentrerent dans la place. Les Eſpagnols ne s'apperçurent que long-tems après qu'on les avoit joüés.

De leur côté ils délibéroient ſur ce qu'ils devoient d'abord entreprendre. Mondragon étoit d'avis qu'on commençât par ſe rendre maître des Salines, di-

HENRI III. 1575. diſant que ce poſte commandoit la ville, & qu'en y mettant une bonne garniſon, on forceroit dans peu les aſſiégés de capituler. Ulloa étoit d'un ſentiment tout contraire; il vouloit qu'on attaquât d'abord Bommené, parce que, diſoit-il, tandis que les Confédérés reſteroient maîtres de ce port, il leur ſeroit toujours libre de faire entrer dans l'iſle deux mille hommes de ſecours. Cet avis fut approuvé de D. Loüis & de Vitelli; & il prévalut. Ainſi il fut réſolu qu'on tourneroit toutes ſes forces contre Bommené.

Attaque de Bommené. Ce poſte eſt ſitué à la pointe de trois digues, qui s'y réüniſſent. Il eſt entouré d'un foſſé profond toujours plein d'eau, excepté dans un ſeul endroit que la marée couvre, & que le reflux laiſſe à ſec. La place étoit défenduë par le Capitaine Lis François, vieux guerrier, qui avoit avec lui environ cinq cens hommes de garniſon, tant François, qu'Anglois, & Ecoſſois. D'abord les aſſiégeans dreſſerent une batterie de douze piéces de canon, & foudroyerent la place pendant trois jours. Alors Lis demanda à parlementer. Les Eſpagnols répondirent fiérement, que les aſſiégés étoient des rebelles, qui n'avoient pas plus de cœur que des poules; & que pour toute grace, on leur accordoit celle de ſe jetter la téte premiere dans leur foſſé.

Le Gouverneur jugea par cette réponſe qu'il n'y avoit rien à faire. Cependant Mondragon renoüa la négociation. Il attribua ce qui s'étoit dit à l'inſolence du ſoldat, & déclara qu'il étoit pret d'accorder une capitulation raiſonnable. Il proteſtoit de ſa ſincérité, lorſqu'un nouveau contretems ôta tout eſpoir de traiter à l'amiable. Pendant la conférence l'Enſeigne de Pacheco ayant remarqué un endroit foible, qu'il crut pouvoir emporter avec ſa compagnie ſeule, l'attaqua. Mendoza dit qu'il le fit ſans ordre; quoi qu'il en ſoit, ſa témérité fut bien punie: il fut repouſſé vigoureuſement par la garniſon, & reſta ſur la place avec trente ſoldats. La conférence fut rompuë; chacun ſe retira; & le Capitaine Lis s'adreſſant à de Aguilar: „ Voilà donc la ſeconde fois, dit-il, que vous vio„ lez votre parole; peut-on compter ſur vous après cela? Vous nous don„ nez par mépris le nom de poules; & vous venez de ſentir à vos dépens „ ce que nous ſommes. Du reſte puiſqu'il ne peut y avoir de ſûreté à „ traiter avec vous, vous nous forcez d'en venir aux dernières extrémi„ tés; nous allons nous y préparer „.

En effet, dès le lendemain, qui fut le 23. d'Octobre, cinq cens Eſpagnols, ſuivis d'autant d'Allemans, ayant donné l'aſſaut à la place, du côté que la mer laiſſe à ſec au tems du reflux, ils furent reçûs vigoureuſement des aſſiégés, qui leur tuerent beaucoup de monde. Déja même les Allemans voyant que la mer commençoit à monter, ſongeoient à lâcher le pied, lorſque les Généraux firent ſonner la retraite. Ainſi les Eſpagnols regagnerent auſſi leur gros, laiſſant ſur la place environ deux cens de leurs gens. Ils en eurent plus de trois cens de bleſſés; & la plûpart ne pouvant ſe retirer aſſez vîte, furent engloutis par les flots.

Cette place emportée d'aſſaut. Cet échec anima les Généraux Eſpagnols, au lieu de les décourager. Ils ordonnerent un aſſaut général pour deux jours après. Afin même de perſuader aux aſſiégés qu'il leur venoit un nouveau renfort, & afin de leur

leur faire perdre courage, ils se servirent d'un stratagême ; ils donnerent ordre à tous les vivandiers, goujats, & autres valets de l'armée, dès qu'on en seroit aux mains, de paroître en armes au loin sur la digue, & de battre à l'Espagnole. En effet ils assaillirent la place. Le combat avoit déja duré quatre heures avec un égal acharnement, lorsque les vivandiers & les goujats parurent, suivant l'ordre qu'on leur avoit donné. Ils décidérent véritablement de la victoire. Les Espagnols commençoient à plier, & cette nouvelle milice se joignant à eux, ne leur fut pas d'un petit secours. Les assiégés de leur côté, persuadés que c'étoient de nouvelles troupes, qui venoient les attaquer, perdirent cœur. La place fut emportée d'assaut, & tout ce qui se presenta passé au fil de l'épée. HENRI III. 1575.

De-là les Généraux d'Espagne retournerent au siége de Ziriczée. Ils s'attendoient de voir au premier jour la ville demander à capituler, mais ils se trouverent bien loin de leur compte. On rompit les digues ; tout le païs fut inondé ; & les Confédérés fortifierent encore les écluses. Alors les Espagnols se voyant sans espoir de prendre la ville de force, convertirent le siége en blocus. Ils firent enfoncer des pieux par tout, fermerent l'entrée du canal entre Schouwen & Duyveland ; partagerent leur flotte dans tous les postes nécessaires ; & ne laisserent qu'un seul passage ouvert, par où, à la faveur d'un bac, les quartiers pouvoient avoir communication entre eux. Le Colonel Mondragon Gouverneur de Zélande, eut le commandement des troupes de terre, & d'Avila celui de la flotte. Ulloa fut rappellé, parce que Mondragon & lui ne s'accordoient pas. D. Loüis de Requesens, qui étoit toujours resté à Tolen, pour être à portée des évenemens, en partit sur la fin de l'année, & retourna à Anvers. Siége de Ziriczée converti en blocus.

Sur ces entrefaites la flotte d'Espagne, dont le départ avoit été un peu retardé par la mort de D. Pedre Melendez, qui devoit en être Amiral, parut dans la Manche. Nous avons déja dit, que dès l'année précédente D. Bernardin de Mendoza avoit été envoyé en Ambassade vers la Reine Elisabeth, pour obtenir d'elle qu'elle lui permît l'entrée de ses ports. On lui députa un nouvel Ambassadeur à l'occasion de cette arrivée. Ce fut Jean Boysot Avocat du Roi. Entre autres choses il étoit chargé de prier la Reine, de ne point donner retraite dans ses Etats aux Flamans réfugiés. Elle s'en excusa sur ce qu'il y auroit de l'inhumanité à la leur refuser. Cependant, comme elle ne pouvoit s'en défendre sans violer les traités faits avec l'Espagne, elle chargea l'Ambassadeur de représenter de sa part à D. Loüis de Requesens : que c'étoit une injustice criante de refuser un asile à des gens, qui ne cherchoient qu'à mettre à couvert leur conscience & leur liberté : qu'il devoit se souvenir des malheurs qui en étoient arrivés cinq ans auparavant, lorsque le Duc d'Albe lui avoit fait faire la même demande au nom de son maître : que le Comte de la Marck & plusieurs autres Seigneurs de Flandre avoient pris ce prétexte d'armer une flotte, de s'emparer de la Brille, & de broüiller de nouveau dans ces provinces : qu'il étoit à craindre, si on vouloit user de la même sévérité envers les Flamans réfugiés en Angleterre, que le désespoir ne leur fît encore prendre un semblable parti.

HENRI III. 1575.

Cependant, pour marquer combien elle étoit diſpoſée à entretenir l'union entre les deux Couronnes, S. M. B. écrivit à tous les Gouverneurs des côtes, de ne recevoir dans les ports du Royaume aucun des réfugiés de Flandre, ni de ceux qui portoient les armes contre S. M. C. On comprenoit nommément dans cet ordre le Prince d'Orange, les Comtes de Culemburg, de Vanden-Berghe, & de la Marck, les Sieurs de Noyelles, Boyſot, Carneſſe, & pluſieurs autres, tous Seigneurs de marque, ou gens des plus conſidérables des villes de Flandre, juſqu'au nombre de cinquante. De ſon côté Eliſabeth demandoit à Philippe, que les Anglois rebelles, entre autres le Comte de Weſtmorland, ne fuſſent point ſoufferts dans ſes Etats, & qu'on fermât à Doüai le Séminaire des Anglois. A la place de celui-là, le Pape Grégoire en a ſollicité l'établiſſement d'un à Rheims. Outre cela Thomas Wilſon Agent d'Eliſabeth en Flandre avoit obtenu, même du conſentement des Etats de Zélande, que quatre vaiſſeaux Anglois puſſent remonter l'Eſcaut juſqu'à Anvers; ce fut pour en marquer ſa reconnoiſſance au Roi Catholique, que cette Princeſſe crût devoir lui accorder quelque choſe.

Les Etats penſent à ſe mettre ſous la protection d'un Prince étranger.

En même tems l'aſſemblée des Etats confédérés délibéroit d'une grande affaire. Il n'y avoit point de paix à eſpérer de la Cour d'Eſpagne, point d'aſſûrance à en attendre. De leur côté ils manquoient d'argent, qui eſt le nerf de la guerre; ils avoient peu de troupes. Le ſeul remede à tant de maux étoit de ſe mettre ſous la protection de quelque Prince voiſin, aſſez puiſſant pour les ſoutenir. Les avis furent long-tems partagés ſur le choix qu'on devoit faire. Les uns vouloient qu'on s'adreſſât aux Princes & villes libres de l'Empire; d'autres inclinoient pour le Roi de France; pluſieurs panchoient vers la Reine Eliſabeth. Ce dernier parti l'emporta. On repréſenta: qu'autant que la puiſſance des Princes Allemans étoit grande, lorſqu'ils ſe trouvoient réünis, & qu'ils compoſoient le corps de l'Empire, autant étoit-elle peu conſidérable, à les prendre chacun en particulier: qu'en Allemagne la plûpart des Princes ne ſe mêlent que de leurs affaires, ſans ſe mettre fort en peine de celles de leurs voiſins; & que pour pouvoir faire alliance avec eux, il faut être déja par ſoi-même en état de tenir tête aux plus grands Princes: qu'outre cela la diverſité des ſentimens au ſujet de la Religion avoit détruit la confiance parmi eux: qu'ils ne ſouffriroient jamais qu'un d'eux augmentât ſa puiſſance, juſqu'à devenir le maître des Païs-bas: que quand quelques-uns pourroient y conſentir, il n'y avoit pas d'apparence que l'Empereur ne s'y oppoſât point; qu'au contraire il ſe ſerviroit de toute ſon autorité pour empêcher que, ni l'Empire, ni aucun Prince de l'Empire, ne prît ſous ſa protection des provinces, qui échappoient à ſon beau-frere: que ſa propre gloire & celle de ſa maiſon, une des plus puiſſantes du monde, y étoient trop intéreſſées: qu'on pourroit peut-être compter davantage ſur la diette de l'Empire; mais que les circonſtances preſentes ne permettoient pas d'attendre un ſecours ſi éloigné.

Qu'il n'y avoit pas plus de fond à faire ſur la France: que les deux Nations n'avoient jamais pû ſympathiſer: que l'avarice & la mauvaiſe foi regnoient

gnoient dans le gouvernement preſent : que les ports du Royaume étoient éloignés, circonſtance d'autant plus remarquable, que le commerce avoit toujours fait la force des Païs-bas : que ſi les Etats ſe mettoient ſous la protection de cette Couronne, il étoit à craindre qu'ils ne s'attiraſſent par-là une guerre éternelle avec le Brabant, la Frandre, l'Artois, & le Hainaut, avec qui d'ailleurs on pouvoit eſpérer de s'accommoder quelque jour : qu'il étoit probable que les Etats de ces provinces conſentiroient à tout, plûtôt qu'à ſe ſoumettre à la France ; que quand on en viendroit là, ce ſeroit donner eux-mêmes à Philippe des armes pour ſe venger d'eux plus ſûrement : qu'on ne le verroit pas balancer un moment à faire un échange du Duché de Milan & du Royaume de Naples contre la Hollande, la Zélande, & les autres provinces confédérées ; & que le Pape & ſes Miniſtres ſeroient les premiers à le ſolliciter de ne pas perdre une ſi belle occaſion de répandre un ſang dont ils étoient ſi fort altérés. Indépendamment de ces inconvéniens, quels ſecours pouvoit-on eſpérer d'un Royaume épuiſé par des guerres inteſtines, & dont le nouveau Monarque, ſi peu favorable aux Proteſtans, ne pourroit jamais goûter les juſtes raiſons, qui faiſoient prendre les armes à la Flandre ?

HENRI III. 1575.

Qu'à la vérité la différence du langage ſembloit être un obſtacle à leur union avec l'Angleterre ; mais que ce défaut étoit bien réparé par la conformité des Religions, par la bonté des ports de ce Royaume ſi propres au commerce, par la puiſſance de ſa Reine, ſi formidable ſur terre & ſur mer, par la forme de ſon gouvernement ſi éloigné des exactions injuſtes : que s'ils pouvoient obtenir de la Reine de les prendre ſous ſa protection à des conditions raiſonnables, qui ne bleſſaſſent, ni leurs priviléges, ni leurs libertés, on verroit bien-tôt la Flandre & le Brabant ſe ſoulever eux-mêmes, parce que ce traité rüineroit leur commerce, & les réduiroit à la derniére néceſſité, en leur ôtant en même tems, & le pouvoir de joindre leurs forces, pour ſe ſecourir l'un l'autre, & l'eſpérance d'obtenir jamais l'empire de la mer : qu'au contraire le Dannemarck, la Suéde, Embden dans la Friſe Orientale, les villes Hanſéatiques d'Allemagne, la France elle-même, voudroient entrer dans cette union : qu'il n'y avoit pas même lieu de douter, que lorſque les autres provinces de Flandre verroient par-là leur commerce tomber, elles ne demandaſſent à y être compriſes.

En conſéquence on réſolut d'envoyer une Ambaſſade en Angleterre. Les députés furent Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, le Sieur Jean Vander-Does, Guillaume Nivelt, Paul Buys, & François Maelſen. Ils eurent ordre de ſupplier S. M. B. de les prendre ſous ſa protection à certaines conditions ; & pour faire leur cour à Eliſabeth, ils la firent ſouvenir en cette occaſion qu'elle deſcendoit de Guillaume III. Comte de Hainaut, de Hollande, & de Zélande. Cette Princeſſe s'excuſa d'accepter leurs offres ſur la crainte de ſe broüiller avec l'Eſpagne, & de donner de la jalouſie à la France, & ſur les grands fraix auxquels cette guerre l'engageroit. On crut que la preſence de Fréderic de Perrenot Sieur Champigny, que D. Loüis de Requeſens venoit d'envoyer à la Cour d'Angleterre, contribua beaucoup à faire prendre à la Reine cette réſolution.

La Reine Eliſabeth refuſe d'accepter la protection des Etats.

HENRI III. 1575.

Eliſabeth ne rejetta cependant pas abſolument la propoſition des Etats. Elle fit dire à de Champigny, qu'il étoit tems enfin qu'on prît des meſures juſtes pour pacifier la Flandre, avant que les Confédérés fuſſent réduits au dernier déſeſpoir; ajoûtant que ſi S. M. C. & ſon Conſeil négligeoient de profiter de cet avis, ils ne trouvaſſent pas mauvais, ſi pour ſa propre ſûreté elle prenoit la Hollande & la Zélande ſous ſa protection, plûtôt que de les voir obligées de ſe donner à la France, toujours ennemie de l'Angleterre. Ce fut avec cette réponſe, qu'elle congédia de Champigny & les députés des Etats. Elle leur permit auſſi de lever des troupes, & de faire des proviſions dans le Royaume. En même tems Eliſabeth députa au Prince d'Orange Daniel Rogers. Ce Prince avoit beaucoup de confiance dans un François, nommé Jean de Villiers; & par ſes conſeils il commençoit d'être aſſez diſpoſé à traiter avec la France. Roger eut ordre de l'en détourner. La Reine envoya auſſi à la Cour d'Eſpagne Henri Brooke frere du Lord Cobham pour porter Philippe à la paix, & pour lui offrir à ce ſujet ſa médiation. Elle donna ordre à Robert Corbet de faire encore les mêmes offres au Gouverneur des Païs-bas.

La Reine depute à la Cour d'Eſpagne pour négocier la paix.

Cependant la plus grande partie de la flotte d'Eſpagne avoit fait voile en Angleterre, où elle fut fort bien reçuë, comme la Reine l'avoit promis. Elle étoit preſque toute compoſée de cette eſpéce de vaiſſeaux, que les Eſpagnols nomment *Aſſabras*, propres à paſſer dans des riviéres étroites & peu profondes. Elle aborda à l'iſle de Wight. De-là Eliſabeth la fit conduire à Dunquerque, où les troupes débarquerent. On mit auſſi à terre l'argent qui étoit ſur les vaiſſeaux. La flotte hivernoit dans ce port, lorſqu'il s'éleva une furieuſe tempête, qui la fracaſſa & la briſa entiérement. La même choſe arriva encore dans la ſuite. Il ſembloit que la fortune eût réſolu de ſe joüer toujours des forces maritimes, que l'Eſpagne deſtineroit contre les Païs-bas.

Etabliſſement de l'Univerſité de Leyde.

Ce fut dans ces circonſtances que les Etats, comme s'ils euſſent joüi d'une paix profonde, attentifs à l'avenir, voulant même au milieu de la guerre faire fleurir les beaux arts, & pourvoir à l'éducation de la jeuneſſe, de l'avis du Prince d'Orange, fonderent l'Univerſité de Leyde. Ils y attacherent dès-lors de grands revenus, qu'ils tirerent du domaine Eccléſiaſtique. C'eſt de-là qu'elle s'eſt acquis cette haute réputation, dont elle joüit aujourd'hui, fameuſe par le grand nombre de ſes étudians, & des ſçavans hommes qui la compoſent, & comparable par-là aux plus célébres Académies de l'univers Chrétien.

Mouvemens ſur la frontiére d'Angleterre & d'Ecoſſe.

(1) L'Angleterre avoit été aſſez tranquille cette année. Une bagatelle, où le haſard ſeul eut part, y excita quelque trouble. Jean Forſter, Gouverneur de la frontiére, & de Berwick pour un tems, ſans égard pour ſon devoir ni pour ſa gloire, avoit pris jour avec Jean Carmichaël Gardien de Liddiſdale en Ecoſſe, pour ſe voir ſur le mont Redſquire. Tous deux s'y ren-

(1) Tout ce qui s'enſuit des affaires d'Angleterre d'Ecoſſe & d'Irlande juſqu'au paſſage: L'*Allemagne fut auſſi* &c. & qui fait cinq paragraphes, ne ſe trouve point dans les editions *in fol.* & 12. *des Druarts.*

rendirent également accompagnés d'une troupe de brigands & de gens ſans aveu. Ces malheureux, qui ſe haïſſoient mortellement, & qui ne reſpiroient que la vengeance, ſur quelques paroles piquantes du Gouverneur & du Gardien de Liddiſdale, & ſur une querelle qui s'éleva entre les valets au ſujet d'un étrier volé, prennent bruſquement les armes. Les uns tombent ſur leurs ennemis; d'autres ſe jettent ſur les chevaux de bagage diſperſés çà & là, & ſe mettent à piller. On ne put ſçavoir alors qui avoit été l'aggreſſeur. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Ecoſſois furent d'abord mis en déroute par les Anglois, qui firent même Carmichaël priſonnier. Mais il fut enſuite délivré par un ſecours d'Ecoſſois ſortis de Jedburg, qui ſe joignirent à leurs compatriotes. Ils donnerent ſur les vainqueurs, qui ne ſongeoient qu'à piller; les Anglois à leur tour furent obligés de prendre la fuite. Ils eurent pluſieurs morts, entre autres le Chevalier George Heron, Gardien de Tindale & Rhedeſdale. Forſter lui-même fut fait priſonnier avec ſon gendre François Ruſſel fils du Comte de Bedfort, Chuthbert Collinwood, Jaques Ogle, Henri Fenwick, & pluſieurs autres. De-là ils furent conduits à Dalkeith, où le Comte de Morton leur fit toute ſorte de bons traitemens; mais il les retint quelque tems, pour leur donner le loiſir d'oublier leur reſſentiment. Enfin il les relâcha, à condition cependant qu'ils s'obligeroient par écrit de ſe repréſenter en Ecoſſe à l'ordre du Viceroi, & de ne point porter les armes pendant tout ce tems-là, comme étant ſes priſonniers. HENRI III. 1575.

Eliſabeth étoit trop fiére pour ne pas ſe reſſentir de cette action, qu'elle regardoit comme un affront fait à la nation Angloiſe. Quoiqu'elle eût reconnu que tout le tort étoit du côté de Forſter, qui avoit pris mal à propos le parti de ces malheureux, il fallut, pour appaiſer la Reine, que le Comte de Morton ſe rendît lui-même ſans armes dans York. Il y eut une entrevûë avec le Comte d'Hontington, à qui il fit excuſe de ce qui s'étoit paſſé. Pour réparer même entiérement l'inſulte faite à la nation, on exigea de lui qu'il livrât Carmichaël aux Anglois. Celui-ci eut pour priſon la ville d'York, où il reſta quelque tems; après quoi on le renvoya chargé de preſens en Ecoſſe. Ainſi la bonne intelligence ſe rétablit entre Eliſabeth & le Viceroi; & il l'entretint conſtamment juſqu'au dernier ſoupir.

Vers ce tems-là mourut Jaques Hamilton, Duc de Châtelleraut & Comte d'Arran, le plus grand Seigneur d'Ecoſſe, & arriére-petit-fils de Jaques II. du côté de ſa fille. C'étoit un homme naturellement doux, & plein de droiture. Il fut d'abord chargé de la tutelle de la Reine Marie, & de la régence du Royaume. Il ſoutint enſuite hautement les interêts de cette Princeſſe malheureuſe pendant ſa priſon; & juſqu'à la mort il ſe vit expoſé à la perſécution des Seigneurs, qui tenoient le parti contraire. Mort de Jaques Hamilton.

L'Irlande avoit été l'année précedente pour le Comte d'Eſſex, le théatre de bien des travaux. Il étoit ſur le point de s'en voir rappellé; la choſe étoit réſoluë à Londres, & il ne voyoit plus rien à attendre des bontés de la Reine. Pour couvrir ſon honneur, il demanda qu'il lui fût permis d'achever la guerre contre Turlogh. Il l'obtint difficilement. Auſſi-tôt il entra dans l'Ulſter. Les commencemens ſembloient lui être favorables, lorſ- Affaires d'Irlande. Exploits du Comte d'Eſſex.

HENRI III. 1575. lorſqu'à la ſollicitation de ſes rivaux, & ſur-tout du Comte de Leiceſter, il lui vint ordre de deſarmer & de compoſer à l'amiable avec Turlogh; il obéït. Enſuite il marcha contre les Ecoſſois d'Hebride, qui tenoient Clandeboye, & les força de chercher une retraite dans leurs montagnes. Après cet exploit, il détacha le Colonel Norris. Celui-ci fit une deſcente dans l'iſle de Rachlin; ſe rendit maître d'un fort, où quatre cens de ces inſulaires furent paſſés au fil de l'épée, & y mit garniſon.

Enfin, pour ôter au Comte toute eſpérance de retour, Henri Sidney fut envoyé pour la ſeconde fois en Irlande en qualité de Viceroi. Il arriva dans le tems que la peſte ravageoit tout le Royaume. Cela ne l'empêcha pas d'entrer dans l'Ulſter. Il y mit à la raiſon pluſieurs Seigneurs de la province qui commençoient à remuer, entre autres Mac-Mahon, Mac-Guire, Turlogh lui-méme, qui ſongeoit encore à la révolte. Il arrêta de même les hoſtilités des O-Mores, & des O-Connors, deux familles nées pour troubler le Lempſter, qui quoique par ſentence du juge elles euſſent été privées des biens qu'elles poſſedoient dans les territoires de Leiſe & d'Ophalie, s'en étoient remiſes en poſſeſſion les armes à la main. De-là Sidney paſſa dans le Munſter, où il aſſiſta aux funérailles du Chevalier Pierre Carew, qui avoit poſſédé de grands biens dans cette iſle. Nous avons parlé de lui ſous les années 1554. & 1556. Le Viceroi fut enſuite reçû à Cork par le Comte de Deſmond, qui lui fit toute ſorte d'honneurs. Après cela il ſe rendit dans le Connaught, ou la Connacie; il y trouva dans l'Egliſe de Galway les enfans de Clanricard, qui s'y étoient réfugiés; & ſoit qu'il crût la terreur de ſon nom aſſez bien établie, ſoit qu'il comptât ſur ſa clémence, il leur accorda leur grace. Enfin il gouverna auſſi ſagement ce Royaume cette année, qu'il avoit fait les précédentes.

Affaires d'Allemagne. Pendant le cours de cette année l'Allemagne fut auſſi aſſez paiſible. Cependant les nôces d'Eric de Brunswick donnerent quelques ombrages aux Rois de Suéde & de Dannemarck, qui étoient alors en guerre. Ce Prince peu de tems après la mort de Sidonie ſa premiére femme, ſœur d'Auguſte Electeur de Saxe, épouſa le 20. d'Octobre la Princeſſe Dorothée de Lorraine ſœur du Duc Charles de Lorraine, & fille de Chriſtine de Dannemarck, qui depuis pluſieurs années prétendoit faire valoir ſes droits ſur ces Royaumes.

* Frédéric II. Le Roi de Dannemarck * étoit alors dans l'iſle d'Oſel en Livonie, où les Moſcovites faiſoient des ravages continuels. Il s'éleva un différend entre le Viceroi & Magnus Duc de Saxe Lawemburg, beau-frere du Roi de Suéde, * au ſujet de l'iſle de Monc. L'un & l'autre vouloient qu'elle lui appartint. Le Saxon ſoutenoit qu'elle étoit des dépendances du château de Sonnenburg; le Danois prétendoit au contraire qu'elle relevoit de celui d'Arensburg. Tandis que la conteſtation duroit, le Viceroi fut fait priſonnier par le Saxon; & ceux de Pernau ſe voyant ſans ſecours, ſe rendirent enfin aux Moſcovites le 6. de Juillet. Ils en uſerent, contre leur coutume, avec beaucoup de modération; car ils permirent aux habitans de reſter dans la ville, ou d'en ſortir avec leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils pourroient emporter de leurs biens. Mais l'avarice, ou la cruau-

* Jean III.

té

té du Saxon fut cauſe que ces malheureux ne purent joüir de la grace qu'on leur accordoit. A peine échappés des mains des Moſcovites, ils furent pillés par ce barbare, qui repaſſa auſſitôt en Suede. Cependant le Viceroi d'Oſel ayant été relâché, alla mettre le ſiége devant le château de Sonnenburg, à l'occaſion duquel le Saxon avoit excité tous ces troubles. Le feu s'y prit par haſard; & la garniſon l'ayant abandonné, le Viceroi s'en mit en poſſeſſion. Ainſi le Roi de Suéde ſe vit chaſſé de ce qu'il poſſédoit dans l'iſle d'Oſel auſſi facilement qu'il s'en étoit emparé. HENRI III. 1575.

Peu de tems après les ombrages cauſés par le mariage d'Eric de Brunſwick ſe diſſiperent par la mort du Chevalier Pierre Oſſy (1). C'étoit un homme des plus conſidérables du Dannemarck : il avoit paſſé près de dix ans en exil auprès de Chriſtine de Dannemarck, mere de la Princeſſe Dorothée; & on le ſoupçonnoit de fomenter la meſintelligence qui étoit entre elle & le Roi. La guerre de Suéde occaſionna ſa réconciliation avec le Monarque. Il mourut d'hydropiſie à Frédericksburg le 24. de Novembre, peu de tems après le mariage.

Rodolphe Roi de Hongrie élû Roi des Romains.

Quelque tems auparavant la diette convoquée pour l'élection d'un Roi des Romains, s'étoit tenuë à Ratisbonne. Tous les Electeurs, les Princes, & les députés des villes de l'Empire, s'y rendirent. Le choix tomba ſur Rodolphe Roi de Hongrie, fils aîné de l'Empereur Maximilien. Il étoit le dixiéme de ce nom depuis Rodolphe Comte de Hapsburg, qui mérita de faire entrer l'Empire dans cette famille. Ce Prince fut couronné ſelon la coutume le 27. d'Octobre avec l'applaudiſſement de toute la diette.

Jean-Baptiſte Concini de ſon côté termina enfin ſa négociation à la Cour de Vienne. Elle duroit depuis long-tems. Il s'agiſſoit de calmer l'eſprit de Maximilien. Quoique François fils de Côme de Medicis eût épouſé Jeanne d'Autriche, ſœur de l'Empereur, ce Prince étoit irrité de ce que Pie V. avoit accordé au pere & au fils le titre de Grand-Duc de Toſcane. Concini vint à bout de l'appaiſer: il obtint que ce titre ſeroit confirmé au Prince François, mais à condition qu'il le tiendroit de l'Empire; & l'Empereur lui en fit expédier le décret.

Suite de la guerre en France.

Et du ſiége de Livron.

Telle étoit la ſituation des affaires de Flandre & d'Allemagne. Cependant l'armée du Roi continuoit en France le ſiége de Livron. Les batteries recommencerent à tirer le premier de Janvier, & le feu dura juſqu'au ſept. En même tems on attacha le mineur à la tour de la Fontaine. Les aſſiégés contre-minerent, & rendirent par-là ces travaux inutiles. Les troupes du Roi ſe préparerent donc à un nouvel aſſaut; il ſe donna le lendemain dans trois endroits différens. Les Suiſſes-mêmes ſe laiſſerent perſuader par le Maréchal de Bellegarde; & contre leur coûtume, ils aſſaillirent la bréche, tandis que les vieilles bandes & les Piémontois faiſoient leur attaque d'un autre côté. On ſe battit de part & d'autre avec chaleur. Mais les aſſiégés avoient pour eux l'avantage du lieu; leurs coups tomboient

(1) M. de Thou dit *Oxus*, qu'on rend par *Oxe* ou Oſſy. D'autres l'appellent *Faxus* ou Faſſy.

HENRI III. 1575.

boient de haut en bas, & ils combattoient pour leur vie & leur liberté. Auſſi repouſſerent-ils les Royaliſtes. Les femmes elles-mêmes eurent part à cette victoire. Elles parurent ſur la brêche, précipitant les Suiſſes du haut des murailles à coup de pierres & d'épieux. Il y en eut même d'aſſez hardies pour prendre des arquebuſes & pour tirer.

Après cette diſgrace, l'armée reſta pendant deux jours dans l'inaction. Les aſſiégés profiterent de ce délai, & travaillerent nuit & jour avec une diligence incroyable à réparer leurs murailles. Leurs ſuccès commençoient même à leur faire mépriſer leurs ennemis. Ils le témoignerent par un ſpectacle qu'ils donnerent au camp du Roi. On vit une femme filant auſſi tranquillement ſur la brêche, que ſi la ville n'eût pas été aſſiégée. Enfin la nuit du onze un ſecours de cent hommes entra dans la place. Le lendemain Antoine Sigiſmond de Saint-Severin, Comte de Cajazzo, qui commandoit les Suiſſes, s'étant trop écarté du camp, donna dans un parti des troupes de Montbrun, & fut tué.

Les Proteſtans ſurprennent Aigues-mortes.

En même tems le Roi apprit à Avignon la nouvelle qu'Aigues-mortes avoit été ſurpris par les Proteſtans. L'entrepriſe s'exécuta de cette ſorte. Quelques bourgeois qu'on avoit chaſſés de la ville pour la Religion, s'étoient retirés à Lodeve qui tenoit pour le Duc de Damville. Ceux-ci de concert avec Saint-Chaumont Sieur de Saint-Romain, qui étoit à Nîmes à la tête de quelques braves, ſe rendent la nuit ſans bruit au pied des murailles d'Aigues-mortes, ſont un trou entre les deux portes de la ville, y jettent quelques ſacs de poudre, & y mettent le feu. La violence du coup fut ſi grande, qu'elle fit ſauter les deux portes. Par-là les ennemis entrerent dans la place, & s'en rendirent maîtres. Elle fut miſe au pillage. A peine la garniſon eut-elle le tems de ſe retirer dans la tour de Conſtance, une des plus fameuſes de ces cantons. Elle y tint deux jours, & ſe rendit à condition qu'on lui laiſſeroit la vie ſauve. Enſuite les Proteſtans prirent ſans réſiſtance la tour de la Charbonniere, qui n'eſt pas éloignée d'Aigues-mortes, & un autre fort bâti dans les Salines de Pequais.

Levée du ſiége de Livron.

Le Roi qui voyoit avec douleur que ſa préſence n'avançoit pas beaucoup ſes affaires en Languedoc, & qui depuis la mort du Cardinal de Lorraine ne penſoit qu'à preſſer ſon mariage avec la Princeſſe Loüiſe, ſe rendit lui-même au camp devant Livron. L'armée marqua à S. M. par ſes applaudiſſemens la joïe qu'elle reſſentoit de la poſſéder. Mais les aſſiégés la reçurent bien différemment, & d'une façon qui ne tenoit en rien de cet amour reſpectueux que la nation a pour ſes Princes. „ Aſſaſſins, (s'é-„ crioient-ils inſolemment du haut des murailles,) que venez-vous cher-„ cher ici? Eſt-ce encore pour nous ſurprendre dans nos lits & nous égor-„ ger, comme vous avez fait derniérement l'Amiral? Non, ce n'eſt point „ à des hommes ſans défenſe, c'eſt à des gens armés que vous avez affai-„ re, à des gens à qui vos perfidies paſſées ont appris à ſe tenir ſur leurs „ gardes. Montrez-vous, jeunes mignons, venez éprouver à vos dépens, „ s'il eſt auſſi aiſé que vous le penſez, de faire tête ſeulement à nos fem-„ mes." Ces inſultes réïtérées, ſans que les Officiers ſe miſſent en devoir de

de les arrêter, outrerent vivement le Roi. Il fit donner un quart d'écu d'or à chaque ſoldat. Enſuite voyant qu'on étoit encore auſſi peu avancé que le premier jour, & que ſon armée diminuoit à vûë d'œil par les maladies qui s'étoient miſes parmi les troupes Piémontoiſes, il leva le ſiége ſous prétexte d'aller ſe faire ſacrer à Rheims. Il fut encore attaqué dans ſa retraite. Les aſſiégés firent deux ou trois ſorties, & taillerent en piéces pluſieurs Suiſſes. Ils n'épargnerent pas même les malades qui étoient reſtés dans le camp. HENRI III. 1575.

On ne penſa plus enſuite qu'à ſéparer l'armée. On renvoya en Italie les troupes du Piémont qui étoient fort diminuées. Albert de Gondy Comte de Retz (1) eut ordre de paſſer en Provence avec quelques cornettes de Reîtres, & on donna à Jaques de Cruſſol Duc d'Uſez vingt-deux enſeignes de Suiſſes. Quoiqu'il n'eût pas encore abjuré la Religion prétenduë réformée, il avoit pris le parti du Roi par haine pour le Duc de Damville. Il entra heureuſement en Languedoc, lorſque la plûpart des petites places, étonnées des ſuccès du parti, ſe préparoient à ouvrir leurs portes à ce Duc. Son armée ſuſpendit quelque tems les progrès des ennemis; mais lui-même ne fit pas de grands exploits. Il reprit ſeulement quelques petites places des environs d'Uſez; entre autres S. Ferréol, d'où les Proteſtans incommodoient fort cette ville.

Peu de tems après le Duc de Damville eut ſa revanche, & ſurprit Alais. Cette ville eſt ſituée ſur le Gardon qui paſſe auſſi par Uſez. Tout ce qui réſiſta dans la place fut taillé en piéces. Le reſte ſe ſauva au château, attendant le ſecours du Duc d'Uſez. Il l'avoit promis; mais les Suiſſes à qui on devoit quelques montres, refuſerent de ſuivre. Le Duc ne parut point au terme qu'il avoit marqué; & la garniſon qui manquoit de tout, fut obligée de ſe rendre. Le château fut remis au Duc de Damville. Il le garda pendant long-tems; après quoi il paſſa une tranſaction avec Jean de Beaufort Vicomte d'Alais. En échange de cette ville le Duc lui céda S. Cierge, petite place en Auvergne, dont un certain Autremoine Bohier, homme d'une vanité ridicule, avoit autrefois fait une donation au Connétable de Montmorenci. *Progrès des Proteſtans en Languedoc.*

Après la priſe d'Alais, le parti rentra encore en poſſeſſion du Pouſſin, petite place ſur le Rhône, que le Prince Dauphin avoit réduite à l'obéïſſance du Roi quelque tems auparavant. Elle fut livrée par la garniſon-même, qui avoit commencé par tuer ſon Commandant, ſous prétexte qu'il détournoit l'argent du Roi à ſon profit. On perdit encore enſuite Bez ou Bais ſur Bais en Vivarais par la négligence du Gouverneur. Les Proteſtans s'en rendirent maîtres, auſſi bien que de toutes les places des environs, dont ils reſterent en poſſeſſion lors même que le Duc d'Uſez reprit la ville pour le Roi. Enfin la Meaulſe Gouverneur d'Annonai s'empara d'Andance; mais ceux de Lyon lui enleverent cette place peu de jours après. Lui-même y fut fait priſonnier & conduit à Lyon ſous bonne eſcorte.

Sur

(1) *Retz*, ou *Rais* ou *Raiz*, Terre en Bretagne, d'abord Baronie, enſuite Comté, enfin érigée en Duché. On prétend que c'eſt le *Raciaſium* de Ptolomée.

HENRI III. 1575.

Ligue des Catholiques politiques avec les Proteſtans.

Sur ces entrefaites il ſe tint une aſſemblée à Nîmes le 10. de Février. Là furent enfin dreſſés les articles du traité, que ceux des Catholiques, appellés communément les Mécontens ou Politiques, avoient faits avec les Proteſtans, ſous le nom d'union ou de ligue, & ſous les auſpices du Duc de Damville, qui n'y conſentit qu'à regret. Ce traité établiſſoit une nouvelle eſpéce de République compoſée de toutes ſes parties, & ſéparée du reſte de l'Etat, qui avoit ſes loix pour la Religion, le gouvernement civil, la juſtice, la diſcipline militaire, la liberté du commerce, la levée des impôts, & l'adminiſtration des finances. Il eſt certain que le ſouvenir affreux & encore tout frais de la S. Barthelemi ſembloit autoriſer une entrepriſe auſſi téméraire. Les gens de bon ſens ne pouvoient s'empêcher d'attribuer ces malheurs aux Miniſtres qui gouvernoient l'eſprit du Roi. Cependant il faut avoüer que jamais attentat ne fût d'un plus dangereux exemple ; je ne m'arréterai pas à en faire un plus long détail. Il ſeroit à ſouhaiter pour le repos de l'Etat, & même pour l'honneur de ceux que le malheur des tems engagea dans cette affaire, qu'on n'y eût jamais penſé. Le traité d'union fut ſigné par le Duc de Damville, pour les Catholiques ; & par le Vicomte de Paulin, & par de Lomaigne Baron de Terrides, au nom des Proteſtans.

En même tems, après la priſe de Luſignan, Jean la Haye travailloit encore à broüiller en Poitou. C'étoit un eſprit léger qui ne reſtoit jamais long-tems du même parti. Il ſe mit en tête de faire auſſi ſecrettement une ligue contre les Proteſtans. Cependant il étoit toujours en armes, négocioit tantôt avec le Duc de Montpenſier, tantôt avec de la Nouë, faiſoit parade de ſes forces ; & ne pouvant venir à bout de ſe rendre conſidérable à la Reine par ſes ſervices, il cherchoit du moins à s'en faire craindre. Par-là il devint de jour en jour plus ſuſpect aux deux partis, & à la Reine-même. Enfin le déſeſpoir lui fit former des projets qui étoient au-deſſus de ſes forces, & dont le ſuccès lui devint funeſte à lui-même.

Sacre & mariage du Roi à Rheims.

Déja le Roi, après avoir traverſé le Maconnois, la Bourgogne & partie de la Champagne, étoit arrivé à Rheims. Auparavant S. M. avoit dépêché en Lorraine, Louis Berenger du Gaſt. Depuis l'éloignement de Bellegarde ſon rival, il étoit devenu le premier favori du Prince. Il étoit chargé de traiter du mariage de S. M. & de Louiſe de Lorraine, avec le Duc * & Nicolas Comte de Vaudemont pere de la Princeſſe. Il fut ſuivi bientôt après de Philippe Hurault de Chiverny, qui avoit été Chancelier de Henri avant qu'il montât ſur le trône, & en qui ce Prince avoit beaucoup de confiance. Il avoit ordre de dreſſer les articles du contrat de mariage, & portoit à la Princeſſe le preſent de nôces, conſiſtant en pierreries de grand prix.

* Charles II. ou III. ſelon d'autres.

Peu de tems après arriverent à Rheims Charles Duc de Lorraine, la Ducheſſe Claude ſœur du Roi, le Comte de Vaudemont avec la Princeſſe Louiſe ſa fille, & Antoinette de Bourbon Doüairiére de Lorraine, âgée preſque de quatre-vingt ans. Les Seigneurs du Royaume s'y rendirent auſſi de toutes parts. Enfin le 15. de Février, dernier jour du carnaval, le Roi fut

ſacré

ſacré par le Cardinal de Guiſe; car le ſiége étoit alors vacant par la mort de ſon frere Charles, Cardinal de Lorraine. J'aſſiſtai à la cérémonie, & je me ſouviens que quelques curieux remarquerent qu'on n'y chanta point le Te Deum, quoique ce ſoit la coûtume. Cet oubli parut d'un mauvais augure; comme ſi le ciel eût voulu marquer par-là, que la joie que ce Sacre cauſoit dans l'Etat, ne devoit pas être de longue durée. Les nôces ſe firent le lendemain. Ces deux jours la Meſſe ne put ſe dire que ſur le ſoir, contre l'uſage de l'Egliſe, parce que le Roi étoit occupé toute la journée à arranger des pierreries, & à ajuſter ſes habillemens, ou ceux de ſa nouvelle épouſe. On frémiſſoit déja de voir ce Prince, qui en toute autre occaſion pouſſoit la Religion juſqu'au ſcrupule, faire ſi peu de cas des loix les plus reſpectables, & donner ſi ouvertement dans le luxe & dans la molleſſe. HENRI III. 1575.

Au milieu des fêtes & des réjouïſſances dont ces nôces furent accompagnées, on apprit que la garniſon de Mets étoit prête d'en venir aux mains avec les bourgeois. Les troupes qu'on n'avoit point payées depuis pluſieurs mois, avoient commencé par être à charge à leurs hôtes; enſuite elles avoient pouſſé l'inſolence au point qu'elles étoient devenuës inſupportables aux habitans. La Cour reçut cette nouvelle, ſans s'en mettre nullement en peine. Cette indifférence excita l'indignation de Chriſtophle de Thou premier Préſident du Parlement de Paris, qui ſe trouvoit alors à Rheims. Il repréſenta avec une fermeté & une vivacité admirables, que ſur ces ſommes immenſes qu'on répandoit chaque jour en fêtes & en ſpectacles ſuperflus, on devoit faire quelques épargnes pour ſubvenir à des néceſſités auſſi preſſantes. Mais ſes remontrances ne ſervirent qu'à le faire regarder comme un homme du vieux tems, & à le rendre ridicule. Les Courtiſans ne penſoient plus qu'à ménager leurs intérêts ſous un Prince mou & prodigue; & le bien de l'Etat étoit le premier oublié. Le repentir ſuivit, mais trop tard. S. M. viſita S. Marcou, & tous les autres lieux conſacrés par la piété & la dévotion des Rois ſes prédéceſſeurs; & elle vint enſuite faire ſon entrée à Paris.

A peine la Cour étoit-elle de retour dans la Capitale, qu'on vît arriver de la part du Prince de Condé, Jean de la Fin Sieur de Beauvoir la Nocle, Guillaume Douet Sieur d'Arenes, & Duchelar, le Sieur de Clauſonne député du Duc de Damville, François de Pons Baron de Mirembeau, des Beſſons, des Maréts, des Priſes, envoyés par la province de Guyenne, & le Maire de la Rochelle. Le Roi leur avoit permis d'aller trouver le Prince de Condé à Bâle, pour conférer avec lui ſur les moyens de faire la paix. Après avoir reçu ſes inſtructions, ils étoient partis de Bâle le vingtiéme de Mars, & arriverent à la Cour le 6. Avril. Quatre jours après S. M. leur donna audience. Elle étoit aſſiſtée de la Reine, du Duc d'Alençon, du Roi de Navarre, du Cardinal de Bourbon, du Duc de Montpenſier, du Prince Dauphin, du Chancelier de Birague, du Comte de Retz, qui n'étoit pas encore parti pour la Provence, de Jean de Morvilliers, de Paul de Foix, de Sébaſtien de l'Aubeſpine Evêque de Limoges, de Hurault de Chiverny, de Pompone de Bellievre, & de René de Villequier. Députés des Proteſtans à la Cour.

HENRI III. 1575.

Le Sieur d'Arenes portoit la parole pour tous les députés. Il fit un long diſcours, où après avoir expoſé au Roi la diſpoſition où étoit le Prince & tout ſon parti, de rendre à S. M. toute ſorte d'obéïſſance, il ajoûta, qu'ils la ſupplioient ſeulement de pourvoir d'une façon convenable à la liberté de conſcience, à leur honneur, & à la tranquillité publique. Le Roi répondit avec bonté : que ſon premier deſſein en montant ſur le trône, avoit été de n'avoir pour ſes peuples que des entrailles de charité, & de traiter les Proteſtans en particulier avec la même équité que le reſte de ſes ſujets ; pourvû qu'il les trouvât auſſi ſoumis & auſſi fidèles en effet, qu'ils affectoient de le paroître. Enſuite on fit paſſer les députés dans l'antichambre. Bernard de Fizes un des quatre Secretaires d'État lut le cahier qu'ils avoient préſenté à S. M. On trouva qu'ils y faiſoient pluſieurs demandes au ſujet de l'exercice de leur Religion, de l'adminiſtration de la juſtice, des emplois publics, & des autres ſûretés qu'ils exigeoient, & elles parurent ſi exorbitantes, qu'on crût ne pouvoir les leur accorder.

Succès de cette négociation.

On fit rentrer les députés ; le Roi leur parla très-vivement, & leur dit que leurs actions ne répondoient en aucune ſorte à leurs diſcours. Il s'arrêta particuliérement au premier article, par lequel ils demandoient que dans tout le Royaume ſans exception, & ſur-tout à Mets, Toul, & Verdun, dans le marquiſat de Saluces, la principauté de Dombes, & le Duché de Bar, il leur fût permis de s'aſſembler même au ſon de la cloche, de chanter les Pſeaumes en langue vulgaire dans les cabarets & les priſons ; d'adminiſtrer les Sacremens ſelon leurs uſages ; d'enterrer leurs morts en plein jour ; de tenir des conſiſtoires & des aſſemblées pour le maintien de la diſcipline ; & de convoquer des ſynodes. D'Arenes tâcha d'adoucir cet article ; & l'affaire fut remiſe au jour ſuivant.

Le Conſeil ſe raſſembla le lendemain, & de Morvilliers y préſida. Pour le Chancelier & le Comte de Retz, les députés les récuſerent comme ſuſpects, au nom du Prince & du parti. L'examen & la diſcuſſion du premier article & des ſuivans, au nombre de quatre-vingt dix, cauſerent de grands débats. Les députés demandoient encore qu'on informât des auteurs de la S. Barthelemi, & de ceux qui avoient conſeillé au feu Roi & à la Reine mere une action ſi déteſtable, dont toute l'horreur, diſoient-ils, ne pouvoit tomber ſur leurs Majeſtés ; qu'on en fît une punition exemplaire. Cette propoſition révolta extrêmement les Courtiſans & les Miniſtres, & les indiſpoſa abſolument pour la paix.

Sur ces entrefaites, arriverent les Ambaſſadeurs, tant des cinq petits Cantons Catholiques, que des Proteſtans. Ils venoient complimenter S. M. ſur ſon avénement à la Couronne ; & ils l'exhorterent fortement à donner la paix à ſes ſujets. La Reine Eliſabeth preſſoit auſſi vivement le Roi ſur cet article, par ſes lettres & par ſon Ambaſſadeur. Le Duc de Savoye, qui depuis la reſtitution de Pignerol & de Savillan, paroiſſoit aſſez affectionné à la France, quoique dans la ſuite il changeât avec la fortune, donna ordre à ſes Envoyés de faire les mêmes inſtances auprès de S. M. Enfin au bout de quinze jours paſſés en conteſtations, le Roi fit ſça-

Digitized by Google

ſçavoir aux Proteſtans par la bouche de de Fizes, que ſon intention étoit de ſatisfaire à leurs demandes, mais d'une manière convenable, dont il vouloit qu'on le laiſſât maître ; ajoûtant qu'ils devoient être contens de ce qu'il leur marquoit que c'étoit ſon intention. Les députés firent cependant inſtance pour obtenir quelques aſſûrances plus ſolides de la bonne volonté de S. M. Alors de Fizes leur montra un écrit & leur dit, que le Roi avoit réſolu de donner aux Proteſtans huit villes de ſûreté en Languedoc, ſix en Guyenne, en y comprenant la Rochelle & Montauban, & deux en Dauphiné : que dans toutes ces villes on leur permettroit l'exercice libre de leur Religion, pourvû qu'ils remiſſent à S. M. les autres places, dont ils ſe trouvoient en poſſeſſion, dans le même état où elles étoient avant la derniére guerre : qu'outre les ſeize charges de Conſeillers que S. M. avoit créées pour eux, elle leur en accorderoit encore quatre nouvelles : qu'ils auroient pareil nombre de charges à Montpellier ; & que dans quelque Parlement du Royaume que ce fût, ils pourroient récuſer quatre Conſeillers ſans être obligés d'en apporter de raiſon. Les députés demanderent qu'on leur donnât ces articles par écrit, afin d'en délibérer ; & on le leur refuſa. HENRI III. 1575.

A ce défaut les députés repréſenterent, que ſur le peu qu'ils avoient retenu des propoſitions qu'on leur avoit faites, ils ne voyoient pas que le Prince de Condé & le parti puſſent être contens. On leur preſenta donc le lendemain un nouvel écrit, par lequel S. M. déclaroit : que ſon intention & ſa volonté étoient, que les Proteſtans puſſent vivre librement & ſûrement dans quelque endroit du Royaume que ce fût, ſans qu'on pût les moleſter ou les inquiéter au ſujet de la Religion, pourvû qu'ils ſe tinſſent dans les bornes preſcrites par les Edits : qu'ils auroient la liberté de s'aſſembler dans toutes les places dont ils ſeroient les maîtres, à l'exception de Montpellier, de Caſtres, d'Aigues-mortes, & de Beaucaire : que les Seigneurs qui avoient haute Juſtice, jouïroient du même privilége ; & que ceux qui n'avoient que moyenne ou baſſe Juſtice, pourroient ſeulement s'aſſembler avec leur famille, pourvû que ce ne fût ni dans les villes, ni dans les fauxbourgs ; mais à dix lieuës autour de Paris, ni plus proche de la Cour que de deux lieuës.

Ces nouvelles propoſitions ne ſatisfirent pas encore les députés ; ils demanderent du tems pour délibérer & pour conſulter le parti. On le leur accorda ; & S. M. leur permit d'aller rendre compte de ce qui s'étoit paſſé, à ceux qui les avoient envoyés. On retint ſeulement à la Cour les Sieurs d'Arenes & de Beauvoir, afin que la négociation ne parût pas abſolument rompuë, & pour qu'on pût ſe flatter encore de quelque ombre d'eſpérance de paix. Telle étoit la ſituation des affaires à la mi-Mai.

Quelque tems après la Reine Eliſabeth veuve de Charles IX. prit congé du Roi, & repaſſa en Allemagne, où elle ſe retira auprès de l'Empereur ſon pere. C'étoit une Princeſſe qui toute jeune qu'elle étoit, avoit toute la vertu des anciens tems. Comme elle avoit toujours conſervé les ſentimens que ſa naiſſance lui avoit inſpirés, le luxe de notre Cour n'eut aucun charme pour elle. Les mœurs Allemandes étoient plus de ſon goût.

La Reine Eliſabeth, veuve de Charles IX. repaſſe en Allemagne.

HENRI III. 1575. goût. D'ailleurs elle se voyoit depuis la mort du Roi son époux, confonduë avec le reste de la Cour; c'étoit un trop grand desagrément pour elle. Elle commit en partant le soin de ses affaires à Auger de Ghislin Seigneur de Busbecq, dont nous avons déja fait mention, & dont nous ne sçaurions parler trop souvent. Tant que vécut Elisabeth, il resta en France; à sa mort, soit que le climat lui parût agréable, soit qu'il fût charmé de nos mœurs, il acheta des terres dans le Royaume & s'y fixa (1). Les malheurs dont l'Etat fut affligé dans la suite, l'obligerent d'abandonner sa nouvelle patrie, & il se disposoit à regret à son départ, lorsque la mort l'enleva.

Elisabeth laissa en France une fille de deux ans, qui mourut peu de tems après. Elle avoit eu pour son doüaire de grandes terres dans le Bourbonnois & le Forez. Par respect pour la mémoire du Roi son époux, qui avoit fort élevé la maison de Gondy, elle choisit Pierre de Gondy Evêque de Paris, pour lui en confier l'administration, avec quelques autres personnes d'une probité reconnuë. Une chose qu'elle leur recommanda sur-tout, ce fut de ne point vendre les emplois publics, particuliérement les charges de Magistrature; & de n'y nommer que des gens capables, d'une probité non suspecte. Sa volonté fut exécutée fidélement. Bel exemple; qui ne sera guères imité, depuis que l'avarice de ceux qui gouvernent, a introduit parmi nous la malheureuse coutume de faire un honteux trafic des charges.

Cepen-

(1) BUSBEC (Auger Gislen) Rem. (H). M. de Thou ne devoit pas oublierque Busbec étoit Ambassadeur de l'Empereur à la Cour de France. Il a fait tout ce qu'il falloit pour que ses lecteurs s'imaginassent que Busbec n'y avoit eu autre caractere, que celui d'Agent de la veuve de Charles IX.

Il acheta des terres en France, & sembloit vouloir s'y fixer. C'est M. de Thou qui me l'apprend: je rapporterai le passage tout entier, parce qu'il confirme ce que j'observois tantôt; savoir qu'il ne tient pas à M. de Thou que nous n'ignorions absolument le caractere que Busbec avoit en France de la part de Sa Majesté Imperiale. Il y a d'ailleurs dans ce passage je ne sai quoi qui pourroit surprendre les lecteurs. *Elisabetha Caroli uxor vidua --- in Germaniam ad Maximilianum patrem se contulit, relicto in Gallia qui res suas procuraret, Augerio Gisleno Busbequio qui toto vitæ Elisabethæ tempore in Gallia mansit, & post mortem ejus, sive loci commoditate, sive ingeniorum amœnitate captus, comparatis apud nos prædiis larem fixit, donec bis calamitosis ultimis temporibus cum novam patriam deserere cogeretur, cum ægre se itineri accingentem mors oppressit.* On concluroit de là naturellement: I. Qu'apres la mort de la veuve de Charles IX. rien ne retint le Sieur de Busbec en France que les agrémens qu'il y trouvoit: II. Qu'il se passa beaucoup de tems depuis la mort de cette Reine jusques au départ de son Résident; car acheter des terres dans un païs, & y fixer sa demeure jusques à ce que la derniere des sept à huit guerres civiles vous en chasse, sont des choses qui signifient plus de sept ou huit mois. Cependant voila tout le séjour de cet honnête homme, depuis la mort de la Reine sa maîtresse. Je n'en veux point d'autre témoin que M. de Thou. Il dit que cette Reine mourut sur la fin du mois de Janvier 1592, & que Busbec décéda vers la fin du mois d'Octobre de la même année. En cet endroit-là, l'Historien ne donne pour cause du départ que la mort d'Elisabeth. *Cum vero ille (Busbequius) post principis bene de se meritæ obitum in Belgium, hoc est, in patriam cum tota familia remeaturus ad iter se accinxisset.* P. BAYLE. Ceci se rapporte au Tom. VIII. Liv. CIV. où il est encore fait mention de *Busbecq*.

Digitized by Google

HENRI III. 1575.

Cependant les troubles continuoient en Guyenne. Henri de la Tour Vicomte de Turenne fils d'Eléonore ſœur du Duc de Damville, s'étoit déclaré pour les Proteſtans; & ils ſurprirent Périgueux ſur la riviére de l'Iſle, & Brive-la-Gaillarde, avec Uſerche en Limouſin. Montferrand Baron de Langoiran conduiſit l'entrepriſe ſur Périgueux. Il étoit ſorti de Bergerac ſur la fin de Juin à la téte d'une troupe de braves. Quelques ſoldats déguiſés en payſans ſe gliſſerent dans la ville un jour de marché, à la faveur des intelligences que le Baron y avoit pratiquées. Ils s'emparerent d'une des portes, & à un certain ſignal ils introduiſirent leurs gens dans la place. On fit main baſſe ſur tout ce qui ôſa réſiſter. La ville fut emportée, & miſe au pillage. Les Prêtres-mêmes & les Egliſes ne furent pas à couvert de l'avarice & de l'inſolence du ſoldat.

Suite de la guerre en France.

Perigueux ſurpris par les Proteſtans.

D'un autre côté Jean la Haye, qui venoit d'obtenir de la Cour l'abolition de tout le paſſé, recommença à broüiller en Poitou. Un de ſes projets fut, de ſurprendre en même tems Poitiers, Fontenay-le-Comte, & Parthenay. Voici l'arrangement qu'il avoit pris. Le jour fixé pour l'exécution de ſon entrepriſe ſur Poitiers, étoit le Dimanche de la Paſſion. Ce jour-là des ſoldats, qu'il prétendoit introduire auparavant dans la place, déguiſés en pelerins, devoient prendre le moment qu'on ſeroit au ſermon dans l'Egliſe des Dominicains, pour mettre l'allarme dans la ville, de concert avec ceux des bourgeois qui etoient du complot, & pour ſoulever les Catholiques contre les Proteſtans. Dans le tumulte ces mêmes ſoldats avoient ordre de s'aſſûrer d'une des portes. Par-là des troupes, qui n'attendroient que ce moment, entreroient dans la place, & iroient tout de ſuite s'emparer du château d'autant plus aiſément, que la populace ſeroit alors occupée au pillage. Pour Fontenay, il avoit réſolu d'y faire entrer des troupes par des ſouterrains, où l'on avoit pratiqué une ſortie dans le foſſé. Ces ſoldats joints à ceux que la Haye avoit gagnés dans la place, devoient égorger le reſte de la garniſon, & ſe rendre maîtres de la ville. Mais le complot fut découvert. Quelques-uns de ces conjurés dans Fontenay-le-Comte avoüerent tout, & furent exécutés trois jours après.

Nouvelles entrepriſes d'un nommé la Haye.

Ce mauvais ſuccès ne découragea point la Haye, & ne le rendit pas plus ſage. Il commença par écrire à Jean le Jay Boiſſeguin Gouverneur de Poitiers, à Philippe de Château-briand des Rochesbaritaut Gouverneur de Fontenay-le-Comte, & même au Comte du Lude Gouverneur de la province. Par ſes lettres il ſe juſtifioit de ces entrepriſes, qu'on lui imputoit, comme d'autant de calomnies inventées, diſoit-il, par ſes ennemis, pour le noircir dans leur eſprit: il prétendoit que ſes anciens ſervices devoient le mettre à couvert du reſſentiment que ſa conduite auroit pû faire naître depuis; enfin il les prioit de ne point ajoûter foi à ce qu'on publioit à ſon préjudice; de le regarder comme un fidèle ſujet du Roi, & un bon citoyen affectionné au bien de ſa patrie.

De-là ſur l'aſſûrance que lui donnerent ſes amis, qu'il ne riſqueroit rien à venir à la Cour, il ſe rend à Paris; obtient de la Reine une audience particuliére; & ſur l'accuſation intentée contre lui, il répond qu'il n'a nul-

le

HENRI III. 1575. le part à l'entrepriſe ſur Fontenay-le-Comte. Pour Poitiers, il avoüe qu'il a penſé à s'en rendre maître, & prétend juſtifier cette action. Il repréſente à la Reine, que ſon unique but, en s'emparant de cette ville, étoit de réduire les Magiſtrats, qui favoriſoient le parti Proteſtant; que cependant il auroit affecté de paroître oppoſé à la Cour, afin de gagner les Réformés, & de s'inſinuer dans leur confiance; que par-là il auroit pû parvenir avec le tems à exciter les mêmes mouvemens dans la Rochelle, & à réduire enfin cette ville à l'obéïſſance de S. M.

Il n'y avoit perſonne de bon ſens, qui ne reconnût d'abord le peu de ſolidité, & même l'abſurdité d'un ſemblable projet. Mais la Reine avoit des vûës extraordinaires. Ainſi ſans ſe confier abſolument à la Haye, elle le regarda comme un homme capable de ſervir ſes deſſeins hardis. Elle tira de lui en particulier toutes les paroles qu'elle voulut, & le congédia avec honneur.

La Haye revint plus fier & plus entreprenant que jamais. Honoré de la faveur de S. M. qu'il ſçavoit encore faire valoir, il s'en ſervit pour intimider ſes ennemis, & pour augmenter la confiance de ſon parti. Il ſembloit qu'il n'entreprît rien, que par un ordre ſecret de la Cour. Ainſi il ne balança pas à reprendre ſon premier deſſein ſur Poitiers. La vengeance y avoit autant de part que l'ambition. Il réſolut donc de ſe ſervir pour cela de pluſieurs charettes chargées de paille; d'y faire cacher un certain nombre d'Arquebuſiers & de Piquiers; d'introduire ces charettes dans la ville, & de les diſperſer dans les places & les lieux de défenſe. Elles devoient être ſuivies de deux cens hommes d'élite, qui avoient ordre de s'arrêter au faubourg Saint-Sornin, prêts d'entrer dans la place par la porte de Saint-Cyprien, qu'on tenoit ouverte alors, parce que le pont Joubert étoit rompu. De crainte même que dans le tumulte on ne s'aviſât de la fermer, on étoit convenu que l'eſſieu de deux charettes ſe romproit ſous la herſe. En même tems ſix bourgeois, qui étoient du complot, devoient à un certain ſignal mettre le feu à la ville dans ſix endroits différens & fort éloignés. Les maiſons n'étoient bâties que de bois & de terre, & ne pouvoient manquer par conſéquent de prendre feu aiſément. Alors, tandis que les habitans ſeroient occupés à éteindre l'incendie, les troupes cachées dans les charettes, & celles qui attendroient hors de la ville, jointes à ceux des bourgeois u'on avoit gagnés, avoient ordre de ſe mettre ſous les armes, & de faire main baſſe ſur tout ce qui ſe preſenteroit.

Ce projet avoit été communiqué au Capitaine Baſtardin Sergent-major du régiment des vieilles bandes de feu Briſſac de Coſſé. Il s'étoit engagé au ſecret; mais comme la ville devoit être miſe au pillage, il eut la ſimplicité d'avertir un de ſes amis de mettre en ſûreté ce qu'il pouvoit avoir de plus précieux. L'avis fit naître quelques ſoupçons à cet ami. Il preſſa le Capitaine; & il le pria tant, qu'il lui tira ſon ſecret. Mais il ne fut pas auſſi reconnoiſſant que Baſtardin avoit paru affectionné. Réſolu de ſauver ſa patrie aux dépens d'un particulier, il va informer le Magiſtrat de ce qui ſe paſſe. Le Capitaine eſt arrêté; il découvre tout le plan de la conjura-

juration; déclare que c'eſt à la ſollicitation de la Haye, qu'il y eſt entré; & eſt conduit à la mort. Enſuite on fait le procès à la Haye; & le 16. de Juillet il eſt condamné comme criminel de Leze-Majeſté. Ce coup ne fut pas capable de l'épouvanter. Il avoit pluſieurs amis dans la ville, qui le preſſerent de ſe mettre en ſûreté. Mais il mépriſa leurs avis. Soit qu'il crût par-là perſuader ſon innocence, ſoit qu'il voulût encore braver ſes ennemis, il reſta tranquillement dans ſa maiſon de la Bégaudiére, qui n'étoit qu'à une lieuë de Poitiers, & qui n'avoit, ni tours, ni foſſé pour la défendre. HENRI III. 1575.

Joſeph Doineau de Sainte-Souline étoit alors dans Poitiers: il étoit ennemi mortel de la Haye, & il mit tout en uſage pour ſoulever les bourgeois & les engager à aller l'aſſiéger dans ſa maiſon; mais ce fut inutilement. La crainte retenoit les uns; d'autres étoient encore dans le doute. Il n'étoit pas certain que la Haye n'eût pas des ordres ſecrets d'agir. Enfin Sainte-Souline fut obligé d'écrire à la Reine. Il lui manda, que pour ſauver la ville, & la mettre à couvert du danger preſſant qui la menaçoit, il étoit abſolument néceſſaire de perdre la Haye; qu'il falloit pour cela que S. M. envoyât de la part du Roi un homme ſûr, capable par ſa préſence de lever tous les doutes, que la fauſſe confiance de la Haye avoit fait naître, puiſque la plûpart ne pouvoient s'imaginer qu'il eût rien entrepris ſans ordre.

Bourricq fut chargé de cette commiſſion. C'étoit un homme de tête, capable d'un coup de main, qui avoit autrefois ſervi ſous de Briſſac dans les guerres de Piémont, & qui étoit alors Maréchal des Logis du Roi. On lui donna des lettres de créance pour Boiſſeguin, Maire de la ville, & les Echevins. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, Sainte-Souline, de concert avec eux, aſſembla ſecrettement trois cens ſoixante chevaux; partit la nuit, & alla inveſtir la Bégaudiére. Ce fut alors que la Haye reconnut le précipice où ſa témérité l'avoit conduit. Il étoit trop tard de chercher à l'éviter. Du moins eut-il aſſez de cœur & de preſence d'eſprit pour ſe dérober aux outrages de ſes ennemis, en évitant de tomber vif entre leurs mains. Il s'expoſa généreuſement aux coups, & fut tué. Après ſa mort on pilla ſa maiſon, & ſon cadavre fut apporté à Poitiers, où ſa ſentence s'exécuta. Il fut écartelé, ſa tête plantée ſur la porte de Saint-Cyprien, & les autres parties du corps penduës à différens gibets hors de la ville. Fin tragique de la Haye.

Cependant Jean d'Eſcars de la Vauguyon & Loüis de Genouïllac de Vaillac ſe voyant à la tête des Reîtres, dont le Duc de Montpenſier leur avoit remis le commandement, en quittant la province après la priſe de Luſignan, étoient entrés en Saintonge. Ce voiſinage incommodoit fort les Proteſtans, dont les places ne pouvoient plus avoir aucune communication entre elles. Entre Pons & la Rochelle eſt un château très-fort par ſa ſituation: on l'appelle Saint-Jean de l'Angle. Il y avoit quelque tems que Philippe de Voluire de Ruffec l'avoit enlevé aux Réformés, & de-là il faiſoit des courſes continuelles dans tous les environs. La crainte plûtôt que la force rendit ce château aux Proteſtans. Il ſe répandit un bruit que de la Noüe avoit fait embarquer de l'artillerie à Broüage, réſolu d'em-

HENRI III. 1575. porter la place, & de ne faire aucun quartier à la garniſon. Celui qui commandoit pour le Sieur de Ruffec, ſentant que ſa conſcience lui reprochoit bien des violences, que ſes ſoldats avoient exercées impunément, ſe laiſſa aiſément tromper par ceux qu'il avoit envoyés à la découverte. La frayeur le ſaiſit, & il abandonna la place.

Ce ſuccès encouragea de la Noüe à ſe mettre en campagne. Il ſe rendit à Pons, où il fit la revûë de ſes troupes, qui ſe trouverent monter à huit cens hommes, tant Cavalerie, qu'Infanterie. De-là il détacha Lancelot Voiſin Sieur de la Popeliniére, & le ſuivit à la tête de ſa petite armée. Au bruit de ſa marche Tonnay-Boutonne, qui n'avoit pour toute défenſe qu'un foſſé, fut abandonné, par ceux qui le gardoient, pendant un orage violent qui ſurvint. La Popeliniére s'y logea; mais la crainte d'y être attaqué par les Royaliſtes l'en fit ſortir auſſi-tôt. Les armées étoient donc en marche des deux côtés, & on étoit ſur le point d'en venir aux mains, lorſque le Roi, ennuyé des fraix inutiles que ces troupes étrangeres lui coûtoient, & des ravages quelles faiſoient dans ces provinces, les rappella; & peu de tems après il les congédia abſolument.

Aſſemblée des Proteſtans à St. Ivon. Vers ce tems-là les députés des Proteſtans revinrent de la Cour à la Rochelle. Auſſi-tôt on s'aſſembla à St. Ivon, où les députés firent le rapport de ce qui s'étoit paſſé, & expoſerent les intentions de S. M. Là-deſſus les ſentimens furent fort partagés. Les uns plus portés à la paix, vouloient qu'elle fût préférable à la guerre la plus juſte. Le plus grand nombre penſoit autrement. Ils avoüoient que la paix n'étoit que trop à déſirer; mais ils vouloient une paix ſolide. Ils repréſentoient: que toutes ces négociations, qui ſembloient promettre quelque ſuccès, n'étoient qu'un jeu pour les endormir, pour ſuſpendre tous leurs projets, & les accabler lorſqu'ils s'y attendroient le moins: qu'ils l'avoient déja pluſieurs fois éprouvé à leurs dépens: que dans le fond le Roi ne penſoit à rien moins qu'à pacifier le Royaume: qu'il l'avoit montré dès le premier pas qu'il avoit fait ſur le trône: que dés-lors il avoit prouvé par des effets, bien plus efficacement que par des paroles, qu'il préféroit la guerre à une paix, que des Miniſtres corrompus lui diſoient ne pouvoir être que honteuſe: qu'on n'avoit point eu d'autre but dans les Edits publiés à Lyon l'année précédente: que ces armées envoyées en Dauphiné & en Languedoc, le voyage même d'Avignon, marquoient aſſez la diſpoſition de la Cour: qu'il étoit par conſéquent de leur intérêt de ne point deſarmer, qu'on n'eût pris des meſures capables, non pas de les amuſer pour le preſent, mais de les raſſûrer ſur l'avenir: qu'autrement on pourroit un jour leur reprocher, que tant de coups portés ne les euſſent pas rendus plus ſages, & qu'après avoir été ſi ſouvent trompés, ils fuſſent encore aſſez crédules pour donner dans le même piége.

Cette diverſité de ſentimens mettoit déja la diviſion parmi les bourgeois, lorſque le ſage de la Noüe arriva fort à propos, accompagné de René de Rohan de Frontenay. Il ſe rendit à l'aſſemblée. Là, après avoir loüé les bonnes intentions de S. M. & proteſté de la diſpoſition où il étoit lui-même de préférer toujours la paix à la guerre, il avertit les Ro-

Rochelois de ne rien précipiter dans cette affaire. Il leur repréſenta: qu'après tant d'Edits violés, on devoit commencer par raſſûrer ſolidement les Proteſtans ſur l'avenir: que S. M. avoit déja eu auparavant la bonté de lui écrire, pour l'inviter à ſe rendre à la Cour: qu'il s'en étoit excuſé, parce qu'il ſe feroit fait ſcrupule de laiſſer la province ſans chef dans les circonſtances preſentes: que l'affaire dont il s'agiſſoit, regardoit la cauſe commune: qu'il étoit donc à propos de ne rien faire de ſon chef, & de conſulter les députés des autres provinces, avant que de prendre aucun parti: qu'en attendant on ne devoit parler de paix que ſobrement; de peur qu'à force de la ſouhaiter, on ne ſe jettât imprudemment malgré ſoi dans une guerre, dont il ſeroit enſuite difficile de ſe tirer. Ces réflexions calmerent les eſprits pour un tems; mais il fut aiſé de voir dès-lors des ſemences de diviſion dans cette ville, où les habitans penſoient d'ailleurs tous de même. HENRI III. 1575.

On ſçut à la Cour ce qui s'étoit paſſé à la Rochelle, & auſſi-tôt le Roi, de l'avis de la Reine mere, envoya René de Tournemine de la Hunauldaye, Seigneur Breton. Il avoit ordre d'aſſûrer en particulier les Rochelois des bonnes intentions de S. M. pour eux; de les exhorter à traiter ſéparément, ſans confondre leurs intérêts avec le reſte du parti, où on avoit pris les armes, moins pour la Religion, que pour ſes propres avantages; & à donner aux autres cet exemple de ſoumiſſion.

Les Rochelois répondirent: qu'ils étoient ſenſibles au dernier point à l'honneur que S. M. leur faiſoit, de leur députer un Seigneur auſſi illuſtre: qu'ils lui étoient obligés en particulier de la part qu'il avoit toujours priſe à leurs intérêts, & des marques qu'il vouloit bien encore leur en donner: qu'au reſte il s'agiſſoit de la cauſe commune: que par conſéquent ils ne pouvoient entendre à aucunes propoſitions, ſi on n'y appelloit leurs alliés: qu'en tout le reſte ils tâcheroient de faire connoître à S. M. combien ils étoient reconnoiſſans de la grace qu'elle leur faiſoit: & qu'ils étoient prêts, non ſeulement de lui obéir, mais de contribuer encore par leurs conſeils & leur exemple à ramener les autres dans le devoir. De Tournemine fut congédié avec cette réponſe. Les Rochelois demanderent du tems; & on nomma des députés pour envoyer au Duc de Damville. Ils prirent la route du Languedoc le 15. de Juin.

Guerre en Poitou & en Saintonge.

De la Noüe cependant fit une entrepriſe ſur Niort; mais elle ne lui réüſſit pas: & il fut même obligé en ſe retirant d'abandonner les échelles qu'il avoit déja fait appliquer à la muraille. De Tournemine étoit encore à la Rochelle, lorſque cet évenement arriva. Il s'en plaignit comme d'un attentat inexcuſable dans un tems où on traitoit actuellement de la paix. Cela n'empêcha pourtant pas qu'avant ſon départ on ne jettât quelques propoſitions d'une tréve de trois mois pour la Saintonge, l'Angoumois, & le Poitou. Ce fut à l'occaſion de Benon, château ſitué à quatre lieuës de la Rochelle, appartenant à la maiſon de la Tremouille, qui étoit à demi ruiné, & que les Royaliſtes avoient relevé. La Perriére tenoit dans ce poſte avec cinquante hommes de garniſon; & de-là il incommodoit fort les Rochelois par ſes courſes continuelles.

HENRI III. 1575.

On ne put convenir d'une tréve; ainſi de la Nouë marcha de ce côté-là. Il s'étoit fait précéder par la Popeliniére à la tête de cinquante ſoldats; le faubourg fut emporté. Enſuite on pointa deux piéces de canon contre le château. Comme les fortifications n'étoient que de terre, elles furent bien-tôt ruinées; & la Perriére, après avoir obtenu la vie ſauve pour lui & ſa garniſon, rendit la place. On y fit entrer le Capitaine Meſny avec quelques troupes; mais il ne la garda pas long-tems. Les Catholiques prirent le moment qu'il étoit abſent, pour corrompre quelques ſoldats. Ceux-ci introduiſirent dans le château des Bruyéres Gouverneur de Marans; & ceux qui voulurent ſe mettre en défenſe, furent paſſés au fil de l'épée. Ainſi les Rochelois ne profiterent pas long-tems de l'avantage qu'ils s'étoient promis de la priſe de cette place.

Entrepriſe des Proteſtans ſur le Mont S. Michel.

En même tems, à l'extrémité de la Normandie, le Mont S. Michel, appellé communément Mont S. Michel au péril de la mer, pour le diſtinguer de Saint-Michel en l'Herm, qui eſt proche de la Rochelle, penſa être ſurpris par les Réformés. Le chef de cette entrepriſe fut du Touchet Gentilhomme du voiſinage. Il avoit trouvé moyen d'introduire dans le bourg, & dans le château, où eſt l'Abbaye, quelques ſoldats déguiſés en pelerins. Ceux-ci commencerent par maſſacrer le Prêtre qui leur avoit dit la Meſſe: enſuite ils s'aſſûrerent de Percontaut Gouverneur de la place; & ils alloient être renforcés par de nouvelles troupes, quand Vic Lieutenant du Maréchal de Matignon accourut au ſecours. On coupa la communication du bourg avec le château; & les Proteſtans furent obligés de ſe rendre, à condition qu'on leur laiſſeroit la vie ſauve. Au bruit de cet accident, Matignon s'étoit déja rendu à Avranches. Il ne paſſa pas plus loin, lorſqu'il ſçut que la place avoit été repriſe; mais quelques ſoldats de du Touchet étant tombés entre ſes mains, il les fit tous pendre.

D'un autre côté le Comte du Lude, qui commandoit en Poitou ſous le Roi de Navarre, Gouverneur de Guyenne, raſſembloit des troupes de toutes parts. Son deſſein étoit de reſſerrer les Proteſtans dans leurs places; de faire faire la moiſſon, ou de gâter les bleds qu'on ne pourroit recueillir; de ſe rendre maître de la vendange; d'empêcher les ennemis de profiter des ſalines, qui ſont fort abondantes en ce païs-là; & d'obliger les villes rebelles à ſe rendre, en leur coupant les vivres. Il avoit ſept compagnies de Cavalerie, & vingt-deux enſeignes de gens de pied. Avec ces troupes il conſeilla à Charles de Rouhaut Sieur de Landereau, de reprendre ſes deſſeins ſur l'iſle de Ré; & de ne pas perdre l'occaſion favorable, qui ſe preſentoit de les exécuter.

Entrepriſe des Catholiques ſur l'iſle de Ré.

Landereau avoit déja communiqué ſon projet à la Cour; où il avoit fait un voyage à ce ſujet. C'étoit de ſe rendre maître, non ſeulement de l'iſle de Ré, qui eſt vis-à-vis de la Rochelle, mais encore d'Oleron voiſine de l'iſle d'Alvert; & de s'emparer enſuite de Broüage, qui eſt le magaſin général des ſels dans ces cantons. Dans cette vûë il raſſembla de Bretagne, de Bourdeaux, & de Bayonne, autant de vaiſſeaux qu'il en put trouver, & y joignit les galéres que commandoit Polin Baron de la Garde. Avec cet-

cette petite flotte il alla croiſer vis-à-vis de la Rochelle, & ſe rendit maître de tous les vaiſſeaux Rochelois qui couroient ces mers. Les ſuccès qu'il remporta incommoderent fort, non ſeulement la ville, mais tout le parti Proteſtant en général. HENRI III. 1575.

Tout ſembloit inviter Landereau à l'expédition qu'il méditoit. Le païs étoit ſans défenſe; les Chefs ne s'accordoient point entre eux. De la Nouë venoit de licentier ſes troupes, & avoit pris la route de Périgueux, que le Baron de Langoiran avoit ſurpris quelque tems auparavant. La confuſion où étoient les affaires de ce côté-là, demandoit ſa préſence. Pendant ſon abſence le Vicomte de Rohan étant allé à Broüage, ſur qui il appréhendoit que les Catholiques n'euſſent quelques deſſeins, il en ôta le gouvernement à Cimendiére, à qui le Baron de Mirembeau Seigneur du lieu l'avoit donné, & mit à ſa place Louis de Saint-Gelais avec une compagnie d'Infanterie. Les habitans, ſoit qu'ils ne vouluſſent point de garniſon, ſoit que le Gouverneur ne leur plût pas, appellerent Jean Pons de Plaſſac frere du Baron. De Plaſſac étoit brave & avoit du cœur. Il ſe mit ſur le champ à la tête d'une troupe de gens d'élite, & ſe rendit à Broüage à peu près dans le tems que de Saint-Gelais faiſoit la revûë de ſes troupes. L'arrivée inopinée de Plaſſac fit comprendre au Gouverneur de quoi il s'agiſſoit. Il ſe retira dans le fort qui n'eſt ſéparé de la place que par un mur de peu de conſéquence. De Plaſſac de ſon côté s'étant mis à la tête des habitans & des troupes de Cimendiére qui prirent ſon parti, les rangea en bataille, & marcha contre le fort.

On étoit ſur le point d'en venir aux mains, lorſque des amis communs ménagerent un accommodement. De Saint-Gelais y fut le plus mal traité; car outre que ſa garniſon fut obligée de ſortir de la place, on abbattit le mur qui ſéparoit le fort de la ville. Il ſe rendit donc auſſitôt à la Rochelle pour en porter ſes plaintes au Vicomte de Rohan. Celui-ci qui vit d'abord que la querelle de deux perſonnes auſſi conſidérables parmi les Proteſtans, alloit peut-être mettre la diviſion dans le parti, jugea à propos que de Plaſſac fît réparation à de Saint-Gelais; ce qu'il exécuta ſans que ſon honneur y fût intéreſſé. Enſuite, afin que l'un ne fût pas mieux traité que l'autre, le Vicomte mit Broüage en ſéqueſtre entre les mains de Verac. Cela ſe paſſa le ſecond de Septembre.

Landereau crut devoir profiter de ces diviſions, & de l'abſence de la Nouë, ſans attendre les galéres de Polin de la Garde. Il ſe rend aux Sables d'Olonne, ſuivi d'environ quarante Gentilshommes, & de trois cens des meilleurs Arquebuſiers du régiment de Sarriou; & s'embarqua ſans bruit ſur deux vaiſſeaux de guerre, & environ vingt autres petits bateaux bien armés: il arriva le matin à la vûë de l'iſle, & y jetta d'abord l'épouvante.

L'iſle de Ré eſt éloignée d'une lieuë du continent, & de deux de la Rochelle. Elle a cinq lieuës de long, & une & demie dans ſa plus grande largeur. Par tout ailleurs elle eſt beaucoup plus étroite. Son terroir porte abondamment du vin, du ſel, & toutes les choſes néceſſaires à la vie. A ſon Nord elle a pluſieurs ports commodes; mais elle eſt abſo-

HENRI III. 1575. abſolument inacceſſible du côté du Midi, où la mer ſauvage baigne ſes côtes. Son commerce la rend très-peuplée, & on y trouve pluſieurs bourgades. Toute l'iſle étoit d'abord de la dépendance de la Rochelle, qui y avoit toujours nommé des Gouverneurs pendant les derniéres guerres; mais ils devinrent enſuite à charge aux inſulaires; & depuis le Comte de Montgomery, qui ne ſe fit pas plus aimer que les autres, ils ſe gouvernerent eux-mêmes. Au reſte ils ſont tous Proteſtans, & unis d'intérêt avec les Rochelois. L'iſle dépend du Monaſtére de S. Michel en l'Herm, à qui même elle donne ſon nom, d'Abbaye de Ré.

Ce fut le ſecond de Septembre, que Landereau moüilla devant l'iſle de Ré. Il fit ſa deſcente aux Portes & à Loix; (c'eſt le nom de deux bourgades de cette iſle) & s'étant avancé trois lieuës dans le païs, il arriva ſur le midi devant S. Martin, le principal bourg & le plus peuplé de toute l'iſle. Quelque fatiguées que fuſſent ſes troupes, il le fit attaquer. Les habitans le défendoient d'abord aſſez courageuſement, lorſque Landereau détacha contre eux quarante Cuiraſſiers, & trente hommes armés de boucliers. Ces gens frais firent main baſſe ſur les habitans, qui effrayés de ce carnage, reculerent enfin & ſe debanderent. Pluſieurs gagnerent quelques vaiſſeaux qu'on tenoit à tout évenement, & profiterent d'un vent favorable pour aller porter à la Rochelle la triſte nouvelle de leur défaite.

Le Vicomte de Rohan commandoit alors dans cette place pendant l'abſence de la Nouë. Il aſſembla auſſitôt le Conſeil de ville, pour voir quelles meſures on pourroit prendre; & le ſentiment univerſel fut, que quoi qu'il en coûtât, il falloit éloigner le danger qui les menaçoit. Ainſi on réſolut d'envoyer au plûtôt des troupes dans l'iſle de Ré, avant que les Royaliſtes euſſent eu le tems de s'y fortifier. La Popeliniére fut tout d'une voix chargé de cette expédition. Il étoit alors dans le château de Charron, dont de la Nouë lui avoit confié la défenſe, avec ordre d'arréter les courſes de la garniſon de Marans; & il s'en étoit acquitté juſque-là avec beaucoup de valeur. A peine eut-il abandonné la place, que les Catholiques y mirent le feu.

La Popeliniére s'embarqua donc à la tête d'une troupe d'élite. Il aborda au port de Sanblanceau, qui regarde la Rochelle, où Polin de la Garde avoit commencé quelques fortifications les années précédentes. La Popeliniére le mit hors d'inſulte. Enſuite il diviſa ſes troupes; il en laiſſa une partie ſur ſa flotte, prit le reſte avec lui, & marcha droit à Landerau. Mais comme la nuit approchoit, & qu'on attendoit un renfort que Fromentiniere devoit amener, on donna quelque tems aux ſoldats pour reprendre haleine. Enfin à minuit les Proteſtans s'avancerent en bataille vers le bourg de S. Martin. Tous les Officiers étoient à la tête avec une troupe de braves, précédés de deux pelotons d'avanturiers, deſtinés à attaquer les Catholiques de front & en queuë, afin de partager leurs forces. Ces troupes marchoient à grands pas & en ſilence. Le ſoldat avoit ordre de garder ſes rangs avec ſoin, & de ne penſer au pillage que quand la victoire ſeroit aſſurée.

L'at-

L'attaque commença par les avanturiers. Ils prirent en même tems l'ennemi de front & en queuë, & renverſerent d'abord les gardes avancées. Enſuite Carbillac Gentilhomme Breton, qui commandoit l'avant-garde, & qui ſe diſtingua dans cette occaſion par ſa bravoure, les rallia dans la grande place. Les Royaliſtes furent pouſſés : ils prirent la fuite, & ſe réfugierent au port, & dans un moulin voiſin ; mais ils y furent encore forcés. Les uns tomberent ſous l'épée du vainqueur ; d'autres ſe noyerent dans la mer. Quelques-uns qui avoient eu le bonheur de ſe jetter dans les vaiſſeaux, n'eurent pas celui de ſe ſauver. La plûpart, ſoit qu'ils ſe trouvaſſent trop chargés, ſoit que par la faute des pilotes ils fuſſent mal leſtés, coulerent à fond. Les Catholiques & les inſulaires de leur parti, perdirent trois cens hommes à cette action ; pluſieurs Officiers furent faits priſonniers. Landereau qui étoit logé au port, s'embarqua des premiers avec peu de ſuite, & alla débarquer en Poitou, où il porta la nouvelle du malheureux ſuccès d'une entrepriſe qu'il avoit tant vantée au Roi & au Duc de Montpenſier. HENRI III. 1575. Succès de cette expédition.

Après cela les vainqueurs ne penſerent plus qu'au pillage. Les Catholiques de l'iſle, à qui les Proteſtans attribuoient l'entrepriſe de Landereau, furent fort maltraités ; leurs biens furent confiſqués, & vendus à la Rochelle par l'autorité du Magiſtrat, pour être employés aux beſoins de la cauſe commune. Ainſi l'iſle de Ré fut priſe & reprise en vingt-quatre heures. On y mit garniſon, & on en confia la défenſe à Fromentiniere. Sur ces entrefaites de la Nouë revint du Perigord, amenant à la Rochelle un renfort de Cavalerie & d'Infanterie ; & il arrêta par ſa modération les mauvais traitemens que l'accident qui venoit d'arriver, attiroit aux Catholiques.

Quelque tems auparavant, Bême avoit été pris proche de Jarnac par la garniſon de Bouteville en Angoumois. Il revenoit alors d'Eſpagne, où le Duc de Guiſe l'avoit envoyé après la mort du Cardinal de Lorraine ſon oncle, ſous prétexte de lui acheter des chevaux ; mais en effet, diſoient ſes ennemis, pour renoüer la négociation que le Cardinal avoit entamée avec Philippe. C'étoit ce même Bême, qui avoit aſſaſſiné l'Amiral de Châtillon * à la S. Barthelemi. Il ſçavoit combien cette action l'avoit rendu odieux aux Proteſtans. Auſſi offrit-il pour ſa rançon des ſommes immenſes qui paſſoient ſa condition, & par conſéquent l'eſperance de ceux qui l'avoient fait priſonnier. D'abord même il promettoit, ſi on vouloit lui donner la vie, de travailler à la liberté de Montbrun, qui venoit d'être arrêté par les Catholiques, & qui, quoique priſonnier de guerre, étoit menacé du dernier ſupplice. La garniſon fut ſourde à ſes propoſitions. Cependant, pour tirer quelque argent de leur priſe, les ſoldats offrirent aux Rochelois de le leur livrer pour mille écus d'or, afin qu'ils puſſent, diſoient-ils, venger ſur lui l'aſſaſſinat déteſtable de l'Amiral. Mais ceux-ci craignirent de donner par-là occaſion aux Catholiques d'avoir leur revanche. Ils ſuivirent le conſeil de la Nouë, & ne voulurent point entendre à ce marché.

* Gaſpard de Coligny.

Bertoville qui commandoit dans Bouteville, ne pouvoit ſe déterminer à recevoir du Duc de Guiſe, une rançon pour la liberté de Bême. Bême, aſſaſſin de

D'un

HENRI III. 1575.

D'un autre côté, s'il le faiſoit mourir, il appréhendoit la loi du Talion. Il prit un milieu. Il gagna un ſoldat qui conſeilla à Bême de ſe ſauver, & qui lui offrit pour cela ſes ſervices. Tous deux s'enfuirent la nuit comme on en étoit convenu ; mais ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin, qu'ils donnerent dans une embuſcade que Bertoville leur avoit tenduë, & où Bême fut poignardé. Ainſi fut vengée, du moins en ſecret, la mort de l'Amiral, dont le châtiment ne pouvoit être public.

l'Amiral de Châtillon, poignardé.

Peu de tems après, les vaiſſeaux Rochelois revinrent chargés de richeſſes. Ils avoient pris proche des Açores, après un combat long & ſanglant, un navire Portugais, où ils trouverent, diſent quelques-uns, mille livres d'or en barre.

Troubles de Marſeille.

La Provence & le Dauphiné n'étoient pas plus tranquilles. Il y eut une émotion à Marſeille au ſujet de la doüanne, que Louis de Diaceto Noble Florentin y avoit établie depuis quelque tems. Tandis que duroit la ligue des Princes Chrétiens contre le Turc, il s'étoit mis en tête de faire paſſer aux François tout le commerce du Levant ; mais la ligue étant rompuë, les habitans compoſés la plûpart de Corſes, de Genois, & d'étrangers, ſoulevés par les Conſuls, s'aſſemblerent en tumulte à la maiſon de ville, déchirerent les régiſtres des partiſans, briſerent les poids & meſures, qu'ils jetterent dans la mer, fermerent la doüanne, & mirent des gardes aux portes de la ville. Le même eſprit ſe communiqua à toutes les autres villes de Provence. Les receveurs y furent maltraités, & obligés de ſe cacher pour mettre leur vie à couvert.

L'exemple des villes excita parmi la Nobleſſe des mouvemens dont la ſuite pouvoit être bien plus funeſte. De Pontevez Comte de Carces, Seigneur puiſſant dans le païs, & ennemi mortel des Proteſtans, animé d'ailleurs par Jean la Garde de Vins ſon neveu, homme fier & ambitieux, ſe ſervit du prétexte de la Religion pour ſatisfaire ſes reſſentimens particuliers. Il avoit des ennemis & des rivaux : ils ſe réünirent pour s'oppoſer à ſes deſſeins, & prirent le nom de Raſats ; ſoit parce qu'ils ſe raſoient, au lieu que les autres portoient la barbe longue ; ſoit qu'ils vouluſſent marquer par-là les violences que leurs ennemis exerçoient contre eux. Les Proteſtans, dont les intérêts étoient communs, ſe joignirent à ce dernier parti. Les principaux furent le Baron d'Alemagne, Oraiſon, & ceux qui commandoient dans Eſtablon, Lourmarin (1), Riez, & Seyne. Ils conſerverent encore long-tems après cette place ; mais ils perdirent

(1) Et le Sieur de Stoblon, qui commandoit dans Lourmarin. Thadée de Bachy Sieur de Stobloo, Paroiſſe à trois lieuës au Nord de Riez, étoit un des principaux chefs des Proteſtans & des Razats. Il ſe fit connoître dans ſon parti par la victoire qu'il remporta proche d'Oppede ſur le Comte de Carſes & Claude le Breton Sieur de Grillon le 6. Juillet 1574. Stobloo ſurprit la ville de Riez, & s'empara enſuite de Puymiſſon, d'Eſpinouſe, de Digne, & de Seine. Etant allé aſſiéger le château de Trans en May 1579. Hubert Gardes Sieur de Vins vint au ſecours. Stoblon lui étant allé au-devant, le mit en fuite, retourna attaquer le château, & l'emporta d'aſſaut ; mais il y reçut un coup d'arquebuſe le 23. de May, dont il mourut ſept jours après. *Editeur Anglois.*

Digitized by Google

dirent Riez & Lourmarin. Pendant ces démêlés, le Roi fut enfin obligé d'envoyer en Provence pour y mettre ordre. Les députés de la Cour appaiſerent ce différend; & depuis ce tems-là on ne parla plus des diſputes des Carciſtes & des Raſats, qui avoient armé toute la province. Quelque peu dangereux que fuſſent ces mouvemens, l'autorité Royale en ſouffrit, & le païſan expoſé à toutes ces courſes, en fut le plus incommodé. HENRI III. 1575.

La guerre étoit bien plus vivement allumée en Dauphiné. Depuis la levée du ſiége de Livron, de Montbrun s'étoit emparé de pluſieurs places qu'il avoit enlevées de vive force, ou qu'il avoit reçûës à compoſition. Châtillon, petit bourg voiſin de Die, défendu d'un bon château, l'incommodoit encore. François de Bonne Sieur de Lesdiguieres, qui commandoit de ces côtés-là ſous Montbrun, & dont nous aurons beaucoup à parler dans la ſuite, alla faire le ſiége de cette place. Par-là il s'attira à dos Bertrand de Simiane de Gordes Lieutenant de Roi de la province, qui depuis ſon retour du Vivarais s'étoit mis à la tête des Suiſſes que le Duc d'Uſez commandoit. Il s'avançoit avec toutes ſes troupes pour faire lever le ſiége. De Lesdiguieres en donna avis à Montbrun, & lui demanda du ſecours. Guerre en Dauphiné.

A cette nouvelle, de Montbrun marche vers Châtillon. Son deſſein étoit de ſe joindre à Lesdiguieres ſur le Menglon; mais ayant apperçu en deſcendant des montagnes l'armée de Simiane campée dans la plaine, qui lui fermoit le paſſage, il changea d'avis. Il envoya ordre à Lesdiguieres de hâter ſa marche afin de mettre les Catholiques entre deux feux, & afin de les attaquer en même tems de deux côtés. Lesdiguieres obéït. Il rappella ſes troupes qui faiſoient alte à Barne. On en vint aux mains; & les Suiſſes qui ſe tenoient ſerrés, ſoutinrent juſqu'à trois charges. Enfin la nuit ſépara les combattans. De Gordes eut vingt-ſix hommes de tués dans cette action, & de Montbrun n'y en perdit que huit.

Le lendemain, qui étoit le treize de Juin, Montbrun qui avoit reçu un renfort de troupes, ſe mit à la pourſuite de Simiane. Ce Général, après avoir jetté des troupes & des vivres dans le château de Châtillon, avoit décampé pendant la nuit, & ſe retiroit vers Die. Dès que Montbrun découvrit ſa marche, il partagea ſa Cavalerie en trois corps. Il en donna le commandement d'un à Abel Berenger de Morges & à Champoleon; Vercoiran, du Poët, & du Bar, conduiſirent le ſecond; & il ſe mit à la tête du troiſiéme, ſuivi de Blacons, & de du Comps, & de pluſieurs autres Gentilshommes. En même tems il détacha une troupe d'Arquebuſiers pour retarder la marche des Suiſſes. Pour lui, il attaqua l'arriére-garde des ennemis; arrêta leur Cavalerie proche de la riviere de Drome; l'obligea d'en venir aux mains dans un terrain deſavantageux; & la mit en déroute. Delà il tomba ſur les Suiſſes. Ils le reçurent courageuſement, & ſe battirent long-tems avec vigueur; mais enfin après pluſieurs charges, il les rompit, leur tua huit cens hommes, entre autres leur Colonel général, & prit ſur eux dix-huit Enſeignes, ſans avoir preſque perdu ſix hommes. De Gordes avec le peu qu'il put ſauver de cette déroute, ſe retira dans Die, réſolu d'y attendre de nouvelles troupes: mais avant qu'elles y arrivaſſent, il reçut un nouvel échec; & un gros de Cavalerie de Coſte Comte de Bene,

HENRI III. qui étoit en garniſon dans l'Etoile, petite place voiſine de Livron, fut taillé en piéces par du Bar & la Tour.

1575. Ces ſuccès enflerent le cœur à Montbrun. Ses coureurs vinrent l'avertir de la marche de quelques troupes que d'Ourche & d'Eſtan menoient à de Gordes. Ce ſecours conſiſtoit en quatre compagnies de Gendarmes, quatre enſeignes d'Arquebuſiers, & quelques compagnies de Cavalerie légere. Sur cette nouvelle, Montbrun ſe met en campagne. Le ſecours s'étoit arrêté à Creſt. De-là il y a deux chemins pour ſe rendre à Die, l'un par la plaine le long de la riviere de Drome, où l'on pouvoit être attaqué par les Proteſtans qui tenoient toutes les petites places des environs; l'autre par les montagnes dont les Royaliſtes étoient les maîtres. C'eſt ce qui détermina le ſecours à prendre cette derniére route.

Montbrun ſe mit à les ſuivre; cependant il tint conſeil de guerre. Lesdiguieres ne jugeoit pas à propos d'engager la Cavalerie qui faiſoit leur principale force, dans ces chemins eſcarpés & ces défilés; & il croyoit que le plus ſûr étoit d'aller attendre l'ennemi, & de l'attaquer à la deſcente des montagnes. La crainte qu'eut Montbrun que les Royaliſtes ne lui échapaſſent, lui fit prendre un parti contraire: il les pourſuivit & les atteignit, lorſqu'après avoir paſſé la Gerovane, qui ſe décharge dans la Drome, ils gagnoient déja les hauteurs. Auſſitôt il envoya ordre à Lesdiguieres qui étoit le plus avancé, de les attaquer, & ſe diſpoſa à le ſuivre.

Lesdiguieres n'avoit point été d'avis d'en venir aux mains; & dans l'occaſion preſente il ne croyoit pas encore qu'il fût à propos de riſquer une action générale. Son ſentiment étoit ſeulement d'attaquer l'arriére-garde des ennemis, qui ne ſe trouvoit point alors ſoutenuë par la Gendarmerie. Montbrun ne put goûter cet avis; il paſſa le pont de la Gerovane, & marcha bruſquement contre les Catholiques. La Gendarmerie faiſoit la tête de leur armée, & la Cavalerie légere étoit à l'arriére-garde avec l'Infanterie. Montbrun donna deſſus l'épée à la main, & la mit en déroute. Tout fuyoit; & les Proteſtans, comme s'ils n'euſſent plus eu d'ennemis à combattre, s'étoient débandés pour piller, lorſque l'avant-garde Catholique appercevant le deſordre du reſte des troupes, ſe jetta dans le vallon, & ſe diſpoſa à s'emparer du pont.

Bataille entre les Catholiques & les Proteſtans.

Montbrun apperçoit ce mouvement d'une hauteur. Il deſcend auſſitôt pour tâcher de rallier ſes ſoldats, qui ne penſoient alors à rien moins qu'à ſe battre. Il court; il crie; il exhorte; lui-même à la tête d'une troupe de Nobleſſe, fond l'épée à la main ſur les ennemis, & les oblige d'abord de reculer. Enfin il ſe voit enveloppé par un peloton de Cavalerie légere, qui fait pleuvoir ſur lui une grêle de coups d'arquebuſes. Quelques-uns de ceux qui le ſuivoient, tombent morts à ſes pieds; la plûpart ſont bleſſés, ou prennent la fuite, les uns par le pont, d'autres en traverſant la riviére. Montbrun abandonné des ſiens, marche vers le pont; un foſſé s'oppoſe à ſon paſſage; il veut le ſauter, ſon cheval tombe ſur lui, & lui caſſe la cuiſſe. Dans cet état il ſe rend à de Rochefort qu'il connoiſſoit, & qui d'ailleurs étoit ſon proche parent, & même à d'Ourche, après que celui-ci lui eut promis qu'on lui laiſſeroit la vie. De-là il fut tranſporté à Creſt, où l'on panſa ſa bleſſure; mais il n'en fut

Montbrun ſe rend priſonnier de guerre.

jamais

jamais bien rétabli. Du Bar, jeune Officier du parti de Montbrun, qui promettoit beaucoup, fut tué dans cette occaſion avec vingt-ſix ſoldats. Les troupes du Roi y perdirent plus de deux cens hommes. Mais la priſe de Montbrun valoit ſeule la plus belle victoire. Cette action ſe paſſa le 9. de Juillet. HENRI III. 1575.

On ne peut exprimer combien la nouvelle de cette priſe cauſa de joie à la Cour. Il étoit enfin arrêté au milieu du cours de ſes victoires, cet homme, qui le premier des Réformés avoit ôſé lever l'étendart de la révolte dans le Royaume, & qui venoit encore tout récemment de braver ſon Roi. Auſſi envoya-t-on ordre auſſitôt de le garder avec ſoin, & de n'en point diſpoſer ſans un commandement exprès de S. M. Le Prince de Condé, le Duc de Damville, tout le parti, eurent beau faire agir leurs députés, pour engager la Cour à le traiter comme priſonnier de guerre. Le Duc de Guiſe lui-même, qui étoit tout puiſſant, eut beau le demander, pour l'échanger contre Bérne. Ils n'obtinrent rien; & de Gordes reçut ordre de remettre ſon priſonnier entre les mains du Parlement de la province.

Montbrun fut donc conduit à Grenoble, interrogé par ſes juges, & condamné à mort, comme criminel de Leze-Majeſté. Sa bleſſure l'avoit ſi fort atténué, qu'on craignît qu'il ne vecût pas long-tems. C'eſt ce qui fit précipiter ſon jugement. Lorſqu'on le conduiſoit au ſupplice à demi-mort, il fit paroître une conſtance au-deſſus de ſes forces. On lui avoit défendu de haranguer le peuple; mais il paſſa la défenſe. Il proteſta hautement, que s'il étoit condamné à mort, ce n'étoit pour aucune mauvaiſe action, mais pour avoir porté les armes pour la défenſe de ſa Religion, & contre les ennemis de l'Etat. Il ajoûta, qu'il alloit gayement au trépas, parce qu'il le regardoit comme l'heureux terme de tous ſes travaux. Enſuite il demanda à Dieu, que ſa mort fût pour ſon bien & pour celui du Royaume, & preſenta ſa tete au boureau avec une fermeté admirable. Il eſt conduit à Grenoble & condamné à mort.

Pluſieurs ne purent s'empêcher de plaindre le ſort d'un homme que ſa naiſſance rendoit reſpectable. Si la guerre qu'il entreprit fut injuſte dans ſon origine, tant d'Edits ſembloient l'avoir renduë légitime; & il lui en coûtoit la vie, tandis que le Droit des gens étoit regardé comme ſacré, à l'égard de tant d'autres priſonniers de guerre. Cette mort ne fit pas honneur à de Gordes lui-meme, malgré la réputation qu'il s'étoit acquiſe de modération & d'équité. Après avoir été tant de fois battu par Montbrun, on crut que ſa jalouſie avoit beaucoup contribué aux ordres qui vinrent de la Cour, de le mettre entre les mains de la Juſtice, & de le traiter à la rigueur.

Après la mort du Chef des Proteſtans en Dauphiné, ils furent longtems ſans ſçavoir qui ils devoient mettre à leur tête. Chacun prenoit parti entre les prétendans. De Cuges du païs de Berne, qui s'étoit établi dans la province, avoit la réputation d'un Capitaine expérimenté. D'ailleurs il étoit d'un âge mûr; il briguoit le commandement, & avoit pour lui tout ce qui étoit de plus conſidérable parmi la Nobleſſe. D'un autre côté François de Bonne Sieur de Leſdiguiéres, tout jeune qu'il étoit, avoit déja Leſdiguiéres

HENRI III. 1575.

donné de grandes marques d'une prudence conſommée, & d'une valeur à l'épreuve. Auſſi emportoit-il les ſuffrages de pluſieurs, & ſur-tout des Miniſtres, qui ſont fort puiſſans parmi les Réformés. Ces prétentions différentes furent cauſe que pendant long-tems on n'eût point de Chef. Chaque Officier tiroit à lui le commandement. Le ſoldat accoûtumé à la licence ſous Montbrun, prenant le prétexte de venger la mort indigne de ſon Général, ravageoit tout, mettoit tout à feu & à ſang. Enfin Leſdiguiéres rétablit la diſcipline parmi les troupes qui étoient ſous ſes ordres; & ſur la comparaiſon qu'on en fit avec les autres Officiers, qui à l'exemple de Montbrun permettoient tout à leurs ſoldats, on jugea que lui ſeul méritoit le commandement. Il lui fut déféré d'abord par la province; confirmé enſuite par le Roi de Navarre, lorſqu'il quitta la Cour pour ſe mettre à la tête des Proteſtans; & il s'acquitta de cet emploi avec honneur dans les tems les plus difficiles, & par conſéquent à la gloire du nom François. C'eſt ce que nous verrons dans la ſuite.

Chef des Proteſtans en Dauphiné.

Le Roi tint cette année ſon lit de Juſtice au Parlement, le 27. d'Août. On y lut une déclaration, par laquelle S. M. confirmoit au Duc Charles de Lorraine ſon beau-frere, la grace que le Roi Charles IX. lui avoit accordée trois ans auparavant, par ſa déclaration en date du 18. de Novembre, & du 13. de Février. A l'exception de la ſouveraineté & du reſſort au Baillif de Sens & au Parlement de Paris, le Roi lui cédoit tous ſes autres droits dans le Duché de Bar, entre autres, celui de battre monnoye. Toutes les fois qu'il avoit été queſtion de cette affaire, même du vivant de Charles IX. le Parlement s'y étoit oppoſé; & la déclaration ne fut encore alors enrégiſtrée que par reſpect pour la preſence de S. M. Auſſi, lorſqu'on la porta enſuite à la chambre des Comptes & à la Cour des Aides, en la recevant on y ajoûta cette clauſe: (En conſéquence de la vérification en Parlement, le Roi ſéant en ſon lit de Juſtice.)

Le Roi en ſon lit de Juſtice accorde au Duc de Lorraine tous ſes droits dans le Duché de Bar.

Fin du Livre Soixantiéme.

HIS-

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-UNIEME.

SOMMAIRE.

ETat des affaires de Pologne. Lettres des Etats de Pologne à ſa Majeſté. Réponſe du Roi à ces lettres. Le Maréchal de Bellegarde & le Sieur de Pibrac nommés à l'Ambaſſade de Pologne. Henri eſt dépoſé. Inſtances du Sieur de Pybrac, & le ſuccès de ſa négociation. Amurath III. Empereur des Turcs. Excurſion des Tartares en Pologne. Sciſſion dans la diette de Pologne au ſujet de l'élection d'un nouveau Roi. Le Duc d'Alençon ſe retire de la Cour. Manifeſte de ce Prince. Le Prince de Condé traite avec les Allemans. Articles du traité. Conduite artificieuſe du Duc d'Alençon. Elargiſſement des Maréchaux de Montmorenci & de Coſſé. La Reine mere va trouver le Duc d'Alençon. Entrée d'un corps d'Allemans en France, conduit par Thoré. Défaite des Allemans ſur la Marne. La Reine mere conclut une tréve avec le Duc d'Alençon. Remontrances de la ville de Paris au Roi. La Cour traîne en longueur l'exécution de la tréve. Du Gaſt aſſaſſiné par le Baron de Viteaux. Publication de la tréve au camp du Duc d'Alençon & à la Rochelle. Célébration du Jubilé à Rome. Morts illuſtres. Troubles de Genes & leur origine. Origine des anciens & des nouveaux Nobles. Divers changemens arrivés dans le gouvernement. Ecrits des deux partis. Les Nobles ſortent de Genes. Le Pape y envoye un Légat. Ambaſſade de l'Empereur à Genes. Ambaſſade du Roi. Lettre de Doria au Sénat & au peuple. La guerre eſt réſoluë. Progrès des Nobles. Lettre du Grand Duc à Doria. Les deux partis conviennent d'une tréve. Suppreſſion des rentes de la banque de Genes. On entre en négociation. Apologies des deux partis. Publication de la paix.

Digitized by Google

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Charles Paſcal. S. Schardin. Pierre Juſtinien. Leonard Gorecius. D. Chytrée. L. Vicino P. P. Jean Serrano. Etienne Pighius. Céſar Campana. Hubert Foliete.

HENRI III. 1575.

Affaires de Pologne.

CEpendant l'abſence du Roi avoit fait prendre une face toute differente aux affaires de Pologne. Henri fut peu ſenſible à ce changement. Le goût qu'il commençoit à ſentir pour une vie molle, ne lui permettoit pas de s'inquiéter beaucoup des ſoins du dehors. Cette révolution néanmoins fit un tort infini à ſa réputation, & ruina abſolument toutes les eſpérances qu'on avoit conçûës de lui. On commença par le mépriſer; on le haït enſuite mortellement.

Lettre de la diette au Roi.

Après la fuite précipitée de Henri, le Sénat & tous les Ordres de Pologne aſſemblés à Varſovie, avoient écrit à ce Prince le 18. de Septembre. Ces lettres furent renduës à Lyon. Elles commençoient par une récapitulation honorable de tout ce que la Pologne avoit fait pour le Roi; & par les regrets de tout le Royaume, à la vûë de tant de belles eſpérances, qu'on avoit conçûës du bonheur de ſon regne, évanoüies comme un éclair par un départ hors de ſaiſon. Après ſuivoient des plaintes améres, & même dures, de ce qu'il les avoit ainſi abandonnés; puis ils marquoient: qu'ils s'étoient aſſemblés à Varſovie, pour pourvoir au ſoûtien d'un trône ſans Roi, au repos & à la tranquillité publique; pour donner enfin à la Pologne un maître capable d'entretenir la paix au dedans & au dehors: que tous ſouhaitoient de l'avoir à leur téte: qu'ils auroient pû malgré cela procéder à l'élection d'un nouveau Roi: qu'ils y étoient portés par le deſir de laver l'affront fait à leur Couronne, & de prévenir les deſordres d'un interregne: que cependant l'attachement naturel des Polonois pour leurs Princes l'avoit emporté ſur la néceſſité: qu'inſenſibles aux périls & à la honte, ils n'avoient point voulu penſer à ſe donner un nouveau maître, qu'ils ne ſçuſſent de S. M. même, ſi elle étoit toujours réſoluë de leur commander, ou ſi elle s'étoit laſſée de porter le ſceptre de Pologne: qu'ils ne doutoient point, qu'il ne fût dans la diſpoſition de le conſerver: qu'ils connoiſſoient ſon courage & ſon grand cœur, né pour donner des loix, non ſeulement au Nord, mais à toute la terre: que la ſituation preſente du Royaume ne leur permettoit pas de reſter plus long-tems dans une attente incertaine; que l'Etat dépériſſoit faute d'un Chef: que S. M. leur rendît au plûtôt ſa preſence; qu'elle vint reprendre ſa place ſur un trône, où elle avoit été ſi glorieuſement appellée; qu'elle vint défendre la Pologne contre le Valaque, le Tartare, & le Moſcovite, prêts à fondre ſur ſes provinces; qu'elle vint par ſa preſence arrêter les deſordres; réprimer l'audace des méchans,

Digitized by Google

méchans, faire revivre les loix, qui privées de leur défenſeur, tandis que l'Etat ne penſoit qu'à ſe mettre à couvert des dangers du dehors, laiſſoient au dedans les plus mauvaiſes actions impunies. HENRI III. 1575.

Qu'ils attendoient S. M. en Pologne le 12. de Mai, pour aſſiſter à la diette convoquée à Stezicza, afin de confirmer par un ſerment ſolemnel les promeſſes faites par ſes Ambaſſadeurs à la diette qui précéda ſon élection, & renouvellées à Paris par le Roi Charles IX. afin de les gouverner dans la ſuite par lui-même: que ſi S. M. ne pouvoit pas ſe rendre en Pologne au tems marqué, c'étoit avec douleur qu'ils ſe voyoient obligés de lui déclarer, que le Royaume n'étoit point en état de ſubſiſter plus long-tems ſans Roi & ſans loi: que par conſéquent ils ſe croyoient dès-lors dégagés du ſerment de fidélité qu'ils lui avoient juré, & libres de procéder à l'élection d'un nouveau Roi, ſans bleſſer le reſpect dû à S. M. ni intéreſſer leur honneur: que cette réſolution étoit ſi ferme & ſi bien priſe, qu'aucunes excuſes ne pourroient les faire changer. Ils ajoûtoient pluſieurs autres raiſons de même nature, qui toutes tendoient à faire voir, que s'ils penſoient à changer de maître, c'étoit contre leur inclination, & parce que la néceſſité ne leur permettoit pas de faire autrement.

Réponſe du Roi à cette lettre.

Il étoit évident par ces lettres-mêmes, que les Polonois ne cherchoient qu'un prétexte pour faire choix d'un nouveau Roi. Car quelle raiſon y avoit-il d'eſpérer, que Henri abandonnât le trône de ſes peres, dans un tems où l'Etat étoit déchiré par les factions, pour aller ſe confiner dans un Royaume étranger? Cependant on ne voulut point paroître à la Cour faire peu de cas d'une ſi belle Couronne. Le Roi répondit aux Polonois. Il leur manda: que les guerres qui l'occupoient en France, ne lui permettoient pas de leur promettre rien de certain ſur ſon retour en Pologne: qu'il étoit réſolu à ſon défaut de leur députer quelques perſonnes des plus diſtinguées de ſon Etat, capables par leur prudence de tenir ſa place; qu'ils examineroient par eux-mêmes la ſituation des choſes: que de concert avec les Etats du Royaume ils prendroient des meſures pour remédier aux maux preſens, & pour prévenir ceux qui ſeroient à craindre dans la ſuite; enfin qu'ils mettroient ordre aux affaires de Pologne auſſi promptement, que ſi lui-même s'y tranſportoit.

Il nomme le Maréchal de Bellegarde & le Sieur de Pibrac à l'ambaſſade de Pologne.

En conſéquence, le Roi s'étant rendu de Rheims à Paris après ſon ſacre & ſes nôces, députa en Pologne Roger de S. Lary de Bellegarde, qui venoit d'être fait Maréchal de France, & Guy du Faur Sieur de Pibrac. Le malheureux ſuccès du ſiége de Livron rendoit en particulier le Maréchal odieux à la Cour. Du reſte la faction des nouveaux favoris, qui s'étoient emparés de l'eſprit du Roi à ſon avénement à la Couronne, avoit enlevé à l'un & à l'autre les bonnes graces de S. M. & Henri ne les voyoit plus qu'avec peine. D'ailleurs il regardoit la Pologne comme perduë, & n'y penſoit preſque plus. Il eût pû cependant conſerver cette Couronne, ou la mettre ſur la tête de Monſieur, s'il eût ſçû ménager ſa gloire. Ce n'eſt guères que par-là en effet que les Royaumes ſe ſoûtiennent. Mais ces meſures ne s'accordoient pas avec la molleſſe où le Roi étoit plongé. Le caractére du Prince n'étoit pas mauvais; il ne fut gâté que par les favoris.

Le

HENRI III. 1575.

Le Maréchal s'apperçut aiſément, que l'ambaſſade de Pologne n'étoit qu'un prétexte honnête, pour le tenir éternellement éloigné de la Cour; & comme il étoit hardi & entreprenant, il prit ſa route par le Piémont, ſous prétexte de quelques affaires, & ſe retira auprès du Duc de Savoye. C'étoit par le conſeil & la protection de ce Prince, qu'on l'avoit vû quelque tems auparavant, par un exemple inoüi, épouſer Marguerite de Saluces, veuve de Paul de Thermes ſon oncle (1).

On comptoit davantage ſur la prudence de Pibrac. Il partit au commencement d'Avril. Déja il avoit paſſé Montbeliard ſans aucun mauvais accident, lorſque le bruit qui ſe répandit, qu'il portoit avec lui deux cens mille écus d'or, pour payer les troupes de Lithuanie, & pour les autres néceſſités de la Pologne, lui attira une affaire très-fâcheuſe. Une troupe de voleurs, qui ſous prétexte d'être ſortis de France pour exercer librement leur Religion, infeſtoient toute cette frontiére, attaqua Pibrac à un mille de la ville. Ils envelopperent ſon équipage, & l'obligerent le poignard ſur la gorge de deſcendre de caroſſe. Enſuite ils le mirent à cheval, & le firent ſuivre. Pibrac eut d'abord recours au grand remede, pour adoucir la fureur de ces ſortes de gens. Il leur offrit une ſomme conſidérable pour ſe tirer de leurs mains: à peine l'écouterent-ils. Ils demanderent à voir les lettres qu'il portoit; les ouvrirent, parce que, diſoient-ils, ſous prétexte de s'adreſſer en Pologne, elles contenoient en effet des ordres pour lever des troupes en Allemagne; ils viſiterent tous ſes équipages; enleverent le ſeul argent qu'il avoit réſervé pour ſa route; pillerent toute ſon argenterie; & pour ne pas perdre de tems, ouvrirent à coups de poignard ſes paquets & ſes valiſes. Il perdit même deux de ſes domeſtiques, qui furent tués dans le premier feu. De-là il ſe vit conduit par le chef de ces brigands, nommé Briſach, dans la forêt voiſine, où on le fit errer par des ſentiers détournés depuis midi juſqu'à minuit, toujours entre la vie & la mort. Cependant le bruit de cet accident ſe répandit dans Montbeliard. On ſortit auſſi-tôt en foule à la pourſuite des voleurs. Ce ſecours penſa coûter cher à Pibrac; car ces brigands lui déclarerent que ſa vie leur répondroit de leur ſûreté. Sa douceur, & l'air de majeſté ſi naturel à ce grand homme, le tirerent de ce mauvais pas. Briſach devint plus traitable; ſa troupe ſe contenta du butin qu'elle avoit fait; & Pibrac ſortit de leurs mains ſans autre accident.

Après cette avanture il ſe rendit à Bâle, pour ſe remettre en équipages. Enſuite il paſſa le mont Jura, & arriva à Soleurre. Comme le tems de la diette de Pologne approchoit, il écrivit de-là aux Etats, pour leur donner avis du retardement de ſon voyage, & de celui du Maréchal de Belle-

(1) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT, ajoutent ce qui ſuit: pour quoi il marqua par-là bien peu de reconnoiſſance de tant de bienfaits, qu'il avoit reçûs de lui. Au reſte la paſſion que cette nouvelle épouſe avoit allumée dans le cœur de Bellegarde, s'éteignit dès qu'il s'en vit en poſſeſſion. Il la mépriſa auſſi tôt qu'elle fut devenuë ſa femme, & s'engagea dans un nouveau commerce, qui ne lui fit pas plus d'honneur, comme nous le dirons dans la ſuite. On comptoit davantage ſur la prudence &c.

Bellegarde, qui avoit pris ſa route par l'Italie. Après quoi il traverſa Souabe, la Franconie, & la Baviére, & ſe rendit à Prague, capitale de Bohéme. Il y fut parfaitement bien reçû de l'Empereur Maximilien, qui y étoit alors. De-là continuant ſon voyage par la Siléſie, il arriva à Poſnanie ſur la frontiére de Pologne. Auſſi-tôt il dépêcha un courier aux Seigneurs Polonois, pour leur apprendre ſon arrivée, & pour les prier inſtamment de ne ſe point ſéparer, avant qu'il eût fait part à la diette des ordres du Roi, dont il étoit porteur ; qu'il s'aſſûroit que ſur ſon ſimple expoſé on penſeroit à toute autre choſe, plûtôt qu'à changer de maître. HENRI III. 1575.

Comme le terme marqué pour la tenuë de la diette expiroit, ces lettres arriverent trop tard. Ce que mandoit Pibrac fut lû en plein Sénat, & n'eut aucun effet. La faction de la maiſon d'Autriche & celle des Piaſtes étoient les plus fortes. Toutes deux avoient des vûës différentes ; mais toutes deux convenoient qu'il falloit dépoſer Henri, & procéder à élire un nouveau Roi.

L'Empereur, qui avoit manqué cette Couronne à la derniére élection, croyoit ſon tour venu depuis le départ précipité de Henri ; & s'il ne pouvoit obtenir la nomination pour lui-même, il ſouhaitoit du moins de la faire tomber à l'Archiduc Erneſt, l'un de ſes fils. Il ſe ſervit pour cette négociation d'un Hongrois appellé André Dudith, homme ſçavant, fort au fait d'ailleurs des affaires de Pologne. Celui-ci n'oublia rien pour mettre les Polonois dans le parti de l'Empereur. Diſcours inſinuans, promeſſes, careſſes ; tout fut employé. La premiére Nobleſſe inclinoit même aſſez pour Maximilien, & ne vouloit plus d'un Roi dont elle ſe croyoit mépriſée.

Il y avoit au contraire parmi les Seigneurs un autre parti abſolument oppoſé à celui-là. Soit averſion perſonnelle, ſoit qu'ils cruſſent trouver parmi eux des hommes dignes de porter un ſceptre, on ne put jamais les engager à donner leur voix à l'Empereur. Ils prétendoient, comme dans l'élection précédente, qu'au lieu d'aller chercher un Roi chez les étrangers, on en prît un de leur nation même. Ils appuyoient leur prétention par des exemples tirés des annales de la Couronne, où on trouvoit un Polonois de la lie du peuple nommé Piaſt, élevé autrefois ſur le trône par ſes compatriotes. Ceux-là n'avoient encore aucunes vûës ſur perſonne en particulier ; mais parce qu'en général ils vouloient pour maître un homme de la nation, & qu'ils citoient l'élection de Piaſt, on appella leur parti celui des Piaſtes.

La faction la moins puiſſante étoit celle qui tenoit toujours pour le Roi élu. Les principaux de ceux qui la compoſoient ; étoient Jaques Uchanzki Archevêque de Gneſne, Jean, Comte de Tenczin Caſtellan de Voinicz, & Cecignowicz, Seigneurs d'un grand crédit, & de tête, fameux d'ailleurs par mille belles actions. Mais ils étoient trop peu pour tenir contre le grand nombre. Les deux factions contraires l'emporterent ; & il fut réſolu, que puiſque la diette s'étoit aſſemblée à Stezicza, on commenceroit par dépoſer le Roi. Le décret en fut paſſé le 15. de Juillet ; il contenoit : que puiſque S. M. ne s'é-

Henri eſt dépoſé, & le trône de Pologne déclaré vacant.

HENRI III. 1575. toit point renduë en Pologne au jour marqué par la diette tenuë à Varſovie l'année précédente, le Sénat & la Nobleſſe ſe libéroient du ſerment de fidélité qu'ils lui avoient prêté; déclaroient Henri déchû de la Couronne de Pologne, & le Royaume vacant, de même que ſi le Roi étoit mort. Ce décret fut lû publiquement dans la diette, & publié enſuite à ſon de trompe à Cracovie, afin que perſonne ne prétendit cauſe d'ignorance de cette dépoſition. Cela ſe paſſa quelque tems avant que les derniéres lettres de Pibrac euſſent été renduës au Senat.

Jaques de Faye Sieur d'Eſpeſſes, homme de tête, habile, éloquent, fameux d'ailleurs par les grands emplois qu'il exerça en France dans la ſuite, étoit alors chargé des affaires du Roi en Pologne. Il fit d'abord tout ſon poſſible pour engager les Seigneurs à attendre l'arrivée du Sieur de Pibrac. Mais ſes efforts étant inutiles, & ne pouvant empêcher que ce qui avoit été arrêté ne le fût en effet, il crut de deux maux devoir choiſir le moindre. Il engagea ceux qui tenoient pour la France à ſe joindre à la faction des Piaſtes, & à ſe réünir, pour s'oppoſer de concert à la nomination de l'Empereur, ou de quelqu'un de ſes fils. Son deſſein étoit de faire remettre l'élection à une nouvelle diette; de donner par-là aux Polonois le tems de refléchir à la démarche qu'ils vouloient faire, & à Henri celui de prendre ſes meſures. Son projet réüſſit. On apprit que Pibrac n'étoit qu'à trois journées de Stezicza, & la diette ſe rompit.

Inſtances de Pibrac. Succes de ſa négociation. Auſſi-tôt que Pibrac fut arrivé en Pologne, il crut devoir prévenir les eſprits, avant qu'on ſe raſſemblât pour procéder à une élection. Il écrivit à tous les Seigneurs. Par ſes lettres il ſe plaignoit amérement, de ce que tandis qu'ils donnoient tous les jours audience à des Ambaſſadeurs Tartares & Moſcovites, ils n'avoient pas daigné attendre l'Envoyé de leur Roi, qui ne venoit que pour leur annoncer la paix & la tranquillité; ſeuls biens que puiſſent déſirer les mortels.

Il marquoit enſuite: qu'il ne pouvoit attribuer une démarche ſi imprudente aux ſages têtes, dont la Pologne étoit remplie; qu'il la regardoit plûtôt comme l'effet de quelques eſprits broüillons, qui ne trouvent leur utilité particuliére, que dans le malheur public: que ſi on ne les prévenoit de bonne heure, ils ſeroient capables de jetter le Royaume dans des extrémités, d'où il ne ſe tireroit pas aiſément: que c'étoit à eux à refléchir aux ſuites que pouvoient avoir les réſolutions preſentes: qu'il n'y avoit perſonne qui ne fût en état de remarquer une fauſſe démarche, mais qu'il n'étoit pas ſi aiſé d'y remédier; qu'il falloit pour cela beaucoup de courage & un bonheur rare: qu'il venoit en Pologne chargé des inſtructions de leur Roi, leur propoſer des meſures pour le gouvernement de l'Etat: qu'ils pouvoient en écoutant ſes propoſitions, éviter la honte de paſſer pour inconſtans, & prévenir en même tems de grands maux: que s'ils avoient refuſé de l'entendre, il en étoit fâché, moins pour l'intérêt de S. M. & pour le ſien, que pour leur propre avantage: qu'après tout ils étoient les premiers intéreſſés à ne pas ſuivre l'impreſſion, que l'ambition de quelques particuliers voudroit leur donner, à ne ſe laiſſer gouverner que par des conſeils ſages & ſalutaires, & à

remé-

remédier de bonne heure, & d'une façon convenable aux maux dont ils étoient menacés : qu'ils examinaſſent donc d'abord ce qu'ils pouvoient, plûtôt que ce qu'ils voulôient, & moins encore ce qu'ils pouvoient, que ce qu'ils devoient: qu'il ne leur parloit de la ſorte, que pour leur faire comprendre, qu'après s'être donné un Roi légitimement élû, ſans brigue, & du conſentement de la nation, ils devoient le conſerver de même, & confirmer par leur attachement pour lui l'idée, que cette élection avoit donnée de leur ſageſſe: qu'il y avoit toujours moins de riſque à garder ſon Prince, qu'à vouloir s'en donner un nouveau. HENRI III. 1575.

Qu'au reſte il étoit chargé de leur apprendre: que S. M. pour marquer l'affection qu'elle portoit à ſes ſujets de Pologne, étoit prête d'employer pour la défenſe & la gloire de leur Etat, tout ce qui étoit en ſon pouvoir, ſon autorité, ſes alliances, ſes tréſors, ſes flottes, ſes armées: que le Roi avoit déja pourvû à leur ſûreté: qu'il avoit donné ordre à ſon Ambaſſadeur à la Porte d'engager le Grand-Seigneur à obſerver inviolablement le traité d'alliance, fait avec la Pologne: qu'il n'y avoit pas lieu de craindre que l'Empire & la Suéde, les deux Puiſſances les plus voiſines, penſaſſent à rien attenter contre les anciens traités: que S. M. avoit eu ſoin d'y écrire, & qu'elle en avoit reçu des réponſes telles, qu'elle pouvoit les ſouhaiter: que ſi le Moſcovite ne devenoit pas plus ſage, elle ſçauroit lui oppoſer des forces, capables de lui faire ſentir qu'il n'étoit pas en état de tenir contre deux ſi puiſſans Royaumes; & que pour empêcher les courſes des Tartares, elle étoit réſoluë de les prendre à ſa ſolde.

Qu'après avoir ainſi aſſûré la Pologne contre les ennemis du dehors, il ne reſtoit plus qu'à y faire regner la tranquillité au dedans: que pour cela S. M. étoit prête de ſouſcrire à tous les réglemens dont on conviendroit dans une diette légitimement aſſemblée: qu'elle leur donnoit tout pouvoir de délibérer ſur cet article: que le Roi faiſoit plus de cas d'une Couronne où le choix des peuples l'avoit élevé, que de celle à laquelle il avoit été appellé par ſa naiſſance: que la fortune donnoit l'une, au lieu qu'il n'étoit redevable de l'autre qu'à ſon mérite & à l'affection de ſes ſujets: que S. M. avoit donc réſolu, après avoir été honorée de leurs ſuffrages, de les récompenſer comme de bons ſerviteurs; de les ménager comme des étrangers; de les aimer comme ſes ſujets naturels; en un mot d'unir enſemble les deux Royaumes, & de ménager leurs intérêts; en ſorte que ni l'un ni l'autre ne ſe reſſentiſſent jamais des maux dont un des deux ſeroit affligé, & que tous les deux profitaſſent au contraire des avantages particuliers à l'un ou à l'autre: que s'ils avoient lieu d'eſpérer tout cela de leur Roi, il ne voyoit pas pourquoi ils ſe donnoient la peine de chercher ailleurs ce qu'ils trouvoient chez eux-mêmes: qu'ils devoient conſidérer que l'inconſtance eſt ordinairement ſuivie du repentir; qu'au lieu d'une ſituation plus heureuſe qu'on ſe promet, on ne rencontre dans ſa légéreté que deſaſtres, que malheurs, que confuſion; tous les maux enfin que ceux-là ſeuls peuvent éviter, à qui Dieu a fait preſent de la ſageſſe: or que les marques d'une ame ſage ſont, de

HENRI III. 1575. nè ſe point laſſer de ſon bonheur, de connoître ſes beſoins, de chercher les remedes propres à les ſoulager, & d'en uſer conſtamment après les avoir trouvés.

Tel étoit à peu près le contenu des lettres de Pibrac; & ce fut de ces mêmes raiſons qu'il ſe ſervit pour ébranler ceux du Sénat & des Seigneurs, à qui on lui permit de rendre viſite; mais c'étoit parler à des ſourds. Cependant l'automne s'avançoit: on approchoit du terme marqué pour la diette, qui devoit élire un nouveau Roi; le nom François étoit devenu odieux en Pologne, & la haine attiroit inſenſiblement le mépris. Pibrac crut qu'il lui ſeroit honteux de reſter le témoin, & pour ainſi dire, l'arbitre de la nomination qui alloit ſe faire; il n'y avoit plus aucun eſpoir de réüſſir. Ainſi il reprit la route de France, où il trouva de nouveau en arrivant le Royaume en combuſtion.

Amurath III. Empereur des Turcs.

Après le départ du Sieur de Pibrac, les Polonois ne penſerent plus qu'à ſe donner un maître; & ils ſe crurent d'autant plus obligés de procéder promptement à cette élection, qu'ils étoient inſtruits de la réſolution qu'avoit formée le nouveau Sultan en montant ſur le trône, de ſe venger des courſes des Coſaques. C'étoit Amurath, qui après la mort de ſon pere Selim, arrivée ſur la fin de l'année précédente, avoit été couronné au commencement de celle-ci. Il en étoit redevable au Bacha Mehemet. C'étoit lui qui avoit mandé au Prince l'état de l'Empire; & la choſe avoit été conduite avec tant de diligence & de ſecret, qu'Amurath étoit dans Conſtantinople, avant que les Janiſſaires ſçuſſent la mort du Sultan. C'eſt par cette même adreſſe que Mehemet avoit déja mis la Couronne ſur la tête de Selim.

Le nouveau Sultan, pour gagner les Janiſſaires, leur fit d'abord diſtribuer à chacun cinquante Sultanins, & hauſſa leur paye. Il ordonna en outre que dans la ſuite, dès que leurs enfans mâles ſeroient en âge, on les enrôleroit dans ſes gardes. Pour cela il augmenta leur nombre de deux mille; en ſorte qu'on compte aujourd'hui ſeize mille Janiſſaires. Enfin il voulut que ceux qui auroient été eſtropiés au ſervice, en fuſſent exempts, & fuſſent nourris aux dépens du public.

Amurath ſoüilla de ſi beaux commencemens qui ſembloient promettre un regne plein de modération, en faiſant mourir cinq de ſes freres & deux femmes de ſon pere, dont une étoit enceinte. Coûtume barbare, mais ſi exactement obſervée lorſque les Sultans montent ſur le trône, qu'elle ſemble être aujourd'hui conſacrée dans la maiſon Ottomane.

Différends de limite entre la Porte & la République de Veniſe terminés.

Le premier ſoin du Grand-Seigneur, fut de terminer les différends ſurvenus entre la Porte & la République de Veniſe, au ſujet du territoire de Zara en Dalmatie. Ils avoient été cauſés par l'inſolence des Gouverneurs Turcs, qui après la derniére guerre ſe croyoient tout permis contre leurs voiſins. Cette affaire fut accommodée à l'amiable. On en fut redevable aux ſoins & à l'habileté de Jaques Soranzo, Ambaſſadeur de la République à Conſtantinople, qui s'acquitta de cette commiſſion avec honneur. Le Sénat pour lui en marquer ſa reconnoiſſance, le fit Procurateur de S. Marc, même avant ſon retour à Veniſe. Mais comme il reſſentit alors

alors ſes libéralités, il éprouva enſuite ſes rigueurs ; quand par une grandeur d'ame, incompatible avec la modération d'un républiquain, il voulut s'élever au-deſſus des bornes que les loix de l'Etat lui avoient preſcrites. HENRI III. 1575.

Amurath, peu porté naturellement à inſulter ſes voiſins, n'étoit pas inſenſible aux injures qu'il avoit reçûës. C'eſt ce qui lui fit penſer à ſe venger des courſes que les Coſaques avoient faites en Moldavie à la ſollicitation des Polonois. Mais il crut que ce ſeroit ſe dégrader, que de ſe charger lui-même d'une expédition ſi peu conſidérable. Ses Miniſtres remirent donc le ſoin de ſa vengeance aux petits Tartares, ou Tartares Précopites *. Ceux-ci entrerent au mois d'Octobre dans la petite Ruſſie, ou Ruſſie Polonoiſe; ravagerent plus de quarante milles de païs; brûlerent deux cens châteaux ; mirent le feu à tous les villages ; maſſacrerent impitoyablement tout ce qui tomba ſous leur main, juſqu'aux enfans & aux vieillards; & emmenerent tous les beſtiaux & tous les troupeaux. Excurſion des Tartares en Pologne.

* Ainſi nommés de *Precopzka*.

Chargés de butin, ils arriverent ſur les bords du Nieper, diſpoſés à repaſſer ce fleuve. Alors les rivages retentirent des cris de ces malheureux qu'on menoit en eſclavage. Les Polonois accoururent à leur ſecours; mais trop tard. Ils s'étoient arrêtés autour de Kiovie, par où ils croyoient que paſſeroient ces barbares; & ils comptoient follement ſur la parole de Pierre, Vaivode de Valachie, qui s'étoit témérairement engagé, même avec ſerment, de ne point donner paſſage aux Tartares ſur ſes terres. Cependant quelques troupes levées à la hâte & à moitié ſans armes, ſe raſſemblerent autour de Mieliecz, & tomberent ſur l'arriére-garde des ennemis, tandis qu'ils étoient occupés à paſſer le fleuve. De cette multitude effroyable, qu'on fait monter juſqu'à cent onze mille hommes, ils en tuerent environ ſept cens. Léonard Gorecius parle ſur-tout d'un de ces barbares d'une prodigieuſe grandeur, qui fut tué par Jaques Niezabilowski ou Nizzabilowiecz. Son front avoit vingt-quatre doigts de largeur, & il étoit d'ailleurs ſi énorme, que ſon cadavre couché par terre, alloit encore à la ceinture d'un homme debout.

Les Coſaques de leur côté, qui regardoient ces hoſtilités comme leur affaire propre, ne s'endormoient pas. Ils paſſent le Nieper ayant à leur tête Bogdan Roſinzki ; entrent dans la Tartarie qu'ils trouvent ſans défenſe, & y mettent tout à feu & à ſang ; les femmes-mêmes n'éviterent pas leur fureur. Les unes eurent les mammelles coupées, d'autres les yeux arrachés ; leurs enfans furent écraſés, & tout ce qui ſe trouva d'eſclaves, fut mis en liberté.

Cependant la diette de Pologne s'ouvrit à Varſovie le premier de Décembre, terme auquel elle étoit convoquée. Le Sénat & les Seigneurs étoient partagés. Enfin, après bien des conteſtations, l'Archevêque de Gneſne grand Chancelier du Royaume, à la tête de la plus grande partie des Sénateurs de Pologne & de Lithuanie, proclama Roi, l'Empereur Maximilien. Cette élection ſe fit le 15. du même mois. D'un autre côté Zborowski Palatin de Cracovie, le Comte de Gorka Palatin de Sendomir, Diviſion dans la diette de Pologne au ſujet de l'élection d'un nouveau Roi.

HENRI III. 1575. mir, & le Comte de Tenczin, à la tête de quelques autres Seigneurs, & de la plus grande partie de la Nobleſſe, vouloient, contre l'avis des Sénateurs, qu'on élût un Roi de la nation. Mais pluſieurs briguoient la nomination; on ne convenoit de rien. Il reſtoit du ſang des Jagellons une Princeſſe nommée Anne, ſœur de Sigiſmond Auguſte dernier Roi de cette maiſon. Elle étoit âgée de cinquante ans, & n'avoit point été mariée. En reconnoiſſance des obligations que la nation avoit à cette famille, les Seigneurs lui déférerent la Couronne, à condition qu'elle épouſeroit Etienne Batthory Prince de Tranſylvanie, Hongrois de nation, qu'ils proclamerent Roi en même tems. Enſuite ils écrivirent à l'Empereur, pour l'exhorter à ne pas ſe prévaloir des ſuffrages du Sénat & de quelques membres de la Nobleſſe, comme d'un titre, qui pût lui donner droit à la Couronne.

L'Archevêque de Gneſne de ſon côté, & les Sénateurs de ſon parti, écrivirent au Prince Batthory quatre jours après l'élection. Ils lui faiſoient part de la nomination de l'Empereur, élû légitimement, du conſentement de tout le Sénat de Pologne, de Lithuanie, & de Pruſſe. Par-là ils tâchoient de le détourner de penſer au trône de Pologne; lui repréſentoient: que lui-même quelque tems auparavant, avoit proteſté à la diette par le miniſtére du Comte de Biandrata & de ſes autres députés, qu'il entendoit que ſes prétentions à la nomination ne nuiſiſſent en rien aux égards que la diette devoit à l'Empereur & à l'illuſtre maiſon d'Autriche: que bien loin de vouloir entrer en compromis avec S. M. I. il étoit diſpoſé au contraire à favoriſer en tout ſes deſirs & ſes deſſeins: qu'ils le prioient donc de tenir la parole qu'il avoit donnée alors, & de faire voir en effet quelles avoient été ſes bonnes intentions pour l'Empereur.

Il eſt vrai que Batthory avoit chargé ſes députés de faire cette proteſtation, tandis que le ſuccès de la diette étoit encore incertain. Mais lorſqu'il apprit qu'il avoit pour lui le plus grand nombre des ſuffrages, il ne la regarda plus que comme un compliment, qui ne ſuppoſoit pas néceſſairement beaucoup de ſincérité. Il répondit au parti Impérial d'une maniére qui ne ſignifioit rien; & il ſe diſpoſa à ſe mettre au plûtôt en poſſeſſion d'un trône que le haſard lui préſentoit.

Affaires de France. La nouvelle de la diette, convoquée en Pologne pour l'élection d'un nouveau Roi, cauſa beaucoup de chagrin à Henri. Ce n'eſt pas qu'il regrettât fort la perte d'un trône qu'il mépriſoit; mais il voyoit bien que cette dépoſition ne lui faiſoit pas honneur. Comme il ne s'arrêtoit au reſte qu'au preſent, qu'il ſe mettoit peu en peine de ſa gloire, & ne s'inquiétoit pas plus du paſſé que de l'avenir, il eut bientôt oublié cet affront. Un nouvel évenement qui l'intéreſſoit davantage, l'occupa tout entier.

Le Duc d'Alençon ſe retire de la Cour. Le Duc d'Alençon avoit été arrêté en quelque ſorte l'année précédente, peu de tems avant la mort de Charles IX. On lui avoit rendu la liberté à l'arrivée du Roi en France; & il avoit été rétabli dans tous ſes titres & honneurs. Cependant, ſoit reſſentiment de l'inſulte qu'on lui avoit faite, ſoit envie de broüiller, il ſe retira ſecrettement de la Cour vers ce tems-là. Voici comme cela ſe paſſa le 16. de Septembre. Monſieur, avec peu de ſuite,

ſe

ſe rendit ſur le ſoir au faubourg S. Marceau, ſous prétexte de quelque galanterie, & entra chez une perſonne du ſecret. Sa ſuite l'attendoit à la porte, tandis qu'on lui tenoit des chevaux prêts à une ſortie de derriére, qui donnoit ſur la campagne. Le Prince avec quelques confidens monta à cheval, & s'éloigna de Paris à toute bride. A quelques lieuës de-là il rencontra une troupe de Nobleſſe, qui l'attendoit. Il courut toute la nuit, & ſe rendit à Dreux au païs Chartrain, qui étoit de ſon appanage. HENRI III. 1575.

De-là il publia le lendemain un manifeſte, par lequel il proteſtoit de ſes bonnes intentions pour le bien du Royaume, pour tous les Ordres de l'Etat, & pour le Clergé en particulier. Il n'épargnoit pas enſuite les favoris dont le Roi étoit obſédé. C'étoit à eux qu'il attribuoit l'animoſité que Charles IX. avoit fait paroître ſur la fin de ſon regne contre ſa perſonne, & celle des plus honnêtes gens du Royaume; le danger qu'il avoit couru de la vie; & les traitemens indignes qu'il avoit reçus. Manifeſte de ce Prince.

Il diſoit enfin: qu'il ne s'étoit retiré de la Cour, que pour profiter des conſeils de ceux des Prélats & de la Nobleſſe qui s'étoient rendus auprès de lui: qu'il ne feroit rien au préjudice de l'autorité Royale, qu'au contraire il ne cherchoit qu'à l'affermir de plus en plus: que ſon deſſein étoit de travailler à rendre aux loix leur premiere vigueur & au Royaume ſon ancien éclat; à faire punir les vols, les malverſations, les vexations, & les violences criantes dont on avoit été témoin dans l'Etat; à tirer des priſons les premieres têtes du Royaume, qu'on avoit lâchement arrêtées ſans garder aucunes formalités; & à les rétablir dans tous leurs titres & emplois; à décharger le peuple de ces levées onéreuſes, de ces impoſitions nouvelles, inventées par quelques étrangers pour ſatisfaire l'avarice des Miniſtres; à maintenir tous les Ordres du Royaume dans leurs droits, libertés, immunités & priviléges; à affermir dans l'Etat la Religion de nos ancêtres, ſans bleſſer la liberté accordée aux Proteſtans par les Edits; enfin à établir par tout une paix ſolide & durable: que pour cela il n'avoit deſſein, ni d'en venir aux armes, ni de former un parti; qu'il ne vouloit ſe ſervir que du remede ſalutaire, uſité chez nos peres dans de ſemblables conjonctures, & autoriſé par les loix: que c'étoit à une aſſemblée d'Etats qu'il en appelloit: qu'il ſupplioit par conſéquent le Roi ſon frere & ſon maître, de prendre en bonne part la requête qu'il ôſoit lui preſenter, & d'être perſuadé qu'elle partoit d'un cœur qui n'avoit réellement en vûë que la gloire de Dieu, l'intérêt de S. M. & la tranquillité de l'Etat.

Ce manifeſte fut reçu différemment dans le public; & chacun en parloit ſuivant ſon inclination, & ſelon qu'il étoit plus ou moins affectionné au gouvernement preſent. Le peuple prenoit tout cela ſérieuſement. Il s'imaginoit déja voir la Cour réformée, les Miniſtres bannis, la liberté & la paix rétablies dans tout le Royaume. Les plus ſages au contraire regardoient le Duc d'Alençon comme un homme naturellement ambitieux, dont la playe ſaignoit encore, qui vouloit ſe venger à quelque prix que ce fût, qui en cherchoit un prétexte dans la guerre déja allumée, & qui ne ſe montroit aux Proteſtans comme un Chef prêt à ſe mettre à leur tete, que pour

HENRI III. 1575. pour s'en faire un appui qui le rendît formidable à la Cour dans ces circonſtances, & pour les abandonner dans la ſuite. Il y en avoit même qui étoient perſuadés que le Prince agiſſoit de concert avec la Reine mere ; que par cette retraite ſimulée, cette Princeſſe n'avoit en vûë que d'affoiblir le parti des Proteſtans, & de s'en rendre l'arbitre, en leur ôtant un Chef auſſi zélé que le Prince de Condé, pour lui en ſubſtituer un nouveau.

Voilà ce qui ſe publioit alors. Du reſte la plûpart des Proteſtans, peu contens du preſent, & ne connoiſſant pas le génie du Prince, ſemblerent concevoir quelques eſpérances de ces nouveautés. Sur ce principe, on rendit publiquement à Dieu de ſolemnelles actions de graces pour cet évenement, à la Rochelle, à Montauban, à Nîmes, & dans pluſieurs autres villes. On n'appelloit plus le Duc d'Alençon que le nouvel Hercule, nom qu'il avoit autrefois porté. On eût dit qu'il fût deſcendu du ciel pour guérir tous les maux, & détruire tous les monſtres de la France.

Ce qu'il y a de certain ; c'eſt que le Prince, encore tout plein de l'affront qu'il avoit reçû, outré particuliérement contre les Guiſes, qu'il en regardoit comme les auteurs, avoit pris la réſolution de ſe retirer, ſans la communiquer au Roi ni à la Reine, pas même au Roi de Navarre, qui avoit couru avec lui les mêmes riſques ; qu'il nen fît part qu'à un petit nombre de ſes confidens, entre autres à Louis de Clermont d'Amboiſe Sieur de Buſſy, & à Jean de Simié ; que ſon deſſein étoit de ſe mettre à la tête des troupes qui devoient venir inceſſamment d'Allemagne, dont il eſpéroit que le Prince de Condé lui céderoit ſans difficulté le commandement ; & ſous prétexte du bien public, de s'en ſervir pour avancer ſes affaires, & pour obtenir du Roi ſon frere, des conditions qui le rendiſſent dans la ſuite plus conſidérable dans l'Etat.

La Cour fut conſternée de cette évaſion. Le Duc de Nevers eut ordre ſur le champ de ſe mettre à la tête des troupes, qui ſe trouverent à la ſuite du Roi, & de pourſuivre le Prince ; mais la Reine mere le fit auſſitôt rappeller. On ſongea enſuite à fortifier quelques poſtes aux environs de Paris, ſur-tout Saint-Denis, dont Armand Gontaut de Biron ſe chargea. On diſtribua auſſi entre les Seigneurs de la Cour, particuliérement entre les Princes de la maiſon de Guiſe, la défenſe des villes & des places les plus voiſines de la capitale. Il n'y eut que le Roi de Navarre auquel on ne penſa point. Ce Prince généreux avoit déja oublié l'outrage qu'on lui avoit fait ; mais cette diſtinction rouvrit la playe. Il ſe crut mépriſé ; & pour s'en venger, il prit la réſolution de ſe retirer auſſi de la Cour. Celui qui l'y excita le plus, fut Guillaume de Hautemer Sieur de Fervaques Comte de Grancé, qui avoit alors toute la confiance de ce Prince.

Le Prince de Condé traite avec les Allemans.

Le Prince de Condé avoit cependant déja envoyé ſes députés à la diette de Ratisbonne, pour repréſenter à l'Empereur & aux Princes de l'Empire la juſtice de ſa cauſe, & leur demander la liberté de lever des troupes en Allemagne. Ils étoient chargés de repréſenter que ce n'étoit pas pour faire la guerre au Roi, pour qui le Prince conſervoit toujours, diſoient-ils, un reſpect & une obéïſſance parfaite ; mais plûtôt pour maintenir ſon autorité contre les perturbateurs du repos public.

C'étoit

C'étoit le Prince Jean Caſimir, fils de l'Electeur Palatin, deſtiné à commander les troupes Allemandes, qui avoit conſeillé cette démarche au Prince de Condé ; démarche qui étoit plûtôt une honnêteté, pour gagner les Princes & les Etats de l'Empire, qu'un devoir de néceſſité. Car par les loix de l'Empire, il eſt permis à tout Prince & Seigneur de lever des troupes en Allemagne pour le ſervice des étrangers, pourvû qu'elles ne doivent porter les armes, ni contre l'Empire, ni contre l'Empereur. HENRI III. 1575.

Cette coutume au reſte établie par les fondateurs de l'Empire, reçue depuis par les premiers auteurs de l'Empire Germanique, paroît être fondée plûtôt ſur la prudence, que ſur l'équité. Ils avoient en vûë ſans doute, de ne pas laiſſer émouſſer par l'inaction le courage mâle de cette nation nombreuſe & guerriére, & d'empêcher que dans un Etat, où les intérêts de tant de Princes & de tant de villes ſont ſi fort confondus, ces peuples remuans ne trouvant pas d'ennemis au dehors, ne s'en fiſſent eux-mêmes au dedans. Mais auſſi n'eſt-il point indigne, & peut-être injuſte, que de braves gens, qui paſſent d'ailleurs pour les plus équitables du monde, ſe vendent honteuſement au premier Prince étranger, qui ſouvent n'aura que la fantaiſie pour objet de faire la guerre, & ſemblables à de vils gladiateurs, mettent à prix leur propre vie ? C'eſt du moins le ſentiment de pluſieurs perſonnes qui blâment cette liberté.

Ces articles du traité, paſſé entre le Prince de Condé & Jean Caſimir furent : que le Palatin, à la priére du Prince, entreroit en France à la tête d'une armée, pour ſecourir les Réformés, inquiétés au ſujet de leur Religion ; qu'il travailleroit à délivrer le Royaume de l'inſolente domination des mauvais Miniſtres ; à le rétablir dans ſon ancienne liberté & ſa premiere ſplendeur : que le Prince ſeroit Généraliſſime de cette armée, & que le Palatin la commanderoit ſous lui : qu'il leveroit ſix mille Reîtres au nom du Prince, & deux mille en ſon nom : qu'il enrôleroit de plus ſix mille Suiſſes aux fraix du Prince, & qu'il fourniroit quatre groſſes piéces de canon, douze piéces de campagne, avec toutes les munitions de guerre. Articles du traité.

Que le Prince de Condé de ſon côté leveroit des troupes en France, pour groſſir l'armée Allemande : qu'il tireroit du Languedoc au moins douze mille hommes d'Infanterie, & deux mille chevaux qui viendroient la joindre : que les troupes Allemandes ne pourroient être licentiées, qu'en leur payant leurs montres ; & que le Prince ne traiteroit, ni de paix, ni de guerre avec le Roi, ou aucun autre, ſans le conſentement du Palatin.

On ajoûta : que le Prince Caſimir ſigneroit le traité paſſé entre le Duc de Damville & les Réformés (c'eſt le nom qu'ils donnoient aux Proteſtans) : qu'il obtiendroit du Roi le maintien des Edits publiés en faveur de la liberté de conſcience : que le Duc de Damville s'engageroit à ne point deſarmer, que S. M. n'eût établi cette liberté dans tout le Royaume : que pendant le tems de l'expédition, le Prince feroit compter au Palatin douze mille écus d'or par mois : qu'une des conditions du traité de paix ſeroit, que Caſimir auroit le gouvernement en Chef, de Mets, Toul,

HENRI III. 1575. & Verdun, & que les Proteſtans y auroient libre exercice de leur Religion ; enfin qu'après la paix ſignée, on feroit tenir inceſſamment au Prince Palatin, ſoit à Mets, ou à Strasbourg, deux cens mille écus d'or.

Quelque dures que fuſſent ces conditions, & quelque difficulté qu'il y eût à les remplir, cependant la néceſſité, où le Prince de Condé & ſon parti ſe trouvoient alors, l'obligea de s'y ſoumettre. On ne penſa donc plus qu'à faire des levées en allemagne ; & on avança beaucoup en peu de tems, les François voulant profiter des troubles preſens de la Cour, & les Allemans eſperant par-là être plûtôt payés des ſommes qu'on leur avoit promiſes.

Conduite artificieuſe du Duc d'Alençon.

Cependant le Duc d'Alençon s'étoit retiré en Poitou. Il y fut ſuivi de la Nouë, du beau-frere du Duc de Damville Gilbert de Levi de Ventadour, qui avoit de grandes alliances & beaucoup de terres dans le Limouſin, à la tête de 300. Cavaliers, & de 1200. hommes de pied ; & de Henri de la Tour Vicomte de Turenne, jeune & brave, fils d'une autre ſœur du Duc de Damville. Tous vinrent bien accompagnés offrir au Prince leurs biens & leurs ſervices, pour rétablir la tranquillité dans le Royaume. Monſieur voulut même pour un tems paroître favorable aux Réformés ; & il écrivit des lettres très-gracieuſes aux habitans de la Rochelle & de Montauban, pour les confirmer dans cette penſée.

Il députe vers le Pape pour ſe juſtifier.

Mais ce Prince étoit trop adroit pour ne pas voir que, ſoit pour le preſent, ſoit pour l'avenir, cette démarche pourroit lui faire tort dans quelque autre affaire. Pour obvier à cet inconvenient, il dépécha en même tems à Rome Nicolas Hennequin du Fay ſon Sécretaire. Il étoit chargé de lever les ombrages que pourroient donner au S. Pere les liaiſons du Prince avec les Proteſtans & les Catholiques unis ; de repréſenter à S. S. que ce n'étoit que dans une néceſſité extrême, & pour mettre ſa perſonne à couvert, qu'il s'étoit uni au Duc de Damville, qui n'avoit traité lui-même avec les Proteſtans, que parce qu'il ne pouvoit autrement ſe ſouſtraire aux violences des perturbateurs du repos public ; que leur deſſein n'étoit pas d'embraſſer leur querelle ; qu'ils avoient uniquement en vûë de ſe ſervir d'eux, pour rétablir la paix dans l'Egliſe & dans l'Etat, pour s'oppoſer aux projets des Miniſtres corrompus, dont le Roi étoit obſédé, & pour prendre des meſures capables de procurer, comme S. S. le ſouhaitoit, la gloire de Dieu, & la tranquillité du Royaume.

Réponſe du Pape à ce Prince.

Le Pape répondit favorablement à ce Prince ; le pria inſtamment de ne jamais perdre ces deux points de vûë ; & l'avertit de prendre garde, qu'en voulant pourvoir, ſinon à ſa vengeance, du moins à ſa ſûreté, il ne ménageât trop ſon reſſentiment, & trop peu la gloire du ſang, dont il ſortoit, & la Religion de ſes peres.

Elargiſſement des Maréchaux de

La Reine mere de ſon côté ne vouloit point de paix. Cependant ſi elle n'arrêtoit de bonne heure ces ſemences de diviſion, qui commençoient à naître entre les deux freres, elle appréhendoit de devenir enfin ſuſpecte à l'un & à l'autre ; & le ſoupçon pouvoit inſenſiblement dégénerer en

en mépris. Ces réflexions l'engagerent à conſeiller d'abord au Roi de députer à ſon frere. Enſuite elle ſe chargea de traiter elle-même avec lui. Elle ſçavoit que le Prince avoit toujours été fort lié avec les Maréchaux de Montmorenci & de Coſſé ; que c'étoit à ſon ſujet qu'ils avoient été arrêtés ; que le Prince l'avoit aſſez fait entendre, en demandant par ſon manifeſte l'élargiſſement des Seigneurs priſonniers. Elle réſolut donc de commencer par les mettre en liberté. Quelques émiſſaires de cette Princeſſe, ſous prétexte d'amitié, rendirent viſite au Maréchal de Montmorenci, & lui conſeillerent d'oublier le reſſentiment qu'il pourroit avoir de ſa priſon. Ils lui firent entendre, que ce ſeroit le moyen d'obtenir ſa liberté indépendamment de Monſieur. Car la Reine vouloit que le Maréchal n'eût obligation d'une grace ſi peu attenduë, qu'au Roi & à elle. Son deſſein étoit d'employer utilement dans la ſuite, pour rétablir la concorde entre les deux freres, les ſoins de ce grand homme, qui n'étoit pas moins véridique, que généreux.

HENRI III. 1575. Montmorenci & de Coſſé.

Il y avoit déja quelque tems que le Maréchal de Coſſé avoit eu permiſſion de ſortir de la Baſtille, où ſa ſanté déperiſſoit, & de ſe retirer dans ſa maiſon, qui en étoit proche. On l'y gardoit ſeulement à vûë. Mais il n'en étoit pas de même du Maréchal de Montmorenci. Comme il étoit plus formidable à la Cour, on le gardoit auſſi plus étroitement. Quelque tems auparavant il s'étoit répandu un bruit, qui ne pouvoit venir que des ennemis de cette maiſon, une des plus illuſtres du Royaume. On diſoit que le Duc de Damville, Gouverneur de Languedoc, & frere du Maréchal, étoit mort ſubitement à Montpellier d'une fiévre violente. On ne manquoit pas même de gens apoſtés, qui prétendoient avoir été témoins de ſon convoi. Sur ce fondement on avoit pris ſecrettement en Cour la réſolution de faire étrangler la nuit dans ſa priſon le Maréchal-même (1).

Pour que le coup fût moins ſenſible, on avoit mis du ſecret Marc Miron premier Médecin du Roi. Il avoit déja répandu le bruit, que le Maréchal étoit ſujet à des coups de ſang. Par-là on eſperoit, qu'on attribueroit ſa mort à quelque accident de cette nature, plûtôt qu'à aucune violence. L'exécution de ce complot fut commiſe à Gilles de Souvré, Grand-Maître de la garderobe. Mais de Souvré étoit trop honnête-homme, & trop ennemi de la violence, pour obeïr aveuglément. Il ſçut habilement traî-

(1) Le Roi ſur cette nouvelle de la mort de Monſieur de Damville, avoit réſolu de faire eſtrangler Monſieur le Maréchal ſon frere en la Baſtille & étoient de ce conſeil la Reine, le Chancelier de Birague, & Monſieur de Matignon. Il entra de ſon cabinet en l'antichambre où étoit Monſieur de Souvray, lors Maitre de ſa Garderobbe, qu'il cheriſſoit fort, & lui dit cette réſolution. Il lui dit, Sire, y avés-vous bien penſé ? & conſideré-vous point que Monſieur le Chancelier eſt ſon ennemi, & que Monſieur de Matignon a promeſſe du premier état de Maréchal vacant ? & voudriés-vous tâcher votre honneur & votre conſcience pour leurs intérêts ? & avec telles & ſemblables paroles arreſta cette exécution.

Du Pleſsis Mornay.

HENRI III. 1575.

traîner l'affaire en longueur. Il donna le tems au repentir de ſuccéder à la haine, & aux faux bruits de la mort du Duc de Damville celui de s'évanoüir.

Ce fut ainſi que le Roi, à qui la Reine ſa mere avoit perſuadé que cette mort étoit néceſſaire, fut malgré lui redevable à de Souvré de la vie de ce grand homme, qui dans la ſuite, au milieu des troubles que cauſa la retraite du Duc d'Alençon, fit paroître plus d'attachement que perſonne pour leurs Majeſtés. Il ſacrifia généreuſement au bien de l'Etat ſes reſſentimens particuliers ; & tandis que ſes freres, Damville, de Meru, & de Thoré, étoient à la tête des rebelles, il mit de ſon côté toute ſa gloire à prouver par ſes actions ſon affection pour la perſonne du Roi, & pour ſa patrie, que les guerres civiles déchiroient alors. La Reine mere partit donc, accompagnée des Maréchaux de Montmorenci & de Coſſé, pour aller trouver le Duc d'Alençon en Touraine.

La Reine va trouver le Duc d'Alençon.

Thoré étoit alors en Allemagne auprès du Prince de Condé, auquel il étoit allié. Il avoit d'ailleurs toujours été dans ſes intérêts, & dans ceux de Monſieur; & il y avoit même beaucoup d'apparence, qu'il étoit entré dans le complot que ces Princes avoient formé quelque tems avant la mort de Charles IX. Auſſi eut-il ſoin de quitter de bonne heure la Cour. Auſſitôt qu'il apprit l'évaſion du Duc d'Alençon, il conſeilla au Prince de Condé de lui remettre le commandement des troupes. Pour le faire même d'une maniére plus gracieuſe, il fut d'avis que le Prince, en attendant qu'il pût entrer en France avec toute l'armée d'Allemagne, envoyât toujours d'avance quelque ſecours à Monſieur. Lui-même s'offrit de le conduire.

Thoré entre en France avec un

(1) Il part donc à la tête d'un détachement, compoſé de deux mille Reîtres, de cinq cens Arquebuſiers François, & de cent Gendarmes; paſſe le Rhin; traverſe la frontiére de la Lorraine, & entre en Champagne par

(1) Monſieur de Mouy & moi partiſmes de Sedan enſemble, proches parens & intimes amis que nous étions, ayant enſemble environ quatre-vingts Gentilshommes, & cinq cens hommes de pied; & a grandes journées le reneontrames ſur la frontiére d'Allemagne à l'entrée des terres du Comte de Naſſau. Il ſéjourna de fait a Attigny plus qu'il ne devoit; mais le pis fut, qu'il ne fut jamais réſolu ni de combattre ni de ſe retirer; esuſe que faiſant tantôt ce qui étoit du combat, & tantôt ce qui étoit de la retraite, il perdit l'occaſion de l'un & de l'autre, & donna loiſir à Monſieur de Guiſe qui retardoit ſon chemin par légeres eſcarmouches, de le combattre premier qu'il fut paſſé la Marne. Se voyant donc preſſé, il commande d'aller à la charge, ce que firent les Sieurs de Mouy & du Pleſſis avec leurs amis; ſon Enſeigne même le Sieur de Pontillaut puiſné de Marivaut y mena partie de la troupe, & ſur la main droite donna Monſieur de Clevant avec quelques rangs de ſes Reitres: mais il tourna auſſi-tôt la tete vers la Marne pour prendre tems de ſe ſauver tandis qu'ils ſeroient au combat; ainſi n'entra point plus de quarante Gentilshommes François en la charge qui donnerent, & ſe rompirent dedans l'avant-garde, conduite par le Maréchal de Biron, & furent la plûpart tués, bleſſés, & priſonniers, entre autres Pontillaut tué, Monſieur de Mouy pris & bleſſé d'un coup de piſtolet en la gorge, Monſieur du Pleſſis pris & bleſſé d'un coup de lance. Les Reîtres avoient paſſé la Marne, & gagné juſques à Marigny ſur Orbaye, quand ils envoyerent leurs trompettes pour ſe rendre, & n'étant pas ſuivis de cinquante chevaux; tellement que s'ils fuſſent venus à la charge, ils en euſſent eu bon marché. Ce que je ſçais parce que j'étois à la troupe, où Meſſieurs les Maréchaux de Biron & de Rais m'interrogerent, qui n'étoient pas ſans peur. DU PLESSIS MORNAY.

par Langres. Son deſſein étoit de paſſer la Loire à la Charité. Il fait quelques nouvelles levées dans les environs, pour fortifier ſes troupes, & s'avance juſqu'à Attigny ſur Aiſne. Là les Allemans, à qui on devoit quelques montres, ſe mutinerent; & de Thoré perdit pluſieurs jours à les calmer. Enſuite il paſſa la Marne ſans oppoſition, & continua ſa marche; mais il ſe trouva tout d'un coup tellement enveloppé par les Royaliſtes, qu'il lui étoit impoſſible d'éviter d'en venir aux mains. HENRI III. 1575. corps d'Allemans.

Le Roi dès le premier d'Octobre avoit fait publier, que toutes ſes troupes & les milices du Royaume ſe tinſſent prêtes à marcher, avec défenſes à qui que ce fût, ſous de griéves peines, de prendre le parti de Monſieur, que des rebelles avoient ſéduit. Ainſi, ſur la nouvelle de l'entrée des Allemans en France, Henri de Lorraine Duc de Guiſe, à la tête de mille Gendarmes, ſe rendit à ſon gouvernement de Champagne, pour fermer le paſſage aux ennemis. Il fut ſuivi de Philippe Strozzi Colonel général de l'Infanterie Françoiſe, qui lui mena dix mille hommes de pied. Il fut encore joint par les troupes que les Ducs d'Uſez & de Montpenſier avoient amenées, l'un de Languedoc, & l'autre de Poitou. Le Duc de Guiſe étoit accompagné outre cela de Charles ſon frere Marquis de Mayenne (1), d'Armand Gontaut de Biron, & de Guillaume de Hautemer de Fervaques. Thoré ſe vit inveſti de toutes ces troupes proche de Château-Thierry ſur Marne.

Il étoit le plus foible; & les Allemans avoient recommencé à ſe mutiner. C'en étoit aſſez pour le rendre incertain du parti qu'il devoit prendre. Mais il n'y avoit pas moyen d'ailleurs d'éviter le combat. Il y étoit encore excité par de Haſſenſtein, & Claude-Antoine de Vienne Sieur de Clervant, connu par ſa naiſſance & ſa bravoure; ils lui repréſentoient, qu'il valoit encore mieux qu'on pût attribuer leur défaite à la valeur de leurs ennemis, qu'à leur propre lâcheté. Ainſi il prit ſa réſolution de bonne grace. On rangea les troupes en bataille, autant que les circonſtances pouvoient le permettre. Les François à la tête des Allemans formoient la premiere ligne; la Nobleſſe Françoiſe commandée par Thoré compoſoit la ſeconde; & les Arquebuſiers étoient ſur les aîles, pour ſoutenir la Cavalerie.

On eſcarmoucha d'abord, ſans beaucoup d'avantage de part ni d'autre. Enſuite le Duc de Mayenne s'ébranla, & vint attaquer bruſquement l'Infanterie Françoiſe. Il fut ſoutenu par le Duc de Guiſe. Le choc fut rude; de Clervant & Haſſenſtein le repouſſerent d'abord vigoureuſement; mais après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de braves gens pris au dépourvû, il fallut enfin céder. Les ennemis furent mis en déroute. Haſſenſtein reſta ſur la place avec ſon Lieutenant; & de Clervant fut fait priſonnier. Du reſte la perte ne fut pas grande. Pour Thoré, il ſe ſauva avec quelques-uns des mieux montés, entre autres Antoine de Silly Sieur de Rochepot. Défaite des Allemans ſur la Marne.

(1) M. de Thou devoit dire *Ducem* & non pas *Marchionem*; car Charles IX. avoit érigé ce marquiſat en duché dès l'an 1573. en faveur de ce même Charles de Guiſe, Marquis de Mayenne.

Henri III. 1575.

pot. Les Allemans, qui formoient un corps de cinq cens hommes, ne s'ébranlerent point pendant tout le combat, & ſe rendirent au Duc de Guiſe après l'action. Ce Seigneur, s'abandonnant trop imprudemment à la pourſuite des fuyards, tomba ſur un ſoldat, qui ne voulut jamais demander la vie. Le Duc le pourſuivoit dans un chemin couvert de buiſſons, pour l'obliger à ſe rendre, quand il reçut dans la machoire gauche un coup d'arquebuſe, qui penſa le renverſer ſur la place. Ses gens vinrent au ſecours: on l'emporta; mais cet accident conſterna les autres Généraux, & favoriſa la retraite de Thoré, qui ſe retira auprès du Duc d'Alençon avec quelques compagnons de ſa fuite.

Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe, qu'on attribua à la précipitation de ce Général, le décrédita fort. Pour lui, il s'excuſa ſur la néceſſité où on l'avoit mis d'en venir aux mains. Il rejetta tout le malheur de cette journée ſur la mutinerie des Allemans; & le Duc d'Alençon, ſoit par conſideration pour ſa famille, ſoit par amitié pour le Duc de Damville, voulut paroître goûter ſes raiſons. Thoré reſta juſqu'à la paix auprès du Prince, qui eut toujours pour lui beaucoup d'égards.

La Reine mere conclut une tréve de ſix mois avec le Duc d'Alençon.

La Reine cependant arriva en Touraine, & s'aboucha avec Monſieur qui vint la joindre à Champigny, château de la dépendance du Duc de Montpenſier. Le Maréchal de Montmorenci étoit médiateur. Il y eut beaucoup de conteſtations, beaucoup de conférences ſecrettes, qui durerent tout le mois d'Octobre, & une grande partie du ſuivant. Cependant on ne put jamais convenir d'un traité de paix. On ſe contenta d'une tréve de ſix mois, qui devoit commencer le 22. de Novembre, & qui expireroit le 25. de Juin de l'année ſuivante. On convint que pendant la tréve, les hoſtilités ceſſeroient dans tout le Royaume.

On ajoûta: que S. M. feroit compter cent ſoixante mille écus d'or à l'armée que le Prince de Condé avoit levée en Allemagne, pour l'empêcher de paſſer le Rhin, & d'entrer en France: que pour aſſûrances on donneroit aux Proteſtans & aux Catholiques unis, les villes d'Angouleme, de Niort, de Saumur, de Bourges, de la Charité ſur Loire, & de Mezieres ſur la Meuſe: que cette derniére ſeroit remiſe au Prince de Condé: que le Duc d'Alençon & ſes alliés s'obligeroient de rendre ces villes au Roi, auſſi-tôt après la tréve expirée, ſoit qu'elle fût ſuivie de la paix, ſoit qu'on en vint aux armes: que pour la garde de ces places, S. M. entretiendroit à ſes dépens deux mille hommes de garniſon au choix du Prince: qu'il auroit outre cela cent Gentilshommes, ſa compagnie de cent Gendarmes, cinquante Suiſſes, & cent Arquebuſiers entretenus pour la garde de ſa perſonne: que le Roi licencieroit toutes les troupes étrangeres, à l'exception de la garde Suiſſe & Ecoſſoiſe; & que les hoſtilités ceſſeroient de part & d'autre, du jour que la Cour auroit remis les villes de ſûreté aux Confédérés. Et parce que cette nouvelle broüillerie avoit interrompu les conférences commencées à Paris, on convint encore qu'au mois de Janvier ſuivant, les Princes, Seigneurs, villes & provinces confédérées, envoyeroient à la Cour leurs députés, avec plein pouvoir de traiter de la paix.

Ce

Ce traité fut ſigné de la Reine mere & du Duc d'Alençon; mais on ne le publia que long-tems après, parce que ſur quelques nouveaux ſoupçons, on ne ſe preſſoit pas de part ni d'autre de l'accomplir de bonne foi. En effet le Roi enrôla dans ce tems-là ſix mille Suiſſes, & prit même des meſures pour faire encore de nouvelles levées en Allemagne. Ce fut pour cela qu'il fit venir à Paris le Comte de Mansfeldt, Gaſpard de Schomberg, & Chriſtophle de Baſſompierre. Ces Généraux promettoient d'amener en France huit mille Reîtres pour le ſervice de S. M. à condition qu'on leur payeroit cent mille écus d'or comptant, & quatre cent cinquante mille autres, lorſque leurs troupes paroîtroient ſur la frontiére. C'eſt ce qui donna lieu à une aſſemblée générale que le Roi convoqua à l'hôtel de ville, où il fit demander deux cens mille livres à emprunter, pour payer quatre montres qui étoient dûës aux Suiſſes. HENRI III 1575.

On ne ſçauroit dire combien cette propoſition révolta tous les eſprits. Ce fut alors qu'on vit mieux que jamais, que cette grande ville ſi peuplée, dont on avoit crû juſque-là les richeſſes ſi immenſes, n'étoit véritablement riche qu'en paroles & fort peu en argent. On délibéra long-tems: on fit de fort beaux diſcours; & toutes ces délibérations aboutirent à des remontrances très-humbles qui furent faites à S. M. au mois de Décembre au nom du Parlement, de la chambre des Comptes, de la cour des Aydes, du Clergé, & de tous les bourgeois de Paris. Remontrances de la ville de Paris au Roi.

On y repréſentoit à S. M. l'état déplorable, non ſeulement de la ville de Paris, mais de tout le Royaume, dont le bonheur dépend en quelque ſorte de celui de la capitale, & la miſére des peuples épuiſés par les fraix d'une longue guerre. On remontra: que depuis quinze ans que duroient les troubles, la ville de Paris avoit fourni au Roi trois millions ſix cens mille livres, & le Clergé preſque deux fois autant: que ni le Prince, ni l'Etat, n'avoient profité de ces ſommes prodigieuſes; qu'elles n'avoient ſervi qu'à armer la France contre elle-même, & à l'épuiſer, pour la réduire à devenir le joüet du premier Prince qui voudroit s'en emparer: qu'on voyoit aſſez que tous ces malheurs étoient un effet de la colére de Dieu, juſtement irrité contre ce Royaume; que la corruption s'étoit inſinuée dans tous les membres de l'Etat; que la juſtice étoit mal renduë, les finances mal adminiſtrées.

Qu'à commencer par le Clergé, tout le monde étoit infiniment ſcandaliſé de ſon avarice, de ce trafic honteux des bénéfices, ſuite naturelle de l'envie de s'enrichir; de ſon luxe, & de la mauvaiſe conduite de tous ſes membres: qu'il n'y avoit pas moins à réformer dans l'adminiſtration de la juſtice; que depuis la vénalité des charges, il n'étoit pas ſurprenant de ne plus retrouver dans les Magiſtrats cette droiture, ces lumiéres, cette probité, qui avoient engagé autrefois tant de Princes étrangers à ſoumettre leurs différends à la déciſion du premier Parlement du Royaume: enfin que la licence étoit ſi grande parmi les troupes, & ſur-tout dans le régiment des Gardes, que les païſans ne voyant plus de ſûreté pour leurs biens, ni pour leurs vies-mêmes, étoient obligés d'abandonner leurs campagnes: que par-là les revenus des particuliers, qui dans le Royaume pro-

HENRI III. 1575.

proviennent preſque tous de la culture des terres, étoient conſidérablement diminués, & enfin ſe réduiroient à rien : que les hôpitaux n'étoient plus en état de nourrir le grand nombre de pauvres qu'ils renfermoient; que leurs revenus ne ſuffiſoient plus à les entretenir ; & qu'on étoit obligé d'avoir recours à l'autorité du Magiſtrat, pour aliéner les fonds-mêmes.

Qu'il ſe commettoit encore beaucoup d'abus dans les finances ; que la malverſation de la plûpart de ceux qui s'en trouvoient chargés, étoit évidente ; qu'il y avoit trois ans, pendant le ſiége de la Rochelle, lorſque l'Etat étoit le plus obéré, on avoit employé en gratifications & autres dépenſes inutiles, neuf cens mille écus d'or, & ſept cens l'année ſuivante ; que depuis ce deſordre avoit continué, & que cette année en moins de ſix mois, trois cent mille écus d'or avoient diſparu ; qu'outre cela on dépenſoit tous les ans en penſions & autres ſuperfluités, plus de deux cens mille écus d'or : que ces liberalités outrées épuiſoient les coffres de S. M. & qu'on ne pouvoit enſuite les remplir, qu'en tirant le ſuc & le plus pur ſang du peuple : que pour leur malheur ils voyoient naître tous les jours de nouveaux impôts, inventés par des étrangers, vraies ſangſuës de l'Etat; qui s'en rendoient les adjudicataires contre les loix formelles du Royaume, qui veulent que les François ſeuls puiſſent les lever : que par-là le peuple étoit réduit à la derniére miſére ; que le commerce étoit interrompu ; & que l'indigence des particuliers faiſoit la pauvreté de tout l'Etat.

Qu'on pouvoit ajoûter à tant de maux, les blaſphemes impunis & l'uſure autoriſée : que tant d'excès ne pouvoient manquer d'attirer la colére de Dieu ſur le Royaume ; & qu'il n'y avoit d'eſpérance de l'appaiſer, qu'en travaillant à faire refleurir la piété, réformer la juſtice, & ſoulager le pauvre peuple, en mettant les finances en des mains fidèles & œconomes: que par conſéquent il ne s'agiſſoit point alors de penſer à faire la guerre, & à chercher des fonds pour la ſoutenir : que la ſeule choſe preſſante dans ces circonſtances, étoit de prendre des meſures pour rétablir la paix dans l'Etat, puiſque c'étoit l'unique moyen d'entreprendre utilement le grand ouvrage de la réformation des mœurs & de la juſtice, & du ſoulagement des peuples, auquel la guerre civile ne permettroit pas même de penſer.

On avoit joint à ces remontrances, les avis de S. Louis à ſon fils, tirés des archives de la Couronne, où étoient en dépôt ces monumens reſpectables de l'antiquité. Ce S. Roi lui recommandoit ſur-tout les intérêts de la Religion, & le ſoin des pauvres, lui ordonnant de ne jamais charger ſon peuple de nouveaux impôts, que dans des néceſſités urgentes, de ſon conſentement, & ſeulement pour un tems; de ne ſe point ſervir de mauvais Miniſtres; & de veiller à ce que les Magiſtrats rendiſſent la juſtice également à tout le monde, ſans égard pour qui que ce fût, pas même pour la perſonne du Prince.

Réponſe du Roi aux remontrances.

Le Roi, nourri au milieu d'une Cour remplie de flatteurs, regarda ces remontrances, comme de véritables avis. Il en fut vivement piqué, ſans cependant le faire paroître. Mais de Villequier prit ce moment pour lui faire

faire ſa cour. Il interrompit celui qui portoit la parole au nom de la ville, & lui demanda comment il étoit aſſez hardi pour perdre le reſpect à S. M.? Le député ne ſe démonta point. Il tira un papier, & preſenta par écrit tout ce qu'il avoit dit de vive voix. Le Monarque, qui appréhenda de l'aigrir davantage par une fierté hors de ſaiſon, fit ſigne à de Villequier de parler avec moins de hauteur; ce qui lui étoit fort ordinaire, lorſqu'il ſe ſentoit appuyé de la preſence du Prince. Au reſte le Roi ſe plaignit modérément des Pariſiens. Il dit: qu'il ne s'agiſſoit pas de chercher des délais, & de faire parade hors de ſaiſon de ſon attachement pour ſa liberté & ſes priviléges: que le péril preſent regardoit également l'Etat & les particuliers, & qu'on ne pouvoit trop tôt le prévenir: que cependant il ne négligeroit pas pour cela le danger, dont toute la France étoit menacée; & qu'il y avoit encore des ſujets affectionnés à leur Prince & à la patrie, qui l'aideroient à ſoûtenir le poids de la guerre. En effet il arriva alors par le plus grand bonheur du monde, que le Duc de Nevers ſe défit des terres qu'il avoit en Flandre. En même tems Charles d'Hallwin de Pienne, d'une des plus illuſtres maiſons de ce païs-là, vendit le bien qu'il y poſſédoit. Tous deux retirerent des ſommes conſiderables de ces ventes. Ils les prêterent gracieuſement au Roi; & S. M. leur aſſigna pour aſſûrance de la dette de grands revenus ſur ſon domaine de Bretagne. HENRI III. 1575.

Les meſures qu'on prenoit à la Cour pour la continuation de la guerre, ne furent pas la ſeule infraction qu'on donna à la tréve. L'article principal du traité regardoit les villes de ſûreté que le Roi avoit accordées au parti. C'étoit en conſéquence de cet article, que le Duc d'Alençon & les Proteſtans s'étoient relâchés ſur le reſte; & la Reine trouva moyen de l'éluder. On ne remit point Mezieres au Prince de Condé; & lorſque le Duc de Montpenſier ſe preſenta devant Angoulême, qu'on avoit promis au Duc d'Alençon, Philippe de Voluire Sieur de Ruffec, Gouverneur de la province, fit fermer les portes au Prince. Il s'en excuſa ſur ce qu'il diſoit s'être attiré beaucoup d'ennemis par ſa fidélité à ſervir S. M. contre les rebelles: qu'en livrant Angoulême, il ne voyoit plus pour lui dans tout le Royaume d'aſile, qui pût le mettre à couvert de la haine des Proteſtans: que l'exemple encore tout récent de l'aſſaſſinat commis à Paris ſous les yeux de S. M. en la perſonne de Louis Berenger du Gaſt, l'effrayoit: qu'il prioit par conſéquent le Prince de conſidérer, que ceux qui lui paroiſſoient le plus affectionnés dans les circonſtances, pouvoient auſſi quelque jour l'abandonner. La Cour traine en longueur l'exécution du traité de tréve.

(1) Ce que Ruffec ajoûtoit du meurtre de du Gaſt, étoit un reproche pour Monſieur, qu'on diſoit avoir trempé dans cette affaire. Voici comme elle ſe paſſa. Berenger du Gaſt avoit plus d'ambition que de fortune, beaucoup d'eſprit, & par-deſſus cela la faveur du Roi. C'en fut aſſez

(1) Tout ce recit de cinq paragraphes touchant du Gaſt, & du Prat Baron de Viteaux, juſques: *Cependant pour adoucir &c.* manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

HENRI III. 1575.

aſſez pour lui faire tourner la tête. Il ôſa s'égaler aux plus grands Seigneurs, juſqu'à les traiter quelquefois comme s'ils euſſent été au-deſſous de lui. Il n'épargna pas les premières Dames de la Cour, dont il déchiroit publiquement la réputation, ſouvent en preſence de S. M. & il eut même la hardieſſe de porter ſa médiſance juſque ſur une grande Princeſſe *.

*La Reine Marguerite.

Du Gaſt aſſaſſiné par le Baron de Viteaux.

Il n'y a point d'ame plus vindicative que celle d'une femme. Celle-ci piquée au vif, & animée encore par les plaintes de toutes celles que du Gaſt avoit outragées, s'adreſſa à Guillaume du Prat Baron de Viteaux. Deux ans auparavant il avoit tué Antoine d'Alégre Sieur de Millaud, que Henri, nouvellement élû Roi de Pologne, avoit fait venir d'Auvergne, avant que d'aller prendre poſſeſſion de ſa Couronne, comme nous l'avons dit ailleurs. Pour lors il étoit caché à Paris dans le couvent des Auguſtins. La Princeſſe s'y rendit la nuit; & trouvant un homme accoûtumé à verſer le ſang de ſes ennemis, que les ſuccès paſſés avoient familiariſé avec ces ſortes d'attentats, elle l'engagea aiſément par ſes careſſes à ſe faire ſon vengeur, en vengeant ſes propres injures. Elle le fit ſouvenir qu'à la mort d'Alégre, tandis que preſque toute la Cour cherchoit à juſtifier cette action, du Gaſt ſeul s'étoit long-tems oppoſé à la grace qu'on vouloit obtenir pour lui; enſorte que malgré les prieres des Ambaſſadeurs Polonois, Charles IX. eût encore bien de la peine à lui pardonner. Elle lui remontra qu'il ne travailloit encore qu'à aigrir contre lui l'eſprit du nouveau Roi, qu'il ne ceſſoit de le lui repréſenter comme un ſcélerat, capable, ſi le Ciel le permettoit, d'ôſer contre ſon Roi ce qu'il avoit exécuté contre tant d'autres; que d'ailleurs, il étoit devenu à charge au Monarque-même par ſa fierté inſupportable; qu'il y avoit lieu de croire que Henri ne ſe mettroit pas fort en peine de ſa mort; qu'au reſte après le coup il trouveroit un aſile aſſûré auprès de Monſieur, qui regarderoit comme un ſervice ſignalé, qu'on l'eût défait d'un homme dont il avoit lieu de ſe plaindre lui-même, & qu'il ſçavoit aigrir l'eſprit du Roi contre lui.

Il n'étoit pas difficile à une grande Princeſſe, éloquente & careſſante, de perſuader un homme qui trouvoit ſon propre intérêt à ſe venger d'un ennemi puiſſant, capable de l'accabler. Du Gaſt marchoit bien accompagné, toujours eſcorté d'une foule d'Officiers qu'il avoit chaque jour à ſa table. C'étoit à ces ſortes de profuſions qu'il faiſoit ſervir les libéralités exceſſives d'un Prince toujours magnifique à ſon égard. Mais comme il avoit une galanterie avec une Dame de la Cour, il avoit pris proche du Louvre un appartement contigu à celui de ſa maitreſſe. Une porte ſecrette, pratiquée dans un mur mitoyen, favoriſoit les viſites qu'il lui rendoit. Auſſi pour la voir plus librement, dès qu'on avoit ſoupé, il congédioit de bonne heure ſes amis & ſes domeſtiques, qui alloient loger à quelques pas de-là dans une maiſon voiſine, & ne gardoit ordinairement que quelques valets de chambre avec lui.

Sur ces obſervations, le Baron de Viteaux réſolut de faire ſon coup le pre-

premier de Novembre, veille de la fête des Morts. Il choisit ce jour-là, parce que le son bruyant de toutes les cloches de Paris, qui se fait entendre alors, étoit plus propre à cacher le bruit inséparable de l'exécution de son entreprise, & que chacun fatigué d'avoir parcouru les Eglises pendant la journée, se retire de meilleure heure. Ce jour-là donc, le Baron suivi de quelques assassins, qui étoient à lui depuis long-tems, se rend sur le soir au logis de du Gast, & se mêle parmi une foule de domestiques qui attendoient leurs maîtres dans la Cour. Quand tout le monde fut sorti & qu'il se vit seul avec sa troupe, il prend son tems; monte l'escalier qui conduisoit à l'appartement de du Gast; frappe à la porte de l'antichambre, qu'un enfant vient lui ouvrir, & entre avec sa suite. Delà, ayant laissé du monde pour garder la porte, il va droit à la chambre de son ennemi. Celui-ci étoit déja au lit, & lisoit à son ordinaire. Le Baron se jette sur lui; & tandis que ses gens éteignoient les flambeaux & égorgeoient les valets de chambre, il le perce de plusieurs coups avant qu'il eût le tems de prendre un épieu qui étoit à son chevet, & le laisse expirant sur le plancher. Pendant ce tems-là le peu de domestiques qui étoient dans la chambre ou dans l'antichambre voisine, & qui ne sçavoient par où sortir, n'ôserent dire un seul mot. Un d'eux se cacha dans la cheminée, quelques autres sur les toits. Après le coup, de Viteaux suivi de sa troupe se laissa couler le long d'une corde du haut des murs de la ville, dans un endroit qu'il avoit remarqué auparavant, & où on lui tenoit des chevaux prêts. Avant que le bruit de cette exécution pût parvenir jusqu'aux oreilles de S. M. il s'éloigna à toute bride, & se rendit auprès du Duc d'Alençon. HENRI III. 1575.

Le Roi fut indigné d'un coup si hardi, qui pouvoit être d'un dangereux exemple. Au reste il ne fut pas extrêmement fâché de la mort d'un homme dont le grand cœur lui étoit suspect, & qu'il regardoit comme un censeur sévere & impérieux, toujours prêt à blâmer la molleſſe qui avoit de grands charmes pour le Monarque, & cherchant toujours à lui inspirer des pensées dignes d'un Prince. On fit au mort un convoi magnifique. La plûpart des Grands y assisterent, soit parce qu'ils avoient été de ses amis, soit qu'ils crussent par-là faire leur cour. Il s'y trouva aussi grand nombre d'Officiers & de gens de guerre. On informa même de cet assassinat; mais on assoupit ensuite cette affaire, comme si on en eût ignoré les auteurs.

Voilà ce qu'il y avoit de malin & d'artificieux dans la réponse de Ruffec, lorsqu'il disoit qu'il étoit effrayé par l'exemple de du Gast. Cependant, pour adoucir en quelque sorte le refus qu'il avoit fait, il pria ensuite le Duc d'Alençon, supposé qu'il voulût absolument avoir Angoulême que le Roi lui avoit promis, de lui en confier le gouvernement plûtôt qu'à aucun des Confédérés ou des Protestans. La Reine avoit beau lui écrire de sortir de la place; soit obstination de sa part, soit qu'il y eût du complot, il n'obéissoit point. D'un autre côté François de la Grange Sieur de Montigny refusoit aussi de rendre Bourges. Ainsi la Reine fit consentir le Roi de céder à Monsieur, au lieu de ces deux villes, Saint-Jean d'Angely

Publication de la tréve dans le camp du Duc d'Alençon.

HENRI III. 1575. gely en Saintonge & Cognac en Angoumois. De la Nouë alla prendre poſſeſſion de Saint-Jean d'Angely, au nom du Prince; & la Battereſſe, prit celle de Cognac. En même tems Buſſy d'Amboiſe entra dans Saumur & la Charité; & le cinq de Décembre le Comte du Lude par ordre du Roi remit Niort à Loüis de Saint-Gelais, qui en prit poſſeſſion avec trois compagnies d'Infanterie. Après cela le Duc d'Alençon de retour à Ruffech, preſſé par la Reine mere, qui s'y étoit renduë, envoya ordre le vingt-trois de Décembre de publier dans le camp la tréve qui étoit concluë depuis un mois.

Le Prince malgré cela ſe préparoit à la guerre. Quelque tems auparavant, il avoit envoyé à la Rochelle Antoine de Silly Sieur de Rochepot avec des lettres de créance. Il étoit chargé d'expoſer aux Rochelois les raiſons qui avoient engagé Monſieur à conſentir à la tréve, & qui retardoient l'entrée des Allemans en France: que ſans argent ces troupes étoient aſſez inutiles: que les émotions qu'elles ont coûtume d'exciter lorſqu'elles ne ſont point payées, étoient plus à craindre qu'il n'y avoit à eſperer de leurs ſervices: qu'on l'avoit reconnu par l'accident arrivé à Thoré, dont Rochepot avoit été lui-même témoin: qu'on avoit donc jugé à propos de retarder leur arrivée, juſqu'à ce qu'on eût penſé à avoir de l'argent pour les ſatisfaire: que le Roi ne devoit fournir pendant la tréve que cent cinquante mille écus d'or par mois, au lieu que la paye des troupes que le Prince de Condé avoit levées, montoit par mois à deux cens cinquante mille: que par conſéquent il les prioit de contribuer de tout leur pouvoir aux fraix d'une guerre ſi néceſſaire, & de donner en cela l'exemple à tout le reſte du parti.

Rochepot preſenta auſſi des lettres du Prince de Condé à ce ſujet, datées de Strasbourg du 22. de Novembre, & d'autres de Théodore de Beze datées du lendemain. Par ces lettres on faiſoit eſpérer aux Rochelois un prompt ſecours d'Allemagne. Le Prince s'excuſoit ſeulement ſur ſa ſanté de ce qu'il ne le leur menoit pas lui-même. Il les avertiſſoit auſſi de ne pas ſe laiſſer prendre aux artifices de la Cour, après avoir été ſi ſouvent trompés, & d'uſer plus ſagement dans la ſuite des ſecours que le Ciel leur offroit.

Les Rochelois répondirent au Duc d'Alençon, à qui ils donnoient le titre de Généraliſſime des armées, levées pour la tranquillité du Royaume. Après avoir loüé la ſageſſe & les bonnes intentions du Prince, ils le prioient inſtamment de conſerver toujours la même bonne volonté pour eux. Enſuite ils lui faiſoient leurs excuſes, de ce que la ville ſe trouvant épuiſée par les malheurs des derniers tems, dont lui-même avoit été témoin, & qu'il avoit reſſentis en partie, ils ne pouvoient pas dans les circonſtances preſentes contribuer aux fraix de la guerre, autant qu'ils le voudroient, & même qu'ils le devroient; le ſuppliant d'agréer le peu qu'ils lui envoyoient, & d'obtenir de la Reine qu'on fît ſortir les garniſons de Marans & de Benon, places voiſines de la Rochelle, dont les courſes, & même l'appréhenſion ſeule, empêchoient qu'on ne joüît dans tous les environs du privilége de la tréve. On congédia de Rochepot avec cette réponſe,

ponſe, & il fut accompagné des députés, chargés de remettre au Duc d'Alençon l'argent que la ville lui envoyoit. Le Prince les reçut très-gracieuſement. Après mille careſſes il les renvoya en les aſſûrant, que ſes députés ſe rendroient dans peu à la Rochelle, pour traiter avec eux de leurs intérêts communs. HENRI III. 1575.

(1) Ces députés furent Jean de la Fin Sieur de Beauvoir la Nocle, de Digoines, & Rancher de la Foucaudiére. Ce dernier étoit un homme violent & entêté, qui avoit perſuadé au Prince, que le moyen le plus ſûr d'affermir ſon pouvoir ſur le débris de l'autorité Royale, étoit d'avoir dans toutes les villes du parti un homme à lui, tiré du corps de la Nobleſſe, chargé d'avoir l'œil ſur toutes les démarches des habitans, de préſider en quelque ſorte à toutes les aſſemblées, & de veiller à la levée des deniers. De même il vouloit que pendant la guerre la juſtice fût adminiſtrée de telle ſorte, que toutes les appellations des Tribunaux ſubalternes reſſortiſſent à un Conſeil ſuprême, établi auprès de la perſonne du Prince. S'il étoit une fois venu à bout de gagner ce point, cet homme ambitieux, tandis que les autres décideroient leurs différends l'épée à la main, ſe promettoit de dominer dans le Conſeil de Monſieur. Mais par malheur pour lui les Rochelois rejetterent abſolument ces propoſitions. Ils firent pour cela un écrit où ils diſoient: qu'ils n'avoient reconnu juſqu'alors d'autre Gouverneur, que leur Maire: que c'étoit preſque en cela ſeul que conſiſtoient leurs droits & leurs priviléges, auxquels le Prince avoit promis de ne jamais conſentir qu'on donnât aucune atteinte: que pour ce qui étoit des appellations, elles avoient été de tout tems dévoluës chez eux au Parlement de Paris: & que puiſqu'on leur donnoit l'eſpérance d'une paix prochaine, ils ne voyoient point qu'il y eût aucune néceſſité de changer un uſage ſi anciennement reçû.

De la Foucaudiére vit bien que ſi la Rochelle refuſoit de ſe prêter à ſon projet, toutes les autres villes ne manqueroient pas de ſuivre ſon exemple. Il demanda donc avec inſtance qu'au lieu de leur répondre par écrit, on leur donnât audience dans une aſſemblée de ville. Il proteſta qu'il y alloit de l'honneur du Prince, & cria fort haut contre l'inſulte qu'on lui faiſoit dans la perſonne de ſes députés. On ne voulut pas mécontenter un homme emporté, qui avoit à chaque inſtant le nom de Monſieur à la bouche. On lui donna audience à Saint-Ivon. Il y parut, & tâcha d'adoucir un peu les propoſitions choquantes qu'il avoit faites; mais il ne put en venir à bout, & ne reçut point d'autre réponſe que celle qu'on lui avoit déja ſignifiée par écrit. On fit voir la témérité de ſon projet, & on ſe moqua de ſon auteur.

Cependant quelques mal-intentionnés publierent que la tréve étoit rompuë, & qu'on avoit formé le deſſein de ſurprendre la Rochelle. Mais ces bruits s'évanoüirent; la tréve fut enfin renduë publique. On conteſta

Publication de la tréve à la Rochelle.

(1) Ce qui ſuit juſqu'au paſſage: *Cependant quelques mal-intentionnés &c.* ce qui fait deux paragraphes, ne ſe trouve pas dans les éditions *in fol.* & 12. *des Drouarts.*

Henri III. 1575. ta beaucoup pour ſçavoir au nom de qui on la publieroit. Le Prince prétendoit que ce droit lui appartenoit; les Rochelois au contraire proteſtoient qu'on ne pouvoit les obliger à reconnoître l'autorité de tout autre que de leur Maire, ſans donner atteinte à leurs priviléges. Enfin elle fut publiée dans la ville au mois de Janvier; & ce fut par l'ordre du Maire. Alors la Reine, croyant avoir réüſſi ſelon ſes ſouhaits, autant que les circonſtances le pouvoient permettre, reprit le chemin de la Cour. Elle laiſſa ſeulement auprès du Prince le Duc de Montpenſier, & le Maréchal de Montmorenci.

De-là Monſieur ſe rendit dans le Berry. Tandis qu'il y étoit, le bruit ſe répandit qu'on avoit voulu l'empoiſonner lui & Thoré. Soit que cette nouvelle fût vraie, ſoit qu'on la fît courir à deſſein, comme il y a beaucoup d'apparence; ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Prince en écrivit à la Rochelle, & à toutes les villes du parti, & les pria de ſe joindre à lui, pour remercier Dieu de l'avoir conſervé par une eſpéce de miracle. Les gens ſages regarderent tout cela comme un jeu joüé exprès par le Duc, pour écarter tous les ſoupçons qu'on auroit pû avoir de ſes liaiſons avec la Cour, & pour lever toute défiance, afin de ſe lier plus étroitement que jamais avec le parti.

Célébration du Jubilé à Rome. Cette année fut fameuſe par le Jubilé qui ſe célébra à Rome. Il s'y rendit des pélerins de toutes les parties du monde Chrétien. Les uns y allerent par dévotion, d'autres pour accomplir leurs vœux. On y vit arriver entre autres Charles Fréderic Prince de Cléves, qui après avoir reſté trois ans à la Cour de l'Empereur ſon oncle, venoit de repaſſer dans ſes Etats.

Grégoire XIII. étoit alors aſſis ſur la Chaire de S. Pierre. Il fit au jeune Prince une réception magnifique, & le logea dans le Vatican. Delà Charles paſſa à Naples pour voir les antiquités de cette ville. Il étoit accompagné d'Etienne Pighius, très-verſé dans ces ſortes de connoiſſances, qui dans la ſuite écrivit fort au long le voyage de ce Prince, & même ſa vie, ſous le titre d'*Hercules Prodicus*. A ſon retour à Rome le Prince fut pris d'une fiévre, que ni tous les remedes de l'art, ni toute l'habileté d'Alexandre Petronio, qui ne le quitta point pendant ſa maladie, ne purent jamais guérir. Il mourut le neuf de Février âgé à peine de vingt ans. C'étoit un Prince d'un rare mérite. Une mort prématurée l'empêcha de remplir les grandes eſpérances que ſes vertus avoient fait concevoir de lui. On dit que le Pape fût très-affligé de ſa mort. Il écrivit au Duc Guillaume ſon pere, pour le conſoler de cette perte. Ses lettres furent renduës au Prince par Gaſpard Gropper, chargé alors des affaires de ſa Sainteté à Cologne. Le ſaint Pere voulut même que ſa douleur éclatât par des marques publiques; ſoit par reſpect pour l'année ſainte, ſoit pour témoigner le regret que lui cauſoit cette mort, il défendit les réjoüiſſances du Carnaval. Le Prince fut enterré le deuxiéme de Mars dans l'Egliſe de Notre-Dame des Allemans, comme ſon pere avoit marqué le ſouhaiter. On lui fit des funérailles magnifiques. Son corps fut mis en dépôt à gauche, vis-à-vis du tombeau d'Adrien VI. qui eſt à droit;

Morts illuſtres.

Charles Fréderic de Cléves.

&

& l'année ſuivante le Duc Guillaume lui fit élever dans ce même endroit un mauſolée de marbre des plus ſuperbes. HENRI III.

Après la mort de ce jeune Prince, toutes les eſpérances de cette illuſtre maiſon ſe réünirent dans la perſonne de Jean-Guillaume ſon frere. Il avoit été élû Evêque de Munſter l'année précédente. Auſſitôt il ſe démit de cette dignité en faveur d'Erneſt de Baviére ſon couſin, qui étoit Evêque de Fritingen. Mais ſa voix n'emporta pas celle de tout le chapitre. La plûpart des Chanoines panchoient fort pour Henri de Saxe, Archevêque de Bréme. Le Pape, auprès de qui le Prince Erneſt ſe trouvoit alors, & qui vouloit lui faire plaiſir, pour arrêter l'élection, & donner le tems au chapitre de revenir, prononça que la démiſſion du Prince de Cléves étoit nulle, dans l'eſpérance de faire tomber un jour cette dignité à Erneſt. Le Prince Jean-Guillaume poſſéda donc encore dix ans l'Evêché de Munſter. Pendant ce tems-là on gagna les ſuffrages du chapitre; les vœux du S. Pere furent accomplis; & le Prince de Baviére fut elû Evêque de Munſter, comme il le ſouhaitoit. 1575.

Perſonne ne mérite mieux d'avoir place après le Prince de Cléves, que Henri de Rohan Prince de Léon en Bretagne. En effet la famille, dont il ſortoit, mérite ſans difficulté d'être miſe au nombre des plus grandes maiſons. Outre pluſieurs alliances contractées avec tant de Souverains, elle venoit encore d'être illuſtrée peu de tems auparavant par Eliſabeth d'Albret, tante de Jeanne Reine de Navarre, mere du grand Henri qui regne aujourd'hui ſur la France. Du mariage de cette Princeſſe étoit ſorti Henri, dont nous parlons. Après avoir-long-tems ſouffert de la goutte, il mourut au mois de Juin de cette année dans ſon château de Bellin, admirable pour la beauté de ſes bâtimens, & ſa magnificence vraiment royale. Il ne laiſſa pour ſuccéder à ſon nom & à ſes grands biens, qu'une fille unique âgée d'onze ans, qui le ſuivit bien-tôt après. Elle eut pour héritier René Vicomte de Rohan Baron de Frontenay ſon oncle, ce fameux Chef des Proteſtans. Il épouſa peu de tems après Catherine de Parthenay, fille & héritiére de Jean de Soubize, dont nous avons déja tant parlé. Les nôces ſe célébrerent à la Rochelle avec toute la joye que le malheur des tems pouvoit permettre. Henri de Rohan.

Cette même année, mourut à Rome le 18. de Mars M. Antoine Bobba de Caſal. Il avoit utilement ſervi Emmanuel Philibert Duc de Savoye dans ſes démêlés pour le marquiſat de Montferrat. La déciſion de Charles V. ne fut pas favorable au Duc. Sa recommandation au reſte valut à Bobba le chapeau de Cardinal. Il y avoit dix ans qu'il l'étoit: ſans parler de toutes ſes autres belles qualités, ſon heureux talent pour la Poëſie, ſa facilité admirable de parler & d'écrire avec une élégance charmante, ſur-tout l'amitié étroite qui fut entre nous pendant mon ſéjour à Rome, quoique je fuſſe alors fort jeune, méritent que j'en faſſe mention. Bobba de Caſal.

Je ne dois pas non plus paſſer ſous ſilence Bernardin Rota, moins illuſtre par ſa naiſſance, que par la beauté de ſon génie, qu'il exerça avec honneur à la Poëſie Latine & Italienne. Il eut pendant toute ſa vie beaucoup d'eſtime pour les gens de Lettres. La mort le ſurprit à Naples ſa patrie Bernardin Rota.

HENRI III. 1575. patrie dans un âge assez peu avancé, le 26. de Décembre de cette année.

Si le tems nous le permettoit, nous aurions beaucoup plus à dire de deux Mathématiciens célébres de notre siécle, François Maurolyco de Siracuse, Abbé de Messine, qui a enrichi les Mathématiques de ses Ouvrages, & Fréderic Commandino. Ce dernier étoit né d'une famille noble d'Urbin dans l'Ombrie. La connoissance parfaite qu'il avoit des langues Grecque & Latine lui fut d'un grand secours pour perfectionner cette science. Il fut le premier qui traduisit & mit au jour plusieurs Ouvrages des Grecs sur les Mathématiques. La faveur & les soins de François-Marie Duc d'Urbin, qui entendoit parfaitement ces matiéres; ce qui est bien rare dans un Prince, l'aiderent beaucoup dans cette entreprise. Il s'appliqua toute sa vie á cette étude, & il travailloit actuellement à une traduction de Pappus d'Alexandrie, lorsqu'il mourut âgé de soixante & six ans. Il fut enterré à Urbin dans l'Eglise de S. François, où son corps repose dans le tombeau de ses ancêtres. Antoine Toronei fit son oraison funébre.

François Maurolyco, & Fréderic Commandino.

Mathias Illyricus.

La mort enleva à peu près dans le même tems Mathias Flaccius Illyricus ou Sclavon, le plus grand ennemi des Papes qu'ayent eu les Protestans. Ce fut aussi cette haine qu'il eut pour la Cour de Rome, qui le brouilla avec Melanchton son maître, à qui il fut toujours opposé. Il eut part à tous les démêlés qui s'éleverent entre les défenseurs de la Confession d'Augsburg, & mourut accablé de travaux plûtôt que de vieillesse.

Henri Bullinger.

Il fut suivi de Henri Bullinger, né à Bremgarten en Suisse l'an 1504. Après Zuingle & OEcolampade, personne ne soutint plus vivement la Confession Helvétique. Il succéda au premier dans le gouvernement de l'Eglise de Zurich; & pendant quarante ans qu'il fut chargé de cet emploi, il s'en acquitta avec beaucoup plus de douceur que son prédécesseur. Enfin, après avoir donné au public une infinité d'Ouvrages sur différens sujets, il mourut accablé de vieillesse le 17. de Septembre. Josias Simler de Zurich, un des plus habiles hommes de son siécle, qui ne lui survécut pas longtems, fit son oraison funébre. Différentes personnes travaillerent aussi à son épitaphe.

Adrien Junius.

Cette année fut aussi fatale à Adrien Junius de Horn, célébre par la connoissance parfaite qu'il avoit des langues Grecque & Latine, de l'antiquité, des belles Lettres; & plus encore par sa grande habileté dans la Philosophie & la Médecine. C'est ce qu'on peut voir dans plusieurs Ouvrages qu'il a composés, & qui sont remplis d'érudition. Il avoit fixé son séjour à Haerlem, lorsqu'il en fut chassé par ce siége mémorable, que les Espagnols mirent devant cette ville. De-là il se retira à Arnemuyden proche de Middelburg en Zélande, où il employa tous ses soins pour soulager ses concitoyens. Enfin le changement d'air, qui est fort grossier dans cette province, & qui altéra beaucoup sa santé; la vûë des malheurs, dont sa patrie étoit accablée; & plus que tout cela le regret d'avoir perdu sa belle bibliothéque, qui fut pillée à la prise de Haerlem, lui causerent une maladie mortelle. Il mourut le 16. de Juin, après avoir rendu

rendu de grands ſervices à la république des Lettres. Son corps fut enterré honorablement à Middelburg par les ſoins de ſon fils. HENRI III. 1575.

La mort de Junius avoit été précédée de celle de Guillaume Canter, né à Utrecht de parens nobles. Comme leur patrie fut la même, ils eurent auſſi les mêmes inclinations. Canter, après avoir étudié le Grec & le Latin à Paris ſous Jean Dorat, un des meilleurs maîtres qui ayent été, fit dans la ſuite de ſi grands progrès par ſa propre application, & ſans le ſecours d'aucun autre, que ſes Ouvrages lui ont mérité une place parmi les Sçavans de ſon ſiécle. Il ſeroit allé encore plus loin, ſi le chagrin de voir les maux, dont la Flandre étoit menacée, & la mort qui en fut une ſuite, ne l'avoient enlevé au milieu de ſa courſe : car il n'avoit pas encore trente-trois ans, puiſqu'il étoit venu au monde le 23. de Juin de l'an 1542. & qu'il mourut cette année le 28. de Mai. Guillaume Canter.

Tandis que Rome retentiſſoit du concours prodigieux de pélerins qui s'y rendoient de toutes parts, la République de Genes, agitée de mouvemens bien différens, fut cette année à deux doigts de ſa perte par ſes guerres inteſtines. Pour entendre cet article, il me ſemble qu'il eſt à propos de reprendre cette affaire dès ſon origine. Troubles de Genes & leur origine.

Il y avoit trois cens ans, que d'un côté les maiſons de Spinola & des Doria, de l'autre celles des Fieſques & des Grimaldi, toutes quatre les plus puiſſantes de Genes, animées les unes contre les autres par des intérêts perſonnels, avoient déchiré cette malheureuſe République, où l'on avoit vû regner tour à tour pendant l'eſpace de ſoixante & dix années, l'avarice & la cruauté. Enfin dégoutés de la forme de leur gouvernement, incapables de ſe conduire eux-mêmes, on vit ces fiers républiquains recourir à des puiſſances étrangeres, & chercher à ſe donner des maîtres parmi les Princes leurs voiſins. Ils paſſerent ſucceſſivement pendant l'eſpace de pluſieurs années ſous la domination de l'Empereur Henri VI. de Robert d'Anjou Roi de Naples, enſuite de nos Rois, & des Viſconti de Milan. Toujours diviſés & toujours malheureux, ce ne fut que par la valeur de Simon Boccanegra, qu'ils rentrerent en poſſeſſion de leur ancienne liberté.

L'an 1444. (1) l'époque de cet évenement, Boccanegra, après avoir ſecoüé le joug des Viſconti, & rétabli le gouvernement républicain, devenu Doge de Genes, penſa à couper pied à toutes ces diviſions, en mettant un frein à l'ambition des Nobles. Dans cette vûë il fit une loi qui établiſſoit la différence des Nobles & des bourgeois. On déclara Nobles ceux qui, depuis l'an 1100. qui eſt l'époque la plus reculée de l'origine de cette République, auroient paſſé par les charges de l'Etat. Ceux au con-

(1) Boccanegra fut Doge de Genes en 1356. après avoir chaſſé les Viſconti. Quelques années auparavant il s'étoit déja vû à la tête de cette République, avant que les Viſconti en fuſſent les maîtres. Il fut enſuite exilé ; & pendant ſon éloignement Genes fut ſoumiſe à la domination de Jean Viſconti Archevêque de Milan, & de ſes neveux. Enfin il fut rappellé en 1356. On le fit Doge ; & ce fut alors qu'il porta cette loi, qui excluoit les Nobles des charges & du gouvernement. Ainſi il faut lire dans cet endroit l'an 1356. *Editeur Anglois.*

HENRI III. 1575. contraire, qui n'avoient encore exercé aucun emploi, étoient regardés comme bourgeois. Ce fut à ceux-là ſeuls que fut dévolu par la loi le gouvernement de la République, & la poſſeſſion des plus grandes charges. Les Nobles en étoient déclarés exclus. Telle fut l'origine des anciens & des nouveaux Nobles. Par-là les Spinola & les Doria, qui après avoir chaſſé de Genes les Fieſques & les Grimaldo, gouvernoient en maîtres dans l'Etat, ſe virent eux-mêmes réduits à ſe ſoumettre & à obéir.

Mais ce qu'ils n'ôſoient entreprendre ouvertement, leur adreſſe en vint à bout. Ils ſemerent la diviſion parmi le peuple, ſur-tout entre les Frégoſes & les Adornes. Chacun prit parti. Les bourgeois reſtoient toujours en poſſeſſion de la premiére charge de l'Etat; mais la ville & le gouvernement ſe trouvoient de nouveau plus broüillés que jamais. Enfin on mit Octavien Frégoſe à la tête de la Républiquc. Ce grand-homme, plus grand encore par ſon amour pour ſa patrie, que pour ſes autres belles qualités, ne ſe vit pas plûtôt le maître, en état de ſe venger des Adornes, & de ſe ſervir de la citadelle, qu'il venoit d'enlever à nos François, pour affermir ſon autorité dans la ville, qu'il ſacrifia ſes reſſentimens au bien de ſes compatriotes. Il fit raſer la citadelle, & établit un Conſeil de douze perſonnes, chargées de faire de nouveaux réglemens; d'aſſoupir les troubles; d'abolir les noms odieux de Nobles & de bourgeois; & de rétablir la concorde & l'union entre tous les membres de la République. Genes fut redevable de ces ſoins aux conſeils de Raphaël Ponſone.

Elle ne joüit pas long-tems du fruit de ces loüables projets. Les Adornes, qui n'avoient plus les François en tête, ſe mirent de nouveau en poſſeſſion du gouvernement, & rendirent inutiles les bonnes intentions de Frégoſe. Cependant Auguſtin Foglietta fit tous ſes efforts, juſqu'à interpoſer l'autorité de Clément VII. pour porter les Adornes à oublier leurs anciennes querelles; à pourſuivre l'exécution de ce que leurs rivaux avoient ſi heureuſement projetté; & puiſque la fortune leur avoit envié l'honneur de former de ſi généreux deſſeins, à profiter du moins de l'occaſion qu'elle leur preſentoit de les tourner à leur propre gloire. Enfin André Doria, ayant abandonné le parti de la France dans des circonſtances fâcheuſes, & ayant obtenu de l'Empereur Charles V. pour récompenſe de ce ſervice la liberté de ſa patrie, il réſolut de lui redonner la paix, en ſuivant les mêmes traces que Frégoſe lui avoit marquées. Il établit l'an 1528. une nouvelle forme de République, qui aboliſſant les noms odieux de Nobles & de bourgeois, réüniſſoit les uns & les autres dans un même corps; & donnoit droit, ſans exception, à tous les membres dont il étoit compoſé, de poſſéder toutes les charges de l'Etat, dont les Nobles avoient été exclus pendant l'eſpace de quatre-vingt & quatorze ans (1).

Voici l'ordre qu'on tint pour cela. On fit le dénombrement de toutes les

(1) *De* 1444. *juſqu'à* 1528. dit le traducteur François, *il n'y a que* 84. *ans, & non pas* 94. *comme dit le texte Latin, ſans doute par une faute d'impreſſion.* Ce n'eſt ni 84. ans, ni 94. comme le marque le texte Latin. Depuis 1356. qui eſt l'époque de la loi portée par Boccanegra juſqu'à 1528. il y a 172. ans. C'eſt donc 172. ans qu'il faut lire dans cet endroit. *Editeur Anglois.*

Digitized by Google

les familles, excepté de celles du plus bas étage. Dans ce grand nombre, qui compoſoit la République, on choiſit les plus étenduës, c'eſt-à-dire, celles qui avoient ſix tiges ſorties de la même ſouche, & diſtinguées entre elles. A celles-là toutes les autres familles moins nombreuſes furent incorporées par une eſpéce d'adoption; en ſorte qu'elles étoient même obligées de prendre le nom de la famille dans laquelle elles étoient entrées. De ces grandes familles il ne s'en trouva après le dénombrement que vingt-huit, vingt-trois parmi la Nobleſſe, & cinq ſeulement dans la bourgeoiſie. Celles-ci furent les familles des Giuſtiniani, des Fornari, des Franchi, des Sauli, & des Promontori. Pour les maiſons des Frégoſes, & des Adornes, la guerre continuelle qu'elles s'étoient faite l'une à l'autre, l'exil, les proſcriptions, les avoient ſi fort diminuées, qu'elles n'étoient plus aſſez conſidérables, pour former des familles, telles que cette loi les demandoit. HENRI III. 1575.

Enſuite, pour enſévelir dans un éternel oubli la mémoire des troubles, que cette diſtinction fatale de Nobles & de bourgeois ne pouvoit manquer de renouveller, on délibéra quel nom on devoit donner à ce grand corps, compoſé de toutes les parties qui formoient la République. Quelques-uns étoient aſſez d'avis qu'on abolît abſolument le nom de Nobles, qui étoit devenu odieux, & qu'on lui en ſubſtituât un nouveau qui fût commun aux uns & aux autres; qu'on les appellât, par exemple, les Seigneurs, ou bien le Conſeil de la République. On conteſta long-tems, & avec aſſez de vivacité. On réſolut enfin de conſerver le nom de Nobles, comme ayant quelque choſe de grand & de plus honorable, & parce qu'il étoit en uſage dans preſque tous les autres Etats républiquains. On remontra, qu'en devenant commun indifféremment à tous les membres de la ſociété, il perdroit ce qu'il auroit eu d'odieux dans le tems qu'il marquoit quelque diſtinction; & qu'en mettant tout le monde en état de parvenir aux charges & aux emplois, on ôteroit tout ſujet de plainte aux uns & aux autres.

Jamais projet n'avoit été conduit avec plus de ſageſſe, & en même tems avec plus d'équité. Par-là Doria, dont la famille avoit toujours tenu le premier rang parmi les Nobles, les rétabliſſoit dans tout leur luſtre & leur ancien éclat. Cependant il ne faiſoit aucun tort à ſes autres concitoyens, puiſqu'il incorporoit les familles bourgeoiſes aux maiſons anciennes. Par ce moyen il aboliſſoit cette diſtinction fatale aux uns & aux autres, & ôtoit ce partage odieux que Boccanegra avoit établi, en faiſant également part aux Nobles & aux bourgeois, des charges & du gouvernement.

Après avoir ainſi rétabli la concorde dans l'Etat, autant que la confuſion qui y regnoit auparavant pouvoit le permettre, Doria avoit lieu d'eſpérer que le tems réüniroit auſſi les volontés & les inclinations. Son eſpérance le trompa. Les Nobles, à qui ce nouvel arrangement rendoit tous leurs anciens priviléges, reprirent auſſi leurs anciennes briſées. L'adoption des familles bourgeoiſes dans les maiſons nobles n'attiroit de leur part à celles-là, ni plus de confiance, ni plus d'égards. Les Nobles n'en recevoient pas plus pour cela les bourgeois dans leur alliance; ils ne leur don-

HENRI III. 1575. noient pas plus de part aux affaires. On portoit le meme nom; mais dans le fond on n'avoit pas des intérêts moins différens. Les Nobles même avoient tout l'avantage, & poſſédoient ſeuls les grands emplois. S'il y avoit plus de têtes parmi les bourgeois, il y avoit plus de familles parmi les Nobles. Par-là ceux-ci étoient toujours les maîtres des ſuffrages, ou du moins en état de les balancer; avantage, qui avoit tout l'air d'une injuſtice criante dans un Etat, où le nombre des bourgeois qui s'augmentoit chaque jour, ſurpaſſoit infiniment celui des Nobles. Cependant, tant que Doria vécut, les choſes reſterent ſur le même pied. Tout caſſé de vieilleſſe qu'il étoit, on reſpectoit encore ſon crédit & ſes ſervices.

Enfin la conjuration des Fieſques éclata; elle fut diſſipée: & l'an 1547. Doria, qui ſe voyoit toujours à la tête des affaires, fit créer un Conſeil compoſé de huit perſonnes, chargées de pourvoir au gouvernement de la République. Ce Conſeil des huit étoit formé de quatre anciens Nobles & de quatre nouveaux. Car ces noms avoient enfin ſuccédé à l'ancienne diſtinction de Nobles & de bourgeois; nouvel uſage, qui ne fut pas moins funeſte que le premier, comme on l'éprouva dans la ſuite. Le Conſeil des huit porta donc une loi toute favorable aux anciens Nobles, par laquelle le Conſeil ſuprême de l'Etat, compoſé juſques-là de quatre cens perſonnes qu'on tiroit au ſort, étoit réduit à trois cens, auxquelles on en joignoit cent autres qu'on devoit élire par ſuffrages. Outre cela on devoit encore choiſir dans les premiéres familles de la ville vingt perſonnes; huit pour compoſer le Magiſtrat de S. George; ſept pour former le Conſeil extraordinaire; & cinq pour exercer la fonction de Syndics. Enfin on ajoûta en faveur des anciens, que d'un certain nombre de bourgeois qui ſeroient nommés par cinq perſonnes tirées au ſort, ces cent que nous avons dit devoir être incorporées au grand Conſeil, en choiſiroient vingt-huit à la pluralité des ſuffrages; en ſorte qu'il faudroit avoir les deux tiers des voix pour être élû. C'étoit à ces vingt-huit qu'il appartenoit de nommer le Doge, & tous les autres Magiſtrats.

Quoique ces loix nouvelles ne tendiſſent qu'à augmenter le pouvoir des anciens Nobles, les nouveaux s'y ſoumirent cependant ſans beaucoup de répugnance. Chacun reſta ſur ce pied-là juſqu'à l'année 1570. que Jaques Baſadonne, piqué du refus qu'on lui avoit fait d'une charge à laquelle il prétendoit, renouvella les anciennes plaintes des nouveaux Nobles. On s'échauffa de part & d'autre; on ne parloit plus dans les cercles & dans les familles que de la réformation du gouvernement. Une injuſtice que Janot Lomellino Doge de Genes venoit de commettre à l'égard de Matthieu Senarega, un des plus ſçavans hommes & des meilleures têtes de l'Etat, contribua encore à mettre les eſprits en mouvement. Senarega exerçoit de pere en fils la charge de Secretaire de la République. Lomellino l'obligea de s'en défaire, ſous prétexte que Senarega prétendoit avoir droit de fermer & d'ouvrir les lettres que le gouvernement envoyoit, ou qui lui étoient adreſſées, ſans être obligé de conſulter le Doge & un des Gouverneurs.

De

De nouveaux incidens acheverent de mettre l'Etat à deux doigts de sa perte. Les Pallavicini, sur quelques raisons qu'ils alléguoient, demanderent au Sénat une déclaration qui fît foi, que la famille Rotula ne descendoit point de l'ancienne maison des Pallavicini; mais qu'elle y avoit été incorporée par la loi. D'un autre côté les Lomellino requirent aussi, sous prétexte de leurs dettes, que le Sénat leur donnât acte de leur généalogie, sans y comprendre les nouvelles familles, qui étoient entrées dans leur maison par la loi de 1528. de peur que cela ne leur portât préjudice. Cependant le Sénat ne reçut point leur requête. Cela se passa sous le gouvernement de Lomellino. Après lui, le Sénat nomma extraordinairement Jaques Grimaldo de Durazzo, Doge de Genes. Sa modération fut grande, & son gouvernement tranquille. HENRI III. 1575.

Ce fut dans ces circonstances que Philippe II. envoya à Genes Dom Juan d'Idiaquez, avec ordre de se joindre à Dom Sanche de Padilla Agent de la Couronne d'Espagne auprès de la République; de traiter avec les deux partis, & de travailler à ménager entre eux un accommodement qui arrêtât les malheurs qu'on prévoyoit. Mais de nouveaux soupçons rendirent ses bonnes intentions inutiles. Les nouveaux Nobles s'imaginerent que les anciens qui étoient les plus foibles dans la ville, y avoient introduit des troupes étrangeres. Le trouble recommença; les anciens créerent des députés de leur corps, qui furent Hector Fiesque, François Spinola, Jean-Baptiste Grimaldo, Etienne di Mari, George Doria, & Balthasar Lomellino. Les nouveaux de leur côté s'assemblerent chez Barthélemi Sauli, & nommerent un pareil nombre de députés.

Déja tout se disposoit à une guerre ouverte. Les boutiques étoient fermées; chacun emportoit hors de Genes ce qu'il avoit de plus précieux; les bourgeois s'attroupoient dans les ruës, malgré les défenses du Magistrat; le desordre regnoit dans la ville, lorsque quatre députés du peuple se presenterent au Sénat. Le discours qu'ils y firent, tout étudié qu'il étoit, avoit quelque chose de bien hardi. Après avoir représenté que le peuple portoit seul toutes les charges de l'Etat, ils demanderent qu'on accordât à trois cens d'entre eux le même pouvoir qu'avoient les autres bourgeois, de prétendre aux Magistratures, & qu'on leur restituât un droit dont la loi des adoptions les mettoit en possession, & qui jusqu'alors leur avoit été si souvent & si injustement refusé. Une requête si fiére fut même accompagnée de menaces; ils ajoûterent que si le Sénat ne se croyoit pas en état de souscrire à leur demande, le Conseil des trois cens sçauroit bien leur rendre justice.

Des propositions si dures, faites avec tant de hauteur, indignerent également les anciens & les nouveaux Nobles. Ils voyoient avec douleur des hommes de la lie du peuple se frayer un chemin aux honneurs; & ils comprenoient tout le trouble & la confusion qu'un tel attentat alloit mettre dans la République. Cependant il fallut dissimuler. Si on eût puni, comme on le devoit, l'audace de ces députés, que n'avoit-on pas à craindre d'une populace mutinée? Ainsi Genes ne se vit plus seulement divisée en

HENRI III. 1575. deux factions. Le peu de fermeté qu'on fit paroître à réprimer cette nouvelle émotion du petit peuple, forma un troiſiéme parti dans la ville. La diviſion ſe manifeſta. Les anciens Nobles tinrent leurs aſſemblées au portique de S. Luc; les nouveaux à celui de S. Pierre; & le peuple dans un autre endroit.

Telle fut l'origine de ces troubles funeſtes, qui mirent cette année la République de Genes à deux doigts de ſa perte. Les nouveaux Nobles vouloient que la derniére loi de 1547. fût abolie, & qu'on remît en vigueur celle de 1528. Le peuple demandoit d'ailleurs, qu'en conſéquence de cette premiére loi, on mît tous les ans au rang des Nobles, ſept des ſimples bourgeois, & trois des habitans de la côte. Les anciens Nobles de leur côté ne rejettoient pas abſolument ſa propoſition. Soit qu'ils la cruſſent raiſonnable, ſoit qu'ils n'euſſent rien de mieux à faire pour appaiſer la ſédition, ils étoient aſſez diſpoſés à y ſouſcrire; mais ils ne convenoient pas avec les nouveaux ſur la maniére de l'exécution. C'eſt ce qui la faiſoit différer. Ce délai parut au peuple un prétexte pour éluder ſes juſtes demandes; & il n'en devint que plus animé. On vit cette populace furieuſe courir en armes par la ville, criant liberté; prête à mettre à ſa tête le premier homme puiſſant qui eût voulu couvrir ſon ambition de ce beau nom, & ſe faire le chef de cette multitude. Cyprien Pallavicini Archevêque de Genes, les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, Marc-Antoine Doria del Caretto Prince de Melphi, & Jean André Doria, s'empreſſerent de prévenir un ſi grand malheur. On publia un Edit pour augmenter la garniſon de la ville. Il ordonnoit en même tems aux étrangers que la nouvelle de cette émotion attiroit de toutes parts, de ſe retirer inceſſamment, avec défenſes à quelque perſonne que ce fût, de ſe trouver en armes dans les ruës après deux heures de nuit. Cet Edit devoit avoir lieu juſqu'à la mi-Carême. Dans cet intervalle les députés de chaque parti avoient ordre de s'aſſembler, & de prendre de concert des meſures pour le gouvernement.

Ecrits des deux partis. Cette tentative eut peu d'effet. Les députés qui étoient en nombre égal, ne purent convenir de rien. Les uns tenoient pour la loi de 1528. les autres s'opiniâtroient à conſerver celle de 1547. Enfin le neuf de Mars, les anciens Nobles publierent un écrit fort modéré. Après avoir déploré les malheurs dont leurs diviſions affligeoient la patrie, ils concluoient, puiſqu'eux-mêmes n'étoient pas en état d'y remédier, qu'il étoit à propos, avant qu'on ſe portât aux derniers excès, de convenir de part & d'autre d'un arbitre, aſſez deſintéreſſé & aſſez puiſſant pour les obliger de s'en tenir à ſa déciſion.

Cet écrit attira une réponſe des nouveaux Nobles. Ils s'élevoient hautement contre l'ambition des anciens qui vouloient, diſoient-ils, que la déciſion ou l'avantage de trois cens perſonnes, prévaluſſent contre le ſentiment univerſel & l'intérêt général de toute la ville, qui demandoit l'abolition de leur loi & le rétabliſſement de la premiére. Ils finiſſoient en diſant qu'ils ne reconnoiſſoient point d'autre juge que le Conſeil ſuprême, ou une aſſemblée générale des Etats, en qui ſeule réſidoit l'autorité ſouveraine dans de pareilles rencontres.

On

On ne s'en tint plus depuis à des diſcours inutiles, ou à de ſimples écrits. Les anciens remirent le ſoin de leurs intérêts à Jean-André Doria, & le prierent d'employer ſon crédit pour empêcher le peuple de prendre parti dans leurs différends. Doria ſe rendit à leurs inſtances. Il parut à l'aſſemblée du peuple; & s'adreſſant, tantôt aux chefs des artiſans, tantôt aux principaux artiſans-memes, il employa les priéres & les careſſes pour les détourner d'entrer dans leurs démêlés. Il leur repréſenta: que ce n'étoit, ni l'amour de la patrie, ni le zéle pour leurs intérêts, qui étoit la ſource de ces troubles; qu'on ne cherchoit que ſon utilité particuliére dans le malheur public: que par ce beau nom de liberté, ou plûtôt de licence qu'on faiſoit ſonner ſi haut, on ne penſoit qu'à leur mettre les armes à la main contre des concitoyens, qui n'avoient jamais eu en vûë que le bien public. Il rappelloit auſſi la mémoire de tant de maux qu'André Doria avoit eſſuyés pour le ſalut de la République, qui lui étoit redevable de ſa liberté. Il les faiſoit ſouvenir des éloges qu'ils lui avoient mérités; & il les prioit d'avoir égard à ſes ſervices, plûtôt que de prêter l'oreille mal à propos aux conſeils pernicieux qu'on ôſoit leur donner. HENRI III. 1575.

Ces diſcours ne firent nulle impreſſion ſur un peuple déja aigri. C'étoit un homme de la premiére conſidération qui parloit; c'en fut aſſez pour faire regarder cette démarche, comme un effet de la foibleſſe de ſon parti, plûtôt que de ſon zéle pour le bien de la patrie. La populace s'imagina même que ce pourroit être un piége qu'on lui tendoit, pour donner le tems à la Nobleſſe d'aſſembler des forces, & de l'écraſer lorſqu'elle y penſeroit le moins. En même tems, ſur un bruit qui ſe répandit que les Nobles avoient fait entrer des troupes dans la ville pour la piller & s'en rendre maîtres, chacun courut aux armes. A peine Dom Juan d'Idiaquez put-il obtenir que les Nobles licencieroient dans trois jours les troupes étrangeres, & que le peuple deſarmeroit de ſon côté.

Cet accord ne fut pas même de longue durée. Trois cens hommes, que Jean Doria deſtinoit à mettre ſur les galéres, traverſant la ville avant le terme dont on étoit convenu, comme ſi déja on leur eût donné leur congé, la populace jugea mal d'un ſi grand empreſſement. Elle ſe perſuada qu'ils avoient ordre de s'emparer de la porte de S. Etienne, pour ſe joindre enſuite aux troupes de Jean-Baptiſte Doria. Dans cette perſuaſion elle ſe jette ſur ces ſoldats, & en tuë pluſieurs. A peine Jean Doria lui-même, qui ſe preſenta ſans armes à ces mutins, put-il appaiſer leur furie, & les obliger à ſe retirer. Mais l'émotion recommença la nuit du quatorze au quinze de Mars. Le peuple s'attroupa dans la place de la Mole; en chaſſa, ſans pourtant répandre de ſang, les Allemans qui y faiſoient la garde; ſe rendit maître de l'artillerie; & pointa le canon contre le palais, prêt en apparence de l'aſſiéger.

Ce danger épouvanta les anciens Nobles. Leurs députés ſe rendirent au Sénat, & demanderent qu'on réprimât inceſſamment l'audace de ces ſéditieux. Ils remontroient qu'autrement il y avoit à craindre qu'ils ne ſe donnaſſent eux-mêmes un chef de leur corps, comme ils avoient fait l'an 1506. & ne renouvellaſſent les maux dont la République avoit alors été agi-

HENRI III. 1575. agitée. Sur cette requête le Sénat fut partagé. Le plus grand nombre de ceux qui le compoſoient, vouloit que tout le Sénat ſortît en robes, perſuadé que la preſence ſeule de ce corps auguſte arrêteroit le deſordre, & qu'on ordonnât aux mutins de mettre les armes bas. D'autres trouvoient cet expédient dangereux. Jean-Baptiſte Lercaro ouvrit un troiſiéme avis ; c'étoit un homme de poids & de grande expérience. Il jugea que ces menaces n'étoient qu'un artifice des nouveaux Nobles pour les intimider & les engager à abroger la loi de 1547. & que le ſeul moyen de faire échoüer leur deſſein, étoit de leur rendre le change. Ainſi, après avoir déploré en apparence dans un long diſcours l'état malheureux où ſe trouvoit la République, il conclut que ſon avis étoit de remettre abſolument au peuple le gouvernement. George Doria appuya ce ſentiment ; & il ajoûta qu'il jugeoit à propos que nul de ceux dont le nom étoit inſcrit dans le catalogue des Sénateurs, ne joüît dans la ſuite des droits de bourgeoiſie, & ne pût poſſéder aucunes charges.

Son deſſein étoit uniquement de rendre odieux le parti contraire, & de mettre les nouveaux Nobles aux mains avec le peuple. En effet leur projet ne réüſſit pas comme ils l'avoient eſpéré. On alla aux avis ; & la loi fut abrogée malgré l'oppoſition de Janus di Mari, de François Lercaro, de Nicolas Cataneo, & de Lazare Grimaldo. Ils proteſterent contre le défaut de formalité. Jean-Baptiſte Lercaro ſe rendit lui-même ſur le champ chez l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & enſuite chez l'Archevêque, où il fit auſſi ſa proteſtation en preſence du Secretaire de l'Ambaſſadeur, & du Grand-Vicaire du Prélat. Ils lui expédierent un acte au défaut des Notaires publics, à qui les circonſtances ne permettoient pas d'avoir recours.

Après l'abolition de la loi, le peuple demanda de plus que trois cens de ſon corps fuſſent mis au nombre des Sénateurs : il l'obtint. D. Juan d'Idiaquez ſe prêtoit à tout avec une condeſcendance admirable. Pour éviter de plus grands excès, il fit retirer le Gouverneur d'Alexandrie de la Paille, que le Marquis d'Ayamonte Gouverneur de Milan avoit envoyé à Genes avec des troupes. Il conſeilla de même aux anciens Nobles qu'il favoriſoit d'ailleurs ſecrettement, d'écrire à Jean-Baptiſte Spinola, qui leur amenoit des troupes de Serravalle, de retourner ſur ſes pas. Enfin il eut aſſez de prudence pour diſſimuler un affront qui regardoit ſon maître même. Car les députés des nouveaux Nobles avoient eu la témérité d'ouvrir les lettres que le Gouverneur de Milan écrivoit à l'Ambaſſadeur ; & ils s'étoient ſaiſis des armes que ce Marquis envoyoit à Genes, ſous prétexte de les faire paſſer en Sardaigne.

Il n'y avoit donc plus d'eſpérance d'accommodement ; & les Nobles ne penſoient qu'au parti qu'ils avoient à prendre. Pluſieurs, animés par l'ambition & la vengeance, étoient d'avis de ſortir inceſſamment d'une ville où ils ne pouvoient reſter, ni avec honneur, ni avec ſûreté, afin de ne pas autoriſer par leur preſence les projets ſéditieux qu'on y tramoit. Leur deſſein n'étoit cependant pas d'aller errans chez les étrangers, attendre tranquillement du tems quelque favorable évenement. Ils propoſoient de ſur-

Digitized by Google

ſurprendre Savone. Maîtres de cette place, ils comptoient réduire Genes à les voir bientôt rentrer en vainqueurs dans leur patrie, en état de donner la loi à ceux de qui ils étoient alors honteuſement obligés de la recevoir. HENRI III. 1575.

D'autres, plus modérés & plus portés à la paix, ne voyoient encore aucune néceſſité d'abandonner leur patrie. Ils prétendoient au contraire: qu'en apportant quelque adouciſſement à la loi de 1547. ils pouvoient y vivre tranquilles & avec honneur: que leur ſortie leur attireroit infailliblement l'indignation de S. M. C. que Philippe n'avoit garde de négliger le danger preſſant d'une République, qui s'étoit miſe ſous ſa protection; que tandis qu'ils ſeroient dans Genes, ſes Ambaſſadeurs travailleroient avec avantage à ménager un accommodement; qu'au contraire leur départ le forceroit, contre ſon intention, à porter la guerre en Italie: que pour ſe mettre à couvert des forces & de la vengeance d'un ſi grand Roi, le peuple ne manqueroit pas de ſe jetter entre les bras de quelque autre puiſſant Prince: qu'ils alloient donc troubler le repos de la République, & meme de toute l'Italie: que Savone même ne leur ſeroit pas d'une grande utilité; qu'obligés pour conſerver cette place d'avoir recours à des forces étrangeres, ils devoient craindre que ceux, à qui ils en confieroient la garde, n'en devinſſent les uſurpateurs: qu'alors on pourroit les accuſer avec raiſon de ce qu'ils reprenoient dans leurs adverſaires: que pour enlever cette place à la France, pour rendre la liberté à ſa patrie, en lui rendant un poſte ſi avantageux, André Doria avoit autrefois ôſé abandonner le ſervice de François I. & que la nation Françoiſe elle-même n'avoit pû trouver mauvais un coup qui ruinoit ſes affaires en Italie: que c'étoit ce même Doria, qui étoit l'auteur de la loi qu'ils attaquoient: que ſi par une témérité aveugle, ſi au lieu de n'avoir en vûë que l'avantage de l'Etat, par une malheureuſe envie de ſe venger, ils livroient cette même ville à une Puiſſance étrangere, ils perdroient dès-lors le fruit des ſervices de Doria, dont eux-mêmes tiroient tout leur luſtre: que par-là ils rendroient tout le corps de la Nobleſſe odieux à leurs concitoyens, & lui imprimeroient une tâche que tout l'avenir ne pourroit effacer: que par conſéquent ils étoient d'avis de ne point quitter Genes, tant qu'ils pourroient y reſter en ſûreté & avec honneur: que s'ils étoient obligés d'en ſortir, s'ils ſe voyoient forcés d'abandonner une patrie, qui refuſeroit de les reconnoître pour ſes enfans, il falloit le faire en corps, afin que tout l'univers fût témoin, que c'étoit malgré eux qu'ils en venoient à une pareille extrémité: qu'un tel éclat ouvriroit bientôt les yeux à ceux des Nobles, qui ne les auroient pas ſuivis: qu'ils ſe dégoûteroient enfin de ſe laiſſer conduire à la fureur aveugle d'un peuple inſenſé: que cependant le Roi Catholique ne manqueroit pas de propoſer un accommodement raiſonnable; & que leurs ennemis-mêmes les rappelleroient dans leur patrie plus glorieuſement encore, qu'ils n'en auroient été honteuſement chaſſés.

Ces raiſons l'emporterent ſur le ſentiment contraire. On ne parla plus de ſurprendre Savone. Mais comme il y avoit tout à craindre de la fureur Les anciens Nobles for-

HENRI III. 1575. de la populace, chacun penſa à mettre en ſûreté ce qu'il avoit de plus précieux, & ſortit de la ville. Quelques-uns y reſterent encore, entre autres François Lercaro. Lui-même cependant, voyant que le peuple perſiſtoit dans ſa manie, ſe retira enſuite à Final; il y fut ſuivi de preſque toute la Nobleſſe.

tent de Genes.

Le Pape apprit avec douleur la nouvelle de ces mouvemens. Le devoir de ſa place & les inſtances de Philippe, l'engagerent à ſe faire médiateur de ce différend. Jean Cardinal Morone, Doyen du ſacré College, homme de tête & d'autorité, fut celui qu'il deſtina à cette négociation. Il le fit précéder de quelques jours par Jean-François Canobio, chargé de préparer les eſprits des Génois à profiter des conſeils ſalutaires du Légat. Il fut ſuivi bientôt après par le Cardinal-même. Le Doge, le Sénat, tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville, lui firent une entrée magnifique. Chaque parti nomma enſuite ſix députés. Cependant Jean-Antoine Odeſcalco ſollicitoit ſous main les anciens Nobles de ſoumettre leurs démêlés à la déciſion du Légat. Mais ils refuſerent conſtamment d'y conſentir. Ils repréſenterent, qu'il ne ſeroit ni juſte, ni honnête d'entrer en négociation ſous les yeux des deux Ambaſſadeurs de S. M. C. qui avoit pris la République ſous ſa protection, ſans leur en faire part. De tous leurs députés, il n'y eut que Sylveſtre Cataneo & Niceroſus Pallavicino, qui reſterent à Genes avec le Cardinal.

Le Pape y envoye un Légat.

Un nouvel accident augmenta les ombrages des deux partis. On ſoupçonna les Gouverneurs de Savone de s'entendre avec les Nobles retirés à Final, & d'avoir complotté de leur livrer cette place. Auſſitôt ils furent arrêtés par ordre du Sénat, & conduits honteuſement à Genes, où le peuple leur fit mille avanies. Cependant on reconnut enſuite leur innocence; & ils furent élargis.

Tout cela n'étoit qu'un artifice des nouveaux Nobles, pour animer la populace contre les anciens. Ceux-ci de leur côté mettoient tout en uſage pour broüiller le peuple avec les nouveaux. Ainſi le 9. de Mai, quelques artiſans preſenterent au Cardinal Morone une requête, par laquelle ils demandoient, qu'on caſſât le décret porté contre la loi de 1547. Ils furent arrêtés; & ils déclarerent dans les tourmens qu'ils ne l'avoient fait qu'à la ſollicitation de George Doria, de Jean-Baptiſte Spinola, ſurnommé *Maſone*, & d'Ambroiſe Salvago. On procéda auſſitôt contre eux; on les condamna comme rebelles, & leurs biens furent confiſqués. On renouvella enſuite, & on exécuta à la rigueur les Edits portés contre les étrangers, que les anciens Nobles, qui ſe ſentoient les plus foibles, avoient appellés à leur ſecours. Il n'y eut donc plus pour eux de ſûreté dans la ville; & ils furent obligés eux-mêmes de chercher auſſi-bien que les autres, un aſile à Final.

Tout ſe diſpoſoit à une guerre ouverte, lorſque le Cardinal Morone dépêcha Odeſcalco vers Jean-André Doria, que ſa ſanté avoit obligé de faire un voyage à Acqui. Il étoit chargé de l'exhorter à la paix, & de l'engager à perſuader aux anciens Nobles de lui envoyer de nou-

nouveaux députés. Le Légat fut ſatisfait. Jean-Baptiſte Lercaro & Etienne di Mari ſe rendirent auprès de lui avec des lettres, par leſquelles les anciens Nobles conſentoient que le Cardinal, de concert avec les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, accommodât leurs différends, ſe ſoumettant à tout ce qu'ils décideroient, tant ſur le fait, que ſur le droit. Ils ajoûtoient cette reſtriction, *ſauf la liberté de la République.* HENRY III. 1575.

Mais les eſprits étoient trop aigris, pour que cette députation eût aucun effet. Le Cardinal Morone, qui avoit attendu ces députés avec la plus grande impatience, fut le premier à les avertir du danger qu'ils couroient. Ils ſortirent auſſi-tôt de la ville. Les anciens Nobles, ne voyant plus aucune eſpérance d'accommodement, tinrent un grand conſeil, où ils nommerent pour leur Généraliſſime ſur terre & ſur mer, Jean-André Doria. Celui-ci accepta volontiers la commiſſion. Cependant, comme il étoit au ſervice du Roi d'Eſpagne, il ne s'engagea qu'en cas que S. M. C. le lui permît. On écrivit à Philippe à ce ſujet. Dom Charles de Borgia Duc de Gandie fut député par la Cour d'Eſpagne pour aller à Genes. Mais la goutte retarda ſon voyage, & il arriva trop tard. En même tems Dom Juan d'Autriche, qui étoit à Naples, reçut ordre de lever des troupes, & de s'approcher de Genes, ſous prétexte d'une expédition en Afrique, dont il ne fut jamais queſtion. On publioit qu'il alloit fortifier Porto-Farina ſur la côte de Barbarie.

Dom Juan d'Autriche leve des troupes par ordre du Roi d'Eſpagne.

On eut grand ſoin de répandre cette nouvelle dans la ville; mais elle n'empêcha pas qu'à l'approche de D. Juan, le peuple, qui avoit eu quelque vent de ſon deſſein, ne courût aux armes. Cependant on députa Luc Fornari, Ambroiſe de Negro, & Sylveſtre Ivrea, pour aller complimenter le Prince. Ils étoient chargés de lui marquer la diſpoſition où on étoit de le recevoir dans Genes, pourvû qu'il n'y abordât qu'avec trois ou quatre galéres, de peur qu'un plus grand nombre ne cauſât quelque nouvelle émotion parmi le peuple.

C'étoit faire un affront à D. Juan, & par conſéquent au Roi lui-même. Idiaquez Ambaſſadeur d'Eſpagne s'en apperçut, & prévint les députés. Il déclara, que le Prince n'avoit jamais penſé à entrer dans Genes; que par conſéquent il falloit ſupprimer cette partie du compliment, qui devenoit inutile, & dont il pourroit s'offenſer. D. Juan ſe retira à la Spezzia, où il s'aboucha avec Doria, & le Marquis d'Ayamonte, qu'il fit venir de Milan. On convint, que ſi la négociation ne réüſſiſſoit point, on tenteroit la voye des armes. Les Nobles s'engagerent à faire tous les fraix de la guerre, pourvû que S. M. C. les ſecourût de ſes galéres. En conſéquence on réſolut d'envoyer en Eſpagne Dom Pedre d'Eſcovedo, (1) homme broüillon, qui avoit toute la confiance de D. Juan, & qui étoit de ce conſeil, afin d'inſtruire S. M. de l'état des choſes, & de prendre ſes ordres.

En même tems, pour ôter tout ombrage, ceux qui par attachement pour les Nobles s'étoient emparés de Pozzevera, comme d'un poſte propre

(1) Il y a bien de l'apparence que ce *Pierre* d'Eſcovedo eſt le même que *Jean* d'Eſcovedo dont l'Auteur a parlé L. LVIII. & dont il parlera encore L. LXII.

HENRI III. 1575.

pre à couper les vivres & les ſecours à la ville, eurent ordre de l'abandonner. D'un autre côté Barthélemi Coronato employoit tout le crédit qu'il avoit ſur la multitude, pour faire exécuter, autant qu'il ſe pourroit, ſans deshonorer la République, le décret que le peuple avoit obtenu, de faire paſſer trois cens perſonnes de ſon corps au nombre des Nobles. La modération, avec laquelle il ſe conduiſit dans cette affaire, lui acquit dans l'un & l'autre parti une conſidération qui lui ſervit beaucoup dans la ſuite à ménager un accommodement. Un accident malheureux lui fit pourtant tort dans l'eſprit du peuple. Son frere fut tué par un homme de ce parti, nommé Andronic Garbarino. La néceſſité où il ſe vit réduit, de pourſuivre la vengeance de cette mort ſur cette famille, ne diminua pas peu la confiance, que la faction Plébeïenne avoit euë en lui juſqu'alors.

Un autre évenement, arrivé à peu près dans le même tems, penſa rompre les meſures les mieux priſes du parti contraire. Il s'éleva une querelle entre Jean-Baptiſte Doria & David Imperiali. On en vint aux mains; il en coûta la vie à Imperiali & à Céſar Doria, qui voulant ſecourir ſon frere, s'enferra lui-même dans l'épée de ſon ennemi. Jean-Jaques Imperiali frere de David fut auſſi fort bleſſé dans ce combat. Cet accident fut ſur le point de cauſer une diviſion parmi les Nobles. On n'étoit pas éloigné d'une rupture ouverte, lorſque Jean-Baptiſte Doria, à la ſollicitation de ſes amis ſe jetta dans une galére, & ſe déroba en même tems à la haine de tout le parti, & au danger qui le menaçoit.

Ambaſſade de l'Empereur à Genes.

Après cette retraite, les plus reſpectables de ce corps s'entremirent pour accommoder les parties. Ils y réüſſirent, tant bien que mal. On reprit ſes premiers projets. Déja les Nobles ſe diſpoſoient à agir par eux-mêmes, lorſqu'on vit arriver les Ambaſſadeurs de l'Empereur. Il étoit naturel que la République inſtruiſît Maximilien de ce qui ſe paſſoit. Cependant il n'en avoit rien appris que par les nouvelles publiques. Ces Ambaſſadeurs étoient Pierre Fauno Coſtacciaro Evêque d'Acqui, & Vito Dorimberg Ambaſſadeur de S. M. I. à Veniſe. Le Sénat leur donna audience. Là ils firent un long diſcours, où ils marquerent: que S. M. I. inſtruite par le bruit commun des mouvemens arrivés dans leur Etat, & des meſures que S. S. & le Roi Catholique avoient priſes pour les appaiſer, les avoit envoyés, pour demander en ſon nom au Sénat qu'on lui remît la déciſion de ces démêlés: que par le droit commun l'Empereur, en qualité de Chef de tous les Princes Chrétiens, étoit juge né de ces ſortes de différends: que ſes prétentions étoient fondées d'ailleurs ſur ſon droit particulier, puiſque la République relevoit de l'Empire: qu'en conſéquence ils étoient députés de S. M. pour prendre connoiſſance de cette affaire, & mettre ordre à leurs diviſions.

Le Doge répondit à ce diſcours: que s'ils avoient traité juſqu'alors avec le Pape & le Roi d'Eſpagne, ils étoient excuſables, en ce que leurs Ambaſſadeurs s'étoient rendus à Genes, au lieu que perſonne ne s'étoit preſenté de la part de S. M. I. qu'ils ſçavoient d'ailleurs ce qu'ils devoient à l'Empire, & en particulier à l'auguſte maiſon d'Autriche: que la République feroit en ſorte, que l'Empereur ne pût l'accuſer de manquer jamais en cela

cela à ſon devoir: que cependant ils remercioient S. M. I. du ſoin qu'elle daignoit prendre de leurs intérêts. HENRI III. 1575.

Voilà ce qui ſe paſſa dans l'aſſemblée. Mais à peine les Ambaſſadeurs ſe furent retirés, que le mécontentement général éclata par un grand murmure. On diſoit hautement: que ce n'étoient pas des Ambaſſadeurs, mais des juges, que l'Empereur leur envoyoit: qu'il ſembloit les regarder comme ſes vaſſaux, ou ſes ſujets, puiſqu'il s'arrogeoit le droit de décider ſouverainement de leurs affaires. Ces prétentions de Maximilien, qui parurent aux Génois donner atteinte à leur liberté, nuiſirent à ſes Ambaſſadeurs. On les traita avec beaucoup d'honneur, mais auſſi avec une grande réſerve.

Ambaſſade du Roi Henri.

La Reine mere avoit auſſi perſuadé au Roi d'envoyer une ambaſſade aux Génois. On vit peu de tems après Mario de Birague entrer à Genes ſur deux galéres, commandées par Galéas Frégoſe, fils de ce Céſar Frégoſe, qui avoit été tué ſur le Pô au milieu d'une tréve. Le peuple formant mille nouveaux projets ſur cette arrivée, reçut l'Ambaſſadeur de France avec une joye extraordinaire. Il fut introduit au Sénat, à qui il marqua: que le Roi ſon maître, au milieu des occupations que lui donnoient quelques troubles élevés dans ſes Etats, n'avoit pû ne pas s'intéreſſer au repos d'une République ſa voiſine, & ſon alliée: qu'à peine S. M. avoit été inſtruite de leurs diviſions, qu'elle l'avoit député vers eux, pour leur renouveller les aſſûrances de ſon amitié, & de celle de la Reine ſa mere; leur témoigner auſſi que le Roi étoit prêt, s'il en étoit beſoin, de venir lui-même en perſonne ſe joindre à eux, pour prendre en main la défenſe de leur liberté.

Députation des nouveaux Nobles à la Cour d'Eſpagne.

Sur ces entrefaites, quelques eſpions remarquerent que Frégoſe & Barthélemi Coronato s'étoient pluſieurs fois rencontrés enſemble à la promenade, & avoient eu quelques conférences ſecrettes. C'en fut aſſez pour donner de l'ombrage aux Eſpagnols. Ils ne manquerent pas de s'imaginer, que les nouveaux Nobles penſoient à traiter avec le Roi. Pour diſſiper ces ſoupçons, ceux-ci envoyerent ordre à Sauli, qui étoit d'abord leur Ambaſſadeur à la Cour d'Eſpagne, de les juſtifier auprès de S. M. C. Ils lui députerent même enſuite François Tagliacarne, un de leurs Juriſconſultes. Il étoit chargé de repréſenter à Philippe, qu'ils n'avoient pû ſe diſpenſer honnêtement de répondre aux offres obligeantes d'un Roi leur voiſin, & leur allié; qu'au reſte ils étoient réſolus de vivre toujours ſous la protection de S. M. qu'ils la prioient ſeulement d'avoir plus d'égard au bien général de la République, qu'à l'ambition de quelques particuliers; & qu'ils eſpéroient que S. M. leur accorderoit cette grace.

Celle des anciens Nobles.

En même tems, Etienne di Mari & Barthélemi Lomellino, députés des anciens Nobles, arriverent à la Cour. Ils repréſentoient le peu d'eſpérance, qu'il y avoit de s'accommoder avec les nouveaux, & l'injuſtice avec laquelle ils avoient été exilés de leur patrie; en conſéquence ils demandoient pour eux, & pour Doria, la permiſſion de prendre les armes; celle de ſe ſervir des galéres que S. M. C. avoit dans le port de Genes, & de lever des troupes dans les païs de ſon obéïſſance. Mais Tagliacarne

HENRI III. 1575. s'oppoſa à leurs prétentions. Il remontra qu'on ne devoit avoir nul égard aux demandes de quelques particuliers, qui s'étoient eux-mêmes exilés de leur patrie, qui n'avoient aucun droit d'envoyer des Ambaſſadeurs, & qu'on ne pouvoit plus regarder comme membres de l'Etat; que pour la République, elle conſerveroit toujours à S. M. C. la fidélité qu'elle lui devoit; & qu'en recevant de ſa main la liberté, elle ſeroit à jamais reconnoiſſante d'un ſi grand ſervice.

Reponſe du Roi Philippe. Philippe répondit aux uns & aux autres d'une maniére à leur faire comprendre, qu'il ne prenoit point parti dans leurs différends. Il leur dit que le Duc de Gandie partiroit inceſſamment pour Genes; qu'il s'inſtruiroit par lui-même de l'état des choſes, & leur feroit entendre ſes intentions. En attendant il les exhortoit à la concorde, & à n'en pas venir aux armes mal-à-propos; ajoûtant, qu'il ſeroit toujours favorable à ceux qui ſe montreroient les moins turbulens, & les plus diſpoſés à la paix. Philippe en faiſant ainſi l'office de médiateur, ſe voyoit également courtiſé par les uns & par les autres. Sauli & di Mari étoient pour cela à ſa Cour, tandis qu'Auguſtin Spinola & George Giorgi auprès de l'Empereur, les Cardinaux Vincent Giuſtiniano & Benoit Lomellino à Rome, travailloient chacun de leur côté à rendre ces Puiſſances favorables à leur parti.

Les anciens Nobles exilés de leur patrie, ne ſouffroient qu'avec impatience les longueurs de la Cour d'Eſpagne. Auſſi n'attendirent-ils pas le retour d'Eſcovedo pour entrer en action. Doria alla s'aboucher à Naples avec Dom Juan. Enſuite on tint un grand conſeil à Final, où l'on prit des meſures pour trouver les fonds néceſſaires aux fraix de la guerre. On chargea de cette commiſſion Auguſtin Grimaldo, Antoniot Cataneo, & Philippe Lomellino. En même tems Scipion Campora & Ambroiſe Lomellino, que le Sénat avoit condamnés à mort comme rebelles, eurent ordre de ſe mettre à la tête de quatre cens hommes, & d'aller s'emparer de leur autorité privée de Pozzevera. D'un autre côté François Vivaldo fut chargé de ſe rendre maître de la Lunigiana.

L'arrivée de Borgia ſuſpendit tous ces projets. Par reſpect pour S. M. C. qu'il repréſentoit, les plus ſages têtes jugerent à propos de ne lui laiſſer voir à ſon entrée dans l'Etat aucune apparence d'hoſtilité. Le Duc auſſitôt après ſe rendit au Sénat, où il marqua, que le Roi ſon maître avoit trouvé fort mauvais, qu'on eût donné audience à l'Ambaſſadeur de France. Le Doge juſtifia ce procedé par les mêmes raiſons, dont Tagliacarne s'étoit déja ſervi auprès de Philippe; remercia très-humblement S. M. C. des ſoins particuliers qu'elle vouloit bien prendre d'une République, qui s'étoit miſe ſous ſa protection; & s'éleva ſur-tout vivement contre l'injuſtice du parti contraire, dont l'ambition avoit fermé juſque-là toutes les voyes d'accommodement. Après cet éclairciſſement Borgia s'aboucha avec le Cardinal Morone & les Ambaſſadeurs de l'Empereur, afin de prendre de concert des meſures, pour donner la paix aux Génois. Au reſte le Duc avoit des ordres ſecrets de favoriſer ſous main les anciens Nobles, & ne cherchoit qu'une occaſion de faire triompher leur parti, ſans être obligé d'en venir aux armes.

Cepen-

HENRI III. 1575.

Cependant Doria, pour ne rien oublier de ce qui pouvoit ſervir à juſtifier la cauſe qu'il ſoûtenoit, forma le deſſein de ſe rendre à Genes, & de propoſer lui-même ſes raiſons au Sénat & au peuple. Le danger qu'il auroit à courir, lui fit abandonner ce projet. Il ſe contenta d'écrire au Sénat. Sa lettre étoit datée du vingtieme d'Août. Il expoſoit d'abord la ſituation des affaires. Enſuite, après s'être étendu ſur les loüanges de tant de Princes, qui par leur empreſſement obligeant marquoient l'intérêt qu'ils prenoient au bien de leur République, il exhortoit ſes concitoyens à écouter la voix de l'équité. Il les prioit d'avoir compaſſion de leurs compatriotes; de ſe laiſſer toucher au malheur de leur patrie; de conſidérer qu'ils avoient mieux aimé s'exiler eux-mêmes, que de donner lieu de pouvoir leur reprocher qu'ils euſſent allumé le feu de la guerre dans le ſein de leur République, pour vouloir s'y maintenir à quelque prix que ce fût; d'entendre à un accommodement raiſonnable; de remettre leurs intérêts entre les mains des Ambaſſadeurs étrangers, ſuppoſé que leurs députés ne puſſent s'accorder; & de promettre de s'en tenir à leur déciſion. A leur refus, il proteſtoit: que Dieu, touché des maux qu'ils ſouffroient loin de leur patrie, d'où la violence les avoit chaſſés, ſeroit lui-même leur vengeur: qu'ils verroient ces mêmes Princes, dont ils éprouvoient les bontés, tourner leurs armes contre des opiniâtres, incapables de ſe laiſſer conduire à la raiſon; & qu'eux-mêmes ne prendroient plus conſeil que de leur déſeſpoir. Il finiſſoit en les ſuppliant de prévenir inceſſamment par leur prudence un ſi grand malheur. Il écrivit auſſi au peuple dans les mêmes termes. Pluſieurs copies de ces lettres ſe répandirent dans la ville; mais on trouva bientôt moyen de les ſupprimer.

Lettres de Doria au Sénat & au peuple.

Ces lettres reſterent ſans réponſe; & Doria s'adreſſant à ceux de ſon parti, leur fit un diſcours animé, pour les exhorter à prendre les armes. Il leur apporta toutes les raiſons capables de juſtifier la guerre à laquelle ils ſe préparoient. Il inſiſta principalement ſur la néceſſité qui les y forçoit, puiſque tous les autres remedes étoient devenus inutiles. Il leur repréſenta: que le mal étoit ſi grand & ſi violent, qu'on ne pouvoit le guérir, qu'en y appliquant le fer & le feu: que c'étoit ainſi que la colere divine ſe vengeoit ſur eux de tant de crimes, par leſquels ils l'avoient excitée: qu'en vain tant de Princes s'étoient intéreſſés pour ménager entre eux un accommodement; que Dieu en avoit autrement ordonné; que ce ſeroit par conſéquent ſous ſes étendarts qu'ils alloient combattre pour la plus juſte de toutes les cauſes: que pour lui, à qui ils avoient fait l'honneur de le mettre à leur tête, il lui offroit ſon bras de grand cœur, pour en prendre la défenſe; que c'étoit à eux de conſacrer de même pour une ſi loüable entrepriſe leurs biens, leurs forces, leur crédit: qu'ils devoient regarder comme une folie de penſer à ménager leurs tréſors, tandis qu'ils étoient prêts de ſacrifier leur propre vie: & quel ménagement reſtoit-il encore à garder à de malheureux exilés? qu'ils devoient donc ſe préparer avec courage aux derniéres extrémités: qu'ils alloient prendre les armes pour la défenſe de leur liberté, de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfans: qu'une victoire honorable les rameneroit triomphans dans leurs familles,

Il exhorte ſon parti à prendre les armes.

ou

HENRI III. 1575. ou qu'une glorieuſe défaite les aſſureroit du moins en mourant courageuſement, qu'ils ne verſoient leur ſang que pour le ſalut de leur patrie.

La guerre eſt réſoluë. Cette harangue fut ſuivie d'un diſcours encore plus vif que fit Jean-Baptiſte Lercaro. La guerre fut enfin réſoluë. On députa en même tems vers l'Empereur, Dominique Grimaldo; Nicolas Doria, au Pape; Ambroiſe Spinola, au Sénat de Veniſe, & aux Ducs de Ferrare & de Mantouë; François de Fieſque, aux Ducs de Savoye & de Parme; & Jean-Baptiſte Doria, au Grand Duc, à la République de Lucques, & au Duc d'Urbin. Cependant l'aſſemblée de Final écrivit au Sénat le ſept de Septembre. Ces lettres étoient fort modérées. Les exilés, après avoir rappellé le ſouvenir du paſſé, ſupplioient humblement qu'on eût égard à tant de citoyens, qui avoient bien ſervi l'Etat, & que par une obſtination mal entenduë on n'expoſât pas la République aux dangers, qui la menaçoient. Ils repréſentoient la facilité qu'apportoit à un accommodement la préſence de tant d'Ambaſſadeurs étrangers. Ils remontroient, qu'il leur étoit non ſeulement glorieux, mais avantageux même de leur remettre la déciſion de leurs démêlés; que c'étoit l'unique parti qu'on eût à prendre dans les circonſtances. Ils demandoient donc que, ſauf la liberté de la République, on ſe ſoûmît à tout ce qu'ils décideroient, & qu'on ſacrifiât ſes reſſentimens au bien général de l'Etat; proteſtant devant Dieu & devant les hommes, qu'à leur refus, eux ſeuls ſeroient reſponſables de tous les malheurs, qui alloient arriver.

Quoique ces lettres fuſſent écrites au nom de tout le parti, le Sénat n'y eut pas plus d'égard, que ſi elles euſſent été d'un ſimple particulier. On ne daigna pas y répondre. Ainſi de part & d'autre tout ſe prépara à la guerre. On créa dans Genes un nouveau Magiſtrat, à qui on donna un pouvoir abſolu. Ce fut Barthélemi Coronato, qui fut revetu de cette dignité. Les Nobles de Final penſoient de leur côté à pourvoir au gouvernement de la République. Ils étoient même réſolus de nommer un Doge & deux nouveaux Magiſtrats; mais les plus anciens s'y oppoſerent. Ils regarderent cette démarche comme une rupture ouverte, capable de ruiner les affaires du parti. La réünion n'étoit pas encore déſeſperée. Ils crurent qu'il ſuffiſoit pour le preſent d'oppoſer une juſte défenſe à la violence & à l'injuſtice.

On ſe contenta donc d'abord de fortifier Caſtel-Franco ſitué ſur la côte voiſine de Genes. On y fit entrer de l'artillerie avec deux cens Italiens & cent Allemans, afin d'arrêter les courſes de ceux de la ville. Dom Juan d'un autre côté, quoique gagné par Doria, ne ſe déclaroit point encore ouvertement. Il ſe contenta d'écrire au Gouverneur de Milan de licencier deux régimens Allemans deſtinés à la guerre d'Afrique, & commandés par le Comte Félix de Lodron & par Jean Manrique; & de faire enſorte qu'ils paſſaſſent au ſervice des Nobles de Final. Le Gouverneur renvoya auſſi par ordre du Prince l'Infanterie Italienne, qui étoit ſous la conduite de Sigiſmond de Gonzague, & d'Hector Spinola. Il en conſerva ſeulement une partie qu'il fit marcher vers Genes, ſous prétexte de

de vouloir tranſporter ces troupes en Sardaigne, pour arrêter les Turcs. Par-là les anciens Nobles ſe virent dix mille hommes d'Infanterie. Doria avoit déja été déclaré Généraliſſime du parti. On lui donna pour Lieutenant Général Jean-Baptiſte Spinola. HENRI III. 1575.

Peu de tems après, l'Infanterie Italienne deſtinée, diſoit-on, à paſſer en Sardaigne, arriva ſur les terres de la République. Auſſi-tôt l'Ambaſſadeur d'Eſpagne s'adreſſa au Sénat, & demanda paſſage pour ces troupes. Il l'obtint. Elles s'approcherent de Genes, ſans qu'on ſe mît en devoir de traverſer leur marche, & s'emparerent de tous les environs, ſans coup férir. Les Génois trompés firent grand bruit de cette perfidie, dont ils demanderent raiſon à Idiaquez. Il ſe juſtifia, & proteſta avec ſerment qu'il avoit abſolument ignoré le deſſein de Dom Juan. Le Sénat fit auſſi de grandes plaintes à l'Evêque d'Acqui, de ce que les Allemans, que l'Empereur n'avoit envoyés au Roi Catholique que pour faire la guerre au Turc, étoient paſſés au ſervice des exilés. L'Ambaſſadeur entra dans leur mécontentement. Mais il eut beau interpoſer l'autorité de ſon maître, pour obliger les Allemans à ſe retirer. Manrique & le Comte de Lodron refuſerent conſtamment d'obéïr. Dom Juan d'Autriche appuie les anciens Nobles.

Un écrit que le Sénat avoit envoyé à Final, faiſoit d'abord eſpérer quelque accommodement. Mais les Nobles qui ſe voyoient ſi bien ſoutenus, ayant refuſé d'entrer en négociation avec lui, toutes les eſpérances s'évanoüirent, & la ville ſe diſpoſa auſſi de ſon côté à la défenſe. On fit paſſer Thomas Spinola dans l'iſle de Corſe, pour amener des troupes. Il penſa être pris par François Grimaldo, qui lui donna la chaſſe. En même tems le Chevalier Jerôme Adorne & Auguſtin Satisfanti eurent ordre de lever trois mille hommes d'Infanterie, outre les troupes qui étoient déja au ſervice de la République, & ſix cens Allemans avec huit cens Italiens, qui compoſoient la garniſon de la ville. Foible défenſe, qui parut cependant ſuffiſante contre toutes les forces des exilés.

Le Grand Duc lui-même fournit des ſecours conſidérables aux Génois. Le crédit de Doria Généraliſſime du parti contraire faiſoit ombrage à ce Prince. D'ailleurs il aimoit beaucoup mieux voir le peuple maître du gouvernement dans une République ſi voiſine de ſes Etats, que la Nobleſſe, qui étoit preſque toute dévoüée à l'Eſpagne. Il envoya donc à Genes Othon Montauto pour y commander, & permit à Jules Sale de lever mille hommes d'Infanterie dans le territoire de Piſe. En même tems, il renforça les garniſons des places qui ſont de la dépendance de Siéne ſur la côte de Toſcane. Dom Juan écrivit à ce Prince, pour l'exhorter à reſter ſimple ſpectateur de ces mouvemens, & à ne point épouſer de parti. Mais le Grand Duc s'en excuſa. Il repréſenta qu'il n'y auroit pour lui, ni honneur, ni ſûreté à ne pas s'intéreſſer au danger, qui menaçoit une République ſon alliée; que tandis qu'il voyoit tous les Etats voiſins ſe préparer à la guerre, ſans que S. M. C. lui eût fait part de ſes deſſeins, il ne ſeroit pas ſage de ne point prendre ſes meſures, & de ne pas ſe mettre en état d'attendre l'évenement. Le Grand Duc de Toſcane ſecourt les nouveaux.

Cependant tous les préparatifs étoient faits à Final. Déja Doria à la tête Progrès

HENRI III. 1575. des anciens Nobles.

de la flotte, s'étoit avancé à la hauteur de la Spezzia. De-là il détacha Philippe de Paſſano avec trois galéres & trois cens hommes d'Infanterie, pour aller s'emparer de Porto-Venere. Ce projet réüſſit. En même tems Jean-Baptiſte Doria fils d'Antoine Doria fit une deſcente au port de la Spezzia à la tête de cinq cens hommes, & s'en rendit maître avec le même ſuccès. Il en confia la garde à André Centurione, qu'il y fit entrer avec quatre cens hommes d'Infanterie. Dans la ſuite le Sénat fit attaquer cette place par Pierre Cabella. Il ſe préſenta devant, ſuivi de quelques milices, & de la garniſon de Serezana. Mais Centurione ſe défendit courageuſement; & cette entrepriſe manqua. Jean-Baptiſte Doria échoüa auſſi depuis devant Sainte-Marie & le port de Lerice, ſitués ſur la même côte, qu'il ſomma inutilement de ſe rendre. Il ne s'arrêta point non plus devant Porto-Fino, parce que la place ne pouvoit être emportée ſans canon; & Doria n'en avoit point. On attendoit de jour en jour Marcel Doria, qu'André Doria avoit laiſſé à Naples auprés de Dom Juan, & qui devoit en amener. Ce contre-tems fut cauſe que Jean-Baptiſte Doria perdit pluſieurs jours dans le golphe.

Après cette expédition, il ſe rendit auprès du Généraliſſime. Celui-ci fit une deſcente à Chiavari à la tête de toutes ſes troupes, & tira d'abord quelques volées de canon d'une hauteur contre la place. Après cela il ſe préparoit à y donner l'aſſaut. Déja on diſpoſoit les échelles pour l'eſcalader, lorſque la garniſon capitula, quoiqu'elle eût été renforcée peu de ours auparavant de quinze cens hommes d'Infanterie, commandés par Jérôme Giuſtiniano. Jean-Baptiſte Doria entra dans Chiavari avec ſix cens hommes de garniſon. Rapallo & Seſtri ſe rendirent enſuite. André Lercaro fut commandé avec ſix galéres pour croiſer dans le golphe de la Spezzia. Par-là Genes ſe trouva ſi ſerrée, que les convois ne pouvoient y entrer. De-là Doria retourna à Final, pour y prendre de nouvelles meſures.

Ces commencemens donnerent de l'inquiétude au Sénat. On députa au Pape Matthieu Senarega, Chriſtophle Fornari à l'Empereur, Jean Scaglia à la Cour d'Eſpagne, & Grégoire Garbarino à Dom Juan d'Autriche. Le Pape, l'Empereur, & le Roi Catholique répondirent, qu'ils étoient fâchés qu'on en fût venu à ces extrémités, & qu'ils conſeilloient au Sénat de penſer de bonne heure à s'accommoder. Philippe continua même toujours à diſſimuler. Il permit aux Génois de tirer des bleds de la Sicile. Pour Dom Juan, il ne chercha point à ſe cacher. Il fit connoître qu'il avoit donné les mains à la guerre; qu'il y avoit été porté par l'entêtement du Sénat à rejetter les conditions raiſonnables, qu'on propoſoit; que dans ces circonſtances il avoit beaucoup mieux aimé qu'ils en vinſſent aux mains, que de les voir aller mandier la protection de quelque Prince ennemi de Philippe; qu'il avoit eſpéré que les malheurs de la guerre rabattroient de leur fierté, & les diſpoſeroient enfin à entendre à un accommodement. Au reſte il relâcha en leur faveur deux vaiſſeaux chargés de bled, qui venoient de Sicile, & qu'il avoit fait arrêter à Naples. Ce ſecours vint fort à propos aux Génois, qui ſe voyoient alors bloqués dans leur ville.

Doria

Doria avoit marqué le rendez-vous des troupes à Serravalle. Elles s'y rendoient de jour en jour. Jean-Baptiſte Spinola Seigneur de ce château profita de cette occaſion, pour s'emparer d'un moulin voiſin, qui étoit de la dépendance de Novi. Il ſe preſenta même devant cette place, à la ſollicitation de quelques-uns des bourgeois, qui étoient d'intelligence. Auſſitôt le Sénat commanda Jean-Baptiſte Ferrari, qui étoit dans Gavi, pour voler au ſecours de cette ville. Il fut ſuivi d'Etienne Figarella à la tête de quatre cens hommes d'Infanterie. Ainſi Spinola fut forcé d'abandonner ſon entrepriſe. Après ſa retraite, Figarella ſe mit en tête de reprendre le moulin, qui incommodoit fort Novi. Il ſe preſenta devant, ſuivi d'une troupe de braves. Mais Galéot Spinola, qui commandoit dans Caſſano, paſſa la Scrivia, accourut au ſecours des aſſiégés, & obligea Figarella de ſe retirer. HENRI III. 1575.

Depuis ce tems-là il ſe donna pluſieurs petits combats entre les troupes de Serravalle & la garniſon de Novi, qui étoit preſque toute compoſée de Corſes. Les Ambaſſadeurs des Princes avoient beau exhorter les uns & les autres à la paix; c'étoit inutilement. Il eſt vrai que le Sénat, ſoit qu'il fût effrayé du danger preſſant, ſoit que le peuple eût un peu rabattu de ſa fierté, paroiſſoit aſſez diſpoſé à ſe ſoûmettre à la déciſion des Couronnes, du moins à certaines conditions. Mais les Nobles y étoient moins portés que jamais. Tandis qu'ils n'avoient encore aucuns préparatifs de guerre, ils ne parloient que de paix. Les circonſtances avoient changé. Ils ſe voyoient en état de donner la loi; & ils ne s'accommodoient plus des propoſitions qu'on avoit faites d'abord. Avant toutes choſes ils demandoient des ſûretés, & vouloient qu'on leur remît Savone.

Ces contre-tems chagrinoient fort le Pape; & il en marqua aſſez vivement ſon mécontentement à Doria. Le Grand Duc lui-même, qui étoit le plus intéreſſé dans une guerre ſi voiſine des païs de ſa domination, lui écrivit le vingt-ſix de Septembre. Il lui marquoit: que l'intérêt qu'il prenoit à la tranquillité de l'Italie ne lui permettoit pas d'être inſenſible à une guerre qui paroiſſoit devoir être funeſte à une République, qu'il avoit toujours affectionnée: qu'il en étoit d'autant plus fâché, qu'on ne lui avoit fait aucune part de ces mouvemens; que cependant le danger ne regardoit perſonne plus que lui, à cauſe du voiſinage de ſes Etats: qu'il voyoit avec douleur qu'on refuſât de s'en tenir à la déciſion d'un arbitre, & que des gens chaſſés de leur patrie aimaſſent mieux ſe précipiter dans une guerre fatale, que de donner les mains à la réünion: que dans ces circonſtances il ſe croyoit obligé de prendre ſes meſures, de peur que la France, ou quelque autre Couronne, ne profitât de cette révolution pour troubler la paix publique, & faire quelque entrepriſe contraire aux intérêts de S. M. C. elle-même; qu'avant que d'en venir-là, il l'exhortoit à accepter les propoſitions de paix qu'on lui faiſoit: que c'étoit par-là qu'il montreroit qu'il n'avoit en effet pris les armes que pour le ſalut de ſa patrie: que ſon repos dépendoit de ſa liberté, & qu'il ne devoit pas l'expoſer à courir le riſque des batailles. Lettre du Grand Duc à André Doria.

Jean André Doria répondit à cette lettre le premier d'Octobre. Il ſe plai- Réponſe

HENRI III. 1575. à cette lettre.

plaignoit amérement des maux auxquels on avoit expoſé la patrie, des outrages perſonnels qu'il avoit reçus, & ſur-tout de ceux qu'on avoit faits à la mémoire d'André Doria, à qui Genes étoit redevable de ſa liberté. En conſéquence, il prioit le Grand Duc de ſe ſouvenir de l'attachement qu'avoit toujours eu ſa famille pour l'illuſtre maiſon de Medicis; de ne pas lui faire l'injuſtice de le croire autre qu'il n'étoit en effet; & d'être perſuadé, que tant que le ſang couleroit dans ſes veines, il ne ſouffriroit jamais que la mémoire de ſon ayeul & le ſalut de ſa patrie qui en dépendoit, fuſſent livrés en proïe à l'aveugle témérité de gens ſans conſcience & ſans honneur, & devinſſent le joüet des ennemis de l'Etat.

Nouvelle occaſion de tumulte.

Cependant les Nobles aſſemblés à Final ſentirent que leur parti commençoit à devenir odieux. C'eſt ce qui les engagea à faire au Sénat quelques propoſitions; & ſi on les acceptoit, ils conſentoient d'entrer en compromis. Ils demandoient donc: que tant que dureroit la négociation, on leur donnât Savone pour place de ſûreté; que la citadelle fût miſe en ſéqueſtre entre les mains d'un tiers dont les deux partis conviendroient: que les troupes étrangeres, qui étoient dans Genes, prêtaſſent ſerment de fidélité aux Ambaſſadeurs des Couronnes, en s'engageant à maintenir la liberté: enfin que pendant tout ce tems-là, on n'obéît dans la ville qu'aux Ambaſſadeurs ſeulement.

Ces propoſitions réveillerent toute la haine du peuple. Il s'imagina que c'étoient autant de piéges qu'on lui tendoit, pour le diſpoſer à ſubir le joug. La fureur s'empara de tous les eſprits. On ferma les boutiques, on courut aux armes. A peine reſpecta-t-on les Ambaſſadeurs d'Eſpagne. Le Cardinal Morone lui-même, qui tâchoit d'adoucir le multitude, fut fort maltraité. Cette populace inſenſée alla l'aſſiéger juſque dans ſon palais. Il ne fut plus queſtion pour lui de penſer à appaiſer la tumulte, trop heureux de pouvoir ſe mettre en ſûreté ſans expoſer ſa dignité. Enfin le Sénat déclara au peuple qu'on avoit abſolument rejetté les propoſitions de l'aſſemblée de Final; & cette déclaration ne ſuffit pas pour calmer ces eſprits aigris.

Les Nobles ne penſerent plus qu'à profiter de leurs premiers ſuccès. Jean-Baptiſte Spinola alla mettre le ſiége devant Novi, où commandoit Figarella. Il avoit dans ſon armée dix mille hommes de pied, & cent cinquante chevaux. Outre cela George Doria lui amena d'Alexandrie de la Paille, de l'artillerie, qu'il faiſoit ſemblant d'avoir achetée du Gouverneur Eſpagnol de cette place. Sur ces entrefaites, Campo qui appartenoit à la maiſon de Spinola, fut pris & pillé. On arrêta auſſi près de-là Sylveſtre Invrea à ſon retour de Milan, où il avoit été envoyé vers le Gouverneur, Onufre Ceba, Charles Pallavicino, & Auguſtin Spinola; mais Invrea fut relâché auſſitôt après, ſur la plainte que fit le Gouverneur de Milan qu'on violoit en ſa perſonne le Droit des gens.

D'un autre côté, un ſecours de trois cens hommes, que le Sénat envoyoit aux aſſiégés, fut arrêté dans des défilés par Ambroiſe Lomellino qui le mit en déroute. Mais cet échec fut réparé bientôt après, Jaques Bianco étant entré dans la place à la tête de cent cinquante hommes, qui por-

portoient chacun un ſac de poudre. En même tems, les aſſiégeans apprirent qu'il venoit de Gavi & de Pozzevera un ſecours bien plus conſidérable. A cette nouvelle ils ſe mirent en bataille. Le ſecours attaqua le quartier des Allemans, & d'abord ceux-ci furent mis en deſordre. Ils plioient même lorſque le Comte de Lodron qui commandoit l'artillerie, accourut, & rétablit le combat. Dans le même moment, les aſſiégés firent une ſortie qui ne leur réüſſit pas. Ils furent repouſſés après avoir eu bien du monde tué. Les aſſiégeans n'y perdirent au contraire que Galéot Spinola & Jaques Lomellino. Pour ce qui eſt du ſecours, il étoit preſque tout compoſé de nouvelles levées. Taſſo Meſtre de camp, qui les commandoit, leur crioit de toute ſa force, de faire tête en queuë; mais ſes ordres furent mal interprétés. Toutes ces troupes prirent la fuite, & ne s'arrêterent qu'à Pozzevera; pluſieurs même furent étouffés en chemin par la chaleur, toujours pourſuivis par Manrique & Jean-Baptiſte Spinola. HENRI III. 1575.

L'artillerie commença enſuite à battre la ville, où elle eut bientôt fait une brêche très-conſidérable. Alors les aſſiégés ne voyant aucune eſpérance de ſecours, députerent au camp Michel Ange Ornano Corſe, avec quelques bourgeois, pour capituler. On arrêta que Figarella ſortiroit de la ville en armes à la tête de ſa garniſon; que les bourgeois auroient la vie ſauve; qu'on ne toucheroit ni à leurs biens, ni à leurs priviléges; & que le canon reſteroit à Spinola, avec cent cinquante mulets chargés de bled. Charles Spinola entra enſuite dans Novi avec quatre cens hommes de garniſon.

De-là on détacha Jean-Baptiſte Gentile, qui alla ſe rendre maître de Vado. On y mit Etienne Centurione avec cent cinquante Arquebuſiers. Gavi ſe rendit auſſi; & Ferrari qui y commandoit, ſe retira dans le château qui étoit très-fort par ſon aſſiéte. Le Sénat de ſon côté donna ordre à Jérôme Palerano d'aller attaquer la Spezzia. Cette entrepriſe ne réüſſit pas. Celle du Marquis de Madrigliano ne fut pas plus heureuſe. Il alla à la tête de quatre cens hommes aſſaillir le Pignone; mais il fut repouſſé avec perte. Pour Veſano, où commandoit André Centurione, il fut pris par Pierre Cabella; & quoique les habitans ſe fuſſent rendus, on mit la la place au pillage.

On n'attendoit plus que le retour de Marcel Doria, qui devoit amener de Naples de nouvelles troupes, de l'artillerie, & des munitions de guerre. Déja on délibéroit à Final, ſi avec ce renfort on n'iroit pas camper aux portes de Genes, lorſque les Ambaſſadeurs des Couronnes ménagerent une trêve de quinze jours, qui devoit finir avec le mois d'Octobre. Elle fut ſignée de Jean-Baptiſte Lercaro, de Benoit Spinola, de Jaques de Negro, d'Etienne Pinello, de Barthélemi Lomellino, de Jean-Baptiſte Spinola, d'Antoine Serra, de Luc Grimaldo, & ratifiée enſuite par le Sénat. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur firent d'abord difficulté de ſigner le traité, ſur ce qu'on y donnoit au Roi d'Eſpagne le titre de protecteur de la République. Pour les contenter, on y mit cet adouciſſement: (Sauf les droits de l'Empire) Trêve entre les deux partis.

HENRI III. 1575.

Telle étoit la ſituation des affaires; & le Cardinal Morone profitoit de la trêve pour travailler à dreſſer les articles du compromis, lorſqu'un accident penſa ruiner la République, & déſeſperer en particulier les Nobles qui y étoient le plus intéreſſés. L'Empereur Charles V. ayant reconnu combien il lui ſeroit avantageux d'être maître de Genes, pour pluſieurs raiſons, ſur-tout pour faciliter le paſſage des troupes Eſpagnoles en Italie, avoit penſé à s'aſſûrer de cette ville & à y faire élever une citadelle. Mais Doria s'y oppoſa; & malgré les menaces de Charles, il ne voulut jamais ſouſcrire à une entrepriſe qui alloit mettre ſa patrie aux fers. Au défaut de cet expédient, le génie de ce grand Prince lui en ſuggéra un autre, qui ne lui parut pas moins propre à tenir cette ville en bride. L'argent fait preſque toute la force de Genes. L'Empereur imagina de le prendre à gros intérêt, perſuadé que l'appas du gain attireroit inſenſiblement dans ſes coffres toutes les richeſſes de cette République, & que par-là il ſeroit toujours le maître de diſpoſer des cœurs des Génois, & par conſéquent de Genes même.

Ruſe de Charles V. pour ſe rendre maître de Genes.

Ce moyen qui avoit ſi bien réüſſi à Charles, fut encore mis en uſage par Philippe. La guerre de Flandre qu'il avoit ſur les bras, l'obligeoit à de grandes dépenſes. Ce fut pour ce Prince une occaſion de tirer de Genes, ſur-tout des Nobles, des ſommes immenſes. Auſſi leur payoit-il de gros intérêts qui leur étoient aſſignés ſur les principaux revenus des Indes & d'Eſpagne. Il s'éleva là-deſſus un différend. Philippe prétendit qu'il s'étoit gliſſé quelque erreur de calcul dans l'aſſignation des rentes, & qu'il falloit revoir les comptes, afin que ſi l'intérêt qu'il avoit payé, excédoit ce qui étoit dû, on pût le déduire ſur le capital. En attendant cette révi-ſion, il fit publier en Eſpagne vers ce tems-ci un Edit, par lequel il arrêtoit le payement des rentes dans tous ſes Etats.

Stratagêmes dont ſe ſert Philippe II. dans la même vûë.

Ce coup ne fut pas ſeulement terrible pour Genes. Il penſa ruiner les banquiers de Rome, de Veniſe, de Milan, de Lyon, de Roüen, d'Anvers, & de preſque toute l'Allemagne. Peu s'en fallut que dans ces endroits ils ne fiſſent tous banqueroute. Peut-être Philippe ne prit-il cette réſolution, que pour rabattre la fierté des Nobles de Genes, enflés de leurs premiers ſuccès, & pour les obliger, tout favorable qu'il leur étoit, à ne pas ſe montrer ſi éloignés d'un accommodement raiſonnable. Peut-être auſſi avoit-il des vûës plus intéreſſées. Le deſordre regnoit dans l'Etat; il pouvoit eſpérer dans ces circonſtances d'avoir meilleur marché de ſes créanciers, que dans un tems plus tranquille. Peut-être voulut-il profiter du malheur public pour ſon avantage particulier.

Les Nobles étoient trop avancés pour reculer, ſuppoſé qu'on n'en vint pas à un accommodement. Ainſi cet accident ne pouvoit manquer de les jetter dans un grand embarras. Doria employoit cependant tout ſon crédit pour les encourager. Jean-Baptiſte Lercaro de ſon côté, ne ceſſoit de les exhorter à perſéverer dans le loüable deſſein qu'ils avoient formé de défendre leur liberté, & à ſurmonter généreuſement tous les obſtacles qu'ils pourroient rencontrer dans une ſi juſte entrepriſe. Il leur repréſentoit que l'argent ne leur manqueroit pas, pourvû qu'ils ne manquaſſent pas de

de courage, & que dans des circonſtances ſi fâcheuſes ils ne cherchaſſent leur reſſource que dans eux-mêmes. HENRI III.

En même tems, on prit des meſures pour réparer le malheur qui venoit d'arriver. On députa à Philippe, pour lui demander trois cens mille écus d'or à emprunter, en attendant que les comptes fuſſent arrêtés. Mais ils auroient eu tort de s'attendre à un ſecours, dont ils ne pouvoient pas diſpoſer à leur gré, & qu'il falloit obtenir de gens, réſolus à ne point payer leurs dettes. Jean-Baptiſte Spinola & François Lercaro, qui ne s'étoient point engagés avec les Eſpagnols, réüſſirent mieux. Ils allerent à Milan d'où ils apporterent cinquante mille écus d'or. Spinola ſurnommé Valenza, tira encore environ autant de Lucques & de Florence. Enfin le courage des Dames Génoiſes qui avoient ſuivi leurs maris à Final, releva entiérement celui des Nobles. Elles offrirent généreuſement de ſacrifier leurs pierreries & tout ce qu'elles avoient de plus précieux pour fournir aux fraix de cette guerre. 1575. Reſſources des Nobles.

Le Cardinal Morone de ſon côté preſſoit vivement l'affaire du compromis. Ce fut dans cette vûë qu'il s'avança juſqu'à S. Pierre di Arena pour conférer avec Doria, Jean-Baptiſte Lercaro, Sylveſtre Cataneo, Philippe Spinola, & Antoine Serra, députés de Final. Ils y étoient occupés à faire quelques arrangemens, lorſque le tems des élections arriva. Elles ſe firent beaucoup plus paiſiblement qu'on n'auroit ôſé l'eſpérer dans les circonſtances. Tout s'y paſſa dans l'ordre ; & Proſper Fattinanti fut élû tout d'une voix Doge de Genes. C'étoit un homme d'une prudence rare, & d'une modération admirable.

On fit ſelon la coutume une harangue à ſon couronnement. Ce fut Medico Faccio qui s'en trouva chargé; & il s'en acquitta avec honneur. Il exhorta le Doge à prendre courageuſement en main les rénes du gouvernement, à défendre les loix, à maintenir la liberté, & à rendre également la juſtice à tous ſes concitoyens. Il déclama vivement contre l'ambition de quelques particuliers, qui empêchoient par leur cupidité inſatiable qu'on ne pût donner la paix à la République. Sur-tout il s'arrêta à montrer que ce n'étoit point dans des aſſemblées particuliéres qu'on devoit traiter de la guerre ou de la paix, puiſque tous les membres de l'Etat y étoient intéreſſés; que c'étoit au grand Conſeil que ces ſortes d'affaires étoient dévoluës; que des membres qui le compoſoient, les plus illuſtres par leur ſageſſe & leur expérience, devoient avoir une liberté entiére de parler & de dire leur avis ſur ce qui ſeroit propoſé; & qu'il falloit en laiſſer la déciſion à la pluralité des ſuffrages.

Cette harangue ſe répandit parmi le peuple avec quelques lettres que des particuliers firent courir. Ce fut un nouveau ſujet de troubles; peu s'en fallut qu'on n'en vint encore aux derniers excès. Le Cardinal Morone déſeſperoit enfin abſolument de la réünion, & ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour ſe retirer. D'un autre côté Doria formoit le deſſein de ſe rendre maître de Porto-Fino, afin d'avoir une retraite ſûre pour ſa flotte; & Jean-Baptiſte Spinola avoit ordre de prendre deux mille Allemans, & d'aller faire le ſiége de la citadelle de Gavi dont le Sénat étoit encore en poſſeſſion.

La

HENRI III. 1575.

La modération du nouveau Doge qui n'avoit que des vûës de paix, calma tous ces mouvemens. Le vingt-quatre d'Octobre le compromis fut enfin arrêté dans le grand Conſeil. On régla que les Ambaſſadeurs des Couronnes auroient pleine puiſſance & autorité abſoluë de confirmer, de corriger, d'adoucir, de changer, d'ajoûter, de retrancher, de décider enfin, ſelon qu'ils le jugeroient à propos pour le bien de l'Etat; avec cette clauſe néanmoins: (Sauf en tout la liberté de la République) car on paſſa pardeſſus toutes les autres reſtrictions qu'on avoit voulu mettre auparavant à leurs pouvoirs, & qu'on traita de minuties: que chaque parti donneroit vingt ôtages, & nommeroit pareil nombre de députés pour aſſiſter les Ambaſſadeurs: qu'ils choiſiroient eux-mêmes hors des terres de la République un lieu pour y tenir leurs aſſemblées: que ſoit qu'ils n'euſſent qu'une déciſion, ou pluſieurs à donner, tout ſeroit réglé dans le mois de Novembre: que cependant ce terme pourroit être prolongé du conſentement des deux partis: que dans cet intervale les hoſtilités ceſſeroient, & qu'on deſarmeroit de part & d'autre: qu'à la recommandation des Ambaſſadeurs on accorderoit une amniſtie générale pour quelque crime que ce fût, depuis le premier de Janvier 1573. juſqu'à l'année preſente incluſivement : que les Nobles reſteroient en poſſeſſion juſqu'à une ſentence définitive, de toutes les places dont ils étoient alors les maîtres: que les fraix de la guerre ſeroient pour ceux qui les avoient faits, ſans qu'un parti pût être reſponſable des dépenſes de l'autre: qu'on s'obligeroit de s'en tenir à la déciſion des Ambaſſadeurs; & que ſi quelqu'un s'oppoſoit à ſon exécution, chaque parti s'engageroit à le déceler nommément.

On entre en négociation pour la paix.

Cet accord fut ratifié par l'aſſemblée de Final. Enſuite les Ambaſſadeurs des Couronnes choiſirent Caſal dans le Montferrat de la dépendance du Duc de Mantouë *, pour le lieu de leurs conférences. Les députés des deux partis s'y rendirent. Après cela le Sénat congédia les troupes du Grand Duc, commandées par Montauto. Doria fit de même licencier les ſoldats Corſes, qui étoient au ſervice de Jean-Baptiſte Spinola & de George Doria. Il retint ſeulement les Allemans, pour garder les places, qui ſuivant l'accord devoient tenir lieu aux Nobles, de villes de ſûreté. Il y eut un peu plus de difficulté au ſujet des ôtages. Enfin on les donna; & on les diſperſa dans Milan, dans Alexandrie, & dans Final, où ils eurent ordre de reſter juſqu'à la déciſion.

* Guillaume de Gonzague.

Apologies des deux partis.

Ainſi finirent les troubles de Genes, qui penſerent être funeſtes à cette République. On en attribuoit l'origine à différentes raiſons, ſelon qu'on étoit différemment prévenu. Chacun prétendoit en rendre ſes adverſaires reſponſables; perſonne ne vouloit relâcher de ſes droits. Les deux partis publierent à cette occaſion chacun un écrit, qui fut imprimé à Milan. Léonard Lomellino tint la plume pour les Nobles; l'autre parti chargea de ſes intérêts Marc-Antoine Sauli Ambaſſadeur de la République à la Cour d'Eſpagne.

Les Nobles, après avoir vanté dans leur manifeſte leurs ſervices, leurs priviléges, & leur ancienneté, diſoient: que c'eſt-là ce qui les avoit réduits à un ſi petit nombre; que par conſéquent on ne devoit pas leur ſçavoir mauvais gré, ſi pour l'intérêt & la gloire de la République ils travailloient

à

Digitized by Google

à conſerver un rang, que leurs ancêtres leur avoient acquis: que c'étoit une injuſtice manifeſte de vouloir faire aller les nouveaux Nobles de pair avec eux: qu'ils ne prétendoient pas avoir plus de droit qu'eux au gouvernement de l'Etat; mais qu'en conſidération des ſervices de leurs ancêtres, leur ancienneté devoit du moins balancer la ſupériorité du nombre, qui étoit du côté de leurs adverſaires, & les mettre en équilibre, lorſqu'il s'agiſſoit des charges de la République: que c'étoit dans ces vûës que la loi de 1528. avoit été ſagement adoucie par celle de 1547. que cet homme ſage, ce citoyen ſi digne de toutes ſortes de loüanges, André Doria, avoit été l'auteur de l'une & de l'autre; que ſon deſſein n'avoit pas été de détruire la premiére, en publiant la ſeconde; qu'il avoit eu ſeulement en vûë de l'interpréter favorablement, afin de montrer que l'Etat ſe gouvernoit moins par le haſard, que par la prudence; & que quand il s'agiſſoit de décider, on peſoit les ſuffrages, ſans ſe contenter de les compter. HENRI III. 1575.

L'autre parti raiſonnoit bien différemment. Il inſiſtoit principalement ſur la loi de 1528. qu'il regardoit comme très ſage; & ſe plaignoit qu'on voulût ſe prévaloir de celle de 1547. qui détruiſoit manifeſtement la premiére. Il prétendoit: que ce dernier réglement n'étoit qu'une adreſſe des Nobles, pour ſe frayer un chemin à la tyrannie: que par la premiére loi on avoit bien voulu leur accorder à certaines conditions le droit d'aſpirer aux charges & aux emplois, dont juſqu'alors ils avoient été exclus; qu'ils s'en étoient prévalus enſuite; & qu'on les avoit vûs inventer une loi nouvelle, pour retrancher en quelque ſorte de l'Etat ceux-là même, qui avoient eu aſſez de condeſcendance, pour les admettre dans le gouvernement.

Qu'après tout, ces ſervices, cette ancienneté, qu'on vantoit tant, étoient des titres bien équivoques: qu'il falloit convenir que juſqu'à l'an 1190. leur République avoit été gouvernée par des Conſuls, ſans qu'on fît aucune diſtinction de Nobles, ou de bourgeois: que dans la ſuite ceux qu'on élevoit aux charges, annoblis par cette ſupériorité, qu'elles leur donnoient ſur leurs concitoyens, avoient pris le titre de Nobles: que bientôt après l'abus qu'ils avoient fait de leur autorité, pour ſatisfaire leur avarice & leur cruauté, avoit terni tout l'éclat de leurs ſervices: que depuis ce tems-là, le nom de Noble étoit devenu ſi odieux, que pluſieurs, qui ne leur cédoient ni en naiſſance ni en mérite; mais qui n'entroient point dans leurs complots criminels, avoient mieux aimé ſe voir confondus avec le peuple, pour ſe mettre à couvert de la haine publique: que telle étoit la premiére origine de cette diſtinction fatale, qu'on devoit regarder comme un nom de parti, plûtôt que comme une prérogative dûë au mérite & à l'ancienneté: que pour en convenir, il ne falloit qu'ouvrir leur hiſtoire: qu'on y verroit des hommes illuſtres par leur naiſſance & par leurs ſervices, des hommes qui ne cédoient en rien aux Spinola, aux Doria, aux Grimaldi, aux Fieſques-mêmes, des hommes tels que Gilles Boccanegra, Simon Vignoſo, les Frégoſes *, Blaiſe d'Aſſereto, & pluſieurs autres, dont les maiſons ſe trouvoient au nombre des familles Plébéïennes.

* Pierre & Jean.

Que la premiére loi avoit par conſéquent juſtement & prudemment ordonné, que cette diſtinction odieuſe ſeroit abolie, & qu'il y auroit une éga-

HENRI III. 1575. égalité parfaite entre tous les membres de l'Etat: que cette égalité étoit détruite par la loi postérieure, qui donnoit aux Nobles seuls un pouvoir, que le peuple, beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étoient, ne leur avoit accordé que par bonté: qu'on ne pouvoit plus les regarder comme des compatriotes; que cette loi en faisoit des tyrans, ennemis de la liberté & de la patrie.

Outre ces deux écrits, Hubert Foglietta, dont j'ai déja souvent parlé avec éloge, composa sur le même sujet deux dialogues, qui parurent dans ce tems-là. Cet Ouvrage est une espéce d'abrégé, où après avoir marqué l'époque de cette distinction de Nobles & de bourgeois, il compare les services des uns & des autres. Il y soutient très-vivement le parti du peuple contre la Noblesse, & contre ses projets ambitieux. Il fait voir ensuite, que le seul moyen de pacifier équitablement les troubles, est d'abolir les réglemens injustes & odieux portés par la loi de 1547. de s'en remettre à la décision du grand Conseil, à qui il veut qu'on donne une autorité absoluë d'ordonner, de régler, de statuer, & de réduire au niveau certains citoyens, dont le pouvoir étoit devenu formidable au reste de leurs compatriotes. Foglietta proposoit encore, comme un autre moyen de rétablir la paix, que Doria lui-même, pour couronner dignement les services que son ayeul avoit rendus à la République, commençât par se défaire de ses galéres, & fît ce sacrifice à l'amour qu'il devoit avoir pour sa patrie.

Publication de la paix. Ce dernier trait n'étoit ajoûté, que pour rendre Doria odieux; on sçavoit fort bien qu'on ne viendroit pas à bout de l'obtenir. Cependant, afin que cela ne fît aucune difficulté, & n'arrêtât point les arbitres, il avoit été réglé par le compromis, qu'on conserveroit à Doria, à toute sa famille, & même à ses descendans, les graces, priviléges, & immunités, qui lui avoient été accordées par la République, comme il en avoit joüi, & joüissoit encore pour le present.

Cependant il y avoit long-tems que les Ambassadeurs des Couronnes traitoient à Casal. Déja le tems du compromis avoit été plusieurs fois prorogé. Enfin on mit la derniére main à la réünion. Le Sénat rappella les exilés; les Nobles remirent les forts & les châteaux, dont ils s'étoient emparés pendant la guerre; & le 10. de Mars après une Messe solemnelle, la paix fut publiée sur un théatre, élevé exprès au devant de la grande Eglise. Sept jours après, la même publication se fit dans Genes, autant qu'on en put juger, au grand contentement des deux partis, qui commençoient à s'ennuyer beaucoup de la guerre, & des malheurs dont elle les menaçoit.

Conditions principales du traité. On publia ensuite les articles de l'accord. Ils se réduisoient à soixante & un; & on y en ajoûta quelques autres, qui regardoient l'établissement du tribunal de la Rote. Les principales conditions du traité furent: que cette distinction d'anciens & de nouveaux Nobles, de familles entées & de Plébéïens, de bourgeois de la ville & d'habitans de la côte, seroit absolument abolie: qu'on aboliroit de même les noms de portique de Saint-Pierre, & de portique de Saint-Luc: qu'on oublieroit jusqu'aux termes de couleurs & de partis: qu'on enséveliroit à jamais tout nom de guerre, attaché à une personne, ou à une famille; à peine contre quiconque en rappelle-

pelleroit le ſouvenir, d'être privé de droit, & par le ſeul fait, de tous les priviléges & avantages de la Nobleſſe: que tous ceux qui ſe trouvoient, ou ſe trouveroient dans le dénombrement des membres de l'Etat, fait ſuivant la forme preſcrite par le nouveau réglement, auroient également part au gouvernement de la République; enſorte que les Nobles & les bourgeois ne feroient plus doreſnavant qu'un ſeul & même corps, ſans diſtinction, ni diviſion: que pour tarir la ſource de tous les troubles, ceux qui en conſéquence de la loi de 1528. avoient pris le nom & les armes de quelque famille, les quitteroient, pour reprendre, eux & leurs deſcendans, les armes & le nom de leur maiſon, ſans pouvoir en employer d'autres de vive voix, ou par écrit: que la même choſe s'obſerveroit pour ceux, qui dans la ſuite ſeroient admis à la Nobleſſe: que ceux qui exerçoient quelque art méchanique, ſeroient obligés d'y renoncer, avant que de pouvoir être élevés à ce grade: qu'on établiroit deux Conſeils; que quatre cens bourgeois ſeroient nommés par les arbitres, pour compoſer le premier: que de ce nombre on en tireroit cent, pour former le ſecond: que les Ambaſſadeurs médiateurs nommeroient de même pour cette fois tous les autres Magiſtrats de la République, ſuivant la forme dont ils conviendroient, qui dans la ſuite ſeroit conſtamment obſervée. HENRI III. 1575.

Après cette grande affaire terminée, les Ambaſſadeurs ſe retirerent. La République de ſon côté devenuë tranquille députa vers tous les Princes, à qui elle étoit redevable de ſon repos, pour les remercier de leurs bons offices. Luc Fornari fut envoyé au Pape, Nicolas Spinola à l'Empereur, & Jean-Baptiſte Lercaro à Philippe. Ce dernier étoit chargé de traiter avec S. M. C. de la ſuppreſſion des rentes. Après les maux, dont les troubles venoient d'affliger Genes, elle eut encore ce malheureux contretems à eſſuyer. Pendant quatre ans entiers la Cour d'Eſpagne ne fit aucun payement. On convint enfin, qu'on ne toucheroit point aux anciens arrêtés, comme les Eſpagnols le ſouhaitoient d'abord; qu'à l'égard des ſommes qui avoient été avancées à l'Empereur Charles V. & au Roi Philippe, on en payeroit l'intérêt ſur le pied de dix pour cent: mais que les intérêts ou les arrérages des principaux, qui rapportoient auparavant ſept pour cent de rente avec un peu moins d'un tiers, ne produiroient plus par an dans la ſuite, que quatre pour cent & un tiers. **Réduction des rentes dues par le Roi d'Eſpagne aux Génois.**

Les ſommes, dont la Cour d'Eſpagne ſe trouvoit redevable, étoient ſi prodigieuſes, que cela contribua peut-être à rendre cette réduction ſupportable aux Génois. Pour les dédommager, Philippe leur permit encore de traiter ſur le même pied avec ceux de leurs créanciers, dont ils diſoient avoir emprunté une partie des ſommes qu'ils avoient prêtées à S. M. C. Comme ces créanciers n'avoient point contracté avec le Roi, mais ſeulement avec les Génois, il y avoit une injuſtice criante dans ce réglement. Auſſi mit-il une confuſion étrange, non-ſeulement dans la banque de Genes, mais dans toutes celles d'Italie, & par conſéquent de l'univers entier. Pluſieurs négocians même furent par-là totalement ruinés.

Fin du Livre ſoixante & uniéme.

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

PEſte violente en Italie. Etat des affaires de Pologne. Délais de l'Empereur. Le Prince Batthory ſe rend en Pologne, & eſt couronné. Le Nonce du Pape fait ſans ſuccès des propoſitions d'accommodement. Requête des Proteſtans preſentée à la dicte de Ratisbonne. Mort de l'Empereur Maximilien, & ſon caractère. Morts de l'Electeur Palatin & du Duc de Mecklenburg. Etabliſſement de l'Académie d'Helmſtadt. Morts illuſtres. Suite des guerres de Flandre. Priſe de Crimpen par le Prince d'Orange. Continuation du ſiége de Ziriczée. Mort de Dom Louis de Requeſens. Suite du ſiége de Ziriczée. Reddition de la place. Nouvelle révolution en Flandre. Sédition de Bruxelles. Ligue des provinces de Flandre. Les Etats traitent avec la Reine d'Angleterre & le Duc d'Alençon. Défaite des Confédérés à Tillemont. Priſe de Maeſtricht par les Eſpagnols. Siége d'Anvers. Arrivée de Dom Juan aux Païs-bas. Siége de la citadelle de Gand par les Etats. Pacification de Gand. Reddition de la citadelle. Priſe de la citadelle de Valenciennes. Réduction de la Friſe à l'obéiſſance des Etats. Dom Juan devient ſuſpect aux Flamans. Avis du Prince d'Orange aux Etats de Flandre. On convient d'une trêve. Affaires de France. Lettre du Duc d'Alençon au Parlement de Paris. Entrée des Allemans en France. Le Roi de Navarre quitte la Cour. Etat du Languedoc. Le Duc d'Alençon reconnu Généraliſſime des Confédérés. Aſſemblée de Moulins. Cinquiéme Edit de pacification. Déclaration du Roi en faveur du Maréchal de Montmorenci.

A U-

Digitized by Google

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Antoine Ricobono. Alexandre Canobbio. Aſcan. Hortenſe Centorius. Thomas Coſto. Roger de Tritheme. Emm. de Meteren. Jean Petit. Bern. Mendoza. H. F. Conneſtaggio. Annales du regne d'Eliſabeth, par Guill. Camden. L. Vicino P. P. Jean Serrano. Jaques Cujas.

Les troubles de Genes, & la ſuppreſſion des rentes faite par la Cour d'Eſpagne, furent ſuivis d'un nouvel accident, qui n'étoit pas moins déplorable. Ce fut une grande peſte. Elle avoit commencé l'année précédente dans ce concours de pélerins, que le Jubilé attiroit de toutes parts à Rome. Elle ſe répandit enſuite par toute l'Italie, où elle fit des ravages étranges cette année & la ſuivante. On ne ſe ſouvenoit point d'en avoir vû de ſi furieuſe, depuis celle qui affligea ces provinces l'an 1528. & qui ruina l'armée Françoiſe que de Lautrec menoit à Naples. Guicciardin & Paul Jove en ont fait la deſcription. Fracaſtor, un des plus habiles Philoſophes de notre ſiécle, & George Agricola traitérent auſſi à fond des cauſes de cette maladie. HENRI III. 1576. Peſte violente en Italie.

On dit que la contagion fut d'abord portée par un haſard de Trente à Verone, d'où elle ſe communiqua à Veniſe. Telle fut du moins l'opinion commune. Pour ce qui eſt des habiles gens, qui rechercherent la cauſe de cet accident, tels que furent André Gratiolo excellent Médecin de Salo, après lui Alexandre Canobbio, qui a décrit la peſte de Padoue, & Antoine Gliſſente de Breſſe, ils ne l'attribuoient, ni aux mauvaiſes influences des aſtres, ni à quelque malignité répandue dans l'air. Selon eux, le mal prit naiſſance ſur les lieux-mêmes, & la malpropreté des habitans en fut ſeule l'origine.

Quoi qu'il en ſoit, d'autres plus verſés dans la connoiſſance des ſecrets de la nature pourront s'arrêter à éclaircir ces verités. Pour moi, je rentre dans les bornes preſcrites à l'hiſtoire, & reprens ma narration. La peſte, après avoir fait de Trente une eſpéce de ſolitude, avoit paſſé l'année précédente à Verone. Le nombre des morts y fut fort grand. La contagion ſe répandit de-là dans tout l'Etat de Veniſe. On la croyoit éteinte, lorſqu'elle recommença cette année à Veniſe avec plus de violence que jamais. Depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Mai, le mal alla toujours en augmentant. On comptoit par jour dix-huit, vingt, & trente morts dans cette ville. Le mois ſuivant on y enterroit chaque jour juſqu'à cent perſonnes. Enfin ceux qui ne cherchent point à exagérer, prétendent que cette maladie emporta cette année ſoixante & dix mille ames dans Veniſe.

On attribue en partie un ſi grand ravage à Jérôme Mercuriale de Forli, & à Jérôme Capivacca de Padoue. C'étoient deux fameux Profeſſeurs en

HENRI III. 1576. Médecine, que le Sénat fit venir, pour accorder les Médecins de Veniſe, qui ne convenoient pas de la nature de cette maladie. On demanda aux deux Docteurs ce qu'ils en penſoient. Ils aſſûrerent qu'elle n'étoit point contagieuſe, & même ſe firent fort de la guérir. Sur cette aſſûrance on leur permit de traiter ceux qui en étoient attaqués; & ils les traiterent à leur façon. Auparavant, dès qu'un malade étoit ſoupçonné le moins du monde du mal contagieux, on le tranſportoit hors de la ville dans un lieu deſtiné à cet uſage. Eux au contraire défendoient qu'on fît ſortir leurs malades de Veniſe. Ceux-ci, lorſque le mal vint à ſe déclarer, en infecterent d'autres. La contagion ſe communiqua. Quelques éleves, que Mercuriale & Capivacca avoient amenés avec eux, en furent la victime. La peſte enleva juſqu'à cinquante-huit Médecins & Chirurgiens des plus habiles. Eux-mêmes enfin furent obligés de demander au Sénat permiſſion de ſe retirer; & quoique leurs ſoins n'euſſent pas réüſſi, on ne put du moins leur refuſer le mérite de la bonne volonté, d'avoir ſacrifié leur ſûreté au ſalut de tant de peſtiférés.

Milan, Crémone, & Pavie, ne furent pas exemptes de la contagion; & elle y fit périr un nombre infini de perſonnes. Les Cardinaux Charles Borromée, Nicolas Sfondrate, Hippolyte de Roſſi, qui en étoient Evêques, n'épargnerent ni ſoins, ni peines. Tout ce que peut l'humanité jointe à la charité la plus pure, ils le firent, ſoit pour conſoler les malades, ſoit pour leur procurer à propos tous les remedes néceſſaires. On voyoit ſur-tout le Cardinal Borromée entrer dans les maiſons infectées, s'approcher de ces malheureux, leur parler, les toucher quelquefois, comme s'il eût été lui-même à l'épreuve du mal. On remarqua les mêmes attentions dans Auguſtin Valerio Evêque de Verone, grand imitateur de la ſainteté de Charles Borromée. La mortalité ne fut pas moins grande à Padouë. Vicenze, qui ſe trouvoit entre cette ville & Verone, après avoir été cette année ſimple ſpectatrice de leur malheur, fut elle-même attaquée la ſuivante; & fut ſi maltraitée, que Padouë n'eut plus lieu d'envier ſon ſort.

L'Orient avoit déja été infecté de la contagion; & elle avoit bien pû être portée de-là à Veniſe. C'eſt ce qui empêcha Amurath d'exécuter les grandes entrepriſes, qu'il méditoit au commencement de ſon regne. Le mal paſſa juſqu'en Sicile. Près de quarante mille perſonnes en moururent à Meſſine; & en peu de tems cette ville devint une eſpéce de déſert.

Précautions de l'Eſpagne contre le Turc.

Cet accident fit appréhender, que les corſaires Turcs ne priſſent cette occaſion de tenter quelque deſcente dans l'iſle, & ſur les côtes voiſines. A tout évenement le Roi Catholique, qui venoit de nommer Marc-Antoine Colonna à la Viceroyauté de Sicile, commanda qu'on fît de nouvelles levées. En même tems Alvare de Baçan Marquis de Santa-Cruz reçut ordre de paſſer en Afrique à la tête de trente-ſix galéres, & de répandre la terreur ſur les côtes de Barbarie, pour réprimer les courſes des Turcs. Baçan partit; mais il ſe contenta de faire une deſcente dans l'iſle de Querquene ou Cherchene, ſituée ſur cette côte, où il prit quelques Maures; & après ce ſeul exploit il revint à Naples.

Peu

Peu de tems après, on vit entrer au port une galére Turque, qui portoit un jeune homme nommé Alberic Roſa (1). Quatre ans auparavant il avoit été pris par les Infidèles, qui l'avoient engagé à renoncer à ſa Religion, & à ſe faire Mahometan. Le repentir ſuivit de près ſon apoſtaſie. Roſa ne cherchoit plus qu'une occaſion de rentrer dans le ſein du Chriſtianiſme, & de ſe tirer des mains des Turcs. Le haſard venoit de la faire naître. La flotte Ottomane n'étoit point encore ſortie de l'Archipel. Ulucciali, qui la commandoit, détacha Rais Général des galéres, pour aller à la découverte. Roſa étoit ſur le vaiſſeau de Rais, qui avoit pour lui une abominable inclination. Il prit ce moment, pour exécuter ſon deſſein. Il le communiqua à quelques eſclaves Chrétiens. De concert ils attaquerent le Général pendant ſon ſommeil, l'égorgerent, mirent en liberté toute la chiourme, & n'eurent pas de peine enſuite à ſe rendre maîtres des Turcs, qui étoient ſur la galére. HENRI III. 1576.

Roſa n'apprit rien de certain des deſſeins des Infidèles. On ſçut ſeulement, qu'on publioit ſur la flotte, qu'Ulucciali en vouloit à Malthe. Mais après la perte du vaiſſeau de Rais, le Bacha crut ſes deſſeins éventés: il ſe perſuada que les Chrétiens armoient de toutes parts; & ne fit cette année aucune entrepriſe. Il n'avoit pas aſſez de force pour tenter aucune action d'éclat; & depuis la ſuite de Roſa, il doutoit avec raiſon qu'il pût ſurprendre les Chrétiens. Seulement quelques Turcs qui s'étoient détachés de la flotte firent une deſcente en Calabre, proche de Trebifaccia, & ôſerent s'avancer dans le païs. Auſſitôt Nicolas Bernardin de Saint-Severin Prince de Biſignano, fit monter à cheval ſoixante cavaliers, qui portoient en trouſſe chacun un Arquebuſier, tomba ſur ces pillars; leur tua cent cinquante hommes, & fit environ quarante priſonniers.

Cette nouvelle, & l'incertitude où l'on étoit des deſſeins d'Ulucciali, firent réſoudre les Vénitiens, quoiqu'ils fuſſent en paix avec le Turc, d'envoyer de nouvelles forces dans Candie. Sforce Pallavicino reçut ordre de lever trois mille hommes d'Infanterie. On nomma pour les commander Thomas Coſtanzo, Germanicus Savorgnano, le Chevalier della Sbarra, Jaques Malateſta, & le Marquis Rangone. Moretto Calabrois fut en même tems déclaré Général de l'Infanterie. Les Vénitiens renforcent Candie.

Tandis que l'attente de ces évenemens tenoit en inquiétude la Cour de Rome, on n'y étoit pas moins impatient de ſçavoir comment tourneroient les différends de Pologne, au ſujet de l'élection d'un nouveau Roi. Le Pape avoit mille raiſons d'être attaché à la maiſon d'Autriche. Il conſidéroit d'ailleurs, que ce ſeroit un grand avantage pour la guerre qu'on vouloit faire en Hongrie contre le Turc, qu'un Prince de cette maiſon joignît à la Couronne de Hongrie, dont elle étoit déja en poſſeſſion, un ſi grand & ſi puiſſant Royaume. Ce qui déſeſpéroit S. S. c'étoient les longueurs de Maximilien qui, à ce que mandoit le Nonce de Pologne, ruinoient abſolument les eſpérances qu'on pouvoit avoir de ce côté-là. Affaires de Pologne.

Les

(1) Coſto le nomme *Roſa*, & Campagna *Dioſa*, que Mr. de Thou ſuit. Mrs. Durut.

HENRI III. 1576.

Les Sénateurs de Pologne, attachés au parti de l'Empereur, venoient de lui envoyer une célebre ambaſſade. Ils prioient Maximilien de ratifier lui-même les articles, que Henri avoit juré d'obſerver, & dont les Ambaſſadeurs de S. M. I. avoient promis l'exécution dans la derniére diette de Varſovie. Ils le ſupplioient auſſi de venir prendre poſſeſſion de la Couronne, avant que le parti oppoſé eût eu le tems de mettre le Prince Batthory ſur le trône. Maximilien, ſoit qu'il ſentît déja ſa mort prochaine, & qu'il ne fût plus occupé que des affaires de l'Empire, ſoit par pareſſe naturelle, reculoit toujours la concluſion de ce qu'on ſouhaitoit de lui. Il demanda, qu'on examinât plus mûrement ces articles; qu'on les adoucît; qu'on y ajoûtât du moins cette clauſe, (autant qu'il ſeroit au pouvoir de S. M. I. de les obſerver). Enfin il publia un long écrit, où il expoſoit ce qui lui paroiſſoit à réformer dans quelques articles un peu durs, dont Henri, & les autres Rois ſes prédéceſſeurs avoient juré l'obſervation; & demandoit inſtamment, que la diette convoquée à Lowicz en déliberât.

Délais de l'Empereur pour ſe rendre en Pologne.

Tout cela ne contentoit pas les Ambaſſadeurs. Ils preſſerent S. M. I. de fixer le terme de ſon arrivée en Pologne, & d'envoyer ordre à ſes Agens d'en inſtruire la diette de Lowicz. Ce fut pour Maximilien un nouveau ſujet de délibérer. Il refléchit, que c'étoit uniquement par reſpect pour la famille des Jagellons, dont la mémoire étoit en vénération dans toute la Pologne, & en faveur de la Princeſſe Anne, qui reſtoit ſeule de cette famille, que Batthory avoit été elû; que par ce choix les Polonois avoient moins penſé à faire un Roi, qu'à donner un époux à la Princeſſe. Ces réflexions l'engagerent à publier un nouvel écrit, par lequel il propoſoit aux Seigneurs de tranſporter ſes droits à l'Archiduc Erneſt ſon fils, & de lui faire épouſer la Princeſſe Anne.

L'Empereur jure l'obſervation des articles propoſés par le Sénat.

Tandis qu'on perdoit ainſi le tems à diſputer, & à chercher de nouveaux délais par des écrits hors de ſaiſon, on reçut le 5. de Mars une lettre des Sénateurs, & des autres Seigneurs aſſemblés à Lowicz. Ils ſe plaignoient fort des retardemens de l'Empereur, comme d'une choſe qui leur étoit tout-à-fait préjudiciable. En conſéquence ils marquoient, que ſi S. M. I. ne ſe rendoit inceſſamment en Pologne, la Couronne alloit devenir néceſſairement le partage du premier qui s'en empareroit. Maximilien leur répondit par une lettre adreſſée à la diette convoquée à Varſovie. Il y propoſoit de nouveau le mariage de l'Archiduc Erneſt avec la Princeſſe Anne. En attendant il prioit les Etats de ne rien ſtatuer au préjudice de ſes droits. Il jura enſuite l'obſervation des articles, qui lui avoient été propoſés par les Ambaſſadeurs, après avoir reçû d'eux le Décret de ſon élection. Il le fit imprimer le 24. de Mars, & l'envoya ſignifier aux Etats de Pologne & de Lithuanie.

Le Prince Batthory ſe rend en Pologne, & eſt

Telle étoit la ſituation des affaires de l'Empereur, lorſque Batthory, à la ſollicitation des Seigneurs de ſon parti, quitta bruſquement la Tranſylvanie, dont il laiſſa le gouvernement au Prince Chriſtophle ſon frere, & ſe rendit en poſte en Pologne avec peu de ſuite. Auſſitôt après ſon arrivée il épouſa la Princeſſe Anne, qui le ſouhaitoit pour mari, & fut couronné

ronné ſolemnellement avec elle le premier de Mai. Il jura auparavant de maintenir les droits, priviléges, & libertés du Royaume, comme avoient fait les Rois ſes prédéceſſeurs, entre autres Caſimir, Loüis le Grand, Uladiſlas I. Jagellon, Jean-Albert, Alexandre, Sigiſmond I. Sigiſmond II. Auguſte, & Henri; ajoûtant, qu'en cas qu'il vint à y donner la moindre atteinte, il conſentoit d'être regardé comme déchû de tous ſes droits à la Couronne, & que tous les Seigneurs ſe cruſſent dès-lors libres du ſerment de fidélité, qu'ils lui avoient juré, comme à leur Roi légitime. HENRI III. 1576. couronné.

Cette action ſe paſſa avec un grand concours de peuple, & un applaudiſſement général. Staniſlas Karnkowski Evêque de Cujavie fit la cérémonie du couronnement, au défaut de l'Archevêque de Gneſne, à qui ce droit appartenoit, & qui s'étoit retiré avec Albert Laski, & les autres Seigneurs du parti de l'Empereur. Dès que le nouveau Roi fut ſur le trône, il fit un Edit, par lequel il les aſſûroit de l'oubli de tout le paſſé, & les invitoit à rentrer dans le devoir. Quatre jours après ſon couronnement il confirma encore ſolemnellement les priviléges ſpécifiés dans une déclaration qu'il donna; & il permit au Chancelier & au Vice-Chancelier du Royaume d'en expédier des copies ſcellées du ſceau de la Couronne à tous les membres de la diette.

L'Empereur ſe prépare à maintenir ſon élection.

Maximilien ne pouvoit manquer d'être infiniment ſenſible à cet outrage. Auſſi ſe mit-il en devoir d'employer toutes ſes forces & celles de ſes alliés, pour ſoutenir les droits de ſon élection. Dans ces circonſtances l'arrivée des Ambaſſadeurs de Moſcovie ne pouvoit lui être que fort agréable. L'ambaſſade étoit magnifique, & reſſentoit bien la vanité de cette nation. Les Moſcovites preſenterent à S. M. I. la lettre de Jean leur Grand Duc, enveloppée dans une bourſe de drap d'or; & ils lui offrirent de réünir leurs forces contre un uſurpateur, appuyé des ſecours d'Amurath, l'ennemi commun des Chrétiens. L'Empereur chargea les Ambaſſadeurs de remercier leur maître de ſa part de ces offres obligeantes. Il ajoûta, qu'il accepteroit avec plaiſir dans l'occaſion les ſecours d'un Prince ſi bien intentionné; & qu'il le prioit d'en uſer réciproquement de même à ſon égard.

Ruſe des Moſcovites dans ces circonſtances.

Le deſſein des Moſcovites étoit d'allumer la guerre entre les deux prétendans, & de ſe ſervir de cette conjoncture pour ſe rendre maîtres de la Livonie, ſur laquelle ils avoient depuis long-tems des prétentions. Maximilien de ſon côté s'imaginoit qu'entrant en Pologne avec toutes ſes forces, tandis que le Moſcovite feroit diverſion d'ailleurs, il forceroit les Seigneurs Polonois de rentrer en eux-mêmes; que Batthory ne ſeroit jamais aſſez fort, pour ſe ſoutenir contre deux ſi puiſſans Princes, & ſe croiroit trop heureux de pouvoir retourner en Tranſylvanie.

(1) Vincent Lauro étoit alors Nonce de S.S. en Pologne. Après le départ de Henri, lorſqu'il avoit vû les choſes tourner à un interregne, & par conſéquent à une nouvelle élection, il avoit mis tout en uſage, pour que la maiſon d'Au-

(1) Ce qu'on lit ici des propoſitions d'accommodement juſqu'au paſſage : *Sur ces entrefaites &c.* & qui fait quatre paragraphes, manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

HENRI III. 1576. d'Autriche y eût quelque part. La diviſion s'étoit miſe parmi les Seigneurs ; les ſuffragés étoient partagés : cependant Lauro ne s'étoit point découragé ; il avoit écrit lettres ſur lettres à l'Empereur ; & lui avoit fait écrire par l'Archevêque de Gneſne, & par le Prince Laski, qui étoient à la tête de la faction Impériale, pour le preſſer de venir inceſſamment prendre poſſeſſion de la Couronne, qu'une élection légitime lui avoit donnée. Il vit avec douleur la prudence hors de ſaiſon, ou la pareſſe naturelle de Maximilien, rompre toutes ſes meſures. Batthory élû par le parti oppoſé, venoit d'épouſer la Princeſſe Anne, & de ſe faire couronner. Lauro ne voulut point voir le nouveau Roi. Cette démarche lui auroit paru préjudicier aux droits de l'Empereur, qu'il ſoutenoit. Ainſi il prit le parti de ſe retirer pour quelque tems à Breſlau en Siléſie.

Le Nonce du Pape propoſe un accommodement.

Ce fut de-là que, pour prévenir une guerre ſanglante, où tout paroiſſoit diſpoſé, Lauro fit des propoſitions d'accommodement, qui ne lui ſembloient, ni deſavantageuſes au nouveau Roi, qui étoit déja en poſſeſſion du trône, ni honteuſes pour Maximilien & pour ſa maiſon, qui s'en voyoient exclus. Elles contenoient : que puiſque l'âge du nouveau Roi & de la Reine ne permettoit pas d'eſpérer qu'il ſortît des enfans de leur mariage, & que d'ailleurs les Archiducs Erneſt & Maximilien paroiſſoient ſuſpects à la Pologne, pour réünir les deux partis, l'Archiduc Mathias épouſeroit la fille du Roi de Suéde : qu'en faveur de ce mariage, la jeune Princeſſe ſeroit dès à preſent déclarée unique héritiére de la Reine de Suéde ſa mere, & de la Reine Anne ſa tante, ſoit pour les biens du Royaume de Naples, revenant de la ſucceſſion de Bonne Sforce ſon ayeule, ſoit pour ceux du Duché de Brunſwick : que l'Empereur interpoſeroit ſon autorité, pour que la Reine Anne perçût les revenus ſa vie durant.

Que cependant l'Archiduc Mathias, qui donnoit déja de belles eſpérances, ſeroit élevé avec la Princeſſe ſon épouſe auprès de la Reine de Pologne, afin d'apprendre la langue, & de ſe faire peu à peu au génie & aux mœurs de la nation : que par-là on verroit ce jeune Prince, ſorti lui-même du ſang des Jagellons, & arriere-petit-fils du Roi Caſimir III. relever en Pologne cette ancienne maiſon, à qui le Royaume étoit ſi redevable : que dans cette eſpérance, du conſentement du Roi & de la Reine, les deux jeunes époux ſeroient dès à preſent couronnés : que l'hiſtoire de Pologne fourniſſoit aſſez d'exemples de ce procédé : qu'ainſi le Prince Hedwige ſous le Roi Loüis, Uladiſlas ſous Jagellon, avoient été déclarés par les Etats, héritiers préſomptifs de la Couronne ; qu'on venoit même de voir depuis peu Sigiſmond Auguſte proclamé Roi, couronné même du vivant de Sigiſmond ſon pere : qu'outre cela, pour prévenir tous les inconvéniens qui pourroient naître dans la ſuite, le Prince Batthory s'engageroit à ne ſe point remarier, advenant le décès de la Princeſſe Anne, comme la Reine promettroit auſſi, en cas que le Prince mourût le premier, de ne point prendre d'autre époux : que d'un autre côté, ſi la Princeſſe de Suéde venoit à mourir avant l'Archiduc Mathias, ce Prince ne pourroit ſe remarier que du conſentement de la Reine Anne ; & que ſuppoſé que le Prince décédât avant la Princeſſe, elle ne pourroit épouſer d'autre que l'Archiduc Maximilien.

Ces

Ces propoſitions paroiſſoient au Nonce très-avantageuſes pour la Religion, & très-propres à entretenir l'union entre ces Princes. D'ailleurs il ne doutoit nullement, qu'en aſſûrant les droits & priviléges de la Pologne, elles ne fuſſent acceptées, ſi le Pape vouloit s'en méler. Il en écrivit au Saint Pere ; & ſur le champ le Cardinal Morone Doyen du ſacré Collége eut ordre de partir, pour négocier cette affaire avec l'Empereur & le Roi de Pologne. Morone ſe rendit à Breſlau, où il s'aboucha avec le Nonce. Mais il trouva Batthory abſolument éloigné de cet accommodement. Il traita ces propoſitions de nouveautés, qui bleſſoient également tous les droits divins & humains, qui établiſſent la liberté des mariages ; & il répondit fiéremcnt, que ce n'étoit pas au vaincu & qui n'avoit aucun droit ſur le Royaume de Pologne, de vouloir donner la loi, mais au vainqueur. Ainſi le Cardinal reprit la route d'Italie, ſans remporter aucun fruit de ſon voyage. Le Nonce reſta en Pologne, où il eut encore dans la ſuite quelques conférences avec le nouveau Roi ; mais il n'en avança pas plus ſur ſon eſprit.

HENRI III. 1576.

Propoſitions rejettées par le Prince Batthory.

Sur ces entreſaites, l'Empereur congédia les Ambaſſadeurs de Moſcovie, & ſe rendit à Ratisbonne. Là il fit ſolliciter ſous main les Princes de l'Empire, & les autres membres de la diette, de lui accorder des ſecours pour ſoutenir les droits de ſon élection. Dans cette vûë il envoya auſſi des Ambaſſadeurs aux Rois de Suéde & de Dannemarck. Ils eurent ordre d'engager ces Couronnes à joindre leurs armes aux ſiennes contre un Prince vaſſal du Turc, qui ſembloit vouloir triompher de l'Empire & de ſes alliés.

Meſures que prend l'Empereur.

Tandis que cette affaire ſe traitoit à la diette, la Nobleſſe du Buchau, païs de la dépendance de l'Abbé de Fulde, ſitué entre la Turinge, la Heſſe, & la Franconie, demanda le 29. de Juin, qu'il lui fût permis de profeſſer librement la Confeſſion d'Augsburg. A ſon exemple ceux d'Eisfeldt, ſujets de l'Electeur de Mayence, propoſerent la même choſe. Enfin ceux de Weſterwaldt, & les autres Comtes du Rhin, preſenterent une requête, pour obtenir que ceux de leurs enfans, qui avoient embraſſé la Confeſſion d'Augsburg, fuſſent admis dans les chapitres, & que ceux des Chanoines, qui profeſſoient la même doctrine, puſſent joüir de tous les droits, & des priviléges de leurs bénéfices.

Requête des Proteſtans à la diette de Ratisbonne.

Ces demandes n'étoient pas nouvelles. On les avoit faites dès l'année précédente ; & l'Empereur avoit remis à y répondre au tems de la diette. Pour lors les Proteſtans preſſoient plus vivement que jamais, & menaçoient, ſi on ne les ſatisfaiſoit pas, de ne point contribuer aux fraix de la guerre contre le Turc. Ils étoient ſoutenus par tous les députés des Princes & des villes de la Confeſſion d'Augsburg, qui regardoient cette affaire comme la leur propre. La prudence & l'équité du Prince Auguſte Electeur de Saxe arrêta leurs pourſuites. Il repréſenta au parti : qu'il n'étoit pas au pouvoir de l'Empereur d'obliger les Eccléſiaſtiques, contre les termes exprès des traités de pacification, à permettre dans les païs de leur dépendance d'autre Religion que celle qu'ils ſuivoient eux-mêmes ; qu'autrement on pourroit auſſi forcer les Proteſtans d'accorder aux Catholiques de leurs Etats l'exercice libre de leur Religion ; que pour ce qui

HENRI III. 1576. étoit des bénéfices & des dignités Eccléſiaſtiques, les Etats de la Confeſſion d'Augsburg avoient déja fait à Ratisbonne l'an 1556. leur proteſtation ſur cet article: que l'année ſuivante l'Empereur Ferdinand avoit déclaré par un acte public, qu'il ne prétendoit point qu'ils puſſent être inquiétés ſur ce fait: qu'il étoit par conſéquent dangereux de remuer mal-à-propos cette affaire; qu'il étoit à craindre, en voulant y donner des explications nouvelles, qu'on ne rendît douteux un droit dont ils avoient joüi conſtamment juſqu'alors.

Mort de l'Empereur Maximilien. Cependant l'orage qu'on voyoit ſe former contre la Pologne, tenoit tout le Nord en ſuſpens. Un accident imprévû délivra la maiſon d'Autriche de cette inquiétude, & le Prince Batthory du ſoin de porter ſes armes de ce côté-là. Accablé de travaux, ou affoibli par les maladies continuelles, l'Empereur Maximilien, après avoir rendu mille ſervices à la Chrétienté, mourut pendant la diette, & pour ainſi dire, entre les bras de l'Empire le 12. d'Octobre. Il étoit âgé de quarante-neuf ans, dont il en avoit regné douze.

C'étoit un Prince d'une merveilleuſe égalité d'ame, d'une prudence & d'une équité rares, à qui il ne manquoit pour être le plus grand de tous les Monarques, qu'un peu plus de bonheur & de ſanté. Obligé d'entrer dans les différends dont l'Egliſe d'Allemagne étoit depuis long-tems agitée, il ſçut, ſans s'éloigner en rien de la Religion de ſes peres, ne donner aucun lieu aux Proteſtans de ſe plaindre de lui. Toujours fixe dans un juſte milieu, qui ſans exclure la réforme ne l'admettoit pas abſolument, il tint la même conduite, même apres la concluſion du Concile de Trente. Il obtint du Pape pour l'Allemagne la Communion ſous les deux eſpéces; & s'il n'y vit pas auſſi le mariage des Prêtres établi, ce ne fut pas manque d'en avoir ſouvent ſollicité S. S. (1).

Maximilien eut pluſieurs enfans de ſon mariage avec la Princeſſe Marie, ſœur de Philippe Roi d'Eſpagne. Ceux qui lui ſurvécurent, furent Rodolphe, qui lui ſuccéda à l'Empire, l'Archiduc Erneſt, qui mourut dans la ſuite aux Païs-bas, les Archiducs Mathias, Maximilien, le Cardinal Albert, & Venceſlas. De ſes deux filles l'Archiducheſſe Anne, qui étoit l'aînée, fut mariée à Philippe, & Eliſabeth la cadette à Charles IX.

De l'Electeur Palatin. La mort de Maximilien fut ſuivie peu de jours après de celle de Frédéric de Baviére Electeur Palatin, décédé à Heidelberg le 26. d'Octobre à l'âge de ſoixante ans. C'étoit un des Princes de ſon tems le plus droit, le plus libéral, le plus humain, le plus bienfaiſant (2); du reſte grand défenſeur de la Confeſſion Helvétique, qu'il introduiſit le premier en Allemagne, & qui eſt ſuivie par les Proteſtans de France. Par-là il ſe mit mal dans l'eſprit des Princes & des autres membres de l'Empire, qui ſuivent la Confeſſion d'Augsburg. Ce fut auſſi uniquement ce qui l'engagea à

(1) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe* ajoute ce qui ſuit: Enfin il conſerva même à la mort les mêmes ſentimens, ou ſi l'on veut, les mêmes menagemens, qu'il avoit eus tant qu'il avoit vécû.

(2) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe* ajoute: le plus digne de l'eſtime de tous les hommes; du reſte &c.

à prendre le parti de nos Réformés, qu'il aida ſi conſtamment de ſes forces & de ſes conſeils, quelque choſe qui pût lui en coûter; juſque-là qu'il avoit réſolu de leur envoyer le Prince Jean Caſimir un de ſes fils, qui entra cette année en France à la tête d'une armée pour les ſecourir. Après la mort de Fréderic, Loüis l'aîné de ſes fils lui ſuccéda à l'Electorat. Ce Prince, au grand contentement de tous les membres de l'Empire, commença par rétablir l'uſage de la Confeſſion d'Augsburg dans ſes Etats, & en chaſſa tous les Miniſtres de la Confeſſion Helvétique. Ils ſe retirerent à Spire, qui étoit de la dépendance du Prince Jean-Caſimir. HENRI III. 1576.

Du Duc de Mecklenburg.

Le Duc Jean Albert de Mecklenburg, fils du Duc Albert IV. petit-fils de Magnus II. avoit précédé l'Electeur Palatin. Il mourut le douze de Février. Quelque tems auparavant ce Prince, à l'exemple de ſon frere Ulric, plûtôt que de ſon propre mouvement, avoit fort maltraité les habitans de Roſtoch. Dans la ſuite il répara magnifiquement le mal qu'il leur avoit fait. Il rétablit l'Académie de cette ville qui étoit abſolument tombée, & y attacha des revenus conſidérables, qu'il prit ſur les biens des Abbayes, que les autres Princes détournoient à leur profit. Jean Albert eut deux fils de ſon mariage avec la Princeſſe Sophie, fille d'Albert Duc de Pruſſe, Jean & Sigiſmond Auguſte, qui ſurvécurent à leur pere. Ils furent mis ſous la tutelle du Prince Ulric leur oncle, & des Electeurs de Saxe & de Brandebourg leurs couſins germains.

Etabliſſement de l'Académie d'Helmſtadt.

Le rétabliſſement de l'Académie de Roſtoch me fait ſouvenir d'une autre, fondée cette année à Helmſtadt en Saxe, par Jules Duc de Brunſwick. Il en compoſa lui-même les ſtatuts, de concert avec Martin Chemnitz, & aſſigna des revenus ſuffiſans aux Profeſſeurs dont elle devoit être compoſée. Il voulut même que le Prince Jules Henri ſon fils en fût le premier Recteur. Ce jeune Prince en fit l'ouverture le 15. d'Octobre, qui étoit le jour de ſa naiſſance.

L'iſle de Bornholm reſtituée à Fréderic II. Roi de Dannemarck.

Il y avoit déja cinquante ans que ceux de Lubeck étoient en poſſeſſion de l'iſle de Bornholm, ſituée ſur la mer Baltique. Fréderic I. Roi de Dannemarck la leur avoit cédée pour un tems, en dédommagement des fraix qu'ils avoient faits dans la guerre qu'il eut à ſoutenir, pour délivrer ce Royaume de la domination tyrannique de Chriſtiern II. ſon neveu. Enfin ce terme expiré, ils la remirent de bonne foi au Roi Fréderic II. ſon petit-fils.

Morts illuſtres.

Guillaume Xylander.

L'Allemagne perdit cette même année Guillaume Xylander d'Augsburg. C'étoit un homme qui ſçavoit parfaitement le Grec & le Latin, un des plus verſés de ſon tems dans tout genre de littérature & dans la connoiſſance de l'antiquité, fameux outre cela par ſon habileté dans la Philoſophie & les Mathématiques. Il fut toujours très-pauvre; auſſi diſoit-on qu'il compoſoit plûtôt pour le gain que pour la gloire. Nous avons de lui pluſieurs Ouvrages dont il a enrichi la république des Lettres. Il en avoit promis encore bien davantage; & certainement avec l'érudition & le génie qu'il avoit, il ſe ſeroit acquitté de ſes promeſſes envers le public, ſi une mort prématurée n'eût arrêté ſes deſſeins. Il n'avoit que quarante ans, lorſqu'il mourut accablé de travaux à Heidelberg, où il étoit Profeſſeur.

HENRI III. 1576.

Josias Simler.

Après lui mourut à Zurich le second de Juillet, Josias Simler natif de Cappel en Suisse, à peine âgé de quarante-cinq ans. Aimable par sa candeur, il étoit encore d'une érudition profonde qui ne le rendoit pas moins estimable. Successeur de Pierre Martyr Vermiglio dans la chaire de Zurich, il exerça principalement sa plume contre les sectateurs de Paul de Samosate, d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, & contre les Tritheïtes, nouveau genre d'hérétiques que l'enfer semble avoir vomis de notre tems en Pologne. Il étoit d'ailleurs très-versé dans les autres sciences, sur-tout dans les Mathématiques où il avoit fait de grands progrès, & qu'il professa long-tems avec honneur. Elles lui sont encore redevables de plusieurs instrumens ingénieux qu'il inventa. Enfin il excella aussi dans les belles Lettres. Il composa une histoire de la République des Suisses, une autre des peuples habitans des Alpes & du Valais; & il se disposoit même à donner au public la continuation de l'histoire de son païs, que le sçavant Gilles Tschud avoit autrefois commencée en sa langue: une étude continuelle, & les douleurs violentes de la goutte & de la pierre qui ne le quittoient presque point, l'empêcherent d'exécuter un dessein si avantageux à la république littéraire; & une mort prématurée fit évanoüir toutes les espérances qu'on avoit conçûës des travaux d'un si honnête homme. Jean Guillaume Stuck fit son oraison funébre.

Conrad Heresbach.

La mort enleva encore à l'Allemagne Conrad Heresbach, célébre par sa naissance & son érudition. Il étoit né au château d'Heresbach, place appartenante à sa famille dans le Duché de Cleves, & mourut le quatorze d'Octobre, âgé de soixante & douze ans, dans sa maison de campagne de Lorinsaulen. Il a mis au jour un sçavant commentaire sur les Pseaumes. Il travailla aussi dans sa retraite après plusieurs autres Auteurs, à un Ouvrage sur les travaux de la campagne. Au reste la douceur de son caractére ne le fit pas moins regretter dans sa famille, que la science l'a rendu recommandable au public.

George Joachim *Raticus.*

George Joachim surnommé *Raticus*, parce qu'il étoit du païs des Grisons, termina les évenemens de cette année. Il étoit très-habile dans les Mathématiques, sur-tout dans l'Astronomie; & il ne s'y est pas moins rendu fameux que Regiomontan, Copernic, & Reinoldus. Il mourut d'une fluxion de poitrine à Cassovie ou Caschau dans la haute Hongrie, le quatre de Décembre, âgé de soixante ans. Il a mis peu d'Ouvrages au jour. Le catalogue que Simler nous a laissé dans sa bibliothéque de ceux auxquels il avoit dessein de travailler, auroit fait souhaiter aux Sçavans de les voir exécutés par cet admirable génie.

Jérôme Cardan.

Cette même année mourut à Rome un homme d'un grand nom; Mathématicien célébre, ou Médecin fameux, tel qu'on voudra l'appeller, en un mot Jérôme Cardan natif de Milan. Jamais caractére ne fut plus sujet à mille contradictions, ni vie plus remplie d'inégalités: soit grande liberté d'esprit, il a écrit de lui-même des choses qu'on n'attendroit jamais d'un homme de Lettres; & il en apprend plus lui seul, que le plus habile historien ne pourroit en faire comprendre. Je le rencontrai à Rome quelques années avant sa mort, habillé d'une façon toute extraordinaire. Je lui par-

Digitized by Google

parlai même, & je ne pouvois assez m'étonner de ne trouver dans un homme si fameux par ses Ouvrages, rien qui répondît à cette haute réputation qu'il avoit. C'est ce qui me fit admirer davantage la pénétration de Jules César Scaliger. Car dans la critique que ce sublime esprit entreprit de l'Ouvrage que Cardan intitule *de Subtilitate*, il a marqué avec une justesse merveilleuse toutes les inégalités de cet Auteur. Ici c'est un génie divin; dans un autre endroit il semble qu'il ait moins de sens commun qu'un enfant. Cardan travailla beaucoup sur l'Arithmétique, & y fit plusieurs découvertes. Il étoit d'ailleurs très-versé dans l'Astrologie judiciaire. Ses prédictions, dont l'évenement parut souvent au-dessus de toutes les régles de l'art, infatuerent bien des gens de cette espéce de science. Mais le comble de la folie, ou plûtôt de l'impiété, fut de vouloir assujettir le Créateur lui-même aux loix chimériques des astres. C'est pourtant ce que Cardan prétendit, en tirant l'horoscope de Jesus-Christ. Il mourut âgé de 75. ans, moins trois jours, l'an & le jour qu'il avoit prédit; c'est-à-dire, le vingt & un de Septembre. On crut que pour ne pas en avoir le démenti, il avança sa mort en refusant de prendre aucun aliment. Son corps fut mis en dépôt dans l'Eglise de S. André, & transporté ensuite à Milan, où il fut enterré à S. Marc dans le tombeau de ses ancêtres. HENRI III. 1576.

D'un autre côté, la fortune toujours inconstante changea beaucoup cette année la face des affaires en Flandre. Tandis que les députés assemblés à Breda perdoient le tems à produire de part & d'autre bien des écrits inutiles, le Prince d'Orange travailloit à se rendre maître de Crimpen, & par conséquent à reprendre la Brille. Affaires de Flandre.

Crimpen est un fort à cinq angles que le Baron d'Hierges avoit fait élever sur une digue assez proche de Schoonhoven. Ce poste étoit avantageux pour faire une descente dans la haute Hollande. Le Prince avoit une flotte pour empêcher le secours d'entrer dans la place. Aussi Ferdinand de Tolède qui espéroit en venir à bout par la digue, le tenta-t-il inutilement. Après avoir tenu long-tems ses troupes exposées à un froid très-piquant, il reconnut enfin qu'il n'y avoit pas moyen de sauver la place. Ainsi il avertit les assiégés de faire une capitulation honorable. Les vivres manquoient dans le fort. Il se rendit le trois de Février. Crimpen se rend au Prince d'Orange.

Cependant le Colonel Mondragon continuoit le siége de Ziriczée, commencé l'année précédente. Arnold de Dorp, qui dans plusieurs rencontres s'étoit acquis parmi ses compatriotes une grande réputation de sagesse & de probité, commandoit dans la ville. Il avoit sous lui Juste Vanden-Ende, Jean Crom, Nicolas Bernard, Ambroise le Duc, Antoine de Bommel, Nicolas de la Porte, Eloi Rudam, & Nicolas Plucket. Par leur avis le Commandant fit fortifier avec toute la diligence possible une éminence, qui par la suite des tems s'étoit formée au Midi de la ville, des cendres des salines qui s'y étoient rassemblées. On tira vers le Nord une tranchée qui renfermoit environ cent arpens de terrain: on rompit les digues; tout le païs fut inondé; & les eaux ne laisserent pas une seule place, où les assiégeans pussent camper commodément. Suite du Siége de Ziriczée.

En même tems ceux de Ziriczée, sous prétexte de penser à se rendre, ne-

HENRI III. 1576. ne cherchoient qu'à tirer le ſiége en longueur. Leur diſſimulation alla ſi loin, que les Eſpagnols s'imaginerent qu'ils agiſſoient ſérieuſement. Ce bruit effraya même les Confédérés de Hollande, & des autres provinces. Enfin, las de tromper les Eſpagnols, les aſſiégés, après avoir profité de ce délai pour prendre toutes leurs meſures, publierent une apologie afin de juſtifier leur conduite dans l'eſprit de leurs alliés. Cependant les ſorties etoient fréquentes. Le vingt-huit de Janvier la flotte des aſſiégés vint attaquer celle des ennemis. L'action fut conſidérable, & les Confédérés ſe virent obligés de regagner leur port avec perte. Trois jours après ils ſortirent pour la réparer, & coulerent à fond deux navires Eſpagnols. Enfin le 6. de Février, vingt-deux vaiſſeaux chargés de vivres entrerent dans la place, malgré toute la réſiſtance des aſſiégeans.

Mondragon, qui avoit prévû ce qui arriva, avoit demandé quelques galéres & des vaiſſeaux plats, pour prévenir cet accident. Ils arriverent enfin peu de tems après, ſous les ordres de Sanche d'Avila, & ſe poſterent dans le canal qui mene à la ville: en même tems les Eſpagnols coulerent à fond à l'entrée du port ſix corps de navires; éleverent un fort ſur la digue, & y pointerent deux piéces de canon pour fermer tout paſſage aux ſecours. Afin de rendre l'entrepriſe encore plus difficile, ils ſongerent à boucher entiérement l'entrée du port, en élevant dans la mer une eſtacade, compoſée de pieux & de poutres enclavées; & on commença à y travailler.

Mort de D. Louis de Requeſens. Tel étoit l'état du ſiége, lorſque Dom Louis de Requeſens, ſur la nouvelle qu'il reçut que la Cavalerie Eſpagnole répanduë dans les garniſons, s'étoit ſoulevée ſous prétexte qu'on ne la payoit point, partit d'Anvers juſqu'où il s'étoit avancé, pour être à portée du camp, paſſa à Malines, & ſe rendit à Bruxelles. Là il fut attaqué d'une fiévre violente & maligne qui l'emporta le cinq de Mars.

C'étoit un homme d'une modération extrême, & d'une grande expérience. C'eſt ce qui engagea Philippe à l'envoyer dans les Païs-bas, perſuadé que par une conduite toute oppoſée à celle que le Duc d'Albe avoit tenuë, il rameneroit ces provinces dans le devoir. Ce Prince s'imagina que la douceur & l'équité du nouveau Gouverneur feroient oublier la rigueur inflexible de celui à qui il alloit ſuccéder; & qu'il continueroit la guerre en Flandre de façon à faire comprendre aux peuples, qu'il ſeroit toujours prêt de mettre les armes bas, d'enſévelir la mémoire du paſſé, & d'accorder grace entiére, dès qu'on rentreroit dans l'obéïſſance. Philippe ne retira pourtant pas de ce choix l'avantage qu'il avoit eſpéré. Dom Louis de Requeſens trouva en entrant dans ſon gouvernement, le feu de la révolte plus allumé que jamais. Les playes que la tyrannie du Duc d'Albe avoit faites, ſaignoient encore. Dom Louis de Requeſens ſe vit donc forcé, pour maintenir l'autorité Royale dans ces provinces, de ſoutenir une guerre que ſon prédéceſſeur avoit commencée; & les Flamans ne ſentirent que la continuation de la guerre, ils ne s'apperçurent point du changement de Gouverneur.

Avant que de partir pour les Païs-bas, Dom Louis de Requeſens avoit reçu

reçu de Philippe un pouvoir par écrit, de ſe nommer en cas de mort, un ſucceſſeur pour gouverner ces provinces juſqu'à ce que S. M. C. y eût pourvû. On prétend même qu'il avoit des ordres ſecrets de remettre ſpécialement le commandement des armées au Comte Pierre Erneſt de Mansfeld, & la direction des finances avec les autres affaires, au Comte Charles de Barlaimont; mais la maladie du Gouverneur fut ſi violente, & ſa mort ſi précipitée, qu'il ne pût, ni parler aux Seigneurs, ni exécuter les ordres de la Cour d'Eſpagne. HENRI III. 1576.

Le gouvernement ſe trouvoit donc ſans maître, à la mort de Dom Louis de Requeſens. Le Conſeil d'Etat s'en empara, & réſolut de l'exercer juſqu'à ce que l'Eſpagne ſe fût expliquée. Quoique Philippe ne ſe fût pas attendu que le Gouverneur mourroit ſans nommer de ſucceſſeur, cependant lorſqu'il apprit que le Conſeil d'Etat s'étoit rendu maître de l'autorité ſouveraine, cette nouvelle ne l'embarraſſa point; au contraire on lui conſeilla de prendre cette occaſion, pour éprouver ſi ce nouveau gouvernement ne rameneroit point les Flamans révoltés contre la domination Eſpagnole. Philippe ſuivit ce conſeil. Il écrivit à toutes les villes & à tous les Gouverneurs des Païs-bas, qu'il avoit remis toute ſon autorité au Conſeil d'Etat, & qu'il vouloit que dans la ſuite on lui obéît comme à lui-même, juſqu'à ce qu'il en eût autrement ordonné. En conſéquence, le Comte de Mansfeld qui étoit alors à Luxembourg, ſe rendit à Bruxelles, afin de prendre de concert avec les autres membres du Conſeil, des meſures pour le gouvernement. Le Conſeil d'Etat s'empare du gouvernement.

Avant ſa mort, D. Louis de Requeſens avoit taché de remédier au ſoulevement de la Cavalerie Eſpagnole. Il n'avoit point d'argent à lui donner; il ſe contenta donc pour arreter les courſes de ces mutins, de publier un Edit par lequel il permettoit aux païſans de prendre les armes, & de repouſſer la force par la force. Faute capitale, écrit Mendoza, que l'envie de gagner l'amitié du peuple fit commettre au Gouverneur. Par cet Edit il put bien pour un tems réprimer la ſédition; mais il ne ſatisfit pas les ſéditieux. A peine fut-il expiré, qu'on vit après la priſe de Ziriczée le feu de la révolte ſe rallumer; & comme une autorité légitime venoit de mettre aux peuples les armes à la main, rien ne fut capable de les leur faire quitter dans la ſuite.

La mort de Dom Louis de Requeſens avoit été précédée de celle de Chiappino Vitelli Marquis de Cetona, dont nous avons ſouvent fait mention en parlant des affaires de Flandre & d'Italie. Il avoit d'abord été long-tems au ſervice de Côme de Medicis Grand Duc de Toſcane. Ce Prince le donna enſuite à Philippe, comme un homme de tête & de main, lorſque le Duc d'Albe fut envoyé dans les Païs-bas. Vitelli y exerça la charge de Maréchal de camp, & s'en acquitta avec honneur. Sa mort arriva fort malheureuſement. Il paſſoit en caroſſe ſur les digues qui ſont proche de Schouwen; l'équipage verſa, & Vitelli qui étoit fort replet, ſe trouva dangereuſement bleſſé de cette chûte. On voulut le remener à Anvers; mais il mourut en chemin. On crut cet accident prémédité. Le Marquis avoit des ennemis & des rivaux; & on le ſoupçonnoit d'a- Mort de Chiappino Vitelli.

HENRI III. d'avoir au préjudice de l'Eſpagne, informé ſous main le Grand Duc de quelques deſſeins ſecrets de Philippe.

1576. Cependant le projet des Eſpagnols devant Ziriczée avoit réüſſi. Une clôture de pieux & de poutres enchaînés les uns dans les autres, & enfoncés dans la mer, fermoit abſolument l'entrée du port. L'ouvrage avoit été entrepris au commencement de Février, & ſe trouva exécuté le vingt-deux de Mars. Mais Mondragon ne put arrêter par-là les ſorties des aſſiégés. Au défaut du canal, leur flotte parut dans la plaine que l'inondation avoit renduë navigable : elle attaqua les vaiſſeaux que Mondragon dans l'abſence de D. Sanche d'Avila avoit mis à la garde des digues ; les en chaſſa, & en coula un à fond.

Suite du ſiége de Ziriczée.

Enfin le quatre d'Avril, les vaiſſeaux de Biſcaye mouillerent au port voiſin du camp avec les troupes Eſpagnoles qu'ils portoient. Mondragon retint cette flotte. Ce nouveau renfort n'empêcha point les Confédérés de ſe preſenter le dix du même mois pour entrer dans la ville. Ils étoient ſuivis de pluſieurs bateaux chargés de vivres. Leur attaque ſe fit par le canal. Mondragon, qui ſe trouva en perſonne à cette action, défendit courageuſement l'eſtacade & repouſſa les ennemis. Ils ne ſe rebuterent point. Deux jours après leur flotte renforcée fit une nouvelle tentative du côté de Dreiſcher. Mais leur entrepriſe n'aboutit qu'à brûler une galére Eſpagnole, tandis que la marée qui leur étoit contraire, leur emporta deux vaiſſeaux de charge.

On ſçut alors au camp par le rapport des eſpions, que le deſſein du Prince d'Orange étoit de tenter un dernier effort avec des forces plus nombreuſes que les précédentes. Déja, comme dans les ſiéges de Leyde & de Haerlem, il avoit averti les aſſiégés par le moyen d'un pigeon, de faire une ſortie par la plaine, tandis que lui-même attaqueroit les Eſpagnols du côté du canal. Dans cette vûë il avoit commandé deux grands vaiſſeaux de guerre qui devoient ſe poſter au milieu de l'écluſe, pour de-là faciliter une deſcente ſur la digue. Sur cet avis Mondragon penſa à prévenir le Prince. Il fit un canal dans le païs de Duyveland, depuis Vianen juſqu'à la tête du havre ; & y poſta une bonne garde que les ennemis ne pouvoient attaquer du côté de la plaine, & qui ſe trouvoit ſoutenuë par le canon des digues.

Ce fut le 12. de Juin que le Prince d'Orange, ſuivi de Philippe de Hohenlo & de Louis Boyſot Amiral de Zélande, parut avec ſa flotte à la vûë des Eſpagnols. Il avoit détaché d'abord vers la digue de Borndam une grande houlque de douze cens tonneaux, nommée *Job Janſſen*. Boyſot la commandoit en perſonne avec ſix cens hommes de débarquement. Ce vaiſſeau prodigieux avoit ſon mât couronné d'une eſpéce de guérite, aſſez vaſte pour contenir grand nombre de troupes, & ſi ſolide, que de-là, à la faveur de la marée, les ennemis avec leur artillerie & leur mouſqueterie pouvoient foudroyer les Eſpagnols juſques dans leurs retranchemens. Mais le reflux le fit échoüer contre des bancs, où il ſe vit expoſé à tout le feu des aſſiégeans, qui le criblerent de coups de canon. Cependant le retour de la marée le releva ſur le ſoir. On le radouba avec de la mouſſe

&

& de l'étoupe; on lui ôta même une grande partie de ſa charge, afin de tâcher de le mettre en ſûreté, lorſque la mer deviendroit plus haute. Mais tous ces ſoins furent inutiles. L'artillerie des Eſpagnols recommença à joüer, & le coula à fond. Les Confédérés y perdirent trois cens hommes; le reſte ſe jetta dans des barques, qui vinrent au ſecours. Pour Boyſot, après avoir lutté contre les flots à la faveur d'une planche, il ſe noya dans les ténébres. Le Prince d'Orange montoit un autre grand vaiſſeau, nommé le Lion, & ſuivoit *Job Janſſen*. Il fit tout ſon poſſible pour ſauver l'Amiral; mais ce fut inutilement. Lui-même fut obligé de penſer de bonne heure à la retraite. HENRI III. 1576.

Ziriczée ſe rend par capitulation.

Après tant de tentatives toujours ſuivies d'un ſi mauvais ſuccès, il ne reſtoit plus aux aſſiégés aucune eſpérance de ſecours. Par leur ordre un ſoldat, ſorti de la ville la nuit ſuivante, alla proche de la colline des ſalines, où Manuel Doria avoit ſon quartier, planter en terre un bâton avec une lettre, par laquelle ceux de Ziriczée marquoient qu'ils étoient prêts de ſe rendre, pourvû qu'on leur accordât une capitulation honorable. Sur cet avis, Mondragon leur fit ſçavoir qu'il ne demandoit que le tems de s'inſtruire des intentions du Conſeil; qu'après cela ils le trouveroient très-diſpoſé à leur accorder des conditions raiſonnables. On convint donc: qu'Arnold de Dorp ſortiroit de ſa place avec huit enſeignes, & quatorze cens hommes de la garniſon: qu'on ne toucheroit point à leurs équipages: qu'on leur fourniroit des vaiſſeaux & une eſcorte, pour être conduits en lieu de ſûreté: & que pour racheter le pillage de leur ville, les habitans payeroient deux cens mille florins. Jean Navarrete, Contador, fut commis pour l'impoſition & la levée de cette ſomme; & Mondragon entra le ſecond de Juillet en triomphe dans Ziriczée, où il mit garniſon.

Nouvelle révolution en Flandre.

Les Eſpagnols perdirent tout le fruit d'un ſuccès ſi heureux par un accident, qui ne pouvoit arriver plus mal-à-propos. L'Infanterie, que le Général avoit diſperſée dans différens poſtes de l'iſle, & à qui il étoit dû vingt montres, ſoit que l'exemple tout récent de la Cavalerie fût contagieux pour elle, ſoit par cette fierté ſi ordinaire aux troupes Eſpagnoles après une victoire, ſe ſouleva. Ce fut l'origine d'une révolution plus funeſte à ces provinces naturellement remuantes, que tout ce qui avoit précédé. Juſque-là les Etats de Flandre avoient toujours tenu pour leur Prince, contre ceux qui demandoient la réforme. Mais cet évenement fut comme le ſignal d'une révolte générale, qui les lia dès-lors avec les Proteſtans. Et combien de tems n'en coûta-t-il pas à Dom Juan d'Autriche, pour les amener à abandonner le parti, & à rentrer dans le devoir!

Le Prince d'Orange cependant penſoit à profiter habilement de ces mouvemens. Il écrivit ſous main aux principaux Gouverneurs des villes, & même aux membres du Conſeil de Flandre, pour les attirer à ſon parti. Il les exhortoit à penſer enfin ſérieuſement à leur ſûreté, & à celle de tant de peuples, & à ne plus confondre leurs intérêts avec ceux des perturbateurs du repos public. Ce n'étoit point à eux, diſoit-il, qu'on

HENRI III. 1576. en vouloit ; on n'attaquoit que les Eſpagnols, dont l'ambition & l'avarice inſatiable avoient allumé dans les Païs-bas une guerre, qui duroit depuis ſi long-tems, & qu'on cherchoit encore à rendre éternelle : il leur repréſentoit qu'après avoir été ſi ſouvent trompés, le tems étoit venu de reconnoître enfin leur erreur ; qu'ils devoient ſe ſouvenir de la liberté qu'ils avoient reçûë de leurs ancetres, & ſe lier plûtôt avec leurs concitoyens, qu'avec des étrangers ; que c'étoit le ſeul & unique moyen de donner la paix aux Païs-bas.

Ces lettres ne manquerent pas de produire leur effet ſur des eſprits prévenus de l'amour de la liberté, & dégoûtés d'une guerre ruineuſe. Déja on ne parloit plus que de liberté. On murmuroit contre les garniſons, qu'on commençoit à regarder comme un fardeau inſupportable ; & on demandoit aſſez hautement l'abolition des impôts qu'il falloit lever pour les entretenir. La Flandre ſur-tout paroiſſoit la plus animée. Ainſi le Conſeil d'Etat ordonna d'abord qu'on licenciât les Allemans. Le régiment du Comte Annibal d'Altemps tout dévoüé à l'Eſpagne, qui étoit alors en garniſon à Anvers, fut le premier congédié. On en retint ſeulement cinq compagnies, dont on donna le commandement à Corneille d'Enden Lieutenant du Comte. A la place de ces troupes, on fit entrer dans la ville le régiment d'Othon Comte d'Eberſtein, qu'on crut plus attaché aux Flamans.

Cependant le régiment de François de Valdes, & les garniſons Eſpagnoles répanduës dans la Hollande, s'étoient joints aux ſéditieux. Ce renfort accrut leur audace ; il leur ſembla qu'ils n'avoient plus qu'à ôſer. Leurs principaux Officiers qu'on leur avoit envoyés, avoient inutilement tenté de les gagner. Enfin le Comte de Mansfeld, qui avoit beaucoup de crédit ſur eux, alla lui-même les trouver à Herentals. Là il mit tout en uſage pour engager ces mutins à rentrer dans le devoir. Priéres, careſſes, menaces, tout fut employé pour leur faire abandonner un parti également pernicieux & criminel. Il leur repréſenta juſqu'au danger & à la honte, auxquels ils alloient expoſer leur nation. „ Que vous ſerviront, leur dit-„ il, tant de travaux eſſuyés, tant de gloire que vous avez acquiſe, ſi „ après toutes ces guerres ſi heureuſement terminées, prêts de recüeillir „ le fruit de vos victoires, vous vous en fruſtrez vous-mêmes par une „ fierté hors de ſaiſon ? Peu de tems ſuffira pour inſtruire le Prince de ce „ qui ſe paſſe, & pour ſatisfaire aux promeſſes qu'on vous a faites. Ce „ court eſpace doit-il tant vous coûter à attendre ? Non, ce n'eſt point „ une valeur fougueuſe, qui fait réüſſir les grandes entrepriſes. Il n'y a „ que la conſtance, qui en vienne à bout. C'eſt la vertu propre de la „ nation Eſpagnole. C'eſt par-là qu'on l'a vûë pénétrer heureuſement „ dans ces Royaumes éloignés, que nos peres n'avoient point connus ; „ lutter contre le tems & les incommodités d'un climat étranger ; & s'aſſu-„ rer enfin la poſſeſſion d'un païs, où ſa valeur l'avoit introduite. Tout „ céde d'abord à l'effort des autres nations ; rien n'eſt invincible à leurs „ armes. Mais bientôt ce premier feu ſe rallentit : elles perdent enſuite „ avec honte, & ſouvent après bien du ſang répandu, ce qu'elles avoient

„ eu

„ eu l'honneur de conquérir. Qu'il me ſoit permis de le dire, ſans pré- HENRI III.
„ tendre offenſer des peuples jaloux, il ne faut pas aller bien loin pour 1576.
„ en trouver des exemples. Souvenez-vous donc de vos victoires. Sou-
„ venez-vous de la fidélité que vous avez jurée au meilleur de tous les maî-
„ tres. Ce ne ſont pas ſeulement ſes intérêts ; c'eſt la cauſe de Dieu-
„ même, qu'il ſoûtient. Ne l'abandonnez pas dans une loüable entrepri-
„ ſe ; & en voulant pourſuivre vos droits avec trop de vivacité, ne ré-
„ duiſez pas au déſeſpoir des peuples, que la force, ou le repentir com-
„ mencent à ramener au devoir. Encore un peu de conſtance. Un inſ-
„ tant va vous rendre avec uſure ce que vous demandez ſi juſtement, &
„ vous mériter de plus la gloire d'avoir conquis & pacifié la Flandre „.

Tant de ſages remontrances, tant d'hommes de conſidération employés à cette négociation, ne furent pas capables de ramener ces déterminés. Alors le ſoulevement devint général. Ceux que leur Religion, ou leur reſpect pour la perſonne du Prince avoient juſqu'alors retenus, perdirent enfin patience. L'entetement, diſoient-ils, étoit inſoûtenable ; le péril trop preſſant, pour y chercher ailleurs du remede. Ils n'imaginoient pas que S. M. C. pût ſeulement trouver à redire à la démarche qu'ils alloient faire. Ainſi comme déja, ſoit par l'ordre, ſoit par la permiſſion du feu Gouverneur, les habitans de la campagne avoient pris les armes, & que tout étoit en armes dans les villes, dans ces circonſtances chacun prit ſon parti, indépendamment du gouvernement.

Sur ces entrefaites, la garniſon du fort de Lillo ſur l'Eſcaut s'étant jointe aux ſéditieux, ils ſe mirent en marche. Malines leur ferma ſes portes ; ainſi ils s'avancerent juſqu'à Grimbergue, à deux milles au-deſſus de Bruxelles. Cependant Monteſdoca alloit & venoit, & négocioit avec eux au nom du Conſeil. Enfin le lendemain ils arriverent à Aſche. Ce fut-là qu'ils formerent le projet de ſurprendre Aloſt. Pour donner le change à Monteſdoca, qu'ils venoient de renvoyer après lui avoir ôté toute eſpérance d'accommodement, ils le rappellerent, comme s'ils euſſent changé d'avis ; & le jour même qu'il arriva, qui fut le 24. de Juin, ils exécuterent leur deſſein.

Les ſéditieux s'emparent d'Aloſt.

Aloſt eſt une ville de Flandre, qui a le titre de comté. Sa juriſdiction s'étend ſur deux cens ſoixante & dix paroiſſes, & elle eſt ſituée entre Bruxelles, Dendermonde, & Malines, dans un terrain agréable, ſur la riviére de Denre, qui la partage preſque également. Elle ne s'attendoit à rien moins, lorſqu'elle fut aſſaillie de différens côtés par les troupes Eſpagnoles qui en eſcaladerent les murailles en differens endroits. Les habitans effrayés, & ſe voyant ſans Chefs, ne firent aucune réſiſtance. La place fut emportée ; & les ſéditieux en firent le Siége d'un gouvernement militaire, qu'ils y établirent de leur autorité.

Sédition de Bruxelles.

Cette entrepriſe indigna le Conſeil, & mit en fureur le peuple de Bruxelles. Un des domeſtiques de Jérôme de Rhoda Conſeiller Eſpagnol, fut maſſacré. Alfonſe de Vargas, Julien Romero, deux des principaux Officiers de l'armée d'Eſpagne, Rhoda lui-même, pour donner quelque ſatisfaction à cette populace mutinée, & ſe mettre eux-mêmes à cou-

HENRI III. 1576. vert, furent obligés de ſe laiſſer conduire au palais, où on les retint comme priſonniers. On choiſit pour Gouverneur de la ville Guillaume de Horn Sieur de Heſe, fils du Sieur de Gaesbecke, de l'illuſtre maiſon de Horn. Celui-ci, de concert avec de Glimes Lieutenant de Maximilien Comte de Boſſut, & Gouverneur du Brabant, ſe déclara protecteur de la liberté Belgique; leva des troupes, & ſe fit Généraliſſime de la révolte. Enfin pour contenter le peuple, de l'avis de ceux qui favoriſoient ſous main les Eſpagnols, on publia le 23. d'Août (1) un Edit contre les ſéditieux, qui les déclaroit ennemis de l'Etat.

Vargas & Romero voulurent paroître approuver cet arrêt. Mais Dom Sanche d'Avila, Gouverneur de la citadelle d'Anvers, & Général de la mer, ſur qui preſque ſeul rouloient alors les affaires de la guerre, tint une conduite toute oppoſée. Le Conſeil l'avoit invité de ſe rendre à Bruxelles, pour ſouſcrire à la déclaration portée contre les Eſpagnols, afin que ces mutins, ſe voyant abandonnés de leurs Chefs, rentraſſent plus aiſément dans le devoir. Mais d'Avila s'en excuſa, ſur ce que le Conſeil, à qui S. M. C. avoit remis tout ſon pouvoir, étant en proye à une populace ſéditieuſe & révoltée ouvertement, n'étoit plus en état, diſoit-il, d'exercer librement l'autorité qui lui avoit été confiée. Ainſi, au lieu d'aller à Bruxelles, il écrivit aux habitans, qu'il exhortoit fortement à ſuivre en tout les ordres du Conſeil; ajoûtant, qu'il ſçauroit réduire quiconque refuſeroit de rendre au Roi & au Conſeil, qui repréſentoit S. M. l'obéïſſance, qui leur étoit dûë.

Ces lettres firent juger aux membres du Conſeil, qu'il ſeroit à propos qu'ils s'abouchaſſent avec d'Avila & les Chefs des troupes Allemandes. Villebrouck ou Willebroeck fut choiſi pour le lieu de leur entrevûë. Là, après bien des plaintes de part & d'autre, beaucoup de délibérations, qui n'aboutirent à rien d'eſſentiel, on convint enfin, que Jérôme de Rhoda, qui avoit été autrefois un des membres du Conſeil ſanguinaire, établi par le Duc d'Albe, & qui depuis avoit eu grande part à la confidence de Dom Loüis de Requeſens, de Vargas & Romero paſſeroient à Anvers avec d'Avila, & que les autres Conſeillers retourneroient à Bruxelles.

Après cela d'Avila prit ſes meſures. Il fit approcher de la citadelle tout ce qu'il y avoit de vaiſſeaux au port de la nouvelle ville. En même tems il traitoit avec Charles Focker, George Fronsberg, le Baron de Polweiller, & Jean Mouſſenham Lieutenant du Comte d'Eberſtein, pour tâcher de les attirer à ſon parti.

Comme les eſprits étoient déja en mouvement, cette conduite fit appréhender aux Flamans, que cette ſédition des Eſpagnols ne cachât un complot ſecret, formé avec quelques membres du Conſeil, pour attenter à leur liberté. Sur ce ſimple ſoupçon il fut réſolu, qu'on arrêteroit ceux qu'on croyoit s'entendre avec les Eſpagnols. Ce coup fut exécuté ſans bruit. Tous les jours, de Heſe qui venoit d'être déclaré Gouverneur de Bru-

(1) Pour concilier cette datte avec celles qui ſuivent, on a lû X. Kal. Sept. au lieu de X. Kal. Octobr.

Bruxelles, faiſoit à la campagne la revûë des troupes qu'il avoit levées. Il les ramenoit enſuite par la ville, & ne manquoit pas de les faire paſſer pardevant le palais, afin que ce nouvel appareil ne donnat aucun ombrage à ceux à qui on en vouloit. Après avoir continué quelque tems cette manœuvre, enfin le 4. de Septembre le Gouverneur rangea ſes troupes en bataille dans la place du palais; & ſous prétexte de les exercer à tirer, il propoſa un prix. Enſuite, lorſqu'il vit tous les membres du Conſeil arrivés, il mit des gardes aux portes du palais, entra lui-même dans la ſalle du Conſeil, eſcorté d'une troupe de ſoldats, & arrêta comme ſuſpects du nouveau complot les Comtes de Mansfeld & de Barlaimont, le Préſident Ulric Viglius, Chriſtophle d'Aſſonville, Loüis Delrio, & les deux Secretaires Berti & Scharenberg. De-là il fit conduire ſes priſonniers dans la maiſon des Boulangers (1), où on les enferma dans des appartemens ſéparés. Hanal III. 1576.

En même tems il publia un manifeſte pour juſtifier cette violence. Il apportoit pour raiſons: que les Conſeillers arrêtés avoient de concert & ſous main favoriſé les Eſpagnols, qui venoient d'être proſcrits; qu'ils leur avoient conſeillé de ſe rendre maîtres de Bruxelles: qu'ils s'étoient oppoſés aux enrôlemens que les Etats du Brabant avoient ordonnés; qu'eux-mêmes cependant avoient fait des levées, pour ſe joindre aux ennemis de l'Etat contre les juſtes entrepriſes des provinces armées pour la défenſe de leur liberté: que leur deſſein avoit été de donner le tems à la Cour d'Eſpagne d'envoyer de nouvelles troupes, capables de ſubjuguer les Païs-bas; & que ce projet ne tendoit à rien moins, qu'à écraſer les Seigneurs & la Nobleſſe de Flandre, pour y dominer enſuite en tyrans, & y établir l'Inquiſition.

Ce manifeſte étoit ſuivi d'une proteſtation, par laquelle les Etats déclaroient: que par leur décret porté pour arrêter quelques membres du Conſeil, ils ne prétendoient préjudicier en rien aux droits de la Religion Catholique & du Roi: que la néceſſité ſeule de s'oppoſer aux injuſtes deſſeins des ennemis de l'Etat, les avoit forcés de prendre les armes: qu'ils ſeroient toujours diſpoſés à les mettre bas, dès qu'ils verroient les Eſpagnols abandonner les noirs projets qu'ils avoient formés contre la tranquilité publique.

Ce coup fut comme le tocſin d'une révolte plus générale encore qu'auparavant. De toutes parts les peuples coururent aux armes. De Rhoda & les autres Eſpagnols qui avoient été mis à la tête des affaires de la guerre, ſous couleur de la violence qu'on exerçoit contre leurs collégues, prétendoient avoir ſeuls doreſnavant la ſouveraine autorité. Pour leur ôter ce prétexte, le Conſeil de Bruxelles renvoya ſur le champ ceux que les Eſpagnols diſoient être priſonniers, & déclara qu'ils étoient libres. A leur place, on fit entrer dans le Conſeil, du conſentement des Etats, Charles Philippe de Croy Marquis d'Havreck, & frere du Duc d'Arſchot, nouvellement revenu d'Eſpagne, avec deux autres perſonnes. En même tems

(1) Perſonne ne parle de ce lieu. Mrs. Dupuy.

HENRI III. 1576.

tems on permit aux Etats du Brabant d'expédier des ordres à Charles Henart Sieur de Liekercke, & aux autres Officiers, pour lever des troupes contre les perturbateurs du repos public, & de traiter avec le reſte des provinces.

Ligue des provinces de Flandre.

En conſéquence le Brabant, par l'entremiſe de Philippe Comte de Lallain, de George de Lallain Comte de Rennenburg, de Charles de Gaure Sieur de Frezin, & de pluſieurs autres Seigneurs, fit d'abord ſon traité avec les Etats de Hainaut. L'Artois enſuite, & enfin la Flandre ſe joignirent à ces provinces. Après cela, on renouvella l'arrêt de proſcription porté contre les Eſpagnols, & leurs adhérans. Le Clergé même entra dans cette ligue. La haine que les Flamans avoient conçûë contre la nation Eſpagnole étoit ſi grande, l'amour de la liberté, dont on eſperoit joüir après avoir nettoyé les Païs-bas de ces ennemis de l'Etat, étoit ſi puiſſant, que des Prélats, des Prêtres, ne craignirent pas de confondre leurs intérêts avec ceux de gens qui profeſſoient une doctrine différente. Tout le monde étoit perſuadé, qu'après avoir ſecoüé le joug des Eſpagnols, qui entretenoient la guerre en Flandre, il ne ſeroit pas difficile entre concitoyens d'accorder les diſputes de Religion, qui juſqu'alors avoient cauſé tant de troubles. On ne pouvoit s'imaginer que S. M. C. qui ne ſouhaitoit rien tant que de voir la Religion Catholique refleurir dans tous les lieux où elle avoit été abolie, les peuples ſoumis, & la paix ſolidement établie dans ces provinces, pût trouver mauvaiſes les meſures qu'on prenoit pour cela.

Cependant d'Avila ne s'endormoit pas. Il rappella de Flandre Corneille d'Enden avec les trois compagnies qu'il commandoit du régiment du Comte Annibal d'Altemps qu'on avoit congedié. En quittant Ter-Tolen pour ſe rendre à Anvers, ces troupes pillerent en paſſant les villages de Borcht & de Cruybeke. Enſuite François de Valdes fit élever par ſon ordre hors de la ville, & ſur la frontiére de Flandre, un fort, dans le deſſein, diſoient ceux d'Anvers, de leur couper la communication avec les Flamans. En même tems, les Allemans du régiment de Fronsberg, qui étoient en garniſon à Tillemont dans le Brabant, deſarmerent les habitans. On fit encore venir de Hollande Ferdinand de Tolede avec toutes les troupes Eſpagnoles qui étoient en garniſon dans cette province. Enfin d'Avila envoya ordre à Jean Falconeta Commandant des Arquebuſiers à cheval, de ſe rendre auprès de lui. Il prit ſa route par la Flandre; & il étoit prêt de paſſer l'Eſcaut proche d'Anvers, lorſqu'il ſe vit attaqué par les payſans. Mais il ſe défendit courageuſement, & ſe tira de leurs mains, après leur avoir tué bien du monde.

Les Eſpagnols poſſédoient alors les citadelles d'Anvers, de Gand, & de Valenciennes en Flandre, avec celles d'Utrecht & de Vianen en Hollande (1). Outre cela Julien Romero étoit maître de Liere; & Dom Mar-

(1) Mr. de Thou partage ici tous les Païs-bas en Flandre, & en Hollande. On les a depuis diviſés autrement; & ſelon cette diviſion, il faudroit dire: Anvers, dans le Brabant: Gand, capitale du comté de Flandre: Valenciennes, dans le Hainaut: Utrecht, capitale de la ſeigneurie de ce nom, une des Provinces-Unies: Viane ou Vianen, ville d'Hollande.

Martin d'Ayala qui ſe trouvoit dans Maeſtricht, ne comptant pas trop ſur les troupes du régiment d'Eberſtein qui gardoient la place, s'étoit emparé de quelques tours, où il ſe fortifia. En Friſe, Gaſpard de Robles Sieur de Billy commandoit pour eux dans la citadelle de Groeningue, où il avoit fait entrer quelques compagnies de ſon régiment; & Alfonſe Lopez Gallo, avec François Verdugo tenoient garniſon Eſpagnole dans le château de Culemburg. En tout les Eſpagnols avoient dans les Païs-bas ſix mille hommes de troupes; foible reſſource, peu capable de faire tête à toutes les forces du païs généralement révolté, à l'exception du duché de Luxembourg, s'ils n'euſſent pas eu la prudence d'abandonner de bonne heure les poſtes les plus reculés, qu'ils n'auroient pû défendre, pour ſe réünir auprès de leurs Généraux. Car preſque tout ce qui tenoit auparavant pour l'Eſpagne avoit embraſſé le parti des Etats. Mondragon lui-même voulant ſortir de Ziriczée, pour accourir au ſecours de la citadelle de Gand dont il étoit Gouverneur, ſur la nouvelle qu'il apprit qu'elle étoit aſſiégée, ſe vit preſque trahi par ſes propres troupes, qui l'abandonnerent enfin dans ſa marche. HENRI III. 1576.

D'un autre côté les habitans de Nivelle en Flandre chaſſerent de leur ville deux compagnies du régiment de Polweiller qui y étoient en garniſon; tandis que les bourgeois de Gand, pour ne pas expoſer leur ville au même ſort qu'Aloſt avoit eſſuyé, ſe retrancherent contre la citadelle. Ils firent même des offres aux Officiers de la garniſon de Dendermonde, qui étoit auſſi du régiment de Polweiller, pour les engager dans leur parti; mais ils ne réüſſirent pas. A tout évenement ils députerent à S. M. C. le Sieur de Raſſingem un des membres du Conſeil, pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Il étoit chargé de juſtifier leurs démarches auprès de Philippe par la néceſſité & l'inſolence des troupes Eſpagnoles.

Les Etats de Flandre traitent avec la Reine d'Angleterre & le Duc d'Alençon.

En même tems les Etats envoyerent ordre à Fréderic Perrenot Sieur de Champigny, qui étoit paſſé en Angleterre pour accorder quelques différends ſurvenus entre les deux nations au ſujet de la navigation, d'offrir de nouveau à la Reine Eliſabeth de prendre les Païs-bas ſous ſa protection. Il y avoit à craindre que cette Princeſſe n'acceptât pas leurs offres, comme il étoit déja arrivé. Dans cette incertitude, ils s'adreſſerent à Claude de Montdoucet Ambaſſadeur de France à Bruxelles, pour ſonder le Duc d'Alençon, qui ne cherchoit qu'une occaſion de remuer. On entra en négociation. Henri ne paroiſſoit point y avoir aucune part. Montdoucet n'agiſſoit qu'au nom de la Reine; mais on ne doutoit point que le Roi lui-même ne s'intéreſſât à la concluſion de cette affaire.

Cependant, ſous prétexte de renoüer les conférences de Breda, les Etats firent demander au Prince d'Orange du ſecours contre leurs ennemis communs. Le Prince toujours attentif à profiter des évenemens, ſe rendit ſans peine à leurs inſtances. Il leur envoya Jaques de Hennin d'Auxy, frere du Comte de Boſſut, avec des troupes & de l'artillerie. Pour ſûreté on lui donna la ville de Nieuport.

A la tête de ces troupes Jean de Croy Comte de Rœux Gouverneur de Flandre, ſe rend à Gand; & ſous prétexte de vouloir mettre la ville à

HENRI III. 1576. couvert des insultes des Espagnols, il se retranche devant la citadelle. Antoine d'Alinos Maldonado Lieutenant du Colonel Mondragon, à qui la mutinerie de ses soldats n'avoit point encore permis de quitter Ziriczée, commandoit alors dans la place. Il fit plusieurs fois dire au Comte de se retirer. Lui de son côté protestoit, qu'il n'avoit aucune mauvaise intention; qu'on appréhendoit seulement que les séditieux, qui avoient surpris Alost, ne se servissent de la citadelle pour faire encore la même tentative sur Gand; & qu'il n'entreprendroit rien contre eux tant que cela n'arriveroit point. Ces altercations emporterent bien du tems; on se disposa ensuite de part & d'autre à en venir aux mains. Le Comte de Rœux passa le fleuve à la tête de trente-cinq enseignes, le 12. de Septembre. De-là il détacha quatre compagnies du côté du faubourg de saint Bavon, où elles se logerent dans quelques moulins, & s'y retrancherent. Ainsi la citadelle se trouva bloquée de ce côté-là, sans que le canon des Espagnols, que Maldonado fit pointer contre le Comte, pût l'incommoder.

D'un autre côté Alfonse de Vargas, après sa sortie de Bruxelles, ayant rallié autour de lui, de concert avec d'Avila & de Rhoda, la Cavalerie dispersée dans les places des environs, se disposa à marcher contre les séditieux d'Alost, résolu de les ramener au devoir, de gré ou de force. Il manda auparavant à Ferdinand de Tolède, qui s'étoit avancé à Saint-Bernard au-dessus d'Anvers, où il se préparoit à passer l'Escaut, de lui amener son Infanterie, composée de dix-sept enseignes. Leur rendez-vous étoit à Lillo, où George Machuca commandoit avec sa compagnie d'Albanois. Les deux Généraux y arriverent de différens côtés. Pendant le séjour qu'ils y firent, on leur donna avis que Glimes, qui étoit dans Bruxelles, pensoit à en sortir à la tête de deux mille hommes d'Infanterie qu'on venoit de lever, & d'environ huit cens cavaliers des milices de la province, sous les ordres de Biéviere, dans le dessein d'enlever quelques compagnies de Cavalerie Espagnole, logées aux environs de Louvain. Aussitôt ils firent part de cette nouvelle à leurs collégues, sur-tout à D. Bernardin de Mendoza, & à D. Antoine d'Avalos, qui devoient être les premiers attaqués. Pour eux, ils feignirent de continuer leur marche. Mais ils détacherent seulement dix compagnies vers Alost, & retinrent le reste des troupes en Brabant.

Défaite des Confédérés à Tillemont.

Deux jours après, comme on changeoit les quartiers de la Cavalerie, de Vargas découvrit l'armée des Confédérés proche de Visenach entre Louvain & Tillemont. Aussitôt il se disposa à les attaquer. Mais pour se donner le tems de ranger ses troupes en bataille, il suivit le conseil de Mendoza. Il dépêcha aux ennemis un trompette, qui leur représenta, qu'ils étoient tous amis, puisqu'ils servoient tous le même maître; que les Espagnols n'avoient aucune mauvaise intention contre eux; & que par conséquent ils ne voyoient pas ce qui pouvoit les porter à vouloir s'égorger les uns les autres. Mais les Confédérés, qui ne se fioient point aux Espagnols, & qui n'attendoient d'eux rien de bon, après avoir renvoyé le trompette deux ou trois fois assez durement, continuerent leur marche par des défilés, où il étoit difficile à la Cavalerie de les entamer.

Les deux armées se trouvoient séparées par une colline, au pied de laquelle étoit

étoit un hermitage. Les Généraux Eſpagnols détacherent Démétrius Baſta Lieutenant de Nicolas Baſta, avec ordre de ſe poſter en embuſcade avec ſa compagnie derriére cette ſolitude, qui le déroboit à la vûë des ennemis ; de ne point paroître que leur Infanterie ne fût paſſée, & de les prendre alors en flanc. Pour eux, par une fuite ſimulée, ils attirerent inſenſiblement les Confédérés dans la plaine. Alors faiſant volte-face, ils commanderent environ cinquante Franc-Comtois, Arquebuſiers à cheval, qui mirent pied à terre. Jean-Baptiſte del Monte étoit à leur tête. En même tems Julien Romero, qui venoit chercher du ſecours pour la garniſon de Gand, arriva ſuivi de vingt-cinq braves. Ceux-ci, à l'exemple des Comtois, deſcendirent de cheval, & tous enſemble attaquerent vivement les ennemis. Enfin la Cavalerie Albanoiſe, tombant ſur le flanc de l'Infanterie des Confédérés, acheva de la mettre en déroute. HENRI III. 1576.

Il leur reſtoit encore une reſſource dans leur Cavalerie. Dom Bernardin de Mendoza, à la tête de ſa cornette, & de celles de Pierre de Taſſis & d'Alfonſe de Vargas fondit deſſus l'épée à la main, & la mit en fuite. Grand nombre de bourgeois de Louvain périrent en cette occaſion avec la plûpart des étudians de cette ville, qui étant ſortis pour être ſpectateurs du combat, & ayant eu l'imprudence de s'avancer un peu trop, furent maſſacrés ſans diſtinction par les Eſpagnols. Cette action ſe paſſa le 15. de Septembre.

Après cette victoire Alfonſe de Vargas ſe rendit à Aloſt. Ferdinand de Tolède y étoit déja arrivé ; mais ni leurs priéres, ni leurs menaces, ni la vûë du danger preſſant, où la citadelle de Gand étoit expoſée, ne furent pas capables de faire abandonner aux ſéditieux leur deſſein inſenſé. Ils proteſterent hautement, qu'ils ne ſerviroient point qu'on ne les eût payés.

La garniſon de Gand étoit très-foible. L'eſpérance du butin, les charmes de la licence, avoient attiré à Aloſt preſque tous les Eſpagnols. Il n'y avoit que ceux qui n'étoient plus en état de ſervir, & quelques Flamans, qui fuſſent reſtés dans la citadelle ; encore venoient-ils d'être fort maltraités par le Comte de Rœux, dans une ſortie qu'ils avoient faite pour aller au bois. Il étoit donc impoſſible aux Généraux d'Eſpagne de rien entreprendre. Toute la Flandre étoit ſoulevée. Ainſi ils prirent le parti de repaſſer l'Eſcaut, & de rentrer dans le Brabant. Là ils reçurent avis, que les Confédérés avoient quelque deſſein ſur Maeſtricht, où il y avoit garniſon Eſpagnole & Allemande. Auſſitôt ils marcherent de ce côté-là, perſuadés qu'il y alloit de leur honneur & de la conſervation des Païs-bas, de ne pas laiſſer perdre un poſte auſſi avantageux pour faire entrer les troupes étrangeres en Flandre.

François de Monteſdoça commandoit dans la place ; & il avoit avec lui quatre compagnies Allemandes du régiment du Comte d'Eberſtein. Les habitans de Maeſtricht traiterent avec ces troupes. Après s'être aſſûrés de leur fidélité, les Magiſtrats inviterent un jour le Gouverneur à venir à l'hôtel de ville, ſous prétexte de quelques arrangemens qu'ils vouloient lui communiquer. Monteſdoca avoit eu quelque vent de leur deſſein. Cependant, pour ne pas découvrir ſa foibleſſe, & dans l'eſpérance qu'un peu

HENRI III. 1576.

de confiance ſuſpendroit le deſſein formé contre lui, & donneroit le tems au ſecours d'arriver, il ſe rendit hardiment à l'aſſemblée. Mais il ſe vit arrêté plûtôt qu'il ne l'avoit cru. Martin d'Ayala ſon Lieutenant fit en vain tous ſes efforts pour engager les bourgeois à le relâcher ; en vain il leur repréſenta leur mauvaiſe foi ; lui-même fut pouſſé avec les troupes qu'il commandoit, & obligé de ſe retirer dans le faubourg de Wick au-delà du fleuve. Il n'y eut que quelques-uns de ſes ſoldats qui ſe réfugierent dans quelques tours de la ville, voiſines de la porte de Bruxelles, qu'ils avoient fortifiées auparavant.

Priſe de Maeſtricht par les Eſpagnols.

Ceux de Maeſtricht ſe diſpoſoient à les y aller inveſtir, lorſqu'Alfonſe de Vargas & Ferdinand de Tolède arriverent avec leur armée le vingtiéme d'Octobre. Auſſitôt de Vargas ayant fait embarquer ſur pluſieurs petits bateaux plats, que d'Ayala tenoit tous prêts, quelques troupes d'Infanterie & de Cavalerie légére, ceux-ci à l'aide des Eſpagnols, qui étoient maîtres des tours, mirent le feu à la porte de la ville. Par-là ils entrerent dans la place ; renverſerent les tonneaux, derriére leſquels les habitans s'étoient retranchés au bout des ruës ; forcerent les retranchemens mêmes, & maſſacrerent d'abord ſans quartier tout ce qui ôſa ſe preſenter.

En même tems Ferdinand de Tolède & Dom Martin d'Ayala attaquent le pont ; l'emportent l'épée à la main ; & répandant la terreur de tous côtés, mettent tout à feu & à ſang. Avant toutes choſes d'Ayala alla à l'hôtel de ville tirer Monteſdoca de priſon ; après quoi le vainqueur ne penſa qu'à aſſouvir ſa rage, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe. Les Allemans cependant ne ſe mettoient pas en devoir de faire la moindre réſiſtance. Dès le commencement de l'attaque ils s'étoient ralliés dans la place de S. Servais. Alors la même inconſtance qui les avoit portés à embraſſer le parti des habitans, le leur fit abandonner. On vit ces perfides mêlés avec les Eſpagnols, pouſſer la fureur aux derniers excès contre ces malheureux, qu'ils s'étoient engagés eux-mêmes de protéger.

Après la priſe de Maeſtricht, Ferdinand de Tolède y mit garniſon ; tandis que de Vargas diſtribua des quartiers à la Cavalerie dans tous les environs, après s'être rendu maître de gré ou de force de toutes les petites places voiſines. Dans une de ces actions le Colonel Antoine de Tolède fut tué d'un coup de carabine.

Ce ſuccès répandit la terreur du nom Eſpagnol dans toute la Flandre. Alors le Conſeil de Bruxelles commença à craindre pour Anvers le même ſort. Pour prévenir un ſi grand malheur, il ordonna qu'on fortifiât la ville contre les entrepriſes de la garniſon de la citadelle. Frédéric Perrenot Sieur de Champigny, frere du Cardinal de Granvelle, & entiérement oppoſé aux Eſpagnols, commandoit dans Anvers conjointement avec Othon Comte d'Eberſtein, qui avoit avec lui ſeize enſeignes d'Allemans. Le Comte, à la ſollicitation de d'Avila, avoit traité d'abord avec les Eſpagnols, & s'étoit engagé de tenir la ville dans l'obéïſſance de Philippe. D'Avila de ſon côté avoit promis de ne point donner entrée dans la ville aux Eſpagnols par la citadelle. On dreſſa un acte de ce traité, qui fut ſigné du Comte, du Baron de Polweiller, de Garciás de Tolède, du Colonel

lonel Focker, d'Alexandre de Gonzague, de Sanche d'Avila, & de François Verdugo. HENRI III.

Dans la ſuite le Comte s'apperçut, que les Eſpagnols ne penſoient qu'à gagner du tems, pour raſſembler leurs forces ; qu'ils ne ſoupiroient qu'après les richeſſes de cette grande ville, la plus floriſſante du monde par ſon commerce, dont ces hommes avares dans une ſi belle occaſion de tout tenter ſe promettoient déja le pillage. Cette découverte le fit changer de conduite. Il paſſa un accord avec le Sieur de Champigny, & s'engagea à ſoûtenir le parti des Etats ; prétendant par-là ne déroger en rien à la parole qu'il avoit déja donnée, puiſqu'il ne s'étoit obligé qu'à tenir la ville dans l'obéïſſance de S. M. C. qui avoit remis toute ſon autorité aux Etats. 1576.

En conſéquence le Conſeil rappella quatre compagnies Flamandes du régiment de Mondragon, qui étoient encore dans Ziriczée. Le Colonel Fréderic les avoit heureuſement conduites juſqu'à Walem, entre Malines & Anvers : elles étoient logées dans un village qui leur étoit favorable, à cauſe d'un pont, ſur lequel elles pouvoient paſſer l'Aa, lorſque Julien Romero, ſortant de Liere à la tête de cinq cens Arquebuſiers, & des cornettes de Mendoza & de Martin d'Orzaes, vint les attaquer, & les chaſſa de ce logement. Le Colonel Fréderic ſe réfugia dans l'Egliſe du village avec quelques ſoldats. De-là il monta dans le clocher. On y mit le feu ; & le Colonel n'ayant aucune eſpérance d'être ſecouru, ſe vit forcé de ſe rendre. Le feu avoit déja gagné l'eſcalier du clocher ; & il fut obligé de ſe laiſſer couler le long d'une corde.

Après cette expédition les Eſpagnols rentrerent dans Liere. Mais au bout de quelques jours, ſur l'avis qu'on reçut, que Floris Sieur de Floyon, fils du Comte de Berlaimont, qui venoit d'abandonner le parti des Eſpagnols avec le Baron d'Hierges ſon frere, amenoit de Hollande cinq compagnies de ſon régiment, qu'il conduiſoit à Malines, & qu'il étoit entre Liere & Herentals, Romero marcha contre lui. Il avoit avec lui quatre cens Arquebuſiers & la cornette de Mendoza. La nuit étoit fort avancée ; & Romero, qui vouloit tomber ſur l'arriére-garde des ennemis, avoit fait un détachement pour les harceler, & retarder leur marche, afin de donner le tems à ſon Infanterie d'arriver. Au point du jour le Sieur de Floyon fut fort ſurpris, lorſqu'il découvrit les Eſpagnols. Il ſe jetta derriére quelques hayes, où il ſe mit à la hâte en bataille. De-là le feu de ſes Arquebuſiers arrêta long-tems les efforts des ennemis. Mais enfin il fut forcé & défait par la Cavalerie, que commandoit Ferdinand de Aller de Sandoval Lieutenant de Mendoza. On prit deux drapeaux ſur les Confédérés. Le Sieur de Floyon lui-même fut fait priſonnier par Antoine Ruys, & conduit à Liere. Les Eſpagnols perdirent à cette action Martin d'Orzaes.

De Capres avoit auſſi abandonné le parti des Eſpagnols, pour prendre celui des Etats. Il s'étoit rendu avec ſon régiment à Duffele, poſte éloigné de Liere de deux milles, & ſe diſpoſoit à ſe rendre maître du pont de l'Aa qui eſt dans cet endroit, lorſqu'il ſe vit auſſi attaqué par Romero, qui le força d'aban-

HENRI III. 1576.

d'abandonner ce poſte. On fut redevable du ſuccès de cette action à André Hurtado de Mendoza, qui y commandoit une compagnie de recruës.

Le Conſeil de Bruxelles pourvoit à la ſûreté d'Anvers.

Cependant le Conſeil de Bruxelles, qui commençoit à entrevoir les deſſeins des Eſpagnols, réſolut de pourvoir à la ſureté d'Anvers. Mais il étoit trop tard de penſer à prévenir l'orage, pret à crever. Dès le commencement de la révolution, le Sieur de Champigny, en faiſant offre de ſes ſervices aux Etats, s'étoit engagé à attirer tous les Géneraux d'Eſpagne dans la ville, ſous prétexte d'un Conſeil de guerre, & de s'en aſſurer, pourvû qu'on voulût le charger de cette commiſſion, lui & Jean Mouſſenham Lieutenant du Comte d'Eberſtein. Les Etats, par une crainte mal fondée de précipiter ce projet, en differerent mal-à-propos l'exécution. Que n'auroient-ils pas donné enſuite, pour y avoir alors conſenti? Ils reconnurent enfin qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. On rappella les garniſons de Louvain, de Malines, & des places voiſines; & on fit marcher du côté d'Anvers vingt & une compagnies, preſque toutes compoſées de nouvelles levées, & commandées par Philippe Charles de Croy Marquis d'Havreck. Elles étoient ſuivies de ſept autres compagnies du régiment du Comte d'Egmont, huit de celui de Berſele, & trois de celui de Heſe, de quatre cornettes de Cavalerie du Duc d'Arſchot, du Marquis d'Havreck, du Comte de Boſſut, & du Vicomte de Gand, & de ſix compagnies de Cavalerie légére commandées par de Biévres & de Capres. De Goingnies Maréchal de camp étoit Généraliſſime de cette armée.

Conſternation des habitans de cette ville à l'approche du ſecours.

Ces troupes arriverent à Borgerhout aux portes d'Anvers, un Vendredi ſecond de Novembre. Leur approche commença par cauſer une émotion parmi les habitans. Les bourgeois d'Anvers, qui ſçavoient que leurs richeſſes leur attiroient bien des jaloux, appréhendant que de nouvelles troupes, qu'ils recevroient dans leur ville, ne fuſſent autant de nouveaux ennemis qu'ils cacheroient dans leur ſein, engagerent le Magiſtrat à s'oppoſer à l'entrée du ſecours, ſous prétexte qu'il n'apportoit aucun ordre des Etats. Ce fut alors qu'on vit tous les effets que produiſent ordinairement la colére & la crainte. La confuſion regnoit dans la ville. On s'attroupoit; on alloit & venoit ſans raiſon. Chacun, ſans ſe mettre en peine du ſalut public, ne ſongeoit qu'à ſes propres intérêts. Déja par un funeſte préſage de l'avenir, on penſoit à mettre en ſûreté ſon argent, ſes papiers, & tout ce qu'on avoit de plus précieux. Le Sieur de Champigny lui-même, ſoit qu'il appréhendât, ce qui ne manqua pas d'arriver, que les Eſpagnols ne profitaſſent de cette occaſion pour faire quelque entrepriſe ſur la ville, ſoit qu'une jalouſie ſecrette lui fît craindre que ces nouveaux venus ne lui laiſſaſſent plus aucune autorité, temporiſoit; demandoit quelques heures pour écrire à Bruxelles, afin d'obtenir du Conſeil une réponſe qui pût calmer le peuple; repréſentoit qu'en attendant, les troupes du Comte d'Eberſtein, qui étoient dans la ville, ſuffiroient pour la mettre hors d'inſulte; qu'au contraire le ſecours ſeroit beaucoup plus utile au déhors, pour empêcher l'entrée des Eſpagnols dans la citadelle; & prioit qu'ils ne trouvaſſent pas mauvais le refus qu'on leur faiſoit, promettant qu'il auroit ſoin de leur envoyer

voyer toutes les proviſions néceſſaires, juſqu'à ce que le tumulte fût appaiſé, & qu'on eût pû engager les habitans à agréer leur entrée. HENRI III. 1576.

Le Marquis d'Havreck de ſon côté faiſoit inſtance au nom de ſes troupes, pour qu'on leur ouvrît les portes de la ville ſans retardement. Il remontroit qu'autrement il y avoit lieu d'appréhender qu'elles ne ſe débandaſſent, & qu'elles ne paſſaſſent peut-être du côté des ennemis; qu'en ſuppoſant même le contraire, elles pouvoient être attaquées dans un poſte deſavantageux, comme il venoit d'arriver au Sieur de Floyon, & à de Capres; & que comme elles étoient toutes compoſées de recruës, il étoit à craindre qu'elles ne puſſent tenir contre les vieilles troupes des Eſpagnols. On lui refuſe l'entrée de la ville. Suite de ce refus.

Pendant ce démêlé, qui ne ſe paſſa point ſans qu'on ſe piquât de part & d'autre, les Barons de Fronsberg & de Polweiller avec le Colonel Focker viennent trouver le Comte d'Eberſtein, & le prient par la parole qu'il avoit donnée aux Eſpagnols, d'abandonner le parti des Flamans, manifeſtement révoltés contre S. M. C. dont ils attaquoient l'autorité. Enſuite voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur ſon eſprit, ni par priéres, ni par menaces, Focker parle ſous main aux Officiers de ſon régiment; tâche de les gagner par l'eſpérance du butin immenſe, qui les attendoit; s'adreſſe même juſqu'aux ſimples ſoldats. A la vûë de cette manœuvre, le Comte ne peut retenir ſon indignation; il demande vivement à Focker quelle affaire il a avec ſes troupes; & lui dit de ſe mêler de ce qui le regarde, & de retourner à Nivelle, d'où il vient d'être honteuſement chaſſé. Ces paroles outrageantes jetterent la fureur dans le cœur de Focker. On mit l'épée à la main, & le Comte plus fort que ſes adverſaires, les obligea de regagner la citadelle.

En même tems on apporta l'ordre des Etats, qui enjoignoient à ceux d'Anvers d'ouvrir leurs portes aux troupes qu'on leur envoyoit. Ils obéïrent le lendemain; encore avec bien de la peine, & après qu'ils eurent reconnu à leurs dépens, mais trop tard, le danger preſſant qui les menaçoit. On aſſigna des logemens à l'Infanterie, du côté de la citadelle, & la Cavalerie eut ſon poſte dans le marché aux chevaux. Cependant l'artillerie des Eſpagnols foudroyoit la ville. Ils firent même une ſortie, ayant à leur tête le Capitaine Ortiz. Ils commençoient à mettre le feu aux maiſons voiſines, lorſque le Capitaine de la Fontaine, Officier François, les repouſſa vigoureuſement.

Cependant, ſur les inſtances du Sieur de Champigny les troupes nouvellement arrivées ouvrirent une tranchée à la tête de quatre ruës, qui regardoient la citadelle. Elles éleverent auſſi à la hâte un fort, auquel environ onze mille des habitans mirent la main, & fortifierent leur retranchement de tonneaux & de ſacs remplis de terre, de houblon, & d'autres herbes. Mais il y eut du bruit pour les logemens, ſur ce que les Flamans avoient choiſi pour eux les plus riches maiſons bourgeoiſes. Chacun négligea ſon poſte; & on ne prit pas toutes les précautions qui auroient été néceſſaires dans un danger ſi preſſant. On ſe contenta de pointer du canon dans quelques jardins, pour démonter l'artillerie de la citadelle. Ainſi ſe paſſa la nuit dans la crainte & dans le trouble.

Le

Digitized by Google

HENRI III. 1576. Le lendemain dès le grand matin de Vargas, qu'on avoit mandé de Maeſtricht, parut avec les troupes Eſpagnoles, Italiennes, & Franc-Comtoiſes, environ mille chevaux, & ſix compagnies Allemandes, dont trois étoient du régiment d'Eberſtein. Preſqu'à la même heure Romero arriva de Liere ſuivi de ſes troupes. Enfin ce que la vûë du péril, auquel les Eſpagnols étoient expoſés, n'avoit pû faire, l'eſpérance d'un riche butin l'opéra, & deux mille hommes des ſéditieux d'Aloſt ſe rendirent dans la citadelle. Appuyé de ces ſecours, Jérôme de Rhoda, qui après l'empriſonnement des Conſeillers de Bruxelles, avoit de ſon autorité privée transféré à Anvers le Conſeil, où il tenoit la place de Préſident, réſolut la perte de la ville. On fit jurer aux troupes qu'elles iroient en Paradis, ou ſouperoient dans la ville Anvers; & toutes le promirent avec de grands cris.

Attaque d'Anvers par les Eſpagnols. Ce fut un Dimanche, quatriéme de Novembre à midi, que les Eſpagnols ſe préparerent à cette expédition. Le Marquis d'Havreck ne pouvoit encore ajoûter foi à ce qu'on lui avoit rapporté de l'arrivée des mutins d'Aloſt, lorſqu'il les vit ſortir de la citadelle, ayant à leur tête leur *Electo*, nommé Navarrete; car, comme on ne les avoit point encore payés, ils ne vouloient point recevoir d'ordre de leurs Officiers. Trois compagnies Allemandes s'étoient jointes à ces ſéditieux; & tous enſemble ils s'avancerent vers l'Egliſe de Saint-George. Romero ſuivi de ſes troupes marcha à Saint-Michel, & François de Valdes, qui commandoit la garniſon de Maeſtricht, prit le milieu. Ils étoient ſuivis d'une troupe de goujats, de valets, de vivandiers, & même de femmes proſtituées, tous armés de torches de paille & de feux d'artifice.

D'abord le choc fut rude dans l'eſplanade, entre la citadelle & le retranchement; & la jeuneſſe de la ville, qui combattoit pour ſa patrie, fit fort bien ſon devoir. Cependant Champigny parcouroit à cheval tous les poſtes, tantôt à Saint-George, tantôt au marché aux bœufs; exhortoit un chacun à prendre les armes, & à ſe rendre à la Bourſe; & viſitoit les travaux. Mais les troupes Flamandes nouvellement arrivées étoient preſque toutes compoſées de recruës, peu capables de rendre aucun ſervice dans une ſi grande confuſion.

Il ſe contenta donc de donner les ordres abſolument néceſſaires; & paſſant outre, il rencontra Corneille d'Enden dans l'eſplanade au-delà du retranchement. Champigny, qui ſentit qu'on le trahiſſoit, lui parla avec douceur; & ſur ce qu'on lui avoit appris, qu'il envoyoit ſes ſoldats enlever la poudre qu'on avoit miſe dans Saint-Michel, il l'avertit que cela n'arrivât plus. Enſuite, il ſe rendit dans la place des Beguines. Là il mit pied à terre, entra dans la tranchée, & reprocha aux ſoldats leur négligence à garder leurs poſtes. En effet les Flamans, de peur de s'expoſer au canon de la citadelle n'ôſoient ſe montrer, & ne tiroient preſque qu'au haſard. De-là il ſe tranſporta à la place de Bleydenhoeck, où étoit le quartier des Allemans, qu'il pria d'arrêter la déroute des troupes Flamandes, puiſque lui-même ne pouvoit en venir à bout.

On vit alors les Allemans du Comte d'Eberſtein, qui pour ſe mettre à cou-

vert de l'artillerie, s'étoient jettés dans un carrefour voiſin, faire tout ce qu'on pouvoit attendre de leur courage & de leur fidélité. Les Flamans au contraire, abandonnant honteuſement leurs poſtes, ne ſongeoient qu'à ſe ſauver. De Champigny faiſoit en vain ſes efforts pour les engager à retourner à la charge. Il courut à la Monnoye & ſur le port, où ſa préſence étoit le plus néceſſaire, & ne vit par-tout que des troupes en deſordre, qui prenoient lâchement la fuite. Il ne lui reſta donc d'autre parti à prendre, que de rejoindre les Allemans, qui ſeuls étoient reſtés fidèles. Il évita la place du marché, qu'occupoient les troupes d'Enden ; & tournant vers la maiſon des Oſtrelings, il rencontra les compagnies des Capitaines Fieurſt & Vincent Bleycker. Mais déja Fieurſt étoit enveloppé par les ennemis, & de Champigny vint trop tard à ſon ſecours. HENRI III. 1576.

Déja les Eſpagnols avoient fait de grands progrès dans la ville. Après s'être emparés de toutes les places, où ils trouverent peu de réſiſtance, parce que les troupes nouvellement arrivées ne s'accordoient pas, & que les bourgeois ſe défioient les uns des autres ; rien ne les empêcha de pouſſer plus loin leurs ſuccès. Cependant on ſe battoit avec aſſez d'acharnement à Saint-Michel, lorſque Corneille d'Enden, autrefois Lieutenant d'Annibal d'Altemps, qui gardoit le fort de Saint-George avec quatre compagnies, s'étant joint à Alfonſe de Vargas, ſorti de la citadelle à la tête de la Cavalerie, força avec lui la ruë de Saint-George, d'où il ſe répandit dans la grande place nommée Meer. Le combat fut encore opiniâtre dans cet endroit. De l'hôtel de ville & des maiſons voiſines les bourgeois faiſoient pleuvoir ſur les Eſpagnols une gréle de coups d'arquebuſes. Enfin de Vargas, après avoir perdu dans cette occaſion Damien Moralès & quelques ſoldats, ſe rendit maître de ce poſte. Auſſi-tôt il fit mettre le feu à l'hôtel de ville, un des plus beaux édifices du monde. En un inſtant l'incendie ſe communiqua dans les ruës au ſel, au ſucre, & au beurre, dans la ruë aux fromages, le marché aux pommes, la galerie des orfévres, la place des cabaretiers, & la galerie de Notre-Dâme, les places de Tournai & de Hooghſtraten, & le marché au lin. La vieille maiſon de ville, qui venoit d'être rebâtie depuis peu de pierre blanche avec une dépenſe infinie, n'en fut pas elle-même exempte. C'étoit un ſpectacle bien triſte & bien affreux, de voir toute cette grande ville en feu, & les ſoldats ſurpris dans les maiſons, obligés de ſe jetter par les fenêtres pour éviter la fureur des flammes répanduës de toutes parts.

Cependant Champigny alloit & venoit continuellement. Mais, ſoit qu'il ſe trouvât arrêté par l'incendie, ſoit parce que l'ennemi étoit déja maître des ruës qui y conduiſoient, il ne put jamais pénétrer juſqu'à la maiſon des Oſtrelings, où il apprit que le Comte d'Eberſtein ſe défendoit à la tête de ſes troupes avec beaucoup de valeur. Il paſſa donc un canal voiſin, & ſe rendit au baſtion de Cullemburg qu'il avoit réſolu de défendre. Mais là comme ailleurs, il ne trouva que déſolation ; & le ſoldat effrayé abandonnant ſon poſte pour ſe ſauver, il fut obligé lui-même de penſer à ſa ſûreté.

Les Eſpagnols ne voyoient déja plus d'ennemis à vaincre, lorſqu'un foible

HENRI III. 1576. ble reſte des vaincus ſe rallia dans le marché aux chevaux. Pourſuivis par Pierre de Taſſis à la tête de quelque Cavalerie, ils trouverent dans leur déſeſpoir un renouvellement de courage. Le combat recommença pendant quelque tems; & dans cette extrêmité, le Capitaine Fieurſt donna juſqu'à la fin des preuves de ſa valeur & de ſa fidélité. Enfin Champigny & le Marquis d'Havreck ne voyant plus de reſſource, ſe jetterent du haut en bas du baſtion, & furent reçus ſur les vaiſſeaux que le Prince d'Orange venoit d'envoyer ſur la nouvelle de cet accident. Pluſieurs ſuivirent leur exemple; mais ils ne ſurent pas ſi heureux. Le Comte d'Eberſtein, après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un habile Capitaine & d'un brave ſoldat, voulut ſauter du pont dans un bateau, mais le pied lui gliſſa; il tomba dans l'eau, & le poids de ſes armes rendit tout ſecours inutile. De Biévres fut auſſi noyé; & la plûpart des ſoldats & des bourgeois éprouverent le même ſort. Il s'en trouva qui ôſerent ſe précipiter tout à cheval du rempart dans les foſſés. Il y en eut un ſur-tout qui s'y étant jetté tout armé, ſe ſoûtint ſur l'eau, & paſſa heureuſement de l'autre côté à la nage.

Les Eſpagnols perdirent deux cens hommes à cette journée, entre autres D. Manuel Cabeça de Vacca, & Jean de Robles parent de Gaſpard de Billy, outre Damien Moralès. Le Colonel Focker fut bleſſé, foulé aux pieds, & long-tems tenu pour mort. Deux mille y périrent du côté des Confédérés; & le nombre de ceux que les eaux engloutirent, ou que l'incendie conſuma, monta encore plus haut. Pluſieurs des principaux bourgeois furent maſſacrés. Le Comte d'Egmond fut pris dans le cloître de S. Michel par François Verdugo; & de Capres avec de Goingnies Maréchal de camp, furent auſſi faits priſonniers. Enfin la nuit arrêta les vainqueurs. Fatigués de tant de travaux & contens d'avoir partagé entre eux les maiſons dont ils ſe promettoient le pillage, ils mirent des gardes dans différens poſtes de la ville, & laiſſerent repoſer leur fureur juſqu'au lendemain.

Leur avarice & leur cruauté.

Ce jour-là tout ce qui ſe trouva de ſoldats Flamans & François dans Anvers fut égorgé. Après cela les vainqueurs ne penſerent plus qu'à ſatisfaire leur avarice. Le pillage de la ville dura trois jours, & pendant tout ce tems-là on ne s'amuſa ni aux meubles ni aux marchandiſes; ç'auroit été un butin trop difficile à enlever à la vûë d'une armée ennemie qui étoit aux portes; le ſoldat permit aux bourgeois de les racheter à aſſez bon marché; l'argent ſeul fut l'objet des recherches des Eſpagnols; & pour en tirer de ceux qui n'en avoient point, ou pour déterrer celui qu'on avoit caché, il n'y eut ſorte de tourmens qu'ils ne miſſent en uſage. Les femmes ſuſpenduës en l'air toutes nuës, ayant aux pieds des pierres d'un poids immenſe, les hommes attachés & étendus contre le plancher, éprouverent enſemble par pluſieurs genres de tourmens tout ce que la brutalité peut imaginer de plus honteux & de plus cruel. Ainſi abandonnés à la douleur & à la faim, ils étoient forcés, ou de découvrir leurs tréſors cachés s'ils en avoient, ou de racheter leur vie aux dépens de la bourſe de leurs amis. Il n'y avoit pas juſqu'aux enfans, qu'on mettoit à la torture ſous les yeux de ceux qui leur avoient donné le jour, & qu'on faiſoit expirer dans

dans les ſupplices. Par ces voïes barbares, on prétend que les Eſpagnols tirerent d'Anvers juſqu'à deux millions d'écus d'or, ſans y comprendre les pierreries, les bijoux, & les vaſes d'or & d'argent. Le dommage que cauſa l'incendie fut encore plus conſiderable. Du reſte l'honneur des femmes courut peu de riſque avec des hommes que l'avarice & la rage occupoient entiérement, & que l'amour du butin rendoit peu ſenſibles au plaiſir. Dans le pillage la priſon publique étant échûë en partage au Capitaine Ortiz, il rançonna tous ceux qui s'y trouverent priſonniers pour crimes ou pour dettes. Tous ces malheureux, la plûpart Anabaptiſtes, gens convaincus d'opinions monſtrueuſes, & par conſéquent ennemis déclarés des Catholiques, furent relâchés. On ne traita pas plus favorablement les banquiers Eſpagnols & Italiens qui ſe trouverent dans la ville, & ils furent obligés de racheter au poids de l'or leurs biens & leur liberté. Pour les autres, d'Avila leur avoit permis de ſe retirer dans la citadelle. HENRI III. 1576.

Après le pillage de cette ville, une des plus riches du monde, le vainqueur laiſſa à douter ce qu'on devoit le plus déteſter dans lui, ou ſon avarice ou ſa diſſipation. On vit auſſitôt dans la grande place d'Anvers (1) des tables de jeu dreſſées, & de ſimples ſoldats y perdre en un ſeul jour juſqu'à dix mille écus d'or. Les plus ſages, ne croyant pas qu'il y eût de ſûreté pour eux à emporter leur proïe hors de la ville, ſe firent faire des gardes d'épées & de poignards, des caſques, & des cuiraſſes d'or maſſif, qu'on couvroit de ſandaraque, afin qu'on ne pût les diſtinguer à la couleur. Mais ils ne purent empêcher que les orfévres plus ruſés qu'eux, ne les trompaſſent. Ils ſçurent mêler adroitement avec l'or, une moitié d'airain & de cuivre, & reprirent de la ſorte habilement ſur leurs voleurs une partie de ce qu'ils leur avoient enlevé. La haine aveugla auſſi quelques-uns des habitans, juſqu'à chercher à ſatisfaire leur vengeance aux dépens de tout ce qui pourroit en arriver. La nuit ſuivante, tandis que leurs hôtes fatigués étoient enſévelis tranquillement dans le ſommeil, ils les égorgerent dans leurs lits, & jetterent leurs cadavres dans les ruës, où ils ſe trouverent confondus avec tant d'autres, qu'on enterra le lendemain dans deux grandes foſſes, creuſées dans le cimetière de la grande Egliſe de Notre-Dame.

Arrivée de D. Juan d'Autriche aux Païs-bas.

La veille de cet accident, Dom Juan d'Autriche étoit arrivé à Luxembourg. Le Prince étoit à Milan, lorſque ſur la nouvelle de la mort de Dom Louis de Requeſens, & de la révolte des troupes Eſpagnoles, il reçut des lettres de Philippe qui le déclaroit Gouverneur général des Païs-bas. Auſſitôt il repaſſa en Eſpagne, d'où après avoir reçû les ordres de S. M. C. qu'il trouva à Valladolid, il prit la poſte; traverſa la France déguiſé ſous des cheveux & une barbe poſtiches, paſſant pour un des domeſtiques d'Octave de Gonzague qui l'accompagnoit; & arriva à Paris. Là il s'aboucha avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne D. Diégue de Zuniga; & ayant

(1) Monſieur de Thou ajoûte qu'on eut raiſon d'appeller cette place: *Fanum medium*; faiſant alluſion à une place de l'ancienne Rome ainſi appellée, dans laquelle s'aſſembloient les uſuriers: *Fœneratorum locus*.

HENRI III. 1576. ayant appris que le duché de Luxembourg avoit refuſé d'entrer dans la ligue des autres provinces de Flandre contre les Eſpagnols, il marcha de ce côté-là. Dom Juan fut reçu dans la capitale par les habitans, & par de Naves Lieutenant du Comte Erneſt de Mansfeldt qui étoit encore à Bruxelles, avec toutes les marques d'honneur & d'attachement qu'il pouvoit deſirer. De-là il écrivit aux États pour leur notifier ſon arrivée. Il marquoit qu'il venoit dans les Païs-bas pour travailler ſous les ordres de S. M. C. à y rétablir la tranquillité, réprimer l'inſolence des troupes étrangeres, rendre aux provinces leurs immunités & priviléges, & les faire joüir de leur ancienne liberté. En même tems il envoya ordre aux Généraux des troupes Eſpagnoles de deſarmer & de ſuſpendre tout acte d'hoſtilité.

Ces lettres ne firent point changer de réſolution aux Etats. Aigris plus que jamais par le malheur qui venoit d'arriver à Anvers, ils preſſerent le ſiége de la citadelle de Gand, & reprirent en même tems les conférences commencées à Breda l'année précédente.

La citadelle de Gand eſt ſituée dans une plaine, & fortifiée de quatre baſtions. L'Eſcaut baigne le pied de ſes murs du côté de la ville; du côté qui regarde le faubourg de S. Bavon, elle eſt environnée d'un foſſé profond & preſque toujours plein d'eau, commandé par les Egliſes & par les maiſons du faubourg qui ſont preſque contiguës. Cette ſituation favoriſa les aſſiégeans. Couverts par les maiſons voiſines, ils pouſſerent leurs tranchées juſque ſur le bord du foſſé; & ayant élevé à la hâte un cavalier, ils pointerent deſſus quelques piéces de canon qui incommodoient fort les aſſiégés. Une autre batterie dreſſée dans des jardins au-delà du fleuve, foudroyoit la porte de S. George. Enfin les Confédérés ayant fait une ſaignée au foſſé, ils commencerent à battre le petit baſtion, afin de faciliter l'approche de la muraille pour y attacher le mineur.

Siége de la citadelle de Gand.

Tel étoit l'état du ſiége le quatorze d'Octobre. Depuis, le Prince d'Orange ayant envoyé aux Flamans, ſuivant l'accord, du gros canon, des munitions, & neuf compagnies d'Infanterie, ils poſterent ces troupes à la porte de Bruxelles, afin de prévenir les Eſpagnols, ſuppoſé qu'ils tentaſſent le ſecours de la place; éleverent quatre piéces de canon dans le faubourg de S. Bavon, & pointerent ſept coulevrines qui battoient le même côté à travers. Par-là ils mirent entre deux feux la garniſon qui étoit peu nombreuſe, & que la batterie de la porte S. George incommodoit déja beaucoup. Réduits à ne pouvoir plus ſe ſervir d'une barricade de tonneaux qu'ils avoient faite, les aſſiégés furent obligés de tirer en dedans un retranchement pour paſſer à couvert à la défenſe des baſtions.

Outre cela les Confédérés, pour ôter tout moyen aux rebelles (c'eſt ainſi qu'ils nommoient les Eſpagnols) de ſe prévaloir du nom du Roi, & pour perſuader qu'eux-mêmes ne faiſoient la guerre que par l'ordre & ſous l'autorité de S. M. C. éleverent au haut d'un mât un étendart aux armes d'Eſpagne qu'ils préſentoient à tous les coups qui venoient de la citadelle; mais le mât & l'étendart furent bientôt abbatus: cependant les aſſiégeans faiſant un feu continuel, en peu de tems il y eut dans trois endroits une bréche raiſonnable. Le grand baſtion qui regar-

Digitized by Google

gardoit le faubourg de S. Bavon, étoit preſque entiérement ruiné. Le Comte de Rœux, ayant de plus été averti par un Ingénieur que le baſtion de la porte S. George étoit foible, & feroit peu de réſiſtance, fit pointer dans les jardins d'Armentieres quatre gros canons, qui en huit heures de tems le mirent en tel état, que la Cavalerie pouvoit entrer par-là dans la place. Alors on prépara des échelles & deux ponts roulans; & on ſe diſpoſa à donner l'aſſaut le 6. de Novembre. HENRI III. 1576.

La nuit parut le tems le plus propre à cette expédition. Les troupes qui y étoient deſtinées, ayant des chemiſes blanches ſur leurs habits, s'avancerent au clair de la Lune, & aſſaillirent la citadelle dans trois endroits. L'attaque manqua à la porte S. George, où les ponts ſe trouverent trop courts; mais elle fut opiniâtre au grand baſtion. On s'y battit pendant cinq heures avec acharnement. Enfin les Eſpagnols ſe défendant bravement à coups de piques & de hallebardes, obligerent les ennemis de faire retraite. L'aſſaut recommença deux jours après de deux côtés différens, & ne fut pas plus heureux pour les Confédérés. Les Eſpagnols à l'aide des feux d'artifice, & à la faveur d'un fauconneau qu'ils faiſoient paſſer d'un lieu à un autre avec une adreſſe admirable, tout foibles qu'ils étoient, forcerent les aſſaillans de ſe retirer avec perte. La femme du Colonel Mondragon étoit dans la citadelle, & y tint elle-même la place de ſon mari avec un courage bien au-deſſus de ſon ſexe.

Cependant on travailloit actuellement dans la ville à avancer le traité de pacification qu'on avoit projetté. Ceux qui aſſiſterent à ces conférences par ordre des Etats, furent Jean de Linden Abbé de Sainte-Gertrude à Louvain, Ghiſlain Timerman Abbé de S. Pierre à Gand, & Matthieu Moullart Abbé de S. Guilain au nom du Clergé; Jean de Mol Seigneur d'Oetingen, François de Hallwin Sieur de Swevegem, & Charles de Gaure Sieur de Freſin, pour la Nobleſſe; Elbert Léonin, & pluſieurs autres Juriſconſultes. Le Prince d'Orange & la Nobleſſe de Hollande & de Zélande y avoient auſſi député les Chevaliers Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, Arnold de Dorp, & Guillaume de Zuilen Sieur de Nivelt, avec les Juriſconſultes Vandér-Mylen, Corneille Koninckx, & quelques autres.

Après bien des conteſtations, on convint enfin le huit de Novembre: qu'on commenceroit par oublier tout le paſſé: qu'il y auroit doreſnavant une paix ferme & une amitié conſtante entre les Etats de Brabant, de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Valenciennes, de Lille, de Doüai, d'Orchies, de Tournai, de Namur, d'Utrecht, de Malines, de Hollande, & de Zélande: qu'ils réüniroient leurs forces pour chaſſer de la Flandre les Eſpagnols, ennemis déclarés de l'Etat, & toutes les troupes étrangeres: qu'auſſi-tôt après on tiendroit une aſſemblée des Etats généraux, où on régleroit ce qui concernoit le gouvernement, la Religion, les garniſons de Hollande & de Zélande, & l'uſage qu'on devoit faire des places, de l'artillerie, & des vaiſſeaux que les Hollandois avoient pris ſur les Eſpagnols pendant la guerre: que cependant le commerce ſeroit libre entre les Provinces-Unies: qu'on ſuſpendroit l'exécution des réglemens faits par le Duc d'Albe, au ſujet des peines portées contre les hérétiques & au- Pacification de Gand.

HENRI III. 1576.

tres perſonnes accuſées de quelque crime, qui avoient donné lieu à tous les troubles : qu'on continueroit au Prince d'Orange la charge d'Amiral avec le gouvernement de Hollande & de Zélande, qu'il exerceroit au nom du Roi juſqu'à ce qu'après l'entiére expulſion des Eſpagnols, les Etats en euſſent autrement ordonné ; & que de part & d'autre on relâcheroit les priſonniers ſans rançon.

Que le Prince d'Orange, les Seigneurs, la Nobleſſe, & tous les autres ſujets des Etats, leurs fils, leurs veuves, & leurs héritiers, ſeroient réhabilités & rétablis dans leurs biens & leurs emplois ; que toutes ſentences portées, toutes ceſſions faites depuis le commencement des troubles en l'année 1566. ſoit pour cauſe de Religion ou autrement, ſeroient caſſées, révoquées & annullées ; qu'en particulier Emilie de Newenar, fille de Gombert de Newenar Comte de Limbourg, mariée d'abord à Henri de Brederode, & depuis veuve de Fréderic Electeur Palatin, joüiroit de ce privilége en ce qui concernoit les domaines de Vianen, & que Philippe de Naſſau, fils du Prince d'Orange, en joüiroit de ſon côté en ce qui regardoit ceux de la ville & citadelle de Buren ; que réciproquement ceux des Prélats & du Clergé, qui avoient tranſporté leur domicile hors de la Hollande & de la Zélande, & qui y poſſédoient cependant encore des domaines, pourroient également comme tous les autres, en percevoir les fruits.

Que les ſtatuës, les trophées, ou monumens érigés à la honte du nom Flamand ſeroient renverſés & détruits ; que toutes donations, ſoit entre vifs, ou teſtamentaires, toutes exhérédations faites par des particuliers au préjudice des héritiers légitimes, ſeroient déclarées nulles ; enfin qu'on régleroit dans l'aſſemblée des Etats généraux le prix de la monnoye qui étoit en Hollande de beaucoup au-deſſus de ſa juſte valeur, & ce qui concernoit les fraix des deux expéditions du Prince d'Orange.

Reddition de la citadelle de Gand.

Le même jour la pacification de Gand fut publiée dans le camp au nom du Roi, & on continua à preſſer le ſiége de la citadelle. En même tems Philippe Comte de Lallain Lieutenant du Duc d'Arſchot, & le Marquis d'Havreck arriverent avec de nouvelles troupes. Enfin après bien des allées & des venuës que firent d'abord de la Garde Officier François, & enſuite Valentin de Pardieu Sieur de la Mote auprès de la femme du Colonel Mondragon, Maldonado, commençant à manquer de vivres & de poudre, & ne voyant d'ailleurs aucune eſpérance de ſecours, capitula, à condition que la citadelle ſeroit conſignée entre les mains du Comte de Lallain ; qu'il ſortiroit de la place avec armes & bagages ; & qu'on l'eſcorteroit juſque ſur la frontiére de France.

Cela ſe paſſa trois jours après la publication de la paix. Cependant Mondragon, qui avoit eu bien de la peine à ſe tirer de Zélande, étoit venu chercher à Anvers du ſecours, pour faire lever le ſiége de la citadelle de Gand. Mais les Eſpagnols chargés de butin s'étant excuſés ſur le riſque qu'ils auroient à courir, il partit à la tête de quelques troupes, & alla faire ſur Rupelmonde ſur l'Eſcaut une tentative, qui ne lui réüſſit pas.

Priſe de

Enſuite, ſur la nouvelle que les troupes Allemandes, qui étoient dans Valen-

Valenciennes, ne s'accordoient pas avec Dom Diégue Orejon de Liévana Gouverneur de la citadelle, les Etats y envoyerent George de Lallain Comte de Rennenburg à la tête de huit compagnies de ſon régiment. Comme il offroit de l'argent comptant, il n'eut pas de peine à gagner les Allemans, dont il vint à bout pour peu de choſe. Ils ſortirent de la ville le le 19. de Novembre; & auſſi-tôt après les habitans joints aux troupes que le Comte commandoit, mirent le ſiége devant la citadelle. Il n'y avoit pour toute garniſon que cent Eſpagnols. Ainſi le Gouverneur ne voyant aucune eſpérance d'être ſecouru, n'attendit pas qu'on le forçât. Il rendit la place au Comte, à condition qu'il en ſortiroit à la tête de la garniſon avec armes & bagages, & qu'on lui donneroit une eſcorte pour paſſer en France.

HENRI III. 1576.

la citadelle de Valenciennes.

Le Baron de Polweiller, qui commandoit dans Dendermonde en Flandre, compoſa en même tems avec les Etats, à qui il livra cette place pour une ſomme d'argent. Ils ſe rendirent auſſi maîtres de Cambrai, où de Liques, qui en étoit Gouverneur, fut fait priſonnier par Loüis de Gaure Baron d'Inchy, qui remit enſuite cette ville au Duc d'Alençon. Cependant, comme les Eſpagnols par la priſe d'Anvers barroient le commerce de l'Eſcaut, les Etats firent ouvrir les digues de Borgt un peu au-deſſus de la ville, vis-à-vis d'Ooſterweel en Flandre; détournerent par-là le cours du fleuve, & ouvrirent un chemin à ceux de Bruxelles & de Malines pour paſſer en Zélande. Sur ces entrefaites les Confédérés s'emparerent du fort de S. Bernard, voiſin d'Anvers, qui fut repris auſſi-tôt après par de Valdes.

Celle de Dendermonde & de Cambrai.

Il ne reſtoit donc plus aux Eſpagnols que la Friſe, & les provinces voiſines de l'Allemagne. C'étoit une clef qu'ils avoient pour rentrer dans les Païs-bas à la premiere occaſion, & y rejetter le trouble. Auſſi les Etats, qui les regardoient comme des ennemis irréconciliables, comprirent toute la néceſſité de leur enlever cette reſſource. Ils jetterent pour cela les yeux ſur François Martin Stella, homme de Lettres & de main; & ils l'envoyerent à Groeningue, avec des ordres ſecrets d'exiger de toutes les garniſons le ſerment de fidélité, & de chaſſer de toutes les places les Gouverneurs Eſpagnols, ou attachés à l'Eſpagne.

Les Etats tachent ſous main d'enlever la Friſe aux Eſpagnols.

Le gouvernement de ces provinces rouloit preſque entiérement alors ſur Gaſpard de Robles Sieur de Billy, homme de baſſe naiſſance, qui tiroit ſon nom d'un village de Portugal, où il étoit né; du reſte habile, & ſur-tout très-eſtimé dans la guerre. Sa mere avoit été nourrice du Roi Philippe; & il fut d'abord élevé dans la maiſon du Prince d'Orange. Ses maniéres l'y firent aimer; & ce fut à la recommandation du Prince & de quelques autres Seigneurs qu'il épouſa une fille de qualité, qui lui apporta de grands biens, ſur-tout la terre de Billy, dont il prit le nom. Dans la ſuite ayant été mis à la tête d'un régiment Flamand, il ſervit avec diſtinction dans la Friſe, ſous Jean de Ligne Prince de Barbançon & Comte d'Aremberg. Après ſa mort & celle de Charles de Brimeu Comte de Meghem, & du Seigneur de Groesbeck frere de Gerard Evêque de Liége, de Robles obtint de Philippe le gouvernement de la Friſe, & des païs adjacens. Il ſe

HENRI III. 1576. ſe comporta dans cet emploi d'une maniére qui lui fit beaucoup d'honneur. Car il ajoûta aux anciens châteaux de Leuwaerden, de Harlingen, & de Staveren, ceux d'Ooſtmahorn, de Lammer, de Sloten, de Mackum, de Delfziel qu'il fit conſtruire, & ſur-tout la citadelle de Groeningue, la plus forte place de ces cantons, qui n'étoit bâtie que depuis ſix ans. Par-là il ſe rendit ſi puiſſant dans ces provinces, & devint ſi fier, qu'il ôſa faire agir ſes amis à la Cour d'Eſpagne, pour lui obtenir le titre de Comte. Mais Philippe ſe moqua de cet homme vain, & lui fit écrire de ne pas s'oublier.

Un refus ſi humiliant ne changea cependant rien à ſa conduite. Comme il avoit un eſprit élevé & un vaſte génie, quoiqu'il n'eût aucune teinture des Lettres, pendant le tems de ſon gouvernement il fit dans la province pluſieurs beaux établiſſemens, dont elle retira enſuite beaucoup d'utilité: entre autres il trouva moyen d'élever en Friſe des digues, qui ſont encore aujourd'hui d'une ſi grande utilité, que le nom de cet homme, ſi haï de ces peuples tant qu'il les gouverna, eſt preſentement parmi eux en très-grande vénération. Du reſte il étoit impérieux, ſévere aux ſoldats, dont on le taxa même de détourner la paye à ſon profit. D'autres diſent pourtant qu'il n'y avoit que ſa femme, que l'avarice pût rendre capable d'une pareille baſſeſſe.

La nouvelle révolution qui étoit arrivée en Flandre, parut à cet homme entreprenant une occaſion favorable de ſe rendre agréable au Prince par quelque grand ſervice. Tous les autres Chefs étoient arrêtés, ou s'étoient rendus odieux par leurs deſordres & leurs violences. De Robles réſolut de n'en imiter aucun. Sans prendre parti, ni pour les Eſpagnols, ni pour les Etats, il ſe mit en tête d'engager tous les Officiers des troupes qui ſervoient ſous lui, à lui prêter ſerment de fidélité ſeulement pour trois mois, en attendant qu'il pût envoyer en Eſpagne, & s'inſtruire au vrai des intentions de S. M. C. Il leur repréſenta, qu'il n'étoit pas poſſible que Philippe approuvât jamais la ligue que les Etats venoient de faire avec le Prince d'Orange; qu'ils devoient par conſéquent ſuſpendre leur jugement, n'embraſſer aucun parti, & ſe contenter de retenir ſous lui ces provinces dans l'obéïſſance du Roi.

Réduction de la Friſe à l'obéïſſance des Etats.

En effet il réüſſit à ſe faire prêter ſerment de fidélité par les Capitaines Ferdinand Lopez, Monceau, & Champy. Il ſeroit même venu à bout de l'exiger auſſi des autres, de gré, ou de force; mais Stella Commiſſaire des Etats arriva ſur ces entrefaites. De Robles comprit en un inſtant ce qui l'amenoit; & pour le prévenir, non-ſeulement il le fit arrêter; il eut même la hardieſſe de le livrer au Prévôt, qui le mit à la queſtion. Il fut cependant impoſſible de lui tirer ſon ſecret; mais comme il ſçavoit le Grec, il ſe ſervit d'un homme qui entendoit cette langue pour inſtruire du ſujet de ſa venuë les Officiers des troupes, entre autres le Capitaine Loſſy. On appella celui-ci comme les autres pour prêter le ſerment; mais il fit quelques difficultés. Cette réſiſtance irrita de Robles. Il fit venir la compagnie du Capitaine; & il eut le chagrin de l'entendre proteſter, qu'elle s'étoit engagée

gée au Roi il y avoit neuf ans, & qu'elle étoitr réſoluë de ne ſervir que lui. Il ſe trouva même un ſoldat nommé Gautier, qui au lieu de ſigner comme on le lui ordonnoit, jetta la plume au feu en preſence du Gouverneur. HENRI III. 1576.

Après un mépris ſi marqué, de Robles ne penſa plus qu'à ſe venger de ces réfractaires. Mais les Officiers le prévinrent. Ils tinrent conſeil entre eux ; parlerent aux plus anciens de la compagnie de Villiers, qui devoit être de garde la nuit ſuivante ; & l'attirerent à leur parti. Dès le grand matin la compagnie de Loſſy étant ſortie pour ſe rendre à ſon poſte, ſur l'avis qu'elle reçut que le Gouverneur avoit fait pointer du canon dans la place pour tirer ſur eux, & que les ſoldats de Lopez devoient les charger en même tems, elle prit une autre route. En paſſant devant le logis du Gouverneur, on ne fit point de ſalve à l'ordinaire ; & quelqu'un ayant averti les ſoldats de la coûtume, ils s'écrierent tous en même tems, *de l'argent & de la poudre.*

Ce fut-là le commencement de la révolte. A ce cri, comme à un ſignal, la compagnie de Villiers ſe joignit aux ſoldats de Loſſy, & tous enſemble marcherent vers le logis du Gouverneur. Les troupes-mêmes de Lopez l'abandonnerent, déchirerent leur drapeau, & ſuivirent les autres. De Robles accouru au bruit, eut beau leur parler avec douceur, & leur promettre qu'on les ſatisferoit dans trois jours. Ces mutins le traiterent de ſcélerat & de traître, & le traînerent à la maiſon de ville, où on l'enferma. On fit enſuite le même traitement au Sieur de Rysbroeck gendre du Gouverneur, qui reçut mille outrages ; Monceau, & Champy eurent le même ſort. Villiers & Loſſy furent eux-mêmes arrêtés, afin qu'il ne parût point qu'ils fuſſent du complot. Après cela les ſoldats ayant mis un *Eletto* à leur tête, vont au poids de la ville, & mettent en piéces l'eſtrapade en criant, *vive le Prince ! vivent les Etats !* De-là ils marcherent à la maiſon du Prévôt, où Stella étoit priſonnier ; & tandis que le peuple, encore tout plein des malheurs récens de Maeſtricht & d'Anvers, reſtoit dans l'attente de l'évenement faute de clefs, ils coupent ſes fers avec une lime, le conduiſent dans la place du marché, & là lui prêtent ſerment de fidélité au nom des Etats. Après cela ils nommerent des députés de leur corps, qu'ils envoyerent avec lui à Bruxelles.

Cependant ils ſe mettent à la quête de Chriſtophle Vaſquez Gouverneur de Zutphen ; le déterrent dans un couvent de Franciſcains ; & après l'avoir promené par la ville avec ſon habit de Moine, & ſa barbe raſe, ils le jettent dans un cachot avec le Prévôt, qui s'étoit réfugié dans la maiſon du Curé, où on le trouva caché dans une cheminée. En même tems ils font publier une défenſe à qui que ce fût, ſous peine de la vie & de confiſcation de biens, de receler le Capitaine Lopez & le Sergent-major, avec ordre à ceux qui ſçauroient leur retraite, de les découvrir. Enſuite ils parcourent tous les lieux infâmes, dans l'eſpérance d'y rencontrer le Sergent-major, à qui ils en vouloient particuliérement, arrêtent une courtiſanne, & prétendent la forcer de leur réveler où eſt ſon mari ; c'eſt ainſi qu'ils l'appelloient. De-là ils paſſent dans un couvent voiſin, font les mêmes menaces à un religieux à qui il rendoit viſite aſſez ſouvent ;

HENRI III. 1576.

& ne pouvant en rien tirer, ils le lient avec la courtiſanne, comme s'ils les euſſent ſurpris enſemble, & les promenent ainſi par la ville, au grand ſcandale de tous les gens de bien. Enfin ils trouverent le Sergent-major en habit de Prêtre, caché dans un lieu infect, & le conduiſirent en priſon avec Lopez, qui s'étoit mis à couvert chez un boulanger. Ils arrêterent auſſi le Docteur Weſtendorp Conſeiller de Friſe, fort attaché aux Eſpagnols. Cette révolution arriva le 24. de Novembre.

Le lendemain la garniſon de Dam, à l'exemple de celle de Groeningue, arrêta Sterck Gouverneur de la place, avec ſon Enſeigne, & les mit en priſon dans la ville. Meysken Lieutenant du Gouverneur de la ville fut auſſi pris, mais on lui fit grace; & on commanda ſeulement cinquante ſoldats pour le garder à vûë dans ſon logis. Deux jours après, la garniſon de Delfziel fit le même traitement à (1) Baincourt ſon Gouverneur, & à ſon Enſeigne. Enfin Buſtamant & Ganton Gouverneurs, l'un de Leuwaerden, & l'autre de Staveren, & Capitaines dans le régiment de Robles, embraſſerent en même tems le parti des Etats. Un ſuccès ſi rapide ne pouvoit manquer de leur cauſer beaucoup de joie. Cependant, pour prévenir les mauvais effets que la licence des troupes pouvoit produire dans la ſuite, ils nommerent au gouvernement de Friſe le Comte de Rennenburg, qui après la priſe de la citadelle de Valenciennes étoit revenu à Bruxelles, & lui donnerent un ordre de partir inceſſamment pour aller rétablir l'ordre dans cette province.

D. Juan devient ſuſpect aux Flamans.

Au reſte, quelque affligé que D. Juan voulût paroître des deſordres cauſés par les troupes Eſpagnoles, & ſur-tout du malheur d'Anvers; cependant comme il ne quittoit point Luxembourg, les Etats ne pouvoient s'empêcher de le regarder comme ſuſpect. Car, comment avoir quelque confiance en lui, tandis qu'il ne vouloit en avoir aucune en eux? Les raiſons qu'apportoient les Etats pour fonder leurs ſoupçons étoient, que le Prince dès ſon entrée dans les Païs-bas, avoit commencé par prendre à ſon ſervice deux mille Allemans, que le Roi très-Chrétien avoit congédiés après le dernier Edit de pacification, dont nous parlerons: qu'il avoit différé juſque-là de ſe rendre à Bruxelles: que par ſes derniéres lettres il marquoit vouloir être le maître de l'armée des Etats: qu'il avoit demandé, qu'avant que d'entrer dans Bruxelles, on lui donnât de plus grandes aſſûrances que ſon honneur & ſa perſonne n'y courroient aucun riſque: enfin qu'il favoriſoit ſous main les Eſpagnols, & que dans ſes diſcours particuliers & dans toute ſa conduite on remarquoit qu'il ne les deſapprouvoit point.

Mais outre ces raiſons, qui n'étoient que pour le public, il y en avoit de plus ſecrettes. On diſoit ſourdement, qu'on ne pouvoit trop ſe défier d'un Prince élevé en Eſpagne, imbu des mœurs Eſpagnoles, qui en avoit donné une funeſte preuve, en violant ſa parole à l'égard des Maures de Grenade, après avoir moins employé la valeur que l'artifice pour les ſubjuguer; & qui ſur le même principe venoit encore d'immoler l'Infant D. Carlos,

(1) Petit le nomme *Bernemicour*; Meteren l'appelle *Barnicourt*. *Editeur Anglois.*

Carlos, dont tout le crime étoit d'avoir paru trop ſenſible aux malheurs des Flamans. Ce qui augmentoit les ſoupçons, c'eſt qu'il ſe répandit un bruit, qu'après le départ de Jérôme de Rhoda, qui pour ne pas donner d'ombrages étoit repaſſé en Eſpagne ſans voir D. Juan, on avoit trouvé quelques papiers, où l'on recommandoit au Prince de ſuivre en tout les conſeils de ce Miniſtre. Or ſon avis étoit, que Dom Juan devoit d'abord par des diſcours inſinuans gagner la confiance des Flamans, afin de s'en ſervir utilement pour rentrer en poſſeſſion de la Hollande & de la Zélande; qu'après avoir obtenu ce point, il ſévît ſans ménagement contre les rebelles; que cependant il ſe gouvernât avec prudence, & diſſimulât habilement ſon deſſein. HENRI III. 1576.

Ces bruits, vrais ou faux, aliénoient de plus en plus l'eſprit des Flamans; & dans la ſituation où ils ſe trouvoient, les Etats crurent ne pouvoir mieux faire, que de conſulter le Prince d'Orange, avec qui ils étoient ligués, & qui d'ailleurs avoit la réputation d'une prudence acquiſe par une longue expérience. Ce Prince leur répondit de Middelburg le 30. de Novembre. Il les avertiſſoit d'uſer de toutes les précautions poſſibles avec D. Juan, qui commençoit à marcher ſur les traces de ſes prédéceſſeurs, & de ne jamais ſe deſaiſir de l'autorité qu'ils avoient en main; de pourvoir ſur-tout ſolidement avant toutes choſes à la tranquillité publique, à la ſûreté des particuliers, & à la liberté de toute la Flandre, que les Eſpagnols voudroient déja voir détruite; de ne faire par conſéquent aucun traité, aucune alliance avec le Prince, que préalablement les troupes Eſpagnoles & étrangeres ne fuſſent ſorties des Païs-bas: qu'on l'avoit cent fois promis ſans l'exécuter: que Philippe lui-même, en quittant la Flandre, avoit donné ſa parole aux Etats d'en retirer inceſſamment les Eſpagnols: que cependant ſix mois s'étoient écoulés, ſans qu'on penſât à les en faire ſortir: & qu'ils y ſeroient reſtés éternellement, ſi le malheur arrivé à l'iſle de Gerbe n'eût forcé le Prince de les rappeller; qu'ils devoient donc ſe donner bien de garde de remettre le commandement de leurs armées à D. Juan, qui ne manqueroit pas de ſe ſervir contre eux-mêmes de leurs propres forces: qu'avant qu'il prît en main le gouvernement, il falloit exiger de lui une confirmation publique & authentique de leurs priviléges: qu'il étoit ſur-tout néceſſaire qu'il renouvellât ceux, tant des joyeuſes entrées, que des chartres de Cortenberg, des années 1261. & 1320. confirmées un an après par Jean Duc de Brabant; celles de Louvain du mois de Mars 1354. celles de Bruxelles données dix-ſept ans après, & celles qui furent accordées à Anvers les deux années ſuivantes par Venceſlas & la Ducheſſe Jeanne ſon épouſe: qu'il ne falloit jamais ſe départir de cet article: que ſi le Prince refuſoit de le paſſer, ce ſeroit dès-lors une preuve certaine de ſes deſſeins & de ſes mauvaiſes intentions pour les Flamans: que par-là ils auroient dequoi juſtifier aux yeux de toute la terre, & de Philippe lui-même, la guerre qu'ils ſeroient forcés de continuer pour la conſervation de leurs droits, priviléges & libertés, qui devoient leur être plus chers que leur propre vie, & qu'ils étoient obligés de ſoûtenir juſqu'au dernier ſoupir. Avis du Prince d'Orange aux Etats de Flandre.

HENRI III. 1576.

Que ſi Dom Juan étoit bien intentionné pour eux, il ne ſeroit pas néceſſaire qu'il vint accompagné de tant de troupes : que tant de précautions étoient un ſigne évident, qu'il cachoit de mauvais deſſeins ; que c'étoit à eux par conſéquent de prendre leurs meſures : qu'il ne s'agiſſoit plus ni d'honneur, ni de devoir ; que c'étoient autant de vains noms, dont on ébloüiſſoit le peuple ; que pour eux, ils ne devoient plus voir que des peuples malheureux, devenus à Anvers & à Maeſtricht la victime de la cruauté & de la perfidie : qu'il ne falloit appréhender ni la colére, ni l'indignation de la Cour d'Eſpagne : que ſi après tant d'outrages réïtérés ils venoient à ſacrifier leurs ſuccès, on y attribueroit ce ménagement à leur foibleſſe, plûtôt qu'à leur reſpect pour la perſonne du Prince : qu'on y diroit qu'ils auroient manqué de force, & non point de mauvaiſe volonté : qu'ils devoient en juger par le caractére naturel à tous les Souverains, qui ne perdent jamais le ſouvenir des outrages qu'ils croyent avoir reçûs de leurs ſujets ; & qui en diſſimulant leur reſſentiment tandis qu'ils ne ſe voyent pas en état d'en tirer raiſon, ne font que différer leur vengeance à un tems plus favorable : que le pouvoir ſuprême avoit cela de particulier, que ceux qui en etoient revêtus devenoient fiers dans la proſpérité, ne ſupportoient l'adverſité qu'avec peine, & ne craignoient rien tant, que d'être ſoupçonnés de foibleſſe, lorſqu'ils ne faiſoient que diſſimuler ; qu'ainſi jour & nuit ils ne penſoient qu'aux moyens de trouver une occaſion favorable de faire ſentir qu'ils n'avoient pas oublié le ſoin de ſe venger.

Que ſi la néceſſité obligeoit Dom Juan de retirer les Eſpagnols des Païs-bas, & de confirmer leurs priviléges, ils devoient demander outre cela ; que les membres qui compoſeroient le Conſeil, fuſſent nommés par les Etats ; qu'ils pourvuſſent eux-mêmes à l'adminiſtration des finances ; qu'ils puſſent s'aſſembler deux ou trois fois l'année, ſelon qu'ils le jugeroient à propos, pour faire les réglemens néceſſaires à l'Etat ; que cependant on raſât toutes les citadelles ; & que le Prince ne pût ni lever des troupes, ni mettre des garniſons dans quel endroit que ce fût, que du conſentement des Etats.

Ces avis, qui partoient de cette liberté mâle, ſi peu connuë dans les Monarchies, acheverent d'indiſpoſer les eſprits déja aigris d'eux-mêmes. Cependant on envoya demander du ſecours en France & en Angleterre, tandis que le Prince d'Orange levoit lui-même des troupes en Allemagne. La négociation tiroit en longueur en France, où les affaires du Duc d'Alençon n'étoient pas encore bien rétablies depuis la derniére paix. Pour Eliſabeth, vers qui on avoit député le Baron d'Aubigny, la crainte qu'elle eut que le déſeſpoir ne portât les Etats à ſe jetter entre les bras de la France, ſi elle venoit à les abandonner, l'engagea à leur prêter quarante mille écus d'or. Elle leur en promit encore davantage pour la ſuite ; & les avertit cependant de reſter toujours fidéles à leur Prince, & d'être perſuadés que les Eſpagnols ſeroient dans peu rappellés des Païs-bas.

On convient

En même tems les Etats cherchoient toutes les voyes poſſibles d'accommodement avec Dom Juan. De Raſſinghem, qui étoit nouvellement reve-

revenu d'Eſpagne, de Willerval, & Meetkerke Vicomte de Gand, qu'on avoit chargés d'y travailler, étoient continuellement en marche pour cela. Enfin le Prince ayant quitté Luxembourg, & s'étant rendu à Marche en Famine, on conclut une trêve de quinze jours, pendant laquelle Octave de Gonzague, & Dom Juan d'Eſcovedo Secretaire du Prince, paſſerent à Anvers, à Maeſtricht, & à Liere, pour traiter avec les Eſpagnols au ſujet de leur ſortie des Païs-bas. Les députés des Etats ſe rendirent de leur côté à Namur, où Dom Juan devoit ſe trouver. Mais le Prince ne parut point. Il y envoya ſeulement le Sieur de Raſſinghem, qui propoſa une prorogation de la trêve pour huit jours ; & comme les Etats faiſoient inſtance pour qu'avant toutes choſes les Eſpagnols quittaſſent la Flandre, & que Dom Juan ratifiât la pacification de Gand, ce Prince demanda de ſon côté, qu'on lui donnât des aſſûrances qu'après le départ des troupes on n'attenteroit point à ſa perſonne, & qu'on rentreroit dans l'obéïſſance de S. M. C. Il ajoûtoit, que puiſque ce qui regardoit le Prince d'Orange & les provinces de Hollande & de Zélande ne pouvoit être réglé que dans une aſſemblée des Etats généraux, il requéroit qu'on les indiquât dès à preſent, & qu'on prît des meſures pour qu'il y parût en ſûreté & avec honneur ; remontrant qu'il ſeroit honteux que lui, qui repréſentoit la perſonne du Prince, ſe mît entre leurs mains ſans ſuite & ſans défenſe, tandis qu'on étoit en armes de toutes parts.

HENRI III. 1576. d'une trêve.

Ces prétentions firent comprendre aux Etats, que Dom Juan n'approuvoit point ce qui avoit été réglé par la pacification de Gand au ſujet de la Religion, du Prince d'Orange, & des autres Confédérés ; & que toutes les vûës de ce Prince tendoient à retenir les Eſpagnols en Flandre, juſqu'à ce qu'on eût ſtatué ſur ces articles. Ainſi ils publierent trois déclarations en parchemin. La premiére, qui étoit du 16. de Décembre, portoit les noms & le ſceau de pluſieurs Prélats, Abbés, chapitres, & autres. La ſeconde étoit du même mois, mais poſtérieure de quelques jours à la premiére, ſignée du Doyen & de tous les membres de la Faculté de Théologie de Louvain. La troiſiéme enfin du 26. étoit ſouſcrite par tous les Docteurs & Profeſſeurs en Droit de cette fameuſe Univerſité. Ils y en ajoûterent une quatriéme, ſignée auſſi de pluſieurs Evêques, & adreſſée au Saint Pere, par laquelle ils faiſoient voir, qu'eû égard aux circonſtances préſentes où ſe trouvoient les Païs-bas, on ne pouvoit pas dire que les liaiſons qu'ils avoient priſes le huit de Novembre dernier avec le Prince d'Orange & les autres Confédérés, préjudiciaſſent en rien aux droits de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine.

Quatre déclarations publiées par les Etats.

Telle étoit ſur la fin de l'année la ſituation des affaires de Flandre. La France cependant n'étoit pas plus tranquille. L'évaſion de Monſieur y avoit jetté des ſemences d'une guerre civile, qui tenoit tous les eſprits en ſuſpens ; & on ne l'évita, que par une paix également injuſte & peu ſolide, qu'on vit ſuivie d'une malheureuſe ligue, qui ébranla juſque dans ſes fondemens le plus beau & le plus puiſſant Royaume du monde.

Affaires de France.

Le Duc d'Alençon pour juſtifier ſa conduite, écrivit au Parlement de Paris le 7. de Janvier. Après une longue proteſtation de ſon reſpect &

Lettres du Duc

HENRI III. 1576.

de ſon attachement pour la perſonne de S. M. & de ſes bonnes intentions pour le bien & la tranquillité de l'Etat, il marquoit que c'étoit avec douleur qu'il s'étoit vû obligé d'appeller les Etrangers dans le Royaume : qu'auparavant il avoit mis tout en uſage pour éviter, ou du moins pour éloigner ce malheur : que la malice de ſes ennemis, qui ne cherchoient que le trouble, avoit été un obſtacle invincible à ſes juſtes deſſeins : que les troupes étrangeres étoient enfin entrées en France ; qu'il en étoit mortifié au dernier point ; mais qu'il ne prétendoit s'en ſervir que contre les ennemis de l'Etat, & pour faire retomber ſur eux-mêmes les noirs complots, qu'ils avoient formés contre l'intérêt public & ſa propre perſonne : enfin qu'il prioit la Compagnie d'interpoſer ſon autorité dans cette affaire ; de faire comprendre à S. M. la juſtice de ſa cauſe ; & de la ſupplier de ne le pas forcer à en venir aux derniéres extrémités.

d'Alençon au Parlement de Paris.

Ces lettres furent renduës au premier Préſident de Thou avec d'autres, qui s'adreſſoient à lui perſonnellement ; & il auroit pû les ouvrir, comme c'étoit ſon droit : il ne le fit cependant point. Il communiqua fort ſecrettement cette affaire à ſes collégues, & remit les lettres encore toutes cachetées à S. M. Le Roi, à qui des hommes mal intentionnés avoient voulu rendre ſuſpecte la probité de ce grand homme, comme s'il eût favoriſé les projets ambitieux de Monſieur, quoiqu'il n'y eût perſonne plus porté que lui à la paix, ni plus attaché à ſon Prince, loüa ſa ſageſſe, & lui ordonna de ſupprimer ces lettres. Mais il ne put empecher que les émiſſaires du Duc d'Alençon n'en répandiſſent pluſieurs copies dans Paris.

Cependant le Roi, & Monſieur qui vouloit paroître de concert avec lui, avoient envoyé couriers ſur couriers au Prince de Condé & au Palatin, pour les détourner d'entrer en France. On leur faiſoit des offres conſidérables, pour les engager à congédier leurs troupes. Que ſi cela n'étoit pas en leur pouvoir, on les prioit du moins de reſter quelque tems ſur la frontiére, juſqu'à ce que la Reine mere eût pû conclure avec eux une paix ſolide, telle que S. M. la ſouhaitoit uniquement. Le Prince & le Palatin répondirent : que s'ils avoient pris les armes, ne c'étoit qu'après y avoir été forcés par les perturbateurs du repos public : qu'ils étoient prets de ſouſcrire à telles propoſitions qu'on pourroit leur faire, pourvû qu'elles fuſſent raiſonnables : qu'ils avoient été juſque-là, & ſeroient toujours dans la meme diſpoſition : que ſi juſqu'alors on n'avoit pû convenir d'une bonne paix, on ne devoit s'en prendre qu'à la malice & aux artifices de leurs ennemis : qu'ils ſupplioient par conſéquent S. M. de ne pas trouver mauvais, ſi pour ſe mettre à couvert des ſuites, ils faiſoient des propoſitions un peu fortes, & peut-être un peu dures ; de ne pas les croire pour cela moins bien intentionnés pour ſon ſervice.

Entrée des Allemans en France.

Tout le mois de Janvier ſe paſſa de la ſorte en conférences & en négociations. Pendant ce tems-là le Prince de Condé étoit à Charmes en Lorraine. Enfin ſollicités par le Duc d'Alençon lui-même, qui ne faiſoit qu'amuſer la Cour, le Prince & Caſimir entrerent en France à la tête de leur armée. Elle étoit compoſée de deux mille Reîtres, que le Palatin

latin avoit levés en ſon nom, & de quatre mille autres, tous commandés en chef par Caſimir lui-même; de deux mille François, qui avoient joint le Prince de Condé ſur la frontiére; de deux mille Lanſquenets; & de deux mille hommes d'Infanterie Flamande. Tout l'appareil de guerre conſiſtoit en quatre gros canons & ſeize piéces de campagne. Cette armée étoit groſſie de ſix mille Suiſſes, que Caſimir, pour remplir le traité conclu avec le Prince, avoit levés dans le Canton de Berne. HENRI III. 1576.

Le Roi, qui en avoit été informé, avoit déja envoyé ordre à ſon Ambaſſadeur d'en porter ſes plaintes aux Cantons; de leur repréſenter: que c'étoit une infraction manifeſte aux traités que nos Rois avoient faits avec eux; & de demander qu'ils rappellaſſent ces troupes ſur le champ, ou qu'ils renonçaſſent à l'alliance de la France. Pour ſatisfaire le Roi, & ſur-tout pour ne pas ſe broüiller avec les cinq Cantons qui prenoient fait & cauſe pour S. M. ceux de Berne, ſoit que ce ne fût qu'une feinte, ſoit qu'ils agiſſent de bonne foi, firent auſſi-tôt un décret, par lequel ils défendoient ſous de groſſes peines à tous ceux de leur juriſdiction de porter les armes pour le ſervice d'aucun Prince étranger. En même tems ils députerent un Tréſorier des guerres avec ce décret aux troupes qui étoient déja dans le territoire de Bâle. Mais cette députation n'eut aucun effet. Les Officiers qui les commandoient, proteſterent qu'ils ne prétendoient point aller contre l'alliance qui étoit entre la France & les Cantons; & ils s'excuſerent d'obeïr au décret, ſur ce qu'il leur ſeroit honteux de violer le ſerment qu'ils venoient de prêter entre les mains du Prince Palatin.

A la tête de cette armée le Prince de Condé traverſa le Baſſigny & s'avança vers Langres. Dans ſa marche, ſon arriére-garde fut attaquée par quelques Arquebuſiers ſortis de la ville; & on tira même ſur lui le canon. Ses troupes ne porterent pas loin leur vengeance; car elles mirent à feu & à ſang tous les bourgs & les villages des environs. En paſſant ſous les murs de Dijon, on fit encore au Prince la même réception; & lorſqu'il envoya ſes Maréchaux des logis à Nuys, où il eſperoit ſéjourner, cette ville leur ferma ſes portes. Commencement des hoſtilités.

Alors le Prince & le Palatin crurent à propos de faire un exemple, & de ne pas ſouffrir de ſe voir inſultés impunément par une bicoque. Ainſi, tant pour rafraîchir leurs troupes, que pour les amuſer quelque tems en leur donnant le pillage de cette ville; ils réſolurent de l'emporter. Dès le grand matin ils parurent en bataille, & foudroyerent la place avec leur artillerie. Mais comme la brêche ne leur parut pas aſſez conſidérable, & que quelques détachemens qui s'étoient trop avancés, avoient été obligés de ſe retirer aſſez maltraités, les Généraux remirent l'aſſaut au lendemain. Ce jour-là les habitans, qui ne s'étoient pas imaginés que le Prince s'arrêteroit devant leur place, rabattirent beaucoup de leur fierté. Le péril qu'ils mépriſoient auparavant, commença à leur paroître ſérieux. Ils demanderent à parlementer; & comme le Prince de Condé n'étoit point alors au camp, ils firent leur capitulation avec Caſimir, qui leur promit la vie, & qu'on ne toucheroit point à leurs biens. Le Prince à ſon retour ratifia ce traité; mais comme

HENRI III. 1576.

comme il appréhendoit ce qui ne manqua pas d'arriver, il fit entrer quelque Nobleſſe & un détachement de ſoldats dans la ville pour plus grande ſûreté. Alors les Allemans ſe mutinerent & demanderent inſolemment le pillage, comme s'il leur eût été dû. Le Prince eut beau s'y oppoſer, & repréſenter qu'il avoit donné ſa parole, ces furieux, ſans l'écouter, forcent la garde qu'il avoit miſe à la porte; taillent en piéces les troupes qui étoient entrées dans la place par ſon ordre; paſſent au fil de l'épée tout ce qui ſe préſente, & ſaccagent impitoyablement cette ville.

Nuys pillée & ſaccagée par la mutinerie des Allemans.

De-là l'armée confédérée, paſſant ſous les murs de Beaune & de Châlons, alla mettre le feu à une maiſon de Chartreux, & ſe rendit à Lourdon, place forte appartenante à l'Abbé de Clugny. Là les Allemans ſe ſouleverent, ſous prétexte qu'on ne les avoit point payés. Ce ne fut qu'après bien des priéres, qu'après leur avoir fait mille nouvelles promeſſes, & qu'après avoir pris chacun de leurs Officiers en particulier, que le Prince put venir à bout de les appaiſer.

Le Roi de Navarre quitte la Cour.

Voilà où l'on en étoit à la fin de Février, lorſqu'on apprit que le Roi de Navarre avoit quitté la Cour (1). Ce Prince, qui ſous prétexte d'aller à la chaſſe accoûtumoit leurs Majeſtés à le voir s'éloigner de la capitale, ayant fait préparer par Guillaume de Hautemer Sieur de Fervaques, qui étoit lui-même l'auteur de ce complot, tout ce qui devoit lui être néceſſaire pour ſa fuite, partit un jour, s'avança juſqu'à la Fere en Vermandois, qui étoit de ſa dépendance; & de-là faiſant une fauſſe marche, pour donner le change à ceux qui pourroient le pourſuivre, il ſe rendit à Vendôme. En même tems il envoya faire ſes excuſes à la Cour, de ce qu'il étoit parti ſans prendre congé de leurs Majeſtés, & les aſſûrer, que ni lui, ni les ſiens n'avoient aucun deſſein contraire à l'autorité du Roi, ni à la tranquillité publique. A Vendôme, le Prince raſſembla tous ſes amis; & de-là ſans s'arrêter, il paſſa la Loire à Maillé, & ſe rendit dans ſon gouvernement de Guyenne.

Cette évaſion, qui étoit comme une continuation de malheurs, frappa bien des Seigneurs de la Cour. Pour le Roi & la Reine mere, ils y furent peu ſenſibles. Ils ſe perſuaderent que plus il y auroit de Chefs à la tête des révoltés, moins on y trouveroit cette union ſi néceſſaire pour réüſſir; & jugerent que dans peu la jalouſie les diviſeroit, traîneroit en longueur l'exécution de leurs deſſeins, & romproit enfin bien-tôt les liens qui formoient le parti.

Etat du Languedoc.

Cependant les affaires ſe broüilloient en Languedoc. Henri de Montmorenci Duc de Damville, & Jaques de Cruſſol Duc d'Uſez commandoient dans cette province; & tous deux ſe prévaloient du nom du Roi. La diviſion

(1) Il alla droit (le Roi de Navarre) à Alençon où il fit profeſſion publique de la Religion Réformée, & abjuration de la Romaine, & ne voulut point paſſer à Vendôme, ne pouvant garder la ville, pour ne mettre en peine ſes ſujets qui l'auroient reçû. Il donna d'une traite juſqu'à Châteauneuf en Thimerais, place de ſon domaine, diſtante vingt lieuës de Paris, où il dormit ſous la garde des habitans. Monſieur de Roquelaure étoit avec lui, qui lors avoit à ſuite le ſieur de Caumont, depuis Duc d'Eſpernon par la faveur de Henri IV.

DU PLESSIS MORNAY.

viſion des Chefs diviſoit auſſi néceſſairement les habitans, & les rendoit moins dociles au commandement. Quoique la trêve concluë entre la Reine mere & Monſieur durât encore, elle n'empêchoit pas les garniſons de faire des courſes dans tout le païs. Ainſi les peuples, qui ſe voyoient également la victime des deux partis, n'y trouverent point de meilleur remede, que de ſe liguer entre eux, ſans attendre le conſentement de perſonne. HENRI III. 1576.

Il y avoit alors trois Gouverneurs dans le Vivarais; du Bourg qui y commandoit pour le Roi, & de Cugieres avec Pierregourde, qui tenoient pour les Confédérés. Ceux-ci conſeillerent aux habitans, pour mettre leurs provinces à couvert, de faire une ligue entre eux, ſans conſulter ni le Duc d'Uſez, ni le Duc de Damville; & leur avis fut ſuivi. Par l'acte qui en fut dreſſé, tous aſſûroient qu'ils n'entendoient point par-là ſe ſouſtraire à l'obéïſſance de S. M. & de leurs Gouverneurs. Les Réformés en particulier proteſtoient que par ce nouveau traité, que la néceſſité les obligeoit de faire avec les Catholiques, ils ne prétendoient préjudicier en rien aux liaiſons qu'ils avoient priſes avec toutes les Egliſes du parti. *Ligue particuliere dans le Vivarais.*

Les articles de ce traité portoient: qu'on mettroit les armes bas dans tout le Vivarais: que perſonne, ſoit étranger, ſoit naturel du païs, ne pourroit être inquiété ſur le paſſé: que les laboureurs & les marchands ne ſouffriroient aucun dommage dans leurs corps ni dans leurs biens: que toutes hoſtilités ceſſeroient dans les villes, & toutes courſes dans la campagne: qu'il y auroit par-tout liberté entiére pour le commerce: que les beſtiaux qui auroient été enlevés, ſeroient ſur le champ reſtitués *gratis*: qu'on travailleroit de concert à faire ſortir du païs les garniſons, & à raſer les places fortes, ſelon que le bien public l'exigeroit: que quiconque ôſeroit violer ces réglemens, ſeroit regardé comme un traître, & puni comme perturbateur du repos public: qu'on auroit ſoin de notifier cet accord aux villes & à la Nobleſſe; & que les ligués ſeroient autoriſés à pourſuivre ceux qui refuſeroient d'y entrer, comme des ennemis de la patrie, indignes de la ſocíété: enfin que les Chefs de l'un & de l'autre parti s'uniroient pour faire agréer ce traité à la Cour & aux Gouverneurs de la province; & que ſi on ne pouvoit l'obtenir, on s'abſtiendroit cependant de tout acte d'hoſtilité un mois entier après que les intentions de S. M. auroient été ſignifiées.

Auſſi-tôt que le Duc de Damville, le Duc d'Uſez, & du Bourg furent inſtruits de cette nouveauté, ils firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'avoir lieu. Ils diſoient que rien ne ſeroit d'un plus dangereux exemple, que de ſouffrir que les peuples traitaſſent ainſi entre eux de leur propre autorité, ſans attendre le conſentement de S. M. ou de ceux qui la repréſentoient dans les provinces; que c'étoit un chemin qu'on ſe frayoit à l'indépendance; que toutes les raiſons qu'on pouvoit apporter pour juſtifier cet attentat, ne ſuppoſoient qu'un intérêt particulier, qui ne pouvoit entrer en compromis avec l'avantage de tout l'Etat, à qui il importoit infiniment que le Roi ſeul & ſes Officiers fuſſent les maîtres.

HENRI III. 1576.

Les Confédérés ajoûtoient que ce nouvel accord préjudicioit beaucoup au traité général qu'on venoit de faire ; que ceux du Vivarais, qui croyoient par-là s'être mis à couvert, prendroient dans la ſuite fort peu de part aux beſoins de la cauſe commune ; & que par conſéquent plus il leur étoit avantageux, plus il devenoit contraire aux intérêts de tout le parti.

Ceux du Vivarais au contraire prétendoient ſe juſtifier, en diſant que la démarche qu'ils avoient faite ne bleſſoit en rien, ni l'autorité du Roi, ni la ligue générale ; que c'étoit plûtôt une ouverture qu'ils avoient donnée pour rétablir ſûrement la tranquillité dans tout le Royaume ; que rien en effet n'étoit plus utile, & ne devoit contribuer davantage à la paix, que de raſer tous ces forts élevés dans le cœur de l'Etat, qui étoient comme autant de places d'armes de la révolte ; qu'en diminuant les garniſons, on augmentoit d'autant les revenus de S. M. qu'on en tireroit du moins cet avantage, que les campagnes, qui faiſoient preſque toute la richeſſe du Royaume, ſeroient cultivées, que le commerce fleuriroit, & que les peuples, délivrés de la crainte de tant de ſcélérats qui trouvoient dans ces places une retraite, pourroient enfin reſpirer après tant de malheurs qu'ils avoient eſſuyés.

Malgré cette juſtification, perſonne n'ignoroit que le Roi & le Duc de Damville deſapprouvoient fort une entrepriſe auſſi téméraire. Sur cette aſſûrance, le Capitaine Geydan, qui regardoit le trouble comme un moyen d'avancer ſes affaires, ſurprend Viviers, capitale & ſiége de l'Evêque de la province, qui ſur la foi du dernier traité n'avoit point de garniſon, & n'étoit defenduë que par ſes habitans. Auſſi-tôt les partiſans du Roi en porterent leurs plaintes aux Proteſtans, comme d'un attentat contre la foi publique, dont Dieu lui-même ſeroit le vengeur. Les Proteſtans de leur côté ſe juſtifierent en affirmant que c'étoit à leur inſçû que Geydan avoit fait cette entrepriſe, qu'ils en étoient très-mortifiés, qu'ils le feroient connoître en obligeant le Capitaine à réparer ſa faute, ou à ſe repentir de ſa témérité ; & que s'il refuſoit d'obéïr, ils étoient réſolus de joindre toutes leurs forces à celles des Catholiques pour l'y contraindre.

En effet ils ſe plaignirent à Geydan, lui ordonnerent de ſortir de Viviers & de réparer le dommage qu'il y auroit cauſé. Le Capitaine s'en défendoit ſur ce qu'il diſoit n'avoir rien fait qui fût contraire aux loix de la guerre ; qu'il n'étoit attaché à aucun parti ; & que par conſéquent il n'avoit violé aucun traité ; qu'il s'étoit ſervi de l'occaſion pour s'emparer d'une ville ſans défenſe ; que cette démarche ne préjudicioit en rien à la cauſe commune ; que pour ce qui étoit de ce nouvel accord qu'ils avoient fait entre eux, tout le monde ſçavoit que S. M. l'avoit trouvé très-mauvais, & qu'il avoit été fort deſapprouvé du Duc de Damville ; que la guerre autoriſoit donc ſon entrepriſe ; & qu'il étoit réſolu de défendre contre qui ce pût être, une conquête ſi légitime.

Une réponſe ſi fiére irrita les Proteſtans. Ils offrirent aux Catholiques d'unir leurs reſſentimens contre leur ennemi commun. Déja ils ſe diſpoſoient

ſoient à aller inveſtir le Capitaine dans Viviers, lorſque ſes amis lui conſeillerent de ne pas s'opiniâtrer mal à propos. Il les crut, abandonna cette ville, & alla rejoindre les garniſons du voiſinage. HENRI III. 1576.

Cependant le Prince de Condé & le Prince Palatin ayant paſſé la Loire à la Charité, s'approcherent de l'Allier, ſe rendirent maîtres de Vichy, & s'y retrancherent, ſur la nouvelle qu'ils reçurent du voiſinage de l'armée Royale. Elle étoit commandée par Charles de Lorraine Duc de Mayenne, frere du Duc de Guiſe. Il s'étoit avancé juſqu'à Moulins en Bourbonnois, dans l'eſpérance de fermer l'entrée du Royaume aux Allemans. Ses troupes étoient inférieures à celles des Proteſtans; mais ayant eu avis que le Prince de Condé avoit paſſé l'Allier avec une partie de l'armée, pour aller joindre Monſieur dans le Bourbonnois, & que le Prince Caſimir étoit campé de l'autre côté de la riviére avec le reſte des troupes, il crut l'occaſion favorable pour les attaquer, & marcha à l'ennemi. Enſuite étant informé que le Palatin étoit dans un poſte avantageux & l'attendoit en bataille, & que le Prince de Condé de ſon côté penſoit à repaſſer la riviére, il rebrouſſa chemin, & rentra dans Moulins. En même tems Caſimir, après avoir attendu le retour du Prince qui tardoit à venir, paſſa lui-même l'Allier, & l'alla joindre ſur la frontiére d'Auvergne, dont les habitans ſe racheterent du pillage au moyen de cinquante mille écus d'or. Outre cela Ganat & Aigue-perſe, par où l'armée confédérée devoit paſſer, furent obligées de lui fournir des proviſions.

Enfin le 4. de Mars le Prince de Condé décampa de Boioſac & paſſa la Ciole avec bien de la peine, après y avoir perdu environ quarante de ſes ſoldats, qui furent emportés par le torrent. De-là il s'approcha de Charroux, dont les habitans lui fermerent les portes. Ils ſe préparoient même à une vigoureuſe réſiſtance, lorſque le Prince fit avancer ſon artillerie qui réduiſit en poudre leurs portes & leurs murailles. Alors les bourgeois s'adoucirent; ils en furent quittes pour deux mille écus d'or, & l'armée ſe rafraîchit quelques jours dans cette place. Ce fut-là que de la Nouë vint trouver le Prince à la tête d'une troupe de Nobleſſe, & lui apprit que le Duc d'Alençon n'étoit pas éloigné, & ſouhaitoit qu'il ſe rendît auprès de lui. Auſſi-tôt le Prince de Condé marcha avec toute ſon armée à la rencontre de Monſieur, à qui il remit le commandement. En même tems ce Prince fut ſalué Généraliſſime du parti au bruit de toute l'artillerie; après quoi le Prince Caſimir le régala magnifiquement dans ſes tentes.

Le Duc d'Alençon reconnu Généraliſſime des Confédérés.

On fit enſuite la revûë de l'armée dans la plaine de Soze, l'onze de Mars. Elle étoit compoſée de quarante cornettes de Cavalerie, trente de Reîtres, & dix de François; de dix-ſept enſeignes de Suiſſes, de ſept de Lanſquenets, & de huit de François. Ces troupes jointes à celles que le Duc d'Alençon avoit amenées, faiſoient en tout trente mille hommes. Le Prince Caſimir campa dans cet endroit avec l'armée. Pour Monſieur & le Prince de Condé, ils ſe rendirent à Moulins, que le Duc de Mayenne venoit d'abandonner, afin d'y prendre des meſures avec les autres Chefs du parti.

HENRI III. 1576.

Ce fut-là que de concert avec les députés des Proteſtans, ſur-tout du Duc de Damville & du Roi de Navarre, ils dreſſerent une requête pour être préſentée au Roi. Elle contenoit à peu près les mêmes demandes que le Prince de Condé & les Confédérés avoient faites l'année précédente; on avoit ſeulement adouci quelques articles en conſidération de Monſieur.

Aſſemblée des Confédérés à Moulins.

Demandes des Proteſtans, & du Duc d'Alençon.

Les Proteſtans demandoient de plus; qu'il leur fût permis d'employer à l'entretien de leurs Miniſtres les dîmes que leurs terres payoient au Clergé: que S. M. approuvât tout ce que le Prince de Condé par l'ordre du Duc d'Alençon avoit arrêté, ſoit en ſon nom, ou au nom de ſes alliés, avec l'Electeur Palatin & le Prince Caſimir: qu'on donnât à Monſieur un appanage, qui répondît au rang qu'il tenoit dans le Royaume: qu'en conſéquence on ajoûtât à ſa garde ordinaire douze nouvelles compagnies de Gendarmes, chacune de cinquante hommes, avec trois mille hommes de pied entretenus aux fraix du Roi: qu'on mît enfin le Prince de Condé en poſſeſſion du gouvernement de Picardie, dont juſque-là il n'avoit eu que le titre; que la Cour y joignît Boulogne ſur mer & ſes dépendances, avec le droit au Prince d'y nommer un Gouverneur à ſon choix: enfin que S. M. accordât au Marquis François de Conti frere du Prince une nouvelle compagnie de cent Gendarmes.

Le Prince Palatin s'obſtinoit à vouloir encore qu'on ajoutât: que dans toute la France les Egliſes fuſſent communes également aux Catholiques & aux Proteſtans, afin d'éviter à ceux-ci la néceſſité de faire de nouvelles dépenſes: que Monſieur fût déclaré Lieutenant général du Royaume: & que pour réparer le mécontentement que S. M. avoit témoigné de ce qu'on avoit levé des troupes en Suiſſe, elle déclarât qu'il ne s'étoit rien fait à ce ſujet ſans ſon ordre. Mais comme ces demandes étoient, ou trop dures, ou déja renfermées dans d'autres, on n'y fit nulle attention.

Celles du Roi de Navarre.

Les députés du Roi de Navarre propoſerent auſſi quelques articles qui regardoient ce Prince perſonnellement. Il demandoit: qu'après la paix concluë il lui fût permis de paſſer en Bearn avec la Reine ſon épouſe, pour mettre ordre à ſes affaires: que S. M. T. C. ratifiât l'alliance que nos Rois avoient faite avec les Rois de Navarre ſes ancêtres, & qui avoit été confirmée depuis peu par Loüis XII. avec le Roi Jean & Catherine, & enſuite par François I. avec le Roi Henri, ayeul du Prince: que puiſqu'il étoit conſtant que Ferdinand d'Arragon n'avoit enlevé l'an 1512. le Royaume de Navarre au Roi Jean qui le poſſédoit légitimement, que parce qu'il trouvoit ce Prince trop fidèle & trop attaché à la France, le Roi lui aidât à s'en remettre en poſſeſſion, comme l'équité le demandoit, & ſelon que ſes prédéceſſeurs s'y étoient engagés: que ſi l'état preſent du Royaume ne le permettoit pas, en attendant une occaſion plus favorable, on ne lui refuſât pas du moins la foible conſolation de toucher la penſion de quarante mille francs, qu'on avoit accordée à ſes ancêtres, en compenſation de la perte d'un Royaume: qu'il lui fût permis de pourſuivre contre S. M. ſuivant

les

les loix & coûtumes de l'Etat, ſes droits ſur certains domaines qu'il prétendoit lui appartenir; ce qui juſqu'alors lui avoit été refuſé: que S. M. confirmât pareillement l'accord paſſé entre le Roi Charles VIII. & Alain d'Albret, pour le dédommagement de ſes prétentions ſur le duché de Bretagne; qu'on lui payât enfin les deux cens mille francs qu'il devoit encore toucher pour la dot de la Reine Marguerite ſon épouſe, & l'intérêt de cette ſomme ſuivant la coûtume du Royaume: qu'on lui reſtituât le droit de nommer aux magiſtratures dans tous les domaines qu'il poſſédoit en France, à charge d'obtenir l'agrément de S. M. qu'on lui rendît le droit de nommer des Lieutenans dans ſon gouvernement de Guyenne, ainſi que l'avoient eu ſes ancêtres: que dans les païs de ſon obéïſſance il joüît de tous les droits de ſouveraineté, & pût y mettre des garniſons & des Gouverneurs qui ne priſſent leurs ordres que de lui: que toutes les places de ſa dépendance, dont les troupes du Roi s'étoient emparées dans ces derniéres guerres, lui fuſſent reſtituées: que dans la ſuite, ni lui, ni les ſiens, ne puſſent être inquiétés, pour avoir pris le parti de Monſieur: enfin que S. M. confirmât l'emploi qui avoit été fait des biens Eccléſiaſtiques, ſoit par le Prince, ou par la Reine ſa mere. HENRI III. 1576.

Un homme d'un rang inférieur à tous ces Princes, du reſte d'une des plus anciennes maiſons du Royaume, où il avoit de grandes alliances, & poſſédoit des biens conſidérables, avoit auſſi envoyé ſes députés à l'aſſemblée de Moulins. C'étoit Gilbert de Levi Comte de Ventadour, & beau-frere du Duc de Damville, qui l'année précédente mécontent du gouvernement preſent avoit, comme nous l'avons dit, embraſſé le parti des Réformés, quoiqu'il fût d'ailleurs fort éloigné de leurs ſentimens. Il demandoit: que pour affermir la paix dans le Royaume, on convoquât un Concile national: que les Etats généraux s'aſſemblaſſent tous les deux ans: que pour fixer les doutes & les incertitudes, & prévenir le libertinage & l'irréligion, S. M. par un Edit obligeât tous ſes ſujets d'opter entre la Religion Catholique & celle des Proteſtans: qu'on accordât à chaque province la quatriéme partie des revenus du Clergé pour l'entretien des écoles publiques & des hôpitaux: que les blaſphêmes fuſſent punis ſévérement & ſans acception de perſonne: que les charges de robe ceſſaſſent d'être venales; qu'on n'y nommât que des ſujets capables, & qu'on révoquât ceux qui ne l'étoient point: qu'on fixât enfin le nombre prodigieux des Magiſtrats & des grands Officiers de la Couronne, qui croiſſoit à l'infini: enfin que pour remplir les emplois publics, on réglât que dans la ſuite chaque province preſenteroit trois ſujets à S. M. qui en choiſiroit un à ſon gré. Ces demandes parurent hors de ſaiſon dans un tems, où le Royaume, diviſé par les factions, & troublé par la licence des guerres civiles, ne comptoit preſque plus de ſujets fidèles, qui oubliaſſent leur intérêt particulier pour penſer au bien public. Il ſembla même qu'il y avoit de la témérité à un ſimple ſujet, d'oſer faire de pareilles propoſitions à ſon Roi; tandis que celles des Princes-mêmes étoient beaucoup plus modérées. Celles du Comte de Ventadour.

Jean de la Fin Sieur de Beauvoir la Nocle, & Guillaume Dauvet Sieur d'Arenes, furent envoyés à la Cour chargés de cette requête. On leur donna

HENRI III. 1576.

donna audience ; & d'Arenes fit une longue harangue qui tendoit uniquement à ſupplier S. M. au nom de tout le parti de leur accorder le libre exercice de leur Religion, & travailler au rétabliſſement de la juſtice dans le Royaume, & à la réformation du gouvernement. Henri demanda du tems pour répondre. Il ſe tint pluſieurs conférences ; mais il ne fut pas poſſible de convenir de rien. Du reſte, en congédiant les députés, le Roi les combla de careſſes, leur faiſant eſpérer que dans peu la Reine mere ſe rendroit elle-même auprès du Duc d'Alençon avec un plein pouvoir d'agir ; & qu'ils ſeroient alors inſtruits plus à fond de ſes intentions.

Cinquiéme Edit de pacification.

(1) En effet la Reine mere, accompagnée du Maréchal de Montmorenci & d'une grande ſuite de Dames de la Cour, ſe rendit au camp de Monſieur. Là il y eut bien des plaintes & des conteſtations. Enfin on s'aſſembla à Beaulieu près de Loches en Touraine, où fut fait le cinquiéme Edit de pacification depuis celui de Janvier. Il contenoit ſoixante & trois articles. S. M. promettoit d'abord d'oublier le paſſé, formule uſitée dans tous les Edits précédens. Enſuite elle accordoit aux Réformés le libre exercice de leur Religion dans toute l'étenduë du Royaume, ſans exception de tems, ni de lieu, & ſans reſtriction aucune, pourvû que les Seigneurs particuliers n'y miſſent point oppoſition ; leur permettant d'enſeigner, d'adminiſtrer les Sacremens, de célébrer des mariages, de tenir des écoles publiques, des conſiſtoires, & des ſynodes ; à condition néanmoins qu'un des Officiers de S. M. y aſſiſteroit : s'engageoit à aſſembler dans ſix mois les Etats généraux pour y recevoir les plaintes de ſes ſujets, & pourvoir plus ſûrement aux beſoins du Royaume ; & pour cet effet les convoquoit dès à preſent à Blois : ordonnoit que les Prêtres ou Moines qui s'étoient mariés, ne puſſent être inquiétés dans la ſuite pour ce ſujet ; entendant que les enfans ſortis de ces mariages fuſſent regardés comme légitimes, capables d'hériter dans les biens, meubles & acquets, ſans pourtant pouvoir prétendre à aucune autre ſucceſſion, ſoit directe, ou collatérale : vouloit que dans la ſuite les Proteſtans puſſent poſſéder également comme ſes autres ſujets, tous les emplois, toutes les charges, & dignités de l'Etat ; que le Prince d'Orange rentrât en poſſeſſion de tous les biens & domaines qui lui appartenoient en France : accordoit aux Réformés des Chambres mi-parties dans les huit Parlemens du Royaume : caſſoit & annulloit les arrêts portés contre Joſeph-Boniface de la Mole, Anni-

(1) La paix fut traitée en Gaſtinois près de Château-Landon, en une maiſon appellée Chaſtenoy appartenante à un Conſeiller nommé Picot, où j'étois même député ; & enfin concluë à Paſſy près Sens, où après la publication d'icelle, la Reine ſéjourna quelques jours, & là je reçeus ſes commandemens & à Paris du Roi, étant deſpeché de Monſieur vers la Reine d'Angleterre. Les Egliſes faiſoient principale inſtance d'avoir une ville de ſeureté en chaque province, mais on ébloüiſſoit les ſimples de ce grand apanage de Monſieur, qui leur devoit tenir lieu de ſeureté, comme ainſi fuſt qu'il avoit ja donné ſa parole par le Comte de S. Aignan à la Reine de ne leur en faire que bien petite part. De fait il avoit promis beaucoup à Monſieur de Turenne, & ne s'en pouvoit desdire : il lui donna le gouvernement de Touraine, mais il n'en joüit point, & ainſi celuy de Loches à mon frere. DU PLESSIS MORNAY.

Annibal Comte de Coconas, & Jean la Haye Lieutenant général en Poltou ; réhabilitoit leur mémoire ; permettoit à leurs héritiers de rentrer dans leurs biens ; & étendoit la même grace à l'Amiral de Coligny, François de Briquemaut, Arnaud de Cavagnes, Gabriel Comte de Montgomery, & Charles du Puy de Montbrun. HENRI III. 1576.

Outre cela S. M. déclaroit, qu'elle n'avoit eu aucune part à la Saint Barthélemi, & qu'elle avoit été mortifiée au dernier point de ce malheureux accident ; qu'elle reconnoiſſoit l'Electeur Palatin & le Prince Jean Caſimir ſon fils pour ſes bons amis & fidèles couſins, qui n'avoient rien entrepris que pour la défenſe de ſa Couronne ; & que les levées de Vallangin, de Neufchâtel, & des autres Cantons Suiſſes n'avoient été faites que par ſon ordre : défendoit qu'on inquiétât Jean de Ferriéres Vidame de Chartres, & le Sieur de Beauvoir la Nocle, ſur les liaiſons qu'ils pourroient avoir euës avec la Reine d'Angleterre : enfin accordoit aux Proteſtans pour villes de ſûreté Beaucaire & Aigues-mortes en Languedoc ; Perigueux & Mas de Verdun ſur la Garonne en Guyenne ; Nions & Serres en Dauphiné ; Iſſoire en Auvergne ; & Sene près la grand' Tour en Provence ; à condition que le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, le Prince de Condé, & le Duc de Damville, à qui ces places ſeroient remiſes, en promettroient la garantie.

Le Prince Caſimir, pour ne pas paroître négliger les Proteſtans des villes qu'il diſoit appartenir à l'Empire, avoit demandé outre cela qu'on leur accordât l'exercice libre de leur Religion dans Mets, Toul & Verdun. Il ajoûtoit, qu'on payât auſſi les ſommes immenſes dont le Royaume étoit redevable, pour le ſervice des troupes Allemandes qui étoient paſſées en France dans ces derniéres guerres. Elles montoient à près de quatre millions d'écus d'or. Cependant on ne fit aucune mention de ces villes dans l'Edit, non plus que du marquiſat de Saluces & de la principauté de Dombes. La Reine ſçut habilement obtenir ſur cet article le déſiſtement du Palatin, avec qui elle traita ſéparément, & qu'elle accabla de promeſſes. Elle lui fit entendre qu'on lui accorderoit une compagnie de cent hommes d'armes avec le commandement de quatre mille Reîtres ; & que pour l'entretien de ces troupes, le Roi & le Duc d'Alençon s'engageroient de lui faire une penſion de quatorze mille écus d'or ; qu'outre cela on lui donneroit la principauté de Château-Thierry ; enfin qu'on lui payeroit comptant ſept cens mille écus d'or ; & qu'on lui mettroit en main des pierreries pour aſſûrance du reſte de la ſomme qu'il demandoit. On adoucit auſſi le Prince de Condé par l'eſpérance du gouvernement de Picardie ; & d'avance on lui aſſigna pour retraite Peronne, la plus forte place de cette province.

On penſa ſur-tout à appaiſer le Duc d'Alençon. On augmenta ſon appanage des trois plus riches provinces du Royaume, le Berry, la Touraine, & l'Anjou ; & la déclaration en fut enrégiſtrée au Parlement de Paris le jour-même que le Roi tenant ſon Lit de juſtice y fit publier l'Edit de pacification, qui fut le 14. de Mai. Outre cela on donna à Monſieur une penſion de cent mille écus d'or ; & par un reſcrit ſéparé Henri lui accorda

HENRI III. 1576. corda encore dans tous les lieux de ſon appanage tous les droits que S. M. avoit elle-même à la nomination aux bénéfices, ſoit à raiſon de patronage, ou par accord paſſé avec les ſouverains Pontifes. C'étoit un deſordre que la Reine mere, trop tendre pour ſes enfans, avoit introduit, en faiſant accorder le même droit à Henri quelque tems avant la mort de Charles IX. & l'exemple étoit trop récent pour pouvoir le refuſer au Duc d'Alençon.

On crut que Catherine s'étoit preſſée de conclure avec Monſieur, à quelque prix que ce fût, pour le détacher au plûtôt du parti des Confédérés. Nourrie dans les troubles, cette Princeſſe prévit qu'une paix ſi deſavantageuſe ne ſeroit pas de longue durée, & que cette aſſemblée même des Etats généraux, que le parti demandoit avec tant d'inſtance, dégageroit ſur cet article la parole du Roi & la ſienne.

Ainſi cette armée qui avoit coûté tant de tems, tant de peines, & tant de fraix, devint inutile par une paix faite à la hâte, & ſe ſépara ſans avoir rien exécuté de mémorable. Seulement quelques jours avant la concluſion du traité, tandis qu'on diſputoit encore ſur quelques articles, elle voulut répandre la terreur dans le païs. Saint Verin en Nivernois ayant refuſé de lui ouvrir ſes portes, elle inveſtit la place, & y donna l'aſſaut après quelques volées de canon. Mais les aſſaillans trouverent plus de difficulté à l'eſcalader, & plus de réſiſtance dans les habitans qu'ils n'en avoient attendu; & ils furent repouſſés avec perte. Cependant les Suiſſes, contre leur ordinaire, étant retournés deux & trois fois à la charge, enfin deux de leurs principaux Officiers, Erlach & Melun, gagnerent le haut de la brêche à la tête de quarante hommes. Alors les bourgeois demanderent à capituler, mais il étoit trop tard. Tandis qu'on s'amuſoit à parlementer, les aſſiégés ayant négligé de ſe tenir ſur leurs gardes, les Suiſſes irrités de leur vigoureuſe défenſe forcerent la place, taillerent en piéces tout ce qui ôſa ſe preſenter les armes à la main, & juſqu'aux païſans-mêmes qui s'y étoient retirés; après quoi ils pillerent la ville, & y mirent le feu. Il ne ſe ſauva de cette défaite que quatre cens hommes qui ſe retirerent dans le château, & à qui le Prince Caſimir fit donner quartier.

En même tems, comme de la Gaſcogne, de la Saintonge, & de l'Angoumois les troupes alloient joindre le Roi de Navarre, ceux de la Rochelle profiterent de cette occaſion pour ſe rendre maîtres de Marans, où le Duc de Montpenſier avoit mis garniſon. De Bourry paſſoit par-là avec cinq compagnies d'Infanterie. Sur les inſtances des Rochelois il fit une deſcente dans l'iſle, où déja s'étoient renduës les garniſons d'Oléron, de Ré, de Broüage, & de Saint-Jean d'Angely avec deux piéces d'artillerie. D'abord de Bourry emporta le fort de la Brune. Alors la garniſon ſe retira dans le château, où elle tint cinq jours entiers. Mais voyant enfin que ni des Rochesbaritaut, ni Charles de Landereau, ni de Puy-Gaillard n'envoioient aucun ſecours, elle ſe découragea & capitula le ſixiéme jour du ſiége.

Déclaration du Roi en faveur du Ma- Peu de tems auparavant le Maréchal de Montmorenci, pour effacer entiérement la tâche qui pourroit lui reſter de ſa priſon paſſée, avoit obtenu au mois d'Avril une déclaration du Roi, par laquelle S. M. diſoit: qu'à ſon avénement à la Couronne, ayant été informée que ſur les ordres

du

du feu Roi, François de Montmorenci avoit été arrêté ſans qu'il apparût des cauſes de ſon empriſonnement, elle avoit mis tout en uſage pour s'en informer, & faire la recherche des preuves ſur leſquelles pouvoit être fondée l'accuſation intentée contre lui pour crime de léze-Majeſté : que pour ce ſujet elle avoit ſuſpendu ſon élargiſſement, attendant du tems un entier éclairciſſement ſur cette affaire : qu'enfin, après avoir interrogé ſur ce fait la Reine ſa mere & les principaux Seigneurs de ſa Cour, où le Maréchal lui-même, & toutes informations faites, elle n'avoit trouvé aucunes preuves de ce crime ; enſorte qu'il étoit à croire que le feu Roi n'avoit agi que ſur des calomnies plûtôt que ſur aucun fondement légitime : qu'à ces cauſes, de l'avis de la Reine ſa mere, des Princes de ſon ſang, des Seigneurs de ſa Cour, & de ſon Conſeil, elle révoquoit l'ordre donné par le feu Roi, & déclaroit le Maréchal abſolument innocent de ce crime ; que pour le preſent, comme pour l'avenir, on ne pourroit à cette occaſion rien lui reprocher, ni à ſon illuſtre famille, ou les inquiéter, ou révoquer en doute leur honneur & leur probité. Cette déclaration fut lûë enſuite le 7. de Mai, publiée, & enrégiſtrée au Parlement à la réquiſition du Procureur général, les Chambres aſſemblées, comme c'eſt le droit des Pairs.

HENRI III. 1576. réchal de Montmorenci.

Sur la fin de l'année Gaſpard de la Châtre de Nançay mourut le 29. de Novembre de la bleſſure qu'il avoit reçuë dans l'aîne à la bataille de Dreux, & qui ſe rouvrit pour avoir trop long-tems couru à cheval. Il étoit Capitaine des Gardes, charge qui ſembloit être héréditaire dans ſa famille ; car Joachim ſon pere, Gabriel ſon ayeul, & Claude ſon biſayeul l'avoient poſſédée avant lui : preuve rare d'une probité reconnuë, & d'une faveur bien conſtante ! Car la plûpart des autres emplois ſe donnent ſeulement au mérite ; mais celui-ci, outre le mérite, demande encore la faveur & les bonnes graces du Prince. Auſſi ce Seigneur étoit-il également affable, doux, & brave ; qualités qui lui avoient acquis toute la confiance de Charles IX. D'ailleurs il étoit ſi obligeant, qu'il avoit gagné en même-tems tous les cœurs de la Cour & de la Nobleſſe. De ſon mariage avec Gabrielle de Batarnay, fille de François Comte du Bouchage, & d'Eliſabeth de Savoye, il eut Henri qui lui ſurvécut, Magdelaine, & Louiſe de la Châtre, & une derniére fille poſthume, qui fut tenuë ſur les fonds de Baptême par Claude de la Châtre ſon couſin, & Anne de Batarnay ſa tante, mariée depuis à Bernard de Nogaret de la Valette Amiral de France. Sa mere en mémoire de ſon époux voulut qu'elle fût nommée Gaſparde. Au bout de quarante jours on fit, ſelon la coûtume, un ſervice ſolemnel à de Nançay, où il y eut un grand concours de parens & de Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel, dont il étoit membre, & où pour rendre la cérémonie complette, le mérite de ce grand homme trouva un digne panégyriſte. Ce fut l'illuſtre Cujas, le plus habile Juriſconſulte de ſon tems & qui eût jamais été, que le Seigneur de la Châtre Gouverneur du Berry avoit fait venir exprès pour cela de Bourges, où il enſeignoit.

Mort de Nançay.

Fin du Livre ſoixante & deuxiéme.

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Suite des affaires de France. Origine de la ligue. Le Roi de Navarre fait profession publique de la Religion Réformée. Saint-Jean d'Angely surpris par le Prince de Condé. Le Prince Casimir députe au Roi, pour se plaindre de l'infraction du dernier Edit. Le Baron de Mirembeau céde Broüage au Prince de Condé. Broüillerie entre ce Prince & les Rochelois. La Reine d'Angleterre travaille à empêcher que les Païs-bas ne se donnent à la France. Mouvemens en Irlande. Mort du Comte d'Essex. Troubles en Languedoc. Etats de Blois. Mémoire présenté au Pape par l'Avocat David au nom de la ligue. Le Roi se déclare le Chef de la ligue. Décision des Etats au sujet de la Religion. Les députés des Eglises Réformées protestent contre les Etats. Ceux-ci députent au Roi de Navarre, au Prince de Condé, & au Duc de Damville. Le Roi prend l'avis des Princes & Seigneurs de sa Cour sur la décision des Etats au sujet de la Religion. Les Prélats demandent la publication du Concile de Trente. Divers réglemens faits par l'Assemblée des Etats. La Cour négocie avec le Duc de Damville, pour avoir sa démission du gouvernement de Languedoc. Divers mouvemens dans le Royaume. Réponse du Roi de Navarre aux députés des Etats. Le Prince de Condé refuse de leur donner audience. Les Etats présentent leur cahier au Roi. Ils refusent de consentir à l'aliénation du domaine. Réponse du Duc de Damville à leurs députés. Le Duc de Montpensier conseille la paix. Nouvelle décision des Etats au sujet de la Religion. Ambassade du Prince Casimir au Roi. Le Roi députe aux Princes de l'Empire. Réponse du Prince Casimir à son Envoyé. Réponse du Landgrave de Hesse au même. Sentimens du premier Président de Thou sur la ligue. Nouvel Edit au sujet des Réformés. Broüilleries entre eux. Succès des troupes du Roi. Prise de la Charité par le Duc d'Anjou. Prise d'Issoire par le même.

AU-

Digitized by Google

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Actes publics. L. Vicino P. P. Pièces & lettres publiées alors. Réſultats des aſſemblées tenuës en ce tems-là. Annales du regne d'Eliſabeth, par Guill. Camden.

LA paix ne fut pas plûtôt concluë, que les Confédérés prirent chacun leur parti. Jean Caſimir, après avoir reçû les remercîmens du Duc d'Alençon & du Prince de Condé, paſſa en Bourgogne avec ſes troupes, & s'arrêta autour de Langres, réſolu d'y attendre les remiſes qu'on s'étoit engagé de lui faire. Le Duc d'Alençon, à qui nous donnerons dorcſnavant le titre de Duc d'Anjou, content de la Cour, ſe retira en Berry. Pour le Roi de Navarre, comme il avoit été des derniers à ſe joindre au parti, il fut auſſi des derniers à reſſentir les avantages qui lui avoient été aſſûrés par le traité; & après avoir voltigé quelque tems aux environs de Niort, où ſous prétexte de s'amuſer à chaſſer il attendoit l'effet des promeſſes qu'on lui avoit faites, il entra en Guyenne. Henri III. 1576. Suite des affaires de France.

Le Prince de Condé fut de tous le plus maltraité, puiſqu'il n'obtint, ni le gouvernement de Picardie, de l'eſpérance duquel on l'avoit leurré, ni même la ville de Peronne qui lui avoit été aſſignée pour ſa demeure. Les Chefs de la faction contraire, qui ſans contredit étoit alors la plus puiſſante à la Cour, voyoient avec plaiſir le parti Catholique murmurer hautement contre ce dernier traité; & comme ils ne cherchoient qu'une occaſion de rejetter le Royaume dans de nouveaux troubles, ils ne manquerent pas de fomenter ces premiers mécontentemens. On repréſentoit aux yeux des peuples ce dernier accommodement comme la choſe du monde la plus inſoutenable; on leur faiſoit entendre qu'on ne manqueroit, ni de crédit, ni de forces pour appuyer leurs juſtes plaintes; on crioit publiquement contre la trop grande précipitation de la Reine mere, qui par une envie malheureuſe de rappeller auprès d'elle le Prince ſon fils, avoit fait une paix également honteuſe & injuſte, auſſi deſavantageuſe qu'elle pouvoit l'être pour ceux qui ſoutenoient la Religion de leurs peres. Et le Roi-même, qui après avoir enlevé ſon frere au parti des Confédérés, ne penſoit qu'à rompre à quelque prix que ce fût la paix qu'il venoit de donner à l'Etat par une politique mal entenduë, ſe prêtoit à ces nouveaux projets.

Ce fut dans ces circonſtances que les ennemis du Prince de Condé crurent devoir profiter de l'occaſion que le haſard & les diſpoſitions favorables du Monarque leur offroient. Ils commencerent par gagner inſenſiblement le peuple des différentes villes; & lorſqu'ils crurent par-là leur autorité aſſez affermie, ils formerent enfin une ligue ſecrette, ſous le beau prétexte, diſoient-ils, de défendre la Religion contre les entrepriſes des hérétiques, dont le parti ſe fortifioit de jour en jour, & de réformer ce Origine de la ligue.

HENRI III. 1576.

que la trop grande bonté du Roi avoit laiſſé s'inſinuer de défectueux dans le gouvernement.

Paris, comme la capitale, voulut donner l'exemple à tout le reſte du Royaume. Un parfumeur, nommé Pierre la Bruyere, & Matthieu la Bruyere ſon fils Conſeiller au Châtelet, y furent les premiers & les plus zélés prédicateurs de l'union; & à leur ſollicitation, tout ce qu'il y avoit de débauchés dans cette grande ville (1), tous gens qui ne trouvoient que dans la guerre civile, ou une reſſource à leur libertinage, ou un moyen ſûr de ſatisfaire leur avarice & leur ambition, s'enrôlerent à l'envi dans cette nouvelle milice. Pluſieurs même des plus riches bourgeois, que leur haine pour les Proteſtans aveugloit au point de ne pas voir les dangers auxquels de pareilles aſſociations expoſent la tranquillité publique dans un Etat bien policé, eurent la foibleſſe de ſe joindre aux ſéditieux. Cependant comme dans la crainte d'être découverts, ils étoient obligés de tenir tous les jours pluſieurs aſſemblées particulieres, quelques-uns moins crédules que les autres ne pouvoient comprendre pourquoi elles n'étoient autoriſées, ni par un ordre ſecret de S. M. ni par la préſence des principaux Magiſtrats. En effet, de quelque beaux dehors qu'on voulût couvrir ces entrepriſes, elles leur paroiſſoient néanmoins très-délicates. Cette remarque fit naître d'abord quelques ſoupçons; & un d'eux ayant été invité à ſigner la formule de l'union qui étoit déja toute dreſſée, il demanda à ſon tour à ceux qui l'en ſollicitoient: pourquoi le premier Préſident de Thou, ſi connu par ſa Religion & ſa probité, ne ſe trouvoit point à ces aſſemblées? Alors celui qui préſidoit & qui connoiſſoit (2) ce Magiſtrat pour un homme autant éloigné de tout ce qui avoit l'air de parti, qu'il étoit attaché à la Religion de ſes peres, répondit: que l'affaire étoit de nature à devoir être tenuë ſecrette; que telle étoit l'intention de S. M. que c'étoit-là l'unique cauſe qui engageoit le premier Préſident à s'abſenter de leurs aſſemblées; qu'au reſte il les favoriſoit ſous main, & ſouhaitoit ſeulement qu'elles paruſſent ſe tenir à ſon inſçû.

Pluſieurs ne ſe contenterent pas de cette réponſe: ils demanderent du tems pour ſe conſulter; & avant que de prendre aucun engagement, ils allerent trouver le Préſident de Thou, l'inſtruiſirent de ces aſſemblées ſecrettes & de tout ce qui s'y paſſoit; & vû les conſéquences qu'elles pouvoient avoir, ils le prierent de leur dire s'il les approuvoit, s'il étoit vrai que la Cour les autoriſât, & que lui-même y donnât la main.

Ces nouvelles jetterent M. de Thou dans un étonnement extrême. Il leur répondit ſur le champ avec cette droiture qui lui étoit naturelle: que ces ſortes d'entrepriſes n'étoient point encore venuës à ſa connoiſſance; qu'il doutoit qu'elles euſſent l'approbation de S. M. & qu'il croyoit qu'ils feroient ſagement de renoncer à toutes aſſociations pareilles, qui ne pouvoient manquer d'être contraires au ſervice du Roi & à la tranquillité publique.

L'au-

(1) Et qui avoient diſſipé leurs biens: ſelon la correction de Mrs. *Dupuy*.
(2) Le Préſident Hennequin qui connoiſſoit &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*.

L'autorité de ce grand homme commença à rendre ſuſpects les deſſeins des unis; & ſa réponſe, qui ne put être tenuë ſecrette, empêcha bien des perſonnes de ſe jetter dans leur parti: mais ceux qui ſe voyoient (1) à la tête de cette faction, n'étoient pas gens à abandonner ſi aiſément leurs projets; & pour le faire, ils ſe ſentoient trop bien appuyés à la Cour & parmi le peuple. Cependant, comme le crédit de ce premier Magiſtrat arrêtoit les progrès de leurs deſſeins dans la capitale, ils crurent devoir céder au tems. La mort de M. de Thou, les ſoupçons qu'on auroit ſoin de répandre parmi le peuple contre ſa conduite pour noircir ſa réputation alors ſi bien établie, quelque autre évenement qu'on ne prévoyoit point, pouvoient lever cet obſtacle, & les mettre en état de pouſſer plus loin leurs entrepriſes. En attendant ils conſeillerent aux Princes Lorrains de faire publier l'union dans les provinces, & de travailler à y faire entrer la Nobleſſe du Royaume. HENRI III. 1576.

L'occaſion ne pouvoit leur être plus favorable. Par les articles ſecrets du dernier traité, le Roi promettoit au Prince de Condé le gouvernement de Picardie, & s'engageoit à lui céder la ville de Peronne pour ſa demeure. Ainſi, pour empêcher le Prince de mettre le pied dans cette province, il ſembloit que ce fût une eſpéce de néceſſité de l'engager dans le parti de la ligue. Jaques d'Humieres, Gouverneur de Peronne, de Roye, & de Montdidier, les ſervit admirablement dans ce coup de partie. L'inimitié qu'un malheureux procès avoit fait naître entre lui & la maiſon de Montmorenci, autant que ſa haine pour les Proteſtans, l'avoient déterminé à embraſſer le parti des Guiſes. En effet Guillaume de Montmorenci Seigneur de Thoré ayant épouſé en premieres nôces Eléonore d'Humieres héritiére de cette maiſon, la plus illuſtre & la plus puiſſante de toute cette province, & cette Dame étant morte ſans laiſſer d'autres enfans qu'une fille unique qui ne lui ſurvécut pas long-tems, le Seigneur de Thoré prétendit en vertu de ſon contract de mariage, entrer en poſſeſſion de tous les biens de cette maiſon. La conteſtation avoit été portée au Parlement de Paris; & après bien des procédures ennuyeuſes, qui ne ſervirent qu'à aigrir les parties, elle ne fut enfin terminée que par un accommodement, qui, diſoit-on, n'étoit pas à l'avantage de la maiſon d'Humieres: auſſi le Seigneur d'Humieres prétendoit qu'il n'y avoit que le crédit & le grand pouvoir des Montmorencis qui l'avoient pû forcer à y ſouſcrire.

Ce fut donc par les ſoins que ſe donna ce Seigneur, que la Picardie embraſſa le parti de la ligue. Comme il étoit à la tête de la Nobleſſe, qui eſt riche & nombreuſe dans cette province, & que dans les villes-mêmes par ſa liberalité & ſes airs populaires il avoit ſçû gagner tous les eſprits, il vint aiſément à bout de ſon deſſein; ſur-tout en faiſant craindre aux intéreſſés le danger qu'il y auroit pour la Religion, ſi le Prince de Condé met-

(1) Le MS. de Mrs. *de Sainte-Marthe* ajoute: mais Hennequin, à qui ſes ſourdes pratiques avoient donné beaucoup de crédit, n'étoit pas d'humeur à abandonner ſi aiſément ſon projet. Cependant &c.

HENRI III. 1576.

mettoit une fois le pied dans le païs, qui de ce côté-là eſt une des frontiéres du Royaume.

Par la formule de l'union qui devoit être ſignée au nom de la très-Sainte Trinité par tous les Seigneurs, Princes, Barons, Gentilshommes, & bourgeois, chaque particulier s'engageoit par ſerment à vivre & mourir dans la ligue pour l'honneur & le rétabliſſement de la Religion; pour la conſervation du vrai culte de Dieu, tel qu'il eſt obſervé dans la Sainte Egliſe Romaine, condamnant & rejettant toutes erreurs contraires; pour la défenſe du Roi Henri III. ſauf le reſpect & l'obéïſſance que des ſujets doivent à leur Prince, ainſi qu'il devoit être expliqué plus au long dans les articles qui ſeroient préſentés aux prochains États généraux; enfin pour le maintien des différentes provinces du Royaume dans tous leurs droits, priviléges, & libertés, telles qu'elles les poſſédoient du tems de Clovis, qui le premier de nos Rois, établit en France la Religion Chrétienne.

Formule de l'union.

On preſcrivoit auſſi les loix ſuivantes: que chaque particulier s'engageroit à ſacrifier ſes biens & ſa vie même pour empêcher toutes entrepriſes contraires à l'avancement de la ſainte union, & à contribuer d'ailleurs de tout ſon poſſible à l'entier accompliſſement des deſſeins qu'elle ſe propoſoit: que ſi quelqu'un des membres de l'union recevoit quelque tort ou dommage, quel que fût l'aggreſſeur, & ſans égard pour la perſonne, on n'épargneroit rien pour en tirer vengeance, ſoit par les voïes ordinaires de la juſtice, ſoit même que pour cela on fût obligé de prendre les armes: que ſi par un malheur, qu'on devoit prier le ciel de détourner, quelqu'un des unis venoit à rompre ſes engagemens, il en ſeroit puni avec la derniére rigueur, comme traître & réfractaire à la volonté de Dieu, ſans que pour cela ceux, qui s'employeroient à la juſte punition de ces ſortes de déſerteurs, puſſent encourir aucune peine, ſoit en public ou en particulier: qu'on créeroit un Chef de l'union, à qui tous les autres jureroient une obéïſſance aveugle & ſans bornes: que ſi quelqu'un des particuliers manquoit à ſon devoir ou faiſoit paroître de la répugnance à s'en acquitter, le Chef ſeroit ſeul le maître d'ordonner de la peine que ſa faute auroit méritée: que dans les villes & à la campagne tout le monde ſeroit invité à ſe joindre à la ſainte union; qu'en y entrant on s'engageroit à fournir dans l'occaſion de l'argent, des hommes & des armes, chacun ſelon ſon pouvoir: qu'on regarderoit comme ennemi quiconque refuſeroit d'embraſſer le parti de la ligue, & que le commandement ſeul du Chef de l'union autoriſeroit à lui courir ſus à main armée: que ſi entre les unis il arrivoit des querelles, des conteſtations, ou des procès, le Chef ſeul en décideroit, ſans que pour cela on pût recourir à la Juſtice ordinaire ſans ſa permiſſion; & qu'il auroit droit de punir les contrevenans dans leurs corps, ou dans leurs biens, ſelon qu'il le jugeroit à propos. Enfin on avoit encore ajoûté la formule du ſerment que chacun des unis devoit prononcer ſur les Saints Evangiles, en s'engageant dans le parti.

Ses loix.

Telle fut l'origine de cette ligue abominable, qui ne tendoit à rien moins

moins, qu'à renverſer tous les droits divins & humains. Le Roi, qui ne penſoit alors qu'à ſe relever du dernier Edit qu'on lui avoit extorqué malgré lui, la diſſimula d'abord; il eut même l'imprudence de l'autoriſer de ſon nom. Dans la ſuite il écouta de meilleurs conſeils. Il arrêta ſes progrès pour un tems; mais parce qu'il ne l'avoit jamais bien éteinte, elle éclata enfin, & enfanta ce parti malheureux, qui fut la cauſe de ſa ruine. HENRI III. 1576.

Déja toute la Nobleſſe & les villes de Picardie, animées par les émiſſaires des Guiſes, & ſoûtenuës par l'exemple du Seigneur d'Humieres, avoient ſigné la ligue. Il s'agiſſoit ſur-tout de s'aſſurer de la ville de Péronne, qui par le traité de paix avoit été cédée au Prince de Condé pour lui ſervir de domicile. On chargea de cette commiſſion un jeune Gentilhomme des premiéres familles de la province, nommé de Haplincourt; & il eut ordre de faire ſigner l'union par tous les habitans de cette ville, d'y commander au nom de la ligue, & d'empécher le Prince d'y mettre pied. Cette entrepriſe ne déplut pas au Roi. Il la regarda comme une occaſion favorable, qui le diſpenſoit de ſatisfaire à ſes engagemens. Cependant pour appaiſer le Prince, en échange du gouvernement de Picardie, on lui céda à l'autre extrémité du Royaume Saint-Jean d'Angely en Saintonge, & Cognac en Angoumois, en attendant qu'on pût lui donner ſatisfaction ſur Péronne. En même tems, & à l'exemple du Seigneur d'Humiéres, Loüis de la Trimoüille Duc de Thoüars, le plus grand Seigneur du Poitou, ſe laiſſa gagner aux ſollicitations des Guiſes, qui n'avoient en vûe, diſoient-ils, que la défenſe de la Religion; & il eut la foibleſſe de ſigner la ligue à la tête d'environ ſoixante Gentilshommes de la province.

Démarche du Cardinal de Bourbon en faveur de la ligue.

Cependant au bruit que fit cette nouvelle union, on commença à maltraiter les Proteſtans dans les provinces les plus voiſines de la Cour. On ne voyoit que libelles ſéditieux, affichés contre eux dans les carrefours & les places publiques; & quoique par le dernier Edit il leur fût permis de tenir leurs aſſemblées à deux lieuës de la capitale, ils ne purent joüir paiſiblement de ce privilége, le peuple s'attroupant ſur leur paſſage, & les inſultant à leur retour, juſqu'à les menacer ouvertement de leur faire un mauvais parti. Le déchaînement contre eux n'en demeura pas-là. La Cour étant à Roüen, le Cardinal de Bourbon Archevêque de cette ville, ſuivi de quelques autres Prélats, ſe rendit au lieu de leur aſſemblée, monta dans la chaire du Miniſtre, & là fit un grand diſcours étudié, pour exhorter les aſſiſtans, qui s'étoient rendus en grand nombre dans le deſſein d'entendre la prédication, à le reconnoître pour leur véritable Paſteur, menaçant ceux qui refuſeroient de le faire, de leur apprendre à leurs dépens combien il étoit dangereux d'abandonner la Religion de ſes peres pour ſuivre le parti de l'héréſie.

Cette démarche, qui ne pouvoit être faite plus à contre tems, commença à ouvrir les yeux aux Réformés: ils jugerent qu'une pareille action venant d'un Prince qui touchoit de ſi près à la Couronne, ne pouvoit tendre qu'à animer contre eux tous les autres Prélats du Royaume, & même

HENRI III. 1576.

me les Gouverneurs des provinces, afin qu'à force de mauvais traitemens on les empêchât de joüir de la liberté de s'aſſembler, qui leur étoit accordée par l'Edit. Le départ de Pierre de Gondy Evêque de Paris, qui venoit d'être député à Rome pour demander au Pape au nom de S. M. la liberté d'aliéner cinquante mille écus d'or des revenus du Clergé, augmenta encore leurs ſoupçons. Car à quel deſſein vouloir faire cette aliénation ? Comment eſpérer pouvoir en obtenir la permiſſion du Pape, ſi ce n'eſt en lui promettant, que les deniers qui en proviendroient, ſeroient employés à faire la guerre aux hérétiques ?

Le Roi de Navarre fait profeſſion publique de la Religion Proteſtante.

Tant de raiſons leur firent juger qu'il étoit tems pour eux de ſonger à prendre leurs meſures. Le Roi de Navarre ſur-tout s'y trouvoit le plus intéreſſé. Ce Prince venoit tout récemment de faire à Niort profeſſion publique de la Religion Réformée, après avoir proteſté qu'il n'étoit rien entré de libre, ni de volontaire de ſa part dans la démarche qu'il avoit faite à Paris quatre ans auparavant, après le maſſacre de la S. Barthélemi ; qu'elle avoit été forcée, & qu'il s'y étoit trouvé engagé malgré lui par la néceſſité où il ſe voyoit, ſans avoir penſé mûrement au parti qu'il prenoit, & ſans avoir été convaincu de la vérité de ce dogme par les Théologiens qui l'inſtruiſoient ; qu'en effet il n'avoit jamais abandonné la Religion dans laquelle la Reine ſa mere l'avoit élevé, & qu'il n'en avoit pas même eu l'intention. Ainſi il penſa d'abord à ſe rendre à la Rochelle, qui étoit alors comme la place d'armes des Proteſtans. Mais auparavant il députa à la Cour le Sieur de Fervaques, pour prier leurs Majeſtés de lui renvoyer la Princeſſe Catherine ſa ſœur. Il obtint ce qu'il demandoit. Cette Princeſſe vint joindre en Poitou le Roi ſon frere ; & après bien des difficultés que firent naître les Rochelois, dont le Vicomte de Rohan, qui ſe trouvoit alors dans cette ville, & qui avoit l'honneur d'être proche parent du Roi de Navarre, ne put s'empêcher de marquer hautement ſon mécontentement, le Prince ſe rendit enfin à Surgéres, d'où il fit ſon entrée à la Rochelle le 28. de Juin, accompagné de la Princeſſe ſa ſœur, & ſuivi ſeulement de cinquante cavaliers. A ſon arrivée, il trouva les ruës bordées de bourgeois & d'habitans des iſles voiſines, qui s'étoient mis ſous les armes, ſous prétexte de rendre l'entrée du Prince plus magnifique, mais dans le fond pour prévenir les entrepriſes qu'il auroit pû faire contre leurs libertés. Du reſte il fut reçû dans cette ville avec beaucoup de joye ; mais il ne put obtenir que le Sieur de Fervaques l'y accompagnât. Ce fut pour ce Seigneur un affront, dont il ſe ſentit vivement piqué. Auſſi quelque honorable que fût la place qu'il occupoit à la Cour du Roi de Navarre, il s'en démit lui-même dans la ſuite ; & ce Prince, pour lever les ſoupçons que la confiance qu'il avoit pour ce favori avoient fait naître dans l'eſprit des Proteſtans, fut obligé de le congédier.

Son entrée à la Rochelle.

Après avoir établi ſon autorité à la Rochelle autant que les circonſtances preſentes pouvoient le permettre, le Roi de Navarre en partit le quatriéme de Juillet, & paſſa à Broüage. Il y fut reçû par François Pons de Mirembeau, Seigneur de cette place, avec toutes les marques de reſpect & d'attachement qu'il pouvoit attendre de lui. Par ſon ordre pluſieurs

ſieurs vaiſſeaux ornés magnifiquement allerent au devant du Prince ; & à ſa deſcente il trouva ſur le port toutes les troupes ſous les armes & en bataille. Il y demeura deux jours, pendant leſquels le Sieur de Monferrand Baron de Langoiran ayant porté ſa plainte de ce qu'on lui avoit ôté le gouvernement de Périgueux, que les Proteſtans avoient ſurpris quelque tems auparavant, le Prince prit ſa route par Saintes, & ſe rendit à Périgueux même, pour mettre quelque ordre aux affaires de cette ville. Il y fut joint par le Prince de Condé, qui venoit d'envoyer en Cour Jean de Balſac Sieur de Montaigu, pour ſe plaindre de l'obſtacle qu'apportoient ſes ennemis à ce qu'il entrât en poſſeſſion du gouvernement de Picardie & de la ville de Peronne. De-là, après avoir pris congé du Roi de Navarre, il arriva à Broüage le premier jour d'Août, & paſſa enſuite à la Rochelle, où il fut reçû des habitans auſſi magnifiquement, mais avec plus de confiance que ce Roi ne l'avoit été. Il y reſta juſqu'au treize du même mois ; & après avoir viſité les fortifications de la ville, & fait aux bourgeois toutes les offres de ſervices qu'ils pouvoient attendre d'un Prince ami & affectionné à la cauſe commune, il partit pour ſe rendre à Saint-Jean d'Angely & à Cognac, en attendant le retour du Sieur de Montaigu. Ce Seigneur, quoique contraire à la Religion Proteſtante, ne laiſſoit pas de conſerver le premier rang dans la maiſon du Prince de Condé. HENRI III. 1576.

Cependant le Duc d'Anjou écrivit aux Rochelois ; & pour leur marquer plus de confiance & d'affection, il les pria de lui envoyer le canon qui s'étoit trouvé à la derniére priſe de Marans, dont il avoit deſſein de ſe ſervir, diſoit-il, pour mettre dans le château d'Angers. Il témoignoit auſſi qu'ils lui feroient plaiſir de l'aider de quelques ſommes dont il avoit beſoin. Mais il n'obtint ni l'un, ni l'autre. Les Rochelois s'excuſerent d'envoyer au Prince le canon qu'il demandoit, ſur ce qu'ils l'avoient acheté. Pour ce qui eſt de l'argent, ils lui marquerent, que les derniéres pertes qu'ils avoient faites, les mettoient pour le préſent hors d'état de lui donner ſatisfaction.

Peu de tems après, le Sieur la Boiſſiére, frere de Barnabé Briſſon Conſeiller au Parlement de Paris, mais d'un caractére bien différent, fit un voyage à la Rochelle. Comme il étoit de Fontenay, le voiſinage lui avoit fait croire, qu'il n'étoit pas inconnu dans cette ville, & qu'on ne l'y regarderoit pas de mauvais œil. Sur cette aſſûrance il avoit fait eſpérer à la Reine qu'il lui ſeroit aiſé d'y ſemer la diviſion, d'y mettre le trouble, & de faire naître peut-être par-là quelque occaſion, dont il ſçauroit tirer avantage. Mais malgré toute ſon adreſſe, on ſentit qu'il n'y avoit nul fond à faire ſur lui ; & ſes intrigues n'aboutirent à rien. Cependant, pour ne pas paroître avoir fait un voyage abſolument inutile, il obtint qu'on rétablît dans cette ville l'exercice de la Religion Catholique, qui y avoit été aboli depuis le dernier ſiége. Par ordre du Magiſtrat, on célébra le 16. de Septembre dans l'Egliſe qui ſervoit alors à fondre l'artillerie, une Meſſe ſolemnelle, à laquelle la Boiſſiére aſſiſta avec quelques autres en petit nombre ; & le Roi en conſidération confirma les Rochelois dans tous

HENRI III. 1576.

leurs anciens droits & priviléges, pour en joüir dans la ſuite ainſi qu'ils avoient fait par le paſſé.

Saint Jean d'Angely ſurpris par le Prince de Condé.

Tandis que le Prince de Condé attendoit le retour du Sieur de Montaigu, il reçut avis de différens endroits, qu'on ne cherchoit à la Cour qu'à l'amuſer, pour donner le tems à ſes ennemis de gagner les habitans de Saint-Jean d'Angely, & l'empêcher de s'en mettre en poſſeſſion, comme on avoit déja fait au ſujet de Peronne : que les ſéditieux commençoient à parler haut dans cette ville ; & que le Sieur Armand Gontaut de Biron devoit s'y rendre inceſſamment, ſous prétexte d'accommoder les choſes ; mais en effet pour ſoûtenir les factieux par ſa preſence. Comme on croit aiſément ce qu'on appréhende, le Prince ſur ces avis jugea à propos de prendre ſes meſures, pour prévenir tout accident. Ainſi il ordonna au Capitaine Lucas, dont il connoiſſoit la bravoure, d'introduire quelques troupes choiſies dans cette ville. Ses ordres furent exécutés ; & à l'aide de Jean de Rochebeaucour Sieur de Sainte-Meſme, qui ſurvint dans le même tems, la ſédition fut appaiſée, & le Prince ſe vit le maître de cette place, qui juſqu'à preſent eſt reſtée aux Réformés.

Pendant ce tems-là, le Roi de Navarre étoit en Quercy, d'où il envoya en Cour Jean de Durfort Vicomte de Duras, qu'il chargea de ſes affaires. De-là il paſſa à Nerac au pays d'Albret, où le Prince de Condé vint le joindre pour conférer avec lui des plaintes qui lui revenoient de tous les côtés de la part des Proteſtans. Entre autres choſes il fut réſolu entre eux, qu'ils écriroient au Duc Jean Caſimir, qui en attendant l'effet des promeſſes de la Cour, reſtoit toujours en Bourgogne avec ſon armée, au grand détriment de toute la province ; & qu'ils le prieroient, puiſqu'il s'agiſſoit de la cauſe commune, d'envoyer lui-même ſes députés à ſa Majeſté.

Le Prince Caſimir députe au Roi, pour ſe plaindre de l'infraction du dernier Edit.

Ce Prince n'eut pas plûtôt reçû leurs lettres, qu'il ſe mit en devoir de les ſatisfaire. Sur le champ il députa en Cour Théodore Wier (1) ; & les inſtructions qu'il lui donna, furent conçûës d'une maniére extrêmement fiére, bien éloignée du goût de notre nation. En effet, dans l'audience que le Roi lui donna, ce député après s'être étendu ſur les loüanges que méritoient les ſoins de la Reine mere pour procurer la paix à l'Etat, dit : que le Prince Caſimir ne pouvoit s'empêcher d'être indigné, de ce que trois mois s'étoient écoulés, ſans qu'on eût encore penſé à remplir les conditions portées par le traité : que preſque nulle part les Proteſtans n'avoient la liberté de s'aſſembler ; & que dans les lieux où elle leur avoit été accordée, les menaces des ſéditieux, que les Magiſtrats ne ſe mettoient pas en peine de réprimer, la leur rendoient inutile ; qu'à Lyon on avoit tiré ſur ceux qui revenoient des aſſemblées ; que la même choſe étoit arrivée à Gien ; & qu'au Havre-de-Grace le Gouverneur Sarlabous avoit fait publier un Edit, par lequel il étoit défendu aux Réformés de faire aucun exercice de leur Religion, à peine contre les contrevenans de cinquante livres d'amende pour la premiére fois, & ſous peine de mort pour

(1) Il eſt nommé Jean Wier, dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

pour la ſeconde : qu'à Roüen le Cardinal de Bourbon, ſuivi de pluſieurs des membres du Parlement, & même de quelques Prélats, entre autres de Claude de Sainctes Evêque d'Evreux, étoit monté dans la chaire du Miniſtre, & avoit rompu l'aſſemblée : que quoiqu'à Saint Lo les Proteſtans euſſent droit de tenir leur prêche dans la ville, on les avoit obligés de ne s'aſſembler qu'à deux lieuës de-là : qu'on les avoit traités de la même maniére à Mets & à Paris ; & que dans cette capitale quelques habitans de la campagne avoient même été mis à l'amende pour s'être trouvés à ces aſſemblées : qu'enfin dans tous les endroits, où les Réformés n'avoient pas encore de lieu fixe pour l'exercice de leur Religion, on avoit eu ſoin de créer pour Magiſtrats les gens les plus déchaînés contre eux, afin de les empêcher de joüir de la liberté qui leur étoit accordée par l'Edit ; que tout retentiſſoit des diſcours ſéditieux des prédicateurs, dont les ſermons ne tendoient qu'à faire entendre aux peuples que cette paix ne ſeroit pas de longue durée, & qu'on ne devoit la regarder que comme la paix de Chartres, ou celle qu'on avoit faite avec les Réformés ſix ans auparavant : qu'on ne voyoit courir par les provinces que gens propres à remuer les eſprits, annonçant par tout l'arrivée prochaine de Dom Juan d'Autriche, qui venoit en France pour en extirper l'héréſie : que cependant on donnoit tous les jours à l'Edit des interprétations illuſoires, qui en éludoient toute la force : qu'en Normandie les étrangers, entre autres les Anglois, dont les habitans de la province ont néceſſairement beſoin pour leur commerce, étoient exclus des aſſemblées : que S. M. n'avoit point encore penſé à tenir la parole qu'elle avoit donnée, d'établir dans chaque Parlement du Royaume des juges particuliers pour les Proteſtans ; que le Sieur d'Arenes, que S. M. avoit nommé elle-même Préſident au Parlement de Paris, n'avoit pû encore être reçû par la Compagnie ; & que la plûpart de ceux des Réformés qui ſe preſentoient pour obtenir quelque charge de judicature, n'avoient reçû du Chancelier que des refus, comme ſi la Religion qu'ils profeſſoient les rendoit indignes de les remplir : que les Proteſtans apprenoient avec étonnement & avec frayeur, que depuis la paix, auſſi-bien que lorſque la guerre étoit le plus allumée, on formoit encore des milices dans les villes, & qu'on penſoit à fortifier les garniſons des places où ils étoient en plus grand nombre, comme à Dieppe, au Havre-de-Grace, à Montivilliers, au Ponteau-de-mer, à Quillebœuf, à Bayeux, à Caën, & ailleurs : que déja on publioit hautement, qu'auſſi-tôt que le Prince Caſimir auroit retiré ſes troupes du Royaume, on recommenceroit à prendre les armes : que pour cela on faiſoit de toutes parts de nouveaux préparatifs ; enfin qu'on ne pouvoit attendre autre choſe de cette nouvelle ligue, qui venoit d'éclater en Picardie, où la plus grande partie de la Nobleſſe avoit eu la foibleſſe d'entrer, & qui avoit empêché le Prince de Condé de ſe mettre en poſſeſſion de ſon gouvernement, & en particulier de Peronne, dont on lui avoit fermé l'entrée, ſous prétexte des priviléges de cette ville ; exemple pernicieux, que Sainte-Marie Gouverneur de Dourlens avoit, diſoit-on, réſolu d'imiter : que l'origine de ces contraventions manifeſtes, qu'on avoit ôſé faire au dernier

HENRI III. 1576.

HENRI III. 1576.

nier traité, venoit de ce que, contre les termes précis de l'Edit de S. M. on avoit négligé de le publier dans pluſieurs endroits, & qu'on n'avoit point obligé les juges des Cours ſupérieures & des Juriſdictions ſubalternes d'en jurer l'exécution : qu'on ſçavoit au contraire, que par une condeſcendance honteuſe les Magiſtrats, & les Seigneurs mêmes qui compoſoient le Conſeil de S. M. favoriſoient ſous main ces cabales ſecrettes, qui ne tendoient qu'à en empêcher l'accompliſſement : qu'en conſéquence il prioit S. M. d'apporter à tant de maux le remede qu'elle jugeroit le plus convenable ; d'empêcher que les intrigues pernicieuſes de quelques ſéditieux ne troublaſſent la paix, que toute la France avoit ſi fort ſouhaitée, & dont on étoit redevable aux ſages précautions de la Reine ſa mere ; & que le ſéjour du Prince dans le Royaume devenant de jour en jour plus à charge à l'Etat, & ne pouvant lui être que fort diſgracieux à lui-même, à cauſe du tort que les habitans de la campagne en recevoient néceſſairement, il ſupplioit S. M. de faire tenir inceſſamment à ſon maître les remiſes auxquelles elle s'étoit engagée, afin que ſur le champ il pût reprendre la route d'Allemagne.

Le Roi s'acquitte de ſes promeſſes envers l'Electeur Palatin.

Le Roi répondit à ce diſcours : que de ſa part il étoit très-mortifié que la diviſion & l'aigreur qui regnoient entre les deux partis, euſſent différé juſqu'alors l'exécution de l'Edit : qu'au reſte il auroit ſoin que le Prince & les Réformés reçuſſent ſatisfaction ſur cet article ; & qu'on lui feroit tenir inceſſamment les ſommes qui lui avoient été promiſes. Wier fut congédié avec cette réponſe ; & en même tems le Roi députa au Prince Caſimir Pompone de Belliévre, pour le preſſer de ſortir du Royaume, en lui remettant une partie des ſommes auxquelles la Cour s'étoit engagée, & en lui donnant pour gages du reſte, des ôtages & une quantité fort conſidérable de pierreries ; ce que le Prince accepta. De Belliévre paſſa en Allemagne, & le Prince Caſimir le mena comme en triomphe dans Heidelberg.

Les ôtages qui avoient d'abord été nommés par le Roi & dont on étoit convenu de part & d'autre, furent Yves Marquis d'Alégre, & François d'Eſcars, homme prodigieuſement riche, à qui ſes richeſſes avoient fait bien des ennemis. Celui-ci du conſentement des Allemans ſubſtitua en ſa place Jaques de Beaumont ſon fils aîné. Pour le Marquis d'Alégre, il eut plus de peine à s'exempter de cette commiſſion. Comme il n'avoit point d'enfans, il voulut auſſi nommer en ſa place un certain Yves fils d'Antoine de Millaud ſon frere, qui trois auparavant avoit été tué par le Baron de Viteaux. Mais les Allemans n'ayant point voulu accepter cet échange, pour lever tout obſtacle, le Marquis d'Alégre par un contract irrévocable inſtitua ſon neveu héritier, non-ſeulement de ſon nom & de ſes armes, mais encore de tous ſes biens ; ce qui fit naître dans la ſuite entre ledit Yves & Chriſtophle d'Alégre, qui étoit parent plus proche du Marquis, un procès long & ennuyeux, que nous n'avons vû terminé qu'à peine. Les pierreries furent conſignées par de Belliévre entre les mains de l'Electeur Fréderic, qui vivoit encore alors ; & en même tems Guy du Faur Sieur de Pibrac paſſa à la Cour de Lorraine, pour prier le Duc au nom de S. M.

M. & de Monſieur, outre les gages qu'on avoit remis aux Allemans, de leur ſervir encore de caution, & de s'obliger envers le Prince Caſimir de lui faire tenir à Francfort en différens payemens, & dans certains termes, la ſomme de cinq cens mille écus d'or; ce que le Duc fit de bonne grace. HENRI III 1576.

Le Prince de Condé avoit auſſi chargé le Sieur de Montaigu de porter ſes plaintes en ſon nom à la Cour. Il demandoit: qu'on acquittât ſes dettes, & qu'on lui donnât ſatisfaction au ſujet de la dot de ſon épouſe, comme le Roi s'y étoit engagé, & ſelon que Paul de Foix Conſeiller au Parlement de Paris le lui avoit encore confirmé tout récemment au nom de S. M. qu'on obſervât le dernier Edit: qu'on le mît en poſſeſſion du gouvernement de Picardie, & qu'on lui fît juſtice des ſéditieux qui s'étoient rendus maîtres de Peronne, & qui retenoient cette ville contre l'intention du Roi: qu'on rétablît Oſquerque dans Han, d'où il avoit été chaſſé: qu'on accordât aux Réformés de Mets la liberté de s'aſſembler; & qu'on dédommageât le Vidame de Chartres des pertes qu'il avoit faites dans les derniéres guerres; enfin que conformement à l'Edit, on établît dans tous les Parlemens du Royaume des juges non-ſuſpects, pour connoître des cauſes particuliéres des Proteſtans. Le Roi répondit avec bonté à toutes ces plaintes; & après avoir donné de bonnes paroles à Montaigu, il le congédia en l'aſſurant qu'inceſſamment il donneroit ſatisfaction au Prince ſur tous ces chefs. Cela ſe paſſa le 26. de Septembre. Plaintes du Prince de Condé.

Cependant le Roi de Navarre attendoit l'effet des promeſſes de la Reine, qui lui faiſoit eſpérer qu'elle alloit paſſer en Guyenne pour s'aboucher avec lui, & qu'elle lui meneroit en même tems la Reine Marguerite ſon épouſe. Dans cette eſpérance, ce Prince s'avança juſqu'à Montferrand, qui n'eſt pas éloigné de Bourdeaux capitale de la province. Son intention étoit d'éprouver, ſi le Parlement & les Conſuls, qui ſont très-puiſſans dans cette ville, ſeroient d'humeur à l'y recevoir. Mais il s'apperçut bien-tôt qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté-là. A peine ſçut-on à Bourdeaux que le Prince approchoit de cette ville, qu'il s'y fit une eſpéce de ſédition; & le Roi de Navarre pour ne pas s'expoſer à la honte d'un refus, retourna ſur ſes pas, & s'arrêta à Agen.

Quelque-tems auparavant, le Prince de Condé dans ſon retour de Nerac s'étant approché de cette capitale, il s'y étoit fait auſſi quelque mouvement; & le Prince avoit ſçû de même diſſimuler cet affront. Mais dès-lors il comprit qu'il étoit tems pour lui de prendre ſes meſures. Cognac & Saint-Jean d'Angely, deux places bâties au milieu des terres, ne lui paroiſſoient pas ſuffiſantes pour ſa ſûreté. Ce fut ce qui l'engagea à penſer à ſe rendre maître de Broüage, ville maritime, que le commerce du ſel rendoit très-conſidérable.

Il y avoit trente ans que Jaques de Pons Baron de Mirembeau, Seigneur de cette place, perſuadé qu'il pourroit retirer plus d'une utilité de ſa ſituation avantageuſe, l'avoit fait fortifier, & lui avoit donné ſon nom. Depuis ce tems-là pluſieurs Seigneurs s'étoient preſentés pour l'acheter: mais le Baron n'avoit jamais voulu écouter aucune propoſition là-deſſus; Le Baron de Mirembeau céde Broüage au Prince

HENRI III. 1576. de Condé.

& François de Mirembeau ſon fils y avoit encore moins prêté l'oreille, depuis que le Roi lui avoit fait dire par Guy de Saint-Gelais Sieur de Lanſac de garder Broüage, ou de ne point s'en défaire, ſans en avertir S. M. auparavant. Le Prince de Condé en fut inſtruit : & appréhendant que le Sieur de Mirembeau, qui devoit partir inceſſamment pour ſe rendre aux Etats de Blois, ne ſe ſentant pas aſſez fort pour ſoûtenir la dépenſe qu'entraînoit néceſſairement l'entretien de ſa place, ne penſât à s'en défaire en faveur de quelqu'un qui ne ſeroit pas affectionné au parti, il le fit venir; & à force de priéres & de menaces l'obligea de conſentir malgré lui à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il fut donc arrêté entre eux le neuf de Novembre à Broüage même, où le Prince s'étoit tranſporté : que le Seigneur de Mirembeau céderoit cette place au Prince de Condé pour l'eſpace de trois mois, à charge que le Prince s'obligeroit, ce tems écoulé, de la reſtituer en bon état, avec tout le canon & les munitions : que ſi cependant après les Etats, les Proteſtans ſe voyoient forcés de prendre les armes pour la défenſe de la Religion, le Prince auroit droit d'en reſter en poſſeſſion. Tels furent les articles de cette tranſaction, à laquelle le Baron de Mirembeau ne conſentit, que parce qu'il ne pouvoit faire autrement. En effet de la Rochelle & de Marans on avoit fait paſſer à Broüage des troupes que les habitans, qui favoriſoient le parti du Prince, avoient introduites dans la ville; enſorte que ſi ce Seigneur ſe fût opiniâtré à ne pas accorder ce qu'on ſouhaitoit de lui, il ſe voyoit ſur le point d'être honteuſement chaſſé de ſa place. Auſſi dans la ſuite il en ſçut toujours très-mauvais gré aux habitans de Marans & aux Rochelois.

Broüilleries entre le Prince de Condé & les Rochelois.

Le Prince de Condé s'étant ainſi rendu maître de Broüage, ſongea à paſſer à la Rochelle; mais le corps de ville s'y oppoſa, & lui écrivit pour le prier de n'y pas penſer, prétendant, diſoient-ils, que dans les circonſtances préſentes, dans un tems où les Etats nouvellement convoqués faiſoient eſpérer à tout le parti Réformé quon alloit enfin prendre de juſtes meſures pour donner la paix au Royaume, il ne leur convenoit pas de rien faire qui pût donner lieu à la Cour de ſoupçonner qu'ils euſſent envie de remuer de nouveau. Voilà le prétexte dont ils ſe ſervirent pour éloigner le Prince. Dans le fond ils commençoient à ſe repentir de ce qu'ils venoient de faire. La crainte que le Baron de Mirembeau ne ſe laiſſât gagner aux ſollicitations de Lanſac ſon proche parent, & ne cédât au Roi Broüage, qui étoit, pour ainſi dire, à leurs portes, les avoit engagés d'abord à favoriſer les deſſeins du Prince ſur cette place. Mais à peine l'en virent-ils le maître, que ces hommes qui n'avoient rien de plus cher que leur liberté, commencerent à appréhender que ce ſuccès ne fût pour lui d'un exemple dangereux, & ne l'animât à former de plus grands deſſeins contre eux-mêmes.

Le Prince fut vivement piqué de ce refus. Il en marqua hautement ſon mécontentement, juſqu'à reprocher aux Rochelois qu'ils n'étoient que des ingrats, & qu'ils auroient dû avoir plus de reconnoiſſance de ſes ſervices, & de ceux de ſon pere, qui avoit répandu ſon ſang pour la cauſe commune; & deux jours après il ſe retira à Saint-Jean d'Angely, laiſſant dans

Broüa-

Broüage le Sieur de Montaigu avec des troupes ſuffiſantes pour la garde de la place. Cependant il avoit ſes émiſſaires dans la Rochelle, qui travailloient ſans ceſſe à gagner les bourgeois, & à les engager à recevoir le Prince. Car il croyoit qu'il y alloit de ſon honneur que tout le monde fût perſuadé qu'il étoit bien venu & en crédit dans cette capitale du parti Réformé. Ces cabales mirent la diviſion entre les Chefs de la bourgeoiſie & le corps de ville. Ceux-ci, ſur certains avis qu'ils avoient reçûs diſoient-ils, que s'ils donnoient entrée au Prince dans leur ville, par-là ils donneroient en même tems lieu aux Catholiques de rallumer la guerre, ne cherchoient qu'à gagner du tems. Les autres prétendoient de leur côté qu'un pareil refus étoit pour lui un affront ſanglant. Enfin dans une aſſemblée générale qui ſe tint le 23. de Novembre, il fut réſolu qu'on recevroit le Prince, mais à condition qu'il n'entreprendroit rien contre leurs priviléges, qui conſiſtoient particuliérement en ce qu'on ne pouvoit les forcer à recevoir de Gouverneur. HENRI III. 1576.

En conſéquence on lui députa Odet de Nort & Pierre Bobineau qui étoient ouvertement dans ſon parti, pour le prier au nom de toute la ville d'oublier le paſſé, & de venir avec le moins de ſuite qu'il ſeroit poſſible. Sur cet avis le Prince partit de Broüage accompagné des Seigneurs de Montaigu & de Mouy, du Comte de Montgomery, & de quelques autres en petit nombre, & aborda à la Rochelle plûtôt qu'on ne l'y attendoit. Il y fut reçû d'abord par les Chefs de la bourgeoiſie, & enſuite par les Conſuls, qui lui firent tout l'honneur imaginable; & dès le lendemain de ſon arrivée il aſſembla le corps de ville. Là, comme il étoit naturellement éloquent, il fit un grand diſcours qui contenoit en ſubſtance: qu'il oublioit volontiers l'affront qu'ils avoient fait à ſa perſonne en refuſant de le recevoir; qu'il conſentoit à n'en conſerver jamais le moindre ſouvenir; & que pour toute ſatisfaction il les prioit ſeulement très-inſtamment de l'inſtruire des raiſons qui les avoient portés à lui fermer leurs portes. **Concorde rétablie parmi eux.**

Alors le Maire, après s'être fort étendu ſur les ſentimens qu'ils devoient tous avoir pour le Prince, & ſur l'autorité dont le Conſeil de cette ville eſt revêtu, répondit: qu'en le priant de différer pour quelque tems ſon entrée dans leur place, ils n'avoient jamais prétendu s'écarter en rien de l'attachement reſpectueux qui étoit dû à S. A. qu'ils avoient reçû avis de leurs freres de Poitiers, de Niort, de Fontenay, & du bas Poitou, que s'ils recevoient le Prince dans leur ville, cette démarche donneroit occaſion aux Catholiques unis, qui n'étoient déja que trop irrités de ce qu'on lui avoit remis Broüage, de reprendre les armes contre eux; & qu'après les malheurs auxquels les derniers troubles les avoient expoſés, ils n'avoient pû ſoûtenir la ſeule crainte d'un avenir qui les replongeroit dans la même peine: qu'ainſi ils ſupplioient ſon Alteſſe de ne conſerver contre eux aucun reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé, & de les recevoir dans ſes bonnes graces.

Le Prince ayant demandé enſuite ſi les lettres, qui lui avoient été remiſes au nom du Maire de la ville, avoient été écrites du conſentement des bourgeois, il s'éleva un murmure confus dans l'aſſemblée de la part du peuple,

HENRI III. 1576.

ple, qui s'y étoit rendu en grand nombre, par lequel il marquoit qu'il n'en avoit point été informé; & le Prince, prenant cet aveu pour une satisfaction entiére, ajoûta: qu'il étoit ravi d'apprendre que dans toute leur ville il ne se fût trouvé que cinq ou six personnes dont il laissoit à Dieu le soin de le venger; personnes assez mal affectionnées pour s'opposer à l'honneur qu'ils avoient tous résolu de lui faire: qu'au reste il venoit les voir pour conférer avec eux des intérêts de la cause commune: que trois points principaux demandoient une prompte délibération; le retour du Duc d'Anjou à la Cour, que le Roi & la Reine pressoient vivement; l'arrivée prochaine de la Reine mere en Guyenne; & les bruits qui se répandoient, que par une entreprise inouïe les Catholiques se ligueoient de toutes parts, qu'ils tenoient des assemblées secrettes, & faisoient des préparatifs de guerre pour troubler la paix que le dernier Edit venoit de donner à l'Etat: qu'à l'égard du premier & du second article, il croyoit qu'il seroit à propos de députer à la Reine & à Monsieur, pour les prier de procurer incessamment la publication & l'exécution de l'Edit: que sur le troisiéme il étoit d'avis d'opposer aux factieux les mêmes moyens dont ils se servoient contre eux, de resserrer plus fortement encore les nœuds qui les avoient unis jusqu'alors, de confondre leurs intérêts, de joindre même leurs forces pour réprimer les entreprises de leurs ennemis, si la nécessité les y obligeoit, & cependant d'avoir l'œil à toutes les démarches des séditieux, & de se tenir sur ses gardes en attendant l'évenement.

Le lendemain le Prince de Condé assembla dans son cabinet les Echevins & les autres Magistrats, pour les informer d'une conjuration secrette dont il avoit reçû avis de la Cour, & qui, disoit-il, avoit été le principal motif de son voyage à la Rochelle. Aussi-tôt ceux, qui étoient soupçonnés de tremper dans ce complot, eurent ordre de ne pas mettre le pied hors de la ville. De leur côté ils demanderent qu'on leur fît connoître leurs accusateurs, prétendant que le crime qu'on leur imputoit, étoit une pure calomnie inventée par leurs ennemis, qui désespérant de pouvoir se rendre maîtres de leur ville, tandis que l'union y regneroit, ne cherchoient qu'à y semer la division, & à jetter des soupçons sur les plus honnêtes gens; semblables aux loups, qui ne trouverent point de moyen plus sûr pour étrangler les brebis, que d'éloigner les chiens, gardiens fidéles de la bergerie. Sur leurs instances le Prince de Condé nomma pour dénonciateur le Capitaine Parcelle; mais celui-ci se voyant pressé de déclarer ce qu'il sçavoit de la conjuration, refusa de parler jusqu'à ce qu'on eût nommé des juges non suspects pour connoître de cette affaire. Enfin, comme personne ne se presentoit pour charger les accusés, de l'avis du Prince on donna une sentence qui les déclaroit innocens; & aussi-tôt après elle fut publiée à son de trompe dans toutes les places de la ville. Cette démarche calma tous les soupçons, rétablit l'union parmi les bourgeois, & assoupit, du moins pour un tems, la division qui regnoit entre les Chefs de la bourgeoisie & le corps de ville.

La Reine d'Angle

Pendant ce tems-là le Duc d'Anjou ne cessoit d'envoyer à Londres couriers sur couriers; & quoiqu'Elisabeth parût répondre assez favorablement

ment aux desirs de ce Prince, elle ne laissoit pas cependant de prendre toute sorte de mesures pour empêcher que les Païs-bas ne songeassent à se soustraire à l'obéïssance de Philippe, dans la crainte qu'elle avoit que la France ne prît occasion de leurs différends pour mettre le pied dans ces provinces. HENRI III. 1576.

terre travaille à empêcher que les Païs-bas ne se donnent à la France.

Après la mort de Dom Loüis de Requesens, les vaisseaux Anglois ayant beaucoup souffert des corsaires Hollandois qui troubloient leur commerce, sous prétexte qu'ils fournissoient des provisions aux Portugais, aux Espagnols, & par conséquent aux Dunquerquois, que ceux-là regardoient comme leurs ennemis, Holstock reçut un nouvel ordre de se mettre à la tête d'une escadre, & de leur donner la chasse. Ce Général s'étant mis en mer, prit environ deux cens de ces corsaires, qu'il répandit dans différentes prisons de la côte. Après cette expédition la Reine députa en Zélande les Chevaliers Guillaume Winter, & Robert Beal Secretaire du Conseil privé, pour demander réparation des dommages que ses sujets avoient reçûs. La négociation dura long-tems; & les députés Anglois, reconnoissant par eux-mêmes que les propositions de leurs compatriotes étoient injustes & exorbitantes, terminerent enfin cette affaire par un accommodement. Quelque tems après cette Princesse ayant appris ce qui venoit d'arriver à Bruxelles, où l'on avoit arrêté les Conseillers d'Etat, elle y envoya sur le champ Thomas Wilson, avec ordre de s'informer des raisons qui avoient donné lieu à cette nouvelle révolution, & d'exhorter les Espagnols & les Flamans à la concorde. De même lorsque les Etats lui firent une députation pour demander sa protection contre les Espagnols leurs ennemis déclarés, elle refusa d'abord d'accepter leurs offres: au contraire elle donna ordre à Jean Smith proche parent des Seymours, & par conséquent d'Edoüard VI. homme dont le génie & tout le caractére ne s'accordoient pas mal avec la fierté Espagnole, de passer à Madrid pour traiter avec Philippe des moyens de rendre la paix à la Flandre. Dans la suite Dom Juan d'Autriche fut nommé pour gouverner les Païs-bas; & la Reine ne fut pas plûtôt instruite de son arrivée, qu'elle lui députa Edoüard Horsey pour le complimenter, & lui offrit ses services, au cas que les François pensassent à faire quelque entreprise en Flandre. Peu de tems après les Etats lui députerent François de Hallwin Sieur de Swevegem pour la sommer de tenir la parole qu'elle avoit donnée de leur prêter quelques sommes pour fournir aux fraix de la guerre; & cette Princesse lui fit réponse, qu'elle avoit vingt mille livres sterlins au service des Etats, mais à condition qu'ils ne changeroient, ni de Religion, ni de maître, & au cas que D. Juan ne voulût absolument point d'accommodement; car si au contraire le Prince se montroit disposé à la paix, elle étoit résoluë d'employer cette somme à payer les troupes Espagnoles qui s'étoient mutinées à cause de plusieurs montres, dont on leur étoit redevable. Ce qui fait voir qu'Elisabeth souhaitoit à la vérité de voir établir dans les Païs-bas la Religion qu'elle professoit; mais que d'ailleurs elle étoit fort éloignée de favoriser les entreprises de la France, & au contraire absolument résoluë à maintenir à l'égard de Philippe l'ancienne alliance de la maison

HENRI III. 1576.

d'Angleterre avec celle de Bourgogne. Enfin à la mort de Maximilien elle députa à Rodolphe ſon fils & ſon ſucceſſeur, Philippe Sidney, pour complimenter le nouvel Empereur ſur la mort de ſon pere, avec qui la Reine avoit toujours vécu dans une parfaite intelligence, & pour traiter avec lui des moyens de pacifier la Flandre. Sidney paſſa auſſi à la Cour de Fréderic II. Electeur Palatin décédé depuis peu de tems, pour rendre les mêmes devoirs aux Princes ſes fils. Il étoit encore chargé de faire ſouvenir le Duc Jean Caſimir des ſommes que la Reine lui avoit prêtées, & qu'il avoit employées à faire la guerre en France: mais ce Prince répondit au député, que c'étoit aux François à acquitter cette dette, & non pas à lui.

Nouveaux troubles en Irlande.

(1) Les affaires d'Angleterre nous conduiſent naturellement à celles d'Irlande. Stukeley, que le ſouverain Pontife avoit deſtiné à faire la conquête de cette iſle, y étoit toujours attendu inutilement. Cependant l'eſpérance de le voir bien-tôt arriver à la tête d'un ſecours conſidérable porta les fils de Clan-Richard à ne pas attendre plus long-tems à reprendre les armes. Il n'y avoit que deux mois que le Viceroi avoit accordé leur grace aux inſtantes priéres de leur pere. Ils ſe révolterent de nouveau, entrerent dans le Connaught qu'ils pillerent, mirent tout à feu & à ſang dans Athenry, que les habitans commençoient à rebâtir, & au ſeul bruit de l'arrivée du Viceroi ils rentrerent dans leurs taniéres. Richard leur infortuné pere, qui avoit tant de fois prié pour eux, fut mené priſonnier à Dublin, ſoit qu'on le ſoupçonnât de tremper dans les complots ſéditieux de ſes enfans, ſoit qu'on voulût dompter ces naturels indomptables par la vûë du péril où ils expoſoient la vie de leur pere. Mais à peine le Viceroi ſe fut-il retiré qu'ils ſortirent de leur retraite, allerent faire une tentative inutile contre le château de Balla-Reogha qui appartenoit à leur maiſon, & où le Viceroi avoit mis garniſon ſous le commandement de Thomas Strange: ils appellerent à leur ſecours les Ecoſſois Hebrides, ſe jetterent de-là ſur les terres de Mac-William Eughter, les ravagerent, & ſe diſperſerent en un inſtant, dès qu'ils eurent nouvelle du retour du Viceroi.

Quelque tems auparavant Guillaume Drury, qui de Commandant de Berwick avoit été fait Gouverneur général de Munſter, s'étoit mis en tête de réduire à la raiſon les habitans de la peninſule de Kerry, comté Palatin, où ſous prétexte des priviléges qui leur avoient été autrefois accordés par le Roi Edoüard III. tous les ſcélérats venoient ſe réfugier comme dans un aſile, où ils étoient ſûrs de l'impunité. Après avoir inutilement tenté toutes ſortes de voyes pour les faire rentrer dans le devoir, il crut enfin qu'il devoit avoir recours à la force. En vain prétendirent-ils lui oppoſer leurs priviléges. Drury, perſuadé que les graces ne s'accordoient que pour le maintien des loix, & non pas pour le ſoutien du crime, entra dans leur païs à main armée, défit heureuſement le Comte de Deſmond, qui à la tête de ſes troupes avoit cru pouvoir lui fermer le paſſage, battit en pluſieurs rencon-

(1) Tout ce détail des affaires d'Angleterre & d'Irlande, manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

contres quelques pelotons de ces scélérats qui ôserent lui faire tête; & réduisit enfin ces hommes, qui ne pouvoient rester tranquilles, & qui se reconnurent trop foibles pour lui résister, à poursuivre leur droit par les voyes ordinaires de la justice. Ils s'adresserent pour cela au Viceroi, devant qui ils ôserent apporter pour prétexte de leur révolte les exactions injustes de ceux qui les gouvernoient. Le Vicomte Baltinglass, les Barons de Delvin, Hoth, Trimleston, & plusieurs autres Seigneurs du Lempster joignirent leurs plaintes à celles de ces misérables. Mais le Viceroi éluda toutes leurs demandes; & ils n'en rapporterent d'autre réponse, sinon que ces tributs qu'exigeoient les Gouverneurs, étoient fondés sur d'anciennes chartres, à qui le tems avoit donné force de droit, & qu'on devoit regarder ces impositions, comme étant de la nature de ces choses qui ne peuvent être soumises aux loix, parce qu'elles n'y sont point contraires. Cependant, comme Drury s'apperçut qu'on le soupçonnoit de s'être comporté avec trop de dureté & trop peu de desintéressement dans cette occasion, pour justifier sa conduite il envoya à Londres quelques-uns de ses Officiers. Elisabeth, qui vouloit donner quelque satisfaction aux Irlandois, les fit mettre en prison pour quelque tems, comme s'ils eussent abusé de l'autorité de S. M. pour piller ses peuples. Cette Princesse répeta à cette occasion un vieux proverbe qu'elle avoit souvent à la bouche: qu'elle vouloit bien permettre de tondre ses sujets, mais non pas de les écorcher. HENRI III. 1576.

Ce fut vers ce tems-là qu'arriva la mort de Gautier d'Evreux Comte d'Essex, qui, comme nous avons dit ailleurs, pour satisfaire la jalousie du Comte de Leicester son rival, ayant d'abord été relegué en Irlande avec un vain titre de Viceroi, bien-tôt après en fut honteusement rappellé par les mêmes intrigues. A son retour en Angleterre il trouva tant de dérangement dans sa famille, qu'il en mourut de chagrin. Quelques-uns crurent cependant qu'il avoit été empoisonné par son Secretaire. Ces soupçons étoient fondés sur ce que ce Seigneur ayant une fort belle femme, Liesse fille de François Knolles; le Comte de Leicester avoit entretenu avec elle pendant l'absence de son mari, un commerce qui ne paroissoit pas trop légitime; & ce qui les augmenta encore, c'est qu'à peine le Comte d'Essex eut les yeux fermés, que le Comte de Leicester répudia Douglass Sheffield, veuve de Milord Sheffield, & fille de Guillaume Howard Baron d'Effingham, qui jusque-là avoit passé pour son épouse, ou sa concubine, pour épouser cette belle veuve. Le Comte d'Essex mourut comme son pere à l'âge de trente-six ans, comme s'il y eût quelque fatalité attachée à cette maison, qui étoit une des plus illustres de l'Angleterre, mais où on comptoit ordinairement plus de vertus que d'années. Il ne laissa qu'un fils âgé de dix ans, qu'il recommanda à ses amis lorsqu'il se vit au lit de la mort. Il les pria sur-tout de l'avertir de regarder sa trente-sixiéme année comme un âge qui devoit lui être funeste. Mais il n'alla pas jusque-là, & mourut deux ans plus jeune. Mort du Comte d'Essex.

Dans le même tems mourut Antoine Coke, âgé de soixante & dix ans. C'étoit un homme d'un caractére austére, versé d'ailleurs dans toutes sor- D'Antoine Coke.

HENRI III. 1576.

tes de ſciences. Il avoit été autrefois Précepteur du Roi Edoüard VI. & durant le cours d'une aſſez longue vie, il ſçut s'acquérir dans ſa patrie du bien & de l'honneur. Il avoit pluſieurs filles qui ſe diſtinguerent au-deſſus de leur ſexe par leur habileté dans les langues Grecque & Latine, & qui toutes furent mariées aux premiéres perſonnes de la Cour d'Angleterre, au grand Tréſorier Guillaume Cecil, à Nicolas Bacon grand Chancelier, à Thomas Hobey, qui eſt mort depuis Ambaſſadeur en France, à Rodolphe Roulet, & à Henri Killegrew.

Cependant en France tous les eſprits étoient en mouvement. Déja le terme marqué pour la tenuë des Etats généraux approchoit. C'étoient les Proteſtans eux-mêmes & leur parti qui en avoient demandé la convocation. Mais ils ne furent pas long-tems à s'appercevoir qu'on n'avoit eu en vûë en les leur accordant, que d'y faire approuver la révocation du dernier Edit, & la réſolution où l'on étoit de déclarer la guerre de nouveau aux Réformés. Auſſi, quoiqu'ils ſe diſpoſaſſent de leur côté à y envoyer leurs députés, ils ne laiſſerent pas de prendre leurs meſures pour ne pas être ſurpris.

Troubles en Languedoc.

Les hoſtilités commencerent en Languedoc. Honoré d'Albret, dit le Capitaine Luines, qui commandoit au pont S. Eſprit ſur le Rhône, fit un voyage à la Cour; & ayant été perſuadé, à ce qu'on croit, par la Reine mere, il s'étoit obligé de ſe rendre maître de ce poſte, qui étoit très-favorable pour faire entrer des troupes en Provence, & de l'enlever au parti. A peine fut-il de retour qu'il ſongea à tenir ſa parole. Pour cela il imagina une conjuration formée, diſoit-il, entre Guillaume de Montmorenci Seigneur de Thoré & les Proteſtans avec quelques-uns des habitans pour le chaſſer de ſa place; & ſur ce prétexte il fit arrêter toutes les perſonnes qui lui étoient ſuſpectes, & le Seigneur de Thoré lui-même, qui ſurpris d'une entrepriſe auſſi hardie, ne penſa qu'à profiter de l'occaſion, que Luines lui procura lui-même, de s'échapper.

Ce coup fut comme le ſignal d'une révolte générale. En un inſtant le Languedoc fut en armes. Le Duc de Damville Gouverneur de la province, & frere du Seigneur de Thoré, qui s'étoit réfugié à Bagnols, avoit alors ſon épouſe à la Cour, où on l'amuſoit à force de careſſes; enſorte qu'il en recevoit de jour en jour des lettres plus gracieuſes, par leſquelles elle l'aſſûroit des bonnes intentions de S. M. à ſon égard, dont il devoit recevoir, diſoit-elle, des marques plus certaines à ſon retour. Ces lettres avoient eu leur effet, & juſque-là le Duc s'y étoit laiſſé tromper. Mais la témérité du Capitaine Luines le frappa, & lui ouvrit enfin les yeux. Il jugea qu'il étoit impoſſible qu'un homme de cette eſpéce eût eu l'audace de faire de ſon chef une entrepriſe auſſi hardie, s'il n'eût été appuyé ſous main par la Cour. Auſſi écrivit-il ſur le champ au Roi de Navarre pour ſe plaindre de cet attentat, & pour le prier de demander au Roi conjointement avec lui, qu'il leur fût permis de pourſuivre la juſte vengeance de ces perturbateurs du repos public, qui ôſoient violer ſi ouvertement les Edits de S. M. Mais il changea bien-tôt de langage. De nouvelles lettres qu'il

qu'il reçut de la Ducheſſe ſon épouſe, par leſquelles on tâchoit de colorer cette entrepriſe, & de le perſuader encore mieux que par le paſſé de la bonne volonté du Roi à ſon égard, l'adoucirent entiérement; & de crainte que ſes premiéres lettres ne cauſaſſent quelque mouvement en Guyenne, il récrivit ſur le champ au Roi de Navarre que le Languedoc étoit tranquille, & qu'il ne falloit pas que pour la témérité d'un ſeul homme, tel que le Capitaine Luines, on ſongeât à troubler la paix de tout le Royaume. HENRI III. 1576.

Cependant le bruit de cette entrepriſe s'étant répandu de tous côtés, toute la Saintonge & le Poitou coururent aux armes. En un inſtant les Proteſtans s'aſſûrerent de Pons, de Royans, de Merpin, de Tallemont ſur mer, de Broüage, & de Marans; & y mirent garniſon. Mais ils ne purent conſerver Merpin & Tallemont, qui furent repris ſur le champ par les Catholiques, & où les Réformés perdirent même le Sieur Lonchamp. En même tems Charles de Rouhaud de Landereau s'étant jetté dans le bas Poitou, pouſſa juſqu'à la Garnache Henri de Savoye fils du Duc de Nemours & de Françoiſe de Rohan, & ſe retira enſuite à Montaigu, après avoir jetté quelques troupes dans Talmond ſur le Jard.

Le Roi par ſes lettres datées de Paris du 16e. jour d'Août avoit convoqué les Etats généraux du Royaume à Blois pour la mi-Novembre. Ce fut vers ce tems-là que S. M. ſe rendit dans cette ville, accompagnée de la Reine ſa mere & du Duc d'Anjou. On avoit douté d'abord que ce Prince ſe rendît à la Cour; & ce fut pour diſſiper ces bruits, que le Roi avant que de ſortir de Paris envoya ſes lettres à tous les Gouverneurs des provinces en date du 4. de Novembre, par leſquelles il les aſſûroit de ſes bonnes intentions pour la paix, & leur déclaroit que dans cette vûë il alloit partir avec le Duc d'Anjou ſon frere, pour ſe rendre dans le tems marqué aux Etats généraux qui devoient ſe tenir à Blois. S. M. y étant donc arrivée, après avoir donné quelque tems aux députés pour revoir & confronter leurs cahiers, après quelques conteſtations qu'ils eurent entre eux ſur la préſéance, & qui furent terminées par S. M. on leur aſſigna à chacun un lieu particulier; & ils s'aſſemblerent pour la premiére fois le 3. de Décembre; le Clergé dans l'Egliſe de S. Sauveur; la Nobleſſe au palais; & le tiers Etat à la maiſon de ville. Etats de Blois.

Enfin, après une proceſſion ſolemnelle qui ſe fit dans la ville, & un jeûne général qui fut ordonné pour obtenir du ciel un heureux ſuccès, l'ouverture des Etats ſe fit le ſix du même mois dans une ſalle du château, qu'on avoit préparée exprès pour cette aſſemblée. Le Roi étoit aſſis ſous un dais ſur un trône élevé, ayant à ſa droite un peu au-deſſous de lui la Reine ſa mere, & plus bas le Cardinal de Bourbon, les deux freres François & Charles de Bourbon, Louis de Bourbon Duc de Montpenſier, François Prince Dauphin d'Auvergne ſon fils, Philippe-Emmanuel de Lorraine Duc de Mercœur frere de la Reine regnante, Charles de Lorraine Duc de Mayenne frere du Duc de Guiſe qui étoit abſent, & derriére eux étoit Jâques de Cruſſol duc d'Uſez. A la gauche du Roi étoient la Reine Louiſe, & un peu plus bas Charles d'Eſcars Evêque de Langres, Gabriel

HENRI III. 1576. du Glas Evêque de Laon (1), & Nicolas Fumée Evêque de Beauvais, Pairs de France. Le Chancelier de Birague étoit aſſis au pied du trône; & dans le parquet on avoit préparé des bancs, à droite pour le Clergé, & à gauche pour la Nobleſſe. Le tiers Etat avoit ſa place un peu plus bas.

Harangue du Roi. Chacun ayant pris ſéance ſelon le rang qui lui étoit marqué, le Roi ouvrit les Etats par une harangue, qui étoit, dit-on, de la compoſition de Jean de Morvilliers. Elle contenoit en ſubſtance: que par l'acte de la convocation des Etats ils devoient tous être inſtruits du ſujet qui les aſſembloit, & qu'il ne doutoit pas que de leur côté, avant que de s'y rendre, ils n'euſſent reçu des inſtructions ſuffiſantes de la part des provinces qui les avoient députés: qu'ils étoient témoins eux-mêmes de la triſte ſituation où les guerres civiles avoient réduit en peu de tems le plus floriſſant & le plus puiſſant Royaume du monde: que les vices avoient été le principe de tant de maux; qu'ils avoient infecté tous les membres de l'Etat; qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût pourri & gangréné, enſorte qu'on n'y reconnoiſſoit plus cet attachement pour la Religion, cette union entre les ſujets, cet amour & ce reſpect pour le Prince qu'on y admiroit autrefois, & dont il reſtoit à peine le moindre veſtige: qu'à la vûë de cette corruption générale il ne pouvoit s'empêcher de déplorer ſon ſort, ſur-tout lorſqu'il comparoit ſon regne avec les heureux tems des Rois ſon pere & ſon ayeul: qu'alors toutes ces vertus ſembloient être propres aux François; qu'aujourd'hui au contraire elles étoient éteintes dans tous les cœurs; qu'ils en avoient perdu juſqu'à la premiére idée: que ce qui le touchoit davantage, c'étoit que le peuple toujours aveugle, & incapable de pénétrer le fond des choſes, impute ordinairement aux Princes la cauſe de tous ſes malheurs, & leur fait l'injuſtice de vouloir les rendre reſponſables de tous les évenemens: que cependant le témoignage de ſa conſcience ſuffiſoit pour le raſſûrer au milieu de tant de ſujets de larmes: qu'on ſçavoit que la jeuneſſe du Roi Charles ſon frere avoit été l'origine de tous ces troubles: que tout le Royaume avoit été témoin des ſoins que la Reine ſa mere s'étoit donnés pour les calmer; qu'elle en étoit venuë à bout par ſa ſageſſe, par ſon habileté, par une patience à l'épreuve: que cependant il n'avoit pas été poſſible d'éteindre ſi parfaitement un ſi grand embraſement, qu'il n'en reſtât encore quelques étincelles: que lui-même, auſſitôt que l'âge le lui avoit permis, guidé par ſon devoir, il n'avoit rien épargné pour y apporter les remedes les plus convenables: qu'on l'avoit vû les armes à la main dans les guerres que le Roi ſon frere avoit eues à ſoûtenir, s'expoſer aux plus grands dangers, & ſacrifier ſa ſanté, ſon repos, & ſes plaiſirs, pour tâcher d'obtenir un accommodement raiſonnable, comme il l'a-

(1) C'eſt Mr. *Dupuy* qui met du Glas en cet endroit, mais il ſe trompe. Valentin Douglaſs ne fut Evêque de Laon qu'en 1581. apres le decez de Jean de Bours, qui ſe trouva à ces Etats tenus à Blois, & ne mourut que le 22. de Juin 1580. *V. l'Hiſt. Genéal du P. Simplicien, vol. 2. p. 116.* Il faut donc lire ici Jean de Bours. *Editeur Anglois.*

l'avoit toujours ſouhaité ; qu'il y avoit travaillé long-tems avant ſon départ pour la Pologne ; & qu'à ſon retour, depuis qu'il s'étoit vû élevé ſur le trône de ſes peres, il avoit encore pris tous les moyens poſſibles d'en venir à bout : que cependant le ciel n'avoit pas permis que ſes bonnes intentions réüſſiſſent ; qu'il avoit été forcé d'en venir malgré lui aux dernières extrémités ; qu'après avoir éprouvé ſi long-tems les malheurs des guerres civiles, il y avoit été engagé de nouveau ; & que pour ſubvenir aux fraix qu'il n'avoit pû ſe diſpenſer de faire, au lieu de ſoulager ſes ſujets, comme il l'auroit ſouhaité, il s'étoit vû obligé de les charger de nouveaux impôts. HENRI III. 1576.

Que c'étoit-là la cauſe principale de ſes chagrins & de ſes peines, & qu'il avoit ſouhaité ſouvent de mourir plûtôt à la fleur de ſon âge, que de ſe voir obligé d'être témoin ſous ſon regne des mêmes malheurs qui avoient affligé le Royaume ſous celui du Roi ſon frere ; que cependant il ſe ſoûtenoit par cette penſée, que Dieu ne l'avoit pas élevé ſur le trône, qu'il ne lui avoit pas mis la couronne ſur la tête pour faire le malheur de ſon peuple, qu'il ne lui avoit pas remis aux mains ce ſceptre qu'il portoit, comme une verge de fer pour devenir l'inſtrument de ſa colére, mais plûtôt pour procurer ſa gloire, en lui ſervant à faire couler ſes bienfaits & ſes graces ſur les peuples qu'il avoit confiés à ſes ſoins : qu'il proteſtoit donc qu'il n'avoit jamais eu en vûë que le bien de l'Etat & la tranquillité publique ; qu'en conſéquence il avoit choiſi le moyen le plus propre & le plus ſûr pour rétablir parmi ſes ſujets cette union ſi deſirable, ſans laquelle il leur ſeroit impoſſible de rien faire de durable & d'avantageux, qu'il ne falloit pour les en convaincre que l'expérieuce du paſſé, où toutes les meſures que l'on avoit priſes n'avoient ſervi qu'à jetter le Royaume dans des troubles, également funeſtes à la Religion & à l'Etat.

Qu'il les prioit donc tous en général & en particulier, par l'attachement que Dieu leur commandoit d'avoir pour leur Prince, par l'amour qu'ils devoient avoir pour leur patrie, d'oublier leurs intérêts, de faire trêve à leurs reſſentimens, & de réunir tous enſemble leurs ſoins & leurs affections, pour travailler conjointement avec lui à trouver les moyens les plus propres de rendre à l'Etat cette paix ſi utile & ſi néceſſaire, d'éteindre juſqu'aux moindres ſemences des guerres civiles & de la diſcorde, de corriger les mœurs, de bannir les vices, & de rendre aux loix leur ancienne vigueur : que c'étoit-là l'unique but de toutes ſes intentions & de ſes deſirs ; que comme c'étoit de la main de Dieu qu'il tenoit ſa couronne, il n'avoit garde de vouloir abuſer du pouvoir que la divine bonté lui avoit confié, parce qu'il ſçavoit qu'il devoit rendre compte un jour de l'uſage qu'il en auroit fait : qu'au reſte il étoit réſolu, & qu'il vouloit bien leur donner ſa parole Royale de faire obſerver inviolablement les réglemens qui ſeroient faits dans ces préſens Etats généraux, & de n'accorder jamais aucun privilége qui y fût contraire, ou qui y dérogeât le moins du monde.

Après cette harangue du Roi, le Chancelier de Birague ſe leva, & prit la parole. Il s'excuſa d'abord ſur ſon âge avancé, & ſur le peu de connoiſ-

HENRI III. 1576.

noiſſance qu'il avoit de nos affaires; ce qui étoit honteux dans un premier Magiſtrat comme lui. Cependant il ne laiſſa pas de faire un diſcours fort long & fort ennuyeux, où après avoir beaucoup parlé du pouvoir & de l'autorité du Roi, il s'étendit ſur-tout ſur les loüanges de la Reine mere, en particulier ſur ſa ſageſſe, & ſur les ſoins qu'elle ſe donnoit depuis tant d'années pour procurer la paix à l'Etat; & il finit par exhorter tous les députés à s'unir conjointement pour ſeconder les bonnes intentions de S. M. dans une affaire où il y alloit de l'intérêt public. Enſuite les députés des trois Ordres rendirent à S. M. de très-humbles actions de graces, l'aſſûrant qu'ils alloient travailler de concert & s'employer pour répondre, autant qu'il dépendroit d'eux, aux vœux de tout le Royaume.

Demandes des nouveaux ligués.

Telle fut l'ouverture de ces Etats, où le Roi s'étoit flatté d'abord qu'il ſeroit le maître. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il s'étoit trompé; & il commença bientôt à connoître quel étoit l'eſprit de cette nouvelle ligue qui venoit de ſe former. Dès le lendemain les députés, ayant le tiers Etat à leur tête, paſſerent un décret par lequel il étoit réſolu qu'on ſupplieroit S. M. de nommer un certain nombre de juges, auxquels on joindroit un deputé de chaque province pour juger de toutes les propoſitions générales ou particuliéres qui ſeroient faites par les trois Ordres; de leur permettre de récuſer de ces juges ceux qui leur paroîtroient ſuſpects; & de déclarer que tout ce qui ſeroit décidé par ce nouveau tribunal s'obſerveroit inviolablement dans la ſuite, & ſeroit regardé comme une loi du Royaume.

Celles du Clergé.

Le Roi fut piqué de cette démarche, & avec raiſon; mais ce qui arriva trois jours après le frappa bien plus vivement. Pierre d'Eſpinac Archevêque de Lyon, & Préſident du Clergé, preſenta à l'aſſemblée un billet qu'il avoit trouvé ſous la table où ils étoient aſſis pour délibérer, par lequel on l'avertiſſoit de demander à S. M. qu'elle s'engageât de faire obſerver tout ce qui paſſeroit d'une commune voix; & pour les matiéres où les ſentimens ſeroient partagés, qu'elle ne pût en décider que de l'avis de la Reine ſa mere, des Princes du Sang, des Pairs du Royaume, & de douze députés des Etats. Le Roi étoit avec la Reine ſa mere & le Duc d'Anjou, lorſque le Clergé lui fit ſa députation pour lui propoſer cet article; & ce Prince répondit avec beaucoup de modération: qu'auſſitôt que les trois Ordres lui auroient preſenté leurs cahiers, il y répondroit de l'avis de ſon Conſeil, & qu'il les inſtruiroit meme du nom de ceux dont il ſeroit compoſé; qu'il permettoit au reſte aux trois Ordres de lui députer chacun douze de leurs corps; qu'il les écouteroit avec bonté; & que ſur ce qui lui ſeroit propoſé, il ne prendroit jamais de réſolution dont ils ne duſſent être contens; qu'à l'égard du dernier article, par lequel ils demandoient qu'il ratifiât tout ce qui ſeroit arrêté unanimement par les Etats, il leur déclaroit qu'il ne pouvoit y ſouſcrire, puiſqu'il ignoroit quelles propoſitions on avoit à lui faire. Cela ſe paſſa le 12. de Décembre. Mais lorſque le Roi qui avoit l'eſprit fort pénetrant, vint enſuite à faire réflexion à toute cette manœuvre, il ouvrit enfin les yeux, & commença à s'appercevoir des deſſeins ſecrets de cette nouvelle ligue, qui ſous prétexte de n'a-

n'avoir en vûë que les intérêts de la Religion, ne cherchoit dans le fond qu'à ſe mettre les armes à la main pour donner à ſon gré des bornes à la puiſſance du Monarque, & anéantir inſenſiblement l'autorité légitime, en transférant le ſouverain pouvoir à un autre. Henri III. 1576.

Voilà ce que ce ſage Prince prévit dès-lors; & il n'y avoit point de perſonnes éclairées qui ne le préviſſent comme lui. Mais un nouvel événement mit enfin au grand jour tout le poiſon des deſſeins pernicieux qu'on méditoit. Ce fut en effet vers ce tems-là que les Proteſtans publierent un écrit contenant un mémoire adreſſé au Pape, & fabriqué par les Chefs-mêmes de la ligue. Celui qui en avoit été chargé étoit un certain David, Avocat au Parlement, homme ſans probité & ſans honneur, qui n'avoit jamais défendu que de mauvaiſes cauſes, & qui, comme quelques curieux l'avoient remarqué, n'avoit fait aucun plaidoyer, qu'il n'eût été mis à l'amende; ce qui dans la Compagnie & entre les Avocats eſt regardé comme une note infamante. Ce malheureux, ayant reçû quelque tort de la part des Proteſtans pendant les guerres civiles, & les Edits de S. M. ne lui permettant pas d'en pourſuivre la réparation, réſolut de s'en venger à quelque prix que ce fût. Ne pouvant faire pis, il ſe jetta dans le parti des ligueurs, à qui il ſe dévoüa entiérement, & partit pour Rome dans le tems que le Roi députa au Pape Pierre de Gondy Evêque de Paris.

Memoire preſenté au Pape par l'Avocat David au nom de la ligue.

Ce memoire contenoit en ſubſtance: qu'on n'avoit preſque de rien avancé en France par toutes les guerres paſſées; qu'elles n'avoient ſervi au contraire qu'à ouvrir une porte à la licence; que de-là étoit ſortie cette foule prodigieuſe d'écrits ſcandaleux & injurieux au Saint Siége, tout propres à confirmer les hérétiques dans l'erreur, & à donner lieu aux Catholiques-mêmes de tourner la Religion en ridicule: que juſque-là toutes les victoires qu'on avoit remportées avoient été ſans fruit, & preſque toujours ſuivies d'une paix honteuſe au Souverain-meme, & deſavantageuſe à l'Egliſe: que par-là on avoit enfin reconnu, à n'en point douter, que les deſcendans de Hugue Capet n'avoient pas hérité de la bénédiction Apoſtolique accordée ſeulement aux Princes du ſang de Charlemagne, comme ils leur avoient ſuccédé au gouvernement des François: qu'au contraire Hugue, en ſe rendant indigne de cette grace par ſon uſurpation téméraire, avoit encore attiré mille malédictions ſur ſa tête & ſur celle de ſes deſcendans: que de-là on avoit toujours vû ſes ſucceſſeurs armés contre l'Egliſe, & réfractaires à ſes ordres; que de cette ſource étoit ſortie, pour le malheur du S. Siége, cette erreur abominable, qu'on nomme en France, *les libertés de l'Egliſe Gallicane*: que de-là elle étoit devenuë l'aſile de tous les hérétiques, comme des Albigeois, & des Pauvres de Lyon, & depuis des Luthériens & des Calviniſtes; que par conſéquent on ne devoit pas être ſurpris que l'on n'eût tiré aucun avantage des victoires remportées depuis ſeize années ſur les Proteſtans: qu'au contraire il étoit certain que la même choſe ne pouvoit manquer d'arriver, tant que la couronne reſteroit dans la famille des Capévingiens.

Que cependant par une providence admirable, Dieu ſembloit avoir ménagé lui-même le malheureux ouvrage de cette derniére paix, pour rappeller

HENRI III. 1576. peller au trône les Princes légitimes & le vrai ſang de Charlemagne : que toujours on les avoit vûs perſéverer conſtamment dans l'obéiſſance dûë au S. Siége, & montrer par toute leur conduite qu'ils étoient véritablement les dignes héritiers de la bénédiction Apoſtolique : qu'au contraire les malheureux deſcendans de Hugue Capet portoient manifeſtement le ſceau de leur réprobation ; que les uns, privés de ſentiment & de bon ſens ſembloient avoir été frappés d'aveuglement, tandis que les autres, proſcrits & ſéparés de la communion des Fidèles, s'étoient rendus par leur obſtination dans l'erreur, indignes de l'eſtime de Dieu & des hommes : enfin qu'une preuve évidente de la malédiction qu'ils avoient attirée ſur leur tête, c'eſt qu'on les avoit vûs la plûpart ſans ſanté & ſans forces mourir à la fleur de leur âge ſans laiſſer de ſucceſſeurs : qu'il n'y avoit guères d'apparence qu'on pût eſpérer rien de mieux de ceux qui reſtoient ; & que ſi ſemblables aux autres ils mouroient malheureuſement ſans enfans, on verroit la Couronne tomber néceſſairement entre les mains des hérétiques : que c'étoit ce qui devoit animer tous les bons Catholiques à ne pas laiſſer échapper une occaſion ſi favorable, que Dieu lui-même ſembloit leur avoir ménagée pour rétablir la poſtérité de Charlemagne ſur un trône ſanctifié pour elle par la bénédiction Apoſtolique : que tous les Princes ſes deſcendans étoient également ſains d'eſprit & de corps, capables de tout entreprendre, & de tout exécuter ; & que par la derniére paix ils ſe voyoient enfin en état de remonter ſur le trône de leurs ancêtres, d'où ils avoient été honteuſement chaſſés, & où ils étoient heureuſement rappellés par les vœux de toute la France : que par conſequent il n'y avoit pas lieu de douter que la derniére paix, où l'on avoit accordé des conditions ſi avantageuſes aux hérétiques, ne fût moins l'ouvrage des hommes que de Dieu, qui avoit voulu ſe réſerver à lui-méme & au ſouverain Pontife ſon Vicaire la gloire d'avoir exterminé l'héréſie de ce Royaume.

Que pour en venir à l'exécution il avoit été arrêté entre les unis, qu'on ſe ſerviroit du miniſtére des Prédicateurs pour ſoulever le peuple des différentes villes du Royaume, afin d'ôter par-là aux hérétiques la liberté de s'aſſembler, qui leur avoit été accordée par le dernier Edit ; que cependant on ſupplieroit S. M. de fermer les yeux à ces mouvemens, & de laiſſer au Duc de Guiſe toute la conduite de cette affaire ; que ce Prince devenu plus hardi, après avoir ainſi engagé S. M. à diſſimuler, travailleroit à engager dans la ligue la Nobleſſe & les villes du Royaume, & qu'il ſe feroit prêter ſerment de fidélité par tous les unis, qui jureroient de ne reconnoître que lui pour leur Chef ; qu'il auroit l'œil à ce que les Curés des villes & de la campagne tinſſent un régiſtre exact de ceux qui ſeroient dans leurs paroiſſes en état de porter les armes : que de ſon côté il auroit ſoin de leur envoyer ſecrettement des Officiers pour les commander, & que dans le ſecret de la Confeſſion on ne manqueroit pas de les inſtruire des armes dont ils devoient ſe fournir, & de ce qu'ils auroient à faire ; en leur faiſant toujours entendre qu'on ne les employoit que pour les intérêts de la Religion.

Que cependant, pour faire donner les Proteſtans dans le panneau qu'ils avoient

avoient tendu eux-mêmes, on convoqueroit les Etats généraux : que le Roi écriroit dans les provinces, afin qu'on ne choisît pour députés que des gens d'une Religion reconnuë, & que le ſouverain Pontife ſçauroit être affectionnés au S. Siége & au Roi Catholique ; & que les Princes du parti qui étoient auprès de S. M. auroient une attention particuliére à ce qu'il ne ſe fit rien de contraire dans les aſſemblées provinciales : que d'un autre côté, la Reine mere iroit trouver le jeune Prince ſon fils, & lui perſuaderoit d'accompagner le Roi aux Etats: qu'elle engageroit auſſi S. M. à écrire au Roi de Navarre & au Prince de Condé pour les inviter à s'y rendre ; & que ſur leur refus ils ſeroient déclarés par les Etats, rebelles & contumaces ; enfin que pour leur ôter tout ſoupçon, de concert avec leurs Majeſtés, le Duc de Guiſe & ſes freres ſe retireroient de la Cour ſous prétexte de quelque mécontentement, & reſteroient à Paris tandis que le Roi ſe rendroit à Blois, qui eſt une ville toute ouverte ; & que le Duc d'Anjou ſon frere viendroit l'y trouver, & ſeroit reçû de S. M. avec toutes ſortes de careſſes. HENRI III. 1576.

Que quelque tems avant l'ouverture des Etats, les Capitaines du parti, diſperſés dans les provinces, s'aſſureroient d'un certain nombre de gens choiſis & déterminés, ſelon qu'il leur ſeroit marqué par le Chef de l'union, & les tiendroient prêts à ſe rendre au tems & au lieu qui leur ſeroit indiqué ; qu'auſſi-tôt que les députés ſeroient aſſemblés à Blois, ils commenceroient avant toutes choſes, par s'engager avec les ſermens les plus forts, d'obſerver inviolablement ce qui ſeroit arrêté par les Etats ; qu'on obligeroit auſſi les chapitres & les Univerſités du Royaume de fournir aux fraix néceſſaires pour l'exécution des deſſeins qu'on y prendroit ; & qu'on ſupplieroit Sa Sainteté de confirmer tout ce qui ſeroit réſolu ſur cette matiére, par un Bref Apoſtolique donné en forme de Pragmatique-Sanction, comme on en avoit uſé autrefois dans les Concordats paſſés entre la France & le S. Siége : qu'enſuite, pour exterminer la race de Hugue Capet, & rendre aux Etats l'ancien droit qu'ils avoient de décider du ſort de leurs Souverains, il ſeroit arrêté que ſi quelqu'un, de quelque qualité & condition qu'il fût, ôſoit s'oppoſer aux réſolutions qu'on y prendroit, ſi c'étoit un Prince du ſang, il deviendroit dès-lors inhabile à ſuccéder à la Couronne ; que pour tout autre, Gentilhomme, ou roturier, il ſeroit déclaré déchû de toutes ſes charges & dignités, puni de mort, que ſes biens ſeroient confiſqués au profit de l'union, & que ſi on ne pouvoit s'en aſſûrer, il ſeroit du moins pendu en effigie & ſa tête miſe à prix.

Qu'après avoir pris toutes ces meſures, les Etats renouvelleroient le ſerment de fidélité & d'obéïſſance qu'ils doivent au ſucceſſeur de S. Pierre, & qu'ils feroient une profeſſion de foi publique, par laquelle ils déclareroient qu'ils étoient prêts de vivre & de mourir dans la doctrine contenuë au S. Concile de Trente, qu'ils embraſſoient de tout leur cœur ; caſſant & révoquant tous Edits contraires, & confirmant toutes les ordonnances des Rois prédéceſſeurs de S. M. faites pour l'extirpation de l'héréſie, qui dans la ſuite s'obſerveroient inviolablement : que par-là le Roi ſe verroit dégagé de la parole qu'il avoit donnée aux Proteſtans par ſes Edits ;

HENRI III. 1576. & qu'on leur preſcriroit un certain tems pour ſe réconcilier avec l'Egliſe, & obtenir de S. M. le pardon du paſſé : que cependant, comme on ſeroit obligé de prendre les armes pour rangar à la raiſon certaines provinces rebelles, les Etats ſupplieroient S. M. de mettre à la tete des armées un homme capable par ſon expérience, ſa vigueur, & ſon habileté, de ſoutenir ſeul tout le poids de cette guerre, & d'en conduire par lui-même tous les évenemens, & qui n'eût jamais eu aucune amitié ni aucune liaiſon avec les hérétiques : qu'en conſéquence on la prieroit très-humblement de charger de cet emploi le Duc de Guiſe, qui réüniſſant toutes ces qualités, étoit ſeul en état de ſoutenir avec honneur une entrepriſe auſſi glorieuſe & auſſi pénible.

Qu'enſuite Monſieur, frere de S. M. ſeroit admoneſté au ſujet de la faute qu'il avoit commiſe en quittant le parti du Roi pour prendre la défenſe des hérétiques, & en lui extorquant malgré lui, les armes à la main, un Edit en faveur des rebelles : que ce crime n'attaquant pas moins la Majeſté divine, que la perſonne du Roi, & par conſéquent étant de la nature de ces cas qu'on ne reconnoît point pour graciables, les Etats ſupplieroient très-humblement S. M. de nommer des juges pour inſtruire ſon procès, comme le Roi d'Eſpagne venoit de le faire au ſujet de ſon propre fils : qu'en même tems & le jour-même que ces réſolutions ſeroient priſes, pour en rendre l'exécution plus aiſée, & faciliter l'empriſonnement de Monſieur & de ſes complices, on verroit paroître les troupes de la ligue, ſoutenuës de quelques autres troupes étrangeres.

Qu'à la tête de cette armée formidable, le Duc de Guiſe obligeroit les provinces rebelles de gré ou de force de ſe mettre à la raiſon : que portant le ravage dans la campagne, & fortifiant les places les plus propres à ſon deſſein, il forceroit les grandes villes à ſe rendre : que ſur-tout il auroit une attention particuliére à ne pas perdre les momens favorables, comme on avoit fait très-imprudemment au dernier ſiége de la Rochelle : qu'enſuite le Duc, après avoir remporté une victoire complette, & s'être ouvert une libre entrée dans toutes les villes du Royaume, en gagnant l'affection des peuples & de la Nobleſſe, feroit inſtruire & parfaire le procès de Monſieur & de ſes complices : qu'enfin de l'avis & par la permiſſion du Pape, il feroit renfermer le Roi dans un monaſtére, comme Pepin en uſa autrefois à l'égard du Roi Childeric ; & que réüniſſant ainſi l'autorité ſouveraine avec la bénédiction Apoſtolique, il engageroit les Etats à ſe ſoumettre au S. Siége, & aboliroit pour jamais tout ce qui s'appelle libertés de l'Egliſe Gallicane ; ce qu'avant toutes choſes il s'engagera par ſerment d'exécuter.

Ce que l'on rapporte de cette bénédiction Apoſtolique, dont il eſt ſi ſouvent parlé dans ce memoire, eſt, dit-on, une vieille rêverie tirée d'une lettre du Pape Etienne II. rapportée par Reginon Abbé de Pruim, dans ſes chroniques ſous l'année 753. Ce Pape, étant venu demander du ſecours au Roi Pepin contre Aſtolphe Roi des Lombards, tomba dangereuſement malade ; & ſoit que ce fût dans un reve, ou dans un délire, il dit qu'il ſe vit tout d'un coup tranſporté dans l'Egliſe de S. Denis, & que là il

Digitized by Google

il apperçut venir à lui S. Pierre & S. Paul, accompagnés de l'Apôtre de la France, qu'ils le toucherent, & qu'il ſe ſentit guéri dans l'inſtant: que ſuivant l'avertiſſement qu'ils lui donnerent, le jour-même qu'il conſacra l'autel de cette Egliſe, pendant qu'il célébroit les divins myſtères, il ſacra & couronna le Roi Pepin avec ſes deux fils Charles & Carloman, & la Reine Bertrande ſon épouſe: qu'enſuite après avoir donné ſa bénédiction aux Seigneurs François, il leur commanda en vertu du pouvoir qu'il avoit comme ſucceſſeur de S. Pierre & Vicaire de Jeſus-Chriſt, de ne jamais reconnoître d'autres maîtres, ni eux ni leurs enfans, que les deſcendans de ce Prince, que la divine Providence avoit choiſis pour être les défenſeurs de la Foi, & qu'elle avoit elle-même élevés ſur le trône, en leur conférant l'onction ſainte par le miniſtére du ſucceſſeur de S. Pierre. Sigibert raporte la même choſe, & il ajoûte qu'aucun étranger ne ſçauroit uſurper le trône des François, ſans encourir la malédiction Apoſtolique. HENRI III. 1576.

Telle étoit l'inſtruction dont fut chargé l'Avocat David à ſon voyage de Rome, & qu'il remit au Cardinal de Pellevé, le plus ardent défenſeur du parti des Guiſes. Mais étant mort à ſon retour en France, cet écrit tomba, je ne ſçais par quel accident, entre les mains des Proteſtans, qui enſuite le rendirent public. Cependant le projet parut ſi atroce, le Roi étoit encore ſi prévenu en faveur des Guiſes, & ſi animé contre les Proteſtans, qu'on n'y ajouta d'abord aucune foi. Dans la ſuite ce même écrit, étant paſſé en Eſpagne pour être communiqué à Philippe, il vint à la connoiſſance de Jean de Vivonne Sieur de Saint-Goart, alors Ambaſſadeur de France en cette Cour; & ce Seigneur, en qui la valeur & l'attachement à ſon maître ſurpaſſoient encore l'éclat de ſa naiſſance, très éloigné d'ailleurs des Proteſtans, en envoya ſur le champ un exemplaire à S. M. comme lui-même me le raconta depuis. Alors le Roi fut frappé de ce ſecond coup; & comme il ne ſe ſentoit pas encore aſſez de fermeté pour exterminer abſolument ce parti, & tirer une juſte vengeance de ceux qui en étoient les auteurs, il réſolut du moins de l'affoiblir, & de rendre pour le preſent tous ſes projets inutiles. La Reine mere y donna les mains; & cette Princeſſe qui autrefois avoit ſenti elle-même le trop grand pouvoir des Guiſes, quoiqu'elle eût réſolu de ſe ſervir d'eux dans ces circonſtances, ne s'oppoſa pas à ce qu'on mît quelque frein à leurs deſſeins ambitieux. Elle ſuivit en prenant ce foible parti, les conſeils timides de Jean de Morvilliers (1) qui dans la ſituation préſente, où on ne parloit dans les Etats que de rétablir en France la Religion Catholique, crut qu'il n'étoit pas ſûr de vouloir condamner abſolument une ligue qui en apparence n'avoit que cet unique but, & d'en pourſuivre les auteurs comme des rebelles. Ainſi le Roi, qui ne vouloit pas éteindre abſolument ce parti, & qui d'ailleurs après les avis qu'il avoit reçus de Saint-Goart, & qui ne pouvoient lui être ſuſpects, ne croyoit pas devoir négliger les ſuites qu'il pouvoit avoir, ſuivit le ſentiment de Morvilliers, & prit un milieu pour ſupplanter le Duc de Guiſe, que

Le Roi ſe déclare le Chef de la ligue.

(1) Homme mou, toujours dans la crainte & trop prévoyant. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe.*

HENRI III. 1576. que les factieux prétendoient mettre à leur tête. Il déclara qu'il vouloit être lui-même Chef de l'union, & il ſe ſervit du miniſtére du Duc de Mayenne pour engager les Etats à l'accepter. Lui-même ſigna la ligue à la tête de tous les Seigneurs de la Cour; & il l'envoya auſſi-tôt après à Paris, & en Bourgogne, avec ordre de la faire recevoir par-tout.

Déciſion des Etats au ſujet de la Religion.

Cependant le 15. de Décembre, à la requête de Pierre Verſoris, on examina dans l'aſſemblée l'article de la Religion, & il fut arrêté: que dans la ſuite on n'en ſouffriroit qu'une ſeule dans le Royaume; ſçavoir la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine. On avoit d'abord ajouté cette clauſe: „ Autant que la tranquillité de l'Etat n'en ſouffriroit point, & qu'il „ ne ſeroit point néceſſaire pour cela d'en venir aux armes „. Mais enfin l'article paſſa purement & ſimplement ſans aucune reſtriction. Sur quoi Jean Bodin (1) ſi connu par ſes écrits, député du tiers Etat de la province de Vermandois, qui eſt la premiére après celle de Paris, s'écria: que cette réſolution étoit directement contraire aux Edits de S. M. & par conſéquent tendoit néceſſairement à renouveller une guerre ſi ſouvent funeſte au Royaume: parole libre qui lui fit beaucoup d'ennemis. Auſſi cet homme ſage, qui voyoit que par une eſpéce de fatalité le Roi & ſon Conſeil ſembloient avoir conſpiré enſemble pour ſe laiſſer aveugler par l'eſprit de vertige qui regnoit alors; & que par une politique mal entenduë, on ne cherchoit qu'à fermer les yeux ſur ce qu'on auroit dû & pû empécher, prit ſon parti & réſolut de ne plus donner de pareils avis, qui ne pouvoient que lui attirer du chagrin, & qui dans les circonſtances n'étoient d'aucune utilité pour le bien public. Dès le lendemain des hommes ſubornés par les factieux ſe préſenterent au nom des villes de Rheims, de Châlons, & de Soiſſons, qui font partie de la province de Vermandois, pour ſe plaindre de ce que Bodin avoit paſſé ſes pouvoirs. On leur donna audience dans le Conſeil; mais malgré leurs raiſons, on déclara que Bodin n'avoit fait que ſon devoir.

Les députés des

Le jour ſuivant arriverent de la part du Roi de Navarre, Saint-Genys, & Chauvin Sieur des Aguis, accompagnés de Lancelot Voiſin Sieur de la Pope-

(1) Bodin (Jean). Rem. (1) Remarquons une contradiction de M. de Thou. Il dit dans le livre LXIII. que Bodin, ayant apperçû que ſes remonſtrances contre les complots de ceux qui vouloient enfraindre les Edits de pacification ſeroient inutiles, s'abſtint de parler de cette matiere: *Cum videret bono futuri providiſ*, &c. Mais quelques pages enſuite il nous apprend que ce même Juriſconſulte s'oppoſa vigoureuſement à la faction de Mrs. de Guiſe, lors même que les cahiers des Etats ayant été preſentés au Roi, il ſembloit que la commiſſion des députés étoit expirée. L'oppoſition rouloit ſur le deſſein de renouveller la guerre contre ceux de la Religion. Les partiſans du Duc de Guiſe avoient gagné le Clergé & la Nobleſſe: ces deux corps formoient ſouvent des conventicules pour éloigner les propoſitions de paix. Bodin, qui à cauſe que les députés de Paris étoient abſens, ſe voyoit alors à la tête du tiers Etat, s'oppoſa avec beaucoup de courage à ces pratiques; & quand on lui eut dit que la choſe avoit été ainſi réſoluë dans les Etats, & que l'aſſemblée n'avoit plus d'autorité: „ Vous êtes donc des rebelles, leur „ répondit-il hardiment (&c. „ *Et cum illi ita in comitiis conventum dicerent*, &c. Il étoit néceſſaire que je fiſſe voir la contradiction de M. de Thou: il avoit diminué notablement, & ſans ſujet, l'honneur de Bodin.

P. BAYLE.

Popeliniere député du Prince de Condé, & de quelques Miniſtres, & on remit au lendemain à leur donner audience; mais le Baron de Mirembeau leur conſeilla de la refuſer, & ils ſuivirent ſon avis, pour ne pas paroître reconnoître l'autorité des Etats, après une déclaration ſi authentique qu'ils avoient faite de leurs intentions. Ces députés étoient chargés de s'oppoſer aux réſolutions qu'on pourroit prendre, contraires aux priviléges accordés aux Proteſtans par les Edits de S. M. & de proteſter contre les Etats, comme n'étant, ni convoqués, ni aſſemblés légitimement; ce qu'ils exécuterent par un écrit qu'ils rendirent public. Le Baron de Mirembeau forma auſſi ſon oppoſition à l'article de la Religion, au nom de la Nobleſſe de Saintonge, qu'il repréſentoit; mais la faction contraire, ſoutenuë par Miſſery, cria ſi fort qu'on ne pouvoit ſouffrir deux Religions dans le Royaume ſans s'expoſer à la guerre la plus cruelle, qu'elle l'emporta.

HENRI III. 1576.

Egliſes Réformées proteſtent contre les Etats.

Le même jour qu'on devoit donner audience aux députés Proteſtans, les Etats reçurent la requête d'un Dominicain qui demandoit au nom de tous les Ordres mendians, qu'il leur fût permis, ſuivant le Concile de Trente, de poſſéder en propre des biens, tant meubles qu'immeubles. On admit enſuite contre la coûtume, les députés des Univerſités de Paris, de Poitiers, & d'Orleans, qui étoient envoyés pour preſſer la concluſion de l'article de la Religion. Enfin il paſſa ce jour-là à la pluralité des voix, avec ces conditions: que pour le mettre en exécution, on prendroit les moyens les plus ſûrs & les plus ſages qu'il ſeroit poſſible: que tous les Miniſtres Proteſtans auroient ordre de ſortir du Royaume au bout d'un certain terme qui leur ſeroit marqué par S. M. & qu'on révoqueroit tous les Edits contraires, qui juſque-là avoient été donnés en leur faveur: que cependant on ſupplieroit S. M. de prendre les Proteſtans ſous ſa protection, en attendant qu'ils fuſſent rentrés dans le ſein de la Religion Catholique, ſans que cette grace s'étendît juſqu'aux Miniſtres, qui en ſeroient déclarés exclus. L'article fut ſouſcrit par tous les députés des provinces de l'iſle de France, de Normandie, de Champagne, de Languedoc, d'Orléans, de Picardie, & de Provence. D'un autre côté, les provinces de Bourgogne, de Bretagne, de Guyenne, du Lyonnois, & du Dauphiné, demandoient qu'il ne fût reçu qu'autant qu'il ſeroit poſſible de l'exécuter par les voïes de la douceur, & ſans qu'on fût obligé d'en venir à la force. Mais quoi que puſſent dire les députés de la province de Guyenne, à qui on écrivoit que ſur le bruit de cette réſolution des Etats, les Proteſtans de ces quartiers venoient de s'emparer de pluſieurs places, ils ne purent rien obtenir; & leurs plaintes furent renvoyées à Sa Majeſté.

Cependant le Roi, qui commençoit à voir avec douleur, que cette réſolution téméraire alloit néceſſairement rejetter le Royaume dans une guerre cruelle, & qui d'ailleurs, pour ne pas ſe broüiller avec les factieux, dont la cabale ne lui paroiſſoit pas moins redoutable que la guerre-même, n'ôſoit s'y oppoſer directement, ſongea du moins à en arrêter les ſuites pour quelque tems. Pour cela il fit entendre aux trois Ordres, qu'il ſeroit à propos qu'ils députaſſent au Roi de Navarre, au Prince de Condé, & au Duc de Damville, pour tâcher de les engager par la douceur à ſe ſoumettre

1577.

Les Etats députent au Roi de Navarre, au Prince de Condé, & au Duc de Damville.

HENRI III. 1577. mettre à cette déciſion des Etats, ſans qu'il fût néceſſaire d'en venir à une guerre également funeſte au bien public & à leurs propres intérêts. En conſéquence, le Clergé ſe chargea de dreſſer les inſtructions néceſſaires. Celui qui y travailla le plus, fut Arnold Pontac Evêque de Bazas; & elles furent approuvées après quelque conteſtation, de la part de la Nobleſſe & du tiers Etat, qui firent ôter ou adoucir certains termes trop durs, & même injurieux qu'on y avoit inſérés. On choiſit enſuite les députés. Pierre de Villars Archevêque de Vienne, André de Bourbon de Rubempré, & le Sieur Meſnager Tréſorier de France, eurent ordre de ſe rendre auprès du Roi de Navarre. En même tems l'Evêque d'Autun propoſa à Jean Bodin de l'accompagner au nom du tiers Etat, avec le Sieur de Montmorin, pour aller trouver le Prince de Condé; mais il s'en excuſa ſur ce que ſon grand âge ne lui permettoit pas d'entreprendre un ſi long voyage au milieu des rigueurs de l'hyver. Il ajoûta qu'il ſe croyoit même moins propre que perſonne à cette députation, depuis que les avis qu'il avoit ouverts pour la paix, l'avoient rendu ſuſpect à pluſieurs. Ainſi on choiſit en ſa place Pierre Rat Lieutenant de Poitiers. Enfin on envoya au Duc de Damville, S. Nectaire Evêque du Puy, de la famille de Senneterre (1), qu'on ſçavoit être aſſez bien venu du Duc, René de Rochefort, & le Sieur de Tolé. Ces députés prirent congé de S. M. & des Etats, & partirent le ſix de Janvier, accompagnés du Sieur de Biron.

Le Roi prend l'avis des Princes & Seigneurs de ſa Cour ſur la déciſion des Etats au ſujet de la Religion.

Avant le départ de ces députés, le Roi, que ſa haine pour les Proteſtans portoit naturellement à favoriſer la déciſion des Etats au ſujet de la Religion, mais qui prévoyoit d'ailleurs tous les maux qui alloient ſuivre la révocation de l'Edit & la déclaration de la guerre, voulut avoir le ſentiment des principales perſonnes de ſa Cour, pour lui ſervir en quelque ſorte de caution dans une réſolution auſſi dangereuſe, & priſe ſi à contre tems. Les avis furent donnés par écrit, & les autographes en ſont reſtés aſſez long-tems entre mes mains. Les conſultans furent la Reine mere, Monſieur frere du Roi, dont l'avis n'étoit pourtant pas ſigné, le Cardinal de Bourbon, le Duc de Montpenſier, le Prince Dauphin d'Auvergne, le Cardinal de Guiſe, les Ducs de Guiſe & de Mayenne, Jaques de Cruſſol Duc d'Uſez, le Maréchal de Coſſé, Armand Gontaut de Biron, François le Roy de Chavigny, François de la Baume Comte de Suze, Jean Léomont de Pui-Gaillard, François Chabot de Brion, Claude de Villequier, Laurent de Maugiron, Jean-Eberard de Saint-Sulpice, Loüis de Saint-Gelais de Lanſac, le Chancelier de Birague, Jean de Morvilliers, Sébaſtien de l'Aubépine Evêque de Limoges, qui peu de tems après fut exilé de la Cour, Philippe de Lenoncourt, Philippe Hurault de Chiverny, & Pomponne de Bellievre. Tous les avis au reſte étoient aſſez uniformes. Comme on ne pouvoit ſans s'expoſer, blâmer la déciſion des Etats, & que d'ailleurs il auroit été fort inutile de la combattre, puiſqu'elle étoit déja reçûë, contens d'en dire beaucoup de bien, tous propoſoient leur ſentiment ſur la manière

(1) Antoine de Senneterre Evêque du Puy, ſelon l'*Editeur Anglois*.

maniére de ſoutenir la guerre. Pour les Princes Lorrains, ſans s'amuſer à loüer la réſolution des États, ils s'attachoient à en preſſer l'exécution. Pour cela, outre les troupes que le Roi entretenoit, ils étoient d'avis d'employer encore ces levées ſecrettes qu'on faiſoit dans les provinces au nom de l'union, & lui conſeilloient de s'en ſervir pour cette guerre. La Reine mere elle-même étoit de ce ſentiment: & ce fut par ſon avis que pour attirer le Roi de Navarre à la Cour, on chargea le Sieur de Biron à ſon départ de rendre viſite à la Princeſſe Catherine ſa ſœur; & comme on la croyoit aiſée à perſuader, de lui faire eſpérer que ſi elle venoit à la Cour, on pourroit traiter de ſon mariage avec le Duc d'Anjou. HENRI III. 1577.

Ce fut alors que le Roi commença tout de bon à redouter les Guiſes. Ce Prince qui n'aſpiroit plus qu'à mener une vie molle & oiſive, ne pouvoit voir qu'avec frayeur les deſſeins ambitieux & hardis de ces hommes généreux: il croyoit avoir remarqué depuis long-tems, qu'à force d'accumuler honneurs ſur honneurs, & emplois ſur emplois, ils ne cherchoient qu'à ſe mettre de pair avec les Princes du ſang; & il ſe rappelloit avec chagrin le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé à Rheims au tems de ſon Sacre, lorſque le Duc de Guiſe diſputa le pas au Duc de Montpenſier ſon beau-frere, & l'obligea par-là à ſortir de la ville. Ces réflexions le firent ſonger à leur donner quelque mortification qui pût déranger leurs projets. Dans cette vûë il donna ſur la fin de l'année précédente une déclaration, par laquelle il ordonnoit que dans la ſuite les Princes du ſang auroient le pas ſur tous les autres Pairs, quelqu'anciens qu'ils fuſſent, au Sacre de nos Rois, dans les Parlemens, enfin dans toutes les aſſemblées publiques. Cette déclaration fut enrégiſtrée tout d'une voix au Parlement de Paris le huit de Janvier de cette année.

Déclaration pour la préſéance des Princes du ſang ſur les autres Pairs.

Cependant les Etats donnerent audience à Antoine Nicolaï premier Préſident de la chambre des Comptes. Ce Magiſtrat, un des hommes du Royaume le mieux au fait des finances, fit un grand diſcours ſur les beſoins préſens de l'État, ſur l'épuiſement du tréſor Royal, & ſur l'impoſſibilité où ſe voyoit S. M. d'acquitter ſes dettes. Mais comme il ne ſe trouvoit pas en état de prouver ce qu'il avançoit par les régiſtres qu'il avoit apportés, chaque Ordre nomma des commiſſaires de ſon corps pour travailler conjointement avec lui & s'inſtruire pleinement de la vérité.

D'un autre côté les Evêques & Archevêques députés du Clergé preſſoient vivement la réception du Concile de Trente. Ils avoient mis d'abord dans leur parti les chapitres, dont les Doyens, après avoir donné mille loüanges à la doctrine & à la diſcipline contenuës dans ce Concile, conſentirent à ſa publication; mais ils changerent dans la ſuite. Ils demanderent préalablement d'être ſouſtraits à la Juriſdiction des Evêques, & qu'on aſſûrât à l'Egliſe de France les priviléges & immunités qui lui ont été accordés par nos Rois & par le S. Siége; déclarant qu'ils ne paſſeroient cet article qu'à ces conditions. Cet obſtacle n'arrêta pourtant pas les Prélats; ils vouloient la réception pure & ſimple du Concile ſans aucune reſtriction: ils travailloient à l'obtenir, lorſque le vingt-trois de Décembre les députés d'abord de la province de Bourgogne, & enſuite ceux des provinces de

Les Prélats demandent la publication du Concile de Trente.

HENRI III. 1577.

Picardie, de Poitou & de Saintonge qui s'unirent à eux, proteſterent contre toutes les réſolutions qu'on pourroit prendre ſur cet article; demandant qu'il leur fût permis de faire ſur cela leurs rémontrances à S. M. Mais ce qui choqua particuliérement les Prélats, & le Pape par conſéquent, c'eſt qu'ils exigerent du Sécrétaire du Clergé un acte de leur proteſtation, qu'ils rendirent enſuite public.

Divers réglemens faits par l'aſſemblée des Etats.

Tandis que les commiſſaires nommés par les trois Ordres travailloient à mettre leurs cahiers en état, Bodin fit une remarque; c'eſt que la plûpart des procès en France rouloient preſque toujours ſur une inſcription en faux. Ainſi pour arrêter ce deſordre, il demanda qu'on ordonnât que dans la ſuite tous les Huiſſiers & Notaires feroient mention dans leurs actes, de l'heure auſſi bien que du jour où ils les avoient paſſés, ou qu'ils marqueroient du moins ſi les parties avoient comparu avant ou après midi; & qu'ils déclareroient dans les teſtamens s'ils avoient été ſignés de nuit ou de jour. Sa demande lui fut accordée, & ſervit à faire ce réglement qui a toujours été obſervé depuis.

Il arriva dans ce même tems-là un autre incident qui chagrina beaucoup le Roi. L'illuſtre Pierre Danès, qui ſans avoir jamais rien donné au public, a mérité une place parmi les gens de Lettres les plus célébres de notre ſiécle, (1) après avoir été Précepteur de François II. avoit obtenu pour récompenſe l'Evêché de Lavaur; mais ſon grand âge l'avoit mis enfin hors d'état de gouverner ſon diocèſe par lui-même. Dans ces circonſtances, le fameux Théologien Gilbert Genebrard Profeſſeur Royal de la langue Hébraïque, & connu par ſa profonde érudition (2), le porta à faire une démarche qui ne pouvoit être que fort deſagréable au Roi, qui pour faire plaiſir au Sieur de Pibrac, deſtinoit cet Evêché à ſon frere. Jean d'Alibout Evêque d'Autun porta la parole en ſon nom au tiers Etat, pour l'engager à demander à S. M. conjointement avec lui, qu'elle reçût la démiſſion qu'il vouloit faire de ſon Evêché en faveur de Genebrard, à qui la république des Lettres étoit ſi redevable. Mais cette propoſition n'eut aucun effet; & le tiers Etat refuſa d'y acquieſcer, ſous prétexte qu'on lui avoit donné ſatisfaction au ſujet des élections & de la nomination aux Evêchés.

Seconde aſſemblée générale.

On propoſa enſuite une autre affaire qui cauſa beaucoup de conteſtations. Il s'agiſſoit de fournir à l'entretien de la Cavaleric Françoiſe, qui n'eſt guères compoſée que de la Nobleſſe, & de régler par conſéquent l'impôt qui ſe levoit ordinairement pour cet article particulier. Enfin en attendant que les commiſſaires euſſent mis leurs cahiers en état d'être préſentés, S. M. demanda que les trois Ordres ſe raſſemblaſſent devant elle. Cette ſeconde aſſemblée générale ſe tint le dix-ſept de Janvier dans la même ſalle du château où l'on avoit fait l'ouverture des Etats. L'Archevêque de Lyon

(1) Après avoir été ſous le regne de François I. Profeſſeur Royal de la langue Greque, & enſuite Précepteur de François II. &c. MS. de Mrs. *de Sainte-Marthe.*

(2) Homme d'ailleurs d'un mauvais eſprit, & dont le caractére étoit faux, &c. MS. de Mrs. *de Sainte-Marthe.*

Lyon (1), homme d'une éloquence vive, porta la parole pour le Clergé; Claude de Beaufremont de Seneſçay pour la Nobleſſe; & Pierre Verſoris fameux Avocat au Parlement de Paris, qui dans cette occaſion ne répondit pas à ce qu'on attendoit de lui, parla pour le tiers Etat. Le diſcours de l'Archevêque fut ſans contredit le plus eſtimé des trois, qui tous en général tendoient à ſupplier S. M. de ne ſouffrir dans le Royaume que la ſeule Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine; d'en bannir à jamais toute erreur contraire, de remédier aux abus qui s'étoient introduits dans le culte divin, & de travailler à rétablir la juſtice & les finances. Le Roi répondit en peu de mots à ces diſcours: qu'il étoit ravi de voir qu'ils n'euſſent tous qu'un cœur & une voix au ſujet de la Religion & du culte que l'on doit à Dieu: qu'au reſte il auroit ſoin de faire examiner dans ſon Conſeil leurs plaintes & leurs demandes, & qu'il eſpéroit leur donner enſuite une entiére ſatisfaction: Enfin qu'il ordonnoit que perſonne n'eût à ſe retirer avant la fin des Etats, & ſans avoir pris congé de lui. HENRI III. 1577.

Depuis ce jour-là, toutes les conférences qui ſe tinrent ne roulerent que ſur les finances, ſans qu'on pût venir à bout de rien régler. L'Archevêque de Lyon, homme ambitieux, prétendoit que ſur les rentes ſeules de l'hôtel de ville de Paris, tout bien compté, on pouvoit ſans faire tort aux particuliers, retirer ſept millions, qui ſuffiroient pour remplir les coffres du Roi, & payer ſes dettes. D'un autre côté, Joulet, Poncet, & la Borde, trois gens ingénieux à imaginer de nouveaux moyens d'épuiſer le peuple pour faire plaiſir à la Cour, propoſerent un expédient pour augmenter les revenus du Roi. C'étoit d'abolir toutes les anciennes taxes, & de mettre un nouvel impôt de quinze millions ſur tous les feux du Royaume; en ſorte que la plus forte impoſition ne paſſât pas cinquante francs, & que la moindre ne fût pas au-deſſous de douze deniers. Mais le projet chimérique de ces hommes affamés échoüa. On l'examina dans pluſieurs aſſemblées, on en reconnut la friponnerie, & on le rejetta abſolument. **Nouveaux projets pour augmenter les revenus du Roi.**

Les Etats préſenterent enſuite à S. M. une requête qui lui fit beaucoup de peine. Ils demandoient qu'on fit une revûë du Conſeil, & qu'on réduiſît à vingt-quatre ce nombre prodigieux de membres dont il étoit compoſé, ſans cependant y comprendre les Princes du ſang, & les grands Officiers de la Couronne. Cette propoſition eut pour auteur l'Archevêque de Lyon, qui de ſimple particulier qu'il étoit, eſpéroit par-là s'ouvrir un chemin aux honneurs. D'un autre côté le Roi fit demander aux Etats deux millions pour les fraix de la guerre, qui ne pouvoit manquer de ſuivre la déciſion qu'ils avoient faite au ſujet de la Religion. Le Chancelier en porta la parole à l'aſſemblée au nom de S. M. le 26. de Janvier. Il y fut accompagné du Cardinal de Bourbon, qui fit même un grand éloge de cette réſolution, de Louis de Gonzague Duc de Nevers, & **Requête des Etats.**

(1) Il eſt nommé Pierre d'Eſpinac dans le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*.

HENRI III. 1577. & de Jean de Morvilliers Garde des Sceaux. Enſuite le Roi, voyant qu'ils ne cherchoient qu'à éluder ſa demande par leurs retardemens affectés, & mille nouveaux obſtacles qu'ils faiſoient naître de jour en jour, crut devoir la faire appuyer par une perſonne d'un rang capable d'y donner encore plus de poids. Dans cette vûë il leur envoya le Duc d'Anjou ſon frere, qui ſe rendit aux Etats le dernier jour du mois, ſuivi des Ducs de Nevers & de Mayenne. Jean de Morvilliers porta la parole au nom du Prince, & Joſeph Hemart Préſident de Bourdeaux lui fit cette réponſe, qui avoit été concertée auparavant dans l'aſſemblée : que les Etats étoient très-mortifiés de ne pouvoir donner ſatisfaction à S. M. ſur cet article ; mais qu'ils n'avoient été convoqués que pour deux raiſons ; la premiére, pour porter à S. M. les plaintes de leurs provinces ; & la ſeconde, pour travailler conjointement à trouver les moyens les plus propres de ſoulager l'Etat qui étoit grandement obéré : que pour ce qui étoit des deux millions que S. M. demandoit, ils n'avoient aucun ordre d'en délibérer : qu'ils ne voyoient pas d'ailleurs qu'aucune néceſſité l'obligeât de leur faire une ſemblable propoſition, puiſque l'article arrêté dans l'aſſemblée au ſujet de la Religion, portoit cette clauſe en mots exprès ; „ Pourvû „ qu'on pût en venir à l'exécution, ſans troubler la tranquillité publique : „ comme on pouvoit s'en convaincre par la ſeule lecture des actes du tiers Etat, dont on fit enſuite un extrait. Cependant par reſpect pour la perſonne de Monſieur, on arrêta qu'il ſeroit plus amplement délibéré ſur cette affaire.

Enfin le quatre de Février il fut réſolu : que le cahier ſouſcrit du Sécretaire des Etats, & de deux de ſes ſubſtituts, ſeroit préſenté à S. M. par le Préſident du tiers Etat, accompagné d'un député de chaque province, en préſence du Clergé & de la Nobleſſe ; & qu'on la ſupplieroit en même tems d'y répondre inceſſamment : que cependant on ne parleroit en aucune maniére de ſe ſéparer, pour ne pas donner occaſion à la Cour de rompre les Etats avant que de leur avoir donné ſatisfaction. Deux jours après, on remit ſur le tapis la propoſition qui avoit été faite, de réformer le Conſeil ; & on dreſſa un placet au Roi, par lequel on ſupplioit S. M. de réduire à vingt-quatre les membres qui le compoſoient ; de n'y recevoir aucune perſonne qui pût être ſuſpecte d'héréſie, ou d'avoir favoriſé les rebelles, & d'y admettre un député de chaque province ; enfin d'enjoindre aux quatre Sécrétaires d'Etat, de ne garder aucun commis qu'on pût ſoupçonner d'adhérer au parti.

La Cour négocie avec le Duc de Damville, pour avoir ſa démiſſion du gouvernement

Le Roi avoit fort à cœur la réſolution qui avoit été priſe dans les Etats, de ne ſouffrir doreſnavant dans le Royaume aucune autre Religion que la Catholique ; mais le Languedoc ſembloit apporter un obſtacle invincible à l'exécution. Les Proteſtans y étoient nombreux & puiſſans : le Duc de Damville, tout éloigné qu'il avoit toujours paru de leurs opinions, étoit accuſé de les favoriſer ouvertement, à cauſe des liaiſons étroites qu'il avoit priſes avec le Roi de Navarre, le Prince de Condé, le Marquis de Châtillon, & les autres Seigneurs de ce parti ; & il ne paroiſſoit pas poſſible d'éteindre, ou même d'arrêter la contagion qui ſe répandoit de cette

cette province dans tout le reſte du Royaume, tandis qu'il en auroit le gouvernement. Il s'agiſſoit donc de l'en retirer; & on chargea de cette négociation un nommé Rizza Viguier Lieutenant de Roi à Marſeille. Le Roi demandoit que le Duc de Damville donnât ſa démiſſion du gouvernement de Languedoc, & qu'il remît ſes places à Guillaume Vicomte de Joyeuſe Lieutenant de Roi de cette province. En dédommagement S. M. offroit au Duc de lui céder à vie le marquiſat de Saluces, avec tous ſes revenus, & certain nombre de troupes qu'elle s'engageoit d'entretenir elle-même à ſes dépens. Dans la ſuite, pour faire paroître au Duc le parti plus avantageux, on lui fit entendre que le Roi conſentiroit même qu'il tint cette principauté de lui à foi & hommage comme ſon Vaſſal, & qu'elle paſſât à ſes héritiers. En conſéquence, le Roi donna au mois de Mars une déclaration, par laquelle il dérogeoit à la loi de l'Etat qui défend d'aliéner le domaine de la Couronne, & à l'ordonnance de Moulins, qui onze ans auparavant avoit confirmé la même choſe. A ſa déclaration S. M. avoit joint un ordre à Charles de Birague Gouverneur pour le Roi au-delà des Alpes, de remettre ſes places au Maréchal de Bellegarde, qui étoit chargé de l'exécution de ce traité. Mais toute cette négociation n'eut aucun ſuccès. Le Duc, qui quelque tems auparavant ſembloit avoir oublié l'inſulte du Capitaine Luines, prétendit en cette occaſion, qu'il y alloit de ſon honneur de ne point quitter le Languedoc, qu'on ne lui en eût fait ſatisfaction; & il s'éleva mille nouvelles difficultés qui en empêcherent la réüſſite.

HENRI III. 1577. du Languedoc.

Cependant, tandis que les Etats députoient au Roi de Navarre & au Prince de Condé, tout étoit en armes dans la Saintonge, l'Agenois, & la Gaſcogne. Bazas fut la premiére ville qui ſe reſſentit de ces mouvemens. Dès le commencement de l'année, Jean Favas Capitaine fameux, qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit ſervi avec diſtinction dans les derniéres guerres contre les Turcs, s'en étoit emparé, & l'avoit pillée à l'occaſion que je vais dire. Il y avoit dans cette ville une fille fort riche, que le Capitaine ſouhaitoit de faire épouſer à un de ſes parens, natif de Bourdeaux, de la famille des Gaſques, qui y eſt très-puiſſante. Cette fille avoit perdu ſon pere; ainſi le Capitaine Favas s'adreſſa à ſa mere pour lui en faire la propoſition. Il en fut d'abord bien reçu, & elle conſentoit aſſez volontiers à cette alliance; mais elle avoit épouſé en ſecondes nôces un certain Capitaine appellé Bazas, qui ayant deſtiné ſa belle-fille à un de ſes parens, s'oppoſoit fortement à cet autre mariage. Ses refus réïtérés, & les mauvaiſes maniéres dont le Capitaine Favas prétendoit qu'il avoit uſé avec lui pendant le cours de cette négociation, firent prendre à celui-ci une réſolution bien hardie. Il s'aſſocia pour l'exécution les freres Caſſes, gens brutaux, qui avoient beaucoup de crédit dans la ville; & de concert ils ſurprennent le beau-pere, qu'ils maſſacrent impitoyablement, enlevent la fille d'entre les bras de ſa mere, & la livrent à Gaſque. Après une violence de cette nature, Favas vit bien qu'il n'avoit d'autre moyen de ſe ſouſtraire à la rigueur des loix, que de ſoutenir ſon crime par un nouvel attentat. Sous prétexte de pourvoir à ſa ſûreté, il fit entrer ſecrettement des troupes dans la

Divers mouvemens dans le Royaume.

Le Capitaine Favas ſurprend Bazas.

HENRI III. 1577. ville, s'en rendit le maître, pilla le chapitre, où il fit un butin considérable, rasa même la cathédrale ; & après avoir fait jusqu'alors profession de la Religion Catholique, il déclara hautement qu'il étoit Protestant, & qu'il n'avoit rien entrepris que par l'ordre & au nom du Roi de Navarre.

Tel fut le premier exploit par où se fit connoître le Capitaine Favas, si fameux depuis dans les guerres qui affligerent ce Royaume. Au reste comme il avoit de l'esprit, il comprit que quoique le nom du Roi de Navarre pût bien l'assûrer de l'impunité pour un tems, il lui seroit cependant difficile dans la suite de rejetter sur le droit de la guerre un attentat aussi hardi. Aussi dans la conférence de Flex en Perigord, qui se tint trois ans après, il demanda d'être compris expressément dans le traité ; ce qui lui fut accordé par l'article vingt-huitiéme. On prétend que c'est le premier Edit général de pacification qui ait fait mention de ces sortes de faits particuliers. Cependant le Capitaine Favas, pour se rendre plus considérable auprès du Roi de Navarre, alla peu de tems après surprendre la Réole, place sur la Garonne, célébre par l'Abbaye qui porte son nom. Il s'en rendit maître par escalade ; & depuis elle est presque toujours restée aux Protestans. En même tems de Monferrand Baron de Langoiran, qui avoit surpris Perigueux l'année précédente, fit aussi une tentative sur Saint-Macaire ; mais les échelles se trouverent trop courtes, & il fut obligé de se retirer avec perte. Ces hostilités jetterent l'effroi jusque dans Bourdeaux, où les habitans, sollicités par Honoré de Savoye Marquis de Villars, Lieutenant de Roi de la province, consentirent de recevoir garnison ; & elles leur servirent d'excuse dans la suite, lorsque le Roi de Navarre voulut se plaindre de ce qu'ils lui avoient fermé leurs portes.

Surprise de Réol sur la Garonne.

Celle du Conquest en Bretagne.

Dans ces mouvemens, le Conquernau ou vulgairement Conquest, place forte sur la côte de Bretagne, fut surpris par le Sieur la Vigne, Gentilhomme brave & estimé dans la province. Aussitôt qu'on en eut la nouvelle à la Rochelle, le Prince de Condé y fit envoyer du secours ; mais quelque diligence que pût faire François du Fou Baron de Vigean, qui en étoit chargé, il arriva trop tard, & ne put empêcher que les troupes du Roi assistées des païsans des environs, ne reprissent cette place, où le Capitaine Caillebote les reçut après avoir tué Kermassonet Capitaine des portes. On passa au fil de l'épée la garnison & tous les habitans qui avoient toujours été attachés au parti Protestant ; on en réserva seulement quelques-uns pour être conduits à Rennes, où ils furent pendus. Peu de tems auparavant Louis de Saint-Gelais s'étoit aussi rendu maître de Civray sur la Charente en Poitou, où le jeune Tiffardiére fut tué. Mais à peine ce Seigneur fut-il éloigné, que celui qu'il avoit laissé à la garde de cette place, la livra à Gui de Daillon Comte du Lude.

Ces succès avoient ranimé les espérances du Roi de Navarre. Résolu de se venger du refus que les Bourdelois avoient fait de le recevoir dans leur ville, ce Prince étoit allé mettre le siége devant Marman-

mande (1), grande ville ſituée ſur la Garonne à quelque diſtance de Bourdeaux, lorſqu'il apprit l'arrivée des députés des Etats. A cette nouvelle il leva le ſiége, & ſe retira à Agen. Ce fut-là qu'ils furent conduits à ſon audience par Louis du Faur Sieur de Gratins ſon Chancelier, qu'il avoit chargé de les recevoir, & qui s'en acquitta dignement. L'Archevêque de Vienne porta la parole pour les autres députés. Ce Prélat, après s'être fort étendu ſur la diſpoſition où étoient les Etats, de conſerver toujours pour la perſonne du Prince les égards dûs à ſa qualité de premier Prince du ſang, l'invita en leur nom à s'y rendre; & l'exhorta enſuite à ſe joindre avec S. M. pour procurer enſemble l'établiſſement d'une ſeule Religion dans le Royaume, en lui repréſentant les dangers inévitables d'une guerre, que le refus qu'il feroit d'unir ſes intérêts à ceux du Roi & de tout l'Etat, alloit rendre néceſſaire, depuis la réſolution unanime que les Etats avoient priſe de ſacrifier leurs biens & leurs vies, pour porter tous les ſujets de S. M. à ne plus faire profeſſion que d'une même Religion. HENRI III. 1577.

La peinture vive & touchante que fit l'Archevêque des malheurs qu'une guerre auſſi funeſte alloit entraîner avec elle, tira des larmes au Roi de Navarre. Ce Prince répondit en peu de mots aux députés, qu'il les remercioit de leurs bons avis. Enſuite il écrivit aux Etats d'une maniére fort obligeante: qu'il leur étoit redevable de la députation qu'ils lui avoient faite: qu'il ne pouvoit que loüer leur zéle pour la Religion & le bien public; que cependant il les prioit de faire de ſérieuſes réflexions ſur la réſolution qu'ils avoient priſe, & d'examiner mûrement s'ils pouvoient raiſonnablement ſe promettre un heureux ſuccès de la demande qu'ils avoient faite à S. M. de ne ſouffrir qu'une ſeule Religion dans le Royaume: que c'étoit prononcer bien hardiment, de dire que le Roi pouvoit ſans ſcrupule manquer à la foi des traités faits avec les Proteſtans, & qu'une pareille déciſion ne pouvoit manquer de produire de très-mauvais effets, puiſqu'elle ôtoit tous les moyens d'aſſûrer dans la ſuite une paix ſolide à l'Etat, lors même que les malheurs de la guerre auroient obligé les deux partis à la ſouhaiter le plus vivement: qu'il les exhortoit donc à y faire encore attention, & à ne pas s'engager à la funeſte néceſſité de troubler eux-

Réponſe du Roi de Navarre aux députés des Etats.

(1) La ville de Marmande fut battuë, & vinrent Meſſieurs de Biron & de Foix à Sainte-Bazeille trouver le Roi de Navarre, leſquels craignant qu'elle ne fuſt forcée, firent une trêve, par laquelle il fuſt dit que ceux de Marmande réconnoiſtroient le Roi de Navarre pour leur Gouverneur, & recevroient gens de ſa part, qui de fait y entrerent; mais il étoit convenu ſous main qu'ils en ſortiroient auſſi-toſt après y avoir fait publier la trêve: Meſſieurs de Segur & du Pleſſis la traiterent avec eux, & ceſtuy-cy nommément la haſta ſur ce qu'il vit que la batterie qui n'eſtoit que d'un canon & d'une coulevrine, eſtoit interrompuë, le cannonier ayant été tué par la feneſtre du canon, & que les boulets failloient à la coulevrine; tant eſtoit mal aſſorti cet equipage. Mais il remontra à Monſieur de Foix quel regret ce lui ſeroit de voir emporter cette place d'aſſaut en leur preſence, ce qui ne ſe pourroit ſans grand excès; & leur faiſoit entendre que ce qu'ils n'oyoient point tirer, eſtoit que la brêche eſtoit ſuffiſante, & qu'on ſe preparoit à l'aſſaut: à quoy ſe laiſſa aiſément perſuader Monſieur de Foix. DU PLESSIS MORNAY.

HENRI III. 1577. eux-mêmes la paix du Royaume, que tout le monde devoit avoir ſi fort à cœur, & ſans laquelle les réſolutions les plus ſages & les plus ſalutaires qu'ils pourroient prendre, n'auroient jamais d'exécution, & ne ſeroient d'aucune utilité.

A ces lettres le Roi de Navarre avoit joint un mémoire beaucoup plus ample, adreſſé aux Etats, par lequel il prétendoit leur prouver que la paix étoit abſolument néceſſaire; & au ſujet de la demande qu'ils faiſoient, qu'on ne ſouffrît dans le Royaume que l'exercice de la ſeule Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, il diſoit: qu'il avoit toujours prié, & qu'il prioit encore le Seigneur en préſence de cette aſſemblée reſpectable, au cas qu'il fût dans le chemin de la vérité, comme il en étoit alors perſuadé, de ne permettre jamais qu'il s'en écartât; que ſi au contraire on pouvoit lui faire voir qu'il fût dans la mauvaiſe voie, il étoit dans la diſpoſition, non ſeulement d'en ſortir pour embraſſer la Religion véritable, y vivre & y mourir, mais de travailler encore de tout ſon pouvoir à bannir l'erreur du Royaume, & meme de toute la terre. Ces derniéres paroles, qu'on regarda dès-lors comme un préſage de ce qui devoit arriver dans la ſuite, & qui eurent leur effet quelque tems après, avoient d'abord été effacées par les Miniſtres; mais le Prince les fit inſérer de nouveau. Au reſte il ſupplioit les Etats de ſe contenter de ces raiſons, leur marquant que s'ils ſouhaitoient de lui quelque choſe de plus, il les prioit de lui donner le tems d'y penſer; qu'il en délibéreroit dans l'aſſemblée que le Roi avoit convoquée à Montauban, & qui devoit ſe tenir au premier jour.

Le Prince de Condé refuſe de reconnoître les députés des Etats.

D'un autre côté le Prince de Condé avoit reçu bien différemment les députés qu'on lui envoyoit. Comme leur voyage étoit moins long, ils étoient arrivés quatre jours plûtôt à Saint-Jean d'Angely, où étoit ce Prince. Mais il refuſa de recevoir leur députation; il ne voulut pas même ouvrir leurs lettres, ſous prétexte que les Etats n'avoient point été convoqués légitimement, & que ce n'étoit qu'une aſſemblée informe de gens ſéduits & ſubornés par les perturbateurs du repos public pour perdre le Royaume, en perſuadant au Roi de révoquer le dernier Edit. Quelques inſtances que fit auprès de lui l'Evêque d'Autun, qui étoit à la tête des députés, il ne put rien gagner ſur ſon eſprit. Le Prince, réſolu de ne point les reconnoître, leur dit ſeulement: qu'il voyoit avec douleur l'état malheureux où le Royaume étoit réduit: que pour lui, il ſacrifieroit volontiers ſa vie à la tranquillité publique; que c'eſt ce qui l'avoit engagé pluſieurs fois à ſouhaiter, & ce qui le portoit encore à demander dans les circonſtances préſentes, que pour épargner le ſang des peuples & de cette brave Nobleſſe qui faiſoit la force de l'Etat, on permît aux Chefs des deux partis de terminer entre eux un différend, qui ne duroit que depuis trop long-temps: qu'au reſte, s'ils avoient quelque propoſition à lui faire de la part de S. M. il étoit prêt à leur donner audience. Voilà tout ce qu'ils purent obtenir de ce Prince, qui du reſte les traita très-gracieuſement. Ainſi après bien des honnêtetés réciproques, ils prirent congé de lui, & retour-

retournerent à Blois, où ils rendirent compte à l'aſſemblée le huit de Février du ſuccès de leur voyage. HENRI III.

Sept jours après arriverent ceux qu'on avoit députés vers le Roi de Navarre, & ils firent de même leur rapport à l'aſſemblée, du ſuccès de leur négociation. Ils ajoûterent que ce Prince les avoit auſſi chargés de porter ſa plainte aux Etats au ſujet de l'uſurpation des Rois d'Eſpagne, qui lui retenoient le Royaume de ſes ancetres, & de les prier d'interpoſer leur autorité pour obliger Philippe à lui donner ſatisfaction. Il ſe tint pluſieurs aſſemblées pour voir ce qu'on devoit répondre à ce Prince, ou quel parti on prendroit ſur ſa réponſe. Mais, comme on remettoit de jour en jour à en délibérer plus amplement, ils arrêterent enfin, que puiſque par leur députation ils avoient fait leur devoir, & qu'ils n'avoient aucun ordre de traiter de cette affaire, ils ne paſſeroient pas plus avant, ſur-tout leurs pouvoirs étant expirés, diſoient-ils, & eux n'ayant plus par conſéquent aucun droit de s'aſſembler, depuis que leur cahier avoit été préſenté à S. M. 1577.

Les Etats préſentent leur cahier au Roi.

Cette cérémonie s'étoit paſſée le neuf du mois; & depuis ce jour-là Guillaume d'Avanſon Archevêque d'Ambrun, & Louis d'Angennes de Maintenon avoient propoſé au tiers Etat au nom du Clergé & de la Nobleſſe, de choiſir tous entre eux, douze députés dont S. M. ſeroit ſuppliée de prendre les avis, lorſqu'il s'agiroit de ſtatuer ſur leurs demandes. La choſe fut miſe auſſi-tôt en déliberation; & toutes les voix alloient d'abord à l'affirmative, lorſque Bodin les fit revenir, en déclarant que ſon avis étoit, qu'on ne conſentît point à une pareille délégation, & que ſi le Clergé & la Nobleſſe s'y opiniâtroient, on proteſtât contre leur délibération. En effet ayant été député du tiers Etat pour porter au Clergé & à la Nobleſſe ſes remontrances ſur cet article, il leur fit voir par pluſieurs raiſons convainquantes, que rien n'étoit plus au deſavantage, particuliérement du tiers Etat, que de rendre quelques-uns d'entre eux arbitres ſouverains des demandes qui n'avoient été faites que par le corps des Etats réünis. Il leur repréſenta: que c'étoit en quelque ſorte anéantir l'autorité des Etats, que de réduire quatre cens députés qui les compoſoient, à un ſi petit nombre de délégués, qui tout incorruptibles qu'on les ſuppoſât, pourroient toujours ſe laiſſer, ou intimider par la préſence de S. M. ou ſéduire par les careſſes de ceux qui gouvernoient à la Cour: qu'ainſi, comme nos hiſtoires en faiſoient foi, Louis XI. qui le premier de nos Rois ſçut s'arroger le pouvoir abſolu, trouva le ſecret tant qu'il vécut, de gouverner le Royaume à ſa fantaiſie, en attribuant le nom d'Etats avec le pouvoir dont ils ſont revêtus, à une poignée de gens dont il diſpoſoit à ſon gré: qu'enfin on rendoit par-là l'autorité des Etats généraux, qui juſqu'alors avoit été déterminée à certains lieux, à certains tems, & à certaines perſonnes, perpetuelle & ambulatoire. Et ſur ce que l'Archevêque de Lyon l'interrompit en cet endroit pour repréſenter, que les délégués ſeroient ſeulement preſens aux déliberations comme témoins, & non point comme juges avec le pouvoir de décider, Bodin repliqua: qu'on avoit propoſé d'abord de les rendre eux-mêmes arbitres dans les

HENRI III. 1577. délibérations ; que ſi cependant par un avis mitigé on revenoit à ne vouloir leur accorder que la ſimple qualité de témoins des réſolutions qu'on y prendroit, il y trouvoit un inconvénient encore plus grand : qu'en effet, quoiqu'ils fuſſent en petit nombre, leur ſeule préſence jointe au pouvoir dont on les auroit revetus, donneroit aux déciſions qu'on y feroit, une autorité abſoluë & ſans bornes, & ôteroit ainſi aux Etats la voye des remontrances, au cas que le Conſeil de ſa Majeſté prît quelque parti qui ne leur parût pas convenable. Toute l'aſſemblée ſe rendit à ces raiſons ; & quelque oppoſition que fiſſent paroître certains membres du Clergé, entre autres quelques Prélats, qui eſpéroient par-là s'ouvrir un chemin au miniſtére ; quoi que pût dire le Sieur de Maintenon, qui prétendoit que l'avis contraire avoit paſſé, & que par conſéquent on ne pouvoit plus y revenir, Bodin ayant déclaré que ſi le Clergé & la Nobleſſe perſiſtoient dans leur ſentiment, le tiers Etat proteſteroit ; tous ſe rendirent, & il fut réſolu d'une voix commune, que les Etats ne nommeroient point de délégués pour être préſens aux délibérations du Conſeil au ſujet de leurs demandes.

Dans les commencemens, lorſque tout paroiſſoit diſpoſé au parti contraire, le Roi avoit trouvé fort mauvais cette réſolution des Etats. Mais depuis il avoit changé de ſentiment. L'Archevêque de Lyon avoit eu, dit-on, l'adreſſe de perſuader à ce Prince, qui ne cherchoit qu'à agrandir ſon pouvoir, que ce qui lui paroiſſoit devoir donner des bornes à ſon autorité, étoit le moyen le plus ſûr de l'augmenter ; & par-là il avoit ſçû lui faire changer d'avis. Auſſi, lorſqu'il apprit que Bodin avoit fait revenir l'aſſemblée de ſa premiére réſolution, l'habileté qu'il avoit fait paroître en cette occaſion à manier & à tourner les eſprits donna de l'ombrage à ce Prince ; & quoique ce Monarque lui eût toujours marqué auparavant beaucoup d'amitié, à cauſe de ſon érudition & de la grande expérience qu'il avoit, juſques-là que ſouvent il le faiſoit appeller pendant ſes repas pour l'entendre raiſonner ſur différentes matiéres, il ne le regarda plus depuis de bon œil.

Cependant les Etats, après avoir marqué au Roi leur intention ſur cet article, ne penſoient plus qu'à prendre congé de S. M. lorſqu'elle leur fit dire par de Morvilliers Garde des Sceaux, qu'elle alloit travailler inceſſamment à examiner leurs demandes ; qu'au reſte elle leur défendoit de ſe ſéparer ſans ſa permiſſion. Cet ordre ne ſatisfit point les Etats. Ils perſiſterent dans leur réſolution ; & le Roi fut obligé de les aſſembler encore une fois en ſa preſence. Sa Majeſté étoit accompagnée de la Reine ſa mere, de la Reine regnante, des Cardinaux de Bourbon, de Guiſe & d'Eſt, du Duc de Guiſe, qui s'étoit enfin rendu à Blois, des Ducs de Mayenne & de Nevers, & de tous les autres Seigneurs de ſa Cour. Là, elle fit entendre aux Etats ; que ſes intentions étoient, que conſéquemment à la requête qu'ils lui avoient preſentée d'abord, ils choiſiſſent entre eux des délégués pour être preſens à l'examen qu'elle vouloit faire de leurs cahiers, afin qu'ils puſſent l'inſtruire dans l'occaſion des raiſons ſur leſquelles leurs demandes étoient fondées : que quoique cela ne ſe fût jamais

Nouvelle aſſemblée des Etats à Blois.

mais pratiqué, elle vouloit bien leur accorder cette grace : qu'elle vouloit de plus qu'ils ne ſe ſéparaſſent point avant l'arrivée de ceux qu'ils avoient députés au Duc de Damville, & ſur-tout avant le retour du Duc de Montpenſier, qu'elle avoit fait partir depuis peu pour aller trouver le Roi de Navarre ; parce qu'au cas qu'on fût obligé d'en venir aux armes, elle auroit beſoin d'eux, pour trouver les moyens de fournir les fonds néceſſaires pour ſoûtenir le poids d'une ſi juſte guerre : qu'elle avoit réſolu d'aliéner à perpetuité cent mille écus de rente du domaine de la Couronne, & qu'elle ſouhaitoit avoir ſur cela leur agrément : qu'elle leur ordonnoit donc de continuer leurs aſſemblées pour en délibérer ; que ſi cependant ils jugeoient qu'il fut trop onéreux de reſter aſſemblés en corps, elle leur permettoit de reprendre le chemin de leurs provinces, à condition qu'ils nommeroient auparavant des députés pour achever de terminer les affaires. HENRI III. 1577.

Les Etats demanderent qu'il leur fût permis de déliberer ſur ces propoſitions ; & après s'être conſultés, ils repondirent : qu'ils ne pouvoient ni continuer leurs aſſemblées, ni laiſſer après eux des députés de leurs corps pour aſſiſter à de nouvelles déliberations : qu'ils n'étoient pas plus en état d'accorder, ni les ſubſides extraordinaires que S. M. demandoit, ni le droit d'aliéner le domaine de la Couronne ; que ſeulement ils étoient prêts de différer leur départ juſqu'à l'arrivée du Duc de Montpenſier, & de ceux qu'ils avoient députés au Duc de Damville. Le Roi défendit qu'on lui ſignifiât cette reponſe ; & dès le lendemain Pompone de Bellievre ſe rendit à l'aſſemblée de la part de S. M. pour preſſer les députés de conſentir à l'aliénation du domaine. Il leur remontra, que les néceſſités urgentes de l'Etat ne leur permettoient pas de refuſer ſur cela leur agrément, parce que ſans contredit le ſalut du peuple eſt la loi ſuprême de l'Etat. Mais Hemart Préſident de Bourdeaux prenant la parole, lui répondit au nom des Etats : qu'on ne pouvoit imaginer aucun cas où ce droit pût être révendiqué par nos Souverains, comme il le prouva fort au long : qu'ils n'avoient en effet que l'uſufruit du domaine de la Couronne ; que la propriété en appartenoit à tout le corps de la nation, & qu'elle ne pouvoit jamais être aliénée, non pas même dans les beſoins les plus preſſans, comme l'exemple du Roi Jean, priſonnier en Angleterre le démontroit invinciblement : que cette loi étoit la baſe & le ſoûtien du trône ; & que c'étoit pour cette raiſon, que nos peres l'avoient toujours regardée comme ſacrée & inviolable. De Belliévre fut congédié avec cette réponſe. Ainſi échoüa la prétention chimérique qu'on avoit euë d'aliéner le domaine ſous le beau prétexte d'une néceſſité imaginaire. On en eut l'obligation principalement à Bodin, qui tandis que les principaux députés gagnés par les careſſes de la Cour commençoient à mollir, tint toujours ferme pour la négative. Et certes, s'ils euſſent lâché la main en cette occaſion, on ne peut douter que ſous un Prince auſſi prodigue que Henri, on n'eût bientôt vû épuiſer tous les revenus de la Couronne.

Les Etats refuſent de conſentir à l'aliénation du domaine.

Cependant ceux qui avoient été députés vers le Duc de Damville étoient arrivés à Montpellier, où il faiſoit ſa réſidence. Dès l'année précedente

Réponſe du Duc

HENRI III. 1577. de Damville aux députés des Etats.

ce Seigneur, de concert avec le Roi de Navarre & le Prince de Condé, ſur l'invitation qui lui avoit été faite de ſe rendre aux Etats, avoit proteſté le 22. de Septembre contre tout ce qui s'y feroit, prétendant qu'ils n'étoient pas convoqués légitimement; & le 28. d'Octobre ſuivant il avoit envoyé au Roi l'acte de ſa proteſtation. Au reſte il reçut fort bien les députés, qu'il chargea même d'une réponſe par écrit. Ses lettres datées du 7. Février étoient adreſſées à l'aſſemblée de Blois; car il voulut ſe ſervir de ces termes, pour ne pas paroître reconnoître l'autorité des Etats. Par ces lettres, après les avoir remerciés de la députation honorable qu'ils lui avoient faite, il leur marquoit: qu'étant ſorti d'une des premiéres familles du Royaume, dont les ancêtres avoient autrefois mérité le titre glorieux de *Premiers Chrétiens*, il ne pouvoit qu'approuver infiniment le zéle qu'ils faiſoient paroître pour l'établiſſement de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, dans laquelle il étoit prêt de vivre & de mourir: que cependant pour certaines raiſons, qu'il expoſoit plus amplement dans le mémoire qu'il leur avoit adreſſé, il appréhendoit qu'en voulant apporter au mal des remedes hors de ſaiſon, on ne l'irritât, au lieu de le guérir: qu'ainſi il les prioit très-inſtamment d'y faire attention, & de refléchir mûrement ſur ce qu'il leur repréſentoit.

Il s'expliquoit davantage dans le mémoire dont il avoit auſſi chargé leurs députes. Il leur faiſoit voir: que tous les malheurs paſſés faiſoient aſſez connoître, qu'il n'appartient qu'à Dieu ſeul de donner la foi, & qu'elle ne peut être l'ouvrage d'aucune puiſſance qui ſoit ſur la terre: qu'il n'y avoit pas lieu de douter qu'après tant de guerres qui avoient déſolé le Royaume, les Proteſtans étant enfin venus à bout de mettre leurs vies & leurs conſciences à couvert, à l'abri des Edits de nos Rois, ils ne priſſent les moyens les plus extrêmes pour ſe conſerver à quelque prix que ce fût, une liberté, qui leur avoit coûté le ſang & la ruine de tant de leurs freres: que tous les gens de bien frémiſſoient avec lui au ſouvenir encore tout récent de tant de calamités paſſées: qu'ainſi il ne pouvoit aſſez s'étonner, qu'on penſât encore à renoüer des projets, dont le ſuccès avoit toujours été ſi funeſte: que depuis le dernier Edit qui avoit été reçû ſolemnellement par les Etats de cette province, une des plus conſidérables du Royaume, qu'il gouvernoit au nom du Roi, & dont ils avoient juré l'exécution, tout le monde avoit reconnu, à n'en pouvoir douter, que l'unique moyen de conſerver la paix dans le Royaume, étoit d'y permettre l'exercice des deux Religions: qu'il n'y avoit aucun inconvenient à l'accorder; & que par conſequent on ne pouvoit violer la foi des Edits faits en faveur des Réformés, ſans s'expoſer aux dangers les plus évidens: qu'au reſte les propoſitions qu'on lui avoit faites de leur part, étant de nature à intéreſſer également les Proteſtans & ceux des Catholiques qui avoient toujours été portés à la paix, il ne pouvoit rien réſoudre là-deſſus, ni leur rendre aucune réponſe poſitive, ſans conſulter auparavant le Roi de Navarre & le Prince de Condé, qui devoient être les garans du dernier Edit, auquel ils avoient travaillé conjointement.

L'Evê-

L'Evêque du Puy & ſes deux collégues les Sieurs de Rochefort, & de Tolé furent congédiés avec cette réponſe. Ils arriverent à Blois ſur la fin de Février, à peu près en même tems que le Sieur de Biron, qui avoit été envoyé au Roi de Navarre; & lorſque dans les Etats on commençoit à parler de paix. Comme ce grand feu qu'on avoit fait paroître d'abord pour la guerre étoit alors un peu amorti, la propoſition qui en fut faite, trouva beaucoup de partiſans parmi les députés. Bodin ſur-tout, qui par l'abſence des députés de la ville de Paris étoit devenu Préſident du tiers Etat, l'appuyoit fortement. Il s'oppoſa avec un courage admirable au Clergé & à la Nobleſſe, qui gagnés par les Guiſes tenoient tous les jours des aſſemblées particulières, pour preſſer qu'on exécutât à quelque prix que ce fût, & même par la voye des armes, s'il étoit beſoin d'en venir là, ce qui avoit été arrêté au ſujet de la Religion. Et ſur ce qu'ils lui objecterent, que l'article avoit paſſé avec cette clauſe dans l'aſſemblée des Etats; & que depuis qu'ils avoient preſenté leur cahier à S. M. il ne leur étoit plus permis de délibérer, il leur répondit hardiment: qu'on devoit donc les regarder eux-mêmes comme criminels de léze-Majeſté, puiſque de leur propre aveu n'ayant plus ni autorité, ni pouvoir, ils ôſoient cependant encore s'aſſembler tous les jours en ſecret; mais qu'il étoit d'un ſentiment tout contraire: qu'il croyoit qu'il leur étoit encore permis de porter leurs remontrances au pied du trône: que comme les Etats n'avoient commencé que de l'inſtant que S. M. leur avoit ordonné de délibérer, il n'y avoit auſſi qu'un ordre ſouverain de ſe ſéparer, qui pût les rompre: qu'on ſçavoit au reſte, que chez les Romains il n'étoit permis de traiter de la guerre, que dans les Comices aſſemblés par centuries; au lieu qu'ils ne croyoient pas néceſſaire d'aſſembler tout le peuple, lorſqu'il s'agiſſoit de la paix: Uſage prudent & ſage, que cette République belliqueuſe & triomphante n'avoit admis, que pour montrer combien elle jugeoit la paix préférable à la guerre. HENRI III. 1577.

Ce fut dans le plus grand feu de ces conteſtations, que les Etats donnerent audience le dernier jour de Février au Duc de Montpenſier, qui étoit de retour de ſon voyage vers le Roi de Navarre. Ce Prince, pour ne pas charger ſa mémoire, lut un diſcours fort éloquent, où il rendoit compte à l'aſſemblée de ſa négociation, & des diſpoſitions favorables à la paix qu'il avoit trouvées dans le Roi de Navarre. Enſuite, après avoir dit quelques mots modeſtement & en paſſant, de ſon attachement à la Religion de ſes peres, & de ce qu'on lui avoit vû faire tant de fois à la tête des armées, pour la ſoûtenir, il ajoûta: que cependant l'image des malheurs qui pendant ſeize années de guerre avoient déſolé la France, & avoient réduit à deux doigts de ſa perte ce Royaume autrefois ſi floriſſant; l'exemple des Princes étrangers; de l'Empereur Charles V. qui après avoir triomphé de l'Allemagne, vainqueur de ſes provinces s'étoit vû obligé d'accorder aux vaincus l'exercice libre de leur Religion; de Philippe ſon fils, qui tout récemment venoit de donner la paix aux Païs-bas, qui tout ennuyés qu'ils étoient de la guerre, ne l'avoient acceptée qu'à cette condition; que tout cela le portoit à conſeiller à S. M. de penſer uniquement à

Le Duc de Montpenſier conſeille la paix.

HENRI III. 1577. entretenir la paix qu'elle venoit de donner à l'Etat, ſauf à réformer ce qui pourroit ſe rencontrer d'abuſif & de trop fort dans les Edits précédens: qu'il eſpéroit que le Roi de Navarre y donneroit ſon conſentement: enfin qu'il étoit d'avis, que les choſes reſtaſſent ſur ce pied-là, juſqu'à ce que par l'autorité d'un Concile ou d'une aſſemblée d'Etats convoqués légitimement, ou par quelque autre moyen doux & raiſonnable, le Roi fût en état de réünir tous ſes ſujets dans le ſein de la vraye Religion.

Nouvelle déciſion des Etats au ſujet de la Religion.

L'autorité d'un ſi grand homme, dont la conduite étoit irréprochable, fortifia beaucoup le parti de Bodin & de ceux qui comme lui conſeilloient la paix. Sur ſes inſtances, on remit la choſe en délibération; & à la pluralité des voix, l'avis paſſa enfin: que conformement à l'inſtruction qui avoit été donnée à Pierre Verſoris, S. M. ſeroit ſuppliée de ramener tous ſes ſujets à l'unité de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine par toutes ſortes de voyes juſtes & raiſonnables; ſans cependant en venir à la force & aux armes. Hemart Préſident de Bourdeaux, Bodin, & Bigot député de la ville de Roüen, dreſſerent en conformité une ſupplique, qui fut preſentée au Roi, par laquelle le tiers Etat proteſtoit que dès le commencement ils n'avoient jamais été d'avis, qu'on dût uſer de violence; qu'ils faiſoient profeſſion de ne point reconnoître d'autre Religion que celle de leurs peres, dans laquelle ils étoient prêts de vivre & de mourir; mais qu'ils croyoient qu'elle ne devoit ſe ſoûtenir que par la voye de la paix & de la douceur, & jamais par celle des armes. Pour confirmer ce qu'ils avançoient, ils joignirent à leur requête un extrait de l'arrêté qu'ils avoient fait le 15. de Janvier au ſujet de la Religion, tiré des actes publics, par lequel ils montroient, que dans l'inſtruction donnée à Pierre Verſoris, qui devoit porter la parole au Roi pour le tiers Etat, on avoit inſéré cette clauſe: „ A condition que l'exécution s'en feroit par les voyes de la douceur, & ſans „ qu'on fût obligé pour cela d'en venir aux armes ".

Ambaſſade du Prince Caſimir au Roi.

Dans ce même tems-là, Pierre Beutrick député du Duc Jean Caſimir, frere de l'Electeur Palatin, eut audience du Roi. Cet envoyé fit un long diſcours pour ſe plaindre au nom de ſon maître & de tous les Officiers Allemans, dont une partie s'étoit renduë à la Cour avec lui, de ce qu'on avoit négligé de leur faire tenir dans les termes dont on étoit convenu, à Francfort ſur Mein & à Strasbourg les ſommes qu'on leur avoit promiſes. Il dit: qu'ils n'avoient pas oublié ce que S. M. avoit pluſieurs fois répondu à leurs députés, lorſqu'ils la preſſoient de donner la paix à ſes peuples: qu'ils devoient ſe mêler de leurs affaires, & lui laiſſer le ſoin de gouverner ſon Etat: qu'ils ne prétendoient donc pas s'ingérer mal-à-propos dans ce qui ne les regardoit point, qu'autant cependant que leur intérêt propre le demandoit: qu'ils ſe ſouvenoient auſſi de ce qu'on leur avoit répondu, lorſqu'au milieu de la paix dans le tems que le Royaume étoit tranquille, ils faiſoient inſtance pour être payés des ſommes conſidérables qui leur étoient dûës; que l'Etat étoit trop épuiſé, & que la ſituation preſente des affaires ne permettoit pas de leur donner ſatisfaction: qu'ils ne voyoient donc pas quel pouvoit être leur recours, ſi la guerre venoit à ſe rallumer; car comment pourroit-on exécuter au milieu des troubles ce qu'on n'avoit pas été en

en état de faire dans la plus grande tranquillité? que c'étoit-là le motif de leur voyage; qu'ils venoient pour exiger ce qui leur étoit dû, & pour preſſer Sa Majeſté d'entretenir une paix qu'ils s'étoient flattés de voir durer; qu'ils venoient la ſommer de tenir la parole qu'elle avoit donnée, non-ſeulement à tous les Réformés de France, mais au Prince Caſimir lui-même: que ce Prince autant pour les intérêts de ſa gloire, que pour ſon avantage particulier, s'étoit crû obligé après tant de graces diſtinguées dont S. M. venoit de l'honorer, de la prier très-inſtamment de veiller à la tranquillité de ſon Etat, & d'obſerver inviolablement le dernier Edit, dont toutes les provinces du Royaume s'étoient engagées ſolemnellement de procurer l'exécution: qu'au reſte il s'offroit, au cas qu'il s'y fût gliſſé quelque article trop fort, dont la conſcience de S. M. ſe trouvât embarraſſée, de travailler lui-même à chercher des tempéramens pour l'adoucir; & qu'il l'avoit chargé de traiter pour cela avec les députés du Roi de Navarre, du Prince de Condé, & du Duc de Damville: que cependant il demandoit qu'on lui payât ce qui lui étoit dû, afin qu'il pût être en état de remplir lui-même les engagemens qu'il avoit pris au nom du Roi avec les Officiers des troupes Allemandes qui l'avoient ſuivi. HENRI III. 1577.

Après ce diſcours que Beutrick prononça avec ſa naïveté Allemande, comme il vit que malgré cela tout ſe diſpoſoit à la guerre, il préſenta au Roi le 8. de Mars au nom du Prince Caſimir un acte ſigné de ſa main, par lequel ce Prince, pour ne pas s'expoſer plus long-tems aux plaintes des Officiers Allemans, qui le ſoupçonnoient de ménager ſes intérêts à leur préjudice, renonçoit à toutes les penſions, charges & dignités qu'il tenoit de S. M. Beutrick en remit les titres au Roi, le priant de regarder auſſi ſon maître comme libre de tous les engagemens qu'il auroit pû avoir pris avec lui par le paſſé, ſans préjudice cependant de l'ancienne alliance, qui avoit exiſté de tout tems entre nos Rois & la maiſon Palatine. Outre cela il demanda, que comme ils étoient venus à la Cour ſur l'aſſûrance de la foi publique, on leur accordât auſſi ſûreté pour leur retour. Enfin Beutrick qui étoit d'ailleurs d'un caractére violent, ajoûta d'un air fier, qu'il avoit ordre de ſon maître de paſſer auſſi en Angleterre pour y mettre ordre à ſes affaires: paroles que les gens entendus regarderent comme une menace que le Prince Caſimir faiſoit au Roi, au cas qu'il penſât à faire la guerre aux Proteſtans, d'engager Eliſabeth à prendre leur parti, & à leur donner du ſecours.

Cet évenement fut cauſe qu'on penſa à examiner plus ſérieuſement dans le Conſeil la requête qui avoit été preſentée au Roi quelques jours auparavant au nom du tiers Etat. Les avis y furent partagés. Le Cardinal de Guiſe, les Ducs de Guiſe, de Mayenne, & de Nevers prétendoient qu'on devoit s'en tenir à la premiére déciſion des Etats au ſujet de la Religion. La Reine mere au contraire, le Duc de Montpenſier, le Maréchal de Coſſé, Armand de Gontaut Sieur de Biron, de Belliévre, & de Morvilliers, après avoir refléchi mûrement aux ſuites fâcheuſes que cette réſolution pouvoit avoir, revinrent au parti le plus modéré; & leur ſentiment pré-

HENRI III. 1577.

prévalut. On arrêta qu'on ne devoit ſonger qu'à entretenir la paix; & on prit occaſion de ce qu'avoit dit l'envoyé du Prince Caſimir, qu'on pourroit apporter quelque adouciſſement au dernier Edit, pour députer de nouveau le Sieur de Biron au Roi de Navarre; ce qui donna lieu au nouvel Edit de pacification qui parut cette même année.

Le Roi députe aux Princes de l'Empire.

La Cour réſolut auſſi d'envoyer un Ambaſſadeur en Allemagne; & on jetta les yeux pour cette négociation ſur Claude de Villequier Vicomte de la Guerche. Ce Seigneur ſe rendit d'abord à la Cour du Prince Loüis Electeur Palatin; & après l'avoir complimenté au nom de leurs Majeſtés ſur la mort du Prince Fréderic ſon pere, qui étoit arrivée quelque tems auparavant, & ſur ſon élevation à l'Electorat, il alla trouver le Prince Jean Caſimir ſon frere, à qui, ſur les inſtances qu'il lui fit, il remit ſes inſtructions par écrit. Il étoit chargé de faire à ce Prince les mêmes complimens de la part de leurs Majeſtés, & de l'inſtruire de la ſituation préſente où étoient les affaires: que depuis qu'il étoit ſorti de France les Etats généraux s'étoient aſſemblés à Blois, & avoient demandé au Roi d'une voix commune, qu'il ne ſouffrît dans le Royaume aucune autre Religion que la Catholique: que lors de ſon départ de la Cour, S. M. ſe diſpoſoit à leur accorder une ſi juſte demande: qu'elle s'y ſentoit portée par ſa propre conſcience, & par l'exemple des Rois ſes prédéceſſeurs, qui avoient toujours eu à cœur d'entretenir l'unité de la Foi parmi leurs ſujets: que l'expérience lui apprenoit d'ailleurs que la diverſité des Religions étoit dans un Etat une ſemence toujours renaiſſante de diviſions & de troubles; qu'en effet il étoit conſtant que les Réformés penſoient bien moins dans leurs aſſemblées à traiter des affaires de la Religion, qu'à fomenter les troubles du Royaume, & la révolte contre le Souverain: qu'on en avoit un exemple tout récent dans l'entrepriſe ſéditieuſe qu'ils venoient de faire, en mettant garniſon dans la Charité, à l'inſçû de S. M. & en s'emparant de preſque toutes les villes & places fortes du Poitou, de la Saintonge, de la Gaſcogne, du Dauphiné, & du Languedoc: que depuis le dernier Edit, S. M. avoit pris tous les moyens poſſibles de le mettre en exécution; qu'elle y avoit trouvé des obſtacles inſurmontables; & qu'il n'avoit ſervi qu'à fournir un prétexte aux Catholiques de former entre eux de nouveaux partis; ce qui prouvoit manifeſtement qu'un Royaume ne pouvoit jamais être tranquille, tant qu'on y ſouffriroit deux Religions différentes: que la verité de cette maxime étoit reconnuë des Princes-mêmes de l'Empire qui ſuivent la Confeſſion d'Augsburg, & de la Reine d'Angleterre, qui ne permettent l'exercice que d'une ſeule Religion dans leurs Etats: que cependant ſes intentions n'étoient point d'exclure abſolument les Proteſtans de ſes bonnes graces; qu'elle les prenoit ſous ſa protection, comme tous ſes autres ſujets; & qu'elle ne permettroit point qu'on gênât leurs conſciences; mais à condition qu'ils n'auroient aucune liberté de s'aſſembler: qu'en conſéquence S. M. prioit inſtamment l'Electeur & le Prince Caſimir ſon frere, au cas qu'elle trouvât dans les Réformés quelque obſtacle à ſes juſtes deſſeins, de ne leur donner aucun ſecours & de ne point prendre intérêt

à

à une affaire qui ne les regardoit nullement : qu'elle étoit d'âge à pouvoir la terminer par elle-même d'une façon convenable, ſans avoir beſoin du ſecours d'aucune prudence étrangere : qu'ainſi elle les ſupplioit de ne s'en point mêler ; qu'au reſte elle étoit très-mortifiée qu'on ne leur eût point encore fait tenir les ſommes qui leur étoient dûës ; mais qu'elle auroit ſoin qu'on leur donnât au plûtôt ſatisfaction ſur cet article. HENRI III. 1577.

Le Prince Caſimir répondit à ces inſtructions par un long écrit rempli d'aigreur : qu'il avoit été fort ſurpris d'une nouvelle auſſi extraordinaire que celle qu'on lui apprenoit, qu'on penſât déja à rompre une paix qui étoit le ſalut de la France, & l'ouvrage des ſoins de la Reine mere, qui avoit été reçûë avec applaudiſſement par tous les Princes & Seigneurs de l'Etat, & à laquelle il avoit prêté lui-même les mains avec joie, pour prendre des réſolutions qui ne pouvoient manquer d'attirer la ruine d'un Roi & d'un Royaume auxquels il avoit toujours été affectionné ; que pour lui, il auroit attendu toute autre choſe de S. M. qu'il s'étoit flatté, que le ſouvenir des malheurs paſſés l'engageroit à obſerver plus conſtamment ce dernier traité, & lui feroit fermer l'oreille aux conſeils pernicieux de gens mal intentionnés, qui ſous le titre ſpécieux d'Etats généraux, avoient été ſubornés par les ennemis du Royaume pour le rejetter dans le trouble : qu'en effet on ne feroit pas long-tems à s'appercevoir que c'étoit ſans ordre qu'ils avoient fait au Roi une pareille demande ; que dès le tems qu'il étoit en France il avoit prévû tout ce qui étoit arrivé ; qu'il avoit averti S. M. des funeſtes deſſeins de cette nouvelle union ; & qu'il lui avoit donné des indices certains de toutes les mauvaiſes manœuvres qu'on devoit faire joüer aux Etats : qu'il eſperoit au reſte, que depuis le départ de Villequier, S. M. mieux inſtruite auroit changé d'avis ; que cependant ſon reſpect & ſon attachement ſincére pour la perſonne de S. M. & pour tout le Royaume en général, faiſoient qu'il ſe croyoit obligé de lui donner quelques avis ſalutaires : qu'elle devoit ſe ſouvenir de cette parole de Gamaliel ; que ce qui n'eſt que l'ouvrage des hommes ſe diſſipe de lui-même inſenſiblement, & qu'au contraire tous les efforts humains ne ſçauroient empêcher l'exécution des deſſeins qui viennent de Dieu ; comme auſſi de cette autre maxime : que l'utilité d'un Etat doit toujours ſe meſurer ſur la néceſſité ; que la Pologne, la Hongrie, la Boheme, la Suiſſe, étoient une preuve évidente & inconteſtable de cette vérité : qu'au contraire c'étoit ſe moquer que de vouloir mettre aucun Prince de l'Allemagne, quel qu'il fût, en parallele avec le Roi de France ; que tout l'Empire pouvoit bien être mis en comparaiſon avec la France ; mais que c'étoit juſtement ce qui devoit faire connoître au Roi, que comme aprés tant de malheurs & de guerres qui avoient déſolé l'Allemagne, il n'y avoit eu que l'Empereur Ferdinand qui eût ſçû y rétablir la tranquillité en accordant la liberté de conſcience, ce ne ſeroit auſſi que par ce moyen que S. M. viendroit à bout de pacifier le Royaume, & d'arrêter la ſource intariſſable des troubles dont juſqu'alors il avoit été agité : que le Roi, qui devoit ſe montrer le véritable pere de ſes peuples, en tenant une conduite égale entre eux, ne pouvoit au milieu des diviſions qui partageoient ſon Etat, ſe déclarer le Chef d'un des deux partis, ſans

Réponſe du Prince Caſimir à l'envoyé de France.

HENRI III. 1577. compromettre ſon autorité ; & qu'il devoit faire attention que l'intérêt même de la majeſté Royale demandoit qu'il ſçût tous les contenir dans le devoir, ſans donner ni aux uns, ni aux autres aucun lieu de ſe défier de ſa parole, puiſqu'il étoit difficile que les étrangers miſſent leur confiance dans un Prince qui n'en trouveroit pas parmi ſes propres ſujets : que l'exemple de la Reine d'Angleterre, dont on prétendoit s'appuyer, n'étoit d'aucune autorité pour l'affaire preſente : qu'en effet les deux Royaumes ne ſe trouvoient pas dans la même ſituation ; qu'on n'avoit point vû en Angleterre, comme en France, tant de Princes, tant de Seigneurs, tant de gens conſidérables, ſoit parmi la Nobleſſe, ou dans les autres états, demander qu'on leur permit l'exercice libre de leur Religion ; mais que ſi la même choſe y fût arrivée, & que par un acte public la Reine eût engagé ſa parole Royale de le leur accorder, elle l'auroit ſans doute obſervé inviolablement, ſans qu'aucunes raiſons euſſent pû la faire départir de ce qu'elle auroit une fois promis, ou qu'elle eût ſouffert de s'y voir contrainte par ſes ſujets : que les Réformés s'étoient pourtant promis toute autre choſe de S. M. lorſqu'ils l'avoient vûë s'entremettre ſi généreuſement auprès des Etats de Flandre, pour les engager à rétablir dans tous leurs biens & leurs dignités les enfans du Comte d'Egmond, que le Roi d'Eſpagne avoit fait mourir contre toutes les loix : que ce qu'ajoûtoit le Sieur de Villequier, que le Roi laiſſeroit aux Réformés la liberté de conſcience, à condition qu'ils ne feroient aucun exercice public de leur Religion, ne pouvoit contenter aucun homme de bon ſens : qu'en effet prétendre que par-là S. M. ſeroit dégagée de la parole qu'elle avoit donnée aux Proteſtans, c'étoit vouloir reſſembler à des gens, qui après avoir accordé la vie ſauve à quelqu'un, lui refuſeroient même les alimens néceſſaires : qu'il prioit donc inſtamment S. M. de penſer à conſerver ſa réputation auprès de ſes ſujets & des Princes étrangers, plûtôt que d'écouter les conſeils pernicieux de gens, qui ſous ombre de repréſenter les Etats généraux, étoient en effet ſéduits par les ennemis du Royaume pour la tromper : qu'outre cela il la ſupplioit de travailler plus efficacement que par le paſſé à remplir à la prochaine foire de Francfort les engagemens qu'elle avoit pris avec lui & avec les Officiers des troupes Allemandes qui l'avoient ſuivi.

Réponſe du Landgrave de Heſſe au meme.

De Villequier ſut congédié avec cette réponſe, & de-là il paſſa à Caſſel pour faire le même compliment à Guillaume Landgrave de Heſſe. Ce Prince, qui avoit toujours conſervé des liaiſons fort étroites avec la France, répondit avec beaucoup plus de modération au ſujet de la propoſition que les Etats avoient faite à S. M. de ne ſouffrir dans le Royaume que l'exercice de la ſeule Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine. Il dit à ce Seigneur : qu'il étoit à ſouhaiter pour tous les gens de bien, & que le plus ardent de ſes vœux avoit toujours été de voir regner, non pas en France ſeulement, mais dans tout l'univers, la ſeule vraye Religion Romaine, telle qu'elle avoit d'abord été annoncée dans toute ſa pureté par S. Paul ; mais qu'on ſçavoit auſſi que depuis la deſtruction de l'Empire Romains, les Papes ayant porté leurs prétentions & leurs pouvoirs juſqu'au point de vouloir donner des loix en Souverains aux Puiſſances ſéculieres, cette premiére pureté de la Foi dégénera inſenſiblement, & ſe corrompit par

par les abus différens, les erreurs groſſiéres, enfin les ſuperſtitions monſtrueuſes que l'invention humaine y introduiſit; que pour s'en convaincre il ne falloit qu'ouvrir l'hiſtoire des tems; où on voyoit les plaintes de tant de perſonnes de piété, qui pendant pluſieurs ſiécles demanderent inutilement qu'on réformât l'Egliſe: que c'eſt ce qui avoit donné lieu à la ſéparation; que pluſieurs laſſés de marcher dans le chemin de l'erreur, & de s'abandonner à un culte dont ils reconnoiſſoient le danger, voyant qu'il n'y avoit point de réforme à attendre des ſouverains Pontifes, dont l'autorité étoit montée au-deſſus des Puiſſances de la terre les plus reſpectables, avoient enfin renoncé d'eux-mêmes à les reconnoître, perſuadés que lorſqu'il s'agit de Religion, il vaut mieux écouter la voix de Dieu que celle des hommes: que l'expérience avoit appris qu'il étoit dangereux de vouloir les contraindre, & que le remede le plus ſûr qu'on eût pu trouver pour arrêter les ſuites de la diviſion, avoit été d'accorder à tous la liberté de conſcience; que S. M. avoit éprouvé elle-même que la paix avoit toujours été le fruit des Edits, qui aſſûroient aux Proteſtans cette liberté; & qu'au contraire leur révocation n'avoit jamais manqué de rallumer la guerre dans le Royaume: qu'ainſi il avoit eſperé qu'elle feroit ſon point capital d'obſerver inviolablement le dernier qu'elle avoit donné en leur faveur; & que quelques bruits contraires qui lui revinſſent de différens côtés, il n'en avoit jamais voulu rien croire avant l'arrivée du Sieur de Villequier, parce qu'il étoit perſuadé qu'un Prince religieux & ſage n'avoit rien de plus ſacré que ſa parole; qu'il y alloit en effet de ſa gloire de la tenir, auſſi-bien que de la ſûreté publique, & qu'il ne pouvoit douter d'ailleurs que d'y manquer, ce ne fût s'expoſer à toute la vengeance divine: qu'on en avoit un exemple bien récent & bien terrible dans Ladiſlas Roi de Pologne & de Hongrie; que c'étoit pour avoir trop écouté les vaines promeſſes du Pape & des Cardinaux, qui lui faiſoient eſpérer de l'abſoudre de ſon ſerment, que ce malheureux Prince n'avoit pas craint de violer le traité qu'il venoit de faire avec Amurath; que le Turc étoit l'ennemi déclaré des Chrétiens; & que cependant le parjure de Ladiſlas lui avoit coûté ſon honneur, ſon Royaume & ſa vie, qu'il avoit perdus en même tems dans une bataille: qu'en effet il ne voyoit pas quel ſuccès on pouvoit eſpérer d'une guerre qui alloit néceſſairement réduire un des deux partis au déſeſpoir: que d'un autre côté, au cas que l'événement ne répondît pas à l'attente de S. M. elle alloit s'ôter le ſeul moyen qui lui reſtât, de traiter avec ſes ſujets, en rompant par ſon manque de parole les liens les plus ſacrés de la ſocieté & de la ſûreté publique: Enfin en ſuppoſant que tout lui réüſſit ſelon ſes deſirs, quel fruit pourroit-elle ſe promettre d'une victoire auſſi funeſte, qui privant l'Etat de ſes meilleures têtes, & portant la déſolation juſque dans le ſein de la famille Royale, lui enleveroit à elle-même l'appui le plus ferme de ſa couronne, & rempliroit le Royaume de ſang, de carnage & d'horreur? que c'étoit donc en impoſer au Roi que de vouloir lui perſuader que deux Religions différentes ne pouvoient ſubſiſter dans le même Etat, ſans y être une ſemence continuelle de guerres, & ſans rompre le lien de l'obéïſſance que

HENRI III. 1577.

HENRI III. 1577. des ſujets doivent à leur Souverain: qu'on ne pouvoit de même ſans mauvaiſe foi prétendre s'autoriſer de l'exemple des Princes de l'Empire: qu'en effet aucun d'eux pris en particulier, ne pouvoit être mis en parallele avec S. M. & qu'ils ne s'étoient pas engagés comme elle à accorder la liberté de conſcience aux peuples qui leur étoient ſoumis: qu'ainſi, puiſque S. M. daignoit le conſulter ſur une affaire auſſi importante, ſon avis étoit, qu'au lieu de tourner toutes ſes vûës du côté de la guerre, elle devoit prendre en main le glaive de Dieu à deux tranchans, c'eſt-à-dire, remettre un ſi grand différend à la déciſion d'un Concile national libre, & convoqué légitimement; qu'autrement toutes les voyes de la rigueur qu'on pourroit prendre, ne ſerviroient qu'à donner de nouvelles forces à une Religion fondée ſur les perſécutions, & arroſée du ſang de ſes premiers enfans: qu'au reſte la priére que lui faiſoit S. M. de ne point ſe mêler des affaires des Proteſtans, qu'il regardoit comme ſes freres, & de ne leur donner aucun ſecours, étoit fort inutile; qu'on le verroit toujours ſe conduire dans la ſuite avec la même modération qu'il avoit euë juſqu'alors; & qu'il eſpéroit de faire connoître que bien loin de chercher à jetter le trouble dans les Etats des autres, il n'avoit en vûë au contraire que de procurer la gloire de Dieu & le repos de la France: enfin qu'il prioit S. M. de prendre en tout cela le ſeul parti qui fût le plus glorieux pour elle-même, le plus ſalutaire pour ſes ſujets, & le plus avantageux aux Princes ſes voiſins & ſes alliés.

Le Roi fait ſigner l'union par les habitans de Paris.

Cependant Nicolas l'Huillier Sieur de Saint Meſmin, Préſident des Comptes, & alors Prévôt des Marchands, s'étoit déja rendu à Paris par ordre du Roi pour y faire ſigner l'union par tous les habitans de cette capitale. Matthieu la Bruyére Lieutenant particulier fut chargé de l'exécution, & s'en acquitta avec zéle. Il s'agiſſoit de la faire recevoir par le premier Préſident de Thou. La Bruyére ſe tranſporta chez lui dans cette intention; & lui ayant preſenté la formule de l'union avec l'ordre de S. M. ce Magiſtrat, qui joignoit à beaucoup de probité cette ancienne liberté Françoiſe que ſa conduite irréprochable lui inſpiroit, & qui d'ailleurs étoit fort éloigné de tout ce qui avoit l'air de parti, prit une plume, & ſur le champ, avec ſa préſence d'eſprit ordinaire, il marqua ce qu'il trouvoit à reprendre dans cette nouvelle aſſociation, & les conditions auxquelles il y entroit.

Ce trait mortifia infiniment les factieux, qui commençoient à triompher dans la capitale. Ils voyoient avec chagrin les plus honnêtes gens s'autoriſer de l'exemple de M. de Thou, pour ne ſigner l'union qu'aux mêmes conditions que lui; & ils étoient indignés que le premier Magiſtrat du Royaume eût auſſi tourné en ridicule ce qu'ils regardoient comme un ouvrage admirable. Auſſi en écrivirent-ils ſur le champ à la Cour, & firent agir les Princes Lorrains, pour preſſer le Roi de ne pas permettre qu'un ſeul homme ôſât deſapprouver hautement un projet qui avoit eu l'approbation de S. M. de tous les Princes & Seigneurs du Royaume, de tous ceux enfin qui étoient affectionnés au bien de la Religion. Le Roi d'un autre côté voyoit toutes les conſéquences fâcheuſes que l'union pouvoit avoir; mais

Digitized by Google

mais depuis qu'il s'en étoit déclaré le Chef, il la regardoit cependant comme très-propre à extirper l'héréſie du Royaume. C'eſt ce qui augmenta ſon étonnement, lorſqu'il apprit que le Préſident de Thou, qu'il ſçavoit être auſſi éloigné de favoriſer les Réformés, qu'il étoit porté à la paix, en avoit jugé ſi deſavantageuſement. Pour éclaircir ſes doutes il ordonna à Claude Dorron, qu'il avoit choiſi pour conduire ſes études, & qu'il fit dans la ſuite Maître des Requêtes, de ſe rendre en poſte à Paris, d'y voir ſecrettement M. de Thou, & d'apprendre de lui-même les raiſons qu'il avoit euës d'en agir de la ſorte, afin de lui en rendre compte. HENRI III. 1577.

Dorron étoit un homme droit & ſans fineſſe, qui ne penſa qu'à s'acquitter au plûtôt de ſa commiſſion. Arrivé à Paris il attendit la nuit, comme S. M. le lui avoit commandé expreſſément, pour ne point être reconnu des unis; & s'étant rendu au logis de M. de Thou, il lui remit les ordres du Roi, & l'inſtruiſit du ſujet de ſon voyage. Dorron m'a aſſûré depuis, que ce grand homme ne put retenir ſes larmes en cette occaſion, & que l'interrompant par ſes ſoupirs: „ Il eſt bien tard de penſer à me conſul- „ ter, dit-il; déja le Royaume entier a retenti du bruit de la ligue; déja „ preſque toutes les villes & les provinces, ou entraînées par l'eſprit de „ parti, ou ſéduites par de vains dehors de Religion, ſe ſont fait un devoir „ de l'embraſſer. Au reſte ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai prévû la tem- „ pête qui menaçoit le Roi & le Royaume. Dès-lors je crus qu'il étoit de „ mon devoir d'avertir leurs Majeſtés de ſe mettre en garde contre ces aſ- „ ſemblées ſecrettes qui ſe tenoient dans la capitale, & de prévenir les deſ- „ ſeins ſéditieux qu'on y formoit. Je fis plus, & j'eus aſſez d'autorité ſur „ grand nombre de ceux qu'un faux zèle pour le bien de la Religion avoit „ entraînés à ces aſſemblées, pour les en retirer abſolument. Conſeils peu „ écoutés, ſoins inutiles, qui n'ont été payés que de beaucoup d'indifféren- „ ce du côté de la Cour, & de la haine de preſque tout Paris. Aujourd'hui „ donc que nos craintes ſont devenuës des ſujets réels de douleur, que reſte- „ t-il à faire, ſinon de déplorer un mal que toute notre prudence n'a pû „ prévenir, & que nous voudrions arrêter inutilement? Cependant, puiſ- „ qu'on veut avoir mon avis là-deſſus, quoiqu'il vienne un peu tard, je „ ne craindrai point de le dire: Tout parti dans un Etat tend néceſſairement „ à ſa ruine. L'exemple des Proteſtans ſuffiroit ſeul pour nous en convain- „ cre; que devons-nous donc attendre ſi les Catholiques, qui juſqu'ici s'é- „ toient tenus ſi étroitement réünis, viennent eux-mêmes à ſe diviſer? Mal- „ heur qui ne peut manquer d'arriver, ſi S. M. autoriſe ces cabales par une „ diſſimulation mal entenduë. Et qu'il me ſoit permis de le dire, ce n'eſt pas „ avoir prévenu le danger que d'avoir conſeillé au Roi, pour diſſiper ce „ parti, de s'en déclarer le Chef. Au contraire, par cette démarche il s'eſt „ dépoüillé de la majeſté Royale; il a renoncé par-là au droit que le trône „ lui aſſûroit, de n'avoir point d'égal, pour s'abaiſſer juſqu'à la condition de „ l'homme le plus vil de ſon Royaume; il s'eſt demis lui-même de cette autori- „ té ſuprême que Dieu & ſa naiſſance lui avoient donnée ſur tous ſes ſujets. „ Quel peut être en effet le but de ces levées qui ſe font dans les provinces „ au nom de l'union, & ſur leſquelles ſe fondent ceux qui prétendent cou- „ vrir

Sentimens du premier Préſident de Thou ſur la ligue.

HENRI III. 1577.

„ vrir leur attentat du manteau de la Religion, ſinon d'apprendre aux
„ François par ce funeſte exemple, qu'il peut y avoir dans le Royaume
„ une autorité différente & toute diſtinguée de celle du Roi, aſſez puiſ-
„ ſante pour lever des troupes, les payer, en exiger le ſerment de fidé-
„ lité, faire la guerre, enfin pour former impunément dans le cœur du
„ Royaume le compoſé monſtrueux d'un nouvel Etat, & ſi j'ôſe m'expri-
„ mer ainſi, d'un nouveau corps inféré & vivant dans un autre corps? Je
„ laiſſe à S. M. à comprendre toutes les ſuites malheureuſes que doit avoir
„ un projet auſſi hardi. Pour moi, qu'on ne conſulte que lorſque le mal
„ eſt ſans remede, j'ajoûterai ſeulement, que je prévois que ces troupes
„ enrôlées ſous les étendarts de la Religion, tourneront un jour infailliblement
„ leurs armes contre la perſonne-même du Monarque; & que ces
„ commencemens ne ſont qu'un prélude par où les factieux veulent éprou-
„ ver juſqu'où ira la patience de S. M. & ce qu'ils peuvent s'en promet-
„ tre pour la ſuite. En effet S. M. doit ſe mettre dans l'eſprit, que les
„ peuples, à qui on met aujourd'hui les armes à la main à l'inſçû & ſans
„ la participation de leur Souverain, ne reconnoîtront plus ſes ordres
„ lorſque dans la ſuite il voudra les obliger à les mettre bas. Et que de
„ prétextes n'auront-ils pas, outre celui de la Religion, pour colorer leur
„ deſobéïſſance! le ſeul deſir de ſecoüer le joug inſupportable des impôts,
„ qu'on s'eſt vû forcé d'exiger pour ſubvenir aux beſoins preſſans de l'E-
„ tat, & qu'on augmente encore tous les jours, leur paroîtra une raiſon
„ plus que légitime pour excuſer leur révolte. Comment l'autorité ſacrée
„ des Magiſtrats & des loix pourra-t-elle ſe faire entendre à un peuple
„ mutiné, entraîné par l'eſprit de vertige, & fier de ſes propres forces?
„ La majeſté même du Souverain ſera-t-elle reſpectée? Deja il me ſem-
„ ble entendre retentir du haut des chaires Chrétiennes les déclamations
„ ſéditieuſes des Prédicateurs vendus au parti, qui oubliant leur miniſté-
„ re, abandonnent le ſoin de diſtribuer au peuple le pain de la parole de
„ Dieu pour ſe déchaîner contre les Puiſſances légitimes, & déchirer la
„ conduite du Prince & des Magiſtrats. Qui pourra mettre un frein à
„ leurs invectives? qui ſera capable de faire rentrer dans le devoir des
„ hommes furieux qui auront franchi toutes bornes? Le mal deviendra ſi
„ grand & ſi incurable, que le Monarque n'aura plus d'autre reſſource
„ pour conjurer l'orage, que d'implorer le ſecours des Chefs-mêmes des
„ rebelles. Et après un tel coup, que lui reſtera-t-il à eſpérer? Aban-
„ donné des ſiens, il aura la douleur de voir ſes propres ſujets s'emparer
„ à leur gré du gouvernement, & ſe rendre les maîtres de lui donner un
„ ſucceſſeur. La fureur les portera même juſqu'à diſpoſer ſous ſes yeux &
„ de ſon vivant de ſes Etats & de ſa Couronne; & la ruïne d'un des plus
„ floriſſans Royaumes du monde, qui ne peut manquer de ſuivre un éve-
„ nement ſi déplorable, apprendra à tous les Souverains qu'en matiére de
„ Religion ſur-tout on ne revient point d'une fauſſe démarche. Faſſe le
„ ciel que mes craintes ſoient mal fondées! Que le Seigneur mette lui-
„ même un frein à la violence des maux qui nous menacent, & daigne
„ ſoûtenir cet Etat chancelant qui eſt ſur le panchant de ſa ruïne! Cepen-
„ dant

„ dant je crois que le parti le plus ſage que S. M. puiſſe prendre dans les „ conjonctures, c'eſt de tourner toutes ſes vûës du côté de la paix; & „ puiſqu'on a déja donné atteinte au dernier Edit, d'en faire un nouveau „ plus raiſonnable. Il eſt à croire que les Proteſtans déja fort affoiblis y „ donneront volontiers les mains, pour ne pas s'expoſer aux malheurs „ d'une nouvelle guerre. Par-là S. M. en aſſûrant la tranquillité de ſes „ ſujets, & ôtant aux factieux le ſpécieux prétexte qu'ils cherchent d'une „ guerre néceſſaire, ſe verra en état d'exterminer ce malheureux parti de „ ſon Royaume. Cependant, comme il eſt déja trop formé pour qu'il ne „ ſe trouve pas enſuite quelques ſéditieux qui cherchent encore à rallumer „ le feu de la révolte, S. M. en fera arrêter quelques-uns des moins con- „ ſidérables, contre leſquels elle agira avec la derniére rigueur, afin que „ le châtiment de ce petit nombre ſerve à retenir la multitude & les Chefs- „ mêmes dans le devoir. En même tems elle défendra ſous les peines les „ plus griéves de tenir doreſnavant dans ſon Royaume aucunes aſſemblées, „ ou d'y former aucunes aſſociations ſans ſon ordre, ou du moins ſans une „ permiſſion expreſſe des Magiſtrats; déclarant que les contrevenants ſe- „ ront traités comme criminels de léze-Majeſté. Tel eſt mon ſentiment, „ & voilà à quoi je penſe que S. M. doit travailler le plus promptement, „ & le plus ſérieuſement. “ HENRI III. 1577.

Dorron, chargé de cette mauvaiſe réponſe, retourna à Blois, où il rendit compte à S. M. de ce qu'il avoit fait. Le Roi (1) en fut d'autant plus frappé, qu'il connoiſſoit la droiture & la probité du Préſident de Thou. Auſſi, après être reſté quelque tems dans un profond ſilence: „ Nous a- „ vons trop attendu, dit-il, à conſulter M. de Thou; mais puiſque les „ circonſtances ne nous ont pas permis de ſuivre ſes conſeils lorſqu'ils pou- „ voient encore être d'uſage, tâchons du moins de profiter de ſes derniers „ avis, & ne prenons les armes que pour jetter la terreur dans le cœur „ des rebelles, & procurer par-là une paix plus ſolide à nos ſujets. “ Dorron m'ajoûta, que pour ne pas expoſer M. de Thou, au cas que cette affaire vint à éclatter dans Paris, le Roi lui avoit ordonné de la tenir ſecrette, & de n'en faire part à qui que ce fût, pas même à la Reine mere.

Peu de tems après, le Roi, qui avoit déja député au Roi de Navarre le Duc de Montpenſier & le Sieur de Biron, les fit ſuivre par Nicolas de Neufville Sieur de Villeroi. Il étoit chargé de faire à ce Prince de nouvelles propoſitions de paix au nom de S. M. & il reſta auprès de lui juſqu'à l'entiére conſommation de cette affaire. En même tems parurent différens écrits de la part des deux partis. Les Réformés, fondés ſur la foi des Edits, prenoient Dieu & les hommes à témoin qu'on ne pouvoit les violer ſans la plus noire de toutes les injuſtices. Ils prétendoient montrer par pluſieurs raiſons & pluſieurs exemples, que pour éviter un plus grand mal, on pouvoit permettre l'exercice des deux Religions dans le Royau- Différens écrits des deux partis.

(1) A ce que Dorron m'a rapporté depuis, en fut &c. ſelon les éditions in *fol.* & 12. des *Drouarts.*

HENRI III. 1577. Royaume : que ce n'étoit pas au reſte le zéle ſeul de la Religion qui animoit leurs ennemis ; que ce n'étoit qu'un prétexte dont ils ſe ſervoient pour ſe rendre les maîtres des troupes, & tourner enſuite leurs armes, moins contre les Proteſtans, que contre le Roi-même. Nos Théologiens d'un autre côté ne manquoient pas de raiſons pour leur répondre. Déja dans leurs ſermons & dans leurs écrits ils ſoûtenoient hautement, que le Prince n'étoit pas obligé de garder la parole qu'il avoit donnée aux hérétiques ; ce qu'ils confirmoient par un décret du Concile de Conſtance : que l'Egliſe étoit une, & que par conſéquent il ne pouvoit y avoir qu'une ſeule Religion qui fût veritable ; qu'en admettre pluſieurs, c'étoit néceſſairement admettre l'erreur ; & que Dieu irrité d'une prévarication ſi manifeſte, ne ſouffriroit jamais que la France, moins ſenſible à ſa gloire qu'à ſa propre tranquillité, joüît long-tems du repos après lequel elle ſoupiroit ; qu'ainſi il valoit beaucoup mieux entreprendre une guerre juſte, qui établiroit dans le Royaume ſur les ruines de l'héréſie une paix agréable à Dieu, & par conſéquent ſolide & durable.

Nouvel Edit au ſujet des Réformés.

En conſéquence le Roi, qui étoit réſolu de ne point s'engager dans une guerre auſſi épineuſe, & dont les ſuites paroiſſoient ſi fort à craindre, & qui d'ailleurs ne ſe voyoit pas en état de refuſer abſolument de donner quelque ſatisfaction aux Etats ſur une demande auſſi plauſible que celle qu'ils lui avoient faite, ſe détermina enfin à faire publier une déclaration, qui étoit dreſſée dès le mois de Janvier précédent, par laquelle il marquoit quelles étoient ſes intentions ſur les conteſtations préſentes. Sa Majeſté déclaroit donc, qu'à la verité elle avoit acquieſcé à la juſte demande que les Etats lui avoient faite, de ne ſouffrir qu'une ſeule Religion dans le Royaume, & qu'elle avoit chargé le Duc de Montpenſier de le ſignifier au Roi de Navarre, & au Prince de Condé : que cependant jamais ſon intention n'avoit été de confiſquer les biens des Réformés, ou d'uſer envers eux d'aucune violence, comme quelques gens mal intentionnés, même parmi les Catholiques, avoient ôſé le publier : qu'au contraire elle déclaroit, qu'elle les regardoit comme ſes fidèles ſujets, qu'elle les prenoit ſous ſa protection, & vouloit qu'ils fuſſent en ſa ſauve-garde ; leur ordonnant ſous peine de crime de léze-Majeſté de ſe tenir chez eux tranquilles ; & défendant ſous la même peine à tous ſes autres ſujets, quels qu'ils fuſſent, de les troubler, ou moleſter en aucune maniére.

Cependant tous ces ménagemens ne produiſirent pas l'effet que le Roi s'étoit propoſé. Ceux qui vouloient la guerre, devenus plus hardis depuis que S. M. avoit elle-même autoriſé leurs projets, ſe crurent en état de tout ôſer ; & les Proteſtans, à qui on ôtoit l'exercice public de leur Religion, jugerent tous les autres avantages que la Cour pouvoit leur faire, peu propres à les contenter, ou à les tranquilliſer. Au contraire le Baron de Mirembeau étant revenu des Etats ſur ces entrefaites, & leur ayant rendu compte de ce qui s'y étoit paſſé au ſujet de la Religion, ils n'en devinrent que plus animés. Perſuadés par les raiſons qu'il leur apporta, qu'ils n'avoient plus rien à eſperer de la Cour, ils ne penſerent qu'à ſe préparer à la guerre ; & pour lui marquer qu'on étoit content de lui,

lui, & qu'on avoit abſolument oublié les anciens ſoupçons qu'il avoit donnés, le Prince de Condé lui rendit Broüage. HENRI III.

Mais le Prince ne fut pas long-tems à ſe repentir de ſa précipitation. On lui fit entendre que le Baron, ſollicité par Guy de Saint-Gelais Sieur de Lanſac, ſongeoit à rendre ſa place au Roi; & ſur ce ſoupçon ce Prince penſa à y rentrer avec la même légéreté qu'il l'avoit cédée. Il chargea de l'exécution les Capitaines Chaſtellus, de l'Iſle, & Navarre, qui ſurprirent cette place, & arrêterent des Aguerres, à qui le Baron en avoit confié le commandement, comme à un homme dont il étoit ſûr. Le Prince de Condé y mit à ſa place Jean de Balſac Sieur de Montaigu. Mais quelque tems après ce Seigneur ayant été pris dans une action de peu d'importance, il prit de là occaſion de quitter le ſervice des Réformés; & il ſe retira chez lui, après en avoir cependant obtenu permiſſion du Prince. Cette démarche fit naître des ſoupçons contre lui. On crut qu'il n'avoit été pris, que parce qu'il avoit bien voulu ſe laiſſer prendre; que dans le fond il étoit de concert avec les ennemis du parti pour leur livrer Broüage, & ſur cette opinion on conſeilla au Prince de tirer de cette place la garniſon que Montaigu y avoit miſe, & d'y faire entrer d'autres troupes dont il fût ſûr. 1577. Broüilleries entre les Réformés.

Ce Prince, quelque confiance qu'il voulût paroître avoir pour le Sieur de Montaigu, ne négligea cependant pas ces avis. Il ſe rendit ſur le champ à Broüage, en changea la garniſon; & après y avoir mis le Comte de Montgomery pour y commander, il en repartit le 15. de Mars, & retourna à Saint-Jean d'Angely. Ce fut-là qu'il apprit, que le Baron de Mirembeau, piqué de ce qu'on lui avoit enlevé Broüage, s'étoit joint au Sieur de Lanſac & à Loüis de Genoüillac Baron de Vaillac; & que tous trois de concert marchoient vers cette place avec environ quatre cens hommes d'Infanterie & ſoixante cavaliers, qu'ils avoient tirés des garniſons de Blaye, de Bourg, & de Pons. Sur cette nouvelle le Prince vole au ſecours avec tant de diligence, qu'il atteint proche de Barbezieux les ennemis qui revenoient de leur expédition, & qui eurent à peine le tems de ſe renfermer dans Mirembeau, d'où les Sieurs de Pons tirent leur nom. Il va les y aſſiéger, & les oblige d'abandonner le bourg pour ſe retirer dans le château, dont la ſituation étoit aſſez avantageuſe, mais qui d'ailleurs étoit peu fortifié. Il crioit hautement contre la mauvaiſe foi & l'emportement du Baron, qui tout Proteſtant qu'il étoit, pour contenter ſon reſſentiment particulier, n'avoit pas eu honte de mandier le ſecours de leurs ennemis, & de leur mettre les armes à la main contre ſes freres. D'un autre côté le Baron de Mirembeau proteſtoit de ſon attachement à ſa Religion & au parti, & de ſon dévoüement parfait aux ordres du Prince; mais il ajoûtoit, que perſonne ne devoit être étonné que dans les circonſtances preſentes il cherchât à ſe remettre en poſſeſſion de la plus conſidérable de ſes places, dont on ne l'avoit dépoüillé que ſur de ſimples ſoupçons, & ſur des calomnies inventées par ſes ennemis. Cependant on pouſſoit toujours le ſiége, qui avançoit d'ailleurs aſſez lentement. Les aſſiégés firent même une ſortie, où ils enleverent l'Enſeigne du Capitaine Beaulſe. Enfin l'ap-

HENRI III. 1577. l'approche du Duc de Mayenne & les lettres que le Prince reçut du Roi de Navarre, qui lui écrivoit de ne point riſquer une bataille dans ces commencemens, d'où dépendoit le ſuccès du reſte de la guerre, l'obligerent à décamper; & il diſperſa ſes troupes en différens quartiers dans la Saintonge, le païs d'Aunis, & les iſles voiſines.

Succès des troupes du Roi.

Cependant les Royaliſtes reprirent la Melle en Poitou, où commandoit le Capitaine Bonet. Ce fut à ce ſiége que Loüis de la Trimoüille Duc de Thoüars, le premier Seigneur de cette province, où il n'avoit pas fait paroître moins de zéle pour la ligue que le Sieur d'Humieres en Picardie, & où il commandoit alors les troupes du Roi, mourut de la goute, dont il étoit attaqué depuis long-tems. Il étoit encore aſſez jeune lors de ſon décès; & il laiſſa de ſon mariage avec Jeanne de Montmorenci, Claude & Charlotte-Catherine de la Trimoüille, qui releverent beaucoup dans la ſuite l'éclat de cette illuſtre maiſon, alors preſque éteinte. En même tems Merpin, place forte ſur la Charente, aſſez voiſine de Cognac ſe rendit à la ſeule vûë de l'ennemi. Auſſi le Comte de la Rochefoucault fit enſuite arrêter à Pons celui qui y commandoit alors. Enfin les Troupes du Roi ayant paſſé la Charente à Taillebourg, ſe répandirent dans toute la Saintonge. Elles pillerent Saint-Savinien un des plus riches bourgs de ces quartiers, & elles avoient deſſein de faire le même parti à Tonnay-Charente; mais elles en furent repouſſées avec perte par le Capitaine Lucas. De-là elles allerent ravager tout le païs, qui eſt depuis Tonnay-Boutonne & Saint-Savinien juſqu'à Cognac & Briſambourg.

Dans ce tems-là, le Prince de Condé, qui de Soubize avoit paſſé à Marans, où il attendoit Henri de la Tour Vicomte de Turenne, qui lui amenoit quelques troupes de Perigueux, ſe rendit à Broüage, & s'embarqua enſuite pour la Rochelle, afin de travailler à la ligue qu'il avoit deſſein d'oppoſer à celle des Catholiques. Ce fut-là que le cadet du Baron de Mirembeau lui rendit des lettres du Roi de Navarre, par leſquelles ce Prince l'informoit qu'il venoit d'arrêter avec le Duc de Montpenſier, qui s'étoit rendu à Bergerac en Perigord par ordre du Roi pour traiter de la paix avec lui, une trêve de quinze jours, qui devoit expirer le 10. d'Avril.

Le Roi leve deux armées.

Au milieu de tous ces mouvemens, le Roi leva deux armées. Il donna le commandement de l'une au Duc de Mayenne, qui s'étoit déja rendu à Saintes, où il avoit été joint par les Sieurs de Puy-Gaillard, de Ruffec, & des Rochesbaritaut; l'autre, qui devoit agir dans l'Auvergne & le Berry, fut deſtinée au Duc d'Anjou. Ce Prince réſolut d'abord de faire le ſiége de la Charité. Dans ce deſſein, après avoir pris congé du Roi, il partit en poſte de Blois le 7. d'Avril, & ſe rendit le lendemain à Gien. De-là ayant envoyé en Cour Philippe d'Angennes Sieur du Fargis, pour prendre de nouveaux ordres de S. M. il continua ſa marche par Cône & Pouilly, paſſa la Loire & ſe rendit à la Chapelle proche de la Charité, où le Comte de Martinengo qui commandoit l'Infanterie, avoit ſon quartier.

Priſe de la Charité par le Duc d'Anjou.

Jaques Moroge Sieur des Landes, un des plus conſidérables bourgeois de cette ville, & à qui même la Cour avoit accordé pluſieurs priviléges, qui le mettoient au-deſſus de la bourgeoiſie, commandoit dans la place

place avec cinq enſeignes de gens de pied, aſſiſté de Philippe la Fin Saligny de la Nocle le jeune, des Sieurs de Valenville, de Villeneufve, & de la Reinville. Les troupes du Roi firent leur premiére attaque du côté du pont; & le 19. d'Avril le Comte de Martinengo reçut un coup de coulevrine à l'épaule, dont il mourut, quelques remedes qu'on pût y apporter. C'étoit un grand homme de guerre, fameux par pluſieurs expéditions, & que la Reine mere affectionnoit très-particuliérement. Cette Princeſſe voulut que ſon corps fût apporté à Paris, où elle le fit inhumer dans l'Egliſe des Céleſtins. HENRI III. 1577.

Monſieur avoit dans ſon armée les Ducs de Guiſe, d'Aumale, & de Nevers; & le Sieur de Biron commandoit l'artillerie. On ouvrit la tranchée; & le Duc de Nevers fit dreſſer une batterie de trois canons, qui ruina d'abord toutes les fortifications d'un ouvrage avancé, appellé la Tour du Coufain. Enſuite le Duc de Guiſe ſe rendit maître du foſſé à la faveur d'une batterie que le Duc d'Aumale avoit fait élever contre la tour qui le défendoit. Cependant Claude de Beauvilliers Comte de Saint-Agnan attaquoit au-delà de la Loire avec ſon régiment un retranchement que les aſſiégés avoient élevé à la tête du pont. Déja il en avoit fait couper deux arches, & ôtoit par-là toute communication aux ſecours qu'on auroit pu y envoyer de la ville. Enfin le canon ayant continué à battre la place toute la journée du 30. d'Avril, N. d'Eſtampes Sieur de la Ferté y entra le lendemain, pour régler les articles de la capitulation avec les bourgeois, qui n'étoient plus en état de tenir. On convint que les Officiers de la garniſon ſortiroient avec armes & chevaux, & les ſoldats l'épée au côté; & qu'on leur donneroit une eſcorte pour les conduire en lieu de ſûreté. A ces conditions on prit des ôtages de part & d'autre; la ville ſe rendit le jour-même, & Monſieur y entra par la brêche que le Duc d'Aumale avoit faite. Après cet exploit, ce Prince laiſſa le commandement de l'armée au Duc de Nevers, & prit la poſte avec le Duc de Guiſe & les autres Seigneurs de ſa ſuite pour ſe rendre à Blois, où ſa Majeſté étoit encore alors, afin de la féliciter ſur le ſuccès de ce ſiége, & prendre d'elle de nouveaux ordres.

De-là les troupes marcherent vers l'Auvergne, pour reprendre les places dont les Proteſtans s'étoient emparés dans cette province. Il y avoit quatre ans que Matthieu Merle fils d'un cardeur de laine de la ville d'Uſez, homme d'ailleurs entreprenant, & d'un courage au-deſſus de ſa naiſſance, qui avoit été élevé dans les guerres qui juſque-là avoient toujours déſolé le Languedoc, avoit ſurpris Iſſoire & Ambert, & y avoit mis garniſon. Depuis, ſur l'ordre du Roi de Navarre il en avoit remis le commandement au Sieur de Chavagnac. Pour lui il s'étoit retiré dans les Cevennes. Là, il alla une nuit attaquer Marieuges ou Marueges en Givaudan, s'en rendit maître à l'aide du pétard (1), & s'y retrancha comme dans un lieu de ſûreté.

Iſſoire eſt bâtie au pied des montagnes dans un terrain fertile & agréable, Priſe arro-

(1) Nos Hiſtoriens remarquent que les Proteſtans de France ont inventé cette eſpéce d'artillerie, & en ont fait un très-grand uſage en 1579. ſur-tout à la priſe de Cahors.

HENRI III. 1577. d'Iſſoire par le même.

arroſé par une petite riviére, qui rend cette ville fort commerçante. A demi lieuë de-là coule l'Allier au travers d'un vallon, qui ſépare cette place du château de Pertus. Avant que de former le ſiége d'Iſſoire, le Duc de Guiſe fit ſommer la garniſon de ſe rendre; & ſur ſon refus qu'elle accompagna de fierté, l'armée marcha de ce côté-là. Le Colonel Champagne inveſtit la place le vingtiéme de Mai; & dans cette occaſion ceux de la ville firent une ſortie, où il y eut cent hommes de tués de chaque côté. Enſuite arriverent les régimens du Comte de Saint-Agnan & de Jaques Savary Sieur de Lencôme; & les aſſiégés firent une nouvelle ſortie dont le ſuccès fut à peu près égal pour les deux partis.

Monſieur étoit encore à Blois avec le Roi ſon frere, lorſque ces nouvelles arriverent à la Cour. Auſſi-tôt il en partit après avoir pris congé de S. M. & prenant ſa route par Chentelles en Bourbonnois, il alla dîner le 27. à Riom, paſſa enſuite par Monferrand, & arriva le même jour à Clermont. De-là il ſe rendit le lendemain à Millaud, place voiſine d'Iſſoire, qui appartient à la maiſon d'Alégre, où il tint conſeil de guerre. Là il fut réſolu qu'on feroit trois attaques; & on nomma trois Généraux pour les commander. Le Duc de Guiſe employa les quatre jours ſuivans à faire élever deux cavaliers contre la porte du Pontet, ſur leſquels on dreſſa une batterie de ſix canons. Philippe Emmanuel de Lorraine Duc de Mercœur, & frere de la jeune Reine Loüiſe, en fit élever une autre, qui tira continuellement contre le pont juſqu'à l'onze de Juin; & le Duc de Nevers fo[illegible] ſon attaque contre la porte du Barbigeau.

Le ſiége ſe pouſſoit avec vigueur, lorſque le 3. de Juin il ſurvint un orage mêlé de pluye & de tonnerre, qui dura pendant une heure avec tant de violence, que les aſſiégés furent obligés d'abandonner la défenſe de leurs murailles, & les aſſiégeans de quitter la tranchée. Enfin le tonnerre tomba ſur le clocher de la grande Egliſe, qu'il renverſa. Le lendemain le Duc de Nevers recommença à battre la porte du Barbigeau; & il fit une brêche conſidérable, que les aſſiégés travaillerent à réparer avec toute la diligence poſſible. Le jour ſuivant ils firent une ſortie, mais elle ne leur réüſſit pas, & ils y perdirent beaucoup de monde. Il y eut auſſi pluſieurs bleſſés dans le camp du Roi.

Cependant Monſieur ſe rendit au camp, où il tint conſeil de guerre. Là il fut réſolu que pour épargner le ſang des François, on ſommeroit de nouveau les aſſiégés de ſe rendre ſans condition. Mais ils refuſerent d'y entendre ſur l'eſpérance que leur donnoit le Capitaine Merle de leur envoyer du ſecours. Ainſi l'ordre fut donné pour attaquer la ville en même tems par trois endroits différens. Le Duc de Guiſe en pourpoint monta avec les ſoldats ſur la brêche, ſuivi de preſque toute la Nobleſſe de l'armée, que ſon exemple animoit. Mais ils furent repouſſés avec beaucoup de perte. Jaques de Clermont de Buſſy d'Amboiſe le jeune, le Capitaine la Mote, & de Mont-morin furent tués à cette attaque. Yves Seigneur d'Alégre, Jean de Thevalles, Jaques de Harlay de Chanvallon, & preſque tous les autres en revinrent dangereuſement bleſſés. Les aſſiégeans perdirent plus de cinq cens hommes en cette occaſion. Ils s'étoient même rendus maî-

maîtres de quelques tourelles, qu'ils ne purent garder que juſqu'au lendemain. HENRI III. 1577.

Le Duc de Nevers d'un autre côté prévoyant ce qui arriva, avoit retenu l'ardeur de ſes troupes, & s'étoit contenté de travailler à applanir la bréche qu'il avoit faite à la porte du Barbigeau. Le feu continuel de ſes batteries fit plus de peur aux aſſiégés que le dernier aſſaut, quoiqu'ils y euſſent eux-mêmes perdu beaucoup de monde. Ils demanderent le lendemain à parlementer; & les Sieurs de Florac & de Soufilanges étant entrés dans la place, les Capitaines de Sainctague & Rudon ſe rendirent au camp. Mais comme ils demandoient que Monſieur leur promît vies & bagues ſauves, & que ce Prince au contraire vouloit abſolument qu'ils ſe rendiſſent ſans condition, ils ſe retirerent ſans rien terminer; & les ôtages furent rendus.

Enfin le 12. de Juin, le Duc de Guiſe ayant fait tirer à revers un coup de coulevrine dans le retranchement que les aſſiégés avoient élevé derriére la muraille, qui leur tua plus de vingt hommes, cet accident les effraya ſi fort, qu'ils perdirent toute eſpérance de tenir plus long-tems, & ſe remirent à la miſéricorde du Prince. En conſéquence Monſieur leur ordonna de s'aſſembler tous dans la grande Egliſe; & l'après-midi les troupes en bataille entrerent dans la ville par la brêche. Mais le ſouvenir encore tout récent de la perte qu'elles avoient faite au dernier aſſaut, les animoit tellement que rien ne put les retenir; & il n'y a point de violences & d'excès qu'elles n'exerçaſſent envers ces malheureux. Il n'y eut que le Sieur de Chavagnac, qui commandoit dans la place avec les Capitaines Rudon & la Pierre, qu'on épargna par ordre du Prince, qui les relâcha à condition qu'ils promettroient de ne plus porter les armes contre Sa Majeſté. La place fut enſuite livrée en proye à l'avidité du ſoldat. Mais au milieu du pillage, le feu s'étant pris à quelques maiſons, ſoit qu'on l'y eût mis à deſſein, ſoit que ce ne fût que l'effet d'une querelle que l'ardeur de piller eût fait naître entre les troupes, le vent qui ſouffloit alors avec violence rendit l'embraſement ſi univerſel, que nul ſecours humain ne pût l'arrêter. L'incendie termina le différend auquel l'avidité du ſoldat avoit donné lieu, en réduiſant en cendre la plus grande partie de la ville avec toutes ſes richeſſes. Pour ſurcroît de malheur, une pluye terrible qui tomba pendant pluſieurs heures, au lieu d'appaiſer la fureur des flammes, ne ſervit qu'à augmenter l'horreur d'un ſi triſte ſpectacle en achevant de ruïner ce qu'elles avoient épargné. Ainſi attaquée par deux forces contraires, Iſſoire devint preſque en même tems la proye du feu & des eaux. Fortune toujours biſarre, voilà quels ſont tes jeux, au milieu même des plus grands malheurs! L'armée Royale marcha de-là contre Ambert, qui à ſon approche ſe rendit ſans réſiſtance.

Excès commis par les aſſiégeans.

Reddition d'Ambert.

Fin du Livre ſoixante & troiſiéme.

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Affaires de France. Expédition aux Sables d'Olonne. Priſe de Broüage par l'armée du Roi. Edit de Poitiers. Edit concernant les Monnoyes. Morts illuſtres. Suite des guerres de Flandre. Dom Juan d'Autriche reconnu Gouverneur général des Païs-bas. Ses projets. Mort violente d'Eſcovedo. Dom Juan ſurprend Namur. La guerre ſe rallume en Flandre. Arrivée de l'Archiduc Mathias aux Païs-bas. Les Etats lui déférent le gouvernement général des provinces. Affaires d'Angleterre. Troubles d'Irlande. Navigation de Martin Forbisher vers le Nord.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Louis Vicino P. P. Actes publics. Emm. de Meteren. Actes & écrits publiés alors dans les Païs-bas. Jean Petit. Annales du regne d'Eliſabeth, par Guill. Camden.

HENRI III. 1577. Affaires de France.

TAndis que le Duc d'Anjou travailloit à rétablir l'autorité du Roi en Auvergne, la Saintonge n'étoit pas plus tranquille. La licence qui regnoit parmi les troupes Proteſtantes avoit univerſellement révolté les peuples de cette province. Les Rochelois ſe plaignoient eux-mêmes de ce deſordre, & imputoient malicieuſement ce relâchement de la diſcipline à l'union que le parti avoit formée avec les Catholiques mécontens. Tous enfin commençoient à s'ennuyer d'une guerre qui étoit devenuë cependant abſolument néceſſaire, & paroiſſoient aſſez diſpoſés à embraſſer tous les moyens, qui pourroient ſe preſenter de faire la paix.

Au milieu de ces mécontentemens le Prince de Condé n'étoit pas peu embarraſſé. Il étoit de ſon intérêt de ne pas s'attirer la haine des peuples; d'un

d'un autre côté il avoit beſoin de ſes troupes. Dans une conjoncture ſi délicate, pour donner quelque ſatisfaction à la province, il prit le ſeul parti que les circonſtances pouvoient lui permettre. Il partagea ſes forces, & permit aux ſoldats de faire des courſes loin de la Rochelle du côté que les ennemis lui paroiſſoient le moins à craindre. Mais ces ménagemens mêmes ne furent pas capables de contenter les uns & les autres. Le Prince, pour ne pas ſe voir expoſé au danger d'être abandonné de ſes troupes, étoit obligé de fermer les yeux, & de leur paſſer bien des choſes. Déja même les Chefs murmuroient aſſez hautement, & ſembloient ſonger à ſe retirer, diſpoſés à prendre leurs meſures chacun en particulier, lorſqu'on propoſa une expédition aux Sables d'Olonne. HENRI III. 1577.

Expédition aux Sables d'Olonne.

L'entrepriſe ne paroiſſoit pas difficile, & d'ailleurs promettoit beaucoup. Il y avoit dans ce port vingt-cinq vaiſſeaux Portugais chargés de bled, qui n'attendoient qu'un vent favorable pour faire voile en Eſpagne. Le Comte de Montgomery & Iſaac de Vaudray Sieur de Mouy, qui étoient alors à la tête des troupes, formerent le deſſein de s'en rendre maîtres. Le droit de la guerre ſembloit autoriſer leur réſolution. Ils la juſtifioient d'ailleurs ſur ce que le tranſport des bleds hors du Royaume étoit défendu par les Edits & déclarations du Roi; outre que celui-ci ſe faiſoit, diſoient-ils, dans un tems ſuſpect, & pour des gens, qui, de l'aveu public, étoient mal intentionnés à leur égard. Ainſi ils ne ſongerent qu'à exécuter leur deſſein; & quelques mutins de la Rochelle firent pour cela les préparatifs néceſſaires.

A la premiére nouvelle qui s'en répandit, les marchands députerent auſſi-tôt au Prince de Condé & aux Rochelois pour ſe plaindre de ce qu'on violoit le droit des gens à leur égard, offrant d'ailleurs de payer telle ſomme à laquelle on voudroit les condamner. Le Prince & la ville leur accorderent les ſûretés qu'ils demandoient: mais toute leur autorité ne put arrêter les projets du Comte & du Sieur de Mouy. Tous deux à la tête de quinze cens hommes marcherent vers les Sables, qui appartient à la maiſon de la Trimouille, & commencerent par s'en emparer, auſſi-bien que de la Chaume. Ces deux places, les principales d'Olonne, ne ſont ſéparées que par le port, que le reflux laiſſe à ſec. Du reſte la Chaume eſt défendue par un château dont la ſituation eſt avantageuſe, & dont on ne peut ſe rendre maître qu'avec le canon. De Bouillé s'y retira avec cinquante des habitans, tous bons ſoldats & faits à la mer, dans l'eſpérance qu'ils recevroient du ſecours du Sieur de Landereau & des autres Chefs de l'armée Royale avant que l'artillerie des ennemis fût arrivée. En effet le canon qu'on avoit envoyé chercher à la Rochelle n'arrivoit point, & les aſſiégeans étoient aſſez mal ſervis, parce qu'on étoit perſuadé que c'étoit une choſe indigne, de violer le droit des gens pour faire plaiſir à quelques particuliers, que l'amour de la Religion bien moins que l'avarice avoit engagés dans cette entrepriſe.

Un nouvel incident contribua encore à en retarder le progrès. Il s'éleva à la Rochelle une grande conteſtation au ſujet de l'élection d'un Maire. La choſe alla même ſi loin, que peu s'en fallût qu'on n'en vint à une ſédition

HENRI III. 1577. tion. Mais la preſence du Prince de Condé arrêta enfin les ſuites que cette affaire pouvoit avoir. Il obtint que ſuivant la coûtume on aſſembleroit le Conſeil des Cent. On y propoſa trois ſujets pour remplir cette place; & Pierre Bobineau, qui l'emporta ſur ſes deux concurrens à la pluralité des voix, en obtint l'agrément du Prince, repréſentant en cette occaſion le Roi de Navarre Gouverneur de Guyenne. Cela ſe paſſa le 17. d'Avril.

Cependant il étoit nouvellement arrivé de Zélande quelques vaiſſeaux bien équippés, ſur leſquels on avoit déja embarqué trois cens Arquebuſiers, & toute l'artillerie néceſſaire pour battre la Chaume, que le Comte de Montgomery & de Mouy tenoient aſſiégée. Le vent contraire les avoit obligés de relâcher à l'iſle de Ré, où ils reſterent à l'ancre pendant quatre jours. Ce retardement donna le tems aux habitans d'Olonne de députer au Prince de Condé. Ils lui offroient de ſe remettre à ſa diſcrétion, & le ſupplioient ſeulement de les mettre à couvert de l'avarice & de la fureur de leurs ennemis. Les inſtances des Rochelois qui ſe joignirent à leurs députés ne contribuerent pas peu à engager le Prince à les écouter favorablement. Leurs demandes leur furent accordées: on contremanda le convoi; mais les ordres arriverent trop tard. Les aſſiégés avoient déja capitulé; & moyennant une ſomme dont on étoit convenu, ils avoient obtenu qu'on leur laiſſeroit vie & bagues ſauves. Par malheur on ne leur tint point parole. Après vingt jours de ſiége, pendant leſquels le ſoldat exerça contre eux tout ce que peuvent inſpirer l'avarice & la rage la plus brutale, ils ſe virent encore expoſés aux mêmes malheurs. Il y avoit ſi peu de diſcipline parmi ces troupes, que ni le ſoldat ne reconnoiſſoit plus le commandement de ſes Officiers, ni les Officiers ne reſpectoient pas même les ordres du Prince. Auſſi une telle conduite révolta-t-elle les habitans de Ré & de toutes les iſles voiſines. Ils prirent les armes, pour ne pas s'expoſer à avoir le même ſort, & réſolurent de ne plus regarder ces furieux que comme des ennemis déclarés.

Guerre en Saintonge.

D'un autre côté le Duc de Mayenne étoit déja arrivé en Saintonge, ſuivi des Sieurs de Ruffec, de Puy-Gaillard, & des Rochesbaritaut. Après avoir raſſemblé ſon armée il étoit allé camper à Bouteville en Angoumois, & avoit choiſi ſon logement à Saint-Julien, place aſſez voiſine de Saint-Jean d'Angely. Il reſta dans ce camp pendant quatre jours, qui ſe paſſerent en quelques legéres eſcarmouches, où les troupes du Roi eurent toujours le deſſous. On ignoroit encore alors ſes deſſeins, & de quel côté il tourneroit ſes armes. Cependant on travailloit à Bourdeaux à équiper une flotte qui intriguoit fort les Proteſtans.

Attaque & priſe de Tonnay-Charente par l'armée du Roi.

De Saint-Julien le Duc alla inveſtir Tonnay-Charente. Cette place eſt ſituée ſur le rivage ſupérieur de la riviére qui porte ce nom, & qui la diviſe en haute & baſſe ville. Ce fut du côté de la baſſe ville que les Royaliſtes commencerent leurs attaques. Le Capitaine Lucas qui y commandoit, la défendit pendant deux jours avec ſoixante Arquebuſiers. Mais ne pouvant tenir plus long-tems contre le grand feu des aſſiégeans, il ſe retira dans la haute ville, qui fut encore priſe, & de-là dans le château, dont les ſoldats épouvantés par les derniers ſuccès des Catholiques, ouvrirent eux-mêmes

mêmes les portes à l'ennemi. On les fit tous priſonniers avec le Capitaine, qui ne doutant pas qu'on ne le deſtinât à une mort honteuſe, réſolut de ſe ſauver. Son malheur voulut que ſes deſſeins fuſſent découverts. On le pourſuivit; & il ſe fit tuer en ſe défendant courageuſement. En même tems Gargoüillaud de la Rochelle, que le Prince de Condé avoit mis dans Rochefort, l'abandonna à l'approche de l'armée Royale. Le Duc de Mayenne en donna le commandement à Maiſon-blanche avec une forte garniſon, qui dans la ſuite incommoda extrêmement les Proteſtans par ſes courſes continuelles. HENRI III. 1577. On luſ abandonne Rochefort.

Ces premiers ſuccès furent comme le ſignal qui annonça aux Proteſtans la décadence de leur parti. Dès-lors leurs troupes commencerent à ſe débander. Les uns abandonnoient entiérement le ſervice; d'autres prirent parti dans l'armée du Roi. La déſertion devint ſur-tout générale parmi les Catholiques Politiques, que nul intérêt de Religion n'attachoit aux Réformés. La plûpart ſur le bruit qui ſe répandoit d'une paix prochaine, ſervirent la cauſe commune avec moins d'ardeur; & tous révoltés de la licence effrénée du ſoldat, ſe dégoûterent abſolument de la guerre.

Ce fut à peu près dans ces circonſtances que le Sieur de Monferrand Baron de Langoiran, indigné de ce qu'on lui avoit ôté le gouvernement de Périgueux, abandonna le parti. Cette démarche parut d'un fort mauvais exemple au Roi de Navarre. Pour prévenir les ſuites qu'elle pouvoit avoir, il quitta auſſitôt le Bearn où il étoit allé voir ſa ſœur, & ſe rendit en diligence à Nerac, réſolu de ſigner la paix à quelques conditions que ce fût, pour peu qu'elles lui paruſſent tolérables.

Cependant François d'Eſcars, & après lui Pierre de Villars Archevêque de Vienne, étoient déja arrivés à Bergerac, où le Duc de Montpenſier les avoit précédés, & où on attendoit le Roi de Navarre, qui ne devoit pas tarder à s'y rendre. Ce fut dans cet intervalle que le Prince de Condé aſſembla les habitans des iſles. Il leur repréſenta, que le deſſein de la flotte qu'on armoit à Bourdeaux étoit de faire une deſcente dans leurs iſles, d'en fortifier toutes les avenuës, & de bloquer ainſi la Rochelle du côté de la mer, en enlevant aux Proteſtans le revenu des ſalines, dont ils tiroient un ſi grand profit; tandis que le Duc de Mayenne aſſiégeroit cette ville par terre, & la mettroit par-là dans la néceſſité de ſe rendre: qu'il les exhortoit par conſéquent de mettre tout en uſage pour prévenir un danger qui les menaçoit tous également. Le Prince tint le même langage aux Rochelois, & il obtint ce qu'il ſouhaitoit. Les habitans des iſles offrirent généreuſement de contribuer de tout leur pouvoir aux réſolutions qu'on prendroit: le Conſeil des Cent prêta dix mille écus d'or, & on travailla auſſitôt à équiper une flotte de vingt vaiſſeaux. On choiſit vingt Capitaines pour les commander, & George de Clermont d'Amboiſe fut nommé Amiral de toute la flotte. Les habitans des iſles & de la Rochelle équippent une flotte.

Enfin le Duc de Mayenne alla former le ſiége de Marans le 6. de Mai, & prit ſon logement à Noaillé à trois lieuës de la Rochelle. Marans eſt une petite ville environnée de marais, qui la mettent à couvert des approches Priſe de Marans ſur les Proteſtans.

HENRI III. 1577. de la Cavalerie, & on n'y peut même faire avancer l'Infanterie que très-difficilement. Cependant, parce qu'elle a d'ailleurs pluſieurs avenuës, qui ne peuvent être gardées que par un nombre de troupes aſſez conſidérable, le Prince de Condé avoit d'abord été d'avis de l'abandonner. Mais les Rochelois, qui étoient intéreſſés à la conſervation de cette place, s'y étoient oppoſés, ſans ſe mettre en peine du danger auquel on expoſeroit les troupes à qui on en commettroit la défenſe ; ils avoient obtenu qu'on y fit entrer une bonne garniſon, dont on avoit donné le commandement à la Popeliniere. C'étoit-là que depuis trois mois ce brave homme, avec deux cens Arquebuſiers & vingt cavaliers ſoûtenoit tous les efforts des garniſons de Fontenay & de Niort, lorſqu'il apprit la nouvelle de la priſe de Tonnay-Charente. Alors ne doutant plus que l'armée Royale ne vint faire le ſiége de Marans, il ſomma le Prince de Condé & les Rochelois de lui envoyer les ſecours qu'on lui avoit promis. On fit auſſitôt marcher deux cens Arquebuſiers de ce côté-là ; & avec ce renfort la Popeliniere ſe prépara à recevoir les ennemis. Il fit entrer des vivres & des munitions dans la place, fortifia la ville autant que les circonſtances le lui purent permettre, & fit même travailler à réparer le château qui tomboit en ruïne, réſolu de s'y défendre au cas que la ville fût forcée.

Cependant le Duc de Mayenne, après qu'on eut ſondé le marais, fit dreſſer un pont vis-à-vis du fort de la Baſtille, & donna ordre à des Rochesbaritaut de ſe rendre maître de tous les petits forts des environs, d'où les ennemis auroient pû incommoder les troupes qui devoient faire les approches de la place. Il n'en fallut pas davantage pour jetter la conſternation dans le cœur des aſſiégés. Malgré tous les ſermens qu'ils avoient faits à leur Commandant de ſe défendre juſqu'à la derniére extrémité, ils ſe raſſemblent ſous leurs enſeignes, & ſe diſpoſent à ſe retirer. La Popeliniere employa inutilement les priéres & les menaces, pour les engager à retarder leur départ, ſeulement juſqu'à ce qu'ils euſſent reçû de nouveaux ordres du Prince de Condé, qui n'étoit pas éloigné, rien ne put faire changer de réſolution à ces obſtinés. Ils ſortirent de la place dès le grand matin, & marcherent enſeignes déployées droit à la Rochelle.

Ils y furent très-mal reçûs. Les Rochelois, ſe voyant ſerrés de plus près par la priſe de Marans, firent travailler en diligence à la flotte qu'ils avoient réſolu de mettre en mer. Pierre Bobineau ſur-tout y employa tous ſes ſoins. On la compoſa des vaiſſeaux qui avoient été arrêtés à Broüage, & on leva même par force les ſommes deſtinées aux fraix de cet armement. Pour ce qui eſt de la garniſon de Marans, quoique les ennemis fuſſent preſque aux portes de la ville, les habitans refuſerent de l'y recevoir. Ces troupes voltigeoient donc autour de la Rochelle, & comme elles avoient peu de ſoin de ſe fortifier dans leurs logemens, le Duc de Mayenne profita de cette occaſion ; il les ſurprit & leur enleva quelques quartiers. Les Rochelois firent enſuite une ſortie qui donna lieu à une action plus conſidérable, mais dont ils ne retirerent pas grand avantage.

Quel-

Quelques jours après le Duc de Mayenne eut la témérité d'envoyer défier le Prince de Condé à un combat ſingulier ; & à ſon exemple pluſieurs Officiers de ſes troupes firent auſſi propoſer à ceux du parti du Prince de faire le coup de lance en l'honneur des Dames. Le Prince regarda ce défi comme une inſulte. Le Duc étoit ſon ennemi perſonnel, & il choiſiſſoit pour lui faire cette propoſition un tems ſuſpect, où ſes amis l'avertiſſoient de toutes parts de ſe défier plus que jamais des piéges qu'on lui tendoit. Auſſi renvoya-t-il ſur le champ le trompette du Duc, avec ordre de dire à ſon maître : qu'il lui étoit bien aiſé de l'inſulter tandis qu'il ſe voyoit à la tête des armées du Roi, & que les forces du Prince étoient ſi inégales aux ſiennes, qu'il profitoit de la circonſtance ; mais que ſa fierté étoit fort mal placée ; qu'au reſte le ſort des armes étoit journalier ; que ſon défi arrivoit trop tard ; qu'il auroit dû le faire quelque tems auparavant, lorſqu'il ſe tenoit ſi ſoigneuſement renfermé dans Saintes, pendant que le Prince tenoit la campagne à la tête de ſes troupes ; que pour ce qui étoit du duel qu'il lui propoſoit, c'étoit une maxime univerſellement reçûë, que ces ſortes de combats ne ſe donnent jamais qu'entre égaux ; & qu'il devoit ſe ſouvenir de la diſtance que la naiſſance avoit miſe entre eux. Le trompette fut renvoyé avec cette réponſe, qui mortifia le Duc, & qui le fit repentir de s'être trop avancé ; car il ne s'étoit pas attendu que le Prince prendroit ſi mal ſa propoſition. Au reſte il ne reſta pas plus long-tems aux environs de la Rochelle. Il décampa de Noaillé le 12. de Mai, après avoir mis garniſon dans Marans, dont il donna le commandement à Jean de Chateaubriand Sieur de Saint-Jean, frere de des Rochesbaritaut ; mit ſes troupes en quartier dans le bas Poitou ; & réſolut d'attendre qu'il lui fût venu de nouvelles recruës pour faire quelque entrepriſe plus conſidérable.

HENRI III. 1577.

Le Duc de Mayenne envoie un défi au Prince de Condé.

Cependant la flotte qu'on équippoit à Bourdeaux ſe mit en mer au nombre de ſoixante vaiſſeaux, commandée par Guy de Saint-Gelais Sieur de Lanfac, & fit voile vers les iſles de Ré & d'Oleron, dont la priſe fermoit en quelque ſorte l'entrée du port de la Rochelle. Le Prince de Condé de ſon côté, après bien des retardemens, lui en oppoſa une ſous les ordres de George de Clermont d'Amboiſe. Les deux flottes ſe rencontrerent vers Chef-de-Baye ; mais il ne ſe paſſa rien alors entre elles de fort conſidérable. Elles ſe contenterent de ſe canonner de loin. De Lanſac ignoroit alors le deſordre de la flotte ennemie ; car s'il l'eût ſçû, il l'eût défaite ce jour-là même. La nuit donna le tems aux Proteſtans de ſe remettre. Le lendemain ils parurent en bon ordre à la vûë des vaiſſeaux du Roi, qui paſſerent entre eux & l'iſle de Ré, où ils avoient deſſein de faire une deſcente. En effet de Lanſac ſomma ces inſulaires de ſe rendre ; & ſur leur refus il alla aborder à Saint-Michel en l'Herm, où il prit des rafraîchiſſemens, & mit quelques-uns de ſes gens à terre pour s'informer des troupes qu'on lui avoit fait eſpérer, & qui lui étoient néceſſaires pour entreprendre la conquête des iſles. Mais on ne put lui en donner de nouvelles ; & le Duc de Mayenne s'étant avancé juſqu'à Chiſay & à Melle dans le fond du Poitou, il conçut qu'il n'y avoit rien à attendre de ce côté-

Rencontre des flottes de Bourdeaux & de la Rochelle.

HENRI III. 1577.

té-là. Cependant il ne laiſſa pas de reſter encore quelques jours à l'ancre ſur cette côte. Cet intervalle donna le tems aux ennemis de revenir de leur frayeur, & de leur premier étourdiſſement. Ils comprirent que le retardement ne pouvoit qu'être avantageux à de Lanſac, dont la flotte alloit ſe groſſir des galéres & des autres vaiſſeaux qui devoient au premier jour lui arriver de Bretagne ; qu'au contraire tout délai ne pouvoit leur être que préjudiciable. Ainſi dans un grand conſeil qui ſe tint à la Rochelle en preſence du Prince de Condé, il fut réſolu qu'on iroit chercher la flotte Royale, & qu'on la combattroit inceſſamment.

Le haſard ſembla favoriſer leurs deſſeins. De Lanſac, qui ne penſoit qu'à faire retraite, pourſuivant une hourque d'Embden, qui avoit paſſé au travers des vaiſſeaux du Roi, faiſant voile vers la Rochelle, alla donner lui-même dans la flotte ennemie. Cette rencontre penſa engager l'action. Mais de Lanſac ayant laiſſé échaper ſa proïe, il tourna vers l'iſle de Ré, & alla aborder proche le fort de Samblanceau, que Polin de la Garde avoit fait élever quatre ans auparavant pendant le ſiége de cette place. Il y fut reçû par le canon & la mouſqueterie du fort, auxquels il répondit pendant quelque tems ; après quoi il reprit la route de Bourdeaux, toujours pourſuivi par la flotte ennemie qui portoit onze cens hommes de guerre, & dont les vaiſſeaux trop gros & appeſantis encore par le ſel qu'on n'avoit pas eu le tems de décharger, n'étoient pas auſſi legers à la voile que ceux du Roi.

Deſcription du Pas des Anes.

De Lanſac arriva de la ſorte au Pas des Anes. C'eſt un parage à l'embouchure de la Garonne, ainſi nommé, parce qu'il eſt rempli d'écueils & de bancs de ſable, qui non-ſeulement rendent ce paſſage très-dangereux ; mais où les flots qui viennent s'y briſer font un ſi horrible bruit, qu'on croiroit entendre raſſemblés tous les roſſignols d'Arcadie. Telle eſt l'origine de cette dénomination, & telle eſt la raiſon qui a donné occaſion à l'antiquité d'inventer la fable de Charybde & de Scylla, qu'on dit aboyer continuellement dans le fare de Meſſine. Au reſte du milieu de l'embouchure de la Garonne, qui ſans contredit eſt une des plus belles & des plus larges de l'Océan, s'éleve la Tour de Cordoüan, bâtie ſur un rocher, à peu près ſur le modéle du fare d'Alexandrie. Elle porte nuit & jour un fanal allumé, qui ſert à montrer la route d'un côté aux vaiſſeaux qui viennent d'Eſpagne le long de la côte de Medoc, & de l'autre à ceux qui partent de Bretagne & du Poitou, par les côtes de la Saintonge & le Pas des Anes. Ce fut à ce paſſage que le vent contraire arrêta Lanſac, tandis que la flotte Proteſtante, qui l'avoit pourſuivi juſque-là, retournoit ſur ſes pas, & rentroit dans le port de la Rochelle auſſi triomphante, que ſi elle eût entiérement défait l'armée du Roi.

Ce ſuccès ne contribua pas peu à ranimer les eſpérances des Proteſtans, & diminua beaucoup la réputation de Lanſac. Ce Général, après avoir débarqué les ſoldats qui étoient ſur ſa flotte à Tallemont, à Mechec, deux places appartenantes à la maiſon de la Trimouille, & à Blaye, pour leur donner le tems de ſe remettre des fatigues de la mer, penſa à quelque nouvelle entrepriſe, qui pût faire perdre le ſouvenir deſagréable de cette der-

HENRI III. 1577.

dernière expédition. D'un autre côté le Prince de Condé ne s'endormoit pas; & pour fortifier sa nouvelle flotte, il fit armer un navire de Biscaye de quatre cens tonneaux.

Henri de Savoye enlevé par un parti Royaliste.

Ce fut vers ce tems-là qu'on arrêta Henri de Savoye, fils de Françoise, sœur de René Vicomte de Rohan. C'étoit un jeune homme de peu d'esprit, & tout-à-fait indigne du beau nom qu'il s'attribuoit; car il se disoit Prince de Genevois, & par conséquent fils de Jaques Duc de Nemours, comme nous l'avons rapporté ailleurs. L'air grossier de la Rochelle lui ayant paru contraire à sa santé, il s'étoit logé hors de la ville dans un lieu sans défense, où il fut enlevé par un parti du Duc de Mayenne, & d'où on le transporta d'abord à Tonnay-Charente, & ensuite à Angoulême. On ne put alors le retirer, quelque prix qu'on offrît pour sa rançon; & l'opinion commune étoit qu'on avoit résolu de s'en défaire, parce qu'il attaquoit le mariage que le Duc de Nemours avoit contracté depuis avec Anne d'Est mere des Guises, & qu'il contestoit l'état des enfans qui en étoient sortis. Pour couper pied à ces mauvais bruits, le Duc de Mayenne prit un soin tout particulier de la conservation de son prisonnier. De peur qu'il ne lui arrivât aucun accident, il ne mit auprès de lui que des personnes de confiance; & par-là il mérita la gloire de s'être comporté en homme d'honneur dans une affaire qui intéressoit sa propre mere.

Cependant le Prince de Condé passa à Broüage, où il trouva les affaires bien broüillées. Les habitans ne pouvoient digérer le tort qu'on avoit fait au Baron de Mirembeau, & souffroient impatiemment l'humeur fiére & impérieuse du Comte de Montgomery leur Gouverneur. Il avoit pour Lieutenant le Sieur de Manducage, homme d'une probité reconnuë, amateur de la discipline, & qui par-là étoit plus de leur goût. Pour leur donner quelque espéce de satisfaction, le Prince le revêtit du commandement de cette place, qu'il ôta au Comte, & disposa ensuite toutes choses à soûtenir un siége. Campet Baron de Saugeon, qui commandoit dans Royan, place de conséquence située à l'embouchure de la Garonne, & appartenante à la maison de la Trimouille, faisoit de son côté tous ses préparatifs; car on ne doutoit pas que le Duc de Mayenne, à la priére des Bourdelois, que ce poste incommodoit extrêmement, ne dût l'attaquer. Mais l'affaire la plus importante étoit de mettre en mer une bonne flotte, sans laquelle il ne paroissoit pas possible d'arrêter les progrès des Catholiques. C'est aussi à quoi on s'appliqua particuliérement dans le parti. Le Prince de Condé, de retour à la Rochelle, en conféra avec les bourgeois de cette ville. Il chargea le Capitaine Arnaud, excellent homme de mer, d'entrer dans la Garonne, & de reconnoître les forces des ennemis. Enfin secondé de Pierre Bobineau, il obtint que la ville équipperoit une flotte. Mais parce que toutes les forces de la Rochelle réünies n'auroient pas suffi pour exécuter ce projet, ils envoyerent en Hollande vers le Prince d'Orange & les Etats des Païs-bas leurs amis communs, Pierre la Personne avec quelques autres députés, pour les prier de leur prêter des vaisseaux de haut bord, dont ils avoient un grand nombre, avec toutes les munitions de guerre néceſſaires. Secours bien lent,

HENRI III. qu'il leur falloit aller mandier ſi loin, tandis qu'ils avoient l'ennemi à leurs portes.

1577. Siége du Brouage par l'armée du Roi. D'un autre côté le Duc de Mayenne, ſuivi de Nicolas de Lorraine, de Charles de Lorraine Marquis d'Elbœuf, de Jean d'Aumont, de Jean d'Eſcars de la Vauguyon, de Philippe Strozzi, de Joachim de Dinteville, de Jean Léomont de Puy-Gaillard, de François de Châtaigner Sieur de la Rochepozay, de Guy de Daillon Comte du Lude, de Philippe de Voluire de Ruffec, de Mortaines, de Barbezieres Sieur de Chemeraud, & de pluſieurs autres Seigneurs & Gentilshommes, vint camper à la vûë de Broüage le 22. de Juin, & fit d'abord un logement au village d'Hiers ſitué au-deſſous de la ville. De-là à la place il n'y a qu'une chauſſée étroite, environnée de toutes parts de marais ſalans, & couverte d'un côté par un petit bois que les habitans avoient conſervé par égard pour le Baron de Mirembeau, & qui les incommoda beaucoup dans la ſuite. Au bout de la chauſſée étoit un moulin à vent que les aſſiégés avoient fortifié à la hâte ; mais ils l'abandonnerent dès qu'ils virent les Royaliſtes venir à l'attaque à la faveur du petit bois dont ils s'étoient d'abord rendus maîtres. Ainſi la place ſe trouva inveſtie & fort ſerrée de ce côté-là.

Deſcription de Broüage. Broüage, ainſi appellé d'une riviére de Saintonge qui tire ſon nom elle-même d'une ancienne tour nommée Brouë, ſituée dans les terres environ à trois lieuës de la mer, eſt une place nouvellement bâtie ſur un fond maréageux, que le flux couvre preſque entiérement. Ce terrain s'accrut inſenſiblement du gros ſable dont les peuples du Nord leſtoient leurs vaiſſeaux lorſqu'ils venoient y charger du ſel, qui y eſt très-bon & en grande abondance ; & ce ſable déchargé dans cet endroit, forma par ſucceſſion de tems au milieu de la mer un tertre quarré d'environ quatre-vingt pas d'étenduë.

Jaques Seigneur de Pons fut le premier qui ſongea à le fortifier. Il l'entoura d'une paliſſade de pieux terraſſée en dedans avec du gazon & des faſcines, ſoûtenu de planches & de mâts de navires entrelaſſés ; & de ſon nom on l'appella *Jacopolis*. Après la bataille de Moncontour, Hardoüin de Villiers Sieur de la Riviére Puitaillé, l'enleva aux Proteſtans ; & trouvant ſa ſituation très-avantageuſe, il en augmenta les défenſes. Mais ce poſte ne reſta pas long-tems aux Catholiques. Le Baron de Mirembeau, ſecondé de François Comte de la Rochefoucault, ſurprit Dorienne & Annibal de Coconas qui y commandoient avec huit enſeignes de troupes Françoiſes & Italiennes, les en chaſſa ; & étant ainſi rentré en poſſeſſion de ſa place, il s'appliqua de nouveau à la mettre hors d'inſulte. La commodité de ſa ſituation, jointe aux maniéres honnêtes & affables de ce Seigneur, y attira bientôt grand nombre des habitans des iſles voiſines ; & il partagea entre eux le terrain pour y bâtir. C'eſt ainſi que cette ville s'eſt accruë, & eſt devenuë telle que nous la voyons aujourd'hui. Au reſte elle n'eſt pas éloignée de l'iſle d'Oleron, ſituée à ſon couchant. Cette iſle a environ ſept lieuës de tour, & eſt très-fertile & très-abondante. Elle appartenoit auſſi aux Seigneurs de Pons ; & de-là on tranſportoit tous les jours des vivres à Broüage. Mais depuis quelque tems ce commerce s'étoit beaucoup refroidi.

refroidi. Ces insulaires fâchés qu'on n'eût pas rendu justice au Baron de Mirembeau, en usoient fort mal avec les habitans de Broüage ; & par-là ils furent la cause de la perte de cette place, qui ne se seroit pas renduë faute de vivres, si pendant un mois qui précéda le siége, ils eussent voulu, comme ils le pouvoient, la pourvoir abondamment de toutes les provisions nécessaires. HENRI III. 1577.

Les cinq premiers jours du siége s'étoient passés en escarmouches. Enfin la nuit du sixiéme les Royalistes marcherent contre un moulin à vent défendu par le Sieur de Sernay; & après quelques volées de canon, ils forcerent son retranchement, & pousserent les ennemis jusque sur le bord du fossé. Là ils se trouverent investis de tous côtés par les troupes Catholiques qui avoient gagné le terrain entre le moulin & la ville, & la plûpart furent tués ou précipités dans les marais. Après cet exploit, les assiégeans pousserent leur tranchée jusqu'au grand bastion, que les assiégés fortifierent de leur côté d'un ouvrage avancé, & qu'ils conserverent presque jusqu'à la fin du siége.

Les jours suivans il n'y eut que des actions de peu de conséquence entre la garnison & les assiégeans. On fit quelques attaques & quelques sorties ; quelques détachemens de l'armée Royale s'avancerent meme jusqu'à S. Just & S. Agnan, où ils furent surpris & mal menés par les Protestans. Enfin le Prince de Condé, voulant animer les assiégés par sa présence, monta sur la flotte, & parut en bataille à la vûë de la ville & du camp. En même tems il fit sçavoir à Manducage par le Sieur de Clermont d'Amboise, la résolution où il étoit d'aller attaquer la flotte du Roi à l'embouchure de la Garonne, & de la mettre hors d'état de rien entreprendre. C'étoit en effet le plus grand service qu'il pût rendre aux assiégés. Dans ce dessein il mit à la voile le vingt-six de Juin, suivi de dix-sept vaisseaux de haut bord & autant de petits, & fit route entre les isles de Ré & d'Oleron ; mais après un long calme il s'éleva la nuit une tempête si violente, que la plus grande partie des Officiers de la flotte se trouvant incommodés de la mer, ils conseillerent au Prince de ne point avancer davantage, & de ne pas hasarder un combat. Ainsi s'évanouïrent les succès qu'on s'étoit promis de cette expédition. En même tems arriva de Fontarabie un navire de Biscaye de six cens tonneaux, que de Lansac attendoit, & qui vint fortifier la flotte Royale.

Cependant le siége continuoit avec vigueur, tandis que les garnisons des places voisines fatiguoient continuellement les assiégeans par les sorties fréquentes qu'elles faisoient sur le camp du Roi. Campet Gouverneur de Royan, étant instruit qu'un corps de troupes logé à Saugeon sur la Sudre, n'étoit pas sur ses gardes, vole de ce côté-là à la tête d'un détachement de sa garnison, en tuë cinquante, & fait un grand nombre de prisonniers, entre autres Philibert de la Guiche, & Jaques de Levi de Quailus, qui dans la suite tinrent les premieres places dans les bonnes graces du Roi : mais lui-même ayant été attaqué dans son retour, perdit un de ses freres, & remporta l'autre si dangereusement blessé, qu'il fût obligé de le faire porter à la Rochelle pour y être mieux pansé. D'un autre côté, la garnison de Saint-

HENRI III. 1577. Saint-Jean d'Angely, informée que Jaques de Harville Sieur de Palaiſeau étoit en chemin pour mener au camp une compagnie de Chevaux-légers, ſortit de la place; & après une marche de huit heures qu'elle fit pendant la nuit, elle le ſurprit dans Saint-Cibardeau proche d'Angoulême où il s'étoit logé, tomba ſur lui, & enleva preſque toutes les armes & tous les chevaux. Ce jeune Seigneur, dont la bravoure étoit déja connuë parmi les troupes, fut tué lui-même à cette occaſion avec quelques autres Gentilshommes qui l'avoient ſuivi.

Déja les aſſiégeans commandés par le Sieur de Puy-Gaillard, avoient pouſſé leur tranchée juſque ſur le bord du foſſé. Ils dreſſerent enſuite une batterie de trois canons, qui commença à tirer le trois de Juillet, moins dans le deſſein d'incommoder les aſſiégés, que pour avertir de Lanſac de hâter ſon arrivée. Auſſitôt que de Clermont d'Amboiſe, qui étoit à l'ancre devant Broüage, en fut informé, il retourna à la Rochelle pour demander du ſecours au Prince de Condé. Mais les Rochelois, que le peu de ſuccès de la derniére expédition avoit indiſpoſés contre la Nobleſſe, ne ſe prêtoient qu'à regret à ce qu'on ſouhaitoit d'eux; & il regnoit dans leurs aſſemblées une confuſion qui faiſoit échoüer les meilleurs deſſeins. Cependant on fit à Broüage la revûë des troupes qui ſe trouverent monter à mille Arquebuſiers. Il n'y avoit pas aſſez de vivres dans la place pour entretenir tant de monde. Ainſi les aſſiégés qui craignoient qu'un long ſiége ne les réduisît aux derniéres extrémités, crurent n'avoir point de meilleur parti à prendre que de choiſir tout ce qu'il y avoit de meilleurs ſoldats ſur la flotte, & avec ce renfort de faire au plûtôt une ſortie générale ſur le camp du Roi; mais ce projet ne fut pas encore exécuté avec aſſez de diligence.

Enfin de Lanſac arriva avec ſa flotte, & vint paſſer la nuit à Chef-de-Baye, entre les iſles de Ré & d'Oleron, aſſez proche de la flotte ennemie. Le lendemain dès le grand matin il mit à la voile au bruit du canon, paſſa devant la Rochelle, & alla moüiller dans le canal de Broüage. Il y fut ſuivi auſſitôt après par de Clermont d'Amboiſe, réſolu de le combattre; mais deux de ſes vaiſſeaux allerent malheureuſement échoüer contre quelques bancs de ſable, par l'ignorance des pilotes qui les conduiſoient: & cet accident rompit encore une fois toutes ſes meſures. Il voulut donc tenter, ſi au défaut de la force la ruſe ne lui réüſſiroit point. Pour cela il fit préparer quatre vaiſſeaux de moyenne grandeur remplis de feux d'artifice, qu'on attacha enſemble avec des cables à une certaine diſtance les uns des autres, & qui devoient à la faveur de la marée & des autres vaiſſeaux commandés pour les remorquer, tomber ſur la flotte Royale & y mettre le feu. On choiſit le tems de la nuit pour cette entrepriſe, & elle eut d'abord un certain ſuccès. Ces brûlots jetterent tellement l'effroi dans la flotte du Roi, que le Vice-Amiral fut contraint de reculer juſque dans le fond du canal, où il ſe vit auſſitôt expoſé à tout le feu de la place. Mais à un ſignal qu'il donna, les aſſiégés crurent qu'il avoit deſſein de ſe rendre, & lui laiſſerent le tems de ſe mettre à couvert de leur canon. Erreur qui leur coûta cher dans la ſuite; car ce vaiſſeau boucha abſolu-

ſolument le paſſage aux vivres qui leur venoient par le haut du canal. Les ennemis voulurent après cela ſe ſervir encore une fois de leurs brûlots; mais cette nouvelle tentative fut inutile, parce que les vaiſſeaux du Roi avoient laiſſé entre eux une diſtance aſſez grande pour n'avoir rien à craindre, ni du vent, ni de ces ſortes d'entrepriſes. Hanau III. 1577.

Sur ces entrefaites, ceux d'Oleron allumerent pluſieurs feux pour donner avis aux Proteſtans, qu'on avoit découvert en mer entre les iſles d'Alvert & d'Oleron, cinq galéres qui étoient commandées par le Chevalier de Montluc. Sur cette nouvelle, de Clermont d'Amboiſe détacha ſix vaiſſeaux pour aller les attaquer; mais comme elles étoient déja ſorties du canal & qu'elles avoient pris le large, il fut impoſſible de les atteindre. Elles allerent de-là moüiller à l'embouchure de la Charente, toujours pourſuivies par la flotte ennemie, qui eut la douleur de les voir paſſer à ſa vûë à force de rames & à la faveur de la marée, & aller ſe joindre aux vaiſſeaux du Roi, tandis qu'un calme qui ſurvint tout-à-coup, la retenoit dans la même place. Après cette jonction, il n'étoit pas naturel que la flotte Proteſtante ſongeât à combattre celle du Roi, à qui elle paroiſſoit devoir être ſi inférieure. Cependant, quelque hardie que fût cette entrepriſe, Clermont d'Amboiſe crut n'avoir point d'autre parti à prendre dans une conjoncture où il s'agiſſoit de réfuter les calomnies de ſes ennemis, & de faire voir que c'étoit à tort qu'on lui imputoit des fautes qui ne lui étoient pas perſonnelles. Il alla donc attaquer les vaiſſeaux du Roi: & ce fut un ſpectacle bien digne de la compaſſion des vainqueurs-mêmes, de voir ſon Amiral & ſon Vice-Amiral, tous deux criblés de coups de canon, ſans mâts & ſans voiles, après avoir eu ſur leur bord plus de cent hommes d'équipage tués ou bleſſés, aller échoüer ſur les bans de ſable qui ſont en grand nombre dans ce parage; tandis que le reſte de la flotte Proteſtante qui étoit ſupérieur à la flotte du Roi, devenu ſimple ſpectateur de ce combat, ne pouvoit pas faire la moindre démarche pour ſecourir ſon Général. La nuit termina le combat, & les Proteſtans en profiterent, pour ſe retirer d'abord à l'iſle d'Alvert, & enſuite à Chef-de-Baye. **Combat naval au desavantage des Proteſtans.**

A la nouvelle de cet accident, le Prince de Condé ſe tranſporta dès le lendemain ſur la flotte, pour diſſiper la conſternation que le mauvais ſuccès du jour précédent avoit pû jetter dans les troupes, & arrêter la déſertion qui commençoit à ſe mettre parmi elles. En même tems il dépêcha aux aſſiégés le Capitaine la Treille, qui étoit déja paſſé pluſieurs fois à la nage dans Broüage, avec ordre de les raſſûrer, & de leur apprendre qu'ils ne devoient point regarder comme une victoire de leurs ennemis, la retraite de la flotte deſtinée à les ſecourir; qu'elle n'avoit eu proprement à combattre que les vents contraires, & la forme de ſes vaiſſeaux moins avantageuſe que celles des vaiſſeaux du Roi; qu'au reſte peu de jours ſuffiroient pour réparer le deſordre que le dernier échec y avoit cauſé, & qu'ils la reverroient bientôt venir ſecondée d'un vent favorable, ruiner toutes les eſpérances de leurs ennemis. Manducage à ſon tour le chargea de dire au Prince qu'il répondoit de ſes troupes, tant qu'on lui répon-

HENRI III. 1577.

répondroit des ſecours qui lui avoient été promis, & ſur-tout pourvû que la flotte qu'ils regardoient comme le plus puiſſant moyen de les délivrer, fût en état de ſe remettre en mer auſſi diſpoſée à bien faire, qu'elle l'avoit paruë d'abord.

Plaintes des Rochelois.

Cependant on murmuroit hautement à la Rochelle du ſuccès de cette derniére expédition. Les bourgeois crioient contre les Seigneurs, qu'ils accuſoient d'agir trop mollement, & de s'entendre avec leurs ennemis. Ils ſe plaignoient de ce qu'ils étoient les ſeuls à porter les charges de cette guerre, tandis que la Nobleſſe en retiroit tout l'avantage & tout l'honneur. „ C'étoit, (diſoient-ils,) avoir pouſſé aſſez loin la complaiſance; il étoit „ tems enfin de prendre un parti auquel ils auroient dû plûtôt ſe réſoudre. „ Pourquoi employer des ſecours étrangers? Ne pouvoient-ils pas faire „ la guerre par eux-mêmes? N'étoit-ce pas le moyen d'arrêter les ſoup- „ çons qui font ſouvent perdre les momens les plus précieux. Du moins, „ ajoûtoient-ils, ſi nous avons encore quelques plaintes à faire, nous „ aurons toujours le tems d'y remédier lorſqu'il ne s'agira que de traiter avec „ nos égaux. Aujourd'hui au contraire, devenus les eſclaves d'une foule „ de Seigneurs qui ſemblent moins être venus pour nous ſecourir, que pour „ ſe rendre nos maîtres & nos tyrans, que pouvons-nous eſpérer tant que „ nous leur laiſſerons l'adminiſtration de nos affaires?

Celles des Seigneurs.

D'un autre côté les Seigneurs ſe plaignoient de l'injuſtice du peuple, qui toujours aveugle, ne juge des choſes que par l'évenement, & ne voit pas que le haſard fait ſouvent échoüer les deſſeins les mieux concertés. „ Peu „ au fait du commandement, & par conſéquent, (diſoient-ils,) toujours „ défiant & ſoupçonneux, il ne ſe plait que dans les troubles, où il exer- „ ce librement ſa jalouſie & ſa médiſance. Cependant au milieu de ces „ diviſions, on ne fait nuls préparatifs, on ne prend aucunes meſures, „ on ne forme que des projets confus & mal digérés; & l'autorité ſouve- „ raine qui devroit réſider dans une ſeule tête, ſe trouvant ainſi malheu- „ reuſement partagée entre une multitude de ſéditieux, le deſordre regne „ dans le gouvernement. Pour nous, (continuoient-ils,) notre ſort n'eſt- „ il pas bien déplorable, de nous voir obligés, dénués de tout ſecours, „ pour contenter la fantaiſie d'un peuple inſenſé, de courir, non pas au „ combat, mais à la boucherie; & de nous expoſer comme de vils gla- „ diateurs à une mort certaine, où il n'y a aucun honneur à acquerir?

L'iſle d'Oleron ſe rend aux Royaliſtes.

Tandis que les Proteſtans conſumoient ainſi en altercations un tems précieux, de Lanſac profitant de ſes derniers ſuccès, reçut l'iſle d'Oleron à compoſition; & il diſpoſa des troupes dans tous les poſtes qu'il crut avantageux pour arrêter le commerce de cette iſle avec la Rochelle, & lui couper les vivres qui lui venoient en abondance de ce côté-là. Dans la même vûë on envoya auſſi garniſon dans le bourg de Moyſe, qui n'eſt éloigné de Broüage que d'une lieuë; & on en donna le commandement à d'Eſchillez, qui avoit ſervi quelque tems parmi les Proteſtans. Mais les Rochelois qui ſentirent toute la grandeur du danger qui les menaçoit, ne lui donnerent pas le tems de s'y fortifier. Ils firent marcher des trou-

pes.

Digitized by Google

pes de ce côté-là, & le nouveau Gouverneur fut taillé en piéces avec ſa garniſon. Le Sieur de Chemeraud, que le Duc de Mayenne y renvoya enſuite avec un détachement plus conſidérable, n'eut pas une meilleure deſtinée. En effet, auſſitôt que le Prince de Condé en fut informé, il détacha de ce côté-là deux cens Arquebuſiers chargés ſeulement de quelques proviſions, & ſur-tout de poudre, & commandés par les Capitaines des Razes, Chardon, & Villeneufve. Mais comme le Prince n'avoit pas jugé à propos d'inſtruire les aſſiégés de l'arrivée de ce ſecours, de peur d'être prévenu par les Royaliſtes, ces troupes eurent de la peine à ſe faire connoître à la garniſon. A la fin cependant elles s'embarquoient pour paſſer dans la place, lorſque les Catholiques fondirent deſſus, & leur tuerent, ou prirent, ou dépoüillerent ſoixante hommes. De Chemeraud qui étoit à la tête de l'attaque, perdit la vie dans cette action. HENRI III. 1577.

Cependant ſur la nouvelle de ces ſuccès réïtérés, le Roi étoit ſorti de Blois & s'étoit rendu à Poitiers, où il fit ſon entrée ſolemnelle au mois de Juillet. Le but de ce Prince en s'approchant de ſon armée, étoit de hâter par ſa préſence la fortune qui commençoit déja à ſe déclarer ſi favorablement en ſa faveur. Ce n'eſt pas au reſte qu'il eût deſſein de continuer la guerre; mais ayant réſolu au contraire de donner la paix à ſes ſujets, il eſpéroit que cette ſuite de progrès porteroit les rebelles à l'accepter à des conditions moins onéreuſes au Souverain.

Attaque du Pas du Loup.

De-là S. M. envoya les Suiſſes au camp, & avec ce renfort le Duc de Mayenne dreſſa une nouvelle attaque contre le Pas du Loup. C'étoit un baſtion ſitué au midi de la place du côté de la mer, à qui on avoit donné ce nom, parce qu'autrefois les loups entroient hardiment par-là dans la ville. Depuis, les aſſiégés avoient fortifié cet endroit, & avoient tiré un retranchement à la tête de cet ouvrage. Le Duc de Mayenne, après l'avoir battu de cinq cens coups de canon, y fit donner l'aſſaut. Ce poſte fut emporté d'abord par les troupes du Roi, & repris enſuite par Manducage, qui accourut lui-même à la défenſe de cette attaque, & qui reçut à la cuiſſe dans cette occaſion une bleſſure qui devint mortelle dans la ſuite. Cette action ſe paſſa le vingt-quatre de Juillet.

Le Prince de Condé fait desarmer la flotte Proteſtante. Suite de ce deſarmement.

D'un autre côté la flotte Proteſtante reſtoit toujours à l'ancre à Chef-de-Baye depuis le dernier échec qu'elle avoit reçu. Parmi les vaiſſeaux qui la compoſoient, le Prince & la Floriſſante étoient les deux plus conſidérables après l'Amiral & le Vice-Amiral; & comme il n'y avoit pas deſſus aſſez de troupes pour les défendre, le Prince de Condé appréhenda que les Catholiques ne s'en rendiſſent maîtres, auſſi bien que de la nombreuſe artillerie dont ils étoient montés. Ainſi pour prévenir cet accident, il les fit deſarmer: triſte préſage pour la ſuite du ſiége, puiſque par-là on ôtoit abſolument aux aſſiégés l'eſpérance qu'ils conſervoient encore de voir revenir cette flotte à leur ſecours. Mais le deſſein du Prince ne put être ſi ſecret que de Lanſac n'en fût inſtruit. Sur le champ il fit voile de ce côté-là, & à ſon approche tout l'équipage des deux vaiſſeaux avec le peu de troupes qui y reſtoient encore, ne penſa qu'à

HENRI III. 1577. se sauver: les vaisseaux Anglois même se retirerent en lieu de sûreté. Ainsi le Prince se vit d'abord investi par toutes les galéres; mais comme il faisoit eau de toutes parts, & qu'il étoit sur le point de couler à fond, de Lansac y fit mettre le feu: on en retira seulement l'artillerie, à l'exception de quatre piéces de canon qu'on retrouva lorsque la mer se fut retirée, & que le feu avoit mises hors d'état de servir. De-là les vaisseaux du Roi allerent attaquer la Floriſſante, qui étoit par le travers de l'isle de Ré. Il n'y avoit dessus qu'environ trente soldats qui se rendirent aussi-tôt au Capitaine Normand de la Nonete, qui commandoit une des galéres de la flotte, à condition qu'on leur laisseroit la vie sauve. De Lansac n'ayant plus rien à désirer, après avoir si glorieusement effacé par ses derniers exploits le souvenir de sa premiére expédition, revint presser les travaux du siége, que les assaillans continuoient avec vigueur.

En effet les Royalistes ayant poussé leur tranchée jusque sur le bord du fossé, ils dresserent un cavalier composé de tonneaux, de planches, & de fagots, sur lequel ils éleverent une batterie de cinq piéces de canon qui foudroyoit le port. Les assiégés firent une sortie pour y mettre le feu; mais ils furent repoussés par les troupes du Roi, qui rendirent leurs efforts inutiles. Cependant les provisions diminuoient extrémement dans la ville; les soldats de la garnison commençoient à se décourager, & déja même les Officiers & la Noblesse murmuroient assez hautement. Néanmoins Manducage, tout malade qu'il étoit de sa blessure, tâchoit encore de les animer par l'espérance des secours que le Prince de Condé leur avoit promis, lorsque de Valzergues Sieur de Seré, qui depuis peu de jours étoit sorti de la Rochelle avec le Sieur de Maninville, & étoit venu se jetter dans la place, s'adressant à ce brave homme, „ Eh bien, „ que deviendrons-nous, (lui dit-il,) après que nous serons restés les „ bras croisés à consumer le peu de provisions qui nous reste? Affoiblis par „ les veilles & les blessures, découragés par des longueurs auxquelles on ne „ voit point de fin, quel parti serons-nous en état de prendre? Voudriez-„ vous nous être caution, vous, que ces secours si long-tems promis ne nous „ manqueront point; que nous verrons arriver ces convois que vous „ voulez nous faire attendre? Ne sçavez-vous pas au contraire que „ ce n'est qu'un artifice dont on se sert pour ranimer notre patience? „ Qu'attendons-nous donc? Que la faim & la soif, car l'eau même „ commence à nous manquer, nous livrent pieds & poings liés à nos „ ennemis, pour devenir le jouet de leur fureur? Que ne prenons-nous „ bien plûtôt une résolution digne du nom François & de la cause que „ nous défendons? Que n'ôsons-nous éloigner de nos têtes la mort certaine qui nous menace? Telle fut autrefois l'unique ressource des „ Rochelois, réduits aux mêmes extrémités auxquelles nous nous voyons „ exposés aujourd'hui. Une sortie vigoureuse chassa l'ennemi de leurs portes, traîna le siége de leur ville en longueur, & leur assûra enfin leur „ liberté. J'ôse le dire, & toute cette généreuse Noblesse, tant de braves soldats qui combattent avec nous, n'auront garde de me desavoüer;

„ nous

„ nous ſommes encore animés du même courage & du même eſprit: qu'on „ nous permette ſeulement d'aller à l'ennemi; je crois pouvoir me promettre encore le même ſuccès. “ HENRI III. 1577.

Tous ceux qui étoient préſens applaudirent à ce diſcours, & marquerent par un murmure confus qu'ils étoient dans la même réſolution. Manducage lui-même, tout éloigné qu'il etoit d'approuver un pareil deſſein, ne s'y oppoſa pas abſolument. On fit choix de tout ce qu'il y avoit de plus brave parmi la Nobleſſe & les habitans des iſles: on leur donna à tous des chemiſes blanches pour mettre par-deſſus leurs armes, & ils ſe tinrent prêts à marcher ſous les ordres de Seré; car il ſe chargea lui-même de cette expédition contre l'avis de Manducage, qui vouloit en donner la conduite à Philippe la Fin Saligny de la Nocle.

Ce fut par le baſtion dont nous venons de parler, que de Seré ſortit de la place à la tête d'un eſcadron de Cuiraſſiers & de quelques Arquebuſiers; & il donna l'épée à la main ſur les Royaliſtes avec tant de vigueur, qu'il les mit d'abord en deſordre. Il avoit même franchi le retranchement, croyant être ſuivi de ſes Arquebuſiers, lorſque la chaleur du combat l'ayant porté dans un gros de Suiſſes, il s'y vit inveſti éloigné de ſes gens, & fut taillé en piéces avec la plus grande partie de ceux qui l'accompagnoient. Les aſſiégés perdirent encore en cette occaſion trois Officiers de la premiére diſtinction, Fréderic d'Hangeſt d'Argenlieu, de Combes, & de Beaulieu. La Gorce, la Pille, & Jean Simon, tous trois de Marennes, & eſtimés dans le parti pour leur bravoure, furent tués. Enfin le nombre des priſonniers & des bleſſés fut conſidérable. Ainſi cette entrepriſe, qui avoit donné d'abord quelque lueur d'eſpérance aux aſſiégés, ne ſervit qu'à les replonger dans le dernier déſeſpoir.

Au reſte, comme la bleſſure de Manducage ne lui permettoit plus d'agir, de la Nocle ſe vit obligé de ſe charger de la défenſe de la place. Celui-ci, à qui le Prince de Condé promettoit toujours de leur envoyer du ſecours, faiſoit auſſi tous ſes efforts pour animer la garniſon à tenir juſqu'à la derniére extrémité. Mais de Lanſac avoit ſi bien bouché l'entrée du canal par une eſtacade qu'il avoit fait élever, compoſée de pieux entrelaſſés & liés enſemble avec des cables & des chaînes de fer, que les Proteſtans échoüerent dans deux tentatives qu'ils firent pour donner du ſecours aux aſſiégés. Dans ces circonſtances la néceſſité de tranſporter ailleurs Manducage, dont la maladie devenoit plus ſérieuſe de jour en jour, acheva ce que tous les efforts de l'armée du Roi n'avoient pû juſqu'alors obtenir. On avoit pluſieurs fois demandé inutilement au Duc de Mayenne la permiſſion de le faire ſortir de la place. Strozzi qui faiſoit à ce ſiége l'office de Lieutenant général, profita de cette occaſion pour demander à parler à Laurent de Maguy Sieur de Maninville, dont la mere avoit été ſa nourrice. En effet ce grand homme, auſſi éloigné de la violence, qu'il étoit porté d'inclination à ménager le ſang François, jugeoit que quelque preſſés que fuſſent les aſſiégés, ils n'entameroient jamais d'eux-mêmes la négociation pour ne pas faire connoître l'extrémité à laquelle ils étoient

HENRI III. 1577. réduits, & par-là s'expoſer à être obligés de ne ſe rendre qu'à des conditions trop dures.

De Maninville, après avoir pris là-deſſus l'avis de ceux qui commandoient dans la place, réſolut d'aller au rendez-vous. Mais pour ne donner aucune défiance, il ſe fit accompagner de Joachim Torterüe Sieur de la Vallée, & ſe rendit au lieu marqué ſans aucuns pouvoirs. Il y trouva Strozzi & le Sieur de Puy-Gaillard qui l'attendoient. Strozzi marqua à de Maninville la douleur qu'il reſſentoit de ce que les aſſiégés pouſſoient l'entêtement juſqu'à ne pas vouloir parler de capituler, tandis qu'ils voyoient l'ennemi dans leur foſſé, toutes leurs défenſes preſque rüinées, & leur place à la veille d'un aſſaut général, qui ne pouvoit manquer de leur être funeſte. Il lui dit qu'il avoit ſouhaité de lui parler, pour le prier de les avertir d'ouvrir enfin les yeux, & de prendre leurs meſures de bonne heure, s'ils vouloient éviter le ſort malheureux de ceux d'Iſſoire. Il finit par lui faire offre de ſes ſervices, & en l'aſſûrant qu'il engageroit le Duc de Mayenne à leur accorder des conditions raiſonnables.

De Maninville & de la Vallée rendirent compte de ce qui s'étoit paſſé à cette entrevûë; & ſur leur rapport il fut réſolu qu'on pourſuivroit la négociation. On s'y détermina d'autant plus volontiers, que Strozzi avoit fait voir des lettres du Roi, par leſquelles S. M. donnoit avis au Duc de Mayenne du traitement rigoureux que la ville d'Iſſoire venoit d'éprouver, ajoûtant, que le Duc d'Anjou marchoit vers la Saintonge, réſolu d'uſer de la même ſévérité envers tous ceux qui refuſeroient de ſe ſoumettre. On dreſſa donc un projet de capitulation; & après avoir pris les ſauf-conduits néceſſaires, il fut preſenté le 16. jour d'Août à Strozzi, accompagné des Sieurs de Puy-Gaillard, de Lanſac, & d'Antoine de Beauvais Nangis Colonel du régiment des Gardes, par Artus de Parthenay Sieur du Queray, Louis de Malemouche Sieur de la Mouſſiere, Antoine de Beaucorps de Guillonville, Jean Majou, de Maninville, & de la Vallée, députés des aſſiégés. Le Duc de Mayenne y répondit le lendemain, & les articles furent enfin arrêtés.

Après cela, comme les aſſiégés avoient demandé du tems pour donner avis de leur ſituation au Prince de Condé, & obtenir ſon conſentement, ils lui députerent du Queray, de Maninville, & Majou, que le Duc de Mayenne fit accompagner par Philippe Thomaſſin. Cependant on donna des ôtages de part & d'autre. Jean de Durfort Sieur de Bord, Lieutenant d'Armand de Biron grand Maître de l'artillerie, & Jean de Vivone Sieur de Bougoin entrerent dans la place; & de Cormont avec de Guillonville paſſerent dans le camp. Le Prince ayant reçû les articles de la capitulation, après avoir loüé hautement le courage des aſſiégés, & pris les députés en particulier, il leur fit voir que le ſecours étoit tout prêt, pourvû qu'on pût tenir encore ſeulement trois jours; ce qui, diſoit-il, s'exécuteroit honnêtement, & ſans donner aucun ombrage aux Catholiques, en faiſant naître quelque difficulté au ſujet des articles. Les députés de retour, propoſerent la choſe aux aſſiégés; mais ils ne purent la faire goûter. La parole étoit don-

donnée ; le traité ſigné ; le ſecours paroiſſoit encore incertain ; & on ne pouvoit en courir les riſques, ſans s'expoſer à une perte inévitable. HENRI III. 1577.

Ainſi le Dimanche ſuivant Broüage ſe rendit au Duc de Mayenne. Les articles de la capitulation portoient: que les Officiers, la Nobleſſe, & la garniſon ſortiroient de la place avec armes & bagages, enſeignes ployées, en ſilence, & méche allumée ; que ceux qui prendroient leur route par terre, ſeroient eſcortés par Strozzi & de Puy-Gaillard ; & que de Lanſac remettroit de même en lieu de ſûreté ceux qui voudroient aller par mer: que ni les habitans de Broüage, ni ceux des iſles ne pourroient être recherchés en aucune façon au ſujet du paſſé ; qu'on leur laiſſeroit la joüiſſance de leurs biens, avec la liberté de conſcience: que le canon & la coulevrine qui étoient dans Broüage ſeroient tranſportés à la Rochelle ; & que le reſte demeureroit dans la place. Ces conditions s'exécuterent à la lettre ; & Strozzi veilla à ce qu'elles fuſſent remplies exactement par le Duc de Mayenne, tandis que les Rochelois crioient hautement contre les aſſiégés, qui n'avoient pas voulu attendre le ſecours que le Prince de Condé promettoit de leur envoyer. Priſe de Broüage.

Ce Prince de ſon côté, qui voyoit avec douleur la décadence du parti Proteſtant, chercha à rétablir ſa réputation par quelque action d'éclat. Dans cette vûë il étoit déja ſorti de la Rochelle ſur le ſoir à la tête d'un détachement de Gentilshommes & de ſoldats choiſis, qui formoient un corps d'environ trois cens chevaux, & il arriva le lendemain à S. Jean d'Angely, où il prit encore quelques troupes. De-là, ſans s'arrêter il alla à Barbezieux, qui en eſt éloigné de dix-huit lieuës, paſſa la Charente à Baſſac, & ſe rendit à Pons, où commandoit le Comte de la Rochefoucault avec une garniſon de cent cavaliers & de cinq cens hommes de pied, toujours pourſuivi dans ſa marche par les troupes du Roi, réſolu, diſoit-il, d'y attendre l'arrivée du Roi de Navarre, de Henri de la Tour Vicomte de Turenne, & de François de la Nouë.

Cependant le Duc de Damville Gouverneur du Languedoc, qui avoit été l'auteur de l'union entre les Catholiques Politiques & les Proteſtans, venoit d'abandonner leur parti. Il n'avoit pû tenir plus long-tems contre les ſollicitations de ſon épouſe, qui étoit revenuë depuis peu de Blois, chargée des promeſſes de la Cour. D'ailleurs il étoit rebuté des mauvaiſes maniéres de certaines gens qui étoient à la tête du parti Proteſtant dans cette province. Après cette démarche il alla mettre le ſiége devant Montpellier, d'où il avoit été honteuſement chaſſé, réſolu de ſe venger de cet outrage. Depuis ſon changement le Roi lui avoit donné une armée, dont une partie étoit commandée par Roger de S. Lary Maréchal de Bellegarde ſon intime ami ; & ils étoient convenus que le Maréchal tourneroit ſes armes contre Nîmes, tandis que le Duc attaqueroit Montpellier, afin d'enlever en même tems aux Proteſtans ces deux places, les plus conſidérables qu'ils euſſent en Languedoc. Au reſte cette diſpoſition étoit un artifice que la Reine mere avoit inſpiré au Roi pour mettre un eſpion auprès du Duc de Damville, ſous le ſpécieux prétexte de chercher à le ſoulager, & pour affoiblir l'autorité qu'il avoit dans la province, en lui donnant un ſecond. Le Duc de Damville abandonne le parti des Proteſtans.

HENRI III. 1577. cond. C'étoit outre cela une eſpéce de ſatisfaction que la Cour accordoit à de Bellegarde, qui ſe plaignoit continuellement, que depuis qu'on l'avoit fait Maréchal de France on s'étoit moqué de lui, en ne lui donnant aucun emploi. Enfin Henri ſe flattoit de mettre par-là peut-être la diviſion entre ces deux Seigneurs, dont la trop grande liaiſon devoit lui être ſuſpecte, s'imaginant que la jalouſie ne manqueroit pas de les broüiller. Sur ce plan-là ces deux Généraux partagerent l'armée. Cependant le Roi de Navarre, informé de leurs deſſeins, fit paſſer en Languedoc le Vicomte de Turenne & de la Noüe, pour porter du ſecours où il en ſeroit beſoin. Auſſitôt ils ſe tranſporterent dans cette province, où ils animerent les villes aſſiégées à faire une vigoureuſe réſiſtance, mirent ordre à tout, & retournerent enſuite auprès du Roi de Navarre.

Différend entre la France & l'Angleterre.

D'un autre côté de Lanſac, que le Duc de Mayenne avoit laiſſé dans Broüage avec une bonne garniſon, forma le deſſein de ſe rendre maître de toutes les iſles voiſines. Dans cette vûë il paſſa dans l'iſle de Ré, où commandoit Jean le Dreux de Morinville; & ayant trouvé à l'ancre environ ſoixante vaiſſeaux Anglois, il s'en ſaiſit, & les obligea de ſervir au tranſport du ſel. La Reine Eliſabeth fut outrée d'un procédé ſi contraire aux priviléges & libertés de cette nation. Auſſitôt elle donna ordre qu'on arrêtât tout ce qui ſe trouveroit de vaiſſeaux François dans les ports d'Angleterre; & ce ne fut qu'après bien des négociations que les Ambaſſadeurs des deux Couronnes vinrent à bout d'appaiſer le différend, & de rétablir la ſûreté du commerce.

Au milieu de ces mouvemens tout le monde ſouhaitoit la paix. Les Rochelois ſur-tout, ennuyés d'une guerre où ils prétendoient que leurs Généraux s'étoient mal comportés, ſoupiroient après un accommodement. Le Duc de Montpenſier y travailloit actuellement, conjointement avec le Sieur de Villeroi; & ils eurent enfin le bonheur de réüſſir, aidés du Sieur de Biron qui alloit & venoit continuellement de Bergerac à Poitiers pour ménager le traité entre les deux Rois. Le Roi donna à Poitiers au mois de Septembre un Edit contenant ſoixante & trois articles, qui réformoit, interprétoit, ou modifioit ce qu'il y avoit de trop dur dans les Edits précédens, & établiſſoit une juſte égalité entre les ſujets de l'une & de l'autre Religion. Cet Edit fut enſuite lû, publié, & enrégiſtré au Parlement de Paris le 8. d'Octobre à la requête du Procureur général: & parce qu'on étoit convenu de certains articles, qu'il étoit de l'intérêt des deux partis pour de juſtes raiſons de ne pas rendre publics, on en compoſa un traité ſecret & particulier, qui fut ſigné à Bergerac le 17. de Septembre par le Duc de Montpenſier, les Sieurs de Biron, d'Eſcars, de Saint-Sulpice, & de Saligrac de la Mothe-Fenelon pour le Roi; & au nom du Roi de Navarre & du Prince de Condé, par François de la Noüe, Louis du Faur Sieur de Gratins Chancelier du Roi de Navarre, Louis de Saint-Gelais, Chavigny, Arnaud du Faur Sieur de Caſenove, & les autres députés des provinces.

Edit de Poitiers.

Ces articles ne furent point lûs au Parlement, mais ſeulement enrégiſtrés, parce qu'ils ne regardoient que certaines provinces du Royaume, qui ne

ne ſont point de ſon reſſort. On y régloit entre autres choſes, que les places du Comtat Venaiſſin, qui ſont du domaine du Pape, & qui avoient été occupées par les Proteſtans, lui ſeroient renduës inceſſamment, & que la principauté d'Orange ſeroit conſervée à la maiſon de Naſſau. HENRI III. 1577.

Le principal article de ce traité ſecret intéreſſoit tout le Royaume, & regardoit le mariage des Prêtres & des Moines. Il portoit que dans la ſuite on ne pourroit faire aucunes recherches, ni inquiéter perſonne au ſujet de ceux qui étoient déja contractés, impoſant ſilence ſur cet article à tous les Procureurs du Roi & autres. Il déclaroit les enfans ſortis de ces mariages, habiles à ſuccéder à tous les biens meubles, & acquêts faits devant & après, même aux immeubles acquis par le pere ou la mere; ſans que cependant les perſonnes religieuſes profeſſes de l'un ou de l'autre ſexe puſſent prétendre à aucune ſucceſſion directe ou collatérale. Il ordonnoit de plus, qu'on ne pourroit rechercher les Proteſtans au ſujet des mariages contractés avant l'Edit au troiſiéme ou quatriéme dégré, en révoquer en doute la validité, & ôter, ou conteſter aux enfans nés ou à naître de ces ſortes de mariages, le droit de ſuccéder; que dans les conteſtations qui pourroient naître au ſujet de la validité des mariages des Proteſtans, ſi le défendeur étoit de la Religion Réformée, l'inſtance ſeroit portée par-devant le juge Royal, ou au juge Eccléſiaſtique s'il n'en étoit pas; qu'à l'égard des mariages contractés par les Proteſtans au ſecond dégré, ou du deux au trois, S. M. pourroit être ſuppliée d'interpoſer ſon autorité pour empêcher qu'on ne les inquiétât à ce ſujet: clauſe qu'on eut ſoin d'inſérer dans tous les Edits qui furent donnés dans la ſuite.

Auſſitôt que l'Edit fut dreſſé, le Roi, la Reine, & le Duc d'Anjou en jurerent l'obſervation le 5. d'Octobre; & S. M. fit expédier un acte de ce ſerment, qu'elle envoya à Bergerac au Roi de Navarre. Il fut reçû avec un applaudiſſement général. Le Roi ne l'appelloit ordinairement que ſon Edit. Pour ce qui eſt du Prince de Condé qui étoit alors à la Rochelle, & des Rochelois, ils en eurent tant de joye, qu'ayant reçû le ſoir les lettres du Roi de Navarre, avec une copie de l'Edit, ils le firent ſur le champ publier aux flambeaux.

Edit concernant les monnoyes.

Tandis que la Cour étoit à Poitiers, le Roi donna un Edit mémorable au ſujet des monnoyes, dans leſquelles il s'étoit introduit depuis trois ans un aſſez grand dérangement. L'ancien uſage du Royaume étoit, que ce qui faiſoit la matiére des contracts civils fût eſtimé ſur le pied des livres de France. Mais comme ces livres n'étoient qu'une ſomme imaginaire, ſans avoir de prix fixe & arrêté, & qu'au contraire les effets réels doivent être eſtimés à un certain poids, ou nombre d'eſpéces d'or & d'argent, il arrivoit de-là qu'en augmentant la valeur de ce qui a coûtume d'être le prix des autres choſes, on anéantiſſoit en quelque ſorte les revenus des particuliers. Le peuple ſur-tout ſouffroit infiniment de ce dérangement, parce que dans le payement des impôts on ne recevoit les monnoyes, que pour un prix fort au-deſſous de celui pour lequel on étoit obligé de les prendre dans le commerce. En effet l'écu étoit déja à cinq livres, & même à ſix dans certains endroits: & pour ce qui eſt des monnoyes étrangeres,

HENRI III. 1577. comme les doubles ducats d'Eſpagne, ils étoient montés juſqu'à dix-huit francs. Ciceron nous apprend que la même choſe arriva à Rome du tems de Marcus Marius Gratidianus. La France avoit imité en cela l'exemple que la Flandre lui avoit donné, en ſuivant les conſeils du Prince d'Orange; & ce qui ne ſe faiſoit dans ce païs-là que par un ordre du gouvernement, qui mettoit l'écu à ſix ſols au-deſſus de ſa valeur intrinſéque, nos marchands par un monople affreux l'avoient introduit parmi nous de leur propre autorité.

Pour remédier à ce deſordre, on tint à Paris une aſſemblée de gens habiles, où il fut réglé: que dans la ſuite il y auroit une juſte proportion entre les eſpéces d'or & d'argent: que l'uſage reçû juſqu'alors de compter par livres, reſteroit aboli; & que dans les ventes & les contracts, les effets réels ſeroient eſtimés ſur le pied de nos écus d'or. L'Edit en fut dreſſé au mois de Septembre; & après bien des conteſtations, il fut enfin publié & enrégiſtré au Parlement le treize de Novembre à la requête de Guy du Faur Sieur de Pibrac Préſident, & de Pierre de Gondy Evêque de Paris.

Au reſte, autant que les perſonnes ſages jugeoient ce réglement néceſſaire & avantageux, autant l'exécution en paroiſſoit-elle difficile dans un ſi grand dérangement; on fut cependant heureuſement trompé, & le ſuccès paſſa de beaucoup l'eſpérance qu'on en avoit euë. Jamais Edit ne fut reçû avec moins de peine, ni exécuté plus exactement. Comme tout le monde ſouhaitoit qu'on apportât du remede à la calamité publique, chacun mit volontiers en uſage celui qui ſe preſentoit, & perſonne ne trouva mauvais qu'on ſacrifiât les intérêts des particuliers à l'utilité générale. Ainſi comme on avoit réglé, qu'au lieu du prix exceſſif où on avoit porté l'écu d'or, il ſeroit réduit d'abord à ſoixante & ſix ſols, ſuivant l'uſage de Flandre, ce qui n'auroit lieu que juſqu'à la fin de l'année; & qu'à commencer du premier de Janvier ſuivant, il n'auroit plus cours dans la ſuite que pour ſoixante, perſonne ne s'y oppoſa, & chacun obéit à une ordonnance ſi ſalutaire. Tout ce qui en arriva, fut que ſur la fin de l'année on s'empreſſa à payer ſes dettes, & que les créanciers qui refuſerent des rembourſemens, furent condamnés à les recevoir avec dépens.

Telle étoit alors la ſituation de nos affaires. Le reſte de l'année ne fut guéres employé qu'à faire exécuter l'Edit; & le Roi ſe trouvant délivré d'inquiétude par la paix qu'il venoit de donner à l'Etat, ſe livra tout entier à la molleſſe & aux plaiſirs (1). Peu de tems après S. M. quitta Poi-

(1) Le MS. de Mrs. *de Sainte-Marthe*, de même que Mrs. *Dupuy & Rigault* ajoutent ici: René de Villequier, que la Reine mere avoit fait Gouverneur du Roi après la mort de François de Carnavalet, avec qui il avoit ſi peu de reſſemblance, en étoit le principal Miniſtre. Henri étoit encore à Poitiers, lorſqu'il arriva à ce Seigneur, qui étoit premier Gentilhomme de la Chambre, une avanture qui remplit d'horreur toute ſa famille, & même toute la Cour. Villequier avoit porté la débauche juſqu'aux excès les plus infâmes; & ſa femme ne profitant que trop bien du mauvais exemple, que lui donnoit ſon mari, paſſoit pour ne pas manquer de galants. Elle ſe trouvoit alors enceinte; & Villequier perſuadé qu'il n'y avoit aucune part, & comptant ſur le crédit

Poitiers pour retourner à Blois, d'où elle ſe rendit vers la fin de l'année à Paris, où elle fit ſon ſéjour le plus ordinaire pendant tout ſon regne. HENRI III. 1577.

Ce fut vers ce tems-là que François du Fou Baron du Vigean dans le Poitou mourut à la Rochelle dans un âge fort avancé, généralement eſtimé de ſon parti pour ſa prudence & ſa droiture. Il fut ſuivi peu de tems après par Manducage, qui ne guérit jamais parfaitement de la bleſſure qu'il avoit reçûë au ſiége de Broüage. Morts illuſtres. Le Baron du Vigean.

Dès le 23. de Janvier étoit décedé Nicolas de Lorraine Comte de Vaudemont. Il avoit eu de Jeanne d'Egmond, ſa premiére femme, la Reine Loüiſe. Dans la ſuite il épouſa Jeanne de Savoye, d'où ſortit Philippe Emmanuel Duc de Mercœur; & il prit enfin en troiſiémes nôces Marguerite fille de Claude Duc d'Aumale ſon parent. Le Comte de Vaudemont.

Cette même année nous enleva encore Blaiſe de Montluc Maréchal de France, mort à Eſtillac en Agenois, après avoir commencé preſque avec le ſiécle. C'étoit un homme, que ſa valeur, ſon habileté, & ſon bonheur ont fait mettre en parallele avec les plus grands Capitaines de ſon tems. Mais après tout ce que nous en avons dit, ſur-tout depuis qu'on a donné Le Maréchal de Montluc.

crédit qu'il avoit auprès du Monarque, réſolut de vanger un affront, dont le reſſentiment étoit d'autant plus vif, qu'il l'avoit long-tems diſſimulé. Ce projet hardi fut exécuté avec une égale inhumanité. Eſcorté de deux aſſaſſins, il ſe rendit la nuit à l'appartement de ſa femme; & quoiqu'elle fût au ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe, quoiqu'elle eût embraſſé ſes genoux pour lui demander grace & implorer ſa miſéricorde, il la poignarda de ſa propre main. Une demoiſelle ſa confidente n'évita le même traitement, qu'en ſe jettant par une fenêtre. En tombant ſon habit s'accrocha, & on l'épargna. De-là ce furieux encore couvert du ſang dans lequel il venoit de tremper ſes mains, alla lui-même apprendre à ſon éleve ce qui venoit de ſe paſſer, & lui demander, non pas ſa grace, mais l'abolition de l'action déteſtable, qu'il venoit de commettre. Henri avoit pour lui trop de complaiſance pour la lui refuſer; & cette facilité du Prince ne le rendit pas moins odieux, qu'elle deshonnora Villequier. Par-là on ouvrit la porte à tous les crimes qu'on vit depuis marcher en France la tête lerée. Peu de tems après S. M. quitta Poitiers pour retourner à Blois, d'où elle ſe rendit vers la fin de l'année à Paris, où elle fit ſon ſejour le plus ordinaire pendant tout ſon regne.

Cette même année mourut Pierre Hennequin Préſident au Parlement, à peine âgé de cinquante ans. Ce fut un homme également riche & avare, & un des plus furieux partiſans de la ligue; enſorte qu'on peut regarder ſa mort comme un coup de la Providence, qui l'enleva ſi mal à propos pour lui & pour le parti, afin qu'il n'eût pas le plaiſir de voir l'incendie, que la nouvelle union, dont il étoit l'auteur, venoit d'allumer dans le Royaume. Mais ce feu couvert ſous la cendre & mal éteint, ne ſe tint pas long-tems caché; & reprenant bientôt après de nouvelles forces, on vit ces foibles étincelles former enſuite un braſier ardent, qui penſa conſumer toute la France. Auſſi, lorſqu'on apprit la mort du Préſident Hennequin, le premier Préſident de Thou, qui prévoyoit dès-lors les malheurs, dont nous étions menacez, & qui ſans avoir jamais connu, comme chacun ſçait, ce que c'étoit que la jalouſie ou la haine & l'eſprit de parti, avoit toujours été oppoſé à ce Magiſtrat, tant qu'il avoit vêcu, fit ſon éloge en peu de mots, en diſant, que depuis bien des ſiécles Paris n'avoit point produit de plus mauvais citoyen, ni dont les vûës euſſent été plus pernicieuſes à l'Etat. Le deſſein du Préſident Hennequin étoit de faire tomber ſa charge à Eſtienne de Nueſlly, homme broüillon, & zélé ligueur comme lui. Dans cette vûë même il s'en étoit démis en ſa faveur avant que de mourir, & avoit fait agir les Guiſes pour engager le Roi à agréer cette diſpoſition. Cependant il ne put l'obtenir; & Henri qui commençoit à ſe dégoûter de la ligue & de ceux qui en étoient les auteurs, lui donna un ſucceſſeur d'un caractére fort différent. Ce fut Guy du Faur Sieur de Pibrac. Ce fut vers ce tems-là &c.

HENRI III. 1577. donné au public les mémoires qu'il nous a laiſſés lui-même de ſa vie, & qui ne ſont pas moins d'honneur à ſa maiſon, qu'ils peuvent être utiles à tous ceux qui voudront arriver à la gloire par la voye des armes, je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire que je m'arrête plus long-tems à parler de lui. Le Roi nomma pour le remplacer un homme bien digne de ce haut rang, & que Montluc auroit choiſi lui-même pour ſon ſucceſſeur, ſi on lui en eût demandé ſon avis. Ce fut Armand de Gontaut de Biron, qui après avoir mérité déja la dignité de Maréchal de France par ſes vertus, ſçut encore l'illuſtrer dans la ſuite par toutes les actions éclatantes, qui le rendirent fameux dans la paix & dans la guerre, & qui la poſſéda juſqu'à la mort, ſoûtenant toujours avec honneur la gloire de ſon maître & du nom François. Pour ce qui eſt de la charge de grand Maître de l'artillerie, que de Biron avoit méritée par la réputation de bravoure qu'il s'étoit acquiſe, & dont il s'étoit ſi dignement acquitté, elle fut donnée à Philibert de la Guiche, illuſtre par ſa naiſſance, & par la faveur dont le Roi l'honoroit.

Jean de Morvilliers. Peu de jours après que le Roi fut ſorti de Blois, mourut auſſi dans cette même ville, qui étoit le lieu de ſa naiſſance, Jean de Morvilliers ancien Evêque d'Orleans. Sorti d'une famille aſſez honnête, il s'étoit acquitté avec applaudiſſement de pluſieurs Ambaſſades, & avoit fait voir qu'il pouvoit remplir avec honneur les premiéres charges du Royaume. Après l'exil du Chancelier de l'Hôpital, dont les vertus faiſoient honte à un ſiécle auſſi corrompu que le nôtre, de Morvilliers eut la commiſſion de Garde des Sceaux. C'étoit un homme de probité, prudent, mais que ſa timidité naturelle rendoit incapable d'une généreuſe réſolution; & qui gardant toujours un certain milieu, alloit plûtôt à ce qui lui paroiſſoit devoir accorder quelque trêve aux maux dont nous étions agités, qu'à ce qui auroit pû aſſûrer une paix ſolide à l'Etat. Guidé par ce génie, il forma à la Cour un parti tout contraire à celui du Chancelier de l'Hôpital, & qui devint d'autant plus nombreux, que par zéle & par un deſir aveugle de voir une union parfaite établie entre les Catholiques, ceux dont il étoit compoſé, vouloient qu'on diſſimulât toutes les entrepriſes des factieux, quoique de leur propre aveu ils ne cherchaſſent qu'à couvrir leurs projets ſéditieux du manteau de la Religion; au lieu que les autres par haine pour les Guiſes, dont ils déteſtoient les deſſeins ambitieux, vouloient la paix à quelque prix que ce fût, & par-là étoient ſoupçonnés de favoriſer les Proteſtans. Pompone de Belliévre, grand admirateur & partiſan de Morvilliers, l'aſſiſta au lit de la mort. Il le fit inhumer dans l'Egliſe des Cordeliers, comme il l'avoit ordonné par ſon teſtament, & accompagna ſes obſéques d'un éloge funébre.

Ulric Viglius. Cette mort avoit été précédée de quelques jours de celle d'Ulric Viglius d'Ayta Sieur de Swichem en Friſe, arrivée le huitiéme de Mai. La grande connoiſſance qu'il avoit du Droit civil, l'avoit d'abord fait diſtinguer de Charles V. Philippe II. ſon fils ayant reconnu dans lui un talent rare pour les affaires, le fit dans la ſuite Préſident du Conſeil privé, & enfin Chancelier de l'Ordre de la Toiſon d'or. Dans le commencement des

des guerres de Flandre, il avoit paru embraſſer aſſez vivement la défenſe de la liberté des provinces confédérées, & s'étoit attiré par-là l'eſtime de ſes compatriotes. Mais dans la ſuite on le ſoupçonna de favoriſer les Eſpagnols; & cette ſeule idée ſuffit pour le rendre odieux aux Etats, qui l'avoient fait arrêter l'année précédente conjointement avec ceux des Conſeillers d'Etat qui leur étoient devenus ſuſpects. Comme il n'étoit pas gardé fort étroitement, ce fut en ce tems-là que je lui rendis viſite, dans un voyage que je fis à Bruxelles; & je me ſouviens qu'il nous parla beaucoup des ſuites que ces mouvemens pourroient avoir, & qu'il nous prédit qu'ils ne manqueroient pas d'entraîner après eux une révolution entiére des Païs-bas. C'eſt par-là qu'il prétendoit juſtifier l'attachement qu'on l'accuſoit d'avoir pour les Eſpagnols, proteſtant qu'il n'avoit jamais eu d'autres vûës que de maintenir l'autorité Royale contre cette union naiſſante, qui ne tendoit qu'à la renverſer; & qu'au reſte il déteſtoit la cruauté, la fierté, & l'avarice des Eſpagnols; car c'eſt ainſi qu'il s'exprimoit. Du reſte c'étoit un homme d'une probité admirable, & d'une prudence conſommée; mais il ſe trouva dans des circonſtances fâcheuſes, où on ne reconnoiſſoit point de milieu entre le zéle de la patrie, & la fidélité qu'on devoit à ſon Souverain. Ainſi obligé de prendre parti entre ces deux extrémités, eſt-il étonnant qu'attaché, comme il devoit l'être, à ſon Prince par tant d'honneurs & de bienfaits dont ſon mérite avoit été récompenſé, il choiſit de perſéverer conſtamment dans une ſoûmiſſion, qu'il ne regardoit pas comme incompatible avec l'amour pour ſon païs? HENRI III. 1577.

Dom Diégue de Covarruvias natif de Toléde mérite d'avoir place après ce grand homme, puiſque comme lui il s'eſt diſtingué parmi les Eſpagnols par ſon habileté dans le Droit civil & ſur-tout dans le canonique. Elevé dès l'enfance dans l'Univerſité de Salamanque, il profeſſa dès ſa jeuneſſe le Droit canon. Il fut fait enſuite Corrégidor (1) à Burgos, & peu de tems après à Grenade; & il s'acquit dans l'exercice de cet emploi une très-grande réputation de prudence & de probité. Enfin l'an 1549. on le nomma à l'Archevêché de Saint-Domingue en Amerique, & onze ans après à l'Evêché de Ciudad-Rodrigo en Eſpagne. Député la même année pour mettre la réforme dans l'Univerſité de Salamanque, il y établit de nouveaux réglemens, qui s'obſervent encore aujourd'hui fort exactement. Il ſe trouva enſuite au Concile de Trente; & à ſon retour, il fut élevé à l'Evêché de Segovie: & lorſqu'il s'agit de la béatification de Saint Didac, ce fut lui que le Pape Pie IV. & Philippe II. chargerent de ſe tranſporter à Alcala de Henarès pour faire les informations néceſſaires. En 1572. il fut nommé Préſident du Conſeil Royal, & deux ans après du Conſeil d'Etat. Enfin après avoir beaucoup compoſé; après avoir paſſé par toutes ſortes de négociations & d'emplois, & s'être acquis par ſes travaux immenſes Covarruvias.

(1) C'eſt ainſi qu'on nomme un Juge en langue Portugaiſe; & ce nom eſt commun à l'Eſpagne & au Portugal.

Henri III. 1577. menſes une réputation infinie d'érudition, de droiture, & d'habileté, il mourut cette année à Madrid le 27. de Septembre âgé de ſoixante & cinq ans. Il légua par ſon teſtament ſa riche bibliothéque au collége de S. Salvador.

Antoine le Comte. Après Covarruvias, je crois devoir faire mention d'Antoine le Comte, natif de Noyon en Vermandois, & fils du Prévôt Royal de cette ville, dont l'Evêque eſt Seigneur temporel. C'étoit, au jugement même de Jaques Cujas, un Juriſconſulte d'un jugement ſûr, & d'une exactitude extrême. Profeſſeur en Droit à Bourges avant l'âge de dix-neuf ans, il fut enſuite appellé pour l'enſeigner dans l'Univerſité d'Orleans, où il eut un très-grand nombre de diſciples, & où je pris moi-même ſes leçons pendant un an. Enfin on le rappella à Bourges. Là, après s'être acquis une gloire immortelle par la nouvelle édition qu'il a donnée du Droit civil & canonique, & par pluſieurs autres Ouvrages imprimés ſéparément, qu'il eſt de l'intérêt public de voir quelque jour réünis en un même corps, il mourut le 15. de Septembre dans ſa ſoixantiéme année. Il fut inhumé à Saint-Hippolyte, auprès de François Duarein, & Baron, Profeſſeurs en Droit dans la même Univerſité.

Pierre Danes. Dans ce même tems-là, Pierre Danès de Paris mourut à l'âge de plus de quatre-vingt ans au collége des Bernardins où il avoit choiſi une retraite depuis que ſon extrême vieilleſſe l'avoit rendu inutile à la ſociété. Il ſçavoit parfaitement le Grec, qu'il enſeigna ſous François I. Il fut fait enſuite Précepteur de François II. fils de Henri II. George de Selves Evêque de Lavaur, illuſtre éleve de Danès, étant mort, Henri le nomma à cet evêché. Ce ſçavant homme, un des plus verſés de notre ſiécle en tout genre de littérature, n'a cependant preſque rien écrit. Il avoit ſeulement raſſemblé un très-grand nombre de livres, & il avoit employé tout le tems de ſa vie, qui fut très-longue & toujours fort occupée, à les enrichir de notes très-curieuſes. Mais comme ils furent vendus après ſa mort au profit des pauvres, cette nombreuſe bibliothéque diſperſée en mille endroits, eſt devenuë inutile à la république des Lettres.

Jean des Gorris. Je joindrai à ces ſçavans hommes Jean des Gorris de Paris, fils d'un Médecin de Bourges, & lui-même un des plus habiles Médecins de notre tems. Il joignoit à ce genre de ſcience, dans lequel il étoit très-verſé, une connoiſſance parfaite des langues Grecque & Latine, & une facilité admirable d'écrire en proſe & en vers, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par les excellens Ouvrages qui ſont ſortis de ſa plume, & ſur-tout par la belle traduction qu'il nous a donnée en vers Latins, des œuvres de Nicandre (1). C'étoit un homme enfin né pour faire l'ornement de ſon ſiécle, & pour le bien de la ſociété, généreux, deſintéreſſé, ne le cédant à perſonne dans Paris pour l'érudition, pour un goût exquis, pour la politeſſe, & l'heureux ſuccès de ſes cures. Un accident malheureux changea entiérement ce génie admirable, & priva le public de ſes ſoins. Il alloit voir Guillaume.

(1) Nicandre de Claros Grammairien, Poëte & Médecin, qui vivoit environ 200. ans avant Jeſus-Chriſt.

laume Viole Evêque de Paris, qui étoit de ſes amis, & qu'une maladie retenoit au lit, lorſque ſa chaiſe fut environnée d'archers. Comme c'étoit dans le tems de nos troubles, des Gorris prit ces gens armés pour des aſſaſſins; & il en fut ſi vivement frappé, que de ce moment même juſqu'à celui où il mourut âgé de ſoixante & douze ans, il devint abſolument méconnoiſſable, & ne fit plus que baiſſer inſenſiblement. HENRI III. 1577.

Je crois ne devoir pas non plus paſſer ſous ſilence Remi Belleau de Nogent-le-Rotrou, appellé aujourd'hui Anghien le François, dans le Perche. Ce fut auſſi la patrie de Nicolas Deniſot, dit communément comte d'Alſinois (1), & d'un autre Deniſot, qui a exercé la Médecine à Paris juſqu'à la fin d'une longue vie avec beaucoup de réputation. Belleau avoit d'abord été Précepteur de Charles de Lorraine Marquis d'Elbœuf (2). Il avoit un génie heureux pour la Poëſie Latine & Françoiſe; mais il ſe conſacra particuliérement à celle-ci. Son ſtile eſt ſi pur, ſes ſentimens ſi recherchés & ſi ingénieux, ſes vers ſi châtiés, qu'on admiroit dans lui comme naturel ce qui auroit paru affecté, & par conſéquent auroit été blâmé dans un autre. Auſſi Pierre Ronſard l'appelloit-il ordinairement le Peintre de la nature. Au reſte, ſi quelqu'un mérite d'être mis en parallele avec ce grand Poëte, dont perſonne n'a jamais approché que de fort loin, on peut dire qu'au jugement de tous les Sçavans, Belleau doit avoir la premiére, ou du moins la ſeconde place après lui. Car quelques-uns donnent le pas à Joachim du Bellay, quoique tout ce qu'il a fait ne ſoit pas également admirable, comme nous l'avons remarqué ailleurs, en parlant de lui. Enfin Belleau, après avoir mis la derniére main à ſes Bergeries, & compoſé ſon Poëme des pierres précieuſes, dont l'élégance a fait dire ſi joliment à Ronſard, que l'Auteur en l'écrivant avoit travaillé à bâtir lui-même ſon tombeau, mourut à Paris le 7. de Mars dans ſa cinquantiéme année. Son corps fut porté en terre par ſes amis, & inhumé dans l'Egliſe des Auguſtins. Remi Belleau.

Je ne ſçais ſi je dois joindre à l'éloge de ces illuſtres morts celui d'Annibal della Croce, ou me contenter de pleurer ſa perte. C'étoit un génie rare, cultivé par tout ce que l'étude peut donner d'ornemens à l'eſprit. La verſion ſeule qu'il nous a donnée d'Achille Tatius en Latin, ſuffira pour engager la poſtérité reconnoiſſante à rendre juſtice à ſon mérite. Né d'une noble & ancienne famille de Milan, il fut long-tems Secrétaire du Sénat, & il rempliſſoit actuellement cet emploi, lorſque la contagion dont nous avons parlé, qui depuis deux ans faiſoit de grands ravages dans cette ville, interrompit le cours d'une vie qui auroit dû être plus longue. Il en fut attaqué dans le tems qu'une eſpéce de preſſentiment lui avoit inſpiré de compoſer de fort beaux vers, ou plûtôt une priére très-ardente pour appaiſer la colére de Dieu; & il en mourut le (3) 27. de Septembre Annibal della Croce.

(1) C'étoit l'anagramme de *Nicolas Deniſot*, qu'il prit pour ſon nom propre, ſuivant le goût de ce tems-là.

(2) Ce marquiſat fut depuis érigé pour lui en duché.

(3) Il eſt dit dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*: au commencement de Septembre.

HENRI III. bre dans ſa ſoixante & huitiéme année. (1) Fabrice ſon fils le fit inhumer à Sainte Marie de la Couronne.

1577. André Mathiole. André Mathiole né à Siéne, une des principales villes de la Toſcane, mourut dans le même tems, & peut-être de la même maladie contagieuſe, à Trente où il avoit fixé ſa demeure. Il étoit fils de François Mathiole & de Lucréce Bonninſegni, & ſa vie avoit commencé avec le ſiécle. C'étoit un Médecin célebre, connu ſur-tout par ce fameux Ouvrage de Botanique dont on a fait tant d'éditions. Il vécut long-tems à la Cour de l'Empereur où il étoit fort eſtimé ; & de pluſieurs femmes qu'il épouſa ſucceſſivement, il n'y en eut que deux qui lui donnerent des enfans. De l'une appellée Jéronyme de l'illuſtre maiſon des Comtes de Varne, de Gorice dans le Frioul, il eut Ferdinand & Maximilien. L'autre nommée Suſanne Cherubina de Trente, mit au monde Pierre-André, Lucréce, & Euphémie ; & tous ont ſoûtenu par leur ſçavoir ou leur ſageſſe, la gloire & la réputation de leur pere.

Pierre Nunnez. Le reſte de l'Europe nous offre encore pluſieurs Sçavans, dont je dois rappeller la mémoire preſqu'enſévelie dans l'oubli. Pierre Nunnez du village d'Alcaçar voiſin de Sétubal en Portugal, exerça la Médecine, & fut très-verſé dans les Mathématiques, qu'il enrichit d'un grand nombre d'excellens Ouvrages ſur l'Algébre, l'Optique, & l'Aſtronomie. Il avoit d'abord été Précepteur du Cardinal Henri, qui monta ſur le trône de Portugal après la mort du Roi Dom Sébaſtien ; & il fut nommé enſuite pour profeſſer les Mathématiques à Conimbre ou Coimbre. Enfin après le cours d'une aſſez longue vie, il la termina cette année à l'âge de quatre-vingt ans par une mort tranquille, ne laiſſant qu'une fille unique pour héritiere de ſes biens, & de la réputation qu'il s'étoit acquiſe.

Jean de Barros. Cette mort avoit été précédée de celle de Jean de Barros, décédé à Liſbonne ſa patrie, à l'âge d'environ ſoixante & dix ans. Le Portugal n'eſt pas le ſeul qui lui ait obligation de cette hiſtoire des Indes, qu'il a compoſée avec tant de ſoin ; elle doit lui être commune avec tous ceux qui aiment à s'inſtruire des mœurs & des coûtumes de ces païs, que nous ne connoiſſions autrefois que de nom. Il ne parut d'abord que deux décades de cette hiſtoire ; & nous ſommes redevables de la troiſiéme à ſes héritiers, qui l'ont donnée au public après la mort de l'Auteur.

Loüis-André de Reſendi. Le Portugal nous offre encore un Illuſtre dans la perſonne de Loüis-André de Reſendi, d'une honnête famille d'Evora, Poëte, Orateur & Théologien, très-verſé d'ailleurs dans la connoiſſance de l'hiſtoire ancienne. Il étudia quelque tems à Louvain, où il forma une liaiſon fort étroite avec Damien de Goës ſon compatriote. Au reſte il compoſa beaucoup, & aida volontiers les autres Ecrivains de ſes conſeils. Ambroiſe Moralès, Kebedo de Tolede, Jean Vaſco de Burgos, le conſulterent ; & il leur fournit des matériaux excellens, dont ils ont enrichi l'hiſtoire de l'antiquité. Enfin accablé de vieilleſſe, il mourut à peu près dans ce tems-ci,

(1) Ceci manque dans les éditions, *in fol.* & 12. des *Drouarts* ainſi que ce qui ſuit à l'occaſion d'André Mathiole.

ci, dans le ſein de la famille du Cardinal Henri qui avoit voulû l'avoir auprès de lui. HENRI III.

La mort enleva cette même année Adam Bodenſtein, grand partiſan & imitateur fidèle de ce fameux Philippe-Auréole-Théophraſte Paracelſe, qui tout mauvais Philoſophe qu'il étoit, trouva moyen de rendre ſon nom célébre par la nouveauté de ſa doctrine, & à qui la curioſité naturelle à l'homme a donné bien des ſectateurs. Bodenſtein eſt le premier (1) qui ait traduit ces Ouvrages. Ce fut à Bâle, au milieu du ſéjour de la liberté, que cet homme libre rendit de bonne foi à la nature ce qu'il en avoit reçû; car c'eſt-là tout l'éloge qu'il voulut que l'on fît de lui. Il avoit alors quarante-neuf ans; & par conſéquent il ne vécut pas beaucoup plus longtems que ſon maître, qui malgré le mérite prétendu de ſa nouvelle méthode, avec laquelle il ſe vantoit non ſeulement de guérir les maux les plus incurables, mais même de prolonger la vie, mourut lui-même l'an 1541. & termina à quarante-ſept ans le cours d'une vie toujours vagabonde, & peu réglée. 1577. Adam Bodenſtein.

La Flandre nous offre cependant un ſpectacle bien différent de celui que la France nous a donné. Le commencement de l'année y fut aſſez paiſible: la fin fut marquée par une guerre ſanglante, qui après avoir continué depuis ce tems-là ſes ravages, a enfin abouti à réduire ces provinces malheureuſes à l'état déplorable où nous les voyons aujourd'hui. Affaires de Flandre.

Le premier de Janvier l'Abbé de Saint Ghiſlain, nommé à l'evêché d'Arras, Charles de Croy Marquis d'Havreck, le Vicomte de Gand, Charles de Heynart Baron de Leidekercke & Adolphe de Meetkercke députés des Etats, offrirent à Dom Juan d'Autriche de ſe rendre à Malines ou à Louvain, comme les deux villes les plus commodes pour ratifier & mettre en exécution le traité paſſé avec lui à Luxembourg. Ils ajoûtoient: qu'outre les ſûretés qui lui avoient été offertes par les Etats, on lui permettroit de choiſir pour la garde de ſa perſonne tel nombre de troupes qu'il voudroit, à condition cependant qu'elles ne ſeroient compoſées que de naturels du païs; & qu'il pourroit de même mettre pour les commander qui bon lui ſembleroit, pourvû que ce ne fût point un étranger; proteſtant qu'ils étoient prêts de lui donner des ôtages pour gages de leur parole. Les Etats négocient la paix avec Dom Juan d'Autriche.

Le Prince profita de ces avances, & accepta les conditions. Ainſi il leur déclara par écrit: qu'il avoit choiſi pour Capitaine de ſes gardes Gilles de Berlaymont Baron d'Hierges; & qu'il prétendoit lever trois mille hommes de troupes, non-ſeulement pour la garde de ſa perſonne, mais encore pour la défenſe de la place où il feroit ſa réſidence; demandant outre cela, qu'on lui donnât pour ôtages le Marquis d'Havreck, le Vicomte de Gand, le Sieur de Montigny, & l'Abbé de Sainte Gertrude, qui ſeroient

(1) En effet il eſt le premier qui nous ait donné une traduction Latine des Ouvrages que Paracelſe avoit compoſés en Allemand; & il s'en eſt acquitté avec beaucoup d'exactitude. Cyprien de Haën les a traduits en Italien & en François. Ramdius a mis en Grec tous ſes Ouvrages ſur la Médecine. Paracelſe lui-même donna au public l'an 1536. ſon Ouvrage ſur la Chirurgie, & le dédia à l'Empereur Ferdinand. Bodenſtein en fit paroître en 1564. une ſeconde édition, qu'il adreſſa à l'Empereur Maximilien II. Mrs. *Dupuy*.

HENRI III. roient obligés de ſe rendre priſonniers dans le château de Huy appartenant à l'Evêque de Liége.

1577. Les députés lui répondirent : que les Etats généraux avoient juré de ne jamais ſe départir de l'union, & de ne point mettre les armes bas que les Eſpagnols ne fuſſent ſortis de Flandre : que les provinces de Zélande & de Hollande avoient accédé à ce traité en tout ce qui ne faiſoit aucun tort à leur Religion; & que ſur cet article même elles avoient remis leurs intérêts à la déciſion des Etats: qu'au reſte ceux-ci n'avoient jamais entendu, qu'il choisît des ôtages, & prît un Capitaine des gardes à ſa fantaiſie; qu'au contraire ils prétendoient en nommer d'autres, parce que, pour de bonnes raiſons, ceux ſur qui il avoit jetté les yeux, leur étoient néceſſaires: que cependant s'il jugeoit à propos de s'aboucher lui-même avec eux, ils pourroient prendre pour le lieu de cette entrevûë le château de Huy qui ne tenoit ni pour l'un, ni pour l'autre parti; à condition pourtant qu'il s'y rendroit ſans armes, & que ſa ſuite ne ſeroit pas plus nombreuſe que celle qu'ils meneroient eux-mêmes: qu'après tout, s'il n'étoit pas poſſible de retirer ſitôt les troupes Eſpagnoles des Païs-bas, il pouvoit toujours donner quelque ſatisfaction aux Etats, en leur remettant la citadelle d'Anvers & la ville de Liere: enfin que ce n'étoit qu'à ces ſeules conditions que l'expérience du paſſé pouvoit permettre aux Etats de mettre bas les armes, ou même de conſentir à une trêve. Les députés accompagnerent cette réponſe d'une copie du traité paſſé entre les Etats des provinces de Flandre le 9. de Janvier, & confirmé par un arrêt du Conſeil d'Etat, par lequel, ſauf les intérêts de la Religion Catholique, & l'obéïſſance dûë à S. M. ils juroient de ne jamais ſe départir de l'union qu'ils avoient contractée pour la défenſe de la liberté publique contre les entrepriſes des Eſpagnols & de leurs fauteurs, qui venoient d'être déclarés par l'aſſemblée des Etats généraux traîtres à la patrie, & ennemis de l'Etat; promettant de verſer juſqu'à la derniére goutte de leur ſang pour le maintien de cette union.

Cette démarche fit connoître à D. Juan d'Autriche qu'il ne réüſſiroit jamais de ce côté-là, & que l'union avoit pris le deſſus. Ainſi, comme il ne ſe ſentoit pas aſſez de force pour faire tête à cet orage, on vit ce Prince naturellement haut changer auſſitôt de perſonnage. Devenu tout à coup traitable & populaire pour gagner l'affection des Flamans, il déclara qu'il ne vouloit plus agir que par leurs conſeils. Conduite qui parut d'autant plus ſuſpecte aux perſonnes ſages, que ce Prince étoit trop fier pour vouloir ſe laiſſer conduire, & trop peu expérimenté à ſon âge pour pouvoir gouverner par lui-même. Auſſi preſque tous les habiles gens le comparoient-ils à une lampe ſans lumiére.

Les deux partis paſſent

Dom Juan d'Autriche obtint ce qu'il ſouhaitoit de ce changement. Frédéric Perrenot Sieur de Champigny, ſoûtenu de l'Evêque de Liége & de Philippe d'Alde Baron de Winnenberg (1), tous deux députés de l'Empereur,

(1) Il y avoit deux Barons de Winnenberg, qui eſt un lieu ſur la Moſelle vers Tréves, qui portoient le nom de Philippe; & d'autant que les Allemands appellent le plus âgé *Alt*, de ce nom appellatif on en a fait un nom propre, diſant *Aldius* pour *Senior*. Il faut donc lire Philippe Baron de Winnenberg l'aîné, ſelon la correction de Mrs. *Dupuy*.

Digitized by Google

HENRI III. 1577.

reur, auxquels les envoyés du Duc de Cleves ſe joignirent comme médiateurs, travailla fortement à ſon accommodement avec les Etats ; & il réüſſit. Les deux partis paſſerent un traité à Marche-en-Famine le 12. de Février ; & il fut ſuivi d'un Edit publié à Bruxelles & à Anvers le 17. du même mois, qui confirmoit la pacification de Gand, & où le Prince s'engageoit à obtenir la liberté de Philippe Comte de Buren, fils du Prince d'Orange, qui depuis pluſieurs années étoit retenu priſonnier en Eſpagne.

un traité à Marche en Famine.

Cette clauſe n'empêcha pas le Prince d'Orange de proteſter contre cet accommodement. Il publia un écrit daté de Middelburg, & adreſſé aux Etats généraux, où, après les avoir remerciés de la part qu'ils avoient bien voulu prendre aux intérêts de ſa famille, après avoir fait l'éloge de leur prudence & des ſoins qu'ils ſe donnoient pour procurer le ſalut de l'Etat, il diſoit : qu'il y avoit cependant encore certains articles qui lui faiſoient de la peine, & qui allarmoient les Etats de Hollande & de Zélande : qu'ils auroient ſouhaité, par exemple, que dans le traité on eût de nouveau déclaré expreſſément les Eſpagnols & leurs adhérans, traîtres à la patrie & ennemis de la tranquillité publique ; qu'on leur eût donné de plus grandes ſûretés pour la conſervation de leurs libertés, immunités, & priviléges ; qu'on y eût fait une mention plus honorable de la Reine d'Angleterre & du Duc d'Anjou, qui leur avoient donné ſi à propos des preuves ſenſibles de leur affection ; & qu'on y eût déclaré, que non ſeulement pour cette fois, mais que même pour la ſuite, le droit de nommer les Gouverneurs appartiendroit aux Etats, puiſque c'étoit le moyen le plus infaillible d'aſſûrer le repos des provinces. Il ajoûtoit enfin, que puiſqu'il n'y avoit pas à revenir ſur une affaire déja concluë, les Etats confédérés étoient déterminés à ne s'écarter en rien de la pacification de Gand ; & que ſi en conſéquence les Eſpagnols n'étoient pas ſortis de Flandre dans le terme preſcrit, ils étoient réſolus de renoncer à tout commerce avec D. Juan d'Autriche, & de faire tous leurs efforts pour les en chaſſer à force ouverte.

Ecrit du Prince d'Orange, publié & adreſſé aux Etats.

Les Etats généraux répondirent le premier de Mars à cette proteſtation du Prince : qu'on avoit ſatisfait en grande partie à ce qu'il ſembloit ſouhaiter : qu'ils n'avoient jamais prétendu s'écarter en rien des articles arrêtés par la pacification de Gand ; qu'au contraire ils avoient toujours entendu, que ſi les troupes étrangeres, Eſpagnoles, Italiennes, ou Franc-Comtoiſes n'étoient pas ſorties des Païs-bas dans le terme preſcrit, ils puſſent les en chaſſer par la voye des armes ; qu'on leur remît les places fortes, & qu'on aſſûrât par-là leurs priviléges & libertés.

Réponſe des Etats au Prince.

Cependant ceux d'Anvers en conſéquence de l'article onziéme de l'Edit, qui portoit qu'on ne ſouffriroit dans les Païs-bas l'exercice d'aucune autre Religion que de la Catholique, ordonnerent à tous les Miniſtres Proteſtans de ſe retirer. Cette conduite alluma, dit-on, le zéle d'un des membres des Etats, nommé Jean Saliger, qui en preſence des Magiſtrats menaça cette ville de toutes ſortes de malheurs, puiſque par cette démarche elle ſe rendoit indigne qu'on lui annonçât la parole de Dieu.

Quelque tems auparavant, tandis qu'on négocioit encore avec D. Juan d'Autriche, Jaques Balfour Colonel des Ecoſſois avoit attaqué à Joupile proche

HENRI III. 1577.

de Liége un corps d'Eſpagnols qu'il tailla en piéces. En même tems le Comte de Boſſut, qui depuis peu avoit été remis en liberté, aſſiſté du Baron d'Hierges, preſſoit le ſiége de la citadelle d'Utrecht, lorſque la garniſon Eſpagnole dans deux ou trois ſorties fit un carnage aſſez conſidérable des troupes Flamandes & des bourgeois, combla la tranchée, & mit le feu aux maiſons voiſines. Sur quoi les Franciſcains & les Dominicains furent commandés pour aller l'éteindre ; & on les y força pour épargner au ſoldat le danger de s'expoſer ſi proche de l'ennemi, & dans la perſuaſion où l'on étoit que les Eſpagnols auroient quelque ménagement pour ces Religieux. Enfin le 13. de Février Ferdinand d'Avila remit la place au Comte, à condition qu'il ne ſeroit point cenſé l'avoir renduë: car on chicana long-tems ſur ces termes ; & d'Avila, par une vanité naturelle à ſa nation, proteſta qu'ils verſeroient plûtôt juſqu'à la derniére goutte de leur ſang, lui & toute ſa garniſon, que de conſentir jamais à ſe rendre. Peu de jours après Vianen & Culemburg, deux fortereſſes conſidérables de Hollande, furent auſſi remiſes aux Etats par Tordeſillas & Alfonſe Lopez Gallo.

La citadelle d'Utrecht, Vianen & Culemburg ſe rendent aux Etats.

Peu de tems après la publication de l'Edit, Martin del Hoyo, Lieutenant de Dom Sanche d'Avila, remit de même le 10. de Mars la citadelle d'Anvers ; car il eut encore la vanité Eſpagnole, de ne pas vouloir paroître s'être rendu. L'Ambaſſadeur de l'Empereur fut preſent à cette reſtitution ; & Philippe de Croy, Duc d'Arſchot, entra dans cette place avec une garniſon Flamande, après avoir fait ſerment entre les mains de Jean d'Eſcovedo de la tenir au nom du Roi, & de ne la remettre à qui que ce fût que ſur un ordre exprès de S. M. Catholique. On vit donc alors ſortir les troupes Eſpagnoles, ſuivies d'un nombreux équipage compoſé des dépoüilles des Païs-bas, & menant priſonniers avec elles le Comte d'Egmond, de Capres, & de Goingnies, qui furent échangés enſuite contre Gaſpard de Robles Sieur de Billy, de Valdes, & quelques autres Officiers du parti d'Eſpagne. D'Anvers les Eſpagnols prirent leur route par Maeſtricht & le duché de Luxembourg, eſcortés par le Comte Pierre-Erneſt de Mansfeldt, & marcherent vers l'Italie, tout fiers d'avoir pillé & ravagé la Flandre, s'ils n'avoient pû en triompher. En effet Bernardin de Mendoza écrit que depuis le mois d'Août de l'année 1576. où commença la grande révolution des Païs-bas, juſqu'à la publication du dernier Edit, les Flamans perdirent plus de trente mille hommes, & plus de ſoixante drapeaux ; au lieu que dans tout ce tems-là les Eſpagnols n'eurent pas ſoixante hommes de tués, tant ſoldats qu'Officiers. Or je laiſſe à juger ſi on doit attribuer, comme il le prétend, un ravage ſi étonnant à la valeur des Eſpagnols, ou plûtôt à leur cruauté, tandis que nous ne voyons dans l'hiſtoire parmi tant de milliers de perſonnes pillées ou égorgées que de ſimples bourgeois & des hommes de la populace. Peu de tems après le Roi d'Eſpagne ratifia le traité paſſé entre le Prince & les Etats, & le confirma par une déclaration en date du 7. d'Avril.

Reddition de la citadelle d'Anvers aux mêmes.

Les Eſpagnols quittent les Païs-bas.

Traité entre le Prince & les Etats, ratifié par le Roi d'Eſpagne.

Cependant Dom Juan d'Autriche avoit paſſé à Louvain, où tous les Seigneurs de Flandre s'étoient rendus pour le ſaluer. De-là il s'avança vers Bruxelles ſuivi d'un cortége nombreux, & il entra comme en triomphe dans cette

cette ville le premier de Mai. Le Prince marchoit entre le Nonce du Pape & l'Evêque de Liége. On avoit dreſſé dans toutes les ruës par où il devoit paſſer, des arcs de triomphe élevés en ſon honneur. Ce ne furent par tout que fêtes & que réjouïſſances : enfin le 4. du même mois il fut proclamé ſolemnellement Gouverneur général des Païs-bas, après avoir fait ſerment d'obſerver inviolablement tous les articles du dernier traité. HENRI III. 1577. D. Juan reconnu Gouverneur général des Païs-bas.

Mais à peine ce Prince ſe vit-il le maître, qu'il penſa à étendre les bornes étroites qu'on avoit miſes à ſon autorité. Octave de Gonzague, Jean-Baptiſte Taſſis, & d'Eſcovedo, qui formoient tout ſon conſeil, lui répetoient ſans ceſſe qu'il devoit viſer principalement à ſe rendre auſſi indépendant que le Duc d'Albe l'avoit été; & il jugea que l'amitié des Seigneurs qui avoient d'abord favoriſé les Eſpagnols, pourroit lui être d'un grand avantage pour exécuter ce deſſein. Dans cette vûë il commença par s'attacher le Comte de Mansfeldt, le Comte de Berlaymont & ſes fils, Lancelot Comte de Meghem, le Baron d'Hierges, Floris Sieur de Floyon, & Claude Baron de Haultepenne. Outre cela il combla d'honneurs d'Aſſonville, de Vaux, de Gomicourt, de Warluſel, & Guillaume de Horn Sieur de Heſé Gouverneur de Bruxelles. Il leur donna de l'emploi, au lieu qu'il marqua de l'éloignement pour tous les autres. Projet de ce Prince.

Après avoir pris d'abord ces meſures, D. Juan d'Autriche députa le Duc d'Arſchot au Prince d'Orange pour lui demander une entrevûë, afin de pouvoir conférer entre eux du gouvernement. Enſuite il fit demander aux Etats généraux : qu'ils lui remiſſent toute l'autorité : qu'il lui fût permis de lever pour la garde de ſa perſonne tel nombre de troupes qu'il jugeroit à propos, de choiſir même pour cela des étrangers, & qu'il pût s'en faire accompagner lorſqu'il paſſeroit d'une ville dans une autre : qu'on ne mît point de Gouverneurs dans les places qui n'en avoient point eu anciennement : que toutes les troupes Flamandes, tant Officiers que ſoldats, fuſſent obligés de ſe preſenter à ſes ordres, & de lui obéïr : enfin qu'il lui fût permis de décider dans les affaires ordinaires, pourvû qu'il n'y eût rien qui fût contraire à leurs priviléges & aux articles arrêtés par le dernier traité : que quoique les Etats euſſent nommé eux-mêmes ceux qui devoient compoſer le Conſeil, on lui laiſſât la liberté d'en exclure les perſonnes qu'il jugeroit, ou ſuſpectes, ou peu capables d'exercer cet emploi : que ſi le Prince d'Orange & les Etats confédérés refuſoient de ſe ſoûmettre aux articles dont on étoit convenu, on rompît tout commerce & toute liaiſon avec eux : qu'outre cela on procédât ſans délai à l'exécution des deux articles qui regardoient le rétabliſſement de la Religion Catholique en Flandre, & l'obéïſſance dûë à S. M. & que quoique cette affaire eût été remiſe à une aſſemblée générale des Etats, on prît inceſſamment ſur cela des réſolutions ; enfin qu'on s'oppoſât juſqu'à la force ouverte, s'il étoit néceſſaire, aux entrepriſes que le Prince d'Orange formoit journellement contre la ville d'Amſterdam, ſous prétexte qu'elle étoit compriſe dans ſon gouvernement de Hollande. Ses demandes aux Etats généraux.

Les Etats éluderent la plûpart de ces demandes par des longueurs affectées. Mais le Prince ne s'endormoit pas dans la pourſuite de ſes deſſeins. Ses intrigues

HENRI III. 1577. pour parvenir à ſes fins.

Animé par d'Eſcovedo, qui ne lui parloit que de rallumer la guerre en Flandre, il mettoit tout en uſage pour avoir de force, ou par adreſſe, une autorité qu'il ſembloit ne vouloir tenir que de la bonne volonté des Etats. Dans cette vûë il traita ſous main avec les Commandans des troupes Allemandes, qui malgré la haine des Flamans étoient reſtées à Anvers ſuivant la convention, juſqu'à ce qu'on leur eût payé les montres qui leur étoient dûës; & il écrivit au Comte de Fronsberg, au Baron de Polweiller, à Charles Focker, & à Corneille d'Enden, pour les engager à entrer dans ſes projets, leur répréſentant que c'étoit le ſeul moyen de maintenir l'autorité du Roi dans les Païs-bas, & d'empêcher les Etats de manquer à la promeſſe qu'on leur avoit faite, & à laquelle S. M. C. ſouhaitoit comme lui qu'on ſatisfît de bonne foi. Cette intrigue ayant été découverte, allarma les Etats: ils s'imaginerent qu'on penſoit à ſe rendre encore une fois maître d'Anvers, & à piller cette ville. Ce fut pour eux une raiſon de veiller davantage ſur toutes les démarches du Prince, & de prendre de leur côté leurs meſures de bonne heure.

Elles ſont découvertes.

Vers ce même tems-là D. Juan d'Autriche manda Charles de Croy Prince de Chimay, qui commandoit dans la citadelle d'Anvers à la place du Duc d'Arſchot ſon pere; & ce fut un nouveau motif pour les Flamans de le ſoupçonner de vouloir profiter de l'abſence de ce Gouverneur pour s'emparer de cette place. Mais leurs ſoupçons augmenterent infiniment au ſujet d'un paquet intercepté en Bearn dans ce tems-là même par les Miniſtres du Roi de Navarre, qui arrêterent le courier qu'on avoit chargé de le porter en Eſpagne. Par ces lettres le Prince & d'Eſcovedo tâchoient de perſuader à Philippe de renouveller la guerre en Flandre, & s'expliquoient même ſur la conduite qu'on devoit tenir pour cela. Ils marquoient: qu'il ne faudroit employer à cette entrepriſe qu'un petit nombre de troupes choiſies: qu'au lieu d'attaquer d'abord les places fortes ſituées en terre ferme, on commenceroit par ſe rendre maître des iſles; qu'après cela il ne ſeroit pas difficile de ſubjuguer le reſte des villes de Flandre, en ruinant leur commerce maritime qui fait toute leur richeſſe: que pour en venir plus aiſément à bout, on auroit ſoin de ſemer la diſcorde entre la Nobleſſe & le peuple au ſujet de la Religion & de la liberté de conſcience: que par-là on ne manqueroit pas de les mettre aux mains, ce qui donneroit occaſion aux Seigneurs, & les forceroit même d'abandonner le parti du peuple pour s'attacher au Gouverneur; & que cette diviſion donneroit beaucoup de facilité pour tomber ſur eux, & les détruire les uns par les autres: que dans cette vûë on croyoit qu'il ſeroit à propos, ſous prétexte d'envoyer du ſecours au Roi de France contre les Proteſtans, à qui les derniers Etats généraux avoient réſolu qu'on déclareroit la guerre, de faire paſſer des troupes Italiennes & Eſpagnoles dans ce Royaume, afin que de-là elles fuſſent prêtes à entrer en Flandre au premier ſignal. D'Eſcovedo ajoûtoit en particulier, & comme à l'inſçû du Prince, quelques autres raiſons qui devoient engager néceſſairement Philippe à cette guerre. Il répréſentoit que ſi la Cour d'Eſpagne ne ſe déterminoit à ſoutenir D. Juan d'Autriche dans cette entrepriſe, & ne lui envoyoit pour cela des troupes & de l'argent,

il

il ſeroit capable de faire quelque coup de déſeſpoir, & d'aller au premier jour ſe jetter entre les bras de quelque Puiſſance étrangere; & il ſupplioit S. M. C. de prévenir un ſi grand malheur. HENRI III. 1577.

Ces lettres étoient datées de Louvain du 7. d'Avril & ſignées de la main de D. Juan & d'Eſcovedo. Le Roi de Navarre, après les avoir ouvertes, les envoya ſur le champ au Prince d'Orange, dont il regardoit les intérêts comme les ſiens; & celui-ci les fit tenir peu de tems après aux Etats généraux, en les avertiſſant de les lire, & de prendre là-deſſus une réſolution ſalutaire.

Dôm Juan députe vers les Cours d'Allemagne & d'Angleterre.

En même tems D. Juan d'Autriche, qui vouloit jetter de bonne heure les fondemens de la guerre qu'il avoit deſſein de faire en Flandre, députa une célébre Ambaſſade vers l'Empereur, les Electeurs & les autres Princes de l'Empire, pour ſe plaindre du Prince d'Orange & des Etats confédérés. Il fit auſſi partir pour l'Angleterre le Vicomte de Gand, avec ordre de repréſenter à S. M. Britannique l'opiniâtreté du Prince d'Orange & des provinces de Hollande & de Zélande qui refuſoient d'accéder au dernier traité. Eliſabeth croyoit n'avoir pas ſujet d'être ſatisfaite de leur conduite. Elle étoit informée que les Etats de ces provinces avoient député ſecrettement à la Cour de France, pour prier le Roi ou le Duc d'Anjou de les prendre ſous ſa protection; & que quoique Henri s'en fût défendu, Monſieur n'avoit congédié leurs députés qu'en leur donnant de bonnes eſpérances. Ainſi elle fit dire au Prince d'Orange & aux Confédérés: qu'elle étoit très-mécontente d'apprendre qu'ils refuſoient de s'en tenir aux articles du dernier traité; & que puiſque leur obſtination troubloit ſenſiblement la liberté du commerce, ſi cela continuoit, elle ne pourroit s'empêcher d'écouter ceux qui la prioient d'y apporter le remede convenable.

Dans ces circonſtances les Etats ne ſçavoient trop à quoi ſe déterminer. Ils voyoient que D. Juan d'Autriche ne cherchoit qu'un prétexte pour rallumer la guerre. La Reine d'Angleterre par jalouſie contre la France ne paroiſſoit pas trop bien diſpoſée en leur faveur. Les troupes Allemandes qui leur étoient ſuſpectes, étoient encore en Flandre, & ils ne ſe trouvoient pas en état de les payer. Dans cet embarras ils crurent qu'ils devoient aller au plus preſſé; & ils penſerent d'abord aux moyens de trouver de l'argent, afin de pouvoir congédier les Allemans. Le Prince lui-même s'offroit de les y ſervir; & il promettoit, au cas que ces troupes étrangeres refuſaſſent de ſe prêter de bonne grace aux propoſitions raiſonnables qu'on leur feroit, de ſe joindre lui-même aux Etats pour les y forcer. Mais tous ces beaux dehors n'étoient qu'un artifice de D. Juan pour les amuſer, tandis que ſous main il ne cherchoit qu'à gagner du tems, & conſeilloit aux Allemans d'en faire de même. Enfin, lorſqu'il vit que la défiance des Flamans mettoit un obſtacle invincible à ſes deſſeins, il jugea qu'il étoit tems d'employer de plus grands remedes contre une puiſſance qui ſe fortifioit de jour en jour. Dans cette vûë il fit partir d'Eſcovedo pour l'Eſpagne. Le beſoin que l'on avoit d'argent pour payer les troupes Allemandes, fournit le prétexte de ce voyage. D'Eſcovedo étoit chargé en apparence de prendre des meſures avec S. M. C. pour faire ſortir de Flandre les

Il envoye d'Eſcovedo à celle d'Eſpagne.

HENRI III. 1577. les Allemans; mais dans le fond il n'alloit à la Cour que pour mieux informer Philippe de l'état des choſes, & pour l'inſtruire de bouche plus vivement que par des lettres, qui ne peuvent réſoudre les difficultés, des raiſons qui devoient l'engager à porter la guerre dans les Païs-bas.

Autres projets de D. Juan.

Dès le tems que D. Juan d'Autriche étoit en Italie, il avoit ſur les conſeils d'Eſcovedo formé le deſſein de détrôner Eliſabeth, & de ſubjuguer l'Angleterre. L'affaire avoit été négociée à Rome à l'inſçû de la Cour d'Eſpagne; & le Prince avoit obtenu du Pape, que comme ſi la choſe fût venuë de lui-même, & en vûë ſeulement des intérêts de la Religion & de toute la Chrétienté, il propoſeroit à S. M. C. de fournir des ſecours pour cette guerre, en lui repréſentant l'honneur qu'il y auroit pour elle d'entrer dans cette entrepriſe, l'avantage qu'elle en retireroit en s'aſſûrant d'un Royaume hérétique, dont le voiſinage infectoit les Païs-bas, & enfin la gloire qui en reviendroit à Dieu. Mais Philippe ſçut habilement éluder alors cette propoſition. Dans la ſuite, lorſque D. Juan d'Autriche fut nommé Gouverneur des Païs-bas après la mort de D. Louis de Requeſens, quoiqu'il eût ordre de quitter ſur le champ l'Italie, & de ſe rendre inceſſamment en Flandre; cependant par le conſeil d'Eſcovedo il paſſa d'abord en Eſpagne pour ſonder la diſpoſition du Roi ſon frere au ſujet de cette entrepriſe: & quoiqu'il l'en eût trouvé alors abſolument éloigné, il ne laiſſa pas lorſqu'il fut arrivé en Flandre, de pourſuivre la même affaire. Il alla même juſqu'à demander à Philippe qu'il lui permît de fortifier quelque port ſur la côte de Biſcaye, & d'en donner le gouvernement à Eſcovedo, afin de pouvoir mettre une flotte en mer.

Cette nouvelle tentative ne ſervit qu'à indiſpoſer encore davantage Philippe pour cette expédition. Depuis ce tems-là il prit toutes ſortes de meſures pour ôter au Prince l'eſpérance de pouvoir jamais exécuter ſon deſſein, juſqu'à le laiſſer manquer des ſecours même dont la province avoit beſoin. Cette conduite jetta D. Juan d'Autriche dans un grand découragement; & c'eſt ce que vouloit dire d'Eſcovedo dans ces lettres dont nous venons de parler, lorſqu'il avertiſſoit S. M. C. d'empêcher que le déſeſpoir ne fît prendre à ſon frere quelque funeſte réſolution: qu'en effet il ſe regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes dans ſon gouvernement; & qu'il aimeroit mieux ſe voir en France y commander en chef ſix mille hommes de pied, & deux mille chevaux, que d'être expoſé plus long-tems à mener une vie ſi triſte & ſi mépriſable. C'eſt ce que d'Eſcovedo écrivit auſſi pluſieurs fois à Antoine Perez Sécretaire d'Etat, qui poſſédoit alors lui ſeul la confiance & les bonnes graces de Philippe.

Mais il prit d'autres meſures lorſqu'il vit que ſes lettres faiſoient peu d'impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince. D. Juan d'Autriche étoit d'un caractére naturellement fier, foible d'ailleurs, & qui ſe laiſſoit mener. En perdant de vûë la conquête de l'Angleterre, d'Eſcovedo lui fit tourner ſes projets d'un autre côté. Quelque tems avant les commencemens de cette ligue malheureuſe, qui ſe forma parmi nous, comme nous l'avons dit ailleurs, d'Eſcovedo, ſous prétexte d'affaires de peu de conſéquence, avoit envoyé à Paris quelques émiſſaires, qui logerent quelquefois chez D. Juan de

de Vargas de Mexia, alors Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de France, afin qu'on crût que c'étoit pour lui qu'ils étoient venus. De Vargas connoiſſoit le génie d'Eſcovedo; & il ne voyoit pas d'ailleurs que les affaires que ces ſortes de gens prétextoient pour colorer leur voyage à Paris, méritaſſent que D. Juan d'Autriche & ſon Miniſtre éloignaſſent d'eux ſi ſouvent des perſonnes de confiance. C'en fut aſſez pour lui donner des ſoupçons: il les fit ſuivre pour ſçavoir où ils alloient, & qui ils voyoient lorſqu'ils ſortoient en ville; & il apprit que ſur le ſoir on les avoit vû entrer à l'hôtel de Guiſe. HENRI III. 1577.

Comme on lui faiſoit un myſtére de ces viſites nocturnes, il crut devoir en donner avis à la Cour d'Eſpagne. Il écrivit au Roi: que quoiqu'il ne lui appartint pas d'oſer pénétrer dans les ſecrets de S. M. il avoit crû cependant être obligé par le devoir de ſa charge, de lui faire part de ſes ſoupçons, afin qu'on ne pût pas un jour lui faire un crime de ſon ſilence: que certaines perſonnes envoyées de D. Juan d'Autriche étoient venuës le trouver à Paris: que lorſqu'il s'étoit informé du ſujet de leur voyage, elles lui en avoient apporté des raiſons qu'il ne pouvoit prendre que pour de ſimples prétextes; & qu'il avoit découvert qu'elles rendoient la nuit des viſites ſecrettes à l'hôtel de Guiſe: qu'il n'avoit donc pû s'empêcher de conſulter S. M. là-deſſus, pour ſçavoir ſi ces démarches étoient venuës à ſa connoiſſance: que ſi elles ſe faiſoient par ſon ordre, il étoit prêt de garder à ce ſujet un ſilence profond: que ſi au contraire elle n'en étoit pas inſtruite, il la ſupplioit de lui faire connoître ſes intentions, auxquelles il ne manqueroit pas de ſe conformer.

On dit que Philippe, Prince naturellement défiant, ne put apprendre ces nouvelles ſans frémir. Il avoit déja éloigné de Dom Juan d'Autriche pour des raiſons ſecrettes, Jean de Soto, qui avoit été ſon Sécretaire dans la guerre de Grenade, & dans l'expédition contre les Turcs; & pour couvrir ſa diſgrace d'un prétexte honnete, il lui avoit donné la charge de Général des vivres de l'armée; mais il s'apperçut qu'en mettant d'Eſcovedo à ſa place, il avoit fait changer de Miniſtre au Prince, ſans changer ſon Conſeil. Ainſi il répondit à de Vargas: que ces allées & ces venuës de Bruxelles à Paris ſe faiſoient ſans ſa participation: qu'ainſi il lui ordonnoit de travailler à découvrir le fond de ce myſtére, & de l'informer de ce qu'il apprendroit. On ſçut enſuite que le Duc de Guiſe & D. Juan d'Autriche avoient fait entre eux un traité ſecret à l'inſçû des Rois de France & d'Eſpagne, pour la défenſe des deux Couronnes dont ils ſe regardoient en quelque ſorte comme les protecteurs. L'évenement apprit à nos dépens à quoi de ſemblables projets devoient aboutir.

Philippe venoit d'être inſtruit de toutes ces intrigues, lorſque d'Eſcovedo arriva en Eſpagne, député de D. Juan d'Autriche & des Etats de Flandre; & quelques raiſons qu'eût ce Prince de tourner ſes armes de ce côté-là, cette connoiſſance ne ſervit qu'à l'en éloigner davantage. D'Eſcovedo vit avec chagrin toutes ſes eſpérances trompées. Piqué de ne pouvoir réüſſir, cet homme ardent & broüillon réſolut de s'en venger ſur Antoine Perez. Il étoit bien informé qu'il avoit toujours été oppoſé à ſes deſſeins.

HENRI III. 1577. Outre cela il ne ſe promettoit pas moins en le perdant, que de ſe frayer un chemin pour monter à ſa place. Il avoit des amis à la Cour qui le ſervirent en cette occaſion. Ruy Gomez de Silva, Prince d'Eboli au Royaume de Naples, décédé depuis quelques années, avoit laiſſé en mourant une jeune veuve, qui par ſa beauté & ſon eſprit amuſant s'étoit attiré les regards de Philippe, qui en étoit devenu éperdûment amoureux. D'Eſcovedo & ſon parti accuſerent Perez d'avoir eu la témérité, non ſeulement de jetter les yeux ſur elle, mais même de lui avoir fait des propoſitions, & d'avoir travaillé à la détourner de répondre à la paſſion du Roi.

Mort d'Eſcovedo. Cette démarche ne ſervit qu'à avancer la perte d'Eſcovedo. Perez animé par le danger qu'il couroit, mit tout en uſage auprès du Roi pour éloigner cet eſprit broüillon, & le faire mettre en lieu où il ne fût plus en état de l'incommoder. Il fut ſecondé par D. Pedre Fajardo Marquis de Velez, que Philippe conſultoit volontiers, à cauſe de la prudence & de l'attachement qu'il avoit reconnus en lui, & qui étoit tout-à-fait contraire aux deſſeins d'Eſcovedo. Ainſi, lorſque D. Juan d'Autriche demanda qu'on le lui renvoyât, & qu'on l'informât au vrai des intentions de S. M. Perez perſuada au Roi, que puiſqu'il n'étoit pas poſſible de le retenir en Eſpagne ſans mécontenter ſon frere, & qu'il n'étoit pas ſûr de le renvoyer auprès du Prince, il falloit abſolument s'en défaire par le poiſon ou par le fer; & lui-même ſe chargea de l'exécution. Philippe ſe repentit dans la ſuite d'avoir ſuivi en cela le conſeil de Perez. Pour rejetter ſur lui tout l'odieux de cette action, & l'éloigner de la Cour, il voulut faire croire que c'étoit par haine perſonnelle & ſans aucun ordre, que Perez avoit attenté à la vie d'Eſcovedo, & nomma des juges pour lui faire ſon procès; ce qui fut l'origine de bien des malheurs pour ce Miniſtre, & même pour tout le Royaume d'Arragon. Mais ces évenemens n'arriverent que longtems après.

D. Juan d'Autriche cependant après le départ d'Eſcovedo, renoüa la négociation qu'il avoit entamée avec les Allemans. Il forma même le deſſein de ſe rendre maître en même tems, & de la citadelle d'Anvers (1), où commandoit Louis de Blois Sieur de Trêlon, & des villes de Bergen-op-Zoom, de Breda, de Boisleduc en Brabant, de Ter Tolen en Zélande, de Deventer, de Campen, de Ruremonde, & de Dendermonde. Mais comme le ſuccès étoit encore douteux, & qu'il appréhendoit, ſi ſes deſſeins venoient à éclater, que les Etats ne lui fiſſent à lui-même un mauvais parti, il ſortit de Bruxelles, & paſſa à Malines ſous prétexte de vouloir traiter avec les Allemans pour leur ſortie de Flandre. Il ne ſe crut pas encore là même en ſûreté, & il réſolut d'aller attendre plus loin l'évenement.

(2) Ce Prince ne cherchoit qu'une occaſion de s'éloigner, lorſque le haſard

(1) C'étoit dans l'abſence du Prince de Chimay.

(2) Ce qu'on lit ici du voyage de la Reine Marguerite & de ſon entrevûë avec D. Juan, ne ſe trouve point dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

ſard la fit naître. La Reine Marguerite ſœur de Henri III. & épouſe du Roi de Navarre, paſſoit par la Flandre pour ſe rendre aux eaux de Spa. Ce n'eſt pas au reſte que cette Princeſſe en eût réellement beſoin; mais comme elle avoit toujours été élevée à la Cour, où la Reine ſa mere lui avoit laiſſé beaucoup de liberté, lorſqu'elle ſe vit obligée par la retraite de ſon époux d'aller ſe confiner avec lui dans le fond d'une province où elle devoit être beaucoup plus génée, elle avoit feint une incommodité, pour avoir un prétexte de faire ce voyage, & s'éloigner du moins pour quelque tems d'un ſéjour qu'elle regardoit comme un véritable exil. Son but la conduiſoit néceſſairement par la Flandre, & elle ne douta pas que D. Juan d'Autriche ne vint l'y ſaluer. Ainſi elle fut bien aiſe d'avoir une entrevûë avec lui: & comme elle n'ignoroit pas les projets des Guiſes (1), elle convint, dit-on, avec le Prince, que pour maintenir la Religion Catholique contre les entrepriſes des Proteſtans, tant en France, que dans les Païs-bas, ceux qui étoient à la tête des affaires entretiendroient la guerre, & ſe donneroient réciproquement du ſecours: en quoi toutes les vûës de cette Princeſſe n'alloient qu'à renouveller les troubles dans le Royaume, afin d'avoir un prétexte honnête de reſter à la Cour, & de vivre éloignée de ſon époux. HENRI III. 1577.

Dom Juan d'Autriche regarda ce voyage comme une occaſion que la Providence ſembloit lui avoir ménagée; auſſi ne la négligea-t-il pas. Il ſortit de Malines bien accompagné, ſuivi des fils du Comte de Berlaymont, qui avoient toute ſa confiance, & alla recevoir la Reine Marguerite ſur la frontiére. Chemin faiſant il voulut faire une tentative ſur Mons en Hainaut par où il paſſa; mais n'ayant pas réüſſi, il rabattit ſur Charlemont, dont il ſe rendit maître. De-là il arriva à Namur, dont il ſurprit encore la citadelle, où commandoit Jean de Bourgogne Sieur de Fromont. L'entrepriſe avoit été concertée avec les freres de Berlaymont. Le 24. de Juillet D. Juan d'Autriche ſortit le matin de la ville avec eux en habit de chaſſe; & après avoir fait le tour du château, lorſqu'il fut arrivé à la porte, il demanda au Baron d'Hierges, au Comte de Meghem, au Sieur de Floyon, & au Baron de Haultepenne, s'ils ne vouloient pas entrer avec lui pour voir cet endroit, comme ſi c'eût été pour eux une nouveauté. En même tems le Prince s'étant avancé, la garde qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ce qui arriva, leur ouvrit les portes; & comme ils étoient bien armés, ils s'en rendirent maîtres de gré ou de force, & s'emparerent ainſi de la place. **Pretexte dont ſe ſervit D. Juan pour s'emparer de quelques places.**

La nouvelle de cet attentat fit beaucoup de bruit à Bruxelles; & D. Juan d'Autriche publia à cette occaſion une lettre anonyme, par laquelle on l'avertiſſoit du projet formé par certaines gens, de l'enlever tandis qu'il étoit à Malines, & de le conduire en Zélande; voulant obliquement faire tom- **Celui qu'il avança pour ſe juſtifier.**

(1) Les projets du Duc de Guiſe, avec qui depuis long-tems elle avoit eu beaucoup de liaiſon, ce qui avoit même été cauſe que Charles IX. avoit penſé à faire aſſaſſiner le Duc, comme je l'ai rapporté ailleurs, elle convint &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT.

HENRI III. 1577. tomber ſur le Comte de Lallain, le Sieur de Champigny, & les autres Seigneurs des Etats, l'odieux d'un complot ſi noir. Il ajoûtoit qu'il n'en avoit uſé ainſi que pour la ſûreté de ſa perſonne; & que comme Gouverneur général des Païs-bas, il vouloit deſormais joüir de toute l'autorité que la Cour lui accordoit. Il envoya le lendemain cette lettre aux Etats par le Sieur de Raſſinghem, avec ordre au Sieur de Heſe Gouverneur de Bruxelles & aux bourgeois de mettre les armes bas avant qu'il ſe rendît dans cette ville.

Auſſitôt les Etats députerent au Prince, pour le prier d'effacer de ſon eſprit des ſoupçons, qui à leur avis étoient ſans fondement, & de réparer par un prompt retour les malheurs que pouvoit cauſer ſon départ précipité & hors de ſaiſon, joint à l'entrepriſe qu'il avoit faite ſur Charlemont & ſur le château de Namur. Ils ajoûtoient: qu'ils l'attendoient inceſſamment à Bruxelles, & qu'il y trouveroit toutes les ſûretés qu'il pourroit ſouhaiter: que les troupes lui préteroient le ſerment de fidélité: qu'on augmenteroit ſa garde de trois cens hommes de pied; enfin qu'ils feroient informer des complices de la conjuration formée contre ſa perſonne; & qu'ils auroient ſoin qu'on fît un châtiment exemplaire & rigoureux de ceux qui ſe trouveroient coupables d'un ſi noir attentat. Ils finiſſoient en ſuppliant le Prince de vouloir bien penſer aux moyens de payer les Allemans, & de faire ſortir les troupes étrangeres des Païs-bas.

Guerre dans les Païs-bas. Lorſque ces députés arriverent à Namur, D. Juan d'Autriche qui ſe croyoit déja maître d'Anvers, où Corneille d'Enden avoit ordre de marcher, les reçut fort mal. Il ſe moqua des propoſitions qu'ils venoient lui faire, & leur dit en badinant: qu'ils n'auroient bientôt plus beſoin de meſſagers: qu'il iroit lui-même en perſonne traiter avec eux; & qu'il auroit enfin dans le Brabant où pouvoir ſe retirer en ſûreté. Par malheur pour lui on prévint fort à propos ſes deſſeins. Les Allemans étoient en marche pour ſe rendre à Anvers, lorſque Champigny chargea de Vers ſon parent, de ſortir contre eux avec quelques troupes, de les prendre à ſon avantage, & de les tailler en piéces ſans autre formalité. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; & ce fut là le premier acte d'hoſtilité que les Etats firent contre le Prince. En même tems ils envoyerent Heynart Sieur de Leidekercke à Anvers, pour contenir tout le monde dans le devoir. Il eut ordre auſſi de traiter avec Pontus de Noyelles Sieur de Bours, qui commandoit une des quatre compagnies qu'on avoit fait entrer dans la citadelle, & qui favoriſoit ſous main le parti des Etats, afin qu'il leur remît ſans bruit cette place.

Le Sieur de Trêlon commandoit dans le château d'Anvers, dans l'abſence du Prince de Chimay. Comme il vouloit obliger la garniſon de préter ſerment de fidélité à D. Juan, de Bours s'y oppoſa; mais dans la crainte que le Commandant ne ſe joignît aux Allemans qui étoient dans la ville, & que par-là il ne ſe rendît malgré lui maître de la place, il crut devoir le prévenir. Dans cette vûë il commença par mettre dans ſon parti les Capitaines Guillaume Ronck & Paul Toucher. Enſuite le premier jour d'Août ſur le ſoir, ſous prétexte que tout le monde étoit en armes dans la

la ville, il fait prendre lui-même les armes à toute la garniſon; déclare l'ordre qu'il avoit reçu des Etats, & propoſe de leur prêter ſerment de fidélité. La compagnie de Toucher parut balancer d'abord; mais celle de Ronck s'étant jointe à lui, il marche contre la compagnie de Trèlon, qui ce jour-là étoit de garde; & ſur ce qu'elle fit mine de vouloir ſe mettre en défenſe, il l'attaque & la met en fuite, après lui avoir tué vingt hommes & en avoir bleſſé un très-grand nombre, fait Trélon lui-même priſonnier, & ſe rend maître de la place, après en avoir chaſſé les troupes qui lui étoient ſuſpectes. HENRI III. 1577.

Cependant au bruit des trompettes qui ſe faiſoit entendre de la citadelle, le Baron de Fronsberg & le Colonel Focker paſſerent toute la nuit ſous les armes dans la ville, & dès le grand matin ils marcherent en bataille vers Meer-Brugghe. * Ils ne ſe crurent pas même encore là en ſûreté. Ainſi ils abandonnerent ce poſte, plierent bagage, paſſerent dans la ville neuve, levérent les ponts, & ſe fortifierent avec les meubles & tout ce qu'ils purent enlever des maiſons voiſines, dont ils ſe firent une eſpéce de retranchement. D'un autre côté de Leidekercke employoit les priéres & les menaces pour engager les Allemans à ſe retirer; il fit même marcher contre eux; il offrit de leur payer une montre de trois mois, & de leur donner outre cela pour dix mille florins d'étoffes, mais tous ſes efforts étoient inutiles. Les Allemans s'obſtinoient à reſter, & menaçoient même de ſe porter aux derniéres extrémités, ſi on ne leur donnoit une ſatisfaction entiére. Cependant toute la ville étoit dans la plus grande déſolation; les bourgeois encore tout pleins du ſouvenir du dernier pillage, s'imaginoient voir déja les garniſons de Breda, de Boisleduc, de Bergen-op-Zoom, attirées par l'appas du butin, accourir pour s'enrichir de leurs dépoüilles: on diſoit même déja que le Comte de Meghem & le Sieur de Floyon venoient avec leurs régimens au ſecours des Allemans; que d'un autre côté le Comte d'Egmond & le Sieur de Heſe s'avançoient à la tête d'une armée pour ſoûtenir les habitans. Déja on s'imaginoit voir arriver les vaiſſeaux du Prince d'Orange. Au milieu d'un concours ſi général de tant de troupes amies & ennemies, que pouvoit-on attendre autre choſe que de voir cette ville ſi riche, miſe encore une fois au pillage?

Anvers menacée d'un nouveau pillage.

* Ou pont de Meer.

Déja on étoit prêt d'en venir aux mains; déja les Allemans ſe préparoient au combat, & les bourgeois marchoient contre eux, ayant à leur tête de Leidekercke, lorſque par un effet de la divine Providence qu'on n'auroit ôſé eſpérer, on vit paroître quatre vaiſſeaux qui venoient au ſecours des Flamans, conduits par l'Amiral du Prince d'Orange. A peine eurent-ils tiré quelques coups de canon, que la terreur ſe répandit parmi les Allemans. Moins occupés du ſoin de ſe battre que de celui de ſe ſauver, ils ſortirent en foule; & ſans s'amuſer à demander le payement de ce qui leur étoit dû, ils ne penſerent qu'à mettre leurs vies à couvert par une fuite honteuſe. Fronsberg ſe retira à Breda, & Focker à Bergen-op Zoom. Ils ne ſe donnerent pas même le tems d'emporter leur bagage; & on y trouva ces lettres dont j'ai parlé, qui confirmoient l'intelligence que D. Juan d'Autriche avoit avec eux.

HENRI III. 1577.

Après avoir ainſi délivré Anvers d'un nouveau pillage, on penſa d'abord à ſe rendre maître des places voiſines. Champigny alla s'emparer du château de Woude, qui n'eſt pas éloigné de Bergen-op-Zoom, qu'il alla inveſtir enſuite. Focker s'y étoit renfermé avec deux compagnies qui étoient anciennement en garniſon dans cette ville, & une troiſiéme qu'il venoit d'amener d'Anvers. On convint que les Etats s'engageroient de payer dans un certain terme aux deux compagnies de la garniſon ce qui pouvoit leur être dû; que pour ce qui étoit de la troiſiéme qui avoit accompagné Focker au pillage d'Anvers, on lui accorderoit la vie; mais à condition qu'elle ſortiroit de la place le bâton à la main, & qu'elle livreroit ſon Commandant qui l'avoit débauchée. De Champigny adoucit cependant enſuite la rigueur de ces conditions. Il crut que ce ſeroit une tâche éternelle pour le nom Allemand, s'il les deſarmoit, & il ne voulut pas leur faire cet affront; il ſe contenta ſeulement d'exiger d'eux un écrit par lequel ils atteſtoient qu'ils avoient été payés des ſervices qu'ils avoient faits en Flandre. Pour Focker il fut mené priſonnier à Bruxelles. En même tems une autre compagnie de ſon régiment qui étoit en garniſon dans Steenberghen, ſe rendit auſſi. De là de Champigny marcha vers Ter Tolen, où commandoit un Eſpagnol nommé Monteſdoca, avec une compagnie d'Infanterie. Philippe Comte de Hohenlo s'y rendit auſſi avec les troupes du Prince d'Orange, & rentra en poſſeſſion en ſon nom de l'iſle & des places voiſines qui appartiennent preſque toutes à la maiſon de Naſſau. En même tems le Duc d'Arſchot, le Marquis d'Havreck ſon frere, le Prince de Chimay, & le Baron de Fromont, à qui D. Juan d'Autriche venoit d'enlever honteuſement le château de Namur, abandonnerent le parti de ce Prince, & vinrent ſe joindre aux Etats. Ils furent ſuivis de pluſieurs autres Seigneurs, & même de quelques troupes qui avoient ſervi ſous les fils du Comte de Berlaymont. Les Etats leur donnerent auſſitôt de l'emploi, & ce renfort leur ſervit à fortifier Liere, où ils mirent garniſon.

Succès des troupes des Etats.

Sur ces entrefaites, il y eut une émeute à Leeuwaerden. Matthenes Wibeſma Gouverneur de la citadelle y donna occaſion, en voulant y faire entrer de nouvelles troupes. La garniſon en vint aux mains avec ces nouveaux venus, qui avoient à leur tête Wibe van Goutom; & les bourgeois appréhendant que ces troupes ne ſe ſerviſſent de cette occaſion pour piller la ville, coururent aux armes, aſſiégerent le château, qui ſe rendit le quatre d'Octobre, & le garderent juſqu'à l'arrivée du Baron de Ville leur Gouverneur.

Emeute de Leeuwaerden.

Dès le vingt-trois d'Août les Etats avoient écrit à S. M. C. pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé depuis l'arrivée de D. Juan d'Autriche. Ils lui marquoient: que c'étoit à ce Prince & à ſes retardemens affectés qu'il falloit imputer le renouvellement de la guerre: qu'au lieu de travailler comme il le devoit, à faire ſortir les Allemans des Païs-bas, il les avoit engagés lui-même à y reſter, & les avoit ſollicités à ſe rendre maîtres d'Anvers, comme on l'avoit connu depuis par ſes propres lettres qui avoient été interceptées: que ſous prétexte d'aller recevoir la Reine Marguerite ſur la frontiére, il s'étoit emparé du château de Namur, & avoit replongé dans de nouveaux troubles la Flandre qui n'étoit pas encore bien tran-

Lettres des Etats au Roi d'Eſpagne.

tranquille : que quoiqu'on eût doublé sa garde, il avoit pris le prétexte d'une conjuration imaginaire dont il n'avoit jamais nommé les complices, pour se tenir éloigné de Bruxelles : que cependant il avoit fait entendre les choses à S. M. tout autrement qu'elles n'étoient ; premiérement par les lettres qu'on avoit arrêtées, dont ils lui envoyoient copie, & ensuite par d'Escovedo qu'il avoit fait passer en Espagne pour d'autres raisons ; ce qu'ils attribuoient cependant plûtôt à d'Escovedo qu'au Prince-même : qu'ils supplioient donc S. M. de ne pas prêter l'oreille aux rapports que d'Escovedo pourroit lui faire, de le punir au contraire comme un broüillon, & d'ordonner à D. Juan d'Autriche de se conformer en tout & sans détours, à la pacification de Gand, confirmée de nouveau tout récemment par les États & ratifiée par S. M. même, d'éloigner d'auprès de lui les Ministres factieux qui le conseilloient, & de ménager les intérêts & les priviléges des Flamans ses sujets fidèles. HENRI III. 1577.

Aussitôt que D. Juan d'Autriche fut instruit de ces lettres, il vit avec douleur s'évanoüir en un instant tous les projets qu'il avoit formés. Réduit par-là à la derniére extrémité, & n'ayant pour armée que trois compagnies du régiment de Focker, & sept de quelques autres Colonels, il commença à ne se pas croire trop en sûreté dans Namur, & à appréhender que les troupes du Prince d'Orange ne vinssent l'y surprendre au moment qu'il s'y attendroit le moins. Cependant il renoüa la négociation avec les députés des États. Il insistoit principalement sur les deux articles qui regardoient le rétablissement de la Religion, & l'obéïssance dûë à S. M. C. C'étoient, disoit-il, les seuls qu'il fût obligé d'observer. Pour les autres, il prétendoit qu'il lui étoit libre de les interpréter, & qu'il pouvoit même en décider de sa propre autorité. Il demandoit encore qu'il lui fût permis de faire punir ceux qui scandalisoient la Religion : qu'on chassât de Bruxelles Sainte-Aldegonde, Theron, & les autres députés du Prince d'Orange & des États confédérés, comme ennemis de Dieu & du Roi : qu'on obligeât le Prince & les Confédérés d'exécuter le dernier traité : que le Prince d'Orange fît fermer les Temples & les écoles Protestantes établies à Haerlem, à Schoonhoven, & dans les autres places renduës par la paix, & qu'il en retirât ses troupes : qu'il cessât de fortifier de nouvelles places : qu'il démolît les fortifications de Sevenberghe & autres lieux : qu'il remît le château de Nieucastcel avec les Eglises & monastéres dans le même état où ils étoient avant la guerre : qu'il retirât ses vaisseaux du port d'Amsterdam, & laissât joüir les habitans de cette ville de leur ancienne liberté : que suivant les termes de la pacification, il rendît Nieuport ; & que s'il refusoit d'obéïr, les États se joignissent au Prince pour le poursuivre conjointement comme un ennemi déclaré ; outre cela, que les États remissent à S. M. la citadelle d'Anvers, & qu'elle pût y nommer tel Gouverneur qu'elle jugeroit à propos : enfin qu'ils missent en liberté le Sieur de Trêlon & les autres prisonniers ; ajoûtant, que s'ils vouloient souscrire à ces conditions, il étoit prêt de son côté d'exécuter de bonne foi tout ce qui le regarderoit. **Nouvelles négociations de Dom Juan pour la paix.**

Les États lui répondirent : que pour ce qui étoit des deux premiers articles, **Reponse**

HENRI III. 1577.

ticles, ils y avoient pleinement ſatisfait; qu'ils en prenoient à témoin l'Ambaſſadeur de l'Empereur & le Nonce du Pape, l'Evêque de Liége, les Hollandois même, qui s'en plaignoient encore actuellement: qu'ils étoient très-fâchés de voir que leur fidélité pût être miſe en parallele avec celle des Eſpagnols: Quand avoit-on appris qu'en Eſpagne on eût élevé des citadelles pour tenir les villes en bride; qu'on y eût fait à ſa fantaiſie & ſans le conſentement des Etats, des réglemens contraires aux priviléges de la nation; qu'on y eût introduit une domination nouvelle & étrangere ſur les ruines de l'ancienne forme du gouvernement? Ou ſi on y avoit jamais formé de pareilles entrepriſes, où avoit-on lû que les Eſpagnols ſe fuſſent tenus en repos? Que pour ce qui étoit des Flamans, ils reſtoient & reſteroient tranquilles tant qu'on les laiſſeroit joüir d'une paix ſolide, & qu'on n'attaqueroit ni leurs coûtumes, ni leurs libertés & priviléges: que Sainte-Aldegonde & Theron étoient revêtus d'un caractére public, qu'on ne pouvoit violer ſans aller directement contre la pacification; que ſi cependant eux, ou ceux dont ils étoient députés, avoient offenſé le Prince en quelque ſorte, ils étoient prêts d'en faire juſtice, après avoir examiné l'affaire: que pour ce qui regardoit la Religion, ils ne pouvoient pour lors en rien ſtatuer, puiſque la déciſion en avoit été renvoyée à une aſſemblée générale des Etats: qu'au reſte ils ne pouvoient lui diſſimuler qu'ils voyoient bien que toutes ces plaintes ne tendoient qu'à mettre la diſcorde parmi eux; que c'étoit une ſuite des conſeils d'Eſcovedo, qui dans la lettre qu'il écrivoit à S. M. en date du ſept d'Avril, diſoit, que la liberté de conſcience étoit la pomme de diſcorde qui mettroit la diviſion parmi les Flamans, & qui donneroit la facilité de les attaquer ainſi deſunis, & de les détruire les uns par les autres; mais qu'enfin de quelque prétexte qu'on voulût ſe ſervir, les Eſpagnols avoient levé le maſque, & qu'on ne doutoit plus que leurs deſſeins ne tendiſſent à la ruine totale des Païs-bas.

peu ſatisfaiſante des Etats.

Nouvelles propoſitions de part & d'autre.

Enfin D. Juan d'Autriche, qui voyoit que toutes ces conteſtations n'aboutiſſoient à rien, fit aux Etats de nouvelles propoſitions, par où il crut pouvoir ſe les rendre plus favorables. Il déclara: qu'il étoit prêt de ſortir des Païs-bas, pourvû que S. M. C. nommât un Gouverneur à ſa place, & que cependant on mît les armes bas de part & d'autre. Mais les Etats prirent ces propoſitions-mêmes en mauvaiſe part. Ils s'imaginerent que le Prince ne cherchoit qu'à gagner du tems pour faire venir des troupes d'Italie & d'Allemagne; & ils lui en firent à leur tour de beaucoup plus dures. Ils demandoient: que le Prince éloignât tous ceux qui étoient ſuſpects aux Etats: qu'il leur reſtituât les villes & châteaux de Namur, de Charlemont, & de Marienbourg, (1) & qu'il les remît à ceux qui avoient été nommés par le traité pour les garder: qu'il quittât auſſi le duché de Luxembourg; & qu'il engageât les Allemans à ſe retirer à des conditions raiſonnables: que les choſes reſtaſſent ſur ce pied-là juſqu'à l'arrivée du nouveau

(1) Villes du Païs-bas dans le païs d'entre Sambre & Meuſe.

veau Gouverneur qui ſeroit nommé par S. M. que ſi cependant il jugeoit néceſſaire pour l'intérêt de la Flandre, de ſortir plûtôt des Païs-bas, comme il le leur avoit ſouvent offert, il remît le gouvernement entre les mains du Conſeil d'Etat, qui avoit l'approbation de S. M. à qui tous les ſujets ne demandoient pas mieux que de ſe ſoumettre par rapport aux deux premiers articles de ſa demande. Ils le prioient outre cela de ne plus les fatiguer par ſes écrits; de laiſſer là des diſputes inutiles, & d'exécuter une bonne fois ce qu'il propoſoit; lui déclarant que de leur côté ils étoient réſolus de ſatisfaire à ce que l'union qu'ils avoient formée, exigeoit d'eux; & de ſoulager les malheureux qu'il avoit opprimés. Le huit de Septembre ils écrivirent la même choſe à S. M. C. qui affecta de ne leur répondre qu'au mois de Février ſuivant. HENRI III. 1577.

Cependant on travailloit de toutes parts à raſer les châteaux & les places fortes. Le vingt-huit d'Août de Bours qui avoit enlevé la citadelle d'Anvers à Trêlon, la remit aux habitans. Il s'y fit un concours général; les deux baſtions avancés qui donnoient ſur la ville, furent démolis, le foſſé comblé, le terrain applani; & on rendit les fortifications contiguës au mur de la ville. On fit la même choſe à Gand le premier de Septembre, & enſuite à Maeſtricht, à Lille, à Valenciennes. On conſerva ſeulement les citadelles de Tournai, & de Cambrai; la premiére, parce que le Gouverneur y faiſoit ſa demeure; l'autre, parce qu'elle étoit ville Impériale, & ſervoit de frontiére à la Flandre de ce côté-là. Charles de Gaure Baron d'Inchy l'avoit enlevée au Sieur de Liques, qui tenoit le parti des Eſpagnols; & il y reſta pour la garder au nom des Etats. Démolition de quelque places.

Sur ces entrefaites, l'Evêque de Liége, & le Duc de Cleves voulurent ménager un accommodement, mais ils ne purent y réüſſir. Les Etats demandoient toujours avant tout, la reſtitution des villes & châteaux dont le Prince s'étoit emparé; & celui-ci ne ceſſoit point d'inſiſter ſur les deux articles dont il avoit demandé d'abord l'exécution. Enfin on députa Jean de Linden Abbé de Sainte-Gertrude, le Sieur de Champigny, & le Juriſconſulte Léonin, au Prince d'Orange, pour le prier de ſe rendre aux Etats, afin de prendre de concert des arrangemens. D. Juan d'Autriche s'en plaignit amérement par une lettre qu'il leur adreſſa le dernier de Septembre. Il leur reprocha qu'ils rejettoient toutes les voyes d'accommodement qu'on pouvoit leur propoſer, & qu'ils ne cherchoient qu'à outrager S. M. C. en raſant toutes les places fortes de la province, & en appellant à eux le Prince d'Orange qui étoit l'auteur de tous ces troubles. Ainſi il leur déclara que puiſque les conſeils les plus ſalutaires ne pouvoient rien ſur des eſprits auſſi prévenus qu'ils l'étoient, il avoit réſolu de quitter Namur & de ſe rendre à Luxembourg; où il attendroit les ordres de S. M. qu'il avoit informée de tout. En effet ce Prince ſortit du château de Namur, après l'avoir pourvû de tout ce qui étoit néceſſaire, & ſe retira à Luxembourg.

Auſſitôt après les Etats envoyerent une armée du côté de Namur. Elle étoit commandée par Philippe Comte de Lallain, Général de l'Infanterie; Robert de Melun Vicomte de Gand, Général de la Cavalerie, le Sieur de Goingnies, Maréchal de Camp, & Valentin de Pardieu Sieur de la Motte, grand Préparatifs de guerre

HENRI III. 1577. du côté des Etats. grand Maître de l'artillerie ; & elle alla d'abord mettre le siége devant Wavre en Brabant. Le Prince d'Orange étoit d'avis & pressoit les Etats de lever trois mille Reîtres, avec lesquels, disoit-il, on empêcheroit le Prince de faire des levées, & on lui enleveroit d'abord Namur & Luxembourg. Mais ils jugerent plus à propos de commencer par s'assûrer des villes du Brabant, de Campen, de Ruremonde, & des autres places voisines.

Députation des Etats vers le Prince d'Orange. Cependant les députés des Etats le prierent, puisque les ennemis du repos public apportoient pour prétexte de leurs entreprises, que tous ses desseins ne tendoient qu'à faire changer de maître aux Flamans, & à abolir la Religion Catholique dans les Païs-bas, de refuter lui-même leurs calomnies par sa conduite; de faire voir à tout le monde que les Etats de Hollande & de Zélande n'avoient autre chose en vûë que l'exécution des articles de la pacification de Gand, & d'accorder l'exercice libre de la Religion Catholique aux villes de ces provinces qui le demanderoient, comme il l'avoit permis dans les places qui venoient de lui être remises; enfin qu'il fît connoître par un acte authentique, que ni lui, ni les Confédérés n'attaquoient la Religion Catholique, & que conformement aux articles de la pacification de Gand, ils ne permettroient jamais qu'on en introduisît aucune autre en Flandre. Ils le supplioient outre cela de travailler à faire évacuer les places de Boisleduc & de Breda, qui étoient de la derniére conséquence ; & d'employer pour cela la négociation ou la force, selon que le besoin le requereroit; lui déclarant que si les garnisons Allemandes refusoient de traiter avec lui, il pourroit en charger le Sieur de Champigny: & que si au contraire on étoit obligé d'employer contre elles la force ouverte, le Comte de Hohenlo se conformeroit à ses ordres.

Ecrit de ce Prince en réponse à cette députation. Le Prince d'Orange répondit à cette députation par un écrit où il disoit: que ce que les Etats demandoient de lui étoit de nature à ne lui pas permettre d'en décider de sa propre autorité ; qu'il ne souhaitoit rien davantage que l'exécution des articles de la pacification de Gand ; mais qu'elle regardoit également les Etats de Hollande & de Zélande, & qu'il promettoit d'en conférer avec eux à l'assemblée de Ter-Goude : qu'à l'égard de l'acte que les Etats lui demandoient, & par lequel ils souhaitoient qu'il s'engageât authentiquement, lui & les provinces confédérées, à ne jamais souffrir qu'on attaquât la Religion Catholique, ou qu'on en introduisît aucune autre dans les Païs-bas, il pouvoit dés-lors répondre, tant pour lui qu'au nom des Confédérés, que conformement à la pacification de Gand, ils ne permettroient jamais qu'on fît aucune innovation qui pût préjudicier en rien à la tranquillité publique, & sur-tout à la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine, ou en empêcher le libre exercice. Après cet éclaircissement, où chacun se donna de part & d'autre beaucoup de marques d'affection réciproque, le Prince promit aux députés de se rendre à Bruxelles aussitôt que ses affaires le lui permettroient.

Boisleduc & Breda se rendent aux Etats. Quelque tems après, le Comte de Hohenlo & le Sieur de Champigny marcherent de concert, suivant les intentions du Prince d'Orange, contre Boisleduc, une des villes des plus considérables du Brabant. Elle étoit défenduë par les troupes du Comte d'Eberstein, qui firent aussitôt leur capitula-

pitulation, & rendirent la place le vingt-deux de Septembre. De-là les deux Généraux Flamans allerent inveſtir Breda. A leur approche, les Allemans, qui étoient en garniſon dans la place ſous les ordres du Comte de Fronsberg, & qui imputoient à leurs Commandans le retardement de leurs payemens, comme les Etats vouloient le faire croire, ſe mutinerent. Ils arrêterent Fronsberg & Kinſeck, qu'ils chargerent de fers, & leur firent paſſer la nuit dans la place, demandant qu'on en fît juſtice. Enfin ils traiterent pour le payement de ce qui leur étoit dû, & livrerent la ville aux Flamans avec Fronsberg & les autres Officiers qui avoient aſſiſté au ſac d'Anvers, afin qu'ils ſe vengeaſſent ſur eux, comme ils l'avoient mérité. Cependant ils furent tous élargis dans la ſuite, & les Etats les firent mettre en liberté. HENRI III. 1577.

Après cette expédition le Prince d'Orange ſe rendit à Breda, qui appartenoit à ſa maiſon. Il étoit accompagné de la Princeſſe Charlotte de Bourbon ſon épouſe: & de-là, avec la permiſſion des Etats confédérés, il paſſa à Anvers, où il fut reçu avec un applaudiſſement général. Ce fut-là que les Etats lui députerent les Abbés de Villers & de Marolles, de la part du Clergé; & les Sieurs de Freſin & de Capres, au nom de la Nobleſſe, pour le complimenter & le conduire à Bruxelles. Ce Prince ne tarda pas à ſatisfaire leur impatience. Il s'embarqua ſur ce fameux canal qui a coûté des ſommes immenſes, eſcorté d'un côté par les bourgeois d'Anvers, & de l'autre par ceux de Bruxelles, qui étoient ſortis à ſa rencontre; & ſe rendit ainſi dans la capitale des Païs-bas, où il entra comme en triomphe le vingt-trois de Septembre. Il n'y reſta que quelques jours, qui furent employés à conférer du gouvernement. Enſuite il retourna à Anvers, où du conſentement unanime de tous les bourgeois, dont la plûpart étoient Proteſtans, il fut proclamé le vingt-deux d'Octobre Gouverneur de la ville, & par conſéquent du Brabant. Le Prince d'Orange déclaré Gouverneur du Brabant.

Cette démarche excita la jalouſie des autres Seigneurs. Il ſembloit que le Prince vouloit par-là ſe frayer un chemin au gouvernement général des Païs-bas. Ainſi comme le Duc d'Arſchot, qui venoit d'être fait Gouverneur de Flandre, arriva à Gand ſur ces entrefaites, accompagné d'une grande partie de la Nobleſſe Flamande, ils tinrent Conſeil entre eux. L'ambition du Prince d'Orange leur étoit ſuſpecte; & ils ne croyoient pas, s'il devenoit le maître, que la Religion Catholique pût jamais être en ſûreté. Pour parer ce coup, ils penſerent à ſe donner un Gouverneur au défaut de D. Juan d'Autriche, qui fût diſpoſé à ſe conformer en tout à la pacification de Gand, en même tems en état de mettre la Religion à couvert des projets ambitieux du Prince d'Orange. On jetta pour cela les yeux ſur l'Archiduc Mathias frere de l'Empereur. * Il y avoit déja quelque tems qu'ils le faiſoient ſolliciter ſous main de paſſer en Flandre. Ce Prince ſe rendit enfin à leurs inſtances. Il ſortit ſecrettement de Vienne la nuit du deux (1) d'Octobre, Arrivée de l'Archiduc Mathias en Flandre. * Rodolphe II.

(1) Si on conſulte la date ſuivante, il ne paroît pas qu'il y ait d'erreur dans celle-ci. Cependant il ſemble par tout ce narré, que l'Archiduc ne vint en Flandre qu'après que le Prince d'Orange fut déclaré Gouverneur du Brabant. Cela arriva le 22. d'Octobre, dit plus haut M. de Thou; comment donc l'Archiduc arriva-t-il le 2?

HENRI III. 1577.

tobre, avec peu de ſuite, accompagné de Maelſtede, que les Flamans lui avoient député, ſans avoir communiqué ſon deſſein à l'Empereur, comme il le publia enſuite dans un écrit qu'il adreſſa à S. M. C. & ſe rendit en poſte à Cologne, & de-là à Liere.

Conduite du Prince d'Orange dans ces circonſtances.

Cette arrivée ne dérangea pas peu le Prince d'Orange & les Etats. Ils furent infiniment piqués qu'on eût député Maelſtede à l'Archiduc ſans les conſulter, & que ce Prince fût paſſé en Flandre ſans leur aveu. Mais le Prince d'Orange diſſimula cet affront avec ſa prudence ordinaire. Il prévit toutes les ſuites fâcheuſes que cette diviſion pouvoit avoir; & qu'il ne pouvoit y avoir d'union durable entre des gens qui penſoient ſi différemment au ſujet de la Religion. Cependant, comme il ne lui étoit pas poſſible de gagner tous ceux qui étoient dans le parti du Duc d'Arſchot, il en détacha du moins le Comte de Lallain & le Vicomte de Gand, qui lui étant plus affectionnés, entrerent dans ſes intérêts, & lui ſervirent beaucoup à rendre inutiles tous les projets des autres. En effet, ſur ce qu'ils lui apprirent que le deſſein du parti étoit de gagner l'Archiduc; qu'on y avoit réſolu de faire venir ce Prince à Dendermonde, & de lui remettre toute l'autorité, à condition qu'il n'en laiſſeroit aucune au Prince d'Orange, & qu'il ne feroit part des affaires qu'aux Seigneurs ligués, il conſeilla lui-même aux Etats de députer au Prince, & de l'inviter à venir prendre les rênes du gouvernement dans l'abſence de D. Juan d'Autriche.

En même tems on fit entendre à Rihove & à Jean Imbyſe, qui étoient à la tête des bourgeois de Gand, que le Duc d'Arſchot & ſon parti marchoient ſur les traces d'Eſcovedo; que tous leurs deſſeins ne tendoient qu'à jetter la diſcorde entre les villes & la Nobleſſe, & de profiter de cette diviſion pour exécuter ce que leur réünion ne pouvoit leur faire eſpérer en les attaquant ſéparément. Ces hommes broüillons, & qui ne cherchoient qu'à remüer, ne furent pas difficiles à perſuader. Après un eſclavage de pluſieurs années, ils ſembloient n'être rentrés en poſſeſſion de leur ancienne liberté, que pour rentrer en droit de porter par-tout le trouble. Ainſi ſur un bruit qui ſe répandit, que le Duc d'Arſchot fatigué par quelques demandes importunes, avoit laiſſé échapper ces paroles dans la colére: „ Qu'on ſçauroit bien-tôt mettre à la raiſon ces ſeditieux qui ne rabattoient „ les oreilles que de leurs priviléges; " & qu'il avoit encore ajoûté quelques mots qui ſembloient regarder le Prince d'Orange, l'allarme ſe mit auſſi-tôt dans la ville; tous les bourgeois coururent aux armes: & le vingt-huit d'Octobre au milieu de la nuit, ils allerent arrêter le Duc d'Arſchot, qu'ils avoient reçu quelques jours auparavant avec tant d'applaudiſſement, le Sieur de Raſſinghem, François d'Hallwin Sieur de Swevegem, de Mouqueron (1), & de Eecken, le grand Bailly de Gand, le Préſident de Flandre, & les Evêques d'Ypres & de Bruges.

Les habitans de Gand arrêtent le Duc d'Arſchot & quelques autres.

Pour juſtifier cette conduite, les factieux publierent le neuf de Novembre un manifeſte, où ils diſoient; qu'on avoit vû un écrit compoſé par le Sieur

(1) Ou *de Mouſqueron*. Meteren l'appelle van *Monſtron*. Editeur Anglois.

Sieur de Champigny, & écrit de la main du Sieur de Swevegem, par lequel on proteſtoit contre l'acte authentique des Etats de Brabant, confirmé par les Etats généraux, qui donnoit au Prince d'Orange le gouvernement de la province, demandant qu'on lui ôtât abſolument le maniment des affaires. Après avoir ainſi jetté la diſcorde entre la Flandre & le Brabant, ils ajoûtoient: que le parti avoit fait tout ſon poſſible pour faire entrer des troupes dans Gand, dans la vûë de traiter enſuite les bourgeois de cette ville comme des rebelles, de les moleſter, & de leur ôter enfin leurs priviléges: qu'il avoit réſolu de même de déclarer la guerre au Prince d'Orange; & que dans ce deſſein on avoit mandé à Douai de ne point ſe déſaiſir des deniers qui avoient été levés pour chaſſer les Eſpagnols des Païs-bas. Le Prince d'Orange faiſoit joüer toute cette manœuvre. Cependant, après avoir ainſi répandu la terreur dans le parti oppoſé, pour diminuer un peu l'odieux de cette entrepriſe, il obtint des Gantois la liberté du Duc d'Arſchot, qui ne pouvoit lui nuire, tant qu'il ne ſeroit pas ſecondé. Pour ce qui eſt des autres, quoiqu'il voulût paroître s'être employé pour eux, ils reſterent toujours priſonniers.

HENRI III. 1577. Manifeſte des factieux.

Ces mouvemens ouvrirent les yeux à l'Archiduc. Il reconnut qu'il n'y avoit que le Prince d'Orange qui fût véritablement le maître dans les Païs-bas, & qu'il s'en falloit beaucoup que ceux qui l'avoient fait venir, n'euſſent autant d'autorité que lui ſur l'eſprit du peuple, qui fait preſque toute la force de la Flandre. Ainſi, quoique le Sieur de la Motte le preſſât vivement de ſe rendre à l'armée campée devant Wavre, il ne céda point à ſes inſtances. Devenu mieux inſtruit, il réſolut de ſortir du mauvais pas où on l'avoit engagé. Son inclination l'auroit porté à ſe joindre au Duc d'Arſchot & à ſon parti; mais il n'y avoit pas à s'en dédire. Il fallut enfin qu'il ſe déclarât pour le parti dominant; & il ſe rendit l'onziéme de Novembre à Anvers, où le Prince d'Orange & les habitans lui firent une entrée magnifique. Enſuite, après l'avoir proclamé Gouverneur des Païs-bas, en attendant que S. M. C. en eût autrement ordonné du conſentement des Etats généraux, en vertu du pouvoir qu'il leur en avoit donné, ils ratifierent de nouveau la pacification de Gand; s'engagerent réciproquement, tant Proteſtans, que Catholiques, à ſe ſoûtenir mutuellement; & jurerent de ne jamais permettre qu'on vexât ou inquiétât ni les uns, ni les autres, & qu'on fît la moindre brêche à leurs libertés & priviléges. Cela ſe paſſa à Bruxelles le 10. de Décembre. Cependant pour qu'il n'y eût pas à revenir, ſept jours après, ſur des inſtances du Prince d'Orange, on déclara Dom Juan d'Autriche perturbateur du repos public; & on cita ceux qui tenoient ſon parti à comparoître dans la quinzaine, faute de quoi ils étoient regardés dès-lors comme proſcrits, & ennemis de la patrie.

Dom Juan d'Autriche déclaré perturbateur du repos public.

Après avoir pris ces meſures, les Etats penſerent à faire une députation à l'Empereur, & aux Princes d'Allemagne; mais la plus célébre fut celle qui étoit deſtinée pour l'Angleterre. On chargea de cette commiſſion le Marquis d'Havreck frere du Duc d'Arſchot, & Adolphe de Meetkercke. Eliſabeth leur fit toute ſorte d'honneurs; & ils paſſerent un traité

Les Etats députent

HENRI III. 1577. vers la Reine d'Angleterre.

avec elle, par lequel on convint : que S. M. permettroit aux Flamans d'emprunter à Londres cent mille livres ſterlins, à condition qu'ils s'engageroient de rembourſer cette ſomme au bout d'un an ; & que la Reine nommeroit elle-même telles villes de Flandre qu'elle voudroit pour ſervir de caution : que S. M. leur fourniroit mille chevaux & cinq mille hommes de pied, à condition qu'ils ſeroient entretenus aux fraix des Etats, qui feroient tenir à Londres l'argent néceſſaire pour cela au bout de trois mois, à compter du jour de l'embarquement ; & qu'après la guerre finie ils ſeroient obligés de les faire repaſſer en Angleterre à leurs dépens : que le Général qui ſeroit nommé pour les commander auroit ſéance dans l'aſſemblée des Etats ; & qu'on ne prendroit aucune réſolution concernant la paix, ou la guerre, ſans le conſulter : que les Flamans ne pourroient contracter aucune alliance que du conſentement de S. M. qui auroit la liberté d'y entrer, ſi elle le jugeoit à propos : qu'au cas que S. M. mît une flotte en mer, ils ſeroient obligés de lui fournir quarante vaiſſeaux bien montés, armés & équippés, dont le moindre ne ſeroit pas au-deſſous de quarante tonneaux : que ces vaiſſeaux obéïroient à l'Amiral Anglois, & qu'ils ſeroient entretenus aux dépens de S. M. enfin qu'ils ne donneroient point retraite aux rebelles d'Angleterre ; & que s'ils traitoient avec la Cour d'Eſpagne, ils ſeroient en ſorte que S. M. fût la maîtreſſe de faire confirmer ces articles en entier, ou du moins en partie.

Elle députe à ſon tour à la Cour d'Eſpagne pour y juſtifier ſa conduite.

Eliſabeth ne douta pas que ce traité ne fût fort critiqué. Elle prévit d'abord qu'il alloit lui attirer toutes les Puiſſances étrangeres, qui ne manqueroient pas de l'accuſer de donner aux autres Souverains un exemple bien dangereux, en favoriſant des rebelles, & fomentant la révolte chez les Princes ſes voiſins. Ainſi, pour prévenir les mauvaiſes ſuites qu'il pouvoit avoir, elle donna ordre à Thomas Wilks, dont elle connoiſſoit la prudence, de partir ſur le champ pour l'Eſpagne. Il étoit chargé de juſtifier auprès de Philippe la conduite de la Reine, en lui repréſentant qu'Eliſabeth n'avoit pris ce parti qu'à la derniére extrémité, & même pour ménager les intérêts de S. M. C. qu'en effet elle l'avoit ſouvent averti, lui & ſes Miniſtres, le Duc d'Albe en particulier, d'avoir plus de douceur pour les Flamans ; de ne pas réduire au déſeſpoir des hommes libres, & de ne les point mettre dans la néceſſité de manquer à leur devoir : que dans le fond ils eſtimoient leur liberté plus que leur propre vie ; que c'étoit un bien précieux, l'objet des vœux de tous les mortels ; mais que ſur-tout elle étoit ſouhaitable en matiére de Religion, puiſque la Foi ne s'inſinuë point par la force, & qu'il n'y a point de joug plus inſupportable, que celui qu'on veut impoſer aux conſciences : que cependant elle avoit mis tout en uſage auprès du Prince d'Orange & des autres Réformés de Flandre pour les engager à mettre les armes bas, à chercher la paix, & à rendre à S. M. l'obéïſſance qui lui étoit dûë : qu'elle ne diſconvenoit point de les avoir aſſiſtés d'argent & de ſoldats ; qu'on lui en faiſoit un crime ; que cependant elle n'avoit point alors en vûë de favoriſer la révolte ; que tout ſon but avoit été de leur donner le tems, à lui, & à ſes Miniſtres, de connoître leurs véritables intérêts, de

de ſe relâcher de leur premiére ſévérité, de prendre enfin les voyes qu'elle propoſoit pour appaiſer ces troubles, & qui étoient bien différentes de celles qu'on employoit; & d'empêcher cependant que le déſeſpoir ne fît prendre aux Flamans des réſolutions, qui ne pouvoient manquer de leur être funeſtes, auſſi-bien qu'à leurs voiſins, qui étoient d'aller ſe jetter entre les bras de quelque Prince étranger: qu'après avoir pluſieurs fois averti S. M. des deſſeins qu'ils formoient pour cela, elle avoit jugé que ſon devoir & ſa propre ſûreté exigeoient qu'elle arrêtât ſur le bord du précipice des gens que le déſeſpoir y alloit plonger; qu'elle s'étoit cruë obligée par l'ancienne alliance qui étoit entre les maiſons d'Angleterre & de Bourgogne, d'appuyer ces peuples de ſon autorité, & de veiller à leur conſervation, puiſque ceux qui y étoient le plus intéreſſés s'en mettoient ſi peu en peine. L'Ambaſſadeur étoit chargé d'ajoûter pour juſtifier la Reine ſa maîtreſſe: que lorſqu'elle avoit appris, il y avoit quelque tems, par le Vicomte de Gand que D. Juan d'Autriche lui avoit envoyé, que le Prince d'Orange refuſoit de s'en tenir à l'accommodement qu'elle avoit procuré elle-même, & qu'il n'en rempliſſoit pas les conditions de bonne foi, elle lui en avoit auſſitôt fait ſes plaintes par ſes lettres & par ſes Ambaſſadeurs, & les avoit menacés, lui, & les Etats, de toute ſon autorité Royale: mais que les mêmes motifs qui l'avoient engagée à traiter ſecrettement avec les Flamans, ſe trouvant aujourd'hui joints aux nouvelles raiſons que la malignité des Miniſtres de Philippe venoit d'occaſionner, elle n'avoit pû ſe diſpenſer de renouveller publiquement l'alliance, qu'elle avoit déja contractée avec eux: qu'on avoit en effet intercepté des lettres de Dom Juan d'Autriche, & de ceux qui l'approchoient, qui faiſoient foi des ſourdes pratiques par leſquelles les Eſpagnols, de concert avec la Reine d'Ecoſſe, cherchoient à troubler ſes Etats, comme ſi leur deſſein étoit non-ſeulement d'anéantir la Flandre, en foulant aux pieds ſes uſages & ſes libertés, mais d'envelopper encore l'Angleterre dans ſa ruine: que quelque mécontentement qu'elle dût avoir d'une conduite qui répondoit ſi peu aux ſoins qu'elle avoit pris; cependant ſon devoir, le voiſinage de leurs Etats, l'ancienne alliance qui étoit entre leurs maiſons, l'obligeoient encore de prier S. M. d'empêcher les Flamans, qu'elle ſeule avoit retenus juſqu'alors, de ſecoüer abſolument le joug de l'obéïſſance; de leur rendre ſes bonnes graces, en leur accordant le pardon de tout le paſſé; de confirmer leurs libertés, immunités, & priviléges; d'avoir ſoin que ceux qui les gouverneroient dans la ſuite, ſe conformaſſent en tout au dernier accommodement; enfin de rappeller Dom Juan d'Autriche des Païs-bas, puiſque pour pluſieurs raiſons il étoit devenu ſuſpect, non-ſeulement aux Flamans, mais aux Puiſſances voiſines qui leur étoient alliées; & de choiſir quelqu'un qui ne fût pas d'un rang inférieur au ſien, pour le remplacer: que s'il vouloit exécuter ce qu'elle lui propoſoit, elle ne doutoit pas quelque grands que fuſſent les troubles de Flandre, qu'on ne pût les appaiſer, & faire rentrer ces peuples dans le devoir: qu'on étoit en effet redevable à ſa prudence & à ſon deſintéreſſement de ce que les Flamans n'avoient point encore ſecoüé le joug de leur Souverain, & n'étoient point allés chercher un nouveau

HENRI III. 1577.

HENRI III. 1577. veau maître parmi les Puiſſances étrangeres; mais que ſi les conſeils ſalutaires qu'elle lui donnoit, ne pouvoient changer ſa premiére réſolution, & qu'il fût toujours diſpoſé à employer la violence, elle lui déclaroit que de ſon côté, conformement au traité qu'elle venoit de renouveller, elle aſſisteroit les Flamans, & prendroit d'ailleurs ſes meſures.

Réponſe du Roi d'Eſpagne à la Reine d'Angleterre.

Philippe eut beaucoup de peine à digérer un pareil compliment de la part d'une Princeſſe dont les Etats étoient ſi voiſins des ſiens: mais il ſçavoit qu'elle avoit dans le fond lieu de ſe plaindre; & l'Angleterre pouvoit d'ailleurs beaucoup contribuer par ſon voiſinage aux troubles, ou à la tranquillité de la Flandre. Ainſi il dévora ſon chagrin, & manda à Eliſabeth: qu'il la prioit de continuer dans les bonnes diſpoſitions où elle étoit pour la paix; de ne point prêter l'oreille aux faux rapports qu'on lui avoit faits; & de ne pas ſe porter aiſément à rien croire au deſavantage d'un Prince qui faiſoit profeſſion d'être ſon ami: qu'au reſte il alloit dans peu renvoyer en Flandre le Baron de Selles, que les Etats lui avoient député; & que les ordres dont il ſeroit chargé, prouveroient aux Flamans & aux Princes voiſins l'envie qu'il avoit de leur faire plaiſir. Mais ces évenemens ne regardent que l'année ſuivante (1). Ainſi Eliſabeth devenuë comme l'arbitre de la France, de l'Eſpagne & de la Flandre, pouvoit à juſte titre s'attribuer cette deviſe de ſon pere: (La victoire eſt pour celui que je favoriſe.) En effet il comparoit l'Europe à une balance, dont la France & l'Eſpagne ſont comme les deux plats, à qui l'Angleterre ſert de point d'appui.

L'Archiduc reconnu Gouverneur général des Païs-bas.

Cependant les Etats députerent les Abbés de Marolles & de Sainte-Gertrude, le Duc d'Arſchot, & Charles de Gaure Sieur de Freſin, à l'Archiduc Mathias qui étoit à Anvers, pour le ſupplier de ſe charger du gouvernement des Païs-bas à certaines conditions. Car ils voyoient bien qu'au milieu des troubles & des diviſions dont ils étoient agités, il n'y avoit qu'une autorité auſſi reſpectable que celle-là, qui pût contenir les peuples & réünir les eſprits. Or ils jugeoient que perſonne ne leur convenoit mieux pour cela que l'Archiduc. En effet, comme ce Prince n'étoit venu en Flandre qu'à la priére des Seigneurs Catholiques, ils ne pouvoient pas s'imaginer que cette intrigue eût été conduite à l'inſçû de l'Empereur & de S. M. C. Mais quand même Philippe n'en auroit point été informé, ils ne doutoient pas que la néceſſité ne le forçât d'y conſentir, puiſque d'ailleurs l'Archiduc étoit ſon parent, & fort attaché à la Religion Catholique. Outre cela ils étoient perſuadés qu'ils ruineroient par-là tous les projets de Dom Juan d'Autriche, qui ſe verroit auſſitôt abandonné par la plus grande partie de ceux qui ſuivoient encore ſon parti. Pour l'Archiduc, il n'étoit pas probable qu'il voulût s'expoſer à la colére de l'Empereur & de toute ſa maiſon, en faiſant aucune entrepriſe avant que d'avoir le conſentement exprès de S. M. C. Enfin ils donnoient par-là à leur maître une preuve ſenſible de leur fidélité, en fermant l'oreille aux propoſitions du Roi de France & du Duc d'Anjou

Ce qu'on lit ici juſqu'au paragraphe ſuivant, manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

d'Anjou. Pour ce qui eſt d'Eliſabeth, à qui tout commerce avec la France étoit ſuſpect, ils comptoient bien que ce choix lui feroit plaiſir. HENRI III.

Il ne s'agiſſoit plus après cela que de contenter le peuple, qui forme un parti puiſſant dans cet Etat. Il étoit généralement affectionné au Prince d'Orange, qu'il regardoit comme le reſtaurateur de ſa liberté; & la plus grande partie ſuivoit la doctrine des Proteſtans. Ainſi pour lui donner quelque ſatisfaction, ils firent le Prince d'Orange Lieutenant du gouvernement. L'Archiduc & lui jurerent en même tems l'obſervation de certains articles, qui mettoient des bornes bien étroites au pouvoir du Prince; en ſorte qu'on peut dire qu'ils ne lui donnoient que le nom de Gouverneur, & s'en réſervoient toute l'autorité. Mais dans la ſuite le Prince d'Orange, un des plus habiles hommes qu'il y ait eu dans l'art de manier les eſprits, ſoûtenu d'ailleurs par la faveur du peuple, ſçut bien ſe l'approprier; & il en diſpoſa avec toute l'adreſſe que l'on peut imaginer. 1577.

Dès le 23. de Novembre quelques bourgeois d'Amſterdam qui favoriſoient le parti du Prince d'Orange, y avoient introduit le Colonel Helling avec trois enſeignes de gens de pied. Car du reſte cette ville avoit tenu dès le commencement pour les Eſpagnols, qui y avoient un libre paſſage; & elle avoit toujours refuſé de reconnoître le Prince d'Orange pour Gouverneur de la Hollande. Ainſi à l'arrivée de ces troupes les habitans furent conſternés: pour éviter le pillage de leur ville ils ſe diſpoſoient déjà à ſe ſoûmettre au Prince, lorſqu'un Capitaine de la bourgeoiſie les délivra habilement de ce ſoin. Il propoſa à Helling d'aller à l'hôtel de ville pour voir s'il n'y auroit point quelque voye d'accommodement. Le Colonel n'aimoit pas le ſang; & il eut l'imprudence d'accepter la propoſition. Il ne fit donc aucun acte d'hoſtilité; & il marchoit pour ſe rendre à l'aſſemblée, lorſqu'il fut inveſti & maſſacré. Après ſa mort ſes troupes firent peu de réſiſtance: ſe voyant ſans Chef, elles ſe débanderent & prirent la fuite.

Il y avoit eu auſſi déja quelques mouvemens à Groeningue. Le premier de Novembre les bourgeois de cette ville avoient arrêté quelques Eccléſiaſtiques & quelques Gentilshommes des environs, ſous prétexte qu'ils étoient ſoupçonnés de favoriſer ceux des Ommelandes qui étoient en différend avec ceux de Groeningue; & ils les avoient mis en priſon. Auſſitôt le Prince d'Orange dépêcha de ce côté-là Sainte-Aldegonde & le Docteur Silla pour appaiſer ces commencemens de ſédition. Mais ils ne purent rien obtenir de ces mutins; & ce ne fut qu'en gagnant leurs gardes, que les priſonniers recouvrerent leur liberté.

(1) Depuis ce tems-là Eliſabeth déſeſpéra de rien gagner ſur l'eſprit de Philippe, qui étoit trop prévenu, & qui n'agiſſoit plus que de concert avec le Pape. Au reſte, comme elle voyoit que les ennemis de ſa Religion faiſoient éclater tous les jours quelque nouvelle conjuration contre ſa perſonne, Affaires d'Angleterre.

(1) *Depuis ce tems* &c. juſqu'au paſſage: *Cette même année* &c. Ce qui fait quatre paragraphes, manque dans les éditions in *fol.* & 12. des *Drouarts.*

Henri III. 1577. ſonne, au lieu que juſque-là elle avoit toujours traité les Catholiques avec aſſez de douceur, & n'avoit guères fait publier, que pour la forme, les loix ſévéres établies contre eux en Angleterre, depuis l'excommunication fulminée par Pie V. elle changea de conduite, & ſe vit obligée de les renouveller: en effet il lui revenoit de toutes parts, que les Guiſes ménageoient le mariage de la Reine Marie avec Dom Juan d'Autriche, même à l'inſçû de la Cour d'Eſpagne; que les conjurés avoient réſolu de ſe ſaiſir d'abord de l'iſle de Man dans la mer d'Irlande, & à l'Occident de l'Ecoſſe, où il y avoit bien des gens affectionnés à cette Princeſſe & à la Religion Catholique; & que de-là ils devoient faire une deſcente en Angleterre par les comtés de Cumberland, de Lancashire, de Cheshire & de North-wales, & lever dans tout le Royaume l'étendart de la révolte. Ainſi, au lieu qu'auparavant par la tolérance des Magiſtrats, qui ſçavoient que la Reine n'aimoit pas à géner les conſciences, les Catholiques étoient en poſſeſſion de célébrer impunément les divins myſtéres dans leurs maiſons, on commença à les inquiéter. Le premier qui fut arrêté, fut un Prêtre nommé Cuthbert Maine. Convaincu d'avoir trempé dans quelques complots ſéditieux, il fut condamné à mort & exécuté à Launceſton en Cornoüaille, ou Cornwall. On fit grace de la vie à un pauvre Gentilhomme nommé Trugion, qui demeuroit avec lui; & il fut condamné ſeulement à une priſon perpétuelle.

Et d'Irlande. Il y eut encore cette année quelques mouvemens en Irlande. Sous la Reine Marie les O-conores & les O-mores avoient mérité par leurs brigandages que le Comte de Suſſex confiſquât les biens qu'ils poſſédoient dans les territoires de Leiſe & d'Ophalie. Comme donc ils n'avoient pas un pouce de terre où ſe retirer, ils ſe mirent en campagne, commandés par le jeune Rory Oge dont le courage approchoit plus de la férocité que de la véritable valeur; & ils allerent brûler la petite ville de Naas. De-là ils attaquerent Lachlin; mais ils furent repouſſés avec perte par George Carew, qui commandoit dans cette place. Après cela ils eurent recours à la ruſe. Ils firent demander une entrevûë à Henri Harringthon & à Cosbey; & ſous ce prétexte ils les arrêterent. En vain le Capitaine Harpoole accourut à leur ſecours. Rory Oge s'éveilla au bruit qu'il fit en arrivant, & s'échappa à la faveur des ténébres, après avoir poignardé ſes priſonniers à la porte. Enfin, comme il ne mettoit point de bornes à ſes ravages, il tomba lui-même dans une embuſcade que lui avoit tenduë le Baron de la haute Oſſery, & fut maſſacré par les Irlandois-mêmes ſes compatriotes, qui par-là délivrerent le voiſinage de la crainte de ſes fureurs.

Mort de Smith. Voilà tout ce qui ſe paſſa cette année dans les Etats de la Reine Eliſabeth. Elle fut encore funeſte à l'Angleterre par la mort de Thomas Smith. Né dans le comté d'Eſſex d'une famille aſſez honnête, il fit d'abord ſes études aux dépens du Roi, ſelon la loüable coûtume qu'ont euë les Princes qui ont gouverné ce Royaume. Non ſeulement Smith eut cet avantage en Angleterre; mais même en Italie. Par ſon ſçavoir & ſon habileté il mérita que le Duc de Sommerſet Gouverneur d'Edoüard VI. jettât les yeux ſur lui pour remplir la ſeconde place de Sécretaire d'Etat après

après Cecill. Dans la ſuite il fut fait Intendant du commerce de l'étain (1); & outre cela Doyen de l'Egliſe de Carliſle & Prévôt du college d'Eton, auquel il avoit fait beaucoup de bien. Privé de tous ſes emplois par la Reine Marie, il y rentra ſous Eliſabeth, & s'acquitta avec honneur de pluſieurs Ambaſſades, dont nous avons parlé ailleurs. Ce fut lui qui conſeilla à la Reine de mettre ordre aux affaires d'Irlande, où il fit même paſſer un fils naturel qu'il avoit, & qui périt dans cette expédition. Il aima les Lettres & les gens de Lettres; & il rendit un ſervice conſidérable au public par les réglemens excellens qu'il fit pour le maintien de diſcipline dans les colléges. Il compoſa auſſi quelques Ouvrages, entre autres une hiſtoire d'Angleterre qui eſt demeurée imparfaite, & un traité des monnoyes. On lui donna pour ſucceſſeur Thomas Wilſon qui ne lui ſurvecut que de quatre ans. HENRI III. 1577.

Il arriva auſſi à Oxford un accident bien ſurprenant & bien tragique. Un Libraire qui avoit une langue empoiſonnée, ayant été préſenté aux juges, il ſortit tout d'un coup, ſoit du corps même de cet homme, qui avoit pourri long-tems dans les priſons, ſoit du lieu infect d'où on l'avoit tiré, une vapeur ſi empeſtée, que tous les aſſiſtans, & entre autres ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens au nombre de trois cens en moururent, ſans qu'il fût poſſible de trouver aucun remede à ce mal. Au reſte il n'eut pas d'autres ſuites, & ne ſe répandit ni dans la ville, ni dans les fauxbourgs. Evenement ſurprenant.

Cette même année Martin Forbisher Anglois entreprit un voyage vers le Nord, dans le deſſein de découvrir les iſles qui ſont le plus au Couchant de notre continent. La Reine lui prêta pour cette entrepriſe un vaiſſeau de cent ſoixante tonneaux & deux petites barques; & Forbisher après avoir pris congé de S. M. ſortit du port de Harwich le dernier de Mai, & mettant à la voile par un vent favorable, il arriva aux iſles Orcades ou d'Orkney, où il s'arrêta pour faire de l'eau. De-là il fit route depuis le 8. de Juin juſqu'au 4. Juillet; & pendant tout ce tems-là ils eurent des nuits ſi claires, que l'équipage pouvoit aiſément lire, & faire tout ce qui ne ſe fait ordinairement qu'en plein jour. Après cela ils furent quatre jours entiers à lutter continuellement contre les vents du Nord, au bout deſquels ils apperçurent vers l'iſle de Freſland quelques terres toutes couvertes de neiges & de glaçons. Enfin le 16. de Juillet ils découvrirent ces mêmes terres auxquelles Forbisher avoit auparavant donné le nom d'iſle de la Reine, & qui à ce qu'on croit ſont jointes au continent de l'Amérique. Vis-à-vis & à l'oppoſite eſt une autre iſle, qu'on croit auſſi jointe à l'Aſie. Ces terres ne ſont ſéparées que par un bras de mer, par où Forbisher eſpéroit trouver un paſſage, pour entrer dans la mer méridionale; auſſi s'appelle-t-il encore aujourd'hui ſur les cartes le détroit de Forbisher, au ſoixante-deuxiéme dégré de longitude. Voyage vers le Nord.

Là, ils eurent beaucoup à ſouffrir de la rigueur du froid, quoiqu'on fût au milieu de l'été. Cependant Forbisher prit une barque, & ſe ſépara

(1) C'eſt ce que les Anglois appellent *Lord Warden of the Stannaries.*

HENRI III. 1577. ſépara de ſa flotte pour faire le tour des iſles, & chercher un endroit où il pût aborder commodément. Pendant qu'ils reſterent dans ce parage, ils apperçurent grand nombre de ſapins flotans, que les vents ou les torrens avoient ſans doute arrachés des côtes voiſines & portés dans la mer. Ils virent auſſi un poiſſon mort, de la gueule duquel ſortoit une corne droite & creuſe, d'une aulne & demi de longueur, un peu froiſſée ou caſſée par le bout, qui dans la ſuite ſe trouva par l'expérience être un remede auſſi ſouverain contre le poiſon, que nos cornes de Licorne dont on fait tant de cas, & qu'on dit ſortir du front d'un animal terreſtre, que perſonne n'a jamais vû; à moins pourtant que nous ne voulions en croire Loüis Barthema de Boulogne, qui dans ſa Rélation aſſûre avoir vû à la Mecque dans l'Arabie de ſemblables animaux. Je laiſſe à ceux qui ſont curieux de pénétrer les ſecrets de la nature, le ſoin d'examiner plus exactement ces faits. Enfin Forbiſher & ſes gens prirent terre; mais quelque démonſtration d'amitié qu'ils fiſſent aux habitans du païs, ils ne purent jamais lier aucun commerce avec ces barbares, naturellement défians. Pour les engager donc à s'approcher de la côte, Forbisher feignit de partir, & ſe tint quelque tems caché derriére un cap, d'où il vint enſuite les attaquer par derriére lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Auſſitôt ils prirent tous la fuite vers les montagnes voiſines. On ne put attraper qu'une femme, qui portoit un enfant entre ſes bras, & qui par cette raiſon ne put ſuivre les ſauvages. Forbisher l'emmena avec lui en Angleterre. Enfin, après avoir employé le loiſir qu'ils eurent depuis le premier d'Août juſqu'au 22. du même mois à viſiter le païs, ils en enleverent deux cens boiſſeaux d'une matiére qu'ils crurent être de l'or brut & ſortant de la mine, & ils ſe diſpoſerent au retour. Ils aborderent à Milford-Haven en Angleterre le 19. de Septembre; & ils furent fort bien reçûs de S. M. Forbisher lui fit preſent de la femme ſauvage & de ſon enfant; mais ſoit ennui, ſoit à cauſe du changement de nourriture, la mere ne vécut pas long-tems.

Dans toute cette contrée les hommes ont la taille haute, & tous les membres bien proportionnés, le teint baſané & ſemblable à celui de nos païſans, lorſqu'ils ont été long-tems au ſoleil. Ils portent les cheveux longs, qu'ils coupent ſeulement ſur le haut du front avec un caillou, ou quelque autre inſtrument, qui leur tient lieu de couteau. Les femmes portent auſſi les cheveux fort longs. Elles en font trois nœuds, dont deux ſont attachés ſur le front, & le troiſiéme derriére la tête. Quelques-unes parmi elles ſe tailladent auſſi le viſage avec des raſoirs, & rempliſſent ces cicatrices de vermillon, croyant ſe rendre par-là plus aimables. Leur nourriture ordinaire eſt la chair des animaux, qu'ils dévorent toute cruë, ou bien ils la font boüillir avec du ſang. Ils mangent auſſi quelquefois des herbes, pour s'exciter l'appetit. Ils les arrachent avec leurs ongles, & les avalent avec avidité, ſans les nettoyer, ſans huile ni vinaigre. Comme il n'y a point de ſources dans le païs, ils manquent quelquefois d'eau, & à la place ils ſucent de la glace. Leurs chiens ſont forts & de la grandeur d'un loup. Ils les accouplent & s'en ſervent à traîner les choſes qui leur ſont néceſſaires: ils ſe ſervent contre les rigueurs de l'hyver, qui dure chez eux preſ-

preſque toute l'année, de peaux dont ils conſervent le poil, & qu'ils font sécher, mais de maniére qu'elles ſont toujours moëlleuſes, & s'appliquent fort bien ſur le corps. Ils les couſent avec des nerfs, & s'en font des habits. Ils habitent dans des tentes, auxquelles des os de poiſſon d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſe ſervent de colonnes, & qu'ils couvrent de peaux de baleine, ou d'autres animaux, pour ſe mettre à couvert de la pluye. Ils aiment la chaſſe, où ils ſe ſervent de l'arc & de fléches, dont un os de poiſſon fort aigu fait la pointe; & avec cela ils tuent des liévres, des loups, des ours & des cerfs, qui ſont beaucoup plus grands que les nôtres. Ils vivent auſſi de la pêche, & ils ont des barques très-bien conſtruites, faites de peaux, que des cercles de bois placés en dedans de diſtance en diſtance tiennent en état, & où dix-ſept perſonnes peuvent être à l'aiſe. Ils ſe ſervent auſſi de petits canots portatifs, qui ne peuvent tenir qu'une perſonne, & qui ne reſſemblent pas mal à la navette d'un tiſſeran. Ce ſont-là les ſeules armes & les ſeuls inſtrumens qu'ils ayent pour leur défenſe, & pour ſe donner les choſes néceſſaires à la vie. HENRI III. 1577.

Du reſte on ne trouve parmi eux aucune apparence de culte religieux. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt qu'ils n'ont pas même la connoiſſance du vrai Dieu. Et certes ce ſeroit une entrepriſe bien digne du zéle des Princes Chrétiens, au lieu d'équipper des flotes pour aller chercher des richeſſes, qui ſont preſque l'unique but de ces navigations longues & périlleuſes auxquelles on s'expoſe aujourd'hui, d'envoyer dans ces païs barbares des Miſſionnaires habiles, pour annoncer la parole de Dieu à ces peuples, qui vivent encore dans les ténébres de l'infidélité. Si le public en retiroit dans la ſuite quelque utilité pour le commerce qu'ils ouvriroient par-là dans ces contrées, ils regarderoient cet avantage comme un acceſſoire qu'ils mettroient à profit. Car il arriveroit de-là, que Dieu, ſans la grace duquel nous ne pouvons rien, béniroit ces expéditions; & avec ce ſecours, ſans verſer de ſang, ſans perſécuter les naturels du païs, on formeroit dans ces climats des établiſſemens bien plus ſolides, & pour la Religion & pour l'Etat que ceux des Eſpagnols, qui après avoir pendant trente ans, pour ſatisfaire leur avarice aveugle, fait dans les Indes une cruelle boucherie de leurs malheureux habitans, ont enfin par un juſte effet de la vengeance divine, tourné leurs armes contre eux-mêmes, pour ſe détruire mutuellement.

Fin du Livre ſoixante & quatriéme.

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-CINQUIEME.

SOMMAIRE.

AFfaires du Nord. Origine de Dantzick. Révolte des habitans de cette ville contre la Pologne. Défaite de ceux de Dantzick par les Polonois. Réduction de cette ville à l'obéïſſance du Roi de Pologne. Origine de l'expédition de Dom Sébaſtien Roi de Portugal en Barbarie. Deſcription du Royaume de Portugal. Préparatifs de Dom Sébaſtien pour l'expédition d'Afrique. Le Pape publie une Croiſade pour cette expédition. Départ de la flotte Portugaiſe & ſon arrivée en Barbarie. Défaite de l'armée Chrétienne par les Maures. Mort de Dom Sébaſtien. Le Cardinal Henri monte ſur le trône de Portugal. Prétendans à cette Couronne. Morts illuſtres.

AUTEURS
QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Bernard Vapovius. Jean Laſcius. Thomas Jordan. Jean Craton. Corn. Gemme. Mich. Maeſlin. Léon Turniſer. Eliſée Roeſlin. Jean Prætorius. Nic. Vincler. Ant. Coſte. H. F. Conneſtaggio. Ant. Errera. Etienne Garibaius. Emm. de Meteren. J. Petit.

HENRI III. 1577. Affaires d'Allemagne.

TAndis que toute la Flandre étoit ſous les armes, l'Allemagne ne ſe reſſentoit point de ces mouvemens. Salentin Comte d'Iſenburg, Evêque de Paderborn, & depuis élû Archevêque de Cologne, avoit rendu de grands ſervices au chapitre de cette ville, en retirant de ſes deniers des domaines conſidérables, pluſieurs places & pluſieurs châteaux qui lui appartenoient, & qui avoient été, ou engagés, ou abſolument aliénés par ſes prédéceſſeurs. Il étoit le dernier qui reſtât de cette illuſtre maiſon, lorſqu'épris des charmes de Guillelmine-Antoinette, fille de Jean Prince de Ligne & Comte d'Aremberg, tué

en

en Friſe neuf ans auparavant, il ſe démit de ſes bénéfices, & renonça à l'état Eccléſiaſtique pour l'épouſer. Il eut pour ſucceſſeur à l'evêché de Paderborn Henri de Saxe Archevêque de Breme, & Evêque d'Oſnabrug, qui fut élû à condition que tous les ans il paſſeroit trois mois à Paderborn, trois mois à Oſnabrug, & le reſte de l'année dans ſon diocéſe de Breme. Pour l'archevêché de Cologne, il fut donné à Gebhard Truchſes Baron de Walburg, fils de Guillaume, & neveu d'Othon Cardinal d'Augsburg, qui étoit mort à Rome quatre ans auparavant. Dans la ſuite il ſe maria, & voulut malgré cela reſter en poſſeſſion de ſon Electorat, ce qui cauſa de grands troubles dans l'Empire. HENRI III. 1577.

Cependant l'opiniâtreté de ceux de Dantzick, qui en furent eux-mêmes la victime, avoit fait de la Pruſſe le théatre de la guerre. Bernard Vapow, en parlant de l'origine de cette ville, autrefois appellée Gedanum, dit que Viſſimir, un des deſcendans de Leck, qui regna le premier en Pologne, après avoir remporté ſur mer une victoire mémorable ſur Sivard Roi de Dannemarck, ne retint des Etats de ce Prince vaincu que le Jutland & l'iſle de Schonen, & qu'il lui laiſſa le reſte, à condition qu'il le tiendroit de lui à foi & hommage; qu'il vendit deux Princeſſes, filles de Sivard, l'une aux Norvégiens, & l'autre aux Allemans, & qu'il retint le Prince Jarmeric ſon fils en ôtage; qu'enſuite il bâtit deux villes; qu'il donna ſon nom à l'une, & l'appella Wiſmar; qu'il nomma l'autre Dantzick, en mémoire de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Danois: & que cette ville, qui d'abord étoit peu conſidérable, & preſque ſans nom, s'étoit augmentée juſqu'à devenir le port le plus riche & le plus fréquenté, non ſeulement du Nord & de l'Occident, mais même de toute la terre. **Guerre en Pruſſe à l'occaſion de Dantzick. Origine de cette ville.**

D'autres rapportent que Waldemar I. qui regnoit en Dannemarck du tems de l'Empereur Fréderic Barberouſſe, bâtit un château qu'il nomma Dantzick, dans le tems de la guerre qu'il eut à ſoûtenir contre Sobiſlas Prince de cette partie de la Pomeranie, qui eſt au-delà de l'Oder, (1) afin d'avoir une retraite à l'embouchure de la Viſtule, où ſa flotte pût ſe mettre à couvert; qu'auſſitôt que ce Prince fut éloigné, Sobiſlas s'en empara; que depuis on y joignit une petite ville; que Meſtuvin, arriére-petit-fils de Sobiſlas, étant mort ſans enfans mâles, laiſſa par ſon teſtament l'une & l'autre avec cette partie de la Pomeranie à Premiſlas Duc de la haute Pologne vers l'an 1295. au préjudice de ſes couſins, Princes de la Pomeranie en deçà de l'Oder, qu'il deshérita, & que de-là par droit de ſucceſſion elle étoit venuë quelque tems après à Uladiſlas Loctic Roi de Pologne.

Les annales de Pologne ſemblent au reſte confirmer ce rapport. Uladiſlas, diſent-elles, dans les guerres qu'il eut à ſoûtenir, confia la garde de ce poite aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique, appellés Porte-Croix, ou Chevaliers de la Vierge Maric, *Mariani*, qui s'en chargerent à certaines conditions. Mais dans

(1) Elle s'appelle la Pomeranie Orientale & regarde la Pologne; l'Occidentale eſt celle qui eſt en deçà. Mrs. *Dupuy*.

HENRI III. 1577. dans la ſuite il ne fut pas poſſible de le retirer de leurs mains. Ils s'emparerent même à force ouverte de toutes les autres places ſituées ſur la Viſtule. Cependant, comme la ſituation de celle-ci ne leur parut pas commode, ils bâtirent un nouveau Dantzick dans un terrain plus avantageux au confluent de deux riviéres, le Rhodawn, & le Motlaw, qui arroſe la ville au Levant, & qui toutes deux vont ſe décharger dans la Viſtule à un mille de ſon embouchure; & ils fortifierent leur nouvelle ville d'un château élevé ſur les bords du Motlaw au Nord de la place. C'eſt ce nouveau Dantzick, qui dans l'eſpace de cent cinquante ans eſt parvenu à ce point de grandeur où nous le voyons aujourd'hui. Dans la ſuite les habitans de cette ville ſecoüerent le joug des Chevaliers pour ſe donner à Caſimir Roi de Pologne vers l'an 1454. & par une guerre continuelle de quatorze ans, qu'ils ſoûtinrent preſque ſeuls à leurs fraix contre cet Ordre puiſſant, ils aſſurerent à cette Couronne la poſſeſſion de la Pruſſe voiſine qui leur avoit été donnée.

Dantzick ſe révolte contre le Roi de Pologne.

Cependant comme les inclinations changent, après s'être laſſés de la domination des Chevaliers Teutoniques, ils commencerent auſſi à ſe repentir dans la ſuite d'avoir ſouhaité avec tant d'ardeur de ſe voir gouvernés par les Polonois. La Nobleſſe de ce Royaume étoit partagée ſur l'élection d'un nouveau Roi. Les uns favoriſoient l'Empereur Maximilien; les autres tenoient pour Etienne Batthory Prince de Tranſilvanie. Ceux de Dantzick crurent cette occaſion favorable pour changer de maître. Ils ſe joignirent au parti de l'Empereur, dans l'eſpérance que ſi Maximilien étoit élû, comme il étoit Allemand, il les réüniroit à l'Empire, dont ils avoient été démembrés; par malheur l'évenement trompa leur attente. Batthory ſe voyant élû, vint réünir tous les ſuffrages par ſa diligence à ſe rendre en Pologne. Il profita des longueurs de l'Empereur pour ſe mettre en poſſeſſion du trône; & la mort de Maximilien, qui arriva peu de tems après, en confirmant ſon élection, déconcerta tous les projets de ceux de Dantzick. Mais ce revers ne changea rien à leurs diſpoſitions. Ainſi lorſqu'Etienne voulut exiger d'eux le ſerment de fidélité, comme feudataires de la Couronne de Pologne, ils ne chercherent que des prétextes pour s'en diſpenſer. Ils demanderent: que le nouveau Roi commençât avant toutes choſes par promettre de ne les point inquiéter, ſur ce qu'ils avoient reconnu l'Empereur après ſon élection: qu'il jurât de confirmer leurs droits, immunités, & priviléges: qu'il s'engageât à ne les point troubler dans la poſſeſſion où ils étoient de ſuivre la Confeſſion d'Augsburg, à réformer les abus qui s'etoient introduits dans le gouvernement contre leurs anciens uſages & priviléges, & à les décharger du payement de la moitié des droits d'entrée, qu'ils prétendoient n'avoir accordée au Roi Sigiſmond Auguſte que pour lui perſonnellement.

Le Roi répondit à ces propoſitions: que conformement au ſerment qu'il avoit déja prêté ſolemnellement à Cracovie, il étoit diſpoſé à confirmer leurs priviléges: qu'on avoit déja réglé ce qui les regardoit en particulier au ſujet de la liberté qu'ils demandoient de ſuivre la Confeſſion d'Augsburg: que pour ce qui étoit des plaintes qu'ils avoient à faire, on en

en avoit renvoyé la connoiſſance à la diette. Cependant il ſongea à ſe mettre en état d'exiger d'eux inceſſamment l'hommage qu'ils lui devoient pour que l'affaire traînât moins en longueur : cinq mois après ſon couronnement ce Prince ſe rendit à Marienburg, accompagné du Sénat de Pologne. De-là il députa aux bourgeois de Dantzick Coſſobucie Sécretaire, & André Zborowski Maréchal de la Cour, pour les citer à l'amiable à comparoître devant lui. Mais au lieu d'obéïr ils leverent le maſque, & ne firent plus myſtére de leurs diſpoſitions. Ils établirent des gardes réglées dans leur ville, comme ſi l'ennemi eût été à leurs portes ; ils mirent garniſon dans le château de Grebin, & remplirent l'Allemagne d'écrits injurieux à la perſonne du Roi, imprimés chez Jaques Rothen. HENRI III. 1577.

Cette conduite piqua ce Prince. Il commença par s'emparer le 26. de Septembre du château de Grebin ; & porta le ravage dans tous les environs de Dantzick, pillant les bourgs & les villages qui faiſoient le domaine de cette ville. Les habitans, qui ne croioient pas mériter un pareil traitement voulurent avoir leur revanche. Ils firent une ſortie, dans laquelle ils pillerent, ou brûlerent pluſieurs villages & un monaſtére, qui appartenoient à l'Evêque de Cujavie, avec le monaſtére d'Oliva, célébre par la ſépulture des Princes de Pomeranie, de peur que les ennemis n'en tiraſſent avantage pour faire le ſiége de leur ville. Ils maltraiterent même les Moines, & ils en tuerent quelques-uns. Après cet exploit ils députerent au Roi huit chefs de la bourgeoiſie, qui furent ſuivis de Conſtantin Ferber, & de George de Roſemberg, deux des principaux d'entre eux, pour lui propoſer des voyes d'accommodement. Enfin après bien des allées & des venuës, l'affaire ayant été renvoyée à la prochaine aſſemblée de Thorn, ceux de Dantzick déclarerent qu'ils ne ſe reconnoiſſoient feudataires que des Rois de Pologne, & qu'ils prétendoient être indépendans de la diette. Vengeance réciproque du Roi & des révoltés.

D'un autre côté le Roi leur adreſſa de Bidgoſtia, où il étoit alors, un projet d'accommodement, par lequel il demandoit : qu'ils lui payaſſent deux cens mille florins à certains termes ; qu'ils lui fourniſſent quatre piéces d'artillerie avec tout leur attirail ; qu'ils augmentaſſent l'emplacement deſtiné à élever dans leur ville un palais pour S. M. & les autres bâtimens de ſa dépendance : qu'ils remiſſent à la diette la déciſion de leurs plaintes au ſujet du demi droit d'entrée, & des abus introduits dans le gouvernement : qu'ils congédiaſſent leurs troupes ; enfin qu'ils comparuſſent devant S. M. pour la ſupplier de leur accorder le pardon du paſſé, & lui prêter ſerment à la maniére accoûtumée. Ce Prince joignit à ces articles ſignés de ſa propre main, une promeſſe de leur accorder la liberté, qu'ils ſouhaitoient, de ſuivre la Confeſſion d'Augsburg ; il leur promit auſſi de confirmer leurs priviléges ; & il leur donna tout le mois de Janvier de cette année pour y répondre & y ſatisfaire. Roſemberg fut chargé de communiquer ce projet à ſes compatriotes. Mais ſoit qu'ils comptaſſent ſur les ſecours de l'Allemagne ; ſoit que la tranquillité dont ils joüiſſoient depuis long-tems, & l'état floriſſant où ils ſe voyoient les rendît inſolens, ils refuſerent de ſe ſoumettre à ces conditions : pour tirer la négociation Ils tentent en vain de s'accommoder.

HENRI III. en longueur, ils firent de nouvelles propoſitions, & s'oppoſerent aux intentions du Roi avec la derniére opiniâtreté.

1577. Ce Prince outré de ce procédé ne garda plus de ménagemens. Sur le champ il fit arrêter Ferber & de Roſemberg, qu'il avoit retenus juſqu'alors auprès de lui. En même tems il déclara ceux de Dantzick criminels de léze-Majeſté, ordonnant de leur courir ſus par terre & par mer, & les proſcrivant comme traîtres & rebelles au Roi & à l'Etat; & il nomma Jean Zborowski un des membres du Sénat pour leur faire la guerre. Ce Seigneur étoit allé d'abord camper ſous les murs de Derſaw. Comme dans ces commencemens ſon armée étoit encore aſſez peu nombreuſe, ſa foibleſſe inſpira de la confiance aux rebelles. Quoi que pût leur repréſenter Jean de Collen, Commandant des troupes étrangeres, que l'Electeur de Saxe leur avoit envoyé, & qui s'étoit autrefois beaucoup diſtingué dans la guerre de Magdeburg, ils ſortirent de leur ville le propre jour de Pâques, réſolus d'attaquer le camp du Roi. Mais il ſurvint alors un grand orage mêlé de pluye, de vent, d'éclairs & de tonnere, qui rompit pour cette fois leurs meſures. Ils prirent cet évenement pour une marque que le ciel n'approuvoit pas leur expédition, & rentrerent dans leur ville.

Enfin ils firent une ſeconde ſortie le 16. d'Avril ſur le ſoir, & remonterent la Viſtule avec un vent favorable, dans le deſſein d'aller aſſiéger Derſaw. Auſſitôt que Zborowski en fut informé, il ſe prépara à les recevoir. Derſaw ne lui parut pas aſſez fort pour ôſer ſe haſarder à y tenir. D'ailleurs il n'étoit pas ſûr de la fidélité des habitans. Ainſi il ſortit de cette place à la tête de ſes troupes, & alla camper proche le village de Rokitki, dans un poſte avantageux, où il avoit de l'eau. De-là il détacha André Carkowski avec ſoixante Tartares, pour aller arrêter les bateaux qui venoient de Dantzick, & paſſa toute la nuit ſous les armes.

Dès le lendemain de grand matin les ennemis qui avoient fait leur deſcente au village de Langnaw, parurent en bataille. Ils n'étoient ſéparés du camp du Roi que par un ruiſſeau. Ce voiſinage donna occaſion à quelques eſcarmouches, où les Chevaux legers du Roi, qu'ils appellent Coſaques, furent d'abord pouſſés aſſez vivement par les Cuiraſſiers Allemans. Ils plioient lorſque Zborowski les fit ſoûtenir par vingt Hongrois d'élite, qui avoient à leur tête un jeune Officier dont la bravoure étoit connuë, nommé Stanjſlas Jourdain. Ce renfort obligea de Collen à ſe mettre lui-même ſur les rangs. Alors le Général Polonois détacha contre lui un corps compoſé de Piquiers & de quelques gens de pied armés d'arquebuſes, qu'il fit monter à cheval. Ces troupes fraîches firent une nouvelle charge, & ayant été ſoûtenuës à propos par Zolkiewski & Jean Zamoyski à la tête de leurs compagnies, elles repouſſerent l'ennemi.

Ce premier ſuccès anima les Polonois. Quoiqu'inférieurs en nombre, ils ſe crurent en état de ſoûtenir une action plus conſidérable. Ainſi de Collen, perſuadé qu'ils ne refuſeroient pas une bataille, fit dans cet endroit-même un camp, qu'il fortifia d'une paliſſade de poutres qu'il avoit fait apporter avec lui. Il y laiſſa une partie de ſes troupes. Pour lui, à la tête d'un détachement de gens d'élite, ſuivi de ſon artillerie, il fit un cir-

circuit autour des montagnes pour aller prendre en queuë les troupes du Roi, & s'avança juſqu'au lac de Lubiſchaw ou Libiſſovie. Ce fut dans cette marche que le Capitaine Ranſaw répondit à de Collen, qui l'exhortoit d'avancer: qu'il n'étoit pas néceſſaire de ſe preſſer ſi fort; que les Polonois paroiſſoient plus diſpoſés à ſe battre qu'à ſe retirer. HENRI III. 1577.

Temeruck commença l'attaque à la tête de cinquante enfans perdus, qui furent auſſitôt ſoûtenus par de nouvelles troupes. Alors Zborowski, qui ſe voioit inférieur en nombre, & qui apperçut le deſſein du Général Allemand, prit conſeil de la néceſſité. Il fit rompre le pont pour ne pas être pris en queuë, & réſolut de tourner toute ſa Cavalerie & ſon Infanterie vers l'endroit où l'ennemi feroit le plus grand effort. En même tems il dépêcha au Gouverneur de Derſaw, pour le prier, au cas qu'il fût attaqué, de tenir ſeulement quelques heures; & il détacha cinquante Polonois pour aller renforcer la garniſon de cette place. Enſuite s'adreſſant aux Chefs des Heiducques, il les exhorta à marcher courageuſement au combat, en leur faiſant voir les troupes Royales paſſant déja la Viſtule pour voler à leur ſecours. Il leur dit: que ceux qu'ils avoient en tête, étoient ces mêmes ennemis qu'ils avoient vaincus quelques mois auparavant à Grebin, à Glowa, & qu'ils avoient défaits ſi ſouvent ailleurs; qu'ainſi, après s'être réconciliés avec Dieu par un repentir ſincére de leurs fautes, & un pardon réciproque de leurs injures, aſſurés du ſecours du ciel, ils allaſſent avec ardeur à une victoire certaine, ou du moins à une mort glorieuſe: qu'ils attaquaſſent l'ennemi, au lieu de s'amuſer à le compter: que cette armée de rebelles, dont l'aſpect auroit pû leur paroître formidable, alloit bientôt tomber ſous leurs coups, & payer la peine dûë à ſa perfidie & ſa révolte. Défaite des Dantzickois par les Polonois.

Animés par ce diſcours, les Heiducques donnent avec courage dans le plus épais des bataillons ennemis. Ils furent ſuivis par Struzki, qui vint prendre les Allemans en queuë avec ſa compagnie. Là on ſe battit de près pendant une heure avec beaucoup d'acharnement. Les ſoldats tomboient en grand nombre de part & d'autre; & de nouvelles troupes ſe ſuccédoient continuellement les unes aux autres, pour les remplacer, ou rafraîchir celles qui étoient fatiguées de la mêlée. Enfin l'armée ennemie commençoit à plier lorſque les Heiducques firent une nouvelle charge, qui acheva de la mettre en déroute. Zborowski eut beau faire tous ſes efforts pour arrêter le carnage, les vainqueurs donnerent avec fureur ſur les fuyards, qu'ils maſſacroient impitoyablement. Les uns ſe retirerent dans les montagnes, d'autres allerent ſe cacher dans les forêts de Caſſubie & de Pomeranie; pluſieurs quittant leurs armes, & voulant ſe ſauver à la nage, furent noyés dans le fleuve; & on fit environ mille priſonniers. Jean Laſiczki rapporte que les Allemans perdirent dans cette bataille quatre mille quatre cens hommes, cinq drapeaux & un étendart, avec cette déviſe écrite en lettres d'or, AUREA LIBERTAS, ſept gros canons, trente petits, & cent cinquante chariots. Les Polonois au contraire qui n'étoient que deux mille hommes, au lieu que les ennemis en avoient plus de douze mille, n'y eurent que cinquante-huit hommes de tués, &

HENRI III. 1577. cent trente de bleſſés. Quelque malheureux qu'eût été le ſuccès de cette action, de Collen rentra dans Dantziek. Le peuple frémiſſoit de rage; les femmes couroient après lui par les ruës, demandant à grands cris qu'il leur reſtituât leurs maris, qu'il rendît à la ville ſes habitans: tout cela cependant ne fut pas capable de démonter ce Général. Avec toute la preſence d'eſprit poſſible, il mit ordre aux affaires autant que les circonſtances pouvoient le permettre, & ſe diſpoſa à tenter encore une fois le ſort d'une bataille, ou à défendre courageuſement la place, ſi on venoit l'attaquer.

Expéditions des Moſcovites en Livonie.

Ces mouvemens parurent au grand Duc de Moſcovie une occaſion favorable pour preſſer l'exécution de ſes deſſeins. Dès le commencement de l'année il étoit allé mettre le ſiége devant Revel en Livonie, perſuadé qu'il n'auroit pas de peine à s'en rendre maître, tandis que les Polonois étoient occupés à la guerre de Dantzick. Mais après avoir paſſé inutilement ſix ſemaines devant cette place, qu'il ſe contenta de battre à coups de canon, il décampa & retourna à Pleskow le treize de Mars. Cependant ce mauvais ſuccès ne le découragea point. Il ſongea à profiter de l'abſence de Jean Kokewitz de Lithuanie Gouverneur de la Livonie pour la Pologne. Il fit quelque tentative ſur les places les moins conſidérables de cette province: enſuite il y rentra accompagné du Prince Jean ſon fils, & de Magnus Duc de Holſtein, qui lui ſervoit comme d'un appas pour attirer les Allemans en Livonie; s'empara de Luczen, de Duneburg, de Roſitten, de Kockenhauſen lieu de la réſidence de l'Archevêque de Riga, d'Aſcherard, & de quelques autres petites places ſituées au Nord de la Dwina, auſſi bien que de Wenden & de Wolmar, qui s'étoient renduës à Magnus depuis peu de tems; & par-tout il laiſſa des marques de ſa fureur & de ſa brutalité, ſur-tout à Aſcherard, où il fit ſentir ſa cruauté aux Miniſtres-mêmes du Duc, ſous prétexte que ce n'étoit pas en ſon nom qu'ils avoient reçû ces villes à compoſition, mais pour s'en rendre eux-mêmes les maîtres: conduite barbare qui révolta Magnus, & le porta dans la ſuite à abandonner le parti de ce Prince.

Cependant le Roi de Pologne ne négligeoit aucunes meſures pour réduire les rebelles: avant même la déclaration de la guerre il avoit envoyé une Ambaſſade aux Princes de Pomeranie, pour les prier de lui remettre tous ceux de Dantzick qui paſſeroient dans leurs Etats, & leur demander la liberté de faire chez eux des levées, & d'embarquer au port de Stetin des bleds & d'autres marchandiſes pour tranſporter par la Warte & l'Oder. Ces Princes accorderent libéralement l'un & l'autre: avant même cette députation ils avoient permis à Martin Kleiſt & à Conrad Glaſenap, de faire des recruës pour le Roi dans les provinces qui étoient de la dépendance de la Pologne. Ce Prince avoit écrit outre cela à la ville de Lubec & aux autres villes Anſéatiques, pour les exhorter à ne fournir ni troupes, ni proviſions aux rebelles, leur donnant avis qu'il avoit déja tranſporté le commerce de Dantzick à Elbingen.

Le Roi de Po-

Ce fut dans ces circonſtances qu'il apprit la victoire que ſes troupes venoient de remporter. A la nouvelle d'un ſuccès ſi complet & ſi peu eſpé-

ré,

ré, qu'on ne pouvoit l'attribuer qu'à Dieu ſeul, ce Prince reprit le deſſein qu'il avoit déja formé d'aſſiéger Dantzick. Dans cette vûë il s'approcha de cette ville le 13. de Juin, & établit ſon camp au Mont de l'Evêque, dont elle eſt commandée de ce côté-là. De-là il battit la place à coups de canon pendant quelques jours. En même tems il détacha Erneſt Weiger Commandant des Reîtres qui ſervoient dans ſon armée, pour aller s'emparer du fort bâti à l'embouchure de la Viſtule, & par-là ôter aux ennemis la liberté de la mer. Mais ſur ces entrefaites les aſſiégés, ayant à leur tête de Collen & Nicolas Ungern de Livonie, firent une ſortie vigoureuſe ſur le camp, ſe rendirent maîtres de l'artillerie, & taillerent en piéces les Polonois, dont un grand nombre ſe noya dans le fleuve.

HENRI III. 1577.

Iogne forme le ſiége de Dantzick.

Cet accident obligea le Roi de retirer ſes troupes, & de changer de camp. On fit un pont ſur la Viſtule, & toute l'armée paſſa à l'attaque du fort. Elle fut vive; & comme il n'étoit guéres bâti que de bois, les Polonois le réduiſirent preſqu'en cendres par une invention qu'ils mirent alors en uſage. On fait d'abord rougir des boulets juſqu'à ce qu'ils ſoient tout en feu. Dans cet état on les met dans le canon, après avoir eu ſoin de couvrir la poudre dont il eſt chargé, de ſable ou de cendre, avec une couche de mouſſe ou d'herbe fraîche par deſſus, de peur que le boulet rouge ne lui faſſe prendre feu; & on tire ainſi contre la place. Il n'y a point de moyen plus prompt ni plus infaillible pour brûler de loin une ville aſſiégée. Mais les ennemis firent une nouvelle ſortie, où l'on ſe battit de part & d'autre avec le dernier acharnement. Le nombre des morts y fut très-grand dans l'armée Polonoiſe. Cependant le ſuccès en fut encore plus funeſte pour les aſſiégés, puiſqu'ils perdirent infiniment à la mort de Jean de Collen leur Général, qui fut tué dans cette action.

Enfin au mois de Septembre le Roi s'étant rendu à Marienburg, où les Etats de Pologne & de Pruſſe furent convoqués, les Electeurs de Saxe & de Brandebourg intervinrent conjointement avec Guillaume Landgrave de Heſſe, pour ménager un accommodement; & il fut réglé: que ceux de Dantzick ſupplieroient très-humblement S. M. de leur accorder le pardon du paſſé, & qu'on leur preſcriroit la formule de leur ſupplique: qu'ils lui payeroient dans l'eſpace de cinq ans deux mille marcs d'or: qu'ils lui preteroient le ſerment de fidélité entre les mains de ceux qu'elle nommeroit à cet effet: qu'ils congédieroient leurs troupes: qu'ils donneroient vingt mille florins pour le rétabliſſement du monaſtére d'Oliva: qu'outre cela pour marque de leur dépendance ils payeroient tous les ans à S. M. & dans certains termes un certain tribut: enfin qu'ils remettroient à la diette générale la déciſion de leurs prétentions, au ſujet des ſommes qu'ils diſoient leur être dûës par la Pologne, des abus introduits dans le gouvernement, & du demi droit d'entrée: qu'à ces conditions S. M. de ſon côté leur faiſant grace, révoqueroit l'arrêt de leur proſcription, qu'elle confirmeroit leurs droits & priviléges, & leur donneroit des aſſûrances raiſonnables de ne les point inquiéter au ſujet de la Religion.

Réduction de Dantzick à l'obéïſſance du Roi de Pologne.

Ce traité fut paſſé à Marienburg le 12. de Décembre. Pour ce qui eſt de l'entrée du Roi à Dantzick, ce Prince voulut qu'on l'en laiſſât ab-

HENRI III. 1577. ſolument le maître, & il en uſa avec beaucoup de modération. Dès le 23. d'Octobre il avoit auſſi réglé ce qui regardoit Albert-Fréderic Duc de Pruſſe. Il y avoit trois ans qu'il étoit tombé en démence dans le tems même qu'il venoit d'épouſer Marie-Eléonore de Cleves. Le Roi lui nomma donc alors un curateur. Ce fut George-Fréderic de Brandebourg, le plus proche parent du Duc; & il prit poſſeſſion de ſes Etats à ces conditions, dont il fut fait mention expreſſe dans l'hommage qu'il rendit à Sa Majeſté : qu'il ne pourroit mettre que des ſujets du Roi dans les villes & places du duché: qu'il fourniroit au Prince incommodé un entretien honnête, & tel que ſon rang le demandoit: qu'il ne toucheroit point aux droits que pouvoit avoir la Princeſſe ſon épouſe, tant pour ſa dot, que pour ſon preſent de nôces; & que ſi jamais le Duc revenoit en ſanté, il s'engageroit à lui remettre ſes Etats, ou à ſes enfans, & à rendre compte de ſon adminiſtration.

Mort de Louis de Mocenigo Doge de Veniſe.

Cependant la peſte, qui l'année précédente avoit déſolé l'Italie, duroit encore en pluſieurs endroits. Elle fit ſur-tout de grands ravages à Breſſe & à Vicence, qui juſqu'alors ne s'étoient point reſſentics de la contagion. Cette même année mourut Louis Mocenigo Doge de Veniſe, accablé de vieilleſſe, après avoir été huit ans à la tete de cette République. Son gouvernement fut marqué par des évenemens bien funeſtes, puiſque ce fut ſous lui qu'on perdit l'iſle de Chypre, & que la famine, le feu, & la peſte déſolerent Veniſe. Mais il fut ſignalé d'ailleurs par la victoire mémorable remportée ſur les Turcs, & par l'arrivée de Henri III. dans cette ville. Laurent Maſſa fit ſon éloge, & il fut inhumé dans l'Egliſe de S. Jean & S. Paul avec toute la magnificence que pouvoit exiger la place qu'il occupoit. Dès l'onze de Juin ſon ſucceſſeur fut nommé avec un applaudiſſement univerſel. Ce fut Sébaſtien Veniero, homme déja âgé, à qui principalement on étoit redevable de la victoire remportée contre les Turcs à la bataille de Lépante. Les commencemens de ſon gouvernement ne furent pas non plus fort heureux. Le feu prit par haſard ſur la fin de l'année au palais de la Seigneurie, L'incendie aidé d'un grand vent réduiſit en cendres les plus beaux appartemens de ce ſuperbe édifice, & brûla en même tems une infinité de tableaux dont ils étoient ornés, & qui étoient tous de la main des plus grands maîtres.

Evenemens extraordinaires.

On remarqua cette même année une maladie d'une eſpéce toute nouvelle, & qui avoit quelque choſe de bien ſurprenant. Elle prit naiſſance à Brin ville de Moravie, arroſée par les riviéres de Swarte & de Swittwa, ou Zwitta; & parce qu'elle avoit quelque choſe de commun avec le mal François, on l'appella *Bruno-Gallicus*. Elle commença à ſe déclarer vers la mi-Décembre, ſaiſon où l'hyver eſt très-rude dans ce climat. Il y a trois bains dans cette ville; & l'uſage de ces peuples, après s'être baignés, eſt d'entrer dans le poële, où on leur donne quelques coups de lancette, & où ils ſe font appliquer les ventouſes. Or de tous ceux qui dans ce tems-là allerent aux bains de Spiliberg, il n'y en eut pas un ſeul, tant hommes que femmes, qui ne fût attaqué de cette contagion. Environ quatre-vingt perſonnes, en tomberent auſſi-tôt malades. Les premiers ſymptômes du mal étoient

étoient une grande langueur, un abattement total, une peſanteur extrême, un dégoût univerſel, une laſſitude générale dans tous les membres, un teint enflammé, qui dégéneroit tout d'un coup en pâleur, un regard farouche, & un cercle violet autour des yeux, tel qu'en ont ordinairement les perſonnes du ſexe dans les maladies qui leur ſont particuliéres. Outre cela dans les cicatrices que les ventouſes avoient laiſſées, on voyoit une rougeur extraordinaire ſuivie d'abcès remplis de pus, ſur-tout dans deux ou trois endroits; car il ne s'en formoit pas par tout où les ventouſes avoient été appliquées. Lorſqu'on ouvroit ces playes, il en ſortoit une liqueur épaiſſe, qui reſſembloit à du ſang caillé; & quand elles étoient nettoyées, il y reſtoit des taches d'un noir plombé, aſſez ſemblables à celles que laiſſe la petite verole. Enfin à meſure que le mal augmentoit, il ſortoit à la tête des boutons, qui jettoient quand on les coupoit, une humeur gluante qui cauſoit des douleurs très-aiguës aux malades. HENRI III. 1577.

On avoit beau rechercher ce qui avoit pû donner naiſſance à un mal ſi ſubit & ſi contagieux, on n'en trouvoit point de raiſons dans la nature; & on ne pouvoit pas même imaginer de cauſe particuliére qui en fût l'origine. Ce qu'il y avoit de ſingulier dans cette maladie, c'eſt que quoiqu'elle reſſemblât fort aux maux vénériens, ce n'étoit cependant point la débauche qui l'avoit cauſée; & elle attaqua même de jeunes filles d'une chaſteté reconnuë, & des femmes fort avancées en âge. Elle eut encore cela d'étonnant, qu'ayant commencé au milieu de l'hyver, elle devint moins violente vers (1) l'équinoxe du printems, & ſe diſſipa entiérement dans l'année. Thomas Jourdain Médecin très-habile, qui compoſa un Ouvrage exprès ſur cette matiére, attribuoit cette maladie aux vapeurs empeſtées répanduës dans le poële par quelques perſonnes infectées du mal vénérien, & qui enſuite s'étoient communiquées à d'autres. Mais Jean Crato, premier Médecin de l'Empereur, qu'il conſulta là-deſſus, ne fut point du tout de ſon ſentiment. Il prétendit au contraire qu'il falloit que les lancettes dont on s'étoit ſervi, euſſent été dans l'ellébore, dont les Eſpagnols ſe ſervent à la chaſſe pour frotter leurs fléches comme nous l'avons dit ailleurs, ou que quelque humeur maligne eût gâté la playe, & ſe fût communiquée à la maſſe du ſang, & que c'étoit ce qui avoit donné lieu à une maladie ſi extraordinaire.

L'année fut encore marquée par quelques prodiges qui arriverent en différens endroits. On vit à Rome dans le ciel des feux extraordinaires, qui ſembloient allumés ſur le château Saint-Ange. Il y eut en Chypre un tremblement de terre affreux. Enfin l'évenement le plus ſurprenant fut l'apparition d'une Cométe la plus terrible qu'on eût encore vûë juſqu'alors. Sa queuë étoit tournée vers l'Occident, & elle s'étendoit plus de trente dégrés dans le ciel, ſemblant embraſſer les ſignes du Sagittaire & du Capricorne. Les plus habiles Aſtronomes de notre ſiécle écrivirent ſur cette matiére, & prétendirent qu'elle étoit placée dans le ciel des étoiles, & non pas

(1) Lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du belier, ajoûte M. de Thou.

HENRI III. 1577. pas dans la région élémentaire. Tels furent Corneille Gemma Friſon, Michel Maeſtlin de Goeppingen, Eliſée Roeſlin, Jean Prætorius de Joachimſthal, Nicolas Winckler, & Leonard Thurneiſer, qui dit l'avoir obſervée pour la premiére fois à Berlin le 19. d'Octobre, au lieu que les autres rapportent qu'elle parut dès le 10. ou l'11. de Novembre. Maeſtlin la place pourtant dans le tourbillon de Venus, & il apporte pour le prouver pluſieurs raiſons qu'on peut voir dans le livre qu'il a compoſé là-deſſus.

Mort de D. Garcias de Tolede.

On a toujours regardé ces ſortes de phénomenes comme des préſages de la mort de quelques Grands. (1) Outre ceux dont nous avons déja parlé, Dom Garcias de Tolède, fils de D. Pedre Viceroi de Naples, mourut le 4. de Juin. Il avoit d'abord été fait Général des galéres après le ſiége de Malthe; & il y avoit cinq ans qu'il avoit eu à Naples une apoplexie. Il fut inhumé avec beaucoup de magnificence. Cette mort fut ſuivie quatre jours après de celle de Marie de Portugal, fille d'Edoüard, & petite-fille du Roi Emmanuel. Elle avoit épouſé Alexandre Farneſe Duc de Parme, & elle mourut dans cette ville. Mais les plus prudens & les plus expérimentés ont toujours été perſuadés que ces évenemens ſi grands & ſi rares ne pouvoient être faits pour ſervir ſeulement à prédire des morts ordinaires, telles que ſont celles de quelques particuliers; & ils croyent qu'ils ſont bien plûtôt deſtinés à annoncer aux hommes, ou la déſolation des familles Royales, ou la ruine & le bouleverſement des Royaumes. Tel fut en effet le ſort du Portugal, où une malheureuſe expédition, entrepriſe en Afrique, cauſa une révolution entiére. Je vais reprendre les choſes d'un peu plus loin, afin de faire voir quelle fut l'origine d'un évenement ſi funeſte.

De Marie de Portugal.

Expédition de Dom Sébaſtien Roi de Portugal en Afrique.

Mulei Mahomet, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, ſecondé de ſon frere Mulei Hamet, établit le premier l'Empire des Chérifs dans la (2) Mauritanie Tingitane ſur les ruines de la famille des Princes Merines, eut quatre fils, Mulei Abdala, (3) Mulei Meluc, Mulei Mumen, & Mulei Hamet. Ce Prince en mourant avoit laiſſé ſes Etats à Mulei Abdala l'aîné de ſes enfans; à condition cependant qu'ils ne paſſeroient point à ſa poſtérité, & qu'à ſa mort ils retourneroient à ſes freres, qu'il appelloit l'un après l'autre à ſa ſucceſſion : mais ſes derniéres volontés furent mal exécutées. Après la mort de Mulei Mumen qui fut aſſaſſiné à Tremecen, Abdala, pour ôter à ſes freres toute eſpérance de lui ſuccéder, partagea ſon Royaume entre ſes enfans. Enſuite ce Prince étant mort l'an 1574. l'aîné de ſes fils nommé Mulei Mahomet, & ſurnommé le Noir, parce qu'il étoit ſorti d'une Ethiopienne, s'empara auſſitôt du trône au préjudice de ſes oncles, & mit par la mort, & par la priſon, deux freres qu'il avoit, hors d'état de prétendre à partager l'Empire avec lui.

Mulei

(1) On doit regarder ce que dit ici M. de Thou comme des prejugés dont ſon ſiécle n'étoit pas revenu.

(2) Partie d'Afrique, où ſont les Royaumes de Fez & de Maroc.

(3) Mr. de Thou ne fait mention que de trois freres. Il s'eſt trompé dans le nombre, par la conjonction qu'il fait d'Abdala-Melicus; deux noms différens qu'il donne à une même perſonne.

Digitized by Google

Mulei Meluc fut outré de cette uſurpation ; il chercha à s'en venger, & il crut en avoir trouvé l'occaſion dans la conduite de ſon neveu, qui après avoir employé le crime pour monter ſur le trône, ſe ſignaloit encore chaque jour par de nouveaux forfaits, & s'attiroit la haine de tous ſes ſujets par ſes cruautés inouïes. Il s'adreſſa donc d'abord à Philippe II. à qui il fit demander du ſecours par Ruys Alfonſe de Piementel Vicerοi de Valence. Rebuté de ce côté-là il eut recours à la Porte. Il paſſa à Conſtantinople, & ſervit ſous Selim à la bataille de Lépante, & au ſiége de Navarrin, où il ſe diſtingua. Enfin il obtint d'Amurath ſon ſucceſſeur un commandement adreſſé à Ramadan Bacha d'Alger, qui étoit originaire de Sardaigne, de prendre le parti du Prince fugitif contre Mahomet, & de l'appuyer de toutes ſes forces. HENRI III. 1577.

Muni de ce ſecours, Mulei Meluc repaſſe en Afrique, ſouleve les peuples, en les animant à ſecouer le joug de la tyrannie, & vient à bout de former une armée. Il n'y eut d'abord entre les deux concurrens que des actions de peu de conſéquence. Car, comme la force des Mores conſiſte principalement dans leur Cavalerie, leur uſage n'eſt guères de combattre ſerrés, & ils ne font preſque qu'eſcarmoucher. Cependant il y eut une rencontre ou deux, un peu plus vives qu'à l'ordinaire. Enfin, après en être venus douze fois aux mains, ſans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit l'avantage, il ſe donna une bataille déciſive le 17. de Mars. Meluc étoit ſupérieur à ſon neveu par ſon habileté dans la guerre, & par cet empire que ſon affabilité lui donnoit ſur le cœur des ſoldats. Soutenu outre cela de la protection des Turcs, il attaqua Mahomet ; & quoiqu'avec une armée moins nombreuſe, il le mit en déroute, & l'obligea de s'enfuir à Maroc. De-là ce Prince, pour ne pas perdre le fruit de ſa victoire, en s'amuſant à pourſuivre les vaincus, ſe met à la tête d'une partie de ſes troupes, & marche droit à Fez, qui ſur le champ lui ouvrit ſes portes, & où il fut reconnu par tous les habitans de cette ville, à qui l'uſurpateur s'étoit rendu odieux par ſon orgueil & ſes cruautés.

Néanmoins ce mauvais ſuccès ne découragea point Mahomet. Il rallia ſes troupes que ce revers avoit diſperſées, remit ſur pied une nouvelle armée, compoſée de trente mille chevaux & de dix mille Arquebuſiers, & réſolut d'en venir encore une fois aux mains avec ſon oncle. Dom Sébaſtien Roi de Portugal lui avoit auſſi offert du ſecours ; mais il le remercia pour lors. D'un autre côté Meluc, qui comptoit ſur ſa bravoure, ne refuſa point le combat, quoiqu'il n'eût que vingt mille chevaux, & huit mille Arquebuſiers. Il y eut donc encore une action générale le 29. de Juin ; & Mahomet ſe vit obligé de ſe retirer une ſeconde fois dans Maroc, après avoir perdu ſix mille hommes. Toute ſa Cavalerie ſe débanda, & Mulei Hamet, frere de Meluc, ſe mit à les pourſuivre. Cependant le Prince vaincu, voyant tous ſes ſujets abandonner ſon parti, ne ſe crut pas même en ſûreté dans ſa retraite. Il ſortit de Maroc, emportant avec lui tous ſes tréſors, & ſe réfugia dans les montagnes. Là il ſe joignit aux Arabes Nomades, dont toute l'occupation étoit de faire des courſes dans le païs ;

HENRI III. 1577. & pendant quelque tems il porta avec eux le ravage dans tous les environs. En même tems Meluc se rendit à Maroc, que son rival venoit d'abandonner; & après cette double victoire, il y fut reçû & reconnu par les habitans de cette ville avec autant de joie & d'applaudissement qu'il l'avoit été à Fez. Ceci se passa l'an 1575. De-là ayant envoyé des troupes pour arrêter les courses de Mahomet, ce malheureux Prince comprit enfin qu'il n'étoit plus tems pour lui de songer à se soutenir par lui-même; & il pensa dès-lors à implorer des secours étrangers. Heureux, s'il n'eût pas attendu si tard à s'y déterminer!

Nous arrivons enfin à la funeste époque qui fut le terme de la gloire du nom Portugais; & je crois que c'est pour moi une raison de parler de la situation de ce Royaume, aussi-bien que de l'origine & de la généalogie des Princes par qui il a été gouverné.

Origine du Royaume de Portugal. Le Portugal fait la troisiéme partie de l'Espagne. Il est borné au Septentrion par le Duero, en prenant depuis son embouchure jusqu'au pont qui communique à la province de Simancas. Il a au Couchant cette partie de la mer Atlantique, où vont se jetter le Duero & la Guadiana; l'Andalousie au Midi; & à l'Orient la Castille, en tirant une ligne du quartier de Calatrava (1) jusqu'au pont dont je viens de parler. Quelques-uns croyent que le Portugal a été ainsi appellé des habitans de la Gaule Narbonoise * qui aborderent sur cette côte, ou comme disent les naturels du païs, qui vinrent y chercher un asile, & qui donnerent leur nom à la ville de Braga, que les Portugais regardent aujourd'hui comme la capitale de toute l'Espagne. D'autres, pour ne pas laisser à nos ancêtres la gloire d'avoir mis le pied dans cette partie de l'Europe, veulent que le Portugal tire son nom du port de Cale qui est vers l'embouchure du Duero. Etymologie ingénieuse, mais qui est sans fondement. D'ailleurs ils ne peuvent disconvenir que les Gaulois n'ayent donné leur nom à plusieurs endroits de l'Espagne & du Portugal. Celui de Celtibéres ou Celtibériens aux habitans d'Arragon; celui d'Eburovices aux peuples d'Ebora; celui d'Helviens aux habitans d'Elvas; celui de Braccates au païs de Bragance: & on ne peut nier qu'ils n'ayent porté leur nom de Celtes ou Celtiques jusque dans le Portugal. (2)

* *Gallia Braccata.*

Ses bornes. Au reste le Portugal avoit autrefois des bornes bien plus étroites, & par conséquent différentes de celles qu'on lui donne aujourd'hui. En effet il ne contenoit alors que les provinces qui sont en-deçà & au-delà du Tage; au lieu qu'à présent il renferme tout le païs d'entre le Duero & le Minho, & celui qui est au-delà des montagnes, qui autrefois appartenoient à la Castille: en sorte qu'il s'étend jusque dans l'Andalousie. Ainsi on peut dire que le nouveau Royaume de Portugal n'est pas si resserré que l'ancien, & que cependant l'ancien ne se trouve pas tout entier dans le nouveau.

Pour

(1) Il y a dans le texte Latin *ab Oretanis*. Nonius dit que c'est le quartier où est *Calatrava*. Pinet le traducteur de Pline traduit le quartier d'*Almagro*, qui est au même endroit. Mrs. *Dupuy*.

(2) *Celticum promontorium*, qui est maintenant le cap de Finisterre.

Pour ce qui eſt de l'origine de ſes Princes, voici ce qu'on en rapporte. Guillaume fils d'Euſtache II. Comte de Boulogne, & frere de Godefroi Roi de Jeruſalem, eut pluſieurs enfans. Un d'eux nommé Henri Comte de Limbourg, animé du deſir d'acquérir de la gloire, leva des troupes & paſſa en Eſpagne, fameuſe alors par les guerres des Mores. Il étoit accompagné de Raimond de Bourgogne, fils de Guillaume Comte de Bourgogne; & de Raimond Comte de Toulouſe & de Saint-Gilles, ſon oncle maternel. Là, après qu'il ſe fut diſtingué par mille actions de valeur, Alfonſe VI. Roi de Caſtille lui céda à titre de comté cette partie de Portugal qu'il avoit conſervée en apparence pour la dot de la Princeſſe Thérèſe ſa fille, que ce Seigneur épouſa; mais dans le fond parce que ce Prince avoit beſoin de ces ſecours étrangers, pour garder ſa frontiére contre la puiſſance redoutable des Mores. HENRI III. 1577. Origine des Princes, qui ont gouverné ce Royaume.

Voilà ce que l'hiſtoire d'Eſpagne raconte ordinairement de ce Henri, d'où ſont ſortis les Rois de Portugal. Mais, comme tous les auteurs ſont d'un ſentiment fort différent au ſujet de ce qui regarde ce Prince, cela a donné lieu à quelques perſonnes d'apporter tous leurs ſoins pour découvrir la vérité d'un évenement ſi ancien. Ceux-là diſent que ce Henri, ou de Limbourg, ou de Lorraine, n'étoit point fils d'Euſtache de Boulogne; mais qu'il deſcendoit de Robert Duc de Bourgogne; que ce Robert étoit frere de Henri I. Roi de France, & petit-fils de Hugue Capet; qu'il fut fait Duc de Bourgogne vers l'an 1034. lorſque le Royaume de Bourgogne ſe diviſa en duché & comté, à la mort de Raoul, qui en fut le dernier Roi; que Robert fut pere de Henri, qui laiſſa lui-même trois fils, Hugues Duc de Bourgogne, Odon qui ſuccéda à ſon aîné l'an 1092. & Henri qui devint Comte de Portugal l'an 1090; que ce Prince fut marié avec une des filles d'Alfonſe Roi de Galice & des Aſturies; & pour me ſervir des termes d'un de nos anciens hiſtoriens, qui étoit preſque contemporain, qu'on lui donna la frontiére d'Eſpagne à garder contre les Saraſins, conjointement avec Raimon Prince du comté de de-là la Saone, qui avoit auſſi épouſé une des filles d'Alfonſe, nommée Conſtance (1). Or, ſi cette narration eſt véritable, & certainement il faut avoüer qu'elle a plus de fondement que tout ce que rapporte ſur ce fait le commun des hiſtoriens, il ſe trouvera que la France, d'où l'Angleterre a tiré pendant ſi long-tems ſes Monarques, non ſeulement a ſervi à peupler l'Eſpagne; mais que pendant près de cinq cens ans elle a même donné des Rois à un des plus riches, & des plus floriſſans Etats de cette partie de l'Europe.

Quoi qu'il en ſoit; du mariage de Henri avec la fille d'Alfonſe, à qui l'hiſtoire d'Eſpagne donne le nom de Thérèſe, ſortit Alfonſe qui ſuccéda à ſon pere, mort à Aſtorga l'an 1112. Ce Prince gouverna le Portugal en qualité de Duc, pendant vingt-huit ans; au bout deſquels, après une victoire mémorable qu'il remporta à Orique ſur cinq Rois Mores,

(1) Dans l'édition *in fol.* des *Drouarts* on lui donne le nom d'Urraque.

HENRI III. 1577. res, ſon armée lui donna le titre de Roi. Huit ans après il prit Lisbonne avec le ſecours des Anglois & des François. Par-là il délivra entiérement le Portugal du joug des Saraſins, & le mit en état de ne plus trembler ſous cette puiſſance formidable. Après tant d'exploits, le nouveau Roi crut qu'il ne manquoit plus à ſa gloire que d'obtenir du Pape la confirmation des droits de la Royauté qu'il avoit méritée par ſa valeur, & que ſes peuples lui avoient déférée. Eugene III. ou Alexandre III. la lui accorda, à condition que dans la ſuite les Rois de Portugal donneroient tous les ans à l'Égliſe de S. Pierre deux livres d'or: c'eſt du moins ce qui ſe dit à Rome; car comme le remarque Etienne de Garibay, il ne paroît par aucun acte qu'on ait jamais exigé ce tribut.

Alfonſe mourut à Conimbre ou Coimbra l'an 1185. De-là on compte treize Rois juſqu'à Emmanuel fils de Ferdinand, & petit-fils d'Edoüard I. qui l'an 1495. ſuccéda à Jean II. arriére-petit-fils d'Edoüard, mort ſans enfans mâles. Ce Prince, après avoir augmenté les Etats que ſes ancêtres lui avoient laiſſés en Eſpagne, de quelques places dont il ſe rendit maître en Afrique, les étendit encore beaucoup plus par les grands progrès que les Portugais firent ſous ſon regne dans les Indes, & en Amérique. Il fut marié trois fois, & il eut de Marie fille de Ferdinand, pluſieurs enfans, ſçavoir Jean qui lui ſuccéda; Iſabelle épouſe de Charles V. & mere de Philippe II. Louis, pere d'Antoine Prieur de Crato, qui dans la ſuite diſputa ſi malheureuſement à Philippe la ſucceſſion à la Couronne; Ferdinand; Alfonſe & Henri, tous deux Cardinaux; & Edoüard. Ce dernier laiſſa deux filles, dont l'aînée nommée Marie, épouſa Alexandre Farneſe Duc de Parme; Cathérine la cadette fut mariée à Jean Duc de Bragance.

Emmanuel mourut l'an 1521. & eut pour ſucceſſeur Jean III. Ce Prince mourut l'an 1557. & de cette nombreuſe poſtérité que lui avoit donnée la Reine Catherine, ſœur de l'Empereur Charles V. ſon épouſe, il ne laiſſa pour héritier de ſa Couronne, qu'un ſeul rejetton. Ce fut Dom Sébaſtien ſon petit-fils; car le Prince Jean ſon fils, pere de Sébaſtien, étoit décédé quatre ans auparavant.

Auſſitôt que ce jeune Prince eut atteint l'âge de quatorze ans, qui chez les Portugais comme parmi nous, eſt le terme marqué pour la majorité de leurs Rois, le Cardinal Henri ſon oncle, qui en qualité de ſon plus proche parent avoit été chargé de la régence, lui remit le gouvernement. Dès-lors D. Sébaſtien, qui ne ſoupiroit qu'après le moment de ſe voir le maître, follement entêté de l'idée qu'il s'étoit faite de ſon propre mérite, voulut regner par lui-même. Revêtu de l'autorité ſouveraine, il commença par en abuſer. On vit changer en un inſtant toute la face de la Cour; le Prince n'eut plus pour Miniſtres que des flatteurs; & il ne forma que des projets chimériques au-deſſus de ſes forces & de ſon âge, & qui ne convenoient nullement à l'état préſent de ſes affaires. Il avoit pour tous les exercices militaires une paſſion qui alloit juſqu'à avilir la majeſté du

du Souverain ; & au lieu de laiſſer ſes ſujets s'occuper tranquillement de leurs travaux & de leur commerce, il établit une nouvelle milice qui devint fort à charge, ſur-tout aux habitans de Lisbonne. HENRI III. 1577.

Outre la fierté naturelle à toute la Nation, la ſituation préſente du Portugal avoit beaucoup contribué à donner à ce Prince des ſentimens qui lui convenoient ſi peu. Le nouveau Monde venoit d'être découvert; & la navigation avoit introduit inſenſiblement dans ce Royaume le luxe & les délices des Indes orientales & de l'Aſie, qui par la même raiſon avoient été autrefois ſi funeſtes à l'Empire Romain. Les Jéſuites, à qui leur zéle pour les miſſions étrangeres a fait donner en ce païs-là le nom d'Apôtres, avoient fait inutilement leurs efforts pour remédier à ce deſordre. C'avoit été pour eux une occaſion de ſe mêler du gouvernement. Mais en voulant pouſſer trop loin la ſévérité, & réduire ces peuples à une frugalité Lacédémonienne, pour régler la dépenſe, ils firent des loix outrées qui ne ſervirent qu'à les rendre ridicules; ſemblables en cela à des Médecins ignorans, qui pour purger un corps trop rempli d'humeurs, prendroient à tâche de le deſſécher. Leur peu de ſuccès prouva manifeſtement la vérité de cette maxime: Que la ſcience de la Théologie eſt toute différente de celle du gouvernement.

Avec de pareilles inclinations D. Sébaſtien ne ſe vit pas plûtôt à l'âge de vingt ans, qu'il fit équipper une flotte, & paſſa en Afrique dans le deſſein de viſiter Tanger, Ceuta, & Mazagon, places fortes ſur la côte de Barbarie, vis-à-vis le détroit de Gibraltar, appartenantes aux Portugais. Ce voyage n'eut cependant point d'autres ſuites ; & ce Prince, content d'avoir éprouvé ſes forces contre l'ennemi dans quelques actions de peu de conſéquence, qu'il regardoit comme le prélude de quelque bataille plus conſidérable, revint auſſitôt dans ſes Etats. Depuis ce tems-là il ne ſongea plus qu'à entreprendre quelque expédition mémorable. Il avoit réſolu d'abord de paſſer lui-même dans les Indes; & on n'eut pas peu de peine à le détourner de ce deſſein. La Reine Cathérine ſon ayeule, & le Cardinal Henri ſon oncle, les Jéſuites même qui faiſoient tout alors à la Cour, n'obtinrent qu'il abandonneroit ce projet, qu'à condition qu'ils lui permettroient de porter la guerre en Afrique. **Préparatifs de Dom Sébaſtien pour l'expédition d'Afrique.**

Jamais complaiſance ne pouvoit être plus mal placée : mais on eſpéroit par-là faire perdre inſenſiblement à ce jeune Prince cette idée qu'il avoit d'abandonner ſes Etats, pour aller porter la guerre dans des Royaumes étrangers. D'ailleurs on ne croyoit pas que ce fût un moyen de le gagner, que de le contredire d'abord en tout ; & comme il n'avoit que des vûës extraordinaires, & qu'il étoit ardent dans tout ce qu'il vouloit, on jugeoit qu'il n'étoit pas même trop ſûr de s'y oppoſer ouvertement. Pour ce qui eſt des Jéſuites, ils comptoient qu'après avoir fait échoüer le projet d'une expédition dans les Indes, il ne leur en coûteroit pas davantage, avec le pouvoir qu'ils avoient ſur l'eſprit du Prince, pour empêcher les vûës qu'il pouvoit avoir ſur l'Afrique.

L'évenement trompa cependant leurs eſpérances; & on les vit décheoir inſenſiblement de ce grand crédit qu'ils avoient eu juſqu'alors. D. Alvar de **Les Jéſuites**

HENRI III. 1577. Sont disgraciés & chassés de la Cour.

Castro fut l'auteur de ce changement. Ce Seigneur, désespérant de pouvoir jamais arriver au Ministére où il prétendoit, tandis que ces Peres seroient les maîtres de la Cour, résolut de travailler à les décréditer dans l'esprit du Roi. Il choisit pour cela le moment que ce Prince étoit au cap S. Vincent, où il s'étoit rendu pour faire la revûë de sa nouvelle milice & de la flotte qu'on équippoit par son ordre. Dans la conversation le Roi fit paroître du mécontentement de ce que cet armement n'avançoit point, & qu'on ne trouvoit point d'argent dans ses coffres pour fournir aux fraix nécessaires. De Castro saisit cette occasion pour décrier auprès de lui la conduite des Jésuites. Il lui représenta qu'il devoit imputer la nécessité où il se trouvoit réduit, à l'imprudence de ces Peres, & à leur ignorance dans le gouvernement; que ces loix séveres qu'ils avoient faites contre le luxe, avoient porté un coup mortel au commerce; que par-là ils avoient diminué de beaucoup les revenus de S. M. & l'avoient mise hors d'état de rien entreprendre qui fût digne de sa Religion & de sa gloire. Enfin il lui conseilla de laisser à ces Religieux le soin de gouverner les ames, puisque dans ce pieux exercice ils avoient fait par-tout, & faisoient encore tous les jours des progrès si édifians, & de ne leur donner aucune part dans le gouvernement de l'Etat, dont ils n'avoient aucune teinture. Comme D. Alvar avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, il le persuada. Les Jésuites furent chassés de la Cour; & il obtint qu'on éloignât en même tems Martin Gonçalès, qui étoit fort attaché à ces Peres, & qui à cause de cela-même lui étoit suspect. C'étoient la Reine Catherine & le Cardinal Henri qui l'avoient donné à D. Sébastien à la place de D. Pedre d'Alcaçova, qui sous le Roi Jean son ayeul avoit été Sécretaire d'Etat & premier Ministre. La disgrace de Gonçalès rendit à celui-ci tous ses emplois. Alcaçova revint à la Cour; & pour s'affermir dans sa place, il s'allia à D. Christophle de Tavora, qui avoit alors toute la faveur, en faisant épouser la sœur de ce Ministre à D. Loüis son fils aîné. Pour D. Alvar dont il s'étoit servi pour obtenir son rétablissement, il fut lui-même la victime de cette manœuvre, & on l'éloigna absolument du gouvernement.

Après avoir pris toutes ces mesures pour avoir seul l'oreille du jeune Prince, Alcaçova prit à tâche de flatter en tout ses inclinations. Il loüoit son zéle, il applaudissoit à ses desseins, & disoit qu'ils n'étoient dignes que de lui. Au contraire il se déchaînoit contre ces cœurs bas, ces ames lâches, qui par jalousie faisoient naître à plaisir mille obstacles, pour arrêter le cours rapide des projets qu'il formoit pour arriver à la gloire. Au reste, si Alcaçova tenoit cette conduite, ce n'est pas qu'il approuvât les entreprises téméraires du jeune Monarque; mais en décriant auprès de lui ses rivaux, il vouloit les lui rendre suspects, dans l'espérance qu'ils lui deviendroient même absolument odieux dans la suite.

Telles étoient les dispositions de D. Sébastien & de ses Ministres, lorsque Mulei Mahomet Chérif, chassé de son trône par son oncle Mulei Meluc, après s'être arrêté quelque tems au Pignon ou Pennon de Velez, où il étoit allé d'abord chercher un asile, se rendit à la Cour de Portugal pour implorer le secours de ce Roi. Il obtint aisément ce qu'il souhaitoit d'un

d'un Prince qui ne cherchoit qu'une occaſion de porter ſes armes en Afrique. L'affaire fut propoſée dans le Conſeil, & les ſentimens ſe trouverent aſſez partagés ; ceux-mêmes qui étoient le plus attachés aux Jéſuites, pour détourner le Roi de cette expédition, repréſentoient : qu'un Prince véritablement zélé pour la propagation de la Foi, étoit obligé de tourner plûtôt ſes armes contre les hérétiques, que contre ceux qui ne connoiſſoient point du tout le nom de Jeſus-Chriſt ; que comme l'héréſie inſinuë plus facilement ſon poiſon, ceux qui ont un attachement véritable pour la Religion, ont auſſi une obligation plus grande de déteſter ſes ſectateurs, & de les éviter avec ſoin ; & qu'on devoit avoir pour eux une haine plus mortelle que pour les Mahométans-mêmes. Ce raiſonnement n'étoit peut-être pas mal imaginé dans la conjoncture dont il s'agiſſoit ; mais il eſt devenu depuis ſi fort en vogue parmi nous, même dans des circonſtances toutes différentes, qu'il a donné lieu à bien des tragédies auxquelles l'univers Chrétien, & ſur-tout la France, ont ſervi de théatre. Cependant l'inclination malheureuſe du Prince, & les inſtances de ceux qui avoient cette entrepriſe à cœur, l'emporterent. Les perſonnes même qui deſapprouvoient le plus ce projet, par complaiſance pour le Roi ne voulurent pas s'y oppoſer : tels furent la Reine Catherine & le Cardinal Henri. Ainſi la guerre fut réſoluë, à condition néanmoins qu'on engageroit Philippe II. à unir ſes forces avec celles du Portugal pour cette expédition, puiſqu'il étoit également de ſon intérêt, à cauſe du voiſinage de ſes Etats, d'empêcher que les Mores ne ſe rendiſſent trop puiſſans en Barbarie. HENRI III. 1577.

En conſéquence D. Pedre d'Alcaçova partit pour la Cour d'Eſpagne. Il étoit chargé de demander à Philippe au nom du Roi, qu'il s'unît avec lui pour la guerre d'Afrique ; qu'il lui donnât une de ſes filles en mariage, & qu'il lui accordât une entrevûë. Après quelques délais, Alcaçova obtint tout ce qu'il ſouhaitoit. On lui fit eſpérer une des Infantes d'Eſpagne pour ſon maître : on lui promit du ſecours pour l'expédition de Larache, au cas que le Turc n'envoyât point de flotte cette année en Italie ; enfin on marqua pour le lieu de la conférence des deux Rois, Guadalupe. * Ce dernier article fut le premier exécuté ; le Roi d'Eſpagne eut même ſoin que D. Sébaſtien fût reçu par ſes Officiers avec la derniére magnificence, dans tous les lieux par où il paſſa, juſque-là qu'on ouvrit les priſons, & qu'on fit grace aux criminels à ſa conſidération.

Dom Sébaſtien députe vers la Cour d'Eſpagne.

* Gros bourg d'Eſpagne en Eſtramadure ſur un ruiſſeau du même nom.

Philippe s'étoit rendu d'abord à cette entrevûë avec une eſpéce de jalouſie ſecrette de voir un Prince voiſin former de ſi généreux deſſeins. Mais lorſqu'après l'avoir entretenu, il s'apperçut que tout ce projet n'étoit qu'un feu de jeuneſſe, qui ne pouvoit pas réüſſir, & que ſon rival avoit entrepris cette expédition, ſans examiner ſi la ſituation de ſes affaires lui permettroit de la pourſuivre, l'envie qu'il avoit conçûë contre lui ſe changea en pitié. Il eſt vrai qu'il ne le détourna point de ſon entrepriſe. Du reſte il lui conſeilla fort de ne point s'y expoſer en perſonne, & d'en confier le ſoin à ſes Généraux ; mais il ne put rien obtenir ſur ce Prince aveuglé. On régla enſuite de concert avec le Duc d'Albe, ce qui regar-

Entrevûë des deux Rois.

HENRI III. 1577. gardoit la conduite de cette guerre. On convint qu'outre l'armée Portugaiſe, on leveroit quinze mille hommes de bonnes troupes étrangeres, Italiennes, Allemandes ou Eſpagnoles, dont dix mille ſeroient entretenuës par le Roi de Portugal, & cinq mille par le Roi d'Eſpagne; qu'outre cela Philippe fourniroit pour l'expédition de Larache cinquante galéres, à condition cependant que leur équipage ne ſerviroit que ſur mer, & qu'elles paſſeroient en Afrique dans le cours de la préſente année 1577. faute de quoi ce Prince ne ſeroit obligé à rien. Après avoir ratifié ces conventions, les deux Rois ſe ſéparerent.

Revenus des Rois de Portugal.

On ne penſa donc plus en Portugal depuis ce tems-là, qu'à faire tous les préparatifs néceſſaires pour une entrepriſe auſſi importante. Mais le défaut d'argent étoit cauſe que tout avançoit aſſez lentement. En effet les revenus du Roi ne montent guères dans ce païs-là qu'à deux millions de ducats, en y comprenant, outre ce qu'il tire du Portugal, ce qui lui revient encore tous les ans des iſles de la mer Atlantique, du Bréſil, de l'iſle de S. Thomas, & du cap de Mina en Afrique, c'eſt-à-dire, de toute la côte de Guinée. Or, dans une Cour auſſi dérangée que celle là, les ſeules dépenſes qu'il faut faire pour l'entretien des garniſons, & pour ſubvenir aux beſoins ordinaires de l'Etat, abſorboient communément cette ſomme. Pour ce qui eſt des Indes orientales, elles ne rendent au Roi chaque année qu'environ un million de ducats, qui s'employe bien aux fraix qu'exigent néceſſairement des voyages d'un ſi long cours, & à l'entretien des troupes qu'on eſt obligé d'envoyer dans ces contrées éloignées. Ainſi il n'y a véritablement que les négocians & l'Etat qui profitent des richeſſes de l'Inde, ſans qu'il en entre rien dans les coffres du Roi.

Impoſitions ſur le peuple & le Clergé.

Pour remédier aux beſoins preſſans où on ſe trouvoit réduit, on n'eut donc point d'autre reſſource que d'imaginer de nouveaux impôts qui étoient à charge au peuple, & même à tous les autres Etats du Royaume. Le Clergé murmura d'abord de ces nouvelles impoſitions. Cependant, comme on ſçavoit que le Pape approuvoit cette expédition, il ſe laiſſa taxer à cent cinquante mille écus d'or. La Nobleſſe elle-même n'auroit pas été exempte de contribuer à ces nouveaux ſubſides; mais François de Melo, Comte de Tentuguel, para le coup. Il écrivit au Roi des lettres très-vives & très-fortes, par leſquelles il lui remontroit, que c'étoit attenter aux droits & priviléges de la nation, de vouloir aſſujettir à ces contributions odieuſes les fils & les deſcendans de ces grands hommes, qui avoient répandu leur ſang pour la défenſe & l'agrandiſſement de l'Etat. Il ajoûtoit, qu'il regardoit une pareille entrepriſe comme un effet de la vengeance divine, que leurs péchés avoient attirée ſur eux; que cependant il l'attribuoit encore aux mauvais conſeils des Miniſtres qui l'environnoient; & pour cette raiſon il lui annonçoit que tous ſes deſſeins n'auroient qu'un ſuccès funeſte; que c'étoit pour avoir ainſi chargé leurs ſujets de nouveaux impôts, que Jean I. Henri, & Ferdinand avoient été malheureux dans tous leurs projets. Enfin il lui repréſentoit qu'il étoit bien plus naturel de faire porter au peuple ces nouvelles charges, qu'à la Nobleſſe, qui juſqu'alors en avoit été exempte; & il ſupplioit très-humblement S. M. de ne

point

point ſe laiſſer aveugler par les mauvais conſeils dont elle étoit obſédée, de ſuivre l'exemple de ſes ancêtres, & de ne pas riſquer mal à propos le ſalut d'un Royaume qu'ils lui avoient laiſſé dans un état ſi floriſſant. HENRI III. 1577.

Quelque piqué que fût D. Sébaſtien d'une remontrance auſſi hardie, cependant comme il étoit dangereux dans les circonſtances, de faire éclater ſon reſſentiment, il le diſſimula: pour ne pas s'attirer la juſte indignation des Seigneurs, il ne leur parla plus de contribuer aux fraix de ſon expédition. Le peuple fut donc le ſeul à porter tout le poids de ce fardeau; & ces malheureux, épuiſés, & pour ainſi dire, ſucés juſqu'au ſang, ne pouvoient s'empêcher dans leur déſeſpoir, de maudire la guerre & ceux qui en étoient les auteurs.

Sur ces entrefaites, le Roi preſſé d'argent donna un Edit, par lequel il déclaroit que la monnoye d'Eſpagne auroit cours doreſnavant dans le commerce: il en augmenta même le prix. Il n'y avoit point d'exemple au reſte que cela ſe fût jamais pratiqué: auſſi regarda-t-on cette nouveauté comme un préſage de ce qui arriva dans la ſuite. Cependant les nouvelles milices ſortoient preſque tous les jours hors de Lisbonne, & ſe rendoient dans la campagne, où on travailloit à les dreſſer: ce qu'il y avoit de ridicule, c'eſt qu'elles n'avoient à leur tête aucun Officier qui ſçût la guerre. Elles étoient commandées par un certain Jean de Gama, qui avec ſon habit d'Hermite, tout ignorant qu'il étoit dans l'art militaire, avoit entrepris de les former. Il leur apprenoit à ſe mettre en bataille, à aller à la charge. D. Sébaſtien étoit préſent lui-même à ces exercices, & courut plus d'une fois riſque de la vie dans les décharges de cette ſoldateſque, au travers deſquelles il ne craignoit pas de paſſer. En même tems il s'exerçoit à la chaſſe. Là il ne pourſuivoit jamais que les animaux les plus féroces; & ſon plaiſir étoit de les attaquer de près. Il faiſoit auſſi quelquefois de petites courſes ſur mer, ſur-tout par un tems d'orage, perſuadé qu'il n'y avoit point de bravoure à s'embarquer dans un tems calme & ſerain. Ainſi ce Prince s'expoſoit de propos délibéré aux dangers que les perſonnes ſages croient qu'il eſt à propos d'éviter, & ſembloit courir de lui-même à ſa perte. Edit concernant la monnoye d'Eſpagne.

Cependant on manquoit d'argent, qui eſt le nerf de la guerre; & rien n'avançoit. On avoit compté ſur les ſommes qui proviendroient de la vente du poivre, qu'on devoit tranſporter à Livourne, pour faire des levées en Italie & en Allemagne; mais les vaiſſeaux qui l'avoient chargé, étoient encore à l'ancre dans le port de Lisbonne. Alcaçova, qui ſans approuver ce projet téméraire, en avoit été le premier auteur pour faire ſa cour au Roi, & qui étoit chargé de trouver l'argent néceſſaire pour fournir aux fraix de cet armement, diſſimuloit adroitement tous ces obſtacles, de peur de chagriner ce Prince; & il attendoit du tems quelque évenement favorable qui rompît cette entrepriſe, ſans qu'on pût lui en imputer le mauvais ſuccès. Il comptoit beaucoup pour cela ſur la Cour d'Eſpagne. Le Grand-Seigneur pouvoit envoyer une flotte ſur la côte d'Italie. Indépendamment même de cette raiſon, Philippe pouvoit en prétexter mille

HENRI III. 1577. autres pour ſe diſpenſer de donner les ſecours qu'il avoit promis ; & le Miniſtre Portugais ſe promettoit bien de ſaiſir ce moment pour rejetter la lenteur de ſes préparatifs ſur les longueurs des Eſpagnols.

Mulei Meluc demande la paix au Roi d'Eſpagne.

Un nouvel incident qui arriva dans ces circonſtances, étoit ſeul capable de le tirer de cet embarras. Mulei Meluc, informé des projets qu'on méditoit contre lui, par le conſeil d'André Gaſpard Corſe, qui tout Chrétien qu'il étoit, poſſédoit toute la confiance de ce Prince, & qui favoriſoit ſecrettement les Eſpagnols, avoit envoyé une Ambaſſade à Philippe pour lui demander la paix ; offrant d'en paſſer par où il voudroit, pourvû qu'on lui fît des propoſitions raiſonnables, & de lui remettre même les places de Barbarie qui ſeroient à ſa bienſéance. Auſſitôt que le Roi d'Eſpagne eut reçû cette nouvelle, il en fit part à D. Sébaſtien, & lui conſeilla de ne pas rejetter abſolument les offres du Prince More, & de demander ſeulement qu'il s'expliquât davantage. Pour l'y engager, il lui repréſentoit : que c'étoit une occaſion favorable d'amuſer le Chérif, & de l'entretenir de l'eſpérance de quelque accommodement, tandis qu'on acheveroit de mettre en état les préparatifs néceſſaires pour paſſer en Afrique : que par-là il arriveroit peut-être, ou que Meluc ne ſongeroit pas à prendre ſes meſures, ou qu'il céderoit lui-même par un traité, ce qu'on ſe diſpoſoit à lui aller enlever les armes à la main.

Le Roi de Portugal la refuſe.

Mais tout ce qui pouvoit apporter quelque retardement à cette entrepriſe inſenſée, paroiſſoit au Roi de Portugal autant d'obſtacles qu'on formoit à ſa gloire. Ainſi il préféra l'eſpérance douteuſe d'une victoire dont il ſe flattoit, à une paix certaine & avantageuſe, qu'il ne tenoit qu'à lui de ſe procurer. Il ferma l'oreille aux ſages conſeils du Roi d'Eſpagne ; & il le pria même inſtamment de rompre tout commerce avec Mulei Meluc. Philippe voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de faire revenir ce Prince de ſon aveuglement, chargea ſon Ambaſſadeur de lui offrir de ſa part cinquante galéres & cinq mille hommes de pied, à certaines conditions. Mais ce Miniſtre avoit des ordres ſecrets de prendre ſi bien ſon tems, qu'au cas que D. Sébaſtien acceptât ſes propoſitions, il ne fût pas poſſible de ſe mettre en mer de tout le reſte de l'année. Ses intentions furent ſuivies ; & c'eſt ce qui fit remettre cette expédition à l'année ſuivante.

Entêtement de ce Prince.

Sur ces entrefaites, Philippe fit paſſer en Barbarie François d'Aldana en habit déguiſé, pour viſiter toutes les places fortes de cette côte. A ſon retour il ne manqua pas, ſuivant l'ordre qu'il en avoit, de repaſſer par le Portugal, où il fit au Roi le rapport de ce qu'il avoit découvert, & exaggéra beaucoup la difficulté qu'il y avoit de faire la guerre dans ce païs-là : mais tout cela ne fut pas capable de faire changer de réſolution à ce Prince. Il fit préſent à cet Officier d'une chaîne de la valeur de mille écus d'or, & le renvoya en Eſpagne vers le commencement de l'hyver, après lui avoir fait promettre, qu'il obtiendroit l'agrément de ſon maître pour revenir en Portugal l'année ſuivante, & paſſer avec lui en Afrique.

En même tems D. Sébaſtien chargea Jean Gomez de Sylva, ſon Ambaſſa-

baſſadeur à la Cour de Rome, de négocier avec le Grand Duc, pour obtenir de lui la permiſſion de lever quatre mille hommes de pied en Toſcane. Le Pape joignit ſes inſtances à celles du Roi; & François de Medicis accorda ce qu'on ſouhaitoit: mais ſon agrément devint inutile, parce qu'on ne fournit pas à propos l'argent néceſſaire pour faire ces levées. Outre cela Sébaſtien da Coſta eut ordre de ſe rendre en Flandre auprès du Prince d'Orange, pour obtenir par ſon moyen quatre mille Allemans. Enfin D. Michel de Noronna, D. Diégue Lopez de Siqueira, D. François de Tavora, & D. Vaſquez de Silveira, tous Capitaines peu expérimentés, leverent dix mille hommes de pied en Portugal. On fit quelques recruës en Caſtille, ſans avoir demandé l'agrément du Roi d'Eſpagne. Auſſi ce Prince caſſa dans la ſuite tous les Officiers qui les avoient commandées. HENRI III. 1578.

Cependant l'opinion commune étoit, que ce projet chimérique, dont on avoit été obligé de différer cette année l'exécution, s'évanouïroit entiérement la ſuivante. Elle étoit fondée ſur ce qu'on ſçavoit que le Roi d'Eſpagne n'approuvoit point cette expédition, & que la Reine Cathérine avec le Cardinal Henri y étoient dans le fond abſolument contraires. Et certainement ce fut toujours l'idée d'Alcaçova. Ce Miniſtre étoit perſuadé que Philippe prendroit le prétexte de la guerre, qui contre ſon eſpérance venoit de ſe rallumer dans les Païs-bas, depuis l'arrivée de D. Juan d'Autriche en Flandre, & la priſe de Namur, pour ne point envoyer à ſon maître les ſecours qu'il lui avoit promis, comme il le fit effectivement: & il ſe flattoit que ce jeune Prince, après avoir fermé l'oreille aux conſeils les plus ſalutaires, ſe voyant abandonné de toutes parts, ſans troupes, ſans argent, ſeroit enfin obligé de chercher dans la néceſſité une reſſource à la témérité de ſa folle entrepriſe; mais tout le contraire arriva. L'évenement juſtifia la vérité de cette penſée: Que Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. D. Sébaſtien mépriſa tous les avis que purent lui donner les perſonnes les plus ſages & les plus affectionnées, & il ſaiſit au contraire avec ardeur tout ce que le haſard voulut lui offrir pour hâter ſa perte.

Le Pape publie la Croiſade contre les Mores.

Il eſt certain que le Pape, ébloüi de ſon zéle contre les Infidéles, donna un peu trop dans les idées de ce Prince. Il publia une Croiſade, & ouvrit pour cette guerre ſainte tous les tréſors de l'Egliſe: grace que les ſouverains Pontifes n'avoient jamais accordée juſqu'alors aux Rois de Portugal. Sur ces entrefaites, les gallions des Indes arriverent à bon port. En même tems la Reine Cathérine, qu'on regardoit comme le dernier obſtacle qui devoit faire échoüer ce projet, ou qu'on croyoit du moins ne devoir jamais permettre que le Roi ſon petit-fils, qu'elle aimoit tendrement, s'arrachât de ſes bras pour paſſer lui-même en Afrique, mourut regrettée de tout le monde. Outre cela, malgré la guerre qui venoit de ſe rallumer en Flandre, le Prince d'Orange accorda tous les ſecours qu'on lui demandoit: peut-être étoit-ce en partie pour faire montre de ſes forces. Mais comme il étoit bien informé que Philippe ne ſe prétoit qu'en apparence à cette entrepriſe, & que dans le fond il avoit déja réſolu de n'y contribuer

HENRI III. 1578.

tribuer en rien, ſon deſſein principal étoit de décrier par-là la conduite de ce Prince, de réveiller l'ancienne animoſité qui avoit été de tout tems entre les Caſtillans & les Portugais, de détacher D. Sébaſtien du parti des Eſpagnols, & de le mettre dans ſes intérêts, en lui rendant ſervice dans une occaſion ſi importante. Enfin, pour achever d'aveugler ce Prince crédule, le haſard voulut, que dans ce même tems Abdal-Carin, qui commandoit dans Arzilla, remît cette place par ordre de Mulei Mahomet à Dom Edoüard de Meneſès Gouverneur de Tanger. C'étoit Alfonſe V. qui le premier s'étoit rendu maître de ce poſte. Il avoit été enſuite pris & repris pluſieurs fois ſous le Roi Emmanuel. Enfin Jean III. ayeul de Dom Sébaſtien l'avoit abandonné, parce que le Portugal n'en tiroit aucun avantage, & qu'il étoit difficile de le fortifier. Ces circonſtances réunies firent plus d'impreſſion ſur ce Prince téméraire & rempli d'amour propre, que toutes les priéres & les conſeils les plus ſages des perſonnes qui lui étoient attachées.

Nouveaux efforts de Philippe pour rompre le projet de Dom Sébaſtien.

Philippe cependant, ſoit qu'il fût encore incertain de l'évenement, ſoit qu'ayant réſolu de tourner ſes forces d'un autre côté, dans l'impuiſſance où il étoit de remplir ſes engagemens, il crut qu'il y alloit de ſon honneur que cette entrepriſe ne ſe fît pas ſans lui, voulut encore tenter s'il ne pourroit point perſuader à Dom Sébaſtien de différer pour quelque tems l'exécution de ſon deſſein. Il engagea auſſi le Duc d'Albe, pour qui il ſçavoit que ce Prince avoit beaucoup de conſidération, à lui écrire ſur ce ſujet, & à lui repréſenter vivement toutes les difficultés de cette guerre qu'il alloit entréprendre. Enfin il lui députa Dom Juan de la Cerda Duc de Medina-Celi, un des premiers Seigneurs d'Eſpagne, pour le détourner de cette expédition, & lui faire ſes excuſes de ce qu'il ne pouvoit fournir les ſecours qu'il lui avoit promis.

Les raiſons qu'il apportoit pour colorer ce refus, étoient qu'il avoit crû la Flandre tranquille lorſqu'il avoit pris avec lui des engagemens; qu'alors il s'imaginoit n'avoir autre choſe à craindre, ſinon que les Turcs ne fiſſent quelque deſcente en Italie: que cependant la guerre s'étoit rallumée dans les Païs-bas, & qu'il avoit beſoin de toutes ſes troupes de ce côté-là. Il ajoûtoit, qu'il venoit de conclure tout récemment un traité avec Amurath, qui ſe diſpoſoit à partir pour la Perſe; & qu'il étoit à craindre, ſi on portoit la guerre en Afrique, & qu'on allât attaquer un Prince allié & tributaire du Grand Seigneur, que les Turcs ne regardaſſent cette entrepriſe, comme une infraction manifeſte de la tréve.

Il l'informoit enſuite du ſuccès de ſa négociation avec Mulei Meluc. Il lui apprenoit: qu'etant inſtruit des preſſantes ſollicitations d'Ulucciali Bacha d'Alger auprès de ce Prince pour le porter à unir ſes forces aux ſiennes, & à aller de concert aſſiéger Oran, ſçachant qu'Amurath-même lui avoit écrit à ce ſujet, il avoit ſçû lui perſuader de ne point s'engager dans cette entrepriſe, en lui repréſentant, qu'il n'y trouveroit ni avantage, ni ſûreté: qu'il n'étoit pas de ſes intérêts de s'éloigner de ſes Etats, & de penſer à attaquer ſes voiſins, tandis qu'il n'étoit pas lui-même encore bien affermi ſur ſon trône: que le voiſinage & l'amitié des Turcs avoient toujours

jours été ſuſpects aux Rois de Fez, parce qu'ils ſçavoient, comme lui-même ne pouvoit l'ignorer, qu'on ne cherchoit à la Porte que les moyens de les abaiſſer & de les détruire. Il diſoit enſuite: que dans les conjonctures preſentes il croyoit, qu'on devoit ſe contenter d'avoir ainſi détourné le Prince More de s'unir avec Ulucciali; & qu'il falloit attendre pour l'attaquer une occaſion plus favorable: qu'Amurath étoit ſur le point de porter ſes armes en Orient; qu'il alloit s'engager dans une guerre épineuſe & de longue durée contre un rival puiſſant, qui ne lui laiſſeroit pas le loiſir de penſer à rappeller ſes forces en Occident; que pour lui, il eſperoit n'être pas long-tems à mettre ordre aux troubles des Païs-bas; que dès qu'il ſeroit tranquille de ce côté-là, n'ayant plus rien à craindre des Turcs, il ſe joindroit à lui avec toutes ſes forces; & qu'ainſi réünis, tandis que leurs ennemis ſeroient éloignés, ils viendroient aiſément à bout d'une entrepriſe qu'on ne pouvoit précipiter dans les circonſtances, ſans s'expoſer manifeſtement à une perte inévitable. Il ajoûtoit, que c'étoit auſſi dans cette vûë qu'il avoit voulu qu'il fût compris lui-même dans la trêve de trois ans qu'il venoit de conclure avec le Grand Seigneur. HENRI III. 1578.

D'un autre côté Dom Sébaſtien, qui s'impatientoit du moindre retardement, & à qui les ſages conſeils de Philippe étoient ſuſpects, prétendoit que ſi on différoit cette expédition, il arriveroit tout le contraire de ce qu'on eſpéroit. Il diſoit, que les Turcs à la faveur de la trêve, rempliroient ſans doute toute l'Afrique; & que cette puiſſance, alors ſi aiſée à abattre, deviendroit formidable dans la ſuite. Il ne manquoit pas même de raiſons toutes favorables à ſon inclination aveugle, & que la paſſion lui ſuggéroit, pour fortifier ce raiſonnement.

Enfin le départ fut réſolu. On avoit confié d'abord la conduite générale de cette expédition à Dom Loüis d'Atayda, eſtimé parmi ceux de ſa nation pour ſon habileté dans la guerre. Mais comme d'un côté le Roi vouloit tout faire par lui-même; que de l'autre Alcaçova par une ambition démeſurée ne pouvoit s'empêcher de ſe mêler de ce qui ne le regardoit point, & d'affaires qui paſſoient même la portée de ſon génie, ce Seigneur s'apperçut bientôt que tous ſes ſoins ſeroient inutiles. Ainſi voyant que, ſoit imprudence, ſoit vanité dans le Prince & ſon Miniſtre, l'emploi honorable dont on l'avoit revêtu, ne pouvoit manquer de tourner à ſa honte & à ſa ruine, il le remit au Roi, ſous prétexte qu'il ne ſe ſentoit pas aſſez de talens pour le remplir; & il fut nommé Viceroi des Indes. On crut que ſa place ne pouvoit être remplie par un ſeul homme. Ainſi Dom Diégue de Souſa fut nommé pour Amiral de la flotte; & on proclama Dom Chriſtophle de Tavora grand Ecuyer du Royaume, Commandant général de la Gendarmerie, compoſée de la Nobleſſe Portugaiſe & de quelques volontaires, qui étoient venus des païs étrangers pour ſervir à cette expédition. Ces deux Généraux étoient eux-mêmes au reſte des gens ſans expérience, que la faveur plûtôt que le mérite avoit élevés aux premiéres charges de l'Etat dans une Cour, où ce moyen de s'aggrandir n'étoit pas extraordinaire. Cependant, comme le Roi n'avoit

HENRI III. 1578. pas beaucoup de Cavalerie, & qu'il ſçavoit que c'étoit en cela principalement que conſiſtoit la force de l'ennemi auquel il alloit avoir affaire, il réſolut de lui oppoſer une Infanterie nombreuſe, qui eſt aſſez rare parmi les Mores. Dans cette vûë il fit un Edit par lequel il défendoit à quiconque voudroit paſſer la mer, de ſervir à cheval ſans ſon ordre. Ce Prince fit en cela une grande faute; car pluſieurs perſonnes déterminées déja à prendre parti dans cette guerre, dans l'eſpérance qu'elles auroient place dans la Cavalerie, changerent de ſentiment, & ſe retirerent lorſqu'elles virent qu'elles ſeroient obligées de ſervir à pied.

Lorſque le tems du départ approcha, chacun commença de ſonger à s'y préparer. Mais comme l'armée n'étoit compoſée que de troupes toutes neuves, la confuſion regnoit par-tout. Ce n'étoit que négligence & que deſordre, dans une circonſtance où l'on auroit eu beſoin ſur-tout de beaucoup d'attention & d'un grand arrangement. Les Portugais particuliérement ſembloient plûtôt ſe diſpoſer à aller à la nôce qu'à la guerre. Ce n'étoit point le ſoin de choiſir leurs armes qui les occupoit; ils ne penſoient qu'à ſe faire un équipage magnifique, & à ſe mettre ſuperbement. Ils changoient même leur habillement, pour prendre la mode Caſtillane; ce qui fut regardé dès-lors comme un préſage des malheurs qui arriverent dans la ſuite. On eût dit qu'ils ſongeoient à faire quelque entrée triomphante, comme s'ils euſſent déja remporté la victoire. Les étoffes de ſoye étoient ce qu'ils employoient de moins précieux. L'or, l'argent, les pierreries même brilloient avec une profuſion étonnante ſur les habits, les chevaux, les tentes, les houſſes, & ſur tout le reſte des équipages. Les gens ſages s'imaginoient être aux préparatifs de quelque tournoi, plûtôt que d'une guerre ſérieuſe, & ils prévoyoient avec douleur les ſuites funeſtes que de tels commencemens devoient avoir.

Après avoir ainſi tout diſpoſé pour le départ, il fallut ſonger à laiſſer à quelqu'un pendant l'abſence du Roi le gouvernement de l'Etat. Ce Prince avoit d'abord jetté les yeux pour cela ſur le Cardinal Henri ſon oncle: mais il refuſa d'accepter cet emploi, & il s'en excuſa ſur ſon grand âge. Ainſi on nomma quatre perſonnes, qu'on chargea de la régence du Royaume, & à qui on remit même les Sceaux. Ce furent Dom George d'Almeyda Archevêque de Lisbonne, Dom Pedre d'Alcaçova, Dom François de Saa, & Dom Juan de Maſcarennas.

Cependant Mulei Maliomet ne ceſſoit de dépêcher en Portugal lettres ſur lettres, & couriers ſur couriers, pour preſſer l'arrivée de la flotte. Il faiſoit entendre que l'armée Portugaiſe ne paroîtroit pas plûtôt en Afrique, que Mulei Meluc ſe verroit abandonné de tout le monde, & que ſans tirer l'épée, il les aſſûroit d'une victoire complette. Il ajoûtoit: qu'il n'étoit cependant pas à propos que le Roi ſe trouvât en perſonne à cette expédition: que ſa préſence effrayeroit les Mores, qui ſeroient moins diſpoſés à quitter le parti de Meluc; que par-là ils donneroient des armes contre eux-mêmes à ce Prince; & que tout odieux qu'il étoit à ces peuples, il ſe ſerviroit avec avantage de cette circonſtance pour les retenir dans

dans le devoir, en leur faiſant appréhender de ſe voir ſoûmis à la domination d'un Prince étranger, qui faiſoit profeſſion d'une Religion différente. Mais Dom Sébaſtien s'imagina que le Prince More ne parloit de la ſorte, que dans la crainte que lui-même, après ſa victoire, ne ſe rendît le maître du païs. Ainſi ce fut pour lui un nouveau motif de paſſer en perſonne en Barbarie. Il comptoit déja ſur tous ces Royaumes, comme ſur une conquête aſſûrée; & ce fut dans cette eſpérance qu'il voulut emporter les ornemens Royaux avec lui. HENRI III. 1578.

Sur ces entrefaites, les vaiſſeaux du Prince d'Orange jetterent l'ancre à l'embouchure du Tage. Ils portoient trois mille Allemans, commandés par Martin de Bourgogne Seigneur d'Amberg ou de Tamberg. En même tems la fortune préſenta à Dom Sébaſtien une occaſion de ſe conſoler, de ce que faute d'argent, il n'avoit pû tirer des troupes de Toſcane. L'Irlande, qui après l'Angleterre eſt la plus grande de toutes les iſles de l'Océan, étoit ſous la domination de la Reine Eliſabeth; & depuis quelque tems la Religion avoit occaſionné bien des broüilleries parmi les peuples qui l'habitoient. Ces inſulaires preſque tous Catholiques, animés par le Comte de Deſmond & Jean Anel ou Allen, avoient formé le projet de ſecoüer le joug des Anglois. Ils avoient même dans cette vûë député à Grégoire XIII. pour l'informer de leurs deſſeins; & ce Pape n'avoit pas manqué de les approuver. Il avoit exhorté fortement ces peuples à perſéverer dans une réſolution ſi loüable & ſi généreuſe. Il écrivit même à Philippe pour l'engager à ſe charger d'une expédition ſi digne de ſon zéle. D'un autre côté ce Prince, pour ne pas paroître violer ouvertement l'alliance qui avoit été de tout tems entre les maiſons d'Angleterre & de Bourgogne, n'avoit ôſé déclarer la guerre à Eliſabeth. Mais, comme cette Princeſſe ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de favoriſer ſous main le Prince d'Orange & les rebelles de Flandre, il avoit crû qu'il pouvoit bien auſſi donner ſecrettement quelques ſecours aux Irlandois. Ainſi on étoit convenu, que les levées ſe feroient ſur les terres de la domination du Pape, & que Philippe fourniroit l'argent néceſſaire à leur entretien. Conformement à ce traité ſecret, on avoit levé dans la Romagne environ ſix cens hommes de pied. Ils étoient commandés par Thomas Stukeley, Anglois d'origine, que le Pape avoit fait peu de tems auparavant Marquis de Lempſter, & dont nous avons parlé plus haut, ſous l'année 1570. Ces troupes s'étoient embarquées à Genes, & elles aborderent à Lisbonne à peu près dans ce tems-ci. Le Roi de Portugal profita d'une ſi belle occaſion: il négocia avec le Général Anglois; & moitié de gré, moitié de force, il l'engagea à conſentir de le ſuivre en Afrique, en lui avançant un mois de paye. Cela ſe paſſa à l'inſçû du Pape, & ſans que Philippe oſât s'y oppoſer, pour ne pas paroître ôter toutes ſortes de ſecours dans un beſoin ſi preſſant à un Prince, avec lequel il s'étoit allié ſi ſolemnellement.

Cependant le jour du départ avoit été marqué, & différé ſouvent, tant il y avoit peu d'ordre dans les réſolutions qu'on prenoit. Enfin le 17. de Juin, le Roi ſuivi d'un cortége nombreux s'étant rendu à la cathédrale de Lisbonne, où il aſſiſta à la cérémonie de la bénédiction de l'étendart Royal, qu'il

Départ du Roi Dom Sébaſtien.

HENRI III. 1578. pour l'Afrique.

qu'il remit enſuite à Dom Loüis de Meneſès, qui faiſoit dans cette expédition l'office de Sergent de bataille, au lieu de rentrer de-là au palais, comme on le croyoit, il alla le jour-meme s'embarquer tout de ſuite ſur l'amiral. Il y reſta près de huit jours obligé d'attendre les autres, que l'incertitude du départ avoit retenus juſqu'alors. Enfin le lendemain de la Saint Jean-Baptiſte, il mit à la voile avec un vent favorable, ſuivi de toute ſa flotte, laiſſant ſon Royaume ſans argent, ſans Nobleſſe, ſans héritier, entre les mains de gens qui n'étoient guères en état de le gouverner.

La flotte étoit compoſée de cinq galéres, de cinquante vaiſſeaux de haut bord, & d'environ neuf cens bateaux plats, qui portoient l'armée, les munitions de guerre & les proviſions néceſſaires pour l'expédition. Les troupes conſiſtoient en dix mille Portugais, mille Eſpagnols commandés par Dom Alfonſe d'Aguilar, trois mille Allemans, cinq cens Italiens, un grand nombre de Gentilshommes, qui ſervoient à leurs dépens en qualité de volontaires, & outre cela en huit cens Cuiraſſiers, auxquels on avoit joint deux cens hommes tirés des garniſons de la côte de Barbarie, qui avoient à leur téte Dom George de Alencaſtro Duc d'Aveiro. On avoit encore embarqué dix mille pionniers, & douze piéces d'artillerie, dont on avoit donné le commandement à Dom Pedre Meſquita Chevalier de Malthe.

Les Seigneurs qui ſuivirent le Roi à cette entrepriſe, furent Dom Antoine Prieur de Crato, fils naturel de Dom Loüis oncle du Roi; Théodoſe Duc de Barcellos fils du Duc de Bragance, qui n'avoit encore que huit ans; Jaques de Bragance ſon oncle; Edoüard de Meneſès Comte de Taroca Maréchal de camp; Ferdinand de Caſtro Comte d'Obaſto; Alfonſe de Portugal Comte de Vimioſo; Antoine de Caſtro Comte de Monſanto; Ferdinand de Noronna Comte de Linarès; Nunno Alvarès de Mello-Portugal Comte de Tentuguel, avec ſon fils Rodrigue; Alfonſe de Noronna de Mira; Vaſco de Gama Comte de la Vidiguerra; Conſtantin de Mello-Portugal fils du Marquis de Ferreyra; Jean de Lobo Baron d'Alvito; Jean de Silva de Caſtille Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne; Loüis de Silva Portugais; Jean de Silva fils du Comte de Sortella; Emmanuel de Meneſès Evêque de Conimbre ou Coimbre; & Arias de Silva Evêque de Porto. A ce départ un air lugubre regnoit ſur la flotte: on n'y remarqua pas le moindre ſouris; & au lieu que dans ces ſortes d'expéditions les troupes ont coûtume de marquer leur joye par des cris d'allégreſſe, tout le monde gardoit un morne & triſte ſilence. On remarqua même alors quelques accidens, qui furent regardés comme des préſages funeſtes. L'amiral en faiſant ſa manœuvre, emporté par les flots, alla briſer ſa prouë contre un vaiſſeau Flamand; & l'imprudence d'un canonnier coûta la vie à un matelot, qui fut emporté par un boulet.

La flotte Portugaiſe aborda d'abord aux Algarves, où elle embarqua le régiment de Dom François de Tavora, avec quelques ſoldats Eſpagnols. De-là elle ſe rendit à Cadix. Dom Sébaſtien y fut reçû magnifiquement par Dom Alfonſe Perez de Guſman Duc de Medina Sydonia, qui s'y étoit rendu pour le ſaluer, & qui fit encore tous ſes efforts pour arreter ce Prince

Prince ſur le bord du précipice où il couroit ſe jetter en aveugle. Enfin voyant que toutes ſes remontrances étoient inutiles, après avoir régalé le Roi pendant quelques jours de quelques combats de taureaux, & de toutes les fêtes dont une côte auſſi ſtérile put lui fournir l'exécution, il le reconduiſit ſur ſa flotte ; & ſi par un funeſte preſſentiment des malheurs qui l'attendoient, il ne put lui donner des marques de joye, en prenant congé de lui, il lui témoigna du moins par ſes larmes la ſincérité de ſon attachement. HENRI III. 1578.

On fit route enfin vers l'Afrique ; & le Roi ſe détacha de ſa flotte avec cinq galéres, pour aller à Tanger. De-là, après avoir congédié le fils de Mulei Mahomet, qui étoit un enfant de douze ans, il ſe rendit par terre à Mazagon, accompagné de Martin Correa de Silva, dans l'eſpérance que ſa préſence pourroit animer les Mores à ſe ſoulever contre Mulei Meluc : il fortifia enſuite la garniſon de Tanger ; rejoignit la flotte, ſur laquelle Mahomet lui-même vint ſe rendre, ſuivi de huit cens Arquebuſiers ; & arriva enfin à Arzilla. Là on mit les troupes à terre, parce que l'eau avoit manqué ſur la flotte. Mais comme on étoit fort indécis ſur le parti qu'on devoit prendre, que les Officiers ne ſçavoient pas ſe faire obéïr, & qu'il n'y avoit aucune diſcipline parmi les ſoldats, on eut bien de la peine à les faire rembarquer. On employa inutilement vingt-cinq jours à fortifier un camp ſur la côte ; & ce retardement fit perdre les plus belles occaſions. Deſcente des Portugais en Afrique.

En effet les garniſons & les habitans de Larache & de Tetuan penſoient deja à abandonner ces places ; déja ils ſongeoient à aller chercher un aſile dans les montagnes voiſines, lorſque Mulei Meluc les raſſûra, & diſſipa cette premiére frayeur, en leur promettant de leur envoyer inceſſamment du ſecours. En même tems ce Prince ſortit de Maroc, après avoir chargé un Renégat Portugais nommé Radovan, qui étoit ſon premier Miniſtre, du ſoin de tous les préparatifs néceſſaires pour cette guerre ; & il alla camper à Suſa, où il fit dreſſer juſqu'à quatre mille tentes. Enſuite étant informé, que les Chrétiens avoient déja fait leur deſcente, il laiſſa Radovan pour commander dans Maroc pendant ſon abſence ; s'avança vers la frontiére à la tête de quatorze mille chevaux, & de trois mille Arquebuſiers, partie à pied, partie à cheval, qui preſque tous étoient Grenadins ; & alla paſſer la riviére de Marmor aſſez proche d'Arzilla. Dans cet endroit il fit fondre quatre canons, dont on lui avoit amené la matiére de Maroc. De-là il prit ſa route vers Alcaçar ; & étant arrivé le 4. de Juillet à un lieu qu'on nomme ordinairement dans le païs, la Fiera del Giovedi *, il y fut ſalué par ſon frere Mulei Hamet, Viceroi de Fez, qui lui amena vingt deux mille chevaux, & cinq mille Arquebuſiers. Ce Prince d'auſſi loin qu'il apperçut le Roi ſon frere, deſcendit de cheval par reſpect, & ſe proſternant à terre en ſa preſence, il ſe jetta à ſes genoux. Enſuite, après que les deux Princes ſe furent fait quelques complimens, l'armée ſe mit en marche. * La Foire du Jeudi.

Mulei Meluc ſe faiſoit porter en litiére, parce que depuis quelque tems

HENRI III. 1578. il avoit une fiévre violente, accompagnée de fréquens vomiſſemens. Ainſi il ne put joüir des honneurs de l'entrée ſolemnelle qu'on lui avoit préparée à Fez: mais il voulut que le Prince ſon frere tint ſa place dans cette cérémonie, & il le ſuivit auſſi-tôt après. De-là il détacha deux mille chevaux vers Mazagon pour aller contenir dans le devoir les peuples de cette contrée, dont il appréhendoit la révolte. Deux mille autres furent commandés en même tems pour s'avancer vers Larache & le cap d'Aguer; mais ayant appris que l'armée Chrétienne étoit campée à Arzilla, ils revinrent auſſitôt ſur leurs pas.

Au reſte la maladie n'avoit rien diminué du courage du Prince More. Toujours préparé à tout évenement, il fit publier dans ſon armée, qu'il donnoit la liberté à tous ceux qui ne lui ſeroient pas affectionnés, de paſſer dans le camp de Mahomet. Ce n'étoit pas cependant aucun mépris, qu'il fît de ſon ennemi, qui l'engageoit à faire cette démarche; il craignoit d'être abandonné dans une conjoncture plus délicate, & de ſe voir enlever dans une bataille par une déſertion ſubite, une victoire, dont ſa valeur ſembloit lui répondre. Dans cette vûë il tira des troupes dont la fidélité lui étoit ſuſpecte, trois mille chevaux, à qui il donna ordre d'aller harceler le camp des Chrétiens, afin de faciliter lui-même leur retraite, au cas qu'ils fuſſent dans la diſpoſition de le quitter. Mais cette conduite eut un ſuccès tout contraire à celui qu'il en attendoit, & tourna même à ſon avantage. Ces troupes qui ignoroient le deſſein de leur maître, prirent la commiſſion qu'il leur donnoit, pour une marque de confiance de ſa part: cette idée les changea entiérement. Le Chérif n'eut point dans la ſuite de ſoldats plus fidèles que ceux-là même, qui penſoient auparavant à l'abandonner; & il y en eut très-peu parmi eux, qui paſſaſſent du côté de ſon rival.

Les courſes des Mores jetterent d'abord l'épouvante dans l'armée Portugaiſe, quoique Mahomet qui avoit pris ſon logement hors du camp, & qui étoit au fait de leur maniére de combattre, fût lui-même toujours alerte pour les éloigner. Les troupes commençoient donc à ſe débander, & ſe retiroient inſenſiblement ſur la flotte, qui n'étoit pas éloignée. Enfin un corps de cinq cens hommes des ennemis s'étant approché du camp des Chrétiens plus qu'à l'ordinaire, Dom Sébaſtien par une envie de ſe diſtinguer, eſtimable dans un ſoldat, mais peu pardonnable à un grand Prince, & même indigne d'un habile Général, ſortit lui-même contre ces Infidèles, les repouſſa, & les mit en fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde.

D'un autre côté Mulei Meluc, qui attendoit de nouvelles troupes de Tetuan & de Mequinez, ſe tenoit renfermé dans ſon camp au-delà d'Alcaçar, encore incertain du parti que prendroit l'armée ennemie. Ce qu'il ſouhaitoit le plus, étoit que les Chrétiens vinſſent l'attaquer par terre. En ce cas, il avoit réſolu de les empêcher de faire aucune entrepriſe, d'être continuellement à leurs trouſſes, & de les harceler ſans ceſſe, ſans en venir jamais à une action déciſive, à moins qu'il ne pût ſe promettre une victoire certaine. Enſuite, lorſqu'ils ſeroient beaucoup avancés dans

dans les terres, ſon deſſein étoit de leur fermer le retour à la mer, & de les tenir éloignés de leur flotte, de mettre la diſette par-là dans leur camp, & de les faire périr de faim & de miſére, ſans être obligé de riſquer une bataille. HENRI III. 1578.

L'imprudence & la témérité de Dom Sébaſtien répondirent parfaitement aux deſſeins de ſon ennemi. Les plus ſages têtes de ſon Conſeil étoient d'avis qu'on allât par mer à Larache: mais Dom Alfonſe de Portugal Comte de Vimioſo, un des plus habiles flatteurs qu'il y eût à la Cour, étoit d'un ſentiment tout contraire. Il y avoit quatre ans que ce Seigneur avoit été diſgracié pour avoir laiſſé manquer les troupes de vivres dans le voyage d'Afrique. Or, ſi on prenoit le parti d'aller par terre, il ſe perſuadoit que l'armée ſe trouveroit bien-tôt dans la même néceſſité; & il eſpéroit par-là voir à ſon tour humilier ſes rivaux, qui ſe trouvoient alors chargés de la même commiſſion qu'on lui avoit donnée. Ainſi il mettoit tout en uſage pour inſpirer ce deſſein au Roi, en lui repréſentant qu'il étoit de l'honneur de l'armée Chrétienne après avoir une fois pris terre, de ne point remonter ſur ſes vaiſſeaux, & que les Infidèles ne manqueroient pas de regarder comme une fuite, une réſolution qu'on ne prendroit que pour ſe procurer une plus grande commodité.

Dom Loüis de Silva prétendoit au contraire: que le parti le plus ſûr étoit toujours celui que l'on devoit ſuivre: qu'on pouvoit ſans péril arriver en peu de tems par mer à Larache; qu'il ſeroit aiſé d'y débarquer les troupes; qu'au contraire il étoit dangereux de vouloir s'y rendre par terre, puiſqu'à chaque inſtant on ſeroit expoſé à être ſurpris par les ennemis; & que s'ils ſe mettoient à leurs trouſſes, ils réduiroient l'armée aux plus grandes extrémités. Il ajoûtoit, que pour aller du camp à Larache, il leur faudroit paſſer le Luco, puiſque cette place eſt ſituée à la gauche de cette riviére; qu'ainſi faute de pont, ou de vaiſſeaux, on ſeroit obligé d'abandonner le rivage, & de s'éloigner de la flotte pour aller chercher quelques gués vers la ſource, & bien avant dans les terres; & qu'il étoit probable, qu'on trouveroit beaucoup de difficulté à forcer ces paſſages, que les Mores n'auroient pas manqué ſans doute de bien fortifier.

D'autres, pour concilier deux ſentimens ſi oppoſés, propoſoient de faire avancer les troupes par terre, de ſe ſervir des chariots pour couvrir leur gauche, & de prendre à droit, mais ſans cependant s'éloigner de la côte; afin que la flotte ne les perdant jamais de vûë, elle pût arriver en même tems que l'armée à l'embouchure du Luco, pour la paſſer au-delà de cette riviére. Mais la vanité du jeune Roi, qui aimoit à attirer ſur lui les regards de ſes troupes, & à leur faire admirer en pleine campagne ſa taille & ſa force, termina le différend. Il réſolut donc de conduire ſon armée par terre, quoi que pût dire pour s'y oppoſer Mulei Mahomet, qui lui répeta mille fois, que les moindres fautes ſont irréparables dans la guerre. Ce Prince avoit d'abord appréhendé, que D. Sébaſtien qu'il appelloit à ſon ſecours, ne penſât à reconquérir ſes Etats, que pour s'en rendre enſuite maître lui-même. Mais devenu le témoin de la confuſion & du deſordre qui regnoient dans le camp des Chrétiens, il changea beaucoup de ſentiment;

HENRI III. 1578.

timent; & commença au contraire à déſeſpérer du ſuccès de cette entrepriſe, & de ſon propre rétabliſſement.

En conſéquence du parti qu'on avoit pris, D. Diégue de Souſa eut ordre de s'avancer vers Larache avec la flotte, & d'aller y attendre l'arrivée de l'armée. En même tems le Roi marcha vers Alcaçar, où il y avoit un pont ſur la riviére: il alla camper le premier jour à trois lieuës d'Arzilla, & arriva le lendemain à Menera, où François d'Aldana vint remettre à ce Prince des lettres du Duc d'Albe avec le caſque & la cotte d'armes qui avoient ſervi autrefois à Charles V. lorſqu'il fit ſon entrée triomphante à Tunis. Peu s'en fallut que ces preſens ne fiſſent tourner la tête à D. Sébaſtien. Il s'imaginoit qu'on ſe préparoit déja à le recevoir en triomphe à Fez & à Maroc avec la même magnificence; & il ne ſe promettoit pas moins que l'empire de toute l'Afrique. Cependant par le conſeil d'Aldana, qui pour s'acquitter, diſoit-il, de la parole qu'il avoit donnée au Roi l'année précédente, étoit venu ſe rendre auprès de lui avec l'agrément de Philippe, les troupes commencerent à prendre leurs logemens avec plus de précaution. Enfin le troiſiéme & le quatriéme jour de leur marche elles traverſerent les montagnes appellées communement Cabeça de Ardana & celles de Barcain; paſſerent à gué le lendemain la riviére de Mucacen, qui va un peu plus bas ſe jetter dans le Luco; & camperent le long d'un ruiſſeau qui ſort des marais aux environs d'Alcazarquivir.

D'un autre côté, Mulei Meluc étoit ſorti de ſon camp le 2. d'Août, & s'avançoit vers Alcaçar. Le lendemain il arriva au pont que cherchoient les Chrétiens, & après l'avoir paſſé il s'arrêta de l'autre côté de la riviére. Ce Prince ne penſoit point encore alors à donner bataille, parce que ce terrain inégal, & rempli de pluſieurs éminences, ne lui paroiſſoit pas aſſez avantageux pour étendre commodément ſa Cavalerie: mais lorſqu'il apprit que l'armée Chrétienne étoit ſi proche de lui, il jugea que l'affaire devenoit ſérieuſe. Ainſi tout déſeſpéré qu'il étoit, & quoiqu'il ne lui reſtât plus que quelques jours à vivre, il fit venir ſon frere Mulei Hamet, à qui il parla encore avec la même confiance & autant de liberté d'eſprit qu'auparavant: & quoiqu'il eût aſſez mauvaiſe opinion de ſon courage & de ſon génie, cependant parce que c'étoit ſon frere, il lui remit le commandement général de ſa Cavalerie, l'aſſûrant qu'il falloit abſolument combattre, vaincre, ou mourir avec lui; & le menaçant, au cas que la lâcheté lui fît faire quelque fauſſe démarche, de l'étrangler de ſes propres mains. En même tems le Chérif ſortit de ſa tente & parcourut tout ſon camp en litiére, donnant par-tout ſes ordres, & faiſant lui-même en cette occaſion l'office de Sergent de bataille.

Il y avoit dans l'armée More trois mille Grenadins de ceux, qui étant chaſſés d'Eſpagne huit ans auparavant, avoient cherché une retraite en Afrique. C'étoient tous Arquebuſiers, bons ſoldats, ſervant partie à pied, & partie à cheval: ils étoient commandés par Dogali Algori de Grenade, & Oſarin de Raguſe. Outre cela on y comptoit trois mille autres Arquebuſiers à pied, vingt-cinq mille chevaux, & environ mille Spahis, toutes vieilles troupes qui étoient au ſervice du Chérif. Ce Prince

ce s'étoit fait ſuivre encore par dix mille chevaux, & huit mille hommes de pied de nouvelles troupes, & par un corps nombreux d'Arabes volontaires; en ſorte que toute ſon armée montoit à quarante mille hommes (1). Meluc comptoit peu ſur ces nouvelles levées, auſſi-bien que ſur les Arabes, toujours inconſtans, & qui ne cherchent qu'à profiter du deſordre pour piller. Outre cela il y avoit trois mille hommes parmi ſes vieilles troupes, qui, comme nous avons dit, lui étoient ſuſpects de favoriſer ſecrettement le parti de Mahomet. Enfin les Renégats & les Gardes du Prince étoient commandés par Mahomet Taba, & Ali Muza. C'étoient ceux en qui il avoit le plus de confiance. HENRI III. 1578.

Ce fut le Dimanche ſuivant que les deux armées parurent en preſence. Auſſi-tôt Meluc détacha Soliman Général de la Cavalerie, avec ordre de s'approcher de l'armée Chrétienne, & de lui rapporter des nouvelles certaines de ſes deſſeins & de ſa diſpoſition. Cet Officier, ayant vû les Portugais paſſer le ruiſſeau pour le mettre entre eux & l'ennemi, revint ſur le champ à toutes jambes annoncer à ſon maître que les Chrétiens prenoient la fuite. A peine ce bruit eut été répandu dans le camp des Mores, qu'il fut preſque impoſſible de retenir les troupes. Tous vouloient ſortir pour donner ſur ces fuyards. Mais Meluc conſervant toujours, tout mourant qu'il étoit, ſa fermeté & ſa preſence d'eſprit ordinaire, & rempliſſant encore parfaitement dans ſon armée la place & les devoirs d'un grand Général, arrêta ce premier feu. Sur ces entrefaites Mahomet Taba vint l'avertir que ſes troupes ſongeoient à l'abandonner; qu'on formoit des deſſeins funeſtes contre ſa perſonne; & que pluſieurs avoient réſolu d'aller au combat ſans poudre ni bales. A cette nouvelle ce Prince fit auſſi-tôt publier dans ſon camp, que ceux qui manquoient de poudre ou de bales, s'adreſſaſſent à l'Intendant de l'armée, & qu'on leur en fourniroit. En même tems il renouvella ſon premier Edit, & déclara qu'il permettoit à ceux qui ne voudroient pas ſervir ſous lui, de paſſer du côté des ennemis. Mais quoique Mahomet ſon rival, qui avoit joint les Portugais, eût fait planter ſon étendart à la tête de l'armée Chrétienne, pour ſervir de ſignal à ſon parti, il n'y eut preſque perſonne dans le camp des Mores qui allât ſe rendre à lui.

Cependant on tenoit conſeil de guerre dans l'armée du Roi; mais le trouble y regnoit ſi fort, qu'on ne pouvoit s'y déterminer à aucun parti. D. Sébaſtien, que l'approche du danger commençoit à rendre plus retenu qu'à l'ordinaire, n'en étoit cependant pas moins obſtiné à donner la bataille. D'un autre côté ceux-là même qui lui avoient conſeillé d'abord de mener l'armée par terre, étoient alors d'avis de reculer & de ſe retirer vers Larache. Ceux au contraire qui jugeoient alors qu'il ne falloit rien riſquer, étoient les premiers, dans la circonſtance preſente où l'on ſe voyoit réduit à la néceſſité de ſe battre, à exhorter le Prince d'aller courageuſement à l'ennemi. Ils diſoient, pour appuyer leur ſentiment: qu'il étoit trop

(1) Ou ſelon l'*Editeur Anglois*, Soixante mille.

HENRI III. 1578.

trop tard de penſer à ſe retirer; qu'il n'étoit pas même ſûr de le tenter; & que de vouloir faire retraite en preſence de l'ennemi, c'étoit avoüer leur défaite, & le reconnoître pour leur vainqueur: que le défaut de proviſions, qui ſans doute leur manqueroient bientôt, ne leur permettoit pas non plus de ſonger à ſe tenir renfermés dans leur camp, & à s'y fortifier: qu'il ne reſtoit donc qu'un parti à prendre, qui étoit de chercher dans leur courage le ſeul moyen qu'ils euſſent pour ſortir du danger où leur imprudence les avoit jettés; qu'un plus long délai ne ſerviroit qu'à rendre leurs ennemis plus fiers; & qu'ils devoient marcher inceſſamment à eux à la tête de toutes leurs forces.

Mulei Mahomet étoit d'un ſentiment tout contraire; & quoiqu'il ne pût eſpérer ſon rétabliſſement que d'une bataille, il auguroit cependant ſi mal du ſuccès, qu'il mit tout en œuvre, priéres, inſtances, ſupplications, pour empêcher qu'on n'en vint aux mains. Mais comme la prudence n'avoit point préſidé à cette entrepriſe dans un tems où elle auroit été d'uſage, il étoit naturel que le deſtin inévitable de cette malheureuſe expédition en réglât juſqu'à la fin tous les projets; & que les Chrétiens trouvaſſent enfin leur perte dans l'aveugle témérité qui les avoit guidés juſqu'alors. En effet ceux qui par prudence avoient été d'avis au commencement de ne point s'expoſer à une bataille ayant changé de ſentiment, & ne prenant plus conſeil que de la néceſſité; les autres, qui au contraire avoient paru d'abord ſi téméraires, quoiqu'ils reconnuſſent leur faute & euſſent envie d'y remédier, n'óſerent le tenter, dans la crainte qu'on ne les ſoupçonnât de lâcheté, & ſe montrerent les plus diſpoſés à marcher à l'ennemi. Ainſi tous les avis, après avoir été fort partagés, ſe réünirent à celui de donner bataille. Malgré cela on parloit cependant encore d'accommodement. La maladie de Méluc lui faiſoit appréhender le ſuccés d'un combat: il étoit inquiet ſur le deſtin de ſes Etats; & c'eſt pour cette raiſon que juſqu'alors il avoit toujours fort ſouhaité la paix.

Diſpoſition des deux armées.

D. Sébaſtien rangea donc ſes troupes en bataille dès le grand matin, & les partagea en trois corps poſtés en file à la queuë l'un de l'autre. L'avant-garde étoit compoſée des volontaires Portugais, ayant à leur tête D. Alfonſe Perez de Tavora, Lieutenant de D. Chriſtophle ſon frere. Leur gauche étoit couverte par un corps d'Eſpagnols que commandoit D. Alfonſe d'Aguilar, & qui étoit ſoutenu par quelques Arquebuſiers de cette nation conduits par Louis de Godoi; & leur droite par les troupes Allemandes ſous les ordres du Seigneur d'Amberg leur Général. Celles-ci étoient ſuivies des ſoldats Italiens, dont le Chef étoit Hercule de Piſe, & d'un détachement d'Arquebuſiers Portugais qu'on avoit tirés de la garniſon de Tanger, pour mettre à leur place de nouvelles milices. Les Portugais commandés par D. Michel de Noronna étoient au centre, ſoûtenus par D. Vaſco de Silveira avec ſes Arquebuſiers. Enfin D. Diégue Lopez de Sigueira formoit l'arriére-garde avec ſon régiment & celui de D. François de Tavora, qui avoit eu ordre de reſter à Arzilla, ſuivis de trois cens Carabiniers. La Cavalerie qui ne paſſoit pas quinze cens hommes, étoit diviſée en deux corps, & poſtée ſur les aîles. Le Duc d'Aveiro commandoit

doit l'aîle droite : à la gauche étoient l'étendart Royal, D. Juan de Silva Ambaſſadeur d'Eſpagne, & le petit Duc de Barcellos. Mulei Mahomet faiſoit le corps de reſerve avec environ trois cens Cavaliers Africains, & quelques Mores en fort petit nombre. On avoit placé le bagage entre la Cavalerie & l'Infanterie ; & on avoit laiſſé entre elles une diſtance aſſez conſidérable, pour qu'elles ne puſſent pas dans l'occaſion ſe renverſer l'une ſur l'autre, & ſe rompre. HENRI III. 1578.

Comme l'armée du Chérif étoit plus nombreuſe, il forma auſſi un ordre de bataille tout différent. La crainte d'une conjuration l'avoit engagé déja auparavant à changer tous les Officiers de ſes troupes, & à mêler enſemble les peuples qui s'entendoient le moins les uns avec les autres. Ce Prince rangea donc ſur une même ligne toute ſon Infanterie, à qui il ordonna de s'étendre en forme de croiſſant. Les Grenadins étoient à l'avant-garde ſuivis des Renégats, qui étoient eux-mêmes ſoûtenus par les Mores ; & cet arrangement étoit fait de ſorte que chaque corps particulier en avoit un autre en queuë d'une nation differente & ennemie, qui devoit ſervir à le faire avancer, & à lui ôter tout moyen de reculer. Les deux aîles étoient couvertes chacune par dix mille hommes de Cavalerie. Le reſte diviſé par eſcadrons, faiſoit l'arriére-garde, & étoit poſté à quelque diſtance.

Au reſte Mulei Meluc, ſur la nouvelle qu'il avoit appriſe que l'armée Chrétienne prenoit ſa marche au travers des terres dans un païs dénué de toutes choſes, avoit d'abord réſolu de la détruire inſenſiblement par elle-même, & de s'en rendre enſuite le maître ſans tirer l'épée : mais il étoit enfin déterminé à la combattre. Plus même il approchoit de ſa fin, plus il avoit d'ardeur d'en venir aux mains, parce qu'il comptoit peu ſur le courage de ſon frere, & qu'il étoit perſuadé que lui mort, toutes ſes troupes iroient ſe rendre à Mahomet. Ainſi il abandonna ſon premier deſſein, quoique le plus ſûr, parce qu'il ne croyoit pas ſon frere capable de l'exécuter ; & après avoir lutté quelque tems entre les douleurs de la mort, & le ſoin de ſa gloire & de ſes Etats, il prit enfin le parti de tenter le ſort d'une bataille, & malgré tout ce qu'il avoit à riſquer, d'établir ſon empire du moins en mourant. Réſolution bien généreuſe, & qui marque une preſence d'eſprit admirable dans un Prince qui ſçait changer à propos de conduite ſelon les beſoins, ſans rien perdre de ſes avantages ; & qui prêt d'expirer, exécute avec le même ſuccès ce qu'il avoit d'abord réſolu d'attendre du tems. En effet il avoit ſi bien compté tous les inſtans, qu'il eut préciſément le tems qui lui étoit néceſſaire pour vaincre ſes ennemis, & pour aſſûrer par ſa victoire la Couronne à ſon frere.

Après avoir ainſi pris ſon parti, Meluc harangua ſes ſoldats. Il leur repréſenta : qu'ils alloient combattre pour la défenſe de leur Religion, de leur patrie, de leurs femmes, de leurs enfans, & de leurs biens : qu'ils ne devoient pas douter d'un heureux ſuccès, puiſque leur nombre & la juſtice de leur cauſe les rendoient ſi ſupérieurs à leurs ennemis : que ceux qu'ils voyoient devant eux, étoient des Portugais, dont ils avoient ſi ſouvent triomphé, les ayant obligés à prendre la fuite, & les ayant même entiére-

Meluc harangue ſes troupes & les anime au combat.

ment

HENRI III. 1578. ment défaits : que ces Allemans & ces Italiens n'étoient pas ſi terribles qu'ils pouvoient ſe l'imaginer ; qu'ils étoient en petit nombre, la plûpart ſans expérience ; & qu'il avoit pluſieurs fois éprouvé lui-même dans les combats, que la valeur de ces nations étoit bien au-deſſous de ce que la renommée en publioit : que pour eux, ils avoient la juſtice de leur côté, puiſqu'ils n'avoient pris les armes que pour s'oppoſer aux entrepriſes de ces hommes avides & entreprenans, qui abandonnoient exprès leur païs pour venir les chaſſer eux-mêmes de leur patrie, enlever leurs biens, & leur ravir la liberté, plus précieuſe que les biens mêmes : qu'en effet le deſſein de remettre Mahomet ſur le trône n'étoit qu'un prétexte dont les Portugais ſe ſervoient pour colorer leur ambition ; que ſi on prenoit ce Prince à ſon ſerment, il ne pourroit lui-même en diſconvenir ; & que s'il avoit les ſentimens que ſa Religion & ſa naiſſance devoient lui inſpirer, on pouvoit aſſûrer qu'au moment preſent ces troupes étrangeres, qu'un deſir aveugle de ſe venger l'avoit porté à faire entrer en Afrique, lui donnoient plus d'inquiétude que tous les préparatifs qu'eux-mêmes avoient faits contre lui : que c'étoit donc à eux à aller repouſſer ces uſurpateurs ; qu'ils pouvoient ſe promettre que Dieu, juſte vengeur de l'injuſtice, ne manqueroit pas de bénir leurs armes ; que pour lui, tout foible qu'il étoit, il trouveroit encore aſſez de forces pour marcher à leur tête, & leur montrer le chemin de la victoire.

Ce diſcours fut reçû avec un applaudiſſement général de toutes les troupes, qui demanderent à grands cris qu'on les menât à l'ennemi. En même tems ce Prince, qui s'étoit réſervé toute la conduite de cette action, ſentant que les forces commençoient à lui manquer ſe jetta dans ſa litiére, après avoir recommandé à ſon frere Hamet d'étendre toujours en croiſſant les deux pointes de ſon armée, afin d'envélopper les ennemis, de faire enſuite ſerrer les rangs, & de charger les Chrétiens de toutes parts.

Le combat commença d'abord par quelques volées de canon, qui ne firent pas beaucoup d'effet de part ni d'autre. Enſuite Dom Sébaſtien, appréhendant que l'artillerie des ennemis ne mît le deſordre dans ſon Infanterie, fit avancer ſes troupes & leur commanda de donner. L'action fut d'abord très-vive à l'avant-garde. Les Italiens & les Eſpagnols firent des merveilles, & les Mores furent repouſſés avec perte juſqu'à trois fois : mais le ſuccès n'étoit pas égal à l'arriére-garde. Les ennemis étoient venus fondre de ce côté-là ſur les régimens de D. François de Tavora, de D. Diégue Lopez Sigueira, de D. Vaſco Silveira, & de D. Michel Noronna ; & ces troupes ſe voyant enveloppées commençoient à plier. Cependant on fit paſſer des troupes fraîches à l'avant-garde, pour remplacer les morts & les bleſſés ; & le combat ſe ſoûtint dans cet endroit. En même tems toute la Cavalerie ennemie donna avec impétuoſité ſur les troupes que commandoient le Duc d'Aveiro & Mulei Mahomet. Ils la reçurent d'abord avec vigueur, & la mirent même en fuite. Mais dans un mouvement que fit le Duc, il préta le flanc, & les ennemis profiterent de cet inſtant. Il fut culbuté ſur les bataillons Allemans qu'il rompit ; & comme il cherchoit à ſe retirer, les Mores ayant fait une nouvelle charge, ouvrirent l'Infanterie Portugaiſe ; à qui ils marcherent

ſur

ſur le ventre, & mirent de ce côté-là le deſordre dans l'armée Chrétienne. On ſe battit auſſi avec vigueur à l'aîle gauche, où étoit l'étendart Royal, quoique le Roi n'y fût pas en perſonne. Ce Prince pendant ce tems-là parcouroit tous les rangs, & il étoit allé ſe jetter à l'avant-garde dans le plus fort de la mêlée. On dit qu'il y périt plus de deux mille Mores de la main des Italiens & des Eſpagnols; mais comme les ennemis recevoient à chaque inſtant de nouveau renforts, les Chrétiens laſſés à force de vaincre, furent enfin eux-mêmes vaincus par le nombre, & paſſés preſque tous au fil de l'épée. HENRI III. 1578.

D'un autre côté, D. Emmanuel de Meneſès étoit allé attaquer les ennemis à la tête de la Cavalerie Africaine, & il en avoit fait un grand carnage. Meluc fut outré de voir ſes gens ſe retirer en deſordre. Il ſort auſſitôt de ſa litiére; monte à cheval; & l'indignation lui prêtant des forces, il ſe jette au milieu des fuyards, pour arrêter la déroute par ſa preſence. A peine vouloit-il écouter ceux qui l'environnoient, & qui le prioient de ſe retirer, lorſque la colére le ſuffoqua; & il fut ſur le point de tomber de cheval. On l'enleva de-là ſur le champ, & on le remit dans ſa litiére, dont on ferma tous les rideaux. Sa prévoyance fut ſi grande, qu'il expira en faiſant ſigne à ceux qui étoient autour de lui de cacher ſa mort. C'étoit un Prince d'une valeur & d'une prudence admirables; habile, équitable, & généreux: il avoit outre cela une candeur bien rare parmi ſa nation. Du reſte ces vertus n'etoient obſcurcies en lui par aucun de ces vices groſſiers que la licence ſemble autoriſer dans ceux de ſa Religion; & cette guerre à part, il n'étoit pas d'ailleurs ennemi des Chrétiens. C'eſt ainſi, dit-on, que mourut Charles de Bourbon (1) Connétable de France. Ce Prince, ſe ſentant bleſſé mortellement au dernier ſiége de Rome, prêt d'expirer, recommanda inſtamment à ceux qui étoient autour de lui, de couvrir ſon corps, de peur que le bruit de ſa mort ne rallentît l'ardeur des troupes qui étoient déja montées ſur la brêche.

Mort de Meluc.

Ses qualités perſonnelles.

Les Arabes qui ſervoient ſous Meluc, donnerent alors une nouvelle preuve de leur inconſtance. Ils virent à peine que le deſordre commençoit à ſe mettre parmi les Mores, qu'ils penſerent à en profiter. Ils ſe jettereht ſur les équipages du Chérif, qu'ils pillerent; & ſe débandant enſuite, quelques-uns pouſſerent juſqu'aux portes de Fez, où ils porterent la nouvelle de la mort du Roi, y ajoûtant celle de la perte de la bataille. Ceux qui n'étoient pas affectionnés à ce Prince, eurent la malignité de répandre auſſi ce bruit dans le camp, quoiqu'ils n'en euſſent aucune preuve; mais cet artifice ne produiſit aucun effet.

Cependant les Mores faiſoient un carnage affreux de l'armée Portugaiſe. C'étoit un ſpectacle bien digne de compaſſion de voir les Chrétiens, accablés de chaleur & de fatigue, s'embarraſſant eux-mêmes, tomber pêle-mêle égorgés ſous le cimeterre des Infidèles, au milieu des chevaux & des chariots. Les ennemis ſe rendirent maîtres de toute l'artillerie, malgré

Défaite de l'armée Chrétienne par les Mores.

(1) Les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts* ne font ici aucune mention de Charles de Bourbon.

HENRI III. 1578. gré la vigoureuſe réſiſtance que firent D. Pedre Meſquita, Alexandre de Moreda, & D. Vaſco de Gama Comte de la Vidiguerra, qui fut tué en cette occaſion, avec Martin de Bourgogne Seigneur d'Amberg, qui commandoit les troupes Allemandes. Stukeley périt auſſi dans cette action (1), & termina au lit d'honneur le cours d'une vie infame, qu'au rapport des Anglois, il avoit paſſée dans le jeu & dans la débauche. Ainſi ſa mort arrêta quelque tems le ſuccès de l'expédition d'Irlande, à laquelle le Pape & le Roi d'Eſpagne prenoient tant d'intérêt.

Le Duc d'Aveiro, Jean de Silva, & François d'Aldana, après avoir tenté inutilement de retirer le canon des mains des ennemis, rallierent quelque Cavalerie, & ſe ſéparerent pour aller faire chacun de leur côté quelque nouvel effort. Ils réüſſirent plus, ou moins. Mais un gros d'Arabes, qui vint fondre ſur eux avec des cris affreux, les diſſipa. Le Duc d'Aveiro ayant reçû une bleſſure à la cuiſſe, tomba de cheval, & fut percé de coups avec François d'Aldana, Alfonſe d'Aguilar, Martin de Caſtelblanco, & George de Silva âgé de ſoixante & dix ans. Alfonſe Perez de Tavora fut pris; & il n'auroit pas échappé non plus au glaive des Arabes, qui maſſacroient impitoyablement tout ce qui tomboit ſous leur main, ſans un artifice, dont un More qui vouloit le ſauver, lui conſeilla de ſe ſervir. Il dit qu'il étoit le Roi, & fut conduit à la litiére du Chérif. Mais, comme ceux qui étoient autour de ce Prince ne voulurent jamais permettre qu'on l'ouvrît, pour ne pas donner à connoître qu'il n'étoit plus, on lui donna des gardes; & il évita la mort par cette adreſſe. C'eſt peut-être ce qui a ſervi de fondement au bruit qui a couru long-tems depuis, & qui n'eſt pas même encore trop bien détruit, que D. Sébaſtien avoit ſeulement été pris dans ce combat, & qu'il n'y avoit pas perdu la vie. Jean de Silva reçut en cette occaſion une legére bleſſure, & fut fait priſonnier avec D. Antoine Prieur de Crato, & D. Edoüard de Meneſès Maréchal de camp. Après cela le reſte des troupes ſe débanda, & les Morcs entrant le cimeterre à la main dans ces bataillons rompus, en firent une cruelle boucherie. Le nombre des priſonniers fut fort grand: celui des morts étoit encore plus conſidérable; & ceux qui échaperent à la rage du vainqueur, allerent périr dans le Mucacen, en voulant y chercher un gué. Ils l'avoient d'abord paſſé dans le tems du reflux; mais comme la mer étoit montée alors, & qu'ils ne connoiſſoient point le païs, ils ſe noyerent.

Mort de D. Sébaſtien. Il ne reſtoit donc plus que l'aîle droite, qui fit encore tête à l'ennemi. Le Roi y combattoit en perſonne, aſſiſté du Comte de Vimioſo, & de D. Chriſtophle de Tavora. Ce Prince, après avoir rempli au commencement du combat tous les devoirs d'un grand Capitaine, faiſoit alors inutilement tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave ſoldat: il étoit par-tout, tantôt à la tête, tantôt à la queuë; toujours prêt à porter du ſecours où le beſoin étoit plus grand, & ſe trouvant ſouvent dans le plus épais des bataillons ennemis, où il s'ouvroit un paſſage l'épée à la main. Les barbares

(1) Ce récit de Stukeley eſt omis dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

res eux-mêmes le regardoient avec étonnement, & ne pouvoient ſe laſſer d'admirer tant de force & tant d'adreſſe à manier les armes dans un ſi grand Prince. Il avoit eu déja trois chevaux tués ſous lui, lorſque celui qui portoit l'étendart Royal, tomba percé de coups. Alors, comme D. Edoüard de Meneſès en portoit auſſi un pareil, il fut impoſſible de connoître où étoit le Roi. La plûpart alloient ſe ranger ſous l'étendart qui paroiſſoit encore, & cette erreur fut cauſe que le Prince ſe vit tout d'un coup abandonné. HENRI III. 1578.

Alors les Mores promirent au Roi de ne point toucher à ſa perſonne, s'il vouloit ſe rendre. Mais ce Prince leur demandant à ſon tour avec indignation, s'ils pouvoient lui répondre de ſa gloire comme de ſa vie, fondit au milieu d'eux avec un courage inoüi, ſuivi du Comte de Vimioſo, de D. Chriſtophle de Tavora, & de Nunno de Maſcarennas, renverſant ou maſſacrant tout ce qui ſe preſentoit devant lui : & Tavora l'ayant prié de lui donner ſes armes, afin de prévenir la néceſſité, où il ſe voyoit de les remettre aux Infidèles, il lui répondit que les Rois ne devoient perdre la liberté qu'avec la vie. En même tems le Comte de Vimioſo, qui le couvroit, & qui avoit attiré contre lui tous les efforts des ennemis, après s'être défendu juſqu'à la derniére extrémité, tomba mort à ſes pieds. Un moment après Tavora, qui reſtoit ſeul auprès du Roi, eut le même ſort. Enfin Sébaſtien lui-même, épuiſé par un combat long & opiniâtre, ne portoit plus que des coups languiſſans, lorſqu'il fut enveloppé de toutes parts, & arrêté. On lui ôta ſon caſque & ſon épée, & en un moment il fut deſarmé.

Un priſonnier de cette conſéquence penſa coûter cher aux ennemis. Chacun ſe diſputa à qui l'auroit : la diviſion ſe mit parmi eux ; on étoit prêt d'en venir aux mains ; déja même pluſieurs avoient été tués dans l'émotion que cauſa cette diſpute, lorſqu'un Officier More ſurvint, & leur demanda avec indignation ſi c'étoit-là le fruit qu'ils prétendoient tirer de leur victoire, & s'ils n'avoient défait leurs ennemis que pour tourner enſuite contre eux-mêmes leurs propres armes. En même tems il termina ce différend, & d'un coup de cimeterre frappa le Roi à la tête. Ce Prince tomba par terre à demi-mort, & ſe vit dans l'inſtant percé de mille coups en preſence de Nunno de Maſcarennas, qui fut ſeul témoin de cette action.

Telle fut la fin déplorable du malheureux D. Sébaſtien : mort d'autant plus funeſte, que ce Prince étoit à la fleur de ſon âge ; qu'il étoit d'un caractére à faire eſpérer que ce ſeroit un jour un grand Roi ; qu'il ne laiſſoit point de ſucceſſeur ; & que ſon corps reſté entre les mains de ſes ennemis, alloit devenir le joüet de ces Infidèles. Il poſſédoit véritablement de grandes qualités. Il ne lui manquoit, pour être le modéle d'un Prince accompli, qu'un peu de modération ; & il y avoit lieu d'eſpérer que quand ce grand feu de la jeuneſſe ſeroit un peu amorti, l'âge la lui donneroit. Une mauvaiſe éducation gâta ce que la nature avoit mis en lui de plus excellent. Au lieu de prendre le chemin qui conduit à la véritable gloire, il courut après ce qui n'en avoit que l'ombre ; il conçut des eſpérances auxquelles ſa ſituation ne lui permettoit pas de prétendre ; il forma des projets au-deſſus de ſon âge ; il entreprit une expédition qui paſſoit ſes for-

HENRI III. 1578.

forces, & par-là il ſe creuſa à lui-même un précipice, où en ſe perdant miſérablement, il entraîna avec lui un Royaume que ſes peres lui avoient laiſſé le plus floriſſant.

Celle de Mulei Mahomet.

Auſſitôt que la nouvelle de la mort du Roi ſe fut répanduë, Mulei Mahomet jugea à propos de prendre au plûtôt ſes meſures pour ſe mettre à couvert du danger qui le menaçoit. Il fuyoit vers Arzilla, pourſuivi par un More, qui fit en vain ſes efforts pour l'arrêter, & lui apprendre la mort de Meluc, lorſque ſa trop grande précipitation le fit périr au paſſage du Mucacen. Ainſi la maladie, le fer & l'eau enleverent trois Rois dans ce même jour. Le Portugal y perdit auſſi la plus grande partie de ſa Nobleſſe. Outre ceux dont j'ai parlé, D. Louis Coutinno Comte de Redondo, D. Alfonſe de Noronna Comte de Mira, Jean de Lobo Baron d'Alvito, D. Alvarès de Mello fils du Marquis de Ferreyra, D. Rodrigue de Mello-Portugal fils du Comte de Tentuguel, Jaques frere du Duc de Bragance, & Jean de Silveira fils du Comte de Sortella, furent tués dans cette bataille; & la plus grande partie des meilleures familles du Royaume reſterent éteintes par cet accident. Arias de Silva Evêque de Porto, & Emmanuel de Meneſès Evêque de Conimbre ou Coimbre, périrent auſſi dans ce combat. Les Mores perdirent deux mille hommes dans le premier choc; & ſi les Portugais euſſent ſçû profiter alors de leur avantage; ſi le corps de bataille eût ſoûtenu à propos l'avant-garde, ce qu'il refuſa de faire ſous prétexte qu'il avoit des ordres contraires; bien des gens ont cru que le ſuccès auroit été tout différent. Il n'échappa au reſte preſque perſonne de l'armée Chrétienne, dans laquelle on compta huit mille morts, & autant de priſonniers.

Mulei Hamet ſuccéde à Mulei Meluc ſon frere.

Dès que la victoire ſe fut décidée, Mulei Hamet, qui n'étoit pas encore informé de la mort de ſon frere, accourut pour lui en faire compliment; & lorſqu'approchant de ſa litiére il apprit qu'il n'étoit plus, il ſe jetta ſur ſon corps, & l'arroſa de ſes larmes. Après lui avoir rendu ces derniers devoirs, il penſa à prendre poſſeſſion de la Couronne, puiſque conformement au teſtament du Roi leur pere, la ſucceſſion lui appartenoit par la mort de Mulei Meluc, à l'excluſion de ſes enfans. Il fit donc venir tous les Alcaïes, de qui il prit le ſerment de fidélité. Enſuite il ſortit de ſa tente comme en triomphe, précédé des priſonniers Chrétiens, & ſe promena quelque tems au travers de ſon armée, qui avec mille cris de joye le ſalua en qualité de Roi de Fez & de Maroc, & de fidèle ſerviteur de Dieu. De-là il rentra dans ſa tente & monta ſur ſon trône, où il reçut les hommages de tous les Seigneurs. Cette cérémonie ſe paſſa immédiatement après la bataille, qui ſe donna un Lundi 4. jour d'Août.

Le lendemain le nouveau Chérif fit publier que tous ceux qui auroient des priſonniers de quelque diſtinction, euſſent à les lui remettre ſous peine de la vie. Le premier qu'on lui preſenta, fut le petit Duc de Barcellos. Ce jeune enfant, qui n'avoit encore que huit ans, ayant paru avec ſa cotte de mailles, le Prince lui fit beaucoup de careſſes, & lui demanda en badinant, ſi c'étoit pour tuer les Mores qu'il étoit venu. On amena encore pluſieurs autres priſonniers, avec leſquels le Chérif s'entretenoit par l'organe

gâne d'un Portugais, qui lui ſervoit d'interpréte : & comme on doutoit encore de la mort de Dom Sébaſtien, Nunno de Maſcarennas, qui avoit été pris comme les autres, raconta ce dont il avoit été lui-même le témoin. Un moment après on entendit pouſſer de grands cris autour de la tente du Prince ; & preſque tous ceux qui y étoient ſortant pour voir d'où venoit ce bruit, on trouva le corps du Roi, qu'un Cavalier More venoit d'apporter ſur un mauvais cheval. Triſte ſpectacle, qui tira des larmes à Hamet lui-même, & fut pour lui un terrible exemple de l'inconſtance des choſes humaines. On viſita enſuite le corps avec ſoin ; & après l'examen, qui en fut fait par Sébaſtien de Reſendi nommé pour cet effet, il fut reconnu pour être celui de D. Sébaſtien par Melchior d'Amaral, Conſtantin de Portugal de la maiſon de Bragance, Ferdinand de Caſtro Comte d'Obaſto, Edoüard de Meneſès Comte de Taroca, Michel de Noronna, & par Maſcarennas lui-même. Henri III. 1578.

Meneſès traita enſuite pour le racheter. L'interpréte Portugais demandoit d'abord qu'on mît en liberté tous les priſonniers Mores, & qu'on rendît les places que la nation poſſédoit en Afrique. Mais Meneſès ayant répondu que cela ne pouvoit ſe faire ſans un ordre du Conſeil Royal, dès que le Chérif en fut informé, ſoit que ſous main il eût dicté lui-même ces propoſitions, ſoit qu'elles euſſent été faites à ſon inſçû, il proteſta hautement qu'il ne vouloit point rançonner les cadavres, ajoûtant qu'il étoit aſſez puiſſant pour rentrer les armes à la main dans les places de Barbarie qui étoient occupées par les Portugais, qu'il venoit de vaincre. Enſuite ayant ſçû du More même qui avoit ſuivi Mahomet, & qui avoit tâché inutilement de le retenir, que ce Prince s'étoit noyé dans le Mucacen, il fit chercher ſon corps pendant le reflux. On le trouva, & on l'apporta à Hamet, qui après l'avoir reconnu, donna ordre ſur le champ à quelques Turcs de l'écorcher. On ſalla ſa peau, qu'on remplit de paille ; & le Chérif voulut qu'on la fît voir dans toute la Mauritanie, afin d'arrêter par-là les entrepriſes qu'on pourroit faire contre ſa perſonne tant qu'on douteroit de la mort de ce Prince.

Outre les priſonniers que les Mores firent ſur les Chrétiens, ils s'enrichirent encore des dépoüilles des Portugais, qui étoient allés à cette expédition comme à une fête. Chargés de butin, ils ne penſerent plus qu'à ſe retirer. Ainſi, quoique Mulei Hamet jugeât qu'après une victoire qui venoit de répandre la terreur dans toutes les places que les Portugais occupoient ſur la côte de Barbarie, il lui ſeroit aiſé de s'en remettre en poſſeſſion, il abandonna ce deſſein pour un tems plus favorable. Il connoiſſoit le génie des Africains, naturellement legers & inconſtans. Il appréhendoit que pendant ſon abſence on n'excitât quelques mouvemens à Fez & à Maroc dans ces commencemens, où ſon autorité n'étoit pas encore bien établie. Pour les prévenir, après avoir reſté cinq jours dans les campagnes de Tamita, où le combat s'étoit donné, il crut à propos de décamper. Cependant, comme il ne comptoit pas trop ſur la fidélité des Grenadins, ayant été informé que Dogali qui les commandoit, les ſollicitoit à la révolte, il le fit arrêter, lui & ſes complices, & les condamna à perdre

HENRI III. 1578.

la tête. Enſuite il ſe rendit à Fez & à Maroc, où il fut reçû avec beaucoup de magnificence. Là il fit un preſent aux troupes, & prit le ſerment de fidélité des habitans.

Traité renouvellé entre le Roi d'Eſpagne & le nouveau Chérif.

Cependant André Gaſpard Corſe, qui avoit eu toute la confiance de Mulei Meluc, conſeilla au nouveau Chérif de commencer par mettre le Roi d'Eſpagne dans ſes intérêts; & il lui inſinua que le meilleur moyen d'en venir à bout, étoit de lui renvoyer le corps de D. Sébaſtien, avec les priſonniers de conſidération. Hamet étoit prudent, & outre cela naturellement timide. Il ſe rendit à ſes conſeils. Il envoya une Ambaſſade à Philippe, pour lui marquer le deſir qu'il avoit de renouveller le traité qui avoit été paſſé avec Meluc, & la diſpoſition où il étoit de lui renvoyer le corps du Roi de Portugal, avec D. Juan de Silva ſon Ambaſſadeur, qui avoit été fait priſonnier. Pour répondre aux avances du Prince More, Philippe fit partir pour l'Afrique D. François de Zuniga. Il étoit chargé de remercier le Chérif au nom de ſon maître, de renouveller avec lui le traité, d'accepter l'offre qu'il faiſoit de rendre l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & de le prier de remettre aux Portugais le corps de leur Roi. Zuniga fut parfaitement bien reçu de Mulei Hamet. Sur le champ Gaſpard Corſe, qui avoit ouvert un avis ſi ſalutaire, fut chargé de faire tranſporter le corps du Roi de Portugal à Ceuta. Celui-ci ſe rendit à Alcaçar avec les ordres du Prince, reçut le corps de D. Sébaſtien des mains du Gouverneur de la place, & paſſa de-là à Ceuta, où il le remit à Denis de Pereyra qui y commandoit, & à Rodrigue de Meneſès, le 10. de Décembre. On fit un acte de cette reſtitution, qui fut ſigné par Roche Hermite de l'Ordre du S. Eſprit, D. Edoüard de Caſtel-blanco, D. Michel de Noronna, D. George de Meneſès, & Loüis Ceſſar. Dans la ſuite Philippe en marqua ſa reconnoiſſance au Chérif d'une maniére vraiment digne d'un Roi, lorſqu'il lui envoya D. Pedre de Vanegas de Cordoüe, pour être ſon agent auprès de lui; & il lui fit offrir des pierreries d'un très-grand prix pour la rançon du Duc de Barcellos, dont il obtint la liberté.

Quelques jours après la perte de la bataille, D. Diégue de Souſa Amiral de la flotte Portugaiſe, qui ne ſçavoit point la nouvelle de ce malheureux évenement, & qui par conſéquent étoit encore beaucoup moins informé de la mort du Roi, s'étoit rendu à Larache, & avoit formé le deſſein de l'aſſiéger: mais il en fut détourné par des lettres de D. Pedre Meſquita, Gouverneur d'Arzilla, par leſquelles il apprit ce funeſte accident. Meſquita ajoûtoit fauſſement que D. Sébaſtien étoit en marche pour ſe rendre à Arzilla, traînant après lui les triſtes débris de ſon armée; & il écrivoit à D. Diégue de s'y rendre inceſſamment pour l'y recevoir. Sur cet avis ce Général abandonna le ſiége qu'il avoit formé; & ayant pris ſa route le long du rivage pour tâcher de recuëillir quelques reſtes de cette expédition, après avoir couru la côte de Fez & de Maroc, il rentra enfin dans le port de Liſbonne.

On avoit été dix jours dans cette ville ſans rien ſçavoir du malheur qui étoit arrivé. Enfin les quatre Gouverneurs, nommés par le feu Roi avant ſon départ, en ayant été inſtruits, ils ſupprimerent cette nouvelle

juſqu'à

jusqu'à ce qu'ils en eussent informé le Cardinal Henri, qui lassé de la Cour, s'étoit retiré au monastére d'Alcobassa. Ils lui députerent aussitôt secrettement George Serrano Jésuite, pour le prier de se rendre incessamment à la capitale, & de venir prendre possession d'un trône qui lui appartenoit par la mort déplorable du Roi son neveu. En même tems ils envoyerent dans tous les ports pour arrêter tous ceux qui viendroient d'Afrique, de peur que le bruit de cet accident ne se répandît avant l'arrivée de D. Henri. HENRI III. 1578.

Dès qu'on sçut à Lisbonne que les Gouverneurs avoient reçu des nouvelles; comme on les voyoit depuis ce tems-là plus inquiets & plus retenus qu'à l'ordinaire, chacun commença à sentir un secret pressentiment de ce qui étoit arrivé; & ce ne fut plus qu'une consternation générale. Un air lugubre regnoit par tout, joint à un triste silence. Tout le monde en effet étoit intéressé dans cette expédition. Les femmes avoient leurs maris dans cette armée, les peres leurs enfans, chacun y comptoit quelqu'un de ses parens ou de ses amis. Les négocians étrangers étoient eux-mêmes fort inquiets, à cause des avances considérables qu'ils avoient faites à plusieurs particuliers pour cette entreprise; & il n'y avoit personne dans cette ville, dont la fortune ne dépendît de cet évenement.

Le Roi d'Espagne fut aussi instruit de bonne heure de cet accident. On croit que ce fut D. Pedre d'Alcaçova, un des quatre Gouverneurs du Royaume, qui lui en donna le premier avis. Cet homme ambitieux, qui jugeoit bien que le regne de D. Henri ne seroit pas de longue durée, prévit aussi que Philippe qui étoit son plus proche parent, ne manqueroit pas de lui succéder; & par cette avance il voulut commencer à s'insinuer dans ses bonnes graces. Sur cette nouvelle, le Roi d'Espagne dépêcha aussitôt à Henri D. Christophle de Mora, Seigneur Portugais qui avoit suivi la Reine Jeanne, mere de D. Sébastien & sœur de Philippe, à la Cour d'Espagne, où il tenoit un rang considérable. Le sujet de ce voyage étoit en apparence, de complimenter le nouveau Roi de la part de S. M. C. sur l'accident funeste qui venoit d'arriver. Dans le fond Mora avoit des ordres secrets de sonder les dispositions de ce Prince, & des premiers Seigneurs de la Cour de Portugal au sujet de son successeur.

Le Cardinal Henri proclamé Roi de Portugal.

Enfin Henri se rendit à la capitale, où tout le monde étoit dans la consternation; & contre l'usage suivi jusqu'alors par ses prédécesseurs, lorsqu'ils prenoient possession du Royaume, il alla loger au palais du Duc de Bragance: ensuite les quatre Gouverneurs du Royaume s'étant rendus auprès de lui pour se démettre entre ses mains de leur autorité, il s'en excusa d'abord. Enfin, aussitôt que la nouvelle de la mort de D. Sébastien se fut confirmée, il fit porter par toute la ville, selon la coûtume, trois boucliers noirs, qu'on brisa à la porte de trois Eglises, pour annoncer au peuple que le Roi n'étoit plus: après quoi ce Prince monté sur une mule, & suivi d'un cortége magnifique, se rendit lui-même à l'Eglise de l'hôpital Royal le 28. d'Août, précédé du Duc de Bragance, qui en qualité de Connétable du Royaume, portoit l'épée nuë devant lui. Là, après avoir pris le sceptre de la main de D. François de Saa, un des quatre Gouverneurs du

HENRI III. 1578.

du Royaume, il ſe remit en marche avec la même cérémonie, ayant toujours le ſceptre à la main, & entra au palais au ſon des cloches & au bruit des trompettes. D. Chriſtophle de Mora lui avoit déja fait demander audience de la part de ſon maître; mais il n'avoit point voulu la lui accorder, qu'il n'eût pris ſolemnellement poſſeſſion de la Couronne. Enfin le nouveau Roi jura de ne rien faire de contraire aux droits, priviléges, & libertés du Royaume; & les Seigneurs lui prêterent à leur tour le ſerment de fidélité, & promirent de lui obéïr.

Henri ſongea enſuite à mettre ordre aux affaires de l'Etat. Mais ce Prince, qui avoit plûtôt les vertus d'un bon Religieux, que les qualités d'un grand Roi, peu capable de porter le poids du gouvernement, regna toujours beaucoup moins par lui-même que par ſes Miniſtres. Par-là il devint aſſez indifférent à ſes ſujets, qui au milieu des regrets qu'excitoit parmi eux la mort d'un jeune Prince, qui ſembloit avoir enſéveli avec lui l'eſpérance qu'ils avoient conçuë de voir ſa poſtérité regner long-tems ſur le trône de Portugal, ne pouvoient s'empêcher de regarder avec mépris un ſucceſſeur, qui ſembloit ne l'avoir remplacé que pour laiſſer bientôt lui-même le Royaume en proïe, ou à l'ambition de quelque famille étrangere, ou aux troubles domeſtiques, dont ils prévoyoient qu'il ſeroit déchiré.

On penſa d'abord à retirer des mains des Mores, ceux qui avoient été faits priſonniers à la derniére expédition. Enſuite par un reſſentiment indigne de ſon âge & de ſon rang, le nouveau Roi ſongea à ſe venger de quelques-uns des Miniſtres de D. Sébaſtien, qui depuis ſa régence avoient fait paroître du mépris ou de l'averſion pour lui. Il en dépoſa pluſieurs, dont il donna la place à d'autres qui ne valoient pas mieux. Mais toute ſon indignation éclata ſur-tout contre Alcaçova, dont le trône même ne put faire oublier à ce Prince aigri, les hauteurs & le peu de ménagement qu'il avoit eu pour ſa perſonne. Il le chaſſa de la Cour, le dépoüilla de toutes ſes charges, & des penſions que le feu Roi lui avoit données; & pour couvrir ſon reſſentiment particulier ſous l'apparence du bien public, il apporta pour prétexte de ces mauvais traitemens, que ce Miniſtre avoit donné à D. Sébaſtien la premiére idée de paſſer en Barbarie; que c'étoit lui qui avoit porté ce Prince aveugle à mépriſer les conſeils de ſon ayeule, de ſon oncle, de tous les Seigneurs qui lui étoient affectionnés, pour le conduire enſuite à ſa perte; enfin qu'il s'étoit mal comporté dans l'emploi qu'on lui avoit donné, de faire les préparatifs pour l'expédition d'Afrique.

Prétentions des Princes étrangers à la Couronne de Portugal.

Cependant le nouveau Roi n'avoit point d'enfans; & ſon grand âge, joint à ſon peu de ſanté, ſembloit promettre que le trône ne reſteroit pas long-tems ſans être vacant. Ce fut une raiſon pour ceux qui prétendoient à la Couronne après ſa mort, de paroître ſur la ſcéne. Dès-lors ils commencerent à intriguer auprès des Seigneurs; ils travaillerent à mettre le peuple dans leurs intérêts. Henri vivoit encore, & on diſputoit déja de ſon héritage.

Le plus conſidérable de ces prétendans étoit Philippe II. Roi d'Eſpagne, fils

fils d'Iſabelle ſœur de Henri, & fille aînée du Roi Emmanuel. Ceux qui ſe mirent après lui ſur les rangs, furent Philibert-Emmanuel Duc de Savoye, ſorti de Béatrix, auſſi fille d'Emmanuel; Ranuce Farnéſe, fils d'Alexandre Farnéſe, & petit-fils d'Octave Farnéſe Duc de Parme, qui étoit né de Marie fille aînée d'Edoüard, frere de Henri; enfin Cathérine ſœur cadette de Marie, & épouſe de Jean Duc de Bragance. HENRI III. 1578.

Il paroiſſoit d'abord certain que le droit de Cathérine à la Couronne excluoit celui de Ranuce, parce que quoique cadette de Marie, comme cette Princeſſe étoit morte depuis un an, elle ſe trouvoit plus proche d'un dégré que le Prince de Parme. Il ne s'agiſſoit donc plus que de décider entre Philippe & la Ducheſſe de Bragance. Cathérine fondoit ſon droit, ſur ce qu'étant fille d'Edoüard frere d'Iſabelle, mere de Philippe, elle ſuccédoit à ſon droit; & prétendoit que comme ce Prince l'auroit ſans contredit emporté ſur ſa ſœur dans la concurrence, elle devoit de même être préférée à S. M. C. Philippe répondoit au contraire, que le Prince Edoüard étant mort, on ne devoit plus avoir égard à ſes droits, & qu'il s'agiſſoit ſeulement d'examiner, ſi dans le même dégré de proximité, les mâles devoient l'emporter ſur les femelles. C'eſt ainſi qu'ils propoſerent d'abord leurs prétentions, qui furent examinées à Boulogne & dans pluſieurs autres Univerſités de l'Europe, & qui occuperent la plume des plus célébres Juriſconſultes d'Italie & d'Eſpagne.

D. Louis Prieur de Crato parut auſſi dès-lors au nombre des prétendans. Il ſe diſoit fils du Prince D. Louis, & l'on ſçavoit qu'il étoit véritablement le fruit du commerce que ce Prince avoit eu avec Yolande (1) Henri le haïſſoit mortellement; mais il avoit gagné l'affection du peuple.

Enfin la Reine Cathérine de Medicis, mere de nos Rois, vint auſſi groſſir le nombre des concurrens. Cette Princeſſe, dont le génie élevé ne formoit que de vaſtes projets, ayant eu la curioſité de s'inſtruire de ſa deſtinée, on lui avoit prédit, comme nous l'avons rapporté ailleurs, qu'elle verroit tous ſes fils couronnés. Cette prédiction l'avoit frappée. Dans la crainte d'être expoſée aux infirmités d'une longue vieilleſſe & à la douleur de voir tous ſes fils ſe ſuccéder l'un à l'autre dans le gouvernement d'un même Etat; pour éluder cet oracle, elle ne penſoit nuit & jour qu'à acquérir de nouveaux Royaumes, toujours attentive aux moindres évenemens, & toujours prête à ſe mettre ſur les rangs dès qu'il s'agiſſoit de diſputer une Couronne. Ainſi, comme elle voyoit que Henri étoit d'un âge fort avancé, & d'une ſanté fort infirme, & qu'à ſa mort la Couronne de Portugal ne manqueroit pas d'avoir bien des prétendans, elle voulut auſſi être du nombre.

Pour fonder ſon droit, cette Princeſſe reprenoit les choſes de fort loin, & d'une façon même qui ne faiſoit honneur, ni au Roi, ni à ſes rivaux. En effet ſes Ambaſſadeurs diſoient: que D. Sanche II. Roi de Portugal, ayant été obligé de deſcendre du trône, parce qu'il n'étoit pas capable de regner,

(1) Les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts* ajoutent: qui ſelon quelques-uns étoit Juive de nation.

HENRI III. 1578. regner, le gouvernement du Royaume avoit été remis à Alfonſe ſon frere, qui avoit eu pluſieurs enfans de Mathilde de Boulogne, d'où la Reine Cathérine tiroit ſon origine: que ce Prince, non content du titre de Régent, avec l'agrément du Pape Innocent IV. s'étoit rendu le maître abſolu des Etats de ſon frere: qu'enſuite dégoûté de ſa premiére femme, qu'il avoit laiſſée en France, & pour affermir davantage ſon autorité dans le Portugal, il avoit épouſé du vivant de Mathilde, Béatrix fille d'Alfonſe X. Roi de Caſtille: que de ce mariage étoient ſortis le Prince Denis & pluſieurs autres enfans, qu'on devoit par conſéquent regarder comme bâtards, qui tous ſans avoir aucun droit à la Couronne, s'étoient ſuccédés les uns aux autres, & s'étoient perpétués ſur le trône depuis Jean I. & même depuis le bâtard de Pierre I. juſqu'à Henri. Et par ce qu'on pouvoit objecter que depuis tant d'années le droit de Cathérine étoit preſcrit, on répondoit que la preſcription n'avoit point lieu en fait de poſſeſſions violentes. On demandoit du moins, puiſqu'au défaut de Princes héritiers légitimes de la Couronne, on étoit obligé d'en venir à une eſpéce d'élection, qu'on eût quelque égard au droit de la Reine, qui étoit des plus anciens.

Le Pape voulut lui-même ſe mêler de ce différend, ſous prétexte que le Portugal étoit un Royaume feudataire du S. Siége; & prétendit en conſéquence, que c'étoit à lui à y nommer un Roi: mais tout le monde trouva cette prétention ridicule; & Philippe s'en moqua lui-même dans la ſuite.

Négociations de la Cour d'Eſpagne pour éloigner ſes concurrens.

Pour ſe délivrer de ces concurrens importuns, & couper pied à toutes leurs intrigues, ceux qui approchoient la perſonne de Henri, parlerent de le marier. Ils étoient perſuadés qu'on en obtiendroit aiſément la permiſſion du Pape; & on ne manquoit pas d'exemples de pareilles diſpenſes, accordées à des Princes qui étoient dans les Ordres ſacrés, & cela en vûë du bien public, & pour conſerver la Couronne dans une famille. Quoique ce projet parût ridicule à l'âge où étoit le Roi, & avec une ſanté auſſi foible que la ſienne, il ne laiſſa pourtant pas de ralentir quelque tems les pourſuites des prétendans. Enfin le Roi d'Eſpagne fit paſſer en Portugal D. Pedre Giron Duc d'Oſſuna ou Oſſoune, accompagné du Licentié Guardiola, pour diſcuter avec Henri lui-même ſes droits à la ſucceſſion.

On avoit d'abord jetté les yeux pour cette négociation ſur Gaſpard Quiroga Archevêque de Tolede, qui venoit d'être fait Cardinal, & ſur le Cardinal François Pacheco: mais leur rang même fut cauſe qu'on ne voulut point ſe ſervir d'eux en cette occaſion; & on appréhenda qu'au lieu de ſonger à défendre les droits de Philippe à la Couronne de Portugal, ils ne perdiſſent le tems à diſputer le pas & la prééminence au Roi-même, parce qu'il étoit Cardinal comme eux.

On avoit auſſi parlé de charger D. Ferdinand Alvar de Tolede, Duc d'Albe, de cette négociation: mais outre qu'il n'étoit pas agréable aux Portugais, il avoit eu le malheur d'encourir tout récemment la diſgrace de S. M. C. Fréderic ſon fils, moins connu par la guerre qu'il avoit faite ſous ſon pere dans les Païs-bas, que par les violences & les cruautés barbares qu'il y avoit exercées, & qui rendront à jamais le nom Eſpagnol odieux aux Flamans, avoit abuſé ſous promeſſe de mariage, d'une des filles de la Reine Eliſa-

Eliſabeth, que Philippe avoit épouſée en troiſiémes nôces; & pour le punir, le Roi l'avoit envoyé priſonnier à Tordeſillas: mais il avoit trouvé moyen d'échaper de ſa priſon; & il venoit d'épouſer à Albe, avec le conſentement de ſon pere, Marie fille de D. Garcie de Tolede, qui depuis peu étoit mort à Naples. Philippe fut outré de cette démarche, qu'il regarda comme une inſulte faite à ſon autorité; & pour s'en venger, il relégua le Duc d'Albe à Uzeda, ſans qu'il parût diſpoſé à vouloir jamais le rappeller. D. Pedre Fajardo Marquis de los Velez avoit profité de ces circonſtances; & comme il avoit beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de Philippe, à ſa recommandation le Duc d'Oſſoune qui lui étoit allié, avoit été préféré au Duc d'Albe, & à Antoine de Tolede, qui étoit de la même maiſon que le Duc, & qui avoit déja paſſé par pluſieurs Ambaſſades, dont il s'étoit acquitté avec beaucoup de prudence & de bonheur. HENRI III. 1578.

Le Duc arrivé à Lisbonne avec Guardiola, connut bien-tôt que Henri favoriſoit le parti du Duc de Bragance, qui avoit épouſé Cathérine fille d'Edoüard, parce qu'il le croyoit le mieux fondé. Pour lui faire changer de ſentiment, il ſe ſervit des Jéſuites. Ces Peres, qui avoient beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de ce Prince, lui démontrerent par pluſieurs raiſons, que le droit du Roi d'Eſpagne étoit ſans contredit le mieux établi. Ils ajoûterent que ſi ce Prince prétendoit le ſoûtenir, le Duc de Bragance ne ſeroit jamais en état de réſiſter à des forces ſi ſupérieures, & que ſi la guerre s'allumoit entre ces deux rivaux, on perdroit en peu de tems le fruit de tant de travaux & de dépenſes de tant d'années, employées à établir la Religion dans les Indes. Ces raiſons firent impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince naturellement timide, & le refroidirent beaucoup de ſon premier deſſein; d'autant plus que dans ce tems-là même le Duc de Bragance, ou intimidé par les menaces du Roi d'Eſpagne, ou gagné par les promeſſes qu'il lui faiſoit faire, au cas qu'il voulût ne pas s'oppoſer à ſes deſſeins, paroiſſoit ne prendre plus tant d'intérêt à cette affaire. En effet ce Duc qui ſentoit ſa foibleſſe, commençoit à croire qu'il étoit plus avantageux pour lui de s'appuyer de la protection d'un Prince auſſi puiſſant que Philippe, que de s'obſtiner à ſoûtenir ſes droits; puiſqu'il n'étoit pas ſûr de réüſſir. On détache Henri du parti du Duc de Bragance.

Philippe, après s'être aſſûré par-là du plus redoutable de ſes concurrens, qui d'ailleurs avoit pour lui toute la Nobleſſe Portugaiſe, penſa enſuite à mettre les habitans de Lisbonne dans ſes intérêts. Dans cette vûë il leur écrivit d'abord avec trop de précipitation des lettres du feu Roi, qu'il avoit toujours détourné de cette malheureuſe expédition, par ſes députés, par ſes lettres, par lui-même lorſqu'il l'avoit entretenu à Guadalupe, comme ils le ſçavoient: & après avoir plaint le ſort de tant de braves Seigneurs qui avoient péri avec lui, il les aſſûroit de ſa bonne volonté à leur égard, & les prioit d'être perſuadés, que non ſeulement ils avoient dans lui un Roi voiſin parfaitement affectionné; mais qu'il étoit encore diſpoſé à leur rendre tous les bons offices qu'ils pouvoient attendre d'un Prince qui tenoit par tant d'endroits à la maiſon de leurs Souverains, & à qui l'Impératrice ſa mere avoit inſpiré pour eux une véritable inclination. Il ajoûtoit: Lettres de Philippe aux habitans de Lisbonne.

HENRI III. 1578.

toit: qu'au reſte, après avoir député au Roi ſon oncle une célébre Ambaſſade pour l'informer des droits qu'il avoit à la Couronne, il étoit bien aiſe de leur faire auſſi part de ſes prétentions: que de l'aveu des plus habiles Juriſconſultes, & des perſonnes les plus pieuſes, elles étoient inconteſtables, puiſqu'étant le plus proche parent du Roi, il excluoit tous ceux qui n'apportoient à la ſucceſſion que des droits fondés, ou ſur un dégré plus éloigné, ou ſur les femmes: qu'il les prioit donc de lui rendre juſtice dans l'occaſion avec la même équité qu'il attendoit de D. Henri; de donner en cela l'exemple à toutes les autres villes du Royaume, & de commencer par leur écrire en conformité.

Effets que produiſit cette démarche.

Philippe s'étoit trop preſſé d'écrire; & on ne ſçauroit croire le mauvais effet que ces lettres produiſirent, non ſeulement ſur les habitans de Lisbonne, qui ne regardoient qu'avec horreur le deſſein de ſe ſoûmettre à la domination d'un Prince étranger & Caſtillan: mais ſur-tout dans l'eſprit du peuple, en qui elles réveillerent l'ancienne animoſite qui avoit été de tout tems entre les Caſtillans & les Portugais. Ainſi, au lieu de répondre au Roi d'Eſpagne, ils s'aſſemblerent dans la chambre de Lisbonne, où aſſiſtent toujours deux députés du peuple; & en conſéquence des réſolutions qui y furent priſes, ils adreſſerent une requête à Henri, pour le preſſer de ſe nommer lui-même un ſucceſſeur qui fût de la nation, ſuivant les loix du Royaume. En même tems, pour ôter à ce vieillard timide toute raiſon de différer, ils lui offroient, au cas qu'il ſe trouvât des hommes aſſez ennemis de leur patrie & de la gloire de la nation pour ôſer s'oppoſer aux intentions de S. M. ou aſſez traîtres pour penſer à donner entrée aux étrangers dans le Royaume, vingt mille hommes de troupes, qu'ils promettoient d'entretenir à leurs dépens.

Morts illuſtres.

L'Infant D. Ferdinand.

Peu de tems auparavant, la mort avoit enlevé à Philippe l'Infant D. Ferdinand, qu'il avoit eu de ſon mariage avec l'Archiducheſſe Anne, fille de l'Impératrice Marie ſa ſœur, & à qui il deſtinoit la Couronne de Portugal. Mais ce Prince, qui ne cherchoit que dans les affaires, de la conſolation à la douleur que cette perte lui cauſa, en fut dédommagé cette même année, par la naiſſance d'un autre fils qui vint au monde le vingt-ſept d'Avril. Il eut pour parrain Venceſlas, frere de l'Empereur Rodolphe, qui étoit paſſé en Eſpagne pour être élevé auprès du Roi ſon oncle maternel; & on lui donna le nom de Philippe, que portoit ſon pere. Peu de tems après Venceſlas lui-même mourut, âgé ſeulement de dix-ſept ans.

Venceſlas.

Sébaſtien Veniero.

Ces Princes avoient été précédés par Sébaſtien Veniero, fameux par la victoire remportée ſur les Turcs à la bataille de Lepante, & qui l'année précédente avoit été fait Doge de Veniſe. Il étoit décédé dès le trois de Mars, âgé de plus de quatre-vingt ans; & Cécile Contarina ſon épouſe lui fit faire des obſéques magnifiques. Sa mort trop prompte ne lui permit pas de rendre à cette illuſtre épouſe les honneurs qui lui étoient dûs par le Sénat, & qui déja lui avoient été décernés. Il eut pour ſucceſſeur Nicolas Pontan, qui fut élû avec un applaudiſſement général, après avoir paſſé par toutes les charges de la République, célébre d'ailleurs par ſa prudence ſinguliére, ſon érudition & ſon éloquence admi-

admirables ; il conſervoit encore à l'âge de quatre-vingt ans qu'il avoit alors, toute la force d'eſprit imaginable, & la ſanté la plus parfaite (1). HENRI III. 1578.

Cette

(1) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, Mrs. DUPUY & RIGAULT ajoutent ici ce qui ſuit : On découvrit cette même année à Florence une conjuration qui ſoüilla la maiſon de Medicis du ſang de deux perſonnes, qui lui étoient alliées. Pierre de Medicis, frere de François Grand Duc de Toſcane, avoit épouſé Eléonore de Tolede fille de D. Garcias de Tolede, autrefois Viceroi de Naples & Général des galéres d'Eſpagne, mort à Naples il y avoit deux ans ; & Iſabelle de Medicis ſœur de ces deux Princes avoit été mariée à Paul Jourdain des Urſins Duc de Bracciano chef de ſa maiſon. Ces deux Dames, abandonnées de leurs époux, qui s'étoient livrés à toutes ſortes d'excès & de débauches, furent ſoupçonnées de chercher à ſe conſoler de leur éloignement pour elles avec quelques Seigneurs de cette Cour, qu'elles voyoient, diſoit-on, un peu trop familiérement. Ce commerce donna de l'ombrage au Grand Duc : il s'imagina que ces amans avoient juré ſa perte ; & ne voulant pas tremper ſes mains dans ſon propre ſang, il réſolut de ſe ſervir d'un bras étranger pour éloigner le péril qui le menaçoit. Il fit appeller ſon frere & le Duc ; & après leur avoir donné les preuves qu'il put trouver les plus convainquantes de la mauvaiſe conduite de leurs épouſes, il leur permit de venger leur honneur, & de ſe défaire de ces deux femmes, qui étoient devenuës l'opprobre de leur maiſon. Le Prince & le Duc, ravis de trouver cette occaſion de ſe délivrer de deux témoins importuns, qui pouvoient à leur tour leur reprocher leur déréglement & leurs deſordres, ne porterent pas loin leur vengeance. Dès la nuit même Eléonore & Iſabelle furent étranglées dans leur lit par leurs propres époux. Cependant on fit courir le bruit qu'elles étoient mortes d'une colique, cauſée pour avoir trop mangé d'un ragoût de champignons. En même tems on arrêta quelques-uns de leurs amans, & de ceux qui étoient les confidens de leur commerce. Ils furent mis d'abord dans une priſon ſecrette, où après leur avoir fait ſouffrir les tourmens les plus cruels, ſans autre forme de procès, comme en pareil cas cela ſe pratique aſſez ordinairement à Florence, on les fit mourir. Il ſe trouva un de ces malheureux nommé Pucci, qui donna en cette occaſion une preuve ſenſible d'une grande fermeté & d'une fidélité bien rare. On le conduiſoit en priſon, lorſque ce jeune homme, appréhendant que les douleurs de la queſtion n'arrachaſſent de lui quelque aveu qui pût être préjudiciable à quelqu'un de ceux avec qui il étoit en rélation, ſe perça lui-même d'un ſtilet, qu'il portoit toujours ſur lui pour exécuter ſes vengeances, & ſe tua entre les bras de ſes gardes. Troile des Urſins, couſin du Duc de Bracciano, avoit été élevé en France en qualité de Page de Henri II. & s'étoit mis depuis au ſervice des Medicis. Il venoit d'être envoyé en Pologne par le Grand Duc pour complimenter de ſa part le nouveau Roi, lorſqu'il apprit cette nouvelle. Troile étoit ſoupçonné d'entretenir un mauvais commerce avec la Ducheſſe de Bracciano ; auſſi appréhenda-t-il d'être enveloppé dans ſa perte. Pour éviter ce malheur il ſe réfugia en France, & vint à Paris. Mais ni la mort de la Ducheſſe, ni l'éloignement des lieux, ni le tems même, ne purent le ſouſtraire au reſſentiment de François de Medicis, ou du Duc, dont il devint enfin la victime. Il rentroit un ſoir fort tard chez lui, lorſqu'il fut aſſaſſiné par un Prêtre de Ravenne. C'étoient-là les miniſtres que le Grand Duc, à l'exemple de Côme de Medicis ſon pere, entretenoit dans tous les Etats de la Chrétienté, pour ſe défaire de tous ceux dont il avoit réſolu la perte. On apprit ce fait par un de ces aſſaſſins, qui peu de tems après ayant tué de même à Paris François Bernandin, & ſe voyant condamné à la mort, déclara l'auteur de ce premier aſſaſſinat. Il eſt certain que Jeanne d'Autriche épouſe du Grand Duc, informée du mauvais commerce que ſon mari entretenoit avec Dona Blanca, ne put apprendre qu'avec horreur une action auſſi atroce, & ſans craindre pour elle-même un pareil traitement, quoique pour une raiſon fort différente. Auſſi fut-elle frappée d'un tel ſaiſiſſement, qu'après avoir beaucoup ſouffert, elle mourut en accouchant d'un fils, dont elle étoit enceinte, & qui fut étouffé avant que de venir au monde ; ce qui fut regardé comme un effet de la colére divine, qui pour punir le Grand Duc d'avoir

HENRI III. 1578.

Le Cardinal de Guiſe.

(1) Cette même année, mourut en France le dix-neuf de Mars Louis de Lorraine Cardinal de Guiſe, frere du Cardinal Charles de Lorraine décédé quatre ans auparavant. Ce Cardinal ſe montra un des plus zélés & des plus déclarés défenſeurs de la ligue naiſſante, dont le vaſte génie de ſon frere avoit enfanté le projet. Elle lui fut redevable des ſoins qu'il ſe donna aux derniers Etats de Blois, pour la faire recevoir; & ce fut lui qui fit exiler de la Cour Sébaſtien de l'Aubépine Evêque de Limoges, ſous prétexte qu'il étoit honteux qu'un homme élevé comme lui à l'épiſcopat depuis tant d'années, n'eût pas encore reçu les Ordres ſacrés; mais dans le fond, parce qu'il le ſoupçonnoit de n'être pas favorable au malheureux parti qu'il ſoûtenoit. C'étoit au reſte un homme hautain, & qui n'avoit de ménagement pour perſonne, auſſi débauché (2), & aimant autant la table (3) que ſon frere avoit été ſobre & appliqué aux affaires; auſſi mourut-il pour avoir mangé avec excès. Son corps fut porté à Joinville, où on le mit dans le tombeau de ſes ancêtres; & ſa mort renouvella les regrets d'Antoinette de Bourbon, qui contre l'ordre de la nature, avoit la douleur de ſe voir ſurvivre à tous ſes enfans.

Chriſtophle Madrucci.

Chriſtophle Madrucci Evêque d'Oſtie, dont nous avons ſouvent parlé dans les Livres précédens, mourut auſſi cette année le ſept de Juillet, qui étoit le jour-même de ſa naiſſance. C'étoit un génie ſupérieur, qui ſous Charles V. & Philippe II. avoit été employé dans les négociations les plus conſidérables en Italie & en Allemagne. Libéral, affable, aimant les Lettres & les gens de Lettres: il avoit encore une candeur admirable; qualités que poſſédoit ce grand homme, dont je me crois obligé de rendre témoignage avec toute la ſincérité qu'exige l'hiſtoire, après en avoir moi-même éprouvé les effets dans le voyage que je fis à Rome à la ſuite de Paul de Foix, à qui on ne peut donner de trop grands éloges, où j'ai reçu de ce Prélat toutes ſortes d'honnêtetés. Une grande preuve de ſon mérite, c'eſt que quoiqu'il fût attaché à l'Eſpagne, la reſſemblance

d'avoir fait étouffer ſa ſœur & ſa belle-ſœur, non contente de lui enlever une épouſe auſſi eſtimable, voulut encore venger ces malheureuſes Princeſſes, en faiſant périr par le même genre de mort un fils, qu'il ſouhaitoit avec ardeur, & à qui il pût laiſſer la ſucceſſion de ſes Etats. Après la mort de la Grande Ducheſſe, qui fut peu regrettée de ſon époux, il ſe livra auſſi-tôt ſans réſerve à la paſſion aveugle qu'il avoit conçûë pour Dona Blanca; & il ne ſe deshonora pas moins par le mariage qu'il contracta enſuite avec elle, que par l'intelligence criminelle qu'ils avoient eûë enſemble du vivant même de ſon épouſe. Cette même année mourut en France, &c.

(1) Ce recit de la mort & des mœurs du Cardinal de Guiſe manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

(2) Aimant autant la table & le vin, que ſon frere avoit été ſobre, laborieux & appliqué aux affaires. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe.*

(3) *Le Cardinal de Guiſe ... auſſi débauché & aimant autant la table &c.*] C'eſt lui que le paſſavant de Beze déſigne ſous le ſobriquet de *Cardinalis lagenifer*, ou de *Cardinal des bouteilles*; & c'eſt lui-même qui ſous ce dernier nom eſt encore déſigné au Chapitre 22 de l'Apologie par Hérodote. Le Journal de Pierre de l'Etoile, Cologne 1719. tom 1. pag. 91. dit qu'on l'appelloit le *Cardinal des bouteilles*, parce qu'il les aimoit fort, & ne ſe mêloit guères d'autres affaires que de celles de la cuiſine.

LE DUCHAT.

blance des caractéres & des inclinations avoit lié une amitié étroite entre lui & le Cardinal d'Eſt, le plus ardent défenſeur des intérêts de la France, qui ait jamais été en Italie; ſans que pour cela ni l'un ni l'autre ſoit jamais devenu ſuſpect à ſon Prince. Il l'étoit allé voir à ſon agréable retraite de Tivoli, dans le deſſein de changer d'air, lorſqu'accable de la maladie, il y rendit ſon ame à Dieu entre les bras de ſon ami. Il étoit alors âgé de ſoixante & ſix ans. Son corps fut rapporté à Rome, & inhumé honorablement dans la chapelle de S. Onufre. HENRI III. 1578.

Je ne dois pas oublier de mettre au nombre de ces illuſtres morts, Laurent Surius de Lubeck, Religieux Chartreux, d'une piété & d'une ſimplicité admirables. On lui eſt redevable d'une édition fort exacte des Conciles, & d'une vie des Saints, écrite avec toute la bonne foi qu'on peut ſouhaiter. Après tant de travaux employés pour le bien de la Religion, il mourut tranquillement à Cologne dans ſa retraite le vingt-trois de Mai. Laurent Surius.

Il fut ſuivi peu de tems après de Gerard de Falckenburg, natif de Nimégue dans la Gueldre. Une mort prématurée l'enleva le ſix de Septembre dans ſa quarantiéme année à Steinfort, où il étoit à la ſuite du Comte de Bentheim. C'étoit un homme des plus ſçavans dans la langue Grecque, que la Flandre ait produit; & pour s'en convaincre, il ne faut que lire ſes Ouvrages, ſur-tout l'édition de Nonnus de Panopolis en Egypte, qu'il nous a donnée, & qu'il a illuſtrée de ſes remarques. Gerard de Falckenburg.

Vers ce tems-là mourut en France Antoine Mizauld de Montluçon en Bourbonnois, Médecin de profeſſion, célébre par ſon habileté dans la Philoſophie & dans ſon art, qu'il négligea cependant d'exercer, tout lucratif qu'il eſt à Paris, pour ſe donner entiérement à l'étude des ſecrets de la nature, à laquelle il s'occupa toute ſa vie. Il la paſſa dans cette capitale, où après avoir donné au public pluſieurs Ouvrages très-ſçavans & très-ſenſés, qui ſeront toujours eſtimés des habiles gens, il rendit enfin cette année ce qu'il devoit à la nature. Antoine Mizauld.

Pierre Leſcot, Sieur de Clagny, né à Paris d'une bonne famille de Robe, mourut auſſi au mois de Septembre dans ſon année climactérique. Attaché à l'étude dès ſes plus tendres années, il ſe donna d'abord aux Mathématiques, dans leſquelles il fit de grands progrès ſous Pierre Poſtel. Il s'appliqua enſuite avec le même ſuccès à la peinture, pour laquelle il avoit un talent naturel. Enfin s'étant conſacré à l'architecture, il devint ſans contredit, & ſans que je prétende par-là déprimer les autres, le plus habile homme de notre tems en cet art. Pluſieurs édifices, auxquels il travailla pour différens particuliers, ſont des monumens de ſon génie. Mais ſur-tout il s'eſt immortaliſé par le plan qu'il a donné du Louvre, qui de l'aveu même des Italiens, tout imparfait qu'il eſt, ſurpaſſe infiniment par la grandeur immenſe & par la beauté de ſes bâtimens, tout ce que renferme en ce genre l'Italie, où les palais ſont ſi communs. Pierre Leſcot.

Je finirai par Alexandre Piccolomini, parent d'Enée Sylvius, qui étant élû Pape, voulut être appellé Pie II. Il étoit de Siéne, fils d'Angelo Piccolomini, & d'Hippolyte Santi; & quoiqu'il fût déja Archevêque de Patras, Alexandre Piccolomini.

HENRI III. 1578.

tras, il mérita par ſa vertu d'être encore nommé à l'Archevêché de cette ville. Outre une grande douceur, jointe à beaucoup de gravité, il avoit une connoiſſance exacte & parfaite de toutes les ſciences, ſur leſquelles il compoſa pluſieurs Ouvrages, écrits preſque tous en ſa langue. Il ſuivoit ſur-tout la doctrine d'Ariſtote, & travailla beaucoup lui-même à l'éclaircir. Il mourut enfin le douze de Mars âgé de 70. ans, & fut enterré dans ſa cathédrale, qui retentit des éloges que lui donnerent le Sacriſtain Jean-Baptiſte, l'Archiprêtre Deiphobe, & tous les autres Chanoines qui compoſoient ce chapitre.

Jean-Baptiſte Raſario.

(1) Jean-Baptiſte Raſario fils de Pierre, mérite encore par ſon ſçavoir rare & ſa probité, d'avoir place après Piccolomini dans cet Ouvrage. Sorti d'une famille noble de Valdugia dans le diocéſe de Novarre, il étudia d'abord à Milan, où il s'appliqua avec ſoin à la Philoſophie & à la Médecine, & ſon eſprit mérita dès-ors les attentions de Philippe II. (2) qui dans le voyage qu'il fit d'Eſpagne en Allemagne du vivant de l'Empereur Charles V. ſon pere, voulut le connoître en paſſant par l'Italie. Il fut enſuite appellé à Veniſe pour y profeſſer l'éloquence, dans laquelle il excella; & lia dans cette ville une amitié fort étroite avec Sigonius, Pierre Manuce, Muret notre compatriote, & Octavien Ferraro, ſous lequel il avoit étudié la Logique à Pavie. Il y paſſa vingt-deux ans, pendant leſquels il travailla à la traduction de Galien & de quelques auteurs Grecs qui ont interprété Ariſtote; & pendant tout ce tems-là il s'attira l'eſtime & l'approbation de cette République, dont il célebra la victoire mémorable, remportée ſur les Turcs à la bataille de Lépante, par un diſcours fort éloquent, qu'il prononça à cette occaſion. Philippe envia à Veniſe la gloire de poſſéder un ſi habile homme; il l'invita à paſſer en Portugal, & il lui fit des propoſitions très-avantageuſes, pour l'engager à enſeigner dans le collége de Conimbre: mais Raſario s'en excuſa ſur ſon âge avancé. Enfin ſçachant que ce Prince ſouhaitoit qu'il paſſât à Pavie, il ne put réſiſter aux priéres d'un maître qui étoit en droit de commander, & à qui il étoit encore redevable de la liberté de ſon frere Jérôme, que Philippe avoit fait ſortir de priſon, & à qui il avoit rendu tous ſes biens,

(1) Tout ce qui ſuit ici, & continue juſqu'à la fin de ce livre LXV. manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

(2) *Raſario* (*Jean-Baptiſte*) Rem. (C). Ce que M. de Thou dit de l'eſtime de Philippe II. pour Raſario a été inconnu à Ghilini, & je m'en étonne. Ce Prince commença à connoître le mérite de Raſario, lorſqu'il paſſa par Milan pour aller en Allemagne l'an 1548. M. de Thou ajoute qu'il lui promit de grands avantages pour l'attirer en Portugal, & pour lui faire accepter une charge de Profeſſeur dans l'Academie de Conimbre; mais que Raſario s'en excuſa ſur ſon âge, & ne put néanmoins lui refuſer d'aller enſeigner l'éloquence dans Pavie, lui ayant l'obligation de la liberté & de la reſtitution des biens de ſon frere qui avoient été déja confiſqués. M. de Thou ſe trompe à l'égard de la chaire de Profeſſeur à Conimbre: car Philippe II. ne ſe rendit maître du Portugal qu'en 1580. & Raſario mourut l'an 1578, apres avoir enſeigné pendant quatre années dans l'Univerſité de Pavie. Ce grand Hiſtorien, attentif à d'autres choſes plus eſſentielles à ſon Ouvrage, n'examinoit pas aſſez ce qui concernoit la vie des hommes doctes: mais ceux qui ont recueilli ce qu'il en a dit, devoient y joindre les corrections néceſſaires. P. BAYLE.

Digitized by Google

biens, qui étoient déja confiſqués. Il profeſſa encore l'éloquence pendant quatre ans dans cette ville avec le même ſuccès qu'à Veniſe. Enfin il fut attaqué d'une fiévre maligne qui l'enleva le huit d'Octobre. Il avoit alors un peu plus de ſoixante ans; & il avoit paſſé toute ſa vie dans le célibat, ſans jamais avoir été ſoupçonné d'aucun dérangement. C'étoit un parfait honnête homme, né pour faire du bien à tout le monde; compatiſſant aux miſéres d'autrui, généreux envers les miſérables, qu'il viſitoit & ſoulageoit gratis dans leurs maladies; il étoit enfin le pere des pauvres. Son corps fut inhumé au milieu d'une chapelle dans l'Égliſe de S. Auguſtin; & tous les Ordres de la ville honorerent ſon convoi de leur préſence & de leurs regrets. Il reſte, dit-on, de lui pluſieurs Ouvrages qui n'ont point encore vû le jour, & qu'on conſerve à Milan dans la bibliothéque de l'illuſtre, du pieux, & ſçavant Cardinal Borromée. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on les donnât quelque jour au Public; & il y a lieu d'eſpérer que ce grand Prélat rendra ce ſervice à la république des Lettres. HENRI III. 1578.

Fin du Livre ſoixante & cinquiéme.

HISTOIRE
DE
JAQUES AUGUSTE
DE T. HOU.
LIVRE SOIXANTE-SIXIEME.

SOMMAIRE.

Suite des guerres de Flandre. Défaite de Gemblours. Progrès de Dom Juan. Réduction d'Amſterdam à l'obéïſſance des Etats. Le Duc d'Anjou traite avec les Flamans. Arrivée de ce Prince en Flandre. Défaite des Eſpagnols par l'armée des Etats. Edit de l'Archiduc & des Etats, qui établit la liberté de conſcience dans tous les Païs-bas. Troubles de Gand. Les provinces Wallones refuſent de recevoir l'Edit pour la liberté de conſcience. Mort de Dom Juan d'Autriche. Le Prince de Parme prend en main le gouvernement des Païs-bas. Guerre en Friſe. Affaires de Tranſylvanie. Affaires d'Angleterre. Etat des affaires d'Ecoſſe. Affaires de France. Projets du Maréchal de Bellegarde. Conférence de Nérac. Le Duc d'Anjou ſe retire de la Cour. Requête preſentée au Roi par les Etats de Bourgogne. Guerre dans le comté d'Avignon.

AUTEURS

QUE MR. DE THOU A SUIVIS DANS CE LIVRE.

Emm. de Meteren. Jean Petit. Annales du regne d'Eliſabeth, par Guill. Camden. Actes du Palais de Paris. Pièces judiciaires de S. Calignon.

HENRI III. 1578.

Affaires des Païs-bas.

TAndis que Philippe ſe repaiſſoit de l'eſpérance d'une nouvelle Couronne, que la mort de D. Sébaſtien ſembloit lui promettre en Eſpagne, la crainte de perdre les Païs-bas, où, contre ſon attente, la guerre faiſoit de nouveaux ravages, l'allarmoit conſidérablement. L'Archiduc Mathias, après avoir fait ſon traité avec les Etats, s'étoit avancé vers Bruxelles ſous la conduite du Prince d'Orange. Il fit ſon entrée dans cette capitale des Païs-bas le 18. de Janvier; & il y fut reçû des Flamans avec beaucoup de magnificence au milieu des arcs de triomphe qu'ils avoient élevés en ſon honneur. Deux jours après, ce

L'Archiduc Mathias fait ſon en-

Prince

Prince ratifia ſolemnellement le traité qu'on avoit paſſé avec lui: le Prince d'Orange, en qualité de Lieutenant général du nouveau Gouverneur, jura lui-même l'obſervation de tous les articles qu'il contenoit; après quoi l'Archiduc & les Etats l'envoyerent à la Cour d'Eſpagne, accompagné d'un manifeſte qu'ils avoient fait pour l'appuyer, & demanderent à S. M. C. de leur en accorder la confirmation.

HENRI III. 1578.

trée à Bruxelles, & y ratifie le traité paſſé avec lui.

D. Juan d'Autriche d'un autre côté publia auſſitôt un long écrit, par lequel il prétendoit montrer que cette démarche de l'Archiduc étoit contraire au ſerment que les Etats eux-mêmes avoient fait; qu'elle tendoit à troubler la paix des provinces, & attaquoit manifeſtement l'autorité du Roi, puiſque cet accord avoit été négocié à ſon inſçû. En même tems il aſſembla ſes troupes à Marche-en-Famine dans le duché de Luxembourg, & ſe prépara à la guerre.

Dom Juan débat ce traité, & ſe prépare à la guerre.

Ce Prince avoit reçû depuis peu de nouveaux ſecours. Alexandre Farneſe, fils d'Octave Duc de Parme, & de la Princeſſe Marguérite ſœur de D. Juan d'Autriche, étoit venu le joindre à la tête de pluſieurs régimens Eſpagnols & Italiens, tirés de la Lombardie. Charles Comte de Mansfeldt lui avoit auſſi amené quelques troupes Françoiſes; en ſorte que toute ſon armée, en y comprenant les levées qu'il avoit fait faire en Allemagne & en Franche-Comté, montoit à ſeize mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Le Prince faiſoit porter devant lui l'étendart Royal, où étoit peinte une croix accompagnée d'une (1) déviſe Latine, dont le ſens étoit, que comme Dom Juan d'Autriche avoit été vainqueur des Turcs, en mettant ſa confiance dans la croix, aidé du même ſecours il triompheroit encore des hérétiques. A la tête de cette armée D. Juan d'Autriche fit publier un manifeſte, par lequel il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes que parce qu'il s'y étoit vû forcé pour défendre la Religion contre les attentats de l'héréſie, & ſoûtenir l'autorité de S. M. C. dans les Païs-bas, promettant de grandes récompenſes à tous ceux qui voudroient ſuivre ſon parti. Pour répondre à cet écrit, les Etats en firent paroître un autre, où ils apportoient pluſieurs raiſons pour ſe juſtifier ſur ces deux chefs d'accuſation. Quelque tems auparavant le Prince s'étoit plaint à l'Empereur de la conduite de l'Archiduc, & lui avoit marqué le juſte reſſentiment que S. M. C. devoit avoir d'une pareille démarche. Rodolphe de ſon côté, à l'inſçû duquel Mathias étoit paſſé en Flandre, n'avoit répondu à ces plaintes, qu'en déclarant qu'il n'entroit pour rien dans ce que ſon frere avoit fait. Avant que de ſe mettre en campagne, D. Juan d'Autriche jugea à propos de redoubler ſes inſtances: il députa le Marquis de Varambon à S. M. I. & aux Princes de l'Empire, pour les prier de juſtifier leurs intentions par leur conduite, & de ne pas permettre que les Etats levaſſent des troupes en Allemagne.

Il publie un manifeſte à la tête de ſon armée.

Cependant Philippe Comte de Hohenlo, Commandant de l'armée des Etats, avoit mis le ſiége devant Ruremonde, qui étoit défenduë par le Baron

(1) *In hoc ſigno vici Turcos, in hoc ſigno vincam hæreticos.*

HENRI III. 1578.

ron de Polweiller. Quoiqu'il eût assez peu de troupes, il avoit réduit cette place à ne pouvoir plus tenir que difficilement. Weert en Brabant ne se trouvoit pas moins vivement pressée, lorsque D. Juan détacha le Baron d'Hierges avec ce qu'il avoit de meilleures troupes, pour aller jetter du secours dans ces deux villes. A son approche, le Comte, qui ne se sentoit pas en état de lui faire tête, leva le siége. Il sortit de ses retranchemens, & abandonna ses travaux, murmurant hautement contre la lenteur & la négligence des Etats, qui se laissoient enlever ces deux places faute de lui avoir envoyé à propos les secours qu'ils lui avoient promis, & dont il avoit besoin pour les forcer.

Le Baron d'Hierges, après avoir fait entrer des vivres & des troupes dans Ruremonde & dans Weert, retourna joindre le Prince, qui ne s'etoit point encore éloigné de Namur, attendant l'occasion de faire quelque entreprise considérable. Cependant les Etats, contens de lui avoir opposé une armée, & aussi tranquilles au milieu de la guerre, que s'ils avoient été dans une paix profonde, perdoient le tems mal-à-propos à déliberer du gouvernement. Ils étoient maîtres d'Anvers, de Bergen-op-Zoom, de Ter-Tolen, de Steenberghe, de Breda, de Boisleduc, & de toutes les places des environs. Ils avoient fait raser les châteaux de Gand & d'Utrecht, les citadelles de Lille, de Valenciennes, d'Aire, de Bethune, & de Bapaume; & ils comptoient que ces villes resteroient constamment attachées à leur parti, en reconnoissance de la liberté qu'ils leur avoient procurée. Arras capitale de l'Artois avoit accédé à la confédération. Ils venoient de payer les vieilles troupes que commandoient Maximilien Comte de Bossut, Fréderic Perrenot Sieur de Champigny, Marie Cardoüin, de Margelle, & Emmanuel de Lallain Sieur de Montigny. Après avoir pris ces mesures, ils se reposoient tranquillement sur la force de tant de villes, dont ils se croyoient assûrés, négligeant toutes les autres précautions, & s'amusant imprudemment au milieu du plus grand feu de la guerre à faire des réglemens, qui ne pouvoient convenir que dans la paix.

Déja le Sieur de Montigny avoit eu ordre de marcher vers Namur. Il avoit été suivi bien-tôt après par tous les autres Officiers généraux des Etats; & leurs troupes réünies formoient une armée raisonnable. Elle étoit commandée par Philippe Comte de Lallain, Général de l'Infanterie; Maximilien de Melun Vicomte de Gand, Général de la Cavalerie; de Goingnies, Maréchal de camp; & Valentin de Pardieu Sieur de la Mote, grand Maître de l'artillerie. Les Flamans passerent tout l'hyver à Saint-Martin dans le voisinage de Namur; & pendant tout ce tems-là il n'y eut entre eux & les Espagnols que de legéres escarmouches, sans qu'on en vint jamais à aucune action considérable. On se contenta de se rendre maitre de Bouvines sur la Meuse, & on prit le château de Despontin.

Le Prince d'Orange étoit d'avis dès ces commencemens de presser le succès vivement; il vouloit qu'au lieu de se contenter de soûtenir ou de repousser les efforts des ennemis, on allât les attaquer eux-mêmes, qu'on les poussât, qu'on les forçât au plûtôt. Il représentoit que sans cela les villes confédérées se rebuteroient d'une guerre à laquelle on ne verroit

roit point de fin, & qu'elles deviendroient auſſi ſoumiſes, auſſi diſpoſées à ſubir le joug du plus fort, qu'elles avoient d'abord fait paroître d'ardeur pour recouvrer leur liberté. D'un autre côté les Etats ne cherchoient qu'à traîner les affaires en longueur, & à gagner du tems juſqu'au retour des députés qu'ils avoient envoyés à la Cour d'Eſpagne pour s'inſtruire des intentions de S. M. C. HENRI III. 1578.

Cependant D. Juan reçut une Bulle du Pape, par laquelle S. S. accordoit au Prince, & à tous ceux qui ſuivoient ſon parti, à certaines conditions, une entiére rémiſſion de leurs péchés: animé par ce nouveau ſecours, il rangea ſes troupes dans les campagnes de Namur, réſolu d'entrer de-là dans le Brabant. Les Flamans de leur côté ſe mirent en bataille, dans la vûë de lui fermer le paſſage. Leur avant-garde étoit compoſée des régimens de Montigny, & de Guillaume de Horn Sieur de Heſe. Ceux du Comte de Boſſut, & du Sieur de Champigny formoient le corps de bataille, ſoûtenus par treize compagnies d'Ecoſſois, & quelques troupes Angloiſes; & l'arriére-garde étoit commandée par le Comte d'Egmond, & de la Marck Sieur de Lumen. Ils marcherent en cet ordre ſuivis de leur artillerie & de leurs bagages, conduits par les Sieurs de Goingnies, de Hevre, & Bailleul ſon frere, & par quelques autres Généraux: car le Comte de Lallain, le Vicomte de Gand, & pluſieurs autres des principaux Officiers avoient quitté l'armée; ſous prétexte d'une nôce ils s'étoient rendus à Bruxelles, où ces ſortes de fetes ſe font avec beaucoup de magnificence, & avoient donné à connoître aſſez clairement qu'ils n'approuvoient pas les deſſeins du Prince d'Orange. Bulle du Pape en faveur de D. Juan & de ſon parti.

D. Juan crut devoir profiter de leur abſence. Le 29. de Janvier il commanda le Prince de Parme & Octave de Gonzague, pour aller attaquer les ennemis. Ces deux Généraux détacherent contre eux Ferdinand d'Acoſta, Antoine d'Olivera, & Pierre de Valdes; mais ils furent repouſſés avec perte. Cependant les Eſpagnols, ayant appris par quelques priſonniers que les Flamans avoient réſolu de décamper la nuit pour s'avancer vers Giblou, ou Gemblours, & qu'ils commençoient méme déja à enlever leur artillerie, ils ſe préparerent à les harceler dans leur marche. De Goingnies ſe diſpoſa de ſon côté à les bien recevoir; il rangea ſes troupes en bataille, & ſoûtint courageuſement les efforts des Eſpagnols. A meſure que l'armée avançoit, il faiſoit couper, & jetter en travers des arbres entiers le long du chemin de diſtance en diſtance pour les arrêter; & dans ces endroits les Chevaux légers Flamans les mirent plus d'une fois en deſordre, & les repouſſerent. Cependant l'avant-garde marchoit lentement & en bon ordre, tandis que les troupes qui étoient à l'arriére-garde, ſe tenoient ſerrées, & faiſoient front de toutes parts à l'ennemi. Défaite de Gemblours.

Mais la témérité de quelques troupes Eſpagnoles engagea le combat, quoique D. Juan n'eût point deſſein d'abord d'en venir à une action générale. Ce Prince, voyant que quelques bataillons commandés par Mutio Pagano étoient trop avancés pour pouvoir faire retraite, ſans s'expoſer conſidérablement, donna ordre au Prince de Parme, & au Sieur de Billy de ſe mettre à la téte de toute la Cavalerie, & d'aller attaquer celle des Confédérés.

HENRI III. 1578. fédérés. Ce choc ne les étonna cependant pas encore. Après pluſieurs charges, quoique rompus, ils ſe battoient encore avec vigueur, lorſque D. Juan lui-même vint fondre ſur eux, ſuivi des compagnies de Cavalerie de Bernardin de Mendoza, de Curtio Comte de Martinengo, de Ferrand de Tolede, de Camille, & Jean Baptiſte del Monte, d'Alfonſe de Vargas, de George Machuca, d'Aurelio de Palerme, d'Acoſta, d'Olivera, d'Antoine d'Avalos, & de Falconcto. Alors la Cavalerie Flamande plia; elle fut renverſée ſur ſon Infanterie, & mit le deſordre, en prenant la fuite, dans les troupes Angloiſes & Ecoſſoiſes qui étoient au ſervice des Etats. Le Baron de Montigny, qui commandoit l'avant-garde, & qui étoit déja fort loin, voulut ſe retrancher dans quelques jardins aux environs de Gemblours; & il tenta inutilement de rétablir le combat avec quelques troupes qu'il avoit ralliées. Accablé par les ennemis, qui pourſuivoient les fuyards l'épée dans les reins, il ne jugea pas à propos d'expoſer ſes troupes davantage; & il ſe ſauva lui-même avec Jaques Balfour Commandant des Ecoſſois. De Goingnies, Hevre, & Bailleul ſon frere furent faits priſonniers avec pluſieurs autres. Il n'y eut guéres que l'Infanterie qui ſouffrit de cette défaite. Du reſte les Eſpagnols prirent dans cette action trente drapeaux de gens de pied, & quatre étendarts de Cavalerie.

Suite des ſuccès des Eſpagnols contre l'armée des Etats.

Le lendemain, ſur la ſimple ſommation du Prince, Gemblours lui ouvrit ſes portes. Enſuite D. Juan d'Autriche profitant de ſa victoire, détacha le Baron d'Hierges pour aller reprendre Bouvines, qui ſe rendit après quelques volées de canon. De-là il marcha lui-même à Louvain. Comme cette ville eſt grande & peu fortifiée, elle ne fit aucune réſiſtance. La garniſon, qui n'étoit pas nombreuſe, l'abandonna, & ſe retira à Bruxelles. Le Prince ſe rendit maître avec la même facilité d'Arſchot & de Tillemont, places voiſines de Louvain. La priſe de Sichenen, petite ville fortifiée d'un château, lui coûta davantage. Le Gouverneur ayant refuſé de ſe rendre, il fallut faire venir le canon. On battit la place, & on y fit une grande brèche. Mais les aſſiégés ſoûtinrent deux aſſauts avec la derniére vigueur. Enfin au troiſiéme les aſſiégeans emporterent la place l'épée à la main, après avoir perdu beaucoup de monde à cette attaque. D. Juan d'Autriche s'en vengea de la maniére la plus cruelle: il fit pendre le Gouverneur avec tous les Officiers de la garniſon, aux creneaux du château; & tout ce qui tomba ſous la main du vainqueur, ſoldats & habitans, fut maſſacré ou précipité dans la riviére voiſine. Cela arriva le 23. de Février. De-là les Eſpagnols marcherent vers Dieſt, place appartenante au Prince d'Orange, qui ſe rendit à l'approche du canon. Lew ſuivit ſon exemple, & les troupes y reſterent quelques jours pour ſe remettre de leurs fatigues.

Cependant le Comte de Mansfeldt fut commandé pour aller avec ſes troupes faire le ſiége de Nivelle. Juſte de Soete Sieur de Villers, commandoit dans la place avec quatre compagnies d'Infanterie & quelques cavaliers, & d'abord il incommoda fort les aſſiégeans par de fréquentes ſorties. Enfin les Eſpagnols, ayant élevé une batterie de huit canons, firent une brèche conſidérable. Alors de Villers, aprés avoir ſoûtenu avec cou-

courage quatre aſſauts conſécutifs, où il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme, voyant qu'il n'y avoit aucune eſpérance de ſecours, parce que les ennemis étoient maîtres de la campagne, fit une capitulation honorable. Elle fut aſſez bien obſervée d'abord, par reſpect pour D. Juan d'Autriche qui s'étoit rendu en perſonne à ce ſiége. La garniſon ſortit ſans être inſultée: mais à peine le Prince ſe fut-il retiré, que toute la rage des aſſiégeans tomba ſur les bleſſés & ſur les malades; & ils eurent la cruauté de maſſacrer ces malheureux que la guerre avoit épargnés. HENRI III. 1578.

En même tems Reux & Soignies ou Soigny ſe rendirent aux Eſpagnols. Les habitans de Bins, appréhendant d'être eux-mêmes aſſiégés, avoient fait ſortir cinquante Arquebuſiers pour aller chercher du ſecours à Mons: mais ils furent enlevés par un parti de la Cavalerie des ennemis; & ceux de Bins n'eurent point d'autre recours que de remettre la place à D. Juan, à condition qu'on leur laiſſeroit la vie ſauve, & qu'on ne toucheroit point à leurs biens. Ceux de Beaumont, de Walcourt, & de Maubeuge ſuivirent auſſitôt leur exemple. La terreur ſe mit auſſi dans la garniſon de Chimay: elle abandonna la ville à l'approche de l'armée ennemie, & ſe retira dans le château, d'où elle fit ſa capitulation. Saint-Guilain fut ſur le point d'être ſurpris encore par les Eſpagnols. L'entrepriſe avoit été conduite par Matthieu Moulart Evêque d'Arras, qui y avoit quelques intelligences: mais il fut prévenu par de Herviſart ou Heriſſart (1). Celui-ci, s'étant jetté dans la place avec quelques bonnes troupes, rendit inutiles tous les deſſeins des ennemis, & la remit enſuite au Comte de Lallain Gouverneur du Hainaut.

D. Juan fit enſuite une tentative ſur Maeſtricht, où commandoit le Sieur de Heſe avec ſon régiment. Le Baron de Chevreaux Franc-Comtois & Jean-Baptiſte del Monte étoient chargés de la conduite de cette entrepriſe. Ils devoient ſous main faire ſoulever les troupes de la garniſon, ſous prétexte qu'on ne les payoit point; profiter de l'émotion pour s'aſſûrer des Officiers, ſur-tout du Sieur de Heſe; & ouvrir auſſitôt les portes aux Eſpagnols, qui ſe tiendroient cependant à portée. Tel fut le plan de ce projet, qui fut en effet exécuté: mais un accident dérangea ces meſures. Auſſitôt que la garniſon commença à ſe mutiner, les Anglois qui étoient dans la place, ſe doutant bien du deſſein qu'on avoit, coururent aux armes, ſe rendirent maîtres de toutes les avenuës, & ſe défendirent bravement contre ces ſéditieux, gagnés pour livrer la ville à l'ennemi. En même tems Nicolas de Palmier Sieur de Mauroy (2), que le Prince d'Orange envoyoit au ſecours, arriva à propos avec de l'argent & avec cinq compagnies dont on étoit ſûr. Par-là il appaiſa les mutins, & raſſûra la place contre les entrepriſes du Prince. Tentative inutile ſur Maeſtricht.

Cependant Jean de Norcarmes Baron de Selles, qu'on avoit fait paſſer en Eſpagne l'année précédente, étoit enfin de retour. Il étoit chargé de le- Iſſuë de la negó-

(1) De Meteren met *Herviſaert*.
(2) De Meteren l'appelle *Salmier*, Sieur de *Melroy*.

HENRI III. 1578.

lettres de S. M. C. écrites de Madrid ſur la fin de l'année derniére, par leſquelles elle répondoit à la lettre des Etats en date du 24. d'Août, de façon à faire entendre qu'ils s'étoient engagés à rétablir dans les Païs-bas la Religion Catholique, ſur le même pied où elle étoit dans les provinces du vivant de l'Empereur Charles V. Cet article étoit directement contraire à la pacification de Gand, que les Etats, & D. Juan d'Autriche lui-même avoient juré d'obſerver, & qui depuis avoit été confirmée par S. M. C. Cependant de Selles prétendoit que cet article étoit formellement porté par ſes inſtructions. Les Etats au contraire en appelloient à la lettre qu'ils avoient écrite. Ainſi ils jugerent aiſément par tous les diſcours de leur député, que ni Philippe, ni le Prince, ne vouloient point s'en tenir à la pacification de Gand, qu'ils ne cherchoient même qu'un prétexte d'y donner atteinte; & ils prirent cette réponſe pour une dénonciation de guerre.

Cíation du député des Etats à la Cour d'Eſpagne.

D'un autre côté le Baron de Selles, pour montrer qu'il ne ſouhaitoit que la paix, écrivit à l'Archiduc: que puiſqu'on avoit propoſé l'année précédente trois moyens de réünion; le premier, que la pacification de Gand fût obſervée; le ſecond, que D. Juan d'Autriche & toutes les troupes étrangeres ſortiſſent des Païs-bas, comme le Prince s'y étoit toujours offert; enfin qu'on mît à ſa place, ou l'Archiduc lui-même, ou quelqu'autre; il croyoit qu'il ſeroit à propos que le Prince de Parme ſe rendît ſans ſuite aux Etats, afin qu'on pût conférer avec lui, & prendre de concert des voyes pour terminer les différends que la Religion avoit fait naître, & rétablir les choſes ſur le même pied où elles étoient du vivant de l'Empereur Charles V: que cependant pour ſervir d'ôtage, le Prince d'Orange ſe remît entre les mains de D. Juan d'Autriche, ou de tel autre que S. M. C. nommeroit. Mais comme ce dernier article ſembloit cacher quelque artifice, & qu'on ne pouvoit l'accepter ſans expoſer la perſonne du Prince d'Orange, on rejetta abſolument ces propoſitions; & voilà à quoi aboutit toute la négociation de ce député.

Après la défaite de Gembloux, l'Archiduc & le Prince d'Orange, perſuadés que D. Juan ne manqueroit pas de venir attaquer Bruxelles, avoient fait dans cette ville tous les préparatifs néceſſaires pour ſoûtenir un ſiége. Ils y laiſſerent enſuite le Comte de Boſſut avec des troupes aſſez nombreuſes pour la défendre, & retournerent à Anvers. De-là ils envoyerent une garniſon compoſée de bourgeois d'Anvers, à Liere, & ſur-tout à Malines, où ils étoient informés qu'on avoit déja apperçu quelques mouvemens. Enfin ils firent venir de nouvelles troupes de la Flandre & de la Hollande, parce que ces deux provinces étoient le plus attachées aux Etats. Ils comptoient particuliérement ſur la Hollande, depuis qu'Amſterdam venoit d'embraſſer leur parti.

Réduction d'Amſterdam à l'obéiſſance du

Cette ville ſi puiſſante & ſi riche avoit toujours été contraire aux Proteſtans. On en étoit redevable aux ſoins de Pierre Peters ou Petri un des principaux bourgeois, & des Cordeliers qui y avoient beaucoup de crédit, & qui par leurs exhortations continuelles avoient juſque-là empêché les habitans de ſecoüer le joug de la domination d'Eſpagne. Ainſi ils avoient

avoient toujours ouvert leurs portes aux troupes Eſpagnoles : ils étoient ennemis mortels de ceux d'Enckhuyſen, place voiſine d'Amſterdam ; & dans le dernier ſiége de Haerlem, ils avoient eu grand ſoin d'envoyer continuellement des proviſions au camp du Duc d'Albe. Enfin le Colonel Hellingh, ayant voulu tenter l'année précédente de les ſoumettre à l'obéïſſance du Prince d'Orange Gouverneur de la province, il s'en étoit mal trouvé, & ils l'avoient maſſacré avec Ruychaver, Commandant de la bourgeoiſie. Cependant le Prince d'Orange fit ſonner ſi haut l'autorité des États ; ſes inſtances pour les engager à accepter la pacification de Gand furent ſi preſſantes, qu'ils s'y réſolurent enfin cette année. On convint le ſecond de Février : que les Proteſtans auroient permiſſion de tenir leurs aſſemblées hors de la ville : que dans Amſterdam même ils pourroient avoir un lieu profane pour enterrer leurs morts : que les habitans congédieroient les ſix compagnies qui y étoient en garniſon : que les Bourguemaîtres leveroient quatre ou ſix cens hommes d'autres troupes pour les remplacer, & qu'on rétabliroit les compagnies d'archers ſur le pied où elles avoient été auparavant.

HENRI III. 1578.

Prince d'Orange.

Les Proteſtans, ayant donc été admis dans Amſterdam à ces conditions, au lieu d'oublier le paſſé, ne ſongerent qu'à ſe venger. Ils courent aux armes, ſous prétexte que les Cordeliers & les autres Eccléſiaſtiques avoient, diſoient-ils, réſolu leur perte ; les chaſſent de la ville ; & ne mettant plus enſuite de bornes à leur fureur, ils pillent les Egliſes, briſent les ſtatuës & les images, & aboliſſent abſolument l'exercice de la Religion Catholique, prétendant que cette précaution étoit néceſſaire tant que la guerre dureroit, pour le maintien de la tranquillité publique. Cette révolution, qui fut peut-être alors avantageuſe au Prince d'Orange, lui attira bien des ennemis, & lui fit beaucoup de tort dans la ſuite. Ce fut pour le nouveau parti, qui s'éleva ſous le nom de mécontens, un prétexte d'abandonner ſes intérêts, & de travailler en particulier à prendre leurs ſûretés.

Révolution qu'y cauſent les Proteſtans.

D. Juan de ſon côté ne s'endormoit pas. Après avoir manqué Maeſtricht, il penſa à faire le ſiége de Philippeville, place forte par ſa ſituation, & que Philippe II. avoit encore fortifiée dans les derniéres guerres des Eſpagnols contre la France. Le Seigneur de Florennes qui y commandoit, avoit lui-même inſinué au Prince le deſſein de cette entrepriſe, en lui faiſant entendre qu'il ſe rendroit auſſitôt qu'il ſe verroit aſſiégé. En effet, pour en avoir un prétexte honnête, il avoit détourné, ou fait gâter ſous main, tout ce qu'il avoit de proviſions & de munitions de guerre dans cette ville. Mais la facilité de D. Juan d'Autriche à compter ſur un homme qui n'avoit aucun crédit dans ſa place, le jetta dans un grand embarras ; & penſa lui faire perdre tout le fruit de ſa derniére victoire. La garniſon fit d'abord une vigoureuſe réſiſtance. Ainſi ce Prince, qui croyoit qu'il y alloit de ſon honneur de réüſſir dans tout ce qu'il entreprenoit, ſe vit obligé, contre ſon attente, de faire un ſiége dans les formes. On ouvrit la tranchée ; & comme il étoit le premier avec le Prince de Parme & Octave de Gonzague à montrer l'exemple, portant des faſcines, & travaillant com-

Siége de Philippeville par D. Juan.

HENRI III. 1578.

me le dernier ſoldat, il ſe fatigua tellement, qu'il contracta enfin une maladie qui cauſa ſa mort.

Cependant il avoit déja perdu beaucoup de monde dans les ſorties fréquentes que les aſſiégés avoient faites : il commençoit même à déſeſpérer d'emporter cette place, lorſqu'un Franc-Comtois, nommé de Marmier Sieur de Gaté, le tira d'inquiétude. Ce Gentilhomme qui étoit naturellement éloquent & inſinuant, ayant été introduit dans la place par le Gouverneur-même ſous quelque prétexte, travailla à gagner les ſoldats de la garniſon. Il leur vanta la douceur & la généroſité de D. Juan d'Autriche. Il leur dit que ce Prince rendoit parfaitement juſtice à leur mérite, & qu'il ſe croiroit heureux de pouvoir s'attacher d'auſſi braves gens. Il ajoûta à ce diſcours une offre de ſa part, de leur payer une montre de trois mois, aſſûrant qu'il laiſſeroit la liberté à ceux qui ne voudroient pas ſervir ſous lui, de ſe retirer où bon leur ſembleroit. Enfin il leur remontra qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer d'accepter des conditions, d'ailleurs ſi avantageuſes ; qu'on leur avoit ôté toute eſpérance de ſecours ; que c'étoit donc à eux de prendre leur parti ; qu'ils devoient pour quelques inſtans oublier leur gloire, & ne penſer qu'à leur ſûreté. Ce diſcours produiſit ſon effet. Les aſſiégés conſulterent entre eux ſur la réſolution qu'ils devoient prendre. En même tems le Gouverneur, de concert avec le Prince, fait courir le bruit, qu'un détachement de Cavalerie que le Prince d'Orange envoyoit à leur ſecours, avoit été ſurpris & taillé en piéces par le Comte de Meghem frere du Comte de Berlaymont. Sur cette nouvelle il preſſe ſes ſoldats de conſentir à ſe rendre : il les détermine enfin ; & les articles de la capitulation furent ſignés le 21. de Mai, aux conditions qui avoient été propoſées. De cinq compagnies qui étoient en garniſon dans la ville, trois paſſerent au ſervice des Eſpagnols, & reçurent leur montre de trois mois ; les deux autres ſortirent de la place, enſeignes déployées, & le Prince leur donna une eſcorte pour les conduire en lieu de ſûreté.

Reddition de cette place.

Après la priſe de cette ville, la maladie de D. Juan ne lui permit pas de reſter à l'armée, & il retourna à Namur. Cependant le Prince de Parme ſon Lieutenant entra dans le Limbourg, & ſe rendit maître d'abord de quelques petites places, entre autres du château de Heude, bâti ſur la pointe d'un rocher eſcarpé, dont l'accès eſt impraticable. Il n'y avoit dedans que cinquante hommes de garniſon, commandés par deux Officiers, tous deux d'un parti oppoſé. Un d'eux qui étoit Liégeois, & tenoit pour les Eſpagnols, donna le choix à ſon collégue, de reſter dans la place avec ſix hommes ſeulement, ou de ſe mettre à la tête du reſte & d'aller hâter le ſecours. Celui-ci choiſit le parti de s'éloigner. Il ſortit ; en même tems le Liégeois gagna trois des hommes qui lui reſtoient, ſe défit des autres, & ouvrit les portes de ce château au Prince auſſi-tôt qu'il parut. Cette place fut d'un grand avantage pour le ſiége de Limbourg.

Celle de Limbourg.

De-là le Général Eſpagnol marcha vers cette capitale du duché, qu'il ſomma de ſe rendre ; & ſur le refus des habitans il fit avancer ſon artillerie. Cet appareil les épouvanta : ils voulurent faire des propoſitions ; mais

mais le Prince qui s'apperçut de leur embarras, refuſa à ſon tour de les écouter. Cependant le Gouverneur de la place ſe préparoit à ſe défendre généreuſement: par malheur il n'eut pas le talent d'inſpirer à ſes gens la même réſolution. Il fut obligé d'abandonner la ville & de ſe retirer dans le château avec quelques troupes qui ſervoient ſous lui, & qui perdirent courage elles-mêmes lorſqu'elles virent qu'il ſe diſpoſoit à y tenir. Ainſi il fit ſon traité avec le Colonel Mondragon, & obtint la liberté de paſſer à Maeſtricht: pour ce qui eſt de ſes ſoldats, la plûpart ſe mirent au ſervice des Eſpagnols. HENRI III. 1578.

Valckenburg ſe rendit enſuite; & le Prince de Parme alla forcer Dalem, qui fut mis à feu & à ſang. Il voulut faire auſſi une tentative ſur Maeſtricht; mais l'arrivée du Comte de Boſſut fit échoüer ſon entrepriſe. De-là le Prince partagea ſon armée avec Octave de Gonzague, qui alla ravager les environs de Bruxelles & de Mons, dans l'eſpérance que les intelligences qu'il avoit dans Malines, y feroient quelque mouvement qui le rendroit maître de cette ville: mais la conjuration fut découverte. Les Etats mirent en même tems des troupes nombreuſes en campagne; & Octave fut obligé de ſe retirer après avoir été bien battu. Les Eſpagnols abandonnerent donc toutes les petites places qu'ils avoient priſes; & après avoir jetté des troupes dans Louvain, dans Lew, & dans Nivelle, ils allerent camper ſous Tillemont. Il y eut auſſi une action proche de Boiſleduc, où l'avantage fut aſſez égal de part & d'autre. De Valckenburg & de Dalem.

Auſſitôt que la nouvelle de la défaite de Gembloux fut ſçûë en France, le Duc d'Anjou frere du Roi, qui aſpiroit depuis long-tems à ſe faire un établiſſement dans les Païs-bas, députa aux Etats le Sieur de la Fougere, avec ordre de leur offrir de ſa part ſa perſonne, ſes amis & ſon crédit. Ceux qui parmi les Flamans, quoiqu'ennemis des Eſpagnols, n'avoient cependant point de rélation avec le Prince d'Orange, & étoient piqués au contraire de ce qu'il s'étoit emparé de l'eſprit de l'Archiduc, qu'ils avoient fait venir eux-mêmes, n'auroient pas été fâchés de voir le Prince en Flandre. Les Etats chargerent de la Fougere de remercier Monſieur de leur part, & de lui marquer qu'il leur feroit plaiſir de leur envoyer ſes députés pour prendre avec eux des meſures. Le Duc d'Anjou penſe à paſſer en Flandre.

Sur cette nouvelle, ce Prince députa auſſitôt pour cette négociation Antoine de Silly Comte de Rochepot, & Roch de Sorbiers Sieur de Pruneaux. Ils furent reçûs en Flandre par Philippe Comte de Lallain, Charles de Gaure Seigneur de Freſin, & Théodore de Lyeſveldt Conſeiller d'Etat, qui s'avancerent au devant d'eux juſqu'à Saint-Guilain, que de Herviſart avoit conſervé aux Etats par ſa vigilance. Là, on n'entra preſque dans aucun détail, & il ne fut guères mention du traité que Monſieur paſſa au mois d'Août ſuivant avec les Flamans. Ils confirmerent ſeulement à ſes députés qu'ils verroient le Prince avec plaiſir dans les Païs-bas. Les François furent congédiés avec cette réponſe. Cependant le Duc d'Anjou avoit déja levé ſix mille hommes de pied & mille chevaux, compoſés de Gentilshommes qui étoient venus ſervir ſous lui en qualité de volontaires. Mais comme ces troupes n'étoient point payées, on ne peut

HENRI III. 1578.

exprimer le dégât qu'elles firent de toutes parts, ſans même épargner les maiſons & les terres de la Nobleſſe. Le Roi, qui ſouhaitoit avec paſſion de voir ſon frere & toute ſa ſuite hors du Royaume, fermoit les yeux à ce deſordre. Enfin elles entrerent en Flandre, moins en amis, qu'en ennemis cruels, portant en tous lieux le ravage.

Cette démarche de Monſieur rallentit un peu les progrès de Dom Juan, qui ſembloit déja pouvoir ſe promettre une victoire complette. Pour empêcher que les Flamans ne priſſent des liaiſons plus étroites avec la France, ce Prince publia auſſi-tôt les derniers ordres qu'il avoit reçûs de la Cour d'Eſpagne, par leſquels Philippe le revêtoit de toute ſon autorité, & lui donnoit le pouvoir d'accorder une amniſtie générale, à condition qu'on mettroit les armes bas dans un certain terme, qui étoit borné à vingt jours; qu'on établiroit ſolidement la Religion Catholique en Flandre, & qu'on ſe ſoûmettroit de bonne foi à l'obéïſſance de S. M. C. En même tems pour donner quelque ſatisfaction aux Etats, il aſſûra de nouveau, qu'il étoit réſolu de faire ſortir les troupes étrangeres des Païs-bas; & afin de juſtifier ſes promeſſes par ſa conduite, il congédia dès-lors les troupes Françoiſes du Comte de Mansfeldt, que les Eſpagnols ne voyoient pas de bon œil, & que l'arrivée prochaine du Duc d'Anjou en Flandre commençoit à lui rendre ſuſpectes à lui-même.

L'Empereur députe vers les Etats pour accommoder leur differend avec la Cour d'Eſpagne.

Cependant, depuis le retour du Marquis de Varambon, l'Empereur avoit nommé ſur les inſtances de ſa Majeſté Catholique & de Dom Juan, Gebhard Truſches Electeur de Cologne, & Jaques d'Eltz Electeur de Tréves (1), l'Archevêque de Salczburg, Ferdinand Duc de Baviére, & Othon Henri Comte de Schwartzenburg ſes Plénipotentiaires, pour chercher des voyes d'accommodement entre le Roi d'Eſpagne & les Etats des Païs-bas. En même tems il fit partir devant le Comte de Schwartzenburg, avec ordre d'examiner avec ſoin toutes les démarches que le Prince d'Orange & les autres Seigneurs de Flandre avoient fait faire à l'Archiduc ſon frere; & de voir en quoi elles pouvoient être contraires aux intérêts de la maiſon d'Autriche. Ce Seigneur ſe rendit donc aux Etats; & après leur avoir fait part des bonnes intentions de S. M. I. à leur égard, après avoir déploré la funeſte ſituation où leurs diviſions les avoient réduits, il inſiſta principalement ſur deux chefs; le rétabliſſement de la Religion Catholique dans les Païs-bas, & l'obéïſſance dûë à leur Souverain.

Manifeſte publié par les Etats.

Les Etats prirent cette occaſion de publier un long écrit, pour juſtifier leur conduite ſur ces deux articles. Dans ce manifeſte ils prétendoient montrer: que par la pacification de Gand ils avoient ſatisfait, autant qu'il étoit en eux, à ces deux chefs: qu'elle n'avoit été faite que pour le bien de la Religion; que les plus ſçavans Théologiens de l'Univerſité de Louvain l'avoient approuvée, comme ne contenant rien que de très-orthodoxe; que Dom Juan l'avoit ratifiée dans la ſuite, & qu'elle avoit été con-

(1) Après ces deux Electeurs, de Meteren met *Julius* Evêque de Wurtzbourg; & de la part du Duc de Cleves, *Werner* Sieur de Gimmich avec Othon Henri Comte de Schwartzenburg, comme deputés de l'Empereur. Mrs. DUPUY.

confirmée depuis par S. M. C. elle-même : que cependant l'ambition du Prince, qui n'avoit en vûë que de réduire la Flandre dans un eſclavage honteux, jointe au peu de droiture des Miniſtres Eſpagnols, dont il étoit obſédé ; avoit rendu inutile un remede ſi capable de guérir le mal, & qui avoit été employé ſi à propos : que malgré cela, ils ne s'étoient pourtant jamais écartés de leur devoir ; qu'au contraire quelle que fût la juſtice de leur cauſe, pour ne pas ſe voir obligés d'appeller les étrangers à leur ſecours, & d'implorer la protection des Princes voiſins, ils avoient fait venir en Flandre l'Archiduc Mathias, qui étoit allié de ſi près à Philippe, & dont l'attachement pour la Religion Catholique n'étoit pas douteux ; qu'ils avoient enſuite ſupplié très-humblement S. M. C. de le leur donner pour Gouverneur, ou d'en nommer du moins un autre, qui fût agréable aux Etats ; que quelque juſte que fuſſent leurs demandes ; quoiqu'elles fuſſent appuyées de la recommandation des Princes les plus affectionnés à l'Eſpagne, & ſur-tout au Roi de Portugal, elles n'avoient pû ſe faire entendre aux oreilles de Sa Majeſté, que les ennemis implacables de la nation avoient fermées à toutes les requêtes : que depuis on avoit encore imaginé un nouveau moyen d'éluder toutes leurs demandes ; qu'ils avoient écrit à S. M. l'année précédente, pour la prier de rendre la paix à la Flandre, en faiſant exécuter les articles de la pacification de Gand ; qu'à peine au bout de ſix mois ils avoient pû obtenir une réponſe de la Cour d'Eſpagne, par laquelle on ſuppoſoit, qu'ils s'étoient engagés à rétablir la Religion Catholique dans les Païs-bas ſur le même pied où elle étoit dans ces provinces du vivant de l'Empereur Charles V. HENRI III. 1578.

Que cet article étoit directement contraire à la pacification de Gand, qu'il n'étoit pas même en leur pouvoir de le mettre en exécution, & qu'on ne pourroit le tenter, ſans expoſer la Religion elle-même à un danger manifeſte, puiſque ce ſeroit rallumer infailliblement le flambeau de la guerre civile, que de vouloir obliger les provinces de Flandre, & ſurtout la Hollande & la Zélande à ſe ſoûmettre de nouveau au joug inſupportable de l'Inquiſition d'Eſpagne : que pour avoir un prétexte de les accuſer d'inconſtance, & de leur faire la guerre, le Baron de Selles & D. Juan s'opiniâtroient néanmoins à ſoutenir qu'ils avoient fait à S. M. de pareilles propoſitions : qu'en effet le Prince ne ceſſoit point de les pourſuivre les armes à la main ; qu'enfin voyant, que ni leurs raiſons ni leurs priéres, ni la recommandation des Princes alliés ne pouvoient rien ſur l'eſprit du Roi ; que S. M. obſédée & prévenuë par leurs ennemis, ſur-tout par le Duc d'Albe, qui par une haine naturelle qu'il avoit contre les Flamans, leur attiroit lui ſeul tous ces malheurs, les traitoit toujours avec la même dureté, ils ſe trouvoient réduits au point de ne pouvoir plus prendre conſeil que de la néceſſité, & d'être obligés d'avoir recours aux réſolutions les plus extrêmes : qu'ils ſupplioient donc Sa Majeſté Impériale le plus humblement & le plus inſtamment qu'il leur étoit poſſible, de prendre compaſſion des Païs-bas, qui faiſoient une portion aſſez conſidérable de l'Empire ; de prêter la main à l'Archiduc ſon frere, & aux Etats, dans une

HENRI III. 1578.

cauſe qui la regardoit elle-même ſpécialement ; enfin d'employer cette autorité que Dieu lui avoit miſe en main, comme au juge né & à l'arbitre ſouverain de tous les différends qui peuvent s'élever dans l'univers Chrétien, pour éteindre l'incendie que la guerre civile avoit allumé, & empêcher qu'il ne fît de plus grands ravages; pour établir en Flandre une paix juſte & ſolide; & par cette paix affermir & la Religion Catholique, & l'autorité du Roi dans ces provinces.

Ordonnance, ſervant de nouvelle confirmation à la pacification de Gand.

En même tems pour prouver, du moins par quelques effets la ſincérité de leurs intentions, les Etats firent publier le 21. d'Avril à Anvers, où l'Archiduc avoit tranſporté ſa Cour, une ordonnance qui confirmoit de nouveau la pacification de Gand, & enjoignoit à tous les ſujets de la nation de promettre avec ſerment de l'obſerver, défendant à toutes perſonnes, quelles qu'elles fuſſent, d'avoir aucun commerce avec l'ennemi de la Flandre, & de rien laiſſer échaper dans leurs diſcours publics ou particuliers, qui fût contraire à l'honneur ou aux intérêts de l'Archiduc, du Prince d'Orange & des Etats. Elle contenoit encore un commandement à tous les juges particuliers de pourſuivre dans les régles, & de punir ſuivant la rigueur des ordonnances, tous ceux qui, hors des provinces de Hollande & de Zélande, ôſeroient faire quelque entrepriſe contraire aux intérêts de la Religion Catholique, Apoſtolique & Romaine, ou la ſcandaliſer en quelque façon que ce fût. Sous ce nom de ſcandales, on entendoit défendre tous prêches, tous baptêmes, enfin tout exercice de la Religion Réformée. Mais cette ordonnance, ſi ſage en apparence, ne put avoir ſon effet, ſur-tout par rapport à ce dernier article. Le nombre des Proteſtans, qui à la faveur de l'union s'augmentoit de jour en jour, étoit devenu ſi grand, & on avoit tellement beſoin de leur ſervice dans une guerre où regnoient la défiance & les ſoupçons, qu'il fut impoſſible de l'exécuter.

Le Clergé jure l'obſervation de l'une & de l'autre.

Le lendemain le Clergé fut cité pour jurer l'obſervation de la pacification de Gand & de cette derniére ordonnance. D'abord tous les Prélats de Flandre prêterent ſerment ſans difficulté. Les Jéſuites parurent enſuite. Ces Peres, du tems que le Duc d'Albe étoit Gouverneur des Païs-bas, avoient achété à Anvers de la famille des Schetſen, qui avoit quitté Aix-la-Chapelle pour venir demeurer dans cette ville, l'hôtel d'Aix, qui autrefois avoit été magnifique. Ils l'avoient depuis accommodé à leurs uſages, & ils y logeoient. Ayant donc été interpellés de ſe conformer à l'ordonnance des Etats, ils refuſerent d'obéïr, pour ne pas violer le premier ſerment qu'ils avoient fait au Pape, qui étoit ami de Dom Juan d'Autriche & qui favoriſoit ſes deſſeins. On inſiſta cependant; & comme ils perſiſterent avec opiniâtreté dans leur refus, ſans que l'exemple de tout le Clergé pût les engager à changer de réſolution, ils furent enfin chaſſés d'Anvers le 18. de Mai. On les tranſporta par eau à Malines, & de-là Dom Juan les fit enſuite paſſer à Louvain.

Jéſuites chaſſés d'Anvers pour cauſe de desobéïſſance.

Cordeliers exilés pour

Les Cordeliers voulurent auſſi d'abord faire quelque réſiſtance: mais enfin la plûpart ſe rendirent aux ſollicitations du Clergé. Vingt obéïrent. Il en reſtoit dix-neuf, à la tête deſquels étoit le Gardien, qui refuſerent conſ-

conſtamment de ſe rendre, & qui ſurent bannis de la ville. Cependant le peuple ſe ſouleva; & on entendit en un moment mille cris ſéditieux, qui demandoient qu'on ſe défît de tous en général: mais on arrêta deux de ces mutins, qu'on trouva armés, comme s'ils euſſent eu deſſein d'aller forcer ces Religieux juſques dans leur couvent; & on appaiſa la ſédition par leur ſupplice. HENRI III. 1578. la même raiſon.

Cet évenement réveilla la haine qu'on avoit déja contre les Cordeliers. Corneille Adrianſen natif de Dordrecht, le plus fameux Prédicateur de cet Ordre, qui fût en Flandre, y donna auſſi occaſion, par la violence avec laquelle il s'étoit déchaîné dans ſes ſermons contre les Seigneurs Flamans & les Etats, dans le tems qu'il demeuroit au couvent de Bruges, & par l'établiſſement qu'il avoit fait d'une congrégation de femmes dévotes, à qui il avoit donné certains réglemens ſecrets, qui ſembloient bleſſer la pudeur. Ce déchaînement univerſel eut pour eux de terribles ſuites. Comme il y en a parmi eux qu'on nomme Freres-lais, & qui, ſans être liés eux-mêmes par aucun vœu, ſont uniquement deſtinés à ſervir les autres, on en ſuborna quelques-uns qui étoient mécontens de ces Religieux. Ceux-ci allerent ſe préſenter au Magiſtrat, & accuſerent leurs maîtres des excès les plus abominables. En conſéquence tous furent auſſitôt mis en priſon; & l'Archiduc nomma Joſſe Huyſman & Gilles Wyts Conſeillers au Conſeil provincial de Flandre, pour informer ſur cette affaire. Pluſieurs ſe trouverent coupables du crime dont on les accuſoit. Trois furent condamnés au feu, trois autres à être foüettés par les carrefours; & ce fait rappella le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé du vivant de l'Empereur Maximilien, lorſque les Religieux de ce monaſtére furent tous chaſſés d'Anvers pour la même raiſon. D'autres punis pour leurs crimes.

On ne les traita pas à Gand avec moins de ſévérité. Quatre Cordeliers & un Auguſtin, convaincus du même crime, furent brûlés en place publique; pluſieurs autres furent condamnés au foüet; & la haine alla même ſi loin, qu'on chaſſa de la ville tous les quatre Ordres mendians. En même tems les Etats ordonnerent ſous les peines les plus rigoureuſes, de ſuſpendre le payement des Annates que le Pape retiroit des bénéfices vacans; & défendirent de les envoyer doreſnavant à Rome. Défenſe des Etats contre les Annates.

Cependant l'Empereur, en attendant que les Plénipotentiaires nommés pour terminer les troubles des Païs-bas ſe fuſſent aſſemblés, convoqua la diette à Worms, dont le voiſinage le mettoit à portée de veiller de plus près à ce qui ſe paſſeroit en Flandre. L'Archiduc y députa de ſon côté Philippe de Marnix Sieur de Sainte-Aldegonde. Ce Seigneur y fit le ſept de Mai, en préſence des Electeurs & des autres Princes qui aſſiſtoient à la diette, un diſcours fort vif & fort libre, où après avoir déploré amérement l'état malheureux où les Païs-bas ſe voyoient réduits, après avoir déclamé avec aigreur contre la tyrannie du Duc d'Albe & de D. Juan d'Autriche, il imploroit le ſecours de tous les membres de l'Empire, en leur repréſentant que le danger auquel la Flandre étoit expoſée, les menaçoit eux-mêmes également; que l'incendie qui s'étoit allu- Diette de Worms.

HENRI III. 1578.

allumé dans ces provinces s'étendroit plus loin, ſi on n'avoit ſoin de l'éteindre de bonne heure; & qu'il embraſeroit enfin Cologne même, Munſter, Embden, & les autres villes voiſines, dont les Eſpagnols animés de l'eſprit du Duc d'Albe, avoient depuis long-tems formé le deſſein de ſe rendre maîtres. En conſéquence il prioit l'Empereur & tous les Princes de l'Empire, de ne pas abandonner les Flamans dans une ſituation ſi triſte, de mettre un frein aux projets de D. Juan & de ſon parti, en le menaçant ſuivant le droit qu'ils en avoient, de ne le plus traiter qu'en ennemi, s'il ne changeoit de conduite; & d'empêcher par le même moyen qu'on ne lui envoyât aucun ſecours d'armes, de ſoldats, ou de munitions; de rappeller enfin le Duc de Brunſwick, le Baron de Polweiller, & les autres Officiers Allemans qui ſervoient ſous ce Prince; & de leur enjoindre ſous les mêmes peines, de ſe retirer inceſſamment. Cette harangue devint publique, & un anonyme y répondit ſous le nom de Calidius Chryſopolitanus, par un autre diſcours imprimé à Luxembourg, qui n'étoit rempli que d'invectives contre les Flamans, qu'on y repréſentoit comme criminels de léze-Majeſté divine & humaine.

Les Etats ſe rendent aux avis du Prince d'Orange. Nouveaux ſujets de broüillerie.

D'un autre côté les Etats, qui juſqu'alors s'étoient contentés de s'oppoſer aux entrepriſes de D. Juan, voyant depuis le retour du Baron de Selles, qu'il n'y avoit point d'accommodement à eſpérer, ſe déterminerent enfin à ſuivre les conſeils du Prince d'Orange, & à attaquer eux-mêmes les Eſpagnols. Il y avoit déja quelque tems qu'ils avoient député à la Reine d'Angleterre, Charles de Croy Marquis d'Havreck, afin d'obtenir quelques ſecours de cette Princeſſe. Ce Seigneur avoit été parfaitement bien reçu d'Eliſabeth; & elle ne l'avoit renvoyé en Flandre, qu'après l'avoir aſſûré de fournir aux Etats quinze mille hommes de pied, & mille chevaux (1). Mais comme on avoit principalement beſoin d'argent, le Marquis eut ordre de repaſſer encore en Angleterre, & de traiter de nouveau avec la Reine. On convint donc cette ſeconde fois, qu'au lieu des troupes qu'Eliſabeth avoit promiſes aux Flamans, elle feroit compter quatre-vingt mille Angelots au Prince Jean Caſimir, frere de l'Electeur Palatin. Il s'étoit déja engagé d'amener aux Etats trois mille chevaux & trois mille hommes de pied, & il devoit employer cette ſomme à lever encore deux mille chevaux & trois mille hommes d'Infanterie. En même tems le Comte de Schwartzenburg leva auſſi trois mille chevaux; le Marquis d'Havreck, quinze cens; Wolmerenckhouſen, mille; le Baron de Schenck, autant; & on donna outre cela un régiment d'Infanterie à Lazare Muller. Au reſte, comme toutes ces troupes étoient commandées ou entretenuës par les Proteſtans, ceux qui avoient le plus d'attachement pour la Religion Catholique, s'imaginerent que les vûës du Prince d'Orange n'alloient

(1) La Reine d'Angleterre fit faire au Duc Caſimir plus grande levée que le Prince d'Orange, & les Etats ne vouloient; cauſe qu'ils entrerent en ſoupçons de ſon intention: & pour demeurer les maîtres en leurs païs, firent de leur part des levées plus grandes qu'ils ne pouvoient porter; cauſe de confuſion en l'armée.

DU PLESSIS MORNAY.

Digitized by Google

loient qu'à la détruire. Ainſi ils commencerent à l'abandonner inſenſiblement, à prendre tous ſes projets en mauvaiſe part, & à penſer eux-mêmes à ſe faire un nouveau parti. Les provinces ſur-tout les plus voiſines de la France différerent d'abord le payement des contributions qu'elles devoient fournir à la maſſe commune, & le refuſerent même enſuite abſolument. HENRI III. 1578.

On croit que ces circonſtances hâterent l'arrivée du Duc d'Anjou dans les Païs-bas. Ce fut en effet vers ce tems-ci que ce Prince ſe rendit à Mons en Hainaut avec peu de ſuite, dans le deſſein de ſe faire le médiateur des différends qui commençoient à naître entre les Flamans, & de leur donner par quelque endroit des preuves de ſon attachement. Cependant, avant que de partir pour la Flandre, le Prince, de concert avec la Reine mere, publia un manifeſte pour juſtifier cette démarche, par lequel il diſoit: que tous les Seigneurs & les Etats de Flandre s'étoient adreſſés à lui, pour lui repréſenter la triſte ſituation de leurs affaires, & le ſupplier de ne pas abandonner des provinces qui avoient été autrefois feudataires de la France, où il tenoit le premier rang après le Roi ſon frere, & qui depuis ſi long-tems étoient la victime de la tyrannie des Eſpagnols: que dans une telle conjoncture, malgré la réſiſtance de la Reine ſa mere, malgré les remontrances des principaux Seigneurs du Royaume, il avoit crû ne pouvoir ſe refuſer à leurs priéres; qu'au contraire il s'étoit perſuadé que pour s'acquitter des devoirs d'un bon Prince, il étoit obligé d'accepter les propoſitions honorables qu'on lui faiſoit, pour l'engager à entreprendre une guerre qui ne pouvoit lui être que très-glorieuſe: que ſon deſſein n'étoit donc point, comme ſes ennemis vouloient l'imaginer, de prendre la défenſe d'un peuple révolté contre ſon maître légitime; qu'il n'avoit en vûë que d'entretenir la paix & l'union entre les provinces confédérées; de corriger les abus que le malheur des tems avoit pû introduire dans leur gouvernement; de rétablir une égalité parfaite entre les ſujets de la nation; de la décharger du joug inſupportable des impôts, & de conſerver les Flamans, qui tenoient par tant d'endroits à la France, dans la poſſeſſion de leurs anciens droits & priviléges: que comme c'étoit là ſon unique but, cette expédition ne pouvoit lui être que glorieuſe à lui-même & avantageuſe au Royaume, puiſqu'il alloit porter au dehors le feu de la guerre, qui avoit été ſi long-tems allumé dans le ſein même de l'Etat, & qu'il eſpéroit que ce qui lui avoit alors ſervi de poiſon, ſeroit un antidote ſalutaire pour des maux étrangers, qui rétabliroit enfin la France & la Flandre dans l'état floriſſant où elles avoient été autrefois: qu'ainſi il prenoit le ciel à témoin, que ni l'avarice, ni l'ambition, ni l'envie de profiter des dépoüilles d'un Prince voiſin, ne l'avoient point engagé dans cette entrepriſe; que la vûë de ſon devoir, & le deſir de ſoulager un peuple malheureux, étoient les ſeuls motifs qui le portoient à cette guerre; & qu'il invitoit tous ceux qui voudroient le ſervir dans un projet ſi loüable, à venir partager avec lui les avantages & la gloire qui en étoient inſéparables.

Arrivée du Duc d'Anjou aux Païs-bas.

Raiſons par leſquelles il juſtifie ſa démarche.

Le Duc s'étant donc rendu après cela en poſte à Mons, il y fut reçu par

Traité de

HENRI III. 1578. ce Prince avec les Etats.

par le Comte de Lallain, Gouverneur du Hainaut, & par les députés des Etats, qui lui firent tous les honneurs qu'il pouvoit ſouhaiter. De-là il députa à Anvers Louis de Clermont d'Amboiſe Sieur de Buſſy (1), Gilles de Riants Sieur de Villeré, & Claude de Montdoucet, qui conclurent avec les Etats le treize d'Août, un traité contenant les articles ſuivans: que le Duc d'Anjou prendroit la défenſe des Païs-bas contre la tyrannie des Eſpagnols & de D. Juan d'Autriche, & qu'en conſéquence il ſeroit déclaré par les Etats protecteur de la liberté Belgique; que pendant les trois premiers mois ſuivans il entretiendroit à ſes dépens dix mille fantaſſins & deux mille chevaux: que ſi ce terme expiré, la guerre n'étoit pas finie, il ne ſeroit tenu d'entretenir que trois mille hommes de pied, & cinq cens hommes de Cavalerie: que pour augmenter la puiſſance des Etats, le Prince feroit alliance avec la Reine d'Angleterre; & qu'on comprendroit dans ce traité le Roi de Navarre & le Prince Caſimir: que le Duc d'Anjou ne pourroit entreprendre aucune guerre pour cauſe de Religion; que cependant les Etats auroient la liberté de faire la paix juſque dans le mois de Juillet prochain, à condition pourtant que dans le traité il n'y auroit rien de contraire aux intérêts du Prince & de ſes alliés; & qu'avant la fin de ce mois, D. Juan d'Autriche remettroit aux Flamans, Luxembourg, Ruremonde, Deventer, & toutes les places d'en-deçà de-la Meuſe: qu'à la tête des armées, le Duc d'Anjou partageroit le nom & l'autorité de Général avec les Etats, repréſentés par celui qu'ils nommeroient à cet effet, qui dans l'abſence du Prince auroit ſeul le commandement: que le gouvernement des Païs-bas reſteroit entre les mains des Etats, de l'Archiduc Mathias, & du Conſeil d'Etat; à condition qu'ils s'engageroient, au cas qu'ils ſongeaſſent à ſe ſouſtraire à l'obéïſſance de Philippe, de ne point choiſir d'autre maître que le Duc: que cependant, pour ſûreté de leur parole, ils remettroient au Prince les villes frontiéres d'Avênes, du Quênoy, & de Landrecy: que ſi le Duc d'Anjou pouvoit reprendre Philippeville, Bins, ou Marienburg, il auroit la liberté de les retenir au lieu d'Avênes: d'autres prétendent qu'à la place d'Avênes, on lui avoit cedé Bavay: qu'outre cela le Prince garderoit toutes les conquêtes qu'il feroit au-delà de la Meuſe; & que celles d'en-deçà appartiendroient aux Etats; qu'il n'auroit à ſa ſuite que des François naturels, dont le nombre ſeroit même fixé; que cependant il pourroit toujours ſe faire accompagner par ſa garde Suiſſe: qu'il empêcheroit autant qu'il ſeroit en lui, que les François ne donnaſſent aucun ſecours aux Eſpagnols; qu'il regarderoit comme ſes ennemis tous ceux qui auroient été proſcrits par les Etats, ſur-tout les Eſpagnols & ceux qui favoriſoient leur parti; enfin qu'il s'engageroit à remettre aux Flamans les places de ſûreté qu'ils lui cédoient par le traité, en lui payant les fraix qu'il y auroit faits; & que s'ils n'étoient pas en état de le rembourſer, elles paſſeroient à ſa mort à ſes enfans mâles.

En

(1) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe* fait mention d'un quatriéme député qui eſt, Louis de Hacqueville de Villeneuve.

En même tems le Roi, pour avoir toujours un moyen prêt de ſe juſtifier auprès de Philippe de l'abſence du Prince ſon frere, dépêcha à Anvers Pompone de Belliévre. On lui donna audience le trois d'Août ; & il fit dans cette occaſion un diſcours fort long & fort éloquent, pour exhorter les Seigneurs Flamans & les Etats à la paix. Mais les eſprits étoient trop aigris, pour que ſa harangue produisît aucun effet. Les Flamans avoient été ſi ſouvent trompés par les Eſpagnols, qu'ils ne croyoient plus pouvoir traiter avec eux avec ſûreté. Henri III. 1578.

Au milieu de ces négociations le Duc d'Anjou, à la tête des troupes qu'il avoit amenées, reprit Soigny, Maubeuge, & Reux, places que les habitans avoient abandonnées, & où il mit garniſon. Quelque tems auparavant Michel de Combelle, Colonel d'un régiment François, s'étant rendu par ordre des Etats à Lens place du Hainaut, appartenante au Comte de Berlaymont, il y fut attaqué le 21. de Mai par les Eſpagnols ; mais il les repouſſa vigoureuſement, & les obligea de ſe retirer avec perte. Il y eut auſſi quelques rencontres, où les troupes Françoiſes furent mal menées. Comme elles ne prenoient pas aſſez de précautions dans leur marche, elles furent attaquées, & taillées en piéces par le Comte Annibal d'Altemps, qui leur enleva dix drapeaux, qu'il envoya à D. Juan comme un trophée. Il entre en lice contre D. Juan.

Cependant les troupes s'aſſembloient en grand nombre ſur la frontiére ; & comme la licence regnoit également dans l'armée Françoiſe & Eſpagnole, le pays voiſin étoit expoſé chaque jour à reſſentir de nouveaux effets de l'avarice & de la brutalité du ſoldat. Ceux qui ont écrit les évenemens de cette année rapportent ſur-tout à cette occaſion deux traits qui méritent bien d'avoir place dans cette hiſtoire.

Le Capitaine Pont, François, avoit ſon logement au village de Becourt, chez un riche laboureur nommé Jean Millet, honnête-homme, qui avoit trois filles fort belles. L'aînée, qui ſurpaſſoit encore les deux autres en beauté, pour engager leur hôte à avoir pour eux quelque ménagement, avoit grand ſoin que rien ne lui manquât dans la maiſon. Ses attentions donnerent occaſion au Capitaine de la conſidérer ; il fut épris de ſes charmes, & il ne penſa plus qu'à trouver un moyen de ſatisfaire ſa paſſion. Dans cette vûë, un jour qu'il étoit à table, il pria le pere & la fille de venir s'aſſeoir avec eux. Sur le champ il fut obéi ; & le vin ajoutant de nouvelles forces à ſa paſſion, il demanda en badinant à Millet au milieu du repas, s'il vouloit lui donner ſa fille en mariage. Le païſan, qui ne manquoit pas d'eſprit, comprit auſſitôt de quoi il s'agiſſoit : ainſi il ſe contenta de le refuſer honnêtement, ſous prétexte de l'inégalité de leurs conditions. Mais le Capitaine entrant en fureur, en faiſant des juremens affreux, le jetta rudement hors de la ſalle où ils mangeoient. Sa fille le ſuivoit, lorſqu'elle fut retenuë par quelques ſoldats qui étoient avec leur Officier ; & malgré ſes cris & ſes larmes, ce furieux en abuſa : après quoi il l'abandonna à l'inſolence de ſes camarades, que le vin rendoit encore plus brutaux. Ils ſe remirent enſuite à table, & voulurent même que cette jeune fille vint auſſi s'aſſeoir avec eux. Elle n'avoit guères encore que ſeize ans ; mais ſes ſentimens étoient au- Traits remarquables de brutalité.

HENRI III. 1578. au-deſſus de ſa condition & de ſon âge. Ainſi, perſuadée qu'il s'agiſſoit moins alors de pleurer le malheur qui lui étoit arrivé, que de penſer à ſe venger de l'outrage qu'elle avoit reçu, elle obéït, & s'aſſit auprès du Capitaine: elle eut même aſſez de force pour diſſimuler ſon reſſentiment; parut d'un air gai; & après avoir eſſuyé mille mauvais diſcours, par leſquels ces inſolens ſembloient encore vouloir inſulter à ſa douleur, elle prit le moment que le Capitaine étoit tourné vers un de ſes gens qui lui parloit à l'oreille, pour lui percer le cœur d'un coup de couteau. Après cette action elle renverſa la table; & tandis que les ſoldats étoient occupés autour de leur Capitaine, elle ſortit par une porte de derriére, courut à ſon pere, lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer, & l'exhorta à prendre au plûtôt la fuite avec ſes deux autres filles. Pour ce qui eſt d'elle, la vie lui étoit trop à charge après la perte de ſon honneur, pour daigner ſe ſervir de la facilité qu'elle avoit de ſe mettre à couvert de l'orage dont elle étoit menacée. Elle attendit avec intrépidité ſes raviſſeurs qui coururent auſſitôt après elle, & la lierent à un arbre dans le deſſein de la faire mourir à coups d'arquebuſes. Dans cet état, cette héroïne, après avoir recommandé ſon ame à Dieu, s'adreſſant à ſes bourreaux: „ Tirez, barbares, (leur cria-t-elle,) après les marques que je porte de votre bru„ talité, qui m'ont renduë indigne de vivre, je recevrai de vos mains „ comme un préſent, la mort que vos coups vont porter dans mon cœur: „ le ciel qui vient de venger mon honneur par la perte de votre Chef, „ ne laiſſera pas non plus cette derniére horreur impunie. " L'évenement juſtifia ſa prédiction. Le pere, digne d'une telle fille, ne fut pas plûtôt informé de ce qui venoit d'arriver, que ce dernier coup mit le comble à ſon déſeſpoir. Il fit prendre les armes à tous les païſans des environs, & ils maſſacrerent non ſeulement ces brutaux; mais encore quatre compagnies Françoiſes qu'ils ſurprirent, & dont il ne reſta pas un ſeul homme.

L'autre fait n'eſt pas moins atroce; mais il eut un ſuccès tout différent. Parmi ceux qui ſervoient dans les troupes de D. Juan, un Capitaine Eſpagnol de bonne maiſon étoit logé proche de Lille chez un Avocat qui avoit une fort belle fille. L'Officier en fut épris: & ayant trouvé moyen de la tirer un jour à l'écart, il ſe mit en devoir de lui faire violence; mais en ſe défendant, elle ſe ſaiſit du poignard de l'Eſpagnol, & lui en porta dans les reins un ſi rude coup, qu'il tomba par terre baigné dans ſon ſang. Après cette action, il ne fut pas difficile à la fille d'échaper des mains de ſon raviſſeur. Pour lui, comme ſa bleſſure étoit mortelle, il demanda un Confeſſeur; & après lui avoir fait l'aveu de ſon crime, pénétré du repentir le plus vif, il pria qu'on lui amenât la fille. On la chercha, on la fit approcher du lit du mourant, & le Capitaine lui adreſſant la parole: „ J'aurois pû ſouhaiter, (lui dit-il,) d'obtenir de vous avant que de „ mourir, que vous me pardonnaſſiez l'outrage que vous avez reçu de moi; „ mais il m'a paru que pour expier ma faute, il ne ſuffiſoit pas d'en faire „ l'aveu & d'en demander le pardon, ſi je ne réparois par une ſatisfaction „ convenable, l'honneur que j'ai voulu vous ravir: je déclare donc que je

„ ſuis

„ ſuis votre mari; & puiſque mon crime & votre vertu m'ont mis hors d'état de pouvoir vous offrir ma perſonne, recevez du moins avec le nom & les droits de mon épouſe que je vous donne, le préſent que je vous fais de tous mes biens: que ceux qui ſçauront l'affront que vous avez été ſur le point de recevoir, apprennent en même tems, qu'un mariage honorable a été le prix des efforts que j'ai faits pour vous deshonorer, & du courage avec lequel vous avez ſçû vous en défendre. " Après avoir parlé de la ſorte, l'Eſpagnol, du conſentement du pere & en préſence du Prêtre qui étoit venu pour le confeſſer, épouſa la fille, & il expira auſſitôt après, laiſſant à juger ce qui étoit le plus admirable, ou la généroſité de l'Officier pour réparer ſa faute, ou le courage avec lequel cette fille avoit conſervé ſon honneur. HENRI III. 1578.

Cependant l'armée Flamande étoit allée camper entre Liere & Herentals. Le Comte de Schwartzenburg s'y étoit rendu avec Erick bâtard de Brunswick, à la tête des Reîtres qu'ils commandoient; & Maximilien Comte de Boſſut y étoit en qualité de Maréchal de camp. Les Etats avoient auſſi fait prier Jean d'Hangeſt, Sieur d'Argenlieu, qui étoit au ſervice de Jean Caſimir avec une troupe d'élite compoſée de François, de paſſer au camp; mais il s'en excuſa, prétextant des ordres contraires du Prince, qui lui donnoit avis de ſa prochaine arrivée par la Gueldre, & qui le prioit de l'y aller joindre avec les troupes qu'il conduiſoit. D'Hangeſt partit en effet à la tête d'un détachement, & prit ſa marche au travers de la Flandre & du Brabant. Son refus dérangea conſidérablement les projets des Flamans. Car depuis que l'Archiduc eut fait la revûë des troupes, & qu'elles furent venuës camper à Rymenant, ils ſentirent qu'ils avoient encore beſoin d'Infanterie pour pouvoir attaquer les Eſpagnols avec ſuccès.

Sur ces entrefaites, François de la Nouë, connu par ſa probité, ſa prudence, & ſon expérience conſommée dans l'art militaire, paſſa en Flandre à la priére des Etats. L'armée confédérée avoit pour Officiers généraux, le Marquis d'Havreck & le Duc d'Arſchot ſon frere, le Comte de Lallain, les Comtes d'Egmond & de la Marck, le Marquis de Berghes, le Vicomte de Gand, les Comtes de Hooghſtrate & de Hohenlo, le Baron de Schenck, & pluſieurs autres Seigneurs. Le Colonel Jean Norris commandoit les troupes Angloiſes, & le Colonel Robert Stuart, les Ecoſſois. Ils camperent donc dans cet endroit, s'y retrancherent en attendant le Prince Caſimir, & les autres ſecours, qui leur arriverent peu de tems après. La jonction ſe fit le 29. de Juin, fête de S. Pierre & S. Paul, au bruit des trompettes & du canon; & toutes les troupes réünies compoſerent trente mille hommes.

L'armée Eſpagnole n'étoit pas moins nombreuſe. Elle étoit commandée par le Prince de Parme, Octave de Gonzague, Erick Duc de Brunswick, François Duc de Saxe, Pierre Erneſt Comte de Mansfeldt Maréchal de camp, Antoine de Croy Comte de Rœux, le Comte de Berlaymont grand Maître de l'artillerie, & ſes deux freres, le Comte de Meghem, le Baron de Haultepenne, & le Comte de Valckenburg. Les Officiers généraux Eſpagnols, étoient D. Pedre de Tolede Duc de Ferrandina, Ferdinand de Tole-

Henri III. 1578.

de Comte de Mondragon, D. Lopez Figueroa, Chriſtophle de Mondragon Henri de Vienne Baron des Chevreaux Franc-Comtois, & pluſieurs autres D. Juan qui ſe portoit un peu mieux, s'étoit mis à la téte de ſes troupes, & ayant paſſé devant Arſchot, il vint ſe préſenter en bataille à l'armée des Confédérés. Son avant-garde étoit commandée par D. Alfonſe Martinez de Leyva, fils de D. Sanche Viceroi de Navarre. Ce Seigneur avoit abandonné le commandement des galions d'Eſpagne, pour ſe conſacrer à cette guerre; & il avoit amené de Naples une compagnie compoſée de deux cens hommes choiſis, conduits par dix Capitaines qui étoient tous de la premiére diſtinction. Leur enſeigne étoit d'un taffetas noir, avec la repréſentation d'un Chriſt en croix, foulant aux pieds des ſceptres & des couronnes.

Défaite des Eſpagnols par l'armée des Confédérés.

De Leyva marcha d'abord à la faveur d'un bois taillis qui le couvroit, & reçut ordre d'attaquer les ennemis afin de les attirer au combat. Auſſitôt que le Comte de Boſſut apperçut ſon deſſein, il rappella ſes gardes avancées, les raprocha du camp, & jetta derriére elles cinq cens Arquebuſiers, qui ne devoient paroître que lorſque les Eſpagnols ſeroient ſur eux. Ceux-ci cependant attaquerent courageuſement les Flamans, qui plierent d'abord, & furent un peu maltraités dans leur retraite par les Chevaux-légers de D. Juan. Ce ſuccès anima de Leyva: il chargea avec vigueur la Cavalerie ennemie; mais dans l'inſtant il ſe vit pris en flanc, d'un côté par les Arquebuſiers qui ſortirent de leur embuſcade, de l'autre par les Anglois & les Ecoſſois, commandés par les Colonels Norris & Robert Stuart, qu'on avoit poſtés le long d'un ruiſſeau. Dans cette extrémité les Eſpagnols ne purent tenir la campagne; ils ſe retirerent, & allerent ſe fortifier derriére des hayes. Là il y eut une action des plus vives, quoiqu'elle ne fût point générale, & elle dura depuis ſept heures du matin juſqu'au ſoir. C'étoit le premier d'Août: la chaleur étoit ſi grande, que les Ecoſſois & les autres troupes ne pouvant ſupporter l'ardeur du ſoleil qui les brûloit, furent obligés d'abattre leurs chemiſes dont ils attachoient les manches à leur ceinture, & combattirent ainſi tout nuds tant que dura l'action. Le Colonel Norris ſe diſtingua beaucoup en cette occaſion, où il eut trois chevaux tués ſous lui. Bingham Lieutenant du Colonel Candish, & Guillaume Markham s'y comporterent auſſi en braves. Enfin les François & les Flamans y firent des merveilles. Après cet échec, les Eſpagnols reprirent le chemin par où ils étoient venus, laiſſant environ neuf cens hommes ſur le champ de bataille. Le nombre des morts fut un peu moindre du côté des Confédérés.

Pluſieurs dans le parti accuſerent le Comte de Boſſut d'avoir été la cauſe de ce qu'on ne remporta pas ce jour-là une victoire complette ſur les ennemis, qu'il auroit défaits entiérement, diſoient-ils, s'il fût tombé ſur eux avec toute ſon armée. Mais il avoit ſes raiſons; & il ne croyoit pas qu'il fût à propos de riſquer une action générale dans un terrain auſſi deſavantageux pour la Cavalerie que celui-là, & avec des troupes qui n'étoient pas encore bien formées. De-là D. Juan, dont la ſanté s'affoibliſſoit de jour en jour, ſe retira aux environs de Namur: & pour refaire un peu

ſes

ſes ſoldats, il alla camper ſur les bords de la Meuſe, dans les retranchemens que Gabriel Serbellone y avoit autrefois tracés; réſolu d'attendre dans ce poſte l'arrivée des troupes Allemandes que le Baron de Polweiller, & le Comte Annibal d'Altemps lui amenoient. HENRI III. 1578.

Cependant le Vicomte de Gand ſurprit Arſchot, qui étoit défendu par Mutio Pagano, avec une compagnie d'Italiens, & deux d'Allemans. La place lui fut livrée par un meûnier, qui vers le point du jour y introduiſit les Flamans par l'écluſe de ſon moulin. Ils taillerent en piéces la garniſon, pillerent la ville, & l'abandonnerent enſuite pour aller rejoindre l'armée. Mais à peine en étoient-ils ſortis, que quelques troupes Eſpagnoles y rentrerent, comme ſi elles fuſſent venuës au ſecours, firent main baſſe ſur tout ce qu'il y eut d'habitans qui ôſerent ſe mettre en défenſe, acheverent d'enlever le peu qui avoit échapé à la rage des vainqueurs, & mirent enfin le feu à la place. Arſchot pris & pillé.

D'un autre côté l'Archiduc marcha vers Louvain: mais comme cette ville étoit défenduë par une bonne garniſon, commandée par le Baron des Chevreaux, le Prince ne penſa pas à l'attaquer; & il alla de-là ſe préſenter devant Nivelle. Tandis qu'il ſe diſpoſoit à en faire le ſiége, le Comte de Boſſut, accompagné de François de la Nouë & du Vicomte de Gand, à la tête d'un détachement de deux mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, toutes troupes choiſies, s'avança juſqu'aux portes de Louvain. L'approche des troupes Flamandes piqua d'honneur la garniſon. Elle fit une ſortie où l'on ſe battit vigoureuſement de part & d'autre: cependant les Eſpagnols eurent le deſſous, & peu s'en fallut que ce premier ſuccès ne déterminât le Comte à faire le ſiége de cette place; mais comme il manquoit de pionniers, & qu'il n'avoit pas aſſez de canon pour forcer une ſi grande ville, il ſuivit le conſeil de la Nouë, & abandonna ce deſſein. Cependant l'armée des Confédérés reprit dans ſa marche les châteaux du Sart & de la Motte. Cette derniére place fut battuë & emportée d'aſſaut; l'autre ſe rendit à compoſition. Nivelle & Genap capitulerent auſſi à l'approche de l'Archiduc. En même tems ce Prince ayant envoyé le Sieur de Harchies à Valenciennes pour quelques affaires particuliéres, ſon arrivée cauſa un ſoulevement général dans cette ville. La diviſion ſe mit parmi les bourgeois: on courut aux armes de part & d'autre; pendant huit jours on fut à chaque inſtant ſur le point d'en venir aux mains. Enfin Jean Richardot Conſeiller du Conſeil d'Etat, que l'Archiduc dépêcha auſſitôt de ce côté-là pour appaiſer le tumulte, calma ces premiers mouvemens par ſa prudence. Les deux partis convinrent de certains articles le 17. d'Août, & mirent auſſitôt après les armes bas. Soulevement des habitans de Valenciennes.

Dès le 22. de Juin, les Proteſtans, dont le nombre s'étoit fort augmenté dans toute la Flandre, avoient préſenté une requête à l'Archiduc & aux Etats, (1) par laquelle ils demandoient que pour établir une égalité par- Requête des Proteſtans à l'Archiduc & aux Etats.

(1) Cette remontrance qu'ils publierent, étoit la même que j'avois faite en France l'an 1576. addreſſée aux Etats de Blois, laquelle *mutatis mutandis* ils avoient accommodée à leurs pais. DU PLESSIS MORNAY.

HENRI III. 1578. parfaite entre tous les ſujets de la nation, & pour arrêter la défiance qui juſqu'alors avoit été la ſource de tous les troubles, on leur accordât dans toute l'étenduë des Païs-bas le libre exercice de leur Religion. Après cela ils apportoient les raiſons qui les avoient engagés à ſe ſéparer de l'Egliſe Romaine. Ils ſe déchaînoient ſur-tout ſans aucun ménagement, contre la domination cruelle & barbare du Duc d'Albe, qui avoit fait mourir juſqu'à dix-huit mille perſonnes par la main du bourreau. Ils ajoûtoient que D. Louis de Requeſens avoit depuis marché ſur les mêmes traces; que comme lui, il avoit employé, non pas le fer, à la vérité, mais l'exil & les proſcriptions, pour opprimer un peuple innocent; & que par ſon gouvernement tyrannique, il avoit dépeuplé les villes de Flandre d'artiſans, qui en ſont preſque toute la richeſſe. Ils déclaroient enſuite qu'ils étoient prêts de donner au Clergé & aux Catholiques, telle ſûreté que les Etats exigeroient. Enfin ils s'efforçoient de montrer par pluſieurs raiſonnemens, qu'on peut ſouffrir deux Religions différentes dans un Etat, ſans intéreſſer la tranquillité publique; ce qu'ils prouvoient par l'exemple des premiers Chrétiens & des Empereurs, ſur-tout des quatre derniers qui avoient gouverné l'Allemagne, & qui avoient accordé la liberté de conſcience dans tout l'Empire; ſans parler des Rois de France & de Pologne, du Grand Seigneur, du Roi de Maroc, & du Pape lui-même, qui permettoit aux Juifs d'avoir des Synagogues juſque dans Rome.

Comme ces demandes ſouffroient beaucoup de difficulté, les Etats différerent d'abord de quelques jours d'y répondre. Ce retardement donna lieu à une nouvelle requête préſentée le ſept de Juillet, par laquelle les Proteſtans déclaroient, qu'outre les ſûretés qu'ils avoient déja offertes au Clergé & aux Catholiques, ils étoient prêts de leur en donner encore de nouvelles; s'engageant, au cas qu'on voulût leur accorder la liberté de conſcience, de donner des Souverains-mêmes, pour caution de la promeſſe qu'ils faiſoient de ne rien entreprendre qui fût contraire à la tranquillité publique.

Edit des Etats généraux qui accorde aux Proteſtans la liberté de conſcience.

Ces inſtances réïtérées firent comprendre à l'Archiduc & aux Etats, qu'il étoit tems de donner quelque ſatisfaction au peuple, qui dans preſque toutes les villes de Flandre ſe trouvoit infatué des nouvelles opinions. Dans cette vûë, ils crurent devoir imiter la conduite que l'Empereur Ferdinand avoit tenuë autrefois en Allemagne, & accorder la liberté de conſcience dans tous les Païs-bas, à condition qu'elle n'auroit lieu que pour les places qui voudroient en joüir. L'Edit en fut publié à Anvers le 12. de Juillet, contenant trente-ſix articles, dont aucun n'étoit contraire à la pacification de Gand. Ce nouveau réglement n'obligeoit point non plus ſpécialement le Brabant, la Flandre, l'Artois, le Hainaut, & les autres provinces; mais il laiſſoit à chacun la liberté de prendre ſur cela le parti qu'il jugeroit le plus avantageux. Il défendoit ſeulement aux provinces de Hollande & de Zélande de faire aucune entrepriſe qui pût être contraire aux intérêts de la Religion Catholique; & il paroiſſoit n'avoir été fait, que dans le deſſein d'obliger les Eſpagnols de ſortir des Païs-bas.

Conformement à cet Edit, on accorda des Temples aux Proteſtans, tant

tant Luthériens que Zuingliens ou Calviniſtes, à Anvers, à Bruxelles, à Malines, à Bergen-op-Zoom, à Breda, à Liere, à Bruges, & à Ypres; auſſi-bien que dans toute la Friſe & la Gueldre. On avoit d'abord donné aux Calviniſtes à Anvers, la chapelle du château, appellée l'Egliſe des Moabites, celles des Jeſuites, des Cordeliers, des Dominicains, & de S. André. On y ajoûta encore enſuite la cathédrale & l'Egliſe de S. Jaques, dont le chœur reſta cependant toujours aux Catholiques. On aſſigna de même à ceux qui avoient embraſſé la Confeſſion d'Augsburg, pour tenir leurs aſſemblées, les Egliſes de S. George & des Carmes. Il y eut un peu plus de difficulté à Bruxelles. Les Sieurs de Champigny & de Heſe, le Marquis de Berghes, de Glimes, & quelques autres, quoiqu'ils tinſſent le parti des Etats, s'oppoſoient à ce qu'on accordât aux Proteſtans l'exercice public de leur Religion dans cette ville; alléguant pour raiſon, que comme elle étoit le lieu de la réſidence du Gouverneur, elle devoit être exceptée de la régle générale. Mais toutes leurs remontrances furent inutiles: le peuple ſe ſouleva; & le Sieur de Champigny ayant été ſoupçonné par ces mutins, d'être d'intelligence avec le Cardinal de Granvelle ſon frere, malgré tous les ſervices qu'il avoit rendus à la Flandre, il fut arrêté au mois d'Août avec les autres Seigneurs qui penſoient comme lui. Il fut même traité le plus indignement; car on relâcha les autres dans la ſuite, au lieu qu'on l'envoya priſonnier à Gand. Les habitans de Lille & de Tournai avoient réſolu de tenir auſſi la même conduite; mais la diviſion qui ſe mit entre les provinces Wallones & le reſte de la Flandre, empêcha que le nouveau réglement ne fût reçu dans ces deux villes.

HENRI III. 1578.

Cependant les Plénipotentiaires nommés par les Princes étrangers, pour ménager un accommodement entre les Flamans, & la Cour d'Eſpagne, ouvrirent leurs ſéances. Othon Comte de Schwartzenburg s'y trouva au nom de l'Empereur, & Pompone de Belliévre pour la France; les Milords Cobham & François Walſingham, députés de la Reine Eliſabeth, s'y rendirent auſſi avec une ſuite nombreuſe & très-magnifique (1). Les articles propoſés par les Etats furent: qu'on ratifiât tout ce qu'ils avoient fait depuis que D. Juan d'Autriche s'étoit retiré à Namur: que comme par le traité paſſé avec le Duc d'Anjou, ils avoient demandé tout le mois d'Août pour retirer les places dont les Eſpagnols s'etoient rendus maîtres, & engager D. Juan d'Autriche, à ſortir des Païs-bas, on ne leur donnât point juſqu'à ce tems-là d'autre Gouverneur que l'Archiduc: qu'on ſe conduiſît en tout conformement à la pacification de Gand: qu'on renvoyât la déciſion de ce qui regardoit la Religion, à une aſſemblée générale des Etats: enfin qu'on relâchât tous les priſonniers, entre autres le comte de Buren fils du Prince d'Orange; & que la Reine Eliſabeth, le Duc d'Anjou, le Duc Caſimir, & tous les autres Princes qui avoient donné du ſecours aux Flamans, fuſſent compris dans le traité.

Ouverture des ſéances des Plénipotentiaires nommés par les Princes étrangers.

Les

(1) J'y intervins pour le Roi de Navarre, étant lors de ſa part au païs. DU PLESSIS MORNAY.

HENRI III. 1578.

Les députés des Couronnes preſſoient D. Juan d'accepter ces propoſitions. Pour l'y engager, ils lui repréſentoient: que c'étoit le ſeul moyen d'arrêter les ſuites du traité paſſé entre les Flamans & le Duc d'Anjou; que les Etats & les Confédérés étoient puiſſans; qu'il n'y avoit encore rien de perdu; mais qu'il ne falloit pas attendre que le déſeſpoir leur eût fait prendre quelque réſolution funeſte: que le Prince pouvoit encore ſortir des Païs-bas, ſans intéreſſer ſa réputation & ſa gloire, puiſqu'il ne le feroit que ſur les inſtances de l'Empereur, du Roi de France, & de la Reine d'Angleterre; que par-là il conſerveroit la Flandre à ſon légitime Souverain, & mettroit la Religion Catholique à couvert dans ces provinces. La négociation roula quelque tems là-deſſus à Louvain, à Anvers, & dans quelques autres villes. Mais quoi qu'on pût repréſenter à D. Juan, il s'opiniâtra à ne vouloir écouter aucunes propoſitions, que les Etats ne ſe fuſſent engagés préalablement à ne point ſouffrir en Flandre l'exercice de la Religion Proteſtante, à mettre les armes bas, & à renvoyer le Prince d'Orange en Hollande. Il propoſa cependant une trêve, afin qu'on eût le tems de délibérer plus mûrement ſur cette affaire: mais le Prince d'Orange s'y oppoſa; & ſon avis fut ſuivi. Enfin Dom Juan ayant reçû de nouveaux ſecours, ce Prince perſuadé que faute d'argent les Etats ne pourroient pas entretenir long-tems les troupes étrangeres qu'ils avoient priſes à leur ſervice, réſolut de les épuiſer, en traînant la guerre en longueur, & éloignant toujours la concluſion. Dans cette vûë, il répondit, que S. M. C. avoit remis cette affaire à la déciſion de l'Empereur; & il écrivit aux Etats en conſéquence, ce qui mit fin à la négociation.

Sur ces entrefaites, les Etats députerent à Rome Elbert Leonin, célébre par ſon habileté dans le Droit, & par ſa prudence conſommée. Il étoit chargé de juſtifier les Flamans auprès de ſa Sainteté, & de lui faire connoître le danger auquel la Flandre & la Religion étoient expoſées par l'opiniâtreté des Eſpagnols. En même tems Ramirès de Guſman eut ordre de ſe rendre auprès des Princes de l'Empire, & ſur-tout de l'Electeur de Cologne, parce que c'étoit dans cette ville que les députés des Couronnes devoient ſe rendre l'année ſuivante, pour terminer les différends qui étoient entre l'Eſpagne & les Païs-bas. Ce fut à cette aſſemblée que les nouvelles broüilleries qui s'éleverent en Flandre, & la mort de Dom Juan arrivée peu de tems après, renvoyerent la déciſion de cette grande affaire.

Nouveaux troubles en Flandre.

L'origine de ces nouveaux troubles vint des Gantois, peuple naturellement mutin & broüillon, qui ſembloit être né pour mettre la diſcorde dans ces provinces. Les principaux d'entre eux étoient preſque tous Proteſtans; & pour montrer plus de zéle à l'avancement de leur Religion, il n'y avoit point d'inſultes, ni de violences, qu'ils n'euſſent faites au Clergé & aux Catholiques leurs concitoyens. Ils avoient pillé les Egliſes, briſé les images, & chaſſé les Eccléſiaſtiques, dont ils avoient même confiſqué les revenus; en ſorte que dans tous les Païs-bas il n'y avoit perſonne qui obſervât moins exactement qu'eux la pacification qui portoit le nom de leur ville. C'étoit auſſi par leurs intrigues, qu'on avoit arrêté l'année précédente

dente la plûpart des Seigneurs Flamans, dont pluſieurs languiſſoient encore dans les priſons. Ainſi, ſoit pour ſe mettre à couvert de leur reſſentiment, & ſur-tout pour ſe fortifier contre la Nobleſſe de la province, qui commençoit à les redouter, ſoit qu'ils euſſent en tête leurs projets particuliers, ils refuſoient de fournir aux contributions qu'on levoit ſur toutes les villes de Flandre: conduite, par où ils ſembloient vouloir ſe ſouſtraire non-ſeulement à la domination Eſpagnole, mais même à l'obéïſſance qu'ils devoient aux Etats. HENRI III. 1578.

Ils n'en demeurerent pas même là. Ils engagerent Bruges & Ypres dans leur parti, & y mirent des Gouverneurs à leur dévotion, auſſi-bien que dans Dendermonde, ou Tenremonde, Oudenarde, Aloſt, & dans toutes les autres petites places de Flandre; leverent des troupes de leur propre autorité, rétablirent avec une diligence admirable toutes les fortifications de leur ville, quelque grande qu'elle fût, dont Charles V. avoit fait abattre les murailles dans la ſédition qui s'éleva en 1539. raſſemblerent toutes les cloches des Egliſes, auxquelles ils joignirent du cuivre & de l'airain, & fondirent un nombre de canons très-conſidérable. Enſuite, non contens d'avoir confiſqué tous les biens du Clergé, ils les firent vendre à l'encan, & les mirent à fort bas prix pour attirer les marchands; démolirent les monaſtéres & les Egliſes; ruinerent les maiſons, & couperent les bois qui leur appartenoient; enfin ils abolirent entiérement dans tout leur reſſort l'exercice de la Religion Catholique. Les habitans de Bruxelles & d'Anvers eurent beau leur députer; ils ne purent rien gagner ſur eux. L'Archiduc, le Prince d'Orange & les Etats n'eurent pas plus d'autorité; & de Marnix de Sainte-Aldegonde lui-même qu'ils leur avoient envoyé, ne put obtenir qu'ils ſe tinſſent tranquilles.

Les principaux Chefs de ces mutins étoient Jean d'Imbiſe, Gilles Boucluyt & Joſſe Trieſt. Tout paſſoit par les mains de ce Triumvirat. Chaque jour ils imaginoient de nouveaux ſujets de défiances, pour animer le peuple & le tenir en haleine. Ils eurent même le crédit de faire donner à d'Imbiſe la charge de premier Echevin, qui eſt la principale de la ville. D'Imbiſe étoit un homme ambitieux, également fier & avare. Mais parce qu'on devoit principalement à ſes ſoins les nouvelles fortifications de Gand, & que c'étoit lui qui avoit le plus contribué à perfectionner en ſi peu de tems ce grand ouvrage, qui ſembloit rendre à cette ville déſolée ſon ancienne ſplendeur & tout ſon éclat, il faiſoit du peuple tout ce qu'il vouloit. Il avoit pour confidens deux François tout ſemblables à lui, Michel de la Huguerie de Chartres, & Sarazin: il ne ſe conduiſoit que par leurs conſeils; & avec de tels miniſtres il ne manquoit jamais de matiére pour faire naître quelques nouvelles ſéditions, comme le peuple étoit de ſon côté toujours diſpoſé à les fomenter.

Il s'éleva en même tems une faction toute oppoſée, dite communément des Mécontens. Au reſte les Proteſtans nommoient ceux qui y étoient entrés, Soldats du *Chapelet* ou du *Pater noſter*, au lieu que nos François les appelloient, *les yeux blancs*, tirant cette dénomination de ce qui **Nouvelle faction ſous le nom de**

HENRI III. 1578. Mécontens.

qui arrive aux brebis, à qui les yeux blanchiſſent dans certaines maladies internes. Ce parti n'étoit guères compoſé que des Seigneurs Catholiques & de la Nobleſſe des provinces Wallones, qui après avoir accoûtumé de remplir les premiers emplois dans les guerres que la nation avoit euës à ſoûtenir contre nos Rois, ne pouvoit ſe réſoudre à voir le peuple lui donner la loi. D'ailleurs, comme ces Seigneurs étoient perſuadés qu'on étoit redevable à leurs ſoins de la paix que les provinces avoient concluë avec la Hollande & la Zélande, ils prétendoient auſſi qu'ils devoient avoir la meilleure part au gouvernement; & ils avoient peine à ſouffrir que ſans avoir aucun égard à leurs ſervices, les villes euſſent remis toute l'autorité entre les mains du Prince d'Orange. Enfin ils étoient piqués perſonnellement de l'outrage qu'on avoit fait à tant de Seigneurs qu'on avoit arrêtés, & que les Gantois ne retenoient encore priſonniers, à ce qu'ils penſoient, que de concert & par les intrigues ſecrettes du Prince d'Orange, quelque effort qu'il fît pour qu'on crût le contraire. Ainſi, à l'exemple de ceux de Gand, ils réſolurent auſſi d'employer à ſoûtenir leurs intérêts particuliers, les contributions que les Etats n'avoient ordonnées que pour la défenſe de la cauſe commune; & ils leverent une armée pour ſe mettre à couvert, diſoient-ils, des entrepriſes de ceux qui attaquoient la Religion, la liberté de la nation, & les droits de la Nobleſſe.

Les plus zélés défenſeurs de ce parti furent Matthieu Moulart Evêque d'Arras, Henri d'Ives Abbé de Marolles, Moulart Evêque de Saint-Guilain & Jean de Linden. Ils avoient d'abord été des plus ardens à preſſer les Flamans de ſe liguer contre les Eſpagnols, dont ils déteſtoient les cruautés. Mais lorſqu'ils virent dans la ſuite, que le Prince d'Orange, ſoûtenu de la faveur du peuple, attiroit inſenſiblement à lui toute l'autorité, ils ſe repentirent de leur propre ouvrage, & changerent de conduite. Ils publierent donc le 18. de Juillet un manifeſte, en réponſe à la requête préſentée par les Proteſtans pour obtenir la liberté de conſcience, & à l'Edit que l'Archiduc avoit fait publier en leur faveur. Par cet écrit ils proteſtoient contre ces deux actes, déclarant qu'ils regarderoient comme traîtres à la patrie tous ceux de quelque rang & de quelque condition qu'ils fuſſent, qui les autoriſeroient, ou approuveroient, & qu'ils étoient réſolus de s'y oppoſer, aux dépens même de leurs biens & de leur propre vie.

En même tems, pour fortifier leur parti, la Nobleſſe d'Artois & de Hainaut ſe mit en tête de rendre ces deux provinces, toutes petites qu'elles ſont, auſſi puiſſantes que toutes les autres enſemble. Dans cette vûë elle demandoit non-ſeulement qu'elles euſſent leurs voix dans l'aſſemblée des Etats généraux, comme repréſentant deux provinces; mais encore que les villes de Valenciennes, de Tournai, de Lille, de Doüai, d'Orchies, & de Malines, qui juſque-là n'avoient toutes enſemble qu'une ſeule voix, donnaſſent dans la ſuite chacune leur ſuffrage ſéparément. Par-là ces ſept provinces l'auroient toujours emporté ſur le Brabant, la Flandre & la Gueldre. Cependant il étoit conſtant qu'elles ne portoient

toient pas la ſeptiéme partie des charges, je ne dis pas de la province de Flandre, qui paye beaucoup plus que toutes les autres, mais même du Brabant. HENRI III. 1578.

Troubles de Gand.

Ces diviſions cauſerent une infinité de deſordres. En effet, comme ni les Gantois, ni les provinces Wallones ne fourniſſoient point leur quote-part des fraix que tous devoient faire en commun, il étoit impoſſible de payer le Sieurs de Montigny, de Heſe, de Capres, d'Egmond, de Bours, & les autres Officiers, dont le payement étoit aſſigné ſur les contributions de ces provinces; & ce fut entre eux l'origine d'une guerre ouverte. Les troupes Wallones, perſuadées que c'étoient les Gantois qui arrêtoient leur paye, ſe jetterent ſur la Flandre, où elles commirent mille violences, brûlant & ſaccageant tout par où elles paſſoient. En huit mois elles tirerent près de trois cens mille florins des malheureux habitans de cette province.

D'un autre côté ceux de Gand mirent en campagne les troupes qu'ils avoient levées nouvellement. Mais comme elles ſçavoient beaucoup mieux tirer l'argent du païſan & faire la guerre aux Prêtres, aux Moines & aux Religieuſes, que combattre de vieux ſoldats, tels que ceux qu'elles avoient en tete, elles eurent preſque toujours du deſſous. Enfin, lorſqu'elles ſe virent ſupérieures en nombre à leurs ennemis, elles ôſerent paſſer les frontiéres de la province, firent des courſes juſque dans le territoire de Lille, & prirent priſonniére la femme du Sieur de Glayon. De Montigny perdit même en cette occaſion quelques enſeignes, que les vainqueurs porterent fiérement en triomphe dans toute la ville. Les Officiers qui ſervoient ſous le Sieur de Montigny, regarderent cette bravade comme une inſulte. Ils rentrerent en Flandre plus déterminés que jamais, mirent à contribution ſur la fin de Septembre Belle, Menin, & quelques autres villages, qui n'éviterent d'etre brûlés, qu'en payant: après quoi ayant trouvé qu'il ne leur ſeroit pas difficile de fortifier Menin, ſitué ſur la riviére de Leye, entre Courtrai & Armentiéres, ils commencerent à y travailler; & le Sieur de Montigny, qui rouloit dès-lors des projets de guerre, réſolut d'en faire ſa place d'armes.

Le ſuccès de cette derniére expédition outra les Gantois. Ils n'étoient pas en état d'en tirer raiſon les armes à la main: ils crurent du moins pouvoir s'en venger autrement; & ils le firent de la façon du monde la plus injuſte & la plus ridicule. Quelques ſéditieux allerent tirer de priſon Jaques Heſſel, Conſeiller au Conſeil ſanguinaire, établi autrefois par le Duc d'Albe, & Jean de Viſſch Bailli d'Ingelmunſter; les firent monter dans une charrette, qui paſſa alors par haſard; & les ayant conduits hors de la ville dans cet équipage, ils les pendirent à un arbre, ſans autre formalité. Après cela ils rentrerent dans Gand, portant à leurs chapeaux la barbe qu'ils avoient arrachée à ces miſérables, auſſi fiérement que s'ils euſſent remporté la plus belle victoire. Tout le monde étoit perſuadé qu'on ne pouvoit punir trop ſévérement des gens auſſi méchans que ceux qu'on venoit de faire mourir; mais il n'y avoit pourtant point de gens

HENRI III. 1578.

ſages qui ne déteſtaſſent une action ſi téméraire, & qui pouvoit être d'un ſi mauvais exemple.

Cependant l'Archiduc & les Etats faiſoient inſtance auprès d'eux pour les engager à reſtituer au Clergé ſes revenus, & à rendre aux Eccléſiaſtiques la liberté d'exercer leur miniſtére. Ils les preſſoient d'ailleurs de mettre en ſéqueſtre dans quelque place neutre les priſonniers qu'ils avoient faits, pour leſquels les Seigneurs des provinces Wallones s'intéreſſoient fort, de laiſſer la Nobleſſe en paix, & de fournir les contributions auxquelles ils avoient été taxés; mais ceux de Gand demandoient de leur côté, que conformement au dernier Edit on accordât par tout aux Réformés la liberté de s'aſſembler, & proteſtoient que ce n'étoit qu'à cette condition qu'ils donneroient ſatisfaction aux Etats.

Arrivée du Prince Caſimir dans les Païs-bas.

Cette opiniâtreté fortifia les ſoupçons qu'on avoit déja conçus contre eux; mais ils augmenterent encore par la conduite que tint le Prince Caſimir. En effet ce Prince s'étoit rendu au camp le 26. d'Août. Mais à peine fut-il arrivé, que comme il étoit piqué contre le Duc d'Anjou, depuis que deux ans auparavant il avoit renoncé à ſon ſervice, & lui avoit remis les penſions qu'il recevoit de lui, il ſe déclara ouvertement le protecteur des Gantois. Cette premiére démarche fut d'abord dans l'eſprit de la plûpart un puiſſant préjugé contre lui. Comme le Palatin n'entretenoit guères ſes troupes que des ſecours qu'il tiroit de la Reine d'Angleterre, on s'imagina auſſitôt qu'il étoit paſſé en Flandre, moins dans la vûë de ſervir les Etats, que pour ſe rendre maître au nom d'Eliſabeth des villes Flamandes. Mais ce qui mit le comble à la mauvaiſe idée qu'on avoit de ſes deſſeins, c'eſt qu'on remarqua qu'il n'étoit venu que fort tard; qu'il avoit amené beaucoup plus de troupes que les Etats ne pouvoient en entretenir; & qu'auſſitôt après leur arrivée elles s'étoient mutinées, ſous prétexte qu'on ne les payoit point, quoique dans le fond on fût perſuadé que c'étoit uniquement pour chercher querelle. Cet amas de circonſtances fit encore bien des ennemis au Prince d'Orange, à l'inſçû duquel on ne pouvoit croire que tout cela ſe paſſât. Elles contribuerent auſſi à confirmer les provinces Wallones dans la réſolution où elles étoient de n'avoir plus aucun commerce avec lui, ni avec les Etats, de ne point fournir leurs contributions, & de s'attacher uniquement au Duc d'Anjou, qui faiſoit profeſſion, comme eux, de la Religion Catholique, & étoit ennemi du Prince Caſimir.

Cependant, comme ces diviſions arrêtoient les remiſes que chaque province étoit obligée de faire pour les fraix communs de la guerre, rien n'avançoit, & on ne prenoit aucunes meſures. De compte fait, l'entretien de l'armée des Etats montoit par mois à huit cens mille florins. Or la Flandre n'avoit pas payé le tiers de ce qu'elle donnoit ordinairement; les provinces Wallones refuſoient d'envoyer leur quote-part. Ainſi en raſſemblant tout ce qu'on pouvoit tirer des autres provinces, entre leſquelles la Friſe & la Gueldre avoient elles-mêmes leurs guerres particuliéres à ſoûtenir, il étoit impoſſible que toutes ces ſommes réünies paſſaſſent quatre cens mille

mille florins. Cependant on vint enfin à bout de donner aux troupes un mois de paye: l'armée ſe mit en marche, commandée par le Comte de Boſſut, qui avoit pour Officiers généraux le Vicomte de Gand Général de la Cavalerie, & François de la Nouë Maréchal de camp; & elle entra dans le païs Wallon du Brabant dans le deſſein de ſe joindre au Duc d'Anjou, afin de conſerver encore du moins quelque apparence d'union entre les provinces. HENRI III. 1578.

Ce Prince, conformement au traité qu'il avoit fait avec les Etats, s'étoit rendu en Flandre à la tête de ſon armée, & aſſiégeoit alors Bins. C'étoit une petite place, dont la Princeſſe Marie, Reine de Hongrie, & ſœur de l'Empereur Charles V. avoit fait une maiſon de plaiſance, & qu'elle avoit embellie d'une infinité d'ouvrages antiques qu'on avoit fait venir de toutes parts. D. Diégue de Gaone y commandoit avec cinq compagnies de garniſon. De la Nouë ſe rendit au camp du Prince (1); & par ſon conſeil on éleva une batterie de dix piéces de gros canon, & de ſix coulevrines, qu'on tranſporta enſuite pour former une ſeconde attaque. Les aſſiégés ſoûtinrent deux aſſauts, où les François furent fort maltraités. Enfin voyant qu'ils n'avoient aucune eſpérance d'être ſecourus, ils furent réduits à ſe ſoumettre à la diſcrétion du Prince le 7. d'Octobre, après quatorze jours de ſiége. Monſieur fit grace de la vie à la garniſon & aux habitans. *Bins ſe rend à diſcrétion au Duc d'Anjou.*

Peu de tems après, ce Prince ſe mit en poſſeſſion de Maubeuge. Enſuite il fit ſommer les villes de Landrecy & du Quénoy, qui lui avoient été cédées par le traité, de recevoir garniſon Françoiſe; & ſur leur refus l'Abbé de Marolles s'intrigua beaucoup pour les engager à ſe conformer aux conventions qu'on avoit faites. Enfin, comme il ne put en venir à bout, on lui propoſa de prendre en échange Malines, & quelques autres places. Le Prince regarda ces offres plûtôt comme une excuſe que comme une ſatisfaction. Cependant, pour qu'on ne pût pas dire qu'il eût fait un voyage abſolument inutile, il avoit réſolu de continuer ſa marche, & d'aller même attaquer D. Juan d'Autriche juſque dans ſes retranchemens, au cas que le Duc Caſimir vint le joindre. Mais il apprit ſur ces entrefaites, que ſur les inſtances de ceux de Gand, le Palatin, ſans communiquer ſon deſſein aux Etats, étoit paſſé dans cette ville avec toutes ſes troupes: qu'il y avoit été fort bien reçû par les Gantois le 10. d'Octobre, & qu'on lui avoit compté ſur le champ cent ſoixante & dix mille florins. Ce Prince ſe ſervit de ce prétexte pour juſtifier cette démarche, de peur qu'on ne crût, ou qu'il ne vouloit pas ſervir ſous Monſieur, ou qu'il n'étoit entré en Flandre que pour y entretenir la diviſion. *Mécontentement de ce Prince au ſujet de ſon traité avec les Etats.*

Le Duc d'Anjou porta ſes plaintes à l'Archiduc & aux Etats de cette conduite du Palatin. Cependant, comme ils le preſſoient de ſe rendre au camp, il s'en défendit; & il prétexta pour juſtifier ſon refus, les obſtacles qu'il

(1) Comme Monſieur de la Nouë fut arrivé, Monſieur de Buſſy le mena reconnoître la place, & le menoit aſſez avant pour ſonder ſa valeur; lui qui s'en apperçut, comme l'autre dit qu'ils avoient aſſez vû, lui dit qu'il falloit voir plus outre telle & telle choſe; & ainſi ſaoula la vanité de cet homme. DU PLESSIS MORNAY.

HENRI III. 1578.

qu'il rencontroit à chaque pas, & qui l'obligeoient de licentier ſon armée. Il repréſenta: que les ſoldats qui ſervoient ſous lui étoient traités par-tout d'une maniére indigne; que nulle part on ne vouloit ſe charger du ſoin de ſes malades, non-pas même leur prêter le couvert; qu'il n'y avoit aucunes proviſions dans Bins lorſqu'il s'étoit rendu maître de cette place, & que ſes troupes ne pouvoient trouver des vivres pour de l'argent; que pour lui, il n'étoit pas d'humeur à abandonner ſes malades, ni à envoyer au camp dans ſon abſence ceux qui étoient encore en état de ſervir. Après cette eſpéce d'apologie, ce Prince mit de bonnes garniſons dans toutes les places dont il étoit en poſſeſſion; & pour ſe diſpoſer à repaſſer en France, il congédia le reſte de ſes troupes. Elles paſſerent enſuite au ſervice du Sieur de Montigny, qui fortifioit Menin, ſans que Monſieur fît ſemblant de s'en appercevoir.

Il ſe retire en France.

Cette retraite du Duc d'Anjou, & les ſuites qu'elle avoit euës, firent murmurer les Etats. Pour arrêter leurs plaintes, ce Prince leur envoya le Sieur des Pruneaux, qui aprés leur avoir expoſé, auſſi-bien qu'à l'Archiduc, les raiſons que ſon maître avoit euës pour quitter la Flandre, ſe plaignit à ſon tour de ce que le traité que les Flamans avoient fait avec lui, n'avoit point encore été publié dans les lieux où il devoit l'être. Il dit enſuite: que le Prince n'avoit point été informé que les troupes qu'il avoit congédiées euſſent paſſé au ſervice des provinces Wallones; qu'il ne pouvoit cependant en être fâché, puiſqu'il y avoit lieu d'eſpérer que ce ſeroit un moyen de porter les Gantois à prendre un parti plus ſage; & que ſi cela arrivoit, il s'engageoit à retirer auſſitôt les François du ſervice des mécontens. Il ajoûtoit enfin: que Monſieur avoit été informé que les Etats étoient en négociation avec le Roi d'Eſpagne: que quoique ce ne fût qu'à leur ſeule conſidération qu'il s'étoit attiré l'inimitié d'un ſi puiſſant Monarque, il ne vouloit cependant pas s'oppoſer aux meſures qu'ils pourroient prendre pour obtenir un accommodement favorable: qu'au contraire il étoit réſolu de travailler lûi-même à chercher les moyens de procurer une paix ſolide & durable aux Païs-bas; que dans cette vûë il l'avoit député pour être auprés d'eux ſon Envoyé.

Les Etats ne répondirent à ce député que par des complimens; & ils s'engagerent même, au cas qu'ils ne puſſent rien conclure avec S. M. C. avant le commencement de Mai prochain, à traiter plus amplement avec le Duc d'Anjou. En même tems, par égard pour ce Prince, ils lui députerent Jean de Bourgogne Sieur de Fromont, & Gilles Martini Docteur en Droit, avec ordre de ſe rendre auprés de lui au commencement de Décembre; de le remercier au nom des Etats; de l'aſſûrer que dans l'occaſion il les trouveroit également diſpoſés à lui rendre la pareille; & qu'ils auroient ſoin de le rembourſer des fraix que ſon expédition lui avoit coûtés; enfin de le prier de continuer toujours dans les bonnes diſpoſitions où il étoit à leur égard.

Sédition d'Arras.

Cependant le Sieur de Montigny profita du renfort que les François lui avoient amené, pour ſe rendre maître de Mortagne & des autres places voiſines; & les troupes Wallones firent le dégât dans tous les environs.

En

En même tems les Etats penſerent à mettre dans leurs intérêts Arras, capitale de la province d'Artois. Ils gagnerent pour cela Ambroiſe le Duc, qui commandoit les troupes qui étoient dans cette ville. Celui-ci, de concert avec quelques autres perſonnes qui étoient du complot, avoit fait arrêter les Magiſtrats, ſous prétexte qu'ils entretenoient ſous-main correſpondance avec le Seigneur de Capres, qu'ils devoient tous regarder comme ennemi. Mais le peuple ſe ſouleva; & les conjurés ne ſe trouvant pas en aſſez grand nombre pour faire tête à cette multitude, ils furent obligés de relâcher les priſonniers, à condition qu'on oublieroit de part & d'autre tout ce qui s'étoit paſſé. Par malheur pour les partiſans des Etats, ceux qu'ils avoient mis en priſon, étoient moins gens à ſe ſoucier de garder leur parole, qu'à ſonger à ſe venger. Ils ſe virent à peine en liberté, qu'ils tomberent ſur leurs ennemis, & maſſacrerent impitoyablement tous ceux que la fuite ne déroba pas à leur reſſentiment. Ils en arrêterent un entre autres, nommé Nicolas Goſſon. C'étoit un vieillard de ſoixante & dix ans, qui s'étoit acquis beaucoup de crédit dans la ville par ſa probité & ſon habileté dans le Droit. Mais ni ſon âge, ni ſon mérite, n'empêcherent point qu'ils ne le condamnaſſent à la mort avec tant de précipitation, qu'en ſix heures de tems ils jugerent deux appels. Enfin ils paſſerent par-deſſus toutes les formalités; & le 26. d'Octobre, qui cette année étoit un Dimanche, il eut la tête coupée aux flambeaux dans la place publique avec quelques autres complices. HENRI III. 1578.

Ces mauvais ſuccès inquiétoient extrêmement les Etats. Cependant comme l'hyver approchoit, & qu'il ne paroiſſoit pas poſſible, à cauſe de ces diviſions, de faire du reſte de l'année aucune entrepriſe, pour épargner la dépenſe, le Comte de Boſſut & de la Nouë jugerent à propos de licentier l'armée. On mit les troupes Flamandes en garniſon dans les places où on crut en avoir beſoin; les Reîtres furent logés à Arſchot, à Tillemont, & dans les environs; & le Comte de Hohenlo fut commandé pour remener les troupes étrangeres ſur la frontiére. Dans ſa marche il ſe rendit maître de la ville & du château de Weert, qui fut repris auſſitôt après par les ennemis. En même tems l'Archiduc & les Etats, qui voyoient que le voyage du Duc Caſimir en Flandre avoit augmenté la crainte où l'on étoit au ſujet de la Religion, & ſervoit à fomenter de plus en plus la diviſion, engagerent d'abord les bourgeois de Bruxelles & d'Anvers à députer aux Gantois pour tâcher de les gagner. Enſuite ils réſolurent que le Prince d'Orange ſe tranſporteroit lui-même à Gand pour traiter en perſonne avec les habitans, dans l'eſpérance que la préſence & l'autorité de ce grand homme viendroient plus aiſément à bout de les ramener. Priſe de la ville & du château de Weert.

Le Duc d'Anjou leur envoya auſſi Henri Gouffier Sieur de Bonnivet. Ce député, après leur avoir fait au nom de ſon maître toute ſorte d'offres de ſervice, demanda qu'ils remiſſent à ce Prince la déciſion du différend qui s'étoit élevé entre eux & les provinces Wallones. Pour les y engager, il leur repréſenta: qu'ils ne pouvoient choiſir d'arbitre qui fût moins

HENRI III. 1578. partial, ni qui ſouhaitât plus ardemment que lui de pouvoir rétablir entre eux l'union & la concorde: qu'il avoit réüſſi, il n'y avoit pas long-tems, en France dans une ſemblable circonſtance; & que comme il n'étoit pas moins bien diſpoſé pour ménager entre eux un bon accommodement, il eſpéroit que ſes ſoins n'auroient pas encore un ſuccès moins favorable. Bonnivet demanda outre cela, qu'ils remiſſent les priſonniers qu'ils avoient, entre les mains de Monſieur, afin qu'en qualité de protecteur de la Flandre il pût examiner, de concert avec la Reine d'Angleterre, quel parti ſeroit le plus avantageux pour les uns & pour les autres.

Le Prince d'Orange de concert avec la Reine d'Angleterre, tache de ramener les Gantois à l'obéiſſance.

Le lendemain, qui étoit l'onziéme de Novembre, les Gantois reçurent les députés des Etats, que le Prince d'Orange, qui devoit arriver inceſſamment, avoit fait partir avant lui. Ils étoient chargés de leur demander encore de nouveau, qu'ils rétabliſſent les Eccléſiaſtiques, & miſſent les priſonniers en liberté. Le même jour ils donnerent audience à Davidſon, envoyé de la Reine Eliſabeth, qui leur preſenta les lettres de S. M. B. en date du 20. d'Octobre, & du 6. de Novembre. Ce Miniſtre leur fit enſuite un diſcours fort vif & fort éloquent, pour leur remontrer: que leur opiniâtreté étoit la cauſe qu'on ſoupçonnoit S. M. de vouloir entretenir en Flandre une guerre que tous leurs voiſins ſouhaiteroient de voir terminée; que par-là ils lui attiroient l'inimitié, non-ſeulement des Princes ſes alliés, mais des Etats-mêmes, parce que leurs broüilleries les avoient empêchés de profiter cette année de la plus belle occaſion qu'ils euſſent jamais euë de confondre leurs ennemis, & d'arrêter le cours des malheurs qu'ils avoient éprouvés depuis ſi long-tems: que cependant on ne devoit s'en prendre qu'à leur propre témérité; qu'ils n'avoient, ni ſoumiſſion pour les Magiſtrats qui les gouvernoient, ni reſpect pour les ordres des Etats; que c'étoit cet aveuglement malheureux auquel ils s'étoient livrés, qui avoit jetté la diviſion dans les autres provinces; & qu'au lieu que par leur union elles contribuoient auparavant de concert à procurer le ſalut de la nation, ils y avoient ſemé la diſcorde, qui les conduiroit infailliblement à leur perte: qu'au reſte S. M. ne pouvoit ſouffrir, que ſous prétexte que le Prince Caſimir ſervoit à ſes dépens, on crût qu'elle lui eût commandé de leur donner du ſecours: qu'elle leur conſeilloit donc de rentrer en eux-mêmes tandis qu'il en étoit encore tems; de ſe ſoumettre aux Etats, & d'écouter les avis du Prince d'Orange, qui leur étoit ſincérement affectionné, de rendre au Clergé ſes revenus; de ſe conformer au dernier Edit donné en faveur des Proteſtans; & de mettre les priſonniers qu'ils avoient en ſéqueſtre, ou entre ſes mains, ou entre celles de tout autre qui leur donneroit toutes les ſûretés néceſſaires de les repréſenter en tems & lieu. Il leur déclara enſuite au nom de S. M. que s'ils refuſoient d'accepter des propoſitions ſi raiſonnables, elle ſe croiroit en droit de ne plus ſe mêler de leurs intérêts, & de les abandonner même abſolument dans la ſuite.

Il eſt probable que cette députation étoit mendiée, & que c'étoit le Prince d'Orange qui avoit engagé Eliſabeth à faire cette démarche

che. Ce ruſé politique, pour ſe juſtifier du ſoupçon qu'on avoit qu'il étoit l'auteur des troubles de Gand, après avoir laiſſé prendre les devants à tant de villes, qui tâcherent inutilement d'y mettre ordre, voulut qu'on ne dût qu'à lui ſeul la gloire de les avoir appaiſés. Mais par cette même raiſon il jugea à propos de s'aſſûrer de l'évenement (1). Ainſi il crut devoir d'abord préparer ces eſprits mutins & ſéditieux, perſuadé qu'après leur avoir ôté toute eſpérance de ſecours du côté de l'Angleterre & du Prince Caſimir, il les trouveroit plus traitables & plus diſpoſés à accepter les conditions qu'il leur propoſeroit. HENRI III. 1578.

Il réuſſit. Articles de l'accommodement.

Le Prince d'Orange ſe rendit donc le 22. de Novembre à Dendermonde, où il fut ſalué par les principaux bourgeois de Gand, & même par les chefs de la ſédition d'Imbiſe, de Trieſt, & Boucluyt (2), qui étoient venus au-devant de lui. Dès-lors ils commencerent à parler d'affaire, mais légérement. Enſuite ſur leurs inſtances le Prince ſe tranſporta à Gand, où il entra le 4. de Décembre. Là on examina mûrement de part & d'autre de quoi il s'agiſſoit; & après que le Prince eut donné aux Gantois quelques avis très-ſages, & qui étoient à portée de faire impreſſion ſur ces hommes fiers d'une liberté qu'ils ſembloient n'avoir recouvrée que pour s'arroger le droit d'en abuſer, on convint enfin de quelques articles qui mettoient du moins en quelque ſorte les intérêts de la Religion à couvert. Il fut réglé: qu'on rendroit aux Eccléſiaſtiques leurs biens & leurs revenus; qu'on rétabliroit dans la ville l'exercice de la Religion Romaine; que cependant les Catholiques ne pourroient faire leurs proceſſions dans les ruës & les places publiques; & qu'ils renfermeroient leur dévotion à cet égard dans l'enceinte de leurs Egliſes: qu'il leur ſeroit permis de porter publiquement le Viatique aux malades, pourvû que ce fût ſans appareil: qu'il ſeroit défendu aux artiſans de travailler publiquement les jours de fête, & qu'alors les boutiques ſeroient fermées: qu'on ne vendroit point de viande aux marchés dans les tems défendus: que de part & d'autre, ſoit en public ou en particulier, ſur-tout dans les ſermons, on ne ſe diroit point d'injures, & qu'on ne s'attaqueroit point par des reproches capables de rallumer la ſédition: enfin que les uns & les autres, Catholiques, & Proteſtans, ſe ſoumettroient aux réglemens du Magiſtrat particulier qui les gouvernoit, & ſe conformeroient aux ordres des Etats généraux. Voilà ce

(1) Monſieur le Prince d'Orange faiſoit grande difficulté d'aller à Gand craignant d'y recevoir un affront, d'autant plus que Monſieur de la Nouë avec toute ſa modeſtie ne l'avoit pû éviter. Je l'en preſſois, alleguant la conſéquence de cette ville pour toute la comté de Flandres, que l'Empereur Charles V. n'avoit pas dédaigné de venir remettre au devoir, traverſant du fonds d'Eſpagne par le milieu de la France: il me pria donc de paſſer en Flandres parler à ſes amis, & viſiter les villes ſous ombre des affaires du Roi de Navarre mon maitre, dont je lui apportai telle aſſurance & parole des plus gens de bien, qu'il ſe réſolut d'y aller en perſonne, y fut reçû à ſouhait, & en changea l'état. DU PLESSIS MORNAY.

(2) La vérité eſt que les Sieurs de Bouch & de Borluyt freres, principaux Gentilshommes de Gand, étoient contraires à la violence d'Embiſe, & que je m'étois aidé & aſſûré d'eux pour Monſieur le Prince d'Orange. DU PLESSIS MORNAY.

HENRI III. 1578. ce qui fut arrêté à Gand le vingt-troiſiéme jour après l'arrivée du Prince. Au reſte il ne fut point alors queſtion des priſonniers. On remit à traiter de leur liberté dans un tems plus favorable; & cette indifférence pour eux ſervit encore à fortifier l'averſion que les ennemis du Prince d'Orange avoient pour lui.

Après avoir appaiſé les troubles de Gand, il ne reſtoit plus aux Etats qu'une choſe à ſouhaiter; c'étoit de pouvoir ſe raccommoder avec les Seigneurs & les habitans des provinces Wallones. Mais cette entrepriſe n'étoit pas auſſi aiſée que la premiére: ils refuſoient conſtamment de ſouſcrire au dernier Edit donné en faveur des Proteſtans, à quelque condition que ce fût; & le Marquis d'Havreck avec Adolfe de Meetkercke, que l'Archiduc Mathias & les Etats leur avoient envoyés, ne purent rien gagner ſur eux. Auſſi la plûpart penſoient déja à changer de parti, & à ſe rejetter du côté des Eſpagnols.

Les provinces Wallones refuſent de recevoir l'Edit pour la liberté de conſcience.

Valentin de Pardieu Sieur de la Motte, Gouverneur de Gravelines, petite place ſituée ſur la frontiére de Flandre, vis à vis de Calais, avoit déja abandonné le parti des Etats. En même tems pour juſtifier ſa conduite, & prévenir les reproches d'inconſtance & de légéreté qu'on auroit pû lui faire, il avoit publié un manifeſte, par lequel il diſoit: qu'il avoit embraſſé le parti des Confédérés, trompé par les Etats dont l'autorité eſt très-grande en Flandre, & qui lui avoient fait entendre qu'ils n'avoient pris les armes que pour la défenſe de la liberté publique: qu'il n'étoit pas le ſeul qui y eût été pris; que les Etats avoient fait donner tous les Seigneurs dans le même piége; que la Nobleſſe y avoit enſuite entraîné le Clergé, comme malgré lui; & que le peuple s'étoit aiſément laiſſé perſuader par le Clergé, dont il avoit ſuivi l'exemple.

Ce Seigneur étoit dans l'armée Flamande, en qualité de grand-Maître de l'artillerie, à la défaite de Gemblours. Le mauvais ſuccès de cette journée lui avoit attiré en paſſant par la Flandre, quelque mortification de la part des Gantois. Il en fut piqué; & pour s'en venger il ſe retira à Gravelines, dont il ſe rendit maître, auſſi bien que des troupes qui y étoient en garniſon. Enſuite, par l'entremiſe de l'Evêque d'Arras & de l'Abbé de S. Guilain, il fit ſecrettement ſa paix avec Philippe, qui l'aſſûra du pardon du paſſé par les lettres qu'il lui adreſſa datées de Madrid du treize d'Octobre, & qui lui accorda même le pouvoir de traiter avec les autres Seigneurs, aux conditions qu'il jugeroit les plus raiſonnables. Il ſçut bien s'en ſervir dans la ſuite. Il négocia avec le Sieur de Montigny, le Sieur de Heſe, & pluſieurs autres; & en leur promettant des ſommes conſidérables, il les détacha du parti des Etats, & les fit rentrer dans celui des Eſpagnols.

Elles ſe jettent dans le parti des Eſpagnols.

Mort du Comte de Boſſut.

Le 21. de Décembre fête de S. Thomas, Maximilien Comte de Boſſut mourut à Anvers d'une fiévre maligne. C'étoit un grand homme de guerre, qui dans les troubles dont la Flandre fut agitée, tantôt heureux & tantôt malheureux, fut de tous les partis, & éprouva auſſi tour à tour les faveurs & les revers de la fortune. Les Flamans le regretterent d'autant moins à ſa mort, qu'ils étoient perſuadés qu'il n'auroit pas été long-

long-tems ſans embraſſer comme les autres, le parti des Eſpagnols. HENRI III. 1578.

Cette mort avoit été précédée par celle de D. Juan d'Autriche, décédé au camp de Namur le premier d'Octobre. L'opinion commune fut qu'il étoit mort de la peſte. Cependant quelques-uns prétendent que le chagrin qu'il reſſentoit de voir que Philippe, ſur les ſoupçons qu'il avoit conçus de lui, l'abandonnoit à lui-meme ſans lui donner aucun ſecours, & ſembloit vouloir en faire le joüet de ſes ennemis, lui avoit fait contracter depuis longtems une langueur qui le conduiſit enfin au tombeau. On intercepta dans la ſuite deux lettres de ce Prince, adreſſées à Jean André Doria & à D. Pedre de Mendoza Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la République de Genes, & écrites du camp de Namur le 16. de Septembre, qui confirmoient ce dernier ſentiment. D. Juan y diſoit : que puiſqu'on lui avoit coupé les mains, il étoit réſolu d'aller auſſi porter ſa tête à l'ennemi. C'eſt ainſi que la douleur qu'il avoit conçûë de la mort de ſon Sécretaire Juan d'Eſcovedo, le faiſoit parler en déſeſperé. C'étoit par ſes conſeils qu'il avoit d'abord formé le projet d'une expédition ſur les côtes de Barbarie, dans le deſſein de ſe faire Roi de Tunis (1). Entrepriſe funeſte qui ne ſervit qu'à irriter les Turcs, qui l'année ſuivante prirent de-là occaſion de paſſer en Afrique, où ils ſe rendirent maîtres du fameux fort de la Goulette, que l'Empereur Charles V. avoit fait élever à l'entrée de l'ancien port de Carthage. Dans la ſuite le Prince ayant été nommé Gouverneur général des Païs-bas, ce fut encore ce méme Miniſtre qui lui conſeilla de faire une ligue ſecrette à l'inſçû de la Cour d'Eſpagne, avec Henri de Lorraine Duc de Guiſe. De D. Juan d'Autriche.

Pour ce qui eſt d'Eſcovedo, il eſt certain qu'il fût aſſaſſiné par ordre d'Antoine Perez Sécretaire de Philippe II. Ainſi on ne doit point attribuer ſa mort, ni au Duc d'Albe, ni à ſon fils Fréderic, comme on le fit alors, ſous prétexte que tandis qu'il étoit aux Païs-bas, il avoit fait faire ſous main des informations contre le pere & le fils, & les avoit enſuite portées en Eſpagne. Certainement, ſoit qu'on en croye Perez lui-même, ſoit qu'on ne veuille ajoûter foi qu'au rapport de Philippe, il ſe trouvera également que la mort d'Eſcovedo eût tout un autre fondement. En effet Perez dit dans un écrit qui ne devint public en France que long-tems après : qu'il étoit vrai qu'il avoit reçu ordre du Roi de ſe défaire d'Eſcovedo, parce qu'il donnoit de mauvais conſeils à D. Juan ; & que S. M. C. appréhendoit, d'un côté ſi elle le renvoyoit en Flandre, qu'il ne continuât à animer & à exciter le courage boüillant de ce jeune Prince, qui n'étoit déja allé que trop loin ; de l'autre, ſi on le retenoit en Eſpagne, que cette conduite n'augmentât la défiance de D. Juan qui ne manqueroit pas de croire ſes deſſeins découverts, & ne le portât à quelque coup de deſeſpoir. Philippe prétendoit

(1) Dans le Livre LVIII. M. de Thou a attribué ces projets de D. Juan d'Autriche, à Juan de Soto ; & ainſi il paroit ſe contredire. Il eſt vrai que Juan d'Eſcovedo, mis à la place de Soto, continua d'inſpirer à ſon maitre les mêmes deſſeins.

HENRI III. 1578.

doit au contraire que Perez n'avoit fait aſſaſſiner d'Eſcovedo, que pour des raiſons toutes différentes; que celui-ci, qui étoit redevable de ſa fortune à Ruy Gomez de Silva, avoit travaillé à inſpirer à la veuve de ce Seigneur, pour qui Perez avoit une paſſion très-forte, du dégoût pour la perſonne de ce favori; & que c'étoit ce qui avoit cauſé ſa perte. Or, ſi cela eſt, comme il eſt abſolument néceſſaire que l'une ou l'autre de ces deux rélations ſoit vraie, il eſt inconteſtable que ni le Duc d'Albe, ni ſes fils, ne ſçauroient être accuſés de cet aſſaſſinat.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'auſſitôt que Philippe fut informé de la mort de D. Juan, il fit mettre le ſcellé ſur toutes ſes lettres & ſur tous ſes papiers, & ordonna qu'on les lui envoyât en Eſpagne. Ce fut par la lecture qu'il en fit, qu'il s'inſtruiſit à fond de la ligue que ce Prince avoit faite avec le Duc de Guiſe, & du but qu'ils s'étoient propoſé en formant cette union; & elle lui donna occaſion de renoüer la négociation avec les Princes Lorrains, avec leſquels il entretint toujours depuis correſpondance par le moyen de ſes Ambaſſadeurs. Il eſt vrai qu'ayant pris ſur cela les avis de D. Diégue de Spinoſa Cardinal de Tolede, & de D. Pedre de Fajardo Marquis de Velez, à qui leur grande expérience donnoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit de ce Prince, ils mirent tout en uſage pour le détourner de ce projet. Ils lui remontrerent avec force, qu'il alloit faire une entrepriſe où il rencontreroit mille obſtacles dans l'exécution dont l'évenement étoit douteux, qui feroit plus de tort à la France qu'elle n'apporteroit d'avantage à l'Eſpagne, qui coûteroit des ſommes immenſes, & ſur-tout beaucoup de ſang qu'on ne ſçauroit trop ménager. Mais toutes leurs raiſons ne firent aucune impreſſion ſur un Prince qui ſe croyoit outragé, & qui ne cherchoit que les moyens de ſe venger. Philippe étoit indigné de l'expédition du Duc d'Anjou en Flandre: & quoiqu'il fût très-bien informé que Henri ne l'avoit point approuvée, il ne voulut cependant point recevoir pour excuſe la raiſon que ce Prince alléguoit, que les guerres civiles avoient épuiſé ſon Royaume. Au contraire il prétendoit qu'il y avoit à l'égard du Roi de France, de l'imprudence & de l'injuſtice à permettre, pour ménager le repos de ſon Etat, que ſes ſujets, qu'il auroit dû retenir dans le devoir par la terreur des loix, allaſſent au milieu de la paix qui regnoit entre les deux Couronnes, troubler la tranquillité des ſiens.

Pompe funebre de ce Prince.

Au reſte, comme les diviſions dont nous avons parlé avoient fait tort aux Etats, la mort de D. Juan d'Autriche dérangea auſſi les Eſpagnols. Cependant on ſe diſpoſoit au camp à faire à ce Prince de magnifiques funérailles. Trois jours après ſa mort, on le plaça tout armé ſur un lit de parade, la couronne en tête, & ayant au col le collier de la Toiſon d'or, qui étoit enrichi de pierreries d'un très-grand prix. Dans cet état il fut tiré de la chambre où il repoſoit, par ſes Gentilshommes tous habillés de noir, & expoſé à l'entrée de ſa tente, où les grands Officiers & les vieilles troupes, auſſi tous en noir, vinrent à la file lui rendre les derniers devoirs; après quoi ils porterent le corps à l'Infanterie, & le remirent aux Maréchaux de camp: ceux-ci le tranſporterent avec la même cérémonie à la Cavalerie, & le conſignerent entre les mains

mains des Généraux Allemans, qui le donnerent enſuite en dépôt aux Arquebuſiers à cheval Eſpagnols. Enfin ceux-ci le conduiſirent juſqu'aux portes de la ville, où il fut reçu par tous les Conſeillers du Conſeil privé, en habits de deüil; & après avoir paſſé au travers de Namur, il fut dépoſé dans l'Egliſe cathédrale, en préſence de la plus grande partie des Abbés de Flandre, & des Evêques de Namur, de Middelburg, de Boiſleduc & d'Arras. Alexandre Farneſe, le Comte de Mansfeldt, Octavien de Gonzague, & les autres Seigneurs de l'armée ſuivoient le convoi: de-là, après les cérémonies accoûtumées, le corps fut tranſporté en Eſpagne, & placé au monaſtére de l'Eſcurial, proche du tombeau de Charles V. HENRI III. 1578.

Peu de jours avant cette cérémonie, on avoit arrêté au camp ſur quelques ſoupçons, Egremond Ratcliff, qui étoit ſorti du premier mariage du Comte de Suſſex (1). C'étoit un jeune homme broüillon, qui dans la révolte des peuples du Nord, arrivée en Angleterre quelque tems auparavant, avoit été un des plus ardens conjurés: mais leur projet n'ayant pas réüſſi, il étoit enſuite paſſé en Flandre. Il fut condamné à mort avec un autre Anglois ſon complice, nommé Grey; & les Eſpagnols prétendent qu'avant que de ſubir ſa ſentence, il avoüa de lui-même, qu'on l'avoit fait ſortir de la Tour de Londres, ſur la parole qu'il avoit donnée à Milord Walſingham, de tuer D. Juan d'Autriche. Je ne déciderai point de la vérité de ce rapport; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur un homme de ce caractére, & la mort du Prince qui arriva immédiatement après, & qui avoit un autre principe, furent cauſe qu'on ajoûta moins de foi à cet aveu, & que cette conjuration prétenduë tomba dans l'oubli.

Cependant le Prince de Parme, qui du vivant de D. Juan commandoit ſous lui, prit ſa place à ſa mort, & il fit bientôt oublier par ſes exploits le ſouvenir du Prince auquel il ſuccédoit. Ce Général auſſitôt que les Etats eurent licentié leurs troupes, étant informé que celles du Duc Caſimir avoient déja pris leurs quartiers aux environs de Tillemont, d'Arſchot, & des villes voiſines, entra en Brabant, & ſe rendit maître d'abord de Falckenbourg, & de Weert. De-là il marcha contre Carpen. Cette place étoit défenduë par le Capitaine Biel d'Utrecht, brave homme, qui avoit autrefois ſervi ſous le Comte Louis de Naſſau; mais qui n'avoit alors que quarante-cinq ſoldats avec lui. Cependant il eut la témérité de tenir avec ſi peu de monde contre Octavien de Gonzague & le Colonel Mondragon; & il en fut puni avec tous ſes gens. Les Eſpagnols foudroyerent la place pendant un jour entier avec douze piéces de canon; & y ayant fait brêche dans trois endroits, ils l'emporterent l'épée à la main. Tous les ſoldats de la garniſon furent pendus à des arbres: pour le Commandant, il fut honteuſement étranglé avec quelques Officiers, à la porte du château.

Le Prince de Parme prend en main le gouvernement des Païs-bas.

Tels

(1) Il n'eſt parlé ni de Ratcliff, ni de cette conjuration, dans l'édition *in fol.* des *Drouarts.*

HENRI III. 1578.

Tels furent en Flandre les évenemens de cette année. Car pour ce qui arriva en Friſe, j'ai réſolu d'en faire un article particulier, parce que quoique cette province ſoit du reſſort des Etats généraux, cependant comme elle fait partie de l'Allemagne, auſſi bien que l'Over-Yſſel, il ſemble qu'elle ait des intérêts différens de ceux du reſte des Païs-bas. Je vais donc rapporter tout de ſuite ce qui s'y paſſa.

Mouvemens en Friſe.

Les Etats avoient donné le gouvernement de Friſe à George de Lallain Comte de Rennenburg, après l'avoir ôté à Gaſpard de Robles Sieur de Billy. Il y avoit longtems qu'il s'étoit élevé une diſpute entre ceux des Ommelandes, & les habitans de Groeningue, au ſujet de la préſéance & des bornes de leur reſſort. Pour la terminer, les principaux de chaque parti avoient eu ordre de ſe rendre à Groeningue le premier de Novembre de l'année précédente. L'entrevûë s'étoit d'abord paſſée en conteſtations très-vives. Enſuite ceux de Groeningue qui ſe trouvoient les plus forts chez eux, avoient choiſi leur moment, avoient arrêté leurs concurrens au nombre de vingt-quatre, & les avoient jettés dans une priſon obſcure, ſans reſpect pour la préſence de leur Gouverneur, qui avoit voulu aſſiſter à la conférence. On croit cependant qu'il n'étoit pas fâché de ces broüilleries, quoiqu'il fît paroître le contraire. De Billy avoit reſté longtems priſonnier entre ſes mains; & ce fin politique lui avoit donné un avis dont il étoit bien aiſe de profiter: c'étoit s'il vouloit être le maître en Friſe, d'entretenir la diviſion entre les peuples qui l'habitoient. Cependant non contens de cet attentat, ceux de Groeningue demanderent encore, qu'on raſât le château de Delſziel, place ſituée à l'embouchure orientale du Dam, qui avoit été élevée contre l'accord paſſé avec la Princeſſe Marie Reine de Hongrie, & où commandoit Aelke Winkes au nom des Etats. Ils obligerent même le Comte de Rennenburg à y conſentir, & à décharger le Gouverneur du ſerment qu'il avoit prêté entre ſes mains, de défendre cette fortereſſe. Ainſi elle avoit été ruinée ſur la fin du mois de Décembre dernier. Le Comte en avoit retiré auparavant neuf groſſes piéces de canon de bronze, ſept de fer, & quatorze petites.

Sur ces entrefaites, le Sieur de Sainte-Aldegonde & le Docteur Silles députés des Etats, arriverent en Friſe. Ils étoient chargés de négocier la liberté de ceux des Ommelandes. Pluſieurs de ces priſonniers avoient déja trouvé moyen de s'enfuir, & de ſe tirer des mains de leurs ennemis. Ainſi ces peuples, voyant qu'ils ne pouvoient rien obtenir des habitans de Groeningue, pas même par l'entremiſe des Etats, tinrent une aſſemblée générale à Winſum, où ils réſolurent de tirer vengeance les armes à la main, de l'inſulte qu'on leur avoit faite, en violant le Droit des gens dans la perſonne de leurs députés. En conſéquence ils donnerent ordre à Bertel Entens, homme entreprenant, mais broüillon & ſans conduite, de lever douze compagnies de ſoldats: mais à peine furent-elles ſur pied, que Gautier Hegeman vint les attaquer ſous prétexte que ces nouvelles levées ſe faiſoient ſans ordre des Etats; & les défit. Entens rallia les reſtes de ſa défaite, & marcha vers Coevorden où il fut encore battu. La plûpart de

de ſes ſoldats l'abandonnerent; lui-même fut arrêté par quelques gens apoſtés, & remis entre les mains de ceux de Groeningue, qui furent ſur le point de lui faire ſouffrir une mort honteuſe. HENRI III. 1578.

Cependant le Comte de Rennenburg, pour affermir ſon autorité dans le reſte de la Friſe, avoit changé par tout les Magiſtrats & les Gouverneurs. Il mit pour commander dans Harlingen, place forte ſituée à l'Oüeſt ſur la mer d'Allemagne, Henri d'Oyenbourg, un des principaux bourgeois de Malines. En même tems les habitans de Leeuwaerden, qui eſt le ſiége du Conſeil de la province, ſur la nouvelle qu'ils apprirent de la défaite de Gemblours, ayant refuſé de publier le décret des Etats généraux contre D. Juan d'Autriche, le Comte fit auſſitôt arrêter de ſa propre autorité Igrammes d'Achelen (1) Préſident du grand Conſeil de Friſe, Jules Dekema, Pieter Fritſma, Focco Rommaerts, Antoine Levali, & pluſieurs autres; & il mit à leur place François Eyſinga, Focco Realda, & Jean van Staveren, dont la fidélité lui étoit connuë. Cunerus Petri étoit alors Evêque de cette ville. C'étoit un homme ſçavant, qui avoit été d'abord maître ès-Arts, enſuite Profeſſeur en Théologie & Inquiſiteur à Louvain. Par cette ſuite d'emplois il avoit mérité d'être nommé à l'evêché de Leeuwaerden dans le tems qu'on faiſoit tant d'Evêques en Flandre (2). Le Gouverneur le fit auſſi arrêter: mais ce Prélat ne demeura pas longtems priſonnier; il donna des cautions, & fut renfermé dans le monaſtére de Bergum, où on lui aſſigna huit cens florins de penſion, juſqu'à ce qu'il eût rendu certains comptes qu'on lui demandoit. De-là il trouva moyen de s'enfuir à Cologne, où il mourut dans la miſére.

Après s'être ainſi rendu maître de la Friſe, le Comte penſa à étendre ſon autorité au-delà des bornes de cette province. Dans cette vûë il s'adreſſa aux habitans de Campen & de Deventer; & il leur fit eſpérer, que ſi on le faiſoit Gouverneur d'Over-Yſſel, il les déferoit des troupes Allemandes que D. Juan d'Autriche avoit tirées deux ans auparavant des régimens du Baron de Polweiller, & de Gaſpard de Fax qui venoit alors de mourir, pour envoyer en garniſon dans leurs villes. Par-là il mit dans ſes intérêts la plus grande partie de la Nobleſſe & même du peuple de cette province. Enſuite il intrigua auprès de l'Archiduc & des Etats; pour ſe faire donner ce gouvernement. Il leur repréſenta que depuis l'an 1527. que l'Over-Yſſel s'étoit donné à Charles V. il n'avoit jamais eu d'autres Gouverneurs que ceux de Friſe; enfin il obtint ce qu'il ſouhaitoit: on lui envoya les patentes de Gouverneur de l'Over-Yſſel & du Lingen, que Charles V. avoit réüni aux Païs-bas après l'avoir enlevé au Comte de Bentheim, ſous prétexte de la Religion qu'il profeſſoit; & il reçut ordre en même tems de prendre les armes, pour chaſſer les troupes du Baron de Polweiller de Deventer & de Campen.

Les

(1) Petit & les autres l'appellent *de Aclum*.

(2) Du reſte c'étoit un yvrogne, qui dès qu'il avoit la tête échauffée à force de boire, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent avec de Billy, tandis que ce dernier gouvernoit la province, ſautoit ſur la table & ſur les bancs comme un jeune veau. Le Gouverneur le fit &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT.

HENRI III. 1578.

Les habitans d'Over-Yſſel ſe ſoumirent d'autant plus volontiers au Comte de Rennenburg, qu'il abolit en leur faveur le tribunal que Philippe II. avoit établi à Wollenhove. Il n'y eut que ceux de Swol, dont le Magiſtrat n'avoit point encore été changé, qui refuſèrent de le reconnoître, dans le deſſein de ne s'attacher à aucun parti: mais ſur les menaces que leur fit le Comte de les y forcer s'ils perſiſtoient dans leur refus, ils le reçurent enfin dans leur ville. On ſongea enſuite à chaſſer les Allemans de la province. Dans cette vûë on tint une aſſemblée provinciale à Zutphen le 3. de Juin, où ſur les inſtances de Jean de Naſſau, les provinces de Hollande & de Friſe s'engagerent à fournir du ſecours contre leurs ennemis communs. Le Gouverneur avoit d'abord tenté de ſurprendre Campen; mais ſon entrepriſe n'ayant pas réüſſi, le Capitaine Hegeman qu'il avoit mis à la tête de ſes troupes, forma enfin le ſiége de cette ville le premier de Juillet, & ouvrit la tranchée proche d'une montagne.

Siége & priſe de Campen.

Campen, ville du diocéſe d'Utrecht, eſt bâti ſur ce bras du Rhin, qui portoit autrefois le nom de Foſſe de Druſus, & qu'on nomme aujourd'hui l'Yſſel. La place eſt défenduë par de bonnes murailles flanquées de tours de pierre, & environnées d'un foſſé plus large que profond. Du reſte elle n'a aucunes fortifications que celles que le Prince d'Orange y a fait élever depuis peu. La baſſe ville s'étend juſque ſur les bords du fleuve, où elle forme une eſpéce d'arc, dont il ſemble être la corde. Il y a au milieu de la place un pont de bois, qui eſt un ouvrage des plus hardis & des plus ſurprenans que l'on puiſſe voir. En effet il eſt tout bâti ſur des pilotis enfoncés avec force dans le fond du fleuve, & ſurmontés par des traverſiers, dont l'art conſiſte en ce qu'étant la plûpart éloignés les uns des autres de quatre-vingt dix pieds, ſans être ſoutenus que par des poutres courbées en demi arc, tout le pont paroît en l'air, & n'eſt cependant pas moins ſolide que s'il avoit d'autres fondemens. Il y a ſix portes à cette ville, & du côté de la plaine elle eſt ſituée dans un terrain ſi bas, que les habitans peuvent quand ils veulent, en lâchant les écluſes, noyer toute cette partie de la place. Ainſi il eſt étonnant qu'ils ne ſe ſoient point ſervis de ce ſecours pendant tout le tems que dura ce ſiége.

La place étoit défenduë par cinq cens Allemans, ayant à leur tête Leydecker, qui avoit été auparavant Enſeigne de Gaſpard de Fax. D'abord les aſſiégés firent pluſieurs ſorties vigoureuſes, dans une deſquelles un brave Capitaine du parti des aſſiégeans, nommé Chriſtophle de Teylingen, reçut dans la tête une balle qui le renverſa ſur la place. On fit enſuite venir d'Utrecht ſix piéces d'artillerie, qui ruinerent tout le mur de la ville entre les portes de Calverac & de la Haye (1).

Enfin le canon ayant fait une brêche de la largeur de trente-quatre pas, les Magiſtrats demanderent à capituler; & on convint le 19. de Juillet, que les Allemans ſortiroient de la place vies & bagues ſauves, après avoir fait ſerment de ne ſervir de trois mois dans l'armée de D. Juan d'Au-

(1) Nommées en langue du pais, le *Calverbercker* & la *Hoge porte*. Editeur Anglois.

d'Autriche; qu'on les eſcorteroit juſque ſur la frontiére; & que de part & d'autre on rendroit les priſonniers ſans rançon. Ces articles furent exécutés: après quoi le Comte de Rennenburg ſe fit reconnoître dans Campen, comme il avoit fait à Swol, mit garniſon dans la place, & marcha enſuite contre Deventer à la téte de dix compagnies. HENRI III. 1578.

Cette place, qui eſt la capitale de la province, alliée d'ailleurs aux villes Anſéatiques, eſt ſituée ſur les bords de l'Yſſel à un demi-mille de Zutphen, ayant à l'Occident d'été des collines de ſable, & quelques prairies qui ſont ſouvent inondées. De ce côté-là elle s'enfonce un peu dans les terres; & elle eſt défenduë depuis la porte de Berg juſqu'au pont, par un foſſé profond & des murs fort hauts, flanqués de diſtance en diſtance par de bonnes tours, & ſoûtenus d'un rempart. Le fleuve, & le havre qu'il forme devant cette ville, la fortifient naturellement de ce côté-là. Outre cela la porte de Brinck eſt couverte par un grand boulevard de terre, qui n'eſt ſoûtenu que par un mur fort bas. Un peu plus loin, dans l'angle que forme le pont de l'Yſſel, on trouve un grand baſtion qui eſt tout entier de maçonnerie depuis ſes fondemens, & qui ſert de défenſes aux écluſes. C'eſt entre ces deux ouvrages avancés que s'éleve la tour de Noremberg: elle eſt très-forte, & ſi haute qu'on découvre de-là tous les environs. Elle incommoda beaucoup les aſſiégeans, qu'on foudroyoit de-là à coups de canon juſque dans leur camp. Siége de Deventer.

Trois hommes d'un génie aſſez différent préſidoient à la défenſe de cette place. Le Capitaine Haurincourt, homme d'un caractére extrémement doux, étoit à la tête de la bourgeoiſie. Auguſtin de Richenſtein ou Ryck, qui étoit au contraire naturellement fier & impitoyable, commandoit les troupes. Elles montoient environ à neuf cens hommes. Enfin ils avoient pour troiſiéme Michel Jegher, que le long uſage qu'il avoit de la guerre avoit rendu ſage & prudent, mais que la goutte retenoit preſque toujours au lit. Ainſi Haurincourt avoit le nom de Gouverneur; Jegher conſeilloit, & de Richenſtein exécutoit.

Le ſixiéme jour d'Août Théodore de Sonoy alla ſe loger ſur les collines qui ſont vis-à-vis la tour de Noremberg. En même tems il s'y fortifia. Après cela il fit ouvrir la tranchée contre la porte de Brinck; & trois jours après trente-ſept piéces de canon commencerent à tirer contre la place. Cependant, comme la tour de Noremberg étoit d'un grand ſervice aux aſſiégés, Sonoy ſe mit en tête de leur enlever cet avantage. Dans cette vûë, il fit miner le terrain depuis les collines juſqu'au pied de la tour; mais les aſſiégés furent informés de ſon deſſein, & ils ſe mirent auſſitôt à travailler de leur côté. Ils contre-minerent tous les environs, pour ne pas être ſurpris; & on ſe rencontra enfin le 3. de Septembre. D'abord les aſſiégés remplirent la mine d'odeurs empeſtées, pour obliger les ennemis à ſe retirer. Enſuite on en vint aux mains; les aſſiégeans furent repouſſés, & de Richenſtein fit fermer l'entrée de la mine avec une porte de fer. Cependant il y eut encore dans ces ſoûterrains une ſeconde rencontre, où les aſſiégés eurent le deſſous. Enfin le 22. de Septembre Sonoy commença à battre le haut de

HENRI III. 1578. la tour. Le canon emporta d'abord la plus grande partie des colomnes qui le ſoûtenoient, & le lendemain le chapiteau tomba avec un grand fracas. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'eſt que de tous ceux qui y faiſoient la garde, il n'y en eut aucun de bleſſé dans cette occaſion.

D'un autre côté, il y avoit déja quelque tems que Sonoy avoit raſſemblé grand nombre de païſans, qu'il faiſoit travailler à remuer le terrain entre la porte de Brinck & la tour. Son deſſein étoit de rouler les terres juſque ſur le bord du foſſé, & de le combler; & il eſpéroit en venir bientôt à bout: car il avoit élevé de petits forts, & poſté des gardes avancées pour couvrir ſes travailleurs. Mais ces précautions mêmes firent ſentir aux aſſiégés le danger qui les menaçoit; & ils ne ſongerent qu'à le prévenir & à arrêter le progrès de ces travaux. Dans ce deſſein ils firent une ſortie vigoureuſe ſur les travailleurs, qu'ils taillerent en piéces, & qu'ils diſſiperent: mais il leur vint à propos des ſecours envoyés par le Comte de Rennenburg, qui forcerent les aſſiégés à ſe retirer eux-mêmes avec perte dans la ville. Cependant ils tirerent un avantage de cette entrepriſe; c'eſt que, quoiqu'on pût faire, il ne fut pas poſſible dans la ſuite d'engager ces païſans, après avoir été ſi maltraités, à reprendre leurs travaux.

Soit que ce dernier ſuccès eût animé les Allemans, ſoit qu'ils euſſent la tête échauffée d'eau de vie, comme quelques-uns le diſent, ils firent enſuite le 24. de Septembre dès le grand matin une ſortie générale. L'évenement en fut biſarre. Les aſſiégés ayant égorgé les premiéres ſentinelles, taillerent en piéces les gardes avancées, & pénétrerent d'abord juſqu'au fort, que Sonoy avoit fait élever ſur la colline; paſſerent au fil de l'épée ceux qu'il y avoit laiſſés pour le garder; mirent les autres en fuite; firent main baſſe ſur tout ce qui ôſa ſe mettre en défenſe; pillerent les armes & les proviſions; mirent le feu à ce qu'ils ne purent emporter; & firent même quelques priſonniers, entre leſquels il ſe trouva un ſoldat que la rigueur du froid avoit obligé de ſe mettre dans un ſac, & qu'ils promenerent par toute la ville dans cet équipage ridicule. Mais ce premier ſuccès ne ſe ſoûtint pas. L'allarme ſe mit dans le camp; Guillaume Wyngaerden, Arnault Duvenvoorde, & Jean Cuningham accoururent au ſecours; tomberent ſur les vainqueurs, dont ils firent à leur tour un grand carnage: & comme les ennemis s'étoient beaucoup avancés, ils couperent dans leur retraite Itelrich de Schoonaw, frere de Jean-Fréderic, qui étoit ſorti de la place pour aller chercher du ſecours, le frere & l'Enſeigne du Sieur de Richenſtein, un certain Meylander, qui depuis peu avoit commis un aſſaſſinat, & pluſieurs ſoldats de la garniſon, qui s'étant trop avancés, furent tués. De Schoonaw fut fait priſonnier. Pour Meylander, il perdit la vie en cette occaſion avec un valet, qui par un exemple de fidélité bien rare, ne voulant pas ſurvivre à ſon maître, ſe jetta ſur ſon corps, où il fut percé de coups.

Cependant il n'y avoit point d'inſolences que les ſoldats de la garniſon ne fiſſent dans la ville, où ils avoient deſarmé les bourgeois, commet-

mettant toutes ſortes de violences, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Auſſi croyoient-ils n'avoir pas moins à craindre de la part des habitans, quoiqu'ils fuſſent ſans armes, que des ennemis-mêmes. Cette défiance les obligea de ſe raccommoder avec eux. Ils promirent de ne les plus maltraiter dans la ſuite: mais la licence étoit trop grande parmi ces troupes; & ils ne tinrent pas leur parole. HENRI III. 1578.

La priſe d'Itelrich déconcerta beaucoup de Richenſtein, qui prévit que cet accident retarderoit l'arrivée des ſecours que ſon frere devoit amener. D'un autre côté le Comte de Rennenburg, qui commençoit à appréhender de ne pas réüſſir, n'étoit pas moins occupé. Ainſi ſous prétexte de négocier la liberté d'Itelrich, il faiſoit ſouvent paſſer des trompettes dans la place, pour voir ſi à la faveur de quelque entrevûë que les aſſiégés pourroient demander, il ne ſeroit pas poſſible de mettre la diviſion entre la garniſon & les habitans. Enfin les troupes Hollandoiſes ſe retirerent; & le Comte ſe trouvoit dans un grand embarras, lorſque de Glimes lui amena le régiment François de Maximilien d'Eſtourmel. En même tems Jean de Cornput, fameux Ingénieur qui avoit fortifié Aloſt, ſe rendit de Breda au camp. Son avis étoit d'abord d'attaquer la porte de Bergh, mais le conſeil de guerre n'approuva pas cette entrepriſe, où on trouvoit qu'il y avoit trop à riſquer. On dit qu'il ſuffiſoit de faire quelques fauſſes attaques pour jetter l'épouvante parmi les troupes de la garniſon, & les engager à ſe rendre. Ainſi on ſe contenta d'élever une batterie au-delà du fleuve, dont on donna le commandement à Simon de Dort Droſſart de Zutphen. Il s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion; & pendant trois jours il battit ſi vivement la grande porte, que les boulets voloient juſque dans le marché. Pour ce qui eſt de Cornput, comme il vit qu'il n'y avoit pas moyen de rien entreprendre tant que le conſeil de guerre ſeroit ainſi indéterminé, il conſeilla au Comte de Rennenburg de couper les vivres à la ville, en faiſant élever des forts tout autour; de faire venir en même tems quelques vaiſſeaux pour ſe rendre maître du havre; de laiſſer une partie de ſes troupes à la garde du camp; & de marcher à la tête du reſte au devant des ſecours qu'on amenoit à la place.

D'abord les aſſiégés avoient refuſé avec opiniâtreté de ſe rendre, quelques propoſitions qu'on leur eût faites; quoiqu'ils euſſent appris la nouvelle de la mort de Dom Juan d'Autriche, ils n'avoient pas même voulu y entendre, lorſqu'ils furent inſtruits que Jean-Fréderic de Schoonaw avoit été battu à Botdorps avec les troupes qu'il levoit. Enfin ils furent informés que Jean Stuper, ayant paſſé le Rhin avec une diligence incroyable, avoit prévenu cet Officier à Lintdorps, & lui avoit taillé en piéces quinze cens hommes. Ce ſecond échec les déconcerta. Ils commencerent à déſeſpérer d'être ſecourus; & devinrent plus traitables. En même tems de Cornput pouſſoit les travaux aſſez vivement. Déja il étoit arrivé au pied de la tour, & il diſpoſoit à détourner l'eau du foſſé pour y attacher le mineur & la faire ſauter. D'un autre côté on manquoit de tout dans la ville. Toutes ces circonſtances firent croire aux aſſiégés qu'ils avoient rempli leur devoir, & qu'ils avoient aſſez tenu pour leur honneur. Ainſi ils demanderent à parlementer le 14. de Novembre, au bout de trois mois de ſiége.

HENRI III. 1578.

Cinq jours après on arrêta les articles de la capitulation. Ils portoient: que la garniſon ſortiroit de la place vies & bagues ſauves, enſeignes pliées, mais méches allumées, & qu'elle ſeroit eſcortée juſque ſur la frontiére, à condition qu'elle s'engageroit à ne point porter les armes de trois mois contre les Etats. Elle étoit réduite à ſix cens hommes, qui furent conduits à Bochelt, place frontiére de l'Empire. On eut même la complaiſance de leur prêter des chariots pour porter leur bagage. On fit enſuite entrer dans la ville les compagnies des Capitaines Mulart, Rinſwoude, Eſcheda, Scagen & Oltof. Ces troupes étoient de Gueldre, & toutes compoſées de Catholiques. Enfin on récompenſa les Wallons, qui ſelon leur coûtume ne cherchoient qu'une occaſion de prendre le prétexte de ce qu'ils n'étoient point payés, pour piller la ville; & on les congédia. Après avoir ainſi mis ordre à tout, le Comte de Rennenburg fier de ſes ſuccès, ſe rendit à Anvers, où peu de tems après il fut mis à la tête des finances avec le Marquis d'Havreck. En même tems ceux de Campen & de Deventer, ayant demandé à être déchargés du ſoin d'entretenir des troupes pour la garde de leurs places, le Comte porta les Etats à leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient, à condition qu'ils s'engageroient par écrit à recevoir garniſon toutes & quantes fois qu'ils en ſeroient requis; ce qui lui donna beaucoup de crédit dans la province.

Réduction de cette place à l'obéiſſance des Etats.

Cependant on accommoda le différend de ceux de Groeningue & des Ommelandes. L'Archiduc en avoit pris connoiſſance depuis le retour du Chevalier de Sainte-Aldegonde & du Docteur Silles; & il avoit renvoyé cette affaire au Prince d'Orange, au Comte de Schwartzenburg & à Jacob Iman. Ces trois arbitres convinrent des articles ſuivans, qui furent ratifiés par l'Archiduc le 24. d'Octobre: que les hoſtilités ceſſeroient des deux côtés: que les parties ſe pourvoiroient par les voyes de Droit, & remettroient leurs différends à la déciſion des commiſſaires, qu'on tireroit à cet effet, ou du corps des Etats, ou du Conſeil privé, ou du Sénat de Malines, qui ſeroient obligés de porter un jugement déciſif dans le terme de deux ans: qu'en attendant, les habitans de Groeningue joüiroient de leurs droits prétendus, ainſi qu'ils avoient fait par le paſſé, ſur-tout avant l'an 1571. que ceux de Ommelandes rentreroient de même en poſſeſſion des biens qui leur avoient été enlevés; qu'on rendroit tous les priſonniers, & ſur-tout Bertel Entens, & que les lettres & titres ſeroient remis de part & d'autre. Le Comte de Rennenburg fut chargé de faire exécuter cet accord. En conſéquence ceux de Groeningue mirent en liberté les priſonniers, qu'ils avoient faits, entre autres Bertel Entens; & chaque parti s'étant engagé à obſerver l'accommodement, & ayant pris ſur cela ſes ſûretés, il ſembloit que la paix alloit regner parmi eux, lorſque l'union d'Utrecht qui ſe fit l'année ſuivante réveilla ce différend, que l'on croyoit aſſoupi.

Différend, entre les habitans de Groeningue & des Ommelandes terminé.

On travailla cette même année à arrêter la ſource des diviſions que la Religion avoit fait naître en Tranſylvanie; & ſi on ne vint pas à bout de guérir le mal, on y apporta du moins quelque remede. Il y avoit dans ce païs-là une licence effrénée de tout penſer, & de tout croire en cette matié-

Affaires de Tranſylvanie.

matiére. Chacun ſe faiſant une Religion à ſa mode, embraſſoit impuné- HENRI III.
ment les opinions les plus abſurdes. Ce deſordre avoit commencé à s'in- 1578.
troduire ſous le gouvernement de Jean de Scepuſe, & George Blandrata avoit beaucoup contribué à le maintenir. Chaſſé de Geneve par Calvin, cet homme dangereux s'étoit d'abord enfui en Pologne, d'où il étoit venu chercher un aſile dans ces provinces, perſuadé que plus il ſeroit éloigné de la lumiere, plus il auroit de ſectateurs. Depuis lui François David ſon diſciple avoit renouvellé les dogmes impies d'Arius, dont il avoit infecté ces peuples légers & ignorans: mais il ne trouva pas ſous les Batthory ſucceſſeurs de Scepuſe, la même facilité à répandre ſon poiſon. Au contraire ces Princes mirent tout en uſage pour cultiver l'eſprit groſſier de leurs ſujets, & leur inſpirer des ſentimens plus ſains, afin de les retirer de l'erreur, en leur faiſant connoître la vérité, & afin de les détacher inſenſiblement de cet Impoſteur.

Dans cette vûë Chriſtophle Batthory, frere du Roi de Pologne, convoqua cette année les Etats de la province, dans leſquels il fit condamner cette pernicieuſe doctrine; & David qui en étoit l'auteur, fut jugé digne de mort avec tous les fauteurs de cette ſecte impie. Après cet arrêt David ſe réfugia au château de Ceva, où déchiré par les remords de ſa conſcience, il tomba dans une eſpéce de folie, qui préſentoit ſans ceſſe à ſes yeux mille ſpectres affreux attachés à le tourmenter; & il mourut ainſi miſérablement, cherchant en vain une retraite où il pût ſe mettre à couvert des frayeurs dont il étoit poſſédé.

(1) Les affaires d'Angleterre méritent auſſi d'avoir place dans les évene- Affaires d'Angleterre.
mens de cette année. La Reine Eliſabeth, par reſpect pour l'ancienne alliance qui étoit entre ſa maiſon & celle d'Eſpagne, continuoit toujours dans la réſolution de travailler à accommoder les Flamans avec Philippe: cependant, comme elle voyoit que l'article de la Religion étoit un obſtacle que les Eſpagnols étoient déterminés à ne jamais lever, elle commençoit auſſi à faire paroître moins d'éloignement pour ſon mariage avec le Duc d'Anjou. En effet elle aimoit beaucoup mieux ſe rendre l'arbitre des deſſeins du Prince en l'épouſant, que de voir les Flamans, en ſe donnant à Monſieur, paſſer ſous la domination de la France. Elle reçut la premiére propoſition de ce mariage par Martel de Bacqueville, un des premiers Seigneurs de Normandie, qui ſe rendit pour cela à Melford dans le comté de Suffolk, où cette Princeſſe prenoit les plaiſirs de la campagne dans la maiſon de Cordall. Il fut ſuivi auſſitôt après par Nicolas d'Angennes Sieur de Ramboüillet, qui en renouvella la demande au nom du Roi. Enfin le Duc d'Anjou députa lui-même à la Reine Jean de Simié, habile courtiſan, dont il avoit fait le métier toute ſa vie, & qui étoit favori du Prince. Auſſi pour cette raiſon Eliſabeth lui fit beaucoup plus de careſſes & d'amitiés qu'aux autres. En même tems elle donna ordre de ſon côté à Edoüard Comte de Stafford, de paſſer à la Cour de France, pour s'inſ-

(1) Tout le recit ſuivant des affaires d'Angleterre manque dans l'édition *in fol.* des *Drouarts.*

HENRI III. 1578.

s'inſtruire de la ſituation où étoient alors les affaires, & des deſſeins qu'on y avoit.

Elisabeth concilie les différends d'Ecoſſe.

Cependant cette Princeſſe ne négligeoit point les affaires d'Ecoſſe, auxquelles elle s'intéreſſoit au contraire infiniment. Ainſi, ſous prétexte de vouloir s'informer de la ſanté du jeune Monarque, de ſes occupations & du progrès qu'il faiſoit dans les ſciences, elle lui envoya Thomas Randolph, avec ordre de s'inſtruire par lui-même de la ſituation où étoit ce Royaume, de travailler à affermir l'autorité du Comte de Morton, qui lui étoit tout dévoüé, & à décréditer autant qu'il pourroit le parti contraire. Conformement à ces inſtructions, ce Seigneur, après avoir fait au jeune Prince les complimens de la Reine, & l'avoir aſſûré de l'attachement ſincére que cette Princeſſe avoit pour ſes intérêts, vit le Comte d'Argyle, & le pria d'employer ſon autorité pour empêcher que les Ecoſſois Hébrides ne donnaſſent du ſecours aux rebelles d'Irlande. En même tems il conſeilla ſous main au Viceroi de ſe raccommoder avec les Comtes d'Argyle, d'Athol & leur parti, en lui repréſentant, que leur diviſion ne pouvoit lui être que très-deſavantageuſe, & deviendroit peut-être même funeſte à l'Etat, ſi elle continuoit.

Le Comte de Morton, outre qu'il étoit naturellement prudent & ſage, avoit acquis par un long uſage des affaires une expérience conſommée. Mais ſon avarice ſordide obſcurciſſoit en lui ces belles qualités, & l'avoit rendu odieux. Ainſi Randolph, voyant que la haine que les Seigneurs Ecoſſois avoient conçûë contre le Viceroi, augmentoit de jour en jour, & réjailliſſoit même ſur la Reine qui le protégeoit, crut que pour réparer la réputation de la nation Angloiſe, il étoit à propos de céder quelque choſe au parti oppoſé. Ce fut donc par ſon conſeil, que le Comte de Morton ſe démit de toute l'autorité; & dès-lors le Roi, quoiqu'il eût encore à peine douze ans accomplis, prit en main les rênes du gouvernement avec l'applaudiſſement général de tous ſes ſujets. En même tems on lui forma un Conſeil, compoſé de douze des principaux Seigneurs, qui devoient ſe relever tous les trois mois: en ſorte qu'il n'y en auroit jamais que trois auprès de la perſonne du Prince; & le Comte ne manqua pas d'avoir une des premiéres places dans cette nomination.

Le jeune Roi députa enſuite à la Reine d'Angleterre l'Abbé de Dunfermling, pour la remercier de ce qu'elle vouloit bien s'intéreſſer ſi fort à ce qui le regardoit; ce qu'il attribuoit plûtôt, diſoit-il, à la conformité de Religion qui les uniſſoit, qu'à l'alliance qui étoit entre leurs maiſons. Il étoit auſſi chargé de prier Eliſabeth au nom du Prince, de ratifier enfin le traité d'Edimbourg de l'année 1559. afin d'arrêter les courſes qui ſe faiſoient ſur la frontiére des deux Royaumes, & de réprimer les entrepriſes de ceux qui ne cherchoient qu'à troubler la ſituation tranquille des affaires de la Religion, d'établir une égalité parfaite entre les deux nations, de faire reſtituer aux marchands Ecoſſois les effets qui leur avoient été enlevés par les corſaires Anglois, & de lui permettre de joüir des revenus que Matthieu & Marguerite de Lenox ſon ayeule lui avoient laiſſés en Angleterre. La Reine répondit au député qu'elle étoit

diſ-

disposée à accorder au Roi ce qu'il souhaitoit au sujet du traité d'Edimbourg, & de l'égalité entre les deux nations ; que pour ce qui étoit des prétentions que ce Prince pouvoit avoir en Angleterre, comme elles lui étoient contestées par Arbele, fille de Charles de Lenox son oncle, elle croyoit qu'il étoit à propos d'en remettre la décision aux tribunaux du Royaume. HENRI III. 1578.

Ce Charles après la mort de Matthieu son pere, avoit obtenu du Roi qu'il lui fît present du comté de Lenox, à condition qu'il le tiendroit de lui à foi & hommage. Mais à la mort du Comte, ce Prince avoit révoqué la donation, au préjudice d'Arbele ; ce qui avoit déplu à Elisabeth, & la rendoit plus difficile à accorder la grace qu'on souhaitoit d'elle. Cependant on ratifia enfin le traité de ligue défensive entre les deux Couronnes, pour la conservation de la tranquillité des deux Etats, & de la Religion qui y étoit reçuë, contre tous rebelles & usurpateurs. On ajoûta, que comme S. M. B. s'étoit attiré l'inimitié de plusieurs Princes étrangers, en se chargeant de la protection du jeune Roi, qui outre cela lui avoit coûté beaucoup, & l'avoit exposée elle-même à courir plusieurs fois risque de sa vie, le Prince ne pourroit, tant qu'il seroit en minorité, contracter aucune alliance, ou renouveller aucun traité, se marier, ou sortir d'Ecosse sans le consentement de S. M. & que toute la nation se rendroit caution de la sûreté de cet article.

Ratification du traité de ligue défensive entre les deux Couronnes.

Cependant le Comte de Morton, qui ne trouvoit rien de bien que ce qui avoit passé par ses mains, ne put se voir long-tems obligé de partager le gouvernement. Bientôt la confiance que lui donnoient sa capacité & le grand crédit de ses amis, lui fit négliger ses collégues : il se moqua du projet de gouvernement qui avoit été dressé par les Etats du Royaume ; reprit toute l'autorité qu'il avoit auparavant ; & ayant fait venir le Roi à Sterling, il se rendit maître de sa personne, ne laissant approcher de lui que ceux à qui il vouloit bien faire cette grace. Ce nouvel attentat poussa à bout les autres Seigneurs : ils conjurerent sa perte ; & ayant mis le Comte d'Athol à leur tête, ils firent publier un Edit, par lequel il étoit ordonné à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de se rendre auprès d'eux dans le terme de quinze jours, pour travailler de concert à la délivrance de la personne du Roi. Cette dénonciation leur attira en un instant presque toute la Noblesse du Royaume, qui vint les joindre à Fawkirk. Le Comte de Morton se mit de son côté à la tête de son parti, qui étoit assez considérable. Ils étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque Robert Bowes Ambassadeur d'Angleterre intervint pour les séparer, & ménagea entre eux un accommodement. Cet éclat dégoûta le Comte des affaires ; il crut même avoir des raisons de penser qu'on avoit cherché à l'empoisonner, & il dit adieu à la Cour.

Attentats du Comte de Morton.

En même tems Henri Sidney Viceroi d'Irlande, après avoir gouverné cette isle pendant onze ans entiers avec beaucoup de prudence & de courage, obtint enfin son congé de la Cour & repassa en Angleterre. Il fut remplacé par Guillaume Drury Président de Munster.

Un autre évenement mérite encore d'avoir part dans cette histoire. C'est la mort de Marguerite de Douglass, niéce de Henri VIII. du côté de sa sœur,

Mort de Mar.

HENRI III. 1578. sœur, veuve de Matthieu Stuart, & ayeule de Jaques VI. décédée peu de tems après dans son année climactérique. La Reine fit elle-même les frais de ses obséques, qui furent magnifiques, & elle fut inhumée à Westminster dans le tombeau des Rois d'Angleterre. Cette Princesse fut un exemple de piété, de patience, & de modestie. Elle avoit cependant été mise trois fois en prison; non pas qu'elle eût jamais rien entrepris contre l'Etat. Tout son crime étoit, ou d'avoir sçû inspirer trop d'amour, ou d'avoir paru trop favorable aux passions des autres. Elle fut arrêtée d'abord pour avoir été l'objet des desirs trop ardens du fils du Duc de Norfolk, Thomas Howard, que son inclination pour elle conduisit à finir ses jours dans la tour de Londres. Les amours de Henri de Darnley son fils avec Marie Reine d'Ecosse, qu'Elisabeth avoit d'abord approuvés, & auxquels elle s'opposa dans la suite, la remirent une seconde fois dans les fers. Enfin elle étoit accusée la troisiéme fois d'avoir favorisé la passion de Charles le plus jeune de ses enfans pour N... Candish (1) mere d'Arbele, & d'avoir prêté la main au mariage clandestin qui se fit entre eux dans le tems de la sédition que la Reine Marie excita en Angleterre.

guerite de Douglass.

Affaires de France.

La France cependant n'étoit pas encore tranquille. Depuis l'Edit de pacification du mois d'Octobre (2) de l'année précédente, les esprits étoient plus animés que jamais dans le Languedoc & le Dauphiné. Bertrand de Simiane Sieur de Gordes, Lieutenant de la province pour François de Bourbon Prince Dauphin d'Auvergne, & François de Bonne Sieur de Lesdiguiéres, qui étoit dans ce païs-là à la tête des Protestans, avoient employé le reste de l'année à chercher les moyens de réünir les deux partis. Ils ne négocioient que par députés. Roger de S. Lary de Bellegarde Maréchal de France voulut se mêler du raccommodement; & il leur proposa une entrevûë au Buys, qui fut acceptée.

Projet du Maréchal de Bellegarde.

(3) Ce Seigneur avoit d'abord été fait Maréchal de France à l'avénement de Henri * à la Couronne. Les intrigues de la Reine mere lui avoient fait perdre ensuite les bonnes graces du Roi. Sous prétexte de lui confier l'Ambassade de Pologne on l'avoit absolument éloigné de la Cour; & il s'étoit retiré en Piémont, piqué de sa disgrace, & ne cherchant qu'à profiter de la premiére occasion qui se presenteroit pour se venger. Il y avoit toujours eu une intelligence fort étroite entre lui & Emmanuel-Philibert Duc de Savoye; & ce Prince l'avoit entretenuë avec d'autant plus de soin, que le Maréchal lui paroissoit l'homme du monde que le hasard pût lui offrir le plus capable de le servir dans l'exécution des desseins pernicieux que la haine invétérée lui faisoit méditer contre la France. Car de Bellegarde étoit Gouverneur pour le Roi du marquisat de Saluces en Piémont;

* III.

(1) Elisabeth Candish, selon l'*Editeur Anglois*.

(2) Suivant l'édition de Londres, cet Edit est du dernier jour du mois de Septembre 1577. Dailleurs Mezeray rapporte que ce dernier Edit de pacification fut dressé à Poitiers au mois de Septembre, & vérifié au Parlement de Paris au commencement d'Octobre.

(3) Ce qui suit jusqu'au passage: En même tems le Roi, &c. & qui contient quatre paragraphes, manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

mont, & le Duc connoiſſoit ſon génie diſpoſé (1) à la vengeance. Ainſi il avoit commencé par ménager le mariage inceſtueux du Maréchal avec Marguérite de Saluces, dont ce Seigneur étoit devenu paſſionnément amoureux, qui ſe trouvoit alors veuve de Paul de Thermes Maréchal de France, oncle de Bellegarde, dont nous avons ſouvent parlé. C'étoit par ſon crédit qu'après la célébration ils avoient obtenu la diſpenſe du Pape. En revanche c'étoit le Maréchal qui avoit conſeillé au Roi, lorſqu'il paſſa par le Piémont à ſon retour de Pologne, de rendre au Duc les places de Pignerol & de Savillan, qui lui avoient autrefois appartenu; & il étoit venu à bout de le perſuader à S. M. malgré les inſtances réïtérées que Louis de Gonzague Duc de Nevers avoit faites pour l'empêcher. De-là il avoit retiré cet avantage, que le Duc de Nevers ayant pris cette occaſion pour remettre au Roi le gouvernement des païs que S. M. poſſédoit au-delà des Alpes, la Cour le lui avoit donné; ce qui le mettoit en état de prendre des liaiſons encore plus étroites avec le Duc de Savoye, à qui ſes intérêts devoient être devenus plus chers que jamais depuis le ſervice important qu'il venoit de lui rendre (2). HENRI III. 1578.

Philibert, après s'être ainſi aſſûré de Bellegarde, travailla à l'engager plus avant. Il fut donc réſolu entre eux, qu'en qualité de Maréchal de France, il demanderoit au Roi la commiſſion de faire exécuter le dernier Edit dans la Provence, le Dauphiné, & le Lyonnois; & qu'il ſe ſerviroit de cette occaſion pour ſe rendre maître de toutes les places fortes que les Proteſtans lui remettroient dans ce païs-là; qu'il y feroit entrer de bonnes garniſons commandées par des perſonnes de confiance, & qui ſeroient à lui, & s'aſſûreroit ainſi de ces provinces, qui à cauſe du voiſinage de l'Eſpagne & de l'Italie pouvoient lui être d'un grand ſecours pour l'exécution des projets qu'il méditoit. Au reſte de Bellegarde étoit perſuadé qu'il viendroit aiſément à bout de cette entrepriſe, pourvû qu'il pût mettre les Proteſtans dans ſes intérêts; & il ne déſeſperoit pas d'y réüſſir. Il ſçavoit que ce n'eſt, ni la vertu, ni le mérite qui font l'union des partis; & qu'on eſt ami des factieux dès qu'on a les mêmes intérêts, & qu'on ſe propoſe les mêmes ennemis à combattre. Ainſi, comme les ſujets de plainte que leurs Majeſtés lui avoient donnés, avoient éclaté, & qu'il n'y avoit perſonne qui doutât de la vivacité de ſon reſſentiment, il étoit perſuadé que

(1) Le génie de ce Seigneur toujours diſpoſé à tout entreprendre, ſoit qu'il s'agit de contenter ſa paſſion, ou de ſatisfaire ſa vengeance. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*.

(2) Le Duc venoit encore tout récemment de ſe l'attacher par un nouveau bienfait. Après avoir été obligé de lever le ſiége de Nimes, le Maréchal avoit été aſſez hardi pour faire aſſaſſiner à Beaucaire le Garde du ſceau de cette premiére ville, pour jouir librement de Louiſe Androna ſon épouſe; & le Duc toujours eſclave des paſſions de ce Seigneur, après avoir eu la complaiſance de ménager ſon mariage inceſtueux avec Marguerite de Saluces, avoit encore été aſſez indulgent pour favoriſer ſon commerce criminel avec cette malheureuſe. Philibert après s'être ainſi aſſuré de Bellegarde, qui pour le récompenſer de la complaiſance qu'il avoit eûë pour tous ſes crimes, n'avoit pas craint de trahir ſa patrie, travailla &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, DUPUY ET RIGAULT.

HENRI III. 1578.

que les Proteſtans aimeroient beaucoup mieux avoir à faire à lui qu'à tout autre qui ſeroit dévoüé à la Cour.

Dans cette idée le Maréchal traita avec le Sieur de Leſdiguiéres. Il lui fit d'abord entendre par des perſonnes de confiance qu'il étoit outré de l'injuſtice de la Cour, dont il rejettoit tout l'odieux ſur la Reine mere. Il l'informa enſuite de l'ordre qu'il avoit reçû de S. M. de faire exécuter le dernier Edit dans les provinces dont je viens de parler. Enfin il lui fit dire qu'il n'avoit point voulu ſe charger de cette commiſſion, ſans avoir ſçû auparavant certainement de lui-meme ſi les Proteſtans étoient réſolus de s'y conformer, & de remettre en conſéquence les villes & places fortes qu'ils occupoient ; ajoûtant que s'ils n'étoient pas dans cette diſpoſition, il laiſſeroit à un autre l'honneur de cet emploi avec la honte de ne pouvoir y réüſſir.

Leſdiguiéres qui croyoit que le Maréchal pouvoit être utile à ſon parti, mais qui ne voyoit pas d'ailleurs de ſûreté ni même de bienſéance à ſe déclarer dans les circonſtances preſentes, ne répondit à ces propoſitions que d'une maniére ambiguë. Il fit donc ſçavoir à Bellegarde, que ſi la Cour vouloit en agir de bonne foi avec les Proteſtans, ils étoient réſolus de ſe conformer en tout au dernier Edit ; que ſi au contraire on ne cherchoit qu'à les amuſer, ils ne ſe déſaiſiroient point des places fortes dont ils étoient en poſſeſſion, juſqu'à ce qu'on leur eût donné des ſûretés raiſonnables ; que c'étoit donc à lui de s'aſſûrer des intentions du Roi & de ſes Miniſtres avant que d'accepter la commiſſion qu'on lui propoſoit ; que lui & tous les Proteſtans étoient perſuadés de ſon zéle pour la tranquillité publique, qu'ils ôſoient même ſe flatter, qu'il ne leur étoit pas abſolument contraire ; qu'ainſi ils avoient toujours ſouhaité de pouvoir ménager ſon amitié, en conſervant pour ſa perſonne tous les égards qui lui étoient dûs, & dont eux-mêmes étoient capables ; & qu'ils ſeroient par conſéquent très-mortifiés, au cas que pour leur propre ſûreté ils ſe viſſent obligés de contrevenir à l'Edit, de ne pouvoir s'empêcher de s'expoſer à ſon indignation. Cette réponſe ne ſatisfit point le Maréchal ; il comprit qu'il n'étoit pas encore tems de faire éclater ſes deſſeins. Ainſi en attendant une occaſion plus favorable, il ſe retira à villeneufve vis-à-vis d'Avignon, & ne ſe trouva point à l'entrevûë comme il l'avoit promis.

En même tems le Roi avoit chargé Jean de Montluc Evêque de Valence, où il étoit alors, de faire exécuter l'Edit dans la province de Languedoc. Il en conféra d'abord lui-même avec le Maréchal de Bellegarde & le Sieur de Gordes. Enſuite il envoya à la Cour Raillet ſon Sécretaire ; & ayant reçû les ordres de S. M. il ſe tranſporta le 14. de Fevrier à Uſez, où il trouva les Proteſtans fort animés. Le ſujet de cette émotion venoit de ce que les Catholiques avoient ſurpris depuis peu Ste. Anaſtaſie petite place voiſine de cette ville ; & les Réformés étoient ſur le point de ſe mutiner. Mais ce Prélat leur fit à ce ſujet un diſcours avec cette éloquence, que ſa vieilleſſe vénérable ne rendoit que plus touchante ; & il calma un peu leur reſſentiment. On en envoya auſſitôt aprés une copie à Nîmes, & à Montpellier. Il contenoit en ſubſtance : que la guerre civile étoit comme le précis de tous

tous les maux ; qu'elle étoit contraire à la charité, détruiſoit l'union, ſans laquelle la ſociété ne peut ſubſiſter, & ôtoit aux loix toute leur vigueur : qu'ils devoient donc l'avoir en horreur & la déteſter ; qu'au contraire ils étoient obligés de recevoir de tout leur cœur la paix que le Roi venoit de donner à l'Etat : qu'elle ne reſſembloit point à celle qu'on avoit été dans la néceſſité de faire deux ans auparavant ; que S. M. n'y avoit point été forcée, ſoit pour retirer le Prince ſon frere des mains d'un parti oppoſé, ſoit pour arrêter le ravage que des troupes étrangeres faiſoient dans le Royaume ; qu'elle étoit un pur effet de la tendreſſe que ce Prince avoit pour ſes ſujets ; qu'elle ne contenoit rien que de raiſonnable ; qu'ils devoient donc regarder ce dernier Edit comme la fin de tous leurs malheurs ; & par conſéquent l'obſerver inviolablement, en ſe conformant de bonne foi à tout ce qui y étoit renfermé. Ce Prélat traita encore le même ſujet, mais plus au long, dans un diſcours qu'il fit à Beziers au mois d'Avril ſuivant à l'aſſemblée générale des Etats de la province. HENRI III. 1578.

En conſéquence, après le retour de Mariet d'Averano, que les Etats de Languedoc avoient député à la Cour, & qui les aſſûra des bonnes diſpoſitions où il avoit laiſſé S. M. pour eux en particulier, & en général pour tout le Royaume, où elle ſouhaitoit de voir regner la paix, conformement à ſon dernier Edit, tous les habitans de la province, tant Catholiques que Proteſtans, paſſerent un accord entre eux le 5. d'Avril ; & il fut réglé : qu'on ſe conformeroit en tout à l'Edit du mois de Septembre de l'année précédente ; & que de part & d'autre on en procureroit de bonne foi l'exécution ; qu'on ſe protégeroit mutuellement les uns les autres ; qu'il ſeroit permis de ſe pourvoir par les voyes de Droit contre les aſſaſſinats, les vols, & les violences commiſes depuis la publication de l'Edit, ou qui pourroient ſe commettre dans la ſuite par ceux qui de leur propre autorité s'étoient emparés des places fortes de la province ; & qu'on ſe donneroit réciproquement du ſecours pour travailler de concert à la pourſuite & à la punition de ſemblables gens : que de part & d'autre on regarderoit ceux qui retenoient par violence la poſſeſſion de ces places, comme des perturbateurs du repos public, & des ennemis de l'Etat ; & que lorſque par force, ou par compoſition on y ſeroit rentré, on ſupplieroit très-humblement S. M. d'en faire raſer les fortifications. Après être convenu de ces articles, que les deux partis jurerent d'obſerver fidélement, on en dreſſa un acte qui fut ſigné par tous les députés des Etats.

Cependant, comme le terme marqué pour la conférence qui devoit ſe tenir au Buys en Dauphiné, approchoit, de Gordes ſe mit en marche pour s'y rendre ; mais étant tombé malade en chemin, il fut obligé de s'arrêter à Montelimart, où il mourut quelques jours après dans le mois de Février. C'étoit un homme d'une droiture & d'une régularité digne des anciens tems. Il s'étoit toujours comporté avec beaucoup de modération dans les troubles dont la province avoit été agitée. Néanmoins il fit paroître un peu d'aigreur ſur la fin ; & la condeſcendance qu'il eut pour la Reine mere en livrant de Montbrun à la rage de ſes ennemis, le rendit odieux, non Mort de Gordes.

HENRI III. 1578. seulement aux Proteſtans, mais même à toute la Nobleſſe. On donna ſa place à Laurent de Maugiron, à la recommandation de François de Maugiron ſon fils, qui étoit alors le premier favori du Roi.

Ce Seigneur partit de la Cour pour aller prendre poſſeſſion de ſon gouvernement, ſuivi de Jaques de Faye Sieur d'Eſpeſſes. Car cet habile négociateur, connu déja par ſon Ambaſſade de Pologne, avoit ordre de l'accompagner. Ils ſe rendirent tous deux à la conférence du Buys ; & après bien des conteſtations, enfin de Maugiron, qui dans les commencemens ſouhaitoit de rétablir la confiance parmi les peuples de la province, & d'enſévelir avec ſon prédéceſſeur ce que le paſſé pouvoit avoir d'odieux, convint avec de Lesdiguiéres que juſqu'à l'entiére exécution de l'Edit les Proteſtans pourroient reſter en poſſeſſion des places qu'ils tenoient en Dauphiné; & que le Roi leur payeroit deux mille écus d'or par mois pour l'entretien des troupes qui ſerviroient à les garder.

Lorſqu'on fut informé à la Cour de cet accord, la Reine mere, qui étoit ſur le point de partir pour aller traiter de la paix en Guyenne, en fut outrée; & elle s'en plaignit fortement au Roi, à qui elle repréſenta que cette démarche alloit préjudicier infiniment à la négociation dont elle s'étoit chargée. Auſſi crut-on que de Maugiron s'en ſeroit fort mal trouvé, ſi ſon fils, qui lui avoit fait donner cet emploi, n'eût détourné l'orage par le grand crédit qu'il avoit ſur l'eſprit du Monarque. Cependant à la ſollicitation de la Reine mere, ce Prince écrivit à de Maugiron une lettre très-vive, par laquelle il lui marqua qu'il étoit fort mécontent qu'il eût traité avec Leſdiguiéres à ces conditions ſi déraiſonnables ; que toutes les autres provinces ne manqueroient pas de ſuivre l'exemple du Dauphiné; & qu'ainſi les troubles ne finiroient jamais, parce que tandis que les Proteſtans ſeroient les maîtres des places fortes du Royaume, ce ſeroit toujours pour eux un prétexte pour ne point deſarmer, & une occaſion de rallumer la guerre.

En même tems François de Maugiron écrivit à ſon pere de travailler à réparer la fauſſe démarche qu'il avoit faite par quelque ſervice conſidérable, afin de fermer la bouche à la Reine mere, qui étoit continuellement aux oreilles du Roi pour l'animer contre lui. Dans cette vûë il voulut perſuader aux Proteſtans du Dauphiné de faire leur traité particulier avec la Cour, les aſſûrant qu'ils y trouveroient plus de ſûreté, & obtiendroient des conditions plus avantageuſes que celles qui leur étoient accordées par l'Edit: mais ils s'en défendirent, & proteſterent qu'ils ne pouvoient entrer en négociation avec S. M. ni ſéparer leurs intérêts de ceux de toutes les Egliſes ſans un ordre exprès du Roi de Navarre. Cependant de Maugiron obtint, ſoit par ſon autorité ou par ſon crédit, qu'ils mettroient leurs demandes par écrit ; & ils promirent d'en donner communication au Roi de Navarre par un député de leur corps, afin de ſçavoir de lui s'il les approuvoit, & s'il étoit d'avis qu'ils traitaſſent ſéparément avec la Cour, aſſûrant qu'ils en paſſeroient par tout ce qu'il ordonneroit.

On chargea de cette commiſſion Geofroy de Calignon, jeune homme ſage

ſage & modéré, qui d'ailleurs étoit verſé dans toutes ſortes de ſciences. Il partit ſur le champ pour ſe rendre à Nerac auprès du Roi de Navarre, qu'il informa auſſitôt du ſujet de ſon voyage. Ce Prince avoit éprouvé en pluſieurs autres rencontres la fidélité de Calignon, & celle de Leſdiguiéres, qui le lui envoyoit. Ainſi il conſentit ſans peine, que ce projet de traité particulier fût communiqué à la Reine, qui s'étoit renduë à Nerac. En effet il prévoyoit que pour deſunir les Proteſtans du Dauphiné d'avec le reſte du parti, cette Princeſſe ne manqueroit pas de répondre favorablement; & que dès-lors ce ſeroit un préjugé dont les autres provinces s'appuyeroient pour faire les mêmes demandes. Que ſi au contraire, malgré les promeſſes de Maugiron, qui avoit même déja envoyé pour cela de Sanſac à la Cour, ce projet ne réüſſiſſoit pas, il jugeoit qu'il n'y auroit rien de gâté, & qu'il ſeroit toujours libre au Dauphiné de joindre ſes plaintes à celles des autres provinces. HENRI III. 1578.

L'évenement juſtifia les conjectures de ce Prince. Dans la réponſe que fit la Reine mere au projet qui lui fut préſenté, il ſe trouva pluſieurs articles dont les autres députés tirerent avantage contre elle-même; & il y en avoit d'autres au contraire dont on ne fut pas content. Calignon déclara qu'il ne pouvoit les accepter; ſur quoi la Reine le renvoya à S. M. en l'aſſûrant qu'il auroit ſatisfaction. Il partit donc après avoir pris l'agrément du Roi de Navarre, & ſe rendit à la Cour avec des lettres de recommandation de la Reine mere. Il y fut très-bien reçû; & le Roi lui répondit de façon à lui faire croire à lui-même, que ceux qui l'avoient député, en devoient être ſatisfaits. Cependant ayant été preſſé par S. M. de promettre que les Proteſtans du Dauphiné accepteroient les conditions qu'on lui propoſoit, il s'en excuſa ſur ce qu'il n'avoit pas de pouvoirs pour rien promettre de ſemblable. Il aſſûra ſeulement qu'il feroit part à tout ſon corps des ordres de S. M. & des propoſitions que ſes Miniſtres lui avoient faites, & qu'il tâcheroit de l'engager à ſouſcrire à des conditions qu'il jugeoit en ſon particulier tout-à-fait raiſonnables.

De-là Calignon retourna en Dauphiné, où il trouva les Proteſtans tout autrement diſpoſés qu'il ne l'avoit cru. En effet ils etoient perſuadés qu'il ne pouvoit y avoir de ſûreté pour eux, ſi conformement à l'Edit on les obligeoit de deſarmer & de ſe déſaiſir des places fortes dont ils étoient en poſſeſſion. Ainſi, quoiqu'ils ſe montraſſent très-diſpoſés à l'obſerver, ils demandoient cependant qu'il leur fût permis de ſupplier S. M. d'avoir égard à leur ſûreté. Ils ſe trouvoient, diſoient-ils, au milieu d'une province dont le peuple étoit, ou ſoulevé par des Catholiques broüillons, ou aigri contre eux par le reſſentiment des malheurs auxquels il avoit été expoſé dans le tems des troubles paſſés; en ſorte qu'ils ne devoient s'attendre qu'à devenir ſa victime auſſitôt qu'ils auroient mis les armes bas. Ainſi ils prioient qu'on ne leur fît pas un crime d'un parti qu'ils ne prenoient que parce que la néceſſité les y forçoit. Ils repréſentoient: que le tems émouſſoit les paſſions les plus vives; & qu'il y avoit lieu d'eſpérer que ſi on laiſſoit amortir inſenſiblement le reſſentiment de ce peuple que la licence des derniers tems

avoit

HENRI III. 1578.

avoit outré, il deviendroit quelque jour plus traitable & plus tranquille : que les guerres civiles avoient cela de particulier, que même après avoir été éteintes, elles laiſſoient encore dans le cœur des partis, des traces de l'incendie qu'elles avoient excité, qui ne pouvoient être ſi tôt effacées. En effet tous les peuples de la province étoient alors ſous les armes. Le ſouvenir des maſſacres & des ravages paſſés ſembloit en avoir fait autant de déſeſpérés. Ils ne penſoient qu'à aſſouvir leurs vengeances contre la Nobleſſe, à qui ils imputoient tous les deſordres que les troupes avoient commis, & ils avoient tout le courage néceſſaire pour l'exécuter ; il ne leur manquoit qu'un Chef qui voulût entreprendre.

La Prade pris & puni de ſes brigandages.

Le Château-double au diocéſe de Die étoit occupé par un nommé la Prade. C'étoit un brigand, qui s'étant aſſocié quelques gens de ſon eſpéce, n'avoit eu juſqu'alors ni ſoumiſſion ni reſpect pour les ordres de ceux qui commandoient dans la province, mettant tout le païs à contribution, & déſolant les environs dans le tems-même que la trêve ſembloit laiſſer quelque tranquillité aux deux partis. Comme ce méchant homme tenoit pour les Proteſtans, ſes deſordres contribuoient encore à leur attirer la haine des peuples de la province. De Maugiron leur propoſa un moyen de ſe raccommoder avec eux. C'étoit de joindre leurs forces aux ſiennes, & d'aller de concert chaſſer du païs ce ſcélérat. Le parti fut accepté ; on marcha contre le Château-double. La Prade, que l'impunité ſeule avoit rendu ſi hardi juſqu'alors, voyant que les Proteſtans eux-mêmes ſe déclaroient contre lui, n'eut pas le cœur d'attendre l'ennemi ; il ſe rendit lâchement, & reçut enſuite le châtiment que ſes crimes avoient mérité.

Cette démarche des Proteſtans rallentit un peu la haine que le peuple avoit conçûë contre eux. D'un autre côté, quoique de Maugiron eût eu d'abord pour eux beaucoup de politeſſe & de confiance, il commença cependant à leur devenir ſuſpect, à cauſe de l'attention qu'il avoit à gagner l'affection des habitans de la province par ſes maniéres populaires. En effet leurs plus habiles gens penſoient que les moyens qui ſervent à établir l'autorité légitime contre les entrepriſes de la révolte, ſont tous différens de ceux qui peuvent ſoûtenir un parti contre l'autorité légitime ; que celle-ci s'affermit en verſant le ſang des coupables, dans quelques circonſtances qu'elle entreprenne d'en faire juſtice ; qu'un chef de parti au contraire n'avoit pas les mêmes priviléges ; que juſqu'à ce qu'il ait fait ſon accommodement, juſqu'au moment qu'il a toutes ſes ſûretés, qui que ce ſoit, qui s'offre à ſon ſervice, quelque ſcélérat qu'il ſoit, il y a pour lui une eſpéce de néceſſité s'il connoît ſes vrais intérêts, non ſeulement de le tolérer, mais même de le ſoûtenir à ſes propres périls dans ſes deſordres ; & qu'en tenant une conduite oppoſée, en voulant ſe donner à contre tems une vaine réputation d'équité, il travaille lui-même à ſe détruire inſenſiblement.

On ne penſoit point autrement à la Cour du Roi de Navarre. Ce Prince avoit d'abord ſévi avec aſſez de vigueur contre quelques-uns de ſes

ſes gens, qui s'étoient deshonorés par leurs brigandages. Il avoit eu même l'imprudence d'évacuer pluſieurs places à l'arrivée du Maréchal de Biron, que la Reine mere avoit fait partir avant elle pour la Guyenne. Mais il reconnut enfin ſon erreur, lorſqu'il vit par cette conduite d'un côté ſon parti ſe dénuer inſenſiblement de ce qu'il avoit de plus braves gens & de plus capables d'un coup de main; de l'autre, le Maréchal, malgré les termes exprès du dernier Edit, qui portoit qu'on ne pourroit mettre garniſon que dans les villes qui en avoient du tems de Henri II. faire entrer des troupes dans toutes celles qu'il avoit abandonnées, & d'où il n'avoit retiré ſes garniſons, que parce qu'il croyoit que les Proteſtans y étoient aſſez forts pour s'y conſerver toujours les maîtres. Auſſi changea-t-il de conduite: il eut dans la ſuite beaucoup plus d'indulgence pour ceux qui étoient à ſon ſervice; & il réſolut de faire naître tant de difficultés, qu'il pût conſerver les places dont il étoit en poſſeſſion. HENRI III. 1578.

Cependant les Miniſtres qui avoient ſuivi la Reine mere, & les députés des Egliſes Proteſtantes ouvrirent les conférences, qui durerent tout l'hyver, juſqu'au commencement de l'année ſuivante, & qui ne finirent qu'au mois de Février. La Reine avoit amené avec elle la Princeſſe Marguérite ſa fille, que le Roi de Navarre avoit épouſée, & qui étoit reſtée à la Cour pendant l'abſence du Prince. Elle engagea même les Bourdelois à faire à cette Princeſſe une réception magnifique, dans l'eſpérance que le Roi de Navarre Gouverneur de Guyenne, lui ſçauroit gré des honneurs de l'entrée qu'elle avoit procurés à ſon épouſe dans cette capitale, qui lui avoit fait l'affront de refuſer ſi ſouvent de le recevoir. Conférences de Nerac.

Sur ces entrefaites, on établit à Agen au mois de Juillet, en conſéquence de l'article 22. de l'Edit de Bergerac, une Chambre tripartie, compoſée de douze Conſeillers & de deux Préſidens, dont l'un étoit Proteſtant & l'autre Catholique, & qui ne pouvoit rendre aucun arrêt, qu'un tiers des juges qui aſſiſtoient à l'audience, ne fût Proteſtant. L'eſprit de parti ne pouvoit manquer de regner dans cet aſſemblage bizarre. Ainſi lorſqu'il falloit aller aux avis, il y avoit tous les jours quelques conteſtations qui troubloient l'ordre de la juſtice. Enfin cette Chambre fut ſupprimée par l'arrivée des commiſſaires que le Parlement de Paris nomma conformement à l'Edit.

Telle étoit la ſituation des affaires dans les provinces à l'égard des Proteſtans. Cependant on s'occupoit de toute autre choſe à la Cour. Le Roi ne voyoit qu'avec peine les grands projets que formoit François Duc d'Anjou ſon frere. Comme il ſe laiſſoit dominer par ſes penchans, il ne put s'empêcher de faire paroître quelque averſion pour lui. Il parut même l'appréhender; & cette conduite ne manqua pas de jetter des ſoupçons dans l'eſprit de ce jeune Prince. Comme il n'étoit pas d'ailleurs d'un caractére trop ferme, il s'imagina d'abord que Henri ſongeoit à s'aſſûrer de lui. Quelques courtiſans qui ne ſouhaitoient que le changement, augmenterent par leurs rapports ſes craintes & ſon embarras. Ils lui repréſentoient: qu'il devoit penſer à ſa conſervation; que ſi la vie lui étoit ſi indif- Le Duc d'Anjou ſe retire de la Cour.

HENRI III. 1578.

indifférente, il ne devoit pas du moins négliger le danger où il expoſoit lui-même le ſalut de l'Etat & la gloire du Roi, par une diſſimulation mal entenduë: qu'on voyoit dominer à la Cour des gens indignes de vivre, qui abuſoient de la patience du Roi, non ſeulement pour s'agrandir, mais pour rendre le Monarque même odieux & mépriſable; que fiers de leur crédit, il n'y avoit rien qu'ils n'entrepriſſent au préjudice du bien public: qu'il avoit beau ſe parer du vain titre d'une obéïſſance aveugle, que quand ils auroient entraîné le Royaume & le Roi dans le précipice, cette ſoumiſſion mal entenduë ſeroit pour lui d'un foible ſecours: qu'il n'y avoit donc pas un moment à perdre; & qu'il étoit obligé de s'oppoſer de bonne heure au Roi ſon frere qui couroit de lui-même à ſa perte; qu'autrement le tems rendroit incurable un mal auquel, avec un peu de diligence, on pourroit encore apporter quelque remede.

Ces diſcours, que tenoient également les gens de bien & ceux qui ne l'étoient pas; ceux-ci, parce qu'ils ne ſouhaitoient rien tant que de voir quelque révolution; ceux-là, parce qu'ils n'appréhendoient rien davantage, firent de fortes impreſſions ſur l'eſprit du Duc d'Anjou; & comme il étoit naturellement remuant, ils n'eurent pas de peine à le déterminer. Ainſi, il ne communiqua ſon deſſein qu'à quelques-uns de ſes plus confidens; & la nuit du 15. de Février, après avoir ſoupé avec le Roi, & s'être entretenu familiérement avec lui, il ſortit de Paris par un mur fort bas, qui eſt entre les portes de S. Jaques & de S. Marceau, & s'éloigna de la Cour au moment qu'on s'y attendoit le moins. Auſſitôt qu'on fut informé de cette évaſion, le Roi ordonna qu'on fermât les portes de la ville, & fit arrêter tous ceux qui étoient dans la confidence du Prince. Claude de la Châtre Gouverneur de Berry fut de ce nombre; & dans le tumulte que cet accident cauſa à la ville & à la Cour, on le mit à la Baſtille; mais il en ſortit auſſitôt après. Monſieur, qui cependant s'étoit rendu à Alençon dans le Perche, écrivit au Roi ſon frere pour ſe juſtifier auprès de lui d'un départ ſi précipité, & le prier de rendre la liberté à ceux qui lui appartenoient, l'aſſûrant qu'il n'avoit jamais eu intention de s'écarter en aucune ſorte de ſon devoir.

Henri reçut cette eſpéce de juſtification comme une aſſûrance de la droiture des intentions de Monſieur. Ainſi, il ſe flatta qu'il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là; & il retomba dans ſa molleſſe ordinaire. Un accident qui arriva ſur ces entrefaites le tira cependant de cet aſſoupiſſement. Jaques de Levi, fils d'Antoine de Levi Seigneur de Quailus en Roüergue, étoit un jeune homme des mieux faits & des plus braves de ſon tems, & par-deſſus tout cela il poſſédoit alors les bonnes graces du Roi. Il eut une querelle particuliére, on ne ſçait pour quel ſujet, avec Charles de Balſac Sieur de Dunes, frere de François d'Entragues (1); & comme tous

(1) On dit ſeulement que la Reine Marguerite voulant commettre enſemble ces deux jeunes Seigneurs, pour faire plaiſir au Duc d'Anjou ſon frere qu'elle aimoit beaucoup plus que le Roi, s'étoit ſervi d'un moyen aſſez en uſage parmi les Dames de la Cour; & que

tous deux ſe croyoient offenſés, ils réſolurent d'en tirer raiſon par les voyes qui ſont en uſage en France parmi les perſonnes de qualité. Ils convinrent donc de l'heure & du lieu où ils devoient ſe battre ; & contre la coûtume uſitée juſqu'alors, ils voulurent, par une vanité qui n'eſt aujourd'hui que trop à la mode, mener avec eux chacun deux de leurs amis pour leur ſervir de ſeconds. HENRI III. 1578.

De Levi étoit aſſiſté de François de Maugiron, celui dont je viens de parler un peu plus haut, qui avoit perdu un œil ; & de Jean Darces de Livarot : du côté de Dunes étoient François d'Aydie de Riberac, & George de Schomberg. Ces ſix champions ſe rendirent le 27. d'Avril, dès le point du jour, au marché aux chevaux, & ſe battirent en grand ſilence. De Riberac tua de Maugiron, & de Schomberg perdit la vie par les mains de Livarot, qui reçut lui-même une bleſſure aſſez conſidérable à la tête. De Levi & de Riberac furent bleſſés à mort. On porta auſſitôt de Riberac à l'hôtel de Guiſe, qui n'eſt pas éloigné de l'endroit où ils s'étoient battus ; & il y mourut peu de tems après. Pour ce qui eſt de Levi, il avoit reçu un coup d'épée qui perçoit un des lobes du poumon, & il vécut encore aſſez longtems : mais c'étoit un triſte ſpectacle de voir ce jeune homme, dont le teint étoit auparavant ſi fleuri, devenu ſi maigre & ſi deſſéché que les os lui perçoient la peau. Il mourut enfin à l'hôtel de Boiſy le dernier de Mai. Mort de Levi, Schomberg, Riberac, & Maugiron.

Pendant tout le tems de ſa maladie, le Roi le viſita ſouvent, paſſant quelquefois le jour & la nuit au chevet de ſon lit, & voulant lui préſenter de ſa propre main les choſes qui lui étoient néceſſaires. On avoit auſſi tendu les chaînes dans la ruë ſur laquelle donne cet hôtel, qui eſt très-large & très-fréquentée, de peur qu'il ne fût incommodé par le bruit des chevaux & des caroſſes. Enfin Henri voulut qu'après ſa mort il fût expoſé à viſage découvert, ce qui n'eſt en uſage qu'à l'égard des perſonnes du premier rang, & qui ont rendu des ſervices conſidérables à l'Etat ; & il le fit enterrer à S. Paul auprès de Maugiron. Toute la Cour aſſiſta à ſon convoi, & Henri le vit paſſer d'une fenêtre ; car ce n'eſt pas l'uſage que nos Rois aſſiſtent en perſonne à ces cérémonies lugubres.

De-là ce Prince, après avoir mis la premiére pierre à ce pont merveilleux, dont le deſſein avoit été tracé depuis long-tems, qui conduit par douze arches du quai des Auguſtins à l'iſle du Palais, & de-là juſqu'au quai du Louvre, ſe retira ſur le ſoir accablé de triſteſſe, ſans vouloir que perſonne lui parlât : il reçut même en cette occaſion les complimens de ſa Cour, comme s'il eût perdu quelqu'un des Princes de ſon ſang ; & il invita les plus beaux eſprits de ce tems-là, entre autres Pierre Ronſard & Philippe des Portes, à célébrer dans leurs vers un évenement auquel il étoit ſi ſenſible, en leur propoſant même des récompenſes pour les y engager. Enfin il leur fit élever enſuite dans cette Egliſe où ils étoient enter-

que par quelques faux rapports elle avoit donné naiſſance à cette querelle, & allumé entre eux une haine, qu'on vit éclater en cette occaſion. Comme tous deux &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT.

HENRI III. 1578.

enterrés, à chacun une ſtatuë de marbre auſſi bien qu'à Paul Stuart de Cauſſade de Saint-Megrin (1), qui vers ce même tems-là fut aſſaſſiné la nuit pour un autre ſujet qui ne lui faiſoit pas plus d'honneur. Cependant le peuple, dont la haine qu'il avoit conçûë pour ce Prince s'étoit changée en mépris, murmuroit hautement de voir ces honneurs prodigués (2); & il ſeroit difficile de décider, ſi Henri intéreſſa plus ſa gloire en faiſant dreſſer ces ſtatuës, que ſon autorité ne fût outragée, lorſque dans ces tems de troubles où la capitale ne reconnoiſſoit plus ſon Souverain, le peuple en fureur leur arracha le nez & les oreilles, & fut ſur le point de les traîner à la riviére.

Etat de la Cour.

Cet accident funeſte bannit pour quelque tems la joie de la Cour: mais Henri, à qui les nouvelles amitiés faiſoient aiſément oublier les anciennes, revint bientôt à ſon naturel; & auſſi peu inquiet que ſi l'Etat eût été dans une paix profonde, il ne chercha à ſon ordinaire qu'à joüir des fruits du repos, dans la profuſion & l'oiſiveté. (3) René de Villequier préſidoit à ſes plaiſirs; & après avoir ſervi à gâter le cœur de ce Prince, qui pouvoit trouver d'ailleurs dans lui-même de quoi faire un grand Roi, il étoit encore le premier à le plonger dans les délices & dans la molleſſe (4).

Il fut enfin ſecondé par un gendre digne d'un tel beau-pere. C'étoit François D'O, l'homme de la Cour le plus gâté. Après s'être d'abord ruiné dans ſa jeuneſſe de biens & de reputation, il avoit trouvé moyen de s'inſinuer dans les bonnes graces du Roi, à la recommandation de Villequier, dans le tems que ce Prince paſſa en Pologne; & il ſçut ſi bien profiter de ſa faveur, qu'il devint Sur-intendant des finances: emploi qu'il remplit de façon à laiſſer douter, lequel étoit le plus inſupportable dans lui, ou ſes hauteurs continuelles, ou ſon avarice inſatiable; ennemi déclaré des honnêtes gens, débauché à l'excès, fier juſqu'à être devenu inabor-

(1) *Paul Stuart de Cauſſade de Saint-Mégrin*) Madame de la Vauguion ſœur du Marquis de S. Mégrin de cette famille, ſignoit *Marie Stuart de Cauſſade*; & comme apparemment elle n'étoit pas la premiére de ſon nom, qui eût pris celui de Stuart, de-là vient ſans doute ici le *Stuartus* de M. de Thou. Mais le nom de la famille eſt *Eſtbuer*, & il ne ſe lit pas autrement dans les régiſtres de l'Ordre du S. Eſprit. Mem. d'Amelot de la Houſſaie, Amſt. 1722. Tom. 1. pag. 418. D'autres l'écrivent *Eſtuer*, & c'eſt comme on lit dans le Journal de P. de l'Etoile, Tom. 1. à la marge de la pag. 95. LE DUCHAT.

(2) Ce qui ſuit ici juſqu'au premier paragraphe, manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

(3) Ce qui ſuit juſqu'au paſſage: Ces jeunes Seigneurs &c. compris dans le troiſiéme paragraphe ſuivant, eſt omis dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*. On y lit ſeulement: René de Villequier & François D'O avoient le plus de pouvoir ſur l'eſprit du Roi: ils donnoient accès auprès de ſa perſonne à de jeunes Seigneurs d'un excellent naturel.

(4) Ce fut cet homme, qu'on avoit vû entrer dans le miniſtére les mains encore teintes du ſang de ſon épouſe, qu'il avoit poignardée l'année préeédente à Poitiers, pour ſe défaire d'un témoin importun, qui lui reprochoit ſes deſordres, qui fut l'auteur de tous les mauvais conſeils qui perdirent le Roi, & qui l'entrainerent enfin lui-même à ſa perte. Ennemi déclaré des gens de bien, il ſe faiſoit un plaiſir de tourner en ridicule par ſes fades boufonneries tout honnête homme, qui n'étoit pas auſſi vieieux que lui. Il fut enfin ſecondé &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*. DUPUY & RIGAULT.

inabordable, & médiſant de profeſſion, il n'avoit de talent que pour mener des intrigues de Cour, inventer des calomnies atroces contre les plus honnêtes gens, ou pour imaginer de nouveaux impôts, après avoir épuiſé les anciens en les augmentant ſans meſure. Enfin fatigué d'en avoir tant établi en différens tems & pour différentes cauſes, il avoit conſeillé au Roi d'abolir toutes les anciennes taxes, & de ne leur ſubſtituer qu'un ſeul impôt, afin qu'à la faveur de ces anciens noms, il pût introduire de nouvelles charges, & achever de ſucer la ſubſtance du pauvre peuple (1). Du reſte il étoit ſans génie, & par conſéquent ſans goût pour les gens de Lettres, qu'il aimoit au contraire, à l'exemple de ſon beau-pere, à tourner en ridicule en préſence de S. M. & on ne le voyoit jamais ſuivi que de financiers, de changeurs, & de partiſans, qui ſeuls avoient droit de prétendre à ſa protection. HENRI III. 1578.

Tels étoient les Miniſtres des plaiſirs de Henri; voilà ceux qui introduiſoient auprès de ſa perſonne des enfans de famille, de jeunes gens bien nés, tels que furent d'abord Jaques de Levi de Quailus, François de Maugiron, & Jean Darces de Livarot dont je viens de parler, François d'Eſpinay de Saint-Luc, Paul Stuart de Cauſſade de Saint-Megrin; & après ceux-là, Anne de Joyeuſe fils de Guillaume de Joyeuſe Lieutenant de Roi en Languedoc, & Bernard avec Jean Louis de Nogaret, dignes fils de Jean de la Valette, dont nous avons ſouvent fait mention. Ces jeunes Seigneurs, à meſure qu'ils ſe ſuccédoient, ou même ſe ſupplantoient les uns les autres, ce qui n'eſt pas rare à la Cour, gouvernoient l'eſprit du Roi. Contens d'abord de poſſéder en ſecret le cœur de ce Prince, ils ne cherchoient point à faire éclater leur faveur au dehors. Mais bientôt leurs deſirs s'accrurent; leur pouvoir s'augmenta; ils s'enyvrerent de leur fortune; les murs du Louvre ne furent plus capables de les contenir; & comme ils étoient déja les maîtres de la perſonne du Monarque, ils voulurent rendre le public témoin de leur gloire & de leur triomphe, recevoir des reſpects, & ſe faire ſuivre ſous les yeux du Prince & même par ſon ordre, de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Etat. Du reſte eux ſeuls diſpoſoient des honneurs & des emplois, des charges & des gouvernemens; gardant pour eux les plus conſidérables, qui étoient autrefois la récompenſe du mérite, & faiſant des autres un trafic honteux, ou les rempliſſant de ſujets indignes de les poſſéder : en ſorte que perſonne n'étoit moins maître que le Roi dans ſon Royaume.

Cependant il n'y avoit point de revenus, quelque grands qu'ils fuſſent, que ces profuſions immenſes & ces dépenſes énormes n'abſorbaſſent, ſans pouvoir y fournir. On voyoit chaque jour paroître des Edits burſaux, on créoit de nouvelles charges, ou on augmentoit le nombre de celles qui étoient déja établies; & lorſque les membres du Parlement de Paris

(1) Pour le malheur duquel cet homme ſans pitié ſembloit être venu au monde. Du reſte &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT.

HENRI III. 1578.

Paris refuſoient de prêter leur miniſtére à la publication de ces Edits, ils ne trouvoient que hauteur dans (1) les Miniſtres, dont ils étoient maltraités, & dans la perſonne du Prince, qu'un maître animé contre eux, qui leur ordonnoit d'obéïr, après leur avoir fait les réprimandes les plus aigres; que ſi malgré ces juſſions réïtérées, uſant de leur privilége, ils repréſentoient qu'ils ne pouvoient ni ne devoient approuver ces nouveautés, le beau-pere & le gendre * menoient auſſitôt le Roi tenir ſon Lit de juſtice au Parlement, afin de l'obliger d'enrégiſtrer les Edits par reſpect pour ſa préſence. Cela arriva ſi ſouvent que Henri ſe rendit par-là odieux; & il devint enfin ſi mépriſable, qu'on n'entendoit plus ſur ſon paſſage ces acclamations par où le peuple avoit auparavant coûtume de témoigner la joie qu'il reſſentoit de voir ſon Roi. Un gouvernement ſi tyrannique avoit détruit inſenſiblement dans le cœur des François cet ancien attachement que la nation a toujours eu pour ſes Princes.

* Villequier & D'O.

Les Etats de Bourgogne furent les premiers qui penſerent à remédier au mal, ou du moins à le prévenir. La Nobleſſe de cette province, accoûtumée à la liberté, portoit impatiemment le joug des nouveaux impôts, & ne voyoit qu'avec peine que de jeunes gens ſans mérite rempliſſent ſeuls les premiéres charges. Ainſi dans les Etats, qui ſe tinrent à Dijon au mois de Novembre de cette année, on dreſſa une requête au Roi, par laquelle on ſupplioit S. M. de décharger la province des nouveaux impôts, & en particulier de celui qui avoit été établi ſur le ſel, & de diminuer les anciens, ou de les remettre ſur le même pied où ils étoient ſous le regne de Louis XI. puiſque conformement à leurs droits & priviléges, les Rois, ſucceſſeurs de ce Prince, avoient promis ſolemnellement, & s'étoient encore engagés par leurs Edits réïtérés à ne point paſſer au-delà.

Requête préſentée au Roi par les Etats de Bourgogne.

Les Etats demandoient enſuite: qu'on eût à l'avenir plus de ſoin que par le paſſé, d'empêcher la diſſipation des finances; que doreſnavant on n'entendît plus parler de ces nouveaux impôts imaginés par des gens qu'on pouvoit regarder comme les ſangſuës du Royaume, pour épuiſer le peuple: qu'on mît quelques bornes aux dépenſes exceſſives qu'on faiſoit journellement, & que par une prodigalité mal entenduë, qui ne tournoit au profit que de quelques particuliers, & dont toute la nation reſſentoit la peine, on n'épuiſât pas les finances pour enrichir quelques hommes nouveaux; qu'au contraire on fît quelques épargnes ſur les revenus de S. M. pour ſubvenir aux beſoins de l'Etat, qui ne tarderoient pas à devenir preſſans: que conformement à ce qui avoit été arrêté aux Etats de Blois, les articles qui avoient paſſé tout d'une voix dans cette aſſemblée, euſſent force de loi dans le Royaume; qu'on nommât des commiſſaires pour examiner l'état des dettes de S. M. qu'on mît au rebût celles qui ne paroîtroient pas contractées légitimement; & qu'au contraire la nation payât inceſſamment cel-

(1) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe* met: dans ce D'O dont j'ai parlé; & Mrs. *Dupuy* & *Rigault* ajoutent Villequier à celui-ci.

celles qui ſe trouveroient bien conſtatées; qu'à cet effet on mît ſur chaque province une taxe proportionnée a ſes richeſſes & à ſes forces, & que l'argent qui en proviendroit, fût remis entre les mains des commiſſaires, pour être fidélement employé à l'acquit de S. M. Voilà ce qui ſe paſſa en pleine aſſemblée. On fit encore quelques plaintes ſur ce qu'on donnoit les emplois, & ſur-tout les bénéfices, à des gens incapables d'en remplir les fonctions, & ſur ce que les charges de judicature ſe multiplioient de jour en jour; ce qui alloit en pluſieurs façons au détriment du peuple, & donnoit atteinte aux libertés du Clergé & de la Nobleſſe. Hanns III. 1578.

Ceux qui furent deputés des Etats pour porter à la Cour cette requête, dans le diſcours qu'ils firent à S. M. gliſſerent pluſieurs traits qui ne devoient pas etre fort agréables aux Princes amateurs du pouvoir deſpotique, & aux flatteurs dont ils ſont obſédés: comme ce mot de l'Empereur Tibére; „ Qu'un bon Paſteur doit tondre ſes brebis, & non pas les écor„ cher; & cette réponſe infiniment libre qui fut faite par l'Orateur Hybreas à Antoine le Triumvir, au ſujet de l'ordre qu'il avoit donné de lever un double impôt dans toute l'Aſie: „ Qu'il devoit donc ordonner auſſi „ qu'on eût deux étés & deux automnes, c'eſt-à-dire, deux moiſſons & „ deux vendanges. " Henri n'écouta ce diſcours qu'avec peine, & il fit ſur lui une très-forte impreſſion. Cependant l'appréhenſion qu'il avoit que le mal ne devint plus général, & qu'à l'exemple de la Bourgogne, les autres provinces du Royaume ne ſongeaſſent auſſi à mettre des bornes au pouvoir arbitraire auquel il aſpiroit, lui fit diſſimuler ſon reſſentiment. Il fit parler aux députés par Charles de Lorraine Duc de Mayenne Gouverneur de Bourgogne, leur accorda pour leur province l'exemption du payement des Edits burſaux, & les congédia aſſez contens, en leur faiſant eſpérer qu'on leur donneroit une plus ample ſatisfaction dans la ſuite (1). On ne douta preſque point que cette députation ne fût une intrigue des Princes de la maiſon de Guiſe, & qu'ils n'euſſent eux-mêmes animé les Etats de Bourgogne à parler au Roi avec tant de liberté. (2) Par-là ils s'attachoient les peuples de cette province, en faiſant paroître tant de zéle pour leurs intérêts; ils ſe faiſoient un mérite auprès de Henri en appaiſant cette émotion: enfin ils ſe rendoient les médiateurs entre les uns &

(1) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, *Dupuy* & *Rigault* ajoutent ici ce qui ſuit: Cependant ce Seigneur & Henri Duc de Guiſe ſon frere, Gouverneur de Champagne, province voiſine de la Bourgogne, tous deux animez des projets ambitieux, que leurs ayeux, & ſur tout le Cardinal Charles de Lorraine, leur avoit transmis, n'en étoient pas moins alertes pour profiter des moindres occaſions qui ſe preſentoient de décrier le gouvernement, & de préparer les eſprits aux grandes révolutions qu'ils meditoient; baſſement ſoumis en apparence à toutes les volontés du Prince, & cherchant ſous main à aigrir le mécontentement des peuples & à les gagner, dans l'eſperance de s'en ſervir pour broüiller un jour le Royaume. Auſſi on ne douta preſque point que cette députation ne fût un effet de leurs intrigues, & qu'ils n'euſſent &c.

(2) Mrs. *Dupuy* & *Rigault* ſont d'avis qu'on doit retrancher les lignes qui ſuivent juſqu'au paragraphe ſuivant.

Digitized by Google

HENRI III & les autres, & ſembloient déja tenir la balance entre le Prince & ſes ſujets.

1578. Cependant, tandis que le reſte du Royaume goûtoit déja les fruits de la dernière paix, la guerre exerçoit encore ſes ravages dans le Comtat d'Avignon, le Comtat Venaiſſin, & la principauté d'Orange. On ne pouvoit en attribuer la faute qu'aux lenteurs des Miniſtres du Pape. Ils auroient crû ſe deshonorer en accordant aux Proteſtans quelque choſe qui pût être favorable à leur Religion ; & plûtôt que d'y conſentir, ils laiſſerent pendant longtems ces provinces expoſées à toutes ſortes de malheurs.

Guerre au Comtat d'Avignon.

Priſe de Menerbe. Le Capitaine Ferrieres commandoit dans Menerbe, place très-forte ; & il avoit rejetté conſtamment les conditions que le Duc de Damville lui avoit fait propoſer l'année précédente, par leſquelles Menerbe devoit être miſe en ſéqueſtre entre les mains du Duc. Cependant il avoit renoüé la négociation avec le Capitaine : on lui avoit fait des propoſitions plus avantageuſes qui l'intéreſſoient perſonnellement ; enfin il s'étoit laiſſé gagner, & avoit conſenti à rendre la place. Mais tandis qu'à cauſe de la trêve on ne ſe preſſoit pas de conclure, Albert Pape de Saint-Auban, à la tête de trente cavaliers, alla forcer le camp du Roi où commandoit Henri bâtard d'Angoulême Gouverneur de Provence, entra dans Menerbe comme s'il fût venu amener du ſecours aux aſſiégés, & ſur quelques paroles un peu fiéres que le Capitaine Ferrieres laiſſa échapper, il le poignarda. Depuis ce tems-là Saint-Auban tint cette place au nom des Proteſtans.

Traité de Nimes. Enfin les deux partis ſe laſſerent de la guerre & de ſes ravages ; & Guillaume de Montmorenci Seigneur de Thoré, frere du Duc de Damville ; François de Coligny Sieur de Châtillon, fils de l'Amiral de Coligny, Gouverneur de Montpellier ; Guillaume de Patris, député du Vicelégat ; le Cardinal George d'Armagnac ; Thomas des Eſtrants Sieur de Valeron ; le jeune Dyolet, de Clauſonne, de Saint-Auban lui-même, de Coulombaud, de Chambaud, & pluſieurs autres, s'aſſemblerent tous à Nîmes, ville du voiſinage, pour chercher les moyens de terminer ces différends. On dreſſa d'abord un projet d'accommodement ; & après avoir conteſté longtems au ſujet de la liberté que demandoient les Proteſtans, de s'aſſembler publiquement dans les terres de la domination du Pape, du moins à Menerbe & à Pilles, on convint enfin le 8. de Novembre d'un traité contenant quarante-deux articles, qui portoit : que perſonne ne ſeroit inquiété au ſujet de la Religion ; que les Proteſtans ſeroient rétablis dans tous les biens, emplois & dignités dont ils avoient été privés à cette occaſion ; & que s'il arrivoit qu'on voulût leur en conteſter ou empêcher la joüiſſance, ils ſe pourvoieroient pardevant les juges Royaux des lieux où les ſujets du Pape avoient du bien, & ſeroient envoyés en poſſeſſion ſur leur ſimple réquiſition. Ce dernier article n'étoit qu'une répetition du quarante-ſixiéme du traité ſecret, paſſé à Bergerac l'année précédente.

Il portoit encore : que ceux de Cabrieres & les autres habitans des vallées, qui avoient été autrefois ſi fort maltraités au ſujet de leur Religion,

glon, ſeroient cenſés compris dans le traité, & qu'il leur ſeroit permis de pourſuivre la reſtitution des biens qui leur auroient été enlevés depuis l'année 1540. pardevant des arbitres qui ſeroient nommés par les deux parties: que chacun auroit la liberté de vendre ſon bien; & que ſi les Proteſtans vouloient ſe défaire de leurs domaines exiſtans dans les terres ſoumiſes au Pape, les Compagnies & les Sindics des lieux où ces effets ſe trouveroient ſitués, ſeroient obligés de les acheter argent comptant & à un prix raiſonnable; que s'ils vouloient enſuite y rentrer, ils ne ſeroient point obligés de comparoître devant le juge Eccléſiaſtique pour être relevés de leur ſerment; que les juges établis dans les terres de la domination du Pape ne pourroient connoître des affaires des Proteſtans, ſoit civiles ou criminelles, parce qu'ils étoient regardés comme ſuſpects; mais qu'elles ſeroient portées en premiére inſtance à la Chambre de Nîmes, & en cas d'appel, à la Chambre tripartie du Languedoc établie par S. M. que cependant dans l'un & l'autre de ces tribunaux, les juges ne pourroient prendre connoiſſance de ces ſortes d'affaires, en vertu de l'autorité qu'ils avoient reçûë de S. M. mais ſeulement comme délégués par le Pape; enfin que tous les Etats des terres ſoumiſes à la domination du Pape ratifieroient ce traité, & promettroient avec ſerment de l'obſerver. HENRI III. 1578.

En conſéquence, & ſur les ordres du Cardinal d'Armagnac & de Dominique Grimaldi Recteur du Comtat, les Etats de la province ſe rendirent le dernier jour de Novembre à Carpentras; & s'étant aſſemblés au palais de Jaques Sacrat Evêque de cette ville, ils déclarerent d'une commune voix qu'ils ratifioient le traité de Nîmes, conſentant, au cas qu'il ne fût pas exécuté, & qu'on ne rétablît pas les Proteſtans dans tous leurs biens, que ſur leur ſimple réquiſition les juges Royaux les envoyaſſent en poſſeſſion des biens que les ſujets du Pape poſſédoient en France. Dans la ſuite le Roi, en qualité de protecteur des domaines du Pape dans le Royaume, ratifia ce traité le dix-huit de Novembre à Olinville. D'un autre côté le Pape, qui deux ans auparavant avoit aſſûré aux Proteſtans la reſtitution des biens que la guerre leur avoit enlevés, ou qui avoient été confiſqués, ou qu'ils avoient perdus de quelque maniére que ce fût, donna le ſeptiéme de Février de l'année ſuivante, une nouvelle Bulle par laquelle il approuvoit tout ce qu'on avoit fait. Enfin le Roi qui regne aujourd'hui ſi heureuſement ſur la France, étant à Auſſonne, aprés avoir pacifié la Bourgogne, l'an 1595. confirma de nouveau le vingt-deux de Juillet, l'article qui aſſûre aux Proteſtans la reſtitution de leurs biens. Voilà tout ce que le public ſçut de ce traité. Il y avoit encore un article dont le Duc de Damville s'étoit rendu garant, & qui fut tenu ſecret afin qu'il ne parût pas qu'on forçât le Pape à paſſer des conditions trop déraiſonnables. Il portoit, qu'en réparation des dommages que ceux d'Orange avoient reçus dans cette guerre, & pour les ſoulager en partie de l'entretien de la garniſon qu'ils étoient obligés d'avoir dans leur ville, les bourgeois d'Avignon leur payeroient tous les ans ſix mille écus d'or; ce qui s'exécuta aſſez long-tems fort exactement.

Cette année Jaques de Goyon Sieur de Matignon, Gouverneur de baſ-

Henri III. 1578.

se Normandie, fut fait Maréchal de France. Quoique ce Seigneur renommé pour sa prudence consommée, & qui étoit très-puissant dans cette province, eût déja rendu d'assez grands services à l'Etat, & qu'il lui en rendît encore de plus considérables dans la suite, il fut moins redevable à son mérite de ce titre éclatant dont il se vit revêtu, qu'à l'envie extrême que D'O avoit conçûë d'avoir son gouvernement; & ce ne fut qu'à condition qu'il le lui céderoit, qu'il lui procura cette dignité beaucoup plus brillante.

Enfin le Chancelier de Birague (1), qui avoit reçu le chapeau de Cardinal au mois de Février dernier, remit les Sceaux sur la fin de Septembre. Il fut remplacé par Philippe Hurault de Chiverny, qui avoit servi de premier Ministre à Henri, même avant qu'il eût pris possession de la Couronne.

Portrait que notre Historien fait de lui-même.

En même tems François de la Garde Sieur de Saigne, Conseiller au Parlement de Paris, aussi célébre par son érudition, qu'illustre par sa Noblesse, qui étoit une des plus anciennes du Quercy, étant mort d'une maladie violente, on jetta les yeux sur moi pour remplir sa place, quoique j'eusse d'abord été destiné à l'état Ecclésiastique. Ainsi j'entrai en charge à l'âge de vingt-quatre ans accomplis. Ce fut-là le premier pas que je fis pour entrer dans les honneurs, pour lesquels je n'ai jamais eu naturellement d'empressement, & que j'ai même souvent mépriſés lorsqu'ils venoient s'offrir à moi. Né sans ambition, j'ai toujours fait consister mon bonheur & ma gloire, à n'avoir rien à me reprocher, & à pouvoir joüir d'un honnête loisir, si tant est qu'un particulier puisse jamais se flatter d'avoir cet avantage en France.

(1) Le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, Dupuy & Rioault, rapportent les circonstances de la démission du Chancelier de Birague de la maniére suivante : Enfin sur la fin de Septembre on vint à bout d'une affaire à laquelle on avoit long-tems travaillé inutilemrnt ; ce fut d'engager le Chancelier de Birague qui avoit reçu le chapeau de Cardinal au mois de Février dernier à la recommandation du Roi, à remettre les Sceaux à ce Prince ; car quoique dans le fond il ne donnât sa démission que malgré lui, il voulut du moins qu'elle parût volontaire. Il fut remplacé par Philippe Hurault de Chiverny. Avant que Henri montât sur le trône, ce Magistrat étoit devenu son Chancelier par la démission, que le premier Président de Thou son beau-pere avoit faite en sa faveur de cette charge, qui lui avoit été donnée par Charles IX. & dans cet emploi il avoit sçû par son assiduité, par son zéle, & par ses services, mériter les bonnes graces de son Prince. En même tems &c.

Fin du Livre soixante-sixiéme.

HIS-

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE

DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Affaires d'Orient. Origine de l'Empire des Perſans. Deſcription de la Perſe. Ses forces. Mœurs de ſes habitans. Diviſion dans la famille Royale, après la mort du Roi Thamas, au ſujet de la ſucceſſion à la Couronne. Mahomet Hodabendes monte ſur le trône. Origine de la guerre des Turcs contre les Perſans. Muſtapha déclaré Généraliſſime des troupes Ottomanes pour cette expédition. Ses préparatifs. Le Roi de Perſe envoye une Ambaſſade au Grand Seigneur. Entrée des Turcs en Perſe. Combat donné dans les campagnes de Chielder entre les Turcs & les Perſans. Deſcription de la Géorgie, de l'Arménie & de la Médie Religion de leurs habitans. Priſe de Teflis par les Turcs, qui fortifient cette ville Defaite des Turcs par les Perſans. qui ſont eux-mêmes enſuite battus par Muſtapha Progrès des Turcs après cette victoire. Les petits Princes de la Géorgie ſe ſoumettent au Grand Seigneur. Obſtacles que rencontre Muſtapha dans ſon retour à Erzerum. Deſcription du païs habité par les petits Tartares. Mœurs de ces peuples, & leur origine. Origine de Tamerlan. Entrée des petits Tartares en Perſe, & leurs exploits. Défaite de ces peuples. Emir Hamze fils aîné du Roi de Perſe. Exploits de ce Prince. Aſſaſſinat de Sahamal Prince Géorgien, par le Bacha Oſman ſon gendre. Préparatifs que fait Amurath pour une nouvelle expédition en Perſe. Le Prince Simon Géorgien, renonce au Chriſtianiſme, & ſe déclare pour le Roi de Perſe. Il fortifie Chars. Haſſan Bacha commandé pour conduire du ſecours à Teflis, eſt attaqué par les Perſans & par le Prince Simon. Il les met en déroute & arrive heureuſement. Retour de Muſtapha à Erzerum. Sinan Bacha le décrie à la Porte, & le fait dépoſer. Amurath envoye demander ſa tête, & il ſçait éluder cet ordre.

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Hérodien. Guillaume Archevêque de Tyr. L. Chalcondyle. Strabon. Cl. Ptolemée. Onufre Panvini. Jean Thomas Minadoi. Jean Leunclavius. L. Ann. Florus. George Bruſchius.

Henri III. 1578.

Guerre de Perſe.

CE fut cette même année qu'on vit s'allumer entre les Perſes & les Turcs une guerre des plus longues & des plus ſanglantes. Ainſi je crois qu'il eſt à propos que je rapporte ce qui en fut l'occaſion, & que je donne par conſéquent quelque idée de la Perſe telle qu'elle eſt aujourd'hui, de ſon origine, de ſa grandeur, & de l'hiſtoire des Princes qui l'ont gouvernée.

Origine des Perſes.

Il ſeroit inutile de vouloir rechercher quelle a été la premiére origine des Perſes. Depuis que ce grand Empire fut détruit par Alexandre dans cette bataille mémorable qui ſe donna entre lui & Darius ſous les murs d'Ajazzo proche du mont Amanus (1), on vit inſenſiblement les Parthes devenir fameux ſous le regne des ſucceſſeurs de ce conquérant. Parmi cette nation les Arſacides ſe rendirent redoutables aux Romains même; & ils étendirent leur domination ſur l'Arménie, la Médie, la Perſe, & les autres provinces qui ſont ſituées à l'Orient. Enfin on vit renaître le nom des Perſes ſous l'empire d'Alexandre fils de Mammée. Artaban dernier Roi des Parthes, qui le premier voulut s'appeller le grand Roi, & qui portoit une double couronne, fut vaincu dans pluſieurs combats par Artaxerxès Prince Perſan; & il y perdit enfin l'Empire & la vie. Hérodien fixe l'époque de cet évenement à la quatorziéme & derniére année de l'empire d'Alexandre; c'eſt-à-dire à l'an 236. de J. C.

Artaxerxès ayant ainſi éteint le nom des Parthes, ne voulut pas voir ſon Empire borné par le Tigre (2). Il entra ſur les terres de l'Empire Romain, fit des courſes dans la Méſopotamie ou Diarbequir, menaça long-tems la Syrie ou Soria, & prétendit faire valoir ſes droits ſur toute cette partie du continent, que l'Archipel & la mer de Marmora ou bras de S. George ſéparent de l'Europe, & qu'on appelle l'Aſie mineure, parce qu'il regardoit ces païs comme l'ancien héritage des Perſes, dont il diſoit que par conſéquent la poſſeſſion lui étoit dévoluë. Il fondoit ſes prétentions ſur ce que depuis Cyrus, qui transféra l'Empire des Medes aux Perſes, juſqu'à Darius, qui fut le dernier Roi de cette nation, les Prin-

(1) Ajazzo ville d'Anatolie; c'eſt l'ancien Iſſus de la Cilicie. Aman ou Amanus, montagne proche de cette ville, maintenant appellé Monte-Negro.

(2) Pas un n'eſt d'accord de ſon nom aujourd'hui. Caſtaldo le nomme *Tegil*; Pinet, *Sit*, Voyez Ortel. Mss. *Dupuy*.

Princes qui regnerent ſur la Perſe, envoyerent toujours des Gouverneurs dans l'Ionie & la Carie. HENRI III.

Ses Succeſſeurs tinrent la même conduite, & conſerverent les mêmes prétentions juſqu'à Coſroës, qui épouſa la Princeſſe Marie, fille de l'Empereur Fl. Tibere Maurice : c'eſt au moins ce que dit Guillaume Archevêque de Tyr, dans ſon excellente hiſtoire des Croiſades, le ſeul hiſtorien que je ſçache qui parle de ce fait. Cependant vers l'an 603. Maurice, après avoir regné trente ans, fut détrôné par Phocas, qui le fit mourir avec le Prince Pierre ſon frere, ſes fils, & l'Impératrice ſon épouſe, & qui ſe fit enſuite abſoudre de ce parricide par Boniface III. à qui il accorda le titre d'Evêque univerſel, que le Pape Grégoire, prédéceſſeur de Boniface, venoit de condamner dans Jean Patriarche de Conſtantinople. Mais tandis que cet uſurpateur travailloit au-dedans à affermir ſon autorité, il négligea cependant les ſoins du dehors ; & Coſroës, ſous prétexte de vouloir venger la mort de ſon beau-pere, prit cette occaſion pour s'emparer de la Syrie. Ainſi pendant ſept ans que dura le regne de Phocas, le Roi de Perſe déſola les frontiéres de l'Empire Romain, juſqu'à ce qu'enfin il fut défait par l'Empereur Fl. Heraclius, qui remporta ſur lui cette victoire mémorable dont il eſt fait mention dans l'hiſtoire. 1578.

Différentes ſectes de la Religion Mahometane.

Ce fut ſous l'Empire de ce Prince, qui favoriſa d'ailleurs le Monothéliſme, que la ſecte impie de Mahomet prit naiſſance. Ce ſéducteur eut pluſieurs ſucceſſeurs, qui porterent tous le titre de Califes. Le quatriéme fut Aly, couſin & gendre de Mahomet. Aly de ſon mariage avec Fatime, fille de ce faux Prophéte, eut deux fils qui remplirent la même place l'un après l'autre. C'eſt cet Aly qui a donné lieu au ſchiſme qui diviſe encore aujourd'hui les Mahometans ; en ſorte que les Turcs qui ſe diſent Muſulmans, c'eſt-à-dire, vrais fidéles, ont toujours regardé comme hérétiques les Perſes & les Mammelucs, tant que l'Empire que ces derniers avoient fondé en Afrique, a duré. De-là eſt née entre ces nations une haine mortelle, qui a donné ſouvent occaſion aux guerres les plus ſanglantes.

Mahomet, un des deſcendans d'Aly Abbas, c'eſt-à-dire, ſorti de la famille d'Abbas, & d'Ebubekir beau-pere & ſucceſſeur du faux Prophéte, fonda la ville de Bagdad ſur les ruines de l'ancienne Seleucie, proche du lieu où étoit autrefois Babylone, & y fixa le ſiége de ſon Empire. C'eſt ſa doctrine, & celle de ſes ſucceſſeurs que les Turcs ſuivent aujourd'hui.

D'un autre côté Abdala, deſcendu d'Aly I. étant ſorti de la ville de Semelie vers l'an de l'Hégire 286. comme le rapporte Guillaume de Tyr au livre dix-neuviéme de ſon hiſtoire, paſſa en Afrique, dont il fit la conquête, & prit le nom de Mehedin, c'eſt-à-dire, le Complanateur, voulant marquer par-là qu'il étoit venu pour apporter la paix, & applanir les voyes aux vrais fidéles. Ce Prince mit en mer une puiſſante flotte, avec laquelle il ſe rendit maître de la Sicile, & déſola une partie des côtes de la Calabre. Enfin il prit auſſi le titre de Calife en qualité de ſucceſſeur, non pas de Mahomet fils d'Abbas, qu'il déteſtoit ; mais d'Aly, ce ſaint & excellent Prophéte, dont il ſe glorifioit de tirer ſon origine. Son petit-

HENRI III. 1578.

fils, nommé Abuthamin, après avoir conquis l'Egypte par le miniſtère de Joar Général de ſes armées, fit bâtir ſur une des rives du Nil proche de Memphis, la ville du Caire; & depuis ce fut-là que les Califes d'Afrique, rivaux de celui qui faiſoit ſa réſidence à Bagdad, tinrent leur Cour & établirent le ſiége de leur Empire. Ces Princes qui réüniſſoient l'autorité ſpirituelle & temporelle, avoient ſous eux des Lieutenans ou Vicaires, appellés Soudans. C'étoit à ces Miniſtres qu'ils remettoient le ſoin du gouvernement civil & militaire; pour eux, contens de s'attirer la vénération des peuples, en conſervant le titre de Chefs de la Religion, ils s'imaginoient n'avoir rien à craindre, & paſſoient leur vie au milieu des femmes, dans le luxe, & dans la molleſſe. Mais, comme la fidélité ſe trouve rarement jointe dans un Miniſtre avec un pouvoir preſque ſouverain, Saladin, fils de Négémedin, & neveu de Siracon dernier Soudan d'Egypte, étant venu rendre ſes devoirs au Calife le premier jour qu'il entra en charge, l'abattit, dit-on, à ſes pieds d'un coup de maſſuë qu'il portoit, & le fit égorger avec toute ſa nombreuſe famille l'an 1173. Telle fut la fin des Califes d'Egypte. Pour ce qui eſt du Calife de Bagdad, il périt environ cent ans après par les mains des Tartares qui envahirent ſon Empire, & qui, pour le punir de ſon avarice par un ſupplice convenable, le firent mourir de faim au milieu des tréſors immenſes qu'il avoit amaſſés.

Après l'extinction de l'empire des Califes, leur doctrine ne laiſſa pas d'avoir encore ſes ſectateurs. Les Perſes & les Mammelucs s'attacherent à la Religion d'Aly, déteſtant tout autre culte, & ne ſongeant qu'avec horreur aux trois premiers ſucceſſeurs de Mahomet qui l'avoient précédé. Auſſi finiſſent-ils toutes leurs priéres par ces mots: „ Maudits ſoient Ebu„ bekir, Omar, & Oſman; & Dieu faſſe miſéricorde à Aly, & prenne en „ lui ſon plus grand plaiſir. " On voit encore aujourd'hui à Caſa, ville voiſine de Bagdad, dont elle n'eſt éloignée que de deux milles, le tombeau de ce prétendu Saint, pour lequel les Perſans ont une vénération ſinguliére. C'eſt-là que par un ancien uſage les Rois de Perſe vont prendre poſſeſſion de leurs Etats, & ceindre l'épée, avant que de monter ſur le trône.

Au reſte ce furent les Tartares qui porterent dans les Royaumes d'Azemie (car c'eſt ainſi qu'ils nomment la Perſe) la Religion de Mahomet, lorſqu'ils envahirent ce vaſte Empire. Deux familles ſorties de la Mingrelie, au-deſſus de Trébizonde, lui donnerent long-tems des maîtres; & elles y formerent deux factions, que Nicolas Chalcondyle appelle les Mauroprovates, & les Aſproprovates (1), & que les Perſans nomment les Acojonbegs, & les Caracojonbegs: c'eſt ainſi qu'on a vû en Angleterre les factions de la Roſe blanche, & de la Roſe rouge. Or, comme celles-ci ſe réünirent enfin toutes deux dans Henri VII. de même Schah-Iſmaël Sophy réünit dans ſa perſonne les deux factions qui diviſoient la Perſe.

En effet Uſun-Chaſan, comme fils de Tachretin, deſcendoit des Acojonbegs. Tachretin étoit ſorti de Tachretin-beg, à qui Chalcondyle donne le nom d'Alexandre; & il réünit les Etats du Prince Tartare ſon pere, dont

(1) C'eſt-à-dire les familles du mouton noir & du mouton blanc.

dont la domination s'étendoit fort loin ſur ces païs qui ſont au-deſſus de Trébizonde, & ceux d'Eretin ſon oncle qui regnoit ſur la haute Aſie. Mais ce Prince ayant perdu la vie par les intrigues de la Reine ſon épouſe, ſon fils fut auſſi privé de ſa Couronne ; & il ne rentra en poſſeſſion de ſes Etats que par le ſecours de Temyr, autrement Tamerlan, qu'il ſuivit dans ſes conquetes, & qui le remit ſur le trône. HENRI III. 1578.

D'un autre côté, Iſmaël tiroit ſon origine des Rois d'Arménie. Ce Prince eut pour ayeul Tzuneit, de la famille des Brebis noires, que l'hiſtoire des Turcs dit avoir été détrônée ſous le regne d'Oſman, un de leurs Saints, troiſiéme ſucceſſeur de Mahomet. Tzuneit ſe diſtingua parmi ſes compatriotes par la ſainteté de ſa vie ; & ſon nom devint ſi célébre, que parmi les Turcs, non ſeulement le peuple, mais les Seigneurs même ſe faiſoient un devoir de lui rendre les mêmes honneurs & le même culte qu'à Oſman. Les Princes Ottomans eurent eux-mêmes pour lui la même vénération & les mêmes égards juſqu'à Mahomet II. qui négligea cette pieuſe coûtume de ſes prédéceſſeurs. C'eſt ce qui donna occaſion à la guerre qui s'alluma entre lui & Uſun-Chaſan, & qui ne fut terminée que par une bataille ſanglante, où le Prince Perſan s'étant trouvé dans un péril extrême de la vie, fit vœu, au cas qu'il pût ſortir de ce danger, de donner en mariage à Haidar, fils de Tzuneit, la Princeſſe Martine ſa fille, qu'il avoit euë de Catherine Comnene, fille de la Dame de Trébizonde. En effet, auſſitôt après cette guerre il accomplit la promeſſe qu'il avoit faite, & réünit par cette alliance les deux maiſons des Acojonbegs, & des Caracojonbegs.

C'eſt de ce mariage que ſortit Iſmaël, qui le premier des Rois de Perſe prit le nom de Sophy, c'eſt-à-dire, faiſant profeſſion de la pure Religion. Ce Prince ſuccéda à Imirze-Beg ſon couſin germain, & petit-fils d'Uſun-Chaſan, mais dont le pere n'eſt point connu ; & non ſeulement il rétablit en Perſe la Religion d'Aly, il y ajoûta encore de nouvelles pratiques, & de nouvelles ſuperſtitions. Au reſte, quoiqu'Uſun-Chaſan eût laiſſé en mourant une poſtérité fort nombreuſe, cependant à l'avénement d'Iſmaël à la Couronne, le Royaume ſe trouvoit fort délabré par les cruautés inoüies que le perfide Jacupe avoit exercées. Le nouveau Roi lui rendit ſon ancienne ſplendeur. Il l'augmenta même de l'Armenie majeure, de l'Aſſyrie, de la Méſopotamie, & de la Chaldée, ſoumit tous ces petits Princes qui regnoient dans la Mingrélie, la Géorgie & la Zuiria, le long de la mer Caſpienne ou mer di Bacchu, & étendit les bornes de ſon Empire du côté de l'Orient, & du Midi, juſqu'à l'Arménie mineure, appellée aujourd'hui Turcomanie. Mais, comme Paul Jove a écrit fort au long tout ce qui regarde le regne de ce Prince, & celui d'Uſun-Chaſan, je ne crois pas qu'il ſoit à propos de m'arrêter ici plus long-tems à en parler.

A Iſmaël Sophy ſuccéda l'an 1526. Schah Thamas ſon fils, dont nous avons parlé quelquefois dans cette hiſtoire. Ce Prince eut beaucoup à ſouffrir des Turcs ſous le regne de Soliman, qui lui enleva toutes ces provinces que ſon pere avoit conquiſes, & même la ville de Tauris, où Iſmaël avoit fixé le ſiége de ſon Empire. Cependant Thamas reprit cette place quelque tems après. Enfin, après avoir eu bien de la peine à obtenir la

paix

HENRI III. 1578. paix des Turcs, qui ne la lui accorderent qu'à des conditions très-dures, il mourut il y a deux ans le onziéme de Mai 1576. D'autres diſent que ſa mort arriva un an plûtôt.

Deſcription de la Perſe. Dans le tems que cette cruelle guerre a commencé, la Perſe étoit bornée au Nord par la mer Caſpienne & la Mingrélie, & à l'Occident par Chars & les montagnes de Chielder. Là elle fait un coude vers l'Orient; & paſſant au-deſſus du lac d'Actamar, autrement mer di Vaſtan, ſur lequel eſt la ville de Van, que les Turcs ont enlevée aux Perſans, elle renferme les villes de Coy, de Salmas, & à droite, en tirant vers le Midi, celle de Sereſul. Enfin de ce côté-là elle s'étend juſqu'au golphe de Balſora ou Baſſora, où l'Euphrate va ſe jetter dans la mer de Perſe proche de cette ville. Elle a pour bornes au Midi cette même mer avec les monts de Techiſnandan; à l'Orient la province d'Heri, & le Royaume de Candahar, ou Perapaniſo, lui ſervent de frontiéres; & retournant au Nord, on y trouve la province de Coraſſan & Samarcand, qui confine à la Tartarie par le Zayatay (1). Dans cette vaſte étenduë de païs ſont renfermées à l'Occident la Géorgie, l'Arménie, & une partie de l'Aſſyrie; au Nord le Sivan ou Chirvan & l'Adirbeitzan où eſt Tauris & ſon territoire; à l'Orient l'Hyrcanie, ou le Maſandran, la province d'Heri & le Royaume de Candahar; enfin au milieu, la Parthide, la Caramanie déſerte; & vers le Midi, la Perſide, ou le Royaume de Farſi ou Farſiſtan, dont Siras eſt la capitale.

Ce vaſte Empire, malgré ce que les Turcs en avoient enlevé, contenoit encore ſoixante & dix gouvernemens à la mort de Thamas. Cependant il n'étoit pas poſſible d'y mettre ſur pied plus de quarante mille chevaux; ce qui paroît ſurprenant, ſi on compare un ſi petit nombre de troupes avec l'étenduë immenſe de païs que renferment ces provinces. Mais il y en a une raiſon fort naturelle. La Perſe eſt pleine d'une infinité de petits Seigneurs qui ne craignent pas de deſobéïr aux ordres du Prince. D'ailleurs les Grands du Royaume ſont beaucoup plus puiſſans qu'en Turquie: & comme leurs biens ne ſont pas des fiefs qu'ils tiennent du Sophy, ou des bienfaits de la Cour; mais que ce ſont des fonds qui paſſent d'eux à leurs enfans, ils vivent ſplendidement, & ſont moins diſpoſés à prendre les armes au premier commandement du Souverain. Le Roi entretient outre cela auprès de ſa perſonne ſix mille Chiourdes (2), qui ſont comme la Nobleſſe de Perſe. Ils ont pluſieurs Officiers, & ſont commandés par un des premiers Seigneurs de la Cour ou Bacha. Il a encore un autre corps ſubalterne, compoſé d'environ ſept mille hommes, qu'on nomme Eſahul; & leur Commandant eſt auſſi un des grands Officiers de la Couronne.

Forces de cet Etat. Toutes les forces de la Perſe ne conſiſtent qu'en Cavalerie. Auſſi les chevaux de ce païs ſont-ils excellens, legers à la courſe, d'un grand travail, aiſés à nourrir, vifs au combat, & fort doux d'ailleurs; c'eſt ce qui les

(1) Mercator l'appelle *Maurenbaer*.
(2) Minadoi les nomme *Curchi*.

les rend très-chers. La plûpart se vendent jusqu'à mille ou douze cens sequins, & même davantage. Pour l'Infanterie, qui sert à soûtenir, ou former des siéges, les Persans ne s'en servent presque point. Comme ils n'ont point de places fortes, contens de défendre leurs frontiéres en pleine campagne, ils ne se soucient point de renfermer des troupes dans leurs villes. Ils n'ont point non plus l'usage du canon, quoiqu'ils n'ignorent pas l'art de le fondre, & que la matiére nécessaire pour cela ne leur manque point. Cette mauvaise coûtume les a rendus plusieurs fois la victime de l'Infanterie Turque. Cependant les pertes qu'ils ont faites n'ont encore pû leur apprendre, à leurs dépens, quelle étoit leur erreur sur cet article; & ils ont la vanité de ne pas vouloir se corriger. S'ils changeoient de conduite, ils craindroient que ce ne fût reconnoître, ou plus de bravoure dans leurs ennemis, ou leur supériorité dans l'art militaire. Henri III. 1578.

Mœurs de ses habitans.

Les Persans au reste sont naturellement légers, fourbes, toujours prêts à profiter de la moindre occasion de brouillerie qui se présentera. Aussi n'y a-t-il rien de plus commun parmi eux que de voir éclater quelque conjuration contre la personne du Souverain. On ne trouve pas même d'union dans la famille Royale. Les freres y sont trahis par les freres, & les peres souvent y deviennent la victime de l'ambition de leurs enfans. Du reste, lorsqu'ils ne sont point occupés à la guerre, ils s'appliquent volontiers à l'étude des sciences. La Philosophie, la Médecine, les Mathématiques, sont celles sur-tout qu'ils aiment le plus; & on prétend qu'on trouve chez eux plusieurs auteurs Grecs dont nous avons perdu les Ouvrages, qu'ils conservent traduits en leur langue.

Revenus de ce Royaume.

Pour ce qui est des revenus du Royaume, ils montoient sous le regne de Thamas environ à quatre ou cinq millions de ducats d'or. Mais après les pertes considérables que la Perse a faites depuis que le Turc lui a enlevé une partie de ses provinces, & que les Seigneurs qui relevent de cette Couronne se sont rendus indépendans jusqu'à ne plus payer de tribut, à peine entre-t-il tous les ans dans le trésor de Casbin deux millions, qui sont absorbés & au-delà, par les dépenses que la Cour est nécessairement obligée de faire. Ainsi il est impossible que le Prince ne soit toujours fort à l'étroit.

Mort de Thamas Roi de Perse.

Au reste Thamas laissa en mourant une nombreuse postérité; outre la Princesse Peria-Concona, qui étoit l'aînée de ses enfans, il avoit encore onze fils, dont le troisiéme nommé Haidar-Mirize, lui succéda. Mais son regne ne dura que peu de jours. Il avoit deux aînés, Mahomet-Hodabendes & Ismaël. Thamas s'étoit dégoûté de Hodabendes, qui avoit embrassé l'état Religieux, & lui paroissoit peu propre à porter la couronne, & il avoit nommé Ismaël pour son successeur. Ce Prince étoit alors prisonnier dans la forteresse de Cahaca, assez près de Casbin, où on l'avoit relégué à cause de ses violences, & parce qu'il ne cessoit de faire des courses sur le païs ennemi. Ce fut-là que les Grands de l'Empire lui députerent, pour le prier de venir prendre possession d'un trône que son pere lui avoit destiné.

HENRI III. 1578.

Ce Prince ſe diſpoſoit à ſe rendre dans la capitale, lorſqu'Haidar-Mirize, qui comptoit ſur le crédit & la protection de Peria-Concona, qui comme lui étoit ſorti d'une ſœur de Sahamal Prince de la Géorgie, monta ſur le trône, ſans prévoir les ſuites que cette démarche alloit avoir. Déja même par un aveuglement inſenſé, il commençoit à faire le maître, lorſqu'il reconnut, mais trop tard, qu'il avoit fait un mauvais pas, & que ſa ſœur ne l'y avoit engagé que pour le perdre. Toutes les troupes ſe ſoulevérent; le palais fut aſſiégé en un inſtant. Dans cette circonſtance, ce malheureux Prince qui avoit eu aſſez de hardieſſe & de témérité pour s'emparer de la Couronne, manqua de courage, & alla chercher lâchement un aſile dans le fond de ſon Serrail. Mais il ne fut pas-là même en ſûreté. Sahamal ſon oncle craignant qu'Iſmaël n'étendît ſa vengeance juſque ſur lui, & voyant que la retraite de l'uſurpateur augmentoit encore la fureur des ſéditieux, qui avoient Zalchan à leur téte, il alla le chercher juſqu'au milieu de ſes femmes, où il le tua de ſa propre main. Après cette action, il jetta ſa téte encore toute ſanglante au milieu des conjurés; & par-là il appaiſa la rage de ces furieux, qui commençoient déja à enfoncer les portes du palais.

Diviſion dans la famille Royale pour la ſucceſſion à la Couronne.

Cependant après qu'on eut rendu à Thamas les derniers devoirs, ſelon l'uſage de la nation, Iſmaël fit ſon entrée dans la capitale, & commença à regner, par faire mourir huit de ſes freres; coûtume inhumaine qui eſt aſſez en uſage parmi les Turcs, mais dont juſqu'alors on n'avoit eu en Perſe aucun exemple. Ce Prince barbare n'en demeura pas-là. Il donna ordre de chercher dans toute la ville les parens, les alliés, ou amis des Princes infortunés, & les fit égorger à ſes yeux. Ainſi commença à couler le ſang des premiéres familles du Royaume, où cette cruauté répandit le deuil & la déſolation, & fut un préſage bien triſte pour l'avenir. D'un autre côté, le peuple qui s'étoit laiſſé prévenir en faveur du choix du feu Roi, & par les eſpérances flatteuſes, que le nom d'Iſmaël que ce Prince portoit comme ſon ayeul, lui avoit données, changea tout d'un coup l'affection qu'il avoit pour lui en haine & en déſeſpoir. Cependant le nouveau Roi, pour montrer que c'étoit par principes & non par férocité qu'il s'étoit porté à cette violence, & pour avoir des exemples dont il pût s'autoriſer, abandonna la Religion des Sophys, & embraſſa la ſecte des Turcs, déclarant qu'il déteſtoit la doctrine d'Aly, qu'il regardoit, diſoit-il, comme abominable & capable de porter les hommes aux plus grands excès.

Conduite barbare d'Iſmaël en montant ſur le trône.

Quelques-uns crurent que cette premiére démarche étoit une adreſſe du Prince pour engager les peuples de la Méſopotamie, de Bagdad & de Cuſſeſtan, qui ne reconnoiſſent point Aly. Mais ſoit que ce fût cette raiſon qui l'engagea à changer de Religion, ſoit qu'il cherchât dans un autre des exemples pour autoriſer ſon parricide, il eſt certain, que rien ne lui fit perdre davantage l'affection des Perſans que cette apoſtaſie, qui les indiſpoſa beaucoup plus contre lui, que toutes les cruautés qu'il avoit exercées. Ce qui acheva de le rendre odieux, ce fut la conduite qu'il tint à l'égard du Calife de Casbin. C'eſt le nom que portent encore aujourd'hui en Perſe les Docteurs de la Loi Mahométane,

Il ajoute l'apoſtaſie à ſes crimes.

métane, qui ont conſervé l'ancien titre des premiers fondateurs de cette ſecte impie. Ils ont au-deſſus d'eux un ſouverain Pontife qu'ils appellent *Muſtaed-Dini* ; c'eſt-à-dire, *Prince de la Loi*, qui tient parmi eux le même rang que le Mufti chez les Turcs. Ce Calife ayant donc oſé le premier s'oppoſer aux entrepriſes d'Iſmaël, eut auſſitôt les yeux crevés par ſon ordre. En même tems il ſe répandit un bruit, que ce Prince faiſoit de grands préparatifs pour ſe rendre à Bagdad, où à l'exemple de Soliman Empereur des Turcs, il vouloit aller faire la cérémonie de ſon couronnement. HENRI III. 1578.

Tant de violences ne pouvoient manquer de coûter à Iſmaël bien des remors, & de le tenir dans une défiance continuelle. Comme tout le monde le craignoit, il appréhendoit auſſi tout le monde. Ainſi, pour diſtinguer ſes ennemis de ceux qui lui étoient attachés, pour tirer vengeance de ceux qui avoient conſeillé au Roi Thamas ſon pere de le faire arrêter, & de le tenir éloigné de la Cour, il imagina un moyen à peu près ſemblable à celui dont l'hiſtoire d'Afrique rapporte que ſe ſervit Mariem ſœur d'Abdala, & dont nous avons parlé ſous l'an 1557. il ſe retira dans l'endroit le plus reculé de ſon palais, & fit répandre le bruit de ſa mort par ſes confidens, avec ordre d'examiner avec ſoin tous les viſages des Seigneurs de ſa Cour, & de remarquer exactement les divers effets de joye ou de triſteſſe que cette nouvelle produiroit ſur eux. Ce ſtratagême lui réüſſit ; tous ceux qui n'étoient pas affectionnés au gouvernement, ſe trahirent eux-mêmes, & Iſmaël s'en défit auſſitôt après. Ce fut lui auſſi, qui donna origine à cette guerre funeſte que je vais décrire, en accordant une retraite dans ſes Etats, contre la foi des traités, à un Sangiac des Chiourdes, qui s'étoit révolté contre le Grand Seigneur. Ce fut une grande faute que fit le nouveau Roi, contre le ſentiment de tous les Grands de Perſe, qui lui conſeilloient d'entretenir avec ſoin la paix avec Amurath. Avis ſalutaire, dont la plûpart des auteurs ne remporterent que la mort pour récompenſe. **Stratagême dont il ſe ſert pour ſonder les cœurs de ſes ſujets.**

Une conduite ſi ſanguinaire & ſi inſenſée ſouleva toute la Cour. Chalil-Chan, Emir-Chan, & Piri-Mahomet jurerent la perte du tyran. Ils mirent dans leurs intérêts le Bacha des Chiourdes ; & de concert avec Peria-Concona, ils s'en défirent au bout de ſix mois de regne. Quelques-uns prétendirent qu'il fut empoiſonné par ſa propre ſœur. D'autres diſent, qu'elle introduiſit dans le Serrail les conjurés déguiſés en femmes, qui ſurprirent ce Prince cruel, & l'étranglerent au milieu de ſes plaiſirs. Cette révolution arriva le vingt-quatre de Novembre de l'année précédente. **Fin tragique de ce Prince.**

En même tems Peria-Concona aſſembla tous les grands Seigneurs & les Bachas, qui dans cette Cour portent le titre de Chans ou de Sultans, pour prendre de concert des réſolutions ſalutaires ; & elle les exhorta à mettre ſur le trône celui qu'ils jugeroient le plus capable de ſoûtenir dignement la majeſté de l'Empire, & de rétablir la tranquillité dans l'Etat, en arrêtant le cours des diviſions domeſtiques. Il ne reſtoit plus de la nombreuſe poſtérité du Roi Thamas que Mahomet, ſurnommé *Hodabendes*, c'eſt-à-dire, *ſerviteur de Dieu*. Mais il étoit fort éloigné de la capitale, & à cauſe de la foibleſſe de ſa vûë & de ſon peu de goût pour les affaires,

HENRI III. 1578.

ſon pere l'avoit relégué à une des extrémités du Royaume, dans la province d'Heri, dont il avoit le gouvernement. Hodabendes avoit pluſieurs fils, un aîné entre autres, nommé Hameth, jeune Prince d'un génie grand & élevé, qui conſeilla à ſon pere de ſoûtenir contre les Turcs la guerre à laquelle Iſmaël avoit donné occaſion par ſon imprudence, & qui y commanda l'armée Perſanne. Le grand Viſir Mirize Salmas penſoit à en faire ſon gendre. Dans cette vûë il étoit d'avis, qu'on députât à ſon pere pour le prier de le leur envoyer. D'autres propoſoient d'autres fils de Hodabendes, ſelon qu'ils eſpéroient plus ou moins d'avoir part à la faveur & aux bienfaits du Prince qui ſeroit élû.

Il y avoit alors à la Cour un Seigneur nommé Emir-Chan, qui étoit fort avant dans les bonnes graces de Peria-Concona. Cet homme, qui ne mettoit point de bornes à ſon ambition, au lieu de penſer comme les autres, à ſe donner un maître, avec qui il pût eſpérer de partager l'autorité ſouveraine, travailloit à ſe l'approprier toute entiére à lui-même. La Princeſſe, qui après avoir trempé ſes mains dans le ſang de deux de ſes freres, ſoit par haine, ſoit par la peur de quelque funeſte retour, ne prenoit plus aucun intérêt à ce qui reſtoit de ſa famille, appuyoit de tout ſon pouvoir ſes prétentions. Les circonſtances même ne pouvoient être plus favorables à ſes deſſeins. Tout le monde étoit dans l'attente de quelque révolution. Les Perſans s'étoient dégoûtés de leurs anciens maîtres; & ſoit à cauſe de l'horreur que leur avoient donnée les cruautés du dernier Roi Iſmaël, ſoit dans l'eſpérance de tirer avantage des troubles de l'Etat, ils ne ſouhaitoient rien tant que de voir paſſer l'Empire en d'autres mains.

Avénement de Mahomet Hodabendes à la Couronne de Perſe.

Cependant Hodabendes, informé par Mirize-Salmas des deſſeins de Peria-Concona, s'avançoit à grandes journées vers Casbin. Ce Prince étoit outré des attentats de ſa ſœur, qui après avoir fait d'un de ſes freres un Roi de théatre, & l'avoir conduit elle-même à ſa perte par la complaiſance qu'elle avoit euë malignement pour ſes projets, non contente d'avoir porté le poignard dans le ſein de l'autre, ſongeoit à faire paſſer la Couronne ſur la tête d'une famille étrangere. Auſſi ne voulut-il pas monter ſur un trône qui étoit encore ſoüillé du ſang de ſes freres, avant que de les avoir vengés. Ainſi il manda à Mirize, pour qui il avoit beaucoup de confiance, de faire arrêter la Princeſſe, de la ſacrifier aux manes de ſes freres, & de conſerver ſa tête juſqu'à ſon arrivée, afin qu'il pût repaître ſes yeux & ceux de tous ſes ſujets, d'un ſpectacle ſi agréable. Ses ordres furent exécutés; & Mirize étant allé le recevoir hors de la capitale, pour faire ſa cour à ce Prince, lui préſenta au bout d'une lance cette tête à qui on avoit laiſſé les cheveux épars, afin d'inſpirer plus d'horreur, & qui par ſes regards farouches ſembloit même après la mort conſerver encore quelque choſe d'effrayant.

Il venge la mort de ſes freres par celle de la Princeſſe ſa ſœur.

Et met les Grands du Royaume dans la

Hodabendes fit ſon entrée à Casbin, & donna lieu d'abord d'eſpérer qu'on joüiroit ſous lui d'un regne paiſible. Mais il ſe livra trop à la paſſion de ſon Miniſtre; & au lieu de ſonger à rétablir la tranquillité publique, qui ne pouvoit être fondée que ſur un entier oubli du paſſé, il eut l'imprudence de vouloir pourſuivre la vengeance de ſes freres. C'étoit

la

la plus grande faute que ce Prince pût faire à ſon avénement à la Couronne. Par cette conduite, non ſeulement il indiſpoſa contre lui pluſieurs de ces petits Seigneurs, qui étoient répandus dans les provinces; mais il les jetta même dans le déſeſpoir, & les obligea de prendre parti ailleurs. En effet Sahamal, ce Prince de Géorgie, qui étoit oncle de Peria-Concona, n'eut pas plûtôt appris la mort de cette malheureuſe Princeſſe, qu'il appréhenda qu'on ne vint juſqu'à lui; & comme il ne croyoit pas avoir aucune grace à eſpérer, il alla chercher un aſile dans les montagnes. Il fut ſuivi auſſitôt après par un autre Prince Géorgien, nommé Levent-Ogli, dont je parlerai plus au long dans la ſuite, & par leur retraite ou leur fuite de la Cour, ils répandirent la terreur parmi les peuples du Sirvan ou Schirvan, qui ſont voiſins du Turc, & qui n'étoient pas trop attachés à la Perſe. HENRI III. 1578. néceſſité d'abandonner ſon parti.

Huſreves ou Uſtreff Bacha de Van, place forte, ſituée ſur le lac Aſtamar, autrement mer di Vaſtan, & qui n'eſt pas éloignée de Casbin, avoit déja informé Amurath de tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour de Perſe, depuis la mort du Roi Thamas. Amurath, qui, outre la paſſion qui ſemble être née avec tous les Princes Ottomans, d'étendre les bornes de leur Empire, s'y ſentoit encore porté par une inclination particuliére, étoit très-attentif depuis ſon avénement à la Couronne, pour ſaiſir tous les évenemens qui pourroient favoriſer l'ardeur qu'il avoit pour la gloire. Auſſi regarda-t-il ces mouvemens de Perſe comme une occaſion que le ciel ſembloit lui offrir d'attaquer le ſeul Empire qui pût lui faire ombrage. Il ne s'étoit ſoûtenu juſqu'alors, que par l'union qui y avoit regné; & le Sultan s'imagina qu'il lui ſeroit aiſé de profiter de ces troubles domeſtiques pour le détruire entiérement, ou du moins pour enlever ſes plus belles provinces, & en aggrandir ſes Etats. Le Sultan Amurath épie le moment de déclarer la guerre à la Perſe.

Un Prince ne manque jamais de prétexte, lorſqu'il a réſolu de déclarer la guerre à un ennemi. Du vivant de Selim, un certain Chiourde nommé Abdala-Beg, Sangiac d'un canton de la Chaldée, avoit eu ordre ſur quelques ſoupçons de ſe rendre à la Porte. Leunclavius prétend que ces Chiourdes ſont les anciens Chaldéens, & que cette province qui porte ſur nos Cartes le nom de Curdiſtan (1), n'eſt autre choſe que la Chaldée. Cependant il eſt ſûr que la Chaldée eſt ſituée en-deçà de l'Euphrate, au-deſſous de Babylone, au lieu que ces peuples habitent ces provinces qui s'étendent au-delà de ce fleuve juſqu'aux frontiéres de l'Arménie, que Strabon dit avoir été le païs des Curtiens, des Caduſiens, des Tapires & des Amardes, qui faiſoient leur demeure dans des montagnes très-froides & très-eſcarpées. Je laiſſe à ceux qui ſont curieux de ces connoiſſances & qui ont plus de loiſir, à examiner, ſi nos Chiourdes d'aujourd'hui ne ſont point les deſcendans de ces anciens peuples, dont ils ſemblent encore retenir le nom. Origine de la guerre des Turcs contre les Perſans.

Il y a grande différence entre les Gouverneurs de la Chaldée, de Caramit ou Cara-Hemid & de la Méſopotamie, & ceux des autres provinces ſou- En quoi certains,

(1) Les Turcs appellent cette province *Curdiſtan*; les Arabes *Keldan*.

HENRI III. 1578.

ſoumiſes à la domination des Princes Ottomans. Dans tout le reſte de la Turquie, c'eſt la Porte qui nomme les Gouverneurs, & qui les révoque à ſon gré. Il en eſt au contraire des commandemens de ces frontiéres, comme des principautés de Valachie, de Moldavie & de Tranſylvanie. Ce ſont des emplois héréditaires dans la famille de ces Chiourdes ou Chaldéens. Ils paſſent à leurs enfans; & s'ils meurent ſans laiſſer de poſtérité, ce ſont leurs plus proches parens ou alliés qui leur ſuccédent. Cependant ils ſont comme tous les autres Gouverneurs, ſoûmis à l'empire abſolu du Grand Seigneur.

Gouverneurs Perſans différent de quelques Gouverneurs Turcs.

Abdala ayant donc été mandé à la Porte, ſans pouvoir pénétrer la raiſon pour laquelle on le faiſoit venir, ſe rendit à Andrinople où Selim étoit alors; & il n'y fut pas plûtôt arrivé, que le Capigi-Bachi reçut ordre de s'en aſſûrer & de le mettre priſonnier. Le Chiourde étoit bien accompagné. Ainſi pour l'arrêter plus ſûrement, l'Officier Turc crut devoir prendre le moment qu'il aſſiſteroit à la priére publique; & ſe rendit avec ſa ſuite à la Moſquée (1) qu'Amurath II. a fait bâtir dans cette ville. Abdala fut ſurpris, lorſqu'il vit qu'on en vouloit à lui; mais il ne fut point déconcerté. Il ſe mit en défenſe; & ſe battant courageuſement contre ceux qui vouloient l'arrêter, il tua le Capigi-Bachi, & bleſſa ou paſſa au fil de l'épée tous les Chiaous ou Chaous qui l'avoient ſuivi. Aprés cela Selim irrité de ſon audace, lui fit couper la tête, ſans vouloir l'entendre.

Abdala arrêté & puni de mort.

Abdala étant mort, ſon neveu lui ſuccéda. Cependant un autre, qui ſe diſoit parent du défunt, étant paſſé à la Porte, gagna les Miniſtres à force de preſens, ce qui n'eſt pas rare dans cette Cour; & obtint le gouvernement. Auſſi-tôt on envoya ordre au Gouverneur de venir rendre raiſon de ſa conduite; mais il ne ſe preſſa pas d'obéïr. Il ſçavoit ce qu'il en avoit coûté à ſon oncle pour avoir été trop ſoûmis, & il appréhenda que malgré ſon innocence, il ne ſe vît expoſé au même danger. Ainſi, comme il n'attendoit aucun ménagement de la part des Turcs, il alla ſe jetter entre les bras d'Iſmaël, qui regnoit alors. Ce Prince le reçut fort bien, & eut même l'imprudence de lui faire eſpérer, qu'il le rétabliroit dans l'héritage de ſes peres. D'un autre côté, on le redemanda à la Porte, comme un transfuge à qui on ne pouvoit donner aſile, ſans aller directement contre les traités paſſés entre les deux nations; & ſur le refus que les Perſans firent de le rendre, les hoſtilités commencerent de part & d'autre par quelques courſes.

Son neveu ſe jette entre les bras du Roi de Perſe.

Une autre raiſon qui porta les Turcs à déclarer la guerre aux Perſans, ce fut la haine invétérée qui eſt entre ces deux nations. Elle eſt devenuë ſi outrée, que les Turcs & tous les autres peuples qui ſuivent leur ſecte, ſoit en Tartarie ou en Afrique, conformement à la déciſion de leur Mufti, tiennent pour conſtant qu'il eſt plus méritoire & plus agréable à Dieu de tuer un Perſan ou Azeme pour cauſe de Religion, tout Mahométan qu'il eſt, que de donner la mort à ſoixante & dix Chrétiens, quoiqu'ils faſſent pro-

(1) Ce Temple des Muſulmans s'appelle en langue Turque *Meſchit*: les Italiens diſent *Moſchea*. Mrs. DUPUY.

profeſſion d'une Religion tout-à-fait oppoſée. Je ſçais que quelques nouveaux Théologiens ont ôſé de nos jours ſoûtenir une opinion toute ſemblable, & qu'ils n'ont pas craint d'avancer, qu'il ſeroit plus avantageux pour la gloire de Dieu, de faire la guerre aux héretiques qui ſont parmi nous, qu'il le ſeroit de la faire aux Mahometans, & qu'on retireroit moins d'utilité de celle qu'on avoit été obligé de leur déclarer, du conſentement unanime des peuples Chrétiens. Or, je laiſſe à ces gens qui ſont chargés de la conſcience des autres, à examiner eux-mêmes devant Dieu, ſi de tels principes ſont bien conformes à la piété & à la charité Chrétienne. En revanche les Perſans, fidèles obſervateurs de la doctrine d'Aly, quatriéme ſucceſſeur de Mahomet, dont Haidar & Tzuneit pere & ayeul d'Iſmaël Sophy renouvellerent les dogmes, déteſtent toutes les autres ſectes Mahometanes, brûlent leurs livres par-tout où ils les rencontrent, & pourſuivent cruellement tous ceux qui y ſont attachés.

HENRI III. 1578.

Opinion ſingulière de quelques nouveaux Théologiens.

Quelques-uns mettent encore les ſonges de la partie; & comme ces peuples ſont aſſez ſuperſtitieux pour y ajoûter beaucoup de foi, ils veulent qu'un rêve d'Amurath ait auſſi contribué à ce grand évenement. Ils prétendent que ce Prince s'imagina pendant ſon ſommeil, qu'il étoit au milieu du monde, ſous un arbre fort grand qui portoit au loin deux de ſes branches, dont l'une s'étendoit juſqu'aux extrémités de l'Orient, & l'autre juſqu'aux provinces de l'Occident les plus éloignées; qu'il crût voir enſuite un ſerpent d'une grandeur prodigieuſe, venu de l'Orient, qui ſe rouloit à ſes pieds, & qu'il étrangloit de ſes propres mains. Ils ajoûtent, que le Sultan ayant conſulté les Docteurs de la Loi, pour apprendre quelle étoit l'interprétation de ce ſonge, ils lui dirent; que le milieu du monde ſignifioit le ſiége même de l'empire d'Amurath, c'eſt-à-dire, Conſtantinople; que ce grand arbre avec ſes deux branches marquoit l'étenduë de la domination des Sultans; enfin que par ce ſerpent venu de l'Orient, on devoit entendre le Roi de Perſe, & que c'étoit à lui qu'il étoit réſervé de le vaincre, & de le tuer, pour joindre enſuite ſes Etats à l'Empire Ottoman.

Rêve qu'on attribue à Amurath.

Telle fut l'origine de cette guerre, où la fortune même ſembla favoriſer les deſſeins du Grand Seigneur, par les mouvemens qui s'éleverent en Perſe pendant ſon regne, tandis qu'au contraire l'union & la concorde regnoient parmi les Turcs. Quatre ans s'étoient donc déja écoulés depuis la conquête de l'iſle de Chypre, & la priſe de la Goulette, que Selim avoit fait raſer; & pendant tout ce tems-là l'Empire Ottoman avoit joüi d'une paix profonde. La trêve qu'on avoit faite avec le Roi de Hongrie, car c'eſt le ſeul titre que prend l'Empereur lorſqu'il traite avec la Porte, duroit encore. Philippe II. Roi d'Eſpagne venoit d'en conclure une nouvelle de trois ans avec le Grand Seigneur. Dans ces circonſtances Amurath n'eut pas beſoin de délibérer long-tems avec ſes Miniſtres, pour ſçavoir de quel côté il tourneroit l'effort de ſes armes.

En effet l'avis de Mehemet, grand Viſir, & gendre de Selim, à qui ſon grand âge, joint à une expérience conſommée, donnoit beaucoup de crédit dans le Divan, fut, qu'il étoit beaucoup plus aiſé de faire la guerre aux Perſans, qui n'ont guères pour armes que l'arc & le ſabre, chez qui les

Sentiment du grand Viſir touchant la

HENRI III. 1578. les armes à feu ne ſont preſque point en uſage, & dont toutes les places ſont ſans défenſe, que contre les Latins, c'eſt-à-dire, les Chrétiens, que le fer & le feu environnent, & qui avec leur nombreuſe artillerie ſçavent, ou défendre leurs villes, lorſqu'on les attaque, ou foudroyer celles de leurs ennemis; & il ajoûta, qu'on pouvoit ſe promettre une victoire beaucoup plus certaine des peuples de l'Aſie, amollis par les délices d'une vie lâche & oiſive, que des Européens, dont les corps forts & robuſtes ſont accoûtumés à réſiſter au chaud, au froid, & à la faim.

guerre contre la Perſe.

Tel fut, dit-on, le ſentiment de Mehemet. Cependant Leunclavius prétend au contraire, ſur la foi de je ne ſçais quel auteur, que ce Viſir diſſuada le Grand Seigneur de déclarer la guerre à la Perſe; & il rapporte, qu'après pluſieurs raiſons dont il ſe ſervit pour l'en détourner, il cita ce fameux proverbe, qui eſt fort en uſage chez les Grecs, & parmi les Turcs: „ Qu'il ne faut pas marcher ſur la queuë du ſerpent qui „ dort, de peur qu'en s'éveillant il ne leve la tête, & ne faſſe ſentir „ ſa morſure. "

Celui de Sinan Bacha & de pluſieurs autres.

La guerre de Perſe fut donc réſoluë; mais il s'y preſentoit deux obſtacles conſidérables; le premier étoit l'éloignement & la difficulté de faire paſſer des troupes dans le païs ennemi par des chemins rudes, embarraſſés de bois & de montagnes, où il étoit aiſé de tendre des embuſcades. Outre cela cette guerre demandoit beaucoup plus de dépenſe qu'aucune autre. En effet, Sinan Bacha repréſentoit que pour conſerver les conquêtes qu'on feroit ſur la Perſe, il faudroit élever des citadelles, fortifier des villes, & y mettre des garniſons nombreuſes; & il ajoûtoit, que la paye que le Grand Seigneur donne ordinairement aux troupes, n'étoit pas ſuffiſante pour ſubvenir à tout cela; & qu'on ſeroit obligé de faire aux ſoldats des gratifications extraordinaires, afin de les engager à ſe rendre aſſidus aux travaux, à garder exactement leurs poſtes, à défendre avec vigueur les places qui leur ſeroient confiées, & à ſupporter courageuſement toutes les incommodités d'une guerre qui alloit les retenir long-tems éloignés de leur patrie.

Pour ce qui eſt de la dépenſe, Amurath, qui trouvoit les raiſons de Sinan pleines de ſageſſe & de bon ſens, en fit ſon affaire, & promit que l'argent ne manqueroit point pour cette expédition. Mais il n'étoit pas auſſi aiſé de lever le premier obſtacle; & les ſentimens furent fort partagés à ce ſujet. Les uns vouloient qu'on fît paſſer une armée en Perſe par Bagdad, & que de-là on marchât droit à Siras, qu'on dit être l'ancienne Perſépolis; & ils appuyoient leur avis, ſur ce qu'il paroît par l'hiſtoire, que c'eſt-là le chemin que prit Alexandre pour entrer dans ce païs. D'autres prétendoient au contraire, qu'il falloit commencer par s'aſſûrer de Tauris, & fortifier cette grande ville avec toutes les places des environs. Quelques-uns enfin propoſerent un troiſiéme avis qui ſembloit approcher des autres. Ceux-ci croyoient que le parti le plus avantageux étoit de partager l'armée, & d'attaquer en même tems l'ennemi des deux côtés, prétendant que par-là on l'obligeroit de diviſer ſes forces, & qu'on le mettroit ainſi hors d'état de faire tête de côté, ni d'autre. Mais Amurath ne fut pas

de

de ce ſentiment; & comme on ne pouvoit s'empêcher de faire paſſer l'armée par la Géorgie & l'Armenie, où elle devoit être jointe par les Tartares qui habitent au-deſſus du Pont aux environs de la mer Caſpienne, & ſur leſquels on comptoit beaucoup pour cette guerre, il jugea qu'il ne ſeroit pas ſûr de s'engager dans une route ſi dangereuſe & ſi difficile avec des forces partagées. HENRI III. 1578.

Les Miniſtres prirent donc leurs arrangemens pour une marche ſi longue, & remplie de tant de difficultés. Après cela on fut curieux de connoître à qui le Grand Seigneur confieroit le ſoin de cette entrepriſe. En effet, il avoit déja déclaré qu'il n'y commanderoit point en perſonne; & Sinan n'avoit pû s'empêcher de faire paroître ſon étonnement à cette occaſion, parce qu'on ne voyoit point dans toute l'hiſtoire de l'Empire, qu'aucun Prince Ottoman ſe fût jamais ſervi de Lieutenant pour une guerre auſſi conſidérable, & ne ſe fût pas rendu lui-même à la tête de ſes armées. Mais Amurath avoit ſes raiſons pour ne pas être de cette expédition: il apportoit pour prétexte les beſoins de l'Empire, & il diſoit que les affaires de l'Empire ne lui permettoient pas une abſence de ſes Etats ſi longue & ſi dangereuſe dans un tems où il étoit menacé du côté de l'Occident par tant de Princes puiſſans. Dans le fond quelques-uns croyent qu'une des raiſons principales qui l'empêcherent de faire ce voyage, fut qu'il étoit ſujet à certaines attaques d'épilepſie qui revenoient aſſez ſouvent, & qu'il appréhenda que les fatigues de la guerre ne les rendiſſent encore plus fréquentes; que cette incommodité, qu'il ſçavoit cacher dans les murs de ſon Serrail, ne devint publique au milieu d'un camp, & ne le rendît mépriſable à ſes troupes. Ainſi il paſſa pour conſtant, que le Sultan n'aſſiſteroit point en perſonne à cette guerre. Après cela il n'y eut aucun des Grands de la Porte, que la faveur ou leur réputation rendoit les plus conſidérables auprès du Prince, qui ne briguât un emploi de cette conſéquence. Sinan, & Muſtapha, qui venoient de ſe rendre fameux, le premier par la priſe de la Goulette, & l'autre par la conquête de l'iſle de Chypre, ſembloient y avoir plus de droit que perſonne. Mais il ne parut point alors qu'Amurath eût encore pris ſa réſolution là-deſſus. Seulement on envoya ordre aux Bachas d'Erzerum, de Van, & de Bagdad, d'entrer ſur les terres de Perſe, & d'y faire le dégât.

Raiſons qu'eut Amurath de ne point commander ſes armées.

Enfin cette année Muſtapha fut déclaré Général de l'armée Ottomane. Il ſortit de Conſtantinople le 5. d'Avril, ſuivi d'un grand cortége, qui l'accompagna pour lui faire honneur; & ayant paſſé le détroit pour ſe rendre à Scutari, il prit de-là ſa route par Toccat & par Sivas (1), & ſe rendit au commencement d'Août à Erzerum, qu'on croit être l'ancienne Simbra, dont parle Ptolomée, ſituée ſur les frontiéres de la Cappadoce & de l'Armenie, où étoit le rendez-vous de l'armée. Là il fit une revûë générale, ſelon la coûtume; & pour avoir un état certain de toutes ſes forces, il ſépara les malades de ceux qui étoient en ſanté; les troupes qui paroiſſoient en bon état, de celles qui étoient mal équippées; enfin les ſoldats

Muſtapha déclaré Généraliſſime.

(1) Ce ſont les anciennes villes d'Amaſie, & de Sébaſte.

HENRI III. 1578.

foldats d'une taille & d'un air avantageux, de ceux qu'on jugea d'une complexion foible, & peu propre à ſupporter les travaux de la guerre.

Etat des forces deſtinées contre la Perſe.

Les premiers qui ſe preſenterent, furent ceux de Méſopotamie ou Diarbequir, au nombre d'environ douze mille, n'ayant guères pour armes que l'arc & le çimeterre; & Muſtapha fit une vive reprimande au Gouverneur de cette province, de ce qu'il avoit amené ſi peu de troupes. Ils étoient ſuivis de quatorze mille Aſſyriens & Chaldéens, peuples habitans ſur les bords de l'Euphrate & du Tigre (1). Ils s'étoient aſſemblés à Baſſora, armés de la même maniére. Enſuite marchoient deux mille Syriens ou Soriens, habillés magnifiquement, plûtôt qu'armés; auſſi cette nation ne ſe bat-elle que par eſcarmouches, & en eſcadronnant. On voyoit paroître après eux en bel équipage douze mille hommes, levés à Magneſie ou Maniſſa dans la Bithynie, ou le Beſangial; à Ancyra ou Angori; dans la Lydie ou Caraſie; dans la Phrygie & le Pont, provinces de l'Aſie mineure, qu'on nomme aujourd'hui l'Anatolie. On avoit joint avec eux mille enfans perdus de ces peuples de Judée & de la Paleſtine, que leur pauvreté force à vivre de brigandage, & quatre mille Caramans, nation barbare de l'ancienne Cilicie, accoûtumée au vol, & ne reſpirant que le ſang. Les troupes de la Morée, de la Gréce, de la Macédoine, & de la Thrace, qui faiſoient la principale force de cette armée, formoient enſuite un corps ſéparé, compoſé de dix mille hommes, tous bons Arquebuſiers. On compta auſſi trois mille Janiſſaires. Enfin Beyran Bacha d'Erzerum avoit amené au camp quatre mille hommes levés dans la Cappadoce & l'Armenie, tous gens aguerris par les courſes continuelles qu'ils faiſoient dans le païs ennemi. Toutes ces troupes étoient à la ſolde du Grand Seigneur. Pour ce qui eſt des avanturiers, ou volontaires, ils étoient encore en auſſi grand nombre. On ne tira cette année aucunes troupes de la côte de Barbarie, de la Hongrie, de l'Egypte, ni de l'Arabie heureuſe, maintenant nommée l'Hyemen; & on réſerva pour quelque occaſion plus conſidérable les Janiſſaires, qui eurent ordre de reſter en garniſon à Damas.

Cette grande armée étoit ſuivie de cinq cens piéces de campagne, que Muſtapha deſtinoit à mettre dans les places qu'on jugeroit à propos de fortifier. Il avoit auſſi apporté beaucoup d'argent; & le Grand Seigneur lui avoit outre cela permis de prendre les revenus d'Alep, & des autres villes frontiéres, pour ſubvenir aux fraix de la guerre. Le Général Turc avoit encore penſé à pourvoir ſes troupes de vivres. Toute la frontiére avoit eu ordre d'apporter au camp la dîme des denrées qu'on y recueilloit, & d'y amener des chameaux pour porter les proviſions & le bagage. On avoit levé de toutes parts grand nombre de pionniers & de mineurs. Enfin on avoit embarqué beaucoup de bled à Conſtantinople ſur la flotte Turque, commandée par Ulucciali, qui prit ſa route par la mer Noire, & vint aborder à Trébizonde, place éloignée ſeulement d'Erzerum de quatre journées de chemin.

Entrée

Après avoir ainſi fait tous ſes préparatifs, le Général Turc partit à la tete

(1) Ces deux fleuves s'appellent aujourd'hui le Frat & le Tegil.

tête de ſon armée, & en huit jours de marche il arriva à Chars, place qui avoit été détruite, conformement à un des articles du dernier traité de paix fait avec Soliman, & où il trouva des proviſions en abondance. Là les Turcs furent ſurpris d'une pluye violente mêlée d'un ouragan furieux, qui renverſoit toutes les tentes, & qui les incommoda conſidérablement. Ainſi ils furent obligés de reſter trois jours dans cet endroit, où ils eurent beaucoup à ſouffrir, & où ils laiſſerent grand nombre de malades. Ils en décamperent, & ſe diſpoſerent à paſſer les montagnes de Chielder. Muſtapha, pour éviter toute ſurpriſe, avoit tellement arrangé l'ordre de ſa marche, qu'il étoit au centre dans la plaine, tandis que le Bacha d'Erzerum, & Dervis, Bacha de Cara-Hemid dans la Méſopotamie, ou Diarbequir, s'avançoient par les montagnes; le premier à droit, & l'autre à gauche. Ils étoient ſoûtenus par les Bachas Oſman, Mahomet, Muſtapha, & par les Commandans des avanturiers, & les Chefs des troupes que les Tributaires du Grand Seigneur ſont obligés de lui fournir. Cette avant-garde formoit une eſpéce de croiſſant qui couvroit le corps de bataille, & qui étoit comme en ſentinelle pour découvrir de loin l'arrivée des ennemis.

HENRI III. 1578. des Turcs en Perſe.

D'un autre côté, tandis que les Turcs ſe diſpoſoient à entrer en Perſe, Hodabendes qui étoit informé de tous leurs deſſeins, ſe voyant dans la néceſſité de ſoûtenir une guerre que l'imprudence de ſon frere lui avoit attirée, crut qu'il devoit feindre avec la Porte, afin d'avoir le tems de ſe mieux préparer. Ce Prince venoit à peine de monter ſur le trône; & il avoit trouvé à ſon avénement à la Couronne les affaires fort dérangées par la conduite barbare du dernier Roi Iſmaël. L'imprudence qu'il avoit euë lui-même d'abord, de ſe livrer aux conſeils de ſon premier Miniſtre Mirize-Salmas, n'avoit pas contribué à rétablir la tranquillité dans ſon Royaume. Dans ces circonſtances il jugea qu'il étoit à propos de ſe conduire avec une grande apparence de modération. Il parut etre mortifié de ce qui s'étoit paſſé; & comme ſi ſon intention eût été de rétablir l'union entre les deux nations, il envoya une Ambaſſade au Grand Seigneur, moins dans l'eſpérance d'arrêter les projets qu'il méditoit, que pour gagner du tems. En effet, ſoit qu'Amurath fût entêté des promeſſes magnifiques que ſes Docteurs lui avoient faites au ſujet de ſon ſonge; ſoit qu'il ne pût digérer le refus du Roi de Perſe, de lui remettre le Chiourde, qui s'étoit retiré dans ſes Etats, il voulut à peine donner audience à ces Ambaſſadeurs, & les renvoya fiérement avec menaces.

Le Roi de Perſe envoye une Ambaſſade au Grand Seigneur.

Cependant Hodabendes penſa à mettre dans ſes intérêts les Princes de Géorgie, dont il étoit important de s'aſſûrer, parce que c'étoit par leurs terres que l'armée Turque devoit paſſer pour entrer en Perſe. Il leur écrivit; il leur députa même, pour les exhorter à ne pas abandonner la défenſe d'une Couronne dont ils étoient feudataires. Il fit auſſi parler à Sahamal, & à Levent-Ogli par quelques Seigneurs de leurs amis, qui travaillerent à diſſiper les ſoupçons que le paſſé avoit pû donner à ces Princes. Outre cela il traita avec l'Empereur des Tartares, le plus puiſſant Prince de cette nation, qu'on appelle communément le Kitai; & il l'en-

Il intéreſſe dans ſa cauſe les Princes de Géorgie & les Tartares.

HENRI III. 1578. l'engagea à ſe joindre à lui pour faire la guerre au Grand Seigneur. Il prit pour cela le moment que les Tartares étoient mécontens d'Amurath, ſoit que la trop grande puiſſance du Sultan leur fît ombrage, ſoit qu'ils cruſſent avoir quelques raiſons particuliéres de ſe plaindre de lui : car du reſte les Tartares & les Perſans avoient juſqu'alors été toujours ennemis ; & quoique ces deux peuples faſſent également profeſſion de la Religion Mahometane, ils different cependant en pluſieurs points. Enfin le Roi de Perſe attira même dans ſon parti pluſieurs Seigneurs Turcs, gens de crédit & d'autorité, qui ne penſoient pas comme le reſte de la nation Ottomane au ſujet de la Religion, & qui avoient quelque penchant à embraſſer la ſecte des Sophys.

Tocmaſes marche au-devant de l'armée Ottomane.

Les circonſtances ne permettoient guéres à Hodabendes de prendre d'autres meſures. Après cela ce Prince envoya ordre aux Gouverneurs des provinces d'aſſembler leurs troupes, & de ſe rendre inceſſamment auprès de lui. Ils firent d'abord quelque difficulté. Cependant la vûë du danger qui les menaçoit tous également ; l'ennemi qui étoit à leurs portes ; un peu de compaſſion pour le nouveau Roi, & pour l'état déplorable où l'Empire alloit être réduit, tout cela enfin les toucha. Ils obéïrent, & amenerent vingt mille hommes tous bien armés. Hodabendes mit à leur tête Tocmaſes Sultan Chan, & Gouverneur d'Armenie ou Turcomanie, Capitaine expérimenté, qui avoit donné des preuves de ſon habileté au maniment des affaires dans pluſieurs Ambaſſades dont il avoit été chargé à la Porte ; & il eut ordre de marcher ſur le champ vers la frontiére.

Ce Général prit ſa route par Tauris & par Genge ; & il arriva à Chars peu de tems après que l'armée Ottomane, qui avoit eſſuyé cet orage furieux dont j'ai parlé, avoit quitté ce poſte pour s'avancer vers les montagnes de Chielder. De-là il continua ſa marche. Cependant les coureurs qu'il avoit envoyés devant pour reconnoître l'ennemi, ayant apperçû les Bachas d'Erzerum & de Cara-Hemid, qui campoient ſur les montagnes oppoſées avec aſſez peu de troupes, & ne pouvant voir le gros de leur armée, qui étoit dans la plaine couvert par les collines, revinrent à toutes jambes donner avis à Tocmaſes, qu'ils avoient découvert quelques avant-coureurs de l'armée Turque qu'il ſeroit aiſé de défaire, pourvû qu'on ne tardât pas à les attaquer.

Combat de Chielder entre les Turcs & les Perſans.

Le faux rapport de ces coureurs, que l'apparence avoit trompés, fit donner leur Général dans le piége ; il marcha aux ennemis, qui de leur côté ayant découvert de loin les troupes du Roi de Perſe, deſcendoient de leurs montagnes pour les attaquer ; & ils en vinrent aux mains plûtôt que Muſtapha ne l'avoit eſpéré. Le deſſein de ce Général étoit de cacher ſa marche, & de ne ſe montrer que lorſque ſon avant-garde auroit commencé à rompre les Perſans, pour tomber alors ſur eux, & achever de les mettre en deſordre. Dans cette vûë il fit faire alte au corps de bataille, & ſerra les rangs : mais il ſe paſſa bien du tems avant qu'il pût ſe remettre en mouvement ; & les ennemis en profiterent, pour tailler en piéces ſes troupes avancées, avant qu'il fût à portée de leur donner du ſecours.

En

En effet, le combat avoit déja duré depuis midi, pendant trois heures entiéres, lorſque Muſtapha parut enfin avec le gros de l'armée Ottomane. Alors Tocmaſes ſentit tout le péril où il s'étoit engagé. Mais il n'étoit plus tems d'y apporter remede, & il étoit trop avancé pour reculer. Ainſi il prit le ſeul parti qui lui reſtât; ce fut de faire tête à l'orage. Il rallia ſes troupes du mieux qu'il put, ſoûtint bravement juſqu'au ſoir tout l'effort de cette grande armée, & fit ſa retraite à la faveur de la nuit, laiſſant ſur la place cinq mille morts, & deux mille priſonniers. Muſtapha de ſon côté ne jugea pas à propos de le pourſuivre dans les ténébres. Il avoit eu dans cette action quinze mille hommes de tués, parmi leſquels on comptoit ſept Gouverneurs de province. Mais quelque chagrin qu'il reſſentît de ſa défaite, il n'en témoigna rien. Au contraire il informa Amurath d'une maniére avantageuſe du ſuccès de cette journée; & pour diminuer l'idée qu'on auroit pû avoir de la perte qu'il avoit faite aux dépens de ſon ennemi, il imagina un ſtratagême inoüi & barbare. Les Turcs ayant ſuivant leur coûtume coupé la tête à ces cinq mille hommes qui étoient reſtés ſur le champ de bataille, ce Général ſe les fit apporter le lendemain. Enſuite aprés qu'on ſe fut aſſûré à leur teint & à leurs mouſtaches, que c'étoient véritablement des têtes de Perſans, il commanda qu'on amenât devant lui tous les priſonniers, qui furent ſur le champ égorgés par ſes ordres; & de toutes ces têtes rangées les unes ſur les autres, il fit élever une tour dans la plaine, pour être un monument de la victoire ſanglante qu'il avoit remportée ſur les ennemis, & ſervir à répandre la terreur de ſon nom dans tous les environs.

HENRI III. 1578.

Stratagême de Muſtapha pour intimider ſes ennemis.

(1) Florus rapporte un évenement à peu près ſemblable, arrivé en Eſpagne, & qui fit horreur aux Barbares-mêmes. Il dit, qu'aprés cette ſanglante bataille que Jules Céſar gagna à Monda contre le parti de Pompée, les malheureux reſtes de cette défaite s'étant jettés dans cette ville, ce Général alla auſſitôt les y aſſiéger, & qu'il ne voulut ſe ſervir pour tout retranchement, que des cadavres de ceux qui avoient péri dans cette action, que les dards & les javelots tenoient attachés enſemble, & dont ils formoient une eſpéce de rempart. Spectacle hideux, inventé par ce Dictateur pour jetter la terreur parmi ſes ennemis, & à qui la néceſſité de faire le ſiége de cette place peut en quelque ſorte ſervir d'excuſe.

Cependant les couriers de Tocmaſes avoient déja porté à Casbin la nouvelle du dernier combat, & avoient inſtruit le Roi de Perſe des forces & des deſſeins du Turc. En même tems ce Général demandoit qu'on lui envoyât du ſecours. Hodabendes ne fut pas fort affligé du ſuccés de cette bataille. Il penſa ſeulement à en prévenir inceſſamment les ſuites, & il travailla ſans relâche à lever de nouvelles troupes.

D'un autre côté, tandis que Muſtapha étoit occupé à faire exécuter le projet plein d'horreur qu'il avoit formé, des députés vinrent l'informer de l'arrivée prochaine de Manucchiar. C'étoit un des fils d'une veuve, Princeſſe

Arrivée d'un Prince

(1) Ce paragraphe-ci manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

HENRI III. 1578.

ceſſe de Géorgie, nommée Dedeſmit. Cette nouvelle parut faire un plaiſir infini au Bacha. Il ordonna auſſitôt à tous les grands Officiers de ſon armée d'aller recevoir le Prince à la tête du camp, où il entra au bruit des tymbales, des trompettes, & du canon. De-là, il fut conduit en cérémonie à la tente du Général, après qu'on lui eut donné à deſſein le funeſte ſpectacle de ces têtes arrangées. Le Prince Géorgien comprit à cette vûë ce qu'on vouloit lui faire entendre. Après les premiers complimens, pour faire ſa cour au Général Turc, il lui demanda des nouvelles du dernier combat, & voulut bien paroître perſuadé de la rélation qu'il lui en donna. Enſuite il lui fit offre de ſes ſervices, & lui marqua qu'il contribueroit volontiers de tout ſon pouvoir au ſuccès de cette guerre. Muſtapha reçut aſſez froidement les avances du Prince étranger; & ſe tournant fiérement vers ſon camp, & du côté de ce monument barbare, qu'il avoit fait élever pour ſervir de preuve de ſa victoire prétenduë: „ Tout ce que vous voyez (dit-„ il, en lui montrant l'armée Turque ſous les armes) ſont autant de pre-„ ſens dont la main libérale du Tout-puiſſant a gratifié avec profuſion les „ Princes de la famille Ottomane, pour en faire les maîtres du monde, „ & les rendre l'objet de ſon admiration & de ſon étonnement. Vous avez „ pris certainement le parti le plus ſage, en venant reconnoître l'empire „ d'un auſſi puiſſant Prince que celui que je ſers; il ſeroit ſeulement à ſou-„ haiter, que vous n'euſſiez pas tardé ſi long-tems à lui rendre ces juſtes „ hommages. J'accepte avec joye l'offre que vous me faites de partager „ avec moi les travaux de cette guerre. Soyez le bien venu, & comptez „ que vous trouverez réciproquement dans moi tout ce que vous pouvez „ attendre d'un véritable ami. " Après avoir tenu ce diſcours, & reçû le preſent du jeune Prince, il lui fit donner le preſent ordinaire, conſiſtant en un habit de brocard d'or, avec une lance & un bouclier très-bien travaillés & fort magnifiques; & il mit auprès de lui quelques-uns de ſes gardes pour avoir l'œil ſur ſa perſonne, & veiller ſur toutes ſes démarches.

Géorgien au camp Ottoman.

Diſcours que lui tient Muſtapha.

Avant que d'aller plus loin, je crois qu'il eſt à propos que je donne ici au Lecteur quelque connoiſſance de ces Princes de la Géorgie, & des provinces qu'ils poſſédent, auſſi-bien que de l'Arménie & de la Médie, qui ſont voiſines de leurs Etats, puiſque ces païs furent le théatre des principaux évenemens de cette guerre.

Les Géorgiens habitent aujourd'hui l'ancienne Iberie. C'eſt un païs où il y a beaucoup de bois & de montagnes, qui renferment auſſi pluſieurs plaines. Il confine du côté de l'Occident à la Colchide, aujourd'hui la Mingrelie; du côté du Midi, à l'Arménie ou Turcomanie, dont une partie appartient auſſi aux Souverains de cet Etat; du côté d'Orient, à la Médie Atropatie ou mineure, que nous appellons le Sirvan ou Schirvan; & du côté du Nord, à l'ancienne Albanie, qui porte aujourd'hui le nom de Zuirie. On y trouve en abondance toutes ſortes de grains & de fruits, de la ſoye, des bêtes ſauves & des faucons en quantité.

Deſcrip-

La Géorgie eſt arroſée par pluſieurs fleuves, dont quelques-uns ſont fort grands.

grands. Le principal eſt l'Araxe, qui ſort du mont Taurus, & courant vers l'Orient, paſſe à Tomenis. Enſuite tournant au Nord & à l'Occident, il va recevoir le fleuve Ciro (1) qui prend lui-même ſa ſource du côté du Septentrion dans le mont Taurus, & qui coule dans la plaine, où pluſieurs petites riviéres vont s'y jetter, l'Alazon, le Sandobane, le Rhetace & le Chane. Dans ce coude que fait l'Araxe, il fait une preſqu'iſle de Sechi, dans la campagne d'Erex. Cette ville, ſuivant la deſcription que Strabon nous en donne, eſt peut-être l'ancienne Artaxate; cependant ce Géographe place auſſi dans ce même endroit la ville de Seumara. De-là l'Araxe coule à quelques lieuës de la ville d'Erivan, fameuſe dans la guerre dont nous parlons; & ſe répandant enſuite dans la campagne de Calderan, célébre par la bataille qui ſe donna dans ce lieu entre le Sultan Selim & le Sophy Iſmaël, il va ſe jetter dans la mer Caſpienne. Ce fleuve reçoit auſſi dans ſa courſe, au-deſſus de la riche ville d'Eres, le Canach que Leunclavius appelle Ares, ou Cara-ſu, c'eſt-à-dire, la riviére noire. Strabon écrit au livre onziéme de ſa Géographie, que ce fut par cette péninſule que forment dans leur jonction le Chiur & l'Araxe (car c'eſt ainſi qu'on doit lire dans cet endroit, & non pas l'Arage) que le Grand Pompée, & après lui Canidius Baſſus, entrerent de l'Arménie dans l'Iberie

HENRI III. 1578. tion de la Géorgie.

Au reſte tous ces fleuves prennent leur ſource dans le mont Taurus. Cette chaîne de montagnes, à qui les Géographes ont donné ce nom, eſt aſſez peu de choſe dans la Carie & la Lycie (2). Elle commence d'abord à s'élever ſur les côtes de la Pamphylie, à preſent Sarmanie, proche du cap de Chelidonie ou Capo delle correnti & delle Chelidonie, & traverſe ainſi toute la Cilicie ou Caramanie. De-là elle ſe ſépare en deux branches, dont celle qui eſt à droite s'appelle le mont Amanus ou de Scanderona, ou Monte Negro; & courant au Sud-Eſt, elle s'étend ſans interruption juſqu'à l'Euphrate. Au-delà de ce fleuve, elle prend le nom de monts Gordiens (3), & enſuite celui de mont Maſius, au-deſſus de Niſibe ou Nisbin, & de Tigranocerte, ou Sultania ou autrement Sava; là elle commence à devenir beaucoup plus haute. C'eſt alors le Niphates, qui dans ſon étenduë ſépare la Médie de la Chaldée, ſous le nom de mont Zagrius ou Semirami. On trouve enſuite au-deſſus de la Chaldée les montagnes de la haute Perſe, dite Elymaïs, avec celles des Parœtaceniens ou du Turqueſtan, & celles des Coſſéens au-deſſus de la Médie.

C'eſt dans le mont Niphates que ſe trouve la ſource du Tigre, aſſez peu éloignée de celle de l'Euphrate, puiſque Strabon ne compte que deux mille cinq cens ſtades de diſtance entre l'une & l'autre. Mais ces deux fleuves s'éloignent beaucoup dans la ſuite. L'Euphrate s'étendant fort au loin, arroſe dans ſa courſe irréguliére des païs immenſes. Au contraire le cours du Tigre eſt droit & rapide. Enſuite il ſe perd ſous terre & diſparoît

(1) Aujourd'hui *Chiur*. Les habitans du païs l'appellent *Ser*.
(2) Ou *Aidin-Ili* & *Mentes-Ili*, ſelon le langage du païs.
(3) P. Gillius les nomme la montagne des Nuages. Mrs. *Dupuy*.

HENRI III. 1578.

roît pendant un aſſez long eſpace de tems. Enfin on le voit renaître fort loin de-là toujours le même ; & ſe réüniſſant de-là à l'Euphrate au-deſſous de Sereſul, ils coulent enſemble le long de la Méſopotamie, & vont ſe jetter dans le golphe Perſique.

De l'Armenie & de la Médie.

La partie du mont Taurus qui eſt à gauche, s'étend vers le Septentrion ſous le nom d'Antitaurus, ſépare l'Armenie de la Cappadoce & de la Comagene ou Azar, & ſe diviſe encore elle-même en pluſieurs branches au-delà de l'Euphrate, tirant vers le Nord. Ici c'eſt le mont Poliarres ou Poliadres, & Cydiſes à l'Occident. Là, ce ſont les monts Moſchiques ; dans un autre, elle porte le nom de monts Tibareniens, & forme ainſi une longue chaîne juſqu'au Caucaſe. D'autres montagnes, qui ſont auſſi partie du mont Taurus, s'élevent du côté de l'Orient & environnent tout ce païs qui eſt depuis la mer Caſpienne juſqu'à la Médie. Le mont Parachoater en eſt encore une branche, & va juſqu'aux portes Caſpies, s'étendant au loin du côté de l'Orient vers la province d'Heri. Ainſi la Médie & l'Armenie ſe trouvent renfermées au milieu du mont Taurus ; & ce païs, tout chargé de montagnes eſcarpées, entrecoupées ſeulement par quelques vallons, qui ſur-tout du côté du Midi, où l'Araxe ſe précipite au travers de ces déſerts, ſont remplis de torrens & couverts de forêts impraticables, eſt habité par un nombre infini de peuples différens, qui dès le tems de Strabon ne ſubſiſtoient que de brigandages.

Il y a deux grands lacs dans l'Armenie, le Palus d'Actamar ou lac de Van dont j'ai parlé, qui eſt preſqu'auſſi grand que la mer de Zabache ou Palus Mæotide, & qui s'étend juſqu'à la Médie mineure ; on y recüeille du ſel ; & le lac appellé par les anciens Thomitis ou Arſen, qui conſerve encore aujourd'hui ce nom. Les eaux de celui-ci ſont remplies de nitre, & plus propres que tout l'art des dégraiſſeurs à ôter les taches qui ſe rencontrent ſur les étoffes. Auſſi ne ſont-elles pas bonnes à boire. Le Tigre paſſe au travers avec rapidité ſans s'y mêler. Il ſemble que Thomas Minadoi de Rovigo, le ſeul auteur qui nous ait donné l'hiſtoire de cette guerre, tout exact qu'il eſt, ſe ſoit trompé au ſujet de ce lac, & qu'il l'ait confondu avec celui que Strabon appelle le lac Spanta, quoique ce Géographe place cependant ce dernier dans la Médie Atropatienne ou le Sirvan, & le diſtingue expréſſément de ces deux lacs, dont je viens de parler, en marquant leur ſituation dans l'Arménie. Pour moi, je ſerois fort porté à croire, que le lac Spanta eſt le même que celui qui eſt marqué dans la Carte qu'on a miſe à la tête de l'Ouvrage de Minadoi, ſous le nom de lac Chielder Giol, ſitué au Nord de Lori.

Religion de leurs habitans.

C'étoit au milieu de ces barriéres élevées par la nature elle-même pour fermer l'entrée de ces vaſtes Etats, que Dieu ſembloit par ſa providence avoir mis à couvert quelque reſte de Chriſtianiſme au milieu de l'impie Mahométiſme, qui s'étoit répandu de tous les côtés. Les peuples qui les habitent, devenus inacceſſibles par la ſituation de leur païs, avoient auſſi été regardés pendant long-tems comme invincibles, tant que l'union avoit duré parmi eux. L'avarice & l'ambition furent la ſource de leur perte.

perte. Les petits Rois & les nations de ces contrées qui faiſoient profeſſion du rit Grec, commencerent à ſe trouver trop reſſerrés dans ces bornes, qui leur paroiſſoient étroites, & voulurent chercher au dehors ce qu'ils pouvoient rencontrer dans leur patrie. La Perſe étaloit à leurs yeux ſes richeſſes & ſa magnificence. C'étoit de ce côté-là qu'ils ſe voyoient le plus expoſés. Tauris, alors la capitale de ce grand Empire, étoit à leurs portes. Ce fut par-là qu'ils commencerent à ſe laiſſer entamer. Ils firent d'abord alliance avec les Monarques Perſans, ils ſe mirent à leur ſervice, & l'or de la Perſe répandit inſenſiblement parmi eux le poiſon du Mahométiſme. Ce fut pour eux la pomme de diſcorde. Les troubles domeſtiques qu'on vit naître de cette malheureuſe diviſion, attirerent les Perſans dans leur païs ; & cette nation ne ſe trouvant pas dans la ſuite en état de faire tête aux Turcs, abandonna ces belles provinces en proye à ces fiers Ottomans. HENRI III. 1578.

Les Princes qui regnoient en Géorgie, & dans cette partie de l'Armenie qui étoit occupée par des Chrétiens, étoient alors Dedeſmit, cette vieille Princeſſe veuve, qui avoit deux fils Manucchiar & Alexandre ; David & Simon, fils de Lavaſſap ; Alexandre ſurnommé le Grand, fils de Levent-Ogli; Joſeph fils de Gori; Sahamal dont je viens de parler, oncle de Peria-Concona & du Prince Haider; & Baſſachiuc. Souverains qui regnoient alors dans ces contrées.

Sahamal poſſédoit cette partie de la Géorgie appellée le Carthuel, qui confine au Sirvan, en tirant vers l'Albanie ou Zuirie ; c'eſt un païs plein de montagnes & peu cultivé. Pour ce qui eſt du Prince, quoiqu'il fût du ſang de Géorgie, il y avoit long-tems qu'il faiſoit profeſſion de la Religion des Perſans.

Les Etats de Joſeph fils de Gori étoient dans l'ancienne Iberie, qu'on nomme à preſent le Caket, ayant pour bornes à l'Orient la ville de Derbent, & à l'Occident le lac d'Eſſecchia. Ce Prince réduit aux derniéres extrémités par Oſman, renonça enfin à la Religion Chrétienne, & embraſſa le Mahométiſme.

Les Etats de la Princeſſe Dedeſmit avoient plus d'étenduë que ceux de tous ces Princes. Ils étoient bornés à l'Occident par la ville de Chars, & à l'Orient par ceux des Princes David & Simon. Cette Princeſſe, après avoir envoyé Manucchiar l'un de ſes fils en ôtage à Muſtapha, avoit remis le gouvernement entre les mains de l'aîné nommé Alexandre. Mais il fut dans la ſuite indignement détrôné par ſon frere, que les Turcs appuyerent dans cette entrepriſe. Le lieu de la réſidence de ces Princes étoit Altun-Chala, c'eſt-à-dire, Château d'or, place forte par ſa ſituation, environnée de toutes parts de forêts impraticables, & ſituée au pied du mont Periardo du côté de Chars & de Teflis.

De-là, en tirant à l'Eſt du côté de l'Armenie, on trouvoit le Royaume de Lavaſſap, qui étoit auſſi fort étendu. Ce Prince avoit nommé en mourant Simon, l'aîné de ſes fils, pour lui ſuccéder ; mais David ſon cadet ne lui permit pas d'être long-tems tranquille ſur le trône. Il ſe mit à la tête d'une troupe de brigands; & donna tant d'affaires au nouveau Roi, qu'il Simon Roi de Lavaſſap perd tout à la fois la liberté

HENRI III. 1578. & la Couronne.

fut obligé d'implorer le ſecours de ſes voiſins. Thamas regnoit alors en Perſe. Ce fut à lui que Simon s'adreſſa ; & ce Prince n'eut garde de manquer une ſi belle occaſion d'unir à ſa Couronne un Etat ſi conſidérable, ou de pouvoir du moins en diſpoſer à ſon gré. Il fit auſſitôt entrer des troupes en Armenie ; & il mit à la tête un Seigneur de confiance, avec des ordres ſecrets de s'aſſûrer de David, de lui propoſer de ſe faire Mahometan, de le faire paſſer à la Cour, au cas qu'il refuſât d'y ſouſcrire, & s'il acceptoit le parti, de le mettre en poſſeſſion de tous les Etats du Roi ſon frere. Cependant il étoit chargé de faire auparavant les mêmes propoſitions à Simon, & de lui promettre au nom de Thamas, ou Tecmaſes, qu'il le rendroit paiſible poſſeſſeur du Royaume de ſes ancêtres, à condition qu'il le tiendroit à foi & hommage des Rois de Perſe, & qu'il embraſſeroit le Mahométiſme, s'engageant pour plus grande ſûreté à lui remettre entre les mains David lui-même, qui ôſoit lui conteſter ſon droit. Le Général Perſan exécuta les ordres du Roi avec la derniére exactitude. Il ſe rendit maître de David, qui ſans balancer accorda auſſitôt tout ce qu'on voulut. Simon au contraire, refuſa conſtamment d'y entendre : il préféra courageuſement ſon ſalut éternel au trône, & à tous les avantages temporels qui ſont ordinairement l'objet de la cupidité des hommes ; & il fut relegué dans la forteresſe de Cahaca, où il ſe conſola avec le Prince Iſmaël, fils de Tecmaſes, de la dure captivité où on le retenoit, par l'étude des ſciences, & ſur-tout de la Philoſophie, qu'il avoit toujours fort cultivée. Pour David, après qu'il eut renoncé à la Foi, on le circoncit, ſuivant l'uſage obſervé chez les Mahometans ; & il fut fait Chan de Teflis. Les principales villes de ce Royaume ſont Teflis, lieu de la réſidence des Rois de cette partie de la Géorgie, qui y ont auſſi leurs tombeaux ; Lori, Cheres, & Chiurgi-cala, ou la ville de Cyrus, avec quelques autres petites places.

En s'éloignant de la grande route, & tirant vers le Nord, au-deſſus du lac d'Eſſecchia, on trouve la ville de Baſſachiuc, qui donne ſon nom au Prince de ce petit Etat. La ſituation avantageuſe de ſon païs, qui n'eſt rempli que de montagnes & de déſerts, le rendit ſimple ſpectateur de cette guerre ; & il ne fut point expoſé à en eſſuyer les malheurs. Mais il n'en auroit pas été quitte à ſi bon marché, ſi les Tartares euſſent tenu aux Turcs la promeſſe, qu'ils leur avoient faite, parce qu'ils n'auroient pas manqué de paſſer par cette contrée pour entrer en Médie & en Armenie.

On trouve encore en Armenie la principauté d'Alexandre, fils de Levent-Ogli, & frere du Prince Iſſe. Elle eſt ſituée entre Teflis & Erivan ; & par-là elle eſt également expoſée aux entrepriſes des Turcs & des Perſans. Ceux-ci avoient d'abord tenté de l'enlever à ce Prince, en tenant envers lui la même conduite dont ils avoient uſé à l'égard de Simon. Dans cette vûë ils ſouleverent contre lui Iſſe ſon frere, qui avoit embraſſé leur Religion. Mais leur artifice ne réüſſit point. Alexandre défendit courageuſement ſes droits ; & voyant que les Turcs devenoient fort puiſſans de ce côté-

là,

là, comme il étoit très-riche, il acheta la paix des Miniſtres de la Porte à force de preſens, & conſerva ſon Etat en ſe ſoumettant au Grand Seigneur. Depuis ce tems-là ce Prince, qui avoit été fort attaché à la Perſe, ne prit plus d'autre parti que celui de ſe ranger du côté du plus fort. Sa réſidence eſt à Zachen ſur le Canach, qui, comme je l'ai dit, va ſe jetter dans l'Araxe au-deſſus de la ville d'Eres. HENRI III. 1578.

Tel eſt donc aujourd'hui l'état de la Géorgie. Or, comme il falloit néceſſairement paſſer par ce païs pour arriver à Tauris, où l'armée Ottomane avoit deſſein de ſe rendre, ſoit qu'elle prît ſa route par le Nord, ſoit qu'elle voulût entrer du côté de l'Occident, il étoit également important aux Turcs & aux Perſans, de mettre les Princes Géorgiens dans leurs intérêts.

En ſortant de la Géorgie, on entre dans le Sirvan ou Schirvan. Ce païs qui fait aujourd'hui une des provinces de la Perſe, fut conquis par Haider Sophy, & Iſmaël, qui l'enleverent au Prince légitime. Sa capitale eſt Scamachie, ſituée ſur la mer Caſpienne, entre la ville de Derbent, au ſiége de laquelle le Roi Haider fut tué, & celle d'Eres, célébre par ſes manufactures de ſoye. Strabon croit que c'eſt l'ancienne Symbace, & il rapporte que les Arméniens s'en étant rendus maîtres, les habitans les en chaſſerent avec l'aide des Romains, qu'ils appellerent à leur ſecours.

Après le Schirvan ou la Médie mineure, on trouve la Médie propre, ou majeure, dont la capitale eſt Tauris, où les Rois de Perſe tenoient il n'y a pas long-tems le ſiége de leur Empire; elle eſt ſituée au pied du mont Oronte, qui eſt une branche du mont Tauris. Au reſte Minadoi, qui d'ailleurs eſt aſſez peu exact dans la recherche de ces noms anciens, qu'il confond ſouvent, démontre fort bien que cette ville eſt la fameuſe Ecbatane (1). Cependant Leunclavius croit ce fait aſſez incertain, & il apporte, pour en douter, l'autorité de Hayton, qui place cette ville dans la Perſarmenie, c'eſt-à-dire, dans l'Armenie majeure. Mais cet habile homme n'a pas fait réflexion, que ce que nous appellons l'Armenie, n'eſt pas aujourd'hui borné ſeulement à la province qui portoit autrefois ce nom; qu'elle renferme encore la Médie, avec qui, ſuivant le témoignage même de Strabon, elle a toujours eu beaucoup de reſſemblance, ſoit pour le climat, ſoit pour le caractére des peuples qui l'habitent; & que c'eſt pour cette raiſon que les Arméniens, qui étoient très-célébres du tems de Hayton, comme ils le ſont encore de nos jours, après avoir aboli le nom des Medes, ont placé cette fameuſe ville dans leur païs. Car du reſte il eſt certain que tout ce que les auteurs anciens diſent d'Ecbatane & de ſa ſituation, convient parfaitement à Tauris, comme Minadoi le prouve fort au

(1) Mr. Deliſle a fait voir dans ſa Carte de la retraite des dix mille, & dans le diſcours qu'il lut au ſujet de cette Carte à l'Académie des ſciences, & qui eſt imprimé dans l'Hiſtoire de cette Académie, que Tauris ne pouvoit pas être Ecbatane, mais plûtôt Gabris; & que la ſituation d'Ecbatane, étant ce que les anciens nous en ont dit, convenoit fort bien à Amadan, grande ville de Perſe entre Tauris & Iſpahan. *Edit. Anglois.*

HENRI III. 1578.

au long dans la diſſertation qu'il a compoſée exprès ſur ce ſujet, adreſſée à Mario Corrado.

On peut encore prendre deux autres routes pour arriver à Tauris. La premiére par Erivan, en tirant à l'Orient, & paſſant par Naſſivan & Chiulfol; elle eſt de huit ou neuf jours de marche: & ce fut celle que choiſit le Bacha Ferhates, qui fortifia Erivan. L'autre route n'eſt auſſi que de neuf jours de chemin, en prenant par la ville de Van, & le lac d'Actamar, & de-là par Coy, Merent, & Soffian. Ce fut par celle-là qu'Oſman Pacha conduiſit l'armée Turque. Enfin en ſortant de Tauris, & tirant vers le Midi, on trouve Salmas, & un peu à l'Eſt Perſépolis, ou Siras; Casbin, où les Rois de Perſe font leur réſidence, depuis que les Turcs leur ont enlevé Tauris; enſuite Caſſan, & plus loin Hiſpahan, où l'on ne peut arriver de Tauris qu'en quatorze jours; enfin la ville d'Heri dans la province qui porte ce nom. Après cette diſgreſſion je vais reprendre le fil de mon hiſtoire.

L'armée Turque marche à Teflis.

Après la réception magnifique que Muſtapha avoit faite au Prince Manucchiar, ce Général ſe diſpoſoit à marcher vers Teflis, lorſqu'il fut arrêté par une tempête plus violente encore que la premiére. Elle étoit mêlée de pluye, de vents furieux, & d'éclairs; & elle dura ſi long-tems, qu'elle l'obligea de reſter encore quatre jours dans ſon camp. Pendant ce tems-là la corruption ſe mit dans cette tour, que le Bacha avoit fait élever des têtes des Perſans; & cet amas confus de cadavres, de chameaux, & de mulets morts, dont la plaine étoit couverte, répandit une infection qui empeſta tout l'air des environs. Enfin le tems ſe remit au beau; l'armée décampa & alla coucher le même jour ſur les bords du lac Chielder Giol. L'orage avoit tellement rompu les chemins, que les chameaux deſtinés à porter le bagage, & les chevaux qui traînoient l'artillerie, ne pouvoient preſque avancer. Le lendemain on arriva à Archichelec, petite place qui avoit appartenu aux Princes de Géorgie, & dont les Turcs étoient alors les maîtres, depuis qu'elle avoit été priſe par Soliman dans les derniéres guerres contre la Perſe. Là, comme on étoit en païs d'amis, on ſéjourna pour donner aux ſoldats un peu de repos. Pendant ce tems-là Muſtapha fit la revûë de ſon armée; & il ſe trouva que depuis ſon départ d'Erzerum il avoit perdu quarante mille hommes qui avoient été tués dans le combat, ou que les maladies & la déſertion lui avoient enlevés.

Priſe de Teflis par les Turcs.

De-là les Turcs ſe rendirent en deux jours de marche à Triala. On voyoit encore dans ce lieu pluſieurs chapelles & Egliſes appartenantes aux Chrétiens Latins, qui s'y étoient conſervés juſqu'alors depuis le tems de ces fameuſes Croiſades qui rendirent nos peres plus célébres en Aſie, & ſur-tout dans la Syrie & la Paleſtine, qu'elles ne furent avantageuſes à la Religion. En ſortant de Triala, l'armée eut à paſſer une haute montagne fort rude, & alla camper ſous une forteresſe qui appartenoit aux Princes de Géorgie. Enfin le lendemain elle arriva à la vûë de Teflis, que David-Chan, à qui elle appartenoit, & les habitans avoient abandonnée pour ſe retirer dans les montagnes.

Dans

Dans toute cette marche les Turcs furent fort harcellés par les Princes Géorgiens qui étoient attachés à la Perſe, comme David-Chan, Joſeph, & à ce qu'on croit, Alexandre lui-même, fils de Dedeſmit, & frere de Manucchiar, qui étoit à la ſuite de Muſtapha. Comme ils connoiſſoient le terrain, & que les ennemis l'ignoroient, il leur étoit aiſé de leur tendre des embuſcades à chaque pas. Auſſi n'y manquoient-ils point; & dès qu'ils appercevoient quelques pelotons ſe détacher du gros pour aller au fourrage, ils tomboient ſur eux, auſſi bien que ſur tous les traîneurs, que quelque incommodité empêchoit de ſuivre l'armée, & les enlevoient ou les taillloient en piéces. HENRI III. 1578.

Teflis parut à Muſtapha une place qui méritoit d'être fortifiée. Dans cette vûë il fit relever les murs de cette ville, y bâtit une fortereſſe, & mit dedans cent piéces de canon. Il en donna enſuite le gouvernement à Mahomet Pacha, un des Commandans des avanturiers, qu'il laiſſa dans la place avec une garniſon de ſix mille hommes, compoſée en partie de troupes qui étoient à la ſolde du Grand Seigneur, & en partie des volontaires que cet Officier commandoit. Telles furent les expéditions du mois de Septembre. Ils fortifient cette place.

De-là le Général Turc marcha vers la Médie. Cependant l'armée diminuoit inſenſiblement. Les troupes rebutées des travaux continuels de cette guerre, ſe retiroient ſans prendre congé. Les Syriens ſur-tout, qui étoient venus d'Alep pour apporter des vivres au camp, déſertoient par bandes. Un corps de quinze cens hommes de cette nation, commandé par Naſſardin Chielebe, fut attaqué dans ſa retraite par les Géorgiens, qui le taillerent en piéces après un combat obſtiné. Il n'en échappa que très peu, que la bonté de leurs chevaux ſauva. De ce nombre fut le Commandant, qui de-là ſe rendit à Alep. Marchent vers la Medie.

Cependant Muſtapha, après avoir paſſé le fleuve qui coule le long des murs de Teflis & les montagnes, dont cette ville eſt commandée, alla camper au pied dans une plaine marécageuſe. Ce fut là que les députés d'Alexandre, fils de Levent-Ogli, vinrent l'informer de l'arrivée prochaine de leur maître. En effet il ſe rendit auſſitôt après au camp des Turcs, où il fut reçû avec les mêmes apparences de joye, & les mêmes honneurs que Manucchiar l'avoit été. Il fit enſuite ſes preſens au Général, qui lui donna auſſi le Calaat; & après que ce Prince l'eut aſſûré de ſa ſoumiſſion aux ordres du Grand Seigneur, on le congédia, & on le chargea de préparer des proviſions pour le retour de l'armée. Arrivée des députés du Prince Alexandre au camp Ottoman.

De-là Muſtapha, après une marche de douze jours, qu'il fit preſque toujours dans un terrain humide, arriva ſur les bords du Canach, dont j'ai déja parlé, & campa en-deçà, réſolu de donner quelque relâche à ſes troupes. Dans cet endroit il reçut une députation de la ville de Sechin, ſituée ſur la frontiére du Schirvan & de la Médie. Elle étoit compoſée des principaux habitans de cette place, qui venoient lui en apporter les clefs, & ſe remettre à ſa diſcrétion. Le Bacha les loüa de la ſage réſolution qu'ils avoient priſe, leur fit donner à chacun une veſte de ſoye, & les congedia, après les avoir aſſûrés de ſa protection. La ville de Sechin ſe remet à la diſcrétion de Muſtapha.

HENRI III. 1578.

L'armée avoit véritablement grand beſoin de quelque repos. Outre la fatigue d'une ſi longue marche, il y avoit peu de proviſions au camp. Les ſoldats mouroient de faim, & étoient preſque réduits au déſeſpoir. Il falloit donc trouver moyen de réparer leurs forces, & de ranimer leur courage. Dans ces circonſtances on prit quelques eſpions Perſans, que les ennemis avoient peut-être lâchés à deſſein de faire donner les Turcs dans le piége. Ils les informerent qu'il y avoit des vivres en abondance au-delà du fleuve : ſur cet avis le Général ne fut pas le maître de retenir ſes troupes ; elles commençoient déja à murmurer, & il y avoit à craindre qu'elles ne ſe mutinaſſent. Ainſi pour prévenir la ſédition, Muſtapha donna une permiſſion générale d'aller au fourrage, après avoir averti ſes ſoldats de prendre garde à eux, & de ne pas donner imprudemment dans quelque embuſcade.

Rencontre des Turcs & des Perſans.

A peine cette permiſſion fut-elle donnée, que dix mille hommes, compoſés la plûpart des valets de l'armée, ſortirent ſuivis d'un grand nombre de chevaux & de chameaux deſtinés à porter le fourrage. Ils s'avancerent juſqu'au confluent du Canach & de l'Araxe, qui n'étoit pas éloigné ; & après avoir fait leurs proviſions, ils ſe diſpoſoient à retourner au camp, lorſqu'ils ſe virent chargés par Alyculi-Chan, Emanguli-Chan, Serap-Chan, & quelques autres Seigneurs qui s'étoient trouvés au dernier combat, qui s'étoit donné le mois d'Août précédent dans la plaine de Chielder. Ils étoient de-là retournés à la Cour, d'où ils avoient eu ordre de ſe rendre auprès du Général de l'armée Perſanne. Ces troupes enveloperent les Turcs, & les taillerent tous en piéces.

Ceux-ci battent les autres.

Le bruit de cette défaite mit l'allarme au camp, où on ne douta pas un moment du malheur qui étoit arrivé. Auſſitôt Muſtapha rangea ſes troupes en bataille, & marcha en diligence au ſecours de ſes gens. S'il arriva trop tard pour les ſauver, il fut du moins encore aſſez à tems pour venger leur mort. Les Perſans ne penſoient qu'à ramaſſer le butin qu'ils avoient fait, lorſque le Bacha tomba ſur eux avec impétuoſité. Dervis conduiſoit l'aîle gauche le long de l'Araxe ; Beyran Bacha commandoit à l'aîle droite, & s'étoit ſaiſi des bords du Canach. Pour Muſtapha, il étoit au centre. A cet aſpect les Perſans perdirent contenance, & ne tarderent pas à ſe repentir de s'être arrêtés ſi long-tems au butin. Ils voyoient devant leurs yeux ces mêmes ennemis, qui les avoient vaincus peu de tems auparavant, venir à eux avec fureur, impatiens de tirer vengeance du ſang de leurs camarades, qui fumoit encore. Ils étoient beaucoup inférieurs en nombre ; environnés d'un côté par l'Araxe, & de l'autre par le Canach, ils ne voyoient aucun moyen de reculer, ni aucune eſpérance de pouvoir penſer à la retraite. Dans cette triſte ſituation, les Chefs eux-mêmes ne ſçavoient quel parti prendre. Les uns ne comptant que ſur leur bravoure, & ne penſant plus qu'à mourir généreuſement les armes à la main, ſe diſpoſoient à ſe battre juſqu'à la derniére extrémité. D'autres au contraire, moins ſenſibles à l'honneur qu'au bien du Royaume, prétendoient qu'on ne devoit pas riſquer auſſi imprudemment le ſalut de l'Etat, dont ce combat alloit décider. Dans cette diverſité d'avis ils furent chargés par les Turcs ;

Turcs ; & cette bruſque attaque ne leur donnant pas le tems de ſe déterminer à aucune réſolution dont tout le monde pût profiter, chacun penſa à ſe ſauver du mieux qu'il put. Tocmaſes lui-même ſe jetta le premier dans le Canach, ſuivi d'Emir-Chan, & de tous les Seigneurs & principaux Officiers de l'armée ; & comme ils montoient des chevaux vigoureux, ils aborderent à la nage de l'autre côté du fleuve. Une infinité d'autres ſuivirent leur exemple, & n'eurent pas le même bonheur. Comme ils n'étoient pas ſi bien montés, les forces manquerent à leurs chevaux, & ils périrent dans le fleuve. Ce funeſte ſuccès découragea ceux qui étoient prêts, comme eux, de tenter le même ſort; & ils jugerent qu'il valoit encore mieux pour eux ſe faire tuer les armes à la main, que de ſe noyer. Dans cette réſolution ils tinrent ferme ; & le déſeſpoir leur donnant de nouvelles forces, ils combattirent encore aſſez long-tems avec beaucoup de vigueur. Enfin accablés par le nombre, ils furent tous, ou paſſés au fil de l'épée, ou faits priſonniers par les Turcs, après avoir vû ce petit coin de terre teint d'abord du ſang de leurs ennemis, & couvert enſuite du leur & de celui de leurs camarades. Il eſt certain qu'il y eut ce jour-là plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Le nombre de ceux qui périrent dans le Canach, fut encore fort grand. Les Turcs, outre les dix mille hommes qu'ils avoient envoyés au fourrage, perdirent de leur côté trois mille ſoldats dans cette derniére action.

HENRI III. 1578.

Les Perſans battus à leur tour.

Tocmaſes écrivit auſſitôt après à Hodabendes la nouvelle de ce mauvais ſuccès, de façon cependant à diminuer l'idée de la perte qu'il avoit faite, en exaggérant celle de l'ennemi. Il mandoit au Roi, qu'à la vérité il avoit été vaincu par le nombre; mais que l'armée Turque étoit ſi fort affoiblie, qu'il l'avoit miſe hors d'état de rien entreprendre davantage; qu'elle étoit accablée de fatigues, de langueurs, & de miſéres ; qu'il n'y avoit pas dedans un ſeul homme qui ne fût chargé de bleſſures ; & que ſi on lui envoyoit à propos de nouveaux ſecours, il comptoit encore la défaire, avant qu'elle pût ſonger à ſe rapprocher de ſon païs. Enſuite il ſe retira dans ſon gouvernement d'Erivan. Quelques autres Seigneurs ſuivirent ſon exemple; & en attendant de nouveaux ordres de la Cour, Emanguli-Chan retourna à Genge, & Serap-Chan à Naſſivan.

D'un autre côté, Muſtapha réſolu de ne perdre aucun des avantages que ce dernier ſuccès ponvoit lui faire eſpérer, marcha ſur le champ vers le Canach; & il fit publier un ordre à toutes ſes troupes de ſe ténir prêtes à paſſer ce fleuve le lendemain. Cette nouvelle réſolution du Général Turc excita un murmure univerſel; toute l'armée s'aſſembla autour de ſa tente, prête d'en venir contre lui aux plus fâcheuſes extrémités. Ce contre-tems ne déconcerta point le Bacha. Il ſe preſenta à ſes troupes; les encouragea; leur reprocha leur lâcheté ; leur remontra : qu'il n'y avoit point d'homme de cœur qui ne dût préférer la gloire à ſa propre conſervation, & que ce n'étoit point en paſſant ſa vie dans la molleſſe & les délices qu'on y arrivoit, mais en s'expoſant aux plus grands travaux, & en bravant tous les dangers: qu'au reſte il n'étoit que le miniſtre des ordres de leur maître,

Murmure dans l'armée Ottomane. Fermeté de Muſtapha.

aux-

HENRI III. 1578.

auxquels elles étoient obligées de ſe ſoumettre ; qu'ainſi il étoit réſolu, quoiqu'il en pût arriver, de tenter le paſſage du fleuve le lendemain, & que s'il avoit le malheur de périr dans cette entrepriſe, il les prioit de retirer ſon corps du milieu des flots, & de le faire paſſer ſur le rivage oppoſé, afin qu'on pût dire qu'il étoit venu à bout, du moins après ſa mort, de ce qu'il ne lui avoit pas été poſſible d'exécuter pendant ſa vie ; & pour apprendre par-là à tous ceux, qui, comme lui, ſe trouveroient à la tête des armées Ottomanes, à ne point ménager leurs jours lorſqu'il s'agit de procurer la gloire de l'Empire, & d'obéïr aux ordres du Souverain.

Il traverſe le Canach à la nage.

Muſtapha congédia ſes ſoldats avec cette réponſe ; & dès le lendemain il ſe jetta le premier dans le fleuve à la tête de tous les Bachas, & des principaux Officiers, ſuivis des valets & des eſclaves. Cette premiére troupe paſſa ſans accident. Tout le reſte de l'armée imita auſſitôt l'exemple de ſon Général. Mais le paſſage ſe fit avec ſi peu d'ordre, comme il ne pouvoit guères manquer d'arriver dans une ſi grande multitude, qu'il y périt près de huit mille hommes. Leunclavius fait monter juſqu'à dix-ſept mille le nombre de ceux qui furent emportés par les flots, ſans compter les chevaux, les chameaux & les mulets. Ainſi comme les Turcs ne pouvoient ſe prévaloir, d'avoir eu ſur terre quelques jours auparavant aucun avantage ſur leurs ennemis, leur perte égala encore ce jour-là ſur les flots celle que les Perſans y avoient faite alors. La nuit qui ſurvint, obligea de laiſſer le bagage, l'argent & l'artillerie de l'autre côté du fleuve. Tout cela paſſa le lendemain avec le reſte des troupes ; & il n'arriva alors aucun malheur, parce que les Turcs s'étoient aſſûrés du paſſage aux dépens de leurs camarades.

Les Turcs, après avoir ainſi traverſé le Canach, ſéjournerent au-delà, afin de prendre un peu de repos. Enſuite l'armée ſe remit en marche, & entra d'abord dans un païs ſtérile & dénué de tout. Ces triſtes objets rejetterent les troupes dans le déſeſpoir. Elles ſe plaignoient hautement de ce qu'on ne ſe contentoit pas de les expoſer au fer de leurs ennemis ; qu'elles ſe voyoient encore obligées de courir tous les jours de nouveaux dangers, & qu'elles avoient un Général impitoyable, qui ſembloit prendre à tâche de les faire mourir de miſére & de faim. Mais dès le lendemain toutes ces plaintes s'évanoüirent, lorſque de cet affreux déſert elles paſſerent dans des campagnes fertiles, couvertes de toutes ſortes d'arbres & de fruits. Cette vûë réjoüit le ſoldat, & ranima toutes ſes eſpérances.

Occupe Eres & la fortifie.

De-là Muſtapha vint à Eres, qui eſt la premiére ville du Schirvan, que l'on trouve en ſortant de la Géorgie. La plus grande partie des habitans l'avoit abandonnée pour ſuivre Samir-Chan, qui en étoit Gouverneur. Ce Seigneur, auſſitôt qu'il avoit été informé de l'approche des Turcs, avoit fait faire le dégât dans tous les environs, & s'étoit retiré dans les montagnes voiſines avec Ares-Chan Gouverneur de Scamachie, & tous les autres grands Officiers de cette province, réſolus d'attendre des évenemens quel-

quelque occaſion qui les mît en état de prendre leur parti. Ainſi les Turcs n'eurent pas beſoin de mettre la force en uſage pour ſe rendre maîtres de cette ville; & le ſoldat ne s'y enrichit pas beaucoup, parce que long-tems auparavant les habitans avoient eu la précaution de mettre à couvert ce qu'ils avoient de plus précieux. L'armée ſéjourna dans cette place pendant vingt-deux jours, que Muſtapha employa à la faire fortifier, & à y élever une forteresſe, dont il confia le commandement au Chaitas Bacha, un des Commandans des avanturiers, avec une garniſon de deux cens Arquebuſiers, & de cinq mille hommes. Enſuite il nomma Gouverneur général du Schirvan le Bacha Oſman, qui commandoit auſſi les avanturiers, & il le déclara Viſir de la Porte; dignité que ceux qui ſont à la tête des armées Ottomanes ont droit de conférer pendant tout le tems que dure leur expédition. Il le chargea en même tems de ſe rendre maître de Scamachie capitale de la province, qui n'eſt pas fort éloignée d'Eres. Le Général lui donna dix mille hommes de troupes pour exécuter ce projet, avec ordre de marcher enſuite contre Derbent. HENRI III. 1578.

Cette ville ſituée ſur la mer Caſpienne portoit autrefois, ſelon quelques-uns, le nom d'Alexandrie. Aujourd'hui elle s'appelle encore Temir-Capi, c'eſt-à-dire, les portes de fer, parce qu'elle eſt bâtie au milieu de ces défilés, que les Princes voiſins fermoient autrefois avec des portes, & où ils mettoient garniſon pour arrêter les courſes des Scythes qui ſe répandoient par-là dans tout l'Orient. Oſman eut ordre d'y attendre l'arrivée des Tartares qu'Amurath avoit mandés, & qui probablement devoient alors être en marche pour joindre l'armée Turque. A l'approche d'Oſman le peu d'habitans qui étoit reſté dans Scamachie lui en ouvrit les portes. Le Bacha d'un autre côté les traita avec beaucoup de douceur, & empêcha qu'on ne leur fît aucune violence, perſuadé que cette conduite engageroit peut-être quelques autres villes à les imiter. Ses eſpérances ne furent point trompées. Peu de tems après, ceux de Derbent, qui, quoique ſoûmis aux Perſans, étoient cependant d'une Religion différente, réſolurent de ſuivre l'exemple de leurs voiſins; & gagnés par la clémence dont Oſman avoit uſé à leur égard, ils lui envoyerent des députés pour lui marquer qu'ils ſe ſoumettoient à ſes ordres. Sur ces nouvelles Muſtapha, après avoir mis en état la nouvelle forteresſe qu'il faiſoit élever à Eres, & qui étoit déja avancée, & après avoir laiſſé dans cette place une bonne garniſon, ſe rendit enfin aux priéres des Janiſſaires & des troupes de la Gréce. L'hyver approchoit; ainſi il réſolut de retourner à Erzerum, & de prendre ſa route par le païs du Prince Alexandre, fils de Levent-Ogli, comme ils en étoient convenus.

Scamachie lui ouvre ſes portes.

Derbent ſe ſoumet à ſes ordres.

Le premier jour de ſa marche il alla camper au pied d'une montagne fort rude. De-là il envoya devant des charpentiers & des pionniers pour faire un pont ſur le Canach, afin que ſon armée pût paſſer ce fleuve commodément & ſans danger. Enſuite il fit ſçavoir ſon arrivée à Sahamal. Sur cet avis ce Prince deſcendit auſſitôt de ſes montagnes, & vint ſe rendre auprès du Général Turc. Il le complimenta d'abord

Retour de l'armée Turque.

Soumiſſion de Sahamal.

HENRI III. 1578. sur ſes ſuccès; après quoi il lui marqua qu'il remettoit ſes Etats ſous la protection du Grand Seigneur. Le Bacha lui fit enſuite donner le Calaat, & le congédia.

Du Prince Alexandre Levent-Ogli. Comme la nuit étoit fort ſeraine, Muſtapha continua ſa marche, & s'apperçut le matin qu'il étoit entré dans le païs du Prince Alexandre, fils de Levent-Ogli, par l'abondance des rafraîchiſſemens qui vinrent à ſon armée. De ſon côté il défendit à ſes troupes de faire aucun dégât dans la campagne. Sur ſa route il reçut des députés du Prince, qui lui apporterent des preſens de la part de leur maître, & le prierent de l'excuſer s'il ne ſe rendoit pas en perſonne auprès de lui, parce qu'il étoit incommodé, l'aſſûrant d'ailleurs de ſon parfait dévoüement. Le Général Turc parut ſe contenter de cette excuſe; & laiſſant ſur ſa gauche Zaghen, lieu de la réſidence de ce Prince, il ſe rendit à Teflis. Là il trouva la garniſon dans un état pitoyable. Les ſoldats mouroient de faim, & étoient réduits à la derniére extrémité, obligés de manger les chats, les chiens, & juſqu'à des peaux de brebis, pour ſe ſoûtenir. Ils n'accuſoient de leur miſére que leur Gouverneur, qui par une ſévérité outrée ne vouloit pas leur permettre de ſortir de la place pour aller au fourrage, ſous prétexte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne donnaſſent dans quelque embuſcade. Dans le fond il n'étoit ſi rigide, que parce qu'il appréhendoit qu'ils ne conſumaſſent les fruits des environs, qu'il avoit cependant grand ſoin de récüeillir & de ſerrer dans ſes magaſins. Muſtapha les conſola; il leur fit donner des rafraîchiſſemens, & leur promit qu'ils ſeroient mieux traités dans la ſuite.

Après avoir paſſé deux jours à Teflis, les Turcs en partirent, & traverſerent la plaine qui eſt au-deſſous de cette ville, où ils mirent tout à feu & à ſang. Ils épargnerent ſeulement les tombeaux des ancêtres de Simon, proche deſquels ils allerent camper. Le lendemain l'armée marcha par des chemins inacceſſibles, remplis de montagnes & de vallons impraticables. Outre les autres incommodités du voyage, les troupes avoient beaucoup à ſouffrir de la neige qui tomboit en abondance, & que le vent leur jettoit au nez; en ſorte que pendant trois jours on perdit beaucoup de chameaux, de chevaux, & de mulets, ſans parler des hommes. Car la ſaiſon étoit ſi rude, que pluſieurs, ſans ſe mettre en peine du danger qu'ils couroient de donner dans quelque parti ennemi, alloient chercher une retraite loin du camp. Les Géorgiens prirent cette occaſion pour les attaquer au moment qu'ils y penſoient le moins. Comme ils connoiſſoient parfaitement tout le païs, ils allerent déloger Haſſan Bacha dont ils tuerent les domeſtiques, & enleverent tout ſon bagage, qui étoit d'un prix très-conſidérable; à peine lui-même ſe ſeroit-il ſauvé, s'il n'eût été promptement ſecouru par Hala Commandant des Spahis, qui le retira de leurs mains, & le conduiſit à la tente de Beyran Bacha, où il fut en ſûreté.

De-là les Turcs allerent camper à Chiurcala, & on envoya au fourrage preſque tous les valets de l'armée. Enſuite Muſtapha reçut des députés d'un certain Prince de Géorgie parent de Simon, qui lui demanderent de la

la part de leur maître la permiſſion de le venir ſaluer. * Il la leur accorda: mais perſonne ne parut; & la ſuite fit connoître que ces députés étoient de véritables eſpions, qui ne s'étoient rendus au camp que pour ſçavoir ce qui s'y paſſoit. Ils allerent informer les ennemis de la marche de ceux qu'on avoit envoyés au fourrage, & ils furent tous taillés en piéces. Ainſi, depuis ce jour la diſette fut grande dans les troupes, parce que les ennemis étoient les maîtres de tout le païs qu'elles traverſerent juſqu'à ce qu'elles arrivaſſent ſur les frontiéres des Etats de la Princeſſe Dedeſmit. Là il fallut encore camper, & paſſer la nuit dans des défilés coupés par l'Araxe, qui dans cet endroit fait mille replis ſur lui-même, & roule ſes eaux avec fracas ſur ces rochers. Le lendemain on fut obligé de traverſer des précipices affreux, & de marcher le long des bords de ce fleuve, qui étoient tout glacés; en ſorte que pluſieurs chameaux, chevaux, & mulets s'y précipiterent. Hegir. 111. 1578.

Enfin on arriva à Altuncala, lieu de la réſidence des Princes de ce petit Etat; & les troupes, après avoir eſſuyé pendant ſix jours toutes les fatigues d'une route pénible jointes aux incommodités de la diſette, trouverent de quoi ſe dédommager dans cette place, où Dedeſmit leur avoit préparé des vivres en abondance. Cette Princeſſe y vint ſaluer Muſtapha, à qui elle préſenta Alexandre ſon fils aîné. Ce Général fit beaucoup d'honnêtetés à cette Princeſſe, & il voulut qu'elle fût aſſiſe à côté de lui dans toute cette entrevûë, pendant laquelle il fit venir Manucchiar qui rendit compte à ſa mere des bontés que le Bacha avoit euës pour lui dans tout ce voyage. De-là Muſtapha, après avoir fait beaucoup de careſſes à Alexandre, prit occaſion de prier la Princeſſe de le lui laiſſer, en lui faiſant entendre que ſon deſſein étoit de l'envoyer à Conſtantinople avec ſon frere, & avec des lettres par leſquelles il informeroit le Grand-Seigneur de l'attachement que la mere & ſes fils avoient pour les intérêts de l'Empire, & en l'aſſûrant que le Sultan feroit certainement beaucoup d'accuëil aux deux jeunes Princes. Quelque peine que cette propoſition fît à Dedeſmit, cette Princeſſe ſage & courageuſe ſçut cependant ſe contenir. Elle fit réflexion que, quoique née libre, la démarche qu'elle faiſoit en faveur de ce barbare, étoit le premier acte qui marquoit ſon eſclavage & la perte de ſa liberté; que d'ailleurs un de ſes fils étoit déja entre les mains des Turcs. Ainſi elle ſe compoſa & répondit avec une feinte joye que le Grand-Seigneur étoit le maître de diſpoſer de tout ce qu'elle avoit. Elle finit par prier le Bacha de prendre ſes deux fils ſous ſa protection. C'étoit le ſeul ſervice qu'elle fût encore en état de leur rendre. Et de la Princeſſe Dedeſmit.

Après avoir ainſi congédié cette Princeſſe, & donné dans ce lieu deux jours de repos à ſes troupes, Muſtapha leur fit prendre la route de Chars. Comme il n'y avoit plus d'ennemis à craindre, elles ne gardoient plus tant d'ordre & même pour la commodité des logemens, elles marchoient par pelotons. Le premier jour elles camperent à Cliſca, petite place qui dépendoit encore de Dedeſmit. Cependant les Turcs n'ayant plus la faim ni d'ennemis à combattre, eurent beaucoup à ſouffrir de la rigueur du froid, qui en fit périr pluſieurs dans cette marche. Enfin ils ſortirent des terres de Géorgie, & ſe rendirent en deux jours à Biuchardacan, où ils célébrerent

HENRI III. 1578. avec leurs cérémonies ordinaires la fête du Ramadan, qu'ils avoient été obligés de différer. De-là en quatre jours de marche ils arriverent avec beaucoup de joye à Erzerum, où les troupes furent licentiées.

Lettre de Muſtapha au Grand Seigneur. De cette ville Muſtapha écrivit à Amurath pour lui rendre compte de ſes ſuccès, dont il tâchoit de lui donner une fort grande idée. Il lui marquoit: qu'il s'étoit rendu maître de Teflis qu'il avoit la vanité de comparer à Damas: qu'il avoit remporté deux grandes victoires ſur les Perſans, ſoumis toute la Géorgie à l'Empire Ottoman, arrêté avec le plus grand bonheur du monde la mutinerie des Janiſſaires & des troupes de la Gréce, fortifié Eres dont il avoit confié la garde à Chaïtas Bacha, & réduit à l'obéïſſance de Sa Hauteſſe les villes de Derbent & de Scamachie, dont il avoit donné le gouvernement à Oſman. Il ajoûtoit, qu'il jugeoit à propos de fortifier Chars, parce qu'on trouvoit dans cette place des proviſions en abondance, & que ſa ſituation étoit fort avantageuſe pour faire entrer des troupes en Perſe; par l'Armenie & la Géorgie. En même tems il envoya à la Porte Alexandre & Manucchiar, qu'il recommanda au Sultan, en faiſant l'éloge de leur attachement & de celui de Dedeſmit leur mere, aux intérêts de l'Empire. Cependant il avertiſſoit auſſi le Grand-Seigneur d'avoir plus d'attention pour Manucchiar, & de le mettre ſur le trône préférablement à ſon frere, parce qu'il paroiſſoit mieux diſpoſé, qu'il s'étoit offert de lui-même dès ſon entrée dans le païs, à ſervir ſous lui, & qu'on avoit de juſtes raiſons de croire qu'Alexandre étoit de concert avec ceux qui avoient taillé en piéces les derniéres troupes qu'on avoit envoyées au fourrage. La nouvelle de ces ſuccès fit beaucoup de plaiſir à Amurath, & lui donna de grandes eſpérances pour l'avènir. Ainſi il eut ſoin qu'on travaillât en diligence à faire tous les préparatifs néceſſaires pour la continuation de cette guerre, remettant à donner quelques avis au Général, lorſqu'il les jugeroit convenables.

Cependant depuis le départ de Muſtapha, Oſman attendoit l'arrivée des Tartares qui devoient venir le joindre. Je crois qu'on ne me ſçaura pas mauvais gré, avant que de continuer ma narration, de donner à cette occaſion une idée de l'origine de ces peuples, de leurs mœurs, & de leurs uſages, tant dans la paix que dans la guerre.

Deſcription de la Tartarie. Les Tartares habitent ces vaſtes déſerts qui s'étendent dans la Scythie, au Nord de l'Aſie & de l'Europe. Ces peuples n'avoient autrefois qu'un ſeul Chan ou Seigneur; mais aujourd'hui cet Empire eſt fort partagé, & ils reconnoiſſent pluſieurs maîtres. Les plus voiſins de la Pologne, qui ſe voit ſans ceſſe expoſée à leurs courſes continuelles, ſont les Tartares d'Europe, dits communément les Tartares de Precops, ou petits Tartares. Ceux-ci habitent le Nieſter & les montagnes de la Beſſarabie; ou de la baſſe Valachie, ſur les bords du lac Vidovo & de la mer Noire, où ils ſont maîtres de Bialogrod; & s'étendant enſuite dans ces vaſtes plaines qui ſont au-delà du Nieſter, entre ce fleuve & le Bog, ils poſſédent la célébre ville & la forteresſe d'Oczakow, à qui Pline & Ptolomée donnoient anciennement le nom d'Olbiopolis, & qui eſt ſituée à l'embouchure du Nieper, un des fleuves du monde le plus large & le plus rapide,

de, qui va ſe jetter dans le golphe de Negropoli. A quatre milles au deſſus d'Oczakow, le Nieper reçoit le Bog, que Martin Bronovius croit être l'ancien Hypanis; auquel cas il faudroit corriger les Cartes de Ptolomée qui place ce fleuve vers l'Orient au-delà du Nieper, puiſque le Bog ſe jette dans ce fleuve du côté de l'Occident. Dans ces ſolitudes affreuſes on trouve les plaines de Sauran & des Circaſſes, & au-delà du Nieper, les Tartares d'Oſſow, ainſi appellés de la ville & citadelle qui portent ce nom, & qui ſont ſituées à l'endroit où le Tanaïs, qu'on appelle aujourd'hui le Don, va ſe jetter dans les Palus Méotides, maintenant nommés la mer de Zabache. De-là juſqu'à la preſqu'iſle de Fidoniſi, que forment le Nieper & le golphe de Negropoli, & que les anciens nommoient le *Cours d'Achille*, on compte trente milles de païs, où l'on ne voit que des chaumiéres & des cabanes habitées par les Tartares. HENRI III. 1578.

Ces provinces confinent à la preſqu'iſle de Crimée. Ce païs, qui eſt un peu moins grand que la Morée, & que les anciens appelloient la Cherſoneſe Taurique, fut long-tems habité par des peuples qui s'étoient rendus l'horreur du genre humain, par la coûtume barbare qu'ils avoient de maſſacrer & de ſacrifier à leurs Dieux, les étrangers qui abordoient dans cette contrée. On trouve en y entrant Precopzki ou Précopie, d'où les Tartares Précopites ont tiré leur nom, & qui ſelon quelques-uns porta autrefois, d'abord celui d'Heracléotide, & enſuite ceux d'Eupatorie & de Pompéïopolis. Cette ville a un Gouverneur perpétuel, qui parmi ces peuples porte le titre de Beg, & qui eſt nommé par le Chan des Tartares, pour garder les paſſages du Nieper & du Don. Elle eſt auſſi défenduë par une bonne garniſon, & fortifiée d'un foſſé ſoutenu de dix-ſept tours, bâties autrefois ſous le regne de Sachinbgier-Chan, Roi de cette preſqu'iſle, qui remporta une victoire mémorable proche de Precopzki, ſur les Tartares Nohaycenſes ou de Nagaiski, habitans des bords du Don du côté de l'Aſie, qui ne vouloient pas le reconnoître.

C'eſt-là qu'eſt le rendez-vous des troupes, lorſque le Chan ou Kan des Tartares ſe diſpoſe à marcher à quelque expédition. Au reſte il faut remarquer que ces Princes ne peuvent entreprendre aucune guerre que de l'aveu & avec la permiſſion du Grand-Seigneur, ſi ce n'eſt contre les Moſcovites. C'eſt une loi qui leur fut impoſée par le Sultan Selim, lorſqu'il fit la conquête de ce païs, & ſoûmit ſes Souverains à l'obéïſſance de l'Empire Ottoman. On trouve encore dans cette preſqu'iſle, outre Precopzki, Beccaſarai qui en eſt comme la capitale, & le lieu de la demeure du Prince: Salatic ne fait preſque qu'une même ville avec elle; & à quelque diſtance de-là on voit un village nommé Sortaſſe, qui eſt devenu célébre depuis que les Ambaſſadeurs de Pologne, de Moldavie & de Moſcovie, y font leur réſidence. La plûpart des habitans de cet endroit ſont Chrétiens, & Génois d'origine, & ils y ont une Egliſe où ils font encore l'Office divin.

La fortereſſe de Crim n'eſt pas non plus fort éloignée de cette capitale. C'eſt le ſeul endroit du païs où on batte monnoye; encore n'y fait-on que des piéces d'argent: car par le traité que Selim paſſa avec cette na-

HENRI III. 1578. tion après l'avoir ſubjuguée, tout l'or qui ſe trouve dans cette contrée appartient au Grand-Seigneur. C'eſt dans cette forteresſe que le Sar, ou Prince du païs, fait enfermer ſes femmes lorſqu'il part pour quelque expédition.

Outre ces villes qui ſont bâties dans les terres, la Crimée a encore pluſieurs places ſur la côte. Une des principales eſt Caffa, à qui les anciens donnerent le nom de Théodoſie, & qui eſt une colonie des Génois. Sa rade & ſon commerce l'ont renduë célébre, & les Turcs en partagent le gouvernement avec les Tartares. On voyoit encore de nos jours dans une des Egliſes de cette ville une bibliothéque nombreuſe, compoſée de pluſieurs anciens livres très-curieux; mais l'avarice ou le déréglement des Eccléſiaſtiques du rit Latin, qui la deſſervoient, les en a fait chaſſer, & elle a été donnée aux Arméniens. On trouve encore ſur la côte les villes de Sudagra qui eſt défenduë de trois forteresſes, de Jamboli (1), d'Ingermen (2), & de Corſuna qu'on appelloit auſſi autrefois la ville de Cherſoneſe.

Cette derniére place étoit anciennement fort célébre pour la beauté de ſes édifices, pour les monumens de marbre dont elle étoit ornée, & la magnificence de ſes Egliſes. Aujourd'hui ce n'eſt plus qu'un amas confus de ruines & de décombres, depuis que les Turcs & les autres nations, ſous la domination deſquelles elle a paſſé ſucceſſivement, en ont enlevé ce qu'il y avoit de plus beau, ſoit en marbre ou en airain de Corinthe. Il y a encore quelque reſte de Chrétiens, qui ſur la foi d'une ancienne tradition, tiennent pour un fait certain, qu'Ulodimir Roi de la petite Ruſſie fit tranſporter à Kiovie deux portes & deux ſtatuës d'airain de Corinthe, qui étoient dans l'Egliſe du monaſtére de cette ville, & qu'elles furent transférées à Gneſne, où ils diſent qu'on les voit encore aujourd'hui à la porte de la cathédrale, par Boleſlas II. Roi de Pologne: que ce Roi Ulodimir avoit conquis cette place ſur Jean Zimiſca Empereur de Conſtantinople: que dans la ſuite il épouſa la Princeſſe Anne, ſœur des Empereurs Baſile & Conſtantin, & ſe convertit à la Religion Chrétienne; & qu'ayant reçu le Baptême à la maniére des Grecs dans ce méme monaſtére, par les mains d'un Patriarche de Conſtantinople qu'ils ne nomment point, il réünit cette place à l'Empire. Devant cette ville on trouve le cap Roſaphar, que Strabon appelle cap Parthénien; enſuite la ville de Mancup, & enfin Coſlovie, en tirant vers le golphe de Negropoli.

Fertilité de ce païs. La vigne produit dans ce païs-là du raiſin en abondance, naturellement & ſans être cultivée, & la terre n'attend point le ſoin du laboureur pour porter des fruits. Les pâturages y ſont très-gras & couverts d'une infinité de beſtiaux. Ce ſont de vaſtes prairies toujours vertes, méme au milieu de l'hyver, qui ne produit dans ces contrées ni neiges, ni glaçons, ni frimats; en ſorte que le climat contribuë beaucoup à la fertilité de la terre.

(1) Mr. de Thou met *Balachenum*, *Jambolia*. Ces deux noms ne ſignifient qu'une même place. Les Barbares l'appellent *Jamboli*, & les Grecs Balach ou *Balachenum*, c'eſt-à-dire château des Poiſſons. Mrs. *Dupuy*.

(2) Les Turcs la nomment *Sangermen*, forteresſe jaune.

re. Cependant au milieu de cette abondance, ces peuples portent la tempérance juſqu'à l'excès, & conſervent par leur frugalité une ſanté forte & robuſte. On ne connoît chez eux ni le luxe, ni la délicateſſe. L'yvrognerie eſt parmi eux un grand crime, & on y punit de mort l'adultére, qui eſt une des ſuites ordinaires de la débauche. HENRI III. 1578.

Caractére de ſes habitans.

Ils ſuivent dans le gouvernement ces deux grands principes qui ſont le fondement de la juſtice, ſçavoir : de ne faire de mal à perſonne, & de travailler au bien de la ſociété. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que le vol eſt inconnu au milieu de cette nation féroce & barbare, accoûtumée à ne vivre que de guerre & de brigandages. On ne perd jamais rien parmi eux, & on voyage avec plus de ſûreté au milieu de ces déſerts, que dans les provinces & les villes les plus peuplées ; auſſi les armes ſont-elles défenduës chez eux. Ceux qui en portent, ſont traités comme aſſaſſins, & ils ont des régles fixes pour le châtiment des autres crimes, qu'ils puniſſent très-ſévérement.

La Juſtice eſt la principale fonction de leur Kan. Maniére dont elle s'adminiſtre.

Les Prêtres de la ſecte Mahométane ſont chez eux les dépoſitaires & les interprétes des loix. Une des principales fonctions de leur Kan ou Sar, eſt de rendre la juſtice ; & il s'y rend fort aſſidu. Il eſt alors aſſiſté du Généraliſſime de ſes armées, qui porte chez ces peuples le titre de *Galga*, & qui eſt aſſis à ſa droite : c'eſt toujours celui des freres du Prince qui eſt le plus âgé. A ſa gauche il a ſes enfans appellés Soudans, qui prennent ſéance avec lui dès qu'ils ſont en âge, & quelques autres Conſeillers à qui cette nation donne le nom d'*Atales*. Le Prince ne prononce qu'après avoir pris les avis de l'aſſemblée, & perſonne n'ôſe ſortir de-là que l'affaire ne ſoit finie. Les Nobles qu'ils appellent *Murzes*, ont encore dans les villes un tribunal particulier dont les juges portent le nom d'*Hajonats* : ces Magiſtrats ſont admis à la table du Prince ; & cet honneur qui eſt une récompenſe de la bravoure, ne ſe prodigue point aux perſonnes d'un mérite médiocre.

Loix établies parmi ces peuples pour la ſucceſſion.

Au reſte, ceux qui parmi eux ont le plus d'eſclaves, ſont les plus conſidérés. A la mort tous leurs enfans héritent. Le fils aîné prend les plus belles armes & le meilleur cheval de ſon pere : c'eſt tout l'avantage qu'il a ; le reſte eſt partagé également. Pour ce qui eſt de la tutelle, elle eſt dévoluë aux oncles. On choiſit parmi les freres du Prince, celui qui a le plus de réputation de bravoure, pour en faire ſon héritier préſomptif. On lui donne le titre de *Galga*, & à la mort du Kan, c'eſt lui qui lui ſuccéde à la Couronne : à ſon défaut, c'eſt le fils aîné du Roi qui hérite.

Revenus du Prince, & ſur quoi fondés.

Le Prince n'a point chez ces peuples de domaine particulier, & les tailles, ni les impôts ne groſſiſſent point ſes revenus : ſeulement chaque puits que l'on creuſe lui doit un cheval. Outre cela il partage avec les Turcs les droits qui ſe levent dans ſes ports ſur les marchandiſes étrangeres. Tous les métaux lui appartiennent, à l'exception de l'or, qui par les traités doit être réſervé pour le Grand-Seigneur. Il a auſſi la dixme de tous les fruits qui ſe recuëillent ſur ſes terres. Il tire encore un droit ſur tous les priſonniers, qui eſt de trois ſequins pour chaque priſonnier de mar-

HENRI III 1578.

marque, & un ſequin par tête pour les autres. D'ailleurs la nation eſt obligée d'entretenir ſa maiſon & de lui faire ſon équipage lorſqu'il va à la guerre. Enfin comme ſon fils eſt toujours en ôtage à la Porte, les Turcs à leur tour lui payent cinq mille cinq cens écus d'or par an.

Obligation des ſujets en tems de guerre.

Avec des revenus ſi peu conſidérables, il eſt étonnant combien ce Prince peut mettre de troupes ſur pied. Elles paſſent les armées Chrétiennes les plus nombreuſes. Lorſqu'il veut aller à la guerre, il fait ſçavoir ſes intentions. Auſſitôt tout le monde monte à cheval: on ne laiſſe dans chaque cabane qu'un ſeul homme pour garder la maiſon; & le Prince ſe voit en un inſtant à la tête de cent cinquante mille chevaux. Lorſque les Tartares Circaſſes & ceux d'Aſtracan ſe joignent à cette armée, ce qui arrive aſſez ſouvent, toutes ces troupes réünies forment deux cens mille hommes. Au reſte il y va de la tête à ne pas ſe trouver au rendez-vous.

Maniére dont ils ſe conduiſent dans leurs expéditions militaires.

Dans leurs expéditions ils menent chacun pluſieurs chevaux, & entrent d'abord ſur les terres ennemies, pour ne pas être obligés de ravager eux-mêmes leur propre païs. Chaque ſoldat porte avec lui des vivres pour trois mois. Ils conſiſtent en viandes fumées, en ail, en fromages, & en certaines racines qui leur tiennent lieu d'aromates, & que nos François appellent ordinairement, pour cette raiſon, racines Tartares. Ceux qui ſont à leur aiſe font des proviſions un peu plus amples. Pour le pain & le vin, ils s'en mettent peu en peine, toute eau leur eſt bonne; & ils croient que la plus mauvaiſe ne ſçauroit incommoder, pourvû qu'on ait la précaution de prendre un peu d'ail auparavant. Un cheval porte leurs proviſions avec quelques bâtons qu'ils dreſſent dans l'occaſion en forme de pavillon. Ils les couvrent enſuite de paille, d'herbe, ou de gazon. Dans le beſoin ils dorment fort bien la tête cachée ſous la ſelle de leurs chevaux & le reſte du corps à l'air. Ils ont d'autres chevaux pour porter leur arc & leurs fléches; pour eux, ils montent d'abord les plus mauvais. Lorſqu'ils ſont fatigués, ils mangent de l'ail & de ces racines, dont je viens de parler; cela ſuffit pour les délaſſer & les fortifier. Au lieu de vin, ils boivent du ſang & quelquefois auſſi du lait de cavalle, c'eſt leur grand régal; ils trouvent qu'il appaiſe la faim, déſaltere & rafraîchit. Ils n'ont pour drapeaux que des queuës de cheval attachées au bout d'une lance; excepté cependant l'étendart du Prince que le Grand-Seigneur lui envoye, & qui eſt de brocard. Au reſte ils n'ont point de marches réglées ni d'ordre de bataille. Ils forment un gros au milieu duquel le Prince eſt enfermé, & campent dans les endroits où ils trouvent du fourrage.

Il n'y a point de fleuves, quelque larges & rapides qu'ils ſoient, qui ſoient capables de les arrêter, tant ils ſont bons nageurs, eux & leurs chevaux. Lorſqu'ils ont à paſſer quelque riviére large & profonde, ils mettent leur ſelle & leur équipage ſur un lit de jonc & de roſeaux, qu'ils attachent à la queuë de leur cheval. Enſuite ſe prenant d'une main à ſes crins, de l'autre ils prennent une baguette qui leur ſert comme de gouvernail pour le diriger vers le rivage où ils veulent aborder, ou bien ils le laiſſent aller au courant. Dans les endroits où l'eau eſt baſſe, ils remontent ſur leurs chevaux, & s'arrêtent un moment pour leur laiſſer reprendre haleine.

Digitized by Google

leine. Pour le Prince, ils le mettent ſur un ſiége de jonc, attaché à la queuë de pluſieurs chevaux. Ont-ils quelque bras de mer à traverſer, ils tuent leurs chevaux les plus mauvais, les écorchent, retournent leur peau qu'ils enduiſent de graiſſe, enſuite la couſent avec les crins, & ſont en peu de tems une barque dont le corps n'eſt formé que des côtes même des chevaux tués, capable de tenir huit perſonnes, qui menent encore à côté chacun leur cheval par la bride. Pour paſſer leurs chariots, ils en ôtent les rouës, les mettent ſur pluſieurs paquets de jonc, & les lient enſuite à la queuë de leurs chevaux, qu'ils font conduire par quelque habile nageur; tandis qu'ils ſont auſſi tranquilles ſur cette machine flottante que dans le meilleur vaiſſeau. S'ils trouvent quelque mauvais pas, ils marquent cet endroit avec de l'herbe, afin d'avertir ceux qui les ſuivent de l'éviter. Ils ſe ſervent auſſi de ces ſignaux ſur terre pendant le jour. La nuit ils font comme ſur la mer; ils réglent leur marche ſur l'étoile polaire. HENRI III. 1578.

Les armes les plus en uſage parmi eux ſont l'arc & le cimeterre. Ils portent encore à la guerre une maſſe d'armes & un boulet de fer, pendu à une corde longue de pluſieurs aulnes. Pour la lance, ils ne s'en ſervent guères, non plus que de nos arquebuſes, qui, diſent-ils, coûtent plus à entretenir qu'elles ne valent; auſſi les réſervent-ils pour la chaſſe. Lorſqu'ils ſont en païs ennemi, autant d'hommes qu'ils rencontrent ils les maſſacrent, de peur qu'ils ne découvrent leur marche. Du reſte ils ne maltraitent ni les femmes ni les enfans. Ils ne penſent point non plus à piller, ni à faire de priſonniers, que lorſqu'ils ſont ſur leur retour; mais ſi on ne fait des conventions avec eux, ils mettent tout à feu & à ſang. Armes qui ſont parmi eux en uſage.

Ces peuples ne riſquent pas témérairement une bataille; & ils conſultent beaucoup pour cela les jours heureux & malheureux. Ils en viennent auſſi fort rarement à une action générale. Ce ne ſont pour l'ordinaire que quelques détachemens qui ſe battent en voltigeant, & qu'ils ſoûtiennent par de nouvelles troupes lorſqu'ils les voient ſerrés de près. Mais lorſqu'ils ſont obligés d'en venir aux mains, ils vont à la charge avec de grands cris, & donnent tous enſemble ſur l'ennemi.

A la fin d'une expédition, avant que de ſe ſéparer, les troupes s'arrêtent ſur la frontiére. Là on examine la perte que chacun a pû faire dans cette guerre: le Prince régle les dédommagemens; & ce qu'il ordonne, eſt pris ſur la maſſe commune du butin que l'on a fait, le reſte eſt partagé également entre eux. Il y va de la vie à vouloir rien cacher de ce qui a été pris ſur l'ennemi; auſſi ſe battent-ils plûtôt pour vaincre que pour s'enrichir.

Au reſte, autant ces peuples ſont à charge à leurs voiſins & redoutables à leurs ennemis, autant ſont-ils paiſibles entre eux. La vie qu'ils menent dans leur païs eſt en effet très-innocente. L'hyver, pour ſe mettre à couvert de la rigueur du froid & des injures de l'air, ils habitent dans des cabanes bâties de roſeaux, qu'ils enduiſent & couvrent de bouë ou de limon, ou même des excrémens de leurs troupeaux & des autres animaux. Ces cabanes ſont répanduës çà & là dans ces vaſtes plaines dont j'ai parlé. Dès le commencement d'Avril ils ſe remettent en marche avec Leurs habitations.

HENRI III. 1578. leurs femmes, leurs enfans, & toute leur famille, menant avec eux leurs eſclaves & leurs troupeaux, & campent pendant tout l'été dans des pavillons ronds, ou, comme dit Nicolas Chalcondyle, dans des tentes faites en forme de bonnet. Ces pavillons ſont portés ſur deux rouës qui peuvent à peine contenir cinq perſonnes : en ſorte qu'on diroit qu'ils demeurent dans des chariots ; ce qui leur avoit fait donner par les anciens le nom d'Hamaxobiens.

Origine de Thamerlan. C'eſt de cette nation que ſortit Thamerlan ou Temir-leng, ce fameux vainqueur de l'Orient, qui mérita le même titre de fleau de Dieu, qu'Attila Roi des Huns s'attira par ſes ravages. C'étoit un homme fort laid, boiteux, & qui n'avoit pas d'ailleurs la tête bien ſaine. Dans le tems qu'il faiſoit ſes études dans la Caramanie, qui eſt l'ancienne Cilicie, ſes camarades inventerent un jeu où l'on avoit beſoin d'un Roi, & le ſort tomba ſur Thamerlan. Chacun ſe moquoit de cette royauté prétenduë qui n'étoit qu'un jeu d'enfant. Mais ce badinage devint bien ſérieux dans la ſuite. Thamerlan devenu plus grand, prit un véritable empire ſur ſes compagnons. L'amour de l'indépendance lui amena enſuite de nouveaux ſujets. Pluſieurs même des ſoldats de Bajazeth déſertoient pour venir s'enrôler ſous les étendarts de ce Roi de théatre. Bientôt il ſe vit à la tête d'une armée nombreuſe. Alors il attaqua lui-même Bajazeth qui avoit eu l'imprudence de négliger ces premiers commencemens, lui livra bataille, le vainquit, le fit priſonnier, & le réduiſit pendant le reſte de ſes jours au plus honteux eſclavage. Or, parce que cette nouvelle Monarchie qui ſoumit l'Aſie, ſemblable en cela à celle que les Chérifs qui regnent aujourd'hui en Mauritanie, établirent depuis en Afrique, comme je l'ai rapporté ailleurs, avoit pris naiſſance dans une école, on ajoûta au nom Turc de Thamer, que portoit ſon fondateur, le mot de Lan, qui dans cette langue ſignifie un lieu d'étude ; & il s'appella Thamerlan, c'eſt-à-dire, *Le Roi de l'école.* D'autres prétendent qu'il s'appelloit Timur, & qu'on ajoûta à ce nom le ſurnom de Bec parce qu'il étoit boiteux.

Epoque de l'agrandiſſement des Tartares. Pour ce qui eſt des Tartares, ils commencerent à ſe rendre fameux vers l'an 1228. que deux grandes armées de ces barbares ſe rendirent en même tems dans l'Europe & dans l'Aſie Ceux qui ſe jetterent en Aſie, ravagerent d'abord la Géorgie & la haute Armenie, & paſſerent juſqu'à Cogni, autrefois *Iconium*, qui étoit alors le ſiége de l'Empire Ottoman. L'autre armée commandée par Bathus, alla déſoler les provinces de Suſdal & de Smolensko, qui appartiennent à la Moſcovie ; ruina de fond en comble Kiovie capitale de la Ruſſie ; entra enſuite en Pologne & en Hongrie ; s'empara de Sendomir & de Cracovie, que Boleſlas ſurnommé *le Chaſte*, avoit abandonnées ; prit Breſlau, & tailla en piéces à Lignitz, l'armée de Henri le Pieux Duc de Siléſie & fils de ſainte Hedwige, qui perdit la vie dans cette action. De-là traverſant la Moravie, ils ſe jetterent dans la Hongrie avec toutes leurs forces, défirent l'an 1241. Bela IV. reſterent deux ans dans ce Royaume, & reprirent enfin le chemin de leur païs par la Valachie, & la Podolie. Ce fut dans ce tems-là que le Pape Innocent IV. qui étoit alors au Concile de Lyon, envoya des Ambaſſadeurs au

Prince

Prince Bathus, pour l'engager à ſe faire Chrétien. Mais cette députation eut peu d'effet; Bathus accorda aux Chrétiens une trêve de deux ans. Du reſte il embraſſa le Mahométiſme à la ſollicitation des Princes Saraſins; & il en fit profeſſion toute ſa vie. HENRI III. 1573.

Ces peuples de la Scythie n'étoient d'abord diviſés qu'en ſept Hordes ou Tribus. Leurs noms étoient *Tatar*, *Tangur*, *Cunat* ou *Cunar*, *Tatair*, *Sonich*, *Mongli*, & *Tebet*. Ils habitoient un coin de l'Aſie que les Rois de Géorgie leur avoient donné entre les monts Riphées ou monts Obi & la mer Caſpienne, & qui étoit bien étroit pour contenir une ſi grande multitude; lorſqu'un vieillard de la Tribu de Tatar, nommé Changi, qui s'étoit acquis parmi eux une grande réputation de prudence & de ſainteté, ſollicita ſa nation à ſe tirer de l'eſclavage, & s'offrit à lui ſervir de guide dans cette entrepriſe. Ils ſortirent de leur retraite, & ayant étendu leur domination bien avant dans l'Aſie par une longue ſuite de victoires, ils prirent tous le nom de la Tribu de ce conquérant, & s'appellerent Tartares. D'autres auteurs, du nombre deſquels eſt Leunclavius qui a fait une recherche fort exacte de l'origine de ces peuples, prétendent que leur nom vient du fleuve Tatar, ſur les bords duquel habitent les Tartares Sumogli. Quelques-uns enfin croient que le nom des Tartares eſt Syriaque, & qu'il ſignifie *les reſtes*; voulant inférer de-là que cette nation deſcend des anciens Hébreux. Ils appuyent leur ſentiment ſur ce que la Circonciſion étoit en uſage parmi eux, longtems avant l'origine du Mahométiſme, & veulent que, par conſéquent, ils n'ayent pû la recevoir que des Juifs. Je reviens préſentement à ma narration.

Différentes opinions ſur l'origine du nom de ces peuples.

Les petits Tartares étant partis de la Crimée, au nombre de vingt mille hommes, paſſerent la mer de Zabache, traverſerent la Mingrelie, & côtoyant les montagnes du Caucaſe, qui étoient alors toutes couvertes de glaces, ils arriverent enfin ſur la frontiére du Schirvan. Ils avoient à leur tête un jeune Commandant bien fait & d'une taille avantageuſe, nommé Abdil-chirai. Il députa de-là ſecrettement deux fois à Oſman, pour ſçavoir ſes intentions. Par malheur quelques-uns de ſes gens tomberent entre les mains d'Areſ-Chan, ci-devant Gouverneur de Scamachie; ils furent mis auſſi-tôt à la queſtion, & ils déclarerent l'arrivée des Tartares, & le nombre de troupes qu'ils avoient amenées. Ares-Chan brûloit du déſir de ſe venger, & il ne pouvoit ſouhaiter une plus belle occaſion de ſervir ſon Prince & d'acquerir de l'honneur. Mais il ſe contenta de défaire quelques partis Turcs qu'Oſman avoit envoyés au fourrage, & ſe retira vers le Canach, pour ſe mettre à couvert du premier feu des Tartares.

Entrée des Tartares en Perſe.

Cependant ſa retraite ne fut pas encore aſſez prompte. Abdil-chirai avoit eu une entrevûë à Scamachie avec Oſman; & conformement à ce dont ils étoient convenus, il partit ſuivi de ſes troupes, avec cette rapidité qui eſt naturelle à cette nation, & parut ſur les bords du Canach au moment qu'Ares-Chan l'attendoit le moins. Les Perſans furent ſurpris dans leurs tentes, & les Tartares en firent un carnage affreux avant qu'ils puſſent ſeulement ſe mettre en defenſe. Ares-Chan lui-même fut pris & en-

Leurs exploits.

HENRI III. voyé à Oſman, qui le fit pendre auſſitôt à la porte du Divan de Scamachie dont il avoit été Gouverneur.

1578. De-là les Tartares paſſerent le fleuve, & prévenant eux-mêmes le bruit de leur arrivée, ils allerent tomber avec la même impétuoſité ſur Emanguli-Chan, Gouverneur de Genge, qui étoit alors ſorti de cette ville avec ſon épouſe, ſa maiſon & les principaux Seigneurs du lieu, pour prendre le plaiſir de la chaſſe du ſanglier; firent la femme de ce Seigneur priſonniére avec ſes domeſtiques & la plus grande partie de ſa ſuite; mirent le reſte en déroute; en même tems s'emparerent de Genge qu'ils pillerent, & où ils exercerent toute leur rage & leur brutalité; repaſſerent enſuite le Canach avec la même diligence; paſſerent à la vûë d'Eres, & allerent camper dans la plaine qui eſt au-deſſous de cette ville, environnée de montagnes de tous côtés. Là ils s'arrêterent pour donner quelque relâche à leurs chevaux, & ſe refaire eux-mêmes après une courſe ſi fatiguante; & ſe livrerent tranquillement au repos, n'imaginant ſeulement pas qu'on pût venir les attaquer.

Emir-Hamze reprend Eres ſur les Turcs.

Cette entrée des Tartares en Perſe arriva à peu près dans le tems que Hodabendes, qui avoit été informé de tous les évenemens de la derniére campagne, voyant que les ſoins du dedans ne lui permettoient pas de ſe mettre lui-même à la tête de ſes troupes, venoit de nommer Emir-Hamze, l'aîné de ſes fils, pour aller avec douze mille hommes le venger de la témérité des Turcs, reprendre les villes dont ils s'étoient rendus maîtres ſur la frontiére, & châtier celles qui s'étoient livrées elles-mêmes à l'ennemi. Ce Prince étoit ſorti de Casbin, accompagné de Mirize-Salmas grand Vizir, lorſqu'il fut informé de l'arrivée des Tartares par Ares-Chan, quelque tems avant la priſe de ce Seigneur. Cette nouvelle le fit balancer d'abord ſur le parti qu'il devoit prendre. Mais enfin l'ardeur de la vengeance & l'amour de la gloire l'emporterent dans le cœur de ce jeune Prince; il ſe roïdit contre tout ce qu'il y avoit à craindre, & crut qu'il lui ſiéroit bien d'ôſer. Dans cette réſolution il continua ſa marche, & ſe rendit devant Eres beaucoup plûtôt que le Roi ſon pere ne l'auroit eſpéré, & que les Turcs ne l'auroient cru. Il arriva ſi à propos, qu'il ſurprit le Bacha Chaïtas à qui Muſtapha avoit donné le commandement de cette place, & qui étoit ſorti de la forteresſe pour aller mettre les environs à contribution. Après quelque réſiſtance le Prince de Perſe le tailla en piéces avec toutes ſes troupes, ſe rendit maître de la fortereſſe, & prit ſur les Turcs deux cens carabines, qu'il envoya à Casbin pour être preſentées au Roi ſon pere.

Défaite des Tartares par les Perſans.

Ce premier ſuccès fut un appas que la fortune ſembloit offrir à ce jeune Prince pour l'exciter à faire quelque entrepriſe plus conſidérable. Il laiſſa dans Eres la Princeſſe Begum ſa mere qui l'avoit ſuivi, continua ſa marche, & arriva au ſommet de ces montagnes dont le camp des Tartares étoit environné. De-là il jetta ſes regards ſur cette multitude répanduë dans ſes tentes, & douta encore ſi avec le peu de troupes qu'il avoit, il riſqueroit d'attaquer des ennemis ſi nombreux, ou s'il ne devoit pas plûtôt reculer. Enfin l'amour de la gloire fut le vainqueur. Emir-Hamze, après avoir

Digitized by Google

avoir ranimé le courage de ſes troupes, qu'il trouva diſpoſées à ſervir ſes deſſeins, piqua droit à l'ennemi, tailla en piéces après quelque réſiſtance la premiére & la ſeconde garde, & tomba avec fureur ſur ces barbares enſevelis dans la fatigue & le ſommeil, loin de leurs chevaux, qu'ils avoient lâchés pour paître dans la plaine; il les paſſa tous au fil de l'épée, les mit en déroute, ou les prit priſonniers. De ce dernier nombre fut Abdil-chirai, que le Prince envoya à Casbin ſous bonne garde. HENRI III. 1578.

De-là le Prince de Perſe marcha droit, ſans s'arrêter, à Scamachie, qu'il ſomma de lui ouvrir ſes portes, promettant à Oſman Bacha s'il ſe rendoit, de lui laiſſer vies & bagues ſauves, & le menaça au contraire de tout le poids de ſa vengeance, s'il s'obſtinoit à ſe laiſſer forcer. Le Gouverneur Turc qui ignoroit la défaite des Tartares, accepta la propoſition, & demanda ſeulement trois jours pour ſe diſpoſer à ſon départ, dans l'eſpérance qu'avant que ce terme fût expiré, les Tartares viendroient à ſon ſecours, & obligeroient les Perſans de ſe retirer. Le Prince de ſon côté qui comptoit ſur la parole du Bacha, ne fit aucune autre hoſtilité. Enfin Osman, qui, à quelque prix que ce fût, ne vouloit point tomber entre les mains des Perſans, voyant qu'au bout de deux jours il n'avoit aucune nouvelle des Tartares, ſe douta de ce qui leur étoit arrivé; & comme il ne comptoit pas ſur la fidélité des habitans de Scamachie, il s'enfuit pendant la nuit, & ſe retira au travers des montagnes voiſines à Derbent, emportant avec lui tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le lendemain matin les portes de Scamachie furent ouvertes à Emir-Hamze; & ce Prince, qui dès ſon départ de Casbin étoit animé contre les habitans de cette ville, qui avoient eu la lâcheté de ſe livrer eux-mêmes aux Turcs, outré de nouveau de la perfidie avec laquelle ils lui avoient caché la retraite d'Oſman, leur fit ſentir le poids de ſa vengeance. Il traita ces malheureux avec la derniére rigueur, & raſa les anciennes & les nouvelles murailles de la place, dont il fit une eſpéce de ſolitude. Scamachie priſe & raſée.

On tint enſuite conſeil de guerre, pour ſçavoir ſi on marcheroit de-là droit à Derbent, ou ſi on retourneroit ſur ſes pas. Mais l'avis général fut, qu'on devoit licencier l'armée. L'hyver commençoit à devenir très-rude, les troupes étoient fatiguées, & il étoit dangereux dans ces circonſtances d'aller attaquer une place de cette conſéquence. Le Prince de Perſe ſe diſpoſa donc au retour. Il prit ſa route par les villes d'Eres & de Sechi, dont il traita les habitans avec encore plus de ſévérité que ceux de Scamachie, parce qu'ils s'étoient rendus aux Turcs; & il arriva enfin triomphant à Casbin avec ſa mere & ſon armée.

Il y avoit déja quelque tems, qu'Abdil-chirai avoit été amené dans cette capitale, où on lui avoit donné le palais pour priſon. Déja même ſa valeur, ſa bonne mine, & l'idée qu'on avoit de ſa naiſſance, lui avoient attiré les bonnes graces de Hodabendes. En effet il ſe diſoit frere du Kan des petits Tartares. Ainſi il s'entretenoit familiérement avec le Prince, & vivoit fort librement avec lui.

Cette familiarité augmenta encore depuis le retour du Prince, qui ra- Trifte

HENRI III. 1573. Abdil-chirai Prince Tartare.

ramena ſa mere à la Cour. Cette Princeſſe fut épriſe, dit-on, de la bonne grace du jeune Tartare. Elle ne pouvoit s'empecher de parler ſans ceſſe de ſon mérite au Roi ſon époux; elle ménageoit avec lui des tête-à-tête, & commençoit déja à être fort libre avec lui. Cependant cette intrigue étoit devenuë publique dans la capitale où on en parloit aſſez mal, & l'inclination de la Princeſſe pour cet Etranger commençoit à le rendre odieux aux Grands de la Cour. Dans ces circonſtances Hodabendes, qui étoit informé de tout ce qui ſe paſſoit, & qui n'aimoit pas naturellement à chagriner ſon épouſe, prit un parti qu'il jugea propre à rétablir ſon honneur, & qui lui fut inſpiré par la Reine même, qui crut par-là pouvoir plus facilement couvrir ſa paſſion. Ce fut de mettre en liberté le jeune Tartare, & de lui faire épouſer une de ſes filles. Par-là le Roi de Perſe eſpéroit contracter une alliance fort étroite avec les petits Tartares, enlever au Grand Seigneur le ſecours qu'il tiroit de cette nation guerriére, & s'en faire un rempart contre les entrepriſes des Turcs.

Mais quelque paſſion que ce Prince eût pour ce mariage, il ne put jamais, quelqu'effort qu'il fit, engager ſes Miniſtres à l'approuver; ſoit par l'intérêt qu'ils prenoient à l'honneur de la famille Royale, ſoit par averſion pour les projets ambitieux de cet Etranger, ils s'oppoſoient avec fermeté à cette alliance, & mettoient tout en uſage pour en détourner le Roi. Cependant, comme les Grands le virent déterminé à ſuivre ſa premiére réſolution, ils appréhenderent, ſi ce mariage ſe faiſoit malgré eux, que cet Etranger qu'ils croyoient ſi puiſſant, ne prît par-là à la Cour le crédit & l'autorité que cette alliance lui donneroit, & qui ne pouvoit manquer de devenir funeſte à l'Etat & à la famille Royale, ils réſolurent généralement de le perdre. Ils ſe rendirent au palais où ils trouverent Abdil-chirai qu'ils poignarderent, après s'être vengés ſur lui du commerce infame dont on le ſoupçonnoit, de la maniére la plus cruelle & la plus honteuſe (1). On croit que la Princeſſe fut tuée auſſi dans ce mouvement. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle ne parut plus depuis, ſoit que le Roi l'eût fait mourir après avoir eu des preuves certaines de ſon crime; car il arrive ordinairement que les maris ſont les derniers à être inſtruits du deſordre de leurs femmes, ſoit que les grands de leur propre autorité euſſent eux-mêmes trempé leurs mains dans ſon ſang, pour ne pas voir la Couronne paſſer dans une famille étrangere. Quoi qu'il en ſoit, ce coup eut de terribles ſuites, & il cauſa à la Cour de Perſe des reſſentimens & des haines qui ne finirent que par la ruine totale de bien des familles. Cependant pour arrêter le cours de ces diviſions, Hodabendes ne parloit que de l'invaſion des Turcs, afin que la crainte du danger dont tout le monde étoit également menacé, réünît les eſprits & les engageât à rentrer dans leur devoir. De ſon côté ce Prince faiſoit tous les préparatifs néceſſaires pour cette guerre; & il prenoit au dehors & au dedans toutes

Celle de la Reine de Perſe.

(1) M. de Thou dit: *Abſciſſis prius genitalibus, & deformi utique ſpectaculo ad os appli-catis.* Notre langue n'a point de termes pour exprimer un pareil ſupplice.

tes les meſures que la prudence pouvoit ſuggérer pour en faciliter le ſuccès. Henri III. 1578.

D'un autre côté Oſman, qui en abandonnant Scamachie étoit allé chercher un aſile à Derbent, travailloit à affermir en Perſe ſon autorité. Dans cette vûë il chercha à mettre dans ſes intérêts Sahamal, un des Princes de Géorgie, qu'il ſçavoit avoir le plus de crédit ſur tous les peuples des environs; & pour cimenter cette union avec lui, il épouſa ſa fille. Dans la ſuite il ſoupçonna ce Prince, qui n'avoit quitté la Cour de Perſe qu'à regret, de chercher à regagner les bonnes graces de Hodabendes par quelque ſervice important; ce qui lui auroit été aiſé, en enlevant aux Turcs, ſoit par ruſe ou autrement, la ville de Derbent qui de ce côté-là étoit la clef, non-ſeulement du Schirvan, mais de tout l'Empire. Cependant Oſman, malgré ſes ſoupçons, ne remarquoit aucun changement dans ſon beau-pere, qui lui donnoit au contraire chaque jour de nouvelles preuves d'un attachement ſincére, & d'un parfait dévoüement. Mais le Turc qui étoit naturellement défiant, & qui ſe trouvoit fort reſſerré depuis que le Prince de Perſe avoit reconquis ſur lui toute la province à l'exception de Derbent, ne crut pas devoir donner dans ce piége. Il ſçut diſſimuler avec la même habileté; & par ſes complaiſances & ſes careſſes il engagea ſon épouſe à ſonder les deſſeins de ſon pere, & à l'en informer. Par ce canal il fut inſtruit de l'intelligence que Sahamal entretenoit à la Cour de Perſe. Mais il n'en témoigna aucun mécontentement à ſon épouſe. Il lui dit ſeulement qu'il eſpéroit que ſon beau-pere feroit un jour plus d'attention à ſes veritables intérêts, & qu'il changeroit de conduite. Cependant comme il n'avoit en tête que ſa vengeance, il redoubla ſes careſſes pour elle, & il l'engagea à prier ſon pere de vouloir bien être d'une fête que le Bacha donnoit. Cette femme, qui ne pouvoit prévoir ce qui alloit arriver, fit tout ce qu'il voulut. Sahamal ſe rendit à Derbent; mais à peine y fut-il entré, que les Miniſtres d'Oſman le poignarderent avec toute ſa ſuite, au moment qu'il deſcendoit de cheval. Après cette exécution, le Bacha fit entrer les troupes de ſa garniſon dans les Etats de ce Prince, avec ordre d'y mettre tout à feu & à ſang, & de tâcher de lui amener ſon fils.

Et de Sahamal Prince Georgien.

Oſman ſe ſervit du prétexte que j'ai dit, pour diminuer l'horreur de ſon parricide, & ſçut ſi bien tromper ſon épouſe, qu'il l'engagea à devenir malgré elle complice de la mort de ſon pere. Mais Leunclavius rapporte ce fait autrement. Il dit, qu'après que le Prince de Perſe fut ſorti du Schirvan, Oſman ſçut par ſon adreſſe s'inſinuer dans les bonnes graces de Schemahil; car c'eſt le nom qu'il donne au beau-pere du Bacha; que ce Seigneur étoit Tartare de nation, Souverain de Derbent, attaché au Grand Seigneur, & ennemi juré des Perſans; qu'Oſman épouſa ſa fille, & qu'il l'engagea enſuite à empoiſonner ſon pere; que le Turc eut deux vûës en commettant ce parricide; que d'abord il vouloit ſe mettre l'eſprit en repos du côté de Schemahil qui, à ce qu'il croyoit, pouvoit ſonger dans la ſuite à le faire aſſaſſiner, & qu'il eſpéroit en ſecond lieu que s'il ſe rendoit maître de Derbent, & de tout le païs que ſon beau-pere poſſédoit, le Grand Sei-

HENRI III. 1578.

Seigneur lui en ſeroit un preſent. Il ajoûte, que les eſpérances d'Oſman ne furent pas trompées ; & qu'ayant informé la Porte par la voye de Caffa du ſuccès de ſon entrepriſe, Amurath le déclara Seigneur abſolu de tout le païs qui avoit appartenu à ſon beau-pere, dont il reſta maître paiſible.

Mais cette rélation contient pluſieurs fauſſetés ; car premiérement il eſt conſtant que Sahamal étoit Géorgien, & non point Tartare ; que lui ou ſes ancêtres avoient été Chrétiens, & que c'étoit à la Cour de Perſe qu'ils avoient ſucé d'abord le poiſon du Mahométiſme ; en ſorte qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable, que ce Prince fût ſi fort ennemi des Perſans, à cauſe de leur Religion. Outre cela il paroît que Leunclavius a ignoré abſolument l'alliance qui étoit entre Sahamal & la famille des Rois dont nous avons parlé plus haut, ſur le témoignage de Minadoi, en rapportant la raiſon qui engagea ce Prince à quitter bruſquement cette Cour. Quoi qu'il en ſoit, Amurath fut ravi d'apprendre la mort de Sahamal, parce qu'Oſman ſçut lui faire entendre que ce coup lui aſſûroit Derbent, que ſans cela il auroit été en danger de perdre. L'intérêt que ce Bacha ſembloit prendre dans ces provinces éloignées à la gloire de l'Empire Ottoman, dont il procuroit l'avantage aux dépens du ſang de ſon propre beau-pere, le fit regarder du Sultan, comme un homme à qui on pouvoit donner ſa confiance. Ainſi, non-ſeulement il eut ſoin qu'on lui envoyât tout ce qui lui étoit néceſſaire pour continuer cette guerre ; il fit encore partir pour l'aller joindre ſoixante mille Tartares, commandés par les deux freres d'un Prince de cette nation, que ce Turc traita dans la ſuite comme il avoit fait ſon beau-pere.

Sur ces entrefaites, Ulucciali Amiral de la flotte Ottomane, qui avoit été chargé de faire paſſer à Trebizonde par la mer Noire les proviſions qu'on avoit deſtinées pour l'armée, revint à Conſtantinople ; & pour ſe faire auſſi valoir, (1) il amuſa Amurath d'une rélation magnifique de ſon voyage. Il rapporta qu'il étoit entré dans la Mingrelie, où il avoit fait élever une ſorteresſe à Faſſo, place qui porte le nom du fleuve ſur lequel elle eſt bâtie, & qu'elle conſerve encore aujourd'hui ; & que par-là il avoit ouvert un paſſage en Géorgie.

Tels furent les évenemens de cette premiére campagne des Turcs contre les Perſans, où ils perdirent plus de ſoixante & dix mille hommes, par les maladies, par la diſette, ou par le fer des ennemis. Cependant Amurath ne regardoit toutes les expéditions de cette année, que comme une ſimple déclaration de guerre, parce qu'on n'en avoit tiré aucun avantage, & que les Perſans avoient repris auſſitôt, & preſque ſans tirer l'épée, toutes ces places qui avoient coûté tant de ſang à ſes troupes. Ainſi, comme il étoit déterminé à pourſuivre cette guerre, il ne penſa plus qu'à chercher les moyens les plus propres d'y réüſſir.

Préparatifs d'Amurath pour une

Quelques-uns de ſes Miniſtres lui conſeilloient au lieu d'attaquer les Perſans du côté du Schirvan, qui étoit couvert par la Géorgie, & où par conſéquent il n'étoit pas aiſé de pénétrer, & de pouſſer bien loin ſes conquêtes,

(1) Minadoi dit p. 119. qu'Ulucciali ayant fait le rapport de ſa navigation dans la mer Noire, s'étoit fait valoir, pour avoir bâti une fortereſſe dans le territoire de Tatian, aux confins d'Ivrello.

tes, de faire entrer une armée en Médie par les provinces soûmises à la domination de l'Empire; de s'emparer ensuite d'abord de Tauris, dont il ne seroit pas difficile de se rendre maître avec des troupes nombreuses, & de fortifier cette place; assûrant que par-là on couperoit la communication aux Persans avec toutes ces petites places, qui sont entre Tauris & Erzerum, & que comme elles n'étoient d'ailleurs d'aucune defense, on les obligeroit à se rendre de gré, ou de force. HEGIRE 111. 1579. nouvelle expédition en Perse.

D'autres étoient d'un sentiment tout différent. Ils prétendoient qu'il y alloit de l'honneur de l'Empire à ne pas abandonner des places qu'on avoit une fois soûmises; que cette résolution, quelque sage qu'elle pût etre, passeroit pour un aveu qu'ils feroient eux-mêmes de leur foiblesse; que d'ailleurs, il n'étoit pas sûr d'abandonner une armée au milieu de ces vastes païs, habités par une nation guerriére, & qu'on ne pourroit y faire passer des troupes, sans les exposer à devenir la victime de la fureur des peuples de Géorgie, & du ressentiment des Persans, qui les tiendroient enveloppés comme dans un filet, sans qu'elles eussent aucune retraite.

On prit donc le parti qui paroissoit le plus sûr & le plus propre à conserver la réputation des armes Ottomanes. Mustapha reçut ordre de lever vingt-mille pionniers & manœuvres, dans les territoires de Damas, d'Alep, de Cara-Hemid, & dans toute la Syrie & la Mesopotamie. Le Grand Seigneur écrivit en même tems à tous les Gouverneurs de province, qui s'étoient trouvés l'année derniére à l'armée, de se rendre au commencement du printems prochain à Erzerum avec toutes leurs troupes, & d'exécuter ce que Mustapha leur ordonneroit. Il manda la même chose au Bacha d'Egypte, dont on ne s'étoit point servi l'année précédente. Enfin, comme dans cette premiére expédition l'armée avoit beaucoup souffert faute d'argent & de vivres, le Sultan eut soin qu'on fit beaucoup plus de provisions; & fournit abondamment tout l'argent qui pouvoit être nécessaire.

Amurath pensa ensuite à régler le sort des deux Princes Géorgiens que Mustapha lui avoit envoyés. On avoit proposé d'abord à Manucchiar, qui étoit le cadet, de lui donner tous les Etats de la Reine sa mere, dont son frere étoit l'héritier légitime, à condition qu'il se feroit Mahometan; & il avoit aussitôt accepté le parti. On fit ensuite entendre à Alexandre qu'il n'avoit que ce seul moyen de conserver le trône, dont sa mere l'avoit déja mis en possession. Mais ce Prince rejetta cette proposition avec la même fermeté que Simon, dont j'ai parlé, l'avoit fait d'abord; car il n'y persévera guéres, & quelque peine qu'il eût à se voir dépoüiller du bien de ses peres, il céda au plus fort, s'accommoda au tems, & demanda seulement en grace que, puisque la volonté du Sultan étoit de lui préférer son frere, il lui fût permis d'aller passer le reste de ses jours dans sa patrie, & de mêler ses cendres avec celles de ses ancêtres. Le Grand Seigneur lui accorda ce qu'il souhaitoit, malgré les oppositions de Manucchiar, qui ne vouloit pas avoir si près de lui un homme qui pouvoit se venger un jour de l'injustice qu'il lui faisoit. On procéda ensuite à la cérémonie de la circoncision de ce Prince, qui sacrifia ainsi malheureusement son salut éternel à son ambition; & cette fête fut célébrée par des réjoüissances publiques qu'on fit dans toute la ville Manucchiar Prince Géorgien abjure le Christianisme.

HENRI III. 1579. & dans le Serrail. Il prit alors le nom de Muſtapha : après quoi Amurath le congédia avec le titre de Viceroi d'Altuncala & des autres païs, qui étoient ſous la domination de la Reine ſa mere ; & remit entre ſes mains ſon frere Alexandre.

Le Roi de Perſe ſe prépare de ſon côté à la guerre.

D'un autre côté, on ſe préparoit à Casbin, non-ſeulement à s'oppoſer aux nouveaux progrès que les Turcs ſe promettoient de faire en Perſe, mais même à porter la guerre juſque dans leur païs, ſi l'occaſion s'en preſentoit. Emanguli-Chan, Gouverneur de Genge, paroiſſoit un des plus animés contre eux. Depuis la perte qu'il avoit faite à la derniére incurſion des Tartares, il ne reſpiroit que la vengeance. Ainſi il alla offrir ſes ſervices à Hodabendes, promettant ſur ſa tête de conſerver le Schirvan contre tous les efforts d'Oſman Pacha, & d'arrêter le progrès des fortifications que les Turcs avoient commencé d'élever dans cette province. Il fut donc déclaré Gouverneur général du Schirvan, avec ordre à Serap-Chan Gouverneur de Naſſivan, à Emir-Chan Gouverneur de Tauris, & à Tocmaſes Gouverneur de Reivan, de lui donner tous les ſecours dont il auroit beſoin. Cependant ce Général ſollicita auſſi le fils de Sahamal, qui depuis que ſon pere avoit été aſſaſſiné, s'étoit mis en poſſeſſion de ſes Etats, de ſe joindre à lui. Mais ce Prince, plus ſenſible à ſa propre conſervation, qu'au reſſentiment qu'il devoit avoir de cet attentat, ferma l'oreille à toutes ſes propoſitions ; & comme il appréhendoit l'évenement, quelques inſtances que pût faire auprès de lui ce Seigneur qui avoit les mêmes intérêts que lui, il refuſa de ſe déclarer pour aucun des deux partis.

Cependant Hodabendes, qui appréhendoit particuliérement pour Teflis, parce qu'il étoit perſuadé que Muſtapha s'attacheroit d'abord à cette place, penſoit aux moyens de la ſecourir ſûrement. Simon le tira de cet embarras. Ce Prince qui avoit beaucoup d'amis à la Cour, & qui étoit informé par ce canal de tous les deſſeins du Roi, vint lui offrir ſes ſervices dans ces circonſtances. Son intention étoit de s'inſinuer par-là dans les bonnes graces du Monarque, de rentrer dans les Etats que Lavaſſap ſon pere avoit poſſédés & que ſon frere venoit d'abandonner aux Turcs, & de s'en conſerver la poſſeſſion ſous la protection du Roi de Perſe.

Simon, frere de Manucchiar, embraſſe le Mahométiſme.

Simon, comme je l'ai dit plus haut, avoit d'abord refuſé conſtamment d'accepter le parti que Thamas lui propoſoit d'embraſſer le Mahométiſme, à l'exemple de ſon frere David ; & il avoit mieux aimé ſe réſoudre à vivre en ſimple particulier, & même à paſſer le reſte de ſes jours dans les fers, que de s'expoſer à des remords continuels, & de ſacrifier ſon ſalut éternel pour conſerver ſa liberté & ſa Couronne. Mais ayant été renfermé dans le même lieu où Iſmaël avoit été relégué par ſon pere, la reſſemblance de leurs malheurs forma entre eux une union très-étroite. L'ennui de la priſon, ou l'envie de plaire à un Prince qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit ſûr d'être aimé de même, acheva le reſte. Il fit pour ſon ami ce qu'il n'avoit pas voulu tenter pour ſe conſerver un Royaume ; il renonça au Chriſtianiſme. Par malheur pour lui, le regne d'Iſmaël fut ſi court, qu'il ne lui permit pas de joüir des avantages auxquels il avoit droit de prétendre ; & ce Prince ayant été aſſaſſiné preſqu'en montant ſur le trône, n'eut pas le tems de marquer à ce tendre ami combien il étoit ſenſible à ſon changement.

De-

Depuis ce tems-là Simon, quoiqu'il eût été mis en liberté, étoit toujours à la Cour, cherchant quelque occaſion de s'inſinuer dans les bonnes graces de Hodabendes ſucceſſeur d'Iſmaël. Elle ſe preſenta, & il en profita habilement. Hodabendes accepta les offres de ſervice qu'il lui fit; le rétablit ſur ce même trône où il avoit fait d'abord profeſſion du Chriſtianiſme; le chargea de paſſer en Géorgie avec Alyculi-Chan pour s'oppoſer aux progrès des Turcs, & lui donna pour cette expédition cinq mille chevaux tirés des garniſons voiſines, avec quelques canons, qui avoient été trouvés dans la fortereſſe d'Eres lorſqu'elle fut priſe ſur les Turcs. Il rentra dans ſon païs à la tête de ces forces, & fut reçû avec joye de tous ſes ſujets. Néanmoins parmi ceux qui étoient Chrétiens, il y en avoit pluſieurs qui malgré leur affection pour lui, déteſtoient la foibleſſe qu'il avoit euë. Ce Prince de ſon côté apportoit mille prétextes frivoles pour ſe juſtifier; & il vouloit qu'on crût que malgré ſon changement, il favoriſoit encore ſous main la Religion Chrétienne.

HENRI III. 1579.

Et ſe déclare pour le Roi de Perſe.

Cependant, dès que le printems fut arrivé, on vit les troupes Turques ſe rendre de toutes parts à Erzerum. L'artillerie, les munitions de guerre, l'argent, les vivres & les fourrages étoient en abondance dans le camp. Les troupes qui venoient d'Egypte arriverent les derniéres, à cauſe des incommodités qu'elles avoient euës à ſouffrir au paſſage des déſerts qui ſont entre ce Royaume & la Syrie. Outre cela la peſte s'étoit miſe parmi elles, & elles l'avoient portée à Alep en paſſant par cette ville. Ainſi elles étoient diminuées de plus de la moitié lorſqu'elles joignirent l'armée. Enfin le Général fit publier le jour du départ; toute l'armée ſe mit en marche, & prenant ſa route par la fortereſſe d'Haſſan Chalaſſi, elle arriva à Chars en douze jours.

Les Turcs rentrent en Perſe.

Muſtapha avoit été d'avis de fortifier cette place; & ayant reçû ſur cela les ordres du Grand Seigneur, il y fit auſſitôt travailler ſans relâche. Mais comme il voulut y employer auſſi les troupes, & entre autres les Janiſſaires, on fut ſur le point de voir une ſédition dans le camp. Ceux-ci repréſenterent, qu'ils n'étoient au ſervice du Grand Seigneur que pour tirer l'épée & défendre l'Empire les armes à la main; que c'étoit pour cela qu'ils recevoient la paye de ſa Hauteſſe, & non pas pour être employés à des miniſtéres vils, tel que celui de remuer la terre. Mais quoi qu'ils puſſent dire, Muſtapha qui étoit naturellement impérieux, ne relâcha rien de ſes ordres, & il les réduiſit à travailler comme les autres, ſans leur faire aucune gratification, parce qu'il ſçavoit que ces mutins ne demandoient que cela. Enfin les travaux furent pouſſés avec tant d'ardeur, qu'en vingt jours les fortifications ſe trouverent portées à une hauteur raiſonnable, & la place en état de défenſe, avec un foſſé profond, dans lequel on avoit fait paſſer un bras de l'Euphrate, des tours, des murs garnis d'artillerie de diſtance en diſtance, & des bains dont les Turcs font un grand uſage pour la ſanté, à la conſervation de laquelle la propreté contribuë infiniment, & qui leur ſont même néceſſaires pour certaines pratiques que leur Religion leur preſcrit. Cependant, lorſque l'on étoit au plus fort de l'ouvrage, il arriva un accident fort extraordinaire pour le climat & la ſaiſon,

Ils fortifient Chars.

HENRI III. 1579. & qui auroit pû le retarder s'il n'eût pas été auſſi avancé. C'eſt que le 25. d'Août il tomba tant de neige & la rigueur du froid fut ſi grande, que les travailleurs pouvoient à peine remuer leurs outils, & n'avoient pas la force de porter ce qui étoit néceſſaire.

Muſtapha fait ravitailler Teflis.

Enfin on mit la derniére main à cette entrepriſe, & on penſa enſuite à ſecourir Teflis. C'étoit une affaire qui embarraſſoit extrêmement Muſtapha. S'il marchoit lui-même vers cette place avec toute l'armée, il craignoit de paſſer pour un impoſteur dans l'eſprit d'Amurath, à qui il avoit perſuadé qu'il avoit ſoûmis toute la Géorgie l'année précédente. Il pouvoit, il eſt vrai, y envoyer un de ſes Lieutenans à la tête d'un détachement: mais ſi cet Officier ne réüſſiſſoit pas, il ſçavoit que le Grand Seigneur ne s'en vengeroit que ſur lui-même.

Enfin, pour ſoûtenir ce qu'il avoit ôſé avancer de ſes grands progrès dans la Géorgie, il jetta les yeux ſur Haſſan Bacha de Damas, fils de ce Mechmet qui avoit exercé à la Porte pendant tant d'années la charge de grand Viſir, & qui dans cet emploi s'étoit acquis l'amitié de ſes maîtres, & la réputation d'un des plus habiles Miniſtres. Comme il connoiſſoit l'habileté & la bravoure de cet Officier, il lui propoſa cette expédition & l'engagea à s'en charger à ſes propres périls. Haſſan partit du camp à la tête de vingt mille hommes de bonnes troupes, portant avec lui de la farine, du ris, & d'autres proviſions en abondance, avec quarante mille ſequins. Muſtapha l'avoit auſſi fait accompagner par Reſvan Pacha. Arrivé aux défilés de Tomanis, il quitta la grande route, pour ne pas s'engager dans les bois & dans un chemin entrecoupé de précipices, dont la vûë ſeule inſpiroit de l'horreur; & il réſolut de traverſer la forêt.

Combat à cette occaſion.

Mais à peine y fut-il entré, qu'il ſe vit enveloppé par Alyculi-Chan & par le Prince Simon, qui outre les troupes que le Roi de Perſe lui avoit données, avoit encore levé trois mille chevaux dans les environs. Comme les Perſans connoiſſoient le terrain, les Turcs les avoient à tout moment ſur les bras. Ils les prenoient tantôt en queuë, tantôt en flanc, quelquefois ils les attaquoient de front; & les harceloient continuellement. Ils enleverent même l'étendart de Muſtapha Gouverneur de Céſarée en Cilicie, maintenant Caiſar dans la Caramanie, avec tout ſon bagage & ſa maiſon. Enfin aprés avoir paſſé les défilés, Haſſan qui vouloit avoir ſa revanche, fit alte, au lieu de marcher droit à Teflis, comme ſi la crainte des ennemis l'eût retenu. C'étoit un piége qu'il leur tendoit pour les attirer encore au combat. En même tems il mit quelques troupes de la Gréce, commandées par Reſvan Pacha, en embuſcade dans les gorges de ces montagnes. Il avoit reſté deux jours dans ce poſte; & au troiſiéme les Turcs ſe diſpoſoient à ſe remettre en marche pour ſe rendre à Teflis, lorſque les Perſans vinrent les prendre en flanc. Haſſan les laiſſa avancer juſqu'à ce qu'il les eût mis entre Reſvan & lui. Alors il les chargea, & en fit un grand carnage. La plûpart prirent la fuite; & il y eut peu de priſonniers. De ce nombre fut Alyculi-Chan, que ſon courage emporta ſi avant dans la melée, qu'il pénétra juſqu'à Haſſan. Il fut pris avec tous ſes gardes.

Alyculi-Chan Officier Perſan fait priſonnier.

Après

Après cette victoire, le Général Turc alla passer l'Araxe & entra dans Teflis après onze jours de marche. Son arrivée rendit la vie aux soldats de la garnison, qui depuis long-tems luttoient avec la faim, & dont la plûpart étoient ou morts de misére, ou malades & hors d'état de faire le service. Hassan leur fit part des rafraîchissemens qu'il avoit apportés; les exhorta à prendre patience; tira de cette place Mahomet qui n'étoit pas aimé des troupes, à qui il donna Achmet pour les commander, & alla ensuite repasser l'Araxe. Mais lorsqu'il fut arrivé aux défilés, il se trouva fort embarrassé, parce que les ennemis y avoient tiré un retranchement qu'ils avoient garni de canon. Or il ne connoissoit point d'autre route, & il sentoit bien qu'il seroit dangereux de vouloir forcer ces lignes. Hegir. III. 1579.

Alyculi-Chan le servit admirablement dans cette extrémité. Il s'engagea à le tirer de ce mauvais pas, à condition qu'il lui donneroit la liberté. Le Bacha accepta ce parti; & le Persan fit passer les Turcs par des routes inconnuës, qui les conduisirent en lieu de sûreté. Mais Hassan le récompensa mal d'un service si important; & il se défendit de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, sur ce mauvais prétexte, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de mettre en liberté un homme qui avoit été pris les armes à la main par les soldats du Grand Seigneur. En même tems il lui donna de nouveau sa parole d'employer son crédit auprès de Mustapha & d'Amurath lui-même pour le faire relâcher. Après avoir ainsi évité le piége que Simon lui tendoit, il continua sa marche. D'un autre côté, le Prince Géorgien, indigné de ce que les Turcs lui avoient échappé, & n'ignorant pas celui à qui ils en étoient redevables, brûloit du desir de se venger. Il se jetta sur leur arriére-garde qu'il mit en desordre, & où il fit un grand carnage. Ses troupes enleverent même le trésor de Mahomet qui sortoit du gouvernement de Teflis, avec tout le bagage de Hassan. Cependant le Prince couroit de rang en rang au travers des ennemis, cherchant Alyculi-Chan, qu'il avoit dessein de tirer de leurs mains. Mais il étoit déja bien éloigné, & on l'avoit fait passer à l'avant-garde où il étoit bien escorté.

Il offre ses services à Mustapha à condition d'obtenir sa liberté.

Enfin Hassan arriva au camp de Chars huit jours après son départ de Teflis, & reçut les complimens de Mustapha sur l'heureux succès de son expédition. Ensuite il presenta Alyculi-Chan à ce Général; & soit que ce fût de concert, soit qu'il eût veritablement dessein de dégager sa parole, il le pria instamment de lui rendre la liberté. Mais il n'y eut pas moyen de rien obtenir de cet homme inexorable. Le prisonnier fut conduit dans la forteresse d'Erzerum, & de-là à Constantinople, où on le resserra fort étroitement.

On lui manque de parole.

Cependant comme l'hyver avançoit, & que la terre étoit déjà couverte de neige de toutes parts, les troupes commencerent à murmurer. Elles haïssoient souverainement Mustapha, à cause de son avarice insatiable & de sa négligence extrême à faire venir des vivres, & à procurer au soldat ses petites commodités. Ainsi ce Général appréhendant quelque sédition, & sçachant qu'on avoit déja parlé dans le camp de se défaire de lui, il reprit la route d'Erzerum, & licencia l'armée aussi-tôt qu'il y fut arrivé,

Retour de Mustapha à Erzerum.

Henri III. 1579. rivé, ſans attendre l'ordre du Grand Seigneur. Enſuite il écrivit au Sultan pour l'informer du ſuccès de cette campagne, & il fit en même tems l'éloge de Haſſan, qui avoit ſecouru ſi à propos la garniſon de Teflis. Ce Bacha fut récompenſé dans la ſuite par les honneurs dont Amurath le combla, & lui envoya le Calaat.

Au reſte, comme Muſtapha étoit bien inſtruit qu'il n'étoit point aimé de ſes troupes, & qu'il n'avoit pas moins d'ennemis à la Porte, il ſe juſtifia avec ſoin auprès d'Amurath, de ce qu'on avoit eu tant de peine à faire paſſer du ſecours à Teflis. Il lui repréſenta que ce qu'il lui avoit mandé l'année derniére, que la Géorgie étoit tranquille & ſoûmiſe à l'obéïſſance de l'Empire Ottoman, n'en étoit cependant pas moins vrai; qu'en effet les obſtacles qu'on avoit rencontrés n'étoient point venus des Géorgiens, mais de Simon-Chan & d'Alyculi-Chan, qui s'étoient jettés dans le païs à la tête des troupes du Roi de Perſe.

Sinan Pacha le décrie à la Porte. Ces raiſons avoient quelque fondement, mais elles n'en furent pas mieux reçuës. Muſtapha étoit éloigné, & il avoit à la Porte un rival puiſſant qui travailloit ſans relâche à le décrier. C'étoit Sinan Pacha, courtiſan adroit, qui toutes les fois qu'on recevoit quelque mauvaiſe nouvelle de l'armée, ne manquoit pas pour faire ſa cour, de dire fiérement, que ſi on vouloit lui confier le ſoin de cette guerre, il iroit juſque dans le palais de Casbin prendre le Roi de Perſe priſonnier, & qu'il l'ameneroit au Grand Seigneur.

Quoiqu'il n'y eût dans ces diſcours que beaucoup de jalouſie & de vanité, cependant Amurath qui aimoit à ſe flatter, les regardoit comme un préſage de ce qui devoit lui arriver. Ainſi il lui ordonna de ſe diſpoſer à faire le voyage de Perſe où il vouloit l'envoyer en qualité de Généraliſſime. Il lui fit même eſpérer ſur les recommandations de la Sultane Reine, qui avoit un pouvoir infini ſur l'eſprit du Grand Seigneur, de le faire grand Viſir, au cas qu'il accomplît ce qu'il avoit promis ſi ſouvent.

Et le fait dépoſer. On penſa donc à rappeller Muſtapha qui étoit reſté à Erzerum, malgré les ordres que le Grand Seigneur lui avoit envoyés, d'aller paſſer l'hyver à Tocat * Il fut mandé par deux fois à la Porte. Mais comme il avoit pardevers lui des preuves non équivoques du mécontentement du Sultan & de la haine des ſoldats, il chercha à gagner du tems. Il ſentoit bien outre cela, qu'on pouvoit lui faire de la peine au ſujet des charges militaires qu'il avoit venduës. Car c'eſt un droit qu'ont chez les Turcs ceux qui ſont à la tête des armées de pouvoir diſpoſer de tous les emplois grands & petits, en faveur de qui bon leur ſemble.

* C'eſt l'ancienne Amaſie.

Amurath envoye demander ſa tête. Toutes ces raiſons empêchant Muſtapha de paroître à la Porte, où il craignoit qu'on ne lui fît un mauvais parti, le Capigilar Kihaïa ou Capitaine des gardes de la Porte, reçut ordre de prendre quinze de ſes gens & de ſe rendre au camp. A ſon départ Amurath lui remit trois lettres, toutes trois d'un ſtile différent, dont cet Officier devoit faire l'uſage que la prudence lui dicteroit eu égard aux circonſtances. La premiére étoit écrite de maniére qu'en la rendant à Muſtapha, on devoit auſſitôt l'étrangler.

La

La ſeconde contenoit une défenſe du Grand Seigneur de troubler en aucune façon ceux qu'il envoyoit, dans l'exécution des ordres qu'il leur avoit donnés. Et la troiſiéme ne renfermoit rien de tout cela. Le Capigilar Kihaïa chargé de ces expéditions arriva au camp, qui étoit triple; en ſorte qu'il fut obligé de paſſer par le premier & par le ſecond, avant que d'entrer dans le troiſiéme. Cependant il reſta quelque tems ſans pouvoir parler au Général, qui trouvoit chaque jour de nouveaux prétextes pour différer cette entrevûë. Enfin comme il faiſoit inſtance pour l'obtenir, Muſtapha qui vit bien qu'il n'y avoit plus moyen de s'en défendre, lui donna audience. Mais comme il ſe douta du ſujet de l'Ambaſſade, il eut la précaution de faire tirer autour de lui un grand cercle, avec défenſe ſur peine de la vie de le paſſer, & reçut de loin l'Envoyé du Sultan, ayant autour de lui à quelque diſtance, tous ſes gardes le cimeterre à la main. Le Capigilar Kihaïa vit bien par-là, qu'il n'y avoit pas moyen de ſe ſervir des deux premiers ordres dont il étoit porteur. Ainſi il ne préſenta que le troiſiéme. C'étoit un commandement d Amurath de lui livrer ſon Chancelier & ſon Tréſorier, qui chez les Turcs ont chacun leur nom particulier (1). Muſtapha fit d'abord quelque difficulté, & voulut chercher encore des prétextes pour éluder cet ordre. Enfin ſur les inſtances réïtérées de l'Envoyé, il conſentit à lui remettre ces deux Officiers, mais à condition qu'on lui répondroit de leur vie. Le Capigilar Kihaïa l'accepta; tous deux furent livrés, conduits de-là à Conſtantinople, & enfermés enſuite dans le château des ſept Tours, où eſt le tréſor du Grand Seigneur, & où on ne doutoit pas que ces malheureux ne fuſſent appliqués à la queſtion la plus rude, pour tirer d'eux des lumiéres ſur la conduite de leur maître.

HENRI III. 1579.

Conduite que tient Muſtapha pour éluder cet ordre.

(1) C'eſt le Niſchanzin & le Dephterdar.

Fin du Livre ſoixante & ſeptiéme.

HIS-

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Suite des affaires de France. Etabliſſement de l'Ordre des Chevaliers Commandeurs du Saint Eſprit. Edit publié en conſéquence des Etats de Blois. Succès des Conférences de Nérac. Différend de M. de Turenne avec les Duras. Mort de Jean de Montluc Evêque de Valence, & ſon éloge. Suite des entrepriſes du Maréchal de Bellegarde. Mort du Maréchal de Montmorenci, & ſon éloge. Mort du Maréchal de Bellegarde. Le Roi de Navarre tient l'aſſemblée des Egliſes Proteſtantes à Mazeres dans le comté de Foix. Ce qui y eſt réſolu. Retour du Duc d'Anjou à la Cour. Tenuë des Grands Jours à Poitiers. Le Prince de Condé ſe rend maître de la Fere. Aſſemblée du Clergé tenuë à Melun. Sedition dans Paris à l'occaſion de ce qui s'y paſſe. Le Roi prend la ville de Geneve ſous ſa protection. Suite des guerres de Flandre. Le Duc Caſimir paſſe en Angleterre Les Allemans défaits & chaſſés des Païs-bas, par le Prince de Parme. Union d'Utrecht. Réduction des provinces Wallones à l'obéïſſance du Roi d'Eſpagne. Sédition à Anvers & à Malines. Tentative inutile du Comte d'Egmond ſur Bruxelles. Sédition à Bruges. Priſe de Maeſtricht par les Eſpagnols. Congrès de Cologne. Nouvelle ſédition des Gantois, appaiſée une ſeconde fois par le Prince d'Orange. Tentative des Eſpagnols ſur la Brille. Priſe de Menin par les troupes des Etats. Entrepriſe des Eſpagnols ſur Courtrai. Continuation de la guerre en Friſe. Soulevement des païſans dans la province d'Over-Yſſel. Affaires du Nord. Aſſemblée des villes Anſeatiques à Lubeck. Affaires de la Grande-Bretagne. Le Duc d'Anjou paſſe en Angleterre. Mouvemens en Ecoſſe à l'occaſion de l'arrivée du Comte de Lenox dans ce Royaume. Suite de la révolte des Irlandois. Arrivée des Eſpagnols dans ce Royaume. Deſcription de l'Irlande. Mauvais ſuccès des rebelles. Morts illuſtres, du Chancelier Bacon, du Cardinal Hoſius, de Jean Hartung, d'Eraſme Oſwaldt, de Jean Stadius, de Louis le Roi, & de Jean-Baptiſte Adriani.

AU-

Digitized by Google

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Actes publics. Actes du Palais de Paris. Emm. de Meteren. Jean Petit. Pièces publiées dans ces tems-là. Sylveſtre Giralde. Annales du regne d'Eliſabeth, par Guill. Camden.

TAndis que la guerre faiſoit ainſi de l'Orient le théatre de ſes ravages, Henri s'occupoit en France de projets tout différens. L'Ordre des Chevaliers de Saint Michel, établi par les Rois ſes prédéceſſeurs, commençoit à être fort avili. L'honneur d'y être admis, qui ſembloit devoir être réſervé pour la Nobleſſe, & les Officiers qui ſe ſeroient diſtingués au ſervice, avoit été proſtitué à toutes ſortes de gens ſans mérite & ſans nom. Dans ces circonſtances ce Prince, naturellement ennemi des coûtumes anciennes, & qui ne trouvoit de l'attrait que dans ce qui avoit quelque air de nouveauté, ſongea à fonder un autre Ordre militaire ſous le nom du S. Eſprit; & il fit la premiére cérémonie de ce nouvel établiſſement le dernier jour de Décembre.

HENRI III. 1579. Affaires de France.

Etabliſſement de l'Ordre militaire du S. Eſprit.

Il étoit compoſé de cent Chevaliers, y compris le Roi, Grand-Maître de l'Ordre, quatre Cardinaux, quatre Prélats, le Grand Aumônier de France, le Chancelier, le Prévôt, ou Maître des cérémonies, le Grand Tréſorier, le Greffier, le Herault, & l'Huiſſier de l'Ordre. Les Chevaliers furent appellés Commandeurs, parce que le deſſein de S. M. avoit été d'abord de dépoüiller les plus riches abbayes de ces grands revenus qu'elles poſſédent, pour les mettre en Commande, ainſi qu'il ſe pratique en Eſpagne. C'étoit le fruit des conſeils du Cardinal de Lorraine. Ce Prélat, qui tenoit de la libéralité de nos Rois les plus beaux bénéfices de France, avoit inſpiré ce projet à Henri quatre ans auparavant, à ſon avénement à la Couronne, dans l'eſpérance, dit-on, de perpétuer par-là dans ſa famille ces gros revenus Eccléſiaſtiques, ſous le titre de Commanderies: cela lui fut reproché par le Clergé quelque tems avant qu'il mourût; ſes amis même lui écrivirent alors ſur le même ton. Après la mort du Cardinal, le Roi fit agir ſes Ambaſſadeurs à la Cour de Rome, pour engager le Pape à accorder la permiſſion de faire cette réünion. On lui repréſenta que cet Ordre étoit ſur-tout inſtitué pour la propagation de la Religion Catholique, Apoſtolique, & Romaine, & l'extirpation de l'héréſie, & que c'étoit un des principaux articles contenus au ſerment que prêtoient les Chevaliers le jour de leur réception. Mais le Clergé s'oppoſa aux prétentions de la Cour, & on ne put rien obtenir de S. S. Cependant le nom en demeura à ceux qui furent revêtus de ce nouveau titre de diſtinction; & dans les ſtatuts de l'Ordre, qui furent publiés au mois de Décembre ſuivant, ils prirent le nom de Chevaliers Commandeurs de l'Ordre du S. Eſprit. La poſté-

Vûës qu'avoit la Cour dans cet établiſſement.

HENRI III. 1579.

térité verra par-là quelles avoient d'abord été les vûës de la Cour, en faisant ce nouvel établiſſement; & ce ſera pour nos deſcendans un avertiſſement de prendre garde que ce que le Prince tenta alors inutilement, ne réüſſiſſe un jour ſous ſes ſucceſſeurs.

Edit publié en conſéquence des Etats de Blois.

Tout le monde attendoit cependant avec impatience quel ſeroit le fruit des Etats tenus à Blois deux ans auparavant, lorſque la Cour envoya au Parlement un Edit daté de Paris du mois de Mai, contenant trois cens ſoixante & trois articles, par lequel S. M. faiſoit ſçavoir ſes intentions au ſujet des demandes faites par les Etats généraux du Royaume. Auſſitôt toutes les Chambres s'aſſemblerent pour l'examiner, & continuerent ſoir & matin pendant long-tems, juſqu'à ce qu'enfin il fût enrégiſtré le 25. de Janvier de l'année ſuivante. Cet Edit renfermoit pluſieurs réglemens très-ſages, auxquels on ſe conforma pour la plûpart dans les différens tribunaux du Royaume. Le malheur des tems empêcha que les autres n'euſſent leur effet.

Arrêt rendu contre les abus des contracts.

La Cour remédia en même tems à un abus qui s'étoit introduit à Paris dans la paſſation des contracts, où il ſuffiſoit de la ſignature de deux Notaires pour en conſtater la validité. On fit attention que dans une ville auſſi peuplée que cette capitale, où on ſe rendoit de toutes les provinces du Royaume, il étoit aiſé à des gens de mauvaiſe foi de faire de fauſſes ſuppoſitions. Ainſi, comme on avoit déja des exemples de pareilles friponneries, pour prévenir les fauſſetés qui pourroient ſe faire à ce ſujet, Barnabé Briſſon Avocat général preſenta ſon réquiſitoire à la Cour, par lequel il demanda qu'il fût ordonné, que dans la ſuite la ſignature des parties contractantes ſeroit néceſſaire pour la validité des contracts; & que ſi après avoir été interpellées, elles déclaroient ne ſçavoir ſigner, les Notaires ſeroient obligés d'en faire mention dans l'acte. Sur quoi intervint le 29. de Janvier un arrêt de la Cour, conforme à ſes concluſions.

Conférence de Nerac.

Cependant la Reine mere, qui s'étoit renduë auprès du Roi de Navarre, pour recevoir les plaintes des Réformés de ces provinces éloignées, & pacifier s'il étoit poſſible, les troubles de la Guyenne, négocioit avec les députés des Egliſes Proteſtantes. La diſpute fut vive de part & d'autre, & dura long-tems. Enfin le dernier de Février on convint à Nerac de vingt-ſept articles, tendans tous, ou à interpréter, ou à expliquer plus amplement les termes du dernier Edit, donné deux ans auparavant. Ils furent ſoûcrits au nom du Roi par la Reine mere, Armand Gontaud de Biron, Guillaume de Joyeuſe, Louis de Saint-Gelais Sieur de Lanſac, Bertrand de Salignac de la Mothe-Fenelon, & Guy du Faur Sieur de Pibrac. S. M. ratifia enſuite cet accommodement à Paris le 19. de Mars: mais on ne jugea pas à propos de le rendre public dans les circonſtances; & il ne le devint qu'au bout de deux ans, après la conférence de Fleix, comme je le dirai dans la ſuite.

Différend du Vicomte de Tu-

Sur ces entrefaites la Reine paſſa à Agen, où ſe renouvella plus vivement que jamais une ancienne querelle qu'il y avoit entre Henri de la Tour Vicomte de Turenne, qui étoit proche parent de la Reine, & Lieutenant général du Roi de Navarre, & les Durforts de Duras. L'affaire devint ſé-

sérieuse, & pensa coûter la vie au Vicomte. Il y avoit trois ans qu'on avoit ôté le gouvernement de Castel-jaloux, petite place de la principauté d'Albret, à Savillan, pour le donner à Durfort de Rosan. Ce nouveau Gouverneur crut avoir raison d'appréhender que Savillan ne pensât à rentrer en possession de la place; & pour prévenir toute surprise, il ordonna en partant, à de Garenne Sergent Major de ne laisser entrer dans la ville aucune personne de marque. Cependant le Vicomte de Turenne se presenta devant la place; & en vertu du pouvoir qu'il tenoit du Roi de Navarre, il fit demander par de Remier qu'on lui en ouvrît les portes; mais Garenne s'en excusa sur l'ordre qu'il avoit reçû. Le Vicomte fut piqué de ce refus; & ayant rencontré depuis de Rosan proche d'Agen, il le somma de lui en faire raison. Cette affaire traîna pourtant jusqu'à cette année, que de Duras étant venu saluer la Reine mere à Agen, où de Rosan son frere le suivit aussi-tôt après, il fit appeller en duel le Vicomte de Turenne: ce fut le 17. de Mars dès le grand matin. Ce Seigneur sortit de la ville, & se rendit au gravier sur le bord de la Garonne, menant avec lui de Salignac. Les Duras arriverent un moment après, & on se battit; le Vicomte contre de Rosan, & Duras contre Salignac. Mais l'évenement fut si malheureux pour le Vicomte, qu'il resta comme mort sur la place, percé de plusieurs coups qu'il avoit reçus dans le dos, & dans les côtés. Turenne fit grand bruit de ce combat, & prétendit qu'il y avoit eu de la surprise; que de Rosan portoit une cotte de maille sous son habit, quoiqu'il eût assûré le contraire; & que des gens apostés l'avoient pris en traîtres. C'est ce qu'il publia dans un écrit qui parut à cette occasion. Sur quoi on voulut sçavoir le sentiment de Henri de Montmorenci de Damville, oncle du Vicomte de Turenne (1), qui s'étoit rendu à Agde; & ce Seigneur, après avoir pris l'avis des Gentilshommes & Officiers qui étoient à sa suite, décida le 23. de Mai, que puisque les Duras en avoient usé si indignement à l'égard du Vicomte de Turenne, il lui étoit permis de chercher à tirer vengeance de cet assassinat par toute autre voye que celle du duel, qui est en usage entre Gentilshommes. La Reine mere fut outrée de cet attentat, & vouloit faire informer contre les deux freres, qui cependant s'étoient mis en sûreté. Mais le Vicomte de Turenne la pria de n'y pas songer, & arrêta toutes les poursuites.

HENRI III. 1579. Turenne avec les Duras.

D'Agen la Reine mere passa à Toulouse, lieu de la résidence du Parlement de Languedoc, où Jean de Montluc Evêque de Valence vint la saluer. Ce Prélat avoit eu ordre de la Cour l'année précédente de passer dans cette province, pour y préparer les esprits à quelque accommodement; & il s'étoit rendu auprès de la Reine pour l'informer plus particuliérement par lui-même du succès de sa négociation. Ce fut-là qu'il tomba malade, accablé, ou de vieillesse, ou des travaux qu'il avoit essuyés dans

Mort de Jean de

(1) François de la Tour, pere du Vicomte dont il s'agit ici, avoit épousé Eléonore fille aînée du Connétable de Montmorenci, sœur de Henri Duc de Montmorenci, qui par conséquent étoit oncle du Vicomte de Turenne.

HENRI III. 1579.

dans tant d'affaires dont il avoit été chargé; & il mourut peu de jours après. J'ai ſi ſouvent parlé avec éloge de ce grand homme, que je croirois me rendre ennuyeux ſi je répetois ici ce que j'en ai déja dit. Il ſuffira qu'on ſçache qu'il étoit également eſtimable par ſes talens naturels, & ſon érudition; & qu'il n'eut jamais rien plus à cœur que de voir la paix rétablie dans l'Egliſe. Deſtiné dès ſa jeuneſſe à l'état Eccléſiaſtique, à peine il parut à la Cour, qu'on le regarda comme capable des plus grandes affaires. Ce fut par-là qu'il s'introduiſit dans les bonnes graces du Cardinal de Lorraine, qui ſe faiſoit alors un plaiſir de protéger à la Cour les gens d'eſprit, & qui le fit employer dans pluſieurs Ambaſſades, dont il s'acquitta avec beaucoup d'habileté & de bonheur. Je ne parle point de celle d'Ecoſſe, ni de quelques autres. Il eſt certain qu'il réüſſit admirablement dans celles de Conſtantinople & de Pologne, où contre l'eſpérance de tout le monde, malgré les brigues de tant de Princes prétendans à ce grand & puiſſant Royaume, qui par la mort de Sigiſmond-Auguſte, décédé ſans enfans, dépendoit du choix de la nation, il ſçut écarter tous ces concurrens, & réünir tous les ſuffrages en faveur de Henri, alors Duc d'Anjou. Mais ce Prince, qui auroit préféré les délices de la Cour de France à toutes les Couronnes du monde, reconnut fort mal un ſi grand ſervice. Il regarda cette élection, qui le combloit de gloire, comme un exil honorable que ſes ennemis lui impoſoient pour l'éloigner; & depuis ce tems-là il ne put voir de bon œil celui à qui il en étoit redevable. De Montluc d'un autre côté, qui ſe voyoit déja dans un âge avancé, & pour qui ſa diſgrace ſembloit être un avertiſſement du Ciel, qui l'exhortoit à penſer à la retraite, eut l'imprudence de ne pas profiter à propos de cette occaſion; & il eut la douleur de ſe voir dans un âge décrepit mourir, mépriſé dans le commerce des Dames de la Cour, tandis qu'il auroit pû ſe flatter de joüir tranquillement le reſte de ſes jours d'un repos honorable dans ſon diocéſe.

Montluc Evêque de Valence.

Son éloge.

La Reine mere travaille aux affaires de Toulouſe, du bas Languedoc & du Dauphiné.

La Reine mere, pendant le ſéjour qu'elle fit à Toulouſe, travailla à arranger les affaires de la province. Sur-tout elle avertit le Parlement d'uſer à l'avenir de moins de rigueur, & de ſe montrer plus favorable dans l'interprétation du dernier Edit, fait en faveur des Proteſtans. De-là elle prit ſa route par Carcaſſone; & après avoir appaiſé les troubles qui renaiſſoient chaque jour dans le bas Languedoc, elle ſe rendit en Dauphiné, où les eſprits étoient beaucoup plus en mouvement. Henri de Montmorenci Duc de Damville avoit accompagné cette Princeſſe à ſon départ du Languedoc, dont il étoit Gouverneur, juſqu'à Grenoble. Ce fut-là qu'Emmanuel-Philibert Duc de Savoye vint la ſaluer. Le ſujet du voyage de ce Prince, qui favoriſoit ſous main les deſſeins du Maréchal de Bellegarde, étoit d'obtenir une audience de la Reine pour la préparer à la juſtification que ce Maréchal vouloit faire de ce qui venoit de ſe paſſer dans le marquiſat de Saluces.

Suite des

(1) De Bellegarde étoit piqué contre la Cour par les raiſons que j'ai rap-

(1) Ce qui ſuit ici juſqu'au paragraphe : Sur ces entrefaites &c. ne ſe trouve point dans les

rapportées, en parlant des évenemens de l'année précédente. Il avoit eu encore, comme je vais le dire, de nouveaux ſujets de mécontentement, & il ne cherchoit qu'une occaſion de s'en venger. Dans cette vûë il avoit ménagé avant la mort de Gordes une conférence au Buys avec lui & le Sieur de Lesdiguiéres. Cependant de Gordes étant mort dans cet intervalle, le Maréchal ne s'étoit point trouvé au lieu marqué pour l'entrevûë, & s'étoit retiré à Villeneuſve vis-à-vis d'Avignon. Là cet homme inquiet, & qui ne cherchoit qu'à broüiller, ne ſe tint pas long-tems en repos. Il forma le projet de ſurprendre cette riche ville, dont il étoit ſi proche; il le communiqua à Pierre Fangier Sieur d'Anſelme, à Gaut, à Beſſerie, & à quelques autres déterminés comme eux (1), qui n'avoient rien à ménager; & ſoit qu'il ne regardât dans cette entrepriſe que ſon intérêt particulier; ſoit qu'il voulût par-là gagner entiérement la confiance des Proteſtans, qui pouvoient le ſervir beaucoup dans l'exécution des deſſeins qu'il méditoit, peu s'en fallut qu'il ne réüſſît. En effet en attaquant le Pape ſi ouvertement, il ne pouvoit manquer de ſe broüiller avec la Cour; après quoi il ne lui reſtoit plus que d'aller ſe jetter entre les bras des Réformés, & du Roi de Navarre, & d'implorer leur protection contre de ſi puiſſans ennemis. Mais le complot fut découvert; on arrêta quelques-uns des complices dans la ville où ils furent punis; & Pirro Malvezzi, que le Pape envoya ſur ces entrefaites avec de nouvelles troupes, s'étant jetté dans cette ville, rendit inutile le projet du Maréchal de Bellegarde. Cependant il tira un avantage de cette tentative; car comme il paſſa de-là par le Dauphiné pour ſe rendre en Piémont, ce fut pour lui une occaſion de lier une amitié plus étroite avec Lesdiguiéres dont le ſecours lui ſervoit beaucoup pour l'exécution de ce qu'il avoit alors en tête.

HENRI III. 1579.

projets du Maréchal de Bellegarde.

Complot découvert. Complices punis.

En effet la conduite que la Cour avoit tenuë depuis avec lui, n'avoit ſervi qu'à l'aigrir encore davantage. J'ai dit qu'avant le dernier Edit de pacification, & dans le tems que la Cour faiſoit encore la guerre aux Proteſtans, depuis que le Duc de Damville avoit abandonné leur parti, le Roi l'avoit mis à la tête d'une armée qu'il devoit partager avec le Maréchal de Bellegarde. En même tems S. M. avoit fait faire au Duc des propoſitions qui lui étoient glorieuſes en apparence, & avantageuſes; mais qui dans le fond ne devoient avoir aucun ſuccès. Le but de la Cour étoit uniquement de tromper également par-là le Duc & le Maréchal. Or la Reine mere avoit conſeillé au Roi de ſe ſervir pour cette négociation du miniſtére du Maréchal de Bellegarde. S. M. offroit donc au Duc de Damville de lui céder ſes droits ſur le marquiſat de Saluces, qu'il tiendroit d'elle à foi & hommage, à condition qu'il ſe démettroit du gouvernement du Languedoc, qui ſeroit partagé entre le Maréchal de Bellegarde, & Guillaume de Joyeuſe Lieutenant du Duc; en ſorte qu'on donneroit à ce Seigneur le gouvernement du haut Languedoc, & que le Maréchal auroit celui

Intention de la Cour touchant le Duc de Damville & le Maréchal de Bellegarde.

éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*. Il y a plus de deux feuillets d'omis.

(1) Perdus comme lui de débauche, & qui &c. MS. de Meſſieurs de *Sainte-Marthe*. DUPUY & RIGAULT.

HENRI III. 1579.

celui du bas, qui eſt beaucoup plus conſidérable. Or, en faveur de ce changement le Maréchal de Bellegarde devoit remettre au Duc toutes les villes & places fortes du marquiſat.

Leur différend mis en négociation.

Le Duc de Damville, qui ſentit auſſitôt quel étoit le deſſein de la Cour, ne douta point de la ſupercherie; mais il ne fit aucun ſemblant de s'en appercevoir. Au contraire, il fit entendre à de Bellegarde qu'il étoit prêt d'accepter le parti dès que la guerre ſeroit terminée; & le Maréchal de ſon côté entretint le Roi dans cette eſpérance. Cependant la paix ſe fit; & on mit cette affaire en négociation. On tint des conférences ſecrettes, où l'on n'agiſſoit que par députés; mais il ſe preſentoit beaucoup d'obſtacles à l'exécution de ce deſſein. Le Duc, qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour manquer à la parole qu'il avoit donnée ſans bleſſer le reſpect qu'il devoit au Roi, repréſentoit ſur-tout au Maréchal de Bellegarde, qui preſſoit vivement la concluſion, que les loix du Royaume ne permettoient pas à nos Rois d'aliéner le domaine de la Couronne; & il demandoit en conſéquence, qu'avant toutes choſes, cet échange, ou cette ceſſion que S. M. vouloit lui faire, fût autoriſée du conſentement des Etats généraux, & que l'acte même de cette conceſſion fût enrégiſtré ſolemnellement au Parlement de Paris, & à celui de Grenoble. La Reine mere de ſon côté, qui n'avoit point du tout intention d'en venir-là, diſoit que ce que demandoit le Duc ne pouvoit manquer de faire beaucoup de bruit; qu'ainſi il étoit beaucoup plus à propos de commencer par exécuter le projet qu'on avoit formé; après quoi il ſeroit beaucoup plus aiſé d'obtenir, & le conſentement des Etats, & l'enrégiſtrement dans les Parlemens du Royaume. Elle ajoûtoit, que pour éviter un éclat fâcheux, il ſeroit même bon de n'en venir à cette exécution qu'avec de grandes précautions; qu'ainſi, au lieu de délivrer d'abord les places du marquiſat au Duc de Damville, il conviendroit que le Maréchal de Bellegarde les mît d'abord en ſéqueſtre entre les mains de celui que le Roi nommeroit à cet effet, qui les rendroit enſuite au Duc, auſſitôt qu'on auroit obtenu le conſentement des Etats, & l'enrégiſtrement que l'on ſouhaitoit. Par-là elle eſpéroit dépoüiller en même tems le Duc de Damville & le Maréchal de Bellegarde du marquiſat de Saluces, & du gouvernement de Languedoc; après quoi le Roi ſeroit le maître d'en diſpoſer en faveur de qui bon lui ſembleroit.

La Reine mere s'en mêle au déſavantage de l'un & de l'autre.

Bellegarde dupé.

Anne de Joyeuſe demandoit pour ſon pere le gouvernement tout entier du Languedoc. Bernard Nogaret de la Valette, frere de Jean Louis Nogaret, briguoit de ſon côté celui du marquiſat de Saluces. Cependant au milieu de tout cela le Maréchal, que ſon ambition avoit aveuglé, ne ſe doutoit point encore du piége qu'on lui tendoit, & dont le Duc s'étoit apperçû. Au contraire, comme il ſouhaitoit avec paſſion de voir cette affaire terminée, il permit ſans difficulté à Charles de Birague, frere du Cardinal René de Birague, que le Roi avoit nommé pour tenir le marquiſat en ſéqueſtre, de ſe mettre en poſſeſſion de la ville & du château de Saluces. Mais lorſqu'on voulut faire la même choſe en Languedoc, le Duc de Damville s'y oppoſa, & voulut s'aſſûrer auparavant du conſentement des Etats, & de l'approbation des Parlemens du Royaume.

Ce

Ce fut alors que le Maréchal de Bellegarde s'apperçut qu'il étoit la dupe des deux partis, que lui-même avoit deſſein de tromper. Cette découverte ne ſervit qu'à l'outrer davantage; & il prit dès-lors la réſolution de ſe venger à force ouverte de l'injuſtice qu'on lui faiſoit. Il négocia avec Leſdiguiéres; ſe ligua avec lui; & paſſant les Alpes, il marcha à Carmagnole qu'il fit auſſitôt fortifier, ſans attendre pour cela permiſſion de la Cour. En même tems on travailloit auſſi par ſes ordres à mettre Ravel, Dragoniere, Cental, & Demont en état de défenſe. Enfin voyant qu'il s'étoit trop avancé pour pouvoir ſe flatter d'un retour ſincére du côté de la Cour, il ſe livra abſolument aux conſeils du Duc de Savoye; & ſous ombre de vouloir prendre le parti des Proteſtans, il commença ſérieuſement à traiter avec les ennemis de la France (1). Ce que je rapporte ici, je le tiens au reſte de la propre bouche de Mathurin Chartier. C'étoit un homme ſans probité & ſans honneur, qui après avoir été quelque tems Sécretaire du Duc de Damville, fut employé par le Maréchal de Bellegarde dans l'affaire dont je parle, & mourut enfin comme il avoit vécu; & ce fut lui-même qui me raconta toutes ces circonſtances dans un voyage que nous fimes enſemble en Languedoc.

HENRI III. 1579.

Il prend la réſolution de ſe venger.

Pour mieux cacher ſon deſſein, le Maréchal leva des troupes dans les vallées d'Angrogne, de Pragelas, & de Queras ou Chierafco, qui ſont preſque toutes Proteſtantes. Outre cela de Leſdiguiéres lui envoya douze cens hommes de pied, & trois cens chevaux commandés par la Tour Gouvernet. Enfin il tira encore des levées, qui avoient ſervi ſous lui deux ans auparavant au ſiége de Nîmes, ce qu'il y avoit de meilleurs ſoldats, dont il donna le commandement à d'Anſelme, à Gaut, & à Beſſerie. Balthaſar de Flote Comte de la Roche ſe rendit même auprès de lui; en ſorte qu'il forma une petite armée, compoſée d'environ ſix mille hommes de pied, & cinq cens chevaux.

A la tête de ces troupes le Maréchal ſortit de Carmagnole, ſuivi de douze piéces d'artillerie, & marcha droit à Saluces, où commandoit Charles de Birague. A ſon approche ce Gouverneur abandonna la ville, & ſe retira dans le château, mais il n'y tint pas. Il ſe rendit dès qu'il vit le canon; & repaſſa auſſitôt en France. Après ſon départ, le Maréchal de Bellegarde rentra aiſément en poſſeſſion de toutes les autres places du marquiſat. En même tems, pour garder toujours les mêmes dehors, il écrivit à la Cour le premier jour d'Août, pour juſtifier ſa conduite; apportant pour prétexte de cette violence les inſultes perſonnelles qu'il avoit reçûës, diſoit-il, de la maiſon de Birague; & prétendant qu'il y alloit de la gloire du Roi & de ſon honneur, de ne pas ſouffrir qu'un homme comme lui, que S. M. avoit honoré de la dignité éclatante dont il étoit revê-

Il marche à Carmagnole & s'en empare.

(1) Avec Philippe II. Roi d'Eſpagne, ennemi & rival de la France. Ce Prince promit à Bellegarde de lui faire toucher cinquante mille écus par mois tant que la guerre dureroit; & le Maréchal s'engagea de ſon côté à ſe ſervir des forces des Proteſtans, ſous ombre de vouloir ſoutenir leur parti, tandis que cependant toutes ſes conquêtes ſeroient au profit de l'Eſpagne. Ce que je rapporte &c. MS. de Meſſieurs *de Sainte-Marthe*, DUPUY & RIGAULT.

HENRI III. revêtu, devint le joüet de quelques étrangers, dont la fidélité pouvoit juſtement être ſuſpecte à la France.

1579. Tout cela avoit précédé l'arrivée de la Reine en Dauphiné; & c'eſt ce qui empêcha de Bellegarde de ſe rendre auprès d'elle à Grenoble. Mais le Duc de Savoye y ſuppléa, & ſervit parfaitement ſon ami en ſon abſence: ſous prétexte d'être venu uniquement pour rendre viſite à cette Princeſſe, il ſonda ſes ſentimens à l'égard du Maréchal. Il lui repréſenta, qu'elle ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'il n'avoit pas obéï à l'ordre qu'il avoit reçû de ſe rendre auprès d'elle; que c'étoit un effet de la crainte qu'il avoit de ne pouvoir rentrer dans ſes bonnes graces & dans celles du Roi; que cette défiance étoit pardonnable, puiſqu'elle étoit fondée ſur tout ce qui s'étoit paſſé; qu'au reſte elle s'effaceroit à la premiére entrevûë que S. M. voudroit bien lui accorder; mais qu'il ſouhaitoit d'avoir toutes ſes ſûretés; qu'ainſi, au cas qu'elle eût pour agréable que le Maréchal vint la trouver à Monluel en Breſſe, place appartenante au Duc, il s'engageoit à le lui amener.

Le Duc de Savoye juſtifie ſa conduite.

Et obtient de la Reine mere au Maréchal une entrevûë à Monluel.

La Reine mere avoit déja eu quelque vent des deſſeins pernicieux que formoit le Maréchal. D'ailleurs elle appréhendoit tout du caractére de cet homme ambitieux. Ainſi, comme elle vit qu'il falloit ſe réſoudre à traiter tête-à-tête avec lui, elle accepta le parti avec d'autant moins de peine, qu'ayant deſſein de ſe rendre à Lyon, elle ne ſeroit pas là fort éloignée de Monluel. On prit donc jour pour cette entrevûë; après quoi le Duc partit pour aller rendre compte au Maréchal de Bellegarde du ſuccès de ſa négociation. Avant que de quitter la Reine, ce Prince lui jetta auſſi quelques mots de ſes droits ſur le marquiſat de Saluces. Il y avoit quatre ans que le Roi lui avoit rendu Pignerol & Savillan. Ce fut pour lui comme un dégré dont il ſe ſervit pour former de plus grandes prétentions. Il demandoit le marquiſat même; & c'étoit un prétexte qu'il cherchoit pour faire une querelle à la France, ou pour juſtifier les troubles que cette diſpute ne manqua pas de faire naître peu de tems après.

Plaintes contre le Maréchal.

Auſſitôt que la Reine mere fut arrivée à Lyon, Charles de Birague, Mario & Louis de Birague ſes couſins, vinrent l'y ſaluer. Ils étoient ſuivis de ces familles d'Italie, qui pour avoir autrefois pris le parti de la France, avoient été obligées d'abandonner leurs biens & leurs maiſons, & avoient trouvé dans le marquiſat de Saluces un nouvel établiſſement, qui depuis long-tems leur tenoit lieu de patrie. Tous ces Italiens, que le Maréchal de Bellegarde venoit de chaſſer honteuſement du marquiſat, firent de grandes plaintes contre lui. Ils l'accuſérent de former, de concert avec le Duc de Savoye, & par conſéquent avec la Cour d'Eſpagne, des projets ſecrets contre l'Etat; aſſûrant que l'intelligence qu'il vouloit paroître entretenir avec les Proteſtans n'étoit qu'une pure feinte dont il les amuſoit, eux & la France, tandis qu'il ne penſoit qu'à livrer la frontiére aux Eſpagnols.

Iſſuë de l'entrevûë à

Comme ces accuſations venoient de gens aigris perſonnellement contre le Maréchal, elles ne furent pas fort écoutées, & elles n'empêcherent pas la Reine, lorſque le jour marqué pour l'entrevûë fut arrivé, de par-

partir pour Monluel avec une grande ſuite. Outre ceux dont j'ai déja parlé, elle étoit accompagnée de Charles de Lorraine Duc de Mayenne, de François de Mandelot Gouverneur du Lyonnois, de Laurent de Maugiron, & de Jean de Belliévre premier Préſident du Parlement de Grenoble. Le Duc de Savoye s'y rendit le dernier, amenant avec lui de Bellegarde, comme on en étoit convenu. Ce Maréchal, pour cacher ſous cette apparence de liaiſon qu'il ſembloit avoir avec les Réformés, des deſſeins beaucoup plus criminels, avoit exprès fait venir avec lui les députés des Egliſes Proteſtantes du Dauphiné. Il eut d'abord une audience particuliére de la Reine mere, dans laquelle il travailla à ſe juſtifier auprès d'elle des projets dont on l'accuſoit, & il crut y avoir réüſſi. Cette Princeſſe d'un autre côté, qui ſe voyoit obligée de ſe contenter de ſes excuſes, quelles qu'elles fuſſent, parut goûter ſes raiſons; & on penſa enſuite aux moyens de faire exécuter le dernier Edit dans la province. HENRI III. 1579. Monluel.

Les Proteſtans commencerent par faire de grandes plaintes de ce qu'on n'y avoit aucun égard, & qu'on le violoit par-tout impunément. D'un autre côté, de Bellegarde qui ſembloit ne ſouhaiter que la paix, vouloit paroître prendre leurs intérêts fort à cœur. Enfin après bien des diſputes, où on fit paroître beaucoup d'animoſité, on n'arrêta rien. On remit à une autre occaſion la déciſion de cette affaire; & on convint ſeulement qu'en attendant on ne feroit aucune innovation; & que, ſauf le droit des parties, les choſes reſteroient ſur le même pied, juſqu'à ce que S. M. bien informée en eût autrement ordonné. Tout le monde ſe ſépara enſuite, plus diſpoſé à la vengeance qu'à la paix (1).

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle de la mort de François de Mont- Mort du

(1) Villequier, le miniſtre & l'arbitre des plaiſirs de la Cour, s'étoit auſſi rendu à cette entrevûë. *Il étoit chargé d'ordres ſecrets pour la Reine mère; & ce fut pour lui une occaſion de venir partager les libéralités, que le Duc de Savoye faiſoit aux dépens de Philippe, dont il ſe ſervoit habilement, pour mettre dans ſes intérêts la plûpart des Seigneurs de la Cour.* Au reſte Villequier abuſant de la faveur du Roi, dont le caractére étoit bon d'ailleurs, mais qu'il avoit corrompu par les plaiſirs, voulut encore ſur ces entrefaites ajouter à tous ſes autres défauts un trait des plus marqués de la derniére inſolence, en engageant ce Prince à l'élever à des honneurs qui étoient fort au-deſſus de lui, & dont toute ſa conduite paſſée l'avoit rendu abſolument indigne. La France venoit de perdre François de Montmorency, chef de cette maiſon une des plus illuſtres du Royaume, & ce grand homme laiſſoit vacant par ſa mort le gouvernement de Paris & de l'iſle de France, que ſes ſervices & ceux de ſes ancêtres lui avoient mérité. Villequier ôſa le demander au Roi; & il l'obtint à la honte, & malgré les murmures de tous les gens de bien, qui diſoient hautement: que Villequier devoit ſe contenter de ſes vices que perſonne ne lui envioit; qu'il avoit ſçû aſſez habilement les mettre à profit pour ſe rendre maître de la confiance du meilleur de tous les Rois; qu'uoiquemeot occupé à ſatisfaire ſon avarice, on oe l'empêchoit poiot de s'engraiſſer des doos, doot ce Prince prodigue l'accabloit chaque jour; mais qu'il devoit laiſſer à d'autres les récompenſes dûës au mérite & à la vertu. Ce qui augmentoit encore l'indignation, c'étoit le paralléle odieux que l'on faiſoit du prédéceſſeur & de celui qu'oo nommoit pour remplir ſa place. En effet François de Montmorency étoit de tous les courtiſans &c. MS. de Mrs. *Dupuy & Rigault*. Ce paſſage ſe trouve auſſi dans le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, à l'exceptioo de ce

HENRI III. 1579.

Montmorenci. C'étoit de tous les courtiſans celui qui méritoit le plus la confiance du Roi. Sa Religion, ſon attachement pour le bien public, ſa grandeur d'ame, ſa libéralité, ſon courage, ſon génie, ſon érudition même, talent bien rare dans les perſonnes de cette condition, ſa fermeté, ſa droiture inébranlable; tant de belles qualités ne laiſſoient à déſirer pour lui, que des tems plus heureux, des maîtres plus ſenſibles au vrai mérite, & une plus longue vie. L'ancienne inimitié qui regnoit entre ſa maiſon & celle des Princes Lorrains, & qui jointe au danger où la Religion ſe trouvoit alors, donna, dit-on, naiſſance à nos guerres civiles, l'engagea d'abord à employer toute cette prudence & cette grandeur d'ame qui lui étoient naturelles, pour déconcerter leurs deſſeins, auxquels il s'oppoſa avec la derniére vigueur. Obligé de ſoûtenir les intérêts de ſon rang contre de ſi puiſſans adverſaires, il mépriſa également la haine, & la faveur du peuple, qui n'eſt guères recherchée que par des factieux, & prit hautement le parti du Prince de Condé, & de ſes couſins. Par-là il ſe fit beaucoup d'ennemis, parce que bien des gens s'imaginerent qu'il favoriſoit les Proteſtans. Du reſte il fut toujours le défenſeur zélé de l'autorité Royale, comme il le montra bien à la Saint-Barthélemi, lorſqu'il obligea le Cardinal de Lorraine & Henri de Guiſe de ſortir de Paris, parce qu'il les avoit trouvés ſaiſis d'armes défenduës. Il ſembloit que les Princes de cette maiſon n'oublieroient jamais cet affront; cependant ils ſe réconcilierent avec lui après ſa ſortie de la Baſtille; & il parut que c'étoit ſincérement. En effet quelques mois avant ſa mort, le Maréchal ayant été attaqué d'apoplexie dans le Louvre même, où il avoit ſon appartement, le Duc de Guiſe paſſa toute la nuit au chevet de ſon lit, & lui rendit tous les ſervices qu'on peut attendre d'un véritable ami. Il alla auſſi très-ſouvent le voir à Chantilly, où on le tranſporta, dès que ſa ſanté fut un peu rétablie; & quoiqu'il n'y eût plus rien à en eſpérer, il lui donna tous les témoignages poſſibles d'un attachement vraiment ſincére. Enfin, dès qu'il fut de retour des Etats de Normandie, où le Roi l'avoit envoyé (1), parce qu'on craignoit quelque ſoulevement dans cette province, il eut une ſeconde attaque dans ſon château d'Ecoüan le 6. de Mai, & ce grand homme mourut, à peine âgé de cinquante ans, emportant avec lui le titre glorieux de dernier des François. Ceux qui lui étoient le moins affectionnés pendant ſa vie, pleurerent ſa perte; & le Roi le regretta encore long-tems après dans ces tems malheureux, qui marquerent les derniéres années de ſon regne (2).

Maréchal de Montmorenci, & ſon éloge.

De Vil-

(3) On donna à cet excellent homme un ſucceſſeur bien différent de lui. Ce

ce que nous avons marqué en Italique, qui y eſt omis, parce qu'il ſe trouve répeté un peu plus bas.

(1) Avec Pompone de Belliévre. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*.

(2) Traitant nommément la trêve avec lui (Henri III.) & le Roi de Navarre à Tours en l'an 1589. il me dit: de combien je rachepterois maintenant un Maréchal de Montmorency & un Chancelier de l'Hôpital DU PLESSIS MORNAY.

(3) Depuis ce paragraphe juſqu'au quatriéme ſuivant, & qui commence par: En même tems le Roi &c. tout ce qu'on lit ici manque dans les éditions. *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

Ce fut de Villequier, qui ſur ces entrefaites ſe rendit auprès de la Reine mere. Il étoit chargé d'ordres ſecrets pour cette Princeſſe; & ce fut pour lui une occaſion de venir partager les libéralités que le Duc de Savoye faiſoit aux dépens de l'argent de Philippe, dont il ſe ſervoit habilement, pour mettre dans ſes intérêts la plûpart des Seigneurs de la Cour & des Miniſtres. En même tems, le Duc de Mayenne tranſigea avec ce Prince pour le comté de Tende, dont ſon épouſe venoit d'hériter par la mort de ſon pere Honoré de Savoye, Marquis de Villars, Amiral de France. Ce fut une prévarication manifeſte de la part de la Reine de permettre qu'on tranſportât à un Prince étranger qui penſoit dès-lors à s'enrichir de nos dépoüilles, un domaine ſi conſidérable ſitué ſur nos frontiéres, & très-propre à les étendre. Mais elle ne put refuſer cette complaiſance aux ſollicitations d'Anne d'Eſt, femme de Jaques de Savoye Duc de Nemours, dont elle avoit deux fils, & mere du Duc de Mayenne, qui vouloit par-là faire plaiſir au Duc de Savoye, quoi qu'il en pût coûter au Royaume. D'un autre côté le Duc de Mayenne conſentit volontiers à ce tranſport. Il formoit dès-lors de vaſtes projets, & il fut bien aiſe de trouver cette occaſion d'obliger ce Prince qui étoit l'émiſſaire de Philippe, & de ſe l'attacher par un ſervice ſi important.

HENRI III. 1579.

Villequier lui ſuccéde.

Comté de Tende tranſporté au Duc de Savoye.

Après le départ de la Reine mere de Monluel, le Duc de Savoye reprit auſſi la route de ſes Etats. Pour le Maréchal de Bellegarde, il voulut paſſer d'abord par le Dauphiné, afin de conférer avec de Lesdiguiéres, & lui confirmer de bouche la parole qu'il avoit donnée aux Proteſtans. Il lui repréſenta que tout ſe diſpoſoit à la guerre, lui promit de ne point l'abandonner, & fit ſi bien qu'il l'engagea à députer conjointement au Roi de Navarre, pour le prier, au cas que les ſervices du Maréchal lui fuſſent agréables, de lui envoyer un plein pouvoir pour faire la guerre en Dauphiné, en Provence, & dans le Lyonnois. Le Maréchal de Bellegarde chargea de cette commiſſion Montbcrault, que les Proteſtans firent accompagner par Calignon. Montberault fut très-bien reçû du Roi de Navarre, à qui Calignon avoit ordre de Lesdiguiéres de conſeiller d'en uſer ainſi: & ce Prince lui accorda le pouvoir qu'on demandoit, pour ſervir au Maréchal au cas qu'on fût obligé d'en venir aux armes; enſuite on le congédia. Pour Calignon, il reſta auprès du Roi de Navarre.

Bellegarde demande au Roi de Navarre plein pouvoir de faire la guerre.

Cependant le Maréchal de Bellegarde avoit repaſſé les Alpes dès la fin de Septembre, & s'étoit rendu à Carmagnole. Déja ſa ſuite commençoit à devenir plus nombreuſe, & approchoit de celle d'un petit ſouverain. Il recevoit inceſſamment des couriers de Milan, & d'autres endroits ſuſpects. Toutes ces circonſtances firent conjecturer à ceux des Proteſtans qui avoient quelque expérience, que le Maréchal avoit en tête des deſſeins tout différens de ceux qu'il faiſoit paroître. De Lesdiguiéres, qu'on ne pouvoit tromper long-tems, informa même le Roi de Navarre qu'on découvroit chaque jour de nouvelles preuves, qui confirmoient qu'on ne devoit point ſe fier à de Bellegarde. Mais le décès imprévû de ce Maréchal qui arriva ſur la fin de l'année, les délivra de l'inquiétude qu'il leur donnoit. La débau-

Mort du Maré-

HENRI III. 1579.

che le perdit (1); & la mort en terminant ſes jours, arrêta le cours de ces vaſtes projets qu'il méditoit contre la France.

En même tems le Roi de Navarre convoqua une aſſemblée des Egliſes Proteſtantes à Mazeres dans le comté de Foix. Le Duc de Damville, à qui nous donnerons doreſnavant le nom de Montmorenci, s'y rendit le 9. de Novembre, ſuivi de Nicolas d'Angennes Sieur de Rambouillet, & de Jean-Baptiſte Guadagne, que la Reine mere avoit nommés pour l'accompagner, avec Odet de Foix Comte de Carmain, François de la Valette Sieur de Cornuſſon, & pluſieurs autres. Le deſſein de ſon voyage étoit de porter au Prince les plaintes des Etats de Languedoc qu'il venoit de tenir à Carcaſſone. En effet, quelque tems auparavant les Proteſtans s'étoient emparés de la plûpart des petites places qui ſont autour de Pezenas, d'où ils faiſoient des courſes dans tous les environs, & exerçoient une infinité de brigandages. Ainſi il demandoit d'abord qu'il lui fût permis de châtier ces perturbateurs du repos public, ſans que le Prince le trouvât mauvais, ni que pour cela il pût être cenſé contrevenir au dernier Edit. Il ajoûta un autre article, & demanda enſuite que les Proteſtans remiſſent les villes & places de ſûreté, qui ne leur avoient été accordées que pour un tems, au bout de ce terme expiré.

chal de Bellegarde.

Aſſemblée des Egliſes Proteſtantes à Mazeres.

Ces propoſitions ſouffrirent bien des difficultés; enfin on accorda le premier article avec beaucoup de peine. Pour ce qui eſt du ſecond, qui regardoit la reſtitution des places, on le refuſa nettement; & on s'en remit à la déciſion de S. M. à qui le Roi de Navarre dit qu'il avoit envoyé des députés. Après cela Montmorenci, qui pendant cette négociation avoit logé à Beaupuy, en partit le 21. de Novembre, & reprit la route du Languedoc. Pour le Roi de Navarre, il reſta à Mazeres, où il reçut les remontrances des députés des Egliſes Proteſtantes, qui ſe plaignoient que dans la plûpart des provinces on négligeoit d'obſerver, ou même qu'on violoit ouvertement le dernier Edit. Ces plaintes partagerent les avis de l'aſſemblée. Les uns vouloient qu'on prît auſſitôt les armes. D'autres prétendoient qu'il ne falloit pas ſe preſſer de faire un éclat qui ne ſeroit pas avantageux au parti, & dont le ſuccès étoit incertain; & qu'on ne devoit en venir là qu'à la derniére extrémité. Enfin on convint, que puiſqu'on n'avoit tiré aucun avantage de l'entrevûë de Monluel, puiſque les Gouverneurs ni les Parlemens du Royaume ne ſe mettoient pas en peine d'obſerver les articles arrêtés dans la conférence qui venoit de ſe tenir à Nerac, & qu'on négligeoit de mettre le dernier Edit en exécution, on ſe prépareroit à la guerre; que cependant on attendroit à ſe déclarer, qu'on eût envoyé encore de nouveaux députés à la Cour, pour s'aſſûrer des derniéres intentions de S. M. afin de tenter tous les moyens de s'accommoder à l'amiable; & que ſi toutes ces démarches ne réüſſiſſoient point, on com-

Réſultat de cette aſſemblée.

(1) Selon le MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*, *Dupuy* & *Rigault*, cet homme débauché mourut pour s'être trop livré aux careſſes d'une jeune fille.

commenceroit alors les hoſtilités au tems & au jour que le Roi de Navarre marqueroit. HENRI III. 1579.

On fit un arrêté de cette réſolution, qui fut tenuë ſecrette. Enſuite le Roi de Navarre prit en particulier Antoine de Pleix Sieur de Lecques, député des Egliſes du Languedoc, & Calignon député du Dauphiné; caſſa en leur preſence deux écus d'or, dont il retint deux moitiés; & leur donna les deux autres, avec ordre de les rendre, l'une à François de Châtillon fils de l'Amiral de Coligny, l'autre à Lesdiguiéres, & de leur dire que qui que ce fût qui leur portât dans la ſuite les deux moitiés, qu'il conſervoit, ils euſſent à recevoir de lui l'ordre pour le jour, & la maniére de commencer la guerre. Il ajoûta, qu'en prenant ainſi en même tems les armes de toutes parts, ils ſe rendroient formidables à leurs ennemis; que cela leur faciliteroit la priſe de quelques villes; & qu'ils ne ſe déclareroient de la ſorte que par une action d'éclat, qui influeroit ſur toute la ſuite de la guerre. Après cela ce Prince congédia les députés, qui reprirent le chemin de leurs provinces avec encore un reſte d'eſpérance de voir quelque accommodement; mais du reſte bien réſolus de ne rien négliger pour ſe préparer à la guerre. En effet elle ſe ralluma au mois d'Avril de l'année ſuivante, à l'occaſion que je rapporterai en parlant de cet évênement.

Signal pour recommencer la guerre.

Cependant la Reine mere étoit déja à la Cour, où elle avoit été précédée du Duc d'Anjou. En effet, ce Prince s'y étoit rendu en poſte le 16. de Mars, contre l'avis de la plus grande partie de ceux qui lui étoient affectionnés; & ſon arrivée fut ſi imprévûë, que quoiqu'il eût paſſé la nuit au Louvre lorſque cette nouvelle ſe répandit le lendemain matin, comme on ſçavoit que le Duc n'étoit pas bien avec le Roi ſon frere, elle parut ſi peu probable, qu'on fit pour & contre des paris très-conſidérables. Ce retour, qui marquoit aſſez que le Prince étoit ſans défiance, fit beaucoup de plaiſir à Henri qui ne penſoit plus qu'à s'abandonner à la molleſſe, & qui pour acheter ſon repos à quelque prix que ce fût, auroit dans le moment accordé à ſon frere tout ce qu'il auroit voulu, pourvû qu'il lui eût promis de ne plus troubler le Royaume. En effet, cette derniére démarche du Prince avoit effacé dans le cœur du Roi tout le reſſentiment du paſſé, & diſſipé pour le preſent tous les ombrages qu'il avoit pû avoir.

Retour du Duc d'Anjou à la Cour.

D'un autre côté le Duc d'Anjou, qui ne manquoit pas d'habileté, mais qui affectoit de ne point paroître trop ruſé, profita de l'occaſion. Il ſupplia le Roi de lui être favorable dans la recherche qu'il faiſoit de la Reine Eliſabeth, & de ne point s'oppoſer aux levées qu'il avoit deſſein de faire dans le Royaume pour paſſer en Flandre. La Reine mere, qui ne rouloit que de vaſtes deſſeins, joignit ſes inſtances à celles du Prince; & il obtint tout ce qu'il voulut. Ainſi il partit de la Cour au mois d'Août avec aſſez peu de ſuite, & paſſa en Angleterre, où il fut fort bien reçû de la Reine Eliſabeth, qui lui fit eſpérer de l'épouſer. C'eſt ſur ce fondement que l'année ſuivante le Roi envoya une célébre Ambaſſade à cette Princeſſe, & les articles du contract de mariage furent même dreſſés.

Il obtient du Roi tout ce qu'il ſouhaite.

HENRI III. 1579.

Louis de Clermont d'Amboiſe aſſaſſiné.

(1) Tandis que le Prince étoit encore à la Cour, il montra au Roi en badinant, des lettres que lui écrivoit Louis de Clermont d'Amboiſe Sieur de Buſſy. Comme ce Seigneur étoit fort familier avec ſon jeune maître, il lui mandoit qu'il avoit tendu des rets à la bête du Grand-Veneur, & qu'il la tenoit dans ſes filets. Or cette bête du Grand-Veneur étoit la femme de Charles de Chambes Comte de Monſoreau, à qui le Duc d'Anjou avoit donné cette charge à la recommandation de Buſſy. Le Roi avoit gardé ces lettres; & comme il y avoit déja long-tems qu'il en vouloit à Buſſy, dont il ne pouvoit ſupporter la fierté & la pétulance, il réſolut de ſaiſir cette occaſion pour ſatisfaire ſon reſſentiment. En effet pendant que Buſſy étoit à la Cour, il inſultoit hardiment tout ce qu'il y avoit de Dames & de Seigneurs, comptant ſur une certaine réputation de bravoure qui le faiſoit redouter. Il n'étoit pas plus aimé dans la province. Depuis qu'il s'étoit mis à la ſuite du Duc d'Anjou & qu'il avoit obtenu de ce Prince le gouvernement du château d'Angers, une des plus fortes places de toute la contrée, & qui ſert de boulevard à cette grande ville, il s'étoit rendu odieux aux bourgeois, & même aux habitans de tout le païs, par ſes exactions & par les impôts qu'il levoit de ſa propre autorité, & ſouvent ſans en parler au Prince.

Le Roi tira donc un jour en particulier le Comte de Monſoreau, qui ſe trouvoit alors par haſard à la Cour; & après lui avoir montré les lettres de Buſſy, il lui dit qu'il s'intéreſſoit trop à l'honneur de ſa maiſon & à ſa propre gloire, pour vouloir lui faire myſtére d'un affront auſſi ſanglant; qu'au reſte il ne croyoit pas néceſſaire de l'avertir du parti qu'il lui convenoit de prendre en pareille occaſion: après quoi il le congédia. Le Comte ſortit de cette converſation animé du deſir de ſe venger, non-ſeulement par le reſſentiment de l'outrage qu'il avoit reçû; mais encore parce que le Roi ſembloit lui faire entendre qu'on le regarderoit comme un lâche, s'il ne ſçavoit pas en tirer raiſon. Il ſe rendit chez lui en diligence, & il obligea ſa femme d'écrire à Buſſy pour lui donner un rendez-vous à Couſtanciere. C'étoit un château de plaiſance très-avantageuſement ſitué pour la chaſſe. Buſſy s'y étoit rendu le 19. d'Août ſur le ſoir, ſuivi du ſeul Colladon ſon confident, lorſqu'il ſe vit attaqué par le Comte de Monſoreau lui-même à la tête de quelques autres, tous couverts de cottes de mailles. Il ne ſe déconcerta cependant point; & quoique ſeul contre pluſieurs, il pouſſa d'abord très-vivement ces aſſaſſins. Enfin accablé par le nombre & ne trouvant plus de reſſource dans ſes forces épuiſées par un long combat, il voulut ſe jetter dans le foſſé par une fenêtre; & dans ce moment-là il fut tué par derriére.

Cet aſſaſſinat fut la ſource d'une inimitié mortelle entre les Buſſy & le Comte de Monſoreau (2), & elle paſſa juſqu'à Jean de Montluc Sieur de Balagny,

(1) Ce qui ſuit ici juſqu'au cinquiéme paragraphe ſuivant: Ce fut auſſi pendant &c. manque dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts*.

(2) Sans que ceux-là puſſent ſe pourvoir en juſtice, parce qu'ils n'ignoroient pas que Monſoreau

Balagny, fils naturel de l'Evêque de Valence, dont j'ai ſouvent parlé, qui en épouſant la ſœur de Buſſy qui venoit d'être tué, ſe chargea auſſi de le venger. Sa haine, ſervie par celle de ſa femme dont le courage étoit fort au-deſſus de ſon ſexe, ne donna pendant neuf ans aucun relâche à ſon ennemi; & au bout de ce tems-là, ce ne fut encore qu'avec beaucoup de peine que le Roi l'obligea d'accepter les conditions que Monſoreau lui offroit pour ſe mettre à couvert de ſon reſſentiment. HENRI III. 1579.

Toute la province fut charmée de la mort de Buſſy, & le Duc d'Anjou lui-même ne fut pas trop fâché d'en être défait. Il commençoit à lui devenir à charge. Il donna le gouvernement de la ville & du château d'Angers à Jean de Simié. C'étoit un homme adroit & ruſé, qui avoit ſuivi le Prince en Angleterre avec Guillaume de Haultemer Baron de Fervaques, & qui étoit alors le plus avant dans ſa faveur. Mais il ne la conſerva pas long-tems; & dès l'année ſuivante déchû honteuſement du rang qu'il occupoit auprès du Duc d'Anjou, il courut même riſque de la vie.

Tenue des Grands Jours à Poitiers.

Ce fut auſſi pendant le mois d'Août que le Parlement de Paris nomma quelques Conſeillers pour aller, ſuivant l'ancien uſage, tenir les Grands Jours à Poitiers, & dans les provinces qui leur furent aſſignées. Ils avoient à leur tête le Préſident Achille de Harlay, connu par une érudition profonde, une expérience conſommée, une prudence admirable, une gravité reſpectable & une probité à l'épreuve. Cette chambre ne devoit durer que juſqu'à la Saint-Martin; mais la Cour donna un arrêt pour la proroger juſqu'à Noël. On y fit pluſieurs exemples de ſévérité, entre autres contre André de Beauveau Sieur de Pimpean. C'étoit un homme de naiſſance, mais dérangé, & il avoit été un des principaux miniſtres dont Buſſy s'étoit ſervi pour piller la province. Il fut convaincu d'avoir aſſaſſiné un Sergent, & on le condamna à mort.

Le Prince de Condé ſe tranſporte en Picardie.

Tandis qu'on tenoit les Grands Jours à Poitiers, Henri de Bourbon Prince de Condé, piqué de ſe voir ſi long-tems le joüet de la Cour au ſujet du gouvernement de Picardie, ſortit de Saint-Jean d'Angely en habit déguiſé, & arriva en cette ville. De-là il ſe rendit en poſte à la Fere ſur Oyſe, place forte ſur cette frontiére & appartenant au Roi de Navarre; & il alla ſe loger avec un détachement de gens tous choiſis dans une métairie voiſine de la ville, où pluſieurs Gentilshommes de la province qui étoient du complot, vinrent ſe rendre ſecrettement auprès de lui.

Et s'y rend maître de la Fere ſur Oyſe.

Michel de Gouy Sieur d'Arſy commandoit dans la place, & étoit alors abſent. Le Prince ayant donc été informé qu'on faiſoit la garde aſſez négligemment aux portes, fit marcher de ce côté-là un nommé de Gennes, brave homme, avec trois ou quatre autres. Celui-ci, ſous prétexte de demander le chemin, lia converſation avec un de ceux qui étoient de garde à la porte, & il l'amuſa juſqu'à ce que ſes camarades ſe fuſſent approchés; alors

foreau n'avoit agi que de concert avec le Roi; cette inimitié paſſa &c. MS. de Mrs. de *Sainte Marthe*, DUPUY & RIGAULT.

HENRI III. 1579.

alors ayant laiſſé tomber par terre un écu d'or, tandis que tout le corps-de-garde s'empreſſoit pour le ramaſſer, il tira un coup d'arquebuſe. C'étoit le ſignal dont il étoit convenu avec les troupes. Elles accoururent auſſitôt, ſe rendirent maîtreſſes de la porte, & bien-tôt après de la ville même, où elles crioient aux habitans de ne rien appréhender ; que le Prince de Condé Gouverneur de la province étoit arrivé, & qu'il venoit avec la permiſſion du Roi en prendre poſſeſſion. En effet, pour montrer qu'elles étoient ſincéres, les troupes ne firent aucune violence dans la place.

Le lendemain, qui étoit le dernier jour de Novembre, le Prince écrivit au Roi pour l'aſſûrer de ſon attachement, & l'informer de ſon arrivée en Picardie. En même tems S. M. ayant reçû des lettres de Gouy, qui l'inſtruiſoient des raiſons qui l'avoient obligé de s'abſenter de ſa place, elle manda à ce Gouverneur de ſe rendre inceſſamment auprès du Prince, & de lui obéïr en tout, comme au Gouverneur de la province. Enſuite elle écrivit au Prince de Condé lui-même, pour lui marquer, qu'elle étoit ſurpriſe qu'il eût paſſé de Saintonge en Picardie, ſans la ſaluer, & qu'elle ſeroit bien aiſe d'apprendre de lui-même le ſujet de ſon arrivée, & le motif d'un départ ſi précipité. Après cela on s'envoya couriers ſur couriers, on ſe plaignit de part & d'autre, & on ne conclut rien. Cependant Henri que l'avenir inquiétoit, formoit déja le projet d'aller faire le ſiége de cette place, tandis que le Prince ſe diſpoſoit de ſon côté à la défendre juſqu'à la derniére extrémité.

Aſſemblée du Clergé à Melun.

Pendant ce tems-là l'aſſemblée du Clergé ſe tenoit à Melun avec l'agrément du Roi. On y reçut de toutes parts des plaintes qui partoient de différens motifs, au ſujet des abus qui s'étoient introduits dans l'Egliſe de France ; & les Prélats réſolurent ſur cela de faire leurs remontrances à S. M. Arnaud de Pontac Evêque de Bazas fut choiſi par l'aſſemblée pour s'acquitter de cette commiſſion. Ce Prélat fit au Roi le trois de Juillet un diſcours fort libre, dans lequel il propoſa deux moyens propres à arrêter ce deſordre ; ſçavoir, le rétabliſſement de la diſcipline, & une plus grande attention dans le choix des ſujets qui rempliſſoient les prélatures. A l'égard du premier article, il dit : que pour rétablir la diſcipline en France, il n'y avoit point de moyen plus ſûr que d'introduire la réforme ſur le modéle du Concile de Trente, & que c'étoit ce qui portoit l'aſſemblée à ſupplier très-humblement S. M. d'en ordonner la publication dans tout le Royaume. Il ajoûta que les abus, qui s'étoient introduits dans le choix qu'on faiſoit des ſujets qui devoient remplir les bénéfices, n'étoient ni moins réels, ni moins dangereux, & qu'on étoit fâché de voir que le Roi lui-même y donnât occaſion : qu'on comptoit actuellement dans le Royaume vingt-huit evêchés vacans, dont des laïques touchoient les revenus, & où le culte divin étoit abſolument négligé ; qu'il y en avoit pluſieurs en Guyenne & en Languedoc où les Evêques qui les poſſédoient, ne réſidoient point : qu'on voyoit avec douleur la plus grande partie des abbayes entre les mains de ces ſortes de gens qui en épuiſoient les revenus au grand ſcandale des gens de bien : que dans certains tribunaux, on n'entendoit parler que de procès entre des laïques, au ſujet de quelque bénéfice : que déja on comptoit dans les familles les biens Eccléſiaſtiques au

Diſcours adreſſé au Roi par l'Evêque de Bazas.

nom-

Digitized by Google

nombre des effets dont on compoſoit ſon héritage : qu'enfin il ne pouvoit le dire ſans frémir, mais qu'il étoit cependant vrai, que dans le Conſeil même du Roi on avoit adjugé un evêché à une femme de diſtinction, comme ſi c'étoit un bien dont il fût permis de faire commerce : que le deſordre alloit cependant plus loin ; qu'on voyoit des gens après avoir franchi toutes les bornes de la pudeur, ôſer travailler à rendre juſtes & légitimes des uſurpations qu'on avoit ſoin auparavant de tenir ſecrettes, qu'on couvroit alors de tous les beaux dehors que l'artifice peut inventer, & que les loix ne manquoient pas de punir lorſqu'elles étoient découvertes ; que ſi Dieu n'y mettoit la main, on alloit bientôt voir les laïques & les gens d'épée, parés du titre de Commandeurs, s'emparer du patrimoine de l'Egliſe, & que cette malheureuſe invention ne pouvoit manquer d'entraîner après elle la ruine entiére de la Religion. Henri III. 1579.

Le Roi commençoit à ſe repentir de la permiſſion qu'il avoit accordée au Clergé de s'aſſembler. Cependant il répondit à ce diſcours avec beaucoup de modération : qu'à l'égard de la publication du Concile de Trente, il en délibéreroit à loiſir ; que du reſte il auroit ſoin que les bénéfices ne fuſſent remplis dans la ſuite, que par des ſujets capables par leur eſprit & leur piété de les remplir dignement ; & qu'il veilleroit en même tems à réformer les abus dont on étoit ſcandaliſé. Réponſe du Roi.

Le Clergé, qui crut avoir beaucoup d'avantage ſur le Roi par cette premiére démarche, n'en devint que plus hardi à pouſſer plus loin ſes prétentions. Il venoit de jetter comme la premiére pierre ſur laquelle il réſolut de bâtir le reſte de l'édifice. Ainſi on députa de nouveau à S. M. Nicolas l'Angelier Evêque de Saint-Brieu en Bretagne. Ce Prélat eut audience du Roi le 3. d'Octobre, & inſiſta principalement ſur la publication du Concile de Trente, qu'il diſoit néceſſaire pour l'extirpation de l'héréſie & le rétabliſſement de la diſcipline dans le Royaume. Enſuite il ſupplia S. M. de renoncer au concordat paſſé entre François I. & Léon X. & de rendre aux chapitres le droit d'élire eux-mêmes leurs Abbés & leurs Evêques. Il s'étendit beaucoup ſur ce dernier article, mêlant même les menaces aux priéres, & il finit en ajoûtant : que ſuivant la prédiction de Clovis, le Royaume ne ſubſiſteroit qu'autant que la Religion Catholique y ſeroit floriſſante, & qu'elle ne pouvoit s'y maintenir que par l'établiſſement de l'un & la deſtruction de l'autre ; c'eſt-à-dire, par la publication du Concile & l'abolition du concordat. Autre demande du Clergé.

Le Roi regarda comme un outrage, qu'on lui parlât d'abolir le concordat, & perdit patience à ce diſcours. Perſuadé que c'étoit ſa trop grande bonté qui inſpiroit tant d'audace à ces gens d'ailleurs naturellement timides, il s'échauffa contre ſon ordinaire ; & s'adreſſant avec un air de colére à quelques Evêques qui étoient à la ſuite de l'Angelier, il leur demanda au cas que les chapitres euſſent été les maîtres des élections, s'ils ôſoient ſe flatter qu'ils auroient été Evêques ? Enſuite il les exhorta à montrer plus de modération & à ſe ſouvenir que c'étoit à ſa libéralité ſeule qu'ils étoient redevables de la dignité dont ils ſe voyoient revêtus ; ajoûtant, qu'ils avoient tort de trouver mauvais qu'il fît part à d'autres d'un éclat qu'ils ne tenoient Le Roi s'en offenſe, & la rejette.

HENRI III. 1579. que de lui, & que quoi qu'ils puſſent dire au contraire, il étoit certain que les Rois Très-Chrétiens avoient joüi de ce droit dès les premiers ſiécles de la Monarchie.

Réſultat de l'aſſemblée ſur le motif principal. Les députés ayant été congédiés avec cette réponſe, & ne pouvant rien obtenir de plus, on délibéra ſur un autre article, qui étoit le motif principal pour lequel on avoit demandé à s'aſſembler. Il regardoit le payement des décimes, & la liquidation des contracts paſſés à Poiſſy l'an 1561. & ſix ans après à Paris, entre le Clergé & les bourgeois de cette capitale. On mit les comptes au net; & l'avis général de l'aſſemblée fut enfin, que le Clergé avoit ſuffiſamment ſatisfait aux obligations portées par ces contracts, & qu'ils ne l'engageoient plus. L'acte de cette réſolution fut dreſſé le 15. d'Octobre, & l'aſſemblée le fit ſignifier par un Huiſſier l'onze de Décembre au Prévôt des Marchands & aux Echevins.

Révolution dans Paris à l'occaſion de ce réſultat. Le Roi auroit fort ſouhaité que l'aſſemblée n'eût point pris ce parti, & il n'avoit jamais crû qu'elle en vint-là. Mais ce fut toute autre choſe, lorſque cette nouvelle fut répanduë dans Paris. Elle y cauſa une révolution étonnante. Il n'y avoit perſonne qui ne frémît de rage de voir le Clergé, qui doit donner l'exemple par ſa droiture, ſa bonne foi, ſa charité, conſentir non-ſeulement à ſe deshonorer par une perfidie & une inhumanité ſi marquée; mais à porter même d'un ſeul coup le poignard dans le ſein de tant de veuves, de tant d'orphelins, de tant de pauvres & de miſérables, qu'on alloit réduire à mourir de faim. „ Après cela que penſeront les Proteſtans „ (diſoit-on)? Ces dettes immenſes qui montent à plus de quatre cens mille „ écus de rente, n'ont-elles pas été contractées pour fournir aux fraix de „ la guerre qu'on vouloit faire aux hérétiques? Et comment l'a-t-on entre- „ priſe? N'eſt-ce pas par l'avis du Clergé, à ſa ſollicitation, & parce qu'il „ s'en étoit en quelque ſorte rendu caution? Aujourd'hui, après avoir mis „ dans la néceſſité de pourſuivre cette guerre ceux-mêmes qui y avoient „ le moins d'inclination, eſt-il permis qu'on le voye l'abandonner auſſi lâ- „ chement qu'il avoit eu de témérité à l'entreprendre? „ Cependant au milieu de ces murmures, le peuple couroit par les ruës, comme ſi l'ennemi eût été aux portes de cette capitale; on ferma les boutiques, & quelques-uns même vouloient qu'on prît les armes.

Moyens mis en uſage pour calmer les eſprits. Enfin on étoit menacé d'une ſédition prochaine, lorſque Claude Dauray, alors Prévôt des Marchands, accompagné des Echevins, ſe rendit au Parlement, où il expoſa le fait à la Compagnie. Auſſitôt, quoique le jour fût déja fort avancé, toutes les chambres s'aſſemblerent, & à la requête d'Auguſtin de Thou portant la parole pour le Procureur général, la Cour donna un arrêt par lequel elle ordonnoit, que les Evêques qui ſe trouvoient hors du reſſort du Parlement, ſeroient arrêtés dans le lieu même où cet ordre leur ſeroit ſignifié; mais comme ils avoient fini leur aſſemblée, que tous avoient quitté Melun & s'étoient rendus à Paris, la Cour défendoit par le même arrêt à ceux qui étoient actuellement dans la capitale, de mettre le pied hors de la ville, & leur enjoignoit à tous de comparoître en perſonne pour répondre ſur

les

les demandes du Procureur général. Le Parlement fit ſur le champ cet acte de ſévérité pour appaiſer le peuple, & de peur qu'on ne l'accuſât d'être peu ſenſible au danger dont le public étoit menacé. D'un autre côté, le Clergé ſe plaignit de cet arrêt comme d'un outrage ſanglant. Enfin le Roi prit connoiſſance de l'affaire, & obligea les députés du Clergé à conſentir de continuer encore pendant dix ans le payement des décimes. Par-là il appaiſa le murmure du peuple, & prévint la ſédition. Ce fut par ce tempérament qu'on calma preſque dans ſa naiſſance cette émotion qui pouvoit avoir de très-fâcheuſes ſuites. Le feu ne fut cependant pas abſolument éteint, & on le vit ſe rallumer dans la ſuite, lorſque le Clergé renouvella mal-à-propos ſa proteſtation avant que le terme qu'on lui avoit donné, fût expiré, comme je le dirai dans la ſuite. HENRI III. 1579.

On reprit auſſi cette année la négociation au ſujet de la protection de la ville de Genéve, que le Roi accepta enfin. Il y avoit déja quelque tems que S. M. avoit envoyé ordre à Jean de Belliévre de Hautefort, alors Ambaſſadeur en Suiſſe, de traiter de cette affaire avec les Cantons. Ceux de Berne & de Soleurre repréſentoient au nom de tous les autres, que pour ſerrer encore plus étroitement les nœuds de l'ancienne alliance qui avoit été de tout tems entre la France & les Cantons, il étoit néceſſaire que nos Rois priſſent auſſi ſous leur protection les villes voiſines alliées de la Suiſſe; que Genéve méritoit ſur-tout que la France s'intéreſſât à ſa conſervation, parce qu'outre qu'elle eſt comme la clef & le boulevard non-ſeulement du Canton de Berne, mais même de tout le païs, ce ſeroit encore pour les François un paſſage toujours ouvert pour entrer chez eux. En effet on eſt maître du Pas de la Cluſe dès qu'on eſt ſûr de Genéve. Ainſi ils inſiſtoient à ce que cette ville, qui par elle-même & avec ſes forces n'étoit pas en état de ſe ſoûtenir contre tant de Puiſſances voiſines qui menaçoient ſa liberté, fût compriſe dans l'alliance générale, & que conjointement avec eux le Roi par un traité particulier s'engageât à la protéger. **Le Roi prend Genéve ſous ſa protection.**

Enfin Hautefort, & Nicolas de Harlay Sancy qui étoit alors Ambaſſadeur de France en Suiſſe, conclurent ce traité à Soleurre le 8. de Mai, & on convint: que le Roi s'engageroit à prendre la défenſe des domaines, cédés à ceux de Berne par le dernier traité qu'ils avoient paſſé avec le Duc de Savoye, également comme s'ils étoient compris nommément dans l'ancienne alliance que ſes prédéceſſeurs avoient faite avec la Suiſſe: qu'en conſidération de ceux de Berne & de Soleurre, S. M. conſentiroit que Genéve joüît du même privilége, à condition cependant que par rapport au commerce, les habitans de cette ville n'auroient point d'autre droit en France que les François-mêmes: que ſi l'on jugeoit à propos pour l'intérêt des Alliés de mettre garniſon dans cette place; ce qui ne pourroit être décidé par les Cantons, ſans en communiquer avec l'Ambaſſadeur de France, qui auroit ſa voix dans cette délibération, le Roi entretiendroit pour cela à ſes dépens cinq compagnies Suiſſes, compoſées chacune de trois cens hommes, & mettroit à cet effet en dépôt à Soleurre treize mille écus d'or, argent comptant: qu'au cas que cette ville fût attaquée, & que les Suiſſes, tant ceux de Berne & de Soleurre, **Traité conclu à Soleurre en conſéquence.**

HENRI III. 1579. leurre, que d'autres Cantons qui voudront être compris dans ce nouveau traité, ſe viſſent obligés de lever une armée pour marcher à ſon ſecours, Sa Majeſté leur feroit compter quinze mille écus d'or par mois, tant que la guerre dureroit, en comprenant dans cette ſomme l'entretien des cinq compagnies Suiſſes: que ſi quelques François vouloient ſervir dans cette guerre, S. M. n'y mettroit aucun obſtacle: que ſi quelque Puiſſance étrangere, en vûë de ce nouveau traité qui regardoit la protection de Genéve, déclaroit la guerre à la France ou aux Cantons confédérés, les Suiſſes ſeroient obligés d'entretenir par mois ſix mille hommes de pied, & que S. M. s'engageroit de même à leur payer dix mille écus d'or: qu'en conſidération de ces avantages, la ville de Genéve s'obligeroit de ſon côté à ouvrir ſes portes & donner un libre paſſage aux troupes du Roi, lorſque le beſoin le requéreroit, ſoit qu'elles vouluſſent ſe rendre au-delà des Alpes, ſoit qu'elles rentraſſent en France, à condition qu'elles ne feroient aucun tort aux habitans, & que cette ville auroit pour S. M. T. C. tout le reſpect, & tous les égards que méritoit une ſi glorieuſe protection.

Inquiétudes & embarras du Conſeil du Roi touchant ce traité.

Avant que de conclure ce traité, le Conſeil du Roi y avoit penſé plus d'une fois; & on avoit long-tems déliberé ſi on l'accepteroit, parce qu'on ne doutoit pas que d'un côté cette démarche ne chagrinât le Pape & les autres Puiſſances étrangeres, & que de l'autre ce ne fût pour les factieux une occaſion de décrier le gouvernement dans le Royaume. Mais ceux de Soleurre qui étoient Catholiques, & par conſéquent moins ſuſpects, firent ſi bien comprendre que ſi le Duc de Savoye ou les Eſpagnols ſe rendoient maîtres de Genéve, ils fermeroient le paſſage aux ſecours qu'on voudroit faire entrer en France par le Pas de la Cluſe, & rendroient ainſi inutile l'ancienne alliance que nos Rois avoient ſi ſouvent & ſi ſoigneuſement renouvellée avec les Cantons, & qui étoit ſi avantageuſe aux deux Etats, qu'on prit le parti de les contenter. Il eſt vrai que le Roi, qui ne ſe déterminoit pas aiſément dans ces conjonctures délicates, & qui croyoit entendre déja à ſes oreilles les Prédicateurs de la ligue ſe déchaîner contre lui à cette occaſion, comme ils ne manquerent pas de le faire dans la ſuite avec toute la malignité poſſible, balança pendant quelque tems. Cependant, comme il ſe vit dans la néceſſité ou d'accepter les propoſitions qu'on lui faiſoit, ou de renoncer à tirer aucun ſecours des Suiſſes, ſur leſquels il comptoit infiniment dans ces troubles dont le Royaume étoit agité, il ſe rendit enfin aux conſeils de la Reine mere & des Seigneurs de ſa Cour, & ratifia le traité de Soleurre.

Il eſt ratifié p r le Roi.

Loudun & ſon territoire érigés en duché.

Sur la fin de l'année, on publia au Parlement le 16. de Novembre une déclaration du Roi, qui érigeoit en duché la ville & territoire de Loudun en faveur de Françoiſe de Rohan, qui avoit autrefois plaidé contre Jaques de Savoye Duc de Nemours, pour l'obliger à l'épouſer. Le Roi lui accorda cette grace à la conſidération d'Anne d'Eſt mere des Guiſes, qui avoit épouſé ce Duc depuis la mort de ſon premier mari, & à condition qu'elle déchireroit toutes les promeſſes de mariage qu'elle pouvoit avoir du Duc de Nemours; qu'elle renonceroit à toutes ſes prétentions ſur ſa perſonne, & que ni elle, ni Henri ſon fils n'attaqueroient jamais l'é-

tat

tat des enfans ſortis du dernier mariage du Duc. Mais on n'exécuta cet accord ni de part ni d'autre ; & tous ces projets n'eurent aucune ſuite. HENRI III. 1579.

Cette même année, Jean d'Aumont d'une naiſſance illuſtre, mais plus illuſtre encore par ſa valeur & par ſon attachement pour ſon Prince, fut fait Maréchal de France. Ce grand homme fut moins redevable de cette éclatante dignité à ſon mérite, qu'à la recommandation d'Anne de Joyeuſe, qui la brigua pour lui auprès du Roi, & à qui ce Prince facile ne put la refuſer. Il eſt certain que parmi tant de gens que Henri combla de ſes bienfaits pendant ſon regne, & dont pluſieurs en étoient tout-à-fait indignes, perſonne ne mérita mieux d'avoir part à ſes graces que le Maréchal d'Aumont, qui dans nos derniers troubles, tandis que tous les autres tournoient le dos au Souverain pour courir après la fortune, fut preſque le ſeul à la Cour qui demeura fidèle à ſon maître. Il lui fut toujours attaché juſqu'à ſa mort, & n'abandonna jamais ſa défenſe, ni celle de l'Etat. Jean d'Aumont, créé Maréchal de France. Son éloge.

Cependant la guerre continuoit dans les Païs-bas. Depuis que le Prince d'Orange eut appaiſé les troubles de Gand, le Prince Caſimir qui s'étoit rendu dans cette ville, & qui voyoit à regret la fin de ces diviſions qu'il croyoit éteintes, ne jugea pas à propos d'y reſter. Il partit, & paſſa avec toute ſa maiſon en Angleterre où Eliſabeth le reçut magnifiquement. Il fit ſon entrée dans Londres aux flambeaux, & fut conduit au palais par le Parlement & les bourgeois de cette capitale. Pendant le ſéjour qu'il y fit, ce ne furent que fêtes, que Tournois, que ſpectacles, que feſtins ; & la Reine n'omit rien pour marquer la joye qu'elle avoit de poſſéder un ſi grand Prince (1), juſqu'à lui attacher elle-même l'Ordre de la Jarretiére. Ils parlerent enſuite d'affaires ; & comme cette Princeſſe étoit fort libre avec lui, elle lui demanda un jour pourquoi cette grande armée des Etats s'étoit diſſipée d'elle-même, ſans avoir rien fait de mémorable. Sur quoi le Palatin lui répondit, qu'il falloit en accuſer les François qui avoient toujours été d'intelligence avec D. Juan d'Autriche, & qui étoient entrés en Flandre, moins pour ſecourir ces peuples affligés, que pour achever de déſoler les Païs-bas de concert avec les Eſpagnols. Affaires des Païs-bas. Le Prince Caſimir paſſe en Angleterre.

Il répetoit ſouvent la même choſe en s'emportant vivement contre nos troupes, ſans qu'il y eût là perſonne qui pût prendre notre parti, lorſqu'on apprit fort à propos la nouvelle du traité honteux que les Allemans avoient fait avec les Eſpagnols, depuis que le Prince Caſimir avoit quitté la Flandre. Après qu'Octave de Gonzague eut emporté Carpen l'épée à la main le 8. de Janvier, & fait un exemple terrible de ſévérité ſur la garniſon de cette place, l'armée Eſpagnole paſſa la Meuſe, & retourna à Ruremonde. De-là elle alla s'emparer de Helmont & de Weert, où tous les ſoldats de la garniſon furent encore pendus avec la même rigueur. Enſuite les Eſpagnols marcherent vers Tournhout, Ranſt, & Eindoven. Carpen Helmont, & Weert, pris par les Eſpagnols.

Cependant celui qui commandoit les Reîtres dans l'abſence du Prince Caſimir, avoit mis des coureurs en campagne pour reconnoître l'ennemi. Par malheur ils lui firent un faux rapport. Il crut n'avoir affaire qu'à quatre cens

(1) Il eſt dit dans l'édition *in fol.* des *Drouarts* : Elle le créa Chevalier de la Jarretiére, eut pluſieurs conférences avec lui, & demanda entre autres avec ſa liberté ordinaire &c.

HENRI III. 1579.

cens cuiraſſiers qui s'étoient détachés de l'armée Eſpagnole. Dans cette idée il ſe contenta de tirer quarante hommes par compagnie, de ſeize qu'il avoit dans Arſchot, & alla ſe mettre en bataille ſous Eindoven. Il ne tarda pas à reconnoître ſon erreur & le danger auquel il s'étoit expoſé; mais il étoit trop tard pour reculer. Ainſi il prit le parti de ſortir de ce mauvais pas par ſa bravoure, & marcha droit à l'ennemi. Camille Scafigna de Milan le reçut à la tête d'environ trente Gendarmes, & fut tué dans ce choc avec quelques-uns de ſes gens. La perte fut plus grande du côté des Allemans, qui ſe diſpoſoient enſuite à ſe retirer en eſcadronnant ſelon leur coûtume, lorſque le Prince de Parme détacha contre eux quatre cens Arquebuſiers, avec ordre de les amuſer par quelques légéres eſcarmouches, juſqu'à ce qu'il eût rangé ſes troupes en bataille. Après cela il tomba ſur eux à la tête de toute ſon armée. Les Allemans ne purent ſoûtenir le choc; ils plierent & ſe retirerent cependant en bon ordre vers un petit bois voiſin, laiſſant ſur la place cent de leurs gens, & cinquante priſonniers.

Défaite des Allemans par le Prince de Parme.

De-là les Allemans retournerent à Arſchot, plierent bagage & paſſerent en Flandre. Ainſi le Prince de Parme qui étoit parti au milieu de la nuit pour les pourſuivre, eſpérant de les attraper vers Arſchot, fit un voyage inutile. Mais le lendemain ils lui envoyerent des députés à Arſchot même, pour lui repréſenter que leur ſortie des Païs-bas ſeroit fort avantageuſe aux Eſpagnols; qu'ainſi ils étoient prêts de repaſſer en Allemagne, pourvû qu'on leur payât une montre de ſept mois, moyennant quoi ils s'engageroient à ne point porter les armes contre Philippe, pendant un certain tems dont on conviendroit.

Ils députent vers ce Prince.

Le Prince de Parme trouva cette propoſition inſenſée, & il y répondit ſur le champ en ces termes: „ Meſſieurs les Allemans, qui vous faites un „ plaiſir de troubler le repos de la Chrétienté, & qui ne cherchez qu'à „ vous enrichir des dépoüilles des malheureux qui ne vous ont jamais at„ taqués, apprenez que vous avez affaire à des hommes dont vous avez „ déja éprouvé les armes victorieuſes, & qui avec l'aide de Dieu protec„ teur de la juſtice, vous ſeront ſentir toute la grandeur du malheur au„ quel vous vous êtes expoſés par votre faute. Ne vous attendez pas de „ trouver parmi nous cette humanité dont les François uſent envers leurs „ ennemis. Sçachez que ce n'eſt pas en France que vous faites aujour„ d'hui la guerre, & que nous n'avons pas réſolu de ſervir auſſi mal notre „ maître qu'ils font le leur. Vous nous demandez de l'argent pour ſortir „ de Flandre, & nous au contraire nous demandons que vous nous en don„ niez, ſi vous voulez obtenir la liberté de vous retirer ſains & ſauves. „ Ainſi préparez-vous au plûtôt à combattre; car le courier eſt déja tout „ prêt pour porter en Eſpagne la liſte des morts qui vont tomber ſous nos „ coups. „ Les Allemans voyant par cette réponſe qu'on ſe moquoit de leurs prétentions, & qu'il n'y avoit pas lieu d'eſpérer de pouvoir ſe ſauver en corps, prirent chacun leur parti. Enfin ils obtinrent un paſſeport & ſe débanderent, emmenant avec eux le régiment de Lazare Muller, & prenant chacun la route qui leur convenoit. Ainſi ils ſortirent des Païs-bas avec plus de honte & d'ignominie, qu'ils n'avoient acquis de gloire en y entrant.

Réponſe à leurs propoſitions.

Ils ſortent des Païs bas.

Eliſa-

Elisabeth ayant donc appris cette nouvelle dans le tems que le Palatin traitoit si mal les François : „ Mais, mon cousin, (lui dit-elle en soûriant,) je vois bien que vos troupes que vous me vantez si fort, ne „ veulent point de mon argent, puisqu'elles aiment mieux en recevoir du „ Prince de Parme & des Espagnols, & qu'elles ont eu la mauvaise „ adresse de tenir secret l'accord que nous avons passé ensemble. Du reste „ je vous plains, & je vous offre, pour vous consoler de cet accident, „ tous les secours que vous pouvez & que vous devez attendre d'une Rei„ ne qui fait profession d'être votre amie. „

HENRI III. 1579. Discours de la Reine d'Angleterre au Prince Casimir.

Le Palatin qui étoit naturellement fier, fut piqué de ce discours auquel il n'y avoit point de réponse; il eut même de la peine à cacher son chagrin. Cependant cela ne l'empêcha pas d'accepter la pension que la Reine lui donna; après quoi il sortit d'Angleterre à la mi-Février, & se rendit à Flessingue sur les vaisseaux de cette Princesse. De-là il partit plein d'indignation, sans voir, ni l'Archiduc, ni aucun des Seigneurs des Etats, & arriva en Allemagne, où il pensa en venir aux mains avec les Officiers de ses troupes, à qui il reprochoit l'accord honteux qu'ils avoient fait avec les Espagnols, tandis qu'ils se plaignoient de leur côté de ce qu'il s'étoit approprié l'argent qu'il avoit reçû de la Reine d'Angleterre.

Il retourne en Allemagne, mécontent des Etats.

Cependant le Prince de Parme qui n'appréhendoit plus les Reîtres, marcha vers Anvers, après avoir détaché Jean-Baptiste del Monte, avec ordre de se rendre maître de toutes les petites places & forts qui sont aux environs de cette ville; ce qu'il exécuta. Cet Officier descendoit de cette famille d'Italie qui porte ce nom, qu'elle prétend avoir tiré aussi bien que ses armes de la maison de Bourbon, à qui la famille Royale a succédé en France. Ensuite l'armée Espagnole arriva à Borgerhout, qui est un village ou un faubourg à un mille & demi d'Anvers où l'armée des Etats campoit dans de bons retranchemens, commandée par François de la Nouë, Jean d'Hangest Sieur d'Argenlieu, Isaac de Vaudray Sieur de Mouy, & le Colonel Norris. Il y eut là une action peu considérable; & les Flamans, sentant qu'ils avoient trop peu de Cavalerie pour risquer une bataille générale, firent leur retraite insensiblement jusque sous les murs de la ville. L'armée Espagnole mit aussitôt le feu à leur camp, & fit mine ensuite de vouloir aller à eux; mais elle fut repoussée par l'artillerie de la place qui la foudroyoit. On compta ce jour-là environ quatre cens morts tant de part que d'autre. Cependant la plus grande perte fut du côté des Espagnols. Cette action se passa le second de Mars.

Tentative du Prince de Parme sur Anvers.

De-là le Prince de Parme, voyant que ses troupes manquoient de vivres, marcha vers Maestricht résolu de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût, parce qu'en enlevant cette place aux Etats, il fortifioit beaucoup son parti, & fermoit le passage aux secours que les ennemis auroient pû faire venir d'Allemagne. Chemin faisant il tira quelques volées de canon contre le château de Grobbendonck appartenant à Gaspard Schetz, qui se rendit, & où il mit le feu aussitôt après. Les troupes Françoises qui étoient dans la place, furent sauvées à la considération du Capitaine de la Serre François, qui servoit dans l'armée Espagnole. Pour les Flamans, ils

Il se rend maître du château de Grobbendonck, & le brûle.

HENRI III. 1579. ils furent tous pendus comme des traîtres. Enſuite les Eſpagnols marcherent vers Herentals, où de la Nouë s'étoit rendu quelque tems auparavant à la tête d'un détachement, pour obſerver les deſſeins des ennemis. Enfin le 12. de Mars, ils arriverent devant Maeſtricht dont ils formerent le ſiége. De la Nouë tenta auſſi d'y faire entrer quelque ſecours ; mais il ne put en venir à bout.

Union d'Utrecht. D'un autre côté les Etats, voyant que les Seigneurs des provinces Wallones ſongeoient à abandonner le parti, pour cimenter de plus en plus la paix qu'ils avoient donnée à la Religion, firent de concert avec le Prince d'Orange une nouvelle union à Utrecht, le 23. de Janvier, après avoir proteſté qu'ils ne prétendoient point par-là déroger en rien à la pacification de Gand. Ce traité d'union contenant vingt-ſix articles fut ſigné d'abord par Jean de Naſſau, Gouverneur de la Gueldre & de Zutphen, & par les députés de ces provinces ; enſuite par ceux des provinces de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, & des lieux circonvoiſins, & de la Friſe entre les riviéres d'Ems & de Lawer. Le treiziéme article étoit une explication favorable de ce qui avoit été réglé au ſujet de la Religion. On déclaroit qu'on ne prétendoit point exclure de cette union les villes & les provinces qui ne faiſoient profeſſion que de la Religion Catholique Romaine ; qu'au contraire on les exhortoit à y entrer, pourvû qu'elles ſe ſoûmiſſent à tout le reſte, & qu'elles ſe montraſſent véritablement zélées pour le ſalut de la patrie. Outre cela le quinziéme contenoit un réglement au ſujet de l'entretien de ceux, qui après avoir fait profeſſion dans quelque maiſon religieuſe, avoient enſuite renoncé à leur vocation, & par rapport au droit qu'ils pouvoient avoir de ſuccéder ; il portoit qu'au cas que ces ſortes de gens intentaſſent quelque action pour fait de donation ou d'héritage, on attendît à faire droit ſur leur inſtance, que les Etats Généraux en euſſent décidé autrement, après avoir pris connoiſſance de cette affaire. Les Gantois ſignerent enſuite l'union le 4. de Février ; le Prince d'Orange l'accepta le 3. de Mai ; & elle fut reçûë de même à Anvers, à Bruges, où il y eut cependant quelque émotion à ce ſujet, comme je le dirai bientôt ; à Ypres, à Breda, & dans toutes les villes voiſines. Enfin George de Lallain Comte de Rennenburg, Gouverneur de Friſe, de Groeningue, & d'Over-Iſſel, y ſouſcrivit le onze de Juin.

Boisleduc en Brabant n'accepta point l'union, parce que le parti contraire y étoit le plus puiſſant, & que les habitans en furent détournés par l'Abbé de Sainte-Gertrude, qui étant ſur le point de partir pour ſe rendre à l'aſſemblée de Cologne, promit de leur procurer la paix à quelque prix que ce fût, pourvû qu'ils ne fiſſent aucun changement. L'Archiduc & les Etats y envoyerent donc Jean de Horne Baron de Boxtel, avec ordre de changer le Magiſtrat, & de diſpoſer les bourgeois à ſe ſoûmettre. Ses incommodités ne lui permirent pas d'y reſter longtems. Il laiſſa à ſa place ſon fils Maximilien ; & l'union fut enfin reçûë auſſi dans cette ville. En même tems on y établit une académie de gladiateurs, preſque toute compoſée de la jeuneſſe de la ville, qui étoit allée ſervir ſous le Prince d'Orange, tandis que les Eſpagnols étoient

Academie de gladiateurs à

les

les maîtres de cette place. Ce fut une nouvelle ſource de diviſions, qui mirent encore cette place à deux doigts de ſa perte. HENRI III. 1579.

Cependant les Etats, de concert avec le Prince d'Orange, députerent aux villes des provinces Wallones pour les engager à accéder au traité par lequel ils avoient permis la liberté de conſcience dans tous les Païs-bas. Mais elles s'en défendirent, apportant pluſieurs raiſons pour montrer que dans toute leur conduite elles n'avoient rien fait qui pût préjudicier à la tranquillité publique: qu'on devoit imputer tout le trouble aux Gantois & à ceux qui prenoient leur défenſe, qui vouloient priver les autres de la liberté dont ils étoient les premiers à abuſer, & qui violoient impunément la pacification de Gand dont ils étoient les auteurs, & à laquelle par conſéquent ils étoient plus obligés que perſonne de ſe conformer. Elles ajoûtoient que par le zéle qu'elles avoient pour le bien de la patrie, elles étoient diſpoſées à employer tous les moyens qu'on leur propoſeroit pour rétablir entre eux la concorde, & par conſéquent de ſouſcrire à toute union qui tendroit à mettre une égalité parfaite entre les provinces: qu'au reſte elles ne pouvoient diſſimuler ni cacher aux Etats, qu'elles avoient reçu des lettres de Madrid en date du 7. de Février, par leſquelles il paroiſſoit que la Cour d'Eſpagne étoit dans la diſpoſition d'y contribuer d'une maniére qui n'étoit point à rejetter: que par ces lettres S. M. C. après avoir loüé leur zéle pour la conſervation de la Religion Catholique & de l'obéïſſance dûë à leur légitime Souverain, après avoir approuvé tout ce qu'ils avoient fait pour ce ſujet, leur marquoit qu'elle ne ſouhaitoit rien davantage que de rendre la tranquillité à la Flandre, en ſe conformant à la pacification de Gand: qu'elles prioient donc les Etats de ne pas perdre une ſi belle occaſion de rétablir l'union entre les Flamans, ſur-tout puiſqu'en leur offrant la paix à ces conditions, on ne leur laiſſoit plus aucun prétexte légitime de continuer la guerre: qu'elles demandoient en conſéquence, que les Etats leur fiſſent ſçavoir leurs intentions là-deſſus avant le 16. de Mars, & déclaraſſent nettement s'ils étoient réſolus de s'en tenir aux articles de la pacification de Gand, ſinon qu'elles prendroient leur ſilence pour un refus, & ſe détermineroient au parti qui leur paroîtroit le plus juſte & le plus convenable. Elles joignirent à cette réponſe une copie de la lettre, que S. M. C. leur avoit écrite, & des pouvoirs qu'elle avoit envoyés à l'Evêque d'Arras, au Baron de Selles, à le Vaſſeur Seigneur de Valhuon & à quelques autres, pour traiter avec les Seigneurs & provinces de Flandre, conformement à la pacification de Gand.

Boisle-duc.

Les Etats députent aux villes des provinces Wallones. Raiſons de leur répugnance à accéder au traité.

Les Etats publierent le trois de Mars une replique à cette réponſe, par laquelle ils diſoient: qu'ils étoient prêts à ſe conformer en tout à la pacification de Gand, & que leur intention n'avoit jamais été de s'en départir: que pour ce qui étoit de l'union qu'on devoit ſouhaiter de voir regner entre les provinces partagées au ſujet de la Religion, tout le monde ſçavoit que c'étoit D. Juan d'Autriche qui l'avoit troublée le premier: qu'ils ne pouvoient l'ignorer eux-mêmes; qu'ainſi ils ſe donneroient bien de garde de ſe laiſſer leurrer par les promeſſes de la Cour d'Eſpagne dont ils avoient éprouvé tant de fois le peu de ſolidité, de peur qu'on ne pût les

Celles des Etats, ſervant de replique.

HENRI III. 1579. accuſer d'avoir eux-mêmes travaillé plûtôt à ſemer la diſcorde dans leur patrie, comme d'Eſcovedo le ſouhaitoit & l'avoit prédit, qu'à conſerver l'union entre leurs compatriotes: qu'au reſte les meſures qu'ils avoient priſes avec les provinces de Hollande & de Zélande, n'étoient contraires en aucune ſorte à la pacification de Gand, & que par cette conduite ils n'avoient eu en vûë que d'empêcher que la différence de Religion ne ſervît de nouveau à les deſunir: qu'ainſi, puiſqu'ils étoient ſi zélés pour la conſervation de la Religion Catholique, ils devoient bien prendre garde qu'ils ne contribuaſſent eux-mêmes à la détruire, en entretenant la diſcorde parmi la nation: que la paix étoit le fondement le plus ſolide de la Religion, & qu'on ne pouvoit donner atteinte à l'une en favoriſant la diviſion, ſans porter à l'autre des coups mortels: qu'ils devoient donc s'attacher principalement à entretenir la concorde, & donner leur confiance à leurs compatriotes, bien plûtôt qu'à des étrangers.

Effet qu'elles produiſirent à Anvers.

Ces raiſons expliquées plus au long dans l'écrit qui fut publié à Anvers, firent beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits prévenus auparavant par la crainte du peril où ils croyoient la Religion expoſée. Ainſi ceux de Bruxelles leur ayant fait enſuite une députation honorable, non ſeulement ils refuſerent de donner audience aux députés; mais même Odart de Capres Gouverneur d'Arras, & le Vicomte de Gand Gouverneur de la province, les traiterent comme des ſéditieux, les chargerent d'injures, & les renvoyerent ainſi honteuſement ſans daigner leur répondre.

Dès l'année précédente, Valentin de Pardieu Sieur de la Motte avoit renoncé à l'obeïſſance des Etats; & depuis ce tems-là il négocioit avec Emmanuel de Lallain Baron de Montigny, pour l'attirer au parti des Eſpagnols, en lui faiſant eſpérer que pour l'entretien des ſix mille hommes de pied & des quatre cens chevaux qu'il avoit à ſon ſervice, on lui donneroit deux cens cinq mille florins qui lui ſeroient payés à certains termes. Enfin le ſix d'Avril les Mécontens ſe liguerent enſemble pour la

Les Mécontens ſe liguent avec les Eſpagnols.

défenſe de la Religion Catholique, & de l'obeïſſance dûë au Roi, auſſi bien qu'à celui qu'il auroit nommé pour gouverner les Païs-bas. Ils ajoûterent cependant cette reſtriction, que ſi S. M. C. n'accompliſſoit pas la promeſſe qu'elle avoit faite de retirer de Flandre les Eſpagnols, les Italiens, les Albanois, les Comtois, & les autres troupes qui étoient deſagréables à la nation, eux de leur côté ſeroient cenſés libres des engagemens qu'ils prenoient par ce traité. L'acte de cette union fut paſſé au mont S. Eloy, abbaye voiſine d'Arras, & publié le lendemain dans une aſſemblée générale des Etats d'Artois & des deputés de Douai, de Lille, & d'Orchies. En même tems le Sieur de la Motte prit poſſeſſion de Saint Omer. Peu de tems auparavant la Noüe, s'étant mis en campagne à la tête d'un détachement, pour faire la guerre aux Mécontens, avoit taillé en piéces proche de Dunquerque quelques troupes Wallones; & Iſaac de Vaudray Sieur de Mouy fut dangereuſement bleſſé en cette occaſion. Enſuite les

Les Confédérés écrivent aux Etats.

Confédérés écrivirent au commencement d'Avril aux Etats, pour juſtifier cette derniére démarche, proteſtant qu'ils n'avoient en vûë que la tranquilité de la nation, la conſervation de la Religion, & de l'obéïſſance

dûë

dûë au Roi, & l'éloignement des Eſpagnols & des troupes étrangeres.

HENRI III. 1579.

Les Etats répondirent à ces lettres dans le même mois ; & après avoir loüé le zéle des provinces Wallones, ils diſoient : qu'au reſte ils ne voyoient pas où étoit leur prudence, d'ôſer encore compter ſur les promeſſes du Baron de Selles, après avoir été ſi ſouvent trompés par les Eſpagnols ; qu'en effet tout le monde ſçavoit les funeſtes projets que le Duc d'Albe, & après lui de Roda & les autres Miniſtres de la Cour d'Eſpagne avoient medité d'exécuter contre eux : que D. Juan d'Autriche marchant ſur leurs traces, & guidé par d'Eſcovedo, n'avoit pas craint tout récemment de violer ouvertement la pacification de Gand, après l'avoir ſolemnellement acceptée : qu'aujourd'hui enfin les Eſpagnols, diſciples fidèles d'Eſcovedo, & ſectateurs de ſes idées, ne travailloient qu'à mettre la diviſion parmi les Flamans, afin de les détruire plus certainement en les attaquant ainſi deſunis : que pour s'en convaincre, il ne falloit que jetter les yeux ſur Maeſtricht, que leurs ennemis tenoient aſſiégé, tandis qu'eux-mêmes s'amuſoient à nourrir leurs diſſenſions domeſtiques, & qu'ils ne pouvoient manquer de s'en rendre les maîtres, à moins que le voile qui les aveugloit, ne vint à tomber & leur laiſſat voir à découvert la perfidie des Eſpagnols : qu'ils prioient le Seigneur de leur faire cette grace, & de rétablir la concorde parmi la nation, en arrêtant la ſource de leurs haines & de leurs défiances : qu'au reſte ils étoient réſolus d'envoyer leurs députés à Cologne, & qu'ils les prioient d'en faire de même. A cet écrit les Etats joignirent une medaille qu'ils firent frapper à cette occaſion. Elle repréſentoit les têtes des Comtes d'Egmond & de Horne, plantées ſur deux pieux ; & au revers on voyoit un combat de deux cavaliers & de deux fantaſſins, avec une exergue Latine (1) dont le ſens étoit, qu'il valoit mieux faire la guerre pour la défenſe de la patrie, que de ſe laiſſer amuſer par une vaine ombre de paix.

Réponſe à ces lettres.

On y joint une medaille.

Tandis que les deux partis traitoient ainſi réciproquement, le Prince d'Orange écrivoit de ſon côté à ceux qui lui étoient affectionnés, pour les avertir de prendre bien garde à quoi ils s'expoſeroient en entrant dans la ligue des Mécontens. Il donna ſur-tout les mêmes avis aux peuples du Hainaut ; auſſi furent-ils les derniers à ſouſcrire à cette confédération. Philippe Comte de Lallain Gouverneur de cette province, qui avoit tant de vénération pour le Prince d'Orange, qu'il l'appelloit ordinairement ſon pere, réſiſta d'abord à toutes les ſollicitations. Cependant il céda à la fin aux inſtances de Pierre Erneſt Comte de Mansfeldt, & de Charles de Ligne Comte d'Aremberg, & même du Baron de Montigny, ſes parens & amis ; & il ſigna la ligue le 23. de Mai.

Le Gouverneur du Hainaut ſigne la ligue.

Cette démarche fut ſuivie du retour général des Wallons à l'obéiſſance du Roi d'Eſpagne. Le traité de réünion, contenant vingt-huit articles, fut paſſé entre l'Evêque d'Arras, le Baron de Selles, & le Seigneur de Valhuon au nom de S. M. C. & du Prince de Parme ; & les Etats & Seigneurs d'Artois, du Hainaut, de Lille, de Doüai, & d'Orchies. Le Vi-

Retour des provinces Wallones à l'obéiſſ-

(1) *Præſtat pugnare pro patriâ, quam ſimulatâ pace decipi.*

HENRI III. 1579. Vicomte de Gand, créé depuis peu Marquis de Richebourg, le Comte de Lallain & le Seigneur de Willerval, l'accepterent auſſi en qualité de Gouverneurs de province : le Prince de Parme le ratifia le 29. de Juin, & il fut enfin publié au mois de Septembre ſuivant. Il portoit : que le Prince de Parme garderoit encore pendant ſix mois le gouvernement des Païs-bas, en attendant que la Cour lui eût donné un ſucceſſeur : que cependant les Wallons ſupplieroient S. M. C. de nommer pour cela l'Archiduc Matthias, qui ſeroit obligé de ſe remettre auſſitôt après à leur tête : & qu'on renverroit en Flandre le Comte de Buren, après lui avoir fait jurer d'obſerver la pacification de Gand.

ſance du Roi d'Eſpagne.

Tournai & Cambrai perſiſtent dans le parti des Etats.

La ville de Tournai ni le Tourneſis, qui, à l'exemple de Lille, de Doüai, & d'Orchies avoient demandé dans la ſéparation d'être mis au nombre des provinces de Flandre, ne prirent point de part à cette réünion ; & on en fut redevable à Pierre de Melun Prince d'Epinoy, frere du Vicomte de Gand, qui s'y oppoſa, & qui reſta toujours également attaché à la Religion Catholique, & au parti des Etats. Charles de Gaure Sieur d'Inchy ſçut auſſi leur conſerver Cambrai, quoiqu'il fût fort éloigné des provinces qui reconnoiſſoient leur autorité. Enfin Juſte de Soete Sieur de Villers, ennemi mortel des Eſpagnols, dont il prévit que cette diviſion alloit de beaucoup relever la puiſſance, retint auſſi, autant qu'il put, la petite ville de Bouchain dans le devoir.

Mouvemens dans Boisleduc.

Pour ce qui eſt de Boisleduc, quoique cette ville fût, pour ainſi dire, enclavée dans les païs ſoûmis à l'obéïſſance des Etats, & ſituée ſur les frontiéres de la Hollande & du Brabant ; & quelques efforts que fît l'académie de gladiateurs qu'on y avoit établie depuis peu, de concert avec les Magiſtrats, pour engager les bourgeois à ne point remuer, on ne put en venir à bout : l'union d'Utrecht n'y avoit été reçuë que malgré la faction Eſpagnole. Elle reprit courage à cette occaſion ; on en vint aux mains, & il y eut plus de deux cens hommes de tués ou de bleſſés de part & d'autre. Enfin comme les troupes Angloiſes, Françoiſes & Ecoſſoiſes qu'on avoit envoyées au ſecours, ne purent entrer dans la place, celles qu'on avoit mandées de la Brille, étant elles-mêmes arrivées trop tard, ou obligées de reſter hors de la ville, le parti qui tenoit pour les Etats & qui ſe voyoit le moins nombreux & le moins puiſſant, commença à trembler. Le païs voiſin ſoûmis aux Etats lui offroit à deux pas un aſyle ; la faction contraire ſçut adroitement augmenter ſes défiances : ainſi il quitta la partie, & ſe diſſipa. Après cela cette ville reſta pendant quelques jours ſans ſe déclarer. Enfin ayant reçû les articles qui furent dreſſés dans les conférences de Cologne, elle céda aux ſollicitations du parti d'Eſpagne, & le Prince de Parme fit l'accommodement de Boisleduc avec S. M. C. Ce changement expoſa ceux de cette ville à tout le reſſentiment de l'Archiduc & des Etats, qui ne les traiterent plus que comme des traîtres & des déſerteurs, & qui donnerent à leurs troupes toute liberté de les déſoler.

Amersfort, Mont-

Amersfort, qui eſt de la dépendance d'Utrecht, Montfort, & Zutphen, dont les habitans étoient preſque tous Catholiques, refuſoient d'abord d'entrer dans l'union d'Utrecht. Ainſi on réſolut d'uſer de force pour

pour les réduire. Comme Amersfort étoit de toutes ces places la plus voiſine d'Utrecht, & qu'on l'accuſoit d'avoir refuſé de fournir aux contributions, d'avoir fermé ſes portes aux troupes que les Etats y avoient envoyées, d'avoir chaſſé les Miniſtres Proteſtans, & d'avoir entretenu des correſpondances ſecrettes avec les ennemis, elle fut la premiére attaquée. L'Armée des Etats en forma le ſiége le 7. de Mars; mais elle ſe ſoûmit auſſitôt, reçut garniſon, & donna par-là l'exemple aux autres. HENRI III. 1579. Amersfort & Zutphen refuſent d'entrer dans l'union d'Utrecht.

Cependant on travailloit fortement à Anvers à amaſſer de l'argent pour lever des troupes, lorſque l'obſtination des Catholiques y mit tous les eſprits en mouvement. Fiers de la protection de l'Archiduc, & des Seigneurs Flamans, ils réſolurent de faire une proceſſion ſolemnelle dans toutes les ruës de la ville, malgré les remontrances du Magiſtrat, qui leur conſeilla d'abandonner cette réſolution, & de ne pas ſortir de l'enceinte de leur Egliſe. Mais à peine ſe furent-ils mis en marche, que la garde les arrêta. Le peuple courut enſuite aux armes, tomba ſur eux, en tua quelques-uns, & obligea les autres à reprendre en tumulte le chemin de leur Egliſe avec tant de confuſion, qu'il y en eut pluſieurs de renverſés & d'écraſés dans ce deſordre. A peine le Prince d'Orange, qui ſurvint avec ſa garde, put-il empêcher cette populace mutinée de ſe porter aux derniéres extrémités. Enfin il obtint de ces furieux une tréve de trois heures, pour donner le tems au Conſeil & aux Seigneurs de voir quel parti on devoit prendre dans cette occaſion. Mais à peine ce terme fut-il expiré que le trouble recommença. Ces ſéditieux demanderent la permiſſion de chaſſer de la ville tout le Clergé; & ſur le refus que leur firent les Magiſtrats & le Prince d'Orange de leur accorder cette liberté, eux-mêmes de leur propre autorité ſe ſaiſirent de deux cens Eccléſiaſtiques qu'ils firent ſortir par le quai, appellé Bierhooft, & les arrêterent à deux milles de la ville, en attendant la réſolution du Conſeil. Cependant l'Archiduc outré de cette inſolence, ſe plaignoit hautement de cet attentat, comme d'un affront qui rejailliſſoit juſque ſur lui, & menaçoit d'abandonner Anvers, ſi on n'y faiſoit rentrer le Clergé. Ainſi le Conſeil lui remit, conjointement avec le Prince d'Orange, la connoiſſance de ce différend; & on convint enfin le 12. de Juin, qu'on accorderoit dans cette ville une eſpéce de liberté de conſcience, en ſorte que le Clergé y auroit quelques Egliſes; mais à condition que les Moines & les chapitres ſeroient exceptés, & n'auroient point de part à cette grace. Troubles d'Anvers. Concorde rétablie.

L'exemple d'Anvers fut pour les ſéditieux une occaſion de ſe ſoulever auſſi à Malines. Cependant, comme dès l'année précédente le peuple en fureur avoit briſé, ou renverſé les ſtatuës & les images à Utrecht & à Leeuwaerden, on ne ſçauroit croire combien ce fanatiſme indigna les provinces Wallones. Elles en profiterent pour groſſir leur parti & ſaiſirent ce moment pour mettre entre autres dans leurs intérêts Philippe Comte d'Egmond, Charles de Gaure Seigneur de Freſin, & Pons de Noyelles Sieur de Bours. Sédition à Malines.

Le Comte d'Egmond étoit alors à Bruxelles, où il amaſſoit des troupes pour aller au ſecours de Maeſtricht. Il avoit avec lui un petit corps de Ca- Tentative inutile du

HENRI III. 1579. Cavalerie qui faiſoit tous les jours quelque courſe ſur le païs ennemi. Il le fit entrer dans la place ſous prétexte d'avoir en tête quelque projet qu'il vouloit tenir ſecret; & s'étant mis en marche dès le matin, comme s'il eût eu deſſein de ſortir de la ville, il alla droit à la porte d'Anvers, mit en fuite le corps de garde, qui n'étoit compoſé que de bourgeois, & s'en rendit maître. De-là il marcha vers la place du marché, où il ſe cantonna, & détacha de-là quatre-vingts hommes pour aller s'aſſûrer du palais, qui eſt dans la haute ville; mais ils furent arrêtés par Olivier de Tempel, Gouverneur de Bruxelles. Quoiqu'il eût été ſurpris, qu'il n'eût avec lui que trente hommes ſeulement, & que les bourgeois qui étoient du complot ſe fuſſent aſſûrés des troupes qui logeoient chez eux, & qui étoient diſperſées, il ne laiſſa pas de repouſſer le Comte avec beaucoup de vigueur. Il parcourut auſſitôt toutes les ruës de la ville, pour animer par ſon exemple le reſte des habitans à prendre les armes. Enſuite il marcha vers la porte dont l'ennemi s'étoit emparé, & reprit un baſtion dont elle étoit défenduë, par le moyen d'un bourgeois nommé Bets, qui tenoit l'hôtellerie de Saſſen.

Comte d'Egmond ſur Bruxelles.

Il ne reſtoit plus qu'à ſe rendre maître de la porte; & voici comme il en vint à bout. Il fit paſſer deſſous trois chariots attachés enſemble, & tellement remplis de foin, qu'il traînoit juſqu'à terre de toutes parts, afin que ceux qui les pouſſoient fuſſent à couvert. On y mit enſuite le feu, & il en ſortit une fumée ſi noire & ſi épaiſſe, que les ennemis en furent étouffés. Après avoir repris la porte de la ville par ce ſtratagême, les habitans la fermerent, de peur que les troupes Wallones ne vinſſent au ſecours du Comte, & ne s'introduiſiſſent par-là dans la place. Enſuite ils tournerent contre lui tout leur effort; & comme on avoit barricadé toutes les avenuës des ruës, où l'on avoit même tiré des tranchées, & élevé des retranchemens, pour l'empêcher de leur échapper, ils le pouſſerent juſque dans la place du marché, où ils le tinrent aſſiégé pendant toute la nuit. Enfin, comme il apprit qu'on faiſoit venir de Malines de nouvelles troupes, & que d'un autre côté les habitans n'appréhendoient pas moins ce ſecours, quoiqu'il fût deſtiné pour eux, on convint de part & d'autre que le Comte ſortiroit le lendemain de la ville avec ſa ſuite ſans qu'on lui fît aucune violence. Tel fut le premier fruit que tira de ſon changement le Comte d'Egmond, après avoir paſſé une nuit entiére ſous les armes dans la même place, où à pareil jour ſon pere, onze ans auparavant, devenu la victime de la haine du Duc d'Albe & de la cruauté des Eſpagnols, avoit ſouffert une mort honteuſe, après avoir rendu mille ſervices à ſa nation. On dit que comme ceux de Bruxelles, pour l'inſulter dans une ſituation qui lui faiſoit ſi peu d'honneur, prenoient plaiſir à lui en rappeller la mémoire, le ſouvenir de cet évenement funeſte, que les circonſtances du tems & du lieu lui rendoient auſſi preſent que s'il y eût aſſiſté dans le moment même, lui tira des larmes en abondance; mais la ſource en fut bientôt tarie par cette légéreté naturelle dont il donnoit des preuves en toute occaſion.

Tumulte

En même tems il s'éleva à Bruges une ſédition qui pouvoit avoir des ſuites

ſuites bien plus fâcheuſes. Le 27. de Juin les Gantois, joints aux habitans d'Ypres, propoſerent aux bourgeois de cette ville d'entrer avec eux dans l'union d'Utrecht. Bien loin de vouloir accepter le parti, le Clergé & les Catholiques étoient fort diſpoſés à s'unir aux provinces Wallones. Les Magiſtrats du Franc appuyoient les prétentions du Clergé, parce que les terres & les autres domaines qu'ils poſſédoient, étoient tous les jours expoſés ſans défenſe au ravage des troupes de ces Confédérés. Dans la chaleur des mouvemens que cauſa cette diverſité de ſentimens, comme les Catholiques animés par un Prédicateur, diſciple zélé du frere Corneille Cordelier, dont j'ai parlé ailleurs, demandoient permiſſion de ſe nommer un Commandant, le Magiſtrat de Bruges qui tenoit le parti des Etats, & George de Brakel Sieur de Haulterive qui étoit cette année Bourgmaître de cette ville, eurent la foibleſſe de céder à leurs menaces, & de leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient.

HENRI III. 1579. à Bruges.

On permet aux habitans Catholiques de ſe nommer un Commandant.

Ce fut dans eux une grande imprudence. En effet les Catholiques nommerent auſſitôt Jérôme de Mol, qui, dès qu'il fut entré en charge, commença par abuſer de ſon autorité. Il caſſa les troupes que le Magiſtrat de Bruges avoit enrôlées, en leva de nouvelles, maltraita les Proteſtans; & s'étant tranſporté à la maiſon du Miniſtre François qui étoit en cette ville, dans le deſſein de le faire aſſaſſiner; comme il ne l'y trouva point, il traita ſa femme avec la derniére indignité, la frappa, la renverſa par terre, & la foula aux pieds.

Conduite de celui qu'ils ſe choiſirent.

Cette conduite violente fit enfin connoître au Bourgmaître la faute qu'il avoit commiſe; & quoiqu'il fût un peu tard, il penſa à la réparer. Il raſſembla ſes troupes; détacha Jean Vleyſch pour aller ſe rendre maître de la porte d'Eſel *; chargea Rénier Winckelman de fortifier le pont qui conduit à cette porte; commanda Remi d'Artryck pour s'emparer des environs de la boucherie & de la place aux pierres, & Antoine Outerman pour s'aſſûrer du pont d'Eyckhout dans la ruë nommée Wolle-Straate. Il ſe mit par-là en état de diſpoſer de ces trois poſtes, qui conduiſent droit à la place du marché. En même tems il fut joint par quelques autres troupes qui lui apporterent les clefs de la porte d'Eſel. D'un autre côté, de Mol, qui à la faveur des Magiſtrats du Franc s'étoit déja rendu maître du château, travailla à fortifier les deux ponts de Marie, & de Gruythuyſe. Ces deux partis reſterent ainſi ſous les armes juſqu'au ſoir, qu'on commença à parler d'accommodement. On attendoit du ſecours de part & d'autre. Le Sieur la Mote qui venoit au ſecours des Catholiques, s'étoit avancé juſqu'à Rouſſelaer, à un mille & demi de la ville; mais le Bourgmaître le prévint. Le lendemain dès trois heures du matin il fit entrer par la porte d'Eſel ſept compagnies d'Ecoſſois, & cent cinquante chevaux de l'armée des Etats qui étoient arrivés à Tournhout; & avec ces troupes il ſe rendit maître du marché & du château, après avoir diſſipé ceux que la faction contraire avoit mis pour les garder. De Mol lui-même abandonnant ſon poſte, s'enfuit & alla ſe cacher dans l'eau, où il s'enfonça juſqu'au con. Cependant il y fut pris & conduit au Bourgmaître. On fit auſſi priſonniers tous les Magiſtrats du Franc, à l'exception de Noël de Caron Sieur

On s'oppoſe à ſes entrepriſes.

* Ou Eſel-porte.

Il eſt fait pri-

HENRI III. 1579. Sieur de Schoonewalle, & le Docteur Nanſius. Ce dernier étoit un fort habile homme, qui trois ans auparavant m'avoit fait beaucoup d'honnêtetés à Bruges, où je me trouvai dans le tems que le feu de la diviſion étoit le plus animé. On arrêta outre cela pluſieurs bourgeois qui étoient ſuſpects, & on les envoya priſonniers dans le château de Sluys ou de l'Ecluſe. Pour ce qui eſt des troupes du Sieur la Mote qui étoient arrivées trop tard, elles ſe retirerent après s'etre vengées du peu de ſuccès de leur voyage ſur Rouſſelaer, qu'elles réduiſirent en cendres.

Démêlé entre le Conſeil du Franc avec les Magiſtrats du Franc.

Les bourgeois de Bruges prirent de-là occaſion de demander qu'on abolît le Conſeil du Franc qui eſt le quatriéme membre de Flandre, & qu'on réünît ſa juriſdiction à celle de la ville. Les Gantois d'un autre côté, & ceux d'Ypres ne s'y oppoſoient point, parce que comme le ſiége de ce tribunal étoit dans leur reſſort, ils eſpéroient qu'on le réüniroit à leur juriſdiction: mais le Sieur de Schoonewalle & Nanſius défendirent les droits de leur corps avec beaucoup de fermeté. Ils prierent ceux de Bruges de ne pas rendre tout le corps reſponſable des fauſſes démarches de quelques particuliers; ils leur repréſenterent qu'il ne leur reviendroit aucun avantage de cette ſuppreſſion, & qu'il n'y auroit que leurs voiſins qui en profiteroient; enfin ils ſolliciterent ſi vivement & avec tant de conſtance à la Cour & parmi leurs concitoyens, que le Conſeil du Franc ne perdit rien de ſes anciens droits, & conſerva toute ſon autorité.

Siége de Maeſtricht par les Eſpagnols.

Cependant le Prince de Parme étoit occupé au ſiége de Maeſtricht. Cette ville eſt ſituée ſur la Meuſe, qui paſſe au milieu, & la diviſe en haute & baſſe. La partie qui eſt en-deçà de cette riviére eſt de la dépendance du Brabant; l'autre, qu'on appelle le bourg de Wiick, eſt ſoumiſe à la juriſdiction de l'Evéque de Liége. En général elle eſt fort peuplée; les maiſons y ſont belles, & elle eſt défenduë par un foſſé, & des murailles flanquées de pluſieurs baſtions. De la Nouë avoit d'abord entrepris de la défendre. Mais le Prince d'Orange, qui voyoit toute la Flandre en combuſtion, & qui par conſéquent n'étoit pas ſûr qu'on pût ſecourir cette place, ne voulut pas expoſer imprudemment un ſi grand homme, & il le rappella: il y envoya donc un Eſpagnol nommé Moncada, en qui il avoit beaucoup de confiance, & un François nommé Sébaſtien Tapin, tous deux braves & experimentés; & il leur donna ordre d'agir tous deux de concert avec le Sieur de Schourbourg Seigneur de Herle, Gentilhomme du voiſinage, qui en étoit Gouverneur. La garniſon étoit compoſée d'environ mille hommes, partie François, Anglois, Ecoſſois, ou Flamans; & la bourgeoiſie fourniſſoit encore douze cens hommes, tous bien armés.

D'abord les aſſiégés firent différentes ſorties. D'un autre côté dès que le Prince de Parme ſe fut rendu au camp, il fit dreſſer deux ponts pour faciliter la communication des quartiers. En même tems il donna ordre à Mondragon de paſſer de l'autre côté de la riviére avec une partie de l'artillerie & de l'armée, pour former une attaque du côté du bourg de Wiick. Enſuite l'artillerie, compoſée de 54 canons de toutes grandeurs, dont la plus grande partie venoit de Liége, ſommença à foudroyer la place. La plû-

Digitized by Google

plûpart des fortifications furent ruinées. Cependant on doutoit encore de quel côté on feroit la principale attaque. Enfin on réſolut de dreſſer deux batteries, l'une contre la porte de Bruxelles, qui regarde la ville de Liége dont elle n'eſt éloignée que de quatre milles; & l'autre contre la haute porte, au pied de laquelle coule la riviére, & que Mondragon ſe chargea de battre auſſi à revers. HENRI III. 1579.

Mais à peine le canon eut-il fait brêche à la muraille, qu'on apperçut derriére un retranchement que Tapin avoit fait élever, revêtu de ſes mantelets & d'un foſſé. On recommença donc le feu de l'artillerie pour le ruiner; & le 9. d'Avril fut marqué pour donner un aſſaut général à la place. On commanda pour marcher contre la porte de Bruxelles un vieux corps Eſpagnol, appellé ordinairement le régiment des Croiſés, parce qu'il avoit ſervi dans la croiſade contre les Turcs; & il devoit être ſoûtenu par quelques compagnies Allemandes & Wallones. En même tems le régiment de Lombardie, ſuivi auſſi de quelques troupes Allemandes & Flamandes devoit agir de l'autre côté; & c'étoit Fabio de Farneſe, parent du Prince de Parme, qui conduiſoit cette ſeconde attaque.

L'artillerie tira d'abord depuis le matin juſqu'à une heure après midi, que cet Officier commença l'aſſaut à la tête d'un corps de Nobleſſe; & à ſon exemple les Eſpagnols marcherent en même tems de l'autre côté à l'ennemi. Pendant toute cette action les uns & les autres furent fort incommodés d'une vieille tour à demi ruinée, qui ſembloit avoir été abandonnée par les aſſiégés, & où ils avoient fait porter grand nombre de boulets, & quelques petites piéces de canon, qu'ils chargeoient avec des clous & des chaînes, & qui tiroient continuellement ſur les aſſaillans. En revanche ceux-ci firent joüer une mine qu'ils avoient réſervée pour cette occaſion; mais elle eut peu d'effet. Ainſi ils eurent recours à la ruſe. Lorſque leurs troupes furent à une diſtance aſſez raiſonnable des murs de la ville, pour etre entenduës de ceux qui la défendoient, un cavalier vint à toute bride, criant victoire & ſaint Jaques, qui eſt le cri de guerre des Eſpagnols, comme ſi le régiment de Lombardie eût déja été maître de la place. Mais les aſſiégés, que Moncada avoit prévenus de cet artifice, aſſez ordinaire à ſa nation, n'en furent point ébranlés. Au contraire animés par l'exemple de Tapin, qui ſe comporta dans cette action avec la derniére bravoure, ils n'en devinrent que plus acharnés au combat; & malgré toute la valeur des Eſpagnols, ils les repouſſerent avec encore plus de vigueur. Les aſſaillans eurent beaucoup de monde de tué à cette attaque, ſans parler des bleſſés, dont le nombre fut très-grand, & qui, lorſqu'il falloit les retirer de la mêlée, au travers des foſſés tortueux de la ville, rempliſſoient de douleur les troupes qu'on envoyoit pour les remplacer, par le ſpectacle pitoyable qu'ils leur donnoient.

Il arriva en même tems un accident qui cauſa beaucoup de frayeur aux deux partis, & qui fit un grand ravage. Comme la poudre manqua aux ſoldats, & qu'ils accouroient en foule avec leurs méches allumées pour en avoir, le feu prit par haſard à quelques tonneaux qui en étoient pleins L'effet en fut ſi violent, qu'il brûla ou mit en piéces la plus grande partie de

HENRI III. 1579. ces troupes. Enfin la nuit termina ce combat, qui coûta cher aux Eſpagnols. Ils y perdirent Fabio de Farneſe, D. Pedre de Guſman, Jean Manriques, D. Pedre Pacheco, Vaſco d'Acunna, Jean Grimaldi, Marc-Antoine Simoncet, Guy Comte de Saint-George, Corrado Marquis de Maleſpina, le Comte Pierre-Onuphre Montedoglio, Auguſtin Scafigna, Marc-Antoine de Terni, Vincent Macchiavelli, & pluſieurs autres. Antoine de Zunica, D. Carlos d'Africa, D. Bernardin de Mendoza, Jean Inigo de Palenza, D. Sanche de Leyva, Fulvio Albertini, Mandricardo Pallavicino, François Antinori, Ambroiſe Landriano, Louis Viſconti, Antoine de Montauto, Coriolan Serena, & Antoine Caſtello y furent dangereuſement bleſſés. Plus de quatre cens ſoldats qui avoient échappé à l'épée des ennemis, furent tranſportés couverts de bleſſures dans un hôpital qu'on avoit préparé pour cet uſage; & la plûpart y moururent. Quelques-uns furent guéris en récitant ſeulement ſur eux quelques paroles myſtérieuſes; ſecret que j'ai déja remarqué qu'on avoit mis en uſage au ſiége de la Rochelle. La perte fut grande auſſi du côté des aſſiégés; & ils eurent entre autres beaucoup de pionniers & de mineurs de tués.

Après un échec ſi conſidérable, le Prince de Parme fut quelque tems ſans faire aucune attaque. Les aſſiégeans ſe contenterent ſeulement d'élever un cavalier de gazon vis-à-vis de la porte de Bruxelles, ſur lequel ils dreſſerent une batterie de canon, pour empêcher ceux qui étoient dans la ville de réparer leurs brêches. Mais leurs efforts furent inutiles; & les aſſiégés, ſans craindre le danger auquel ils s'expoſoient, paſſoient les jours & les nuits à porter des décombres, des pierres, & de la terre. Ils avoient oppoſé au canon des ennemis une contre-batterie placée ſur un boulevard, fortifié d'un bon retranchement & d'un large foſſé, & qui étoit tout vis-à-vis du cavalier que les Eſpagnols avoient élevé. De-là ils incommodoient fort les aſſiégeans. Pendant cinq ſemaines entiéres on fit de-là un feu continuel, & il ne ſe paſſoit point de jour qu'il n'y périt au moins vingt hommes de part & d'autre. Le Prince de Parme fit tout ce qu'on peut s'imaginer pour détruire ce boulevard. Enfin les Eſpagnols s'en étant rendus maîtres, après l'avoir ſappé preſque tout entier, & avoir donné bien des combats pour l'enlever aux ennemis, ils s'attacherent au corps de la place. Ils en étoient ſi proches, que les deux partis pouvoient aiſément ſe donner la main. Ils y attacherent enſuite le mineur; & vingt-deux mines qui joüerent en même tems, firent ſauter une grande partie des murs de la place, & avec eux cent hommes de la garniſon.

Vis-à-vis de la place il y avoit une iſle dont le Prince de Parme forma le deſſein de ſe rendre maître, dans la vûë de la fortifier. Gilles d'Hierges, grand Maître de l'artillerie, qui depuis la mort de ſon pere, arrivée ſur ces entrefaites, avoit pris le titre de Comte de Berlaymont, s'étoit chargé de l'exécution de ce projet. Il ſe diſpoſoit à l'attaquer, lorſque ceux qui la défendoient, firent un ſi grand feu qu'il fut tué lui-même dans cette occaſion. C'étoit un homme d'un grand courage, & qui dans ces guerres de Flandre s'étoit fort diſtingué par ſa valeur. On fit enſuite venir de Liége quatre mille pionniers, & d'autres mineurs, parce que c'eſt dans cette ville que ſe prennent les plus habiles. Gerard de Groesbecque, qui

en

en étoit alors Evêque, avoit même prêté du canon aux Eſpagnols, & contribuoit de tout ſon pouvoir à faire réüſſir leurs deſſeins ſur la place aſſiégée, dont une partie étoit de ſa dépendance. Au reſte les Etats étoient perſuadés qu'il s'y intéreſſoit ſi fort, moins par envie de faire plaiſir à Philippe, que par un reſte de l'ancienne animoſité que les Liégeois conſervoient contre les Flamans. Comme ils n'avoient pas encore oublié les mauvais traitemens qu'ils avoient autrefois reçus des Ducs de Bourgogne, ils étoient ravis de trouver cette occaſion d'en témoigner leur reſſentiment. HENRI III. 1579.

Cependant les travaux du ſiége avançoient aſſez lentement depuis que les Eſpagnols s'étoient rendus maîtres du boulevard dont j'ai parlé. Le Prince de Parme attendoit tranquillement de nouvelles troupes, content de faire travailler à ſapper & à miner la place, & de fatiguer les aſſiégés en les tenant toujours alertes par les fréquens aſſauts qu'il leur donnoit. Ceux-ci avoient eu beau envoyer aux Etats, tandis qu'ils pouvoient encore ſortir librement de leur ville, & élever depuis des feux & des ſignaux pour les avertir de l'extrémité où ils étoient réduits; il n'avoit pas été poſſible de leur envoyer du ſecours. Les Gantois avoient commencé ſur ces entrefaites à ſe ſoulever; les provinces Wallones s'étoient enſuite ſéparées du reſte de la Flandre; enfin le Comte d'Egmond & le Sieur de Bours, après avoir levé dans la Gueldre quatre mille chevaux qui devoient encore être joints par quelques compagnies d'Infanterie, avoient abandonné le parti des Etats; & toutes ces circonſtances avoient mis l'Archiduc & le Prince d'Orange hors d'état de penſer à ſecourir cette place.

Il ne reſtoit donc plus d'eſperance aux aſſiégés que dans l'aſſemblée de Cologne. En effet les députés des Etats avoient demandé, que tandis que les conférences pour la paix dureroient, on ſuſpendît les travaux du ſiége, ou du moins qu'on mît la place en ſéqueſtre entre les mains de quelqu'un qui ne fût attaché à aucun des deux partis. Mais Charles d'Arragon Duc de Terranova, député de S. M. C. répondit ſeulement à ces propoſitions: qu'il n'étoit chargé que de traiter de la paix; que la guerre regardoit le Prince de Parme; & qu'il y auroit de la folie à lui, & même de la témérité, tandis qu'il étoit ſûr d'emporter cette ville, d'interrompre les travaux du ſiége ſur l'eſpérance d'un accommodement qui pouvoit ne pas réüſſir.

Cependant les troupes de la garniſon étoient épuiſées par les travaux, les veilles, les bleſſures, & les maladies. Leur nombre étoit même ſi diminué, que de mille ſoldats qui étoient dans la place au commencement du ſiége, il en reſtoit à peine quatre cens en état de porter les armes. Enfin ils commençoient à manquer de poudre; & ayant perdu l'eſpérance d'être ſecourus, ils perdirent courage inſenſiblement. La longueur du ſiége, & leur petit nombre les obligeoient donc à des gardes continuelles, qui les fatiguoient infiniment, & qui ne leur permettoient pas de prendre leur repos, ni d'aller manger ailleurs que ſur la brêche. Ce fut la cauſe de leur perte. Sur la fin de Juin, le jour même de la Saint-Pierre, ceux qui

Cette ville priſe d'aſſaut, & miſe au pillage.

HENRI III. 1579. étoient de garde ſur le boulevard, informerent le Prince de Parme, que toutes les ſentinelles des ennemis étoient endormies, & qu'il ſeroit aiſé de les ſurprendre. Le Prince profita de cet avis ; il commanda auſſitôt toutes les troupes pour donner un aſſaut général à la ville ; & il réüſſit. Les habitans ne s'abandonnerent point eux-mêmes dans cette extrémité : les Eſpagnols trouverent dans pluſieurs endroits une réſiſtance vigoureuſe ; les femmes-mêmes prenoient en cette occaſion la place de leurs maris, & ſe battoient en déſeſpérées. Mais enfin il fallut céder. Après quatre mois de ſiége la baſſe ville fut emportée l'épée à la main, & les aſſiégés ſe retirerent par le pont dans la haute ville avec un ſi grand deſordre, que les femmes & les enfans ſe trouvant trop ſerrés à ce paſſage pour pouvoir entrer aſſez promptement, devinrent la victime des Eſpagnols, qui les précipitoient des deux côtés du pont dans la riviére. Ceux qui s'étoient retirés dans la haute ville n'y tinrent pas long-tems ; & comme ils n'y trouverent aucunes proviſions, ils ſe rendirent auſſitôt après à diſcrétion. Pendant trois heures les vainqueurs paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe preſenta, ſans épargner même ces femmes généreuſes qui s'étoient défenduës ſi courageuſement. On chercha enſuite Moncada, & il fut pendu. Pour Tapin, qui s'étoit ſur-tout diſtingué à ce ſiége, il eut un ſort différent. Les Eſpagnols le traiterent avec beaucoup de douceur, & le Prince de Parme lui fit même des offres fort avantageuſes pour l'engager à paſſer au ſervice de Philippe. En même tems comme il étoit dangereuſement bleſſé, il lui donna des Chirurgiens pour le penſer, & leur recommanda extrêmement d'en avoir grand ſoin. Cependant il fut tué dans la ſuite à ſa fenêtre d'un coup d'arquebuſe, ſoit que ce fût par un pur accident, ſoit qu'on eût eu deſſein de s'en défaire, parce qu'il refuſoit d'accepter le parti qu'on lui propoſoit. La ville fut miſe enſuite au pillage ; & après avoir été ſi long-tems une des plus peuplées des Païs-bas, depuis cet accident elle devint ſi déſerte, qu'on y comptoit à peine trois cens habitans. Ils n'y reſterent pas même long-tems ; ils l'abandonnerent, & elle ſe remplit depuis inſenſiblement de Liégéois, & des payſans des environs, qui ſe logerent dans les maiſons qui avoient perdu leurs anciens maîtres. Cependant la garniſon, faute de bois, en ruina la plus grande partie, & s'en ſervit à ſe chauffer.

L'armée Eſpagnole étoit trop épuiſée pour pouvoir rien entreprendre après un ſiége ſi long & ſi fatiguant, & le Prince de Parme y avoit contracté lui-même une maladie qui fut trés-dangereuſe. D'un autre côté Martin Schenck, Seigneur de Tauttembourg en Gueldre, connu par ſa bravoure, & qui après avoir été au ſervice du Prince d'Orange, avoit depuis changé de parti, s'empara du château de Blyenbecque, ſitué ſur la Meuſe au-deſſus de Grave, & porta de-là le ravage dans tous les environs. Il avoit même ſurpris au mois de Juillet dernier Doetecom ; & il commençoit déja à former de plus grands projets, lorſqu'il fut enveloppé par les troupes du Comte Philippe de Hohenlo, & fait priſonnier avec quelques-uns de ſes Officiers. Peu de tems après le Baron de Curtzbach en Siléſie s'intéreſſa pour ſa liberté ; & on le relâcha.

Ce-

Cependant on avoit fait l'ouverture des conférences indiquées à Cologne l'année précédente. Les députés qui y assistèrent, étoient pour l'Empereur, les Electeurs de Cologne & de Treves, avec Jules Evêque de Wirtzburg; Werner Sieur de Gimmich, & Othon Comte de Schwartzenburg pour le Duc de Cleves; le Duc de Terranova, Maximilien de Longueval Sieur de Vaux, Jean Fonck, & Christophle d'Assonville Conseillers d'Etat, avec le Sécretaire d'Etat Urbain Scarenberg pour S. M. C. Jean-Baptiste Castagna, Archeveque de Rossano pour le Pape; & Philippe de Crouy Duc d'Arschot, les Abbés de Sainte-Gertrude & de Marolles, Bucho-Ayta Prévôt de Saint Bavon, Gaspard Schetz, & Adolphe de Meetkercke, Chevaliers, Conseillers des Etats, en leur nom, & pour l'Archiduc: enfin les Etats de la province de Hollande y avoient aussi député Bernard de Merode Baron de Rumey, & Adolphe de Goer Chevaliers, avec Adrien Vander-Milen, & Aggée de Albada Docteurs en Droit. HENRI III. 1579. Conférences de Cologne.

Les députés de l'Empereur avoient demandé d'abord, que pour disposer les esprits à se prêter à un accommodement, & pour adoucir le ressentiment du passé, les hostilités cessassent de part & d'autre, tant que les conférences dureroient. Ils approuvoient fort aussi la proposition que faisoient les Etats, de mettre Maestricht en séquestre entre les mains de l'Empereur: mais le Duc de Terranova ne voulut jamais consentir qu'on suspendît le siége; & la ruine de cette malheureuse ville, qui fut le fruit de cette résolution, indisposa beaucoup les esprits, qu'on auroit dû plûtôt tâcher de ramener par les voyes de la clémence & de la douceur.

Enfin chaque parti ayant donné ses prétentions par écrit, les députés de l'Empereur, après y avoir fait quelque changement, en composerent un projet d'accord, qu'ils remirent aux députés des Etats dix jours après, c'est-à-dire, le 18. de Juillet; & ils leur conseillerent fortement de l'accepter, les assûrant qu'ils n'avoient pû rien obtenir de plus du Duc de Terranova. Il contenoit: que la pacification de Gand, qui avoit été faite le 8. de Novembre, trois ans auparavant le traité d'union passé à Bruxelles le 9. de Janvier de cette année, & l'Edit perpétuel donné au mois de Février suivant, seroient observés inviolablement, tels qu'ils avoient été confirmés par S. M. C. qu'elle accorderoit une amnistie générale pour tout le passé, & rendroit ses bonnes graces aux Flamans qu'elle reconnoîtroit pour ses bons & fidèles sujets; qu'elle les confirmeroit tous, tant en général, qu'en particulier, dans leurs anciens droits, libertés, immunités, & priviléges: que toutes les troupes étrangeres, Espagnoles, Italiennes, Allemandes, Angloises, & Ecossoises sortiroient sur le champ des Païs bas: qu'elle aboliroit tous les nouveaux impôts: que tous, tant Ecclésiastiques qu'autres, seroient rétablis dans tous leurs biens, meubles, & immeubles; que tous semblablement rentreroient dans toutes les charges & dignités, dont ils avoient été privés à l'occasion de cette guerre; & que même les gouvernemens des villes, les magistratures, & les autres emplois publics ne pourroient être exercés que par les naturels du païs: que tous les prisonniers seroient mis en liberté sans rançon, à moins cependant qu'on n'en eût Projet d'accommodement.

HENRI III. 1579.

eût déja traité avant cet accommodement ; que le Comte de Buren ſeroit relâché dans trois mois, à compter du jour qu'on auroit achevé de traiter avec le Prince d'Orange : que le Roi ratifieroit tous les actes émanés de l'Archiduc & des Etats, en tant cependant qu'il ne s'y trouveroit rien qui fût directement contraire, ou à l'autorité de Philippe, ou aux droits & libertés de la nation : que S. M. C. ſeroit reconnuë pour ſeule maîtreſſe ſouveraine & abſolue des Païs-bas, en ſorte que chacun ſeroit obligé de ſe ſoûmettre à ſon obéïſſance ; qu'elle ſeroit libre d'y nommer tel Gouverneur qu'elle jugeroit à propos, à condition qu'il ne donneroit aucune atteinte aux droits de la nation, & qu'il ſe conformeroit à ſes loix & à ſes uſages, en particulier à la pacification de Gand, & à ce dernier traité, auſſi bien qu'à la formule propoſée avant tous ces troubles par l'Empereur Charles V. & le Roi Philippe : que les Flamans lui remettroient inceſſamment les châteaux, villes & citadelles, dont ils étoient en poſſeſſion, avec toute l'artillerie, les vaiſſeaux qui appartenoient à S. M. & toutes les munitions de guerre : que perſonne ne pourroit être recherché, ou inquiété pour avoir détourné à ſon profit pendant cette guerre les droits & revenus de S. M. que du jour de l'exécution de ce traité, les Etats renonceroient à toutes ligues & alliances qu'ils auroient pû faire avec les Princes étrangers à l'occaſion de cette guerre : enfin que la Reine d'Angleterre & le Duc d'Anjou ſeroient cenſés compris dans cet accommodement.

Les Etats ſont priés d'en accepter les propoſitions.

Après avoir dreſſé ce projet, les députés de l'Empereur inſiſterent de nouveau, pour obtenir du Duc de Terranova une tréve, afin de donner le tems aux Flamans de délibérer ſur ces articles ; & n'ayant pû en venir à bout, ils écrivirent aux Etats, & les preſſerent vivement d'accepter ces propoſitions. Cependant, comme la néceſſité où ils étoient de prendre là-deſſus l'avis des villes de Flandre, empêchoit leur réponſe d'arriver auſſitôt que les Eſpagnols l'auroient ſouhaité, ceux-ci inſiſterent auprès des Miniſtres de l'Empereur, pour les engager à faire part de leur propre autorité aux peuples & à la Nobleſſe des Païs-bas de ce qui avoit été réſolu ; & le Duc de Terranova leur écrivit à ce ſujet conjointement avec eux. Ce coup fortifia beaucoup le parti de Philippe en Flandre ; mais comme ils n'en avoient rien communiqué aux députés des Etats, il ne ſervit qu'à les empêcher d'accepter, & même de prendre en bonne part les propoſitions faites par les députés de l'Empereur. Ils juſtifierent leur refus ſur ce que, diſoient-ils, elles ne remédioient pas ſuffiſamment aux deſordres que la diverſité de Religion avoit introduits en Flandre, & qu'on ne leur donnoit par-là aucune eſpérance d'obtenir quelque adouciſſement aux ordres de la Cour d'Eſpagne. En effet, à l'exception de la Hollande, de la Zélande, & de Bommel, à qui on permettoit de ſuivre les diſpoſitions de la pacification de Gand, Philippe avoit abſolument réſolu de ne ſouffrir dans tous les païs ſoûmis à ſon obéïſſance, que la ſeule Religion Catholique Romaine, à l'excluſion de toute autre.

Raiſons qui engagent leurs députés à n'en rien faire.

Actes du traité

Les actes de ce traité furent auſſitôt rendus publics à Cologne par les Miniſtres de l'Empereur & de la Cour d'Eſpagne ; & Adolphe de Meetkercke,

ke, qui avoit assisté à ces conférences, en fit un recueil qu'il publia l'année suivante à Leyde & à Anvers, avec des notes qui tendoient pour la plûpart à justifier la conduite des Protestans de Flandre & des Etats. Il mit une préface à la tete, dans laquelle il s'attache à démontrer que la révolte des Païs-bas, dont il accuse le Duc d'Albe & les autres Ministres d'Espagne d'avoir été la cause, n'est point une raison suffisante pour traiter les Flamans de traîtres à Dieu & au Roi. Il travaille sur-tout à les justifier du reproche qu'on leur faisoit, de n'avoir pas empêché, comme ils le pouvoient, la ruïne & la profanation des Eglises; & il dit: qu'à la vérité les plus sages du parti n'avoient jamais approuvé ces excès; & qu'ils auroient souhaité de tout leur cœur, qu'on n'eût jamais pensé à en venir jusque là; que si cependant on vouloit pénétrer plus avant, & sonder la profondeur des jugemens de Dieu, autant que la portée de notre esprit borné peut nous le permettre, on seroit obligé d'avoüer, que la Providence n'avoit permis ces scandales, que pour apprendre aux Etats, à la nation, & au Roi lui-même, que si les Espagnols regardent comme un sacrilége d'abattre & de mettre en piéces des images & des statuës de pierre ou de bois; c'est encore un bien plus grand crime devant Dieu d'avoir cruellement persécuté pendant tant d'années, par le feu, le fer, & l'exil, sans distinction d'âge, ni de sexe, tant de malheureux qui avoient l'honneur de porter le titre de Chrétiens, & qu'il regardoit comme ses images vivantes. On voit que le dessein de cet auteur étoit de travailler par-là à confirmer dans le parti des Etats ceux des Flamans qui pensoient à se soustraire à leur obéïssance. Cela n'empêcha cependant pas, que depuis ce tems-là plusieurs personnes, sur-tout parmi les Seigneurs, ne les abandonnassent. Le Duc d'Arschot lui-même, & les Abbés de Sainte-Gertrude, & de Marolles, avec Gaspard Schetz resterent à Cologne, lorsque leurs collégues reprirent la route d'Anvers, & firent ensuite leur accommodement avec Philippe.

HENRI III. 1579. rendus publics.

Apologie des Protestans de Flandre & des Etats.

Plusieurs Seigneurs se détachent du parti des Etats.

Cependant comme ceux de Gand, qui jusqu'alors avoient été les auteurs de la plûpart des troubles qu'on avoit vûs en Flandre, continuoient dans leur extravagance, l'Archiduc & les Etats prierent le Prince d'Orange de s'y rendre encore une fois pour tâcher de les faire rentrer dans le devoir. Jean Sieur d'Imbyse, dont j'ai déja parlé, étoit l'auteur du desordre. Comme les troupes Wallones faisoient continuellement des courses dans le territoire de Gand, cet homme broüillon persuada aux Gantois, que dans ces circonstances ils n'étoient point obligés de s'en tenir à l'accommodement que le Prince d'Orange avoit ménagé l'année précédente, & qu'ils pouvoient user de représailles. La chose s'exécuta le 9. de Mars. Ils déclarerent une guerre ouverte aux Catholiques, dépoüillerent les Ecclésiastiques de ce qu'ils pouvoient posséder, pillerent les Eglises, & abandonnerent les monastéres au pillage des soldats. Cependant comme ce changement n'étoit point autorisé par l'aveu des Puissances légitimes, & que pour cette raison la plûpart des Protestans le desapprouvoient, sur ce seul prétexte ils furent chassés honteusement de la ville par d'Imbyse, & coururent même risque de la vie dans cette occasion. De la Noüe lui-même,

Nouveaux troubles à Gand.

Attentats que commettent ses habitans à l'instigation de Jean d'Imbyse.

HENRI III. 1579. qui s'expoſoit tous les jours avec tant d'ardeur, pour défendre leurs biens & leur liberté contre les entrepriſes des provinces Wallones, ne fut pas à couvert de ſa mauvaiſe humeur; & comme il voulut ſe mêler de lui donner quelques avis & l'exhorter à avoir plus de modération, ce ſéditieux eut l'inſolence de l'obliger à ſortir de la ville au milieu de la nuit. En même tems Henri Gouffier de Bonnivet, que le Duc d'Anjou envoyoit aux Etats après avoir traverſé l'Artois, étant arrivé à Gand, & comptant d'y reſter deux jours, tant pour faire aux Magiſtrats les complimens de ſon maître, que pour exhorter les habitans à la paix & à la concorde, il fut contraint lui-même d'en ſortir au plus vîte, & quoiqu'il eût ſes paſſeports, il penſa être aſſaſſiné par quelques ſcélérats que d'Imbyſe avoit, dit-on, apoſtés pour le tuer. Sa fuite le tira de leurs mains, mais il eut auparavant la douleur de voir deux de ſes domeſtiques égorgés à ſes yeux. Enfin ce furieux ayant conçu une inimitié perſonnelle pour quelques habitans du canton d'Axele, il les fit arrêter par Jaques de Myegen ſon Lieutenant Colonel, ſous prétexte qu'ils favoriſoient le parti des Eſpagnols; tira d'eux tout l'argent qu'il voulut, & qu'ils payerent volontiers pour ſe racheter des ennuis d'une longue priſon, dont il les menaçoit; & les fit égorger à Saint-Amand, où ils furent enterrés par ſes ordres ſous le gibet. Dans la ſuite de Myegen fut pourſuivi en juſtice pour cet aſſaſſinat; mais s'étant excuſé ſur l'ordre qu'il avoit reçû d'Imbyſe, on commua ſa peine, & il fut ſeulement condamné au banniſſement.

Après cela, ſoit que tant d'attentats le rendiſſent plus hardi, ſoit qu'ils lui fiſſent appréhender quelque funeſte retour, le 19. de Juillet il fait entrer dans Gand de l'Infanterie & de la Cavalerie, ſans ordre ni permiſſion des Magiſtrats; les dépoſe, ſans garder aucune formalité, contre tous les droits & priviléges dont ils joüiſſoient de tems immémorial, pour mettre à leur place des gens à ſa dévotion; ſe déclare lui-même de ſon autorité privée Chef du Conſeil de cette ville; & commence enſuite à maltraiter ceux même des Proteſtans qui ſouhaitoient qu'on ſe tint tranquille, ſous prétexte de différens crimes qu'il inventoit pour avoir droit de les perſécuter. En même tems les lettres que le Prince d'Orange écrivoit aux Gantois, pour les informer de ſon arrivée prochaine, leur ayant été renduës (1) le jour même de la Saint Jean-Baptiſte, d'Imbyſe proteſta contre, & publia un libelle injurieux au Prince, où il apportoit pluſieurs raiſons qui devoient ſelon lui empêcher les Gantois de le recevoir dans leur ville, & avoit l'inſolence & la folie de le décrier. Entre autres choſes, il lui reprochoit de favoriſer les François, de ne chercher à chaſſer les Eſpagnols des Païs-bas, que pour les ſoûmettre au Duc d'Anjou & à la France, & d'être incapable de conduire une armée, puiſqu'on ne le voyoit jamais à la tête des troupes, quoiqu'il en eût de fort nombreuſes.

Il publie un libelle injurieux au Prince d'Orange.

Mais

(1) Ce fait étant poſtérieur à tout ce qui a précédé, & ayant cependant une date antérieure à celle qui la précéde; nous avons cru qu'il y a de l'erreur dans la premiére, qui eſt plus ſujette à une faute d'impreſſion, & qu'il faut lire ci-deſſus *XIV. Kal. Quintil.* le 18. de Juin, au lieu de *XIV. Kal. Sextil.* 19. de Juillet.

Digitized by Google

Mais l'imprudence de cet eſprit ſéditieux ne fit cependant aucun tort au Prince. Rihove dévoila l'atrocité de ſes calomnies ; & comme la réputation qu'il avoit d'être prudent & modéré lui donnoit beaucoup de crédit parmi ſes compatriotes, on arrêta conformement à ſon avis, que le Prince ſeroit reçû dans Gand à certaines conditions, qui ſurent : qu'il ne feroit ou laiſſeroit entrer dans cette ville aucune garniſon, ſous quelque prétexte que ce fût : qu'il n'entreprendroit rien qui pût donner la moindre atteinte à leurs priviléges & libertés, auſſi-bien qu'au droit de ſouveraineté, qui venoit de leur être dévolu : qu'il accorderoit aux Proteſtans toutes ſortes de ſûretés, & qu'il ne feroit aucune innovation à leur égard, non pas même par rapport à l'uſage qu'ils faiſoient des revenus du Clergé : enfin qu'il ne permettroit point qu'on inquietât perſonne au ſujet du paſſé ; & qu'avant qne d'entrer dans leur ville, il jureroit d'obſerver ces articles religieuſement. HENRI III. 1579.

Conditions, auxquelles les Gantois conſentent que le Prince ſoit reçu dans leur ville.

Avant tout cela les Gantois avoient auſſi publié un manifeſte, par lequel ils prétendoient devoir être diſpenſés de fournir les contributions ordinaires. Ils repréſentoient par cet écrit, que depuis le 16. de Juillet (1) de l'année précédente, juſqu'au 6. du mois de Juin dernier, ils avoient déboursé de compte fait, pour la cauſe commune, quatre cens vingt-quatre mille cinquante-ſix livres tournois, ou florins, chaque florin de quarante gros de Flandre, quoiqu'ils ne fiſſent que la quatriéme partie de la province, ſans compter le dommage qu'ils avoient reçû pendant huit mois, par les courſes continuelles des Wallons mutinés ſur leur territoire, qu'ils eſtimoient encore à plus de trois cens mille florins ; que ſi les autres membres de la Flandre avoient depuis ce tems-là contribué à proportion, on auroit dû retirer de toute cette province plus de trois millions de florins ; & que ſi chaque province des Païs-bas avoit de même fourni ſon contingent à proportion, comme l'équité le demandoit, toute cette ſomme monteroit à plus de neuf millions de florins. Or ils demandoient à quel uſage on avoit pû employer tant d'argent ; & remontroient que ſi les autres provinces n'avoient pas ſatisfait à leurs payemens, il n'étoit pas juſte d'en rendre les Gantois reſponſables. Ils ajoûtoient enfin, qu'il leur en avoit encore coûté deux cens quatre-vingt mille florins pour fortifier leur ville.

Leur manifeſte touchant les contributions ordinaires.

D'un autre côté, la plus grande partie des autres villes de Flandre, au lieu de ſçavoir gré aux Gantois de ces dépenſes immenſes qu'ils faiſoient tant valoir, ſe ſervoient de cet aveu même pour condamner leur conduite ; prétendant montrer qu'ils n'avoient dépenſé tant d'argent que pour leurs propres intérêts & leur ſatisfaction particuliére, & nullement à l'avantage de la cauſe commune ; que ces ſommes avoient été prodiguées inutilement & mal-à-propos à l'entretien des troupes qu'ils avoient levées de leur propre mouvement & malgré la défenſe des Etats, pour attaquer les Wallons, qui n'étoient déja auparavant que trop animés : que néanmoins

Sentimens de la plûpart des autres villes de Flandre ſur la conduite des Gantois.

(1) Le texte porte *XVIII. Kal. Sextil.* c'eſt ſans contredit une faute ; il faut lire *XVII.*

HENRI III. 1579.

moins ils n'avoient reſpecté ni les ſages avis, ni les ordres de la Noüe, & qu'on ne les avoit pas vû faire la moindre dépenſe pour les troupes qui veilloient à leur ſûreté & combattoient pour leur défenſe: qu'au contraire uniquement occupés à faire dans leur ville la guerre aux Eccléſiaſtiques, aux Moines & aux Religieuſes, ils avoient diſſipé le bien du peuple par leur peu d'attention & leur dérangement, croyant avoir aſſez fait, lorſque par une oſtentation mal placée ils avoient montré également autant de haine pour les François que pour les Eſpagnols: que cependant cette conduite avoit non-ſeulement beaucoup affoibli le parti des Etats; qu'elle avoit même donné lieu aux Eſpagnols, qui étoient charmés de voir que ces mutins euſſent tant d'éloignement pour la France, de faire ſur eux de plus grandes entrepriſes & de ſe flatter d'y pouvoir réüſſir.

Le Prince d'Orange arrive à Gand, & y rétablit la concorde.

Enfin le Prince d'Orange partit au mois d'Août, pour ſe rendre à Gand. Sur cette nouvelle, d'Imbyſe, ſous prétexte d'aller viſiter le port & de vouloir le fortifier, ſortit de la ville; mais il revint auſſitôt après, ſur l'aſſûrance que ſes amis qui l'avoient rappellé, lui donnerent que le Prince ne lui feroit aucun mauvais traitement. Il arriva enfin; commença par caſſer les Magiſtrats qui étoient en charge, & qui avoient été crées contre les loix; & à leur place il en établit de nouveaux. Pour ce qui regardoit les Seigneurs qui avoient été arrêtés, cette affaire lui donna d'autant moins de peine, que la plûpart avoient ſçû corrompre leurs gardes, & s'étoient ſauvés dès le mois de Juin, entre autres les Sieurs de Raſſinghem, de Swevegem & Erpé Bailli de Courtrai. Le Sieur de Champigny étoit auſſi du nombre de ceux qui s'étoient enfuis, & il avoit été repris. Mais à l'arrivée du Prince d'Orange il fut auſſitôt relâché. En même tems d'Imbyſe, qui appréhendoit qu'on ne ſongeât à lui faire rendre compte, prit la fuite & alla chercher un aſile en Allemagne auprès du Prince Jean Caſimir, avec Pierre Dathenus, aux pernicieux conſeils de qui on attribuoit tous les attentats de ce méchant homme.

Tentative des Seigneurs Wallons ſur cette ville.

Cependant les Seigneurs Wallons tenterent de ſurprendre Gand. Pour exécuter leur projet, pluſieurs d'entre eux ſous prétexte de vouloir faire leur cour au Prince d'Orange, avoient demandé qu'on leur accordât des logemens dans cette ville. Ils l'obtinrent; mais ils s'y rendirent enſuite en ſi grand nombre, & ils étoient ſi bien ſuivis, que ſi le Prince d'Orange n'eût eu la précaution de faire fermer les portes de bonne heure, il étoit perdu, & Gand auroit été pris infailliblement. De-là il paſſa à Bruges, où il donna ſes ordres; & après y avoir établi des Magiſtrats, il retourna à Anvers.

Ils ſurprenent Aloſt.

D'un autre côté, les Seigneurs Wallons, pour ne pas perdre abſolument leur peine, ſurprirent Aloſt; & le Comte de Lallain s'y rendit au mois d'Août, faiſant paroître même encore alors beaucoup de diſpoſition à ne point vouloir d'une paix dont quelqu'un des partis pourroit ſe plaindre. De-là ils allerent ſe jetter ſur un village très-peuplé, nommé Rouſe, dont ils paſſerent tous les habitans au fil de l'épée. Enſuite ayant rencontré proche de Boesrode, village peu éloigné d'Aloſt, deux compagnies de Gantois, ils les taillerent en piéces, pillerent le village, & y mirent le feu.

Au

Au milieu de ces mouvemens, le Prince de Parme malgré ſa maladie, ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit ſervir à avancer ſes progrès & fortifier ſon parti. On étoit aſſez généralement perſuadé qu'il avoit formé le projet d'aſſiéger Bruxelles. Mais ſon armée avoit été ſi maltraitée au ſiége de Maeſtricht, qu'il fut obligé d'en remettre l'exécution à un autre tems. Cependant il faiſoit ſonder les villes de Lille, de Doüai & d'Orchies, pour ſçavoir ſi elles étoient ſatisfaites de leur union avec leurs Seigneurs Wallons, & des articles arrêtés à Cologne, & ſi elles ne ſongeoient point à rentrer ſous l'obéïſſance de S. M. C. En même tems pour les y engager plus efficacement, il retira toutes les troupes étrangeres qui étoient en garniſon dans les villes & châteaux des provinces Wallones; & en exécutant ainſi les promeſſes qu'il avoit faites, il mit beaucoup de Seigneurs dans ſes intérêts. Pontus de Noycelles Sieur de Bours entre autres, Gouverneur de Malines, groſſit le nombre de ceux qui y étoient déja, & cette ville abandonna auſſi bien que lui, le parti des Etats. HENRY III. 1579.

Malines abandonne le parti des Etats.

Auſſitôt que ce Prince en eut reçû la nouvelle, il envoya les troupes qu'il venoit de tirer des places Wallones, & quelques compagnies de Cavalerie Albanoiſe, afin de mettre les bourgeois à couvert de toute inſulte. Enſuite il alla lui-même ſe mettre à leur tête; courut & ravagea tous les environs d'Aloſt, d'Herentals & de Dendermonde; prit le fort de Willebroeck, ſitué à la tete du canal de Bruxelles, & ſe rendit maître des écluſes, qui ſervent à retenir ou lâcher les eaux, ſelon qu'on en a beſoin. Avant leur conſtruction, les bourgeois de Bruxelles étoient obligés de paſſer par Malines pour ſe rendre à Anvers: & ce fut pour ſe ſouſtraire à l'eſpéce de dépendance où ils étoient de cette ville voiſine, & qu'ils regardoient comme un veritable joug, qu'ils firent creuſer ce canal & bâtir ces écluſes qui leur coûterent des ſommes immenſes; en ſorte qu'ils furent obligés de s'endetter beaucoup pour perfectionner cette entrepriſe. Elle ne manqua pas de chagriner ceux de Malines. Ils la regarderent comme une très-grande inſulte, que ceux de Bruxelles leur faiſoient. Mais ils s'en crurent bien vengés, lorſqu'ils virent les Eſpagnols s'en rendre les maîtres. D'un autre côté, les Etats ſongerent auſſitôt à les en chaſſer, mais les troupes qu'ils y envoyerent, furent battuës. Cependant comme ils rendoient l'accès de ce poſte ſi difficile, qu'on pouvoit à peine y faire entrer quelques proviſions, les Eſpagnols & les Allemans, à qui on en avoit confié la défenſe, voyant que les vivres leur manquoient, & appréhendant que la Nouë ne vint encore les y aſſiéger, furent obligés de l'abandonner, après avoir enclouë tout le canon qui y étoit, de peur que l'ennemi n'en profitât. L'Archiduc s'y rendit peu de tems après avec de la Nouë; & ayant rendu la navigation libre depuis Bruxelles juſqu'à Anvers, il prit la réſolution de fortifier ce poſte. Ainſi la joye que les habitans de Malines avoient euë de ſe voir ſi bien vengés de ceux de Bruxelles, dura peu; & ils ſe trouverent bientôt auſſi ſerrés qu'auparavant.

Le Prince de Parme s'empart du fort de Willebroeck.

Les Eſpagnols & les Allemans abandonnent ce poſte.

On fit encore alors une tentative ſur la Brille, ville maritime & très conſidérable de Hollande: & ce fut le Gouverneur de la place lui-même, qui

HENRI III. 1579. qui en ſuggéra le deſſein aux ligués de l'Artois & du Hainaut, dans la vûë de les tromper. Il leur promit, qu'au cas qu'ils vouluſſent s'en approcher avec une flotte, comme s'ils étoient envoyés par le Prince d'Orange, il la leur livreroit. Les Wallons donnerent dans le piége, & le complot s'exécuta. Mais ils parurent à peine à la vûë de la place, qu'ils ſe virent attaqués par les Hollandois à qui le Gouverneur avoit fait part de ſon projet, & qui coulerent à fond une partie de leurs vaiſſeaux. Les autres périrent dans une tempête violente qu'ils eſſuyerent à leur retour.

Priſe de Menin par les troupes des Etats.

En même tems les Etats reprirent Meenen ou Menin, village ſur la Lys, dont la ſituation eſt fort avantageuſe, & que le Baron de Montigny avoit fortifié l'année précédente, après s'en être rendu maître. Voici à quelle occaſion ils ſongerent à l'attaquer. Un braſſeur, nommé Vercruyſſen, qui demeuroit dans ce village, étant fort perſécuté par les Wallons à cauſe de ſa Religion, juſque-là qu'ils le firent accuſer d'un crime où il y alloit de ſa vie, ſe rendit au corps-de-garde déguiſé en païſan; arracha avec autant d'adreſſe que de courage à un des ſoldats qui y étoient en ſentinelle, la hache qu'il avoit; en tua encore deux autres avec le même inſtrument, & enſuite s'échappa. De-là il ſe rendit à Bruges, où il s'adreſſa d'abord au Bourgmaître, nommé Jaques Broncſaux, & lui expliqua tous les moyens de prendre Menin. On n'écouta pas d'abord un homme qu'on crut que le deſir de la vengeance aveugloit. Cependant comme il redoubloit ſes inſtances, le Bourgmaître communiqua ſon projet à l'Archiduc & aux Etats; & ils le chargerent lui-même de faire proviſion d'échelles, de prendre avec lui les Ecoſſois dont le quartier n'étoit pas éloigné de-là, & de ſe diſpoſer à cette tentative. Ces ordres furent exécutés. Broncſaux eut une entrevûë ſecrette avec Jaques de Balfour Colonel des Ecoſſois: ils prirent jour enſemble pour l'exécution de ce deſſein; & lorſqu'il fut arrivé, le Colonel & le Bourgmaître, avec Pierre & Joſſe ſes deux fils, ſe rendirent dès le grand matin dans un endroit du grand chemin pavé, qui mene à Rouſſelaer. Quatre compagnies Flamandes qu'on avoit embarquées à Courtrai, aborderent en même tems dans cet endroit, & garderent un parfait ſilence. Enſuite, dès qu'ils entendirent ſonner quatre heures, ils marcherent vers la place qu'ils attaquerent en même tems par deux endroits, diſſiperent la garde, que cette bruſque attaque avoit déconcertée, & ſe rendirent maîtres de ce poſte ſans avoir reçû la moindre bleſſure. Les ſoldats s'enrichirent au pillage de cette place, où ceux de nos François, qui après avoir été congédiés l'année précédente par le Duc d'Anjou, étoient paſſés au ſervice des Wallons, avoient raſſemblé tout le butin qu'ils avoient fait.

Tentative inutile des Flamans ſur Courtrai.

Une entrepriſe toute ſemblable, que les ennemis avoient faite, contribua au ſuccès de celle-ci, & fut cauſe que les Flamans trouverent ſi peu de troupes dans ce poſte. En effet, ce fut au même jour & à la même heure que les Wallons firent une tentative ſur Courtrai. Le Sieur d'Erpe avoit été l'auteur de ce projet, & le Sieur d'Alens en prit la conduite. Il tira pour l'exécution de ce deſſein les troupes qui étoient dans Waeſtene, We-

Weruycke & Comines, auxquelles il joignit la garniſon de Menin, & ſe rendit ſous les murs de la place. Il y faiſoit ſonder le foſſé avec des perches, lorſque Pottelsberg grand Bailli de Courtrai, qui du haut d'une tour attendoit le ſuccès de l'expédition de Menin, & ne croyoit pas avoir l'ennemi à ſes portes, demanda d'une voix haute à la ſentinelle, s'il ſçavoit d'où venoit le bruit. Ces paroles firent croire à d'Alens qu'il étoit découvert. Il ſe retira vers ſes troupes, afin de ſçavoir leur avis ſur le parti qu'ils devoient prendre. Ils délibéroient encore, lorſqu'ils entendirent du côté de Menin un grand bruit, avec le ſon des trompettes & des timbales. D'Alens ſe douta auſſitôt du malheur qui étoit arrivé; & comme il s'imaginoit que les ennemis ne manqueroient pas de commencer par le pillage, il marcha en diligence de ce côté-là, afin de les ſurprendre dans cette occupation, & dans l'eſpérance de pouvoir encore reprendre la place. Mais l'air étoit ſi obſcur qu'il s'égara; & ſur ces entrefaites ayant entendu des fanfares, il s'imagina qu'il étoit arrivé de la Cavalerie à Menin; ce qui le détermina à retourner porter à Weruycke la honte & la douleur d'avoir fait une tentative inutile. Cela arriva le 22. d'Octobre. HENRI III. 1579.

La nouvelle de la priſe de Menin donna beaucoup de joye au Prince d'Orange. Perſuadé qu'il falloit profiter de ce premier ſuccès, il retira de Willebroeck, pour lequel il n'appréhendoit plus tant, les troupes Françoiſes & Angloiſes qu'il y avoit fait entrer; les groſſit de quelques autres troupes Flamandes; & leur donna ordre de marcher vers Menin, de joindre la Nouë, & d'aller ſous lui recueillir les fruits de cette victoire.

De la Nouë s'empare de Weruycke.

A la tête de ces troupes ce Général ſe rendit le 14. de Novembre au point du jour devant Weruycke. Il n'y avoit en tout dans cette place que quatre compagnies Flamandes: deux s'étoient retranchées dans l'Egliſe, les deux autres étoient reſtées dans le château, ſitué au-delà de la Lys; & le pont qui étoit dans cet endroit ſur cette riviére, ſervoit de communication à ces deux quartiers, qui pouvoient ſans danger ſe ſecourir par-là réciproquement. Les François inveſtirent d'abord l'Egliſe, quoiqu'ils fuſſent fort expoſés à être inſultés des fenêtres de l'Egliſe même, & des maiſons du village qui commandoient ce poſte. D'un autre côté, les aſſiégés paroiſſoient d'abord bien réſolus de ſe défendre dans l'eſpérance qu'il leur viendroit du ſecours. Mais ceux d'Halewin, qui s'étoient déja mis en marche dans cette intention, ayant été rencontrés par la garniſon de Menin, ils reçurent ordre de ne pas aller plus loin, & de revenir ſur leurs pas. Auſſitôt que de la Nouë l'eut appris, il fit appliquer les échelles à l'Egliſe, & elle fut emportée le même jour à quatre heures après midi. Quarante hommes furent paſſés au fil de l'épée dans le premier feu, & on fit cent cinquante priſonniers, du nombre deſquels fut Carondelet Lieutenant du Comte d'Egmond. Après cette perte, ceux qui étoient dans le château ne penſerent pas à tenir. Comme ils ſentoient leur foibleſſe & qu'ils comptoient peu d'être ſecourus, ils mirent ſur le ſoir le feu à la place qu'ils abandonnerent, & ſe retirerent à Comines.

De-

HENRI III. 1579.

De-là, paſſant la Lys à la tête de trois cens chevaux, & de quatre cens hommes d'Infanterie, tous François, & marchant contre Halewin, la Nouë alla donner dans les compagnies de Cavalerie du Duc d'Arſchot & du Comte de Lallain, qui avoient été joints par quelques nouvelles levées. Il les attaqua, les rompit & les tailla en piéces, ſans qu'il en reſtât preſqu'un ſeul homme, comme on le ſçut des cavaliers que Seaton Commandant des Ecoſſois, & Mornaw ou Mornow, conduiſirent à Menin. Au bruit de cette défaite, la garniſon d'Halewin mit le feu à ſes logemens & les abandonna. Ceux qui étoient dans Becelare & dans Waeſtene, ſuivirent ſon exemple.

Ses ſuccès apres la priſe de cette place.

Ces ſuccès réïtérés avoient donné tant de courage aux François que de la Nouë commandoit, ſes exemples avoient ſi bien ſçû leur inſpirer l'amour de la véritable gloire qu'on peut acquérir par les armes, qu'ils ne ſongeoient ni à s'enrichir par le pillage, ni ne penſoient pas même à leur propre paye; uniquement attentifs à obéïr aux ordres de leur Chef, nul obſtacle n'étoit capable de les arrêter, & quoi qu'il pût exiger d'eux, ils les trouvoit toujours diſpoſés à le ſuivre. On vint les avertir que leurs montres étoient arrivées à Menin; ils répondirent, qu'ils ne pouvoient s'amuſer à compter de l'argent; qu'ils n'avoient que le tems de vaincre. Il eſt certain que la France fut infiniment redevable à ce grand homme, qui tandis que la plûpart de nos Seigneurs & de nos Généraux, gâtés par les vices du ſiécle ou de la Cour, rendoient la nation mépriſable par le deſordre de leur conduite, ſçut lui ſeul ſoûtenir parmi nous & chez les étrangers, la gloire ancienne du nom François, par ſa probité, ſa valeur, ſa prudence & ſa ſévérité à faire obſerver la diſcipline militaire; qualités, qui dans lui n'étoient mêlées d'aucun vice, & qu'il poſſédoit dans le dégré le plus éminent.

Eloge que fait notre Hiſtorien de ce Général.

Cependant la guerre ſe faiſoit auſſi ſentir dans la Friſe, que l'ancienne inimitié qui regnoit entre quelques peuples de cette province, & la nouvelle union qui venoit de ſe faire à Utrecht, rejetterent dans de nouveaux troubles. En effet les Ommelandes ayant accepté le traité d'Utrecht, ce fut une raiſon pour ceux de Groeningue, qui en cela n'avoient en vûë que de les contrarier, de refuſer de s'y ſoûmettre. George de Lallain Comte de Rennenburg Gouverneur de la province, reçut donc ordre des Etats de contenir ces mutins dans le devoir, & de prendre des moyens pour rétablir la concorde parmi ces deux peuples. En conſéquence le Comte convoqua les Etats de la province à Wiſchvliet; & ceux de Groeningue s'étant excuſés d'obéïr à la ſommation qu'il leur fit d'y comparoître, ſous prétexte de leurs priviléges, il prit ce refus pour une rebellion manifeſte, & leva des troupes. Eux de leur côté donnerent ordre à Winkenberg qui étoit à la tête de leurs milices, d'en faire de même. Mais ce Général ayant été pris ſur ces entrefaites à Archem, avant qu'il eût le tems de ſe mettre en campagne, le Comte de Rennenburg leur écrivit de Nieoort le 5. de Mai; & aprés s'être juſtifié de ce qu'il avoit convoqué les Etats à Wiſchvliet plûtôt qu'à Groeningue, ſur ce que dans les derniers Etats tenus dans leur ville, ils avoient aſſez peu reſpecté ſa préſence, pour

Guerre en Friſe.

pour arrêter ſous ſes yeux les députés des Ommelandes, il demanda que pour rétablir entre eux la concorde, ils lui accordaſſent de deux choſes l'une, ou de recevoir garniſon dans leur place, ou de lui donner des ôtages. En même tems il interdit la Chambre du Roi. Enſuite, conformement aux ordres qu'il avoit reçus des Etats, il penſa à fortifier Delfziel & Winſum; & il chargea de cette commiſſion le Capitaine Jean de Cornput. Il fit auſſi élever quelques retranchemens avec un foſſé autour de Dam (1). Cette place avoit d'abord été fortifiée par Meinart de Hain & Bernard Hacfort, qui y commandoient au nom de Charles d'Egmond Duc de Gueldre. Mais ces deux Capitaines ayant depuis été trahis par leurs ſoldats, qui les livrerent eux-mêmes à George Schenck, celui-ci en raſa les fortifications l'an 1535. & depuis elle étoit toujours reſtée ſans défenſe. HENRI III. 1579.

Cependant, comme la révolte de ceux de Groeningue étoit manifeſte, le Comte de Rennenburg réſolut auſſi de leur faire une guerre ouverte; & le 22. de Mai, les troupes commandées par les Capitaines Vliet, d'Olthof, Entens, de Rinſwoude, de Cornput, de Hottinga, d'Eſcheda, de Weda, & de Scaghen, allerent mettre le ſiége devant leur ville. Groeningue, qui l'an 1110. n'avoit d'abord été entourée que d'une ſimple muraille, avoit été fortifiée longtems après d'un bon retranchement flanqué de quelques baſtions. Elle eſt ſituée dans un terrain fertile en bled & en pâturages, arroſée par deux riviéres qui ſortent du marais de Drenthe. L'une va ſe joindre à l'Ems à Delfziel, l'autre prenant ſon cours vers le Lauwer, va ſe jetter dans la mer au-delà de la Marne. Cette ville qui eſt aujourd'hui fort grande & fort peuplée, & où l'on trouve des bourgeois fort riches, étoit autrefois de la dépendance des Evêques d'Utrecht. Depuis elle ſecoüa leur joug, & devint aſſez puiſſante pour s'attribuer une eſpéce de domination ſur tout le reſte de la Friſe occidentale, à l'exception de Francker. Cependant elle eut tour-à-tour pluſieurs maîtres, comme le Comte d'Embden qui y fit bâtir une fortereſſe, & le Duc de Gueldre. Enfin l'an 1535. elle ſe donna, comme je l'ai dit, à l'Empereur Charles V. & ce Prince en prit poſſeſſion ſolemnellement le 7. de Juin. Groeningue aſſiégée par le Comte de Rennenburg.

Les hoſtilités commencerent le premier de Juin, que les troupes du Comte de Rennenburg ſe répandirent dans tous les environs & enleverent tous les troupeaux. Ceux de Groeningue ſortirent de leur ville pour donner ſur ces maraudeurs; mais quoiqu'ils euſſent avec eux un grand nombre de païſans, ils furent taillés en piéces par une poignée de ſoldats. Ils firent enſuite une ſortie générale, dont les femmes elles-mêmes voulurent partager la gloire. Mais après avoir tenté deux fois la même choſe ſans ſuccès, ayant au contraire toujours été battus, ils perdirent enfin courage & demanderent à parlementer. Le Comte de Rennenburg appréhendoit que le Prince de Parme après la priſe de Maeſtricht, ne tournât ſes armes de ce côté-là. Ainſi il entra volontiers en négociation, & la ville ſe rendit à ces conditions: que ceux de Groeningue feroient ſerment d'obéïſſance à l'Archiduc, au Prince d'Orange, aux Etats, & au Comte: qu'ils re-

Conditions auxquelles ſe rend

ce-

(1) Meteren le nomme *le Dain*.

HENRI III. 1579.

cevroient garniſon dans leur ville, ſi on le jugeoit à propos : qu'ils accéderoient au traité d'union paſſé à Utrecht, & qu'ils ſe ſoumettroient au jugement des arbitres, qui ſeroient nommés pour accommoder à l'amiable leurs différends avec les Ommelandes & les peuples des environs. Pour ſûreté, ils donnerent ſix ôtages au choix du Comte, qui ne manqua pas de les prendre dans les familles qu'on ſoupçonnoit de favoriſer le parti des Eſpagnols. Après cela le Comte de Rennenburg fit ſon entrée à Groeningue le jour même de la fête de S. Jean-Baptiſte.

dit cette place.

Quelque tems auparavant, ceux du petit païs de Drenthe avoient chaſſé de leur territoire quatre compagnies que le Comte y avoit fait entrer, ſous prétexte des violences qu'elles y exerçoient. Ainſi pour les ranger au devoir, le Gouverneur ſuivi de quelques troupes & de trois petites piéces de campagne, partit le premier de Juillet, & marcha par le Drenthe à Coevorden, dont les Magiſtrats étoient pour la plûpart grands partiſans des Eſpagnols. A ſon approche ils prirent la fuite, & auſſitôt après les bourgeois ſe ſoûmirent à lui. Il n'y eut qu'Oldenzeel & Lingen, que l'exemple de Groeningue ne put rendre ſages; elles prierent avec beaucoup de ſoûmiſſion qu'on ne leur donnât point de garniſon, & elles n'omirent rien pour s'excuſer d'en recevoir. Le Comte menaça; mais il s'en tint aux menaces & n'en vint point à l'exécution, ce qui augmenta les ſoupçons qu'on avoit déja contre lui: car on croyoit ſon accommodement fait avec l'Eſpagne, & on s'attendoit à le voir au premier jour abandonner le parti des Etats.

Les habitans de Coevorden ſe ſoumettent au Comte de Rennenburg.

Il fait fortifier cette place.

Comme la ſituation de Coevorden étoit avantageuſe pour paſſer de la Friſe & du païs des Ommelandes en Allemagne, & que le Gouverneur ne comptoit pas beaucoup d'ailleurs ſur Oldenzeel & Lingen, il jugea à propos de bien fortifier cette premiére place. Il en chargea le Capitaine Cornput, qui y traça d'abord le plan d'une citadelle flanquée de cinq baſtions, avec ſes mantelets & un foſſé. Mais il ſurvint tant d'obſtacles, que l'ouvrage reſta imparfait. Il y avoit quelque tems que Théodore Sonoy avoit commencé à fortifier cette place à cauſe de ſa ſituation avantageuſe; car elle eſt placée comme au centre de toutes les autres villes, n'étant éloignée de Lingen que de cinq milles, d'autant d'Oldenzeel, de neuf de Deventer, de cinq de Swoll, de ſix de Steenwyck, & de ſept de Groeningue. Coevorden avoit été autrefois le ſujet de bien des diſputes, auſſi fut-elle ſouvent priſe & repriſe, ſouvent ruinée, puis rebâtie. Enfin l'an 1536. Solbach Gueldrois, qui en étoit Gouverneur, la remit entre les mains de George Baron de Schenck, & dans la ſuite S. M. C. la fit raſer, parce qu'elle vouloit que Lingen fût frontiére de ce côté-là. Depuis ce tems-là Sonoy y avoit fait travailler de nouveau l'année précédente, & Bertel Entens avoit arrêté les travaux. Enfin ſur les fondemens que Cornput avoit jettés, on a bâti une citadelle grande, vaſte, & digne de la magnificence d'un puiſſant Roi.

Troubles dans la province

La province d'Over-Iſſel, voiſine de la Friſe occidentale ou Weſtfriſe, n'étoit pas plus tranquille. La licence des troupes y étoit ſi grande qu'on n'y voyoit que vols & brigandages. Elles avoient mis tout le païs à feu

&

& à fang, & réduit les païſans au déſeſpoir. Ceux dont ils eurent le plus à fouffrir, furent les Allemans qui venoient d'abandonner le Brabant. Ils étoient commandés par le Baron de Kurtzbach, & il ſe vengea de ce qu'on ne les avoit point payés, en exerçant ſur ces malheureux les violences les plus inoüies pour en tirer de l'argent. Mais enfin le feu ayant pris par haſard à la poudre, ce Baron périt miſérablement. Les ſoldats même de Bertel Entens ne ſe montrerent pas moins impitoyables envers leurs compatriotes, & les mirent à bout. Les païſans prirent les armes, les pourſuivirent, eux & deux compagnies de Cavalerie, juſqu'à Coevorden, & enleverent dans leur fureur, leurs équipages, leurs chevaux, & leurs chariots. Mais eux-mêmes tomberent à leur tour entre les mains de Bertel Entens qui les mit en fuite, en tua un grand nombre, & exigea même du païs de Drenthe, dix-huit mille florins qu'il obligea les habitans de lui payer, en portant la déſolation dans leurs campagnes.

HENRI III. 1579. d'Over-Iſſel.

Les païſans prennent les armes.

Tant de violences les obligerent d'en porter leurs plaintes au Gouverneur; & elles furent ſi vives & ſi ſouvent réïtérées, que le Comte de Rennenburg ne put ſe diſpenſer enfin d'apporter quelque remede à ces déſordres. Ainſi comme on croit qu'il penſoit déja à changer de parti, il leur permit de courir ſus à main armée à tous ſoldats, même de ſon régiment, qui ne leur feroient pas apparoître d'un ordre ſigné de ſa main. Ceux de Friſe, après les malheurs qu'ils avoient eſſuyés, ne profiterent point de cette permiſſion. Mais les habitans de l'Over-Iſſel comptant davantage ſur leurs forces, ſe préparerent à ſe bien défendre. Il s'éleva parmi eux à cette occaſion un parti qu'ils appellerent la faction des Déſeſpérés: leurs drapeaux avoient quelque choſe de fort extraordinaire, & de bien digne de païſans; mais qui ne convenoit cependant pas mal au ſujet. Ils portoient peinte une épée nuë avec la moitié d'un œuf, dont le jaune paroiſſoit répandu; voulant faire entendre par-là, que c'étoit la néceſſité ſeule qui pouvoit les engager à en venir à cette extrémité, & que n'ayant pas voulu prendre les armes pour ſe rendre maîtres de l'œuf, ils étoient obligés de ſe battre pour avoir la coque. Le Prince d'Orange, qui ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'ils n'avoient pas abſolument tort, mais qui craignoit que cette démarche ne fût de mauvais exemple pour d'autres, leur envoya le Comte de Hohenlo, avec ordre d'arrêter ce deſordre. Le Comte leur fit d'abord quelques propoſitions; & voyant qu'ils étoient déterminés à n'entendre à aucun accommodement, il voulut en venir à la force. Il penſa lui en coûter la vie. Ils l'envelopperent; & comme ils étoient beaucoup plus forts en nombre que lui, il ſe vit dans un très-grand danger. Mais il prit mieux ſes meſures; & les ayant attaqués au monaſtére de Sion, & au village de Rolte, il en fit un grand carnage, leur ayant tué plus de mille hommes dans ces deux actions. Enfin il tira d'eux de l'argent, & les obligea encore à mettre les armes bas.

Faction parmi les habitans de cette province.

Extrémité où les réduit leur inſolence.

Cependant le mauvais ſuccès des conférences de Cologne avoit jetté les Etats dans un embarras des plus grands. Faute d'argent, ils n'é-

Les Etats députent

HENRI III. 1579. toient pas en état de lever des troupes; & faute de troupes, il ne leur étoit pas poſſible de ſoûtenir long-tems les efforts de leurs ennemis. D'ailleurs la plûpart des provinces de Flandre abandonnoient leur parti. De ſi triſtes circonſtances leur donnoient lieu de tout appréhender pour l'avenir, & les firent ſonger à implorer la protection de quelque Prince puiſſant; mais ils voulurent avoir auparavant l'avis du Prince d'Orange. Il étoit encore à Gand: ce fut-là qu'ils lui députerent pour avoir ſon ſentiment ſur les moyens de pacifier la Flandre, d'avoir de l'argent, & de traiter avec le Duc d'Anjou. Ce Prince ſatisfit les Provinces-Unies ſur ces trois articles, & il eut ſoin que ſa réponſe fût renduë publique.

Vers le Prince d'Orange.

Affaires du Nord.

Cette année les villes Anſéatiques tinrent leur aſſemblée à Lubeck, où il ne ſe trouva que fort peu de députés. Cependant on ne laiſſa pas de parler de renouveller la Hanſe ou alliance Teutonique; & après avoir reſû deux & trois fois le projet qui avoit été dreſſé à ce ſujet dans la derniére aſſemblée tenuë ſept ans auparavant, par Hermand Vecheld Docteur en Droit & Conſul de cette ville, il fut enfin approuvé. Il n'y eut que les députés de la ville de Cologne qui proteſterent qu'ils s'en tenoient au traité de l'an 1557. aſſûrant qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'accepter le nouveau projet, ſans avoir préalablement obtenu le conſentement des villes de leur diocéſe; & qu'on ne pouvoit pas non plus les obliger à ſe reſtraindre ſi fort dans la pourſuite de leurs droits.

Aſſemblée des villes Anſéatiques à Lubeck.

Demande de la Reine d'Angleterre.

L'affaire qui regardoit le commerce avec l'Angleterre fut plus épineuſe, & demanda une plus longue délibération. Comme les marchands Anglois avoient obtenu à certaines conditions, d'avoir pendant dix ans un comptoir à Hambourg & que ce terme expiroit, la Reine d'Angleterre avoit demandé que le Sénat de cette ville renouvellât les priviléges qu'il avoit donnés à ſes ſujets, & qu'il leur en accordât la prorogation. Mais ceux de Hambourg avoient renvoyé la connoiſſance de cette affaire à l'aſſemblée générale des villes confédérées, prétendant que pour la conſervation des droits de la ſociété, ils étoient obligés de prendre leur avis, avant que de rien ſtatuer là-deſſus. En conſéquence, Eliſabeth reçut une députation des villes Vandaliques, qui en appelloient au traité paſſé à Utrecht l'an 1474. entre Edoüard IV. & les villes confédérées, demandant qu'on s'en tint aux articles qui y étoient contenus, & ſuppliant au reſte S. M. de vouloir bien confirmer leurs priviléges.

Elle reçoit une députation des villes Vandaliques.

Ce refus chagrina cette Princeſſe, & elle déclara qu'elle n'accorderoit rien, qu'on n'eût confirmé ſes ſujets dans la liberté de tenir leur comptoir à Hambourg, & dans la joüiſſance de tous les priviléges qu'ils avoient eus juſqu'alors; & qu'on ne pouvoit le leur refuſer ſans faire un affront à la nation Angloiſe, puiſque de la chaſſer de cette ville, c'étoit néceſſairement donner à entendre, que par la conduite qu'elle avoit tenuë, elle s'étoit renduë indigne de la grace qu'on lui avoit faite. En même tems elle fit publier un Edit par lequel elle déclaroit, que ſi dans le 25. de Mars le Conſul & les principaux membres de la ſociété établie à Londres ne lui donnoient pas des ſûretés raiſonnables, comme les marchands Anglois auroient à Hambourg & dans les autres villes Anſéatiques, la même liberté de tenir des comp-

Edit qu'elle fait publier.

comptoirs & de faire leur commerce, qu'on accordoit à Londres aux marchands de cette ſociété, ce terme expiré, S. M. B. révoqueroit auſſi l'ancien privilége qu'ils avoient de s'établir en Angleterre, & qu'ils ne ſeroient plus doreſnavant regardés dans le Royaume, que ſur le pied des autres marchands étrangers. L'exécution de cet Edit fut ſuſpenduë juſqu'au premier de Mai, à la priére du Sénat de Lubeck, qui demanda cette prorogation à la Reine, pour donner le tems aux villes confédérées de délibérer de cette affaire dans l'aſſemblée générale, & de faire ſçavoir leur réponſe à la Reine. Au reſte cette Princeſſe déclara, qu'en attendant on ne permettroit à perſonne de tranſporter hors du Royaume, ou d'y faire tranſporter aucuns effets appartenans à la ſociété, qu'après avoir donné caution de payer l'excédent des droits, juſqu'à la concurrence de ce qui ſe levoit ſur tous les autres marchands étrangers, au cas que l'aſſemblée des villes confédérées ne répondît pas aux intentions de la Reine, & ne lui donnât pas une entiére ſatisfaction. HENRI III. 1579.

Enfin l'aſſemblée des villes Anſéatiques députa à la Reine, pour lui faire ſçavoir leur réſolution; & après avoir proteſté de leur attachement pour la nation Angloiſe, & du déſir ſincére qu'elles avoient de vivre toujours en bonne union avec le Royaume d'Angleterre, elles repréſenterent à S. M. qu'elles avoient reconnu, non-ſeulement à leurs propres dépens & par les pertes conſidérables qu'avoient faites pluſieurs de leurs particuliers, mais encore par le dommage général que tous leurs voiſins avoient ſouffert, & auquel elles étoient obligées de remédier, qu'elles ne pouvoient continuer aux ſujets de S. M. la joüiſſance de la permiſſion qui leur avoit été accordée dix ans auparavant, d'avoir chez elles des comptoirs, ſans faire tort au négoce de pluſieurs de leurs marchands, ſans s'expoſer aux plaintes de toutes les villes de la confédération, & introduire parmi elles la jalouſie & la diſcorde: qu'elles ſupplioient donc S. M. de ne pas trouver mauvaiſe la réſolution qu'elles avoient priſe, de s'en tenir aux anciens traités dont l'obſervation avoit toujours fait tant d'honneur, & apporté tant d'avantage au commerce des deux nations, & de ne point s'expoſer aux riſques & aux dangers inſéparables des nouveaux établiſſemens. Les députés crurent par cette réponſe s'être parfaitement acquittés de leur devoir, & avoir donné une entiére ſatisfaction à la Reine. Mais bien loin de s'en contenter, Eliſabeth fit arrêter tous les vaiſſeaux de Hambourg qui ſe trouverent dans ſes ports; & par cette démarche elle ſe fit avec les villes confédérées une affaire qui eut des ſuites très-fâcheuſes & très-deſagréables. Députation des villes Anſéatiques. La Reine fait arrêter les vaiſſeaux Hambourgeois.

On parla auſſi dans cette aſſemblée de la dépenſe que coûtoit l'entretien du comptoir établi à Berghen en Nortwége; & on propoſa de le transférer en Livonie, où il étoit auparavant; d'abolir le droit qui ſe levoit depuis quelque tems ſur le commerce du Sund ou du détroit de Dannemarck, & qui cauſoit aux villes confédérées un tort dont elles ne ſe releveroient jamais; & enfin des contributions que chacune devoit fournir.

La ville d'Embden ſituée avantageuſement pour le commerce dans la Friſe orientale ou l'Ooſt-Friſe, à l'embouchure de la riviére d'Ems, La Ville d'Emb-

HENRI III. 1579.

fit en même tems propoſer par Onnon Tibaren un de ſes Conſeillers, le déſir qu'elle avoit d'entrer dans la ſociété de la Hanſe Teutonique. On demanda à ce député s'il avoit un plein pouvoir du Sénat de cette ville, de traiter de cette union, & ſi les Comtes d'Embden n'y mettroient pas oppoſition. Sur quoi Tibaren ayant répondu qu'ils en ſeroient charmés, les députés lui déclarerent à leur tour qu'ils étoient ravis de leur côté d'apprendre que les Comtes & la ville d'Embden fuſſent dans ces diſpoſitions. Au reſte, comme ce n'eſt point l'uſage de faire ces ſortes d'unions avant qu'elles ayent été autoriſées par le Sénat de Lubeck & les villes confédérées, on traita bien pour le préſent des conditions auxquelles Embden pouvoit entrer dans la ſociété; mais on remit à conclure cette affaire lorſque les députés auroient été pleinement informés des intentions des Comtes d'Embden, & qu'ils auroient reçu le conſentement du Sénat de Lubeck & des villes Anſéatiques. Cependant cette négociation ne réüſſit point. Les Anglois ayant été chaſſés de Hambourg l'année ſuivante, & ceux d'Embden leur ayant, à la ſollicitation d'Eliſabeth, accordé un établiſſement dans leur ville, la ſociété en fut piquée, croyant qu'on devoit avoir pour elle plus d'égard & de ménagement; & elle ôta de ſon côté à cette ville toute eſpérance de pouvoir obtenir ce qu'elle ſouhaitoit.

Embden demande d'entrer dans la ſociété de la Hanſe Teutonique.

Il y avoit cependant déja ſix ans entiers que le Roi de Dannemarck avoit fermé les ports du Dannemarck, de la Nortwége & de l'Iſlande aux vaiſſeaux de Hambourg; ce qui cauſoit un tort conſidérable aux négocians de cette ville. Elle envoya donc ſes députés à Flensburg; & ils convinrent avec ce Prince, à peu près des conditions ſuivantes: que S. M. Danoiſe relâcheroit leurs vaiſſeaux qu'elle avoit fait arrêter; qu'elle les exempteroit pour l'avenir du nouvel impôt établi ſur le ſel; qu'elle leur rendroit ſes bonnes graces, en ſorte qu'ils joüiroient doreſnavant dans tous ſes Etats de la même liberté pour leur commerce, qui leur avoit été accordée par le premier traité de l'an 1562. Enfin qu'en conſidération, diſoit-on, de ces avantages que S. M. leur faiſoit, ils lui payeroient dans le terme de cinq années cinquante mille joachims. Au reſte ce furent l'Electeur Auguſte de Saxe, & Ulric Duc de Mecklenburg, qui ménagerent cet accommodement.

Accommodement de la ville de Hambourg avec le Roi de Dannemarck.

Il reſtoit à régler le différend qui s'étoit élevé au ſujet de la liberté du commerce ſur l'Elbe. Mais on remit la déciſion de cette affaire à l'aſſemblée qui devoit ſe tenir l'année ſuivante à Kyel, & où les autres Princes du Holſtein furent invités de ſe trouver pour défendre leurs droits. En attendant il fut arrêté que les parties joüiroient également de leurs droits ſur cette riviére, ſans qu'il fût permis aux uns ni aux autres d'en venir aux voyes de fait. Cela ſe paſſa le ſeptiéme de Juillet.

(1) Enfin, après avoir parlé de la Flandre & du Nord, je viens aux affaires

Affaires

(1) Ce qui ſuit ici juſqu'aux mots: L'Irlande, que les Grecs &c. & qui fait quatre paragraphes, ne ſe trouve point dans l'édition *in fol.* des *Drouarts*.

res de la Grande-Bretagne. Au milieu des soins importans dont Elisabeth étoit sans cesse occupée, cette Princesse ne laissoit pas de donner ses attentions à Jean de Simié que le Duc d'Anjou son maître avoit envoyé vers elle, pour la presser de se déterminer au sujet de leur mariage, & qui ne la quittoit presque point. Cette familiarité faisoit murmurer les Grands de la Cour d'Angleterre; & ils ne voyoient pas sans jalousie, que la Reine eût tant de bontés pour un étranger. Il arriva même qu'un des Gardes de cette Princesse fut accusé d'avoir été gagné par le Comte de Leicester, pour tuer de Simié. C'est ce qui donna lieu à un Edit qu'Elisabeth fit publier, par lequel S. M. défendoit sous de grandes peines, d'insulter de paroles ou de fait, ni de Simié lui-même, ni ses domestiques & sa suite. Un accident arrivé quelque tems après augmenta encore ces premiers soupçons. Elisabeth s'étoit embarquée sur la Thamise pour aller à Greenwich, & elle étoit accompagnée de Simié, du Comte de Lincoln & de Hatton. Dans le voyage il arriva qu'un jeune homme déchargea son arquebuse si imprudemment, que le coup alla blesser dangereusement au bras un des rameurs du vaisseau de la Reine. Sur le champ l'auteur de cette action fut conduit au supplice; mais comme il parut évidemment qu'il ne l'avoit point faite à dessein, de Simié demanda sa grace, & la Reine l'accorda de tout son cœur. En effet cette Princesse ne croyoit pas aisément ses sujets capables d'une mauvaise action, & sur-tout de la trahir; aussi avoit-elle pour maxime: qu'un Prince ne doit pas croire de ses peuples, ce qu'un pere ne croiroit pas de ses enfans. Peu de tems après, le Duc d'Anjou lui-même, prévenu des bonnes dispositions où la Reine étoit à son égard, se rendit à Londres avec très-peu de suite, afin de n'être pas reconnu. Là il eut quelques conférences secrettes avec Elisabeth, qu'il acheva de résoudre sur leur mariage; & Cecil, les Comtes de Sussex & de Leicester, eurent ordre enfin d'en dresser les articles, de concert avec de Simié.

HENRI III. 1579. d'Angleterre.

Le Duc d'Anjou se rend dans ce Royaume.

Les Anglois qui n'aimoient pas le Duc d'Anjou, pour éloigner ce mariage, apportoient pour prétexte le danger auquel il exposeroit la Religion; tandis que l'arrivée d'un autre François, qu'on sçavoit ne pas penser comme les Protestans, mettoit pour cette raison l'Ecosse dans la même peine. Il est certain qu'Elisabeth elle-même s'imagina qu'il n'avoit passé la mer qu'à la sollicitation du Pape & des Guises, pour exciter quelque révolution, non seulement en Ecosse, mais en Angleterre même, à la faveur d'un changement dans la Religion. Cet homme si redouté étoit Esme Stuart, fils de Jean d'Aubigny, & arriére-petit-fils de ce Seigneur d'Aubigny, qui se distingua si fort par sa valeur dans les guerres que nos François firent au Royaume de Naples, sous le regne de Charles VIII. Il y avoit huit ans qu'il avoit épousé Catherine de Balsac sœur d'Entragues, un des Seigneurs des plus distingués en France par sa naissance, & des plus attachés à la maison de Guise. Comme Stuart étoit proche parent du jeune Roi, il reçut aussi de lui toutes les marques de faveur qu'il pouvoit souhaiter. Aussitôt après son arrivée, on lui donna des revenus considérables: on le fit entrer dans le Conseil; il fut fait successivement en peu de tems,

Etat de l'Ecosse.

HENRI III. 1579.

tems, grand Chambellan d'Ecoſſe, Gouverneur de Dunbritton, une des plus importantes fortereſſes du Royaume; & enfin Comte, puis Duc de Lenox.

Tant d'honneurs & de bienfaits accumulés ſur une ſeule tête, lui attirerent bientôt la haine des Seigneurs Ecoſſois. Il l'augmenta en s'attachant d'abord aux ennemis du Comte de Morton, & en propoſant de rappeller de ſon exil Thomas Ker, Sieur de Fernihurſt, qui avoit toujours tenu conſtamment le parti de la Reine d'Ecoſſe. C'étoit en effet aller directement contre le ſentiment du Comte de Morton, qui en perſécutant la maiſon d'Hamilton, croyoit rendre ſervice au Roi & à l'Etat. Ce Seigneur venoit de reprendre le château d'Hamilton, & de Daffrane (1), qui lui avoient été livrés par quelques Gentilshommes Ecoſſois, qui avoient été condamnés comme coupables de l'aſſaſſinat commis en la perſonne du Comte de Murray, & du Viceroi Matthieu Comte de Lenox. Mais ils ſe réfugierent en Angleterre, & ils y trouverent un aſile aſſûré dans la clémence d'Eliſabeth, qui s'étoit réſervée la connoiſſance de cette affaire.

Troubles d'Irlande.

Cependant rien ne donna cette année plus d'inquiétude à la Reine d'Angleterre, que les troubles d'Irlande. Jaques Fitzmorris, qui deux ans auparavant avoit été obligé d'implorer la clémence de Perrot Préſident de Munſter, & qui dans cette occaſion avoit juré une fidélité inviolable à la Reine, penſa cauſer une révolution dans cette iſle. En effet il ne tint pas longtems la parole qu'il avoit donnée. A peine réconcilié avec Eliſabeth, il paſſa en France, & fit entendre au Roi & aux Guiſes, que ſi on vouloit lui donner des troupes, il répondroit de ſoûmettre l'Irlande à la Couronne, & d'y rétablir la Religion Catholique. Enſuite voyant qu'on ſe moquoit à la Cour de France de la vanité de ſes promeſſes, confus de n'avoir pas réüſſi de ce côté-là, il ſe rendit en Eſpagne, où il trouva dans le Roi & dans les Miniſtres plus de penchant à le croire. On lui donna quelque argent; & de-là on le fit paſſer à Rome, où ayant été introduit par deux Prêtres nommés Nicolas Sanders, & Allen Irlandois, il obtint aiſément tout ce qu'il voulut. En effet Sanders fut fait ſecrettement Légat du Pape: & Fitzmorris ayant reçû lui-même un étendart béni des propres mains de S. S. il repaſſa ſur le champ en Eſpagne avec des lettres de recommandation de la Cour de Rome; obtint de Philippe ſept compagnies Baſques, & ſe rendit en Irlande avec ces troupes, où il aborda vers le commencement de Juillet à S. Marie-wick ou Smerwick, ſitué dans la preſqu'iſle de Kerry. Là il fit bénir par les Prêtres de ſa ſuite un emplacement où il éleva un fort, ſous lequel il mit ſes vaiſſeaux à couvert. Mais ils furent auſſitôt attaqués par Thomas de Courtenai, qui avoit ſon quartier aſſez voiſin de cet endroit, & qui s'en étant rendu maître, ferma par ce moyen à Fitzmorris le chemin de la mer.

Deſcrip-

L'Irlande, que les Grecs appelloient Ierne, eſt ſituée au Nord-Oüeſt de

(1) Il eſt nommé *Dumfritz* dans l'*in 12.* des *Drouarts*, édition de Geneve.

de l'Angleterre, & a trois cens milles de longueur, & cent cinquante de largeur (1). Ce fut au milieu des diviſions, dont cette iſle fut autrefois déchirée, que le Comte de Pembroke y entra à main armée, & s'en rendit maître au nom de Henri II. Roi d'Angleterre, l'an 1172. comme le rapporte Silveſtre Giraldus du païs de Cornoüaille, contemporain de Henri, qui le fit même paſſer en Irlande avec le Prince Jean ſon fils. Au reſte tout ce Royaume eſt partagé en cinq grandes provinces, qui ſe diviſent elles-mêmes en pluſieurs comtés. La province de Munſter ſituée au Midi, eſt celle où le Comte de Deſmond commença les hoſtilités à la ſollicitation du Pape & du Roi d'Eſpagne. On y trouve l'archevêché de Cashels, qui a ſous lui douze (2) Suffragans. Le Leimſter à l'Orient renferme ſept comtés (3). Dublin en eſt la capitale, & eſt en même tems le ſiége de la réſidence du Viceroi, d'un Parlement, & d'un Archevêque. L'Ulſter ſitué au Nord eſt la plus grande de toutes ces provinces, & n'étoit habité autrefois que par des naturels du païs, gens barbares, qui commencent à s'humaniſer par le commerce qu'ils ont avec les colonies Angloiſes qu'on y a fait paſſer. Cette province eſt partagée en dix comtés. Armagh y eſt le ſiége d'un Archevêque. C'eſt-là auſſi qu'on voit cette caverne de Saint Patrice, ſi fameuſe par les prodiges effrayans que l'on en raconte. La Connacie, ou le Connaught eſt ſitué à l'Occident, & a pour capitale Tuam. (4) Enfin la Midie, ou Médie, maintenant appellée le païs de Meath, eſt au milieu de ces provinces. On y trouve l'ancienne ville qui porta autrefois le nom de Laberus, & qu'on appelle aujourd'hui Kil-lair, ſituée, à ce qu'on croit, au centre même de l'iſle avec celle de Trim.

HENRI III. 1579. tion de l'Irlande.

Auſſitôt que le bruit ſe fut répandu en Irlande de l'arrivée du Général du Pape, car c'eſt le titre que Fitzmorris ſe donna pour ſoulever plus aiſément ces peuples groſſiers, Jean & Jaques, freres du Comte de Deſmond qui favoriſoit ſous main cette expédition, allerent à la tête de quelques Irlandois ſe joindre à ce nouveau Chef, qui d'ailleurs étoit de leurs parens. Pour le Comte, il ne ſe déclara pas d'abord. Au contraire, il aſſembla ſes vaſſaux, comme s'il eût eu deſſein de s'oppoſer aux projets des rebelles. Mais lorſqu'il vit le Comte de Clan-carty marcher contre eux avec de bonnes troupes, il trouva moyen de l'amuſer, & de l'obliger à porter ſes armes ailleurs.

Arrivée de Fitzmorris Chef des rebelles en Irlande.

Cepen-

(1) Il eſt dit dans l'édition *in fol.* des *Drouarts*; & a cent milles de longueur, ſavoir depuis les montagnes de Randan juſqu'au cap des Pigeons, & cinquante de largeur, à compter de la ville de Lublin, juſqu'au collines de Patrice.

(2) L'édition *in fol.* des *Drouarts* n'en marque que neuf.

(3) La même édition fait mention de dix, pendant que celle de Genéve ne parle que de ſix comtés.

(4) Tout ce qui ſuit des affaires d'Irlande, manque dans l'édition *in fol.* des *Drouarts*. On y lit ſeulement: Dans la Midie ou Médie ſont ſituées les villes de Kil-lair & Drought; après le debarquement fait proche de Limrick, on trouva à propos d'y tracer le plan d'une citadelle, qui avec l'avantage de ſon aſſiette naturellement forte, fut en peu de tems ſi bien fortifiée qu'elle étoit en état de défenſe, & capable de réſiſter aux attaques les plus vigoureuſes.

Digitized by Google

HENRI III. 1579.

Cependant le Viceroi ayant appris ce qui ſe paſſoit, écrivit au Comte de Deſmond & à ſes freres ; & il leur envoya ordre par Henri Davill de joindre leurs forces, & d'aller de concert attaquer le fort que les rebelles avoient élevé. Davill fut auſſi amuſé par les trois freres, qui ſçurent adroitement le retenir. Enſuite lorſqu'il les eut quittés, Jean courut après lui : & l'ayant rencontré dans une auberge de la ville de Trally avec Artus Carter, Maréchal du Munſter (1), il alla l'attaquer dans ſon lit, où il dormoit profondément ; & ſans écouter les priéres qu'il lui faiſoit de ne pas violer le Droit des gens à ſon égard, ſans ſe laiſſer toucher par le nom de fils dont il l'appelloit, par le privilége que ſon âge lui donnoit ſur lui ; ce qui eſt aſſez ordinaire entre gens de guerre, il le perça de mille coups, & égorgea enſuite tous ſes domeſtiques. De-là venant rejoindre les Eſpagnols qui étoient avec Fitzmorris, les mains encore teintes du ſang qu'il avoit verſé, & faiſant gloire de ſon crime : „ Voilà, leur dit-il, le „ gage que je vous donne, & qui vous répondra, à vous, & à tout le „ parti, de mon attachement & de ma fidélité. „ Sanders qui étoit preſent à ce diſcours, donna de grands éloges à cette action, qu'il traitoit de ſacrifice agréable à Dieu. Fitzmorris de ſon côté n'approuvoit point la maniére dont on s'y étoit pris ; & il auroit mieux aimé que Davill eût été tué dans une querelle, & au milieu du chemin, que de ſang froid, & dans une maiſon. Pour ce qui eſt du Comte de Deſmond ſon frere, il déteſta de tout ſon cœur cet aſſaſſinat.

Henri Davill aſſaſſiné.

Situation des Eſpagnols dans cette iſle.

D'un autre côté les Eſpagnols étoient dans la derniére déſolation. Au lieu de ces troupes nombreuſes, que les Prêtres Irlandois leur avoient promiſes, ils ne voyoient de toutes parts que la ſolitude la plus affreuſe. On leur avoit enlevé leurs vaiſſeaux ; la mer ne pouvoit plus leur ſervir d'aſile ; & la terre ne leur offroit que des objets ennemis. Dans une ſituation ſi triſte ils crioient qu'ils étoient perdus, qu'on les avoit trahis ; ils ſommoient les révoltés de tenir la parole qu'ils leur avoient donnée ; & ils faiſoient mille imprécations contre la barbarie de ces inſulaires, dont ils appréhendoient de ſe voir la victime. Cependant Fitzmorris les encourageoit ; & après leur avoir fait eſpérer qu'il leur arriveroit bientôt du ſecours, il leur dit qu'il avoit fait un vœu en Eſpagne qu'il étoit obligé d'accomplir. En effet il feignit de partir, pour aller dans cette vûë à Sainte-Croix de Tipperary, mais dans le fond ſon deſſein étoit d'aller ſoulever les païſans de l'Ulſter & du Connaught. Il paſſoit avec peu de ſuite par les terres de Guillaume Burgh ſon parent, qui s'étoit révolté comme lui dans la premiére conjuration ; mais qui ayant fait depuis de plus ſages réflexions, étoit rentré dans ſon devoir, lorſque les chevaux venant à lui manquer, il ordonna à ſes gens d'aller prendre ceux qui étoient attellés dans la campagne à quelques charuës. Les païſans voulurent d'abord s'oppoſer à cette violence ; & ne pouvant en venir à bout, leurs cris apprirent à tout le voiſinage le beſoin qu'ils avoient de ſecours pour ravoir ce

Violence que commet Fitzmorris.

(1) L'*Editeur Anglois* le nomme Lieutenant du Maréchal de Munſter.

ce qui leur appartenoit. Tous les païſans prirent les armes. Les fils de Burgh entre autres, qui étoient jeunes & pleins de feu, indignés qu'on leur fît cet outrage, monterent à cheval, & vinrent à toute bride venger les droits de leur maiſon. On ſe fit d'abord beaucoup de reproches de part & d'autre ; enfin voyant que Fitzmorris refuſoit conſtamment de rendre les chevaux, Théobalde, l'aîné de ſes freres, ſe jetta ſur lui la lance à la main. On ſe mêla : Théobalde fut tué avec un de ſes freres, & quelques-uns de ſes gens ; mais Fitzmorris reçut une balle dans la tête, qui le renverſa ſur la place, & preſque toute ſa ſuite fut paſſée au fil de l'épée. Son corps fut mis en piéces ; & on lui coupa la tête, qui fut plantée au bout d'un pieu à la porte de Kilmalock, où quelque tems auparavant il avoit promis à Perrot avec des ſermens ſi affreux, & à la face des autels, de ne jamais retomber dans la révolte. Eliſabeth écrivit à Guillaume Burgh des lettres très-gracieuſes, pour le conſoler de la mort de ſes enfans ; & lui donna le titre de Baron de Caſtle-Conell, avec une penſion dont elle le gratifia. Mais il ne ſurvécut pas long-tems à ſes deux fils, & n'eut pas le tems de joüir des bienfaits de la Reine.

HENRI III. 1579.

Elle lui coûte la vie.

Cependant Drury Viceroi d'Irlande s'étoit avancé à la tête de ſes troupes juſqu'à Kilmalock. De-là il envoya dire au Comte de Deſmond, qui continuoit toujours à ne ſe point déclarer, de venir le trouver ; & après avoir tiré de lui une promeſſe d'être fidèle en cette occaſion, il le congédia, avec ordre de lever des troupes. Mais il ne parut plus depuis ; & tout ce que l'on put faire, ce fut d'obliger ſon épouſe de donner ſon fils unique en ôtage. D'un autre côté Jean, l'un de ſes freres, ayant été mis par les ſéditieux à leur tête à la place de Fitzmorris, fit ſon premier coup d'eſſai contre Herbert & Pryſe, Officiers Anglois, qu'il tailla en piéces après les avoir attirés dans une embuſcade. Lui-même fut bleſſé legérement au viſage dans cette action.

Jean de Deſmond ſuccéde à Fitzmorris.

Le Viceroi venoit de fortifier ſon armée des nouvelles levées qu'il avoit faites dans le Devonshire, Perrot étant arrivé d'Angleterre avec une eſcadre de ſix vaiſſeaux deſtinés à garder la côte. Mais les incommodités de Drury ne lui permirent pas de pouſſer plus loin cette guerre. Preſſé par ſa maladie, il fut obligé de ſe retirer dans Waterford ; & il remit ſes troupes à Nicolas Malbey, vieux Capitaine, dont il connoiſſoit l'activité, & qu'il fit Maréchal de Munſter. Malbey voulut avant toutes choſes s'aſſûrer des diſpoſitions du Comte de Deſmond. Pour cela il le fit avertir de ſon devoir, & lui fit dire de ſe rendre auprès de lui. Mais le voyant réſolu à ne point obéïr, il ſe mit ſans perdre de tems à la tête de ſon armée ; marcha par le Conile, qui eſt un petit païs couvert de bois ; & y ayant rencontré Jean de Deſmond, qui faiſoit porter devant lui l'étendart du Pape déployé, il l'attaqua. Le combat fut d'abord fort rude ; enfin les Irlandois & les Eſpagnols plierent devant les Anglois ; & Jean lui-même mit ſa vie à couvert par la fuite, laiſſant ſes gens à la diſcrétion du vainqueur, qui en fit un grand carnage. On trouva parmi les morts ce Prêtre Allen, dont j'ai parlé, & qui avoit exhorté les rebelles à en venir courageuſement aux mains, en les aſſûrant de la victoire.

Nicolas Malbey, fait Maréchal de Munſter.

Il bat Irlandois & les Eſpagnols.

HENRI III. 1579.

La nuit ſuivante, le Comte de Deſmond, qui attendoit dans le voiſinage le ſuccès de cette action, ne voulant pas encore ſe découvrir, écrivit à Malbey pour le féliciter de ſa victoire, & l'avertir de changer de camp. Le Général Anglois lui renvoya ſur le champ ſon courier, avec ordre de dire à ſon maître, qu'il le prioit de ne pas tarder davantage à ſe rendre auprès de lui, afin qu'ils puſſent joindre leurs forces; parce qu'il ne voyoit point de raiſon d'abandonner le camp où il étoit. Il l'attendit donc pendant quatre jours. Enfin voyant qu'il ne venoit point, il marcha vers Rekel, petite place du comté de Deſmond. Ce fut alors que le Comte leva le maſque; & ſa révolution rendant les ennemis plus hardis, ils vinrent au milieu de la nuit attaquer le camp des Anglois. Mais il étoit ſi bien défendu, que leur projet échoüa. Cependant on jugea à propos de fortifier ce poſte, afin d'obliger par-là les rebelles à partager leurs forces.

Conduite artificieuſe du Comte de Deſmond.

Il ſe déclare enfin pour les rebelles.

De-là Malbey s'avança vers Asketten. C'étoit un fort bâti ſur une éminence, & environné de toutes parts d'une riviére qui porte le même nom. Le Comte s'y étoit renfermé avec des troupes. Le Général Anglois l'avertit encore une fois de penſer à lui, & de ne pas deshonorer une famille auſſi illuſtre par ſon ancienneté que celle dont il ſortoit, & la mémoire de ſes ancêtres, en s'abandonnant à la révolte; qu'il étoit encore tems pour lui de recourir à la clémence de la Reine; & qu'il ne doutoit pas qu'il ne reçût pluſieurs marques des bontés de cette Princeſſe, ſi par ſon exemple il contribuoit à retenir ſon frere & les inſulaires dans le devoir. Mais il eut beau faire inſtance auprès de lui, le Comte s'obſtina de plus en plus dans ſa réſolution.

Mort du Viceroi d'Irlande.

Ce fut ſur ces entrefaites que mourut le Viceroi. C'étoit un homme qui s'étoit beaucoup diſtingué par ſes exploits en France, en Ecoſſe, & en Irlande. A ſa mort l'autorité de Malbey dans le Munſter expira auſſi; c'eſt pourquoi il ſe retira auſſitôt dans le Connaught, dont il étoit Gouverneur. Sa retraite rendit le courage aux rebelles. Jaques de Deſmond alla aſſiéger Adar, où Guillaume Stanley & George Carew avoient leur logement. Mais ils firent des ſorties ſi fréquentes, qu'ils fatiguerent bientôt l'ennemi, & l'obligerent à lever le ſiége. Après cela la garniſon qui manquoit de vivres s'étant répanduë dans la campagne, elle tomba entre les mains des révoltés. Là on ſe battit avec acharnement, & Jaques lui-même fut bleſſé très-dangereuſement dans cette rencontre.

Echec de Jaques Deſmond dans ſon entrepriſe ſur Adar.

Délibération à Dublin, & ſon réſultat touchant le gouvernement.

Cependant on délibéroit à Dublin ſur le gouvernement. Les peuples, qui ne voyoient dans la province aucun Chef à la tête des armées, ſe ſoulevoient de toutes parts. Ainſi il fut réſolu qu'en attendant que S. M. eût nommé un Viceroi, Guillaume Pelham, grand Juſticier du Royaume, ſe chargeroit auſſi des affaires de la guerre; & que le Comte d'Ormond ſeroit Gouverneur du Munſter. Ce Seigneur avoit déja envoyé à Dublin, ſous bonne garde, le fils du Comte de Deſmond, qui avoit été donné en ôtage, & que Drury lui avoit mis entre les mains.

Pelham, chargé de ce nouvel emploi, paſſa dans le Munſter, d'où il écrivit au Comte de Deſmond de venir ſe rendre auprès de lui. Mais il chargea ſon épouſe de faire ſes excuſes au nouveau Général, & de le prier de l'en

l'en diſpenſer. Ainſi il lui envoya le Comte d'Ormond pour traiter avec lui. On lui propoſa donc de livrer aux Anglois Sanders, qui étoit l'auteur de cette guerre, de faire ſortir du païs toutes les troupes étrangeres, de remettre à Pelham Carigo-Foyle & Asketten, de ſe ſoûmettre ſans condition, & de tourner ſes armes contre ſes freres & les autres rebelles. A ces conditions, on lui faiſoit eſpérer d'oublier tout le paſſé; & au cas qu'il refuſât de les accepter, on menaçoit de le proſcrire. Enfin, comme on vit qu'il ne cherchoit qu'à amuſer par ſes prétextes & ſes remiſes, on porta contre lui au commencement de Novembre un arrêt terrible qui le déclaroit traître à la patrie & criminel de leze-Majeſté. Les motifs exprimés dans cette ſentence ſi ſévere étoient, qu'il s'étoit entendu avec les Princes étrangers pour les rendre maîtres de la patrie; qu'il avoit donné du ſecours à Sanders & à Fitzmorris; qu'il avoit reçû les Eſpagnols au fort Mariewick; qu'il avoit fait mourir honteuſement les fidèles ſujets de S. M. & avoit enfin levé l'étendart du Pape contre la Reine.

HENRI III. 1579.

Arrêt porté contre le Comte de Deſmond.

Après cela le Comte d'Ormond eut ordre de continuer la guerre. Ce Général entra d'abord dans le Conile, y fit le dégât, enleva les beſtiaux, & mit tout le païs au pillage. De-là il ſe rendit à Youghall (1), qui avoit déja été pillé par le Comte de Deſmond. Et parce que le Gouverneur avoit refuſé de recevoir garniſon Angloiſe, pour en faire un exemple de terreur, il voulut qu'il fût pendu aux portes de la ville; après quoi il y mit garniſon. Enſuite il alla aſſiéger Strangical que les Eſpagnols défendoient. Mais à ſon approche ils abandonnerent la place, & chercherent leur ſalut dans leur fuite. Mais ils furent ſi vivement pourſuivis par les Anglois, qu'il n'en reſta pas un ſeul. Enfin dans tout le Munſter on donna la chaſſe aux rebelles.

Succès de la continuation de la guerre par les Anglois.

Tels furent en Irlande les évenemens de cette année, qui fut auſſi marquée par la mort de Nicolas Bacon, grand Chancelier d'Angleterre, dont j'ai déja ſi ſouvent parlé. C'étoit un homme d'une prudence conſommée, d'une éloquence admirable, d'une pénétration ſinguliére, & d'une mémoire très-ſûre; enfin qui mérita d'être après Cecil, comme le ſecond appui du trône de ſon maître. On lui donna pour ſucceſſeur dans la charge de Chancelier, Thomas Bromley.

Morts illuſtres.

Bacon.

Cette même année enleva Staniſlas Hoſius natif de Cracovie. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la Juriſprudence à Padouë, & enſuite à Boulogne, où en même tems Alexandre Farneſe, Chriſtophle Madrucci & Othon Truchſes, qui tous trois furent Cardinaux dans la ſuite, étudioient les belles Lettres; & il ſe perfectionna enfin ſous Hugue Buoncompagno, qui monta depuis ſur la chaire de Saint Pierre, ſous le nom de Grégoire XIII. Il reſta enſuite dans ſa patrie, où le Roi Sigiſmond-Auguſte l'employa dans pluſieurs Ambaſſades d'importance vers les Empereurs Charles V. & Ferdinand, & le Roi Philippe II. & dans toutes il mérita toujours l'éloge d'un ſujet fidèle & d'un habile négociateur. Le Roi Sigiſmond l'avoit

Hoſius.

(1) Dans la premiére édition de Genéve on lit: *Toughall.*

HENRI III. 1579. l'avoit fait Evêque de Warmie. Le Pape Pie IV. qui connoiſſoit ſon érudition profonde, & ſon habileté dans la Théologie, voulut auſſi ſe ſervir de lui dans les négociations qui précéderent le Concile de Trente, dont il fut lui-même dans la ſuite un des Préſidens ; & il le députa pour cela à l'Empereur Ferdinand, & à Maximilien Roi de Boheme. Ce fut à cette occaſion qu'il fut fait Cardinal ; dignité qui lui avoit déja été offerte par le Pape Paul IV. & que ce grand homme par une modeſtie, dont on ne voit guères d'exemples dans notre ſiécle, avoit eu la force de refuſer. Il s'étoit retiré à Caprarola, pour éviter les grandes chaleurs de Rome, lorſqu'il y mourut enfin le 5. d'Août, dans ſa ſoixante & ſeiziéme année. On peut ajoûter aux belles qualités que j'ai dit qu'il avoit, celles d'aimer la Religion, ſa patrie & ſes amis. Son corps fut tranſporté à Rome, & inhumé dans l'Egliſe de Sainte-Marie Tranſtevére. Thomas Treter ſon compatriote prononça ſon oraiſon funébre.

Hartung & Oſwald. Je vais parler après lui de deux Sçavans illuſtres. Le premier eſt Jean Hartung natif de Miltenburg ſur le Mein en Franconie : il profeſſa avec beaucoup de ſuccès la langue Grecque, d'abord à Heidelberg, & enſuite à Fribourg en Brisgau ; & il compoſa même quelques Ouvrages en cette langue. Le ſecond eſt Eraſme Oſwald né dans la haute Hongrie, nommée aujourd'hui Autriche, qui profeſſa d'abord dans ſa patrie, enſuite à Ingolſtadt, à Leipſick, à Bâle, à Memmingen, & enfin à Fribourg. Il étoit également eſtimé pour ſon habileté dans les Mathématiques, qu'il a enrichies de ſes Ouvrages, & par la grande connoiſſance qu'il avoit de la langue Hébraïque ; en quoi il ſemble avoir voulu ſuivre l'exemple de Sébaſtien Munſter ſon précepteur. Au reſte, comme il avoit toujours vécu dans une union fort étroite avec Hartung, & qu'ils avoient preſque toujours demeuré dans le même lieu, la mort même ne voulut pas les ſéparer ; ſeulement Oſwald étoit plus jeune de ſept ans que ſon ami lors de ſon décès.

Stadius. Peu de tems après mourut à Paris le dernier jour d'Octobre Jean Stadius d'Anvers. Il étoit plus jeune que les deux dont je viens de parler ; car il n'avoit alors que cinquante-quatre ans. C'étoit un des premiers hommes du monde pour les Mathématiques, & il a rendu ſon nom célébre dans tout l'univers par ces fameuſes Ephémérides, qu'il a conduites avec la plus grande exactitude depuis l'an 1554. juſqu'à l'an 1606. Il profeſſoit d'abord à Louvain lorſqu'on fonda parmi nous la chaire de Ramus : & comme tous les gens de Lettres étoient invités à venir diſputer le prix honorable qui étoit propoſé au mérite, Stadius vint à Paris ; & quoique ce fût déja un homme mûr, il ne crut point ſe deshonorer en entrant en lice avec de jeunes gens. Le principal de ces concurrens fut Maurice Breſſius de Grenoble : & le ſuccès de cette diſpute littéraire fut ſi égal, que François de Foix de Candale, un des plus illuſtres & des plus ſçavans hommes que nous avons eus, qui y avoit aſſiſté, jugea que le prix devoit être partagé ; & le partagea effectivement avec beaucoup d'équité. Stadius ne ſoûtint cependant pas tout-à-fait dans la ſuite la gloire qu'il avoit acquiſe en cette occaſion. Pour plaire aux Seigneurs & aux Dames de la Cour, qui n'étoient curieux alors que de ce qu'il y a de plus

plus caché & de plus incertain, c'eſt-à-dire, de l'avenir, il parut s'écarter un peu de ces régles ſi ſûres & toujours infaillibles, ſur leſquelles eſt fondée la ſcience qu'il profeſſoit, & rendit de notre tems, comme de celui des Céſars, le nom des Mathématiciens odieux, & leur profeſſion abominable. HENRI III. 1579.

J'ajoûterai à ces ſçavans hommes Louis le Roy de Coûtances. Comme à une connoiſſance parfaite qu'il avoit de la langue Grecque & de la Latine, il joignoit beaucoup d'habileté dans toutes les ſciences, il conſacra tous ces talens à l'ornement & à la perfection de notre langue; & il apprit à Platon & à Ariſtote à s'exprimer en François, par les belles traductions qu'il donna de pluſieurs de leurs Ouvrages qu'il enrichit encore de notes très-curieuſes. Enfin le caractére de ce génie élevé, incapable des ſoins vils que demandent les beſoins ordinaires, lui ayant fait négliger ſes affaires domeſtiques, cet homme, qui juſqu'alors n'avoit vû perſonne au-deſſus de lui, obligé de vivre aux dépens d'autrui dans ſa vieilleſſe, termina ſa courſe par une mort digne des regrets de tous les gens de Lettres, mais qui ne pouvoit lui être que fort agréable. Louis le Roy.

L'Italie nous offre auſſi un illuſtre défunt dans la perſonne de Jean-Baptiſte Adriani, Noble Florentin, mort à Florence le 27. de Juin à l'âge de ſoixante & huit ans. Il fut inhumé dans l'Egliſe de Saint-François hors de la ville. C'étoit un homme d'un eſprit très-cultivé, qui a continué avec une exactitude ſcrupuleuſe l'hiſtoire de François Guichardin, un des auteurs à mon avis qui après les anciens, mérite le mieux notre eſtime; c'eſt-à-dire, que depuis l'an 1506. il nous a donné l'hiſtoire de tout ce qui s'eſt paſſé en Italie, tirée en grande partie, à ce qu'il paroît, des mémoires de Côme de Médicis Grand-Duc de Toſcane, un des plus grands génies, & le Prince le plus prudent que nous puiſſions imaginer. J'avouë ici naturellement, que pour former le corps de cette hiſtoire, j'ai beaucoup puiſé dans cet Ouvrage, & plus peut-être que dans aucun autre. En effet j'ai cru trouver dans cet auteur une juſteſſe dans les choſes dont il étoit inſtruit, jointe à une bonne foi, une candeur & une ſincérité bien rares; c'eſt ce qui fait que je ne puis m'empêcher d'être ſurpris de voir que les Italiens ne l'eſtiment pas autant qu'il le mérite. Adriani.

Fin du Livre ſoixante & huitiéme.

HIS-

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE

DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

AFfaires du Nord. Origine de la guerre des Polonois contre les Moſcovites. Soulevement de la Livonie en faveur de Magnus Duc d'Holſtein. Ambaſſade du Roi de Pologne au Czar. Diette de Varſovie. Tentative des Moſcovites ſur Wenden. Magnus paſſe au ſervice du Roi de Pologne Arrivée de ce Prince à Leopoli. Ambaſſade du Grand Duc de Moſcovie Victoire remportée par les Polonois ſur les Moſcovites à Wenden. Préparatifs du Roi de Pologne contre les Moſcovites. Il déclare la guerre au Czar. Conſeil de guerre tenu à Suire. Siége de Ploczko par les Polonois. Deſcription de cette ville. Campement de l'armée Polonoiſe devant cette place. Reddition de Ploczko. Cruautés exercées par les Moſcovites pendant ce ſiége. Progrès du Roi de Pologne en Livonie. Diette de Varſovie. Plaintes contre le Roi. Diſcours du Chancelier Zamoyski pour la juſtification de ce Prince. Il rend lui-même compte de ſa conduite à la diette. Suite des affaires de Portugal. Le Roi Henri aſſemble les Etats du Royaume. Il nomme cinq Gouverneurs pour être à la tête des affaires juſqu'à ce qu'on eût décidé du droit des prétendans à la Couronne, au cas qu'il vint à mourir auparavant. Le peuple ſe déclare pour D. Antoine, Prieur de Crato. On penſe à marier le Roi On envoye à Rome à ce ſujet, pour demander diſpenſe au Pape. Conduite du Roi d'Eſpagne à cette occaſion. Droits de la Reine Catherine de Medicis à la Couronne de Portugal. Libelles publiés contre le Roi Henri. Examen des droits des prétendans à la Couronne. Si la Couronne de Portugal eſt élective? Préparatifs du Roi d'Eſpagne pour ſoutenir ſes prétentions. Le Roi Henri, à la perſuaſion du Jéſuite Henriquez ſon Confeſſeur, ſe déclare en ſecret en faveur de Philippe. Sentimens des Etats de Portugal à ce ſujet. Mort du Roi Henri. Le Duc d'Albe déclaré Généraliſſime de l'expédition du Roi d'Eſpagne contre le Portugal. Philippe II. ſe rend à Guadalupe. Déciſion des Théologiens de l'Univerſité d'Alcala de Henarès, des Jéſuites & des Cordeliers, en faveur des droits de ce Prince.

AU-

Digitized by Google

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Reinhold Heidenſtein. D. Chyrée. H. F. Conneſtaggio. Antoine Errera. Pierre Belei.

LA guerre s'alluma cette année entre la Moſcovie & la Pologne, & le ſuccès en fut ſi heureux pour Etienne Batthory, qu'il réünit par-là à ſa Couronne la Livonie, qui juſqu'alors avoit été en proye aux invaſions des Suédois, & du Moſcovite. Ce Prince, auſſitôt qu'il fut monté ſur le trône de Pologne, avoit écrit, ſelon la coûtume, à toutes les Couronnes étrangeres, pour leur faire part de ſon élection; les aſſûrant d'ailleurs de ſon attachement, & du deſir ſincére qu'il avoit de vivre avec elles en bonne intelligence. Il s'acquitta ſur-tout de ce devoir envers Jean fils de Baſile, alors grand Duc de Moſcovie. Il lui députa Etienne Grudecenski Polonois, & Leon Bukowiecz de Lithuanie, avec ordre d'aſſûrer de ſa part S. M. Czarienne, qu'il étoit à ſon égard dans les mêmes diſpoſitions, qu'à l'égard de tous les autres Princes Chrétiens; & que ſi ſous le regne de leurs prédéceſſeurs il s'étoit élevé quelques différends entre les deux nations, il ſouhaitoit qu'on prît des meſures pour les terminer à l'amiable. Le Moſcovite répondit à cette députation, que quoiqu'il eût été déja informé de l'élection de l'Empereur Maximilien, il contribueroit volontiers à entretenir la bonne intelligence entre les deux Couronnes; qu'ainſi il étoit d'avis que, ſuivant l'uſage établi entre leurs prédéceſſeurs, ils s'envoyaſſent réciproquement des Ambaſſadeurs pour traiter de leurs prétentions; & que cependant on ne fît aucunes hoſtilités de part ni d'autre.

Henri III. 1579.

Affaires du Nord.

Sur cette réponſe le Roi de Pologne, ne croyant pas avoir rien à appréhender de ce côté-là, ne penſa plus qu'à châtier la révolte de ceux de Dantzick, dont j'ai parlé plus haut. Dans cette vûë il convoqua la diette à Thorn; & dans cette aſſemblée, de l'avis du Sénat, il fut réſolu qu'on enverroit une Ambaſſade au Czar. Mais le Moſcovite n'attendit pas l'arrivée des Ambaſſadeurs Polonois; & il profita de l'occaſion de la guerre de Dantzick, pour faire entrer une armée en Livonie. Il avoit mis à la tête Magnus Duc d'Holſtein: & il fit publier que ſi la province vouloit ſe donner à lui, il la céderoit à ce Prince, pour la tenir de lui à foi & hommage, à l'exemple du Duc de Pruſſe; en ſorte que le Duc ſeroit le maître du gouvernement; & que pour lui il n'y conſerveroit que ſon droit de ſouveraineté. Cette déclaration eut ſon effet. Les peuples de la Livonie, par dégoût peut-être pour une domination étrangere, peut-être auſſi par le déſir de voir à leur tête un Prince de leur nation, & qui parlât la même langue qu'eux, ſollicités d'ailleurs par quelques Seigneurs qui n'étoient pas fa-

Commencement des hoſtilités entre la Moſcovie & la Pologne.

Soulevement de la Livonie en faveur de Magnus Duc d'Holſtein.

HENRI III. 1579.

vorables à la Pologne, commencerent par chaſſer preſque toutes les garniſons qui étoient dans les villes & places fortes de la province. Enſuite ils envoyerent leurs députés à Wenden, où Magnus s'étoit rendu, & où après l'avoir reconnu pour leur Souverain, ils lui préterent ſerment de fidélité au nom de toute la nation.

Il prend le parti du Czar & l'irrite contre lui.

Magnus deſcendoit des Rois de Dannemarck, & poſſédoit en Livonie l'evêché de Courlande & d'Oſel. Le feu de la jeuneſſe, & les belles eſpérances dont le Moſcovite l'avoit flatté, l'engagerent dans la ſuite à prendre le parti de ce Prince, qui lui fit même épouſer la fille du Prince André ſon couſin, qui, ſous quelques ſoupçons, avoit été égorgé par ſon ordre avec tous ſes enfans mâles. Le Duc d'Holſtein faiſoit le ſiége de Riga par ordre du Czar, dans le tems même que le Roi de Pologne étoit devant Dantzick. Mais cette entrepriſe ne lui réüſſit pas, & il fut obligé de l'abandonner. Dans la ſuite, la plus grande partie des places de la province ſe rendant d'elles-mêmes au Duc, il en prit poſſeſſion en ſon nom. Cette conduite irrita le Czar; il entra en Livonie à la tête d'une puiſſante armée précédé de Magnus, qui lui frayoit lui-même le chemin, prit les villes de Marienhaus, de Roſitten, de Luczen, de Duneburg, & Kockenhaus, qui ſe rendirent à ſon approche; & pour donner dans ces commencemens quelque idée de ſa clémence, il ne fit aucun deſordre dans toutes ces places.

Violences que commet le Moſcovite à l'égard des habitans d'Aſcherod.

Aſcherod qui ſe remit auſſi à ſa diſcrétion, fut le théatre de ſes premiéres violences. Grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & de toutes ſortes de conditions, s'étoient réfugiées dans cette ville, ſur-tout ce qu'il y avoit de Dames de diſtinction dans la province y étoient venuës chercher un aſile. Dès que le Czar s'en vit le maître, il fit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui étoient en état de porter les armes; & abandonna toutes les femmes qui ſe trouvoient dans la place à la brutalité des Tartares. De-là il marcha contre Wenden, qui à la nouvelle d'un traitement ſi barbare, lui ferma ſes portes. Magnus en ſortit pour implorer ſa clémence, & le prier d'épargner cette place. Mais il eut beau ſe jetter à ſes genoux; le Moſcovite, au lieu de l'écouter, le traita de la maniére la plus indigne, juſqu'à lui donner un ſoufflet. Après cette tentative les habitans, perſuadés qu'ils n'avoient plus de ſecours à attendre de la protection du Duc, ni aucune grace à eſpérer du Moſcovite, mirent ſous leurs murs pluſieurs barils de poudre, qui en prenant feu, firent ſauter une grande partie de la ville, & enveloppperent dans ſes ruines la fleur de la Nobleſſe de Livonie.

Mauvais traitement que reçoit de lui le Duc d'Holſtein.

Succès des Moſcovites.

Le Czar, maître de ces triſtes reſtes de Wenden, s'empara ſur le champ de Runeburg, qui commande cette place, & qui ſe rendit auſſitôt après. Par-là il ſe vit en poſſeſſion de toute la Livonie, à l'exception de Riga, de Revel, & de quelques autres petites places des environs. Car peu de tems après que Henri fut ſorti de Pologne, ce Prince avoit enlevé aux Suédois Pernau, & enſuite Weiſſenſtein, un des forts des plus conſidérables de la province; & il avoit repris ſur l'Evêque de Derpt & les Chevaliers de l'Ordre Teutonique, Nerva, & long-tems auparavant Derpt, Felin, & Marienburg. Telle

fut

fut donc l'origine des différends qui s'éleverent entre ces deux puiſſantes nations, & de la guerre qui en fut la ſuite. Il y eut de tems en tems quelques trêves. On fit en Livonie & en Lithuanie quelques expéditions, dont l'avantage fut aſſez peu conſidérable de part & d'autre, juſqu'à ce qu'enfin Batthory monta ſur le trône de Pologne. HENRI III. 1579.

Cependant le Czar avoit repris la route de ſes Etats, emmenant priſonniers avec lui Alexandre Polubenski, Lieutenant de Chodkewitz, & tous les autres Officiers Polonois qu'on avoit mis dans les places de la province. Dans ſon retour il écrivit au Roi de Pologne des lettres fort fiéres, par leſquelles il lui ordonnoit en maître, de ne point toucher à la Livonie. Il eut même la ſotte vanité d'ajoûter que ſes ancêtres tiroient leur origine d'un certain Pruſſus, frere d'Auguſte, qui avoit été maître de Mont-royal, aujourd'hui appellé Konigsberg, de Marienburg, & de tout le reſte de la Pruſſe, & qui par conſéquent étendoit ſon empire juſqu'aux confins de cet Etat. Lettres du Czar au Roi de Pologne.

Ces nouveaux ſujets de mécontentement joints aux anciens, engagerent Batthory à envoyer ordre à ſes Ambaſſadeurs, qui cependant étoient en chemin pour ſe rendre en Moſcovie, de demander ſatisfaction au Czar de ces hoſtilités, auxquelles on avoit dû d'autant moins s'attendre, qu'il y avoit une eſpéce de trêve entre les deux nations. En même tems il députa à Rome Paul Saionskowski, pour traiter avec S. S. des moyens d'arrêter les progrès du Moſcovite; & il convoqua la diette de Pologne à Varſovie. Cependant Boritz Save & Guillaume Plater reprirent Duneburg. Sous prétexte de vouloir faire une honnêteté aux Moſcovites, ils leur envoyerent un preſent d'eau-de-vie; & comme ils étoient perſuadés que la garniſon en boiroit juſqu'à s'enyvrer, ce qui arriva en effet, ils entrerent la nuit dans la place, & les en chaſſerent. Wenden fut auſſi repris par Matthieu Debinski & Jean Buringe, qui s'en rendirent maîtres par le moyen d'un ſerrurier, qui leur fit des clefs pour ouvrir les portes de la ville, ſur le modéle qu'on tira avec de la cire. Duneburg & Wenden repris par les Polonois ſur les Moſcovites.

Enfin la diette s'aſſembla à Varſovie au commencement de l'année ſuivante. On y fit d'abord de grandes plaintes au ſujet des courſes des Coſaques Niſoviens qui ravageoient tous les environs du Nieper. Mais ce qui chagrina le plus le Roi, ce fut la nouvelle qu'il apprit de l'entrepriſe audacieuſe & téméraire de Jean Podikoue. Cet homme natif de Valachie, & que Leunclavius ou Lewenclaw dit cependant avoir été Polonois, quoiqu'il n'eût point de naiſſance, s'étoit fait une eſpéce de réputation par ſa force extraordinaire. Elle étoit ſi grande, qu'il rompoit, dit-on, en deux un fer de cheval. Ce malheureux aſſembla une troupe de gens de néant comme lui; entra à leur tête en Valachie, attaqua le Prince Pierre qui en étoit Vaivode, allié de Batthory, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette invaſion; & le dépouilla de ſes Etats avant qu'il eût eu ſeulement le tems de penſer à ſe mettre en défenſe. A la nouvelle de cette révolution le Roi de Pologne, qui ſe ſentoit piqué perſonnellement de cette entrepriſe, écrivit ſur le champ à Chriſtophle ſon frere, Prince de Tranſylvanie, de donner du ſecours au Prince détrôné. Auſſitôt ſes intentions furent exécutées. Le Diette de Varſovie.

HENRI III. 1579. Tranſylvain paſſa en Valachie ; & ſon armée groſſiſſant de jour en jour par les troupes qui lui venoient de toutes parts, Podikoue obligé de chercher un aſile dans Nimirow, place appartenante à la Pologne, ſe rendit enfin à Nicolas Sieniawski Gouverneur de Kaminiek, & Commandant des milices ſur les confins de la Ruſſie, province frontiére de la Valachie, à condition qu'on lui laiſſeroit la vie ſauve. De-là il fut envoyé à Batthory, & eut une fin déplorable, comme je le rapporterai dans peu.

Guerre réſolue contre les Moſcovites.

Cependant le Roi fit part à la diette des ſujets de mécontentement que la nation avoit reçus des Moſcovites & des Tartares, qui depuis le départ du Roi Henri, avoient pendant l'interregne fait le dégât dans la Volhinie. Ainſi il demanda qu'on délibérât, s'il étoit à propos de déclarer la guerre à ces deux Puiſſances ; & au cas qu'on ne voulût pas avoir affaire à toutes deux enſemble, de décider laquelle des deux on devoit attaquer d'abord. Tous les ſuffrages ſe réünirent pour la guerre contre les Moſcovites. Pour ce qui eſt des Tartares, on remarqua qu'il n'y avoit aucun avantage à eſpérer d'un ennemi pauvre & toujours vagabond ; qu'en l'attaquant on s'attireroit même à dos les Turcs, qui prétendoient que le païs qu'ils habitoient, relevoit du Grand Seigneur. Ainſi on remit à un autre tems à tirer raiſon de leurs hoſtilités. Au contraire plus la Moſcovie étoit puiſſante, plus il y auroit de gloire à la vaincre ; plus la Pologne ſe rendroit redoutable, ſi elle avoit le bonheur d'en triompher. D'ailleurs c'étoit un païs riche, rempli de villes floriſſantes, & qui outre toutes les autres utilités offroit la commodité du commerce maritime. Tant d'avantages, fruits certains de la victoire, déterminerent toutes les voix de ce côté-là.

Meſures priſes à ce ſujet.

Conformement à cette réſolution, le Sénat nomma des commiſſaires pour régler le nombre de troupes dont on auroit beſoin, & les ſommes qui ſeroient néceſſaires à leur entretien. On mit enſuite un impôt ſur chaque arpent de terre, & ſur la bierre. Jamais de mémoire d'homme la nation n'avoit été chargée d'une auſſi groſſe taxe : cependant tout le monde s'y ſoûmit. Il n'y eut que les Palatins de Cracovie, de Sendomir, & de Siradie, qui s'excuſerent d'y ſouſcrire, ſous prétexte qu'ils n'avoient pour cela aucun pouvoir.

Réglement touchant l'adminiſtration de la juſtice.

On traita enſuite de l'adminiſtration de la juſtice. L'ancien uſage du Royaume étoit, qu'on appellât des jugemens rendus par les Seigneurs particuliers à l'aſſemblée générale des palatinats, dans le reſſort deſquels chaque juriſdiction ſe trouvoit ; & que de-là on allât droit au Roi, qui décidoit de ces appels dans une diette. Sous le regne de Sigiſmond-Auguſte on avoit penſé à abolir cette ancienne coûtume. Comme la mauvaiſe ſanté de ce Prince ne lui permettoit pas de rendre la juſtice avec beaucoup d'aſſiduité, la Nobleſſe avoit demandé qu'il lui fût permis de ſe nommer des juges de ſon corps. Elle n'obtint pourtant pas alors ce qu'elle ſouhaitoit. Mais dans l'interregne qui ſuivit la mort de ce Prince, lorſqu'il s'agit de l'élection de Henri, une des principales conditions qu'on lui propoſa pour monter ſur le trône de Pologne, fut d'accorder ce droit à la Nobleſſe ; & il l'accepta. Cette innovation avoit de grands incon-

inconvéniens; & Batthory ne les ignoroit pas. Cependant, comme il n'étoit point en état d'empêcher ce qui étoit déja fait, il crut que dans ces circonſtances, le parti le plus convenable étoit de trouver quelque tempérament pour réduire l'adminiſtration de la juſtice à une certaine uniformité. Dans cette vûë, au lieu qu'auparavant chaque palatinat avoit ſon tribunal particulier, ce Prince ordonna que dans la ſuite on tireroit tous les ans, tant du corps du Sénat que du reſte de la Nobleſſe, deux perſonnes dans chaque grand palatinat, & une dans chaque petit, pour rendre la juſtice à la Nobleſſe du Royaume; & que ces nouveaux Magiſtrats tiendroient leur tribunal à Pietricow pour la haute Pologne, depuis la Saint-Martin juſqu'à Pâques; & pour la baſſe, à Lublin, depuis Pâques juſqu'à la moiſſon. Ainſi ce nouveau réglement donnoit à la Nobleſſe le droit de décider de tous les différends qui naiſſoient entre ſes particuliers, & laiſſoit le Roi en poſſeſſion de connoître ſeul, comme auparavant, de toutes les affaires d'Etat, & de celles qui regardoient les droits de la Couronne & les finances. Henri III. 1579.

Il reſtoit à lever une difficulté, qui étoit entre le Clergé & les laïques. Ceux-ci prétendoient que les Eccléſiaſtiques devoient être ſoûmis à la même juriſdiction que le reſte de la Nobleſſe. Le Clergé ſoûtenoit au contraire, que comme ces tribunaux ne pouvoient manquer d'être compoſés de gens de Religion différente, il étoit en droit de les regarder comme ſuſpects, & de refuſer de les reconnoître. Ainſi pour accommoder ce différend, de l'avis de Jean Zamoyski, il fut arrêté que, lorſqu'il s'agiroit de quelque affaire concernant le Clergé, on nommeroit ſix juges laïques, auxquels on joindroit pareil nombre d'Eccléſiaſtiques, qui auroient également leurs voix pour la déciſion; & que s'il arrivoit que les avis fuſſent partagés, la connoiſſance en ſeroit dévoluë à S. M. qui prononceroit en dernier reſſort à la prochaine diette. Après ces réglemens faits, la Nobleſſe, qui vouloit avant toutes choſes qu'on lui donnât ſatisfaction ſur cet article, ſe ſoûmit ſans peine à payer le nouvel impôt. Différend entre le Clergé & les laïques accommodé.

Cependant les Ambaſſadeurs Polonois étoient arrivés en Moſcovie, où ils reçurent toutes ſortes de mauvais traitemens de la part du Czar, naturellement brutal, & que ſes derniers ſuccès rendoient encore plus fier & plus intraitable. En effet, comme c'eſt un uſage reçu entre les deux nations de défrayer les Ambaſſadeurs pendant leur ſéjour à la Cour, & de ne point ſouffrir qu'ils achetent rien de ce qui peut être néceſſaire à leur entretien; ce qui leur ſeroit même impoſſible en Moſcovie, ce Prince ne leur fit jamais ſervir que ce qu'il y avoit de plus commun. Enfin, lorſqu'on fut convenu d'une trêve de trois ans, il trouva encore moyen de les tromper. Il fit faire un double traité; le premier, qu'on devoit preſenter à ſigner aux Polonois, étoit abſolu & ſans condition; l'autre, qu'il avoit donné ordre de leur remettre, & qui étoit ſcellé de ſon ſceau, portoit cette clauſe: Que le Roi de Pologne céderoit toute la Livonie avec la ville de Riga & le duché de Courlande au Czar, qui n'en étoit point du tout le maître, auſſi-bien que tout le païs qui s'étend juſqu'aux frontiéres de la Pruſſe; & qu'il s'engageroit à ne point donner de ſecours, & à ne point accorder ſa protection à aucun Seigneur, ni à aucune ville de Livonie. Enſui- Le Czar maltraite les Ambaſſadeurs de Pologne. Mauvaiſe foi de ce Prince & ſes artifices.

Henri III. 1579. suite lorsqu'il fallut ratifier le traité selon la coûtume, au lieu de la copie sur laquelle les Polonois avoient d'abord fait ferment, il supposa cette dernière qu'il jura d'observer, & congédia ainsi honteusement les Ambassadeurs, sans vouloir depuis leur accorder aucune audience.

Il fait assiéger Wenden.

En même tems il envoya une nouvelle armée pour faire le siége de Wenden. Mais Matthias Debinski vint à propos au secours, & fit échoüer cette entreprise. Ce Général, ne pouvant d'abord obtenir de ses troupes qu'elles se jettassent dans la place assiégée, se servit d'un stratagême pour les y faire entrer. Il leur proposa de s'approcher des ennemis, pour voir s'ils ne pourroient pas mettre l'allarme dans leur camp, & enlever leurs gardes avancées. Cette adresse lui réüssit. Ses soldats s'étant offerts à le suivre, il les conduisit en silence pendant la nuit jusque sous les murs de la ville, & lorsque le soleil vint à paroître & à leur faire remarquer cette armée nombreuse, qui les voyoit eux-mêmes à découvert, Debinski leur représenta qu'il leur étoit aisé d'être enveloppés par une si grande multitude, & qu'ainsi ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'aller chercher un asile dans la ville, & de s'en faire un rempart contre leurs ennemis, en la défendant courageusement. En effet la nécessité leur fit accepter la proposition. Entrés dans la place, ils la fortifierent à la hâte; & comme le printems approchoit, ils obligerent les Moscovites à lever le siége.

Le Duc d'Holstein embrasse le parti du Roi de Pologne.

Peu de tems après, Magnus Duc d'Holstein, outre tous les sujets de mécontentement qu'il avoit reçus du Czar, comme nous venons de le voir, ayant encore appris depuis, que ce Prince songeoit à confisquer ses biens & à le reléguer en Tartarie, pensa lui-même à prendre ses mesures pour abandonner son parti. Dans cette vûë, il commença à se tirer insensiblement des mains des Moscovites, s'avança jusqu'à Lempsel & Riga, & sur les frontiéres de la Pologne; & de-là il fit sçavoir au Roi ses dispositions par le Duc de Courlande. A cette nouvelle Nicolas Radzivil Palatin de Vilna ou Vilinski, reçut ordre de se transporter aussitôt de ce côté-là, de voir quel avantage le Royaume pouvoit tirer de ce changement du Duc d'Holstein, & de traiter avec lui sur ce pied-là. En conséquence le Duc se rendit en Courlande, où il se mit, lui & tous ses domaines, sous la protection de la Pologne, & prêta serment de fidélité au Roi entre les mains de Radzivil.

Le Roi députe au Czar.

Après que ce traité fut conclu, Batthory députa au Czar George Haraburda, avec ordre de lui déclarer qu'il ne prétendoit point observer la dernière trêve, à moins que le Moscovite ne se désistât de la clause qu'il avoit insérée dans le traité au sujet de la Livonie, & qui n'avoit point en effet été acceptée par les Ambassadeurs de Pologne. Mais au lieu de répondre précisément à cette déclaration, le Czar retint le député du Roi à sa Cour, & renvoya une nouvelle Ambassade en Pologne, pour demander que le traité de trêve fût confirmé avec la clause qu'il contenoit. En même tems il fit passer en Livonie une armée encore plus forte que la premiére, pour faire une seconde fois le siége de Wenden.

Son arrivée à

Enfin le Roi de Pologne partit de Varsovie, & marcha vers Leopoli. Chemin faisant, il assembla les diettes particuliéres des palatinats de Cracovie,

vie, de Sendomir & de Siradie, pour les engager à ſe ſoumettre au nouvel impôt créé dans la diette générale, ce qu'ils n'avoient point encore fait; & il obtint ce qu'il ſouhaitoit. Enſuite il ſe rendit à Leopoli, ſuivi d'un Chaoux qu'Amurath venoit de lui envoyer. Là il donna audience aux Ambaſſadeurs Tartares, qu'il aſſûra de ſes bonnes intentions à l'égard de la nation, & de la diſpoſition où il étoit d'entretenir avec eux une parfaite correſpondance, conformement aux traités faits avec les Rois ſes prédéceſſeurs; ajoûtant, qu'il auroit ſoin de leur faire toucher les gratifications qu'ils avoient coûtume de recevoir de la Pologne.

HENRI III. 1579. Leopoli. Il y donne audience aux Ambaſſadeurs Tartares.

On prit auſſi des meſures pour arrêter les courſes des Coſaques. Cette nation ne forme point d'Etat particulier. Au contraire elle habite les frontiéres de pluſieurs nations différentes vers l'embouchure du Nieper. C'eſt-là que tout ce qu'il y a parmi les peuples voiſins, Polonois, Lithuaniens, & autres, de malheureux, de ſcélérats, de gens à qui la ſituation preſente de leur fortune ne permet pas de reſter dans leur patrie, ou que l'eſpérance d'un meilleur ſort oblige d'en ſortir, ſe raſſemble, pour porter le ravage dans tous les environs, qui pour cette raiſon ſont incultes & déſerts. Ainſi, comme ce n'eſt qu'un compoſé de tout ce qu'il y a de plus vil parmi pluſieurs nations qui ne ſont pas toujours d'accord entre elles, quelques efforts que les Princes voiſins ayent faits depuis tant de ſiécles, il n'a pas encore été poſſible de traiter ſûrement avec eux.

Cependant le ſujet du voyage de l'envoyé du Grand-Seigneur cauſoit beaucoup de mouvement dans le Sénat. Il demandoit de la part de ſon maître, qu'on lui fît ſatisfaction de l'entrepriſe de Podikoue; & que par conſéquent on le lui remît. D'un autre côté, la plus grande partie des Sénateurs n'étoient point d'avis qu'on livrât un Chrétien, un brave Officier, un homme qui ſe diſtinguoit par ſa force extraordinaire, à un Prince infidèle & barbare, qui ne le redemandoit que pour le faire mourir. Au contraire ils croyoient qu'il falloit ſatisfaire du mieux qu'on pourroit l'envoyé de la Porte, & conſerver cependant à quelque prix que ce fût un malheureux, qui ne s'étoit rendu à Varſovie que ſur la parole du Roi. Batthory repréſenta, que ſi on lui avoit promis la vie ſauve, ce n'étoit qu'à condition qu'il juſtifieroit ſa conduite; que cependant, puiſqu'il étoit conſtant que par l'entrepriſe dont Amurath ſe plaignoit, il avoit violé l'alliance qui étoit entre les deux nations, il n'étoit pas juſte qu'au mépris des traités, un perturbateur du repos public comme lui, joüît du privilége que le Droit des gens a établi pour les ſauf-conduits. Ainſi, comme ce Prince qui ſe trouvoit engagé dans une guerre conſidérable avec la Moſcovie, n'eſtimoit pas aſſez la vie de Podikoue, pour vouloir la conſerver aux dépens de s'attirer à dos un ennemi auſſi puiſſant que le Grand-Seigneur, il lui fit trancher la tête en preſence de l'envoyé même du Sultan.

Podikoue, Chef des Coſaques Niſoviens puni de mort.

Cependant Alexandre frere de Podikoue, que les Coſaques avoient mis à leur tête, venoit de détrôner une ſeconde fois le Prince Pierre. Les Turcs le remirent en poſſeſſion de ſes Etats; ils prirent Alexandre priſonnier & l'empallerent, & envoyerent aux galéres tout autant de Coſaques qu'il

Pierre Vaivode de Valachie dépoüillé

HENRI III. 1579.

qu'il leur en tomba ſous la main. Mais ce Prince lâche & de peu de génie, ne joüit pas long-tems d'un trône où il avoit remonté tant de fois, d'autant plus indigne de le poſſéder, qu'il avoit pû ſouvent en deſcendre. Après la mort du grand Viſir Mechmet, Achmet ſon ſucceſſeur le dépoüilla de ſes Etats qu'il donna à un certain Jancola, qui prétendoit non-ſeulement être Valaque, mais même tirer ſon origine des Princes de Valachie, quoique dans le fond il deſcendît de ces anciens Saxons répandus dans la Tranſylvanie.

de ſes Etats.

Cérémonial qu'exigent du Roi de Pologne les Ambaſſadeurs Moſcovites.

Le Roi de Pologne, après avoir fait quelques réglemens dans la petite Ruſſie, étoit enfin de retour à Cracovie, lorſque les Ambaſſadeurs Moſcovites arriverent. Ce Prince leur ayant donné audience, ils eurent la vanité de déclarer d'abord, qu'ils ne feroient aucune propoſition à moins que le Roi ne les reçût debout, tête découverte, & qu'il ne commençât par s'informer de la ſanté de leur maître. C'eſt un uſage établi à la Cour de Moſcovie d'en uſer de la ſorte envers tous les Ambaſſadeurs des Princes étrangers; & le Czar étoit aſſez vain, pour vouloir obliger les autres Souverains à s'y conformer à l'égard de ceux qu'il leur envoyoit. Mais Batthory étoit trop fier lui-même pour s'abaiſſer juſque-là. Outre qu'il regardoit cette démarche comme tout-à-fait indigne de lui, il crut que dans ces circonſtances il ne lui convenoit pas d'augmenter encore la fierté d'un ennemi barbare, qui étoit devenu d'une hauteur inſupportable, en ſe ſoumettant à ce qu'il exigeoit. Ainſi il refuſa abſolument de s'aſſujettir à ce cérémonial; & comme les Moſcovites perſiſterent dans leurs prétentions, on les congédia ſans vouloir les entendre, & on les reconduiſit à petites journées dans leur païs par la Lithuanie.

Le Roi, s'étant fait rendre compte du produit des contributions que la nation après tant de difficultés s'étoit obligée de fournir, trouva que non-ſeulement elles ne montoient pas à des ſommes auſſi conſidérables que quelques-uns l'avoient prétendu; mais qu'elles n'étoient pas même ſuffiſantes, pour ſubvenir aux fraix de la guerre qu'on étoit ſur le point d'entreprendre. Il y avoit, ce ſemble, un moyen de réparer ce défaut; c'étoit de convoquer une nouvelle diette, de laquelle on pouvoit eſpérer d'obtenir de plus amples ſubſides. Mais ce ſecours étoit bien lent, & il étoit par conſéquent difficile d'y avoir recours. Ainſi le Roi prit le parti de députer à tous les Princes voiſins, & travailla à les mettre autant qu'il étoit poſſible dans ſes intérêts. Les Electeurs Auguſte de Saxe & Jean-George de Brandebourg l'exhorterent à ne pas manquer d'entreprendre une guerre, où l'honneur de l'Allemagne & de la Pologne étoit intéreſſé, & où il s'agiſſoit de délivrer la Livonie du joug d'un barbare ennemi. Celui de Brandebourg lui envoya même du canon pour cette expédition. Pour ce qui eſt de ceux que Batthory avoit députés à Conſtantinople, ils furent très-bien reçûs du grand Viſir Mechmet. Ce ſage Miniſtre, qui depuis tant d'années avoit gouverné avec tant de prudence ſous différens Princes de l'Empire Ottoman, loüa le deſſein du Roi de Pologne, & marqua qu'il ſouhaitoit que les commencemens de cette guerre fuſſent heu-

Il députe aux Princes voiſins, & tache de les mettre dans ſes intérêts.

heureux, & qu'elle eût un ſuccès auſſi favorable que ce Prince le ſouhaitoit. Il ajoûta ſeulement que l'entrepriſe au reſte étoit de conſéquence, & qu'après ſon maître, il ne connoiſſoit point de Puiſſance plus redoutable que le Czar. HENRI III. 1579.

Sur ces entrefaites, on apprit la nouvelle de la victoire remportée par les troupes de Pologne ſous les murs de Wenden. Les Moſcovites faiſoient le ſiége de cette place avec une armée beaucoup plus nombreuſe que celle qui l'avoit attaquée quelque tems auparavant. Elle étoit même commandée par quatre Généraux des plus grands Seigneurs de la Moſcovie; ſçavoir, Pierre Tatow, Baſile Voroncz, Pierre Choroski & André Scholkanowski. Mais la lenteur des aſſiégeans donna le tems aux Polonois d'aſſembler leurs troupes, & de mettre dans leurs intérêts George Boye, Commandant des milices Suédoiſes dans cette province. Ils ſe rendirent donc tous à Stropen, où étoient Buringe, André Sapieha, Commandant des troupes Polonoiſes qui étoient en Livonie, & Matthias Debinski. Outre Buringe, pluſieurs autres Seigneurs Livoniens parurent au rendez-vous, entre autres Nicolas Korff & Plater. Ces troupes furent jointes par quelques eſcadrons de Cavalerie, & par les milices Suédoiſes, ſur les bords du fleuve Gow (1), à mi-chemin de Wolmar & de Wenden; & de-là on marcha droit à l'ennemi, qui campoit vis-à-vis de cette derniére place. Défaite des Moſcovites par les Polonois.

L'action fut des plus vives. D'un côté les Polonois, les Lithuaniens & les Suédois, ne reſpiroient que la vengeance. De l'autre, les Livoniens combattoient pour leur liberté. Tous enfin animés du déſir d'acquerir de la gloire, firent de ſi grands efforts, qu'ils mirent d'abord les Tartares en déroute, & obligerent enſuite la Cavalerie Moſcovite à prendre la fuite. Les Généraux ennemis voulurent profiter de la faveur de la nuit pour tâcher de rallier leurs troupes, & de les retenir dans le devoir. Ils les conjurerent de ſe ſouvenir de la gloire de la nation, & du ſerment qu'elles avoient fait de combattre juſqu'à la mort pour la défenſe de leur patrie; & ils les exhorterent à s'expoſer aux derniéres extrémités, plûtôt que de trahir lâchement la confiance de leur Prince, en abandonnant en proye aux Polonois leur camp, avec toutes leurs munitions de guerre, qui avoient été confiées à leurs ſoins. Mais l'obſcurité favorable, pour augmenter la frayeur de ces troupes déja ébranlées, & pour cacher la honte de leur fuite, rendit toutes leurs exhortations inutiles. Déja il n'étoit plus poſſible de contenir le ſoldat, lorſque Choroski & Scholkanowski décamperent avec précipitation, ſuivis de toute leur Cavalerie. Pour ce qui eſt des deux autres Généraux qui commandoient l'artillerie, ils ne voulurent jamais l'abandonner, & ils aimerent mieux ſe laiſſer prendre priſonniers par les aſſiégés, qui dès le matin firent une ſortie ſur le camp, dont ils ſe rendirent maîtres, auſſi-bien que de toutes les proviſions

(1) Ce fleuve, dit le Gloſſaire de M. de Thou, n'eſt pas marqué ſur la Carte: on y trouve ſeulement Podrow & Treider, près de Wenden.

Digitized by Google

HENRI III. 1579. visions de guerre & de trente piéces d'artillerie qu'ils y trouverent. On admira sur-tout la fidélité des canonniers, qui en donnerent une preuve bien sensible en cette occasion. Après avoir enterré toute l'artillerie, ils tirerent au-dessous un fossé, & attacherent ensuite une corde à la bouche de chaque canon, où ils se pendirent.

Préparatifs & précautions de part & d'autre.

Cette victoire fut regardée par les Polonois, comme le présage d'un succès heureux pour toute la suite de cette guerre. D'un autre côté le Czar, persuadé que pour soûtenir l'idée que l'on avoit de la grandeur de sa puissance, il falloit faire voir en cette occasion qué la fortune ne lui avoit rien enlevé qu'il ne fût en état de réparer avec avantage, mit une autre armée sur pied & forma une nouvelle artillerie. Cependant le Roi de Pologne fit passer à Revel cent charges de bled, dont on avoit grand besoin dans cette place. En effet les courses continuelles des Moscovites avoient obligé les habitans de se tenir renfermés dans leur ville; leur commerce étoit interrompu; il y avoit long-tems que leurs terres n'avoient été cultivées, & ils se trouvoient réduits à une extrême nécessité. Ensuite, comme les loix du Royaume ne permettoient pas de nommer un Viceroi, Batthory déclara que si pendant qu'il seroit occupé à porter la guerre dans le païs ennemi, il arrivoit quelque affaire pressante, il en communiqueroit avec les Grands de l'Etat. Il fit aussi des réglemens très-sévéres pour assûrer la tranquillité publique, sur-tout à Cracovie, de peur que pendant son absence la différence de Religion n'excitât dans le Royaume quelque mouvement, comme il étoit arrivé dans plusieurs autres occasions.

Nicolas Mieleczki Généraliſſime des troupes de Pologne.

Il fallut songer ensuite à mettre quelqu'un à la tête de l'expédition qu'on méditoit. Le Roi consulta le Sénat sur ce choix; & après avoir pris son avis, il nomma à son départ de Cracovie pour Varsovie, Nicolas Mieleczki, Palatin de Podolie, Généraliſſime des troupes de Pologne. Ce Seigneur s'étoit acquis beaucoup de gloire par la belle retraite qu'il avoit faite autrefois en présence des deux armées Turque & Valaque, qui avoient enveloppé les Polonois. Il refusa d'abord l'honneur de cette expédition & s'excusa sur son peu de santé. Cependant il accepta enfin le commandement, à condition que ce seroit seulement pour cette fois. De-là Batthory se rendit à Grodno; & comme les revenus de la Couronne n'étoient pas suffisans pour subvenir aux fraix de cette guerre, ce Prince emprunta de l'argent de toutes parts, & employa même celui qu'il avoit amassé de ses propres épargnes. En même tems il ordonna qu'on fît des levées dans toute la Pologne. Il écrivit aussi à Christophle son frere, Prince de Transylvanie, de lui envoyer de Hongrie quelque corps de vieilles troupes, & quelques escadrons de Cavalerie. Il donna les mêmes ordres pour l'Allemagne à Christophle Rosdrazowski & à Ernest Wierzeyski. Enfin la Noblesse de Lithuanie s'offrit d'elle-même à prendre part à cette expédition. Chaque Seigneur déclara le nombre de troupes qu'il vouloit amener au Roi; & toutes ensemble se trouverent monter à environ dix mille volontaires.

La Cour s'étant ensuite rendue à Vilna, le Roi qui avoit ôté à Jea-

Chod

Chodkiewicz le gouvernement de la Livonie, en disposa en faveur de Nicolas Radzivil, Palatin de cette ville, qu'il en revêtit pour un tems. Il donna aussi à Christophle son fils, le commandement de l'armée qui avoit servi dans cette province. Ce jeune Seigneur, ayant fait sur ces entrefaites une course vers Derpt, surprit Kiremps qu'il ruina, ravagea tous les environs, & revint ensuite triomphant à Vilna, faire part au Roi & à son pere de ce nouveau succès. Il y fut suivi aussitôt après de ses troupes, qui demandoient à être payées, & on les appaisa en leur délivrant quelque argent. Batthory fit ensuite fondre du canon, & donna lui-même pour cela une méthode, dont l'expérience lui avoit fait reconnoître l'utilité. En même tems on bâtissoit par son ordre à Kowno un pont de bateaux, qu'il prévoyoit devoir lui être d'un grand usage pour la suite de ses expéditions. Il étoit construit de façon, que comme chaque bateau se joignoit l'un à l'autre par un plancher, il étoit aisé aussi de les séparer dans le besoin; en sorte qu'un chariot tiré par quatre chevaux, pouvoit transporter commodément chaque piéce de ce pont par-tout où on voudroit aller. Cependant l'hyver avoit été si rude cette année, qu'au 25. de Juin on ne voyoit pas encore d'herbe à la campagne. Ainsi le Roi s'occupa quelque tems à rendre la justice dans la Lithuanie, en attendant le retour de la belle saison.

HENRI III. 1579.

Kiremps surpris par les troupes Polonoises.

Cependant ce Prince fit passer en Moscovie Basile Lopatinski, avec ordre de déclarer la guerre au Czar dans les formes. Les raisons de cette dénonciation étoient, que sous prétexte de vouloir vivre en bonne intelligence avec le Roi de Pologne, le Moscovite avoit abusé de la crédulité de ce Prince pour porter le fer & le feu dans la Livonie; qu'après avoir traité indignement les Ambassadeurs Polonois, il les avoit encore trompés par le double traité de trêve qu'il avoit fait faire; qu'en même tems une nouvelle armée étoit entrée par ses ordres en Livonie, pour assiéger Wenden; enfin que par son Ambassade il avoit ajoûté l'insulte & le mépris à tant de justes sujets de mécontentement. Sur ces entrefaites le Czar congédia enfin Haraburda, sans lui donner réponse, sinon qu'il feroit sçavoir dans peu ses intentions à son maître. Il arriva en effet de sa part un député, qui demanda qu'on s'en tint au dernier traité de trêve, & qu'à l'égard des prétentions des deux Couronnes sur la Livonie, on en remît la décision au jugement de quelques arbitres, que l'on nommeroit de part & d'autre. Mais le Roi de Pologne vit bien que par-là on ne cherchoit qu'à l'amuser, & il renvoya le Moscovite sans réponse.

Le Roi de Pologne déclare la guerre au Czar.

Ce Prince donna aussi audience aux Ambassadeurs du Kan des Tartares. Ils venoient, conformement au traité qui les oblige à servir la Pologne contre tous ses ennemis, quels qu'ils soient, excepté uniquement le Grand-Seigneur, offrir leurs services contre le Czar. Outre cela ils demandoient le present ordinaire, & qu'on leur fît satisfaction des Cosaques qui ravageoient tout le païs. Le Roi leur répondit, qu'il voyoit avec plaisir qu'ils se missent en devoir d'acquitter leurs obligations, en offrant de joindre leurs armes aux siennes contre le Moscovite; qu'il auroit soin de son côté qu'ils

Ambassade du Kan des Tartares.

HENRI III. 1579. fuſſent contens au ſujet de la gratification qu'on avoit coûtume de leur faire; qu'à l'égard des Coſaques, il n'en étoit pas le maître; qu'il étoit de notoriété publique que c'étoit un ramas de toutes ſortes de nations, & qu'on trouvoit parmi eux des Turcs & des Tartares; que cependant on prendroit toutes les meſures poſſibles pour les réprimer. Enſuite il leur fit donner quelque argent & un certain nombre d'habits. Malgré cela cependant, il ne tira d'eux aucun ſecours dans cette guerre, parce qu'Amurath les employa contre le Roi de Perſe, comme je l'ai dit plus haut. Gothard Ketler, Duc de Courlande & de Semigalle, étoit auſſi en chemin pour ſe rendre à la Cour, où il venoit faire hommage au Roi en qualité de vaſſal de la Couronne. Mais ce Prince lui envoya ordre de s'arrêter à Dziſna, juſqu'à ce qu'il eût pris à ſon ſujet l'avis du Sénat.

Cependant l'Infanterie Hongroiſe, que Batthory avoit demandée au Prince Chriſtople ſon frere, étoit déja arrivée. Mieleczki preſſoit de ſon côté les levées en Pologne, où l'armée ne fut aſſemblée qu'aſſez tard, parce que les ordres n'étoient pas venus à tems. Enfin le dernier jour de Juin le Roi partit de Vilna, & ſe rendit à Suire. Là, il tint conſeil de guerre, pour régler les opérations de la campagne, & voir de quel côté on tourneroit d'abord. Preſque tous les Officiers Lithuaniens étoient d'avis de traverſer la Livonie, & de marcher droit à Pleskow. Ils repréſentoient, que c'étoit une ville conſidérable, dont la priſe feroit grand bruit, & qui cependant n'étoit pas en état de faire beaucoup de réſiſtance; que ſes murs étoient ſi vieux, qu'ils tomboient en ruine, ſans qu'on prît la peine de les réparer, parce que ſa ſituation l'éloignoit des périls de la guerre, & ſembloit ſeule la mettre à couvert des entrepriſes de l'ennemi; qu'ainſi il ſeroit aiſé de s'en rendre maître, & que la priſe de cette place vaudroit bien la peine de s'y être attaché.

Conſeil de guerre tenu à Suire.

Le Roi étoit d'un ſentiment tout contraire. On n'avoit en vûë que d'enlever la Livonie aux Moſcovites. Ainſi il remarquoit, que ſi on vouloit traverſer cette province, comme elle avoit beaucoup ſouffert dans les derniéres guerres qui l'avoient déſolée & épuiſée de vivres, l'armée auroit beaucoup à ſouffrir dans cette marche; que cependant en la laiſſant ſi loin derriére ſoi, auſſi-bien que la Lithuanie, qui eſt le long du Nieper, elles ſeroient toutes deux expoſées au ravage des ennemis; & que s'il arrivoit quelque accident, il ne ſeroit ni aiſé de faire retraite, ni facile de faire venir des ſecours, dont on ſe trouveroit ſi éloigné: qu'au contraire, en attaquant Ploczko on retireroit deux grands avantages; que comme cette ville étoit ſituée ſur la Dwina, & frontiére de la Livonie, on auroit par ſa priſe la clef de la Livonie & de la Lithuanie, dont on fermeroit par-là en même tems l'entrée aux ennemis; qu'après cela on pourroit ſûrement pénétrer plus avant dans la Moſcovie; & que comme on ne s'éloigneroit jamais trop de la Lithuanie, on ſeroit toujours à portée de ſecourir ces deux provinces contre les courſes des Moſcovites.

Batthory trouvoit encore un autre avantage conſidérable dans la priſe de cette place; c'eſt que par-là il ſe rendoit maître du cours de la Dwina,

Dwina, qui faiſoit tout le commerce de Riga, & par où il étoit aiſé de transporter tout ce qu'on voudroit dans toute la Livonie, après le recouvrement de cette province : c'eſt ce que ce Prince ſouhaitoit le plus. Or la ſituation de cette ville étoit ſi avantageuſe pour ce deſſein, que les troupes qu'on y mettroit en garniſon, pourroient de-là empêcher la navigation ſur une grande partie de cette riviére, porter du ſecours & des proviſions aux ſiéges de Kockenhaus & des autres places de Livonie, dont les Moſcovites étoient en poſſeſſion, faire des courſes dans le païs ennemi, & aſſûrer la liberté du commerce de Vilna & de Riga. Ainſi la priſe de cette ſeule place ſembloit mettre une grande partie de la Lithuanie en ſûreté, & rendre à la Pologne preſque toute la Livonie. HENRI III. 1579.

Mais ce parti ſouffroit d'ailleurs beaucoup de difficultés : on objectoit qu'on trouveroit bien des obſtacles au ſiége de Ploczko ; que la place étoit en état de faire une vigoureuſe réſiſtance ; & qu'il étoit dangereux de commencer par une entrepriſe auſſi difficile ; que la réputation d'une guerre dépend infiniment des commencemens ; & que c'eſt ordinairement ce qui détermine au choix de l'un ou de l'autre parti. Mais le Roi perſuadé qu'il n'y a rien d'impoſſible à la valeur, répondoit à cela, que plus l'entrepriſe avoit de difficultés, plus il ſeroit glorieux & même avantageux pour la ſuite d'en venir à bout ; & au cas qu'il arrivât quelque accident, comme il ne laiſſoit derriére lui aucun païs ennemi, il eſpéroit qu'il lui ſeroit moins difficile d'y remédier. Dans cette réſolution il publia le 12. de Juillet un manifeſte par lequel, après avoir expoſé fort au long les ſujets de plainte qu'il avoit reçus du Czar ; après avoir marqué qu'il n'entendoit point avoir pris à ſon égard aucun engagement par le traité de trêve frauduleux que ce Prince avoit fait avec lui, il déclaroit la guerre à Jean fils de Baſile grand Duc de Moſcovie. Enſuite, pour montrer qu'il ne demandoit ni la ruine, ni le ſang des ſujets de ce Prince, qu'il devoit ménager comme Chrétiens, il leur faiſoit ſçavoir, qu'autant qu'il ſeroit en lui, il auroit ſoin que tous ceux qui ne ſe trouveroient point dans les garniſons, ou les armes à la main contre lui, ne ſe reſſentiſſent point des malheurs de cette guerre. Enfin il exhortoit ſes troupes à ſe comporter avec courage dans cette expédition, en leur propoſant d'un côté, la gloire qu'il y avoit à acquérir pour elles, & de l'autre, la faveur & les récompenſes qu'elles devoient attendre de ſa part.

Manifeſte du Roi de Pologne.

De-là ce Prince détacha Nicolas Radzivil & Chriſtophle ſon fils, avec les troupes de Livonie (1), & la Cavalerie Hongroiſe commandée par Gaſpard Bekes, pour aller inveſtir Ploczko. Enſuite il décampa lui-même de Suire, ſuivi de Mieleczki qu'il avoit retenu auprès de lui, & marcha vers Dziſna. Comme il avoit à droite les forts de Kraſne, de Suſa ou Soſſa, & de Turowla, où les Moſcovites tenoient garniſon, Mieleczki couvroit ſa marche de ce côté-là avec l'armée, dont l'avant-garde étoit commandée par Jean Sbaraſi, tandis que le Prince tiroit ſur la gauche. Arrivé à Dziſna, le Roi fit la revûë de l'armée Polonoiſe, & Mieleczki lui donna le plaiſir

Il fait la revûë de

(1) Il y a dans l'original *Lithuanicis copiis*, on doit lire *Livonicis copiis*.

HENRI III. 1579.

ſir de la voir rangée en bataille faire ſes évolutions. Ce Prince fut charmé de ce ſpectacle, & en tira un augure favorable pour le ſuccès de ſon expédition. Cependant les troupes de Lithuanie vinrent le joindre, auſſi bien que les levées que Roſdrazowski & Wierzeyski avoient faites en Allemagne à la hâte, & ſans en avoir reçu l'agrément. Enſuite le Roi finit l'affaire du Duc de Courlande, quoique quelques-uns lui conſeillaſſent de différer. Le Duc prêta ſerment de fidélité au Roi en qualité de ſon vaſſal; & à l'égard de la juriſdiction qu'il avoit ſur ſes ſujets, il fut réglé que de-là ils pourroient en appeller au tribunal que Batthory avoit deſſein d'établir en Livonie, au cas qu'il rentrât en poſſeſſion du reſte de cette province.

ſes troupes.

Reçoit le ſerment de fidélité du Duc de Courlande.

Cependant le Czar étoit parti pour Pleskow, & avoit envoyé devant lui une partie de ſon armée en Livonie. Ces troupes, ayant paſſé à la hâte la Dwina à Kockenhaus, taillerent en piéces les gardes Polonoiſes, ravagerent le territoire de Seelburg qui appartenoit au Duc de Courlande, & celui de Birſen qui étoit à Chriſtophle Radzivil; & repaſſerent avec la même diligence au-delà de cette riviére. Le Roi de Pologne de ſon côté donna ordre à Jean Talwoski Gouverneur de Samogitie, d'entrer en Livonie; & à Philon Kmita Gouverneur d'Orſſa, de s'avancer vers le Nieper, pour arrêter les courſes des ennemis.

D'un autre côté le Palatin de Vilna avoit déja paſſé la Dwina à Dziſna, ſur le pont de bateaux conſtruit à Kowno. De-là s'avançant dans le païs, il fut quelque tems arrêté dans ſa marche par les bois continuels qu'il rencontra, parce que les païſans avoient eu la négligence de laiſſer croître des arbres de toutes parts. Le Général Polonois y remédia, en ſe faiſant ouvrir un chemin à coups de hache au travers de ces forêts par l'Infanterie Hongroiſe, & arriva enfin à la vûë de Ploczko.

Viciſſitudes arrivées dans le gouvernement de Ploczko.

Cette ville avoit été autrefois gouvernée par des Ducs, qui en étoient Souverains. Un d'eux nommé Rochwold, qui vivoit vers l'an de J. C. 980. ou ſelon le calcul des annales de Ruſſie, l'an du monde 6488. ayant refuſé de donner ſa fille Rocmede en mariage à Ulodimir le Grand, ce Prince lui déclara la guerre, le dépoüilla de ſes Etats, & le fit mourir avec deux fils qu'il avoit. Depuis ce tems-là Ploczko fut ſous la domination des Princes de Ruſſie; & lorſque leur race vint à s'éteindre, cette ville, auſſi bien que quelques autres places qui leur avoient appartenu, paſſa au pouvoir des Lithuaniens. Enfin, lorſque Jagellon monta ſur le trône de Pologne, le Prince André ſon frere s'en étant rendu maître, elle fut réünie à cette Couronne, à qui elle obéït juſqu'à l'an 1563. qu'elle fut priſe par Jean, grand Duc de Moſcovie.

Situation de cette place.

Ploczko eſt ſituée dans un terrain également fertile & agréable, arroſé de pluſieurs riviéres, qui toutes portent bateau. Telle eſt la Dwina, qui prend ſa ſource en Moſcovie proche de Toropecz, & forme le port de Riga. Les plus conſidérables aprés celle-là ſont la Driſſa & l'Uſwiata, qui viennent de la Moſcovie; la Dziſna & l'Ula qui ſortent de la Lithuanie; & la Kaſpla qui a ſa ſource à Smolensko, & qui toutes vont ſe jetter dans la Dwina. L'étenduë de ſon territoire eſt de cinquante mille pas de

de longueur, & d'autant de largeur. Avant que la place eût été priſe par les Moſcovites, elle n'étoit compoſée que d'une fortereſſe, de la ville de Ploczko, ainſi nommée d'une riviére du même nom ſur laquelle elle eſt ſituée, & d'un château appellé Jeſeriſcie ou Ozierzyſcie. Ce château bâti du côté de la Moſcovie, au milieu d'un lac d'où ſort le fleuve Obolia, n'a qu'une entrée ſi étroite, qu'à peine un homme ſeul peut y paſſer. Mais depuis que le Czar ſe fut rendu maître de Ploczko, il y fit ajoûter de côté & d'autre pluſieurs forts où il mit des troupes, en partie pour fortifier les avenuës de la place, & en partie pour aſſûrer la liberté de la navigation. A ces forts Sigiſmond-Auguſte en oppoſa d'autres, celui de Dziſna bâti au confluent de la riviére qui porte ce nom, & de la Dwina; Woronecz qu'il fit élever ſur les bords de l'Uzacza; & Lepel du côté de la Lithuanie, dans une iſle qui eſt au milieu d'un lac que forme le fleuve qui porte ce nom. HENRI III. 1579.

Cette partie de la Lithuanie eſt arroſée par deux riviéres, qui toutes deux portent bateau, & qui, quoique leurs ſources ne ſoient pas à plus de cinq mille pas de diſtance, vont cependant ſe rendre dans deux mers fort éloignées. La premiére eſt le Lepel, qui ſe joignant à la riviére d'Ula, qui porte auſſi bateau, ſe jette enſuite avec elle dans la Dwina, & va de-là ſe rendre à Riga dans la mer Baltique. L'autre s'appelle Berezzia; & prenant un cours tout oppoſé, elle va ſe jetter avec le Nieper dans la mer Noire. Ainſi comme ces deux riviéres ſont ſi voiſines, il n'y auroit rien de plus aiſé, ſi les païs par où elles paſſent, étoient en bonne intelligence, que de tranſporter les marchandiſes de l'une à l'autre. On pourroit même ſans beaucoup de dépenſe en faire la jonction, & réünir par-là le commerce de tout l'Occident & du Nord, avec celui de l'Orient.

C'étoit dans le terrain qu'arroſent toutes ces riviéres, que le Czar avoit fait élever cinq forts; Sokol ſur le grand chemin qui mene à Pleskow; Niſcierda ſur le lac qui porte ce nom, à trente mille pas de Zawolocze; Schitno ſur le grand chemin de Luki; Kozian dans une eſpéce d'iſle que forme la riviére d'Obolia vis-à-vis de celle d'Ula; & Uſwiata ſur la riviére qui porte ce nom, oppoſé à Witepsk & à Suras. Les Moſcovites avoient auſſi bâti en-deçà de la Dwina Turowla, à la ſource de la riviére de ce nom; & Suſa, du côté de la Lithuanie, dans le lac d'où ſort la Turowla.

Il y avoit encore un fort élevé par les Moſcovites, appellé Kraſne, que, ſur le bruit de cette guerre, les Coſaques de Lithuanie ayant à leur tête François Suk, eſcaladerent une nuit, & dont ils ſe rendirent maîtres. Ils firent une autre courſe au moment que les ennemis s'y attendoient le moins, & prirent avec le même ſuccès Kozian, qu'ils raſerent enſuite. Sur ces entrefaites, les troupes de Lithuanie & de Hongrie commandées par le Palatin de Vilna, étant arrivées devant Ploczko, quelques détachemens allerent en parti ſur le chemin de Pleskow, & ſurprirent Schitno où ils mirent le feu. Le Roi lui-même, qui dans ſa marche avoit ſur ſa gauche le fort de Sokol, appréhendant que les Moſcovites n'y fiſſent paſſer des troupes de Pleskow, & que de-là ils n'incommodaſſent ſon

Schitno ſurpris & brûlé par

HENRI III. 1579. les Polonois.

son armée tandis qu'elle ſeroit occupée au ſiége de Ploczko, avoit penſé à s'en rendre maître. Mais il craignit que cette entrepriſe ne l'arrêtât plus long-tems qu'il n'étoit néceſſaire pour l'exécution de ſes projets. Ainſi il abandonna ce deſſein, & arriva devant Ploczko trois jours après ſon départ de Dziſna.

Cruautés des Moſcovites.

A ſon arrivée il eut un ſpectacle barbare, bien capable d'inſpirer de l'horreur. Les Moſcovites, après avoir fait expirer dans les tourmens les priſonniers Polonois qu'ils retenoient depuis long-tems dans les fers, les avoient attachés à des poutres qu'ils avoient jettées enſuite dans le courant de la Dwina. Par-là ils s'imaginoient répandre la terreur parmi leurs ennemis. Mais il en arriva tout autrement, & cette vûë ne ſervit qu'à animer les Polonois à la vengeance. Auſſitôt après ſon arrivée, le Roi accompagné de Jean Zamoyski & de Gaſpard Bekes, alla reconnoître la place, & délibéra enſuite de quel côté il feroit ſes approches.

Ploczko étoit compoſé de deux citadelles; l'une ſituée ſur une hauteur, & qu'on nommoit la moyenne fortereſſe; l'autre, que les Moſcovites appelloient en leur langue, la fortereſſe de l'Arquebuſe; & de la ville nommée Sapolotta. La Dwina couloit au Midi de la place. La riviére de Polota étoit à ſon Nord; & prenant ſon cours vers l'Orient, le long des murs de la fortereſſe de l'Arquebuſe, enſuite retournant vers le Nord, & arroſant le pied de la colline ſur laquelle on avoit bâti l'autre citadelle qu'elle ſéparoit de la ville, elle alloit au Midi ſe jetter un peu plus loin dans la Dwina. Ainſi la moyenne fortereſſe étoit bornée au Midi par la Dwina; au Nord & à l'Orient, par la riviére de Polota & par la ville; & à l'Occident, par l'autre citadelle. Elle contenoit tout le terrain de la colline ſur laquelle elle étoit bâtie, & qui étoit eſcarpée de toutes parts. D'ailleurs elle étoit fortifiée de foſſés profonds, d'un retranchement de murs & de baſtions compoſés de pluſieurs rangs de poutres fort groſſes, liées fortement enſemble. La fortereſſe de l'Arquebuſe, ſituée dans un terrain incliné, communiquoit avec celle-ci par un pont, & au-deſſous de ces deux citadelles étoit la ville, de forme triangulaire, défenduë d'un côté par la Dwina; de l'autre par la riviére de Polota, qui la ſéparoit de la moyenne fortereſſe; & du troiſiéme côté, par de bonnes tours & un foſſé profond.

Siége de Ploczko par l'armée Polonoiſe.

Le Roi étoit d'avis d'attaquer d'abord la moyenne fortereſſe, qui étoit le magaſin des proviſions & de toutes les munitions de guerre des ennemis, parce qu'il paroiſſoit que quand on en ſeroit une fois le maître, l'autre citadelle ni la ville ne ſeroient pas en état de tenir longtems. D'un autre côté, Bekes prétendoit qu'on devoit commencer les attaques contre la ville, parce qu'on la rencontroit la premiére en ſuivant la Dwina, & que ſa priſe faciliteroit beaucoup le logement des troupes pour faire le ſiége de la citadelle. Tandis qu'on délibéroit, les Allemans, ſans attendre l'ordre, paſſerent la riviére de Polota, & allerent camper ſur la Dwina contre la ville, & à l'oppoſite des deux fortereſſes. Cette démarche termina le différend. Le Roi appréhenda que la jalouſie ne ſe mît entre les nations différentes dont ſon armée étoit compoſée, & n'y cau-

HENRI III. 1579.

cauſât quelque tumulte. Ainſi il permit qu'on fît les attaques contre la ville.

Voici au reſte l'ordre que l'armée Polonoiſe obſerva pendant ce ſiége. Les troupes de Hongrie campoient le long de la Dwina du côté de Sapolotta, dans un lieu propre à recevoir toutes ſortes de proviſions, parce qu'on étoit maître du bas de la riviére ſur laquelle on avoit même jetté un pont. Au-deſſous d'elles, Nicolas Radzivil, & Chriſtophle ſon fils, avec les troupes de Lithuanie, occupoient tout le terrain qui étoit endeçà de la Polota; & au-delà de cette riviére, le Roi avoit choiſi ſon quartier entre elle & un certain lac. Le Sénat & tous les Grands de Pologne avoient là leurs logemens plus ou moins éloignés du Prince, à proportion qu'ils étoient plus ou moins élevés en puiſſance & en dignité. Ces trois camps particuliers étoient tous environnés d'artillerie, & formoient deux eſpéces de grandes ruës, éloignées entre elles d'une égale diſtance. Elles avoient auſſi deux entrées, & le camp deux portes, où on mettoit de bons corps-de-garde avec leurs ſentinelles. Enfin l'enceinte extérieure du camp général étoit fermée à la maniére des Polonois, par des chariots attachés enſemble avec des chaînes, & par un retranchement qu'on avoit encore tiré pour plus grande ſûreté. A l'égard des Allemans, ils avoient leur quartier au-deſſus du camp, dans le terrain qu'ils avoient occupé d'abord, comme je l'ai dit; ils furent encore joints par cinq cens hommes de troupes choiſies, que George-Fréderic Duc de Pruſſe envoyoit à l'armée, & par Conſtantin fils du Duc d'Oſtrog, qui amena de la Podolie un corps de Cavalerie.

Sa diſpoſition durant ce ſiége.

Comme Bekes continuoit les attaques de la ville, les troupes qui en avoient la garde, déſeſpérant de pouvoir y tenir, après en avoir emporté tout ce qu'il y avoit de meilleurs effets, y mirent le feu, & ſe retirerent dans la moyenne forteresſe. La ville étant donc priſe ou abandonnée par les ennemis, l'armée Polonoiſe avança ſes travaux, & elle fut en cela admirablement ſervie par les Hongrois, qui étant plus accoûtumés à la peine & à la fatigue, paſſoient le jour & la nuit dans la tranchée.

Les Moſcovites abandonnent la ville.

Bekes cependant battoit vivement la forteresſe; mais ſon artillerie faiſoit peu d'effet contre la place. Comme toutes ſes défenſes étoient de bois, au lieu de les ruiner, le boulet ne faiſoit qu'un trou. Le Roi ordonna donc qu'on y mît le feu, & voulut qu'on ſe ſervît pour cela de la même invention qu'il avoit miſe en uſage pour brûler le fort maritime de Dantzick. Mais le ſuccès ne fut pas le même. Le camp des aſſiégeans étant dans un terrain beaucoup plus bas que celui de la forteresſe, leur canon qui tiroit de bas en haut, ne portoit que des coups inutiles, contre leſquels la colline mettoit le bas des remparts à couvert. Ainſi la plûpart des boulets rouges ne donnoient que dans la terre; & il n'y avoit que le haut des retranchemens qui y fût expoſé. Outre cela il ſouffla un vent chaud qui amena des pluyes violentes; en ſorte que l'incendie ne pouvoit pas faire de grands progrès. La riviére de Polota que l'Infanterie paſſoit auparavant par tout à gué, étoit devenuë à peine guéable à la Cavalerie; & les eaux s'étoient ſi fort enflées, qu'elles avoient em-

Attaque de la moyenne forteresſe.

HENRI III. 1579. emporté tous les ponts, à l'exception d'un ſeul. C'étoit Jean Bornemiſſa qui l'avoit fait faire à la hâte avec des poutres & des pilotis qu'il avoit trouvés ſur le lieu même, & il étoit au-deſſous d'un moulin qui le mettoit à couvert du canon de la fortereſſe.

Il fallut donc enfin en venir aux mains. Bekes que rien ne rebutoit, propoſa à ſes troupes de grimper au haut de la colline pour brûler la citadelle, & aller eux-mêmes porter le feu juſque dans ſes fondemens, puiſque le canon ne pouvoit y arriver. Ses ordres furent exécutés avec le plus grand courage. Les Polonois & les Lithuaniens aſſaillirent à l'envi la fortereſſe; mais ils ne trouverent pas moins d'ardeur dans les aſſiégés à défendre la place. On ſe battit de part & d'autre avec la même vigueur & un égal acharnement; les uns s'opiniâtrant à mettre le feu aux retranchemens, tandis que les autres faiſoient les derniers efforts pour l'éteindre. La ſaiſon qui étoit alors fort pluvieuſe, favoriſoit encore les Moſcovites, qui avoient la ſuperſtition de croire que c'étoit un effet de la protection du ciel, qui s'intéreſſoit à leur conſervation. Les Polonois perdirent à cette attaque un brave Officier Hongrois, nommé Michel Vadaſy.

Les pluyes au reſte n'étoient pas le ſeul obſtacle qui arrêtât les progrès du ſiége. La diſette étoit dans l'armée Polonoiſe; & comme on étoit obligé de faire venir des vivres de fort loin, il y avoit longtems qu'ils commençoient à manquer au camp. Les chemins étoient ſi rompus, que les chevaux de charge ne pouvoient ſe tirer des bouës, & un grand nombre mouroient à la peine. D'ailleurs les garniſons que les Moſcovites tenoient dans les places voiſines, couroient continuellement le païs, & empêchoient par conſéquent, qu'on ne pût aller librement au fourrage. Auſſi preſque tous les ſoldats étoient obligés de vivre de chair de cheval. Cependant cette diſette générale n'avoit point rallenti l'ardeur des troupes. Les Hongrois ſur-tout, animés par l'exemple de Bekes leur Général, ſupportoient toutes ces incommodités avec un courage admirable. Auſſi, quoiqu'il fût naturellement délicat, on ne le voyoit jamais s'éloigner du plus grand feu de l'attaque. C'étoit-là qu'il prenoit ſes repas & ſon ſommeil. Il étoit toujours dans l'endroit où le peril paroiſſoit le plus grand, & toujours auſſi tranquille, que s'il n'y eût eu rien à craindre.

Cependant le Roi ayant expoſé au conſeil de guerre l'état préſent du ſiége, pluſieurs étoient d'avis de mettre toute l'armée ſous les armes, d'environner la place, & d'y donner un aſſaut général de toutes parts. Mais ce Prince s'oppoſa à ce deſſein. On le regardoit comme une derniére reſſource; & il y avoit à craindre que s'il ne réüſſiſſoit pas, on ne ſe crût épuiſé, & qu'on ne penſât plus qu'à la retraite. Ainſi perſuadé qu'il falloit tenter toute autre voye avant que d'en venir à cette extrémité, il choiſit tout ce qu'il avoit de plus brave parmi ſes troupes, ſur-tout les Hongrois; & il leur propoſa de retourner une ſeconde fois à l'attaque de la fortereſſe, d'y mettre le feu, & de ne point ſe retirer que l'incendie ne fût allumé. Il leur promit de grandes récompenſes pour les engager à cette

te nouvelle tentative; & il eut le plaiſir de les perſuader. Ces troupes armées de torches & d'autres matiéres propres à prendre feu, qu'on avoit préparées auparavant pour l'exécution de ce deſſein, s'avancerent avec un nouveau courage vers les murs de la place. Dans ce moment la fortune ſembla abandonner le parti des ennemis, pour favoriſer cette nouvelle entrepriſe des Polonois. La pluye ceſſa, & dès qu'on eut mis le feu dans les fondemens du rempart, il ſe communiqua en un inſtant à toute la partie inférieure. De-là l'incendie s'étendit vers le reſte du corps de la place; & ayant duré tout ce jour-là, malgré tous les efforts que firent les aſſiégés pour l'éteindre, ils s'imaginerent qu'enfin le ciel les avoit abandonnés, & penſerent à ſe rendre. HENRI III. 1579.

D'un autre côté le Roi voyant que l'incendie étoit devenu aſſez grand pour porter au loin ſa lumiére, il appréhenda que la lueur du feu ne fût un ſignal pour les ennemis, qui s'étoient avancés juſqu'à Pleskow avec de nombreuſes troupes, & qu'ils ne penſaſſent à ſecourir les aſſiégés. Cet accident étoit d'autant plus à craindre, qu'ils avoient détaché une partie de leur armée ſous le commandement de Boritz de Seyn, & de Théodore Seremet, qui s'étoit déja renduë à Sokol. Ainſi pour prévenir toute ſurpriſe, ce Prince fit mettre toutes ſes troupes ſous les armes, & l'armée alla camper en bataille hors de ſes retranchemens. Lui-même ſuivi de toute ſa Cour paſſa la Polota, & s'avança du côté de Sokol, ne laiſſant dans le camp que le nombre de troupes qui étoit néceſſaire pour le garder.

Sur ces entrefaites, dix des aſſiégés ſe laiſſerent couler du haut de leurs murs, pour venir traiter de leur capitulation avec ce Prince. Mais les troupes Hongroiſes qui partageoient déja par avance une ſi riche proye, appréhendant de perdre, ſi la place ſe rendoit, le fruit de tant de travaux, les maſſacrerent comme des déſerteurs, afin de faire perdre aux autres l'eſpérance d'obtenir aucun quartier. En même tems, comme il paroiſſoit dangereux de monter ſur la brêche à cauſe du ravage que le feu avoit fait, on remit l'attaque au lendemain. Mais les Hongrois attirés par l'eſpérance du butin, n'étoient pas en état d'attendre ce terme. Sans ſe mettre en peine de prendre l'ordre de leurs Commandans, ils ſe jettent au travers des flammes, & à demi-brûlés pénétrent juſque dans la forteresſe. Là ils furent arrêtés par les Moſcovites, qui avoient tiré en dedans un retranchement dont les flancs étoient bien garnis d'artillerie. Quelques Polonois accoururent à leur ſecours; le Roi lui-même ſe rendit dans cet endroit, & courut en cette occaſion riſque de la vie, auſſi bien que Zamoyski qui l'accompagnoit. Mais il fallut enfin céder, & les aſſiégeans furent obligés de ſe retirer en deſordre, quelques efforts que fît le Roi, qui vouloit empêcher que le mouvement excité parmi ſes troupes par l'entrepriſe téméraire des Hongrois, n'eût des ſuites plus fâcheuſes.

La préſence du Prince arrêta le deſordre; mais cet accident changea beaucoup la face des affaires. Les Moſcovites qui ne penſoient auparavant qu'à ſe rendre, reprirent cœur à ce nouveau ſuccès. Ils fortifierent les

HENRI III. 1579. endroits que le feu avoit endommagés, réparerent les flancs de leurs baſtions, & ſe diſpoſerent à faire de nouveau une vigoureuſe réſiſtance. Les Polonois au contraire s'amuſoient à s'accuſer les uns les autres du malheur qui étoit arrivé, & paroiſſoient plus diſpoſés à ſe mutiner qu'à retourner encore une fois à la charge.

Enfin la valeur des Hongrois répara le mauvais ſuccès dont ils avoient été la cauſe. Ces braves gens, ayant fait un nouvel effort, emporterent l'épée à la main un endroit de la colline, ſur lequel les Moſcovites avoient cependant fait un logement; & de-là ils pouſſerent leurs travaux le long de la hauteur. Ils avoient à leur tête un Noble Hongrois, nommé Pierre Raski. Animés par ſon exemple, ils allerent une ſeconde fois porter le feu au pied du baſtion qu'ils avoient déja attaqué. L'incendie dura toute la nuit: & le matin non ſeulement les flammes avoient ruiné le flanc de cet ouvrage qu'on avoit réparé; mais même le retranchement que les aſſiégés avoient tiré en dedans, étoit expoſé à découvert au canon des Polonois, en ſorte qu'il n'étoit pas poſſible de le défendre. Ainſi la placé ſe rendit enfin le 30. d'Août (1), à condition qu'on laiſſeroit la vie ſauve à la garniſon, & que chaque ſoldat ſortiroit avec un habit.

Reddition de la forteresse. Cyprien Evêque de cette ville, & les Commandans des troupes Moſcovites, s'étoient d'abord oppoſés à cette réſolution, plûtôt dans la crainte de ſe voir expoſés à la colére du Czar, que par aucune appréhenſion qu'ils euſſent de recevoir quelque mauvais traitement des Polonois. Ils avoient même pris une réſolution de déſeſpérés: c'étoit de mettre le feu aux poudres, & de s'enſévelir, eux, & tous ceux qui étoient dans la forteresse, dans les ruines de la place. Mais la garniſon les empécha d'exécuter leur deſſein. Enfin, comme ils s'obſtinerent à ne pas vouloir ſouſcrire à la capitulation, ils ſe retirerent dans Sainte-Sophie, réſolus de n'en point ſortir qu'on ne vint les en arracher. Le Roi retint les députés avec qui la capitulation avoit été concluë, & envoya chercher l'Evéque & les Seigneurs Moſcovites. Ils parurent devant ce Prince, qu'ils ſaluerent à la mode de leur païs, proſternés le viſage contre terre; & on en confia la garde à Laurent Woine, grand Tréſorier de Lithuanie. Enſuite le Roi envoya un détachement de Hongrois & de Polonois, pour prendre poſſeſſion de la forteresse: & il ſe diſpoſoit, aprés avoir rendu à Dieu de ſolemnelles actions de graces, à y faire lui-même ſon entrée le lendemain; mais l'infection qui ſortoit des cadavres dont elle étoit remplie, l'en empécha, & il fallut la nettoyer auparavant.

Cruautés des Moſcovites pendant le ſiége de Ploczko. Heidenſtein, qui nous a donné une rélation fort exacte de cette guerre, rapporte qu'on y trouva le cadavre de deux Allemans, que les ennemis avoient traités d'une maniére bien barbare. Les Moſcovites les avoient mis d'abord juſqu'aux cuiſſes dans une chaudiére d'eau boüillante, & les avoient ainſi brûlés à petit feu. Enſuite leur ayant paſſé une corde dans les tendons des deux bras, ils leur avoient lié les mains derriére le dos; & dans

(1) Pour concilier cette date avec celles qui ſuivent, nous avons cru qu'il falloit lire: *III. Kal. VIIbr.* au lieu de *III. Kal. VIIIbr.*

dans cet état ils avoient déchiqueté en long, en forme de cuiraſſe, le ventre, & tout le reſte du corps de ces malheureux. HENRI III. 1579.

Ce ſpectacle remplit de rage les vainqueurs, qui à cette vûë ne reſpiroient que la vengeance. Mais le Prince, perſuadé que rien ne pouvoit le diſpenſer de tenir la parole Royale qu'il avoit donnée, arrêta l'effet de leur reſſentiment; ainſi il laiſſa la vie aux vaincus. Il leur donna même le choix, ou de paſſer à ſon ſervice, ou de retourner en Moſcovie. Il leur aſſigna pour cela deux endroits différens, où chacun devoit ſe rendre, ſelon le parti qu'il voudroit prendre; & permit aux uns & aux autres de diſpoſer librement de leurs perſonnes & de leurs effets. Mais il ſe trouva peu de perſonnes dans la garniſon qui paſſaſſent du côté des Polonois; & la plûpart choiſirent de retourner dans leur patrie, & de continuer à ſervir leur Prince. Preuve bien marquée de leur attachement pour l'un & pour l'autre, puiſqu'il n'y avoit perſonne parmi eux qui ne fût perſuadé, que de repaſſer en Moſcovie, c'étoit aller chercher la mort la plus cruelle. Cependant, ſoit que le Czar fût perſuadé qu'ils ne s'étoient rendus que parce qu'ils ne pouvoient faire autrement, ſoit que l'adverſité, en abaiſſant ſa fierté, eût auſſi adouci ſa férocité naturelle, il ne leur fit aucun mauvais traitement. Seulement il les diſperſa dans les garniſons voiſines de Luki, de Zawolocze, d'Uſwiata, & de Newel, afin de leur donner occaſion d'effacer par leur bravoure la honte d'avoir rendu Ploczko. **Conduite loüable du Roi de Pologne envers ces barbares.**

Le Roi de Pologne ſe fit en cette occaſion beaucoup d'honneur parmi les Moſcovites, par ſa fidélité à garder ſa parole, & par la douceur & la clémence dont il uſa envers eux. Plus ces vertus étoient inconnuës à ces peuples, toujours ſoûmis à un eſclavage rigoureux, plus elles leur paroiſſoient admirables dans un Prince ennemi. Il ne ſe trouva pas à beaucoup près tant de richeſſes qu'on le croyoit dans la forteresſe. Les troupes profiterent de preſque tout ce qu'il y avoit, à l'exception d'une bibliothéque très-remplie de livres Grecs, traduits en Eſclavon par Methodius & Conſtantin, ſi l'on en croit les annales de Ruſſie. La plûpart étoient des Ouvrages des Peres de l'Egliſe Grecque. L'uſage n'eſt point parmi eux, que leurs Pretres faſſent au peuple des inſtructions de leur propre invention. Ils ſe contentent de réciter quelque homélie des Peres Grecs traduite en langue vulgaire; ſoit que, comme ils ſont fort ignorans, ils ſe défient de leurs propres lumiéres; ſoit qu'on leur ait preſcrit ces bornes, de peur qu'emportés par la curioſité naturelle à l'eſprit humain, en voulant trouver du nouveau, ils ne s'éloignaſſent de l'antiquité, & ne s'écartaſſent par conſéquent de la vérité. On dit que c'eſt auſſi pour empêcher que les Prédicateurs, s'il leur étoit permis de faire des diſcours à leur fantaiſie, ne priſſent la liberté de parler contre le Prince & les Magiſtrats; deſordre que le mauvais exemple n'a que trop autoriſé parmi nous.

Après la priſe de Ploczko, le Roi, qui penſoit à rétablir l'ordre dans la province, commença par la Religion. Il y avoit dans la forteresſe une Egliſe aſſez grande, bâtie de pierres de taille, & même magnifique pour le lieu. Elle étoit deſſervie par des Chrétiens du rit Grec, dont le droit étoit fondé ſur une poſſeſſion fort ancienne. Le Roi l'accorda à l'Evêque Ruſſien du même **Il rétablit l'ordre dans la province.**

Henri III. 1579. même rit, qui tenoit auparavant ſon ſiége à Witepsk, & qui dès-lors prenoit le titre de cette Egliſe. Un des principaux motifs qui l'y engagerent, fut que comme il avoit deſſein de porter la guerre en Moſcovie, loin de la Pologne, ce Prince éclairé, qui ſçavoit combien la Religion a de force pour déterminer les eſprits, appréhenda que l'attachement à leur Religion n'empêchât les Moſcovites de ſe rendre à lui, s'ils pouvoient s'imaginer qu'il les forceroit à l'abandonner. Il en fit bâtir une autre pour les Catholiques Romains, & lui aſſigna des revenus. Ce furent les Jéſuites qu'il nomma pour la deſſervir. Ce Prince les protegoit fort; & il eſpéroit que par le moyen de ces Peres, on pourroit réformer beaucoup d'abus qui s'étoient introduits parmi ces peuples, mal inſtruits dans la croyance & dans les mœurs. Il avoit en vûë ſur-tout d'arrêter la débauche & le libertinage, vice très-commun dans le païs, même parmi les habitans de la campagne. Enſuite il ordonna qu'on raſât les travaux qu'on avoit élevés pour le ſiége, qu'on comblât les tranchées, & qu'on réparât les fortifications de la place; & il aſſigna certains revenus pour fournir à cette dépenſe. Enſuite il nomma des Commandans, & rétablit enfin un palatinat à Ploczko, au lieu que quelque tems avant que cette ville fût priſe par les Moſcovites, elle n'étoit gouvernée, comme Kiovie, que par des Lieutenans pour le Roi.

Diſcorde entre les Hongrois & les Polonois.

Tel fut l'ordre que mit Batthory dans ſa nouvelle conquête. Cependant, à peine l'armée Royale ſe vit-elle en état de reſpirer un moment, ſans avoir pour lors d'ennemis étrangers à combattre, qu'elle penſa tourner ſes propres armes contre elle-même. La diſcorde ſe mit entre les Hongrois & les Polonois. Ceux-ci ſe plaignoient que les autres n'avoient pour eux que du mépris; & ils étoient ſur le point d'en venir aux mains, lorſque le Roi, par une gratification qu'il leur fit, appaiſa ce différend. Mais la diviſion ſe mit parmi les Chefs-mêmes; & cette affaire pouvoit avoir des ſuites beaucoup plus fâcheuſes. Mieleczki Général des troupes de Pologne, quoiqu'il fût intime ami de Radzivil, qui étoit à la tête de celles de Lithuanie, ne le voyoit plus de ſi bon œil depuis qu'il partageoit avec lui le commandement: il avoit de même conçû une animoſité ſecrette contre Zamoyski, qui à ſon avis ne l'appuyoit pas aſſez dans l'exercice de ſa charge; enfin il n'avoit pas moins de jalouſie contre Bekes; & il ne voyoit qu'à regret cet étranger lui diſputer la gloire que la dignité de Généraliſſime, qui lui avoit été confiée, ſembloit devoir lui aſſûrer.

Jalouſie parmi les Chefs.

Bekes étoit né en Tranſylvanie, & avoit d'abord été élevé dans la maiſon d'un Seigneur de cette province, nommé Petrovich. Dans la ſuite il devint ſi agréable à Jean-Sigiſmond, Prince de Tranſylvanie, qu'étant mort ſans laiſſer d'enfans, il ne craignit pas de le nommer pour ſon ſucceſſeur. Cependant Batthory lui fut préféré par les Etats de la province; & ce fut entre eux l'origine d'une inimitié mortelle. Comme Bekes cherchoit à broüiller dans l'Etat, Batthory l'avoit dépoüillé de quelques petites places qu'il poſſédoit. Bekes outré avoit eu recours à l'Empereur Maximilien. Il avoit levé quelques troupes dans l'Empire, & s'étoit mis en tête de détroner ſon rival. Mais ayant été battu, il avoit été obligé d'aller une

ſecon-

seconde fois chercher un asile en Allemagne. Dans la suite voyant que Batthory avoit été élû Roi de Pologne, & qu'il avoit mérité par sa valeur de monter sur un trône qui le mettoit au-dessus de tous ses envieux, il mit bas toute jalousie & toute animosité ; & comme il connoissoit la grandeur d'ame de ce Prince, il le choisit pour mettre en lui toute sa confiance, & voulut ne tenir que de lui sa grandeur & sa fortune. Dans cette espérance il lui offrit ses hommages & ses services ; & il ne fut pas trompé. Le Roi de Pologne, qui connoissoit de son côté tout le mérite de Bekes, non seulement oublia tous les sujets de mécontentement qu'il pouvoit lui avoir donnés ; mais après l'avoir reçû avec bonté, il le combla de biens & d'honneurs. Or, c'est ce qui chagrinoit les Polonois. HENRI III. 1579.

Le Roi, qui sentit que l'oisiveté étoit la source de leurs remuemens, résolut de les occuper pour les contenir dans le devoir. Ainsi il les commanda pour aller reprendre les forts bâtis aux environs de Ploczko, où les ennemis avoient encore garnison. Mieleczki partit à la tête de l'Infanterie Polonoise & Allemande pour aller assiéger Sokol. Martin Curtz, suivi d'un corps de Cosaques, & de Constantin Lucompski, étoit en marche pour se rendre devant Turowla, lorsque la garnison voyant l'incendie de Ploczko éteint, & conjecturant de-là que la forteresse s'étoit renduë, abandonna la place sans attendre l'ordre de ses Officiers. Pour Susa, on résolut d'en remettre le siége à une autre occasion. Cependant on conduisit l'artillerie par la Dwina jusqu'à Drissa, place bâtie sur la riviére qui porte ce nom, d'où elle fut transportée par terre devant Sokol. En même tems les troupes commandées par Mieleczki, passerent la riviére de Drissa sur un pont que Nicolas Vrowecz avoit fait jetter dessus.

Progrès des Polonois en Livonie.

Turowla abandonnée par sa garnison.

Cependant Jean Sbarasy Palatin de Braslaw passa la riviére à la tête d'une partie de la Cavalerie, & alla se mettre en embuscade vers Pleskow, pour arrêter les courses du Czar de ce côté-là. Mais ce Prince se contenta de faire montre de son armée, composée de nations différentes, comme des peuples de Casan & d'Astracan, qu'il avoit subjugués depuis peu. Il les cita toutes avec emphase les unes après les autres, chacune par leur nom. Du reste il ne se donna pas même la peine de former un camp ; il dressa seulement des tentes, & toutes ses entreprises se bornerent là.

Drobrossolow commandoit l'artillerie au siége de Sokol. Il fit tirer trois boulets rouges dans la place, seulement pour éprouver quels effets ils produiroient. Deux mirent le feu dans les endroits où ils donnerent, & furent éteints par les assiégés : mais le troisiéme, qui donna dans le pied du retranchement, n'ayant point été apperçû, ces murs, qui n'étoient bâtis que de sapin & de bois sec, parurent en feu en un instant. A cette vûë Mieleczki fit sonner la charge, comme s'il eût été prêt de donner un assaut à la place. Ce spectacle jetta la consternation parmi les Moscovites. Frappés seulement du danger present, & n'étant pas en état d'arrêter l'incendie, ils abandonnerent le fort avec précipitation, & sortirent de toutes parts. Seremet, ayant pris le chemin de Pleskow avec une partie de la Cavalerie, tomba dans l'embuscade que Sbarasy avoit tenduë : d'un autre côté

Prise de Sokol par les Polonois.

HENRI III. 1579. Boritz de Seyn alla donner dans les Allemans. Ceux-ci, qui ne reſpiroient que la vengeance, & que le ſouvenir du traitement barbare que leurs camarades avoient éprouvé à Ploczko, rendoit furieux, le maſſacrerent avec les Palatins André Paleeczki, Michel Lyque, & Baſile Crivoborski. Ceux qui étoient reſtés dans le fort demandoient quartier, lorſque les Allemans ſe jetterent ſur eux l'épée à la main, & en firent un carnage horrible. A cette vûë la frayeur des Moſcovites ſe tourna en déſeſpoir; ils abatirent la herſe, & maſſacrerent environ cinq cens Allemans qui étoient entrés dans le fort, avant que Roſdrazowski & Wierzeyski euſſent pû enfoncer la porte pour venir à leur ſecours. Alors leurs camarades, devenus encore plus furieux qu'auparavant, donnerent ſur ces malheureux avec rage, & tuerent ſans quartier tout ce qui ſe preſenta devant eux. Pluſieurs ſe jetterent au milieu des flammes, où ils furent conſumés. La fureur des vainqueurs s'étendit juſque ſur les morts: comme la plûpart étoient fort gras, les vivandiéres Allemandes les ouvroient pour en tirer la graiſſe, & en faire un remede pour guérir les playes; ce qu'elles firent même au corps du Général Seyn. Auſſi le Czar ne manqua-t-il pas dans la ſuite d'en faire des reproches au Roi de Pologne dans une lettre qu'il lui écrivit. On fit un grand butin dans cette place, & le ſoldat s'y enrichit; après quoi Mieleczki, ſuivi de l'armée victorieuſe, revint trouver le Roi.

Ambaſſade du Duc d'Holſtein & du grand Maître de l'Ordre Teutonique.

Ce Prince partit de Ploczko, & ſe rendit à Dziſna. Là il donna audience aux Ambaſſadeurs d'Adolphe Duc d'Holſtein, & de Henri grand Maître de l'Ordre Teutonique, qu'il renvoya attendre ſa réponſe à Vilna. A ſon avenement à la Couronne, Batthory avoit eu tant d'affaires, qu'il ne paroiſſoit pas alors qu'elles lui permiſſent de ſe mettre en campagne aſſez de bonne heure pour empêcher le Czar de ſe rendre abſolument le maître de la Livonie. Dans ces circonſtances Radzivil Palatin de Vilna, qui voyoit qu'on faiſoit la guerre depuis tant d'années dans cette province, qu'elle coûtoit beaucoup à l'Etat, & qu'on n'en retiroit aucun fruit, avoit perſuadé à Adolphe de demander au Roi, qu'il la lui cédât, à condition de la tenir de lui comme un fief de la Couronne, promettant de la défendre à ſes fraix contre tous les efforts du Moſcovite. A l'exemple de Radzivil, Jean Chodkewicz, qui venoit de mourir, avoit donné le même conſeil à Henri. Dans la ſuite Batthory examina leurs raiſons dans la diette de Varſovie; & leur ayant demandé, pour fournir aux fraix de cette guerre, quelque argent à emprunter, qu'ils lui refuſerent, il prit ce prétexte pour éluder leurs demandes.

Réception du Roi de Pologne à Vilna.

Cependant ce Prince s'étant embarqué ſur la Dwina à Dziſna, deſcendit cette riviére, dont la navigation lui parut fort agréable, & vint à Drwka; de-là il prit ſa route par terre, paſſa à Braſlaw, & ſe rendit à Vilna en Lithuanie. Il y trouva André Caligaro Nonce du Pape, & beaucoup de Nobleſſe qui y étoit venuë pour le complimenter. Toute la ville ſortit au-devant de lui pour le féliciter de ſa victoire; & on fit des priéres publiques pour demander à Dieu, que comme il avoit la bonté de les délivrer d'un grand fardeau par la priſe de Ploczko, il daignât encore achever d'affermir leur tranquillité, en enlevant Kockenhaus à leurs ennemis.

D'un

D'un autre côté le Czar, ayant appris la perte de Ploczko, & le carnage que les Polonois avoient fait de la garniſon de Sokol, quitta Ploczko, & ſe retira dans le fond de la Moſcovie. Avant ſon départ il écrivit aux troupes qui étoient dans Suſa, commandées par Pierre fils de Théodore Palatin de Colicski, que puiſque les ennemis s'étoient rendus maîtres de toutes les places voiſines, & que par conſéquent elles ne pouvoient plus être ſecouruës, elles priſſent de bonne heure leurs meſures; que cependant elles euſſent ſoin d'encloüer le canon auparavant, & d'enterrer les images avec les vaſes ſacrés, de peur qu'ils ne fuſſent expoſés à la profanation des barbares: car c'eſt le nom que ces Princes donnent à toutes les autres nations. Comme il avoit envoyé pluſieurs exemplaires de cette lettre, il en tomba une copie entre les mains de Mieleczki. Ce Général ne laiſſa pas échapper une ſi belle occaſion. Il marcha auſſitôt de ce côté-là; & ayant ſommé la garniſon de ſe rendre, elle obéït, & lui livra la place avec tout le canon qui étoit dedans, le 6. d'Octobre, après avoir ſtipulé qu'on lui laiſſeroit la vie ſauve, & un habit à chaque ſoldat.

HENRI III. 1579.

Le Czar ſe retire dans le fond de ſes Etats.

Suſa ſe rend aux Polonois.

Après cela Mieleczki partagea ſon armée en trois corps & la mit en quartier d'hyver. Cependant il chargea Conſtantin Duc d'Oſtrog de faire des courſes avec ſes troupes dans le païs ennemi. Auſſitôt le Duc, accompagné de Michel Wiſnowecz, paſſa le Nieper, courut toute la Severie, & fit le dégât juſqu'aux portes de Starodub, & dans tous les environs. En même tems Philon Kmita, Gouverneur d'Orſſa, après avoir fait un grand butin, s'avança juſqu'à Smolensko, brûla deux mille villages; & ne laiſſa dans tout le païs que le fonds qu'il ne pouvoit enlever.

Courſes qu'ils font dans le païs ennemi.

Cependant le Roi, qui penſoit à ſe diſpoſer à la guerre pour l'année ſuivante, ſe trouvant à Braſlaw le 27. de Septembre, avoit convoqué la diette à Varſovie pour le 23. de Novembre ſuivant. Ce fut-là qu'il partagea entre les Seigneurs de ſa Cour les charges & les emplois, vacans par la mort de Jean Chodkewicz; & parce que les Radzivils, qui étoient de Lithuanie, profiterent le plus de cette dépoüille, ce fut un ſujet de mécontentement pour les Polonois, tant la jalouſie étoit encore forte entre ces deux nations, quoique toutes deux ſoûmiſes au même Empire. De Braſlaw, le Prince ſe rendit par Vilna à Grodno, où il prit pendant quelque tems le plaiſir de la chaſſe. Ce divertiſſement & la joye des derniers ſuccès furent un peu troublés par la mort de Gaſpard Bekes, dont je viens de parler, qui arriva dans ce tems-là. Il laiſſa une femme & deux fils encore fort jeunes, qu'il recommanda en mourant au Roi & à Zamoyski.

Diette de Varſovie.

Mort du Général Bekes.

Enfin on fit l'ouverture de la diette; & comme le Roi apprit qu'on parloit beaucoup de lui de façon à lui faire une eſpéce de crime de bien des choſes, il aima mieux entreprendre de ſe juſtifier ſur ce qu'on trouvoit à reprendre dans ſa conduite, que de laiſſer fortifier ces bruits en les diſſimulant mal-à-propos. Il y avoit beaucoup de mécontens. Ceux, dont les plus grandes libéralités du Roi n'étoient pas capables de remplir l'avidité; d'autres, qui parce qu'ils avoient donné leur voix à ſon élection, croyoient que c'étoit leur faire une injuſtice, que de ne pas les éle-

Plaintes contre le Roi.

HENRI III. 1579. ver aux dignités de l'Etat ; quelques-uns, qui trouvoient mauvais, qu'il n'y eût d'emplois que pour Mieleczki, Zamoyski & les Radzivils ; tous ces gens étoient de ce nombre : & comme ils vivoient dans un Etat, où chacun a la liberté de dire tout ce qu'il penſe, le Roi ne pouvoit dire une parole, ni faire aucune démarche, qu'ils n'interprétaſſent mal. Ainſi, lorſque d'abord ce Prince paſſa à Leopol dans la Ruſſie, ils firent courir le bruit, qu'il étoit dégoûté de la Pologne, & qu'il emportoit avec lui le tréſor du Roi Sigiſmond-Auguſte, dans le deſſein de ſe retirer en Tranſylvanie. Quand enſuite il marqua le rendez-vous des troupes à Suire, ils publiereſit qu'il ne penſoit à rien moins qu'à faire la guerre ; qu'en effet il en étoit incapable, & qu'il ne ſongeoit qu'à les amuſer pour avoir un prétexte d'amaſſer de l'argent & de lever de nouveaux impôts. Ils allerent même plus loin. Ils ſonderent les ſentimens de la Reine, en lui faiſant entendre que ce Prince la mépriſoit à cauſe de ſon âge, qu'il penſoit à s'en faire ſéparer, & que c'étoit pour cela qu'il avoit député à Rome Pierre Volski Evêque de Ploczko. Ils ajoûtoient, qu'il n'avoit point du tout rempli les conditions qu'il avoit fait ſerment d'exécuter lorſqu'il étoit monté ſur le trône ; qu'il donnoit tous les emplois à des étrangers, & qu'il n'avoit point obſervé les formalités preſcrites par les loix du Royaume, en recevant l'hommage du Duc de Courlande. Au reſte toutes ces plaintes ne tendoient qu'à empêcher qu'on n'accordât aucun ſubſide au Roi, & à le mettre par-là hors d'état de continuer la guerre.

Diſcours du Chancelier Zamoyski pour la juſtification de ce Prince.

Zamoyski jugea donc, qu'il étoit à propos de prévenir d'abord ces commencemens de troubles. Ainſi dès le premier jour qu'on traita du gouvernement dans la diette, il fit un diſcours très-éloquent, où il repréſenta ſous un point de vûë magnifique les avantages qu'on avoit remportés ſur les ennemis dans la derniére campagne, & prouva par des raiſonnemens ſolides, la néceſſité de continuer cette guerre, avant que le Czar eût eu le tems de ſe reconnoître, & de réparer les pertes qu'il avoit faites. Enſuite il exhorta tous les membres de la diette, à prendre hautement en main dans une circonſtance ſi délicate les intérêts de l'Etat ; en leur repréſentant, que s'ils tenoient cette conduite, ils trouveroient pour le preſent leur conſolation dans le témoignage de leur conſcience & dans les bienfaits d'un Roi libéral, & que la gloire en ſeroit le fruit dans la ſuite. Enfin il ajoûta que ſous un Prince auſſi juſte que celui qui les gouvernoit, les récompenſes n'étoient que pour le mérite & les vrais ſervices, & qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour les mécontens & les broüillons. Tout le monde comprit, que Zamoyski n'avoit parlé de la ſorte, que de concert avec le Roi. Ainſi ce diſcours fit qu'on fut plus retenu dans la ſuite ; & on entendit moins murmurer.

Il rend lui-même compte de ſa conduite à la diette.

Cependant ce Prince voulut encore ſe juſtifier lui-même au ſujet des plaintes qu'il ſçavoit qu'on avoit répanduës contre lui dans le public. Le tems avoit déja aſſez réfuté tout ce qu'on avoit ôſé publier ſur ſon voyage à Leopol, ſur ſes deſſeins en aſſemblant l'armée à Suire, & ſur pluſieurs autres ſujets. On ſçavoit de même, qu'il avoit ſacrifié ſes propres reve-

nus

nus pour ſubvenir aux fraix de cette guerre, & qu'il n'avoit point eu d'autres intérêts que ceux de l'Etat. Il s'arrêta donc principalement à montrer l'injuſtice de ceux qui l'accuſoient d'avoir diminué le pouvoir & l'autorité du Généraliſſime, & de n'avoir mis que des étrangers dans les emplois, parce qu'il vit bien que par-là on vouloit parler de ce qu'il avoit fait pour Bekes. Il repréſenta donc à la diette: que lorſqu'il avoit mis ce brave homme à la tête des troupes de Hongrie, il n'avoit point entendu par-là, qu'il pût rien entreprendre de ſon chef: qu'au contraire ſon intention avoit toujours été, qu'il fût ſoûmis au Général Polonois, & qu'il ne lui avoit donné cet emploi que pour ſervir à porter aux Hongrois les ordres du Généraliſſime: qu'au reſte il avoit été néceſſaire pour cette guerre de ſe ſervir des troupes étrangeres, & ſur-tout de l'Infanterie, parce que le Royaume, qui pouvoit fournir une Cavalerie des plus nombreuſes de tous les Etats de l'Europe, n'étoit pas également puiſſant en gens de pied: qu'après avoir long-tems délibéré dans le Sénat ſur ce ſujet, tous les avis s'étoient enfin réünis à dire, que rien n'empêchoit qu'on n'implorât le ſecours des forces étrangeres: qu'en effet il étoit du devoir d'un Prince ſage, de ne pas s'obſtiner à vouloir acheter au prix du ſang de ſes ſujets, ce qu'il pouvoit acquérir aux dépens des étrangers; que c'étoit par-là que les plus grands Empires s'étoient formés, & que pluſieurs familles diſtinguées s'étoient établies dans le Royaume; par exemple, la famille des Tarnow, une des plus illuſtres de la Pologne, dont les premiéres ſouches étoient étrangeres. Ces raiſons arrêterent les murmures; & comme il n'y avoit perſonne qui ôſât nier qu'on n'eût beſoin d'Infanterie étrangere, on n'entendit plus de plaintes à ce ſujet. Ce Prince fit voir enſuite, qu'à l'égard du Prince de Courlande, il ne s'étoit écarté en rien des loix du Royaume & des uſages reçus par ſes prédéceſſeurs. Enfin il ſe juſtifia publiquement des bruits deſavantageux qu'on avoit fait courir au ſujet de la députation de l'Evêque de Ploczko, & en montra le peu de fondement. Ainſi tout d'une commune voix il fut arrêté, qu'on continueroit à payer le ſubſide ordinaire. Seulement, pour prévenir que le Roi n'eût trop de pouvoir, on ajoûta, qu'il ne feroit la guerre que par ſes Lieutenans. Mais ce Prince, dont le grand cœur s'indignoit des bornes qu'on lui preſcrivoit, prouva par bien des raiſons qu'il étoit à propos pour les intérêts de ſa gloire, qu'il ſe trouvât en perſonne à la tête des armées; que ſa préſence y étoit même néceſſaire, pour animer tant de nations, arrêter les jalouſies qui pouvoient naître entre elles, & entretenir l'union parmi les Généraux qui les commandoient.

HENRY III. 1579.

Réſultat de cette diette.

Sur la fin de la diette on apprit la nouvelle de la priſe de Niſcierda, qui venoit d'être livrée aux Polonois par un païſan, nommé Coſſon. C'étoit un homme, qui à une force extraordinaire joignoit un courage bien ſupérieur à ſa naiſſance. Il avoit été d'abord tranſporté en Moſcovie avec les autres habitans de Ploczko, lorſque le Czar s'étoit rendu maître de cette place. Dans la ſuite, on crut que le tems lui avoit fait oublier ſes anciens maîtres, & on lui permit de retourner dans ſon

Niſcierda rentre au pouvoir des Polonois.

HENRI III. 1579. païs avec ſes fils. Ainſi, lorſqu'il apprit que le Roi de Pologne avoit repris cette place, il ſongea à mériter par quelque ſervice de rentrer ſous les loix de ſon premier Souverain. Dans cette vûë, il perſuada aux Coſaques de Ploczko d'aller attaquer Niſcierda, les aſſûrant que la place n'étoit pas en état de faire réſiſtance, parce qu'on n'en avoit pas encore achevé les fortifications, & qu'ils l'emporteroient aiſément. L'évenement juſtifia ſes promeſſes. Cependant Coſſon, qui ne laiſſoit pas de vivre au milieu des Moſcovites, parce qu'ils n'imaginoient pas que l'arrivée des Coſaques fût ſon ouvrage, voulut auſſi les engager à ſe rendre maîtres de la même façon de Sawolocze. Mais ſon intrigue ayant été découverte, le ſuccès de cette nouvelle tentative fut différent, & il fut puni lui-même d'être reſté trop long-tems au pouvoir des ennemis. Ils l'empallerent avec deux de ſes fils à la vûë du fort.

Affaires de Portugal. Telle étoit la face des affaires de l'Orient & du Nord. Cependant l'Occident n'étoit pas plus tranquille; & le ſort de la Couronne de Portugal, prête de paſſer dans une famille étrangere, tenoit en ſuſpens l'Eſpagne & toutes les nations voiſines.

Le Roi Henri aſſemble les Etats du Royaume. L'ouverture des Etats ſe fit le premier jour d'Avril, & Henri s'y rendit en habit de Cardinal, portant le ſceptre, accompagné du Duc de Braganze & ſuivi d'un nombreux cortége. Le Roi prit place ſur un trône qui lui avoit été préparé ſous un dais. Enſuite le Licentié Alphonſe de Caſtelblanco ayant reçû ordre de ſa Majeſté de porter la parole aux Etats, il fit un diſcours, où il pouſſa la flatterie juſqu'à ſe rendre ridicule, & même juſqu'à l'impiété. Car après avoir déploré les malheurs paſſés, & fait l'éloge de la charité, de la juſtice & de la clémence du Prince, qu'il compara au Roi des cieux, comme s'il ſe fût ſacrifié lui-même pour le ſalut de ſon peuple, il ôſa mettre l'aſſemblée des Etats en parallele avec les Conciles généraux, & eut l'impudence d'aſſûrer, que par conſéquent elle avoit la même infaillibilité. Il expoſa enſuite le ſujet qui les raſſembloit, & il les exhorta à travailler de concert, ſuivant la coûtume de leurs ancêtres, à procurer le bien de l'Etat.

Les avis furent d'abord partagés. Quelques-uns, pour prévenir les troubles dont on étoit menacé, prétendoient qu'il falloit ſans délai procéder inceſſamment à régler ce qui regardoit la ſucceſſion à la Couronne. D'autres au contraire étoient d'avis qu'on n'allât pas ſi vîte dans une affaire de cette conſéquence. Ils vouloient donc qu'on procédât par les régles du Droit, qu'on citât d'abord les prétendans, qu'on écoûtât leurs raiſons, qu'on examinât mûrement ſur quoi ils fondoient leurs prétentions, & qu'on ne prononçât qu'après avoir obſervé toutes les formalités néceſſaires. D'autres, qui voyoient bien qu'il faudroit beaucoup de tems pour inſtruire un procès de cette conſéquence, & que cependant il pourroit arriver quelque accident au Roi, ſoûtenoient qu'il n'y avoit point de moyen plus ſûr de pourvoir à la tranquillité de l'Etat, que de nommer dès-lors quelques perſonnes pour gouverner le Royaume, en cas que le Prince vint à manquer. Enfin il y en avoit qui n'aimoient que le trouble, & qui par cette raiſon

ſon auroient été ravis qu'on n'eût pris aucunes meſures ni aucun arrangement. HENRI III.

Entre ces différens avis, le Roi prit un milieu; ce fut de ne rien décider pour lors au ſujet de ſon ſucceſſeur, de citer les prétendans à comparoître, & d'écouter leurs raiſons, & cependant de nommer des Gouverneurs. Conformement à cette réſolution, les Etats préſenterent à S. M. le nom de quinze perſonnes, qu'ils croyoient capables de remplir cet emploi. De ce nombre le Roi en choiſit cinq, dont les noms furent tenus ſecrets, & mis dans une caſſette, dont la garde fut confiée au Magiſtrat de Lisbonne. On diſputa long-tems ſur cette derniére formalité; mais enfin l'affirmative l'emporta. Enſuite on nomma vingt-deux autres perſonnes, du nombre deſquelles Henri en choiſit onze, pour prononcer en dernier reſſort du droit des prétendans à la Couronne, au cas que le Roi vint à mourir avant que cette affaire fût décidée. 1579. Gouverneurs créés. Commiſſaires dénommés pour régler la ſucceſſion à la Couronne.

Il n'y avoit rien de plus ridicule que cette précaution, puiſqu'il eſt conſtant que l'autorité des loix expire à la mort de ceux qui les ont portées. On en avoit même un exemple remarquable dans ce qui étoit arrivé au Royaume de Caſtille; la Reine Iſabelle ayant fait certains réglemens qu'elle vouloit être obſervés, même après ſa mort, ils n'eurent cependant point après elle lieu dans ce Royaume, par le défaut d'autorité. Néanmoins le Roi obligea le Duc de Bragance & tous les Seigneurs du Royaume, le Clergé & les autres députés des Etats, de faire ſerment d'obéïr après ſa mort aux Gouverneurs qu'il avoit nommés, & de reconnoître pour leur maître légitime celui en faveur de qui prononceroient les juges qu'il avoit choiſis pour en décider. Dom Antoine Prieur de Crato, de qui on vouloit exiger le même ſerment, voulut d'abord s'en défendre, & demanda une audience au Roi. Mais il fut contraint lui-même de jurer ſur les Saints Evangiles l'obſervation de tout ce que les autres avoient promis. Le Clergé & les Etats prêtent ſerment en conſéquence de cette démarche.

A cette occaſion un député du tiers Etat, qui étoit abſolument déclaré contre le parti de Philippe, ſe leva; & après s'être moqué hautement du ſerment de ces gens vendus à la faveur, qui pour ménager leurs intérêts particuliers, trahiſſoient lâchement l'honneur & la liberté de la patrie, il requit l'aſſemblée de ſe réünir avec lui, & de joindre leurs forces pour maintenir la gloire & les droits de l'Etat; ajoûtant avec la derniére inſolence ce qui avoit déja été dit, que le peuple dont il étoit député, fourniroit dans le beſoin quinze mille hommes tout prêts à réprimer les entrepriſes des traîtres dont il parloit, & à porter le feu & le ravage juſque dans leurs maiſons. Cette démarche, toûte hardie qu'elle étoit, fut cependant diſſimulée par les gens ſages, qui connoiſſant le génie du peuple, ſçavoient qu'on devoit excuſer ſes violences, comme il n'y a nul fond à faire ſur la legéreté. On penſa auſſi à marier le Roi, & on députa à Rome Edoüard de Caſtel-blanco, pour en demander la diſpenſe à ſa Sainteté. Henri lui-même conſulta pluſieurs fois les Médecins pour ſçavoir, ſi à ſon âge & avec la ſanté qu'il avoit, il pouvoit eſpérer d'avoir des enfans; & ce vieillard On penſe à marier le Roi.

après

HENRI III. 1579. après avoir passé toute sa vie dans le célibat, pensoit enfin à prendre une femme, pour empêcher la Couronne de tomber entre les mains d'un étranger.

Conduite du Roi d'Espagne à cette occasion. Philippe, informé de tout ce qui se passoit par les émissaires qu'il avoit à la Cour de Portugal, & sur-tout par Dom Christophle de Mora, alors son Ambassadeur auprès de cette Couronne, écrivit sur le champ à son Ambassadeur à Rome, de faire tous ses efforts pour empêcher le Pape d'accorder la dispense qu'on lui demandoit pour Henri. En même tems, il députa secrettement à ce Prince un Dominicain, nommé Ferdinand de Castello, pour travailler à le détourner de la résolution où il étoit de se marier. Il avoit ordre pour l'en éloigner, de se servir principalement de cette raison, qui toute ridicule qu'elle étoit, lui paroissoit devoir faire impression sur ce Prince superstitieux; que comme l'hérésie étoit fort répanduë, s'il se marioit, lui qui étoit dans les ordres sacrés, il étoit à craindre que ceux qui cherchoient à séduire les peuples, ne s'autorisassent de cet exemple. Mais ce député ne fut pas aussi-bien reçu de Henri, que Philippe se l'étoit imaginé. Au contraire ce Prince congédia sur le champ le Dominicain avec des marques de mécontentement, & cacha néanmoins le sujet de son voyage.

Droit des prétendans à la Couronne de Portugal. Cependant les prétendans à la Couronne ayant été cités, ils avoient déja comparu par leurs Ambassadeurs. Ceux du Roi d'Espagne étoient Dom Pedre Giron Duc d'Ossune, & les autres que j'ai déja nommés. Celui du Duc de Savoye étoit Charles de la Rouere; & Ranuce Farnese, fils d'Alexandre Farnese Duc de Parme, étoit représenté par Ferdinand Farnese Evêque de Parme, qui après avoir consulté sur cette affaire à Padouë les Docteurs de cette célébre Université, avoit publié leur avis, qui lui paroissoit rendre le droit de son maître incontestable.

Pour ce qui est du Duc de Savoye, il reconnoissoit à la vérité le droit de Philippe, comme sorti d'Isabelle, fille aînée du Roi Emmanuel. Il demandoit seulement qu'au cas que le Roi d'Espagne vint à mourir avant le Roi Henri leur oncle commun, on eût égard à la justice de ses prétentions. Du reste il se servoit des mêmes raisons que Philippe, pour exclure & le Duc de Bragance, qui avoit épousé Catherine, fille d'Edoüard frere de Henri, & le Prince de Parme, petit-fils d'Edoüard, & sorti de Marie sa fille aînée. En effet, en supposant que le droit de représentation n'avoit point lieu, comme ils s'efforçoient de le prouver par plusieurs raisons, ils prétendoient tous deux devoir l'emporter sur leurs concurrens, en qualité de plus proches parens mâles du Roi. D'un autre côté, la Duchesse de Bragance & le Duc de Parme insistoient sur le droit de représentation dont le Duc se servoit ensuite contre Catherine sa tante, prétendant qu'il devoit lui être préferé, comme sorti de son aînée. Les Docteurs de l'Université de Coimbra, qui sçavoient que Henri favorisoit secrettement le droit du Duc de Bragance, avoient écrit en faveur de ses prétentions; & ils publierent une consultation dans laquelle ils travailloient par plusieurs raisonnemens à affoiblir d'abord le droit du Roi d'Espagne & du Duc de Savoye,

voye, & enſuite celui du Prince de Parme. Dom Antoine Prieur de Crato, ayant été cité comme les autres prétendans, parut auſſi ſur les rangs. Mais comme tout le monde le reconnoiſſoit pour bâtard, & qu'on ſçavoit qu'il étoit ſorti à la vérité de Dom Louis ; mais qu'il n'étoit que le fruit du commerce qu'il avoit eu avec une femme qui n'avoit jamais été ſon épouſe, il n'y avoit perſonne qui ne l'exclût de la ſucceſſion. Henri III. 1579.

Quoique la Reine Catherine, mere de nos Rois, n'eût point été citée, elle ne laiſſa pas de comparoître auſſi par Urbain de Saint-Gelais Evêque de Comminges, bâtard de Louis de Saint-Gelais Sieur de Lanſac. Ce Prélat eut d'abord beaucoup de peine à obtenir de Henri de pouvoir intervenir au nom de la Reine. Enfin ce Prince lui permit de comparoître par procureur, pour prouver le droit de cette Princeſſe. Dans le fond, il paroiſſoit que Henri ne cherchoit qu'à éloigner tous les prétendans en faveur du Duc de Bragance, & qu'en même tems pour exclure le Roi d'Eſpagne, il ne demandoit pas mieux que de faciliter indifféremment à tous ceux qui ſe préſentoient, la liberté de propoſer leurs prétentions. Prétentions de Catherine de Medicis à cette Couronne.

Catherine fondoit ſon droit ſur une généalogie qu'elle reprenoit de fort loin, comme je l'ai déja dit ; car elle remontoit juſqu'à Robert fils d'Alphonſe III. & de Mathilde Comteſſe de Boulogne, dont elle deſcendoit. Pour ce qui eſt des autres enfans qu'Alphonſe avoit eus de Béatrix de Guſman, du vivant de Mathilde, elle prétendoit qu'ils n'étoient pas légitimes. Par-là, non-ſeulement elle noirciſſoit la mémoire de tous les Rois de Portugal ſucceſſeurs d'Alphonſe ; mais elle ſembloit même conteſter à Henri ſon droit à la Couronne. Ainſi on avoit raiſon de demander, comme pluſieurs le faiſoient, où étoit la prudence de la Reine & de ſon Conſeil, d'envoyer une pareille Ambaſſade ? En effet pouvoit-elle eſpérer quelque faveur d'un Prince qu'elle outrageoit ſi ſenſiblement ? Pouvoit-elle ſe promettre de remporter la victoire ſur tant de concurrens, qui fondoient tous leur droit ſur une origine qu'ils ne faiſoient pas remonter fort loin ; & qui par conſéquent, ſi celui de la Reine eût été admis, devoient être d'abord exclus, ſans qu'il fût même néceſſaire de les entendre ? Auſſi, comme l'Ambaſſadeur de France prévit que ces raiſons ne ſeroient pas trop bien reçuës, il préſenta des lettres du Roi adreſſées à la Chambre de Lisbonne, par leſquelles ce Prince offroit généreuſement ſes ſervices à tous les Etats du Royaume, & exhortoit fortement les Portugais à ne pas ſe laiſſer maîtriſer par ceux, qui ne vouloient faire uſage de leur puiſſance, que pour leur enlever leur liberté. Mais le Roi de Portugal ne permit pas que ces lettres fuſſent renduës, ni qu'elles devinſſent publiques. Les Eſpagnols prétendent que ce fût par jalouſie, que le Roi de France en agit ainſi ; & Antoine Errera écrit, que ce Prince fit ſolliciter par ſes Ambaſſadeurs le Pape & les autres Princes Chrétiens, même le Grand-Seigneur & le Roi de Fez, d'interpoſer leur autorité pour empêcher que Philippe n'ajoûtât à ſa puiſſance qui étoit déja aſſez redoutable, un Etat ſi floriſſant.

Cependant Philippe prenoit d'ailleurs toutes ſes meſures. Auſſi-tôt après la mort de Dom Sébaſtien, il avoit envoyé à Maroc Dom Pedre Vanegas de Intrigues de la

HENRI III. 1579.

de Cordouë, pour faire alliance avec le nouveau Roi ; & quoique la Reine d'Angleterre, qui ſembloit prévoir dès-lors que le Roi d'Eſpagne ne tarderoit pas à ſe déclarer ſon ennemi mortel, mît tout en uſage pour engager Muley Hamet à ne pas attendre que ce voiſin ſi puiſſant eût appaiſé les troubles qui déchiroient alors ſes Etats, & ſe vît paiſible en Eſpagne, pour tourner enſuite ſes armes contre l'Afrique, elle ne put rien obtenir. André Gaſpard Corſe, dont j'ai déja parlé, ſçut repréſenter ſi vivement au Prince More qu'il n'étoit pas de ſes intérets d'attaquer de gayeté de cœur un Prince dont la puiſſance étoit ſi redoutable, tandis qu'il n'étoit pas encore lui-même bien affermi ſur le trône auquel il venoit d'être appellé, qu'il le perſuada.

Cour d'Eſpagne.

Elle indiſpoſe les Portugais contre les François.

„D'un autre côté les Eſpagnols groſſiſſoient aux yeux des Portugais les ſujets de mécontentement que cette nation pouvoit avoir reçus des François. Ils ne manquoient pas de parler de la priſe du vaiſſeau de D. Pedre de Caſtel-blanco, qui revenoit des Indes chargé de tant de pierreries, que pluſieurs avoient reconnuës, diſoient-ils, aux doigts de François I. lui-même. Ils n'oublioient pas non plus, ni le vol fait ſous Henri II. à D. François de Pereyra, alors Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de France, d'une partie conſidérable de pierreries, dont la Reine s'étoit emparée avec la derniére injuſtice, ni le ſort malheureux des vaiſſeaux Portugais qui revenoient de l'iſle de S. Thomas & du Breſil, ſurpris par les Proteſtans de France, ajoûtant qu'on n'avoit fait aucune juſtice de ces pirates qu'on avoit vûs enſuite briller à la Cour ; & que quelques plaintes que les Portugais euſſent faites au Roi, ils n'avoient pû obtenir ſatisfaction de cet outrage. La Cour d'Eſpagne inventoit tous les jours mille bruits pareils, faux ou vrai-ſemblables, qu'elle faiſoit répandre enſuite par les Miniſtres qu'elle tenoit en Portugal, pour rendre les François odieux.

Philippe avoit joint aux Ambaſſadeurs qu'il avoit fait paſſer l'année précédente dans ce Royaume, deux célebres Docteurs en Droit, Rodrigue Vaſquez & Louis de Molina. Pour D. Juan de Silva, après avoir été ſous le regne de D. Sébaſtien Ambaſſadeur d'Eſpagne en cette Cour ; après s'être trouvé en perſonne au combat meme où ce Prince perdit malheureuſement la vie ; après y avoir reçu pluſieurs bleſſures, & avoir été fait priſonnier par les Mores, il fut depuis relâché par Muley Hamet, qui vouloit par-là faire ſa cour au Roi d'Eſpagne. Ce Prince le retint auprès de ſa perſonne ; ce qui donna, dit-on, beaucoup de jalouſie a tous les Miniſtres de la Cour d'Eſpagne, & entre autres à D. Chriſtophle de Mora, qui voyoit à regret qu'on fît honneur à un autre du ſuccès d'une affaire qu'il avoit entamée. Ainſi de Mora, à la recommandation de la Cour, fut fait d'abord Chambellan du Roi, & député enſuite en Portugal dans le tems dont je parle, en qualité d'Ambaſſadeur.

Fautes imputées au Roi Henri.

Les habiles politiques croyent que la plus lourde faute que fit le Roi D. Henri, dont le gouvernement avoit été d'ailleurs ſi pitoyable en tout le reſte, fut de ne s'être pas réſervé à lui ſeul le droit & l'autorité ſouveraine de ſe nommer un ſucceſſeur ; d'en avoir fait au contraire un problême, dont il étoit permis de diſputer ſur les bancs ; enfin d'en avoir renvoyé la con-

connoiſſance aux juges, qui ſeroient choiſis par les Etats du Royaume, pour en décider: en effet il ne devoit pas ignorer que ce ne ſont pas les opinions des Docteurs qui réglent le ſort des Royaumes; que la force les donne, & que c'eſt cette vertu là ſeule, réglée ſur des loix équitables, qui contribuë à les conſerver. Mais que devoit-on attendre autre choſe d'un vieillard élevé dans la molleſſe, qui n'étoit pas né pour porter une couronne? Doüé de toutes les vertus néceſſaires pour faire un bon Prêtre, il n'avoit aucunes de celles qui contribuent à former un grand Roi, toujours guidé par les lumiéres d'autrui, & jamais capable de ſe conduire par ſon propre génie, & haïſſant conſtamment tout ce qu'il avoit une fois haï, ſans avoir jamais eu, même depuis qu'il fut monté ſur le trône, ni aſſez de grandeur d'ame pour perdre généreuſement la mémoire, ni aſſez de force pour ſe venger dignement d'aucun outrage qu'il eût reçu. Auſſi ne fut-il pas ménagé lui-meme; & comme on n'avoit pas pour ſa perſonne moins de mépris que de haine, on ne craignit pas d'attaquer publiquement ſa conduite. On l'accuſoit de négliger le ſalut de l'Etat; de vendre les charges; de perdre le tems à des bagatelles; & de n'être pas en état d'entendre les affaires qui méritoient ſon attention, ou de ne ſe pas ſoucier de s'y appliquer; de n'avoir pas ſçû ſe donner à lui-même un ſucceſſeur, ſans prendre conſeil de perſonne que de l'autorité ſouveraine dont il étoit revêtu; & d'avoir expoſé le Royaume à être déchiré par ſes propres ſujets, ou à ſe voir la proye de l'étranger le plus puiſſant, en invitant lui-même tant de prétendans à la Couronne, à diſcuter leurs droits & leurs prétentions; enfin d'avoir mal pris ſon tems pour nommer des Gouverneurs; & d'avoir par-là fait naître une infinité de partis, qui mettoient le trouble dans l'Etat.

HENRI III. 1579.

Libelles publiés contre ſa conduite.

Ces murmures éclaterent dans pluſieurs écrits anonymes qui parurent dans le public. Le Roi lui-méme en eut connoiſſance; & c'eſt ce qui l'engagea à preſſer vivement la concluſion d'une affaire, qui auparavant avançoit aſſez lentement. On le vit donc ſemblable à un Roi de théatre dont la fortune fait ſon joüet, mettre ſur la ſcéne la grande diſpute du droit des prétendans à la Couronne. Les Ambaſſadeurs de Philippe joüoient le premier rôle dans cette comédie. Les procureurs du Duc de Savoye, de Ranuce Farneſe, & du Duc de Bragance, y faiſoient enſuite leur perſonnage; & ceux qui défendoient le droit de D. Antoine, étoient les derniers de tous les acteurs. Ce Prince s'étoit rendu à Almada qui eſt de l'autre côté du Tage, à l'oppoſite de Lisbonne; mais Henri lui envoya ordre de ſe retirer à Crato, dans la crainte que, s'il s'approchoit de la capitale, l'inimitié qui étoit entre lui & le Duc de Bragance, n'y fît naître quelque mouvement. Le Roi ne l'aimoit point du tout, & il appréhendoit qu'il ne ſe fît quelque parti à la Cour, & ſur-tout parmi le peuple, qui par averſion pour tous les Princes étrangers qui aſpiroient à la Couronne, portoit hautement ſes intérêts. Ainſi, quoiqu'il eût été cité au nombre des autres prétendans, il ne put jamais obtenir du Roi la permiſſion de ſe rendre à Lisbonne, pour défendre ſes droits en perſonne.

Examen des droits des prétendans à la Couronne.

HENRI III. 1579.

On commença d'abord par examiner le droit de la Reine mere, qui, quoique fondé ſur une prete[illegible]on fort éloignée, excluoit cependant tous les autres. Pour le réfuter, les Ambaſſadeurs d'Eſpagne diſoient: que comme ce droit étoit preſcrit depuis ſi longtems, cette Princeſſe avoit tort de vouloir le faire revivre, ſur-tout, puiſque de tant de Comtes de Boulogne qui avoient ſuccédé à Mathilde, il n'y en avoit pas eu un ſeul qui eût penſé à inquiéter la famille regnante ſur ce ſujet: qu'en effet, à examiner le fond de cette affaire, on trouveroit certainement que Mathilde n'avoit point eu d'enfans d'Alphonſe III. que l'auteur qui avoit écrit que le jeune fils de Mathilde étoit enterré à Lisbonne dans l'Egliſe de S. Dominique, s'étoit trompé, & avoit induit en erreur tous ceux qui après lui avoient rapporté ce fait; que jamais cet enfant n'avoit exiſté; & que quand même on ſuppoſeroit ſa naiſſance véritable, il paroiſſoit évidemment, & par l'âge & par le lieu où il étoit mort, qu'il n'avoit point laiſſé de poſtérité: qu'on pouvoit prouver d'ailleurs, que Mathilde n'avoit jamais eu d'enfans du Roi Alphonſe, tant par le teſtament de cette Princeſſe, qui ſe trouvoit dans les archives publiques, & où elle ne fait aucune mention de ſes enfans, que par la requête préſentée à Urbain V. par les Etats de Portugal après la mort de Mathilde, par laquelle ils ſupplioient S. S. de lever l'interdit qu'elle avoit jetté ſur le Royaume, & de déclarer les enfans qu'Alphonſe avoit eus de la Princeſſe Béatrix, héritiers légitimes de la Couronne; ce qu'ils n'auroient certainement pas demandé, ſi Mathilde eût laiſſé après elle quelques enfans: qu'ainſi il s'enſuivoit de-là, que ce Robert dont la Reine prétendoit tirer ſon origine, n'étoit pas fils de Mathilde, mais de la Princeſſe Louiſe ſa ſœur.

Celui de la Reine Catherine de Medicis réfuté par les Ambaſſadeurs d'Eſpagne.

Après avoir ainſi réfuté le droit de la Reine mere, il ne reſtoit plus qu'à détruire celui de D. Antoine, qui, s'il l'eût prouvé, excluoit pareillement celui de tous les autres prétendans. Henri obtint du Pape un Bref par lequel S. S. lui permettoit de connoître de cette affaire; démarche dont il ſe repentit dans la ſuite. D. Antoine produiſit quatre témoins qui affirmoient qu'il y avoit eu un vrai mariage entre l'Infant D. Louis & la mere de ce Prince. Mais comme de ces quatre témoins, deux avouërent qu'ils avoient été ſubornés par D. Antoine, & qu'il les avoit engagés à force d'argent & de promeſſes à parler en ſa faveur; & que les deux autres étoient récuſables, puiſque la ſœur de la mere en étoit, & que ſon rapport même n'étoit pas conforme à celui du troiſiéme témoin; comme d'ailleurs l'Infant D. Louis avoit reconnu D. Antoine pour ſon bâtard dans le teſtament qu'il avoit fait, Henri prononça enfin, & déclara que D. Antoine n'étoit pas légitime, lui défendant d'intenter jamais aucune action au ſujet de ſon état, & de la validité de ce mariage prétendu, & ſe réſervant d'ailleurs à punir ſelon les loix, & les faux témoins, & le Prince même qui les avoit ſubornés.

Le Roi Henri prononce contre le Prieur de Crato, en vertu d'un Bref du Pape.

Cet arrêt n'empêcha cependant point encore les pourſuites de D. Antoine. A la recommandation d'Alexandre Formento Nonce du Pape, qui favoriſoit ſecrettement ſon parti, il obtint de S. S. un nouveau Bref, par lequel elle révoquoit le premier, & ordonnoit au Roi, qu'elle ſuppoſoit avoir

Le procès eſt évoqué à Rome.

avoir passé ses pouvoirs en prononçant sur cette affaire, d'envoyer à Rome toutes les piéces du procès. Henri fut piqué au vif de ce coup. Ce fut alors qu'il reconnut la faute qu'il avoit faite d'avoir eu recours à l'autorité du Pape pour décider de ce fait ; au lieu qu'il ne devoit se servir pour cela que du pouvoir que le trône lui donnoit à lui-même. Aussi, lorsque ce nouveau Bref fut arrivé, & que ce Prince vit que le Pape ordonnoit à son Nonce & à George d'Almeyda Archevêque de Lisbonne, de prendre de nouveau connoissance de cette affaire, il entra dans une si grande colére, que le Nonce eut beaucoup de peine à l'appaiser. En même tems il cita D. Antoine à comparoître devant lui comme criminel de léze-Majesté: & comme ce Prince s'en défendoit le plus honnêtement qu'il lui étoit possible, sur son refus Henri donna ordre sur le champ à Edoüard de Castel-blanco grand Prévôt du Royaume, de l'arrêter. Enfin voyant qu'on ne pouvoit s'en assûrer, il le condamna comme contumax, & porta contre lui de son autorité Royale, & non pas comme délégué du Pape, un arrêt fulminant, par lequel il le déclaroit rebelle, desobéissant, & perturbateur du repos public; le privoit de ses biens, charges, titres, & dignités, & le bannissoit du Royaume. D. Antoine céda au ressentiment de ce vieillard colére, pour ne pas se priver absolument par une seconde desobéïssance, du droit de poursuivre ses prétentions, & dans l'espérance que son absence ne serviroit qu'à augmenter l'affection que le peuple avoit déja pour lui.

HENRI III. 1579.

Le Roi s'en offense. Suites de son ressentiment.

La contestation ne rouloit donc plus qu'entre le Roi d'Espagne, & les Ducs de Savoye, de Parme, & de Bragance, qui à force de vouloir rendre douteux le droit de leurs concurrens, faisoient qu'on ne voyoit pas trop si le leur à eux-mêmes étoit trop bien établi. Cependant, comme après toutes ces scénes on ne décidoit rien, les uns & les autres prirent le parti de dresser des justifications qu'ils envoyerent au Pape, & aux autres Princes Chrétiens.

Les autres prétendans s'adressent à la Cour de Rome pour justifier leurs droits.

Les Etats du Royaume, & sur-tout les habitans de Lisbonne, profiterent de cette occasion. Ils prétendirent que, puisqu'il ne restoit plus aucun Prince de la famille Royale, qui pût succéder, & que le droit des prétendans étoit douteux, ils se trouveroient dans le cas, où de droit la Couronne devient élective ; & que par conséquent c'étoit à eux qu'il appartenoit de se choisir un maître. Ils ajoûtoient que c'étoit ainsi qu'autrefois, lorsqu'à la mort de Ferdinand le trône se trouva vacant faute d'héritiers légitimes, on vit la Couronne passer sur la tete de Jean le Bâtard, qui fut élu par les Etats généraux du Royaume, & qui étoit la souche de la famille regnante. Mais les Espagnols répondoient que l'élection n'a point lieu tant qu'il reste des héritiers légitimes ; que quand même on leur accorderoit que l'incertitude du droit des parties rendît la succession vacante, il ne s'ensuivroit cependant pas que le droit de nommer un Roi leur appartint ; que ce n'étoient pas les Portugais qui avoient fondé les premiers le Royaume de Portugal ; que c'étoit un démembrement de la Galice, que les Rois d'Espagne avoient fait en faveur du Comte Henri, & que ses successeurs avoient depuis aggrandi par leurs conquêtes ;

Si la Couronne de Portugal est élective.

Digitized by Google

HENRI III. 1579. qu'ainſi, au cas qu'on voulût ſoûtenir que le trône étoit vacant, il étoit juſte que le Royaume de Portugal revînt à celui de Leon, eu égard à ſon origine; & qu'il y fût réüni, comme un membre qu'on en avoit autrefois ſéparé.

Raiſons du Roi d'Eſpagne pour la préférence ſur ſes concurrens.

Tel fut le premier acte de cette comédie qui fut joüé aſſez paſſablement. La ſuite fut plus ſérieuſe. Philippe, qui avoit réſolu de ſoûtenir ſes prétentions par les voyes de fait, & qui comptoit beaucoup plus ſur ſa puiſſance, que ſur la juſtice de ſa cauſe & ſur toutes les déciſions des Docteurs, crut enfin en avoir aſſez fait pour ménager ſa gloire & pour ſauver ſa réputation. Perſuadé qu'il s'étoit aſſez prêté à la ſcéne ridicule que D. Henri avoit voulu joüer, il envoya ordre à ſes Ambaſſadeurs de lui demander audience; & le Duc d'Oſſune portant la parole pour tous les autres, il le pria, puiſque le droit de ſon maître étoit ſi clair que ni S. M. ni perſonne ne pouvoit plus en douter, de ne pas tarder plus longtems à le déclarer ſon ſucceſſeur, & d'obliger tous les Ordres du Royaume à lui prêter ſerment de fidélité. Il ajoûta: que cette reünion alloit faire le bonheur du Portugal; que comme il faiſoit partie de l'Eſpagne, il ne convenoit à aucun Prince, ſi bien qu'à celui qui portoit le titre de Monarque de ce grand Royaume: que Philippe étoit Eſpagnol de naiſſance, & par ſa mere Portugais d'origine: qu'il avoit épouſé outre cela une Princeſſe Portugaiſe; en ſorte qu'il étoit probable qu'il n'y avoit aucun de ces concurrens, dont les prétentions n'étoient fondées que ſur de foibles raiſonnemens tirés de leur droit à la ſucceſſion, qui dût avoir à cœur plus que lui le bien de cet Etat: qu'autrefois l'Infant Michel, ſorti du Roi Emmanuel, d'Iſabelle fille de Ferdinand d'Arragon & d'Iſabelle de Caſtille, au défaut d'enfans mâles avoit été élevé dans l'eſpérance de ſuccéder un jour à tant d'Etats; que dès-lors les Eſpagnols s'étoient attachés à lui, & l'avoient reſpecté comme l'héritier préſomptif du Roi & de la Reine ſes ayeux: qu'aujourd'hui, par un ſort contraire, Philippe né d'une mere Portugaiſe, étant appellé de Dieu à porter la Couronne de Portugal dont il étoit l'héritier légitime, la nation ne devoit pas à ſon tour en recevoir aucun mécontentement: que le ſoin principal de tout Prince Chrétien, & ſur-tout de S. M. qui dès ſa plus tendre jeuneſſe avoit été élevée dans les exercices de piété, devoit être de rapporter toutes ſes vûës, tous ſes vœux & ſes deſſeins à la plus grande gloire de Dieu, comme au ſeul but où devoient tendre tous ſes deſirs: qu'il étoit conſtant que la Chrétienté retireroit beaucoup d'avantages de la réünion du Portugal avec l'Eſpagne; qu'elle faciliteroit à ces deux Royaumes, dont les forces ſeroient réünies, l'entrée des Indes orientales & occidentales, auſſi bien que la conquête de l'Afrique, dont ils occuperoient toute la côte, par tant de forts que les Eſpagnols & les Portugais y avoient autrefois élevés ſéparément, & qui par-là deviendroient communs aux deux nations: qu'ils pourroient alors mieux que jamais porter le nom de J. C. dans ces provinces éloignées, livrées aux ténébres de l'erreur; repouſſer avec vigueur les efforts des Infidéles; arrêter leurs courſes, non ſeulement ſur l'Océan, mais même dans la Méditerranée; & portant la guerre juſque dans l'Aſie, aller renverſer l'Empire des Turcs, qui à tous momens

mena

menaçoient d'envahir l'Europe. Le Duc promit enſuite au nom de ſon maître, au cas qu'on voulût prendre les voyes de la douceur, & le déclarer héritier préſomptif de la Couronne ſans l'obliger d'en venir aux armes, que ce Prince n'entreprendroit rien de contraire aux libertés, immunités, & priviléges du Royaume, mais confirmeroit au contraire la nation dans tous ſes droits; ajoûtant que Philippe n'auroit garde d'en uſer de la ſorte, & ne le pourroit pas même, ſi on le forçoit de ſe ſervir des voyes de fait. Il finit en ſuppliant inſtamment S. M. de faire attention aux intérêts de la Religion, de l'Etat, & de la patrie; de ne pas ſe regarder comme un juge établi pour décider entre des parties étrangeres; mais comme un pere qui veut régler lui-même le partage de ſes enfans; & en cette qualité, de donner à Philippe comme à l'aîné de ſes fils, l'aſſûrance d'un Royaume qui devoit lui revenir de droit, dès que le ciel auroit diſpoſé des jours de S. M. HENRI III. 1579.

Après ce compliment qu'on pouvoit regarder comme une honnête déclaration de guerre, Philippe ſe diſpoſa réellement à faire tous les préparatifs néceſſaires pour cela. Il écrivit à Inigo Lopez de Mendoça Marquis de Mondejar, Viceroi de Naples, & à Marc-Antoine Colonna Viceroi de Sicile, de faire embarquer inceſſamment toutes les vieilles troupes qui étoient en Italie, avec toutes les proviſions néceſſaires, & de les envoyer ſur les côtes de l'Andalouſie. Il envoya ordre auſſi au Marquis d'Ayamonte Gouverneur de Milan de faire filer vers Genes toutes les troupes qu'il avoit. En même tems il engagea Pierre de Medicis, frere de François de Medicis Grand-Duc de Toſcane de lui lever en Italie neuf mille hommes de pied, dont on donna le commandement à Proſper Colonna, Vincent Caraffe, & Charles Spinelli. Jerôme Comte de Lodron reçut ordre de même de lever ſix mille Lanſquenets en Allemagne. Enſuite il commanda un certain nombre d'Officiers pour aller par différens chemins reconnoître toutes les avenuës, par où l'on pouvoit entrer en Portugal; les villes, places, forts, par où l'on ſeroit obligé de paſſer; leur ſituation, la qualité du climat, les endroits propres pour le tranſport des vivres, ou pour faire des campemens, afin d'en informer enſuite S. M. Ceux ſur qui il jetta les yeux pour cela, furent François de Valentia, Alphonſe de Vargas, Pierre Bermudes de Santis, & Jean-Baptiſte Antonelli, fameux pour les fortifications. Outre cela il manda à D. François d'Alaba, grand Maître de l'artillerie, de ſe rendre à Séville, & d'y faire ſa charge. Les Gouverneurs des places frontiéres eurent ordre de faire des magaſins pour pluſieurs mois; & Gabriel Nunno, D. Louis Enriquez, D. François de Valentia, D. Pedre d'Ayala, D. Martin de Argote, Martin Moreno, & Rodrigue Sapata de Leon leverent en Caſtille chacun un régiment. Enfin Philippe mettoit tout en œuvre pour ne pas tomber dans la même faute qu'il avoit faite dans la guerre de Grenade, & à la priſe de la Goulette; c'eſt-à-dire, pour ne pas ſe laiſſer prévenir: & il aimoit mieux, quoi qu'il pût lui en coûter, ſe mettre en état de faire tête à quelque évenement que ce fût, que de manquer par épargne la plus belle occaſion qui pût ſe preſenter de tout ſon regne.

Préparatifs du Roi d'Eſpagne pour porter la guerre en Portugal.

Ce-

HENRI III. 1579.

Cependant il n'ignoroit pas que ſa trop grande puiſſance donnoit de l'ombrage à toutes les Couronnes étrangeres, & qu'elles ne le verroient point ſans jalouſie ajoûter ce nouveau Royaume, dont il ſe flattoit par avance, à tant d'Etats qu'ils poſſédoit déja. Auſſi cherchoit-il des prétextes pour cacher les vrais motifs de ces grands préparatifs. Il avoit fait publier qu'il étoit en très-bonne intelligence avec le Cherif Muley Hamet; que leur deſſein étoit d'unir leurs forces pour attaquer Alger de concert; & que pour l'intérêt public ils avoient réſolu d'enlever cette place au Turc, afin d'aſſûrer la tranquillité des côtes d'Eſpagne & de Barbarie. Ce Prince faiſoit ſur-tout répandre avec grand ſoin ce bruit en Italie; & S. S. ayant demandé pluſieurs fois à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne pourquoi S. M. C. faiſoit tant de préparatifs, ce Miniſtre lui avoit toujours répondu, que c'étoit pour chaſſer les Turcs de l'Afrique.

Le Roi Henri ſe laiſſe perſuader en faveur de ce Prince.

Mais après le diſcours du Duc d'Oſſune, Henri ne pouvoit diſſimuler le deſſein de tous ces préparatifs. Ce Prince étoit extrêmement animé contre D. Antoine pour les raiſons que j'ai déja rapportées. Il penchoit au contraire beaucoup pour Catherine Ducheſſe de Bragance. Mais comme il la voyoit hors d'état de faire tête à Philippe, il commença à s'ébranler. Au reſte ce ne fut point, dit-on, à ſes Ambaſſadeurs, que le Roi d'Eſpagne fut redevable de ce changement; & on aſſûre qu'il n'y eut que le Jeſuite Leon Enriquez, Confeſſeur de Henri, qui lui rendit ce ſervice. Ce pere, en lui répetant ſouvent qu'il alloit s'ouvrir le Royaume des Cieux, en déclarant Philippe ſon ſucceſſeur pour la gloire de l'Egliſe Romaine; & lui repréſentant vivement d'un autre côté tout ce qu'il avoit à craindre, s'il refuſoit de ſe rendre aux priéres d'un auſſi puiſſant Prince qui lui étoit d'ailleurs allié de ſi près, frappa l'eſprit de ce vieillard également ſuperſtitieux & timide, & le détacha peu à peu des interêts de la Ducheſſe de Bragance, pour laquelle il étoit d'abord tout-à-fait porté.

Il l'avantage par un traité ſecret.

Cependant, comme il étoit encore en balance, & qu'il n'avoit pas abſolument pris ſon parti, il ne voulut pas qu'on pût croire qu'il eût été forcé à la démarche qu'on travailloit à obtenir de lui; & il réſolut de montrer du moins encore pendant quelques jours qu'il étoit le maître. Ainſi, ſous prétexte que D. Antoine intriguoit contre lui, & penſoit à troubler le repos de l'Etat, il fit changer la garde du palais, ne ſe fiant pas aux troupes que ceux de Lisbonne lui avoient offertes, parce qu'ils favoriſoient le parti de ce Prince, & que par-là ils lui étoient ſuſpects. Enfin ſollicité par le Duc d'Oſſune & D. Chriſtophle de Mora, qui le preſſoient de déclarer Philippe ſon ſucceſſeur, il céda à leurs inſtances. Mais il étoit fort embarraſſé comment réparer la faute qu'il avoit faite, de renvoyer à un autre tribunal que le ſien la déciſion d'une affaire, qui ne dévoit dépendre que de lui ſeul. Ainſi, pour éviter un ſoulévement de la part du peuple, il voulut que le traité qu'il fit avec les Ambaſſadeurs d'Eſpagne demeurât ſecret. Il y ſtipula qu'il y auroit certains offices de la Couronne, qui ne pourroient être remplis que par des Portugais naturels; & comme la peſte commençoit à ſe faire ſentir à Lisbonne, il demanda du tems pour aſſembler les Etats à Almerin, afin d'y rendre publique la déclaration qu'il vouloit faire.

Le

Le traité fut auſſitôt porté à Madrid, & Philippe en parut aſſez content. Cependant il ne pouvoit approuver la réſolution de Henri, de ne vouloir le déclarer ſon ſucceſſeur que dans une aſſemblée des Etats. Ce Prince connoiſſoit l'averſion que la nation Portugaiſe avoit pour lui. Ainſi il prétendoit qu'il étoit inutile de demander ſon conſentement, que celui du Roi ſeul ſuffiſoit; ou que s'il y avoit encore outre cela quelque choſe à déſirer, la derniére aſſemblée des Etats y avoit pourvû; qu'ainſi c'étoit à Henri à faire uſage de ſon autorité & du droit qu'il avoit. Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne étoient continuellement aux oreilles de Henri à lui répeter ces raiſons. Mais ce vieillard inquiet n'étoit pas en état de les entendre. Il perſiſta dans ſa réſolution, & convoqua les Etats à Almerin, perſuadé qu'en prenant chacun des députés en particulier, il viendroit à bout de les engager à approuver ſes intentions. En même tems le Pape (1) ordonna à Philippe Sega ſon Nonce à la Cour d'Eſpagne, de déclarer à Philippe, que quoique S. S. fût perſuadée que les grands préparatifs qu'il faiſoit, étoient deſtinés à porter la guerre en Afrique; cependant elle prévoyoit que la conteſtation qui s'étoit élevée au ſujet de la ſucceſſion à la Couronne de Portugal, pourroit faire naître quelques broüilleries; qu'ainſi elle avoit cru qu'il étoit de ſon devoir d'intervenir dans cette affaire, & qu'elle prioit S. M. C. de remettre ce differend à ſa déciſion. Le Roi d'Eſpagne, par le conſeil de D. Juan de Silva, parut d'abord prendre fort bien les ſoins que le Pape ſe donnoit. Il amuſa le Nonce par différentes remiſes juſqu'à ce qu'il eût conclu avec Henri. Mais lorſque l'affaire fut terminée, il leva le maſque, & il déclara que ſon droit étant auſſi manifeſte, & Henri appuyant ſi clairement la juſtice de ſes prétentions, il ne croyoit pas qu'il fût néceſſaire que S. S. ſe donnât la peine de s'inquiéter de cette affaire; qu'au reſte il lui étoit obligé de ſes ſoins, & qu'il étoit très-diſpoſé à implorer ſon ſecours, au cas qu'il arrivât quelque incident qui méritât qu'on eût recours à ſon autorité.

HENRI III. 1579.

Le Pape demande d'être le juge du differend de la ſucceſſion à la Couronne de Portugal.

Philippe, qui ne vouloit point que les Princes étrangers entraſſent dans ce différend, n'étoit pas bien aiſe non plus que le Pape ſe mêlât de ſes prétentions. Ce ſage Prince étoit perſuadé, que d'accepter dans cette occaſion la médiation de S. S. c'étoit non ſeulement rendre douteuſe dans les circonſtances la juſtice de ſes prétentions, mais même donner atteinte pour la ſuite à l'autorité Royale, & reconnoître en quelque ſorte le Pape pour le juge & l'arbitre des têtes couronnées. Ainſi, comme il étoit ſûr de la déciſion de Henri, & préparé à tout évenement, il ſe repoſoit ſur ſes forces, & attendoit tranquillement le ſuccès des Etats qu'il n'avoit pû empêcher.

Cependant ceux qu'on avoit commandés pour aller reconnoître le païs, étoient de retour. Bermudes de Santis, qui étoit entré en Portugal par

(1) Suivant l'uſage de la Cour Romaine, accoûtumée à ne manquer jamais toutes les occaſions qui ſe préſentent de profiter des diviſions des Princes Chrétiens, pour augmenter ſa puiſſance, le Pape ordonna &c. MS. de Mrs. de *Sainte-Marthe*.

Henri III. 1579. par la Galice, aſſûroit qu'on pouvoit aiſément faire paſſer une armée juſqu'à Lisbonne par Ciudad-Rodrigo. De Vargas, qui avoit pris un chemin tout oppoſé, étoit d'avis que l'armée prît ſa marche le long du Tage (1), & entrât par Badajos (2). Valentia rapporta que depuis Ayamonte le chemin étoit aiſé juſqu'à Lisbonne, en prenant par les Algarves. Il ajoûta que la flotte pourroit cependant remonter la Guadiana juſqu'à Mertola (3), & qu'ainſi l'armée navale qui porteroit les proviſions, ne ſeroit jamais éloignée de celle de terre que de neuf lieuës. Enfin Antonelli conſeilla de prendre par Badajos, & de marcher de-là à Setubal, autrefois appellée Cetobrige, aſſûrant que la route étoit aiſée, & ſur-tout très-commode pour les voitures & pour l'artillerie. D'autres vouloient qu'on fît entrer une armée par la Galice. Enfin comme les avis étoient partagés, on réſolut qu'Antonelli iroit viſiter toute la frontiére, & depuis la Galice juſqu'à Ayamonte, pour voir s'il y découvriroit quelque avenuë par où on pût entrer ſûrement en Portugal.

Sur ces entrefaites il arriva un incident qui fit connoître le nom des Gouverneurs nommés par Henri, qu'on avoit juſques alors tenu ſi ſecret. Ce Prince ayant fait un voyage à Almerin ſur la fin de Novembre, il y tomba malade; & dans une foibleſſe qui lui prit, on crut ſi bien qu'il n'en reviendroit point, qu'on envoya ſur le champ chercher la caſſette qui avoit été miſe en dépôt dans la cathédrale de Lisbonne. On l'ouvrit, & on trouva que ceux qui avoient été choiſis pour Gouverneurs pendant l'interregne, étoient George d'Almeyda Archevêque de Lisbonne, D. François de Saa Camarero Mayor, D. Juan Tello, D. Juan de Maſcarennas, & D. Diégue Lopez de Souſa, Préſident du Conſeil de Juſtice. On les obligea auſſitôt de faire ſerment de gouverner l'Etat conformement aux intentions du Roi. Cependant dès que ce Prince fut revenu à lui, comme il étoit réſolu de nommer Philippe pour ſon ſucceſſeur, il fit partir pour Villa-viciosa Paul Alphonſe, avec ordre de dire de ſa part à la Ducheſſe de Bragance, que comme il avoit trouvé que le droit de Philippe à la Couronne étoit le mieux fondé, il avoit réſolu de le déclarer ſon ſucceſſeur; qu'il l'en avertiſſoit, afin que là-deſſus elle prît ſes meſures, & s'accommodât de bonne heure avec ce Prince.

Diverſité de ſentimens ſur le choix d'un ſucceſſeur.

Cependant le terme marqué pour la tenuë des Etats approchoit; & les ſentimens étoient fort partagés au ſujet d'un ſucceſſeur. D. Antoine avoit ſes partiſans. On étoit touché de le voir devenu la victime de la mauvaiſe humeur de ſon oncle. Après tout, il étoit le ſeul rejetton qui reſtât de la famille Royale; & quoiqu'il ne fût pas légitime, c'étoit cependant une raiſon de l'élever ſur le trône, afin d'empêcher que la Couronne ne paſſât à des étrangers. Il avoit pour lui, diſoit-on, tout le Clergé & tout le peuple; & il n'y avoit que l'eſpérance ou la crainte qui portaſſent la Nobleſſe à s'oppoſer à ſes prétentions. Ainſi pour l'engager à prendre ſon

(1) C'eſt ce que les Eſpagnols appellent *Orilla de Tajo*: les Portugais diſent *Aquen-Tajo*.
(2) C'eſt l'ancienne *Pax Auguſta*.
(3) On prétend, dit M. de Thou, que cette ville eſt l'ancienne *Julia Myrtilini*.

ſon parti, il n'y avoit qu'à lui ôter ces deux motifs. Or il ſeroit aiſé d'en venir à bout, ſi on étoit bien uni; & pour cela, ajoûtoit-on, il falloit ſeulement faire épouſer à D. Antoine la fille de la Ducheſſe de Bragance. Par-là on ſatisferoit également ces deux prétendans, & on mettroit à couvert la gloire du nom Portugais, en aſſûrant la tranquillité publique. Mais les gens ſages raiſonnoient autrement. Comme ils ne meſuroient le droit des prétendans que ſur le plus ou le moins de puiſſance qu'ils avoient, ils étoient plus portés pour Philippe. La Nobleſſe ſur-tout, qui dans une révolution étoit la plus expoſée, parce qu'elle avoit des biens & des charges à perdre, inquiéte de l'évenement, étoit abſolument déclarée pour lui. Enfin on diſputoit beaucoup pour & contre; & comme dans les converſations particuliéres il ſe tenoit à ce ſujet des diſcours qu'il n'auroit pas toujours été ſûr de communiquer de vive voix à tout le monde, on faiſoit part au public de ſes ſentimens par des libelles anonymes. Henri III. 1579.

Outre leur droit, les Eſpagnols repréſentoient les grands avantages que l'univers Chrétien, & la nation Portugaiſe en particulier, retireroient de la réünion du Portugal avec l'Eſpagne. Au contraire ils groſſiſſoient le danger qu'il y auroit pour elle à s'y oppoſer. Car qui pourroit, diſoient-ils, réſiſter à l'Eſpagne, qui ne prenoit les armes que pour mettre la France dans les fers, triompher des Princes de l'Empire, battre le Turc, délivrer Malthe des efforts impuiſſans des Infidèles, & diſſiper ſes ennemis; & cela dans le tems qu'elle étoit occupée par la guerre qu'elle ſoûtenoit depuis ſi long-tems en Flandre? Comment donc, ajoûtoient-ils, le Portugal ôſeroit-il penſer qu'il fût en état de lui faire tête? Mais quand même il pourroit en concevoir le deſſein, quel en ſeroit le ſuccès? Les petits Rois des Indes profiteroient cependant de cette occaſion pour rentrer en poſſeſſion des côtes de leurs Etats dont les Chrétiens s'étoient rendus maîtres; les Mores leur enleveroient les places qu'ils avoient en Barbarie; les François & les Anglois s'empareroient des iſles; & l'on verroit cet Etat ſi floriſſant devenu malheureuſement la proye de toutes les nations, qui s'en approprieroient quelque lambeau, à la honte du nom Chrétien, & au grand dommage de toute la Chrétienté. Outre cela ils ne manquoient pas, ſelon leur coûtume, de dire beaucoup de mal des François; car jamais les Eſpagnols n'ont perdu la moindre occaſion de nous maltraiter. Raiſons des Eſpagnols.

On répondoit cependant à ces écrits par des libelles contraires. On faiſoit voir qu'après tout les Eſpagnols n'étoient pas ſi terribles; qu'ils étoient puiſſans au dehors; qu'ils entretenoient des garniſons nombreuſes, mais que chez eux ils n'étoient pas ſi à craindre; que la ſtérilité du païs ne leur permettoit pas d'y entretenir une armée, & qu'il leur étoit impoſſible de la mettre aiſément en marche, à cauſe des chemins impraticables dont ce Royaume étoit rempli; qu'on en avoit une preuve bien remarquable dans la derniére guerre de Grenade; qu'elle avoit duré trois ans, quoique les Eſpagnols, appuyés de toutes les forces étrangeres qu'ils avoient appellées à leur ſecours, n'euſſent qu'une poignée d'ennemis à combattre, & qu'au bout de ce tems-là même elle n'avoit pû être terminée que par le moyen des traîtres qu'ils avoient ſubornés pour ſe défaire de Celles des Portugais.

HENRI III. 1579. leurs Chefs: que Philippe faiſoit montre de ſes forces comme d'un épouvantail; mais que s'il falloit en venir à l'exécution, ce Prince étoit trop ſage pour ne pas faire attention à ce qu'il auroit à craindre, tandis qu'outre la guerre de Flandre il auroit encore celle-ci ſur les bras, tant du côté des Mores, que de la France, de l'Angleterre, & même de l'Italie, qui au bruit de ces mouvemens ne manqueroit peut-être pas de ſe révolter.

Voilà ce qui ſe publioit de part & d'autre; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dans cette diverſité de ſentimens, les uns & les autres ſembloient prendre un parti tout oppoſé à leurs intérêts. En effet par la réünion des deux Royaumes, il paroiſſoit que la Nobleſſe ne pouvoit manquer de perdre cette ancienne ſplendeur que lui donnoient les charges qu'elle rempliſſoit, & d'être confonduë avec la multitude. Cependant l'incertitude du ſuccès la faiſoit pencher du côté de Philippe. Le peuple au contraire, & le Clergé, qui eſt en grande partie compoſé du peuple, malgré tous les avantages conſidérables qui devoient ſûrement leur revenir de ce changement, aveuglés par l'averſion qu'ils avoient mal-à-propos pour une domination étrangere, s'obſtinoient malheureuſement à ſoûtenir le parti de D. Antoine.

Philippe cependant, qui ſçavoit qu'il n'avoit affaire qu'à un clerc, car c'eſt le nom que D. Juan de Silva donnoit ordinairement au Roi Henri, à un peuple dont la langue étoit plus à craindre que tout le reſte, & à un Royaume ſans places fortes, ſans préparatifs de guerre, & preſque ſans argent depuis la malheureuſe expédition d'Afrique, preſſoit par ſes Ambaſſadeurs l'exécution de la promeſſe ſecrette que Henri leur avoit faite. S'il l'obtenoit, il avoit ce qu'il ſouhaitoit. Au contraire, au cas qu'on la lui refuſât, c'étoit pour lui un prétexte légitime pour commencer une guerre à laquelle il s'étoit ſi bien préparé.

1580. Nous ſommes enfin arrivés à l'année 1580. époque bien mémorable par les grands évenemens dont elle fut marquée, mais ſur-tout bien fatale au Portugal, non ſeulement à cauſe de la guerre funeſte dont il fut le théatre; mais encore à cauſe de la peſte, qui fit ſentir ſes ravages, principalement à Lisbonne. On en mouroit auſſitôt que l'on en étoit attaqué, ſans qu'on eût d'abord aucun remede certain pour oppoſer à la contagion. Enfin on employa les lénitifs avec ſuccès; & pluſieurs perſonnes ſe trouverent très-bien de s'être ſervies de la corne de licorne, & de la pierre de bezoard. On ne voyoit dans la ville que des cadavres; & les cimetiéres en étoient ſi remplis, qu'on étoit obligé d'aller les enterrer dans la campagne. Cependant la négligence des Magiſtrats étoit extrême. Quoique la ville ſoit d'elle-même fort mal propre, ils n'avoient ſoin, ni de faire nettoyer les ruës, ni de marquer les maiſons ſuſpectes, ou de faire vuider celles qu'on ſçavoit être déja infectées. Cette capitale devint déſerte, & il n'y eut que les pauvres & la plus vile populace qui y reſterent. Enfin la contagion, qui avoit commencé dans le printems, & qui pendant tout l'été avoit été très-violente, commença vers l'automne à devenir moins redoutable.

Peſte en Portugal.

Députés. La ville de Lisbonne avoit nommé pour ſes députés aux Etats D. Emmanuel

nuel de Portugal, & D. Diégue de Salenna. Mais Henri défendit qu'ils y paruſſent. Il les traita au contraire comme des ſeditieux, & déclara qu'ils étoient indignes de poſſéder jamais aucunes charges. Ainſi on nomma en leur place Febo Munis, & D. Emmanuel de Souſa Pacheco. Salenna s'étoit attiré la haine du Roi par un ſeul mot. Comme il demandoit à ce Prince pourquoi il avoit terminé l'affaire de la ſucceſſion à la Couronne, ſans conſulter le peuple auparavant, Henri lui ayant répondu que cela paſſoit la portée du peuple; „ Pourquoi donc, repliqua fiérement Sa„ lenna, n'en jugiez-vous pas ainſi lorſqu'il vous éleva ſur le trône ? “ Or c'étoit cette repartie, non ſeulement libre, mais même inſolente, qui avoit piqué Henri. Du reſte ce Prince ſe défioit en général de toute la maiſon de Portugal. L'origine de ſes ſoupçons venoit de Jean de Portugal Evêque de la Guarda. C'étoit un homme très-haut, qui avant que Henri montât ſur le trône, avoit pluſieurs fois marqué pour lui beaucoup de mépris. Convaincu par ce Prince de mener une vie déréglée, il avoit eu ordre de paſſer à Rome; & dans ſa route il s'étoit un peu écarté pour aller ſaluer Philippe. Mais n'ayant pû obtenir que ce Prince lui fît cet honneur, il conçut depuis une haine mortelle contre les deux Rois. Ainſi n'ayant pû faire entrer ſon frere Alphonſe dans les projets qu'il avoit formés contre eux, il y engagea du moins François ſon neveu Comte de Vimioſo avec toute ſa famille; & il leur perſuada d'appuyer au contraire le parti de D. Antoine, ce qui fut l'origine de ſon malheur.

HENRI III. 1580.

de Lisbonne deſapprouvés par le Roi.

Enfin le 9. de Janvier, Antoine Pineyro Evêque de Leyra fit l'ouverture des Etats par un diſcours fort éloquent, dans lequel il leur expoſa le ſujet pour lequel S. M. les avoit aſſemblés; ſçavoir pour prendre leurs avis au ſujet du ſucceſſeur qu'il étoit réſolu de ſe donner. Dom Emmanuel de Souſa Pacheco, portant la parole pour tous les députés, remercia S. M. de ce qu'elle vouloit bien conſulter la nation ſur une affaire de cette conſéquence; après quoi on ſe retira, & les députés eurent ordre de paſſer à Santaren (1), au-delà du Tage. Là ils s'aſſembloient pour tenir leurs délibérations dans l'Egliſe de Saint-François. Cependant le bruit s'étant répandu, que Henri étoit diſpoſé à nommer Philippe pour ſon ſucceſſeur, on ne ſçauroit croire quelle révolution cette nouvelle cauſa dans tous les eſprits, ſur-tout à Coïmbra, où on parloit ordinairement du droit que Dom Antoine avoit à la Couronne, avec trop de liberté. Le Roi y envoya Martin Correa de Silva pour arrêter ce déſordre, mais ce fut inutilement; & Arias Gonçalez de Macedo Syndic de cette ville, fut même mis en priſon à cette occaſion. Cependant on le relâcha auſſitôt après.

Aſſemblée des Etats.

Révolution à l'occaſion du Roi d'Eſpagne.

Au bout de quelques jours l'Eveque de Leyra ſe rendit à l'aſſemblée du tiers Etat de la part du Roi. Il leur fit entendre, que Philippe avoit pluſieurs fois preſſé S. M. de le déclarer ſon ſucceſſeur: que cependant elle avoit toujours différé de le faire juſqu'à ce qu'elle fût parfaitement inſtruite du droit dès prétendans à la Couronne: qu'en effet depuis ce tems-là elle avoit donné tous ſes ſoins à éclaircir cette affaire; qu'après avoir peſé mûrement & exa-

Diſcours de l'Evêque de Leyra au tiers Etat.

miné

(1) C'eſt la ville nommée par les anciens *Scalabis*, ou bien *Julium præſidium*.

Henri III. 1580. miné les raiſons qu'on alléguoit de part & d'autre, après avoir pris là-deſſus l'avis des gens les plus habiles, elle avoit trouvé enfin que tout le différend rouloit entre le Roi d'Eſpagne & la Ducheſſe de Bragance; & que comme il étoit dangereux pour pluſieurs raiſons de vouloir prononcer entre ces deux concurrens, il ne reſtoit qu'un parti à prendre, qui étoit, d'accommoder cette affaire à l'amiable: qu'en conſéquence S. M. les prioit de délibérer entre eux ſur cette matiére, afin qu'aidée de leurs avis elle pût terminer ce différend de la maniére la plus avantageuſe pour la gloire de Dieu, & pour l'honneur & la paix du Royaume. Cette nouvelle ſurprit d'autant plus les députés, qu'ils s'y étoient moins attendus. En effet ils s'étoient imaginés que le Roi n'avoit point encore pris de réſolution, & qu'il s'agiſſoit ſeulement alors de ſçavoir, s'ils auroient voix ou non, dans la déciſion de cette affaire. Ainſi ils députerent ſur le champ à S. M. Febo Munis, pour la ſupplier de vouloir bien les conſulter ſur le choix qu'elle vouloit faire. Ce député s'acquitta de ſa commiſſion avec tant de violence, & même de hauteur, que le Roi en fut indigné. Il le reprit aſſez vivement de ſon peu de modération; mais Munis en avoüant qu'il avoit tort, ajoûta que ſa vivacité étoit cependant excuſable, puiſqu'elle n'étoit pas ſans fondement: qu'ils s'appercevoient que S. M. étoit réſoluë de nommer pour ſon ſucceſſeur un Eſpagnol, & non un Portugais: que c'étoit-là, ce qui non-ſeulement excitoit leur colére; mais même les jettoit dans le déſeſpoir: qu'ils lui demandoient un maître, quel qu'il fût; mais que puiſqu'ils étoient deſtinés à obéïr après ſa mort à celui qu'elle nommeroit, ils ſouhaitoient que ce fût un Portugais.

Il demande au Roi droit de ſuffrage dans le choix d'un ſucceſſeur.

Mais un nouvel ordre qui leur vint peu de tems après, acheva de les confondre. L'Evêque de Leyra ſe rendit une ſeconde fois à leur aſſemblée, & leur déclara de la part du Roi, que s'ils ne terminoient pas au plûtôt cette affaire par un accommodement, S. M. étoit réſoluë de prononcer inceſſamment. Animés plus que jamais à cette nouvelle, ils ſe rendirent à l'aſſemblée des autres Ordres, & requirent qu'ils ſe joigniſſent à eux, puiſque l'intérêt dont il s'agiſſoit, les regardoit tous également. Enfin le Roi voyant qu'il y auroit de l'imprudence à ſe déclarer, tandis que les eſprits ſeroient dans cette diſpoſition, & ne pouvant d'ailleurs ni perſuader aux députés de ſonger à quelque accommodement, ni venir à bout de réduire cette affaire à la déciſion de quelques commiſſaires, comme il l'auroit ſouhaité, il ſe rendit à la demande du tiers Etat, & donna trois jours aux députés pour produire les raiſons pourquoi ils demandoient à avoir droit de ſuffrage dans le choix qu'il s'agiſſoit de faire.

Ravis d'avoir obtenu ce point, parce qu'ils s'imaginoient que par-là ils alloient être les maîtres de ſe donner un Roi, les députés vont trouver S. M. la remercient de la grace qu'elle leur avoit accordée, & la prient de leur permettre de tirer des extraits des régiſtres publics, & de prolonger encore de deux jours (1) le terme qu'elle leur avoit donné. Le premier arti-

(1) *L'Editeur Anglois croit qu'il faut mettre: de trois jours.*

article fut accordé ; pour le ſecond, Henri le leur refuſa. Cette conduite donna de nouvelles eſpérances à Dom Antoine & au Duc de Bragance. Ils ranimerent chacun leur parti, & firent ſçavoir à ceux qui leur étoient attachés, qu'il ne falloit pas encore ſe déſeſpérer. Mais leur joye ne fut pas de longue durée. Le dernier jour de Janvier vers minuit, à l'heure & au moment que Henri avoit prédit, il tomba en foibleſſe, en même tems que commençoit une éclipſe de lune, & à la fin de l'éclipſe il mourut. Quelques curieux remarquerent, qu'il étoit né à la même heure, il y avoit ſoixante & huit ans. Henri III. 1580. Mort du Roi de Portugal.

Ce Prince, que le malheur des tems avoit élevé ſur un trône qu'il n'étoit pas en état de ſoûtenir, étoit devenu autrefois mépriſable, lorſque pendant la minorité du jeune Roi Dom Sébaſtien, il avoit été Régent du Royaume ; & il ſe rendit odieux auſſitôt qu'il fut Roi lui-même. Enfin après dix-ſept mois de regne, il laiſſa ſa Couronne moins à celui des prétendans qu'on reconnoîtroit pour héritier légitime, qu'à quiconque ſeroit aſſez puiſſant pour s'en emparer.

A peine Henri avoit les yeux fermés, qu'on ouvrit ſon teſtament qu'il avoit fait huit mois auparavant. On y trouva, qu'il laiſſoit la Couronne à celui des prétendans qui, après un examen juridique de ſes prétentions, en ſeroit déclaré l'héritier légitime, à moins que lui-même avec connoiſſance de cauſe n'en eût déja décidé avant ſa mort. Enſuite on lut l'article qui regardoit les Gouverneurs du Royaume. Ce Prince leur donnoit pendant l'interregne le pouvoir de créer des Ducs, des Comtes, des Marquis, de donner l'inveſtiture des archevéchés & des evêchés, de nommer aux commanderies & aux autres bénéfices qui auroient plus de cent vingt-cinq ducats de revenu, & de diſpoſer des finances, mais en cas de guerre ſeulement. Ouverture de ſon teſtament.

Cependant le tiers Etat députa aux Gouverneurs, pour leur rendre ſes devoirs. Celui qui fut chargé de cette commiſſion, étoit Martin Gonçalez de la Comara, que le Roi Dom Sébaſtien avoit autrefois fait entrer dans le gouvernement, mais à qui on avoit ôté ſa charge à cauſe de ſa ſévérité & de ſon inflexibilité naturelle. Du reſte il étoit déclaré contre le parti de Philippe ; & c'en étoit aſſez pour le rendre agréable au peuple. Ce député demanda aux Gouverneurs au nom du corps qui l'avoit envoyé : qu'ils quittaſſent Almerin & paſſaſſent à Santaren : que pour diminuer la dépenſe, ils congédiaſſent les nouvelles troupes que Henri avoit levées pour ſa garde : qu'ils fortifiaſſent les garniſons des places frontiéres : qu'ils envoyaſſent une Ambaſſade au Pape, pour ſupplier ſa Sainteté d'interpoſer ſon autorité, pour empêcher Philippe de déclarer la guerre au Portugal : d'en envoyer une autre à ce Prince, pour le prier de n'en point venir aux voyes de fait, & l'aſſurer qu'on auroit égard à la juſtice de ſes prétentions : enfin qu'ils puniſſent ſéverement ceux qu'on trouveroit faire des brigues, & chercher à corrompre l'intégrité des ſuffrages. Députation du tiers Etat aux Gouverneurs du Royaume.

Les Gouverneurs répondirent à cette requête : qu'ils avoient réſolu de ſortir inceſſamment d'Almerin ; mais qu'ils n'avoient point encore pris de Réponſe aux de-

parti

HENRI III. 1580.

parti sur le lieu où ils se retireroient, & qu'il n'étoit pas encore à propos qu'on en fût instruit : qu'au reste il ne leur étoit pas possible de congédier les troupes levées par le Roi Henri, parce qu'elles leur étoient nécessaires pour leur propre sûreté & pour celle des prétendans : qu'un de leurs premiers soins seroit de renforcer les garnisons sur la frontière : qu'ils avoient nommé pour aller en Ambassade vers Philippe l'Evêque de Coïmbra, & Dom Emmanuel de Melo : que pour ce qui étoit du Pape, ils ne croyoient pas qu'il fût nécessaire pour le present de lui envoyer des Ambassadeurs : enfin qu'ils s'engageoient à punir avec la derniére rigueur ceux qui feroient des brigues, ou qui employeroient quelque mauvais artifice que ce fût, pour gagner des suffrages. Febo Munis avoit aussi demandé d'abord qu'on révoquât trois des Gouverneurs qui lui paroissoient suspects, & qu'on les remplaçât par d'autres. Mais le député s'y opposa. Il représenta, que dans les circonstances il étoit dangereux de vouloir faire aucun changement ; & il fut résolu de ne rien innover.

mandes du tiers Etat.

Le Duc de Bragance & l'Evêque de Parme, s'étoient déja rendus auprès des Gouverneurs ; & chacun de leur côté, ils faisoient instance pour obtenir une décision. Les Ambassadeurs du Roi d'Espagne pressoient aussi qu'on prononçât en faveur de leur maître. Enfin Dom Antoine reparut aussi sur ces entrefaites ; après s'etre tenu quelque tems caché pour se soustraire à la colére de Henri, il s'étoit rendu secrettement à Lisbonne. Mais comme on disoit qu'il commençoit déja à se faire beaucoup de partisans parmi le peuple, les Gouverneurs lui envoyerent ordre de sortir incessamment de la capitale ; & il se retira à Almada. De-là, il écrivit aux Gouverneurs & aux Etats, des lettres datées du monastére de Belen, par lesquelles il se justifioit d'être entré dans la capitale sur le desir qu'il avoit de rendre au Roi son oncle les derniers devoirs. Ensuite il leur recommandoit très-fortement ses intérêts, & leur offroit ses très-humbles services, pour travailler avec eux de concert à maintenir la tranquillité de l'Etat.

Dom Antoine, Prieur de Crato, quitte Lisbonne par ordre des Gouverneurs.

Avant même la mort de Henri, Antonelli étoit déja de retour à la Cour d'Espagne ; & il avoit été enfin résolu de faire entrer une armée en Portugal par Badajos, & de marcher de-là droit à Setubal, tandis que l'armée navale aborderoit au port de Lisbonne. Comme c'étoit la capitale & la place d'armes des Portugais, il falloit d'abord s'en assûrer, après quoi on seroit bientôt maître de toutes les autres places du Royaume. Cependant l'artillerie & les chariots devoient suivre par l'Estramadure, païs fertile & abondant ; & les Alcaldes de Tejada, & Villadares Sarmiento furent chargés de les conduire. En même tems tous les Seigneurs, qui avoient quelque gouvernement sur la frontiére de Portugal, reçurent ordre de lever des troupes dans le païs qui leur étoit soûmis, & de fondre de toutes parts sur ce Royaume. Dom Pedre de Castro Comte de Lemos & Gaspard de Fonseca Comte de Monterrey, devoient donner du côté de la Galice ; Dom Garcias Sarmiento & Ferdinand de Montenegro, avoient ordre de s'emparer de l'isle qui est à l'embouchure du Minno ; Dom Juan

Les Espagnols se disposent à entrer en Portugal.

de

de Pimentel Comte de Benevente & Dom Diégue de Tolede Comte d'Albe, d'entrer par les montagnes ; Beltran de la Cueva Duc d'Albuquerque & Fernand Enriquez Marquis de Villa-nueva, de faire partir leurs troupes de l'Eſtramadure (1) ; Dom François de Zuniga Duc de Bejar & Dom Alphonſe de Guſman Duc de Medina Sidonia, avec les Marquis d'Ayamonte & de Gibraleon, devoient entrer par Seville dans les Algarves ; enfin Dom Juan de Pacheco Marquis de Ceralvo étoit chargé de marcher vers Vexa y Beja ou Vera, autrefois appellée, *Pax Julia.* HENRI III. 1580.

Cependant, auſſitôt que Philippe eut appris la mort de Henri, il écrivit ſur le champ aux Gouverneurs, aux Etats & à la Chambre de Lisbonne des lettres à peu près ſemblables, par leſquelles il leur demandoit, puiſque ſon droit étoit manifeſte, de le reconnoître inceſſamment pour leur Roi, conformement aux intentions du Roi Henri ſon oncle ; leur déclarant, que s'ils obéïſſoient ſans délai, il étoit prêt de leur confirmer la poſſeſſion des libertés & priviléges, dont ils joüiſſoient ſous le regne du Roi Emmanuel ſon ayeul, & de leur en accorder même de nouveaux, s'il étoit beſoin : que ſi au contraire ils refuſoient de ſe ſoûmettre, il étoit réſolu de les y contraindre les armes à la main ; qu'ainſi c'étoit à eux de ſe conſulter là-deſſus, & de prendre le parti qui leur conviendroit.

Les uns & les autres ne répondirent à ces lettres que par des ſupplications, & en priant S. M. C. de n'en point venir aux voyes de fait, & de ſuſpendre l'exécution de ſes deſſeins juſqu'à ce qu'elle eût entendu les Ambaſſadeurs qu'ils lui envoyoient. Philippe Sega Nonce du Pape voulut encore en cette occaſion intervenir au nom de ſa Sainteté. Mais Philippe l'amuſa comme la premiére fois, & n'en devint que plus vif à preſſer la concluſion de ſes projets. Ainſi les troupes, que Fabrice Colonna, qu'une maladie enleva ſur ces entrefaites, & Dom Juan de Cardone lui amenoient d'Italie, étant déja débarquées à Cadix, il leur aſſigna des logemens, aux Eſpagnols dans le territoire de Cordouë, aux Allemans proche de Xeres, aux Italiens aux environs de Seville, & aux pionniers proche d'Alcala del Rio.

Le Duc d'Albe déclaré Généraliſſime pour l'expédition du Portugal.

Il ne manquoit plus à une ſi belle armée, qu'un bon Général. Philippe après avoir long-tems balancé, ſe détermina enfin en faveur de Ferdinand Alvarez de Tolede Duc d'Albe. Il étoit encore à Uceda, où le Roi l'avoit relégué pour les raiſons que j'ai rapportées ailleurs. Ce fut-là que Gabriel de Zayas & Jean Delgado Sécretaire de Philippe, allerent lui annoncer de ſe rendre au camp devant Erena dans l'Eſtramadure, & d'y attendre les ordres de S. M. Ce grand Capitaine, célébre par mille exploits fameux, étoit enfin devenu odieux à Philippe ; ſoit que ce Prince fût

(1) M. de Thou dit *Carpentani* ; c'eſt *Caſtillia la nueva* & le Royaume de Tolede : mais en cet endroit Errera & Conneſtaggio mettent l'*Eſtramadura*, ſelon la correction de Mrs. *Dupuy*.

HENRI III. 1580. fût jaloux de la gloire du Duc, prix ordinaire que les gens de mérite reçoivent de leurs vertus à cette Cour; soit qu'il ne pût supporter son faste & ses hauteurs. Car pour ce qui est de la faute qu'[illegible]on fils avoit commise, & dont on le croyoit lui-même complice, c'étoit si peu de chose, qu'une offense aussi légere ne pouvoit l'emporter sur tant de services qu'il avoit rendus. Quoi qu'il en soit, ce Duc supportoit fort impatiemment son exil. Le Pape, plusieurs Princes étrangers, beaucoup de villes d'Espagne, s'étoient intéressés pour lui, & avoient demandé sa grace inutilement. Ainsi voyant que rien ne pouvoit fléchir la colére de son maître, il souhaitoit qu'il se présentât quelque grand évenement qui pût le tirer de son exil, & lui donner occasion d'ajoûter encore à tant de victoires remportées quelque service considérable, capable de ressusciter sa gloire, qui commençoit à s'ensévelir dans l'oubli, & de lui rendre les bonnes graces de son Souverain. La mort du Roi Dom Sébastien lui avoit paru un de ces coups favorables qu'il attendoit. Depuis qu'on en eut appris la nouvelle, il ne cessoit de solliciter S. M. C. soit par ses lettres, soit par ses amis à la conquête de ce Royaume; & lorsqu'il fut question de faire en Espagne les obséques de ce Prince malheureux, il dit fort joliment, que S. M. C. devoit aller faire les obséques du Roi Dom Sébastien à Lisbonne. Il avoit même écrit plusieurs fois au Roi, pour l'informer des raisons qui rendoient cette guerre nécessaire, & pour l'instruire de la maniére dont il faudroit s'y prendre pour y réüssir. Comme il ne pouvoit pas se cacher à lui-même son propre mérite, il espéroit, que si Philippe entreprenoit une fois cette guerre, ce sage Prince, qui sentiroit le besoin qu'il auroit pour cela d'un grand Capitaine à qui il pût en confier la conduite, ne pourroit dans toute l'Espagne jetter les yeux que sur lui seul. L'évenement justifia ses espérances. Cependant ayant demandé en grace qu'en partant pour l'armée, S. M. voulût bien lui permettre d'aller lui baiser la main, il ne lui fut pas possible de l'obtenir de ce maître rigoureux. Ainsi il se rendit au camp en diligence, comme ses ordres le portoient.

Philippe avoit d'abord résolu d'assister lui-même en personne à cette expédition. Déja même Dom Fernand de Silva Comte de Cifuentes avoit eu ordre de se rendre à la Cour pour faire sa charge. En effet c'étoit à lui à porter l'étendart Royal devant le Prince à son départ pour l'armée. Mais le Roi changea de sentiment, & il résolut de ne pas passer l'Estramadure, province frontiére du Portugal. Ainsi après avoir mis ordre à tout dans Madrid, où il laissa pour gouverner pendant son absence, le Cardinal de Granvelle, il en partit le 4. de Mars, accompagné de la Reine son épouse, des deux Infantes & de l'Infant Dom Diégue, à qui peu de tems auparavant il avoit déja fait prêter serment de fidélité par tous les Etats des différentes provinces d'Espagne. Il prit le chemin de Guadalupe, où il avoit dessein de faire célébrer les obséques du Roi Henri son oncle, & il y arriva le 22. du même mois.

Le Roi d'Espagne quitte Madrid, & se rend à Guadalupe.

Quelque tems auparavant ce Prince, sur les priéres réïtérées de la Duchef-

cheſſe de Bragance ſa couſine, avoit obtenu de Muley Hamet la liberté du jeune Duc de Barcellos ſon fils. Le Duc de Medina Sidonia ſe rendit à Cadix pour l'y recevoir, & il le traita non-ſeulement très-poliment, mais même avec beaucoup de magnificence. Au reſte, comme il a de ce côté-là pluſieurs places qui ſont de ſa dépendance, il y retint le jeune Duc pendant pluſieurs jours, l'amuſant ſans ceſſe de ſpectacles & de fêtes, dont il le régaloit continuellement. Ce retardement devint ſuſpect au Duc & à la Ducheſſe. Ils appréhenderent qu'il n'y eût du deſſein dans toutes ces fêtes, & que ſous ombre d'hoſpitalité, le Duc de Medina Sidonia ne retint leur fils de concert avec Philippe juſqu'à l'arrivée de ce Prince. Ainſi pour prévenir ce qu'ils craignoient, ils firent dire à leur fils par quelques perſonnes de confiance de ſe rendre auprès d'eux ſans retardement, & ſans même ſaluer le Roi d'Eſpagne, à qui il étoit ſi redevable. Philippe leur en ſçut mauvais gré dans la ſuite, comme d'une démarche, qui marquoit bien peu d'affection pour ſa perſonne. Mais ils lui firent leurs excuſes, & le prierent de pardonner un ordre ſi ſubit au deſir extrême qu'ils avoient de revoir leur fils. HENRI III. 1580.

Philippe ſe préparoit tout de bon à la guerre. Deux armées puiſſantes, l'une ſur terre, l'autre ſur mer, étoient en marche pour exécuter ſes projets. Cependant, comme il n'ignoroit pas les mauvais bruits qui couroient à ſon ſujet, non-ſeulement en Portugal, mais même dans toute l'Italie, il crut qu'il étoit encore à propos de donner quelque choſe aux apparences. Maître dans l'art de diſſimuler, il ſembla vouloir examiner encore une fois, s'il n'engageoit point ſa conſcience par cette expédition; comme ſi après tant de préparatifs il eût été encore tems de reculer. Mais le Pape le ſollicitoit d'un côté de lui abandonner la connoiſſance de cette affaire & de ſe ſoûmettre à ce qu'il en décideroit; de l'autre, il ſentoit bien ce qu'on pouvoit penſer dans le monde; qu'on le regardoit comme un uſurpateur, qui foulant aux pieds toutes les loix auxquelles ſes rivaux, convaincus de leur propre foibleſſe, ſe ſoûmettoient, employoit la violence pour envahir un Royaume qui ne lui appartenoit pas, dont il commençoit par mettre aux fers la liberté, & dont les Etats ſe plaignoient hautement qu'on uſurpoit leurs droits, & ſe juſtifioient d'ailleurs ſur le ſerment qu'ils avoient fait, & qui ne leur permettoit pas de pouvoir le reconnoître.

Cas de conſcience propoſé par Philippe aux Théologiens de l'Univerſité d'Alcala.

Pour ſortir ſans peine de cet embarras, il s'adreſſa à ſes grands amis les Théologiens de l'Univerſité d'Alcala de Henarès, aux Jéſuites & aux Cordeliers; & tandis que de ſon côté il alloit preſſer avec vigueur l'exécution de ſes projets, il vouloit bien leur donner une occupation dont ils puſſent amuſer leur loiſir. Il leur propoſa donc, pour ſe réjoüir, ce cas de conſcience, ſçavoir: „ Si étant intimément convaincu, que par la mort du Roi „ Dom Henri le Royaume de Portugal lui étoit dévolu de droit, il étoit „ obligé en conſcience de ſe ſoûmettre à quelque tribunal, pour décider „ de ſes prétentions, & l'envoyer en poſſeſſion de cet Etat? Secondement, ſi les Portugais refuſant de le reconnoître, juſqu'à ce que ſes

HENRI III. 1580.

„ droits & les moyens de nullité que ſes concurrens alléguoient contre lui „ ayant été examinés dans les formes, on eût prononcé contradictoirement „ en ſa faveur, il pouvoit de ſa propre autorité ſe mettre lui-même en „ poſſeſſion de la Couronne, & prendre les armes contre ceux qui s'oppo- „ ſeroient à ſes prétentions ; en ſuppoſant qu'il n'avoit aucun doute ſur „ cette matiére ? Et parce que les Gouverneurs & les Etats de Portugal „ apportoient pour excuſe qu'ils étoient liés par le ſerment qu'ils avoient „ fait, de ne reconnoître pour maître que celui qui auroit été juridiquement „ déclaré héritier legitime de la Couronne, ſur-tout les autres pretendans „ s'oppoſant à ſes prétentions, & offrant de ſe ſoûmettre à toutes les for- „ malités de la Juſtice ; il demandoit encore, ſi ce prétendu ſerment étoit „ une excuſe recevable & capable de juſtifier le refus qu'ils faiſoient, de re- „ connoître leur Roi légitime ?

Déciſion des Théologiens en faveur de ce Prince.

Les Théologiens ne manquerent pas de répondre à ces queſtions, comme Philippe le ſouhaitoit. Ils aſſûroient donc d'abord : que ce Prince n'étoit point obligé en conſcience de ſe ſoûmettre à aucun tribunal ni à aucune juriſdiction quelle qu'elle fût ; puiſqu'il étoit conſtant, qu'il pouvoit de ſa propre autorité s'adjuger la Couronne & s'en mettre en poſſeſſion : que cette affaire ne regardoit point le Pape, puiſqu'il s'agiſſoit purement d'un bien temporel, & qu'elle n'étoit mêlée d'aucun incident, qui obligeât d'avoir recours au tribunal Eccléſiaſtique : qu'il n'y avoit aucune raiſon qui l'obligeât de ſe ſoûmettre à la déciſion des Etats de Portugal, puiſque le peuple en ſe donnant un Roi, ſe dépoüilloit pour lui & pour ſes ſucceſſeurs de tous les droits qu'il avoit ; en ſorte que toute l'autorité réſide dans leur perſonne, ſans qu'ils puiſſent être jugés par qui que ce ſoit : qu'ainſi, puiſqu'il étoit conſtant que Philippe étoit le ſeul véritable & légitime héritier de la Couronne de Portugal, il étoit également vrai de dire qu'il n'étoit point obligé de ſe ſoûmettre à aucun autre tribunal que le ſien : que les onze nommés pour connoître de cette affaire, n'avoient aucun droit d'en décider ; que par eux-mêmes ils n'avoient aucune autorité ; & que celle dont ils avoient été revêtus, ils la tenoient du Roi : or, qu'en ſuppoſant qu'ils euſſent pû l'exercer du vivant de ce Prince, il n'en étoit pas moins vrai qu'ils l'avoient perduë à ſa mort : que cette déciſion étoit fondée ſur la loi, qui dit, que les Rois ne peuvent porter leur autorité au-delà du trépas : enfin qu'à l'égard du troiſiéme chef, les Portugais n'étoient point liés par le ſerment qu'ils avoient fait, & que rien ne pouvoit les empêcher de reconnoître Philippe pour leur Roi légitime, puiſque par tout ce qui vient d'être dit, il étoit certain, que ce Prince quant à cet article, n'avoit perſonne qui fût au-deſſus de lui, & qui de droit ou à raiſon de ſa qualité, pût décider de ſes prétentions. Cet avis, ou ſi l'on veut, ce décret des Théologiens fut enſuite rendu public, & Philippe fut bien aiſe d'avoir cette piéce pour autoriſer ſes armes, ſur leſquelles il comptoit beaucoup plus, que ſur toutes ces déciſions.

Le Mar-

Comme le Duc d'Albe avoit été déclaré Général de l'armée de terre,

ou

on nomma pour commander la flotte Dom Alvar Baçan Marquis de Santa-Cruz, Général des galéres d'Eſpagne, qui s'étoit beaucoup diſtingué dans la derniére guerre contre les Turcs. Cet Amiral étant venu moüiller au port de Sainte-Marie, qu'on dit être l'ancien port de Meneſtée, ſe rendit de-là auprès du Duc d'Albe à Erena, afin de prendre de concert des meſures pour la ſuite de l'expédition. Ils eurent une conférence en préſence de Dom Louis de Barrientos Provedidor général de l'armée; & ils convinrent d'avoir une ſeconde entrevûë à Setubal. Le Marquis de Santa-Cruz retourna enſuite ſur ſes vaiſſeaux, emmenant avec lui François de Valentia, Rodrigue Zapata, & Martin de Argote, qui étoient deſtinés à ſervir ſur la flotte. Pour ce qui eſt des autres Officiers, ils reſterent à la ſuite du Duc d'Albe.

HENRI III. 1580.

Le Marquis de Santa-Cruz nommé pour commander la flotte.

Fin du Livre ſoixante & neuviéme.

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-DIXIEME.

SOMMAIRE.

Suite des affaires de Portugal. Etat de ce Royaume à la mort du Roi Henri. Ambaſſade des Portugais à Philippe, & la réponſe de ce Prince. Mort de Philibert-Emmanuel Duc de Savoye, & ſon caractère. Préparatifs des Portugais contre l'Eſpagne. Ils implorent inutilement le ſecours du nouveau Duc de Savoye, & du Pape. Le Roi d'Eſpagne va à Badajos, où il reçoit une nouvelle Ambaſſade des Portugais. Sa réponſe. Revûë de l'armée Eſpagnole à Cantillane. D. Antoine proclamé Roi de Portugal à Santaren. Entrée des Eſpagnols dans le Royaume, & leurs progrès. Entrée de D. Antoine à Lisbonne. Deſordres arrivés dans cette ville, depuis que ce Prince en fut le maître. Trois Gouverneurs de Portugal ſe déclarent en faveur de Philippe. Le Duc de Bragance traite avec le Roi d'Eſpagne. Suite des progrès du Duc d'Albe. Le Pape envoye un Légat à Philippe. Succès de cette députation. Priſe de Caſcaës par les Eſpagnols, & de la forteresſe de Saint-Julien. Défaite de D. Antoine par le Duc d'Albe. Réduction de Lisbonne à l'obéïſſance du Roi d'Eſpagne. Philippe II. proclamé Roi de Portugal. Dom Antoine ſort de Portugal, & paſſe en France. Sa tête eſt miſe à prix par le Roi d'Eſpagne. Les Açores ſe déclarent en faveur de D. Antoine. Affaires d'Angleterre. Suite des guerres d'Irlande. Les Eſpagnols abordent dans ce Royaume. Exploits de Pelham contre les rebelles. Milord Grey, nommé à la viceroyauté d'Irlande, ſe rend à Dublin. Défaite des Eſpagnols par le Comte d'Ormond. Priſe du fort des Eſpagnols par le Viceroi. Suite de ſes exploits contre les rebelles. Troubles en Ecoſſe. Le Comte de Morton eſt arrêté, & mis en priſon. Mort du Comte d'Arondel. Tremblement de terre arrivé en Angleterre. Edit contre les Catholiques.

AU-

Digitized by Google

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

H. F. Conneſtaggio. Antoine Errera. Annales du regne d'Eliſabeth, par Guill. Camden.

PHilippe étoit déja arrivé à Guadalupe lorſque l'Evêque de Coïmbra, & D. Emmanuel de Melo, députés par les Gouverneurs du Royaume de Portugal, ſe rendirent auprès de lui. Comme à la Cour on regardoit déja les Portugais comme ſujets du Roi d'Eſpagne, on délibera d'abord ſi on devoit recevoir leurs députés en qualité d'Ambaſſadeurs. Enfin on leur donna audience; & ils ſupplierent S. M. C. de ne point en venir aux voyes de fait, & de permettre que la grande queſtion de la ſucceſſion à la Couronne fût décidée par les Gouverneurs du Royaume, & par le tribunal des onze commiſſaires que le Roi Henri d'heureuſe mémoire avoit établi pour cela: ils lui repréſenterent qu'il y alloit du repos & de la liberté de la nation. On leur répondit le 16. d'Avril: que le droit de S. M. C. à la Couronne de Portugal étoit conſtant: qu'elle ne reconnoiſſoit point d'autre tribunal compétent, ni capable de prononcer ſur cette matiére: que le ſerment qu'ils avoient fait au préjudice de ſes prétentions ne les obligeoit en aucune façon: que par conſéquent il falloit néceſſairement qu'ils choiſiſſent l'un de ces deux partis, ou d'avoir la guerre avec S. M. C. ou de ſe réſoudre, comme elle le ſouhaitoit pour leur intérêt, à ſe ſoûmettre à ſes ordres, & attendre de ſa bonté la confirmation de leurs libertés, immunités & priviléges qu'elle s'engageoit à leur accorder auſſi amplement qu'ils pourroient la déſirer.

Henri III. 1580.

Affaires de Portugal.

Les Ambaſſadeurs bien mortifiés de cette réponſe, reprirent le chemin de Portugal. L'Evéque de Coïmbra paſſoit pour avoir été gagné par le Roi Henri, & on le croyoit dès-lors dans les intérêts de Philippe. D. Ferdinand de Silva au contraire, alors Ambaſſadeur de Portugal à la Cour d'Eſpagne, avoit pris un parti tout oppoſé. On n'avoit aucun égard pour lui; on ne l'appelloit point dans les cérémonies publiques, & il en avoit conçû le plus vif reſſentiment. Cependant, comme le peuple travailloit de jour en jour à ſe rendre le maître, & que le deſordre commençoit à s'introduire dans l'Etat, les Gouverneurs, pour mettre ordre au dérangement des affaires, demanderent aux Etats qu'on augmentât leur autorité, & ſur leur refus ils caſſerent cette aſſemblée. Ce coup chagrina extrêmement D. Antoine Prieur de Crato, l'Evêque de Parme, & le Duc de Braganee (1). Perſua-

Etat de ce Royaume à la mort du Roi Henri.

(1) D. Antoine & le Duc de Bragance demandoient la Couronne pour eux; l'Evêque de Parme la prétendoit pour Rainuce, fils d'Alexandre Farneſe Duc de Parme.

Digitized by Google

HENRI III. 1580.

ſuadés qu'il n'y avoit que les Etats qui puſſent retarder l'effet des prétentions du Roi d'Eſpagne, parce que comme le parti du peuple y étoit le plus fort, ils étoient abſolument oppoſés aux intérêts de Philippe, ils mirent tout en uſage pour retenir les deputés, juſqu'à offrir de fournir à toutes les dépenſes qu'ils ſeroient obligés de faire. Mais ceux-ci ſe voyant ſans pouvoirs, jugerent que leur preſence ſeroit doreſnavant inutile; & ils ſe retirerent, après avoir proteſté contre l'ordre porté par les Gouverneurs.

Les Gouverneurs demandent du ſecours à la France.

Leur départ rendoit les Gouverneurs maîtres abſolus de l'Etat. Ainſi ils ſe crurent obligés de remplir, du moins en apparence, le devoir de leur charge; & ils prirent quelques meſures pour s'oppoſer aux efforts de la Cour d'Eſpagne, moins dans l'eſpérance de réüſſir, que pour arrêter la fureur d'une populace mutinée, qui portoit l'aveuglement au dernier excès. Dans cette vûë ils députerent François Barreto à la Cour de France, pour obtenir de Henri quelque ſecours d'Infanterie. Il eut ordre de paſſer de-là en Italie, & de travailler à engager auſſi dans leurs intérêts le nouveau Duc de Savoye, Charles-Emmanuel.

Mort de Philibert Emmanuel Duc de Savoye, & ſon caractére.

Il y avoit déja quelque tems que Philibert-Emmanuel n'étoit plus. En effet il mourut le 30. d'Août, âgé de cinquante-deux ans. C'étoit un Prince habile & courageux, ſucceſſeur de Charles ſon pere, que François I. & Henri II. avoient dépoüillé de la plus grande partie de ſes Etats. Il ſçut par ſa valeur & par ſes ſervices rentrer en poſſeſſion de tout ce qu'il avoit perdu par la paix, qui ſe fit l'an 1559. entre Henri & Philippe II. en épouſant Marguerite de France ſœur de Henri, dont il eut Charles Emmanuel. Son zéle pour la Cour de Rome l'avoit d'abord engagé mal-à-propos à faire la guerre aux habitans des vallées d'Angrogne, de Péroufe & de Pragelas. Mais la Ducheſſe ſon épouſe, une des Princeſſes des plus accomplies, & le Comte de Raconis, leur ménagerent enſuite auprès de lui une eſpéce d'accommodement; & depuis ce tems-là il les laiſſa en repos. Il ſçut auſſi profiter de l'arrivée de Henri III. en France, lorſqu'à ſon retour de Pologne il paſſa par la Savoye pour obtenir la reſtitution de Pignerol & de Savillan, places qui avoient autrefois appartenu à ſon pere, & que nos Rois avoient retenuës pour s'aſſûrer de ſa fidélité. Dans la ſuite il forma même de plus grands deſſeins. Habile à tirer avantage de nos malheurs, & prévoyant les troubles dont le deſordre du gouvernement ne pouvoit manquer d'être la ſource, il prit dès-lors des réſolutions funeſtes contre la France. Il commença par faire paroître ſes prétentions ſur le marquiſat de Saluces dans des circonſtances qui ne nous étoient pas avantageuſes. Il ſouleva contre nous le Maréchal de Bellegarde, & ſe ſervit de ſon miniſtére pour allumer la guerre dans le Royaume. La mort de ce Maréchal, arrivée ſur la fin de l'année précédente, rompit alors toutes ſes meſures; & Philibert lui-même ne lui ſurvécut pas long-tems. La douleur qu'il avoit conçuë de la perte d'un ami ſi conſidérable, jointe à une maladie mortelle, l'emporta. Comme il étoit adonné au plaiſir juſqu'à l'excès, & qu'il ne trouvoit pas que ſes forces épuiſées par l'âge & par la débauche répondiſſent à ſes deſirs, il chercha une reſſource dans l'uſage fréquent des vins forts, & des mets plus propres à éteindre

dre la chaleur naturelle, en y mettant le feu, qu'à l'entretenir; & il contracta par-là une maladie qui l'enleva. La mort ne put cependant enſévelir ſa haine avec lui. Quelque peu en état qu'il fût alors de s'intéreſſer à rien, il ſembla tranſmettre à ſon fils, en mourant, l'exécution des projets que ſa mort & celle du Maréchal de Bellegarde ne lui permettoient pas de conduire à leur perfection; & on vit dans la ſuite le nouveau Duc, lorſqu'il crut avoir trouvé une occaſion favorable pour ſe déclarer, marcher ſur les traces de ſon pere, & faire beaucoup plus de mal à la France, qu'il ne ſe fit de bien à lui-même. Henri III. 1580.

Telles étoient les diſpoſitions de Charles-Emmanuel, lorſque Barreto ſe rendit à la Cour de Savoye; & comme ce Prince cherchoit à gagner les bonnes graces de Philippe, qui de ſon côté travailloit déja à le mettre dans ſes intérêts, en lui faiſant eſpérer de lui donner une de ſes filles en mariage, ce député n'en reçut que des réponſes qui ne pouvoient le ſatisfaire. Le Duc apporta pour prétexte de ſon refus la grandeur du Roi d'Eſpagne, les obligations que ſa famille avoit à Philippe; & comme depuis la mort du Roi Henri, & celle de ſon pere, il voyoit bien qu'il n'avoit plus rien à prétendre à la Couronne de Portugal, il congédia Barreto ſans lui rien accorder. De-là l'envoyé de Portugal paſſa à Rome, & mit tout en uſage pour engager le Pape à oppoſer le glaive ſpirituel de Saint Pierre aux entrepriſes de Philippe. Mais Grégoire XIII. étoit d'un naturel trop doux & trop ſage pour ſe commettre mal à propos. Quelque peine qu'il eût à manquer une ſi belle occaſion, & à ne pas faire intervenir ſon autorité dans cette affaire; cependant lorſqu'il avoit fait ſonder là-deſſus les intentions de Philippe, il l'avoit trouvé tellement diſpoſé à fermer l'oreille à tous ſes avertiſſemens, qu'il appréhenda que s'il vouloit ſe ſervir à contre tems du glaive Apoſtolique, il n'eût la douleur de voir perdre ſon tranchant contre la puiſſance formidable de ce Prince. Ainſi il ne voulut point ſe prêter aux inſtances du député; & il le renvoya avec une réponſe ambiguë.

Succès de la députation des Gouverneurs de Portugal à la Cour de Savoye.

De celle à la Cour de Rome.

On députa auſſi à l'Empereur Eliſeo Portugais, pour ſupplier S. M. Impériale de ſe faire leur médiateur auprès du Roi d'Eſpagne. On traita enfin avec la Reine d'Angleterre pour obtenir d'elle quelque ſecours. On lui repréſenta que le malheur dont le Portugal étoit alors menacé, devoit l'avertir de ce qu'elle-même avoit à craindre; & on lui fit ſentir que ſi elle ſouffroit que Philippe joignît encore un ſi grand Royaume à ſes autres Etats, il étoit à appréhender qu'il ne penſât quelque jour à tourner ſes forces contre elle-même.

Nouvelle députation à l'Empereur. Négociation avec la Reine d'Angleterre.

En même tems les Gouverneurs prenoient au-dedans du Royaume des meſures pour s'oppoſer aux deſſeins de la Cour d'Eſpagne. Louis Ceſſar fut déclaré Provedor général; & on lui donna les pouvoirs les plus amples. D. Diégue de Meneſès fut chargé de garder la frontiére du côté de l'Eſtramadure (1). On confia la défenſe des places de Miranda & de Béja à D. Juan de Vaſconcellos. Emmanuel de Portugal eut ordre de veil-

Préparatifs des Portugais pour ſoûtenir la guerre contre

(1) C'eſt-à-dire la province de *Alentejo*, qui confine à l'Eſtramadure.

HENRI III. 1580. l'Eſpagne.

veiller à l'embouchure du Tage. D. George de Meneſès fut nommé Amiral de la flotte; & on fortifia les garniſons des places frontiéres, ſur-tout du fort de S. Julien (1). Mais au milieu de ces préparatifs, on n'avoit pas de peine à s'appercevoir que l'Etat n'avoit point de Chef. La confuſion regnoit par tout; rien n'avançoit, & on voyoit manifeſtement que Ceſſar, qui étoit certainement dans les intérêts de Philippe, ne cherchoit qu'à traîner en longueur juſqu'à l'arrivée des Eſpagnols.

Edit publié par les Gouverneurs Portugais. Abus en conſéquence.

Enfin les Gouverneurs, pour montrer qu'ils vouloient faire leur devoir, eurent recours au dernier remede. Ils publierent un Edit, par lequel il étoit enjoint à tous les Evêques, Curés & Prêtres, tant des villes que des bourgs & villages dans toute l'étenduë du Royaume, d'exhorter les peuples dans leurs ſermons, & dans toutes les aſſemblées publiques, à prendre en main la défenſe de la liberté & du ſalut de l'Etat. Mais cette démarche cauſa beaucoup de troubles, & fut la ſource de grands deſordres. Comme le peuple & le Clergé, qui n'eſt guères compoſé que du peuple, étoient déja aſſez animés, ils ne garderent plus de meſures lorſqu'ils ſe virent autoriſés en quelque ſorte par le gouvernement. Il n'y eut plus de ſubordination; on mit bas toute crainte & toute honte. Le Clergé ſans retenuë, le peuple ſans ſoûmiſſion, ſe crurent permis de tout dire & de tout faire, ſans que ceux qui étoient à la tête des affaires fuſſent en état d'arrêter, ou même de modérer la fureur de cette multitude inſenſée, qui abuſoit contre eux-mêmes du pouvoir qu'ils lui avoient donné. Déja le meurtre, le vol & le brigandage marchoient de toutes parts la tête levée; & les Magiſtrats ne pouvoient plus ſonger à punir le crime, ſans ſe voir expoſés aux invectives cruelles des Eccléſiaſtiques & des Prédicateurs, qui ſoulevoient contre eux le peuple dans les chaires Chrétiennes.

Une preuve bien ſenſible de ce deſordre, fut ce qui arriva peu de tems après à Lisbonne. Un certain Antoine Suarès avoit tué en pleine ruë par ordre de D. Antoine Prieur de Crato, comme il le confeſſa depuis dans les tourmens, un homme de conſidération de cette ville, nommé Ferdinand de Pinna. Suarès condamné à mort, étoit conduit au ſupplice par l'Alcalde Damien d'Aguiar, lorſque les Chanoines de la cathédrale, précédés de la croix, ſortirent en proceſſion de l'Egliſe de la Magdelaine, voiſine de l'endroit où l'exécution devoit ſe faire, & ſe mirent en devoir de l'empêcher, en récitant publiquement mille malédictions contre les Archers qui conduiſoient ce malheureux. Des paroles on en vint aux coups; la potence fut renverſée. D'Aguiar cependant ne ſe déconcerta point: il prit le tems que les Prêtres étoient occupés à ſe battre autour de la potence contre les Archers, pour enlever Suarès; & il le fit pendre au faîte de la maiſon voiſine. Cette action deshonora le Clergé, & rendit mépriſable Dom Antoine, qui après avoir aſſouvi ſa vengeance contre un homme indigne de ſa colére, n'eut pas le pouvoir de garantir du ſupplice un miſérable, qui ne l'avoit ſi bien ſervi, que ſur la promeſſe qu'il lui avoit faite de l'impunité.

Ce

(1) Les Eſpagnols le nomment *San Gean*.

Ce Prince s'étoit rendu à Almerin, & avoit demandé aux Gouverneurs, qu'on informât plus amplement ſur ſon état. Mais comme ils virent qu'il ne travailloit qu'à ſoulever le peuple, & à ſe faire un parti dans le Royaume, ils ne voulurent pas contribuer eux-mêmes à le rendre plus agréable à la multitude, en le ſouffrant ſi proche de la capitale, ni qu'on pût les accuſer d'avoir favoriſé par-là les troubles qui pourroient naître à ſon ſujet. Ainſi ils lui déclarerent qu'ils ne conſentiroient à examiner ſes prétentions, qu'à condition qu'il s'éloigneroit de la Cour, & qu'il n'en approcheroit pas plus près que de dix lieuës. Il avoit parmi eux dans ſes intérêts D. Juan de Tello. Comme on étoit fort preſſé d'argent; que d'un côté les troupes demandoient à être payées; que de l'autre la peſte ravageoit Lisbonne, celui-ci avoit été d'avis de vendre les pierreries de la Couronne. Mais D. Chriſtophle de Mora s'y oppoſa. Il repréſenta qu'elles appartenoient à Philippe, & qu'on ne pouvoit s'en défaire ſans ſon aveu. Ainſi ce projet n'eut aucunes ſuites.

HENRI III. 1580.

Ils éloignent D. Antoine de la Cour.

Au milieu de ces embarras, ceux des Gouverneurs qui étoient dans le parti de Philippe, crurent qu'il ſeroit à propos que les Ambaſſadeurs d'Eſpagne fiſſent publier les propoſitions que ce Prince avoit fait faire aux cinq Gouverneurs, & qui étoient contenuës dans un écrit ſigné de la main même du Duc d'Oſſune. Selon eux, elles étoient fort honorables & très-avantageuſes à l'Etat. Ainſi ils eſpéroient qu'en les rendant publiques, ils obligeroient Philippe à tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & diſpoſeroient peut-être plus facilement le peuple & le Clergé à la ſoûmiſſion lorſqu'ils en auroient eu connoiſſance. Mais l'évenement ne répondit pas à ce qu'on devoit attendre d'une réſolution ſi ſage. Le Roi d'Eſpagne, voyant qu'on n'acceptoit point les conditions qu'il avoit offertes, retira ſa parole dans la ſuite; & le mal, qui n'étoit encore que dans ſon origine, ne s'étoit pas fait ſentir aſſez généralement pour qu'on pût calmer ſi aiſément une populace aveugle & mutinée. Ainſi le Duc d'Oſſune laiſſa en Portugal de Mora avec les autres Ambaſſadeurs d'Eſpagne, & il ſe rendit à la Cour pour prendre de nouveaux ordres de S. M.

De Guadalupe le Roi d'Eſpagne s'étoit rendu à Merida, où il céda enfin aux inſtances des amis du Duc d'Albe, & permit qu'il vint le ſaluer. Il fut reçu de S. M. avec toutes ſortes de marques d'affection. Philippe lui ordonna de ſe couvrir, ce qui eſt le plus grand honneur qu'on puiſſe recevoir dans cette Cour; & comme il étoit incommodé de la goutte, ce Prince le fit aſſeoir auprès de lui. Le Duc eut enſuite avec lui quelques conférences particuliéres; & après avoir pris des arrangemens pour cette expédition, il retourna au camp. D'un autre côté Philippe partit pour Badajos, où il arriva le 21. de Mai. Là il reçut une nouvelle Ambaſſade des Portugais, qui venoient pour l'informer qu'ils avoient réſolu de convoquer les Etats à Sétubal. Mais le Roi refuſa de leur donner audience. Seulement il leur fit rendre un écrit, par lequel il leur reprochoit leur opiniâtreté, les traitoit de ſéditieux, & les exhortoit à ſonger enfin à ſe ſoûmettre. Il ajoûtoit qu'il n'étoit point venu pour faire la guerre à la nation Portugaiſe, pour qui il avoit eu de tout tems autant d'affection que pour

Le Roi d'Eſpagne reçoit à Badajos une nouvelle Ambaſſade des Portugais.

Henri III. 1580. les Eſpagnols-mêmes; que ſon deſſein étoit uniquement de ſe mettre en poſſeſſion d'un trône qui lui étoit acquis, & de donner à ſes bons & fidèles ſujets des marques de ſa bienveillance Royale. Enfin tout ce diſcours tendoit à leur faire connoître qu'il n'approuvoit point la réſolution qu'ils avoient priſe d'aſſembler les Etats, dont le ſecours étoit inutile, puiſque le droit de l'héritier légitime étoit manifeſte. Ainſi il les exhortoit à abandonner ce deſſein, qui ne pouvoit être d'aucune utilité à l'Etat, & qui au contraire tourneroit infailliblement à ſon deſavantage, comme l'exemple de ceux qu'on avoit tenus d'abord à Lisbonne, & enſuite à Almerin, le montroit aſſez; à prendre un parti qui leur ſeroit beaucoup plus avantageux, & à le reconnoître inceſſamment pour leur Roi. Il leur remontroit que par-là ils ſe mettroient à couvert des malheurs de la guerre dont ils étoient menacés, & épargneroient le ſang Eſpagnol qu'il avoit réſolu, au cas qu'ils ſe ſoûmiſſent, d'employer l'année ſuivante à l'exécution d'un projet bien plus glorieux, qui étoit l'extirpation des ennemis du nom Chrétien.

Les Gouverneurs abandonnent Almerin, & ſe retirent à Sétubal.

Les Gouverneurs, voyant par cette réponſe qu'il falloit néceſſairement ſe réſoudre à la guerre, ne furent pas peu embaraſſés. Ils avoient d'un côté l'ennemi à leurs portes; de l'autre D. Antoine ſoulevoit tout le peuple contre eux. Dans ces circonſtances ils prirent le parti d'abandonner Almerin. C'étoit une place ſans murs & ſans défenſe, infectée d'ailleurs de la peſte qui depuis qu'on étoit dans l'été, y faiſoit de grands ravages. Ainſi ils réſolurent de paſſer à Sétubal. C'étoit une ville murée, qui leur offroit outre cela la commodité d'un bon port. Ceux qui favoriſoient le parti de Philippe avoient encore une autre raiſon ſecrette qui les portoit à la choiſir préférablement à toute autre, pour y faire leur ſéjour. En effet ils s'approchoient par-là de la flotte Eſpagnole, à qui ils ſe mettoient en état d'ouvrir les ports du Royaume, & de tendre les bras pour la recevoir à ſon arrivée. Cependant ils délibéroient encore s'ils prendroient ce parti, lorſque la mort de D. Juan Gonçalès de Camara Comte de Calieta, que la maladie contagieuſe enleva, hâta leur départ. Ils ſe mirent en chemin pour Sétubal, ſuivis du Duc de Bragance, & de l'Evêque de Parme; & pour leur ſûreté ils mirent des corps-de-garde aux portes auſſitôt qu'ils furent arrivés.

Revûë de l'armée Eſpagnole à Cantillane.

D'un autre côté le Roi d'Eſpagne, réſolu d'exécuter ſes deſſeins, voulut faire lui-même la revûë de ſon armée qui étoit déja beaucoup diminuée par les maladies. On choiſit pour cela les plaines de Cantillane où on dreſſa un échaffaut, fait à peu près comme un trône. Le Roi s'y rendit accompagné de la Reine ſon épouſe, de ſes enfans, & du Cardinal Albert d'Autriche; & ce fut de-là qu'il vit paſſer devant lui toutes ſes troupes, à la tête deſquelles étoit le Duc d'Albe. Ce Général tout couvert de lauriers, joüiſſoit encore dans un âge fort avancé d'une vieilleſſe verte & robuſte. On remarquoit dans ſon port tout le feu d'un jeune homme, & lui ſeul ſembloit par ſon exemple, animer l'ardeur de ce grand corps qui marchoit à grands pas à la victoire. Le Duc portoit par-deſſus ſa cotte d'armes une écharpe argent & azur, & ſon caſque étoit tout couvert de plumes. Le grand Prieur Ferdinand ſon fils, D. Pedre & D. Ferdinand de Tole-

Tolede ſes parens, D. Sanche d'Avila, & Louis d'Ouara que le grand Duc de Toſcane avoit envoyé à Philippe, l'accompagnoient. Lorſqu'il paſſa devant l'échaffaut où S. M. étoit placée, elle l'appella & le fit aſſeoir au-deſſous d'elle, afin que de cette place d'honneur il pût lui-même étendre ſes regards ſur cette grande armée qui obéïſſoit à ſes ordres. HENRI III. 1580.

On délibera alors ſi le Roi devoit ſe trouver en perſonne à cette expédition. Bien des raiſons ſembloient y rendre la préſence du Prince néceſſaire. La grandeur de l'entrepriſe; car il s'agiſſoit de conquérir un Royaume floriſſant, voiſin de l'Eſpagne, & dont la ſituation avoit une infinité d'avantages. L'eſpérance du ſuccès, qui, à ne conſidérer les choſes qu'humainement, ſans parler du droit de Philippe ſur lequel les Eſpagnols comptoient encore beaucoup, étoit certain & infaillible. D'ailleurs il ſembloit qu'il n'y avoit que le Roi qui pût conduire un ſi grand projet à ſa perfection. Ce n'étoit point en effet un ennemi qui cherchât à envahir une Couronne qui ne lui étoit point dûë. C'étoit un Prince légitime qui alloit faire entrer ſes ſujets dans le devoir. Ainſi il étoit vrai-ſemblable que Philippe par ſa préſence feroit autant de ſujets fidèles de ceux qui lui étoient déjà affectionnés, qu'il mettroit dans ſon parti ceux qui faiſoient gloire auparavant d'être neutres, & qu'il réduiroit ſes ennemis-mêmes à ne ſçavoir en faveur de qui ſe déclarer. Au contraire il y avoit lieu d'appréhender que le Duc d'Albe, tout grand guerrier qu'il étoit, comme il étoit d'ailleurs odieux à la nation Portugaiſe par bien des endroits, ne fût un obſtacle aux bonnes intentions de ceux qui étoient dans les intérêts de l'Eſpagne, & ne les empêchât de ſe déclarer; que ce ne fût un prétexte pour les gens neutres de ſe jetter dans le parti contraire, & une raiſon pour le même parti de ne prendre conſeil que de ſon déſepoir, & de s'opiniâtrer dans la révolte. On met en délibération, ſi Philippe ſe mettra à la tête de ſes armées.

Ceux qui étoient d'un ſentiment contraire, repréſentoient: que l'armée étoit moins nombreuſe de ſix mille hommes qu'on ne l'avoit crû; qu'on trouveroit bien des obſtacles à faire tranſporter des vivres au travers d'un Royaume ennemi; & que par conſéquent le ſuccès n'étoit pas auſſi infaillible qu'on le prétendoit: que S. M. ne devoit paroître à la tête de ſes armées, que lorſqu'il y auroit lieu d'eſpérer que ſa ſeule préſence feroit plier devant elle tous ſes ennemis: qu'on n'avoit pas le tems d'attendre les vieilles troupes qui devoient arriver de Flandre: que le moindre retardement, la moindre négligence à paſſer le Tage, alloit faire remettre l'expédition à une autre année: que ce n'étoit donc point de la préſence du Roi que dépendoit la victoire; mais d'une bataille à laquelle on devoit avoir inceſſamment recours: or, qu'il n'y avoit point de perſonnes ſages qui ne convinſſent qu'il étoit beaucoup plus ſûr que S. M. ne s'y trouvât point en perſonne, mais ſeulement par ſes Lieutenans.

Il fut donc réſolu que le Roi ſe tiendroit loin du péril, & attendroit tranquillement en ſûreté le ſuccès de cette entrepriſe. En même tems ce Prince publia un manifeſte au ſujet de la guerre qu'il alloit entreprendre, où après avoir rappellé le paſſé, il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes que parce qu'il s'y étoit vû forcé par la néceſſité, pour le bien géné- Manifeſte publié par ce Prince.

HENRI III. 1580.

ral de toute la Chrétienté, & en particulier du Royaume de Portugal; ajoûtant qu'il n'avoit en vûë, en se mettant en poſſeſſion d'une Couronne qui lui appartenoit légitimement, que d'aſſûrer la tranquillité de ſes ſujets fidèles, & d'obliger les rebelles à rentrer dans le devoir. En conſéquence Philippe députa à D. Antoine, au Duc de Bragance, & aux Gouverneurs de l'Etat, Louis de Molina, avec ordre de proteſter en leur préſence de tous les maux que cette guerre pouvoit cauſer au Royaume & à toute la Chrétienté. Enſuite, pour faire voir qu'on auroit véritablement tort de les lui imputer, il fit publier le 15. de Juin dans ſon armée un réglement par lequel il défendoit ſous peine de la vie, les juremens, les impiétés, & les blaſphémes; aſſûroit le reſpect dû aux choſes & aux perſonnes ſacrées; mettoit à couvert l'honneur du ſexe; & établiſſoit ſur tout le reſte la diſcipline la plus exacte.

Réglement qu'il établit parmi ſes troupes.

Il propoſe un accommodement au Prieur de Crato.

De-là, tandis que ſon armée marchoit vers le Portugal, le Roi d'Eſpagne ſe retira vers Badajos. Cependant ce Prince faiſoit parler à D. Antoine par des perſonnes qui étoient dans ſes intérêts. Il lui écrivit même des lettres qui lui furent remiſes par le Duc d'Oſſune, & par leſquelles il lui propoſoit un accommodement à des conditions fort honorables. D. Antoine prêtoit d'abord l'oreille à ces ſollicitations. Comme il ne comptoit pas trop ſur la juſtice de ſes prétentions, & qu'il prévoyoit que ſi on renvoyoit l'affaire du droit à la ſucceſſion, à la déciſion du tribunal établi par le feu Roi, le Duc de Bragance qu'il haïſſoit mortellement, l'emporteroit infailliblement ſur lui; il paroiſſoit aſſez diſpoſé à accepter les propoſitions de la Cour d'Eſpagne. Mais l'Evêque de la Guarda & tous les autres Seigneurs de la maiſon de Portugal, qui enflés du nom qu'ils portoient, haïſſoient naturellement les Caſtillans, s'intéreſſerent pour lui faire changer de réſolution; & pour le malheur de ce Prince & celui de tout le Royaume, ils ne ſçurent que trop bien réüſſir.

Meſintelligence entre les Gouverneurs Portugais; leurs démarches.

Les Gouverneurs firent auſſi parler ſous main à ceux de la maiſon de Portugal. Ils les exhorterent à refléchir ſur leurs véritables intérets, & à ne pas avancer eux-mêmes leur propre perte & celle de l'Etat, pour ſatisfaire leur ambition & leurs animoſités perſonnelles. En même tems on faiſoit de grandes promeſſes à D. Diégue & à D. George de Meneſès, pour les engager à changer de parti. Mais il n'y eut pas moyen d'en venir à bout. Ils avoient mis d'abord dans leur tête que c'étoit à eux à ſoûtenir la gloire de la nation Portugaiſe; la confiance qu'ils avoient dans leurs propres forces leur avoit fait eſpérer depuis qu'ils pourroient y réüſſir. Ainſi, lorſque la ſuite leur fit connoître la vanité de leurs projets en revenant de leur aveuglement, ils perdirent auſſi l'eſpérance de rentrer jamais en grace avec Philippe; & il ne fut pas poſſible à leurs amis de perſuader le contraire à ces hommes fiers, qui préféroient la mort à la perte de leur honneur. Il y avoit encore dans ce parti Edoüard de Caſtro: c'étoit un jeune homme brave & fort riche, qui aprés s'être épuiſé par une ambition inſenſée de vouloir que le nouveau Roi lui fût redevable de ſa Couronne, réduit à une extrême pauvreté, déſeſpérant de ſe raccommoder avec l'Eſpagne, & n'ayant plus pour tout bien que la vie qui lui reſtoit, comptoit pour

pour rien de ſe ſacrifier à la défenſe des droits de D. Antoine. Tels furent ceux qui par leurs conſeils & leurs intrigues, empêcherent ce malheureux Prince de prendre le ſeul parti qui lui fût avantageux. HENRI III. 1580.

D'un autre côté la jalouſie & la diviſion, mal funeſte qui ne manque jamais de s'inſinuer entre les perſonnes qui ſe trouvent dans le même rang, regnoient parmi les Gouverneurs. Trois d'entre eux étoient dans les intérêts de Philippe. Cependant comme ils n'appréhendoient pas moins la violence des Eſpagnols, qu'ils déteſtoient la fureur du peuple, ils ſouhaitoient bien de voir ce Prince ſur le trône; mais ils avoient l'ambition inſenſée de vouloir qu'il leur en fût redevable. Les autres qui croyoient n'avoir plus rien à attendre de l'Eſpagne, incertains du parti qu'ils avoient à prendre, paroiſſoient n'avoir en vûë que d'attendre l'évenement; & ils croyoient qu'ils auroient beaucoup fait, s'ils pouvoient ſeulement venir à bout de ſoûtenir les premiers efforts des Eſpagnols.

Préparatifs de guerre en Portugal.

Ainſi comme on manquoit ſur-tout d'argent, D. Juan de Tello mettoit tout en uſage pour en amaſſer. D'un autre côté Emmanuel de Portugal faiſoit toute la diligence poſſible pour fortifier l'embouchure du Tage. D. Diégue de Meneſès avoit auſſi deſſein d'abord de mettre Elvas en état de défenſe; mais la difficulté de l'entrepriſe lui fit abandonner ce projet, & il ſe contenta de mettre quelque ordre ſur la frontiére, autant que les circonſtances pouvoient le permettre. Cependant les Gouverneurs avoient convoqué les Etats à Sétubal; mais D. Antoine & ceux de la maiſon de Portugal arrêterent les députés & les empêcherent de s'y rendre. En même tems comme ce Prince étoit maître de Santaren, l'Evêque de la Guarda, homme d'un caractére broüillon, lui conſeilla de s'y fortifier, & d'y faire bâtir une citadelle.

On perſuade au Prieur de Crato de monter ſur le trône.

L'Evêque de Parme s'étoit broüillé avec le Duc de Bragance, qui étoit reſté à Sétubal avec les Gouverneurs; & avoit ſuivi D. Antoine à Santaren. On prit cette occaſion pour former le projet mal concerté de faire monter ce Prince ſur le trône. L'Evêque de la Guarda en fut l'auteur. Cet homme inquiet, pour qui il n'y avoit de reſſource que dans les troubles de l'Etat, n'avoit rien plus à cœur que de voir toute la nation engagée dans les mêmes périls & expoſée aux mêmes malheurs dont il étoit menacé lui-même. Dans cette vûë il parla à D. Antoine, ſur l'eſprit duquel il avoit beaucoup d'aſcendant; & après lui avoir montré que de quelque côté que le ſort tournât, ſoit que le Portugal ſe donnât au Roi d'Eſpagne, ſoit qu'il reconnût pour maître le Duc de Bragance, ſa perte étoit également infaillible, il lui perſuada de profiter de l'occaſion que le haſard lui offroit, & de ne pas attendre la déciſion des Etats à laquelle Philippe lui-même refuſoit de ſe ſoûmettre: que puiſque ce Prince, au mépris des voyes ordinaires de la juſtice, appelloit à ſon ſecours des forces étrangeres pour s'emparer d'une Couronne qui ne lui appartenoit point, c'étoit à lui par conſéquent à armer la nation même contre laquelle l'Eſpagnol ne pourroit tenir, pour combattre ſes prétentions injuſtes, & ſoûtenir un trône dont il ſeroit lui-même en poſſeſſion; en un mot, qu'il falloit oppoſer Roi à Roi: que tout le peuple étoit dans ſes intérêts: qu'il devoit

HENRI III. 1580.

profiter de ſon attachement pour lui, & ne pas laiſſer échoüer par ſes délais le fruit qu'il en devoit attendre : que le Portugal avoit beſoin d'un Roi de la nation pour rompre les projets de cette Puiſſance étrangere qui ſe déclaroit ſon ennemie : qu'à peine il ſeroit ſur le trône, que toutes choſes changeroient de face : qu'au lieu que l'incertitude de celui qu'ils devoient avoir pour maître, tenoit alors les Portugais diviſés, on les verroit auſſitôt qu'il ſeroit élû, réünir toutes leurs forces pour aller ſous ſes ordres repouſſer généreuſement les efforts de l'ennemi commun : qu'on ne demandoit uniquement de lui, que d'ôſer & de permettre, que ceux qui lui étoient affectionnés, le fiſſent monter ſur le trône.

Voici au reſte comme ce projet s'exécuta. Après avoir obtenu le conſentement de D. Pedre Cotinno Alcalde de Santaren, des Chefs de la bourgeoiſie, & de l'Evêque de Parme lui-même, qui ignoroit le deſſein qu'on avoit formé, on traça le plan de la nouvelle forteresſe proche d'une Egliſe. Enſuite l'Evêque de la Guarda, y ayant célébré une Meſſe ſolemnelle, fit un diſcours à la fin à tous les aſſiſtans qui s'étoient rendus en grand nombre à cette cérémonie. Après s'être emporté ſans ménagement contre les Gouverneurs, il invita ſes auditeurs à prendre courageuſement en main la défenſe de la patrie, les exhortant à jetter les fondemens de la nouvelle citadelle, dans l'eſpérance que ce ſeroit un jour le boulevard de l'Etat, & de la remettre à celui qui ſeroit le plus capable de prendre en main le timon des affaires, & de ſoûtenir glorieuſement le titre de protecteur du Royaume. Enſuite il leur fit voir que ces qualités ne convenoient à perſonne mieux qu'à D. Antoine ; ſoit qu'on regardât ſa naiſſance qui l'élevoit au-deſſus de tout ce qu'il y avoit en Portugal ; ſoit qu'on eût égard à l'attachement qu'il avoit pour la nation, dont par droit de ſucceſſion il prétendoit devoir être reconnu le maître.

Il eſt proclamé Roi de Portugal.

A ces mots D. Antoine, comme on en étoit convenu, s'étant préſenté à la porte de l'Egliſe, deux Evêques allerent le recevoir ; & lui ayant préſenté l'étole, ils marcherent enſemble vers la place que l'on devoit bénir. Tandis qu'on en faiſoit la cérémonie, le Capitaine Antoine Baracho mit bruſquement l'épée à la main, éleva au bout un mouchoir en guiſe d'étendart, & proclama D. Antoine, Roi de Portugal. En même tems on vit tout d'un coup une infinité d'épées tirées, les uns ſongeant à leur ſûreté, d'autres n'ayant de deſſein que de faire comme tout le monde faiſoit. Cependant il s'éleva un murmure confus qui ſembloit partir plûtôt de mécontentement que de joye. De ſon côté D. Antoine, ſoit par modeſtie, ſoit par timidité, refuſoit d'abord d'accepter le titre de Roi, lorſque D. Pedre Cotinno prit cette occaſion pour défendre qu'on criât ce nom davantage, ajoûtant que telle étoit l'intention du Prince. Mais Baracho, qui à la ſollicitation de l'Evêque de la Guarda, avoit commencé l'acclamation, coucha en joüe ce Magiſtrat & l'obligea de ſe retirer. Alors les acclamations recommencerent, & D. Antoine montant à cheval, & tenant une canne à la main en guiſe de ſceptre, marcha vers l'Egliſe collégiale, accompagné de l'Evêque de la Guarda, de D. Emmanuel de Silva, de

de D. Louis de Portugal, & de D. Emmanuel Pereyra, qui l'animoient ; pouvant encore à peine ajoûter foi à tout ce qu'il voyoit. Il étoit précédé par D. Emmanuel d'Acoſta qui portoit devant lui l'étendart, comme la marque de la Royauté. Dès le premier pas le cheval qui portoit le Prince, broncha & penſa le renverſer; ce qui fut regardé comme un mauvais augure. Cependant on arriva en cet ordre à l'Égliſe où D. Antoine fut proclamé une ſeconde fois. De-là il ſe rendit à l'hôtel de ville, & en ayant trouvé les portes fermées, il les fit enfoncer, cherchant de toutes parts D. Pedre Cotinno dont il vouloit ſe venger, parce qu'il le regardoit comme ſon ennemi; mais il avoit déja pris la fuite. Enſuite le Prince, après avoir fait ſerment de maintenir les droits & priviléges de la nation (1), écrivit à toutes les villes & à tous les Gouverneurs du Royaume, de lever des troupes & de ſe préparer à exécuter ſes ordres. Ses lettres étoient ſignées de par le Roi. En même tems il en envoya d'autres aux Gouverneurs, au Duc de Bragance, & au Marquis de Villareal, pour les exhorter à le reconnoître pour leur maître, & à ſe joindre à lui pour repouſſer les efforts des ennemis de l'État. Cette révolution arriva le 19. de Juin. HENRI III. 1580.

Entrée des Eſpagnols en Portugal.

Cependant le Duc d'Albe s'étant avancé à la tête de ſon armée, chargea D. Pedre de Velaſco de faire une tentative ſur Elvas, qui étoit la premiére ville frontiére de ce côté-là, & qui tire ſon nom des Gaulois Elviens. Il y avoit deux partis dans cette place. D. Antoine de Melo qui y commandoit, étoit, comme la plus grande partie de la Nobleſſe, ennemi des Eſpagnols, & les deux freres George & Jean Rodrigue Paſſano, étoient à la tete de la faction contraire qui étoit la plus nombreuſe. De Velaſco avoit apporté des lettres pour le Gouverneur, pour l'Evéque, & pour la Nobleſſe de la ville; & on délibéra d'abord ſi on devoit les recevoir. Il y eut quelques conteſtations ſur cet article. Enfin l'avis paſſa pour l'affirmative. On lut les lettres; mais de Melo qui ne ſe ſentoit pas le plus fort, chercha des prétextes pour en éluder l'exécution. Il s'excuſa d'obéïr ſur ce qu'il étoit lié par ſon ſerment, & demanda que puiſque D. Diégue de Menesès & les Gouverneurs lui avoient confié la garde de cette place, on lui donnât du tems pour prendre leurs ordres. De Velaſco de ſon côté montroit qu'il n'y avoit point de tems à perdre, que les Eſpagnols étoient à leurs portes, & que ſur le moindre retardement, il y avoit à craindre qu'ils ne portaſſent le ravage dans tous les environs. En même tems, pour jetter la terreur parmi les habitans qui commençoient déja à ſe mutiner, il ordonna à ſix cens cavaliers de faire quelques courſes aux environs de la ville. A ce ſignal les Chefs de la faction Eſpagnole ſouleverent le peuple. Les Paſſano aſſiégerent l'Egliſe où de Melo étoit en délibération avec l'Evéque ; & ils étoient réſolus de lui faire un mauvais parti lorſqu'il paroîtroit : mais il fut averti de ce qui ſe trâmoit contre lui, par ſon petit-fils qui portoit le même nom, & l'Evêque l'engagea à conſentir que la ville ſe rendît aux Eſpagnols. Les Chefs de la bourgeoiſie dreſſerent eux-mêmes les arti-

Elvas ſe rend aux Eſpagnols.

(1) C'eſt ce qu'on appelle ordinairement, *Los Fueros de Portugal.*

HENRI III. 1580.

articles, par lesquels ils demandoient que Philippe leur accordât de nouveaux droits & de nouveaux priviléges ; & ils les présenterent à l'Agent des Espagnols pour qu'il en jurât l'accompliſſement. De Velasco n'avoit aucun pouvoir pour cela ; mais pour ne pas retarder l'effet de la bonne volonté des bourgeois, il n'en fit rien connoître, & promit tout ce qu'on voulut. Cependant de Melo avoit envoyé demander du ſecours à D. Diégue de Menesès ; mais les troupes qu'on fit marcher de ce côté-là, arriverent trop tard, & D. Garcie de Cardenas avoit déja pris poſſeſſion de la place au nom de Philippe.

De-là Velasco eut ordre de ſe rendre à Olivença. Cette ville eſt ſituée dans une plaine ſur les bords de la Guadiana, & fortifiée d'une citadelle & de quelques murs ; mais cependant peu en état de faire réſiſtance. Nunno Alvarez fils du Comte de Tentuguel ou Tentugal, commandoit dans la place, & l'avoit abandonnée peu de tems auparavant, parce qu'il voyoit les habitans fort diſpoſés à prendre le parti de Philippe. Cette ville étoit comme Elvas, diviſée en deux factions ; & c'eſt ce qui penſa faire échoüer le deſſein de Velasco qui n'en étoit pas inſtruit. Il alla ſans le ſçavoir, loger chez des gens oppoſés à la faction d'Eſpagne ; il leur remit même les lettres de S. M. C. & c'en fut aſſez pour révolter contre lui le parti oppoſé. Comme ceux dont il étoit compoſé ſe mettoient peu en peine qui des deux concurrens l'emportât, pourvû que celui qu'ils auroient pour maître ne fût pas du choix de leurs ennemis, ils commencerent à traverſer la négociation de l'Agent d'Eſpagne. Enfin Fratino & Marc-Antoine Juſtiniani, tous deux Italiens, les appaiſerent à force de prieres & de menaces ; & la ville ſe rendit aux mêmes conditions que celle d'Elvas.

Olivença ſe rend aux mêmes conditions.

En même tems Jerôme de Mendoza prit poſſeſſion de Campo-mayor où il avoit eu ordre de ſe rendre. Cet exemple fut ſuivi de ceux d'Aronchès, de Portalegre, de Mora, de Serpa, & des autres petites places des environs. Cependant le Duc d'Albe ayant été informé par le Capitaine Ciſneros qu'il n'y avoit qu'une très-foible garniſon dans le château de Villavicioſa, la principale place que le Duc de Bragance poſſédât en Portugal, mais qui d'elle-même étoit peu en état de faire réſiſtance ; & qu'il ſeroit aiſé de s'en rendre maître, il détacha de ce côté-là cinq cens chevaux & trois cens hommes de pied. Ces troupes, commandées par D. Sanche d'Avila, à qui ſe joignirent D. Ferdinand & D. François de Tolede, & D. Garcie de Cardenas, ayant pris d'abord le chemin d'Elvas, pour mieux cacher leur marche, ſe rendirent pendant la nuit proche d'un champ planté d'oliviers, voiſin du château ; elles l'eſcaladerent ; & n'ayant trouvé aucuns corps-de-garde, elles allerent faire priſonnier juſque dans ſon lit le Gouverneur D. Juan de Tovar, qui dormoit auſſi tranquillement que s'il eût été au milieu de la paix, & que la priſe de ſa place avoit pû à peine éveiller. Tous les meubles du Duc de Bragance qui étoient très-nombreux & fort riches, devinrent la proye du vainqueur, & on trouva entre autres neuf caiſſes pleines de porcelaines de la Chine. Bien des gens étoient perſuadés que le Gouverneur étoit de moitié avec Ciſneros, & qu'ils étoient convenus ſecrettement de partager entre eux toutes les richeſſes qui

Le château de Villa-vicioſa ſurpris avec ſon Gouverneur.

qui étoient dans le château; que cependant ils avoient fait myſtére au Duc d'Albe de cette intelligence, parce que le Capitaine étoit bien aiſe de ſe faire honneur de la priſe de cette place, & que de Tovar aimoit beaucoup mieux qu'on en attribuât la perte à ſa négligence ou à ſa lâcheté, qu'à ſa perfidie. Mais ſi cela eſt, d'Avila les joüa admirablement tous les deux ſans le ſçavoir; car il fit faire par ordre du Duc d'Albe, un inventaire exact de tout ce qui ſe trouva dans le château. On en confia la garde à Gaſpard Gomez, qui y entra avec ſix-vingts hommes de garniſon; après quoi d'Avila alla rejoindre l'armée. HENRI III. 1580.

D'un autre côté les Gouverneurs qui avoient reçu les lettres de D. Antoine, ne pouvoient revenir de l'étonnement plein d'indignation où l'entrepriſe téméraire de ce Prince les avoit jettés. Sur le champ ils écrivirent à D. Juan de Tello qui étoit alors à Belen, d'avoir l'œil à ce que ce nouvel incident ne causât aucun mouvement dans la capitale. De Tello étoit entiérement dans les intérêts du Prince; mais il n'approuvoit point qu'il eût pris le titre de Roi ſans le conſentement des Gouverneurs & des Etats. Ainſi il manda à D. Pedre d'Acunna Gouverneur de Lisbonne, de veiller à la ſûreté de cette ville. En même tems il fit députer vers D. Antoine, D. François de Menesès & D. Diégue de Souſa, avec ordre de le prier de ſa part de ſe contenter du titre de protecteur de la Couronne de Portugal, & de ne point prendre le nom de Roi. **Précaution des Gouverneurs touchant Lisbonne.**

Mais ce Prince aveugle n'eut garde de ſuivre les conſeils de cet ami. Au contraire, à la ſollicitation de ceux de la maiſon de Portugal à qui il étoit livré, il prit la réſolution de ſe rendre ſur le champ à Lisbonne, où on lui faiſoit entendre que le peuple étant ſi fort animé contre les Caſtillans, il n'y avoit point de doute qu'il n'y fût reçu. L'évenement juſtifia ces promeſſes. D. Antoine partit de Santaren, accompagné des députés que de Tello lui avoit fait envoyer; & D. Emmanuel de Portugal, qui avoit été chargé de garder l'embouchure du Tage, ſçut ſi bien prévenir le peuple en ſa faveur; de Tello fut ſi lâche; & d'Acunna, qui prétendit ſe juſtifier aux dépens de celui-ci, ſe montra ſi négligent, que ce Prince entra dans la capitale le 24. de Juin, ſans que perſonne ſe préſentât pour s'y oppoſer. Auſſitôt qu'il y fut arrivé, il alla d'abord deſcendre à la cathédrale où il fit ſes priéres. Enſuite il ſe rendit de-là au palais, ſuivi de tout le peuple qui s'étoit attroupé ſur ſon paſſage. Là il fut harangué par Emmanuel de Fonſeca qui fit ſon éloge, & dit: qu'après avoir éprouvé tant de traverſes, après avoir eſſuyé tant de dangers, victime de la colére de Henri, comme il l'avoit été auparavant de la haine de D. Sébaſtien, enlevé enfin à la fureur des Mores, c'étoit Dieu ſans doute qui, comme il le deſtinoit après tant de revers à joüir du ſort glorieux qu'il goûtoit, l'avoit lui-même, par une providence particuliére, réſervé pour ſurvivre lui ſeul à toute la famille Royale de Portugal, afin qu'il montât ſur le trône que la Sageſſe divine lui avoit préparé. Ce diſcours fut reçu du peuple avec un applaudiſſement général. En même tems de Fonſeca lui-même ayant fait paroître l'étendart Royal à une des fenêtres du palais, toute la ville retentit **D. Antoine y fait ſon entrée.** **Il y eſt harangué par Emmanuel de Fonſeca.**

Henri III. 1580. des cris de joye de cette populace insensée, qui marquoit par-là son contentement d'avoir le Prince pour maître. Cependant l'ennemi étoit à ses portes; & elle ignoroit que ces cris d'allegresse alloient bientôt se changer en cris de douleur à l'arrivée de Philippe.

D. Antoine écrivit ensuite une seconde fois au Duc de Bragance, à sa femme & au Marquis de Monterrey, & il leur offrit toutes sortes d'avantages pour les engager à le reconnoître; mais ils étoient trop sages pour prendre un si mauvais parti. Il arriva aussi à ce Prince lorsqu'il s'avançoit vers Lisbonne, un accident qu'on regarda comme un mauvais présage pour lui. Il passoit proche de Sacabem, qui n'est qu'à six lieuës de cette capitale, & il s'entretenoit avec D. François d'Almeyda, pour qui il avoit beaucoup d'amitié & de confiance, lorsque ce Seigneur fut tué d'un coup d'arquebuse, sans qu'on pût sçavoir d'où il étoit parti. Le nouveau Roi prêta ensuite solemnellement le serment ordinaire. Cependant les Magistrats ne se rendoient presque point au palais; on y voyoit fort peu de Seigneurs; presque tous avoient pris la fuite, augurant mal des suites de ce nouveau gouvernement, ou se tenoient cachés dans la ville. Cette solitude indigna Dom Antoine. Il créa sur le champ de nouveaux Magistrats; donna ces charges à des gens qui étoient à lui, mais qui n'avoient pour la plûpart ni naissance, ni mérite; distribua entre eux les evêchés & les commanderies; donna un Edit par lequel il déclaroit Philippe ennemi de l'Etat; & proscrivoit, comme traîtres, tous ceux qui suivoient son parti.

Edit publié contre le Roi d'Espagne & ses adhérans.

De Tello étoit encore à Belen proche de Lisbonne, lorsqu'il apprit la révolution qui venoit d'y arriver. Le nouveau Roi lui écrivit même pour l'inviter à se rendre auprès de lui, & il le fit espérer. Mais au lieu de lui tenir parole, il traita avec Dom Diégue Lopez de Siqueira, Commandant de trois galéres qui étoient dans le port; prit avec lui quarante mille écus d'or qu'il avoit ramassés de toutes parts, & s'embarqua pour se rendre à Sétubal auprès des Gouverneurs, avec l'Evêque de Leyra, Dom Antoine de Castro Seigneur de Cascaës, Dom Martin Gonçalez de Camara, Dom Emmanuel Tellez Barreto, Dom François de Menesès, Dom Edoüard de Castel-blanco & Louis Cessar. On lui ferma à Sétubal l'entrée du port; mais il ne se rebuta point: il fit sa descente, se rendit par terre auprès de ses collégues; & se justifia de ce qui venoit d'arriver à Lisbonne, en attribuant cette révolution au soulévement du peuple, & à la négligence du Gouverneur de cette capitale, qui de son côté en rejettoit toute la faute sur la lâcheté de Tello, dont il rapportoit des preuves. Aussi ne put-il faire goûter ses excuses aux Gouverneurs. Quoiqu'il offrît beaucoup d'argent pour être conservé dans sa charge, il fut cassé; & depuis ce tems-là, il n'eut plus de voix dans le Conseil qu'en qualité de simple particulier, faisant partie du corps de la Noblesse.

De Tello desobéït à D. Antoine, & passe à Sétubal.

Il est dépoüillé de sa charge.

On remarqua que ce fut-là la seule occasion où les Gouverneurs firent usage de cette autorité qui leur avoit été donnée par le feu Roi Henri. En effet jusque-là, soit par timidité, soit par une indulgence mal entenduë, qui a toujours des suites funestes lorsque les besoins de l'Etat sont pressans, ils

ils avoient fermé les yeux sur tout le reste. Mais dans cette circonstance même, ils prirent fort mal leur tems pour commencer à exercer un pouvoir souverain qu'ils alloient bientôt perdre, & dont eux-mêmes s'étoient rendus indignes par le mauvais usage qu'ils en avoient fait. On fit encore une autre observation; c'est que celui qui les dépouilla de l'autorité souveraine dont ils étoient revêtus, n'en joüit pas long-tems. Il refusa d'accepter le parti avantageux que Philippe lui avoit fait offrir; & il aima mieux s'exposer à n'être rien dans la suite, que de ne pas faire un leger essai de la Royauté, dont il ne goûta même qu'en idée. HENRI III. 1580.

Violences, excès faute d'argent & de troupes.

Cependant le départ de Tello avoit mis le nouveau Roi dans un grand embarras. Il avoit emporté beaucoup d'argent, & ce Prince en avoit un très-grand besoin. Aussi mit-il tout en usage pour en tirer des marchands de Lisbonne, qu'il obligeoit même malgré eux & par force, à lui en donner. En même tems il levoit des troupes de toutes parts & sans choix. On ouvrit les prisons & tout ce qui s'y trouvoit de criminels & de scélérats, on les engageoit à prendre parti par l'espérance de l'impunité. On enlevoit même à leurs maîtres les esclaves Afriquains, Maures & Negres, dont on se sert beaucoup dans cette capitale, pour les enrôler; & on alla jusqu'à prendre par force de jeunes gens de famille, dont la plûpart n'avoient encore jamais porté les armes. Les Prêtres & les Moines étoient les ministres de toutes ces violences qu'ils exerçoient effrontément à la honte de la Religion, & ils ne voyoient pas combien il y avoit peu de fond à faire sur des troupes sans expérience, & dont la fidélité devoit être si suspecte. En effet la plus grande partie de ces criminels enrôlés déserta, & alla se rendre au Duc d'Albe. Mais l'esprit de vertige s'étoit si bien emparé de tous les esprits, qu'enfin les Prêtres & les Moines, après avoir excité les autres à prendre les armes, s'enrôlerent eux-mêmes, & voulurent aussi faire leur personnage dans cette sanglante tragédie.

On sollicite du secours en France & en Angleterre.

On envoya aussitôt en Angleterre & en France, pour porter la nouvelle de l'élection de D. Antoine, & demander les secours nécessaires pour le maintien du nouveau Roi. On remit dans cette vûë de grosses sommes à Pierre Dora Consul François, qui fait sa résidence à Lisbonne. Cependant Dom Antoine envoya ordre aux Gouverneurs de se rendre auprès de lui, & de venir le reconnoître pour leur maître. En même tems, comme on ne comptoit pas trop sur la fidélité de Dom George de Menesès, qu'ils avoient fait Généralissime des troupes de Portugal, on l'arrêta; & peu s'en fallut, qu'il ne fût mis en piéces par le peuple que les Moines avoient soulevé contre lui. Ensuite on nomma pour le remplacer, Dom Diégue de Menesès, ce qui peu de tems après fut la cause de sa perte.

Disgrace de D. George de Menesès.

Etrange confusion dans le gouvernement.

Jamais aveuglement ne fut égal à celui du nouveau Roi. La confusion regnoit dans le gouvernement: les Prêtres & les Moines livrés eux-mêmes à leurs fureurs; le peuple qui, à leur exemple, ne reconnoissoit plus d'autre régle que sa passion, aidoient encore à augmenter le desordre. La source de tout le mal venoit sur-tout des Docteurs de l'Université de Coïmbra, qui servoient à souffler le feu de la révolte. Ainsi il n'y avoit rien qu'on ne se crût permis dans le parti; & à la honte du Clergé, on n'y respectoit pas

HENRI III. 1580.

pas les droits les plus sacrés, pour venir à bout de ses desseins. Tels étoient les appuis sur lesquels comptoit Dom Antoine, qui enyvré de sa fortune, couroit en aveugle à sa perte. Il avoit écrit aussi à Tristan Vaez de Vega, qui commandoit dans le fort Saint-Julien, situé à l'embouchure du Tage, pour l'engager à lui livrer cette place. Mais il s'en défendit, apportant pour prétexte de son refus, & le serment qu'il avoit fait, & l'ordre contraire qu'il avoit reçû des Gouverneurs. Ainsi quinze cens hommes des milices levées dans Lisbonne, sortirent en tumulte, commandés par des Chefs sans expérience, & marcherent de ce côté-là.

Les Gouverneurs refusent d'obéïr au nouveau Roi. Suite de leur refus.

En même tems, comme les Gouverneurs ne paroissoient pas se disposer à obéïr, le Prince envoya vers eux Dom François de Portugal Comte de Vimioso. Aussitôt que le Duc de Bragance en eut la nouvelle, il prévit ce qui devoit arriver. Il quitta Sétubal, & alla se réfugier dans Portel, place de sa dépendance. Cependant le Comte arriva; & n'ayant pû engager les Gouverneurs à se déclarer pour Dom Antoine, il mit en usage le seul appui de la fortune & du pouvoir de ce Prince. Il souleva le peuple par le moyen des Prêtres & des Moines. On s'empara des portes de la ville, dont on chassa les corps-de-garde: les mutins s'écrierent en tumulte, que les Gouverneurs étoient des traîtres, & qu'il falloit s'en défaire. Dans cette extrémité tout ce que ceux-ci purent faire, ce fut de se cacher çà & là chez quelques-uns de leurs amis, pour éviter la fureur de la populace; après quoi ils prirent leur tems pour descendre avec des cordes du haut des murs dans le fossé. C'étoit un spectacle véritablement triste, de voir ces mêmes hommes, qui peu de tems auparavant gouvernoient l'Etat avec une autorité absoluë, exposés alors à toutes les insultes du premier venu qui se seroit mis en tête de les outrager. De Tello & l'Archevêque de Lisbonne, qui étoient dans les intérêts du nouveau Roi, ne se mirent pas en peine de prendre la fuite. Pour Dom François de Saa, Dom Juan de Mascarennas & Dom Diégue Lopez de Sousa, ils allerent chercher une retraite jusque dans Ayamonte, place de la dépendance du Roi d'Espagne. De-là, après s'être un peu remis de leur frayeur, au lieu de se rendre auprès de ce Prince, comme on croyoit qu'ils le feroient, ils prirent un parti qui étoit beaucoup plus convenable, & en même tems plus avantageux pour les intérêts de l'Espagne. Ils se retirerent à Castro Marino, place des Algarves, appartenante au Portugal. Là, en vertu du pouvoir qu'ils avoient eu jusqu'alors, ils publierent un Edit, par lequel ils déclaroient Philippe héritier légitime de la Couronne de Portugal, & Dom Antoine ennemi de l'Etat & perturbateur du repos public. Cette démarche des Gouverneurs détermina la plus grande partie des villes du Royaume à se déclarer; & elles se rendirent à la premiére sommation du Duc d'Albe. Les Ambassadeurs étrangers qui étoient restés à Sétubal, sur-tout ceux d'Espagne, furent eux-mêmes sur le point d'être maltraités; & ils auroient eu sans doute tout à craindre de la populace, qui courut en foule à leur hôtel, si le Comte de Vimioso ne l'avoit arrêtée, & ne les eût fait escorter jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en lieu de sureté. Dom Antoine de Castro Seigneur de Cascaës, Dom Edoüard de Castel-blanco, Dom Diégue Lopez

Trois d'entre eux se déclarent en faveur du Roi d'Espagne.

Lopez de Siqueira, Louis Ceſſar, Dom Ferdinand de Noronna, Dom Pedre de Meneſès, avec pluſieurs autres Seigneurs, avoient accompagné les Gouverneurs dans leur fuite, & auſſi-tôt après ils ſe rendirent auprès de Philippe. HENRI III. 1580.

Cet accident cauſa beaucoup de révolutions. Comme il n'y avoit que trois des Gouverneurs qui ſe fuſſent déclarés pour le Roi d'Eſpagne, Triſtan Vaez de Vega, qui avoit refuſé de livrer au nouveau Roi le fort de Saint-Julien, tant que leurs pouvoirs avoient duré, les voyant diſperſés, & croyant par-là qu'ils n'avoient plus d'autorité, traita avec le Prince, & lui remit le domaine de la place par les mains de Sébaſtien de Brito, moyennant quatre mille écus d'or qu'il reçut (1). Peu de tems après de Caſcaës, que l'épouſe de Dom Antoine de Caſtro avoit abandonné auſſitôt qu'elle apprit la fuite de ſon mari, fut auſſi remis à Dom Antoine par Antoine Enriquez. Enſuite ce Prince ſe rendit à Sétubal; & trouvant que cette place étoit très-forte par ſa ſituation, & qu'on pouvoit en tirer plus d'un avantage à cauſe de la commodité de ſon port, il y mit garniſon.

Le Duc de Bragance traite avec ce Prince.

D'un autre côté, le Duc de Bragance, qui voyoit qu'au lieu des voyes juridiques, on en étoit venu enfin aux voyes de fait, & qui comptant inutilement ſur la juſtice de ſes prétentions, avoit juſque-là par complaiſance pour ſa femme qui étoit d'un caractére fort impérieux, différé de s'accommoder avec le Roi d'Eſpagne, reconnut enfin la faute qu'il avoit faite, après la perte de Villa-vicioſa. Mais il étoit bien tard de penſer à la réparer. Auſſi ne put-il le faire d'une maniére avantageuſe. Il députa à Philippe, pour lui repréſenter les raiſons qui juſqu'alors l'avoient empêché de traiter avec lui, & lui marquer qu'il étoit prêt de ſe démettre de ſes droits en ſa faveur à des conditions raiſonnables. Cette propoſition ne fut pas trop bien reçuë du Roi d'Eſpagne. Il blâma fort le Duc d'avoir attendu ſi tard à ſe ſoûmettre. Il ſe plaignit de ce que par-là il l'avoit obligé d'entreprendre une guerre qui lui étoit à charge par les dépenſes extraordinaires qu'elle emportoit avec elle, & dont le ſuccès ne pouvoit être que funeſte au Portugal. Il ſe moqua de la ceſſion qu'il lui faiſoit de ſes droits, qu'il regardoit, diſoit-il, comme inutile pour appuyer ſes prétentions. Cependant, en conſidération de l'affection qu'il portoit à la Ducheſſe ſa parente, & de l'envie qu'il avoit de faire du bien à ſa maiſon, il permit qu'on entrât en négociation. Mais les propoſitions que l'on fit ayant paru trop exorbitantes, & Philippe de ſon côté demandant avant toutes choſes que la Ducheſſe de Bragance reconnût ſon droit à la Couronne, il ne fut pas poſſible alors de convenir de rien.

Priſe d'Eſtremos & de ſon Gou-

Cependant le Duc d'Albe, après avoir fait encore une fois la revûë de l'armée en preſence de Philippe, paſſa la Caya, petite riviére, qui de ce côté-là ſépare la Caſtille du Portugal, & ſe mit en marche le 27. de Juin. De-

(1) C'eſt le ſens qu'il a fallu donner à ces paroles de l'Auteur: *Locum in Sebaſtiani Britonis manus tradidit*, afin que M. de Thou ne ſe trouve pas en contradiction avec lui-même; & pour faire entendre que Triſtan, en faiſant hommage de ſa place à Dom Antoine, n'a pas ceſſé d'en être le Gouverneur.

HENRI III. 1580.

De-là, il arriva en trois jours à Elvas, où il s'étoit fait précéder par Dom Pedre Manrique de Padilla & Dom Pedre d'Ayala. Là, il donna ordre à Dom Alvar de Luna de ſe rendre à Eſtremos. Les Landini qui avoient beaucoup de crédit dans cette ville, tenoient le parti de Philippe, & ils engagerent le reſte des bourgeois à ſe rendre, à l'arrivée de l'Agent d'Eſpagne. Mais Dom Juan d'Acevedo, fils de l'Amiral de Portugal, qui étoit encore fort jeune, ſe retira dans le château avec la garniſon; y fit entrer des vivres, & réſolut de le défendre juſqu'à ce que les Gouverneurs, qui lui en avoient confié la garde, lui ordonnaſſent de le remettre aux Eſpagnols. Ce fut inutilement que Dom Chriſtophle de Mora & Dom Ferdinand de Tolede le ſommerent de ſe rendre. Il fallut faire avancer l'artillerie; & quelques ſoldats s'étant à cette vûë laiſſés couler le long des murs du château, ce jeune homme ſans expérience, ſans prendre de ſauve-garde, ni demander d'ôtages, eut l'imprudence de faire entrer Jean Maldonado dans ſa place, où celui-ci ſe rendit ſous prétexte de traiter de la capitulation, & ſurprit d'Acevedo lui-même qu'il fit priſonnier. Peu s'en fallut même qu'on ne le condamnât à une mort honteuſe. Mais à la priére de quelques Moines, & même de Dom Chriſtophle de Mora, qui s'intéreſſerent pour lui, le Duc d'Albe lui fit grace en faveur de ſa jeuneſſe, & ſe contenta de l'envoyer priſonnier ſous bonne garde dans Villa-vicioſa.

verneur par les Eſpagnols.

Monte-mayor & Ebora ſe ſoumettent.

Peu de tems après Monte-mayor ouvrit ſes portes à l'armée Eſpagnole, qui s'y rendit le 6. de Juillet, laiſſant ſur la gauche Ebora (1), où la peſte faiſoit de grands ravages. Cependant on y envoya Dom Enriquez de Guſman, pour faire prêter ſerment de fidélité aux habitans au nom de S. M. C. ce qu'ils exécuterent ſur le champ. D. Diégue de Caſtro Gouverneur de la place, quitta même les fauxbourgs où il s'étoit retiré avec tout ce qu'il y avoit de gens de qualité, pour éviter la contagion, & ſe rendit à la cathédrale, où il donna l'exemple à tous les bourgeois. Enſuite on dreſſa un acte de ce qui s'étoit paſſé, & il fut ſigné par Conſtantin de Brito Sécretaire de la ville.

Priſe d'Alcaçar Doſal.

De-là, le Duc d'Albe arriva en quatre jours devant Sétubal, & pendant cette marche Dom Louis d'Acoſta ſe rendit maître d'Alcaçar Doſal, place forte par ſa ſituation. Cependant Dom Diégue de Meneſés, dont le nom étoit d'ailleurs ſi fameux parmi les Portugais, & qui avoit refuſé la vice-royauté des Indes, que tous les Seigneurs Portugais recherchent extrêmement, pour ſe conſacrer à la défenſe du Royaume, ne paroiſſoit point s'oppoſer aux progrès des Eſpagnols.. Mais il en rejettoit la faute ſur les incertitudes des Gouverneurs & ſur le défaut d'argent, prétendant que c'étoit ce qui avoit été cauſe, que ſes troupes qui ne ſçavoient à quoi s'en tenir, n'obéïſſant point à ſes ordres, il ne lui avoit pas été poſſible, ni de fortifier les places & d'y mettre de bonnes garniſons, ni de s'oppoſer aux entrepriſes de l'ennemi.

Entrée

Dom Antoine de ſon côté avoit quitté Sétubal & étoit revenu à Lisbonne,

(1) Cette ville, dit M. de Thou, s'appelloit autrefois *Liberalitas Julia*.

ne, où il fit pour la premiére fois ſon entrée en cérémonie. Il entra donc dans cette capitale comme en triomphe, après s'être rendu maître de Sétubal, du fort de Saint-Julien, & des autres places voiſines; & comme s'il n'eût plus eu d'ennemis à combattre, ce Prince aveugle, que la guerre & la peſte environnoient de toutes parts, étoit encore aſſez inſenſé pour s'amuſer à faire des réjoüiſſances. Au milieu des fêtes dont il fut régalé en cette occaſion, le corps des revendeuſes ſe diſtingua particuliérement. Elles s'habillerent toutes en Amazones, & celle qu'elles avoient à leur tête, au lieu de javelot, portoit à la main une pelle, rappellant par-là le ſouvenir de la fameuſe journée d'Algiba-rotta; où les Portugais remporterent la victoire ſur les Eſpagnols, & où l'on dit qu'une boulangere tua ſept Caſtillans avec ſa pelle. HENRI III. 1580. pompeuſe de D. Antoine à Lisbonne.

Au milieu de ces jeux & de ces fêtes, on apprit l'arrivée du Duc d'Albe; & Dom Antoine qui craignoit pour Santaren, & qui ne ſçavoit pas juger de l'habileté de ce grand homme, y envoya des troupes, qui auroient été beaucoup plus néceſſaires à Sétubal. Mais plus le danger devenoit preſſant, plus il y avoit de dérangement dans les affaires. L'Evêque de la Guarda, le Comte de Vimioſo, Dom Emmanuel de Portugal & Dom Diégue Botello le vieux, maîtres du gouvernement, conduiſoient tout avec le plus grand deſordre. On forçoit la Nobleſſe, quelque réſiſtance qu'elle pût faire, à s'enrôler; on épuiſoit ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes; tout ce qu'il y avoit dans le tréſor Royal fut vendu piéce à piéce; on ſe défit entre autres d'un harnois qui ne ſervoit que lorſque le Roi paroiſſoit à cheval dans les grandes cérémonies, & qui étoit d'un ouvrage exquis des Indes, & tout couvert de pierreries. On n'épargna pas ce qu'il y avoit de plus ſacré; les Prêtres & les Moines ne ſe faiſoient pas un ſcrupule de trahir le dépôt qu'on leur avoit confié, de l'argent de la veuve & de l'orphelin. Les Miniſtres du nouveau Roi, que l'avarice rendoit aveugles, & qui ſous un regne qu'ils voyoient bien ne pouvoir être de longue durée, ſe hâtoient de s'enrichir, faiſoient toutes ſortes de mauvais traitemens aux bourgeois, ſous prétexte qu'ils étoient rebelles aux Edits. Tous les jours il en paroiſſoit de nouveaux, la plûpart à la charge du peuple, qui ne pouvant pas remplir des obligations ſi dures, étoit expoſé aux mêmes violences que s'il eût été réfractaire aux ordres du Prince. Auſſi cette conduite lui fit changer de diſpoſitions en un inſtant. On murmura hautement, & on commença à regretter le regne de Dom Sébaſtien, & même celui du Cardinal Henri, qui tout odieux qu'il étoit devenu, paroiſſoit encore plus tolérable. Excès dans le gouvernement.

Cependant le Duc d'Albe, étant arrivé à un bourg appellé Agua alba, qui n'eſt qu'à trois lieuës de Sétubal, détacha Dom Ferdinand de Tolede, Pierre de Medicis & Dom Sanche d'Avila avec les troupes qu'ils commandoient, Dom Pedre Gonçalez de Mendoza avec onze compagnies du Royaume de Naples, Dom Pedre de Soto-mayor avec ſept compagnies de la Sicile & de la Lombardie, & Dom Louis Enriquez avec ſon régiment pour aller inveſtir la place. Ils partirent au milieu de la nuit; & à Progrès des Eſpagnols.

Henri III. 1580. la faveur des ténébres, ils ſe logerent dans les jardins qui étoient hors de la ville, du côté du Nord, ſans trouver aucune réſiſtance. Le Duc d'Albe arriva lui-même le lendemain à la vûë de la place avec le reſte de l'armée, ayant laiſſé ſeulement quelques troupes dans le camp pour garder le bagage.

Ils ſe rendent maîtres de Sétubal, & la mettent au pillage.

Dom François de Maſcarennas commandoit dans Sétubal avec Dom Diégue Botello le jeune. La place étoit aſſez foible. Les habitans auſſitôt qu'ils virent les Eſpagnols couper les vignes dans tous les environs, & ouvrir les canaux qui ſervoient aux ſalines, parloient déja de ſe rendre. D'un autre côté, le Duc d'Albe ſommoit la ville de lui ouvrir ſes portes, promettant de faire bonne compoſition, ſi on obéïſſoit, & menaçant au contraire de ſe porter aux derniéres extrémités, ſi on s'opiniâtroit à tenir. Ces circonſtances déterminerent ces deux Commandans à ne pas attendre une ſeconde ſommation, & ils envoyerent un ſoldat Anglois au Général Eſpagnol, pour capituler. Cependant la diviſion ſe mit parmi les ſoldats de la garniſon, & Simon de Miranda faiſoit tous ſes efforts pour les engager à s'accommoder à l'amiable avec le Duc d'Albe, lorſque lui-même courut riſque de la vie. Le peuple en fureur le jetta dans la riviére, & il ne ſe ſauva qu'à la faveur d'une chaloupe, à laquelle il s'accrocha. Enfin les Chefs, voyant l'artillerie des Eſpagnols en état de battre la place, & appréhendant le ſuccès, profiterent de la nuit pour chercher chacun leur ſalut dans la fuite. On arrêta Botello & Dom Diégue de Salenna, qui étoit fort oppoſé au parti de Philippe, & qui s'étant déguiſé en Moine, demeura long-tems caché avant que d'être découvert. Pour Maſcarennas, il eut le bonheur de s'enfuir, & il alla ſe rendre auprès de Dom Antoine. Après cela les Eſpagnols mirent la ville au pillage.

Ils s'emparent de toute la côte des Algarves.

D'un autre côté, le Marquis de Santa-Cruz ayant mis à la voile, étoit ſorti du port Sainte-Marie le 8. de Juillet, & étoit venu moüiller à Ayamonte. Là il tint conſeil de guerre avec Alphonſe de Guſman Duc de Medina Sidonia, Rodrigue Silva Duc de Paſtrano, Dom Antoine de Caſtro Seigneur de Caſcaës, le Marquis de Gibraleon, Dom Edoüard de Caſtelblanco, & pluſieurs autres Seigneurs Portugais; & il fut réſolu d'envoyer une eſcadre vers les Açores pour s'emparer de la flotte qui revenoit des Indes. Enſuite le Marquis de Santa-Cruz continua ſa route, & ſe rendit maître de toute la côte des Algarves, où Tavola, Faro, Villanueva di Portimaon, & Lagos, petites places qu'on trouve en allant depuis l'embouchure de la Guadiana juſqu'au cap Saint-Vincent, ſe ſoûmirent à ſes ordres.

* Nommée *Torre de la barra del puerto.*

Après la priſe de Sétubal, il ne reſtoit plus qu'à ſe rendre maître d'une tour * qui étoit élevée à l'entrée du port & fortifiée à la moderne de trois bons baſtions. Outre cela la ſituation étoit fort eſcarpée, & telle, que ceux qui en avoient la garde, la croyoient inacceſſible au canon. Mendo de la Mota y commandoit, & le Duc d'Albe le ſomma par deux fois de ſe rendre. Il lui écrivit même encore par ſon couſin, pour l'engager à ſe ſoûmettre. Enfin comme il perſiſtoit dans ſon refus, il fallut faire le ſiége de

de la place dans les formes. Contre toute apparence Jean-Baptiſte Antonelli trouva le moyen d'élever du canon ſur une colline eſcarpée, peu éloignée du fort, & auſſitôt après les troupes de la Sicile & de la Lombardie, commandées par Proſper Colonna, ſe logerent ſur une autre colline oppoſée. HENRI III. 1580.

Au pied de la fortereſſe, du côté de la mer, il y avoit pour la garde du port trois galéres bien armées, commandées par Ignace Rodrigue Veloſo. Une des trois, qui, outre l'équipage, portoit encore quatre-vingt-dix ſoldats, trente canons de bronze, beaucoup de biſcuit, de viandes ſalées & de vin, avec grand nombre de Négres, à l'approche de la flotte Eſpagnole, profita d'un vent favorable pour ſortir du port; & malgré le feu du canon de la fortereſſe qu'elle eſſuya, elle alla fort maltraitée ſe rendre aux ennemis. Les deux autres ſuivirent ſon exemple à l'arrivée de la flotte; & on trouva deſſus quatre-vingt canons, dont la plus grande partie étoient de bronze, avec cent trente ſoldats, à qui on fit grace de la vie, & on ſe contenta de leur ôter leurs armes & leur équipage.

Cette perte découragea Mendo de la Mota. Ainſi voyant que contre ſon eſpérance, l'artillerie des Eſpagnols étoit en état de foudroyer ſa place, & qu'il avoit l'ennemi à une portée de trait du fort, il traita avec Proſper Colonna, & ſe rendit, à condition qu'il ſortiroit vie & bagues ſauves avec toute ſa garniſon. Ces conditions ne plurent pas au Duc d'Albe, & il jugea que Mendo de la Mota n'en méritoit pas de ſi avantageuſes, après avoir ſouffert l'approche du canon. Cependant il les ratifia à la conſidération de Colonna, & confia la garde du fort à Jean de Molina, qui commandoit auparavant dans le Penon de Velez. Enſuite le Marquis de Santa-Cruz étant venu mouiller au port avec la flotte, D. Juan de Cardone, D. Alphonſe de Leyva; & D. Louis de Barrientos, allerent à terre ſaluer le Duc d'Albe. Peu de tems après ceux de Palmela, où il y a un couvent fameux de l'Ordre de Saint Jaques de Portugal, députerent au Duc, & ſe ſoûmirent.

D. Antoine, qui voyoit que les Eſpagnols étoient déja maîtres de toute cette partie de l'Andalouſie, qui eſt au-delà du Tage du côté du Portugal; que la plûpart des villes d'entre le Duero & le Minno, à l'exception de Coïmbra, n'étoient point dans ſes intérêts; qu'il n'avoit pû encore ſoûmettre la Ciudad del Puerto; que les Seigneurs les plus diſtingués l'abandonnoient de jour en jour, pour aller ſe ranger du parti de Philippe; que le Duc de Bragance étoit ſur le point de s'accommoder avec ce Prince; que le Marquis de Villareal, après tant de lettres qu'il lui avoit écrites pour l'engager à ſe rendre auprès de lui, ne paroiſſoit point; que cependant la diſcorde & le trouble regnoient dans ſon parti; que le peuple commençoit à s'ébranler; que le Clergé, qui ſembloit lui être ſi attaché, ſervoit plûtôt à ſcandaliſer ceux qui étoient dans ſes intérêts, qu'à relever leur courage; que les ſecours de France & d'Angleterre ſur leſquels il comptoit, n'arrivoient point; qu'il manquoit d'argent, qui eſt le nerf de la guerre; & qu'il ne lui reſtoit d'autre reſſource pour en trouver, que d'épuiſer le peuple, & d'opprimer ſes ſujets, il reconnut enfin la faute qu'il avoit faite, & commença, quoiqu'un peu tard, à ſe repentir d'avoir accepté le nom de Roi, au lieu de ſe con-

HENRI III. 1580.

tenter de celui de protecteur de la Couronne. Mais comment remédier à un mal qui étoit devenu incurable ? Elevé ſur le trône par la faveur d'un peuple toujours leger & inconſtant, & par la fantaiſie de quelques eſprits inſenſés, plûtôt que par ſon propre choix, il ſçavoit que la deſcente en eſt bordée de précipices; qu'une Couronne coûte beaucoup plus à perdre qu'à conquérir; que les autres hommes changent de charges & d'emplois comme d'habits; que le ſceptre au contraire ne ſe quitte qu'avec la vie; qu'on entre la tête la premiére ſur le trône; mais qu'on n'en peut ſortir que les pieds devant.

Chimères dont on repaiſſoit l'eſprit de D. Antoine & du peuple.

Tous ceux qui l'environnoient, au lieu de contribuer à calmer ſon inquiétude, ne ſervoient qu'à le précipiter dans le déſeſpoir, en lui repréſentant qu'il n'y avoit plus de grace à attendre de la Cour d'Eſpagne. L'Evêque de la Guarda principalement avoit la vanité de vouloir que tout le monde ſe ſoûmît à ſon avis, ſans qu'il daignât jamais écouter les conſeils des autres. Il avoit porté la fierté juſqu'à la folie. Déja le Duc d'Albe étoit aux portes de Lisbonne, pendant que ce Prélat s'amuſoit encore à mettre en mouvement les Prêtres & les Moines. On les voyoit courir dans les ruës, le plus ſouvent l'épée à la main; & ſemblables à des furieux, exhorter, ou plûtôt forcer tout le monde à prendre les armes. Les Egliſes-mêmes, & les chaires Chrétiennes étoient devenuës le théatre de leurs paſſions inſenſées. C'étoit de-là qu'ils contoient au peuple mille abſurdités au ſujet des Eſpagnols, & qu'ils le repaiſſoient de mille chimères ridicules. Ils diſoient: que les Eſpagnols n'étoient que des lâches, & qu'ils ne méritoient pas d'être comparés aux Portugais: que dix Portugais déferoient aiſément cent Caſtillans: qu'ils combattoient pour la conſervation de la Religion, de l'Etat, de leurs femmes, & de leurs enfans: que ceux qui ſe ſoûmettroient, n'avoient que l'eſclavage & l'exil à attendre: que la liberté au contraire ſeroit le fruit que recueilleroient ceux qui réſiſteroient courageuſement: que pour vaincre ils n'avoient qu'à vouloir; & que la victoire ne dépendoit que de leur union & de leur bonne volonté.

Mais l'Evêque de la Guarda faiſoit à D. Antoine des contes encore bien plus abſurdes. Il lui faiſoit entendre que Philippe n'étoit pas dans le fond auſſi redoutable qu'on le diſoit: que la plus grande partie de ſon armée n'étoit compoſée que de nouvelles levées & de ſoldats ſans expérience: qu'il avoit fait reſter les vieilles troupes en Italie, dans la crainte que tandis qu'il ſeroit occupé à faire la guerre en Portugal, on ne prît cette occaſion pour remuer dans le Royaume de Naples & dans le Milanois: qu'il avoit peu d'Italiens & d'Allemans dans ſon camp: & que les chaleurs de la ſaiſon, jointes à la contagion qui s'étoit répanduë dans ſon armée, en avoient fort diminué le nombre: qu'outre cela, auſſitôt qu'on ſçauroit Philippe embarraſſé dans cette guerre, l'Italie, l'Arragon, & la Navarre ne manqueroient pas de ſe ſoulever: qu'en même tems le Turc ſe jetteroit ſur le Royaume de Naples & ſur la Sicile: qu'il n'y avoit pas même lieu de douter que la Caſtille, qui étoit accablée d'impôts, ne ſe révoltât à la nouvelle de ces mouvemens: que toute la France, l'Angleterre, & l'Allemagne étoient en armes: qu'auſſitôt qu'elles ſçauroient que le Prince auroit été élû unanimement par toute la nation,

Digitized by Google

tion, il les verroit toutes accourir à ſon ſecours, & reünir toutes leurs forces contre un Prince ambitieux, qui ne pouvoit augmenter ſa puiſſance, en ajoûtant à ſes autres Etats un Royaume ſi floriſſant, ſans qu'elles ſe viſſent manifeſtement expoſées à ſubir le joug dont il les menaçoit. C'eſt ainſi qu'on endormoit ce Prince malheureux. Cependant Barreto, que les Gouverneurs avoient député vers les Puiſſances étrangeres, revint ſur ces entrefaites, ne rapportant avec lui d'Italie pour tout fruit de ſon voyage que beaucoup d'excuſes & de complimens. Seulement il donna occaſion à l'Ambaſſade que le Pape envoya enſuite à Philippe. Pour ce qui eſt des ſommes dont on l'avoit chargé pour lever des troupes en France, il avoit jugé plus à propos d'en faire ſon profit, que de les employer à pourſuivre une guerre qu'il regardoit comme inutile. HENRI III. 1580.

Au milieu de tous ces embarras, le Comte de Vimioſo ne ſongeoit qu'aux moyens de ſatisfaire l'ambition aveugle qui le dévoroit. Peu en peine du ſalut de l'Etat, il rêvoit uniquement à trouver un chemin qui pût le conduire à la tête des armées. Le nouveau Roi de ſon côté ſouhaitoit de pouvoir contenter un homme dont la bonne volonté lui étoit devenuë à charge. Mais les Gouverneurs avoient nommé Dom Diégue de Meneſès Généraliſſime; le Prince lui-même l'avoit confirmé dans cet emploi. Ainſi il ne voyoit pas comment pouvoir en diſpoſer autrement ſans faire un affront à un homme à qui il avoit de grandes obligations, & ſans s'expoſer lui-même à être accuſé d'inconſtance & de légéreté. Heureux, ſi dans les beſoins eſſentiels, auxquels ce Roi, dont la fortune vouloit faire ſon joüet, étoit réduit, elle eût ſçû y apporter du remede auſſi promptement qu'elle le tira de cet embarras!

Le nouveau Roi étoit tout occupé de cette inquiétude, lorſqu'il ſurvint une allarme qui l'obligea de ſonger à des beſoins plus réels. On ne ſçait ſi ce fût un pur effet du haſard, ou ſi l'on voulût éprouver par-là ce qu'on avoit à eſpérer des habitans de la capitale, au cas que le Duc d'Albe s'en approchât. Quoi qu'il en ſoit, le jour que Sétubal ſe rendit, les marchands Eſpagnols qui étoient dans Lisbonne s'y croyant en danger, & prenant des meſures pour ſe retirer, après avoir mis leurs effets en ſûreté chez quelques-uns de leurs amis, comme on les vit ſur le ſoir ſe donner quelque mouvement, le bruit ſe répandit que l'ennemi étoit aux portes. Auſſitôt toute la ville fut ſous les armes, & ſe remplit en un inſtant de toutes ſortes de perſonnes, de tout âge, & de tout ſexe. Les uns demandoient des nouvelles de l'ennemi; les autres témoignoient leur frayeur par leurs cris; il y en avoit que la crainte rendoit immobiles; d'autres, dont les ténébres de la nuit augmentoient la peur, couroient comme des inſenſés; tous enfin s'embarraſſoient les uns les autres dans les ruës étroites de cette capitale; & la confuſion fut ſi grande, que ſi les Eſpagnols étoient arrivés ſur ces entrefaites, comme on n'avoit pas eu ſoin de poſer des corps-de-garde dans cette grande ville, il y a beaucoup d'apparence qu'ils s'en ſeroient rendus maîtres aſſez facilement. Le jour venu, cette frayeur ſe diſſipa. Mais à cette terreur panique ſuccéda une crainte très-bien fondée, parce que cet accident avoit fait connoître à quoi on de-

HENRI III. 1580. devoit s'attendre au cas que le Duc d'Albe s'approchât véritablement. Ainſi on fut bien aiſe de voir luire dans ces circonſtances quelque eſpérance d'accommodement. D. Antoine avoit un valet de chambre nommé Diégue de Cercamo ; il étoit Caſtillan, & s'étoit toujours montré fort attaché à ſon maître. Mais voyant la guerre déclarée, il craignit qu'on ne lui fît un crime de ſa réſidence auprès du Prince ; il lui demanda ſon congé, & ſe retira. Cependant il chercha à ménager un accommodement entre les deux partis ; il obtint de Philippe même avant la priſe de Sétubal la permiſſion de traiter avec D. Antoine ; & c'eſt ce qui fit eſpérer dans ces circonſtances que les deux Princes pourroient s'accorder.

Sur ces entrefaites le Cardinal Alexandre Riario eut ordre du Pape de partir en poſte, comme l'affaire étoit preſſante, & de ſe rendre inceſſamment auprès de Philippe. On s'imagina que Philippe Sega, Nonce de S. S. à la Cour d'Eſpagne, n'avoit pas aſſez de crédit auprès de S. M. C. C'eſt pourquoi on jugea à propos de lui envoyer un Légat *à Latere*. Ses inſtructions portoient de faire tous ſes efforts pour engager Philippe à mettre les armes bas, & à ſe ſoûmettre au jugement de S. S. & au cas qu'il ne pût en venir à bout, comme tout ce qu'il y avoit d'habiles gens croyoit qu'il y avoit beaucoup d'apparence ; le Légat avoit ordre de déclarer à ce Prince, qu'il étoit chargé de quelques ordres de S. S. pour les Etats de Portugal. Car le Pape, qui ſçavoit que Philippe avoit beaucoup d'égard pour le S. Siége, jugeoit que ſi ce Prince ne ſe rendoit pas à ſes inſtances, du moins par reſpect pour le Légat, il ne porteroit point la guerre en Portugal tant que le Cardinal y reſteroit ; que cependant l'été s'écouleroit ; que la flotte d'Eſpagne, ſur laquelle Philippe comptoit le plus, ne pourroit plus tenir la mer ſans s'expoſer extrêmement ; qu'on arrêteroit par-là cette année les progrès de ce Prince ; & qu'on l'obligeroit à remettre ſon expédition à l'année ſuivante. Or ſi cela arrivoit, le Pape croyoit qu'il auroit beaucoup gagné. En effet, par-là il auroit arrêté le cours des victoires de Philippe ; cependant l'hyver donneroit autant de relâche à D. Antoine ; il profiteroit de cet intervalle pour ranimer ſon parti abbatu, prendre quelques arrangemens, traiter avec les Princes voiſins que la jalouſie rendoit ennemis de la puiſſance Eſpagnole, aſſembler des troupes, en un mot mettre les choſes dans un certain équilibre, afin que ſi Philippe, ſe ſentant alors le plus fort, ne vouloit point entendre parler d'accommodement, voyant ſon rival en état de lui faire tête, & appréhendant le ſort d'une bataille, il fût obligé enfin d'avoir recours à la médiation de S. S.

Le Pape envoye au Roi d'Eſpagne un Légat à Latere.

C'eſt ainſi que raiſonnoient les politiques oiſifs de la Cour de Rome, entêtés de leur propre mérite ; mais l'évenement fut contraire à toutes leurs vûës. Auſſitôt que le Légat fut arrivé à Badajos, Philippe lui fit aſſigner un logement hors de la ville à un monaſtére voiſin. De-là le Cardinal députa à S. M. C. Trajan Mario Protonotaire Apoſtolique, pour le ſaluer de ſa part. Mais ce Prince, qui juſqu'alors avoit ſçû retarder la marche du Légat, par les honneurs qu'il lui faiſoit rendre dans toutes les villes où il paſſoit, ſe ſervit encore du prétexte d'une maladie vraie,

vraie, ou fauſſe, pour éloigner l'audience que le Légat ſouhaitoit ſi fort, afin de donner au Duc d'Albe le tems de terminer ce grand différend. HENRI III. 1580.

Auſſi les affaires étoient-elles bien ſur un autre pied en Eſpagne, que le Pape ne ſe l'étoit imaginé. Il étoit arrivé beaucoup de changement. D. Antoine étoit monté ſur le trône ; & l'armée d'Eſpagne ſe voyoit déja maîtreſſe de la moitié du Portugal. Ainſi le Légat avoit informé le Pape de ces nouvelles circonſtances, & attendoit de nouveaux ordres. Cependant il preſſoit S. M. C. de lui donner audience ; & elle lui fut enfin accordée aprés bien des retardemens affectés. Comme il n'avoit point encore fait ſon entrée en cérémonie, le Duc d'Oſſune, D. Diégue Fernandez de Cabrera, & Bobadilla Comte de Chinchon allerent ſur le ſoir le prendre en carroſſe, & le menerent à l'audience de Philippe qui étoit au lit. Ce Prince reçut parfaitement bien le Légat, écouta le ſujet de ſa commiſſion, s'excuſa enſuite ſur ſa maladie, de ce qu'il n'avoit pû aller en perſonne au-devant de lui : aprés quoi il lui expoſa les raiſons qui ne lui permettoient pas de ſatisfaire à ce que S. S. ſouhaitoit de lui. Il lui dit : que dès le commencement il avoit ſouhaité un accommodement à l'amiable ; que cependant les affaires avoient changé de face ; que D. Antoine avoit uſurpé la Couronne ; que par cette démarche contraire à toutes les loix, il avoit violé & foulé aux pieds l'autorité des Etats de Portugal ; que par-là il l'avoit mis dans la néceſſité d'en venir aux voyes de fait ; qu'aprés cela il n'étoit pas en ſon pouvoir de prendre d'autres meſures, puiſque de mettre bas les armes, ce ſeroit abandonner tous ſes avantages, pour donner gain de cauſe à ſon ennemi. Succès de cette députation.

Le Légat comprit par ce diſcours qu'il ne viendroit jamais à bout de perſuader à ce Prince habile rien qui fût contraire à ſes intérêts. Ainſi il eut recours à la ſeconde partie de ſes inſtructions, & fit ſçavoir à S. M. C. l'ordre qu'il avoit reçû de S. S. de paſſer en Portugal. Mais Philippe lui conſeilla en ami de n'en rien faire. Il lui repréſenta qu'il y auroit peu d'honneur pour lui d'entrer dans un Royaume ſans Roi légitime, & même ſans Chef, où la voix du ſouverain Pontife ne pourroit ſe faire entendre au milieu du bruit des armes & des cris ſéditieux d'une populace mutinée, & où la dignité ſacrée dont il étoit revêtu, ſeroit peu reſpectée par des peuples qui n'étoient pas dignes qu'il s'abaiſſât juſqu'à les rechercher. Cette réponſe fit ſentir au Cardinal que ce Prince ſenſé, qui comptoit beaucoup plus ſur ſa puiſſance que ſur la juſtice de ſes prétentions, étoit réſolu de pourſuivre ſes droits par la voye des armes. Ainſi déſeſpérant de pouvoir réüſſir auprès de lui, il prétexta de nouveaux ordres qu'il diſoit avoir reçus de S. S. & reprit le chemin de Rome.

Cependant le Duc d'Albe, aprés la priſe de Sétubal, ſe voyant preſque entiérement le maître de cette partie du Royaume de Portugal, qui eſt au-delà du Tage du côté de la Caſtille, delibéroit ſur les moyens de paſſer ce fleuve. Les uns étoient d'avis de tenter le paſſage à Almerin & à Santaren, au-deſſus de Lisbonne. D'autres aimoient mieux qu'on prît par Caſcaës, au-deſſous de cette capitale. D'un autre côté Louis d'Ouara ju- Suite des progrès des Eſpagnols en Portugal.

HENRI III. 1580. jugeoit à propos de faire venir la flotte à Almada ; & repréſentoit que par ce moyen il ſeroit aiſé de tranſporter l'armée au-delà du fleuve, ſans s'expoſer à aucun péril. Chacun enfin propoſoit le parti dont l'exécution lui paroiſſoit la plus prompte, la plus aiſée, & la plus ſûre. Mais le Duc d'Albe, qui croyoit que la victoire conſiſtoit à ne pas perdre un ſeul inſtant, rejetta d'abord le projet de faire venir la flotte à Almada ; ce qui auroit demandé trop de tems : & comme il ſe mettoit peu en peine de s'expoſer à quelques dangers, pourvû qu'il évitât le moindre retardement, il réſolut par le conſeil de D. Antoine de Caſtro, Seigneur de Caſcaës, de tenter l'entrepriſe de ce côté-là.

Pluſieurs trouvoient beaucoup de témérité dans ce projet, & le Duc lui-même n'en diſconvenoit pas. Mais comme il ſçavoit qu'il n'avoit affaire qu'à des gens ſans expérience, il crut qu'il lui étoit permis en cette occaſion de franchir les régles, & ſçut par ſa fermeté braver le péril auquel il s'expoſoit. Ainſi la nuit du 28. (1) de Juillet toute l'armée s'embarqua ſur la flotte avec tous ſes équipages & toutes les munitions de guerre : pendant la nuit entiére elle lutta contre le vent contraire ; & malgré les remontrances du Marquis de Santa-Cruz, qui vouloit qu'on cédât à la violence des flots, le Duc s'opiniâtra à faire voile vers le rivage oppoſé. Enfin au point du jour le vent tomba ; & les troupes, après avoir eſſuyé quelques volées de canon des forts de Caſcaës, de Saint-Antoine, & de Saint-Julien, prirent terre, & firent leur deſcente, ſans qu'il parût aucun ennemi pour s'y oppoſer. D. Diégue de Menesès étoit cependant caché derriére une colline, vis-à-vis de l'endroit où elles firent leur deſcente. Il avoit avec lui trois cens chevaux, & trois mille hommes de pied, compoſés la plûpart de milices & de nouvelles levées. Il avoit même fait placer du canon dans les rochers & les broſſailles, pour s'oppoſer à la deſcente des Eſpagnols. Mais ſoit que ce ne fût pas ce même D. Diégue, dont le nom étoit ſi fameux, & que la réputation qu'il s'étoit acquiſe dans les Indes fût plûtôt fondée ſur ſa liberalité que ſur ſa bravoure, ſoit qu'il ſe défiât de ſes ſoldats, il n'ôſa attaquer les ennemis, qui étoient encore tout malades de la fatigue de la nuit précédente ; & après une légere action où tout ſe paſſa en eſcarmouches, il ſe retira à Caſcaës.

Auſſitôt que le Duc d'Albe vit à terre Proſper Colonna, D. Sanche d'Avila, D. Rodrigue Sapata, D. Pedre de Soto-mayor, & Antonelli, il rangea ſes troupes en bataille de ſorte qu'elles préſentoient d'abord à l'ennemi un front étroit, & s'élargiſſoient enſuite en forme de triangle. Dans cet ordre il les fit marcher vers la colline, conduites par Sapata qui commandoit l'avant-garde, & qui étoit ſoûtenu par un corps de Piquiers Allemans. La retraite de D. Diégue de Menesès facilita le ſuccès des Eſpagnols : ils s'emparerent de la colline, & ſe rendirent maîtres du canon que les Portugais y avoient laiſſé ; ce qui fit encore très-peu d'honneur à D. Diégue. Lorſque l'armée fut ſur la hauteur, & qu'elle ſe vit hors du danger

(1) Pour concilier cette date avec les précédentes, on a lû *V. Kal. Sextil.* au lieu de *V. Kal. Quintil.*

ger qu'elle auroit eu à eſſuyer dans ſa deſcente, ſi D. Diégue avoit ſçû profiter de l'occaſion, D. Louis de Barrientos, vieil Officier qui étoit fort familier avec le Duc d'Albe, s'approcha de lui, & lui demanda à l'oreille ſi cette entrepriſe ne lui paroiſſoit pas tenir plûtôt d'un jeune homme, que d'un Capitaine expérimenté? A quoi le Duc répondit fort à propos, en ſouriant: qu'un Général habile devoit ſçavoir être également dans l'occaſion, & boüillant comme un jeune homme, & prudent comme un vieillard. De-là les Eſpagnols marcherent contre Caſcaës, qu'ils ſommerent de ſe rendre; & ſur le refus que fit la garniſon, ils dreſſerent contre la place une batterie de deux gros canons, & d'une petite piéce de campagne. Peu de tems après les aſſiégés arborerent un drapeau blanc, pour marquer qu'ils vouloient capituler. Mais comme Antonelli étoit déja le maître du foſſé, l'artillerie ne laiſſa pas de toujours tirer; & celui qui tenoit le drapeau ayant été tué dans une décharge de la mouſquetterie Eſpagnole, les Portugais en éleverent un autre, & prirent mieux leurs précautions. Cependant, comme malgré cela le feu des aſſiégeans continuoit toujours, la garniſon voyant les murs de la place réduits en poudre, n'attendit pas qu'on capitûlât, & ouvrit ſur le champ les portes à l'ennemi. La place fut pillée, contre la promeſſe que le Duc d'Albe avoit faite au Seigneur de Caſcaës: on y trouva D. Diégue de Menesès, qui s'y étoit renfermé; & qui, comme s'il n'eût eu rien à craindre, demanda avec beaucoup de confiance à parler à D. Antoine de Caſtro, qu'il pria d'obtenir du Duc d'Albe qu'on le traitât en priſonnier de guerre, & qu'il lui fût preſenté. Mais le Duc refuſa de le voir. Cependant, quoiqu'il fît dire à D. Diégue de ſe préparer à la mort, celui-ci, toujours perſuadé que Philippe avoit beſoin de lui, ne perdit rien de ſa premiére aſſûrance, juſqu'à ce qu'enfin le lendemain on fit dreſſer un échaffaut, où il eut la tête tranchée avec D. Enriquez de Pereyra Gouverneur de la place, & quelques autres, qui ſervirent d'exemple.

HENRI III. 1580.

Caſcaës pris & pillé.

Sévérité du Duc d'Albe.

Cette ſévérité, qui étoit particuliére au Duc d'Albe, & dont il uſoit pour rendre ſon nom, ou celui de ſon maître redoutable, avoit fait beaucoup de tort à Philippe dans les Païs-bas. Elle attira au Duc & à ſon fils une réputation d'hommes ſanguinaires, qui ne s'effacera jamais, & qui rendit les Eſpagnols ſi odieux, que les Flamans, qui quoique mutins ont cependant toujours été attachés à leurs Princes, ſe déterminerent enfin à changer de maître. Il eſt certain, & pluſieurs en conviennent, qu'on auroit pû en uſer avec plus de douceur envers D. Diégue. C'étoit un homme d'une naiſſance illuſtre, ſorti de ces hommes fameux que le Portugal regarde comme ſes libérateurs, & qui ſervirent autrefois à élever le Roi Jean ſur le trône. C'eſt ce qui l'avoit animé à prendre en main la défenſe du parti de D. Antoine. Ses ancêtres avoient donné un Roi au Portugal; il eſperoit à leur exemple, au défaut de la famille Royale, pouvoir mettre la Couronne ſur la tête d'un Prince qui lui en ſeroit redevable. On dit que le Duc d'Albe, outre ſa ſévérité naturelle, étoit encore piqué perſonnellement contre D. Diégue, à cauſe de certains diſcours qu'il avoit tenus,

HENRI III. 1580. & qui étoient outrageans pour le Duc. En effet il diſoit ordinairement d'un air de mépris qu'il auroit bien voulu meſurer ſon épée avec celle du Duc, & voir s'il lui ſeroit auſſi aiſé de manier les Portugais à ſa fantaiſie, comme il avoit fait les Flamans.

Après la mort de D. Diégue de Menesès, il ne fallut pas lui chercher bien loin un ſucceſſeur. Il y avoit déja long-tems que D. François de Portugal Comte de Vimioſo s'étoit deſtiné cette place. Cependant comme les Magiſtrats, & le peuple même de Lisbonne commençoient à murmurer, & faiſoient entendre aſſez hautement que puiſque le Duc d'Albe étoit ſi proche, il étoit tems que le nouveau Roi ſongeât à le combattre, ou à s'accommoder; D. Antoine, après avoir fait inutilement tous ſes efforts, pour tirer quelque argent des Magiſtrats, s'avança enfin à Belen. Là on délibéra ſur le parti qu'il y avoit à prendre. La plus grande partie étoit d'avis de céder à l'orage, d'éviter d'en venir aux mains, de gagner du tems en traînant la guerre en longueur, & de tâcher, s'il étoit poſſible, de conſerver ſes avantages juſqu'à l'année ſuivante. Mais le Comte de Vimioſo faiſant le brave hors de ſaiſon, proteſta, en mettant la main ſur la garde de ſon épée, qu'il auroit la vie de quiconque ôſeroit doreſnavant propoſer de faire retraite.

D. Antoine n'avoit pas plus de huit mille hommes dans ſon armée; encore n'étoient-ils compoſés que de payſans, que de Négres ſans cœur qu'il avoit ramaſſés dans Lisbonne. Du reſte il avoit très-peu d'Officiers qui ſçuſſent la guerre. Sur la nouvelle de ces mouvemens, Sforce des Urſins, jeune homme qui avoit la réputation d'être brave, étoit venu d'Italie lui offrir ſes ſervices. Mais c'étoit plûtôt un homme de main que de tête. Après avoir reſté trois jours à Belen, comme il ne venoit aucunes troupes des différentes provinces du Royaume, quoiqu'on eût envoyé pluſieurs fois des ordres réïterés de ſe rendre au camp, quelques-uns conſeillerent au Prince de ſe retirer au fort de Saint-Julien; & ils lui repréſenterent que comme c'étoit la ſeule place forte qui lui reſtât, il étoit de ſon intérêt de la défendre en perſonne, ajoûtant, qu'il y ſeroit plus en ſûreté que dans tout autre endroit. Mais des Urſins fut d'avis d'aller plûtôt camper à Alcantara (1), à cauſe du voiſinage de Lisbonne, & parce que le Duc d'Albe, en ſuivant la route qu'il avoit priſe, ne pouvoit y arriver ſans paſſer un ruiſſeau, dont les bords étoient fort hauts & fort eſcarpés; en ſorte que le Prince auroit l'avantage de pouvoir aiſément contenir dans le devoir la capitale dont il ne ſeroit pas éloigné, & de ſe ſervir du ruiſſeau comme d'un retranchement pour ſe fortifier.

Il met le ſiége devant le fort Saint-Julien.

Cependant le Duc d'Albe, après avoir fait reconnoître par D. Ferdinand ſon fils la fortereſſe de Saint-Julien, où commandoit Triſtan Vaez de Vega avec quatre cens hommes de garniſon, y alla mettre le ſiége. Cette place eſt voiſine de Caſcaës, où la flotte d'Eſpagne avoit moüillé, ſituée en-deçà du Tage, & accompagnée d'une ville. Le terrtre ſur lequel elle étoit bâtie, étoit fortifié par quatre petits baſtions; & il y avoit

(1) Quelques-uns, dit M. de Thou, croyent que c'eſt l'ancienne *Norba Cæſarea*.

avoit dedans trente piéces d'artillerie. Les Eſpagnols furent d'abord fort incommodés par le feu de la flotte de D. Antoine, qui étoit à Belen; mais auſſitôt qu'ils ſe furent retranchés devant la place, ils ſe virent à couvert de ſes coups, qui ne portoient que de loin; & ils ouvrirent la tranchée devant le fort le 10. d'Août. Auſſitôt que l'artillerie des Eſpagnols commença à ſe faire entendre, D. Antoine accourut au ſecours. Il y eut là une action qui dura quelques heures entre la Cavalerie des deux partis, après laquelle le Prince ſe retira dans ſon camp qu'il s'appliquoit à fortifier, l'ayant fait environner de murs ſemblables à ceux qu'on bâtit en France, où l'on remplit de troncs d'arbres & de fagots deux rangs de maçonnerie. Du reſte le voiſinage de l'ennemi l'inquiétoit beaucoup moins, que ce qui ſe paſſoit à Lisbonne, où l'on commençoit à remarquer quelque refroidiſſement pour le parti de ce Prince. HENRI III. 1580.

Ce changement étoit un effet de l'habileté de Philippe. Ce Prince, qui auroit bien voulu terminer cette guerre, dont le ſuccès lui paroiſſoit toujours à craindre, ſans répandre le ſang de ſes ſujets, venoit de faire publier une déclaration dans tout le Portugal, par laquelle il promettoit une abolition entiére du paſſé à ceux qui rentreroient dans le devoir, & abandonneroient le parti de D. Antoine: il n'exceptoit de cette grace que le Prince, & ceux qui l'environnoient, & qui avoient donné occaſion aux troubles arrivés dans Lisbonne, à Sétubal, & à Santaren. En même tems Philippe, pour ſatisfaire en quelque ſorte l'ambition des Portugais, qui ſouhaitoient un Roi de leur nation, n'avoit pris uniquement dans cet acte que les titres dont ſe ſervent les Rois de Portugal. Il n'avoit même ſigné que le nom de Roi, au lieu que dans tous les actes publics il ſignoit * *Moi le Roy*. Enfin celui-ci étoit muni des cinq ſceaux qu'employoient les Rois de Portugal, & qu'ils appellent les cinq climats, afin de montrer juſque dans les plus petites choſes qu'il vouloit ſuivre en tout les mœurs, les coûtumes, & les uſages de la nation. **Le Roi d'Eſpagne promet aux Portugais une abolition du paſſé.** * Yo el Rey.

C'étoit-là ce qui faiſoit que Dom Antoine commençoit à craindre que la ville de Lisbonne ne ſongeât à l'abandonner. Auſſi ſe montroit-il beaucoup plus diſpoſé à écouter les propoſitions de Diégue de Cercamo. Mais l'Evêque de la Guarda, D. Emmanuel de Portugal, le Comte de Vimioſo, D. Emmanuel de Silva, & Botello revenoient à la charge, & le replongeoient dans ſon premier aveuglement. Cependant ce Prince donna enfin un pouvoir à Cercamo de traiter en ſon nom avec Philippe. Ses lettres ne portoient que ſon nom pour toute ſouſcription; & Cercamo étoit chargé, après qu'on ſeroit convenu des articles de l'accommodement, de prier S. M. C. pour rendre la chûte du Prince moins honteuſe, de ſe contenter de l'écrit qu'il feroit ſignifier aux Etats du Royaume, par lequel il leur déclareroit, qu'il ne ſe croyoit pas en état de faire tête à la puiſſance de S. M. & que par conſéquent il leur laiſſoit la liberté de prendre leurs meſures. **D. Antoine députe à ce Prince pour s'accommoder.**

Mais Philippe, enflé de ſes ſuccès, ne vouloit plus entendre parler d'accommodement. Ainſi il renvoya Cercamo au Duc d'Albe, qui après avoir long-tems amuſé D. Antoine, réduiſit enfin ce Prince infortuné à la funeſte néceſſité d'en venir à une bataille. En effet le nouveau Roi ayant fait de- **Eloignement & obſtacles touchant ce deſſein.**

HENRI III. 1580.

mander une entrevûë au Duc, il ne fut pas poſſible de convenir du lieu où elle devoit ſe tenir. Enſuite, lorſqu'on fut demeuré d'accord de ſe voir dans une galére, le haſard fit naître de nouveaux obſtacles qui empêcherent l'exécution de ce projet. Le Duc d'Albe écrivant à D. Antoine, refuſa de lui donner le titre d'Excellence; & le Prince qui prenoit celui d'Alteſſe parmi les Portugais, & qui ne ſe fioit pas trop à la parole du Duc, ſe vengea de ſes mépris par une réponſe pleine de hauteur. Il lui fit dire que les Rois étoient toujours des Rois, & que les Généraux d'armée n'étoient jamais que des Généraux d'armée; que du reſte le Seigneur qui étoit infiniment au-deſſus des uns & des autres, accordoit la victoire à qui bon lui ſembloit. Ainſi la négociation finit comme le Duc d'Albe le ſouhaitoit, ſans qu'on pût eſpérer de venir jamais à bout de s'accorder.

Reddition du fort Saint-Julien.

Cependant les Eſpagnols avoient déja élevé contre le fort de S. Julien, une batterie de dix canons, auxquels ils en joignirent auſſitôt après dix autres, qui commencerent à tirer contre la place. Le Gouverneur & la garniſon penſoient de leur côté à ſe rendre; & le Duc d'Albe, qui, après avoir envoyé aux aſſiégés un trompette qu'ils avoient refuſé d'écouter, appréhendoit les ſuites de ce ſiége, cherchoit une occaſion de pouvoir entrer en négociation, lorſque le haſard la lui offrit. Une veuve de la campagne, dont le gendre & le fils étoient dans le fort, ſoit par amitié pour ces deux perſonnes qui la touchoient de ſi près, ſoit que ce fût de concert avec le Duc d'Albe, lui fit demander la permiſſion d'entrer dans la place pour en retirer ſon gendre & ſon fils, & pria que tandis qu'elle y ſeroit, on fit ceſſer les batteries. Le Duc lui accorda tout ce qu'elle ſouhaitoit: elle ſe rendit dans la fortereſſe; inſtruiſit Triſtan (1) du ſujet de ſa venuë, & le conjura de la part du Duc d'Albe, comme elle en avoit été chargée, de ſonger à lui, & de ne pas ſe perdre lui & toute ſa garniſon par ſon opiniâtreté. Cet avis donna plus de joye au Gouverneur qu'il n'en fit paroître. Il demanda une entrevûë avec le Duc, & l'obtint. Après avoir pris ſes ſûretés, il ſe rendit au camp; fit ſon traité ſecret avec le Général Eſpagnol, à des conditions auſſi avantageuſes qu'il pouvoit en attendre de D. Antoine; rentra enſuite dans la place, feignant d'être beaucoup mieux inſtruit du droit de S. M. C. qu'il ne l'avoit été juſqu'alors; & après avoir fait entendre à ſa garniſon que ſon honneur & ſa parole lui étoient plus chers que les avantages les plus conſidérables, & même que ſa propre vie, il l'engagea à reconnoître Philippe pour Roi légitime du Portugal. Le Duc d'Albe confia enſuite la garde de cette place à Gabriel Ninno, qui y entra avec ſon régiment. Après la reddition de la fortereſſe de S. Julien, Pierre Barba, qui commandoit dans un autre fort nommé Cabeça ſeca, ſitué au-deſſous de cette place, & qui avoit d'abord refuſé de ſe rendre

Et du fort Ca-

(1) Triſtan tenoit d'abord S. Julien au nom des Gouverneurs du Royaume, qui lui en avoient donné le commandement. Voyant enſuite le tribunal des Gouverneurs aboli, il fit hommage de cette place à D. Antoine, & lui prêta le ſerment entre les mains de Brito. Ce Prince lui en laiſſa le gouvernement, & enfin il fut forcé de la rendre au Duc d'Albe. *Voyez la Note, page 731.*

Digitized by Google

dre à la ſommation du Duc d'Albe, crut auſſi devoir prendre ſon parti. Après avoir donné avis de ſon deſſein au nouveau Roi, il abandonna la place à l'approche de la flotte Eſpagnole, emmenant avec lui ce qu'il pouvoit y avoir d'artillerie, & ſe rendit au camp du Prince. HENRI III. 1580.

Sur ces entrefaites on apprit que la flotte des Indes étoit arrivée aux Açores, chargée de beaucoup de richeſſes; & comme les plus conſidérables négocians de Lisbonne auroient été ruinés, ſi la flotte d'Eſpagne s'en fût renduë maîtreſſe, il n'y avoit perſonne qui ne ſouhaitât que la fortune décidât de ce différend par un combat, avant qu'elle fût entrée dans la mer d'Eſpagne. Ainſi les Magiſtrats de Lisbonne preſſerent le Prince de pourvoir à ſes intérêts & à ceux de cette capitale, & d'apporter enfin remede aux malheurs auxquels on étoit expoſé chaque jour. Ils lui repréſenterent que l'armée d'Eſpagne étoit à leurs portes; que Philippe n'étoit pas fort éloigné; qu'il falloit ſe battre ou s'accorder; & qu'ils le prioient de choiſir inceſſamment celui des deux partis qui lui conviendroit le plus. Mais ceux qui compoſoient le Conſeil de ce Prince, ne vouloient point entendre parler d'accommodement. Les Moines eux-mêmes étoient plus furieux que jamais. Ils ne ſe contentoient plus comme auparavant, d'animer le peuple à la guerre dans le ſecret de la Confeſſion & dans leurs ſermons: on les voyoit ſe mêler parmi les troupes, dans le camp, & ſur la flotte, avec un appareil ridicule; ſoit que dans leurs habits ordinaires ils paruſſent le Crucifix à la main, ou portant quelques reliques; ſoit qu'armés à demi ils ſe donnaſſent en ſpectacle, faiſant le moulinet avec leur épée, faiſant de la Religion le prétexte de leurs fureurs, & mettant tout en uſage pour engager à tenir bon juſqu'à la derniére extrémité, des gens qui commençoient à ſentir tout le poids de leurs malheurs.

Remontrances des Magiſtrats de Lisbonne à D. Antoine.

Fureur des Moines.

D. Antoine, qui d'un côté n'eſpéroit plus de pouvoir jamais s'accommoder avec l'Eſpagne, & qui de l'autre ſe voyoit de toutes parts abandonné, ſe trouvoit cependant dans l'embarras le plus funeſte. Le trouble regnoit dans la capitale; la frayeur avoit ſaiſi les troupes. Dans ces triſtes circonſtances, incertain du parti qu'il avoit à prendre, victime de la crainte, & ſoupçonnant par conſéquent tous ceux qui approchoient de lui, ce Prince malheureux qui ſe croyoit à toute heure ſur le point d'être trahi, faiſoit ſentir ſa mauvaiſe humeur également à ſes créatures & à ceux qu'il s'imaginoit être ſes ennemis. Le feu ayant pris par haſard à quelques maiſons voiſines du palais, dans le quartier où logeoient les Flamans, quoique cette nation dût être beaucoup moins ſuſpecte que toute autre, cependant il s'imagina qu'ils avoient excité cet incendie de concert avec les Eſpagnols; & ſur le rapport d'Emmanuel Suarès, qui depuis peu avoit été nommé Chancelier de la Chambre de Lisbonne, il obligea ces malheureux à changer de demeure: ce qui leur cauſa un préjudice conſidérable; peu s'en fallut même que le peuple furieux ne mît leurs maiſons au pillage.

Fâcheuſe ſituation du Prince. Sa défiance.

Le Duc d'Albe étoit informé de tout ce deſordre; & après avoir uſé juſque-là d'une diligence incroyable, il reſtoit tranquille dans ſon camp, atten-

HENRI III. 1580.

attendant patiemment que ce peuple qui ne s'étoit attaché à D. Antoine que par fantaiſie, le voyant malheureux, ſe révoltât contre lui avec la même légéreté, & qu'il pût ainſi ſe rendre le maître de ſon ſort, ſans être obligé d'en venir à une bataille. Cependant il faiſoit ſonder la garniſon de Belen, & même les Officiers de la flotte Portugaiſe. Il y eut auſſi pendant huit jours quelques actions de peu de conſéquence, à la tête deſquelles ſe trouva Dom Sanche d'Avila, & où l'avantage fut aſſez peu conſidérable de part & d'autre. Enfin D. Pedre de Bermudez que le Duc d'Albe avoit laiſſé à Sétubal, étant arrivé avec quelque Cavalerie, & ce Général ayant fait reconnoître la tour de Belen, qui n'avoit pour toute défenſe qu'un baſtion fort étroit & un foſſé, on dreſſa contre ce fort une batterie de trois canons; mais ils commencerent à peine à tirer, que la garniſon qui avoit déja fait ſa capitulation avec les Eſpagnols, leur remit cette place. La tour de Caparica, qui couvroit en quelque ſorte la tour de Belen, ſe rendit de même auſſitôt après. De-là le Duc d'Albe alla prendre ſon quartier au fameux monaſtére des Jéronimites, où le Roi Emmanuel, par l'ordre duquel il avoit été bâti, avoit fait des dépenſes infinies, & qu'il avoit rendu célébre, en le deſtinant à être le lieu de ſa ſépulture & de celle de ſes ſucceſſeurs. Ce Général voulut enſuite reconnoître en perſonne le camp de D. Antoine: il paſſa vis-à-vis en bataille, tira quelques volées de canon, & rentra dans ſon camp ſans avoir rien tenté de plus conſidérable; mais après avoir remarqué cependant qu'il y avoit quelques endroits foibles qu'il ſeroit aiſé de forcer.

Priſe des tours de Belen & de Caparica par les Eſpagnols.

Dénombrement des flottes Eſpagnole & Portugaiſe.

Cependant la flotte d'Eſpagne avoit remonté le Tage, & ne s'éloignoit point de l'armée. Elle étoit compoſée de ſoixante & ſix galéres, de vingt-ſix vaiſſeaux de charge, & de quelques autres plus petits. On comptoit dans celle de Portugal neuf grands vaiſſeaux qui alloient à la rame, cinq galéres, & trente-ſix vaiſſeaux de charge. Toute la flotte étoit bien fournie d'artillerie & de munitions. Elle couvroit la ville & le camp; en ſorte que de ce côté-là il étoit difficile d'en approcher ſans danger. D'un autre côté l'armée Eſpagnole trouvoit en ſon chemin la petite riviére d'Alcantara, dont les bords étoient fort eſcarpés. Ainſi, comme il étoit dangereux d'attaquer le camp par un ſeul endroit, il fut réſolu d'y donner l'aſſaut de toutes parts. On prit pour l'exécution de ce deſſein le 25. d'Août, & la veille le Duc d'Albe fit lui-même une courſe juſqu'aux retranchemens des Portugais. En même tems, dès minuit tout le camp des Eſpagnols retentit du bruit des tambours & des trompettes, afin de tenir ſur pied toute la nuit les troupes Portugaiſes, & afin de les mettre ainſi moins en état de ſe battre le lendemain.

Situation du camp des Portugais.

Alcantara eſt un bourg qui donne ſon nom à la petite riviére qui l'arroſe, ſitué dans l'angle même que forme ce ruiſſeau, en ſe jettant dans le Tage qu'on paſſe en cet endroit ſur un pont de pierre. Les Portugais y avoient mis des troupes pour le garder; & la ſituation de leur camp étoit telle, qu'ils étoient couverts du côté du Midi par le Tage & par leur flotte qui n'étoit pas éloignée; & du côté du Couchant par où le Duc d'Albe venoit les attaquer, ils avoient pour rempart la riviére même. Cependant ils

ils avoient encore tiré en dedans un retranchement qui n'étoit pas d'ailleurs bien difficile à forcer. Du reſte la ſituation du terrain étoit fort montueuſe, & les deux bords du ruiſſeau étoient couverts de collines, qui à la vérité n'étoient pas fort rudes à monter; mais qui étoient d'ailleurs en très-grand nombre. HENRI III. 1580.

Diſpoſition de l'armée Eſpagnole.

Le Duc d'Albe étoit campé à la droite de cette riviére; & il avoit recommandé à D. François d'Alaba qui commandoit l'artillerie, de diſpoſer ſi bien ſes batteries dans les poſtes qu'on lui avoit marqués, qu'il foudroyât en même tems le pont, la plaine où les Portugais étoient campés, & le retranchement. En même tems il manda au Marquis de Santa-Cruz, de mettre à la voile au ſignal qu'il lui donneroit, en élevant en l'air un drapeau blanc, & d'attaquer ſur le champ la flotte Portugaiſe. Mais le vent contraire l'empêcha d'exécuter à tems ce projet. Cependant le Duc partagea ſon armée en trois corps, dont deux étoient tous compoſés d'Infanterie, en ſorte que la Cavalerie formoit le troiſiéme. Du reſte ils n'étoient point rangés de file; mais marchoient preſque de front, autant que la petiteſſe du terrain pouvoit le permettre. Le Duc étoit au centre avec toute l'Infanterie Eſpagnole & une partie des Piquiers Allemans. Ce gros, compoſé de ſix mille hommes, étoit encore diviſé en quatre corps qu'il avoit auſſi rangés de front. Proſper Colonna commandoit l'aîle droite qui n'étoit pas moins nombreuſe, & qui marchoit dans le même ordre, compoſée des troupes Italiennes & Allemandes, & de quelques bataillons d'Eſpagnols qui reſtoient encore. Enfin D. Ferdinand bâtard du Duc d'Albe, & Lieutenant général de ſon pere, étoit à la tête de l'aîle gauche, où il n'y avoit que de la Cavalerie. Au reſte le Duc lui avoit déclaré expreſſément auſſi bien qu'à tous les Officiers de l'armée, que s'ils vouloient faire plaiſir à S. M. C. il falloit, au cas qu'ils euſſent le bonheur de remporter la victoire, qu'ils fiſſent en ſorte d'empêcher le pillage de la capitale; ajoûtant, pour les toucher davantage, que ſi le contraire devoit arriver, il ſouhaitoit d'avoir la tête caſſée du premier coup d'arquebuſe qui ſeroit tiré, plûtôt que d'être témoin d'un ſi grand malheur. Enfin le Duc d'Albe marqua par écrit à tous les Officiers, non ſeulement l'ordre de la marche, mais même le moment où ils devoient donner, afin de leur faire comprendre que la victoire dépendoit de leur exactitude à ſuivre ponctuellement ſon projet.

Embarras de Dom Antoine.

D'un autre côté D. Antoine n'avoit ni Officiers ni ſoldats qui ſçuſſent la guerre; les troupes étoient épuiſées par la fatigue du jour précédent, & pour avoir paſſé toute la nuit ſous les armes: il ſe voyoit même preſque abandonné, parce que la plûpart de ſes ſoldats étoient retournés à Lisbonne dont ils étoient ſi peu éloignés; tout cela mettoit ce Prince dans un étrange embarras; également inquiet, & pour la capitale, où il appréhendoit quelque révolte; & pour ſon camp, qu'il voyoit prêt d'être attaqué par les Eſpagnols. Dans ces circonſtances, il faiſoit tout ce qui étoit en ſon pouvoir; c'étoit de ranger ſon armée en bataille: encore ne ſe preſſoit-il pas, perſuadé que le Duc d'Albe ne ſongeoit pas à venir l'attaquer dans ſon camp, & qu'il ſe contenteroit ſeulement d'eſcarmoucher

HENRI III. 1580. comme il avoit fait la veille. Enfin il écrivit à l'Evêque de la Guarda, afin qu'il obligeât tout le monde à venir reprendre ſon poſte. Tandis que ce Roi de théatre étoit dans un camp expoſé à toutes les injures de l'air, ce Prélat cependant au milieu de Lisbonne, recevoit tranquillement ſous le dais tous les honneurs de la Royauté. Par ſon ordre toutes les cloches de Lisbonne n'avoient point ceſſé de ſonner pendant la nuit entiére, & avoient tenu les bourgeois toujours éveillés. Dés le matin il fit battre le tambour dans toute la ville, obligeant tout le monde, bon gré malgré, de paſſer au camp, comme autant de brebis qu'il envoyoit à la boucherie. Mais la plûpart déſerterent en chemin; en ſorte que cette reſſource ne fortifia pas de beaucoup l'armée.

Déja le Duc d'Albe étoit en marche; & voyant que le Prince n'avoit pas encore rangé ſon armée en bataille, comme il ſe l'étoit imaginé, il comprit de-là que ſon artillerie ne ſeroit pas autant de mal aux ennemis qu'il l'avoit eſpéré. Mais il prit ſon parti ſur le champ; & ayant fait avancer ſon armée, il réſolut d'en venir aux mains. Dans cette vûë il donna ordre à Proſper Colonna qui commandoit l'aîle droite, de faire l'attaque du pont, & de pouſſer de ce côté-là auſſi loin qu'il pourroit aller. En même tems il chargea D. Sanche d'Avila de tirer du centre deux mille Arquebuſiers des plus braves, d'aller à leur tête paſſer le ruiſſeau un peu plus haut, où les bords étoient moins eſcarpés, & de prendre en flanc les Portugais. Enfin il chargea D. Ferdinand ſon fils de chercher un paſſage dans un endroit plus éloigné, & de faire en même tems au camp une troiſiéme attaque oppoſée aux deux autres, afin d'attirer l'ennemi de ce côté-là. Mais ſoit que d'Avila eût plus de chemin à faire, & qu'il rencontrât plus d'obſtacles; ſoit que les Italiens, pour ôter aux Eſpagnols la gloire d'avoir marché les premiers à l'ennemi, euſſent doublé le pas, Colonna précipita ſon attaque; & comme les Portugais lui oppoſerent la fleur de leur armée, il fut d'abord aſſez maltraité. Le Duc d'Albe d'une hauteur où il étoit aſſis, étoit témoin de ce deſordre, & blâmoit hautement la témérité de Colonna. Enfin Louis d'Ouara marcha à ſon ſecours à la tête de quelques Cuiraſſiers Allemans, que le Comte de Lodron lui prêta. Avec ce renfort Colonna emporta le pont, & força les ennemis d'abandonner un moulin voiſin où ils avoient jetté quelques troupes. Pour lui, il ne perdit que quelques ſoldats à cette attaque.

Attaque des Eſpagnols.

Cependant le Duc d'Albe étoit fort inquiet; comme il connoiſſoit d'Avila pour un homme naturellement prompt, il appréhendoit que lorſqu'il ſçauroit l'accident arrivé à Colonna, au lieu de prendre l'ennemi en flanc, il n'allât l'attaquer de front. Mais d'Avila ſuivit exactement l'ordre du Général. Il chargea les Portugais avec vigueur, accompagné de D. Rodrigue de Sapata, & de D. Pedre Gonçalez de Mendoza; & ayant été ſoûtenu à propos par la Cavalerie de D. Ferdinand, quoique D. Antoine, qui auparavant s'étoit trouvé à l'attaque du pont, eût tourné toutes ſes forces de ce côté-là, il obligea les ennemis qui ſçavoient que les Eſpagnols étoient déja maîtres du pont, & qu'ils attaquoient le camp par les flancs, à ſe retirer au centre. Alors François d'Alaba fit encore ſur eux quelques déchar-

Défaite des Portugais par les Eſpagnols.

charges qui leur tuerent beaucoup de monde. Cependant ils étoient enveloppés de toutes parts. Ils avoient l'ennemi en tête & en flanc; & D. Ferdinand ayant envoyé une partie de la Cavalerie pour leur couper le retour vers la capitale, ils se voyoient encore pris en queuë. Ainsi ils se débanderent & commencerent à se mettre en fuite. D. Antoine lui-même abandonnant le champ de bataille, se mêla avec les fuyards, & reprit le chemin de Lisbonne, suivi du Comte de Vimioso, de D. Emmanuel de Portugal, de D. Diégue Botello le vieux, & de D. Edoüard de Castro. Il reçut en chemin un coup de lance dans le visage, & fut même presque fait prisonnier par quelques volontaires Italiens. Enfin il arriva à la capitale qu'il traversa, entrant par une porte & sortant par une autre, & traînant après lui les malheureux restes de son armée. En passant il fit ouvrir les prisons, comme si après une si grande perte, l'Etat eût pû espérer encore quelque chose du secours de quelques scélérats. Il s'en trouva cependant parmi eux qui n'avoient d'autre crime que d'avoir soûtenu le parti de Philippe. Les artisans & le reste du peuple mirent les armes bas, resterent dans la ville, & ne chercherent point d'asile ailleurs qu'auprès de leurs femmes & de leurs enfans. Les étrangers se réfugierent dans les Eglises. Le carnage fut grand, & cependant beaucoup moindre qu'on n'auroit dû l'attendre, vû le grand nombre des fuyards. En effet les Portugais n'eurent pas plus de quinze cens hommes de tués. Pour ce qui est des Espagnols, ils ne perdirent guères que cent hommes dans cette action. HENRI III. 1580.

Il y avoit à Almada, de l'autre côté du Tage, un couvent de Dominicains bâti sur une colline. François Foreyro de Lisbonne en étoit Prieur. C'étoit un Théologien fort habile, célébre non seulement par ses Ouvrages, mais encore par la part qu'il avoit euë au Concile de Trente où il s'étoit trouvé. De cette hauteur ce Religieux, qui étoit fort contraire aux intérêts de Philippe, regardoit avec inquiétude le combat des deux armées, lorsque voyant les troupes Portugaises taillées en piéces ou mises en desordre, il fut saisi d'une peur ou d'une douleur si violente, qu'il tomba à la renverse de dessus la chaise où il étoit assis, les yeux tournés vers le ciel & froid comme un marbre; il mourut ainsi sans prononcer une seule parole, n'ayant guères plus de soixante ans.

Réduction de Lisbonne à l'obéïssance du Roi d'Espagne.

Aussitôt après cette déroute, D. Ferdinand, conformement aux ordres de son pere, marcha vers Lisbonne pour empêcher les troupes d'y entrer. Il eut la précaution de publier chemin faisant avant que d'y arriver, qu'il y avoit encore un gros d'ennemis à défaire, & que les vaincus faisoient mine de vouloir se rallier; c'étoit afin d'amuser le soldat, jusqu'à ce qu'enfin il se rendit dans la capitale où il parla aux Magistrats, & leur promit seulement la vie sauve, laissant le reste à la disposition du vainqueur. Mais ce n'étoit que pour ne pas s'exposer aux importunités des troupes qui l'environnoient. En effet il fit descendre avec des cordes par-dessus les murs de la ville, quelques-uns des principaux d'entre eux, qui se rendirent auprès du Duc d'Albe, de qui ils obtinrent des conditions plus avantageuses. En conséquence il donna ordre à quelques-uns des principaux Officiers de l'armée, de faire

HENRI III. 1580.

une eſpéce de garde à la porte de Sainte-Catherine, afin que par leur autorité ils arrêtaſſent le premier feu du ſoldat. Ceux qu'il chargea de cette commiſſion, furent le Marquis de Cetona, D. Ferdinand de Tolede, D. Sanche d'Avila, Jules Spinola, Ambroiſe Grimaldo, D. Garcie de Cardenas, D. Pedre de Bermudez, François Landriano, Côme Centurione, D. François & D. Diégue de Tolede. Il fit auſſi entrer dans la ville Pierre de Medicis, D. Pedre de Tolede, & quelques autres Seigneurs, afin d'empêcher par leur préſence que les ſoldats ne fiſſent aucun tort aux habitans, au cas qu'il s'y en fût gliſſé quelques-uns. D'un autre côté le Marquis de Santa-Cruz, & D. Alfonſe de Leyva n'avoient pas été moins heureux ſur mer. Après avoir célébré la défaite des Portugais par une décharge de toute leur artillerie, la flotte ennemie, qui voyoit l'armée de D. Antoine en déroute, ayant mis à la voile, ils s'en rendirent maîtres ſans trouver preſque la moindre réſiſtance. Cependant quelques-uns des gens de l'équipage étant entrés dans Lisbonne, & voulant ſe mettre à piller, on arrêta leurs mauvaiſes intentions; & il y en eut deux de pendus pour ſervir d'exemple aux autres.

Les troupes ne pouvant donc pénétrer dans la ville, elles s'en vengerent ſur le faubourg qui en fait la meilleure partie; & elles le mirent au pillage pendant trois jours entiers. Le butin qu'elles y firent, fut immenſe; & tout ce que les ſoldats enleverent, ils le vendirent enſuite à vil prix aux marchands, comme il arrive ordinairement dans ces ſortes d'accidens. La conjoncture ne pouvoit être plus favorable: la flotte étoit tout proche; & c'étoit une belle occaſion pour tranſporter dans les païs étrangers tout ce qu'il y avoit de plus précieux parmi le butin, & l'y vendre ſa juſte valeur. Au reſte ce qui fut cauſe qu'on trouva dans ce faubourg beaucoup plus de richeſſes qu'on n'eſpéroit, c'eſt que la crainte de la peſte avoit engagé la plus grande partie des marchands de Lisbonne à y tranſporter leurs effets les plus précieux. Dom Alphonſe de Leyva empêcha que la doüanne ne fût pillée. Les Italiens & les Allemans ne toucherent point non plus aux Egliſes ni aux maiſons religieuſes. Pluſieurs perſonnes, perſuadées que celle de S. Roch qui appartient aux Jéſuites, ſeroit ſur-tout un ſûr aſile, avoient mis en dépôt chez ces peres tout ce qu'elles avoient de plus précieux. Mais les Eſpagnols ayant chaſſé de cet endroit les Italiens, & y étant entrés comme par amitié, & ſous prétexte qu'ils y étoient envoyés par leurs Officiers pour le mettre hors d'inſulte, tout fut enlevé & tranſporté la nuit ſur la flotte. Errera dit qu'on accorda auſſi aux troupes le pillage de quelques maiſons bourgeoiſes, parce qu'elles appartenoient à des gens qu'on accuſoit d'avoir été contraires aux intérêts de Philippe, & d'avoir été cauſe du ſoûlevement.

D'un autre côté, Dom Antoine, après s'être fait panſer à Sacabem, avoit marché droit à Santaren, où il fut ſuivi par l'Evêque de la Guarda, le Comte de Vimioſo & Simon de Maſcarennas d'Evora, avec environ quarante cavaliers. Le Prince ne fut reçû qu'avec peine dans cette place; encore ce ne fut qu'à condition qu'il en ſortiroit inceſſamment. Exemple bien triſte & bien remarquable de l'inconſtance des choſes humaines! Ce Prince, qui deux mois auparavant

Digitized by Google

paravant avoit vû tout le peuple de cette ville s'empreſſer de ſe rendre à ſon Couronnement, & de marquer la joye qu'il reſſentoit de l'avoir pour maître, devenu ſimple particulier, ne pouvoit pas trouver dans cet endroit-là même un aſile contre ſes malheurs. HENRI III. 1580.

Bien des gens trouvoient à redire, que le Duc d'Albe eût été ſi lent à pourſuivre D. Antoine. Mais après un ſuccès ſi complet, l'armée étant chargée de butin, il étoit difficile, & peut-être même dangereux de l'éloigner de la capitale, où l'on prétendoit d'ailleurs que ce Prince étoit caché. Auſſi fit-on par-tout des recherches fort exactes, & juſque dans les recoins les plus cachés des monaſtéres; & ſous ce prétexte, il ſe commit une infinité de vols & de rapines. Ces violences firent encore beaucoup de tort à la réputation du Duc. Ce grand homme ne manquoit pas d'ennemis, qui travailloient à détruire l'idée avantageuſe que Philippe auroit pû avoir de ſes ſuccès, & à groſſir au contraire dans ſon eſprit la faute que ce Général avoit faite, en laiſſant échapper le nouveau Roi. Ils faiſoient entendre à ce Prince, que tant de villes ou de fortereſſes réduites à ſon obéïſſance, tant d'ennemis défaits, & tout récemment mis en déroute à Alcantara, ne méritoient pas après tout de ſi grands éloges; que tout cela s'étoit exécuté preſque ſans réſiſtance; que cette multitude ſans choix de Portugais, compoſée preſque toute entiére de gens enrôlés par force, & d'une populace ſéduite dans le ſecret de la Confeſſion, & par les ſermons ſéditieux des Prêtres & des Moines, qu'on avoit vûs eux-mêmes ſe mettre à ſa tête pour la conduire à la boucherie, ne méritoit pas le nom d'armée, & qu'il n'y avoit pas beaucoup de gloire à tailler en piéces, ou à mettre en déroute des troupes ſi miſérables; qu'ainſi on ne devoit attribuer ce ſuccès qu'au bonheur de S. M. & non point à l'habileté du Duc; mais que ce qu'on pouvoit lui reprocher juſtement, c'étoit d'avoir permis pendant trois jours entiers le pillage d'une ville riche & floriſſante, dont la conſervation auroit fait beaucoup d'honneur à S. M. lui auroit gagné le cœur des Portugais, & lui auroit été même d'une grande utilité pour l'exécution de ſes deſſeins; que c'étoit-là des tours ordinaires de ce ruſé Général pour s'attirer aux dépens du Prince l'affection des ſoldats, & enrichir ſes parens & ſes créatures, qui avoient plus ſatigué, diſoit-on, au pillage de Lisbonne, qu'à vaincre leurs ennemis; & qu'il n'avoit pas tenu d'autre conduite autrefois en Flandre. Ces accuſations & mille autres ſemblables, dont il n'auroit pas été difficile au Duc de ſe juſtifier pleinement, ſe répandoient à la Cour, pour obſcurcir la gloire de ce grand homme, & faire oublier ſes ſervices; & comme il n'y manquoit, ni d'envieux, ni de rivaux, on les y écoutoit avec plaiſir.

Fautes imputées au Duc d'Albe. Jalouſie de ſes ennemis.

Il arriva ſur ces entrefaites, que la flotte des Indes, qui s'étoit arrêtée aux Açores, ignorant ce qui ſe paſſoit, vint contre toute eſpérance moüiller au port de Lisbonne; ce qu'elle n'auroit peut-être pas fait, ſi elle eût été informée de la nouvelle révolution. En effet elle avoit également à craindre d'être pillée par les vainqueurs & par les vaincus. Son arrivée donna beaucoup de joye aux Eſpagnols; mais elle fut troublée par la nouvelle qu'on reçut en même tems de la maladie de Philippe. Elle fut ſi dan-

Philippe II. tombe dange-

HENRI III. 1580.

dangereuſe, que les Médecins eux-mêmes en déſeſpéroient. Cet accident donna de terribles inquiétudes non ſeulement au Duc d'Albe ; mais encore à tous ceux dont la fortune dépendoit du maintien de la puiſſance Eſpagnole. Les Infants d'Eſpagne étoient encore dans l'enfance ; la guerre étoit allumée dans les Païs-bas ; & le Duc d'Anjou ne ſongeoit en France, qu'à profiter de l'humeur inquiéte de la nation, pour s'aggrandir aux dépens des Eſpagnols. Dans ces circonſtances, ſi Philippe fût venu à mourir, il paroiſſoit bien difficile que les Eſpagnols fuſſent déja aſſez maîtres du Portugal, pour ne ſe pas voir en danger de le perdre, & qu'il n'arrivât pas de grandes révolutions dans ce vaſte Empire. Pour ce qui eſt du Duc d'Albe, au cas qu'on fût expoſé à ce malheur, il avoit déja réſolu de faire venir la Reine & le Prince d'Eſpagne à Lisbonne. Autoriſé par leur preſence, & appuyé du ſecours des troupes qu'il avoit alors avec lui, il eſpéroit pouvoir venir à bout de contenir dans le devoir tous les autres Etats ſoûmis à la domination Eſpagnole. Cependant il aſſembla l'onze de Septembre tous les habitans de Lisbonne, & leur fit ſolemnellement prêter ſerment de fidélité au nom de Philippe. Toutes les cloches de la ville ſonnerent enſuite, & les Magiſtrats précédés de l'étendart Royal, allerent dans les ruës de cette capitale proclamer ce Prince Roi de Portugal. Mais leur voix foible & embarraſſée marquoit plûtôt de la triſteſſe que de la joye ; & au milieu de ces cris d'allégreſſe, qu'on ne pouſſoit que par force, on voyoit de tous côtés couler des larmes, & on entendoit encore des ſoupirs.

reuſement malade.

Il eſt proclamé Roi de Portugal.

Dom Antoine ne fit que paſſer à Santaren, il ſe rendit de-là à Coïmbra. Mais voyant qu'il n'y avoit pas de ſûreté, ni pour lui, ni pour les habitans, quelque bien intentionnés qu'ils fuſſent à ſon égard, à faire un long ſéjour en cette ville, il en partit ſur le champ pour aller à Monte-mayor. Là on apprit qu'il levoit une nouvelle armée ; & le Duc d'Albe, qui ne vouloit pas partager ſes forces, réſolut de faire marcher D. Sanche d'Avila contre lui. Cependant la ſanté de Philippe commençoit à ſe rétablir, lorſqu'il arriva un nouvel accident, qui répandit le deüil dans toute la Cour, & retarda encore pour quelque tems l'exécution des projets qu'on méditoit. Ce fut la mort de la Reine Anne, épouſe de S. M. C. Atténuée de douleur & de veilles, depuis la maladie du Roi ſon époux, elle fut attaquée d'un mal, qui ſe répandant cette année dans tout l'Occident, fut comme l'avant-coureur de la peſte qu'on reſſentit en différens endroits, & qu'on appella en Eſpagne le catharre. Cette Princeſſe décéda le 27. d'Octobre, laiſſant deux enfans D. Diégue & D. Philippe, qui étoient à peine ſortis du berceau.

Mort de la Reine d'Eſpagne.

Dom Antoine crut pouvoir profiter de cette occaſion. Il fit ſolliciter les habitans d'entre le Duero & le Minno de ſe déclarer pour lui ; & ayant rallié autour de lui quelques-uns de ceux qui étoient dans ſes intérêts, il commença à former une eſpéce de nouvelle armée. La crainte de ces forces empêcha pour quelque tems ceux de Coïmbra, qui ſongeoient à l'abandonner & à ſuivre la fortune, d'envoyer des députés au Duc d'Albe, comme ils y étoient déterminés. Pour ce qui eſt de ceux de Santaren,

D. Antoine ſe rend maître d'Avero.

ren, ils avoient déja exécuté cette réſolution, auſſitôt qu'ils avoient vû le Prince hors de leur ville, & ils s'étoient ſoûmis au Roi d'Eſpagne. Cependant D. Antoine ſe voyant déja fort de neuf mille hommes, compoſés de toutes ſortes de gens, marcha vers Avero, dont il ſomma les habitans de lui ouvrir les portes : ſur leur refus, il aſſiégea la place, & fit paroître en cette circonſtance plus de vigueur, qu'il n'en avoit encore montré juſqu'alors en toute autre occaſion. Enſuite il y fit donner l'aſſaut, & fut repouſſé. Mais enfin ceux qui étoient dans ſon parti engagerent les habitans à le recevoir. Pantaleon de Saa étoit ſorti de Ciudad del Puerto, pour venir au ſecours des aſſiégés ; mais il arriva trop tard. Le Prince fit arrêter pluſieurs des habitans, qui furent la victime de ſon avarice & de ſes violences ; & peu s'en fallut même que la place ne fût miſe au pillage. Ce ſuccès, joint aux mauvaiſes nouvelles qu'on recevoit de la maladie du Roi d'Eſpagne, enfla tellement le cœur aux païſans qui étoient venus au ſecours du Prince, armés de bâtons & de hoyaux, qu'ils s'imaginoient que rien n'étoit capable de leur réſiſter, & qu'ils ſe promettoient déja de chaſſer les Eſpagnols de Lisbonne. HENRI III. 1580.

D'un autre côté, les Miniſtres du Roi d'Eſpagne travailloient ſans relâche à étendre & à aſſûrer leurs conquêtes. Avant la maladie de ce Prince, ils avoient envoyé ſur les côtes de Barbarie & aux Canaries, pour obliger les Portugais de ces contrées à reconnoître S. M. C. & preſque tous s'étoient ſoûmis. Après cela, comme l'automne étoit fort avancé, le Duc d'Albe envoya les troupes Allemandes en quartier d'hyver à Sétubal, & aſſigna des quartiers aux Italiens & aux Eſpagnols dans les fauxbourgs de Lisbonne. Cependant il donna ordre à D. Sanche d'Avila de ſe mettre à la tête d'un détachement de quatre mille cinq cens hommes d'Infanterie, pour achever de ruiner le parti de D. Antoine. Il fut ſuivi de D. Emmanuel de Pacheco à la tête de deux eſcadrons de Cavalerie & de quinze cens hommes de pied, commandés par D. Diégue de Cordouë ; & étant entré dans Coïmbra, il réduiſit cette ville à l'obéïſſance du Roi d'Eſpagne.

Les Eſpagnols s'emparent de Coïmbra.

Cependant ſur la nouvelle de l'arrivée d'Avila, Dom Antoine quitta Avero, où il étoit alors, & marcha vers Puerto, où ſon parti qui étoit le plus fort, le reçut avec beaucoup de magnificence. Auſſitôt qu'on apprit ſon arrivée, Pantaleon de Saa, D. Ferdinand Nunnez Barreto & Jean Rodrigue de Saa, prirent la fuite & ſe retirerent dans la Galice. Enſuite le Prince fit arrêter & mettre en priſon ceux qui n'étoient pas dans ſes intérêts ; confiſqua leurs biens ; s'empara des vaiſſeaux chargés de ſucre qui étoient à la rade, & les envoya en France ; fit mourir quelques-uns des habitans, & condamna enfin cette ville à lui payer cent mille écus d'or. Pour les lever, il exerça toutes ſortes de violences ; & ayant parlà réduit les bourgeois au déſeſpoir, il étoit ſur le point de ſe porter contre eux aux derniéres extrémités, lorſqu'il apprit que d'Avila venoit de ſoûmettre les villes de Coïmbra & de Monte-mayor, que D. Diégue Botello s'étoit chargé de défendre. Cette nouvelle ſauva ceux de Puerto. D. Antoine, occupé uniquement du ſoin de mettre ſa vie à couvert,

Conduite de D. Antoine à Ciudad del Puerto.

HENRI III. 1580. ne pensa plus à maltraiter ces malheureux. Il envoya à Viana l'Evêque de la Guarda, avec ordre de lever des troupes dans toutes les campagnes des environs, de se rendre maître du pont de Lima, & de fermer à l'ennemi le passage du Duero, qui étoit entre lui & les Espagnols.

Pendant ce tems-là le Duc d'Albe étoit à Lisbonne, où il cassa les Magistrats que D. Antoine avoit nommés, & en créa de nouveaux. Il répara aussi les fortifications du vieux château, & y en ajoûta de nouvelles, y fit transporter de l'artillerie & des munitions, & y mit en garnison les troupes Espagnoles, qui, tandis qu'elles gardoient les portes de la ville, avoient donné occasion à plusieurs querelles, qui s'étoient élevées entre les Castillans & les Portugais.

Avero se soumet aux ennemis.

Cependant d'Avila s'avançoit vers Avero, lorsqu'il reçut les députés des habitans de la place, qui venoient se soûmettre au Roi d'Espagne, & lui offrir leurs services. D'Avila donna là quelques jours de repos à ses troupes; après quoi il pensa à passer le Duero. Mais il se presentoit bien des obstacles à cette entreprise. Ce fleuve, qui est d'ailleurs très-rapide, n'étoit guéable en aucun endroit; on y trouvoit fort peu de bateaux: à la vérité d'Avila en avoit fait porter de plians; mais en les faisant servir à transporter des chariots, ils s'étoient entre-ouverts, & ne pouvoient plus être d'aucun usage. Enfin ce Général ayant détaché quelques troupes pour en aller chercher le long du fleuve, elles furent attaquées par quelques barques armées, à qui D. Antoine avoit donné ordre de courir de côté & d'autre; & ne purent par conséquent ni reconnoître aucuns passages, ni rassembler aucuns bateaux. Mais ayant ensuite remonté vers la source, par où le Prince n'avoit jamais imaginé que les Espagnols dussent venir à lui, elles en trouverent plusieurs de différentes figures; & Antoine Serrano qui commandoit ce détachement, en surprit quelques-uns. Cependant, après avoir trouvé des bateaux, tous les Officiers regardoient comme une témerité de vouloir exécuter une entreprise aussi difficile en presence de l'ennemi; & ils représentoient qu'on termineroit toujours assez tôt cette guerre, si on venoit à bout de réüssir.

D'Avila, Officier Espagnol, tente le passage du Duero.

D'Avila soûtenoit le contraire; & comme il vouloit prévenir Edoüard de Lemos, Martin Lopez d'Acevedo, Antoine de Sousa Coutinno, & les autres Officiers du parti de Dom Antoine, qui rassembloient des troupes de toutes parts, il jugeoit qu'il ne pouvoit espérer de réüssir, qu'en usant d'une extrême diligence. Ainsi il fit un discours à ses troupes, pour les animer à tout entreprendre. Il leur représenta: que le moindre retardement leur seroit très-préjudiciable; que l'hyver approchoit; que pendant cette saison la flotte ne pourroit plus tenir la mer; que son départ réduiroit les troupes de terre à manquer de vivres, & les mettroit par-là hors d'état de subsister; qu'il falloit donc prévenir ces malheurs, & obliger Dom Antoine, qui s'étoit retiré dans le fonds du Portugal, non-seulement à abandonner ce Royaume avec ses prétentions, mais encore à sortir de toute l'Espagne; qu'autrement, si on lui donnoit le tems de se reconnoître, il profiteroit de l'hyver pour appeller les étran-

Il engage ses troupes à seconder son entreprise.

étrangers à ſon ſecours; qu'ainſi, au lieu que cette année on pourroit aiſément terminer la guerre, il la feroit durer juſqu'à l'année ſuivante & même pendant pluſieurs autres, ce qui en rendroit l'évenement douteux; qu'au reſte des troupes qui aſpiroient d'arrivér à l'honneur & à la véritable gloire par le chemin de la valeur, ne devoient point ſe laiſſer épouvanter par les dangers; qu'il n'y avoit aucune gloire à attendre à triompher d'un ennemi défait; que la valeur conſiſtoit à ſurmonter tous les obſtacles; qu'il n'y avoit rien d'impoſſible à de braves gens; que cependant il n'étoit pas aſſez aveuglé par le deſir d'acquérir un vain nom, pour vouloir riſquer par ſa témérité le fruit d'une victoire qui leur avoit été ſi avantageuſe; qu'il vouloit ſeulement les empêcher de perdre par une prudence déplacée & hors de ſaiſon, l'avantage qu'un ſi grand ſuccès leur avoit aſſûré, & qu'ils ne pouvoient recueillir qu'au prix de leur activité; qu'ils n'avoient qu'à vouloir; qu'ils avoient fait preuve de leur valeur, & que la juſtice de la cauſe qu'ils ſoûtenoient leur étoit connuë; que c'étoit en cela qu'ils devoient mettre leur confiance; que du reſte il falloit qu'ils ſe miſſent bien en tete, qu'ils avoient affaire à ces memes hommes, à qui, pendant le cours de cette année, ils avoient enlevé tant de villes & tant de places, & ſur leſquels ils venoient de remporter à Alcantara une victoire mémorable; & qu'ils ſe perſuadaſſent qu'ils continueroient encore à les vaincre de même, pourvû que par des délais hors de ſaiſon, ils n'arrêtaſſent pas eux-mêmes le cours de la victoire, qui s'étoit déclarée pour eux ſi avantageuſement. Henri III. 1580.

Après avoir ranimé le courage de ſes troupes par ce diſcours, & plus encore par la confiance qu'elles avoient dans ſon expérience, d'Avila commença à prendre ſes meſures pour paſſer le fleuve. Il fit border de canon tout le rivage ſur lequel Avero étoit ſitué, afin d'empecher les ennemis de paroître de l'autre côté. En même tems il fit un détachement d'un tiers de ſon armée, à la tete duquel il ſe mit lui-même, & remonta vers Avyntes, réſolu de tenter le paſſage de ce côté-là, avec les bateaux qu'il y avoit fait porter, afin de venir prendre les Portugais en flanc. Il laiſſa le commandement du reſte des troupes qui étoient campées à Piedra Salada, à D. Rodrigue Sapata, avec ordre de paſſer le fleuve en preſence de l'ennemi, & d'attacher les chevaux par la bride aux bateaux qui devoient tranſporter l'armée de l'autre côté. En même tems il lui avoit recommandé de ne ſe mettre à l'eau, que lorſqu'il verroit les troupes Eſpagnoles, qui devoient paſſer au-deſſus de lui, prendre en flanc les Portugais. Le paſſage du Duero ne coûta pas plus que celui du Tage. A peine les troupes de D. Antoine ſe virent attaquées en flanc par les Eſpagnols, qu'elles ſe débanderent ſans faire la moindre réſiſtance, après avoir à peine perdu dix hommes, & laiſſerent ainſi à l'armée d'Avila la liberté de faire à l'aiſe ſa deſcente.

Auſſitôt que D Antoine apprit la nouvelle de ce paſſage, il comprit qu'il n'y avoit plus pour lui de reſſource. Ainſi il aſſembla tous ceux qui étoient attachés à ſon parti, moins pour prendre leur avis ſur l'état préſent de ſes affai- D. Antoine céde à la force, & ſe pré-

HENRI III. 1580.

affaires & ſonder leurs diſpoſitions à ſon égard, que pour les animer à lui être fidèles, en leur expoſant les raiſons de ſon départ, & leur donnant de meilleures eſpérances pour l'avenir. Ainſi, après s'être plaint amérement de l'injuſtice de Philippe, qui déſeſpérant de prouver la juſtice de ſes prétentions, avoit eu recours à la force pour mettre les Portugais dans les fers, & l'avoit honteuſement dépoüillé de la Couronne malgré le ſuffrage des Etats, qui l'avoient élû pour gouverner le Royaume, & être le protecteur de la liberté publique; il leur déclara qu'il étoit réſolu de céder pour un tems à l'orage, pour ne pas courir manifeſtement à ſa perte, & les envelopper eux-mêmes dans ſon malheur, s'il vouloit s'opiniâtrer davantage à ſoûtenir dans ces circonſtances la juſtice de ſes prétentions. Il ajoûta qu'il s'étoit vû ſans aucuns préparatifs expoſé à tous les efforts d'un ennemi puiſſant, & qui depuis long-tems ſe diſpoſoit à l'attaquer; que c'étoit à cette ſurpriſe qu'on devoit attribuer les pertes qu'il avoit faites, mais qu'il eſpéroit les réparer bientôt à l'aide de nouveaux ſecours, pourvû qu'il pût compter ſur leur fidélité; que pour lui, il avoit réſolu de vivre & de mourir dans les mêmes ſentimens; que les revers de la fortune ne ſeroient jamais capables de le faire changer, ni de l'obliger à rechercher l'amitié du tyran & de l'ennemi mortel de l'Etat, quelques avantages qu'il pût lui propoſer. Après ce diſcours qui tira des larmes de tous ceux qui étoient preſens, & que la crainte ou la douleur fit accompagner d'un morne ſilence, le Prince ſortit de l'aſſemblée; & ayant pris le chemin du monaſtére d'Arouca, il ſe détourna pour paſſer à Barcellos; & ſe rendit enfin à Viana, où il s'étoit fait précéder par l'Evêque de la Guarda.

Il ſe prépare à ſon départ.

Il ſort du Portugal & paſſe en France.

D'Avila étoit déja arrivé à la vûë de Puerto, dont les habitans lui avoient fermé les portes. Mais lorſqu'ils ſçurent que les troupes de D. Antoine etoient diſſipées, ils ſe ſoumirent enfin, à condition qu'on leur laiſſeroit la vie ſauve, & qu'on ne toucheroit point à leurs effets. D'Avila détacha enſuite quelques eſcadrons de Cavalerie, pour courir après D. Antoine. Ils étoient à la vûë de Viana, lorſque ce Prince prit enfin ſon parti. Perſuadé qu'il valoit encore mieux pour lui s'expoſer à tous les dangers de la mer, que de tomber entre les mains des Eſpagnols, il s'embarqua. Il fut rejetté à terre par une tempête. Cependant quelque diligence que puſſent faire les cavaliers Eſpagnols qui avoient été envoyés pour l'arréter, & que les habitans avoient reçûs dans la place, il ſçut encore leur échapper. Tandis qu'on traitoit des conditions auxquelles il ſe remettroit entre leurs mains, il profita du tems, & s'étant fait couper la barbe, il ſe déguiſa en marinier. Enfin, après avoir diſtribué aux gens de ſa ſuite le peu d'argent qui lui reſtoit, il ſe tira des mains de ſes ennemis, emportant avec lui ce qu'il avoit de plus précieux en pierreries. Cependant il fut obligé de laiſſer quelques colliers de perles & quelques ornemens de pierreries, qui étoient trop lourds, pour qu'il pût s'en charger; & Philippe les acheta depuis des ſoldats qui les avoient. Depuis ce tems-là ce malheureux Prince reſta caché dans le Royaume juſqu'au mois de Mai ſuivant, errant ſans ceſſe entre le Duero & le Minno, & obligé de changer à chaque inſtant de demeure, logeant

logeant tantôt chez quelques Seigneurs de ſes amis, & ſouvent dans des monaſtéres d'hommes & de filles. Pendant tout ce tems-là, l'affection & l'attachement que ceux de ſon parti avoient pour lui, ou la haine qu'on portoit aux Eſpagnols, fut ſi grande, que quelque récompenſe qu'il y eût à eſpérer, il ne fut point trahi; & malgré les recherches exactes que les Eſpagnols firent de toutes parts, il ne leur fut pas poſſible de le découvrir. Il s'embarqua enfin & paſſa en France, où il arriva heureuſement. HENRI III. 1580.

Philippe cependant étoit rétabli de ſa maladie; & malgré la douleur que la mort de ſon épouſe lui avoit cauſée, il ne laiſſoit pas de s'appliquer, comme auparavant, aux affaires de l'Etat. Il chargea d'abord le Duc d'Oſſune de conduire le corps de la feuë Reine à Saint-Laurent le Royal. En même tems il renvoya à Madrid le Prince ſon fils, avec les Princeſſes ſes filles, & donna ordre à D. François de Sapata de Ciſneros Comte de Barajas, & à l'Evêque de Cordouë, de les accompagner. Enſuite il entra en Portugal, arriva à Elvas le 5. de Décembre, & commença d'abord par proſcrire Dom Antoine comme traître & perturbateur du repos public, promettant quatre-vingt mille ducats de récompènſe à ceux qui le repréſenteroient mort ou vif. Cependant, pour adoucir ce que cet Edit pouvoit avoir d'odieux & d'inhumain, il en donna un autre le même jour, par lequel en faveur de la réünion des deux Etats, il aboliſſoit les droits qui ſe levoient auparavant ſur les marchandiſes qu'on tranſportoit de la Caſtille en Portugal, ou du Portugal dans la Caſtille, perſuadé que la nation lui ſçauroit gré de cette diminution. **Sa tête eſt miſe à prix.**

Le Roi d'Eſpagne s'étoit rendu en Portugal avec fort peu de ſuite, n'ayant amené avec lui que le Cardinal Albert, & quelques-uns des principaux Seigneurs de ſa Cour, afin de donner un accès plus libre aux Portugais. Auſſitôt qu'il y fut arrivé, le Duc Jean de Bragance & Théodoſe Duc de Barcellos ſon fils vinrent le ſaluer; & il leur marqua beaucoup d'amitié. Il les fit même entrer pendant la Meſſe, où il aſſiſtoit derriére la courtine ou le voile, qui cache alors les Rois d'Eſpagne au reſte de leur Cour; ce qui eſt une marque de diſtinction, dont on n'honore que les perſonnes du plus haut rang. Enfin il confirma le Duc dans la poſſeſſion où il étoit de la charge de Connétable, qui ſembloit être héréditaire dans ſa famille. On crut d'abord que ces marques de diſtinction, qui dans le fond n'avoient rien de ſolide, n'étoient que le gage des graces dont Philippe vouloit récompenſer la ſoûmiſſion du Duc; mais il ſe trouva enfin qu'il n'avoit point d'autre ſatisfaction à attendre de lui. **Le Duc de Bragance confirmé dans la charge de Connétable.**

Le Roi d'Eſpagne convoqua enſuite les Etats du Royaume à Tomar pour le 15. d'Avril de l'année ſuivante. Cependant dès la mort du feu Roi Henri, ce Prince avoit écrit à D. Louis d'Atayde Viceroi des Indes orientales. C'étoit un Seigneur de diſtinction, qui avoit parmi les Portugais la réputation d'être fort habile dans l'art militaire. D. Sébaſtien l'avoit d'abord choiſi pour lui confier la conduite de l'expédition d'Afrique. Mais cet habile homme, qui connoiſſoit le caractére boüillant & téméraire de ce Prince, augurant mal du ſuccès, s'excuſa d'accepter cet emploi, afin qu'on ne pût pas lui imputer d'avoir **Philippe exige & obtient la ſoumiſſion du Viceroi des Indes.**

Henri III. 1580. voir eu part aux deſſeins de ce Roi aveugle qui couroit à ſa perte ; & il préféra la Viceroyauté des Indes qu'on lui propoſoit en même tems. Par ſes lettres Philippe l'inſtruiſoit de ſon droit à la Couronne, & lui apportoit enſuite pluſieurs raiſons mêlées adroitement de prières & de menaces, pour l'engager à le reconnoître. D'Atayde regardoit plûtôt à la puiſſance de Philippe, qu'à la juſtice de ſes prétentions ; & il étoit trop ſage pour ne pas prendre le parti pour lequel la fortune ſe déclaroit. Auſſi D. Antoine l'ayant fait ſolliciter en même tems d'entrer dans ſes intérêts, il ne fut pas écouté. Cependant on fit auſſi partir des couriers pour tous les Gouverneurs des places que les Portugais tenoient dans les Indes. On leur donnoit avis que S. M. C. venoit d'être reconnuë par tous les Etats, toutes les villes & les provinces du Royaume ; & Philippe les prioit en maître d'imiter leur exemple.

Les Açores ſe déclarent en faveur de D. Antoine.

Les Miniſtres d'Eſpagne, ſoit par la lenteur qui eſt naturelle à cette Cour, où les affaires ne finiſſent point, ſoit parce qu'ils n'avoient pas prévû les ſuites de leur négligence, firent une grande faute en cette occaſion. Ce fut de n'avoir pas ſuivi les conſeils de ceux des Portugais, qui ſe rendirent d'abord auprès de S. M. C. & d'avoir attendu trop tard à envoyer aux Açores. D. Antoine profita habilement de ce retardement. Il mit dans ſon parti toutes ces iſles, à l'exception de celle de Saint-Michel, qui eſt la plus voiſine de l'Eſpagne, éloignée des autres de cent mille pas, & que l'Evêque retint dans l'obéïſſance de S. M. C. & le Comte de Vimioſo envoya un de ſes Gentilshommes, nommé Cebrian de Figueredo, pour commander dans la Tercere, la mieux ſituée & la plus fertile de toutes ces iſles.

Supercherie d'un Cordelier dans l'iſle de Tercere.

Cet Officier étoit ſçavant & habile dans le manîment des affaires. Il ſe rendit à Angra, capitale de l'iſle ; & par le ſecours des Cordeliers, qui étoient dans les intérêts du Prince, il ſçut ſi bien faſciner l'eſprit de ces inſulaires, naturellement ſuperſtitieux & crédules juſqu'à la ſtupidité, que quoiqu'il ne leur contât que des abſurdités, qui ſouvent même étoient contradictoires, il n'y avoit perſonne qui fût plus déclaré qu'eux contre Philippe. Tantôt il faiſoit entendre par ſes émiſſaires à ces peuples groſſiers, que D. Sébaſtien n'étoit point mort comme on le diſoit, ou bien qu'il étoit reſſuſcité, & qu'ils le verroient dans peu. Tantôt il les aſſûroit que D. Antoine avoit été élû Roi de Portugal. En conſéquence ils avoient député à ce Prince Etienne Silvera, & le pere Melchior Cordelier, homme d'un eſprit naturellement broüillon, pour le reconnoître. Après cette démarche il étoit naturel qu'il ne leur reſtât plus aucun doute ſur la mort de D. Sébaſtien. Cependant ces inſulaires étoient ſi ſimples & ſi aiſés à prévenir ; ils haïſſoient ſi fort les Eſpagnols, ou leur attachement pour les Portugais étoit ſi grand, qu'ils ſe laiſſerent perſuader par un artiſan, que les Cordeliers avoient apoſté pour faire le prophéte, que ce Prince paroîtroit dans le 10. du mois de Mars. Le pere Melchior aidoit admirablement à les tromper. Ce Religieux, ayant appris au retour de ſon Ambaſſade avec Silvera, qu'on ſçavoit déja dans l'iſle la nouvelle de la victoire remportée par les Eſpagnols à Alcantara, ne ſe démonta point. S'il ſe trouvoit avec

des

des gens un peu ſenſés, il ſçavoit habilement donner un bon tour à cette affaire. Il leur faiſoit entendre que la perte n'étoit pas ſi conſidérable qu'on la diſoit; que D. Antoine s'étoit retiré entre le Duero, & le Minno, & qu'il ſe voyoit déjà à la tête de trente mille hommes. Cependant il joüoit un autre rôle avec le peuple. Il faiſoit répandre certains bruits, qui contribuoient merveilleuſement à le confirmer dans l'opinion qu'il avoit conçuë au ſujet de D. Sébaſtien. En même tems un de ſes émiſſaires nommé Blaiſe Camello, célébrant la Meſſe, pria publiquement pour ce Prince, & pour D. Antoine; & quelques-uns de ces bonnes gens lui ayant demandé des nouvelles du Roi D. Sébaſtien, il leur répondit qu'il étoit vivant, & qu'il ſeroit le 4. d'Août à Angra. Hiſtoire III. 1580.

Telle étoit la ſituation des affaires de la Tercére. Le peuple étoit fou; & ceux du parti de D. Antoine, ſur-tout les Cordeliers, contribuoient à augmenter ſa folie, lorſqu'Ambroiſe d'Aguiar, envoyé par Philippe, arriva enfin avec des lettres de S. M. C. par leſquelles elle leur accordoit l'abolition de tout le paſſé, à condition qu'ils ſe ſoûmettroient. La plûpart des habitans étoient d'abord d'avis de donner audience à l'Agent d'Eſpagne. Mais le peuple ſe ſouleva à ſon arrivée, & déclara que ſi on le recevoit dans l'iſle, il falloit que ce fût pour le mettre auſſitôt en priſon. Ainſi les plus ſages, qui ne jugeoient pas qu'il convint d'ajoûter à la honte du refus l'affront de l'empriſonnement, & qui croyoient même que ce ſeroit par-là violer le Droit des gens, trouverent plus à propos de ne point accorder à d'Aguiar l'entrée de l'iſle, & le renvoyerent ſans réponſe. Réception que font les inſulaires à l'Agent d'Eſpagne.

Après ſon départ un vaiſſeau ayant paru en haute mer par le travers de l'iſle, il s'éleva un cri par toute la ville, que Dom Sébaſtien, promis par l'artiſan, étoit enfin arrivé. Auſſitôt tout le peuple courut au port; & quoique le vaiſſeau s'éloignât de leurs côtes, cependant ces inſenſés, ſoit pour flatter eux-mêmes leur propre manie, ſoit parce qu'ils étoient ſéduits, aſſûroient hardiment qu'à la vérité le vaiſſeau avoit fait voile loin de l'iſle, mais qu'auparavant on en avoit vû ſortir trois hommes, qui étoient deſcendus dans un eſquif; qu'ils avoient abordé ſur le ſoir, & étoient allé loger chez les Cordeliers; & que ces trois hommes étoient D. Sébaſtien lui-même, D. Chriſtophle de Tavora, & le Chérif. En même tems les Cordeliers, pour confirmer le peuple dans cette idée, dès qu'ils rencontroient quelqu'un de ces eſprits crédules, s'approchoient de lui, & lui diſoient à l'oreille, qu'il leur étoit venu des hôtes de conſéquence, qui ne vouloient pas ſe faire connoître. Cependant ils empruntoient de tous côtés pour les recevoir, des tapiſſeries, des lits de brocard, de la vaiſſelle d'argent; ils tenoient leur couvent fermé avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire; enfin ils faiſoient tout ce qu'il falloit pour confirmer le bruit qui s'étoit répandu, qu'ils avoient chez eux le Prince & ſa ſuite. Les Jéſuites, toujours zélés défenſeurs de la gloire & de la puiſſance de l'Eſpagne, voulurent d'abord s'oppoſer à ces impoſtures des Cordeliers. Mais on commença par leur défendre de courir la ville; après quoi on les confina enſuite abſolument dans leur monaſtére. Tout cela, pour amuſer toujours ce peuple inſenſé de l'eſpérance vaine dont on le repaiſſoit, & empêcher par-là ces inſulaires de ſe déclа-

HENRI III. 1580.

déclarer en faveur de Philippe. Ainſi on penſa trop tard à y envoyer d'Aguiar; & on ne retira aucun avantage de ce voyage.

Perquiſitions touchant les excès & les violences du ſoldat.

Ce revers inquiétoit Philippe, qui voyoit que la lenteur de ſes Miniſtres étoit cauſe qu'après s'être rendu maître cette année du Portugal entier, preſque ſans aucune peine, il alloit être obligé d'entreprendre hors de ce Royaume une nouvelle guerre, où il n'étoit pas ſûr de réüſſir. Cependant, ſoit pour ſatisfaire aux plaintes qu'il recevoit de différens côtés, ſoit pour ſe rendre agréable aux Portugais, en affectant beaucoup d'exactitude à punir tous les deſordres, & rabattre en même tems la fierté du Duc d'Albe, que ce nouveau ſuccès rendoit encore plus vain; mais que Philippe haïſſoit, & dont il ne s'étoit ſervi dans cette guerre que malgré lui, & par néceſſité; ce Prince donna ordre à François de Villafanna Conſeiller du Conſeil ſuprême de Caſtille de ſe rendre à Lisbonne, & à François Tedaldi Auditeur de l'audience de Galice de paſſer à l'armée d'Avila, & de faire la recherche des excès & des violences commiſes par les troupes pendant le cours de cette expédition.

Plaintes & murmure à ce ſujet.

Cette conduite piqua vivement les Généraux, qui comprirent ſans peine que c'étoit à eux que l'on en vouloit. Cependant, comme les troupes n'en paroiſſoient pas moins outrées, le Duc d'Albe & d'Avila diſſimulerent habilement leur reſſentiment, & laiſſerent à l'armée le ſoin de les juſtifier. On n'entendit donc bientôt plus qu'un murmure univerſel dans le camp: que cette nouvelle eſpéce de tribunal paroiſſoit fort extraordinaire; que l'armée alloit donc devenir la partie de ſon Général, ou qu'on alloit voir l'ennemi devenir le dénonciateur de l'armée; que c'étoit un abus intolérable; qu'on ne devoit point écouter les plaintes que les troupes pourroient faire contre un Général à qui elles étoient ſi redevables, & qu'elles regardoient avec raiſon comme leur pere; & qu'il n'étoit pas plus permis d'admettre les accuſations qu'un ennemi vaincu pourroit intenter contre les troupes: qu'autrement l'ennemi alloit prendre la place du ſujet fidèle, & qu'au contraire les ſujets vainqueurs alloient être traités comme des traîtres: qu'on ne voyoit pas au reſte ce qu'on pouvoit imputer au Duc d'Albe; que s'il étoit coupable, ce ne pouvoit être qu'en qualité, ou de Général, ou d'Officier particulier; qu'en qualité de Général il n'avoit rien entrepris que par l'avis du conſeil de guerre; & que ſi c'étoit en qualité de ſimple Officier qu'on vouloit lui faire ſon procès, il falloit donc réformer toutes les loix, & confondre le Droit civil avec le Code & les ordonnances militaires: qu'on voyoit bien au reſte que cette entrepriſe cachoit d'autres deſſeins; que l'innocence & les ſervices du Duc d'Albe le mettoient aſſez à couvert; que c'étoit à l'armée que l'on en vouloit; & qu'on cherchoit par-là un prétexte pour la priver des récompenſes que ſes derniers ſuccès avoient méritées; qu'on reconnoiſſoit-là les artifices ordinaires des Miniſtres, qui toujours à la ſuite du Prince, au milieu des plaiſirs & des délices, ne voyent que de loin les dangers que le ſoldat eſt obligé d'eſſuyer, & ne ſavent pas juger des travaux d'une armée, toujours expoſée aux coups, aux veilles, & aux chaleurs; qu'ils auroient bien dû cependant faire un peu d'attention à ce que les troupes avoient eu à ſouf-

souffrir de la famine, qu'elles avoient trouvée à leur arrivée d'Italie en Espagne; des chaleurs brûlantes de l'Estramadure, de la peste dont le Portugal étoit infecté, sur-tout de la sévérité du Duc d'Albe, qui ne leur étoit si odieux, qu'à cause de son mérite, & sous qui les moindres fautes étoient punies du dernier supplice: que c'étoit par-là que dans l'espace de cinquante-huit jours ils avoient conquis un Royaume entier, comme on gagne le Royaume des cieux en jeûnant au pain & à l'eau. HENRI III. 1580.

Ces derniers traits regardoient D. Pedre Giron Duc d'Ossune, & D. Christophle de Mora, les deux grands rivaux du Duc d'Albe. On les accusoit d'envier aux autres les récompenses qui étoient dues à leur valeur, & qu'ils achetoient au prix de leur sang, versé pour gagner des Royaumes à Philippe; tandis que ces deux Ministres, éloignés du danger, cherchoient à les leur enlever par leurs artifices & leurs calomnies. En effet il s'étoit répandu un bruit qu'on rappelloit D. Juan de Mendoza pour donner la Vice-royauté de Naples au Duc d'Ossune; que de Mora alloit être fait Grand d'Espagne; & qu'au lieu de placer les Officiers, les autres charges seroient partagées entre les gens de Lettres & les bacheliers de la Cour; car c'est le nom que donnoient les soldats aux Conseillers d'Etat, à cause de la vie tranquille qu'ils menoient. Villasanna & Tedaldi arrêterent ces commencemens de sédition, & appaiserent ces plaintes, qui d'ailleurs n'étoient pas sans fondement. Enfin l'un & l'autre sçurent se conduire avec tant d'habileté en cette occasion, que Philippe n'eut pas lieu de se repentir d'une démarche dans laquelle il s'étoit engagé mal-à-propos; & que les troupes ne purent tirer avantage du grand éclat qu'elles avoient fait, quelque raison qu'elles eussent de se plaindre.

Affaires d'Angleterre.

Ainsi fut soumis le Royaume de Portugal, sans qu'on eût besoin du secours des troupes qu'on avoit mandées de Flandre & d'Italie avant qu'on fût assûré du succès, & qui arriverent trop tard. Cependant les Ministres de la Cour de Rome profiterent de cette conjoncture, pour insinuer à Philippe le dessein de porter la guerre en Angleterre. Les Anglois exilés le souhaitoient fort. De son côté S. S. s'offroit de publier une croisade, & promettoit également ce qui ne dépendoit pas d'elle, comme ce qui étoit en son pouvoir; entre autres elle s'engageoit à remettre à S. M. C. un million d'écus, qu'elle prétendoit devoir lui revenir sur l'archevêché de Tolède, tant que seroit pendant le procès intenté contre Barthélemi de Carança, arrêté pour crime d'héresie. Mais ce Prince sage, qui voyoit que le Pape ne risquoit rien du sien, & que lui-même n'étoit pas encore trop bien affermi dans sa nouvelle conquête, crut avoir assez d'occupation chez lui, sans aller mal-à-propos porter la guerre chez ses voisins. Ainsi il ne voulut point entendre parler de cette expédition; & après avoir payé une partie de ce qui étoit dû aux troupes arrivées d'Italie, comme il n'avoit plus besoin de leur service pour le present, il les congédia.

Suite de la guerre en Irlande.

La guerre avoit commencé en Irlande dès l'année précédente; mais elle n'avoit pas réüssi au gré du Pape, qui étoit l'auteur de ce projet. En effet la même année que les Portugais furent si malheureux en Afrique, les trou-

HENRI III. 1580. troupes que le Pape avoit levées en Italie pour faire la guerre à Eliſabeth, & dont il avoit donné le commandement à Thomas Stukeley, Marquis Anglois, ayant abordé à Lisbonne, D. Sébaſtien avoit ſi bien fait, comme je l'ai dit plus haut, que moitié de gré, moitié de force, il les avoit engagées à le ſuivre en Barbarie. Cependant Stukeley avoit été tué à cette expédition; mais comme ſes troupes avoient eu le bonheur de s'en tirer ſans beaucoup de perte, Sébaſtien de Saint-Joſeph, Intendant de cette petite armée, s'étoit trouvé chargé de leur conduite. Saint-Joſeph ne ſçavoit ce que c'étoit que la guerre, & étoit abſolument incapable de conduire cette entrepriſe. Cependant il brigua avec ardeur le commandement; & il l'obtint aiſément du Pape, qui ne comptoit déja plus ſur ſes troupes. En même tems S. S. traita avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, pour engager Philippe à groſſir cette armée de quelques Eſpagnols. Mais la lenteur ordinaire de cette Cour, jointe aux préparatifs que S. M. C. commençoit à faire pour l'expédition de Portugal, fut cauſe que toute l'année ſuivante ſe paſſa avant que rien fût en état.

Deſcente des Eſpagnols dans ce Royaume.

Enfin Saint-Joſeph, ayant reçû un renfort de ſept compagnies du régiment de Biſcaye, partit d'Eſpagne au mois de Septembre de cette année; & faiſant voile vers l'Irlande, ſous les ordres du Pape, dont il portoit les armes dans ſon étendart, il aborda dans cette iſle à l'embouchure du Shannon dans la province de Kerry. Ce fleuve eſt le plus grand de tout ce Royaume. Il coule vers l'Occident, & va ſe jetter dans la mer d'Irlande, au-deſſous de Limerick. Fitz-morris nouveau Marquis de Leimſter, & Jaques Fitzgerald Seigneur Irlandois (1), qui avoit eu le bonheur d'échapper au glaive des Maures, lorſque l'armée Chrétienne périt en Afrique, avoient d'abord fait eſpérer à ceux qui étoient à la tête de cette entrepriſe, qu'auſſitôt que les troupes étrangeres paroîtroient dans l'iſle, les habitans de la partie occidentale, qui étoient preſque tous Catholiques, parce qu'ils étoient plus éloignés de l'Angleterre, ne manqueroient pas de prendre les armes, & de ſe joindre à elles. Le Comte de Deſmond avoit aſſûré la même choſe (2). Cependant le Marquis avoit été tué malheureuſement; Guillaume Drury Viceroi d'Irlande étoit mort à peu près dans le même tems; & Pelham, à qui le Conſeil de l'iſle avoit remis le gouvernement, avoit partagé le ſoin de pourſuivre les rebelles avec le Comte d'Ormond.

Le Comte de

Pelham avoit d'abord écrit au Comte de Deſmond, pour le faire ſouvenir de ſon devoir, & l'exhorter à abandonner ſes freres, ou à les engager à met-

(1) On trouve dans l'édition *in fol.* des *Drouarts* qu'il étoit Ecoſſois.

(2) La même édition contient ici ce qui ſuit: Mais ſur ces nouvelles, la Reine d'Angleterre avoit d'abord envoyé Artus, Baron Grey de Wilton, Gouverneur de l'iſle, avec un corps de mille hommes de troupes pour forcer la place; mais ce ſecours ne ſuffiſant point à cette entrepriſe, cette Princeſſe lui envoya du canon & un nouveau renfort, avec lequel il inveſtit la place le 2 du Novembre: & après qu'Artus eut fait les diſpoſitions néceſſaires pour cet effet, Saint-Joſeph, épouvanté du canon, commença à parlementer.

Le reſte qui regarde les affaires d'Irlande juſqu'au paragraphe: Hercule de Piſe &c. qui fait une omiſſion de neuf paragraphes, ne ſe trouve point dans la même édition des *Drouarts*.

mettre les armes bas. Mais au lieu de profiter de ſes avis, le Comte & ſes freres lui firent une reponſe generale, par laquelle ils lui déclaroient qu'ils avoient pris en main la défenſe de la Religion Catholique, autoriſés par le ſouverain Pontife, & ſous la protection du Roi d'Eſpagne; qu'ainſi ils l'exhortoient lui-meme a ſe joindre à eux, pour le ſoûtien d'une cauſe ſi juſte, & qui devoit l'emporter ſur tous les autres devoirs. Pelham trouva le conſeil fort plaiſant. Cependant il entra ſans perdre de tems dans le Munſter, convoqua la Nobleſſe de la province, qu'il arrêta enſuite, & à qui il fit promettre qu'elle ſe joindroit à lui & au Duc d'Ormond contre les rebelles; & avant que de la relacher, il l'obligea à lui donner des ôtages pour ſûreté de ſa parole.

HENRI III. 1580.

Desmond & ſes freres ſe joignent à eux.

Apres cela il força le Baron de Lixnaw à ſe rendre. Enſuite il alla mettre le ſiege devant Carigo-Foyle, où commandoit le Capitaine Jules Italien, avec quelques Eſpagnols; ruina les murs de la place à coups de canon; & l'ayant emportée d'aſſaut, il fit pendre le Gouverneur & ceux de la garniſon qui echapperent à l'épée des Anglois, pour avoir ôſé ſe laiſſer forcer dans cette bicoque. Après qu'il eut par cette exécution répandu la terreur parmi les rebelles, la garniſon de Ballilough abandonna cette place, auſſitôt qu'elle apprit que les troupes Angloiſes approchoient, & y mit le feu. Les freres du Comte de Deſmond ſortirent auſſi d'Asketten; & le Général Anglois y fit entrer Pierre Carew, & George Carew ſon frere, à qui il donna de nouvelles troupes pour le défendre. Il deſola avec le même ſuccès toutes les terres de la dependance de Mac-Auley; paſſa le mont Slewlougher; entra dans le Kerry, où il enleva grand nombre de troupeaux, & d'où il extermina preſque tous les rebelles.

Exploits du Gouverneur Pelham contre les rebelles.

D'un autre côté Jaques frere du Comte de Deſmond alla porter le ravage dans tout le territoire de Muskerry, qui avoit appartenu à ſa famille; mais que Pelham avoit confiſqué, & donné enſuite à Cormac Mac-Tegh pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus contre les révoltés. Mais comme il marchoit ſans précaution, il fut rencontré par Donell, frere de Cormac, qui avoit pris les armes dans le deſſein de lui faire rendre le butin dont il étoit chargé. On en vint aux mains. Jaques reçut une bleſſure mortelle; & ayant été fait priſonnier, Donell le mit entre les mains de Warham St. Leger Marechal du Munſter, & de Walter Raleigh, qui lui firent ſon procès. Il fut condamné à mort, comme criminel de léze-Majeſté, & ſa tete fut plantée ſur la porte de Cork, pour ſervir de ſpectacle à tous les paſſans. Le Comte ſon frere ne put faire tête à tant de malheurs. Il erra quelque tems, changeant ſans ceſſe de demeure, pour ne pas tomber entre les mains des Anglois. Enfin il envoya ſon épouſe à Pelham, pour travailler à obtenir ſa grace: il traita avec Winter, qui étoit avec une flotte dans le voiſinage, pour s'oppoſer aux vaiſſeaux qu'on attendoit d'Eſpagne; & il en obtint qu'il le paſſeroit en Angleterre pour aller implorer la clémence de la Reine.

Jaques de Desmond puni du dernier ſupplice.

Sur ces entrefaites Artus Baron Grey de Wilton, qu'Eliſabeth avoit fait Viceroi d'Irlande, arriva dans cette iſle. Auſſitôt que Pelham fut informé de ſon arrivée, il remit à George Bourchier le ſoin de la conduite de l'ar-

Arrivée du nouveau Vi-

HENRI III. 1580.

mée. Pour lui, il ſe rendit à petites journées à Dublin pour ſaluer le Viceroi; & ils tinrent conſeil entre eux. Sur la nouvelle que l'on eut des courſes que faiſoient dans le païs certains brigands qui avoient à leur tête Fitz-Euſtace, & Pheog-Mac-Hugh, chef de la nombreuſe famille des O-Brins, & qui avoient pour retraite la forteresſe de Glandilough, à vingt-cinq milles de Dublin, du côté du Sud, il fut réſolu que Grey de Wilton, pour établir ſa réputation à ſon entrée dans l'iſle, avant que de procéder à la cérémonie de ſa réception, commenceroit par châtier ces ſcélérats; & il marcha de ce côté-là à la tête des troupes qui venoient le joindre.

Viceroi à Dublin.

Au ſeul bruit de ſa marche, ces brigands ſe mirent en fuite, & allerent chercher un aſile dans le lieu ordinaire de leur retraite. C'étoit une vallée remplie de pâturages, & très-propre à engraiſſer des beſtiaux, preſque partout marécageuſe, & du reſte environnée de toutes parts de rochers & de précipices profonds & couverts de forêts épaiſſes; en ſorte qu'on ne peut y arriver que par des ſentiers étroits, à peine connus des habitans même. Lorſque l'armée fut arrivée dans cet endroit, Cosbey, qui commandoit les gens de pied Irlandois, qu'ils appellent Kernes, avertit ſes troupes de la grandeur du danger auquel elles devoient ſe préparer. En même tems il ſe jetta le premier dans les défilés avec une intrépidité ſurprenante, accompagné ſeulement de ceux qui l'environnoient, & donna ordre au reſte de ſes ſoldats de le ſuivre. Mais à peine eut-il pénétré dans la vallée, qu'il ſe vit accablé de toutes parts d'une grêle de coups d'arquebuſes qui partoient d'entre les arbres. Comme il avoit affaire à un ennemi inviſible, la plus grande partie de ſes troupes reſta ſur la place. Le reſte grimpant au travers des rochers par des chemins embarraſſés, ſe rendit auprès du Viceroi, qui attendoit l'évenement ſur une colline oppoſée. Il avoit avec lui le Comte de Kildare, & Jaques Wingfeld, Commandant de l'artillerie. Ce Seigneur, qui connoiſſoit le danger de cette attaque, n'avoit jamais voulu permettre à George Carew, un de ſes petit-fils, de s'y trouver. Pour ſon jeune frere, Pierre Carew, il périt dans ces défilés avec George Moore, Audley, & Cosbey lui-même, qui perdit la vie en cette occaſion.

Il marche contre des brigands & eſt battu.

Cependant le Viceroi apprit la nouvelle de l'arrivée de Saint-Joſeph dans l'iſle: ce qui ne fit pas d'honneur à Winter, à qui on avoit donné une flotte pour empêcher la deſcente des Eſpagnols; & qui dès que l'équinoxe fut paſſé, ſans attendre les ennemis, mit à la voile pour retourner en Angleterre. Auſſi ne pouvoit-il ſe défendre, ou d'une négligence extrême, ou d'une intelligence ſecrette & criminelle avec les révoltés. Au bruit de cette arrivée le Comte d'Ormond eut ordre de marcher de ce côté-là. Ce Général commença par raſer un fort que ces troupes étrangeres avoient commencé d'élever à leur entrée dans l'iſle. Enſuite les ayant atteintes dans le moment même qu'elles ſe diſpoſoient à entrer dans la vallée de Glaningelly, il leur tua quelques ſoldats, & fit ſur eux quelques priſonniers, de qui il apprit qu'ils étoient débarqués au nombre de ſept cens, & qu'ils avoient apporté avec eux de quoi armer cinq mille hommes; qu'on attendoit d'Eſpagne au premier jour des troupes beaucoup plus nombreuſes; que le Pape & le Roi d'Eſpagne avoient réſolu de chaſſer

Défaite des Eſpagnols par le Comte d'Ormond.

ſer les Anglois d'Irlande, & qu'ils avoient envoyé pour exécuter ce projet, des ſommes d'argent conſidérables qui avoient été remiſes par Sanders Nonce de S. S. au Comte de Deſmond, & à Jean ſon frere. HENRI III. 1580.

Les Eſpagnols cependant, qui ne ſçavoient où ils alloient, après avoir erré dans les ténébres, ſe traînerent enfin juſqu'à la forteresſe que Fitzmorris avoit commencé d'élever l'année précédente. Sa ſituation étoit avantageuſe, elle étoit flanquée de bons baſtions; & quoiqu'on n'y eût travaillé qu'à la hâte, ſes fortifications étoient déja aſſez hautes pour pouvoir tenir contre une grande armée. Auſſitôt que Saint-Joſeph y fut entré, il ſe chargea du ſoin de la défendre. Le Comte d'Ormond de ſon côté, qui avoit toujours pourſuivi les ennemis dans leur fuite, inveſtit le fort. Mais comme il n'avoit point tout ce qui lui étoit néceſſaire pour emporter cette place, il réſolut d'attendre l'arrivée du Viceroi.

Attaque & priſe du fort des Eſpagnols par le Viceroi.

En effet, il ſe rendit au camp le deux de Novembre, ſuivi des Capitaines Zouch, Raleigh, Deny, Mackworth, Achin, & de pluſieurs autres. D'abord il envoya un trompette dans le fort, pour demander aux troupes qui le gardoient ce qui les amenoit en Irlande, & de quel droit ils élevoient une forteresſe dans un païs qui étoit de la dépendance d'Eliſabeth; leur enjoignant en même tems de lui livrer la place inceſſamment. A cela les aſſiégés répondirent, qu'ils étoient envoyés, les uns par le ſouverain Pontife, les autres par S. M. C. à qui S. S. avoit donné l'Irlande, parce qu'Eliſabeth ayant été excommuniée pour crime d'héréſie, elle avoit perdu tous les droits qu'elle avoit auparavant ſur cette iſle; qu'ainſi ils étoient réſolus, non ſeulement de défendre le terrain qu'ils occupoient, mais même de pouſſer plus loin leurs conquêtes, ſi l'occaſion s'en préſentoit.

Sur ces entrefaites Winter revint d'Angleterre, amenant avec lui de la poudre, de l'artillerie, & un nouveau renfort de troupes. Après cela le Viceroi ne manqua pas, ſur l'avis de cet Officier, de ſe fortifier dans ſon camp. Enſuite, à l'aide des matelots qui étoient ſur la flotte, il fit percer au milieu de la nuit la digue qu'on avoit élevée ſur le bord de la mer; tira des vaiſſeaux les coulevrines qu'on y avoit embarquées, & les mit en batterie dans les endroits où il jugea qu'elles ſeroient néceſſaires. D'un autre côté les ſoldats mettoient en même tems le gros canon en état. Pendant qu'ils étoient occupés à ces travaux, les aſſiégés firent deux ſorties; mais ils furent repouſſés avec perte. Les Anglois au contraire ne perdirent dans ces deux actions que le ſeul Jean Checke. C'étoit un jeune homme brave & bien fait, fils du ſçavant Chevalier Jean Cheeke. Après cela l'artillerie tira pendant quatre jours de ſuite. Ce grand feu étonna Saint-Joſeph; & voyant que les ſecours que le Comte de Deſmond lui avoit fait eſpérer ne paroiſſoient point, il commença de ſonger à ſe rendre.

Hercule de Piſe, & les autres Capitaines de ſes troupes, s'oppoſerent d'abord à ſon deſſein. Ils lui repréſenterent: qu'ils alloient ſe deshonorer & trahir les intérêts de la Religion, ſi le premier coup de canon leur faiſoit peur, & les engageoit à rendre une place qui étoit

HENRI III. 1580. si bien fortifiée, & pourvuë abondamment de vivres & de munitions; que ceux qui avoient embraſſé le meme parti qu'eux, étoient déja en armes; & que pour peu qu'on voulût tenir, on les verroit bientôt accourir à leur ſecours; qu'après tout il ſeroit honteux qu'ils tremblaſſent à la ſeule vûë de l'ennemi, eux qui n'étoient venus que pour ramener le courage des autres, & ſur-tout des inſulaires; qu'ainſi il devoit prendre patience, & ſe diſpoſer à faire une réſiſtance vigoureuſe.

Saint-Joſeph n'avoit point de bonnes raiſons à oppoſer à une réſolution ſi ſage & ſi glorieuſe. Cependant, afin qu'on ne pût pas imputer à ſa lâcheté la fauſſe démarche qu'il méditoit de faire, & pour qu'on crût qu'il n'avoit ſuivi en cela que les régles de la prudence, il fit parler ſous main aux ſoldats, dont la conſervation lui étoit plus chere, diſoit-il, que ſa propre vie. On leur repréſenta: que la témérité des Officiers avoit amené les choſes à un point, que s'ils n'oppoſoient la violence à leur réſiſtance opiniâtre, ils n'avoient qu'à ſe reſoudre à périr tous dans cette place: que S. S. ne l'avoit point chargé de cette expédition, ni mis à la tête d'un corps de troupes ſi conſidérable pour ſe perdre en aveugle, & les envelopper eux-memes dans ſa ruine: qu'ils avoient reconnu le païs, & mis les bonnes diſpoſitions des habitans à l'épreuve; que c'en étoit aſſez pour les dédommager de leur voyage; qu'ainſi ils devoient ſe réſerver pour un tems plus favorable, & attendre l'occaſion de remporter de plus grands ſuccès.

Ces diſcours découragerent abſolument des troupes qui n'auroient pas manqué d'aſſûrance ſous un Général plus brave & plus réſolu. Inquiétes de leur ſort, elles environnerent leurs Officiers, & menacerent de leur faire un mauvais parti s'ils ne conſentoient à ſe rendre. Ceux-ci ne purent tenir contre ces ſéditieux. On éleva donc un drapeau ſur le haut des murs de la forteresſe; & Grey de Wilton, jugeant à cette vûë que les aſſiégés demandoient à parlementer, il leur envoya un ſaufconduit. Auſſitôt un Officier ſortit de la place; & ſur ce qu'on lui demanda quel étoit leur Chef & de quelle autorité ils avoient pris les armes, il s'appuya du nom du Pape, & de l'autorité ſacrée de ce pere commun de tous les Fidèles, ſeul établi de Dieu ſur la terre pour ramener dans le chemin de la vérité par ſes inſtructions ſalutaires, ceux qui ont le malheur de marcher dans la voye de l'erreur, & pour réduire par la force & par les armes, les rebelles qui refuſent d'écouter ſa voix. Cette reponſe indigna le Vicerοi; il s'emporta avec excès contre le Pape qu'il traita de tyran impitoyable de la Chrétienté, qui ſe ſervoit des armes dont Dieu lui avoit interdit l'uſage, pour envahir le bien d'autrui. Enſuite il renvoya cet Officier dans ſa place, après avoir rejetté avec hauteur toutes les propoſitions qu'il lui avoit faites, & lui avoit déclaré qu'ils ne devoient attendre de lui aucun quartier, s'ils ne ſe rendoient à diſcrétion. Les aſſiégés n'avoient encore perdu aucun de leurs avantages, & ce mauvais ſuccès de leur négociation auroit dû naturellement les animer à faire une belle défenſe. Mais après la lâche réſolution qu'ils avoient priſe, ils ſe trouverent ſi découragés, qu'il fut libre

libre à Saint-Joſeph de conclure tout ce qu'il voulut avec le Général Anglois. HENRI III. 1580.

Il ſe rendit donc auprès de lui; & comme le ſoin de ſon honneur lui étoit beaucoup moins cher que celui de ſa conſervation, après avoir obtenu la vie pour lui & pour les Officiers de ſes troupes, il abandonna à la diſcrétion du vainqueur ces mêmes ſoldats, dont il avoit voulu ſe ſervir pour ſe mettre lui-même dans la néceſſité de ſe rendre. Grey en choiſit vingt qu'il retint priſonniers; le reſte, à ce que rapportent les auteurs Italiens, fut paſſé au fil de l'épée, à l'exception de dix-ſept que le Viceroi fit pendre pour ſervir d'exemple aux autres. On trouva dans la place les magaſins bien remplis, avec des proviſions en abondance: & quatre jours après on découvrit en mer quelques vaiſſeaux qu'on crut être montés par les exilés d'Ecoſſe, qui venoient au ſecours des aſſiégés; ce qui rendit la lâcheté de Saint-Joſeph & de ceux qui penſoient comme lui, encore plus inexcuſable. Sévérité dont il uſe envers la garniſon.

(1) Quoique le droit de la guerre autoriſât la maniére dont le Viceroi en avoit uſé avec les vaincus, cependant Eliſabeth fut fâchée d'apprendre qu'il les eût traités avec tant de rigueur, ou plûtôt d'inhumanité. Le Comte de Suſſex qui étoit ſon rival, & qui ne perdoit pas la moindre occaſion de le décrier, n'eut garde de manquer celle-ci; & il repréſenta à la Reine, que la cruauté du Viceroi, non ſeulement avoit rendus les Anglois odieux à tous les Princes étrangers, mais qu'elle ſervoit encore de prétexte aux ſujets de S. M. pour ſe révolter contre elle. Il eſt vrai qu'on apprit peu de tems après que les O-Conors cherchoient à ſoulever la province d'Ophalie. A cette nouvelle Grey marcha de ce côté-là, condamna à mort Hugue O-Moloy qui s'étoit rendu fameux par ſes brigandages & ſes révoltes réitérées; & par ce coup d'autorité ayant répandu la terreur dans tous les environs, il rétablit le calme dans tout le païs des Mogohigans, & des O-Carol, & arrêta par le ſupplice de quelques rebelles les ſuites d'une conjuration, qui commençoit à devenir formidable. Suite de ſes exploits contre les rebelles.

En effet quelques Seigneurs des premiéres familles du Leimſter, dont la plûpart étoient Anglois d'origine; ſoit par attachement pour la Religion Catholique dont ils étoient fâchés de voir le culte aboli; ſoit par haine pour les Anglois, qui, comme s'ils n'euſſent été qu'Irlandois, les privoient, contre l'intention de la loi, de toutes les charges & de tous les gouvernemens, avoient, diſoit-on, réſolu entre eux de maſſacrer le Viceroi avec toute ſa maiſon, de ſe rendre maîtres du château de Dublin où étoient toutes les munitions de guerre, & d'exterminer les Anglois. Le plus célébre de ces conjurés étoit Jean Nugent Baron de l'Echiquier qui, à ce que prétendent les Irlandois, fut la victime des calomnies de ſes ennemis. Turlogh Leinigh qu'on accuſoit d'avoir ſoûlevé l'Ulſter, fut traité avec plus de douceur: car on lui accorda le pardon du paſſé; & à ſon exemple, les O-Brins, les O-Mors, & les Cavenaghs qui s'étoient révoltés dans le Leimſter,

(1) Ce qui ſuit ici juſqu'à la fin de ce Livre, ne ſe trouve point dans l'édition *in fol.* des *Drouarts.*

HENRI III. 1580.

ter, obtinrent leur grace, en donnant des ôtages pour assûrance de leur fidélité.

L'Ecosse donna aussi cette année quelques inquiétudes. La faction Angloise étoit fort affoiblie dans ce Royaume, depuis que le nouveau Duc de Lenox s'étoit emparé de l'esprit du jeune Roi. Jaques Stuart de la famille Ochiltrée, Capitaine des Gardes de S. M. avoit voulu d'abord s'opposer aux entrepriſes de ce favori. Mais le Prince qui l'aimoit aussi avoit accommodé leurs différends, & leur avoit ordonné de vivre bons amis. Ainsi les chefs de la faction contraire qui les appréhendoient tous deux, presserent Elisabeth de ne pas souffrir davantage leur intelligence, & d'avertir de bonne heure le jeune Prince son parent, du péril auquel son amitié pour le Duc de Lenox exposoit sa personne, la Religion, & son Etat.

Troubles en Ecosse.

Ils lui firent entendre que le Duc étoit un émissaire des Princes de la maison de Guise: qu'il n'étoit passé en Ecosse que pour ébranler la Religion, mettre la Reine mere en liberté, entretenir la division entre les deux Couronnes, opprimer ceux des Ecossois qui étoient attachés à l'Angleterre, fomenter la discorde sur la frontiére, & engager le Roi à se marier à l'insçû de S. M. Britannique, soit en France, soit ailleurs: qu'il ne tarderoit pas après cela à donner bien des affaires au Royaume; que lorsqu'il seroit un peu plus âgé, on le verroit marchant sur les traces de sa mere, prendre, comme elle avoit fait, le titre de Roi d'Angleterre; & que si cela arrivoit jamais, il seroit beaucoup plus à craindre que sa mere ne l'avoit été, parce qu'étant regardé comme l'héritier présomptif des deux Couronnes, il lui seroit bien plus facile de trouver des adhérans; outre que les Ecossois s'étoient aguerris dans les troubles du Royaume & dans ceux de Flandre; en sorte qu'il n'y avoit point d'emplois dans l'armée qu'ils ne fussent en état de remplir: qu'on disoit que ce Prince avoit mandé Balfour pour faire de la peine au Comte de Morton, parce que Balfour avoit entre les mains un écrit signé de la main du Comte, qui suffisoit seul pour le convaincre d'avoir eu part au meurtre du Roi: que c'étoit-là le véritable motif qui lui avoit fait donner le gouvernement de Dunbritton, à cause de la facilité qu'il avoit par-là de faire entrer des troupes étrangeres dans le Royaume, ou de transporter le Roi en France: qu'il étoit continuellement à ses oreilles, à le presser de rendre à sa mere un trône dont, par un dangereux exemple, ses sujets l'avoient dépoüillée au mépris des droits qu'elle y avoit, l'assûrant que dès le moment d'après cette Princesse l'y feroit remonter, en abdiquant légitimement la Couronne: qu'après cela il seroit sans contredit devenu Roi légitime, & qu'il verroit alors les factions s'éteindre dans le Royaume, & tous ses sujets se réünir pour le reconnoître: qu'ainsi ils croyoient qu'il seroit à propos de ruiner le crédit que le Duc avoit sur l'esprit du Prince, & même de l'obliger à sortir incessamment du Royaume.

Plaintes à la Reine d'Angleterre.

Sur ces raisons la Reine députa sur le champ en Ecosse Robert Bowes, Tréſorier de la garnison de Berwick, avec des instructions très-amples, & un ordre exprès d'accuser le Duc de Lenox. Le Roi ayant donné audience à ce député, il demanda que le Duc sortît, parce qu'il avoit à parler contre

Issuë de la députation d'Elisabeth au

contre lui; mais il fut refuſé, & on lui fit entendre qu'il étoit inoüi qu'on chaſſât du Conſeil aucun de ceux qui le compoſoient, ſans lui avoir fait ſon procès auparavant. On diſoit même dans cette Cour que tout cela n'étoit qu'un artifice des ennemis de ce favori, & que le député n'avoit point reçu d'Eliſabeth aucun ordre à ce ſujet. Dans cette idée on demanda qu'il montrât ſes pouvoirs; mais il refuſa d'en donner communication à d'autres qu'au Roi même, & à un de ſes Miniſtres; & comme il vit qu'on ne l'écoutoit point, il prit enfin congé de ce Prince au moment qu'il s'y attendoit le moins, après avoir fait de grandes plaintes de ce qu'il refuſoit d'écouter les avis ſalutaires de la Reine, à qui il étoit ſi redevable.

HENRI III. 1580. Roi d'Ecoſſe.

Ce départ bruſque étourdit tous ceux qui étoient autour de la perſonne du Roi. Sur le champ ils envoyerent en Angleterre Alexandre Hume, qu'ils ſçavoient n'être pas deſagréable à la Reine, avec ordre de faire des excuſes à cette Princeſſe de ce qui s'étoit paſſé, & de s'informer d'elle quels étoient ces malheurs dont on étoit menacé, & ces conſeils ſalutaires dont elle ſouhaitoit de faire part au jeune Monarque. Mais au lieu de lui donner audience, Eliſabeth le renvoya à Cecil Baron de Burghley. Ce Miniſtre, après lui avoir fait une réprimande douce, lui dit: que ſi la Reine avoit refuſé de le voir, ce n'étoit pas que ſa perſonne fût ou ſuſpecte ou odieuſe à S. M. qu'au contraire on ne pouvoit lui envoyer perſonne dont elle connût mieux le zéle pour le ſervice du Prince, & l'avancement de la Religion; mais que cette Princeſſe étoit piquée du mépris que le Roi d'Ecoſſe ſembloit avoir fait d'elle dans la perſonne de ſon député, dont il avoit ôſé révoquer en doute la bonne foi: que cependant ce Miniſtre n'avoit rien fait que par ſon ordre; & qu'elle étoit par conſéquent fort ſurpriſe qu'on eût demandé à voir ſes inſtructions; qu'elle n'en accuſoit au reſte que les mauvais conſeils qu'on donnoit depuis peu au jeune Prince, qu'elle croyoit d'ailleurs fort innocent de ce qui venoit d'arriver; qu'elle ſouhaitoit ſeulement que dans la ſuite il ſe montrât plus docile aux conſeils ſages & ſalutaires d'une Princeſſe qui avoit pour lui toute la tendreſſe d'une mere; & qu'il ne la quittât pas pour donner toute ſa confiance à ſon parent, qui étoit ſujet de la France, zélé défenſeur du parti François, & marié à une Françoiſe, qui, quoiqu'il cachât de ſon mieux ſa Religion, étoit certainement Catholique, & qui ſûrement ne ſouhaitoit que l'éloignement de la maiſon d'Hamilton, dans l'eſpérance de tenir lui-même enſuite le ſecond rang dans l'Etat après la perſonne du Roi: que ce Prince devoit être perſuadé que les hommes n'ont point de paſſion plus violente que l'ambition; & qu'il pouvoit ſe ſouvenir des troubles encore récens, que les François avoient excités en Ecoſſe, qui auroient eu des ſuites plus funeſtes, ſi la Reine ne ſe fût ſervie de toute ſa prudence & de toute ſon autorité pour les prévenir.

Excuſes du Conſeil. Reproches & avis dans cette circonſtance.

Ce Miniſtre, qui étoit ennemi déclaré de la France, ajoûta exprès ces derniers traits pour rendre le Comte de Lenox ſuſpect au Conſeil d'Ecoſſe, & ranimer en même tems, s'il étoit poſſible, le crédit du Comte de Mor-

Empriſonnement du Comte

HENRI III. 1580. de Morton.

Morton, qui ſe voyoit ſans autorité, expoſé à toutes ſortes d'outrages. Cela n'empêcha cependant pas que peu de tems après il ne fût accuſé de léze-Majeſté par Jaques Stuart Comte d'Arran; car il prenoit ces titres, depuis qu'il avoit été nommé curateur du vrai Comte d'Arran, qui étoit devenu imbécille. Le Comte de Morton fut arrêté, & ſe vit obligé de ſe juſtifier dans les fers.

Mort du Comte d'Arundel.

Au commencement de cette année mourut dans un âge fort avancé Henri Comte d'Arundel, & en lui finit l'illuſtre maiſon des Fitz-Alan, qui, tirant ſon origine des anciens d'Albeney Comtes d'Arundel & de Suſſex, avoit depuis le regne d'Edoüard I. été pendant l'eſpace de trois cens ans très-floriſſante en Angleterre. Henri avoit été pendant ſa vie comblé de charges & de dignités, Conſeiller d'Etat de tous les Rois, ſous le regne deſquels il vécut, Gouverneur de Calais ſous Henri VIII. Général de l'armée Angloiſe à l'expédition de Boulogne, & grand Chambellan du Royaume; il fut choiſi pour faire la charge de grand Maréchal d'Angleterre, & de Connétable du Royaume, au couronnement d'Edoüard IV. & à celui de la Reine Marie, qui le fit Préſident du Conſeil, & grand Sénéchal de la Cour. Il penſa même à épouſer Eliſabeth, quoiqu'il commençât à être déja ſur l'âge; & dans la ſuite, lorſqu'on parla du mariage de la Reine Marie avec le Duc de Norfolk, il eut la facilité d'y donner les mains, comme bien d'autres. Au contraire il fut toujours fort oppoſé au mariage du Duc d'Anjou avec la Reine Eliſabeth, à cauſe de la haine qu'il portoit naturellement aux François; auſſi diſoit-il ordinairement qu'il avoit appris de ſon pere, qui étoit né dans le comté de Suſſex voiſin de la France, à ne pas ſe fier aux François. Il eut trois enfans qu'il enterra tous trois; Henri, jeune homme d'un excellent naturel qui mourut à Bruxelles; Jeanne, qui fut mariée au Lord Lumley; & Marie, qui épouſa Thomas Howard Duc de Norfolk: elle eut de ce mariage Philippe Comte d'Arundel, dont j'aurai occaſion de parler dans la ſuite.

Tremblement de terre.

Il y eut auſſi cette année un grand tremblement de terre dans ce Royaume, où ces accidens ſont cependant aſſez rares. Il commença le ſix d'Avril à ſix heures du ſoir, en-deçà d'York, le ciel étant fort ſerain. On en ſentit auſſi un au-delà de la mer, dans les Païs-bas & juſqu'à Cologne. Il fut ſi violent, qu'il faiſoit ſauter les pierres des édifices; les cloches ſonnoient d'elles-mêmes dans les clochers; & la mer, qui auparavant étoit fort tranquille, s'enfla tout d'un coup extraordinairement. Il recommença la nuit ſuivante dans la province de Kent, où l'on s'en apperçut encore le premier de Mai.

Conduite ſéditieuſe de certains Eccléſiaſtiques.

Les Anglois qui aiment aſſez à raiſonner ſur ces ſortes de phénomenes, prétendoient que cette agitation des vents dans leurs cavernes ſoûterraines, etoit un pronoſtic des révolutions qui devoient arriver dans cette iſle. On y voyoit déja arriver en foule, & avec plus d'ardeur que jamais, du ſéminaire fondé à Rome par le Pape Grégoire XIII. de celui de Doüai en Flandre, & de celui qu'on avoit établi en France dans la ville de Rheims, des Prêtres, qui non contens d'exercer en ſecret leur miniſtére pour la conſolation des ames, ſem-

ſembloient être venus pour préparer les eſprits à la révolte. Ils diſputoient déja publiquement de la ſucceſſion à la Couronne, de l'obéïſſance dûë aux Magiſtrats; & au lieu que ces ſéminaires ne doivent ſervir qu'à élever de jeunes gens dans la piété, à en juger par leur conduite, on eût dit au contraire que ces établiſſemens n'avoient été faits que pour préparer l'exécution de l'horrible décret porté par Pie V. contre Eliſabeth, par lequel ce Pape la privoit de ſes Etats; & par conſéquent pour entretenir des ſéditieux & des aſſaſſins, toujours prêts à ſouffler le feu de la révolte en Angleterre, & à porter la mort dans le ſein de cette Princeſſe. HENRI III. 1580.

Ce qui confirma cette opinion, c'eſt qu'un de ces Prêtres nommé Nelſon, ayant été arrêté pour avoir tenu quelques diſcours ſéditieux avec un autre particulier appellé Sherwood, & tous deux conduits devant les Magiſtrats, ils ſoûtinrent en leur préſence avec la derniére opiniâtreté, que la Reine étoit ſchiſmatique & hérétique. Après cet aveu ils furent condamnés à mort. Cependant l'affaire ayant été portée au Conſeil d'Eliſabeth, cette Princeſſe donna un Edit au mois de Juin, par lequel elle ordonnoit à tous ceux de ſes ſujets qui avoient des enfans, des pupilles, des parens, ou autres, au-delà de la mer, de les déclarer aux Magiſtrats dans dix jours, à compter du jour de la publication de l'Edit; de les rappeller dans le terme de quatre mois; & à leur retour de ſignifier auſſi leur arrivée au Magiſtrat: leur enjoignant, au cas qu'ils ne vouluſſent pas revenir dans le Royaume, de ne leur envoyer aucun argent, ni par eux-mêmes, ni par d'autres, & défendant à toutes perſonnes, quelles qu'elles fuſſent, de loger chez elles, ni contribuer à entretenir les Prêtres qui ſortoient de ces ſéminaires, auſſi bien que les Jéſuites, à peine contre les contrevenans d'être traités comme criminels de léze-Majeſté. **Edit contre les Catholiques.**

Telles furent les meſures que cette Princeſſe jugea à propos de prendre dans les circonſtances, pour le maintien de la tranquillité publique. On renouvella auſſi les Edits contre le luxe, qui devenoit plus grand de jour en jour. Enfin comme à force de bâtir, Londres devenoit d'une étenduë ſans bornes, parce qu'on y accouroit de toutes les provinces du Royaume, le danger où l'on étoit de voir toutes les autres villes devenir déſertes, joint à la crainte que l'on avoit que la peſte, dont cette capitale eſt ſouvent affligée, ne fût par-là plus violente & plus dangereuſe, à cauſe de la grande facilité que la contagion auroit à ſe communiquer, on fit publier un Edit par lequel il étoit défendu de bâtir plus près des portes de cette ville, que de trois milles; & ordonné que chaque maiſon ne ſeroit habitée que par une ſeule famille, à peine de priſon & de confiſcation des matériaux. **Autres réglemens.**

Fin du Livre ſoixante & dixiéme.

HISTOIRE

DE

JAQUES AUGUSTE

DE THOU.

LIVRE SOIXANTE-ONZIEME.

SOMMAIRE.

VOyage de François Drake autour du monde. Plaintes de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à ce ſujet. Réponſe des Anglois. Suites des guerres de Flandre. Les Provinces-Unies délibérent de ſe donner au Duc d'Anjou. Ecrit du Prince d'Orange à cette occaſion. Exploits du Prince de Parme. Cambrai ſe donne au Duc d'Anjou, & reçoit garniſon Françoiſe. Ceux de Bruxelles ſurprennent Nivelle. Les Seigneurs Wallons ſurprennent Courtrai. Priſe de Ninove par de la Nouë. Malines priſe & pillée par les Anglois. La Nouë aſſiége Engelmunſter. Il fait une tentative ſur Lille. Le Comte de Richebourg attaque ſon camp d'Engelmunſter. La Nouë eſt fait priſonnier, & livré aux Eſpagnols. Dieſt, Sichem, Arſchot & Halen entrent au pouvoir des Etats. Tentative des Eſpagnols ſur Bruxelles & ſur Gand. Priſe de Bouchain. Les Provinces-Unies ſe donnent au Duc d'Anjou. Médailles frappées à ce ſujet. Retraite de l'Archiduc Mathias. Manifeſte de ce Prince. Conduite des Etats à ſon égard. Tremblement de terre dans les Païs-bas. Le Comte de Rennenburg Gouverneur de Friſe, ſonge à abandonner le parti des Etats. Le Prince d'Orange tâche de le prévenir, en faiſant raſer les fortereſſes de la Friſe. Le Comte de Rennenburg ſe rend maître de Groeningue, & ſe déclare en faveur des Eſpagnols. Le Comte de Hohenlo aſſiége Groeningue. Défaite de ce Comte à Herdenberg par le Général Martin Schenck. Divers exploits des Comtes de Hohenlo & de Rennenburg. Le Roi d'Eſpagne met à prix la tête du Prince d'Orange. Origine de la ſecte des Anabaptiſtes, & leurs dogmes. Mort de Jean Willelmi leur Roi. Morts illuſtres, de Gerard de Groesbecke Evêque de Liége, du Cardinal Morone, de Jérôme Wolff, d'Emmanuel Tremellius, de Jérôme Surita, d'Alvar Gomez & de Jérôme Oſorio. Mariage de l'Archiduc Ferdinand, fils de l'Empereur du même nom, avec Anne-Catherine Princeſſe de Mantouë ſa niéce.

AU-

AUTEURS

Que Mr. de Thou a suivis dans ce Livre.

Deſcription du Voyage de François Drake. Emm. de Meteren. Jean Petit. Actes & piéces publiés alors.

L'Heureuſe expédition des Anglois en Irlande fut pour comble de proſpérité ſuivie du retour fortuné & glorieux du Chevalier François Drake, qui venoit de faire le tour du monde dans une navigation de trois ans. L'amour de la gloire, ou le déſir de faire fortune lui ayant inſpiré ce deſſein, il partit du port de Plimouth le 13. de Décembre 1577. avec une eſcadre de cinq vaiſſeaux, montés de cent ſoixante-quatre hommes de débarquement. Au bout de dix-ſept jours il ſe vit à la rade du cap de Cantin en Barbarie. Ayant trouvé l'ancrage ſûr au port de l'iſle Mogador, il y bâtit un ſixiéme vaiſſeau des matériaux qu'il avoit apportés d'Angleterre, & ſur la fin du même mois il remit à la voile, & doubla le cap Blanc le 17. de Janvier. Cinq jours après il rencontra & prit un de ces vaiſſeaux Portugais, qu'on nomme Caravelles, qui revenoit de l'iſle de Mayo, une des iſles du Cap-verd, chargé de ſel. Il aborda dans cette iſle le 28. de Janvier, & il y trouva du raiſin mûr & très-doux. Cette circonſtance, qui paroîtroit un prodige ſous notre ciel, eſt ordinaire en ces climats: car cette iſle étant ſituée près du Tropique du Cancer & de la Ligne équinoctiale, elle eſt toujours échauffée par les rayons du ſoleil. Il y croît un arbre qui n'a ni branches, ni feuilles, & qui porte à ſa cime une eſpéce de gerbe de la groſſeur de la tête d'un homme; le bout de la coque de ce fruit eſt veiné & rayé: & quand on a percé la coque, on en tire un noyau doux & blanc, qui reſſemble aſſez à nos amandes (1). Les gens du païs en font grand cas, & le regardent comme un manger délicieux. Le 31. de Janvier Drake, ayant fait route vers l'iſle Saint-Jaques, y prit un ſecond vaiſſeau Portugais; & la nuit ſuivante il s'approcha d'une iſle qu'on nomme communément l'iſle de Feu, & qui reſſemble tout-à-fait aux iſles Eoliennes ou de Lipari, qui ſont dans la mer de Sicile. Du reſte elle eſt fertile, & habitée par des Portugais. On trouve près de-là l'iſle Brava, qui eſt arroſée de quantité de ſources & de grands fleuves, qui ſe déchargent dans l'océan, & qui ſont ſi profonds vers leurs embouchures, qu'on n'y trouve pas de fond pour les ancres. Drake enſuite erra long-tems ſur la mer avec un vent tantôt favorable, & tantôt contraire. Enfin il arriva au Breſil, ſitué au trente-troiſiéme dégré du Pole Antarctique, & il commença à en appercevoir les côtes le cinq d'Avril: il y eſſuya pluſieurs tempêtes qui diſperſerent ſa flotte; mais il la raſſembla heureuſement au cap de

HENRI III. 1580.

Voyage du Chevalier Drake.

(1) On croit que c'eſt le Coco.

HENRI III. 1580.

de Joie. Cette côte eſt couverte d'iſles, où l'on trouve en abondance des francolines, des cerfs, & des loups marins; ce qui fit grand plaiſir à ſon équipage.

Le 20. de Juin l'eſcadre Angloiſe étant entrée dans le port Saint-Julien, elle apperçut de loin comme un gibet, qui lui rappella le ſouvenir de Magellan; parce que c'étoit le lieu où l'on diſoit que ce célébre navigateur avoit fait pendre quelques rebelles de ſa ſuite. Cet exemple fit ſentir au Chevalier Drake, qu'un Chef ne peut réüſſir dans une expédition telle que la ſienne, ſans une vigoureuſe diſcipline, qui tienne tout le monde dans l'obéïſſance: & conformement à cette maxime, il fit ſur le champ inſtruire le procès de Thomas Doughtey Gentilhomme Anglois, qui après un examen fut condamné à mort de l'avis de tous ceux qui commandoient ſous ſes ordres. La ſeule grace qu'on fit au criminel, fut de lui permettre de participer aux Sacremens, ſuivant la maniére des Anglois, avant que d'être conduit au ſupplice.

Drake entra le 20. d'Août dans le détroit de Magellan. Les ſinuoſités de cette côte rendent la navigation dangereuſe, parce que les vents y changent de jour en jour; en ſorte qu'on ne peut s'y ſervir de ſes voiles. La terre des deux côtés de ce détroit eſt ſi élevée, qu'elle preſente à la vûë comme trois rangs de gros nuages, entaſſés les uns ſur les autres. Une partie de ceux qui étoient ſur la flotte, crurent qu'il n'y avoit de l'autre côté que des iſles; & il y en eut une à qui Drake donna le nom d'Eliſabeth. Elles ſont toutes entourées de rochers ſi hauts, qu'on les prendroit de loin pour nos Alpes couvertes de neiges; & leur poſition étoit alors marquée ſur les Cartes, de maniére qu'il ne paroiſſoit pas qu'il y eût au-delà aucune terre auſtrale. On voyoit ſeulement quantité de feux dans les iſles d'alentour, qui formoient à la vûë comme un continent; ce qui fut cauſe qu'on donna à cet amas d'iſles le nom de terre de feu. L'eſcadre Angloiſe ayant été long-tems battuë ſur cette côte, & rejettée vers le Midi, changea enfin de route, & tourna vers le Nord; & le 3. d'Octobre elle rencontra trois iſles, dans l'une deſquelles on obſerva que le ſoleil étoit éloigné de huit dégrés au moins du Tropique du Capricorne, & qu'il n'y avoit que deux heures de nuit. Drake ayant tourné au Nord, dans l'eſpérance que cette route le conduiroit heureuſement au Perou, il s'apperçut bientôt qu'il s'égaroit; & il reconnut que les nouvelles cartes géographiques, ſur leſquelles il ſe régloit, n'étoient pas ſûres, & que l'erreur étoit au moins de douze dégrés. Continuant ſa navigation, il trouva le 29. de Novembre l'iſle de Mocha, d'où il fit voile au Chili; & en y abordant il prit un vaiſſeau Eſpagnol qui étoit à l'ancre aſſez près de la ville de S. Jago. Après avoir pillé cet endroit, il remit à la voile; & fit foüiller le vaiſſeau qu'il venoit de prendre, où il trouva la valeur de trente-ſept mille piſtoles en lingots. Il paſſe enſuite à la vûë de Taurapaza, aborde à Lima le 13. de Février 1579. & pille douze vaiſſeaux qui étoient dans le port. Ayant appris qu'il y avoit près de-là un brûlot, qui s'étoit mis à couvert dans le havre de Païta, il y court à toutes voiles, & le pourſuit juſqu'à Panama. Sur ſa route il prit un autre bâtiment Eſpagnol, où il trouva dix-huit livres d'or, & un Crucifix d'or enrichi de perles & d'émeraudes d'un grand prix. Enfin

Butins conſidérables que fait ce navigateur.

fin il atteignit le brûlot auprès du cap Saint-François, à cent cinquante lieuës de Panama. Il y trouva beaucoup de pierres précieuſes, beaucoup de groſſes perles, ſur-tout treize caſſettes d'argent mis en œuvre, & quatre-vingt livres d'or très-pur. Cette riche dépoüille donna occaſion à un bon mot d'un valet Eſpagnol, qui dit en ſe tournant vers Drake: „ Notre vaiſſeau „ ne va plus s'appeller *jette feu*, mais *jette argent*; car il vous en crache „ abondamment. Ainſi vôtre vaiſſeau, après s'être emparé du nôtre, me- „ rite à plus juſte tître, le nom de *jette feu*.„ HENRI III. 1580.

L'Anglois, continuant ſa courſe à l'Oüeſt, fit rencontre d'un vaiſſeau chargé de toiles, d'étoffes de ſoye, & de porcelaines de la Chine, dont il prit ce qu'il voulut. Etant enſuite allé deſcendre à Guatulco; & y ayant trouvé le juge qui rendoit la juſtice dans la place publique, il l'emmena avec quelques autres, & fit ſortir tous les habitans de ce bourg, juſqu'à ce qu'il eût fourni ſa flotte d'eau douce. De-là faiſant route vers l'iſle de Cockles ou de Canno, il prit un vaiſſeau qui alloit aux Philippines. Il fallut ſonger au retour; & faiſant réflexion qu'il n'y auroit pas de ſûreté pour lui à repaſſer par le détroit de Magellan, après avoir fait tant de mal aux Eſpagnols, il réſolut de gagner les Moluques, & de doubler le cap de bonne Eſperance pour revenir en Angleterre par la route que tiennent d'ordinaire les Portugais. Mais le calme l'obligea de faire route au Nord; & il fit ſix cens lieuës depuis le 16. d'Avril juſqu'au 3. de Juin pour chercher un vent propre à ſon deſſein. Deux jours après il ſe trouva au 42e. dégré de latitude ſeptentrionale, où il ſentit un froid ſi cuiſant, qu'il fut obligé de relâcher. Et après s'être remis en mer, il s'avança juſqu'au 28e. dégré, & jetta l'ancre dans un lieu très-agréable. Les habitans du païs lui firent un accueil favorable; & le Roi vêtu de peaux de lapin vint lui-même en grande pompe trouver Drake. Le Prince avoit pour cortége un Officier qui portoit ſon ſceptre, une grande troupe de gardes tous nuds, & qui avoient le viſage peint de diverſes couleurs. Ils étoient ſuivis d'une foule de femmes vêtuës de longues robes, faites de jonc cardé & travaillé à peu près comme notre chanvre, avec un manteau de peau de cerf qui n'étoit point préparée, & qu'elles rejettoient ſur leurs épaules. A la vûë des Anglois les unes ſe mirent à danſer au ſon des tambours avec mille poſtures ridicules, pendant que les autres faiſoient des contorſions avec la bouche, ſe déchiroient les joües, & ſe lamentoient. On prétend même qu'elles eurent recours à des enchantemens; choſe ordinaire en ce païs, où le demon exerce ſon empire.

Il eſt ſalué par un Roi & par les habitans d'une iſle.

Drake avoit dreſſé un pavillon au pied des montagnes, & y avoit rangé ſon monde comme en ordre de bataille. Le Roi s'étant approché avec ſon cortége pour le ſaluer, l'Anglois le fit aſſeoir auprès de lui ſur une eſpéce de trône. Après leur entretien, & la danſe finie, les barbares en foule s'approcherent de Drake, lui mirent une couronne ſur la tête, & lui rendirent leurs reſpects comme s'il eût été leur Roi. Le Général Anglois nomma cette iſle la nouvelle Albion, à cauſe de la blancheur de ſes côtes, & il le fit d'autant plus volontiers, que l'Angleterre fut autrefois ainſi nommée pour la même raiſon. Pour conſerver la mémoire de ſon arrivée

On lui défere la Royauté, & en prend poſſeſſion au nom d'Eliſabeth.

à

HENRI III. 1580.

à cette côte, il éleva un monument d'argent maſſif, ſur lequel il grava le nom de la Reine d'Angleterre, le jour de ſon arrivée, la ſoûmiſſion volontaire des habitans, & la Royauté qu'on lui avoit deférée. Vous ne ſçauriez preſque toucher en ce païs-là une motte de terre qui ne ſe trouve mêlée d'or ou d'argent.

Il leva l'ancre le 13. d'Octobre, & fit voile vers une iſle qui eſt au 8e. dégré de latitude ſeptentrionale. Les habitans du continent oppoſé vinrent encore l'y trouver avec leurs canots. Ils parurent fort extraordinaires à nos Européens: car outre qu'ils ſont nuds, ils tortillent en rond le bas de leurs oreilles, y attachent diverſes pendeloques, & ſont croître les chairs de cette partie le long des jouës. Ils ont les ongles de la longueur d'un pouce; ce qu'ils trouvent d'une grande beauté. Un autre agrément chez eux, c'eſt d'avoir les dents plus noires que la poix, & ils ont des compoſitions d'herbes qu'ils employent pour en venir à bout.

Le Roi de Ternate lui rend viſite.

Drake ayant paſſé à la vûë des iſles de Tagulada, de Zélon, & de Zewarra, qui appartiennent aux Portugais, il arriva aux Moluques le 18. d'Octobre. Un Lieutenant du Roi de Ternate vint à ſa rencontre pour l'engager à deſcendre dans cette iſle. Ce puiſſant Prince, qui a dix-ſept iſles ſous ſa domination, vint accompagné de ſon Sénat, & richement paré, voir le Général de la flotte Angloiſe, & il prit beaucoup de plaiſir à entendre les Muſiciens qu'il avoit ſur ſes vaiſſeaux. Les Anglois ayant fait proviſion de vivres en cet endroit, firent voile vers le Midi, côtoyerent Celebes, & allerent moüiller à une autre iſle pleine d'arbres très-hauts & très-gros, dont la tête n'a aucune branche. Cette iſle eſt remplie de vers luiſans qui voltigent toute la nuit, & qui ſans etre plus gros que des mouches, répandent une lumiére ſi brillante qu'on les prendroit pour autant de chandelles allumées. Il y a auſſi quantité de chauve-ſouris de la groſſeur de nos poules, & des écreviſſes ſi groſſes, qu'une ſeule peut raſſaſier la faim de l'homme le plus goulu. Drake continuant ſa route vers les Moluques, fut ſurpris le 9. de Janvier d'une effroyable tempête, qui le jetta ſur des bancs de ſable, & le mit à deux doigts de ſa perte. L'Amiral donna contre un rocher; & pour le remettre à flot, on fut obligé de jetter à la mer quantité de marchandiſes, & huit piéces de canon. Enfin le 8. de Février la flotte arriva à l'iſle de Barateve, où l'on trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, du ſouphre, des noix muſcades, du gingenvre, & du poivre long en quantité. Drake en emporta le plus qu'il put, & fut fort content de l'accueil de ces inſulaires, qui excellent dans l'art de ſéparer les métaux, & de les mettre en œuvre.

Il alla enſuite aborder à la grande Java. Cette iſle eſt environnée de pluſieurs autres, qui ſont gouvernées par cinq Rois, fort unis enſemble. Les armes ordinaires du païs ſont l'épée, le poignard, & le bouclier; & le travail en eſt très-beau. Les maux vénériens y ſont communs, & voici le remede qu'on y apporte. Les malades demeurent expoſés à l'ardeur du ſoleil depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures après midi, afin de deſſécher cette humeur corrompuë, & de l'épuiſer. De l'iſle de Java la flotte arriva heureuſement au cap de bonne Eſpérance, qu'elle doubla non

feu-

Digitized by Google

ſeulement ſans danger, mais même ſans peine, malgré tout ce qu'en diſent les Portugais, qui affectent d'exagérer les périls de ce paſſage, ou pour cauſer de l'admiration, ou pour détourner les autres nations d'y aller: en un mot c'eſt l'endroit de tout ſon voyage, où Drake eut le vent le plus favorable. Il relâcha au cap des Aiguilles pour faire de l'eau; & dès qu'il en eut ſa proviſion, il mit à la voile le 18. de Juin. Le 22. de Juillet il aborda à une iſle qui eſt vis-à-vis d'un cap d'Afrique, fameux autrefois par le voyage d'Hannon (1), ſi l'on en croit les Portugais, & qu'on appelle aujourd'hui Sierra-Leona.

Enfin Drake après trois années de navigation, arriva le 3. de Novembre en Angleterre, où il reçut mille éloges flatteurs de la Reine Eliſabeth, qui le fit Chevalier. Et pour conſerver un monument de cette expédition, cette Princeſſe conſacra avec des cérémonies extraordinaires le vaiſſeau Amiral de ſa flotte, & le mit dans ſon arſenal (2). Au milieu de tant d'honneurs, & des acclamations du plus grand nombre des courtiſans, Drake eut un déplaiſir ſenſible de ce que quelques Seigneurs des premiers de la Cour refuſerent l'or & les autres preſens qu'il leur offrit, ſous prétexte que c'étoit le fruit de ſes pirateries. Mais en récompenſe la plûpart trouvoient ſon entrepriſe digne de loüanges & d'admiration, & prétendoient que cette expédition étoit auſſi glorieuſe à la nation, que s'il eût étendu les limites de l'empire.

Plaintes de la Cour d'Eſpagne touchant cette navigation.

Bernardin de Mendoza Ambaſſadeur de Philippe II. en Angleterre, Miniſtre auſſi conſidéré de ſon maître par la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans les guerres de Flandre, que par le grand talent qu'il lui connoiſſoit pour troubler toutes les Cours où il l'envoyoit, parla avec beaucoup de hauteur ſur ce voyage, & redemanda avec une extrême vivacité tout ce que ce corſaire avoit enlevé aux Eſpagnols. C'étoit un prétexte, ou du moins une excuſe qu'il préparoit aux conjurations ſecrettes qu'il commençoit à tramer contre la Reine. Sa plainte roûloit ſur ce que les Anglois avoient ôſé naviger ſur l'océan Indien & uſurper un droit réſervé aux Eſpagnols.

Réponſe de la Reine d'Angleterre.

On répondit à Mendoza: que les Eſpagnols s'étoient attirés ces traitemens par leur perfidie & leur inhumanité envers les Anglois, qu'ils vouloient exclure du commerce contre le Droit des gens: que ſi cependant on avoit de bonnes preuves pour convaincre Drake d'avoir violé les loix de la juſtice, il étoit prêt à rendre compte de ſa conduite ſelon les régles ordinaires: qu'on avoit mis en ſéqueſtre le butin trouvé ſur la flotte, pour être en état de donner ſatisfaction à l'Eſpagne, en cas qu'on la lui dût; mais que les ſommes que Drake avoit apportées, n'approchoient pas de celles que la Reine avoit été obligée de dépenſer pour éteindre le feu de la guerre inteſtine que les Eſpagnols avoient allumée contre la foi publique en Angleterre & en Irlan-

(1) Voſſius prétend que cet Hannon eſt celui qui commanda l'armée des Carthaginois en Sicile contre Agathocle: il entreprit de faire le tour de l'Afrique, & il écrivit la relation de ſon voyage en Carthaginois; mais ſon livre étoit rempli de fables.

(2) Ce qui ſuit ici juſqu'au deuxiéme paragraphe ſuivant: Pendant ce tems-là &c. manque dans l'édition *in fol.* des *Drouarts.*

HENRI III. 1580.

Irlande : qu'au reſte la Reine ne concevoit pas pourquoi ſes ſujets & ceux des autres Princes n'auroient pas la liberté de commercer aux Indes & qu'elle ne pouvoit ſe perſuader que le Pape eût pû donner ce droit excluſif à l'Eſpagne. On demandoit par quelle autorité le ſaint Pere avoit été établi juge entre les Anglois & les Eſpagnols ? Pourquoi n'avoit-on pas appellé les autres Princes pour avoir leur conſentement ? quant à moi, ajoûtoit Eliſabeth, je ne reconnois dans le Pape aucune autorité ni prérogative, quand il s'agit d'intérêts temporels : & ſon jugement ne peut obliger des Souverains qui ne lui rendent & qui ne lui doivent aucune obéïſſance. Mais pourquoi a-t-il donné ces vaſtes païs aux Eſpagnols, comme ſi c'étoit des fiefs qui lui appartinſſent ? Eſt-ce parce qu'ils y ont abordé les premiers ; qu'ils y ont bâti des cabanes ; qu'ils ont donné à quelque riviére, à quelque cap le nom de leur Commandant, ou du jour de leur arrivée ? Cette donation d'un bien qui n'appartient pas à celui qui le donne, étant tout-à-fait frivole, & ne pouvant conférer dans le fond qu'une propriété imaginaire, ne doit pas empêcher les autres Princes de commercer dans ces païs éloignés, d'y envoyer des colonies, de faire des établiſſemens par-tout où les Eſpagnols n'en ont pas encore, ſans qu'on puiſſe les accuſer de violer le Droit des gens. L'uſage de la mer auſſi-bien que celui de l'air étant commun à tous les hommes, ils ont tous la liberté de naviger ſur ce vaſte océan : en un mot, quand il s'agit de nouvelles découvertes, la poſſeſſion ſeule forme le droit & fixe les bornes. Malgré la ſolidité de ces raiſons, Eliſabeth qui ne vouloit point de guerre avec les Eſpagnols, crut devoir diſſimuler : & quelque tems après on mit la plus grande partie du butin que Drake avoit apporté, entre les mains d'un certain Eſpagnol nommé P. Sebura, qui ſans avoir aucun pouvoir des marchands, ſollicitoit cette reſtitution, comme s'il avoit été leur Procureur. Mais tout cet argent, au lieu d'être rendu à ceux à qui il avoit été pris, fut diſtribué à la Reine d'Ecoſſe & aux rebelles Anglois réfugiés en Flandre, comme Eliſabeth le reconnut depuis, mais trop tard.

Affaires des Païs-bas.

On délibére ſi on ſe donnera au Duc d'Anjou.

Pendant ce tems-là, on délibéroit dans les Païs-bas ſur la propoſition qu'on avoit faite d'appeller le Duc d'Anjou & de le reconnoître pour leur Prince. Car les affaires des Etats paroiſſoient entiérement ruinées ; leurs diviſions, qui étoient entretenuës par la témérité des Gantois & la nonchalance des Grands & des provinces Wallones, leur ôtoient toute reſſource dans leurs propres forces. Si toutes les provinces avoient été unies, elles auroient pû ſe flatter de faire leur paix avec leur Souverain à des conditions raiſonnables : au lieu que dans l'état preſent de leurs affaires, il falloit néceſſairement que l'un des deux partis fût réduit, non pas à implorer le ſecours d'un Prince étranger comme autrefois ; mais à ſe ſoûmettre abſolument à ſa domination.

Réponſe du Prince d'Orange à cette occaſion.

Le Prince d'Orange étant encore à Gand au mois de Septembre précédent, avoit été conſulté par les Etats ſur les moyens de rétablir la paix, ſur les ſubſides, ſur le traité à faire avec le Duc d'Anjou, & ſur le gouvernement général des provinces ; & voici la réponſe qu'il donna par écrit.

Pour

Pour ſe juſtifier d'abord ſur le reproche odieux qu'on lui faiſoit d'avoir empêché qu'on n'acceptât les conditions de paix offertes par les Eſpagnols, il dit: qu'il n'avoit pû conſentir à une paix qui ôtoit aux Proteſtans l'exercice libre de leur Religion, en même tems qu'elle portoit un grand préjudice aux priviléges du païs. „ Perſonne, ajoûtoit-il, ne doit ſouhaiter la paix plus que moi. On ſçait aſſez les malheurs & les pertes „ que la guerre m'a cauſés. Perſonne n'ignore que tous mes biens ſont au „ pouvoir de mes ennemis, ſans qu'on m'ait donné aucun dédommagement; que j'ai perdu pluſieurs de mes freres, dont le regret augmente de jour en jour; qu'un fils tendrement aimé que je brûle d'envie de „ revoir, & dont la ſéparation m'accable de chagrin, eſt détenu priſonnier en Eſpagne contre toutes les loix, & qu'il ne ſera rendu qu'à la „ paix. Mais je puis dire que mon zéle pour la Religion & pour la liberté de la patrie, l'a emporté ſur toutes ces conſidérations. Si ces deux „ articles étoient à couvert, peut-on douter que l'amour du repos, ſi naturel à mon âge déja ſur le déclin, & l'horreur d'une guerre qui m'a „ été ſi funeſte, ne me fiſſent accepter avec joye une paix qui ſe feroit „ à des conditions raiſonnables? A l'égard des ſubſides, c'eſt une affaire „ qui regarde les députés aſſemblés à Utrecht. Quant au Duc d'Anjou, „ s'il n'y a point d'eſpérance d'obtenir une paix ſolide & ſûre, & s'il faut „ implorer le ſecours d'un Prince étranger, je n'en vois point en Europe „ qu'on doive lui préférer, ſoit qu'on regarde ſa puiſſance & ſon voiſinage, „ ſoit qu'on jette les yeux ſur ſes qualités perſonnelles & ſur la circonſtance des tems. D'ailleurs ce Prince eſt très-bien avec la Reine d'Angleterre, qui ne ceſſe de le recommander & par ſes lettres & par ſes „ Ambaſſadeurs. „ HENRI III. 1580.

Sur le gouvernement des provinces, il dit: qu'avant toutes choſes il falloit remédier à un mal pernicieux, qui étoit la deſobéïſſance; que le défaut de diſcipline & de ſubordination a été cauſe que des armées très-floriſſantes ſe ſont diſſipées ſans rien faire, ou qu'elles ont plus ſervi à ruiner le païs qu'à le défendre contre ſes ennemis, parce que les ſommes deſtinées pour payer les troupes, avoient été employées à d'autres uſages, ou retenuës frauduleuſement par ceux qui les avoient entre les mains: qu'il ſçavoit bien que ſes ennemis, & d'autres même qui ignoroient le véritable état des choſes, étoient aſſez injuſtes pour rejetter ſur lui la cauſe de ces malheurs; mais que quelque ſenſible que lui fût un reproche ſi outrageant, l'amour qu'il avoit pour ſa patrie le lui avoit toujours fait diſſimuler: qu'aujourd'hui, qu'on lui offroit la charge de Lieutenant général de tous les Païs-bas, le ſouvenir de tout ce qui lui étoit arrivé juſqu'alors lui donnoit de grandes inquiétudes, & qu'il aimeroit bien mieux qu'ils vouluſſent penſer à quelque autre qui fût capable de bien remplir une place ſi importante, & qu'il les aideroit de tout ſon pouvoir à faire un bon choix: que ſi l'on vouloit abſolument qu'il l'acceptât, ils pouvoient s'aſſûrer qu'il n'oublieroit rien pour ſoûtenir la cauſe de la Religion & de la liberté publique: mais qu'il ſe croyoit obligé de commencer par les avertir que le refus que quel-

HENRI III. 1580.

ques villes avoient fait de recevoir garniſon, leur avoit attiré de grands maux; que Malines, Aloſt & Ath en étoient des exemples récens. „ On „ en reçoit en quelques endroits, ajoûtoit-il, mais de ſi foibles, que quand „ l'ennemi fait des courſes juſqu'aux portes de la ville, & qu'il ravage le „ plat païs, au lieu de le repouſſer on ſe tient renfermé dans ſes murail- „ les, & l'on perd dans une lâche oiſiveté l'habitude de ſe ſervir de ſes ar- „ mes. Les moindres bicoques ſe donnent la licence de ſuivre des exem- „ ples ſi funeſtes, d'où il arrive que les gens de la campagne ſont expoſés „ tous les jours au pillage, ſans que tant de troupes entretenuës à grands „ fraix, leur ſoient d'aucun ſecours. Il faut donc mettre ſur la frontiére „ des garniſons capables d'empêcher les ravages, & d'aſſurer la paix & la „ tranquillité de tout le païs; il faut payer réguliérement les troupes, afin „ de maintenir la diſcipline, & les contenir dans le devoir. Il faut me „ donner un pouvoir abſolu de régler ce qu'il y aura à faire ſur la frontiére, „ de mettre des garniſons dans les places, & de les en retirer quand je le „ jugerai à propos. Je crois de plus, que pour éviter les longueurs, tou- „ jours nuiſibles dans les affaires qui demandent une prompte expédition, „ il eſt néceſſaire que les Etats établiſſent un Conſeil pour décider à la plu- „ ralité des voix toutes les affaires qui ſurviennent d'un jour à l'autre, ex- „ cepté celles dont les provinces ſe ſeroient réſervées la connoiſſance. Je „ demande enfin, que pour ne plus tomber dans la diſette d'argent qui a „ fait déſerter les troupes auxiliaires, & qui a rendu inutiles celles du païs, „ on faſſe payer à la rigueur les contributions qui auroient été ordonnées „ par le conſentement unanime des Etats, & qu'il ſoit permis de pourſui- „ vre ſuivant les loix ceux qui refuſeroient de payer leur taxe, ou qui ne „ la payeroient pas aſſez promptement. „ Le Prince d'Orange envoya ces articles pour être mis ſur le bureau des Etats, qui alloient ſe tenir à Anvers; mais on ne prit aucune réſolution ſur tous ces chefs.

Il inſiſte pour l'érection d'un Conſeil.

Dans cette confuſion générale, chacun tiroit à ſoi l'autorité; en ſorte que les armées ſe trouvoient ſans Chefs & les Conſeils ſans pouvoir. Pour y remédier, le Prince fit le 9. de Janvier de nouvelles inſtances anprès des députés des Etats pour l'érection d'un Conſeil: & il fit voir que ſi on n'établiſſoit promptement une autorité capable de mettre ordre aux affaires, les malheurs paſſés alloient être ſuivis d'autres encore plus grands: que la perte du Tourneſis, de la Flandre occidentale, & de Maeſtricht, n'étoient que le prélude des maux dont ils étoient menacés: qu'il falloit pour les prévenir, avoir une puiſſante armée ſur pied, ſans toucher aux garniſons dont on ne pouvoit dégarnir les places ſans beaucoup de danger: que cette armée devoit être au moins de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux, & de deux mille, tant pionniers que mineurs: qu'il falloit faire ces levées en Allemagne; qu'on pourroit cependant y mêler des troupes d'autres nations: & qu'il ſeroit bon de régler la formule du ſerment qu'on leur feroit prêter, afin qu'elles ne puſſent pas dire dans la ſuite qu'elles en avoient prêté un autre au Roi.

Raiſons

Quatre jours après on agita une affaire bien plus importante: il s'agiſſoit

giſſoit de ſe choiſir un nouveau Prince & de renoncer à l'obéïſſance de Philippe, qu'on prétendoit déchû de tout droit ſur les Païs-bas, à cauſe des injuſtices & des cruautés qu'il avoit exercées dans ces provinces, & qu'il y exerçoit tous les jours. Voici les raiſons qu'on alléguoit pour montrer qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'en venir à cette extrémité. „ Les „ Païs-bas, diſoient les auteurs de cette propoſition, ſont déchirés par di„ verſes factions ; il n'y a point d'union entre les Grands & le peuple: „ tout ce qu'on peut donc faire dans ces circonſtances, c'eſt de ſe tenir „ ſur la defenſive. Ainſi la guerre ſera longue, & d'un ſuccès au moins „ douteux : nos finances pendant ce tems-là s'épuiſeront ; nous ne pour„ rons plus payer nos troupes, & nous ſerons réduits à demander la paix. „ Ainſi il faudra rentrer ſous le joug d'Eſpagne, & faire retomber les pro„ vinces dans le précipice qu'elles veulent éviter ; & c'eſt-là en effet le „ plan de la pacification de Cologne. Si nous voulons donc ſecoüer le „ joug d'un ennemi ſi terrible, ſongeons à terminer la guerre par la force, „ & non pas à nous accommoder par un traité de paix. Mais, comme „ les Provinces-Unies ne ſont pas en état par elles-mêmes de pouſſer la „ guerre avec vigueur, il faut rechercher le ſecours de quelque Prince „ puiſſant & bien intentionné pour les Etats. Prenons donc notre parti „ pendant que les choſes ſont encore entiéres, de peur que la longueur „ de nos délibérations ne donne à notre ennemi le tems de nous accabler. „ En temporiſant il eſt à craindre que nous ne puiſſions, même en nous „ ſoûmettant aux conditions les plus dures, trouver un Prince qui veüille „ prendre des engagemens avec nous.

HENRI III. 1580.

alleguées pour ſe ſouſtraire à la domination Eſpagnole.

„ De tous les Princes que nous pouvons appeller à notre ſecours, le „ Duc d'Anjou frere du Roi de France, eſt le plus en état de nous dé„ fendre, il eſt aſſez puiſſant pour faire tête à l'Eſpagne ; il eſt cher aux „ François, qui le regardent comme l'héritier préſomptif de la Couronne. „ A l'égard de notre Religion, de notre liberté, de nos priviléges, & „ de nos franchiſes, il n'y a point de Prince dont nous puiſſions plus ſûre„ ment en eſpérer la confirmation. Sur quel fondement attendrions-nous „ un ſemblable avantage des Eſpagnols ? Ne ſçait-on pas que les intrigues „ de Valentin de Pardieu Sieur de la Motte, & de pluſieurs autres, ont „ tramé une étroite confédération entre cette Couronne & la plûpart des „ Gouverneurs des provinces ? Ces traîtres, déja corrompus par l'argent „ des Eſpagnols, & avides de s'enrichir de plus en plus en ſe dévoüant à „ leur ſervice, ſeront toujours diſpoſés à vendre les droits & la liberté de „ leur patrie, & même à perſécuter les Proteſtans. Faiſons réflexion „ qu'il faut du tems au Duc d'Anjou pour ſe rendre auſſi puiſſant dans le „ païs que l'eſt Philippe ; qu'ainſi il n'y a aucune apparence qu'il penſe à „ aſſervir nos provinces : que Philippe au contraire, ſur-tout depuis l'u„ nion du Portugal avec l'Eſpagne, nous réduira ſous le joug quand il voudra, à moins que nous n'ayons un protecteur capable de nous défendre. „ Mais pouvons-nous douter de ſa mauvaiſe volonté, après tant de meur„ tres, de proſcriptions, & de cruautés exercées par ſon ordre contre les „ Maures de Grenade & d'Andalouſie, dans les Indes occidentales & en

Il faut appeller le Duc d'Anjou.

HENRI III. 1580. „ Italie? Et ſans chercher des exemples étrangers, le ſang de nos compatriotes ne fume-t-il pas encore? Combien de Seigneurs & de citoyens „ égorgés par l'épée des Eſpagnols? Combien d'habitans de ces provinces „ livrés aux tourmens les plus cruels par ces maîtres impitoyables? Mais „ s'ils en ont uſé ainſi avec nous avant que nous euſſions pris les armes, à „ quoi devons-nous nous attendre depuis que la néceſſité d'une juſte défenſe „ nous a forcés d'outrager cette nation? Le plus ſage de tous les Monarques a eu grande raiſon de dire: que la colére du Roi eſt l'avant-coureur „ de la mort: qu'il n'arrive preſque jamais, ou du moins fort rarement, „ que des Rois puiſſans laiſſent impunie une injure faite à leur autorité: „ quelquefois ils diſſimulent une offenſe; mais jamais ils ne l'oublient. Nous „ en avons un exemple terrible dans la vie de Chriſtierne Roi de Dannemarck. Ce Prince, ayant été chaſſé du trône à cauſe de ſa cruauté, & „ rétabli enſuite à certaines conditions, gouverna pendant quelque tems „ avec aſſez de modération; mais toujours occupé du deſir de ſe venger, „ il invita à un feſtin les Grands de ſon Royaume, & les fit tous périr „ au milieu du repas par la main du bourreau. Non content encore de „ cette barbarie, il fit maſſacrer juſqu'à leurs enfans à l'âge de trois ou „ quatre ans. La Flandre nous en fournit un autre exemple. La ville „ de Bruges ayant offenſé mortellement Maximilien (1), ayeul de Charles „ V. ce Prince irrité traita avec les habitans par l'entremiſe des Electeurs „ de l'Empire, & leur pardonna. On dreſſa un acte public de la grace „ qu'il leur accordoit, & il le confirma par ſerment. Cependant, dans la „ ſuite il en tira une vengeance dont le ſimple récit fait horreur. Et pourquoi tout récemment Charles IX. a-t-il ſacrifié à ſa colére l'Amiral de „ Coligny & les autres Chefs du parti Proteſtant? Pourquoi a-t-il fait périr „ tant d'innocens avec eux, ſans qu'une paix de deux années, ni la reſtitution que firent les Proteſtans des fortereſſes & des villes qu'ils tenoient, „ ni enfin le mariage de Marguerite de Valois avec le Roi de Navarre „ ayent pû empêcher une vengeance ſi honteuſe au nom François? C'eſt „ que ce Prince, malgré ſa généroſité naturelle, n'a jamais oublié l'injure „ que Coligny lui avoit faite en l'obligeant à ſe ſauver de Meaux. Les „ Eſpagnols, chez qui la vengeance eſt une vertu, la ſatisferont d'autant „ plus volontiers, qu'en ruinant toutes les places fortes des Païs-bas, comme fit Charles V. en 1539. pour punir la révolte des Gantois, ils „ compteront épargner des ſommes immenſes que leur coûte la garde de „ ces provinces.

„ Philippe, nous dit-on, engagera ſa parole Royale, & ſcellera ſes „ promeſſes de la maniére la plus ſolemnelle & la plus forte. Mais peut-on douter qu'il ne trouve le Pape toujours prêt à le relever de ſon ſerment, puiſque c'eſt un principe de la Cour de Rome, qu'on ne doit „ point garder la foi aux hérétiques, & que les Proteſtans y ſont regardés „ comme tels? Nous en avons la preuve dans l'écrit violent de celui, „ qui, ſous le nom de Cornelius Callidius Chryſopolitanus, a répondu à „ la

(1) On le tint priſonnier à Bruges pendant deux mois & demi.

„ la harangue que Sainte-Aldegonde * fit dernièrement à la diette de Worms. Ce principe y eſt établi par-tout, & Jean Lenſæus, auſſi bien que Cunerus Evêque de Leeuwaerde le répetent ſans ceſſe dans tous leurs diſcours. Mais quand même le Roi d'Eſpagne voudroit tenir ſa parole, il n'en ſeroit pas le maître. Le Pape & l'Inquiſition repréſenteroient à ce Prince religieux qu'il ne le peut en conſcience; & ils l'engageroient enfin malgré lui, à faire la guerre aux ſectaires. C'eſt ainſi que malgré les plus ſolemnels ſermens, Charles IX. ordonna le maſſacre affreux de Paris, qui s'étendit enſuite ſur toute la France: action déteſtable, qui a cauſé tant de remords au Prince qui s'y étoit laiſſé engager. En effet un complot ſi abominable n'eſt pas dans le caractére de la nation Françoiſe; cette horreur a été conçûë en Italie, & perfectionnée en Eſpagne, d'où elle a paſſé dans l'eſprit du Roi, irrité depuis longtems d'une inſulte faite à ſa perſonne. Il n'y a donc point de réconciliation ſincére à eſpérer de Philippe. Car, s'il a ſuivi ſon penchant dans les carnages, les exactions, les proſcriptions qui ont déſolé les Païs-bas, on ſçait que quelque effort qu'on faſſe pour chaſſer la nature, elle revient toujours. Si ce n'eſt qu'à l'inſtigation des perſonnes qui l'approchent, qu'il a fait tant de maux, peut-on douter qu'il ne continuë à écouter ces artificieux conſeillers, qui l'ont porté à violer toutes les loix; & qu'à la ſollicitation du Pape & des Inquiſiteurs, il ne continuë à traiter les Flamans avec la même inhumanité?

HENRI III. 1580.

* Philippe de Marnix.

„ A l'égard de ſa puiſſance, l'arrivée de Jean d'Autriche aux Païs-bas fait voir combien elle eſt redoutable: car ſi ce Général eût un peu mieux caché ſes deſſeins, & ſi les lettres interceptées ne les euſſent dévoilés, les gens ſages ſont perſuadés qu'avec le grand nombre de places dont il diſpoſoit, il lui étoit aiſé de ſoûmettre tout le reſte du païs; & que ſi au lieu d'attaquer Malines, il eût été droit à Anvers, il pouvoit s'emparer de la ville & de la citadelle. Quant au Duc d'Anjou, nous lui trouvons bien des choſes à ſouhaiter dans un Prince dont on veut faire choix, & preſque rien qui puiſſe donner à ce païs de juſtes ſujets de crainte. Comme étranger, il n'a point d'ennemis particuliers parmi nous: il ſera accuëil à tout le monde, & il pourra éteindre le feu des diviſions dont toutes les provinces ſont embraſées. D'ailleurs, comme il n'y poſſéde ni places ni fortereſſes, il travaillera plûtôt à gagner les cœurs par ſes bienfaits, qu'à enlever par force des villes qui ſeront diſpoſées d'elles-mêmes à venir ſe ſoûmettre à ſon obéïſſance. Quand on a conquis des provinces par les armes, il faut des places fortes pour les garder; mais quand un peuple ſe ſoûmet volontairement comme nous nous ſoûmettons au Duc d'Anjou, il n'a à craindre que des ennemis communs. D'ailleurs la proximité du ſecours qu'on attend de lui, eſt un point important; & dès que le Roi ſon frere n'eſt pas oppoſé à ſes vuës, on ne peut pas douter que la Nobleſſe Françoiſe qui hait autant le repos qu'elle aime la gloire, ne ſe faſſe un honneur de ſervir ſous lui. Quant à la Religion qui eſt le capital, il eſt conſtant que ce Prince n'a point d'averſion pour les Proteſtans, ou du moins que leur cauſe ne

HENRI III. 1580.

„ lui eſt pas ſi odieuſe, puiſqu'il a au dedans & au dehors du Royaume „ beaucoup d'amis de cette Religion, & qu'il a eu horreur du maſſacre „ de Paris. Nous avons donc lieu d'eſpérer que ce Prince, accoûtumé „ ſous le Roi ſon frere à ſupporter les deux Religions, donnera aux Pro- „ teſtans toutes les ſûretés néceſſaires pour maintenir la leur. Son carac- „ tére même vraiment Royal ſemble en répondre : on parle beaucoup de „ ſa modération & de ſa clémence ; & toujours il a montré de l'éloigne- „ ment pour les projets de guerre contre les Proteſtans : & s'il y a pris „ part, il l'a fait de maniére à prouver qu'il avoit moins d'envie d'allumer „ la guerre, que d'ôter tous les prétextes de la faire. En ſuppoſant mê- „ me qu'il ne ſoit pas ami des Proteſtans, il ſera toujours obligé de les „ ſoûtenir, ou par la néceſſité de ſes affaires, ou par la crainte de la fac- „ tion d'Eſpagne. Nous ne pouvons donc rien faire de mieux que de „ choiſir le Duc d'Anjou pour notre Prince. Par-là nous ôtons aux Eſpa- „ gnols le ſecours de la France, d'où il eſt certain qu'ils ont tiré juſqu'ici „ leurs armes, leurs vivres, & toutes leurs proviſions de guerre ; & cer- „ tainement ils auroient échoüé au ſiége de Maeſtricht, ſi la France ne „ leur eût fourni tout ce qui étoit néceſſaire pour cette entrepriſe. Ce „ choix d'ailleurs réünira vraiſemblablement l'Artois & le Hainaut aux au- „ tres provinces. Et comme nous ne devons pas craindre ſi nous l'appel- „ lons les premiers, qu'il nous préfére le Hainaut & l'Artois : auſſi ne „ devons-nous pas eſpérer qu'il ait beaucoup de conſidération pour nous, „ ſi nous nous laiſſons prévenir, & ſi nous attendons que ces peuples, „ qui ſe ſont détachés de tous les autres, ſe ſoient mis ſous la protection „ du Prince François.

„ On dira que le Duc d'Anjou ne voudra peut-être pas ſouſcrire à la „ pacification de Gand, & que cependant la Flandre ne peut ſe flatter „ d'être jamais bien avec la Reine d'Angleterre, ſi l'on donne atteinte au „ traité conclu entre la maiſon de Bourgogne & la Couronne d'Angleter- „ re. Mais pourquoi le Duc d'Anjou refuſeroit-il de ſouſcrire à un traité „ qui a été fait contre l'Eſpagne ? Les Ducs de Bourgogne, iſſûs de la „ maiſon de France, n'ont-ils pas religieuſement obſervé les traités de „ commerce avec les Anglois ? D'ailleurs on ſçait que la Reine Eliſabeth „ eſt bien intentionnée pour le Duc d'Anjou ; qu'il y a même eu du con- „ ſentement du Roi, des propoſitions faites pour marier le Duc avec elle, „ & qu'en ſuppoſant que ce mariage n'ait pas lieu, les Seigneurs Anglois „ préféreront toujours, par rapport à la Religion, le Duc d'Anjou au Roi „ d'Eſpagne, & ils penſeront que ce Prince François, occupé contre les „ Eſpagnols, n'entreprendra rien, ni contre eux, ni contre leur Religion. „ Outre cela n'eſt-il pas ſtatué par un décret des Etats, que quelque „ Prince qu'on éliſe, on comprendra l'Angleterre dans le traité qu'on fe- „ ra avec lui ?

„ Il eſt vrai que quelques eſprits ſoupçonneux parlent d'un traité ſecret „ entre le Roi d'Eſpagne & le Duc d'Anjou, & qu'ils prétendent que Phi- „ lippe ſe flatte de recouvrer par le ſecours, ou pour mieux dire, par la „ trahiſon des François, la ſouveraineté des Païs-bas, qu'il a perduë. Mais

„ peut-

„ peut-on rien imaginer de plus extravagant & de plus éloigné de toute „ vraiſemblance ? Outre que toutes les actions & toutes les paroles du „ Duc d'Anjou prouvent le contraire, peut-on penſer que Philippe vou- „ lût recevoir les Païs-bas d'un Prince François, qui ne les lui remettroit „ ſûrement qu'à des conditions plus dures que celles que nous lui offrons ? Henri III. 1580.

C'étoit ſur ces motifs, que le Prince d'Orange ſoûtenoit, que puiſqu'il falloit néceſſairement recourir à la protection d'une Puiſſance étrangere, le bien public demandoit qu'on donnât la préférence au Duc d'Anjou ; & il vouloit qu'on mît ſur le champ cette affaire en déliberation.

Exploits du Vice-roi des Païs-bas.

Pendant que les Etats étoient occupés de cet objet important, Alexandre Farneſe Viceroi des Païs-bas aſſiégeoit Mortagne en Hainaut avec le ſecours des provinces qui avoient fait leur accommodement avec le Roi d'Eſpagne : la place étoit défenduë par trois compagnies compoſées d'Anglois & d'Ecoſſois. Farneſe l'ayant priſe de force, alla à Saint-Amand, qui lui fut remiſe peu de tems après par le Colonel Morgan, qui demeura priſonnier avec les autres Officiers de ſa garniſon. L'armée marcha enſuite du côté de Tournai, & ne fit d'autre exploit que de ravager la campagne autour de Lille, & de brûler les fauxbourgs, les moulins, le village de Hontſchoten, & quelques autres villages fort peuplés : les autres craignant un pareil ſort, ſe racheterent en payant des ſommes conſidérables. Farneſe s'avança du côté de Maeſtricht & de Limbourg, où il fit la revûë de ſon armée. Après quoi il congédia les troupes du Hainaut & de l'Artois, pour leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée, & pour gagner leur confiance.

Cambrai ſe donne au Duc d'Anjou, & reçoit garniſon Françoiſe.

Charles de Gaure Baron d'Inchy commandoit alors dans Cambrai, la plus forte place de la frontiére. Le Baron de Montigny, & le Sieur de la Motte l'avoient ſollicité de quitter le parti des Etats ; mais inutilement. Cependant, comme il étoit fort éloigné de tout ſecours, & qu'il craignoit avec raiſon que tout le poids de la guerre ne tombât ſur lui, il traita avec le Duc d'Anjou, & reçut dans ſa place un corps de troupes Françoiſes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, qui répandirent bientôt la terreur par les courſes qu'elles firent dans l'Artois, & par les grandes ſommes qu'elles exigerent des villes voiſines, pour s'exempter d'être brûlées. Dans le même tems les troupes de Bruxelles prirent Nivelle par ſurpriſe, & emmenerent priſonnier de Glimes qui en étoit Gouverneur. Les peuples de la Gueldre, aidés de leurs voiſins, firent une tentative ſur la forteresſe de Bleyenbeeck, où commandoit Martin Schenck très-bon Officier, qui étant preſque toujours en campagne, troubloit fort la navigation de la Meuſe & du Rhin, & ruinoit le commerce du païs ; mais un renfort que Farneſe lui envoya à propos, fit lever le ſiége.

Nivelle ſurpriſe par les troupes de Bruxelles.

Troubles dans la Friſe & dans le voiſinage.

Les affaires ſe broüillant dans la Friſe & dans le voiſinage par les diviſions inteſtines, le Prince d'Orange, qui craignoit que ces diviſions n'euſſent de mauvaiſes ſuites, reſolut d'y aller pour y mettre ordre : il ſe rendit d'abord à Breda, où il reçut avec de grands honneurs l'Archiduc Mathias, qui l'avoit accompagné juſque dans cette ville. L'Archiduc étant retourné de-là à Anvers par Bergen-op-Zoom, le Prince alla à Dort & à Campen

HENRI III. 1580.

pour appaiſer les troubles qui ſe multiplioient dans tous ces cantons. Car les païſans de Drenthe & du voiſinage avoient pris les armes pour ſe défendre contre les violences des troupes, & ſur-tout de la Cavalerie du Prince Caſimir ; & enhardis par leur nombre & par leur force, ils refuſoient ouvertement de payer les contributions de l'Etat, & ſembloient incliner pour le traité de Cologne. George de Lallain Comte de Rennenburg, Gouverneur de la province, menaçoit de mettre tout à feu & à ſang dans les cantons de Lingen & d'Oldenzeel, s'ils ne recevoient le traité fait pour la Religion. Bertel Entens faiſoit des courſes au-delà du Rhin, & vexoit cruellement les païſans des environs de Berg & de Munſter. Philippe de Hohenlo réduiſit en même tems par la force des armes ceux de Drenthe & de l'Over-Iſſel, qui ne vouloient écouter aucunes conditions.

Les Seigneurs Wallons ſurprennent Courtrai.

D'un autre côté ceux, qui s'étoient nouvellement réconciliés avec le Roi d'Eſpagne, & qu'on appelloit communément Politiques, ou mécontens d'Artois, ne ſe tenoient pas à rien faire, tant dans la Flandre que dans l'Artois. Ils réünirent leurs forces avec celles du Viceroi, & prirent par ruſe la ville de Courtrai, ſur laquelle ils avoient fait auparavant quelques tentatives inutiles. Pottelberg, qui en étoit Gouverneur, n'avoit que trois compagnies d'Ecoſſois ; & comme les habitans n'en vouloient pas recevoir davantage, il avoit écrit ſecrettement aux Etats de lui envoyer un renfort. Son deſſein étoit de le faire entrer dans la ville par un endroit où l'on faiſoit blanchir les toiles, & qui touchoit à la citadelle. Mais ſes lettres furent interceptées, & faciliterent la priſe de cette place. Car les troupes du Roi ayant changé d'habits & de drapeaux, elles ſe rendirent la nuit au jour marqué dans l'endroit que ſa lettre déſignoit. On les prit pour ce renfort qu'on attendoit ; & elles furent introduites dans la ville par le Gouverneur même, qui s'apperçut trop tard que c'étoient des ennemis : car ils étoient déja ſi bien affermis dans la place, qu'il n'étoit plus poſſible à la garniſon de les en chaſſer. Cependant les Ecoſſois s'étant raſſemblés en peloton dans la place publique, s'y défendirent pendant quatre heures avec beaucoup de valeur ; mais enfin accablés par le nombre, ils furent tous tués juſqu'au dernier, & avec eux une grande multitude d'habitans. La ville fut enſuite abandonnée au pillage, & l'on y mit pour Gouverneur Pontus de Noyelles Sieur de Bours, avec une forte garniſon.

Priſe de Ninove, & du Comte d'Egmond par de la Nouë.

La fortune qui change ſans ceſſe, adoucit par un ſuccès heureux la douleur qu'avoient les Etats de la perte de Courtrai. Il étoit arrivé à Dunkerque quelques troupes Françoiſes que la Nouë réſolut d'employer : & ayant ſçû que le Comte Philippe d'Egmond étoit fort tranquille à Ninove avec ſa femme, ſa belle-mere, ſon frere Charles, le Sieur de Noyelles, & quelques autres Seigneurs, il forma le deſſein de ſurprendre cette place qui eſt entre Gheertsberghe, & Aloſt. Dans cette vûë il détacha les Sieurs de Tourſy, & de Mortagne avec quelques compagnies d'Infanterie, afin de ſonder les endroits du foſſé où l'on pourroit paſſer à gué ; & dès la nuit du 19. au 20. de Mars il s'approcha de la ville. Auſſitôt il plante des échelles, paſſe par deſſus les murailles, & ſe rend maître d'une porte qui donne entrée à

ſa

ſa Cavalerie, mélée de quelques eſcadrons du Prince d'Orange. Ses troupes alors firent main baſſe ſur tous ceux qu'on rencontra, ou qui voulurent réſiſter: le Comte fut fait priſonnier, conduit à la citadelle de Gand, & de-là transféré dans le fort de Rammekens en Zélande. On lui rendit enfin la liberté au bout de cinq ans. A l'égard de Charles ſon frere, du Sieur de Noyelles, des femmes & de leur ſuite, on les laiſſa aller ſur le champ. HENRI III. 1580.

Diſcorde entre la garniſon & les habitans de Malines.

Peu de tems après, Malines qui s'étoit détachée des Etats l'année derniére, retomba ſous leur puiſſance par un accident des plus fâcheux. La diſcorde s'étant miſe entre la garniſon & les habitans, l'Archiduc & le Prince d'Orange avoient jugé à propos de congédier cette garniſon, d'y en mettre une autre au choix des Etats, & d'obliger la ville à donner des ôtages pour garants de ſa fidélité. Cette garniſon arriva à Bruxelles dans le tems que le Comte d'Egmond faiſoit ſes efforts pour s'en rendre le maître; & ce fut par ſon ſecours qu'il en fut chaſſé honteuſement, & même avec quelque perte, comme nous l'avons dit en ſon lieu. Mais dans la ſuite les habitans de Malines ſe laiſſant entraîner aux mauvais conſeils de Pierre le Loup Provincial des Carmes, ils oublierent l'engagement pris avec les Etats; en ſorte qu'ils ôterent le gouvernement de leur ville à Alveringhe, ſans avoir égard aux priéres & aux avertiſſemens de Jean Carpereau, & du Docteur Nicaiſe Silles, que l'Archiduc & les Etats leur avoient envoyés, & ſans vouloir écouter les députés d'Anvers & de Bruxelles leurs voiſins. Comme ils craignoient les ſuites de cette démarche, ils ſe déterminerent par les avis de ce Religieux, à ſe ſoûmettre au Viceroi, qui leur envoya auſſitôt de l'Infanterie, & quelques compagnies de Cavalerie Albanoiſe, qui firent d'horribles ravages dans tout le voiſinage aux environs d'Aloſt, d'Herentals & de Dendermonde.

Ils changent de maître. Suite de ce changement.

D'un autre côté on força les retranchemens de Willebroeck: mais le Sieur de Bours, qui avoit conſenti à la révolte de Malines, étoit ſuſpect aux Eſpagnols, à cauſe de ſa légéreté; car ce fut lui qui livra la citadelle d'Anvers aux Etats, & qui pour récompenſe en eut le gouvernement de Malines: ainſi le Viceroi le lui ôta pour le donner au Sieur de Roſſignol. Cependant, pour ne pas paroître vouloir le laiſſer ſans emploi, il lui confia Courtrai, qu'on venoit de prendre. Mais ſon inconſtance le rendant toujours ſuſpect, on le deſtitua bientôt avec ignominie, & on mit à ſa place François d'Hallwin Sieur de Swevegem.

Les habitans de Malines, que les ſollicitations de Pierre le Loup avoient fait changer de maître, ſe conduiſoient ſuivant ſes impreſſions, dans les affaires de la guerre: & ce Moine ſéditieux ne ſe contentoit pas d'y exciter le peuple dans ſes ſermons, il voulut encore être acteur lui-même; en ſorte qu'oubliant ſa profeſſion, il remplit toutes les fonctions militaires avec une activité étonnante. Malheureuſement l'argent manquoit: mais ce Provincial fertile en expédiens, trouva des reſſources; & il perſuada aux habitans de fondre toute l'argenterie des Egliſes, & de n'épargner pas plus les tréſors ſacrés que les profanes pour une guerre ſi juſte. En conſéquence il alla prendre la magnifique chaſſe de Saint Rombaud, qui étoit en grande vénération dans la ville, & qui avoit toujours été reſpectée par les

HENRI III. 1580.

Eſpagnols, & par le Prince d'Orange même. Et ſur l'autorité de ce perſonnage la ville de Malines crut pouvoir conſentir à un ſacrilége.

Priſe de cette ville par les Etats.

Pendant que tout cela ſe paſſoit dans Malines, avec la confuſion qu'il eſt aiſé d'imaginer, les Etats, à l'inſtigation des habitans d'Anvers, prirent des meſures pour la ſurprendre: & quoique les troupes du Roi d'Eſpagne voltigeaſſent continuellement aux environs, & qu'on n'ignorât pas qu'il y avoit un eſcadron de Neckerſpoel qui faiſoit garde dans les fauxbourgs, on ne laiſſa pas de faire venir les Anglois qui étoient à Liere; & moyennant une ſolde qu'on leur paya, ils ſe chargerent de l'entrepriſe ſous la conduite de Jean Norris, homme de main, & qui depuis a ſervi en France. Olivier de Tempel Gouverneur de Bruxelles, avec ſa garniſon & celle de Vilvorde, & Charles de Liewin Sieur de Famars avec ſa compagnie de Cavalerie, ſe joignirent aux Anglois, & arriverent le 9. d'Avril au point du jour devant la place. Après qu'on eut tenu conſeil, & partagé les attaques, les Anglois commencerent par jetter de grands cris pour donner l'allarme, & attirer à eux les défenſeurs de la place, pendant que de Tempel plantoit des échelles à côté de la porte de Bruxelles, pour pénétrer dans la ville. Il y eut-là un rude combat à eſſuyer avant qu'on pût ouvrir la porte à la Cavalerie: mais enfin on lui fit paſſage; & en avançant dans la ville, on trouva dans la grande place une multitude d'habitans, de Moines, & de Prêtres commandés par le Carme, qui n'avoit point voulu de ſecours étranger. Tous ces gens, peu inſtruits du métier de la guerre, après avoir combattu quelque tems pour leur vie avec plus d'opiniâtreté que de force, furent preſque tous tués, & entre autres Pierre le Loup leur Commandant. Ce Moine qui attiroit ſur lui l'effort des aſſiégeans par l'éclat de ſes armes, ſe défendit avec une hardieſſe incroyable à la tête de la bourgeoiſie qu'il animoit par ſon exemple & par ſes diſcours. Pendant que ces Prêtres & ces Moines ſacrifioient leur vie pour arrêter les Anglois, Roſſignol Gouverneur de la ville, & quelques ſoldats des troupes auxiliaires, avec l'eſcadron d'Albanois, rompirent les portes de la ville, & ſe ſauverent ſans perdre un ſeul homme.

Elle eſt ſaccagée & pillée par les Anglois.

Les Etats étoient convenus avec les Anglois, que ſi on prenoit la ville, elle ne ſeroit point pillée, & qu'on leur payeroit la ſolde de quelques mois: mais comme ils ſe trouvoient les plus forts, (car ils étoient au nombre de huit cens, & tous gens d'élite) ils n'eurent aucun égard au traité, & ſe porterent à des excès dont on n'avoit point encore vû d'exemple dans toute cette guerre. Ce ſac, qui fut le ſecond qu'eſſuya Malines, la réduiſit preſque en ſolitude. Toutes les défenſes des Officiers ne purent rien ſauver du pillage; les Egliſes, les maiſons Religieuſes, & juſqu'aux tombeaux, rien ne fut épargné. Pendant ce tems Norris, Colonel des Anglois, eut avec Famars nommé Gouverneur de la place, & Olivier de Tempel, une diſpute ſi vive, qu'ils furent près de ſe charger les uns les autres; & le ſeul moyen qu'on trouva pour l'empêcher, ce fut de laiſſer leurs ſoldats occupés au pillage: de cette ſorte la ville fut non ſeulement ſaccagée, mais tout ce qu'il y avoit de précieux fut enlevé par les Anglois, & tranſporté dans leur païs. Ils tirerent encore de groſſes ſommes des priſonniers;

niers; & la diviſion des Chefs les laiſſa pendant un mois maîtres du ſort des habitans. Enfin Famars arrêta ce brigandage par l'entremiſe des habitans d'Anvers, & par la publication d'un Edit qui ordonnoit, que les Anglois, de Tempel & ſes gens ſortiroient de la ville au ſon d'une certaine cloche, les uns par une porte, les autres par l'autre. Cela s'exécuta le 6. de Mai. HENRI III. 1580.

On prétend que le deſordre fut cauſe d'une perte conſidérable que firent les Etats peu de tems après, parce que le ſoldat chargé de butin ne ſe mit pas beaucoup en peine de retourner au camp, ni de ſe rendre au drapeau. Voici comment la choſe arriva. François de la Nouë Généraliſſime des troupes des Etats, ayant raſſemblé un petit corps d'armée, auquel les Anglois ſortis de Malines avoient ordre de ſe joindre, avoit inveſti Engelmunſter (1). Cette ville ſituée ſur la Mandére avoit été priſe depuis peu par les Eſpagnols. La tranchée étant en bon état, & les batteries commençant à tirer, de la Nouë laiſſa le ſoin du ſiége au Sieur Marquette ſon Lieutenant; & ayant pris avec lui un détachement d'Infanterie & de Cavalerie, il marcha en diligence vers Lille, dans l'eſpérance de ſe rendre maître de la place. Mais ſur l'avis qu'il reçut que Pierre de Melun Márquis de Richebourg, qu'on appelloit auparavant Vicomte de Gand, étoit arrivé au ſecours de cette ville avec quinze eſcadrons de Cavalerie Albanoiſe, ſuivis de quelques compagnies d'Infanterie, il ſe remit auſſitôt en marche pour regagner ſon camp d'Engelmunſter. Après avoir paſſé la Lys, il

Engelmunſter inveſti par de la Nouë.

(1) Le Roy de Navarre m'avoit commandé de paſſer des Païs bas en Angleterre, réſolu de prendre les armes au 15. Avril, dnne je partis du esmp de Gavre en Flandre où étoit Monſieur de la Nouë; & lui diſant adieu, lui mis entre les mains une entrepriſe qui depuis quelques jnurs ſe tramoit ſur la ville de Lille appartenante au Roi de Navarre, par le mnyen d'un peſcheur qui avoit affermé les foſſés de la ville, qui aſſurnit qu'en certsin lieu entre deux nids de cignes n'y avoit de l'esu que juſques sux genouils: ce que j'avois fait reconnoitre & trnuvé véritable, le grsvier s'y étant smoncelé avec le temps; & n'y avoit qu'une barriere à ouvrir, pour l'ouverture de laquelle j'avnis fait faire une elef ſur la forme priſe par nne empreinte de cire. Monſieur de la Nouë syant done inveſti Ingelmunſter, penſe pouvoir derober ce coup à l'ennemi, & marche svec ce qu'il avoit de plus leſté pour cette exécutinn, laiſſant pour exploiter ce ſiége le Sieur de Marquette peu expérimenté en telles affaires. Mais il trouva en teſte le Vicomte de Gand, autrement le Marquis de Roubais ou Risbourg, qui s'en venoit lever ce ſiége, & le contraignit de rebrnuſler. Les cauſes de ce deſaſtre furent, premiérement que le pont que Monſieur de la Nouë, srrivé la nuit, avoit commsndé de rompre, le fut de ſorte, qu'avec des échelles foncées il fut aiſé de le rendre paſſable. Secondement que le Sieur de Marquette, qui étoit en bstaille en un champ nù on ne pouvoit entrer qus par deux brèches, au lieu de charger & renverſer dsns le paſſage les premiers qui l'enfilernient, donna loiſir aux Albanois d'y paſſer & prendre leur ordre. En troiſiéme lieu l'arquebuſerie des Ecoſſnis malménagée. Monſieur de la Nouë ſe pnuvoit ſauver, mais voyant ce déſaſtre aims mieux être pris. Les François qui étnient demeurés à Walken s deux lieues de-là, commandez par le Sieur de Cormont, pouvnient venger cette perte arrivant ſur le pillage; ce qui fut propnſé par quelques-uns. J'étois tout prêt à m'embarquer à Dnnkerque quand je reçus cette nnuvelle par un deputé des Etats de Flandres, qui me prioient de retourner pour recüeillir ces debris, & empecher que le mal ne paſſa outre; ce que je fis, mettant garniſnn à tous les lieux néceſſaires, & viſitant les villes pour les aſſurer, dnnt je fus remercié par Mnnſieur le Prince d'Orange & les Etats-Généraux.

DU PLESSIS MORNAY.

HENRI III. 1580. il fut obligé de faire un long circuit le long de ſes bords, par les vallées où la Mandére ſe jette dans cette riviére, & il ne put arriver que vers le ſoir au bourg de Wackene. De Richebourg inſtruit de ſa marche, alla paſſer la Lys à Courtrai, & ſe rendit par un chemin plus court à Engelmunſter. De la Nouë ayant fait une grande diligence, arriva enfin à ſon camp fort avant dans la nuit: mais cette marche forcée avoit tellement fatigué ſes troupes, qu'il en reſta à Wackene une partie qui y paſſa la nuit. Il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il donna ordre à Marquette de rompre au plus vîte le pont qui étoit ſur la Mandére. Marquette, au lieu d'exécuter cet ordre par lui-même, en chargea d'autres, qui ſans rompre le pont, ſe contenterent d'y mettre quelques troupes pour le garder. Richebourg les ayant renverſées en arrivant, attaqua vigoureuſement le camp. De la Nouë, extrémement ſurpris que Richebourg eût ſitôt paſſé la riviére, parce qu'il croyoit que le pont avoit été rompu, ſoûtint avec beaucoup de valeur le premier choc des ennemis, quoiqu'il n'eût que ſix eſcadrons. Il eſpéroit que les troupes qu'il avoit laiſſées à Wackene, arriveroient d'un moment à l'autre: & pour tenir plus longtems l'ennemi en échec, & rallentir ſon feu, il avoit ordonné aux Ecoſſois de ne pas faire tous enſemble leur décharge. Malgré un ordre ſi précis, ces Ecoſſois ſe hâterent de tirer leur coup; & auſſitôt ils lâcherent pied: de ſorte qu'il ne reſta auprès du Général que quelques compagnies Françoiſes de vieilles troupes, qui tinrent ferme. Mais il n'y avoit pas plus de dix ou douze hommes à chaque compagnie; le reſte étant demeuré à Wackene. Nonobſtant ce petit nombre, & après un combat furieux, elles ſe retirerent avec honneur & ſans perte: tout le reſte fut diſperſé ou tué. De la Nouë voyant que tout étoit perdu, donna ordre à de Teligny ſon fils de ſonger à ſe mettre en ſûreté; & en conſéquence de Teligny ſe mit à la tête de ces vieux ſoldats François, & ſe retira en bon ordre. De la Nouë, abandonné ainſi de tout le monde, ne s'abandonna pas lui-même; il gagna le parc de l'artillerie, dans l'intention de recommencer le combat ſi les troupes de Wackene arrivoient. Il y combattit en déſeſpéré; mais à la fin il fut pris, & avec lui le Sieur Marquette, qui fut cauſe de cette déroute, pour n'avoir pas exécuté les ordres de ſon Général. Marquette fut conduit en Hainaut, où il reſta long-tems priſonnier: mais il trouva enfin le moyen de rompre ſa priſon, & de s'échapper. De la Nouë ne fut pas ſi heureux. Richebourg l'ayant mis entre les mains du Viceroi, il ne recouvra ſa liberté que pluſieurs années après; & les Eſpagnols ne la lui rendirent qu'à des conditions très-dures. Ce traitement rendit Richebourg odieux; car outre qu'il étoit inexcuſable d'avoir livré à une captivité malheureuſe un homme auſſi eſtimable que de la Nouë, & qui étoit ſon parent, c'eſt qu'il prolongea par ce moyen la captivité de pluſieurs Seigneurs illuſtres qui étoient priſonniers des Etats, & dont la liberté dépendoit abſolument de celle de la Nouë.

Défaite de ce Général & ſa priſe.

Au reſte cette perte arrivée le 10. de Mai, auroit été peu importante aux Etats ſans la priſe de la Nouë: car ils y eurent peu des leurs de tués; & leur armée, que cet échec avoit diſperſée, ne fut pas long-tems à ſe raſ-

Dieſt, Sichem, Arſchot,

raſſembler. Bientôt elle fut renforcée par les garniſons d'Herentals, de Bruxelles, & de Malines, ſous la conduite de la Garde Colonel François, & d'Alfonſe Colonel Eſpagnol. Elle alla prendre Dieſt, place ſituée dans un fonds marécageux. Les troupes s'en étant approchées le 8. de Juin de fort grand matin, on planta des échelles, & l'on monta ſur les murailles. Lorſqu'on fut entré dans la ville, on fit main baſſe ſur quelques ſoldats du corps-de-garde du côté de la porte de Sichem, & Alfonſe y entra avec de la Cavalerie. Cependant le combat dura quelque tems, par la réſiſtance vigoureuſe de deux compagnies Flamandes, & de trois Allemandes, & ſur-tout de la compagnie de Lodron, qui depuis 14. ans ſervoit en Flandre à la ſolde du Roi d'Eſpagne; néanmoins malgré leur réſiſtance, elles furent toutes taillées en pièces dans l'endroit même où elles s'étoient rangées en bataille. Mais cette victoire coûta cher aux Etats; il y eut beaucoup d'Officiers tués, & beaucoup de bleſſés. Sichem & Arſchot ſe rendirent auſſitôt, & la petite ville de Halen fut abandonnée par les Eſpagnols; mais dès que l'armée des Etats s'en fut éloignée, ils la reprirent.

HENRI III. 1580.

& Halen entrent au pouvoir des Etats.

Peu de jours après, c'étoit la nuit du 23. de Juin, veille de Saint Jean, les Eſpagnols ayant à l'inſtigation de quelques perſonnes formé le deſſein de ſurprendre Bruxelles, partirent du Hainaut pour ſe rendre à la porte dont on étoit convenu. Othon de Backer, Jaques le Court & Arnaud le Pruyn qui étoient d'intelligence avec eux, avoient fait une empreinte de la forme des clefs de la ville, & l'avoient donnée à Emmanuel Comte de Lallain, au Baron de Montigny & au Marquis de Richebourg. Mais le Prince d'Orange, Sainte-Aldegonde & Olivier de Tempel Gouverneur de la ville ayant été avertis du complot, mirent des troupes en embuſcade, & placerent du canon pour bien recevoir les ennemis lorſqu'ils arriveroient au rendez-vous. De plus, il tomba toute la nuit une pluye ſi horrible, que les mèches des arquebuſes étant éteintes, les troupes percées par la pluye, & fatiguées par la marche, on n'oſa rien entreprendre.

Tentative des Eſpagnols ſur Bruxelles.

Dans ce même tems, le Prince de Condé s'étant déguiſé pour paſſer de Saintonge en ſon gouvernement de Picardie, prit la Fere en Vermandois. (r) Après y avoir mis garniſon, il deſcendit en Flandre, d'où il paſſa en Angleterre.

Priſe de la Fere par le Prince.

(r) Monſieur le Prince de Condé, après avoir ſurpris la Fere, & laiſſé Monſieur de Mouy dedans pour y commander, paſſa en Allemagne, où il traita du ſecours avec le Duc Caſimir, qui l'aſſiſta du Conſeiller Sehregel pour aller avec lui en Angleterre. Le Roy de Navarre avoit réſolu la priſe des armes comme deſſus, & à moi commandé d'aller traiter avec la Reine, laquelle m'avoit déja accordé partie de ce que je lui demandois. Quand elle ſçut qu'il avoit pris terre à Sandwich, j'eus peine à luy perſuader de le voir, parce qu'elle étoit en train de traiter avec Monſieur, & ne vouloit pas par une occaſion ouverte offenſer la France; joint qu'elle ſe doutoit bien qu'il luy demanderoit plus qu'elle ne vouloit bailler. Enfin elle ſe réſolut de le voir ſecrettement en la maiſon de Nonſuch; & pour ce le fit loger dedans le parc: mais elle ne voulut rien traiter avec lui, & paſſerent leurs diſcours en plaintes. Néanmoins me faiſoit elle dire que je demeuraſſe, & qu'elle me donneroit contentement: mais Monſieur le Prince me declara que je lui ferois plaiſir de demeurer après lui, & qu'il m'en dechargeroit vers le Roi de Navarre. Ainſi repaſſa-t-il en Flandres & moi avec lui. Quant à l'entrepriſe de Gand, elle fut tentée la ſeconde nuit qu'il y coucha, & ne ſça-

HENRI III. 1580.

Angleterre avec Scregel, envoyé de Jean Caſimir frere de l'Electeur Palatin, pour engager la Reine à donner du ſecours aux Etats. Après avoir demeuré long-tems à Londres pour la réüſſite de leur deſſein, ils repaſſerent en Flandre & deſcendirent au port de l'Ecluſe, d'où ils vinrent à Gand le 13. de Juillet. Richebourg inſtruit de leur arrivée, & enflé des ſuccès précédens, forma le deſſein de ſurprendre cette place pour avoir entre ſes mains un ſi illuſtre priſonnier. La ville n'étoit gardée que par ſes habitans, & les fortifications en bien des endroits n'étant pas encore achevées, il ne paroiſſoit pas impoſſible de forcer cet endroit par une attaque vigoureuſe & imprévûë. Dans cette eſpérance, il prit un détachement de bonnes troupes, & ſe rendit à petit bruit à une des portes de la ville. Sa marche cependant ne fut pas ſi ſecrette que les habitans ne s'en apperçuſſent; & dès qu'ils eurent découvert ſes vûës, il ne fut pas difficile d'en empêcher l'exécution. Le Prince de Condé, ayant reçû à Gand tous les honneurs qui lui étoient dûs, ſe rendit à Anvers; de-là il paſſa à Dort, & de Dort en Allemagne. Dans le même tems un détachement de Bruxelles mena à Nivelle un convoi, & prit en s'en retournant environ trente Albanois qui étoient venus les attaquer. Nivelle fut ſur le champ repriſe par le Viceroi & ſaccagée avec beaucoup de cruauté par les troupes de Pierre-Erneſt Comte de Mansfeldt.

de Condé. Sa retraite en Angleterre.

Autre tentative des Eſpagnols ſur Gand.

Ils reprennent Nivelle & la ſaccagent.

Dans le même tems les Eſpagnols firent une tentative ſur Bouchain, où commandoit Juſte de Soete Sieur de Villers, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation à Nivelle. L'entrepriſe ſur Bouchain tourna mal: car les Eſpagnols furent trahis par un Officier de la garniſon, nommé Grobbendonck, qui étoit convenu de leur livrer une porte; mais après avoir inſtruit de Villers du complot & pris ſes meſures avec lui, il fit ſçavoir aux Eſpagnols le tems & le lieu où ils devoient ſe rendre. De Villers, pour mieux attirer les ennemis dans le piége, avoit envoyé hors de la place une partie de ſa garniſon & n'avoit gardé qu'un petit nombre de bonnes troupes, qui étoient ſuffiſantes pour ſon deſſein. Sur cette ſortie d'une partie de la garniſon, les Eſpagnols ne doutant preſque plus du ſuccès, ſe préſenterent à la porte bien armés. On leur ouvrit comme on en étoit convenu, & on les laiſſa entrer: quand on jugea qu'il y en avoit aſſez, on abbattit la herſe; & dans le moment les troupes que Villers avoit diſpoſées, vinrent fondre ſur eux,

Entrepriſe des Eſpagnols ſur Bouchain & leur défaite.

ſçavoit point le Marquis (de Richebourg) qu'il y fuſt, il preſentoit une eſcalade a l'épaule d'un baſtion de terre imparfait qui n'avoit point encore de foſſez, ou je faiſois toujours mettre double garde; & partant pour Angleterre leur avoit fort recommandé cet endroit-là. A la pointe du jour la ſentinelle donna l'allarme; le Penſionnaire de la ville nommé Burgrave me vint éveiller, me diſant que l'ennemi étoit dedans: j'y courus, & n'eus le loiſir que de lui dire, qu'il fit mander les Ecoſſois qui étoient à Menin, & les François d'Audenarde, & rompre tels & tels ponts, parce qu'il faudroit pluſtoſt hazarder une bataille dans la ville. Mais je trouvay arrivant à ce baſtion que l'ennemi ſe retiroit, Monſieur de la Motte Gouverneur de Graveline qui tenoit le pied de la premiere échelle, croyant être bleſſé au bras, joint que la compagnie des gens de cheval du Sieur de Rion étant commandée pour conduire Monſieur le Prince de grand matin à Anvers, la trompette ſonna à cheval, qui leur fit croire qu'on les attendoit & que la mêche étoit découverte. DU PLESSIS MORNAY.

eux, en tuerent une partie & desarmerent le reste. Ceux qui étoient à la porte & qui s'efforçoient d'entrer, furent repoussés vigoureusement avec l'épée, la pique & l'arquebuse, & ceux qui étoient demeurés à quelque distance de la place, se trouverent enveloppés par ces troupes que Villers avoit fait sortir, & poussés jusqu'à la portée du canon de la ville. Beaucoup d'autres qui croyoient la ville prise, y étant accourus, furent faits prisonniers, & entre autres de Noercarmes Baron de Selles, Gouverneur de Saint-Omer, qui étoit nouvellement revenu d'Espagne, où il étoit allé négocier un accommodement entre la Noblesse des Païs-bas & le Roi. Il y eut encore quelques Gentilshommes de pris avec un grand nombre d'habitans de Doüai, & des autres villes voisines qui y étoient accourus comme à un butin assûré. De Villers, qui ne faisoit pas grand fonds sur la place, & qui craignoit que cette multitude de prisonniers ne fît naître l'envie aux Espagnols d'en former le siége, les fit conduire à Cambrai, où il n'étoit pas si aisé de les prendre. Ceux dont on se soucioit moins, furent échangés ou renvoyés, en payant leur rançon. Les Etats offrirent d'échanger le Baron de Selles, le Comte d'Egmond & le Sieur de Champigny pour de la Nouë. Cet exemple d'humanité & de bonté que les Provinces-Unies marquoient pour un étranger, leur fit beaucoup d'honneur; mais les témoignages qu'ils rendoient au merite & la valeur de la Nouë, lui en firent encore davantage: & c'est cette idée même qu'ils en avoient, qui fut cause que Philippe, sur l'avis à ce qu'on croit du Cardinal de Granvelle, ne voulut point donner les mains à cet échange, ni consentir à l'élargissement d'un aussi grand Général. Mais ce refus aigrit extrêmement la Noblesse de Flandre, qui murmuroit hautement qu'on l'exposât tous les jours à des périls qui lui laissoient fort peu d'espérance de sauver leur vie, & nulle de recouvrer leur liberté s'ils étoient pris. Cela fut cause qu'on envoya de Selles & le Comte d'Egmond dans le château de Rammekens, où on les tint dans une prison fort étroite. Le premier y mourut de chagrin quatre ans après, se plaignant sans cesse dans sa prison de l'ingratitude du Roi d'Espagne, à qui son frere & lui avoient rendu de si grands services. A l'égard du Comte d'Egmond, peu s'en fallut que le désespoir ne lui fît perdre l'esprit; mais enfin les sollicitations vives & continuelles de ses sœurs engagerent les Etats à le transférer de Zélande en Hollande, où peu de tems après il fut échangé avec la Nouë, mais à des conditions fort dures, comme nous le dirons en son lieu. HENRI III. 1580.

Le malheureux succès de la tentative sur Bouchain attira toute l'armée des Espagnols de ce côté-là; & ils voulurent reprendre par la force ce qu'ils avoient manqué par la ruse. Ils vinrent donc camper devant la place, & commencerent à la battre avec leur canon. Enfin le 5. de Septembre, de Villers rendit le château, sortit avec ses armes suivant la capitulation, & se retira à Cambrai; mais comme les articles n'étoient pas assez clairement énoncés, & qu'on n'avoit pas spécifié que tout ce qui étoit dans la place, y resteroit sans aucune fraude, de Villers en y laissant la poudre à canon, y avoit aussi laissé des mêches allumées à la distance Bouchain est pris.

HENRI III. 1580.

qu'il falloit pour que lui & ſa garniſon fuſſent en ſûreté lorſqu'elles mettroient le feu aux poudres. La choſe ayant réüſſi comme il l'avoit prévû, l'éclat de la poudre endommagea fort la ville, & fit beaucoup de mal aux troupes. Les Eſpagnols ſe mirent auſſitôt à le pourſuivre avec beaucoup d'envie de s'en venger ; mais il étoit en lieu de ſûreté. De Villers ſe plaignit hautement de ce qu'ils l'avoient ainſi pourſuivi contre la foi du traité ; & leur fit dire que puiſqu'ils l'avoient violé les premiers, il ne ſe tenoit plus obligé de l'obſerver.

Le Duc d'Anjou choiſi par les Etats pour leur Prince.

Enfin, après bien des délibérations ſur le choix d'un Prince étranger, l'avis & l'autorité du Prince d'Orange réünirent tous les ſuffrages en faveur du Duc d'Anjou frere de Henri III. & l'on fit au mois de Juin un décret qui lui déféroit le commandement général de toutes les provinces à certaines conditions : en conſéquence les Etats de Brabant, de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Malines, & de Friſe aſſemblés à Anvers, réſolurent le douziéme d'Août de lui envoyer une députation ſolemnelle, qui auroit un plein pouvoir pour traiter avec lui. Ils nommerent pour cela Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, Noël de Caron Bourgmaître du Franc (1), Gaſpard de Vosberg, & quelques autres. Les députés étant venus en France, allerent trouver le Duc d'Anjou, qui étoit au Pleſſis-lez-Tours, à une petite lieuë de Tours. Ils y arriverent le 29. de Septembre, & firent leur traité avec ce Prince ſuivant les conditions dont ils étoient convenus ; mais après la conférence de Fleix (2), dont nous parlerons bientôt, le traité fut ratifié à Bourdeaux avec quelques additions.

Médailles frappées à ce ſujet.

En mémoire de cet évenement la province de Brabant qui a un lion pour armes, fit frapper des médailles de bronze, où l'on voyoit d'un côté un lion attaché avec un collier à une colonne ſurmontée de la ſtatuë d'un vainqueur, & un rat qui rongeoit le collier, avec cette inſcription : *Raſis leonem loris mus liberat. Le rat en rongeant cette couroye, délivre le lion.* Sur le revers on voyoit le Pape & Philippe II. fort empreſſés à mettre un collier au lion, ſous l'appas trompeur d'une paix inviolable, avec ces mots : *Liber revinciri leo pernegat. Le lion qui s'eſt mis en liberté ne veut plus ſouffrir de lien.* On en frappa d'autres à Gand, où l'on voyoit d'un côté deux mains jointes & des anneaux attachés enſemble, avec ces mots : *Pro Chriſto, Lege, Grege & Patriâ. Pour Jeſus-Chriſt, la Loi, le Troupeau, la Patrie.* Et ſur le revers, il y avoit une couronne de chêne, avec cette inſcription : *Religione & Juſtitiâ reduce, vocato ex Galliâ pacatâ Duce Andium, Belgicæ libertatis vindice. La Religion & la Juſtice rétablies, le Duc d'Anjou appellé de la France qu'il a pacifiée, pour être le défenſeur de la liberté Belgique.* Les Etats avoient toujours eu grande attention aux intérêts des provinces de Zélande & de Hollande, dont le négoce fait preſque toute la richeſſe ; & ils y avoient très-bien pourvû par les traités conclus à cette occaſion avec l'Eſpagne & le Portugal au ſujet de la navigation & du commerce.

Ce

(1) Contrée de Flandre, qui comprend Bruges, Oſtende, Dixmude, & quelques autres endroits.

(2) Petite ville du Perigord.

Ce fut par alluſion à cet avantage que la Zélande fit frapper des médailles en bronze qui avoient d'un côté les armes des provinces, ſçavoir un lion élevé au-deſſus des eaux, avec cette légende : *Vos terræ, at ego excubo ponto. Vous gardez la terre, & moi la mer.* Au revers étoit un homme qui plantoit de jeunes arbres ; & l'on voyoit derriére lui au bout d'une lance un chapeau, qui eſt le ſymbole de la liberté, avec ces mots : *Si non nobis, ſaltem poſteris. Si ce n'eſt pas pour nous, c'eſt pour nos deſcendans.* HENRI III. 1580.

L'Archiduc ſe voyoit abandonné de la Nobleſſe Wallone, qui l'avoit appellé d'abord. On ne tenoit aucun compte de la pacification de Gand. Il n'avoit aucun ſecours à attendre ni de l'Empereur, ni de ſes freres, ni des autres Princes de l'Allemagne ; ce qui avoit mis les Etats dans la néceſſité de ſe jetter entre les bras d'un Prince étranger. Il avoit d'ailleurs inutilement averti l'Empereur & les Princes de l'Empire, que s'ils ne prenoient les Provinces-Unies ſous leur protection, elles ſeroient forcées d'implorer le ſecours de quelque autre Puiſſance : toutes ces conſidérations lui firent enfin prendre le parti de ſe retirer avec honneur & de ſe démettre du gouvernement que les Etats lui avoient conféré. Dans cette vûë il avoit dreſſé dès le 21. de Juin un manifeſte, qu'il fit remettre aux Etats par Pierre de Melun Prince d'Epinoi. Il leur repréſentoit qu'il n'étoit venu que parce qu'on l'avoit appellé ; que depuis qu'on lui avoit unanimement déféré le gouvernement général, il avoit exactement rempli toutes les conditions auxquelles il l'avoit accepté : qu'il s'étoit conformé en tout à l'état preſent des affaires : qu'il avoit toujours été plein de zéle pour le bien & pour la tranquillité publique, juſqu'à oublier ſes propres intérêts, & à expoſer ſa vie même : qu'il étoit bien fâché de n'avoir pû détourner une tempête dont la violence étoit au-deſſus des forces qu'il y pouvoit oppoſer. Au reſte qu'il n'avoit rien oublié pour ramener tous les eſprits à l'union & à la concorde : qu'ayant appris que les Etats & les Grands du païs étoient aſſemblés pour délibérer ſur le ſort de la République, il avoit jugé à propos de ne s'y point trouver, de peur qu'on ne crût qu'il vouloit leur faire la loi : qu'il avoit ſeulement un avis à leur donner, & une priére à leur faire ; c'étoit de ne ſe pas livrer témérairement à une domination étrangere, de ne pas oublier l'alliance inviolable qui unit les Païs-bas à l'Empire, de ne pas abandonner les intérêts de l'auguſte maiſon d'Autriche, dont il étoit membre, & à laquelle ils avoient de ſi grandes obligations : qu'il les prioit de plus de vouloir bien l'informer de la réſolution qu'ils auroient priſe par rapport à lui & à ſa maiſon, afin qu'il pût donner ordre à ſes affaires, & de ſe ſouvenir des grandes dépenſes auxquelles il s'étoit vû obligé, & de la penſion qu'on lui avoit promiſe. Les Etats, trouvant qu'il n'y avoit rien de plus juſte que de renvoyer avec honneur ce Prince, qui leur avoit rendu des ſervices conſidérables, s'engagerent non-ſeulement à s'acquitter envers lui des promeſſes qu'on lui avoit faites, mais même à payer les dettes qu'il avoit contractées. Outre cela on lui aſſigna une penſion proportionnée à ſon rang, pour l'entretien de ſa perſonne & de ſes gens, au payement de laquelle on deſtina les revenus de l'evêché d'U-

Retraite de l'Archiduc Mathias.

Manifeſte de ce Prince.

Conduite des Etats à ſon égard.

HENRI III. 1580.

d'Utrecht. Mais tout cela s'exécuta avec beaucoup de lenteur; & le départ de l'Archiduc fut différé juſqu'à l'année ſuivante.

Pendant ce tems-là le Prince d'Orange voulant ſurprendre Maeſtricht, avoit déja fait porter des échelles; mais d'autres affaires l'ayant rappellé, on abandonna l'entrepriſe à laquelle il vouloit être préſent. Celle que le Prince d'Epinoi Gouverneur de Tournai fit ſur Condé, fut d'abord plus heureuſe; car il prit la ville par eſcalade le 25. d'Octobre avec le ſecours du Sieur d'Eſtelles (1): mais les Eſpagnols y étant accourus avant qu'il eût eu le tems d'y mettre des troupes & des vivres, il fut obligé de l'abandonner auſſitôt qu'il l'eut priſe.

Marguerite d'Autriche mere du Prince de Parme vient en Flandre.

Dès le mois d'Août précédent Marguerite de Parme (2), mere du Prince de Parme Gouverneur des Païs-bas, & qui en avoit été elle-même autrefois gouvernante, arriva en Flandre pour exécuter au nom du Roi d'Eſpagne ſon frere le traité que ce Prince avoit fait avec quelques provinces qui s'étoient ſoûmiſes. Comme ſon gouvernement avoit été fort doux, & que ſa mémoire étoit en grande vénération parmi les Flamans, Philippe la crut très-propre à une négociation ſi importante: il ne douta pas que les Seigneurs ne priſſent une entiére confiance en elle, & n'entraſſent volontiers dans un accommodement qui ſe feroit ſous l'autorité de cette Princeſſe. Dès qu'elle fut arrivée à Namur, Alexandre Farneſe ſon fils vint lui rendre ſes devoirs avec un équipage ſuperbe & tout-à-fait guerrier; mais leurs avis s'étant trouvés différens ſur les meſures qu'il falloit prendre pour réüſſir, la jalouſie ſe mit entre le fils & la mere. D'ailleurs le décret des Etats ſur le choix d'un nouveau Prince fut publié ſur ces entrefaites; & les choſes paroiſſoient tendre bien plus à la guerre qu'à la paix. Ces conſidérations, jointes aux ſollicitations de quelques Eſpagnols qui n'étoient pas bien aiſes de voir finir les troubles des Païs-bas, engagerent le Roi d'Eſpagne à rappeller la mere, & à confirmer le fils dans le gouvernement ſouverain de ces provinces.

Guillaume de Horn décapité au Quenoi par les Eſpagnols.

Entre les Grands qui avoient fait leur paix avec le Roi, Guillaume de Horn Seigneur de Heſe, jeune homme d'une maiſon illuſtre, mais dont l'ambition étoit encore plus grande que la naiſſance, avoit fait mettre en priſon quatre ans auparavant tous les Conſeillers du Conſeil Royal de Bruxelles. Depuis ce tems-là, il avoit ſuivi tantôt un parti, tantôt l'autre, & s'étoit fait par-là une eſpéce de renommée plûtôt grande que bonne. Ce jeune homme, qui voyoit que de Montigny & de la Motte n'exécutoient point ce qu'ils avoient promis au nom du Roi d'Eſpagne, ſe laiſſa aller à ſa légéreté naturelle: ſollicité d'ailleurs par les Etats & par le Duc d'Anjou, il commença à négocier avec eux, s'aboucha avec Waroux Sieur de Thian, qui commandoit dans Caſſel, & s'engagea à livrer quelques places & quelques forts. Le complot ayant été découvert, Waroux

(1) Meteren le nomme le Sieur d'Eſtrelles.

(2) Elle étoit bâtarde de Charles V. & elle épouſa Ottavio Farneſe Duc de Parme, petit-fils de Paul III.

roux ſe ſauva; mais de Horn, plus hardi, ou pour mieux dire, plus témeraire, n'ayant point voulu ſe retirer, il fut arrêté par le Marquis de Richebourg & par Montigny. Le Prince de Parme, qui cherchoit à broüiller les Grands avec les Etats, & à rendre, s'il ſe pouvoit, leur réconciliation impoſſible, ayant fait examiner cette affaire au Quenoi en Hainaut, de Horn fut convaincu de trahiſon, & eut la tête tranchée le 10. d'Octobre. Le Baron d'Auxy, qui fut ſoupçonné d'avoir eu part à la conjuration, ſe mit à couvert en ſe retirant promptement dans ſon château de Liedekercke auprès de Bruxelles. Olivier de Tempel Gouverneur de cette ville, qui avoit épouſé une ſœur du Sieur d'Auxy, conſeilla à ſon beau-frere, pour ſa ſûreté, de remettre ſon château aux Etats; ce qu'il fit. Mais comme ſa femme qui étoit d'un eſprit inconſtant, le portoit ſans ceſſe à remuer, les Etats prirent des ſoupçons contre lui; & le firent mettre en priſon. Ce ne fut pas ſans peine qu'ils accorderent ſa liberté aux priéres du Sieur de Tempel qui leur avoit rendu de très-grands ſervices. D'Auxy vint peu de tems après s'établir en France. HENRI III. 1580.

Bien des gens ont cru que cette viciſſitude d'évenemens divers, arrivés aux Païs-bas, & ce changement de Souverain après une longue révolte, avoient été préſagés par ce grand tremblement de terre, dont j'ai parlé, qui ébranla tous les Païs-bas juſqu'à Cologne, & qui troubla tellement la mer, qu'il éleva ſes flots juſqu'à une hauteur prodigieuſe, ſans qu'il fit un ſouffle de vent. Et dans des endroits même fort éloignés de la mer, ce tremblement qui reprit par deux fois, fit un ſi horrible fracas, qu'il fendit & briſa les pierres de quantité de tours, d'Egliſes & de clochers.

Trahiſon de Rennenburg.

La Friſe, où commandoit George de Lallain Comte de Rennenburg, & les autres provinces d'au-delà du Rhin ne furent pas exemptes des troubles qui agiterent le reſte des Païs-bas. Cornelie de Lallain ſœur de Rennenburg, étant venuë trouver ſon frere vers le commencement de l'année avec des propoſitions du Prince de Parme, n'oublia rien pour l'arracher au parti des Etats; exhortations, menaces, careſſes, tout fut employé avec autant de force que d'adreſſe. „ Juſques à quand, lui dit-„ elle, vous verrons-nous manquer à la foi que vous devez à Dieu, & „ après Dieu à votre Souverain? Juſques à quand combattrez-vous pour „ des héretiques? Et deshonorerez-vous toujours votre famille en ſervant „ des corroyeurs, des tiſſerans, des ſavetiers, & toute cette canaille de „ vils artiſans? N'avez-vous pas aſſez travaillé pour cette faction, dont „ les armes paroiſſoient d'abord avoir quelque juſtice, parce que la li-„ berté en étoit le prétexte? Mais ce prétexte ne ſubſiſte plus: ce „ n'eſt plus pour la patrie que vous combattez; c'eſt ici une guerre de „ Religion; & vous ſçavez que les fautes en ce genre ſont ſuivies de „ la perte de la réputation pour cette vie, & du ſalut éternel. Du côté „ du Roi, les honneurs, les richeſſes, les plus grands emplois peuvent „ flatter votre eſpérance. Mais de cette vile populace, que pouvez-vous „ attendre autre choſe qu'ignominie, qu'inſultes, qu'ingratitude? Voilà „ la récompenſe de vos ſervices Vous vous repentirez de les avoir rendus; „ mais

HENRI III. 1580.

„ mais il ne ſera plus tems. Rendez-vous donc à la raiſon, & ſuivez „ l'exemple de tant de Seigneurs qui penſent comme ils doivent ſur la „ Religion. „ Elle lui mit enſuite devant les yeux le vain appas du titre de Marquis, dont il ſeroit honoré par le Roi, & quelque eſpérance d'épouſer Marie de Brimeu Comteſſe de Meghem qui avoit perdu depuis peu Lancelot de Berlaymont ſon mari.

Précaution du Prince d'Orange dans cette circonſtance.

Rennenburg, ébranlé par ces raiſons, ſongea à quitter le ſervice des Etats & le parti des Proteſtans; mais comme il vouloit le faire d'une maniére propre à lui attirer de la conſidération dans l'autre parti, il tint ſon deſſein fort caché. Cependant le Prince d'Orange qui avoit l'eſprit pénétrant, en eut quelque ſoupçon; & il réſolut de paſſer en Friſe pour le traverſer, mais ſous d'autres prétextes, de peur d'obliger de Rennenburg à précipiter le coup qu'il méditoit. Il ſe flattoit même d'y avoir trouvé un remede, & en même tems un moyen de ramener Rennenburg; c'étoit de donner une entiére liberté à tous les habitans des villes de la province de Friſe, & d'en raſer toutes les citadelles. Comme elles ſervent aux Gouverneurs pour tenir les villes en bride, & les tourner comme il leur plait, il jugea que la province, délivrée de ce joug, & ravie d'avoir recouvré la liberté, en ſeroit plus attachée aux Etats, & que Rennenburg ne prêteroit plus l'oreille aux conſeils de ceux qui entreprendroient de le débaucher. D'ailleurs le Prince penſoit qu'il étoit également important, & pour ſes intérêts & pour ſa gloire, de contenir dans le devoir un homme de grande naiſſance, eſtimable par ſa probité & par ſa bravoure; mais que ſa jeuneſſe expoſoit à ſe laiſſer gagner par des careſſes & par l'appas d'une fortune plus brillante. Le Comte en effet étoit d'un caractére à revenir à ſon devoir, pourvû qu'on pût retarder aſſez ſes projets pour qu'il eût le tems de ſe repentir. Le Prince jugea donc qu'il falloit ménager adroitement cet eſprit inconſtant, & le conduire par la douceur plûtôt que par la force. Là-deſſus il réſolut de ne point agir avec lui comme avec un ennemi déclaré, & de ſe contenter de lui ôter les moyens de ſe ſéparer des Etats. On commença par démolir la citadelle de Leeuwaerde. Les Colonels Bouwinga & Ferno l'inveſtirent par dehors, & la bourgeoiſie par dedans, après avoir eu ſoin de placer devant eux les Prêtres, les Religieux & les femmes des ſoldats de la garniſon. Enſuite on ouvre la tranchée; on fait des retranchemens & on comble les foſſés. Le Capitaine Scaghe, qui commandoit dans la citadelle depuis la mort de Mateneſſe, ſe voyant attaqué de tous côtés & craignant d'être forcé, ſe rendit à condition qu'il auroit vie & bagues ſauves, & qu'on lui donneroit une penſion. Les habitans, ſe voyant maîtres de la citadelle plûtôt qu'ils n'avoient crû, commencerent par raſer les murs & combler le foſſé du côté de la ville, après quoi ils rejoignirent les murs de la citadelle avec ceux de la ville.

Démolition de la citadelle de Leeuwaerde.

De celles de Harlingen & de Staveren.

Cette citadelle avoit été bâtie l'an 1499. aux dépens des habitans même, qui ayant été abandonnés par ceux de Groeningue, défaits par Willeboort de Schouwenberg, Général des troupes du Duc Albert de Saxe, perdirent leur liberté, & furent contraints de ſubir le joug du vainqueur. Après que la citadelle eut été raſée, la ſoldateſque inſolente chaſſa ignominieuſement

ment les Franciſcains, & les conduiſit hors de la ville au ſon des flutes & des tambours. Tout ceci ſe paſſa au commencement de Février, & le lendemain Benninck, Camminga, & autres Officiers, marcherent du côté de Harlingen avec quatre compagnies d'Infanterie, & ſommerent la garniſon de ſe rendre. Comme elle ſe mettoit en devoir de ſe bien défendre, il arriva fort à propos que le Comte de Rennenburg, qui ſe flattoit toujours qu'on ignoroit ſon deſſein, étonné des mouvemens qu'il voyoit dans la province, envoya à Leeuwaerde Baylie ſon Sécretaire ſur la fidélité duquel il comptoit, ſous prétexte d'accommoder les affaires: cet homme ayant été arrêté, on lui trouva des blancs-ſignés du Comte, & munis de ſon ſceau dont on ſe ſervit pour tromper la garniſon d'Harlingen; car on menaça Baylie de le faire mourir s'il n'écrivoit au Droſſart d'Oyenbrugghe qui étoit alors à Groeningue, de rendre la citadelle ſur le champ. Celui-ci, qui ne ſoupçonnoit point de fraude, obéït ſans attendre un ſecond ordre, comme auroit fait un homme qui auroit eu quelque expérience; & il remit la place le cinq de Février. Elle avoit été bâtie dans le tems que les habitans de Groeningue étoient maîtres de toute la Friſe. Les peuples de la province l'ayant ruinée dans la ſuite, le Duc Albert de Saxe la rebâtit en 1500. Enfin les habitans la raſerent cette année du côté de la ville, comme avoient fait ceux de Leeuwaerde. De-là Sonoy avec ſes Officiers & quatre compagnies d'Infanterie marche à Staveren & ſe voit ſur le champ maître de la citadelle, qu'il a l'imprudence de laiſſer raſer par les habitans avant que la ville fût en état de défenſe: ce qui donna au Comte de Rennenburg le moyen de s'en emparer, & de l'abandonner au pillage. Cette citadelle avoit été bâtie l'an 1397. par Albert de Baviére Comte de Hollande, puis détruite l'an 1522. George Schenck la rebâtit par ordre de Charles V.

HENRI III. 1580.

Toutes ces démolitions donnoient de l'inquiétude au Comte de Rennenburg; il voyoit bien qu'il ne tireroit pas de ſa diſſimulation l'avantage qu'il en avoit eſpéré: néanmoins il réſolut d'y perſiſter. Il commença donc à ſe plaindre hautement qu'on violoit les traités faits au ſujet de la Religion; qu'on avoit fait révolter la Friſe; qu'on l'outrageoit; & qu'on le traitoit comme un traître. „ Eſt-ce là, diſoit-il, la récompenſe de ce que j'ai „ fait à Malines, à Valenciennes, à Groeningue, & à Campen, pour le „ ſervice des Etats, & pour la liberté de ma patrie? Peut-on payer d'u„ ne ſi horrible ingratitude les ſervices que j'ai rendus? „ Comme il paroiſſoit très-affligé, Pompée Ufkens & Jean Cornput, deux des principaux Officiers qui ſervoient ſous lui, & qui étoient fort attachés aux Etats, ſe mirent à le conſoler; & après l'avoir exhorté à ne ſe pas décourager, ils lui conſeillerent d'aller inceſſamment trouver le Prince d'Orange à Utrecht, pour ſe juſtifier des ſoupçons qu'on pouvoit avoir contre lui. „ Il „ ne faut pas, lui diſoient-ils, paroître ſi ſenſible à la démolition des cita„ delles: vous ſçavez bien qu'il y a long-tems que les peuples de cette pro„ vince la ſouhaitent ardemment; ſi vous continuez à vous en plaindre, „ c'eſt le moyen d'augmenter les ſoupçons qu'on a contre vous, & de fai„ re croire à tout le monde que vous êtes coupable. N'écoutez point les

Plaintes du Comte de Rennenburg à ce ſujet.

HENRI III. 1580.

„ conſeils d'Oyenbrugghe ni de Baylie, ni d'autres ſcélérats ſemblables, & „ moins encore de votre ſœur, qui tâchera de vous engager à ajoûter foi „ aux promeſſes des Eſpagnols, & à préférer à des avantages aſſûrés, „ des eſpérances très-incertaines. Que ces grands mots de la puiſſance „ & de la Religion du Roi d'Eſpagne ne vous en impoſent point. Philippe & Charles IX. avoient réſolu de concert d'exterminer les Proteſtans, „ & ils n'en ſont pas venus à bout. Les Eſpagnols ne ſont maîtres que „ des villes éloignées de la mer, & bien-tôt vous les verrez réduits aux dernières extrémités. Tous les ports ſont entre les mains des Etats. Que „ les Eſpagnols ravagent tant qu'ils voudront le plat païs, l'empire de la „ mer fournira toujours aux Etats de quoi payer leurs troupes, & de quoi „ ſoûtenir leur commerce qui fait toute la richeſſe du païs.„

Il ſe rend maître de Groeningue, & ſe déclare en faveur des Eſpagnols.

Rennenburg parut d'abord prendre leurs avis en bonne part; il lui échappa même quelques larmes, l'effet de ſa colére ou de ſon repentir: & on le croyoit déja ébranlé, lorſque ſa ſœur qui étoit une femme impérieuſe, revint à la charge, & l'affermit dans ſon premier deſſein. Elle lui remit devant les yeux la foi qu'il avoit donnée au Viceroi, & lui fit un grand ſcrupule de la penſée qu'il avoit euë de la violer. Ces raiſons l'ébranlerent; mais les inſultes des peuples & l'orgueil avec lequel Bertel Entens refuſa d'exécuter ſes ordres, irriterent tellement cet homme plein de courage & de fierté, qu'il n'eut aucun égard aux conſeils de Cornput. Il continua pourtant de diſſimuler, en attendant l'occaſion de ſe déclarer. Cornput, ayant ſçû démêler ce que Rennenburg tâchoit de cacher, avertit de bonne heure les habitans de Groeningue Proteſtans zélés, & ſurtout Jaques Hellebrand leur Bourgmaître, de ſe tenir en garde contre lui, parce qu'il tramoit contre l'intérêt des Etats: mais l'autorité de ce premier Magiſtrat ne ſervit qu'à envelopper plus de monde dans le malheur qui le menaçoit. Il étoit fort ami de Rennenburg; & comme il avoit le cœur droit, il ne ſe défia point des careſſes de ce Seigneur, ni de mille ſermens qu'il lui fit pour ſe laver des ſoupçons qu'on avoit contre lui. Ils ſoupperent enſemble la veille de la priſe de la ville; après ſouper, Rennenburg lui ſerra la main en le quittant, ſans qu'Hellebrand eût le moindre ſoupçon du complot qui ſe tramoit. Rennenburg, informé que le Prince d'Orange arriveroit bien-tôt, jugea qu'il étoit tems d'agir. Ainſi il raſſemble tous les partiſans d'Eſpagne; & leur ayant expoſé ce qu'il vouloit faire, il les exhorte à ſe comporter en gens de cœur. Effrayés de la grandeur du péril, & voyant que le ſeul moyen de s'en garantir étoit de le prévenir, ils prirent à l'inſtant les armes avec quelques ſoldats qui étoient cachés dans la ville; & dès le point du jour, lorſque les patroüilles & les corps-de-garde vont prendre du repos, ils ſortirent de la maiſon de Rennenburg avec une marque blanche au bras gauche, & s'emparerent de la place publique. Rennenburg à cheval & l'épée à la main couroit de tous côtés, & faiſoit face à tout ce qui ſe preſentoit. Le malheureux Hellebrand ayant entendu ce bruit, courut à la place avec ſes gens; mais en bien plus petit nombre qu'il ne croyoit. Comme il chargeoit une troupe de conjurés, un valet de Rennenburg lui tira un coup d'arquebuſe

quebuſe & le jetta par terre. Auſſitôt tous ſes gens s'enfuïrent dans leurs maiſons, & s'y défendirent quelque tems. On arrêta environ deux cens de ceux qu'on ſçavoit être les plus déclarés contre l'Eſpagne, qui furent enſuite renvoyés ſans rançon; & dès que le premier choc fut paſſé, il n'y eut plus de ſang verſé dans la ville. Rennenburg eut grand ſoin de l'empêcher, afin que cet exemple d'humanité engageât les villes voiſines à ſe joindre à lui. Il changea ſeulement les Magiſtrats, & fit jurer aux habitans d'obſerver le traité qu'il avoit fait avec le Viceroi. En même tems il écrivit aux villes voiſines d'être en garde contre les conſeils turbulens & factieux de Bertel Entens. C'eſt ainſi que Groeningue fut priſe par Rennenburg le 3. de Mars; & le même jour elle fut aſſiégée par Cornput. Car dès qu'on eut appris cette nouvelle par ceux qui s'étoient ſauvés de la ville, les compagnies d'Olthoff, de Dam, de Zuitlaren, de Vliet, de Schagen, & de Weda, y accoururent pour tâcher de ſecourir leurs amis, s'il en reſtoit encore dans la place. Henri III. 1580.

Reſſentiment des Proteſtans.

De Rennenburg ſollicita enſuite inutilement les villes de la province d'Over-Iſſel. Ses lettres ayant été interceptées, & ſa trahiſon connuë, Sonoy mit promptement une bonne garniſon dans Campen. Dans le deſordre où tout étoit alors, les habitans de Deventer ne ſe contenterent pas de prendre les armes & de ſe fortifier; la haine qu'ils avoient pour les Eſpagnols les porta à faire la guerre aux ſtatuës mêmes, aux images & aux Egliſes; & leur exemple fut auſſitôt ſuivi par ceux de Zwol & d'Utrecht, & par la plus grande partie de la province de Friſe. Il y avoit déja plus d'un mois que ceux de Drenthe avoient commencé à renverſer les images & vendre les biens Eccléſiaſtiques; & toute l'autorité du Prince d'Orange, qui craignoit que ces excès ne le rendiſſent odieux, avoit eu bien de la peine à les contenir. Mais dès qu'ils ſçurent la priſe de Groeningue, ils ne garderent plus de meſures, & ils ſe livrerent aux derniers emportemens. Oldenzeel, Steenwyck & Haſſelt, ſuivirent d'abord le parti de Rennenburg: le Comte de Hohenlo y ayant été envoyé par le Prince d'Orange avec une armée, il reprit Oldenzeel le dix d'Avril, & de-là il marcha contre Lingen. En même tems Sonoy eut ordre d'aller à Coevorden avec les compagnies de Cornput & de Wingaerde, pour achever les ouvrages qu'on y avoit commencés, & mettre la place en état de défenſe. Bertel Entens s'y étoit déja rendu pour en faire le ſiége avec treize compagnies d'Infanterie & deux eſcadrons de Cavalerie, qui ſervoient auparavant ſous les ordres de Rennenburg: mais cet homme turbulent, & qui ne pouvoit ſouffrir de collégue, ne conduiſant pas les choſes au gré du Prince d'Orange, les Etats y envoyerent Hohenlo avec ſept compagnies du régiment de Chriſtophle d'Iſelſtein, & neuf de celui du Comte Louis fils de Jean de Naſſau. Entens en fut choqué, & au ſortir d'un grand repas où il ſe trouva avec eux à Rolde, il ſe rendit au camp. Le vin lui ayant échauffé la tête, il commença par inſulter les Colonels & les Capitaines du corps qu'il commandoit; & après les avoir traité d'ignorans dans le métier de la guerre, il leur ordonna de le ſuivre ſur le champ, diſant qu'il ſçavoit que les habitans de Groeningue faiſoient paître librement

Oldenzeel repris ſur les Eſpagnols.

Entrepriſe ſur Schuytendiep.

HENRI III. 1580.

leurs beſtiaux dans les lignes de Schuytendiep & des environs ; & qu'il vouloit aller de ce pas ruiner tous ces ouvrages. Cela dit, il prend le couvercle d'un pot à beurre, & ſe met en marche vers Schuytendiep, ſuivi de beaucoup de monde. On eut beau lui repréſenter qu'on ne pouvoit entrer ſans échelles, il ſe moqua de cet avis, & fit attaquer la place. Mais dans le tems qu'il regardoit fixement le combat qui étoit aſſez vif, & qu'il examinoit une canonnière par où les ennemis tiroient, il reçut à la tête un coup d'arquebuſe, dont il tomba mort: on l'enterra à Middelſtum, lieu de ſa naiſſance. Cette mort cauſa plus de joie au Comte de Rennenburg, que de regret aux Etats, qui par-là ſe trouvoient délivrés d'un homme inſupportable à tout le monde par ſa hauteur, & à charge à eux-mêmes, parce qu'il s'intriguoit dans leurs affaires à tort & à travers, & ſans attendre leurs ordres. La joie que Rennenburg eut de ſa mort ſe changea bientôt en inquiétude: il eſt vrai qu'il haïſſoit Entens ; mais c'étoit un homme ſans conduite, & ceux qu'on mit à ſa place étoient gens de cœur & d'une grande expérience. Les habitans de Groeningue avoient perdu deux forts, & ils ne pouvoient plus mener paître leurs beſtiaux ; néanmoins leur courage ne diminuoit pas, & le ſecours que le Viceroi leur promettoit par ſes lettres & par ſes couriers, les ſoûtenoit malgré les échecs de leur parti.

Différentes défaites des troupes auxiliaires d'Eſpagne.

Car ils venoient de recevoir la nouvelle de la priſe de Malines & de Willebroeck, par les troupes des Etats, & de la défaite des troupes auxiliaires que le Viceroi avoit fait lever du côté de Carpen. En effet dans le tems qu'elles ſe diſpoſoient à paſſer le Rhin avec quelque Cavalerie qui les avoit jointes, les Seigneurs des environs s'étant mis en campagne pour venger les ravages qu'elles avoient faits autour de Nuys, les ſurprirent, en taillerent en piéces une partie, mirent le reſte en déroute, & les chaſſerent du territoire de cette ville. Les peuples des comtés de Berg & de la Marck leur ayant enſuite coupé les paſſages, elles ſe jetterent ſur les terres de l'Electeur de Cologne, & ravagerent tout le plat païs ; mais enfin le ſix d'Avril ayant été rencontrées près de Lins & d'Eindoven, elles furent battuës en ces deux endroits. Le reſte ſe jetta dans le comté de Manderſcheid, où elles ſe raſſemblerent, & reprirent de nouvelles forces par les ſoins de Bucho-Ayta, Prieur de S. Bavon à Gand, qui leur fournit de l'argent pour ſe remettre en équipage; & elles y furent jointes par quatre compagnies Allemandes, auxquelles on donna le nom de régiment de Friſe, & l'on en confia le commandement à Gaſpard de Robles Sieur de Billy, dont nous avons ſi ſouvent parlé, & en ſon abſence à Martin Schenck. Les principaux Capitaines de ce corps étoient Jean Mom, René Dekama, Lol Liaukema, Camminga, Arent van Gemen, Henri Snater, Euert van Ens, Wybo Goutum, Wolf van Prenger, Etienne Heller, & Samſon Peſtel. Ils furent renforcés par la Cavalerie de Schenck, avec laquelle ſe trouvoit un fameux Capitaine Albanois nommé Thomas, ancien Officier, qui s'étoit ſignalé dans ſix combats, où ſon parti avoit remporté la victoire. Il y vint outre cela quelques Gendarmes, & tous ces petits corps réünis qui pouvoient faire enſemble trois mille hommes de pied & ſix cens chevaux, ayant reçu un mois de paye ſeulement, paſſerent le Rhin & marcherent vers Lingen.

Ho-

Hohenlo ayant eu ordre des Etats de Friſe de s'oppoſer à leur paſſage, ſe rendit à Bocholt avec un détachement de l'armée qui aſſiégeoit Groeningue. Il laiſſa Guillaume de Naſſau & Sonoy pour continuer le ſiége. Mais voyant que les ennemis étoient trop forts pour qu'il pût les attaquer avec ce qu'il avoit de troupes, il demanda un renfort d'Infanterie. On réſolut de lui envoyer le régiment d'Entens: mais comme les ſoldats, accoûtumés à la licence ſous Bertel qui avoit été tué depuis peu, avoient d'abord refuſé d'obéïr, ils arriverent trop tard. Pendant ce tems-là Hohenlo s'éloigna d'Ulſen le ſeize de Juin pour s'approcher de Coevorden, où après avoir fait rafraîchir ſes troupes, il réſolut de combattre les ennemis, d'autant plus qu'Oldenzeel & Zwol étoient en grand danger s'il ne le faiſoit. Il y avoit déja eu du tumulte à Zwol où les habitans n'avoient point voulu recevoir de garniſon; & ceux qui étoient du parti des Eſpagnols ayant raſſemblé les païſans Catholiques, ils avoient fait dire à Schenck qui étoit en marche, de venir les joindre. Mais les Proteſtans le prévinrent; & ayant pris tout d'un coup les armes ſous la conduite d'Ulger & de quelques autres Capitaines, ils s'emparerent de la place publique, de l'Egliſe de S. Michel, de la porte de Campen, * & de la Tour rouge, & firent venir des troupes de Deventer & de Campen. Dès qu'elles furent arrivées, les partiſans d'Eſpagne prirent la fuite, & à l'inſtant leurs maiſons furent pillées par les autres habitans. On brûla en même tems les villages du canton de Maſtenbroeck, parce que les païſans s'étoient déclarés contre les Etats. Du côté de l'Over-Iſſel, la citadelle de Geelmuyden, que Charles V. tranſporta autrefois à l'embouchure du Vecht ou Swarte-water, dans un golfe de la mer Germanique, appellé le Zuyderzée, fut auſſi brûlée & raſée.

HENRI III. 1580.

* Ou Camperpoorte.

Sur la nouvelle de ces ſuccès, les Seigneurs qui avoient conſeillé à Hohenlo de riſquer un combat, lui conſeillerent alors de l'éviter; parce que les chemins & les vivres étant fermés aux ennemis, il ſuffiſoit de gagner quelque tems, pour que la diſette de proviſions & d'argent, la faim, la mutinerie des ſoldats, & cent autres incommodités, les forçaſſent à ſe retirer; qu'il y auroit au contraire du danger à les combattre, parce qu'on manquoit d'Infanterie & de Piquiers. Malgré ce conſeil, Hohenlo, réſolu d'aller aux ennemis, marcha de Coevorden à Herdenberg pendant la chaleur du jour par des plaines arides, & au travers des bruyéres. Schenck, qui y étoit arrivé trois heures avant lui, avoit donné le tems à ſes troupes de ſe repoſer à l'entrée & de prendre de la nourriture. Dès que Hohenlo eut apperçu l'ennemi, il rangea en bataille ſes troupes fatiguées de la marche qu'il leur avoit fait faire. Il mit à l'aîle droite la compagnie du Sieur de Wingaerden, avec une partie de celle de Cornput, & ſept du régiment de Naſſau, ſous le commandement de Cuningham ſon Lieutenant: à la gauche & derriére un bois, il poſta Iſelſtein avec ſept compagnies, & Sedeniſca avec la compagnie d'Oldenzeel. Il n'avoit en tout que dix-huit cens hommes de pied, à la tête deſquels il y avoit trois eſcadrons d'Arquebuſiers à cheval, très-leſtes & très-bien équipés. A une petite diſtance de-là étoient Hohenlo avec un corps de Cavalerie & ſept piéces de gros canon,

HENRI III. 1580.

& Hubert de Kemen, avec trois cens chevaux. Toute cette Cavalerie alloit à quatorze cens hommes. Le village de Herdenberg qui eſt ſur les bords de la riviére de Vecht, n'eſt qu'à un mille de Coevorden & à quatre de Zwol. Le combat commença ſur le midi. Schenck, par une ruſe aſſez ordinaire, avoit fait en ſorte d'avoir le ſoleil derriére lui, & d'expoſer à l'éclat de ſes rayons les yeux de ſon ennemi, qui venoit du côté de l'Orient. Après la priére, les ſoldats des deux côtés ayant à l'ordinaire jetté leurs chapeaux en l'air, & le canon commençant à tirer, les armées s'avancerent l'une contre l'autre. D'abord trois eſcadrons du régiment de Friſe chargerent vigoureuſement deux eſcadrons d'Albanois, les rompirent & les pourſuivirent ſi vivement dans leur déroute, que l'Infanterie Eſpagnole commençoit à lâcher pied, & que Hohenlo crut la victoire gagnée. Mais ſa Cavalerie s'étant débandée à la pourſuite des fuyards, la Gendarmerie de Schenck avec un gros de Cavalerie légere, chargerent l'Infanterie de Hohenlo, qui n'étoit point ſoûtenuë par la Cavalerie, & qui n'avoit pas aſſez de Piquiers pour ſe couvrir. Les choſes alors changerent de face; l'Infanterie de Hohenlo commença à plier & à ſe retirer vers la plaine de Herdenberg, dont Wingaerden avoit crû qu'il falloit ſe ſaiſir, ſans qu'on fît attention à cet avis. L'armée de Schenck preſſa ſi vivement celle des Etats qui reculoit, qu'après un leger combat elle s'enfuit à vauderoute: une partie ſe ſauva au-delà du Vecht; l'autre gagna Coevorden au travers des marais. L'Infanterie étant entiérement diſperſée, la Cavalerie prit auſſi la fuite, & elle fut pourſuivie avec beaucoup d'ardeur par celle de Schenck. Les Colonels Nivelt & Renoy furent faits priſonniers. Wingaerden, qui avoit donné un conſeil ſalutaire ſi le Général l'eût écouté, fut tué en combattant vaillamment. Pompée Uſkens s'enfuit en caroſſe; mais la voiture ayant verſé, il tomba entre les mains des ennemis qui le maſſacrerent. Les Etats perdirent près de quinze cens hommes à cette action, qui n'en coûta pas cinquante aux Eſpagnols. Schenck ſe rendit maître du canon des ennemis: mais il fit d'ailleurs peu de butin; car ils avoient laiſſé la plus grande partie de leur bagage à Coevorden. Hohenlo ſe retira à Oldenzeel pour ſauver cette place. Ceux qui échapperent du combat, gagnerent promptement Coevorden, non pour défendre la place, en cas qu'on vint l'attaquer, mais pour ſauver leurs chevaux & leurs bagages. Leur effroi étoit tel, que jamais Cornput & Stenſel de Namſlo ne purent les engager à reſter, ni par priéres, ni par menaces, ni par l'eſpérance qu'on leur donnoit qu'ils ſeroient joints inceſſamment par quatorze compagnies qu'on faiſoit revenir du ſiége de Groeningue. Ils s'en allerent dès la nuit même, ſous prétexte que la place ne valoit rien; que les canaux qui en pouvoient défendre l'entrée, avoient été mis à ſec par les chaleurs de l'été; & qu'il n'y avoit ni vivres, ni poudre. Ils allerent donc avec Cornput joindre Hohenlo à Oldenzeel.

Combat de Herdenberg au deſavantage des Etats.

Le lendemain Schenck marcha à Coevorden, où il ne trouva ni troupes, ni habitans: ceux qui aſſiégeoient Groeningue allumerent des feux, tirerent le canon, & firent toutes les réjoüiſſances qu'on a coûtume de faire après

Groeningue repris par

après le gain d'une bataille, comptant que cette ruſe engageroit les habitans aſſiégés depuis plus de trois mois, & réduits à de grandes extrémités, à rendre la place ſur le champ : mais les troupes du ſiége, ayant ſçû que Schenk étoit arrivé à Coevorden, ne voulurent écouter ni les remontrances, ni les priéres du Comte de Naſſau, & de Sonoy ; & ſur le champ ayant mis le feu au camp, & pris leurs drapeaux, elles marcherent du côté de Doccum, & de Collum. Ils fortifiérent depuis Steenwyck, & ils commencerent à rebâtir le château d'Opſlagh, qui appartenoit à Wigbold d'Euwſum. Le Sieur de Billy l'avoit autrefois fortifié, pour tenir en bride les Proteſtans, & depuis ce tems-là Rennenburg l'avoit raſé.

HENRI III. 1580. les Eſpagnols.

Il ne ſe fit plus des deux côtés que des entrepriſes peu importantes. Schenck entra triomphant dans Groeningue. Rennenburg marcha à Delfziel, qui eſt ſitué à l'embouchure du canal par où l'Ems ſe décharge dans la mer. Il avoit déja quelques compagnies dans la place ; après y avoir fait faire de bons retranchemens, il ſe hâta d'inveſtir Opſlagh, avant qu'on eût achevé de le fortifier, & qu'on l'eût pourvû de vivres. Il rencontra en chemin les compagnies de Rinſwouden & d'Eſchada que les Etats envoyoient au ſecours de ce château. Il les tailla en piéces, & fit Rinſwouden priſonnier. Opſlagh ſe rendit peu de jours après. De-là il marcha à Collum, réſolu de ſe ſaiſir de Doccum, qui eſt ſur le bord de la mer. La place eſt forte par ſa ſituation naturelle ; mais elle étoit alors preſque toute ouverte & ſans murailles. Car l'an 1523. Jean Golſtein Droſſart de Gueldre l'ayant remiſe entre les mains de Waſſenaer & de Schenck, on en raſa les murs & le château. Hohenlo y avoit fait venir un corps conſidérable de troupes pour la rétablir ; & il avoit rebâti Oſtmahorn, qui n'eſt qu'à un mille de Doccum. A l'égard du canal de Reediep, qui eſt vis-à-vis de Collum, il en donna la garde à des païſans affectionnés au ſervice des Etats, & il fortifia Doccumerziel d'un rempart & d'un bon foſſé.

Reddition d'Opſlagh.

Pendant ce tems-là Ens Droſſart de Coevorden fortifioit Meppel avec deux compagnies d'Infanterie, & un grand nombre de païſans ; & il releva auprès de-là les anciennes murailles de Kinckhorſt, qui avoient été détruites en 1536. lorſque Mager Heyn livra ce poſte : mais les troupes que les Etats envoyerent de Campen, troublerent les ouvrages, & reprirent Meppel, & Kinckhorſt.

Meppel & Kinckhorſt repris par les Etats.

Vers le même tems les Etats, voulant empêcher les courſes des ennemis, & ſur-tout de ceux qui deſcendoient le Rhin pour venir à Groeningue, équiperent pluſieurs vaiſſeaux de dix canons chacun, & ſe rendirent maîtres de ce fleuve en remontant juſqu'à Cologne : mais comme cela incommodoit les Princes, dont les Etats ſont ſur le Rhin, & que leurs ſujets leur en portoient continuellement des plaintes, ils mirent de leur côté une flotte ſur ce fleuve, qui obligea celles des Etats de ſe rapprocher de Groeningue.

Ils ferment le paſſage du Rhin.

Cependant la ville de Delfziel étoit de jour en jour plus reſſerrée, & ſon port tellement inveſti par les lignes des aſſiégeans, qu'il n'y avoit plus moyen, ni d'y entrer, ni d'en ſortir. En vain la Hollande envoya des

Priſe de Delfziel par Rennenburg.

HENRI III. 1580.

des vaiſſeaux pour couper les convois aux ennemis ; en vain Hohenlo, trop foible pour les attaquer dans les formes, les harcela ſans ceſſe pour leur faire lever le ſiége : la place fut obligée de ſe rendre le 29. de Juillet.

Celle d'Opſlagh & de Moninckerziel par Hohenlo.

Hohenlo étant revenu à Doccum, s'empara à ſon tour d'Opſlagh & de Moninckerziel, que Rennenburg venoit de fortifier : & ayant été renforcé de vingt (1) compagnies Angloiſes des troupes de Jean Norris que les Etats avoient en Friſe ſous le commandement du Général Morgan, d'un eſcadron de Cavalerie, & du détachement de Michel Caulier, qui marchoit à Delfziel avec ſept (2) compagnies Flamandes & quelques Allemans, dans l'eſpérance d'en faire lever le ſiége ; il reſolut d'aller combattre Rennenburg, qui triomphoit d'avoir battu quatre compagnies qu'il avoit trouvées ſur ſa route. Hohenlo piqué de cette défaite, qui avoit ſuivi de près celle de Herdenberg, marcha à lui en diligence ; & l'ayant joint auprès du même lieu de Herdenberg, il ſe mit auſſitôt en bataille. Rennenburg ſe retira ſagement de ce mauvais pas, & s'en alla à Groeningue. Hohenlo tint ſur le champ conſeil, pour ſçavoir s'il devoit l'aſſiéger : mais l'entrepriſe ayant été jugée périlleuſe, & d'un ſuccès fort douteux, il alla camper à Zuydlaren, & à Noordtlaren, & ſe ſaiſit du paſſage de Ponterbrugghe. Pendant que Cornput commençoit à rétablir le fort de Weerdenbras, qu'Edzart Comte d'Embden, Général des troupes de George Duc de Saxe, avoit fait conſtruire l'an 1505. pour empêcher les tranſports de bled qui ſe faiſoient de Drenthe à Groeningue, & qui fut ruïné en 1516. par Everwyn Comte de Bentheim, Lieutenant du même Prince ; Hohenlo ayant marché de-là à Coevorden, Iſelſtein prit la ville d'emblée : & la garniſon de la citadelle ayant été ſommée de ſe rendre, elle demanda quelque tems pour délibérer, & l'obtint ; mais elle fit preſque auſſitôt ſon traité avec Hohenlo. On y fit priſonnier ce Bloemaert, qui huit ans auparavant avoit ſervi de guide à Mondragon lorſqu'il traverſa avec beaucoup de péril les baſſes de la mer pour aller ſecourir la petite ville de Ter-Goes en Zélande. Pendant le ſiége de Coevorden, Hohenlo & Guillaume de Naſſau s'étant avancés à cheval ſur le ſoir juſqu'au pont de Groeningue, ce dernier fut bleſſé au pied gauche d'un boulet de ſix livres. On le mit ſur le champ dans une litiére, & on le porta d'abord à Zwol, & enſuite à Campen, où il ne guerit qu'avec beaucoup de peine & de tems.

Coevorden priſe d'emblée par les troupes des Etats.

Enfin la ſaiſon étant avancée, on ſépara l'armée, & on la mit en quartier d'hyver dans les places. Hohenlo, qui auroit bien voulu réparer les pertes qu'il avoit faites, ne laiſſa pas de marcher du côté de Lingen, réſolu d'en faire le ſiége ; & ayant laiſſé devant la place un régiment Anglois, il ſe rendit avec le reſte de ſes troupes devant Wedden. Il y trouva plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru ; ainſi il s'avança en hâte vers Slochteren,

(1) Les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts* n'en énoncent que dix.

(2) Dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts* on ne lit que ſix compagnies, au lieu de ſept.

ren, ſe flattant que la priſe de cette place le mettroit en état de reprendre Delfziel. Mais il fit une grande faute de diviſer ainſi ſes forces. Rennenburg qui en fut averti, marcha auſſitôt à Opſlagh, place forte, mais qui n'avoit pour garniſon que quelques compagnies de nouvelles levées. La place ſe rendit le premier de Septembre, contre l'attente de Hohenlo, & fut raſée ſur le champ. De-là Rennenburg étant allé en quatre jours à Slochteren, où étoit le régiment de Caulier, & celui de Naſſau, il les fit attaquer au point du jour par un corps conſidérable de Cavalerie legére, & les mit en déroute: peu s'en fallut que Caulier lui-même ne fût pris. Il vint à bout néanmoins de rallier ſes gens; & il fit ſi bien, tantôt en marchant, tantôt en combattant, qu'il arriva ſans avoir perdu beaucoup de monde à Heyliger-lée, & de-là à Wynſchoten, où Hohenlo étoit avec un détachement de troupes Allemandes. Ils paſſerent enſemble à la vuë de Wedden, & gagnerent Bourtaigne, toujours pourſuivis par les troupes de Rennenburg, qui les ayant encore chargés dans cet endroit avec plus de vigueur qu'auparavant, les taillerent en piéces, & leur prirent huit drapeaux, un étendart, tout le canon, & tous les bagages qu'ils avoient devant Wedden.

HENRI III. 1580.

Rennenburg reprend Opſlagh, & bat les troupes de Hohenlo.

De Rennenburg, enflé de ce ſuccès, attendoit tranquillement à Auwaert les troupes du Droſſart Ens, & de Branckevoort, & pendant ce tems-là les ſiennes ravageoient tout le païs avec une licence effroyable; mais les garniſons de Collum & de Doccum les ſurprirent le 8. de Septembre dans ce monaſtére, leur tuerent quelque monde, firent trois cens priſonniers; & après avoir enlevé de ce lieu tout ce qu'ils pouvoient emporter de vivres & de butin, ils brûlerent tout le reſte, & le monaſtére même. Rennenburg ayant reçu de nouvelles troupes, alla attaquer Coevorden: dès qu'il eut fait écouler l'eau du foſſé, la place ſe rendit, à condition que les ſoldats ſortiroient avec leurs épées & leurs bagages; c'étoit le 20. de Septembre. De-là il alla à Oldenzeel, où il n'y avoit d'Infanterie que les deux compagnies de Swevegem, & de Viſſcher d'Amſterdam, qui faiſoient environ deux cens hommes, & un eſcadron du régiment d'Elderborn. Eeck, jeune Officier diſtingué par ſa bravoure, commandoit dans cette place. Elle eſt à cinq milles de Coevorden, & à ſix de Deventer, & eſt aſſez ſpacieuſe; ſes murailles ſont hautes, & garnies de tours éloignées les unes des autres: elle eſt entourée de deux foſſés pleins d'eau, avec un rempart au milieu, & des écluſes pour faire entrer & ſortir l'eau quand on veut. Le côté qui regarde Bentheim n'étant preſque point fortifié, Rennenburg le fait attaquer, & met le feu aux portes; mais il reſta plus de trois cens de ſes ſoldats ſur la place. Après une ſi grande perte il ne ſongeoit plus qu'à ſe retirer, lorſque la diviſion ſe mit dans la ville. Ceux qui tenoient pour le Roi, s'oppoſant à tout ce que faiſoit la garniſon, rappellerent Rennenburg qui étoit déja en marche, & lui ouvrirent les portes à condition qu'il laiſſeroit ſortir la garniſon vie & bagues ſauves. Ce traité fut fait le 24. de Septembre. Animé par tant de ſuccès, Rennenburg alla droit à Zwol, & avec tant de diligence, qu'il prévint Jean Petyn Lieutenant de Caulier, & le Capitaine Creſſoniere, qui marchoient de leur côté avec beaucoup

Il s'empare de Coevnrden & d'Oldenzeel.

HENRI III. 1580. coup de vîteſſe pour ſe jetter dans la place ; & les fit priſonniers. Mais déſeſpérant de pouvoir emporter la ville, & prévoyant qu'Hohenlo ne tarderoit pas de venir au ſecours, il réſolut avant toutes choſes de renforcer ſes troupes d'un nouveau regiment qui devoit paſſer le Rhin, & qui étoit compoſé de fugitifs des provinces de Gueldre, d'Utrecht, & de l'Over-Iſſel: on l'appelloit le régiment de Gueldre. Celui qui le commandoit en chef, étoit Jean Streuf d'Emmerick, qui avoit ſous lui pluſieurs Capitaines, entre autres Jacob de Bronchorſt, & Battenborgh fils d'Anholt. Ces deux Officiers avec Schenck, qui tenoit en ſon nom le fort de Blienbeeck, ruinoient la navigation du Rhin & de la Meuſe, & déſoloient tous les négocians. Depuis peu ils avoient pris un vaiſſeau richement chargé, qu'ils avoient partagé entre leurs ſoldats: mais parce que d'Anholt avoit paſſé du ſervice de la province de Gueldre qu'il ſuivoit d'abord, dans celui d'Eſpagne, Hegeman étant ſorti de Nimegue avec quelques troupes, attaque la petite ville d'Anholt, quoique ſituée ſur les terres de l'Empire, la prend & la pille ſans quartier, pour ſe venger de la trahiſon du Seigneur de ce lieu, & des maux qu'il avoit faits à la province.

Rennenburg, ayant été joint par le régiment de Gueldre, marcha droit à Dotechem ou Deutechum (1) ville peu fortifiée, & dont il avoit compté la priſe facile : mais les Anglois qui étoient dans la place avec un détachement de la garniſon de Duysbourg, & le régiment de Caulier, ſe défendant avec plus d'opiniâtreté qu'il n'avoit cru, pour ne pas perdre là ſon tems, il jetta quelques troupes dans Groll ; & le 18. d'Octobre il marcha vers Steenwyck avec environ douze cens chevaux, & vingt-huit compagnies d'Infanterie, ſçavoir, quatorze du régiment de Friſe, commandées par Jean-Baptiſte de Taxis en qualité de Lieutenant général, à la place de Jean Mon, qui avoit été tué dans une eſcarmouche; neuf compagnies du nouveau régiment de Gueldre, & cinq de celui de Rennenburg, qui compoſoient en tout ſix mille hommes d'Infanterie. Olthoff commandoit dans Steenwyck, & la garniſon étoit compoſée de ſa compagnie, & de celle de Cornput : les habitans, qui inclinoient pour l'Eſpagne, avoient d'abord refuſé de recevoir cette derniére ; mais les Proteſtans les y ayant fait conſentir, Cornput ne voulut point entrer dans la place que tous les habitans n'euſſent juré que perſonne ne parleroit de ſe rendre, qu'il n'en eût ouvert l'avis, & qu'il ſeroit permis de tuer ſur le champ quiconque contreviendroit à ce réglement. Le ſerment ayant été prêté la veille de l'ouverture du ſiége, on introduiſit la compagnie de Cornput, qui étant avide de gloire, fait auſſitôt une ſortie par les deux portes, met le feu aux maiſons dont le voiſinage incommodoit la ville, & ramene avec elle des vivres & de la poudre. La place eſt ſituée ſur l'Aa, nom commun à tous les ruiſſeaux qui coulent des marais noirs de ce canton ; elle eſt peu ſpacieuſe, & n'a au plus que mille ſoixante pas de circuit en forme d'arc. Son foſſé eſt profond & large ; ſes murailles ont peu d'épaiſſeur ; ſes tours ſont fort hautes, mais étroites. Elle a trois portes entre le Levant & le Midi, qui ſont la porte d'Ooſter, celle

Il marche vers Steenwyck, & l'inveſtit.

(1) Dans le comté de Zutphen.

celle d'Ommer, & celle du Gaſthuys (1). Auprès de celle-ci on voit encore aujourd'hui les ruines d'un ancien château bâti en 1523. par George Schenck, & qui fut démoli lorſque Charles-Quint joignit l'Over-Iſſel aux Païs-bas. Au Couchant eſt la porte de Walt ou la Walt-poorte, où abordent les vaiſſeaux. Du côté du Septentrion ce ſont des prairies ſéparées par une chauſſée ; & de ce même côté, à une portée d'arquebuſe de la ville, il y a un pont ſur la riviére. Il n'y avoit que ſix cens ſoldats dans la place, avec environ trois cens habitans armés, mais qui ne ſçavoient ſe ſervir de leurs armes ; point du tout de Cavalerie, ni de gros canon, ni de Chefs d'une aſſez grande autorité, pour que le ſoldat n'ôſât leur refuſer l'obéïſſance. Ainſi les réglemens les plus utiles & les plus conformes à la bonne diſcipline y étoient mal obſervés, & preſque tout s'y faiſoit avec confuſion. Lorſque Rennenburg eut achevé ſes lignes, & qu'il eut fortifié ſon camp d'un rempart & d'un foſſé, les aſſiégés oublierent leur ſerment ; & ſe moquant de tout ce que leur put dire Cornput, ils écrivirent le 24. d'Octobre aux Etats une lettre qui portoit en ſubſtance, que ſi on ne les ſecouroit dans huit jours, ils ſe rendroient. Les Etats leur répondirent par une lettre très-gracieuſe, & très-conſolante : mais comme ils ne ceſſoient point d'écrire, & de ſe plaindre, Cornput fit un écrit, où il montroit que la ville ne manquoit de rien, & qu'elle avoit des proviſions pour plus de ſix mois : qu'ainſi c'étoit fort mal-à-propos qu'on fatiguoit les Etats par des demandes inutiles. HENRI III. 1580.

Cependant les compagnies d'Eſchada & de Roeloff de Langen, qui étoient à Kuynder auſſi tranquilles que ſi on avoit été en pleine paix, y furent ſurpriſes la nuit & taillées en piéces par Aert van Gemen, Snater, & d'autres Capitaines des troupes du Roi d'Eſpagne : Eſchada lui-même y fut fait priſonnier. De Langen y perdit ſon drapeau, & eut beaucoup de peine à ſauver ſa vie par la fuite. Les ennemis mirent enſuite le feu à la porte du Gaſthuys avec un baril plein de ſouffre & de poix fonduë : mais un ſoldat de la compagnie de Cornput nommé Arnoul, vint de lui-même offrir ſes ſervices en cette occaſion ; & par une action auſſi digne de loüange, qu'elle étoit hardie, il délivra la ville du péril où elle étoit. Pour cela il ſe fit deſcendre de deſſus les murailles, paſſa le foſſé à la nage, en tenant à ſa bouche un ſeau de cuir, puiſa de l'eau à loiſir, éteignit le feu, & retira le baril. Pendant qu'il y travailloit, il élevoit de tems en tems ſa voix, pour inſulter aux ennemis, qu'il traitoit de ſcélerats & de brigands, en leur criant de toute ſa force, qu'il étoit Arnoul de Groeningue, fils d'un braſſeur de bierre. Enfin de Rennenburg ſe rendit à ſon camp le 27. d'Octobre, avec ordre du Viceroi de ne point quitter qu'il n'eût pris la ville. Il la ſomma dès le lendemain : mais ſur le refus de la garniſon, il fit mettre trois piéces de canon en batterie. Cornput de ſon côté n'oubliant rien pour ſe bien défendre, remontra aux habitans qu'il falloit faire de l'autre côté du foſſé un chemin couvert ſous la contreſcarpe ; que cela donneroit de l'étenduë au foſſé, rendroit les ſorties plus ſûres, & ſeroit très-commode pour

(1) Ou pour s'exprimer en la langue du païs, la Ooſter-poorte, la Ommer-poorte, & la Gaſthuys-poorte.

HENRI III. 1580.

pour rompre les glaces, ſi l'eau des foſſés venoit à géler: que cet endroit étant plus bas que la contreſcarpe, les ſoldats qui y ſeroient à couvert, pourroient ſans courir aucun riſque prendre les ennemis en flanc, lorſqu'ils viendroient attaquer la place. Mais comme il étoit toujours contredit par un certain Coen Dirckſen, homme turbulent & téméraire, dont le ſentiment étoit ſuivi par le Capitaine Plaet, & par les autres Officiers, ſon conſeil ne fut point ſuivi.

Reddition de Sloten & de Lemmer aux Eſpagnols.

Pendant ce tems-là les Etats envoyerent quatre compagnies à un endroit appellé les ſept Forêts, * pour empêcher les courſes des troupes de Rennenburg. Ce Général y en envoya de ſon côté qui étoient en meilleur ordre que celles des Etats. Dès que ces dernières parurent, Jouw Botina ſe retira avec ſa compagnie, & un détachement de la garniſon de Bolſwaert, & abandonna Ferno, qui avoit avec lui une compagnie d'Infanterie & quelques cavaliers. Ferno, ayant été attaqué par les troupes de Rennenburg, ſe défendit vaillamment: mais il fut enfin tué ſur la place, & avec lui le plus jeune de ſes freres; & ſa troupe fut taillée en piéces. De-là les vainqueurs allerent à Sloten qui leur ouvrit ſes portes, deux compagnies qui y étoient en garniſon ayant pris la fuite à l'arrivée des ennemis. Lemmer s'étant rendu de même, ils allerent à Staveren, & rebâtirent la citadelle que les habitans avoient eu l'imprudence de raſer avant que leur ville fût fortifiée. De-là ils prirent la route de Worcum, où ils bâtirent un fort, d'où ils faiſoient des courſes, & ravageoient le païs juſqu'aux portes de Harlingen, de Franecker, & de Bolſwaert.

* Seven-Wolden en Flamand.

Continuation du ſiege de Steenwyck.

Cependant le ſiége de Steenwyck continuoit toujours: les habitans s'étoient flattés qu'on pourroit, en inondant les plaines, forcer les ennemis à ſe retirer: mais le tems ayant toujours été beau, & le vent contraire, cette reſſource leur manqua. Au commencement de Novembre la garniſon fit une vigoureuſe ſortie par la porte du Gaſthuys, où les aſſiégeans avoient élevé un cavalier de gazon, ſur lequel ils avoient fait un parapet avec des gabions & des clayes. Le corps-de-garde qui y étoit poſté fut mis en deſordre, & il y eût quelques ſoldats de pris. Mais tout étoit en confuſion dans la ville: les avis que donnoit Cornput n'étoient point écoutés; & pour comble de malheur, l'eau des foſſés étant gelée & la glace très-épaiſſe, il étoit d'une néceſſité abſoluë de la caſſer. Alors tous les avis ſe réünirent, mais trop tard, pour creuſer ſous la contreſcarpe, & faire un chemin couvert. Pendant ce tems-là ils envoyoient lettres ſur lettres & couriers & ſur couriers pour demander du ſecours. Les Etats enfin envoyerent Stuper & ſa compagnie à Swarte-ſluys, & ſix compagnies d'Hegeman au monaſtére de Saint-Jean près de Wollenhove. Les aſſiégeans ayant attaqué ces deux corps le 17. de Novembre, les compagnies d'Hegeman ſe défendirent avec beaucoup de valeur; mais elles furent enfin entiérement défaites. Les Capitaines Jean de Vianen, Gédeon Pameren (1) & Jean Wichmans furent faits priſonniers. Le Comte de Rennenburg, qui commençoit à manquer de poudre, en ayant pris beaucoup en cette

(1) Meteren met van *Romeren.*

cette occaſion, fit battre dès le lendemain la porte du Gaſthuys, & renverſa une ſi grande étenduë de muraille, qu'on voyoit tout à découvert les maiſons de la ville, qui étoient pleines de paille & de foin. Auſſi-tôt il fit tirer deſſus à boulets rouges; le feu prit à l'inſtant à quelques-unes de ces maiſons, & un vent d'Orient qui ſouffloit avec violence, l'étendit avec tant de rapidité, que malgré toutes les peines que les habitans & les ſoldats ſe donnoient pour l'éteindre, il y eut une douziéme partie de la ville réduite en cendres. Ce mal fit pourtant un bien; car la violence du vent ayant pouſſé la flamme juſqu'aux dehors, la glace s'y fondit en beaucoup d'endroits, & les aſſiégeans qui ſe préparoient à donner l'aſſaut, furent eux-mêmes ſi incommodés de la fumée & de l'ardeur du feu, qu'ils furent obligés d'abandonner la tranchée; ce qui donna le tems aux habitans d'éteindre le feu, & les ſauva d'un aſſaut, auquel on ſe préparoit. Il y avoit trois ans que les habitans de Dantzick s'étoient ſervis de boulets rouges (t) contre Etienne Batthory Roi de Pologne. Et dès l'an 1522. dans le même mois de Décembre, la ville de Steenwyck eſſuya un embraſement pareil. Les troupes de Gueldre qui l'attaquoient alors, y ayant jetté la nuit des dards enflammés ſelon leur coûtume, elles la prirent d'aſſaut & la ſaccagerent avec une horrible cruauté. Tous ceux qui entendent la guerre ſont perſuadés que ſi Rennenburg avoit employé ce moyen pendant la nuit, c'étoit fait de la ville. Hanau III. 1580.

Cette tentative n'ayant pas réüſſi, Rennenburg envoya des trompettes offrir aux aſſiégés des conditions très-avantageuſes; mais ils répondirent avec beaucoup de fermeté, & ſur-tout le Capitaine Plaet, qui cependant changea un moment après; car tous les Officiers étant convenus que tant qu'il y auroit des vivres, on ne parleroit point de ſe rendre, il s'éleva à l'inſtant une ſédition, dans laquelle il entra. Là-deſſus toute la ville étant en rumeur, le brave Cornput s'avança dans la place publique, accompagné de Berenbroeck & de Lazare d'Autriche Lieutenant d'Oldhoff, & ordonna à la populace de ſe retirer. Un boucher réſiſtoit en criant ſans ceſſe: „ Que „ deviendrons-nous, quand il n'y aura plus rien à manger? Nous n'en ſom„ mes pas encore-là, dit gravement Cornput; mais quand nous y ſerons, „ nous commencerons par te manger, & tout ce qu'il y aura de coquins „ comme toi. „ Cette fermeté ayant arrêté la ſédition, on prit des meſures pour éteindre le feu, ſi les ennemis le remettoient à la ville. Pour cet effet on ordonna aux femmes & aux enfans de faire le guet jour & nuit dans les ruës & dans les maiſons: & en cas que les ennemis jettaſſent quelque matiére enflammée, de tirer ſur le champ avec des crocs de fer & d'emporter le boulet ou la bale avec des eſpéces de gands d'étoffe imbibés d'eau; ce qui ſe pouvoit faire ſans danger. Quelque tems après, la diſette d'argent fit enchérir les vivres dans la ville; ce qui cauſa un nouveau tumulte, mais que l'eſpérance d'un prompt ſecours appaiſa dans le moment.

L'af-

(1) Ce ne furent pas les habitans de Dantzick qui ſe ſervirent de boulets rouges contre le Roi de Pologne; mais ce fut ce Prince, qui par le moyen des boulets rouges réduiſit en cendres leur fort, bâti à l'embouchure de la Viſtule.

HENRI III. 1580.

L'affaire fut très-débatuë dans le Conſeil des Etats. Les uns repréſentoient, que Steenwyck n'étoit pas une place d'une aſſez grande importance pour riſquer de tout perdre, comme il arrive ſouvent quand on s'opiniâtre à faire lever des ſiéges; les autres ſoûtenoient au contraire, que cette ville étoit comme la clef de la Friſe, de Wollenhove & de Drenthe, & que ſi une fois l'ennemi en étoit maître, comme il l'étoit déja des côtes maritimes, la Friſe n'auroit plus de communication avec les autres provinces. Ce dernier avis ayant prévalu, on envoya Jean Norris Colonel Anglois avec vingt-quatre compagnies, mais peu complettes. Ce Général marcha du côté de Swarte-ſluys, où il rencontra la compagnie d'Othon de Sant nouvellement levée, qu'il tailla en piéces; & après avoir brûlé le bourg où elle étoit, & laiſſé trois compagnies à Swarte-ſluys, il s'avança vers Meppel, y combattit une partie des troupes de Rennenburg & les défit. Il en reſta grand nombre ſur la place; & la glace ayant fondu ſous ceux qui s'enfuyoient, la plûpart furent noyés, entre autres le Capitaine Arnoul de Gemegen, bon Officier. On leur prit deux enſeignes & quantité d'armes, & l'on fit entrer dans la place un drapeau avec quarante hommes de troupes ſoudoyées, chargés de ſacs de cuir, qui renfermoient ſept cens cinquante livres de poudre.

Délibération dans le Conſeil des Etats ſur le ſort de cette place.

On lui envoye du ſecours.

Pendant ce tems-là Plaet fut tué dans une ſortie, & ce ne fut pas une grande perte pour Steenwyck; car dès qu'il y avoit quelque émotion dans la ville, on le voyoit toujours à la tête. On mit à ſa place Berenbroeck, qui avoit été auparavant Lieutenant de la compagnie de Stuper. Outre le ſecours dont nous venons de parler, les Etats envoyerent de l'or pour payer les troupes qui étoient à leur ſolde. Enfin le 31. de Décembre, Norris ayant attaqué un quartier des aſſiégeans, qui étoit au-delà du marais, pendant que la garniſon faiſoit une ſortie, l'ennemi fut mis en fuite de ce côté-là, & leur canon encloüé.

Tentative de Rennenburg ſur Hattum.

Vers le même tems, le Comte de Rennenburg fit une tentative ſur Hattum, où il n'y avoit que quinze ſoldats; ce qui étoit arrivé par la trahiſon de Guillaume de Montfort, fils du Gouverneur de la place (1). Ce jeune homme ayant fait venir du fort de Blienbeeck quarante hommes avec le Capitaine Foncker (2), il les introduiſit la nuit dans le château de Hattum, & enferma dans une chambre les ſoldats de la garniſon, qui étoient yvres. A l'inſtant il deſcend dans la ville, eſcorté par ces quarante ſoldats qu'il avoit fait entrer dans la place, y trouve Hegeman, qui y étoit venu loger en paſſant avec quelques autres du même parti; il les arrête & les conduit au château. Les Proteſtans ſe voyant les plus foibles, jugerent à propos de diſſimuler; mais les habitans de Zwol, qui avoient à leur tête Jacob de Malines, ayant été joints par les troupes de Deventer & d'Elbourg, allerent au ſecours de Hattum, mirent en batterie ſix piéces de canon de la ville, & commencerent à battre le château, qui ſe rendit le 18. de Décembre par l'entremiſe du Capitaine Hegeman, qui y étoit pri-

(1) Meteren l'appelle *Louis de Montfort*, Droſſart de la ville.
(2) Meteren le nomme, *le Sergent Fonchecq.*

prisonnier. La principale condition fut, que la garnison auroit la vie sauve, mais que Louis de Montfort qui commandoit dans la ville & Guillaume son fils, qui y avoit introduit les ennemis, resteroient prisonniers. Quelque tems après ils furent décapités l'un & l'autre & écartelés comme traitres, par sentence des Etats de Gueldre. Cependant le siége de Steenwyck continua jusqu'au mois de Février, sans beaucoup avancer. HENRI III. 1580.

Pendant cette année, Philippe resta sur les frontiéres de Portugal, & ayant enfin achevé de le réduire, il proscrivit Antoine qui avoit été nommé Roi par les Grands de son parti, assemblés en forme d'Etats. Il envoya en même tems ordre au Prince de Parme de proscrire le Prince d'Orange dans les Païs-bas. L'acte en fut dressé à Maestricht le 15. de Mars, envoyé aux Gouverneurs & aux Bourgmaitres, avec des lettres du Vice-roi datées de Mons en Hainaut, & fut publié le 15. de Juin dans toutes les villes soûmises à l'Espagne. Le Roi y reprochoit au Prince d'Orange les bienfaits dont il avoit été comblé par Charles V. son pere, & par lui-même; & après un détail injurieux de toutes les trahisons qu'il avoit tramées contre lui, il le déclare rébelle, ennemi de l'Etat, hérétique, hypocrite, sans conscience, un second Caïn & un Judas. Enfin on le charge de malédictions comme une peste de la Chrétienté, & comme ennemi du genre humain. Sa tête est mise à prix, ses biens donnés au pillage; & si quelqu'un le peut livrer mort ou vif, on lui promet à lui & à ses héritiers une récompense de vingt mille écus d'or. Ses partisans, ses fauteurs, ceux qui lui donnent retraite, sont également proscrits par cet acte. **Philippe proscrit Antoine Roi de Portugal, & le Prince d'Orange.**

Le Prince d'Orange y répondit par une longue apologie (1) qu'il fit imprimer, & qu'il présenta le 13. de Décembre à l'assemblée de Delft. Il y rabaisse extrêmement les prétendus bienfaits qu'il avoit reçûs de Philippe & de son pere; & après avoir exposé les services que sa famille & lui leur avoient rendus, il se justifie fort au long des trahisons qu'on lui imputoit. Comme le Roi lui reprochoit le troisiéme mariage qu'il avoit contracté depuis six ans avec Charlote de Bourbon fille du Duc de Montpensier, le Prince d'Orange en prend occasion d'attaquer la réputation de Philippe avec une aigreur qu'on ne sçauroit approuver. Il dit: qu'avant son mariage avec l'Infante de Portugal, il avoit épousé Isabelle Osoria, dont il avoit eu des enfans, & que Ruy Gomez de Silva avoit été l'entremetteur de cet indigne mariage: que depuis, il avoit débauché Donna Euphrasia, sous prétexte de l'épouser, & qu'aussitôt qu'il l'avoit vû grosse, il l'avoit mariée à Antoine de Leyva Prince d'Ascoli: qu'il s'étoit défait d'Isabelle de Valois sœur de Henri III. sa légitime épouse: que les preuves de ce crime étoient entre les mains du Roi Très-Chrétien. Et pourquoi s'étoit-il porté à une action si détestable? Afin de contracter un mariage **Apologie du Prince d'Orange.**

(1) Monsiéur le Prince d'Orange nous appella Monsiéur Languet & moy un matin, pour avoir notre avis sur cette apologie, laquelle en sa presence nous fut leuë par Monsieur Pierre Loyseleur, dit de Villiers, qui en étoit l'auteur. La verité est qu'il fut conseillé par nous de la moderer; & de fait encore en ôta-t'on beaucoup d'aigreur. Mais nous appercevions bien que rien ne lui touchoit tant le cœur que ce qui avoit été dit contre son mariage. DU PLESSIS MORNAY.

HENRI III. 1580. mariage inceſtueux avec Anne d'Autriche fille de l'Impératrice ſa ſœur, & de ſouiller la ſainteté du mariage, par une union digne de ce Jupiter du Paganiſme, qui épouſa ſa ſœur Junon.

Quelque tems après, les Etats firent lire cette apologie dans leur aſſemblée publique; & quoique les perſonnes modérées la trouvaſſent trop forte, ils y donnerent une approbation authentique. Le 4. de Février le Prince d'Orange, écrivit à tous les Princes Chrétiens pour les prier de recevoir en bonne part l'écrit qu'il avoit publié pour ſa défenſe, de ne point ajoûter foi à tout ce que ſes ennemis pourroient répandre d'injurieux contre lui & contre ſa famille; & de s'en rapporter ſur ce qui le regardoit au témoignage des Etats, qui ayant été témoins de toutes ſes démarches, voudroient bien être les garans de ſa fidélité & de ſon innocence.

Affaires des Anabaptiſtes. Cette année fut mémorable par un exemple de la vengeance divine ſur la ſecte fanatique des Anabaptiſtes. Leur premier apôtre fut, dit-on Melchior Hofman, qui eut pour aſſociés & pour complices Balthaſar Hutmoet, Jean Hutt, Louis Hetzer, Melchior Rinck, Jean Denck & Thomas Muncer. Hofman, qui fut le boutefeu de la guerre que les païſans exciterent en Allemagne, répandit d'abord à Embden les principes de ſa doctrine empoiſonnée. Enflé des premiers ſuccès, il laiſſa Trippemarker pour continuer ce qu'il avoit commencé, & alla à Strasbourg pour y faire des proſélites, & y répandre le poiſon de ſa ſecte abominable. Après ſon départ d'Embden, le ſecret qu'il avoit confié à Trippemarker devint bientôt ſi public par le moyen des prédicateurs, que ce ſectaire craignant pour ſa vie, s'enfuit à Amſterdam; mais il y fut bientôt découvert & conduit à la Haye, où il fut puni de mort, comme il le méritoit. Cependant Hofman inſinua ſa doctrine avec beaucoup d'adreſſe & de ſecret à Strasbourg & aux environs, & y fit beaucoup de diſciples; mais ayant été arrêté ſur quelque ſoupçon & mis dans un cachot, il y périt miſérablement, malgré les belles eſpérances qu'il avoit données à ſes ſectateurs que dans peu il recouvreroit ſa liberté par un coup extraordinaire du Ciel. Il avoit meme promis avec ſerment qu'il paroîtroit comme le véritable Elie avec cent quarante mille apôtres, & qu'il rétabliroit la Jéruſalem ſpirituelle & le regne de la juſtice. C'eſt encore de cette infame ſecte que ſortirent Leonard Jooſten & ſa femme Urſule, qui pleine d'un eſprit de fanatiſme ſe donnoit pour prophéteſſe. Après eux Jean Matthias boulanger d'Harlem, étant dégoûté de ſa femme déja avancée en âge, embraſſa cette ſecte licentieuſe, afin d'avoir la liberté d'en épouſer une jeune. Celui ci ſe diſoit Enoch, & il fit rebatiſer tous ſes diſciples. C'étoit le deſſein de Hofman; mais ſa priſon l'avoit obligé d'en différer l'exécution, à l'exemple, diſoit-il, de Zorobabel & d'Aggée, qui avoient ainſi différé la rédification du Temple.

C'eſt de ce même boulanger que Jean de Leyde, qui excita cette grande tragédie à Munſter en Weſtphalie, avoit reçu ſa miſſion. Ce fut auſſi lui qui envoya Bernard Rothman en Allemagne, & enfin Gerard Boeckbinder à Amſterdam pour y répandre le poiſon de ſes erreurs. On compte encore parmi ſes ſectateurs Barthélemi Boeckbinder frere de Gerard,

Gerard, Théodore Cuper, Jean Scherder, Pierre Hautſager, Thierry Philippe, Jaques de Campen, Corneille de la Brille, Nicolas d'Alckmaer, Meinard de Delft & Obbo Philippe, qui abjura depuis, & qui découvrit avec beaucoup de franchiſe & d'ingénuité toutes les impoſtures & les excès de ces fanatiques. Dans le tems que ce dernier étoit encore avec eux, il avoit initié aux myſtéres de cette ſecte David George à Delft, Thierry Philippe à Dam, & Meno Simon à Groeningue. J'ai rapporté fort au long dans les livres précédens quelle fut la fin de David George. Thierry abjura par le conſeil d'Obbo. Pour Meno, il eut une mort digne de la vie infame qu'il menoit. Jean le Cordonnier, qui fut le Roi de ces fanatiques après David, fut pendu à Bruxelles. Corneille Apelman ſon ſucceſſeur, fut condamné à mort & exécuté à Utrecht l'an 1570. HENRI III. 1580.

Mais il s'éleva parmi eux un homme qui ſe rendit plus redoutable que tous ceux dont je viens de parler; c'étoit Jean Willelms, ſecondé de Jaques ſon frere. Il étoit de Ruremonde ville de Gueldre, & on le prétend fils d'un Prêtre, nommé Théodore Willelms. Ce nouvel apôtre, ayant ramaſſé les débris du fanatiſme de Munſter, aſſûra que Dieu lui avoit révelé que la doctrine des Anabaptiſtes étoit la plus pure, & qu'il l'avoit choiſi pour la prêcher & pour l'établir par tout: qu'il n'y avoit de Magiſtrats légitimes que ceux qui en faiſoient profeſſion: que par conſéquent on ne devoit aucune obéïſſance aux Magiſtrats Papiſtes, accoûtumés à ſévir contre des gens bien plus éclairés qu'eux: qu'on verroit dans peu le Royaume de la nouvelle Jéruſalem rétabli: que le peuple & ſes conducteurs illuminés de Dieu, ſeroient mis en poſſeſſion des Etats & des biens de ceux qui avoient des ſentimens erronés ſur la divinité, de même que les Iſraëlites avoient été mis en poſſeſſion de ceux des Egyptiens & des Chananéens. Pour affermir ſon autorité, il commença comme Mahomet, par permettre la pluralité des femmes: & comme ſes ſectateurs & lui étoient des miſérables & des gueux, il permit le vol & le brigandage, ſous prétexte que tous les biens de la terre appartenoient à Jeſus-Chriſt & à ſes diſciples; & que comme les loix humaines les ont fort mal partagés, la volonté de Dieu, qui l'envoyoit, étoit qu'il les diſtribuât entre les fidéles d'une maniére plus équitable, en ôtant aux riches ce qu'ils avoient de trop pour le donner aux pauvres & aux perſonnes de mérite; c'eſt-à-dire, à ſes ſectateurs. La permiſſion du vol & du brigandage fit ſubſiſter quelque tems les ſujets de ce nouveau Roi: ils prétendoient qu'ayant entre les mains l'épée de Dieu & de Gédeon, ils pouvoient en ſûreté de conſcience exercer la juſtice divine. Sur ce fondement ils pilloient la nuit les châteaux de la Nobleſſe, les maiſons des riches, & même en tuoient les maîtres. Ces horribles ravages déſolerent la Gueldre, & les duchés de Cléves & de Juliers; ils paſſerent même au-delà du Rhin, & firent pendant cinq ans de grands maux dans toutes ces provinces: mais enfin le fondateur de ce Royaume imaginaire, Willelms, qui avoit déja formé un corps de trois cens brigands, répandus dans les campagnes voiſines, fut arrêté & enfermé dans le château de Dinſlaken au païs de Juliers, où il a vécu juſqu'à l'année derniére avec beaucoup de tranquillité, toujours dans l'opulence, & au milieu d'une troupe de

Jean Willelms.

Il eſt mis en priſon.

HENRI III. 1580. de femmes corrompuës qui ne le quittoient point. Il ne se contenta pas même d'avoir autorisé la polygamie par son exemple, il fit un livre exprès pour la justifier. Tout cela se faisoit par la connivence de ses gardes, qu'il trouva moyen de corrompre à force de caresses & d'argent, dont il ne manqua point. Enfin une jeune fille de Wesel, nommée Catherine, ayant découvert toutes ces abominations, on arrêta une de ses femmes, nommée Elsken, qui étant trop vieille pour cet infame Roi, lui avoit donné à sa place sa fille Elisabeth, dans le tems même qu'il étoit prisonnier. On en prit encore une autre âgée de soixante & dix ans, nommée Anne, qui s'étoit sauvée pendant le siége de Munster. Après qu'elles eurent tout avoüé, on les fit mourir avec un certain Simon, fils de Pierre, qui avoit été arrêté conjointement avec elles. On sçut par leurs dépositions que les femmes sont communes entre eux, sur le principe que l'homme étant fait pour la génération, il est non-seulement permis d'avoir plusieurs femmes; mais qu'on peut encore répudier celles qui sont stériles: qu'ils s'appellent tous freres & sœurs pour marque de l'union & de la charité qui regne dans la société: que depuis la mort d'Apelman, c'étoit Willems qui étoit leur chef, quoiqu'il fût en prison: qu'il avoit été appellé à ce rang par l'esprit de Dieu même: que l'exercice de son pouvoir consistoit à punir les uns par des abstinences & des jeûnes, & les autres par le glaive quand le cas le méritoit: que c'étoit la volonté de leur Roi qui décidoit, si une action étoit adultére ou non, parce qu'il étoit permis d'user de quelque femme que ce fût, pourvû que le Roi y consentît: que le vol, le brigandage & l'homicide ne leur étoient défendus qu'à l'égard de leurs freres; mais qu'il leur étoit permis de les exercer contre les étrangers. Voilà les dogmes capitaux de cette secte exécrable.

Après l'exécution de ces fanatiques, il restoit à punir les autres femmes de ce prétendu Roi. Les juges, délégués par Guillaume Duc de Cléves pour l'examen de cette affaire, leur firent grace de la vie; & les ayant condamnées à faire pénitence, ils les renvoyerent en Hollande & en Frise, d'où elles étoient venuës. Enfin Willems ayant été amené devant les juges, nia avec autant d'opiniâtreté que d'impudence tous les crimes dont on le chargeoit. Mais ayant été convaincu par les dépositions de ses complices, il fut condamné à être brûlé vif. Dans le moment même de son supplice, loin de se rétracter, ou de donner aucune marque de repentir ou de douleur, le feu ne fut pas plûtôt allumé, qu'il s'y précipita.

Et brûlé vif.

Autre genre de fanatisme.

(1.) Il parut encore d'autres fanatiques aussi scélerats & aussi insensés que ceux-là. Ils se disoient issûs de la famille de l'Amour, ou de la maison de la Charité; & ils en prenoient le nom. Ils persuadoient à leurs disciples qu'il n'y avoit d'élûs & de sauvés que ceux qui étoient associés à leur famille: que tout le reste des hommes étoit réprouvé & déja damné par avance: que quand on les citoit devant un Magistrat ou tout autre homme, qui n'étoit pas de leur prétenduë famille de l'Amour, il leur étoit permis de nier avec serment tout ce qu'on vouloit leur faire avoüer. De

(1) Ce qui suit ici jusqu'au troisiéme paragraphe suivant: Le vingt-huit de Décembre &c. manque dans l'édition in fol. des Drouets.

De la Hollande, féconde en monſtres ſemblables, cette peſte s'étoit répanduë dans le Brabant, & avoit infecté des perſonnes conſidérables d'Anvers, dont je dois taire les noms pour l'intérêt du public. De-là elle étoit paſſée en Angleterre par le moyen des traductions qu'on avoit faites en Anglois de quelques livres Allemands où cette doctrine étoit contenuë ſous ces titres ou autres approchans : *Evangile du Royaume*; *Sentences, ou maximes inſtructives*; *Prophétie de l'Eſprit d'amour* ; *Publication de la paix ſur la terre*, & toujours ſans nom d'auteur; mais avec ces deux lettres H. N. qui firent connoître que c'étoit l'Ouvrage de Henri Nicolaï né à Leyde, qui diſoit par un blaſpheme horrible, qu'il participoit à la Divinité, & que Dieu participoit à ſon humanité. Ces livres furent brûlés par ordre des Etats, & le Magiſtrat ſéculier eut ordre de prêter main forte au juge Eccléſiaſtique. Henri III. 1580.

Le vingt-huit de Décembre, Gerard de Groesbeck Evêque de Liége, qui avoit été fait Cardinal depuis peu, mourut d'une ancienne bleſſure qu'il avoit reçûë à la chaſſe d'un coup d'arquebuſe tiré imprudemment. Le Duc d'Arſchot l'étant venu voir, il fut traité magnifiquement par le Prélat. Mais l'excès de la table fit rouvrir ſa playe & lui cauſa la mort. D'autres prétendent qu'il mourut de chagrin de ce qu'il n'avoit pû fournir au Roi Philippe, dont il étoit zélé partiſan, les ſommes qu'il lui avoit promiſes pour les fraix de la guerre de Flandre, parce que les Liégeois ſes ſujets, qui n'étoient pas ſi Eſpagnols que leur Evêque, lui avoient refuſé durement les contributions qu'il avoit demandées pour ſatisfaire à ſes promeſſes. Mort de l'Evêque de Liege.

Après la mort de ce Prélat, il y eut de grandes conteſtations pour lui nommer un ſucceſſeur. Le Prince d'Orange & les Etats, cherchant l'occaſion de marquer leur reconnoiſſance à l'Archiduc Matthias, qui s'étoit fait beaucoup d'ennemis en ſe chargeant du gouvernement général des Provinces-Unies, ſollicitoient vivement en ſa faveur le chapitre de Liége, à qui le droit d'élire l'Evêque appartient. Comme ce Prince étoit ſur le point de quitter les Païs-bas, c'étoit lui ouvrir une porte honorable pour en ſortir. Mais le crédit de Philippe qui le haïſſoit, & de l'Empereur même, qui en cette occaſion ſe déclara contre ſon frere, fit tomber l'élection ſur Erneſt de Baviére Evêque de Friſingue, frere de Guillaume Duc de Baviére. Il ſe rendit à Liége le vingt-quatre de Janvier de l'année ſuivante; & ſept jours après il fut ſacré avec une pompe magnifique, & avec de grands applaudiſſemens des peuples. Erneſt de Baviére nommé Evêque de Liége.

Le premier de Décembre, environ un mois avant la mort de l'Evêque de Liége, Jean Morone Milanois, Evêque d'Oſtie & Doyen du ſacré collége, étoit mort à Rome dans un âge avancé ; car il avoit plus de 71. ans. Il étoit fils de ce fameux Jerôme Morone dont il eſt tant parlé dans l'hiſtoire des regnes précédens, & qui eut tant de part à la ligue qui ſe forma entre François Sforce Duc de Milan, & Clément VII. contre l'Empereur Charles V. Le fils ne fut pas moins illuſtre que le pere par les négociations importantes dont il fut chargé durant tout le cours de ſa vie, & dont il s'acquitta avec autant d'intégrité que de pru- Mort du Cardinal Morone.

HENRI III. 1580.

dence. Ce fut lui qui trouva le moyen d'appaiſer les troubles de Genes; & depuis deux ans, Grégoire XIII. avoit réſolu de l'envoyer Légat en Flandre, pour travailler à la pacification des Païs-bas: ce qui auroit été exécuté, ſi le Roi d'Eſpagne l'eût permis. Il avoit été ſuſpect à Paul IV. ſur la Religion, & ce Pape l'avoit exclu pour quelque tems du ſacré collége: mais Pie IV. qui étoit Milanois comme lui, ayant caſſé ou laiſſé ſans exécution preſque tous les réglemens faits par ſon prédéceſſeur, Morone fut rétabli dans toutes ſes dignités; & ce fut lui qui en qualité de Légat de ce Pape, aſſiſta au Concile de Trente aſſemblé depuis tant d'années, & qui eut la gloire de le terminer heureuſement.

Mort des Sçavans.

Après avoir parlé de la mort du Cardinal de Liége & du Cardinal Morone, venons à celle de quelques Sçavans. Je commencerai par Jerôme Wolff, né à Oetingen au païs des Griſons, qui poſſédoit parfaitement la langue Grecque. Après avoir viſité dans ſa jeuneſſe les Univerſités de France & d'Italie, il ſe retira à Augsburg comme dans un port aſſuré où il pourroit cultiver les Lettres. Il faut avoüer que ſon travail & ſes écrits y ont répandu beaucoup de lumiére. Il tira de grands ſecours des Fuggers; & c'eſt à leur liberalité qu'on eſt redevable des éditions de Zonaras, de Nicetas, & de Gregoras, qui tiennent le premier rang entre les écrivains de l'hiſtoire de Conſtantinople. La traduction Latine dont il a enrichi ces éditions, eſt très-fidèle. Il fut pourvû d'une chaire de Profeſſeur en Grec dans le collége de Sainte-Anne, & il eut toujours à ſes leçons un grand concours d'auditeurs. Attaqué de la gravelle, maladie aſſez ordinaire aux gens de Lettres, il mourut le 9. d'Octobre à l'âge de ſoixante-quatre ans: mort un peu prématurée pour lui, mais qui le fut bien plus pour le public, à qui ſes veilles étoient ſi utiles. Les freres Hainzells, enfans de Jean-Baptiſte Hainzell, lui firent élever un tombeau magnifique dans l'Egliſe des Dominicains.

Celle de Jérôme Wolff.

D'Emmanuel Tremellius.

La mort de Wolff fut ſuivie de celle d'Emmanuel Tremellius de Ferrare, fils d'un Juif, & très-ſçavant dans la langue Hébraïque. Il paſſa d'abord à Lucques avec Pierre Martyr de Vermiglio, & quelques autres Sçavans qui étoient Proteſtans d'inclination. Il quitta depuis l'Italie, paſſa en Allemagne avec Vermiglio & quelques autres, comme nous l'avons marqué dans le tems; & il s'établit d'abord à Strasbourg, d'où il paſſa en Angleterre ſous le regne d'Edoüard VI. Après la mort de ce Prince il revint en Allemagne, & y enſeigna quelque tems dans l'école de Hornbach, ſous la protection de Wolfang Duc des Deux-Ponts, qui mourut en France. On le tira de-là pour lui donner la chaire Hébraïque d'Heidelberg. C'eſt dans cette ville qu'il mit en Latin la verſion Syriaque du Nouveau Teſtament. Après quoi il entreprit une nouvelle traduction de l'Ancien Teſtament ſur l'original Hébreu; & il s'aſſocia pour ce grand travail François du Jon de Bourges. Après la mort de Tremellius, du Jon revit l'édition, & ſe donna plus de liberté qu'il ne convenoit dans l'Ouvrage d'un autre. Il y fit quantité d'additions qui, au jugement des critiques, ont beaucoup groſſi le livre ſans le rendre meilleur. Tremellius, ayant depuis quitté Heidelberg, vint à Mets où il s'étoit marié un peu après qu'il eut quitté l'Italie.

lie. De Mets il paſſa à Sedan pour profeſſer l'Hébreu dans la nouvelle Académie du Duc de Bouillon, & il y mourut, âgé à peu près de ſoixante & dix ans. HENRI III. 1580.

Le troiſiéme de Novembre, Jérôme Surita Eſpagnol très-ſçavant, & d'un eſprit très-orné, mourut à Sarragoſſe ſa patrie, âgé de ſoixante & ſept ans. Il a fait honneur à ſon païs & a enrichi les Lettres de deux Ouvrages. Le plus conſidérable eſt l'hiſtoire d'Arragon, où il a travaillé longtems; le ſecond eſt l'Itineraire d'Antonin, ſur lequel il a fait quelques notes, qui ſont plûtôt des variantes qu'un commentaire. André Schott a donné cet Ouvrage au public après la mort de Surita (1). Il y a une choſe qu'on trouve a redire, ou plûtôt à déplorer dans cet auteur, c'eſt qu'il ait été Sécretaire de l'Inquiſition. On eſt faché de voir qu'un des plus ſçavans hommes d'Eſpagne, & qui étoit né avec des qualités capables de lui attirer l'eſtime & l'approbation de tout le monde, ſe ſoit chargé d'un emploi ſi redoutable aux gens de Lettres; & on ne ſçauroit dire s'il le prit par ſon propre choix pour ſe mettre à couvert de ce tribunal, ou ſi les préjugés de ſa nation lui ont fait regarder cette place comme un moyen propre à s'attirer de la conſidération. De Surita.

Alvaro de Gomez, né à Santolalia à ſix milles de Tolède, mourut le 17. de Septembre, ſix ſemaines avant Surita, étant dans ſa ſoixante & ſixiéme année. Tous ceux qui aiment les Lettres lui ſont redevables de la Vie du Cardinal Ximenès, écrite avec autant d'élégance que de ſageſſe. On ſçait ce que l'Eſpagne, ou pour mieux dire, toute la Chrétienté, doit à ce grand Cardinal, pour cette magnifique édition de la Bible, qu'il fit faire à ſes dépens, dans un ſiécle d'ignorance & de ténébres. D'Alvaro de Gomez.

Lorſque j'ai parlé des affaires de Portugal, j'ai preſque oublié Jerôme Oſorio: mais voici proprement le lieu d'en parler. Il paſſa le tems de ſa jeuneſſe à faire ſes études en Italie; après quoi il revint en Portugal avec Antoine Auguſtin, & un Juriſconſulte Franc-Comtois, nommé Jean Metel de Metellaer: depuis il fut fait Eveque de Silves dans le Royaume des Algarves. Ce Prélat a inſtruit & édifié non ſeulement ſa nation, mais toute la Chrétienté, par un grand nombre de livres ſur différentes matiéres, écrits d'un ſtile élégant & fleuri, qu'il a mis au jour durant ſa vie (2); & par la ſainteté de la vie qu'il a toujours menée. Enfin, après avoir rempli tous les devoirs de l'épiſcopat avec une fidélité qui ne s'eſt point démentie, il mourut en paix cette année 1580. Mort d'autant plus heureuſe, qu'étant arrivée dans l'année qui vit entrer les Caſtillans en Portugal, elle épargna à Oſorio la douleur de ſurvivre à la liberté de ſa patrie. De Jérôme Oſorio.

Cette même année au mois d'Avril, Ferdinand d'Autriche fils de l'Empereur Ferdinand, épouſa ſa niéce Anne-Catherine fille de Guillaume Duc de Mantouë, & d'Eléonore d'Autriche ſa ſœur, à l'exemple de Philippe II. Ferdinand d'Autri-

chef

(1) Ce qui ſuit juſqu'au paragraphe ſuivant: Alvaro de Gomez &c ne ſe trouve point dans les éditions *in fol.* & 12. des *Drouarts.*

(2) Ils ont été réimprimés à Rome après ſa mort, par les ſoins de Jerôme Oſorio ſon neveu.

HENRI III. 1580.

che épouse Anne Catherine de Gonzague sa niéce.

chef de la maiſon d'Autriche, qui avoit épouſé, avec la diſpenſe du Pape, Anne fille de l'Empereur Maximilien II. ſon couſin germain, & de Marie d'Autriche ſa ſœur. Le jeune Ferdinand avoit épouſé longtems auparavant à l'inſçû de ſon pere, Philippine Welſer née à Augsburg de famille de Sénateurs; fille de vingt-ans, d'un eſprit excellent, & parfaitement belle. Tant qu'elle vécut, Ferdinand la regarda comme ſa femme légitime, & en eut des enfans. Mais comme par les loix de l'Empire, & ſuivant la coûtume d'Allemagne, où le Commandement de Dieu ſur l'honnêteté du mariage eſt obſervé plus religieuſement qu'en aucun endroit du monde, un mariage contracté ſans le conſentement des peres & meres, ou de ceux qui en tiennent lieu, n'eſt pas regardé comme légitime; non ſeulement les Etats des grandes provinces que poſſédoit Ferdinand, ne reconnurent point Philippine comme légitime épouſe de Ferdinand: mais ils déclarerent les enfans qu'il avoit eus d'elle, incapables de lui ſuccéder dans ſes Etats. C'eſt pourquoi, lorſque l'Empereur Maximilien II. frere aîné de Ferdinand, mourut, & qu'il s'agit de partager ſa ſucceſſion entre ſes enfans qui étoient en grand nombre, les Etats ordonnerent qu'on y comprendroit les biens de Ferdinand; & dès-lors ils furent deſtinés aux enfans de ſon frere, ſur ce qu'il déclara qu'en conſcience il ne pouvoit pas épouſer une autre femme que Philippine. Comme ſon mariage avec elle avoit été déclaré contraire aux loix, il s'enſuivoit que les enfans qui en étoient nés, étoient incapables de lui ſuccéder. Ainſi ce Prince eut le déplaiſir de voir ſes neveux partager ſes biens de ſon vivant; & à peine put-il obtenir des Etats qu'on détachât des grands domaines qu'il poſſédoit, un petit château pour le donner à Charles ſon fils aîné avec le titre de marquiſat (1). Il n'eut pas tant de peine à obtenir de Grégoire XIII. un chapeau de Cardinal pour André ſon ſecond fils qu'il avoit eu de Philippine, quoique cet honneur ne s'accorde d'ordinaire qu'à des perſonnes nées en légitime mariage; mais celui de Ferdinand qui n'étoit regardé en Allemagne que comme un concubinage, paſſoit à Rome pour légitime, parce qu'il avoit été célébré ſuivant les formes de l'Egliſe.

Ferdinand, vivement piqué du procédé de ſes neveux, tint ſon chagrin caché tant que Philippine vécut; mais dès qu'elle fut morte, il ne tarda guères à le faire éclater: & quoiqu'il fût alors ſur le déclin de l'âge, il ſongea à ſe remarier, dans l'idée que s'il n'en tiroit pas tout l'avantage qu'il en pouvoit eſpérer, qui étoit d'arracher à ſes neveux cette ſucceſſion après laquelle ils ſoupiroient, il leur ôteroit au moins cette eſpéce de certitude qui les avoit flattés juſqu'alors. Ce mariage ne changea rien à ce qui avoit été réglé: & n'ayant point laiſſé d'enfans mâles de ſa niéce, qu'il avoit épouſée en ſecondes nôces, ſa mauvaiſe volonté aboutit tout au plus à troubler pour un tems les meſures que ſa famille avoit priſes pour le partage des biens de la maiſon d'Autriche; mais il ne put leur arracher, comme il le deſiroit, ce qu'ils attendoient de ſa ſucceſſion.

(1) C'eſt le marquiſat de Burgau.

Fin du Tome cinquiéme.

644394

Digitized by Google